ARDAMANTICE. Voyez *Carda-  
mine ,* qui est la même chofe.

CARDAMELEUM , καρδαμήλειος ;  
nom d’un médicament dont parle  
Galien, C. Μ. *P. G. Lib. VII. cap. y.*

CARDAMINDUM. Voyez *Acri-  
 viola maxima odorata ,* qui est la  
même chofe.

CARDAMINE ,Offic. Ger. Emac. 259. Ger. 20 1. Raii  
Hist. 1. 814. Synop. 3. 299. Merc. Bot. 1. 25. Phyt.  
Brit. 20. Mer. Pin. 20. *Cardamine Pratensis, magno  
flore,* Tourn. Inst. 224. Elem. Bot. 191. Boerh. ïnd.  
A. 2. 16. Dill. Cat. Giss. 49. Rupp. Flor. Jen. 62.  
Buxb. 54. *Nasturtium pratense, magno flore simplici,*Hist. Oxon. 2. 233. *Nasturtium pratense, magnosiore,*C.B. Pin. 104. *Nasturtium pratense majus, sive Car-  
damsne latifolia*, Parla Theat. 825. *Iberis Fuchsii, sive  
Nasturtium pratensesplvestre*, J. B. 2.887. Chab.282.  
*Cardamine.*

C’est une petite plante tendre, qui croît à la hauteur  
d’environ un pié ; stes feuilles inférieures font dente-  
lées, chacune ayant cinq ou six festons à peu près  
ronds ; elles ne font pas toujours placées l’une vis-à-  
vis de l’autre ; il y en a une feule vers le pié qui est  
plus large que toutes les autres. Sa tige est douce &  
ronde, & porte des feuilles plus petites que celles du  
pié, & qui ont des dentelures plus étroites. Ses fleurs  
viennent plusieurs enfemble à fa fommité ; elles con-  
sistent chacune en quatre pétales à peu près ronds,  
blancs, & quelquefois marquetés de pourpre , avec des  
veines plus foncées que le reste. Sa graine est petite &  
rougeâtre; elle Vient dans des cosses longues & minces.  
Sa racine est petite & fibreufe. Elle croît par-tout dans  
les prés, & fleurit en Ανπΐ.

Cette plante , fort ressemblante au cresson de fontaine ,  
en a à peu près les qualités ; car elle est , comme cette  
autre plante, échauflante& bonne pour le fcorbut ; &  
lorfqu’on ne fauroit aVoir de cresson de fontaine,elle en  
tient la place. On l’emploie rarement dans les bouti-  
ques. MILLER , *Bot, Osse*

CARDAMOMUM, *Cardamome,*

Le meilleur *cardamome* Vient de Comagene, d’Armenie  
& du Bofphore. Il en croît aussi dans l’Inde & dans *FA~*rabie. Choisissez par préférenee celui qui est plein , bien  
fermé & diffieile à rompre. Celui qui n’a pas toutes  
ces qualités est trop Vieux, & n’est plus bon. Il faut  
aussi qu’il ait une odeur forte , & un gout acre & un peu  
amer.

Il est d’une qualité échauffante. Pris dans de l’eau, il est  
falutaire dans l'épilepsie , la toux, la sitiatique, la pa-  
ralysie, les ruptures, les conVulsions, les douleurs de  
Ventre & les Vers. Pris dans du vin , il est bon Contre  
les maux de reins & ladiffieulté d’uriner; c’est un re-  
mede contre le poision du sitorpion & des autres ani-  
maux venimeux. Pris à la quantité d’une dragmeavec  
l’éeorce de la raeine de laurier, il rompt la pierre.  
Employé en suflumigation, il détruit le fœtus : ilgué-  
rit la gale appellée *psora* , si l’on en frotte la partie  
affectée avec du vinaigre. C’est un ingrédient qui entre  
dans la plupart des onguens & des antidotes, auxquels  
on l’ajoute pour les épaissir. D 1 o s C o R 1 DE, *Lib. I.  
cap.* 5.

Nous avons dans les boutiques trois fortes de graines qui  
portent ce nom.

La premiere est le

CaRDAMOMUM μ a x 1 μ υ μ , *grains de Paradis.*

*Grana Paradasi,* Offic. Ger. Emac. 1542. *GranaPara-  
disi Officinarum,* C. B. Pin. 413. *Cardarnomitm masoisu*Barr. Icon. 571. Obf 1394. Mardi. Valg. 27. *Carda\*  
momurn Arabum majas ,* Ger. 1358. *Cardamomtim ,  
granum Paradisi, Melleguetta,* Chab. 128. *Cardamome  
genus maximum, grana Paradisi, sive Melleguetta,*IJ. B. 2.204. *Melleguetta >* Jonsi D. *Melleguetta,five  
Cardamomum maximum, et grana Paradisi ,* Park.  
Theat. 1 576. *Malleguetta , grana Paradisi Officina'  
rums* Raii Hist. 2. 1205. DaLE.

Ce stont des grains quarrés , angulaires, d’un rouge brun,  
blancs en-dedans, d’une saveur chaude & mordante.

3 C A R

mais moins aromatique que celle du *cardamome* pro-  
prement dit. Ils font renfermés dans des cosses à peu  
près rondes, de la figure d’une figue verte , & nous  
viennent de la Guinée : mais on ne fait pas quelle est la  
plante qui les porte.

Ils font chauds & dessiccatifs , réchauffant l'estomac & les  
entrailles , ils foulagentla colique , & font salutaires  
dans les affections paralytiques & nerveuses. MILLER ,  
*Bot. Offe*

Ils ont les mêmes qualités que le poivre, & sont un spé-  
cifique dans toutes sortesdeparalysies. DaLe.

La seconde sorte est le

’CaRDamomUN MAJUS, Offic. Bont. 127. Raii Hist. 2.  
1204. *Cardamomum majus vulgare t* Ger. Emac. 1 542.  
Parla Theat. 1 576. *Cardamomum majus Officinarum,*C.B.Pin. 413. Jons. D.Ger. 1358. *Cardamomum cum  
siliquis longis,* J. B. 2. 205. Chab. 148. *Cardamomum  
medium,* Barr. Icon. 571. Obf. 1595. Matth. Valg. 27.  
*Grands Cardamomes.* DaLE.

Ce stont des cosses longues, d’une forme à peu près ronde ,  
mais approchante aussi de la triangulaire , pleines de  
grains à cornes , d’un rouge brun, chauds & aroma-  
tiques.

Ils croissent dans PIfle de Java , dans les Indes Orienta-  
les ; & c’est de-là qu’on nous les apportoit : mais on  
n’en sait plus venir depuis quelques années, parce qu’ils  
font hors d’usage , & qu’on ne les emploie plus dans les  
boutiques. MILLER *, Bot. Offe*

La graine est la partie dont on fe fert : elle est échauf-  
fante & dessiccatÎVe, elle fortifie les vifceres, atté-  
nue , dissipe les flatuosités , aide la digestion, proVoque  
l’urine & les regles, foulage les personnes qui ont la  
respiration courte, & dégage lés obstructions du foie ,  
de la rate& dumésentere. DaLE.

La troisieme forte est le

CaRDamomUM MINUS, Offic. Bont. 126. Ger. 1358. Raii  
Hist. 2. 1204. Barr. Icon. 571. Obf 1396. Mapth.  
Valg. 27. Boerh. Ind. A. 2. 128. C.Comm. Flo. Mal.  
71. Bod. in Theoph. 1014. *Cardamomum minus vul-  
gare,* Ger. Emac. 1547. Parle. Theat. 1576. *Carda-  
momum simpliciter in Officinis dictum,* C. B. Pin. 1414.  
*Cardamomum cum siliquis seu thecis brevibus ,* J. B.  
2. 205. *Elettari*, 2.Hort.Mal. 11. 9. Tab. *6, Enflai t*Herm, Musi Zeylan.66. *Cardamome commun.* DaLE,

Ce siont de petites capsides ou cosses triangulaires qui  
viennent fur de petites tiges courtes , coriaces & plei-  
nes de stries , qui contiennent plusieurs petits grains,  
angulaires, bruns, d’un gout chaud, épicé, aromati-  
que & d’une couleur gracieusie.

On nous les apporte des Indes Orientales : mais nous ne  
EaVons pas bien quelle est la plante qui les produit.  
On en fait un grand usage : ils siont d’une nature  
échauffante, consortatÎVe : ils fortifient l’estomac &les  
vifceres, aident à la digestion, chassent les Vents, &  
scmt bons dans toutes les maladies de la tête & des  
nerfs : ils provoquent les urines & les regles, &font  
falutaires dans la jaunisse. MILLER , *Bot Ols.*

C’est la graine qu’on emploie : elle a les mêmes qualités  
que celle du grand *cardamome.* DaLE.

On compte aussi l’amome parmi les especes du *cardamo-  
me.* Voyez *Amomum.*

CARDAMON ; le même que *Cardamhne. Noyez* ci-  
dessus. BLANCARD.

CxARDEL, *Moutarde.* JoHNsoN.

CARDIA , Καρδία, *le cœur :* mais ordinairement ce mot  
fe prend pour l’orifice gauche & supérieur de l’èsto-  
mac. Voyez *Ventriculus,* fsaelquesois il Ee prend aussi  
pour la moelle d’un arbre.

CARDIACA , en Botanique , est une plante qu’on dé-  
signe de la maniere qui suit.

CAR 4

**CARDIACA ,** Offic. J. Β. 3.320.Raii Hist. 1. 57ï.Synop.  
3.239. Park. Theat. 41. Toum.Inst. 186. Élem. Bot.  
155. Ger. 569. Emac. 705. Boerh. Ind. A. 180. Dill.  
Cat. Giss. 122. Buxb. 5 5. Phyt. Brit. 21. Mer. Pin. 20.  
Ricin. Irr. Mon. *Cardiaca lycopus Ruellii,* Chab. 437.  
*Marrubium Cardiaca dictum*, Hist. Oxon. 3. 378.  
*Marrubium Cardiaca dictum, porte primum Theophrasti,*C. B. Pin. 230. *La Matricaire.* DaLe,

Les feuilles inférieures de la *matricaire* font fort grandes  
& fort larges; elles font à peu près rondes du. côté du  
pédicule qui est fort long. Elles font profondément  
incisées pardeVant, & forment par leur découpure trois  
dents aiguës, dont la plus longue est celle du milieu:  
elles font tant foit peu Velues , & ont des Veines très-  
remarquables ; elles simt Vertes au-dessus & blanchâ-  
tres par-dessous. La tige est quarrée, ligneuEe & cassan-  
te : elle a à chaque jointure deux feuilles en trefle, qui  
ont, ainsi que les autres , de longs pédicules. Les fleurs  
Viennent aux jointures avec les feuilles un grand nom-  
bre enfemble, en peloton, dans des calyces fermes &  
durs, qui fe terminent en plusieurs pointes piquantes;  
elles font d’un rouge tirant fur le pourpre , découpées  
par le bord en trois parties, & ont une espece de casque  
rond ; elles font un peu lanugineufes par-dehors. Les  
graines viennent quatre enfemble dans chaque calyce.  
La racine est petite & menue, & rampe fous terre.  
Cette plante Vient dans de mauVasses terres , sim les  
bords des chemins, & le long des murailles ; elle fleurit  
en Juin. MILLER , *Bot. Offe*

On appelle cette plante *cardiaque,* parce qu’elle soulage  
dans les défaillances & dans les défordres de l’estomac,  
dont l’orifiee supérieur est appelle *cardia.* Schroder,  
dans Ea Pharmacopée, la regarde comme très-salutaire  
dans les distensions des hypocondres, & dans les maux  
d’estomac des enfans. Elle est extremement amere &  
d’un gcut pénétrant; ce qui indique clairement fies  
qualités, stimulante , incisive , réfoluante & apéritÎVe,  
qui la rendent propre aux maladies qui proVÎennent  
d’une surabondance de phlegme ou de fluides vise  
queux ; tassons pour lesquelles on l’emploie, dans la  
vue de proVoquer l’urine & les regles, & de faciliter  
les accouchemens laborieux. La graine employée en  
poudre dans la décoction des feuilles, à quoi on ajoute  
du fucre, est d’une efficacité singuliere, felon Ray, dans  
les palpitations de cœur, les affections de la rate & les  
défordres hystériques. Matthiole, furDiofcoride, dit  
qu’une cuillerée de cette plante en poudre dpns du vin,  
est d’une efficacité merveilleufe pour faciliter un accou-  
chement difficile.

Etmuller nous apprend , que hachée & bouillie au-  
tant qu’il faut pour en faire un cataplafme , elle est  
excellente à cause de fes qualités incisiVe & résolvante  
pour les maladies des enfans qui Viennent d’un acide  
mucilagineux , & pour les flatulences qui en flont des  
fluites , appliquée si-ir la région de l’estomac & des hy-  
pocondres.

L’eau distilée de *matricaire avcc* le chêne de Jérissalem,  
s’emploie dans les gonflemens des hypocondres qui ar-  
rÎVent aux enfans. Simon Pauli, dans *sort Ouadripar-  
eltum Botanicum,* en ordonne les feuilles bouillies dans  
l’huile d’absinthe & d’amandes ameres , appliquées  
fur le nombril, pour faire mourir les Vers des intef-  
tins.

Les maréchaux emploient aussi la *matricaire* dans les ma-  
ladies des bestiaux & des chevaux; & Ray nous apprend  
dans fon *Catalogus Plantarum Angliae-,* qu’elle fut d’u-  
ne grande utilité dans letemsque la mortalité étoitfur  
les cheVauxen Angleterre.

CARDIACA PASSIO, *Passion cardiaque.*

*La passion cardiaque* est une maladie dont il est fouVent  
parlé dans les Anciens fous ce nom , màis dont les  
Modernes traitent plus fouVent sous le nom de spn\*  
cope.

5 CAR

Voici la description qu’en donne Cœlius Aurelianus.

Quelques-uns divisent la *passion cardelaqtte* en deux espe-  
ces ; l’une *commune, 8c l’autre propre.* La première est  
celle dans laquelle il y a une substance non-naturelle  
dans l’estomac , & principalement vers sim orifiee in-  
férieur, laquelle caisse une douleur poignante dans ces  
parties , comme nous l’apprennent Hippocrate & Era-  
sistrate, le premier dans les deux premiers LiVres de  
ses Epidémiques, & le siecond dans les Traités qu’il a  
composé sijr le ventre. La seconde esipece, qui est cel-  
le dont nous allons parler , est appellée *par eux passion  
cardiaquepropre,* &est accompagnée d’une fueur abon-  
dante , & d’un pouls foible & concentré. Cette mala-  
die , si-livant quelques-uns, dérice S011 nom de la partie  
affectée; car ils s’imaginent que le cœur est le principal  
*siégé* de cette maladie ; d’autres ne conyiennent point  
de cette circonstance, & distent que cette opinion ne  
vient que de ce que le Vulgaire a coutume de donner  
des noms pompeux aux choEes qui lui paroissent de  
quelque importance. C’est ainsi qu’il appelle la Mer,  
le grand & facré Océan ; & l’épilepsie *lues deflca*, pour  
signifier , à ce que je crois, une maladie opiniâtre &  
trés-diffici le à détruire. Comme le cœur est le plus im-  
portant de tous les organes du corps , & la source im-  
médiate de la Vie , on a donné à cette formidable mala-  
die le nom de ce VÎfcere.

§oranus éVÎtoit toujours de définir les maladies. Artemi-  
dore de Sidon, fectateur d’Erasistrate, foutenolt que  
cette maladie *est une tumeur qiel se forme autour du  
cœur.* Les Medecins de la fecte d’Afclépiade la défi-  
nissent aussi une *tumeur autour dit cœur produite par un  
amas et un engorgement de corpuseules.* Mais Soranus,  
dont je préfere lefentiment à tout autre , assure qu’on  
n’apperçoit pas le moindre signe de tumeur dans ceux  
qui font affligés de cette maladie.

Plusieurs perfonnes croyent qu’il n’est pas Vraissemblable  
que le cœur foit affecté dans ce cas ; & Soranus assure,  
que la *paission cardiaque* est une *solution ou relaxation  
subite et instantanéegasiLluivaOt* lui,disperse les corpuse  
cules & les atomes,& les pousse dans les passages les plus  
déliés & les plus éloignés du corps. Cette maladie est  
beaucoup plus fréquente en été que dans aucune autre  
faifon. Les hommes y font plus fujets que les femmes ;  
les jeunes gens d’un tempérament chaud, les perfonnes  
corpulentes & accoutumées à des exercices Violens , en  
font plus fouvent affligées que celles d’un tempérament  
opposé. Les casses antécédentes de cette maladie font  
nombretsses & sort différentes : elle est néantmoins le  
plus soliVent occasionnée par l'indigestion, la crapule,  
le bain que l’on prend après le dîner, & le Vomissement  
que l’on Ee procure apréssiouper, & par la tristesse & la  
frayeur, dans lequel cas, le corps en conséquence de  
sion union aVec l’ame, Ee résout en siueurs. Ceux qui  
ont des fieVres chaudes & inflammatoires continues ,  
simt fouvent attaqués de cette maladie le cinquieme ou  
sixieme jour.

On peut connoître par les signes siJÎVans qui siont ceux  
qui siont à la Veille d’être Eaisis de la *passion cardiaque,*& ceux qui en Eont déja tourmentés. Dans le premier  
cas, on a une fieVre ardente, aiguë & Violente, le pouls  
fort ferré , soible & comme humide ( *humectas* ) pen-  
dant tous le tems de l’accès, & quelquefois même juse  
qu’à la fin du paroxysine ; de forte que quoique la cha-  
leur diminue en quelque Eorte, le pouls n’est pas éleVé  
à proportion , mais plutôt fort bas en comparaison de  
de ce qu’il étoit auparaVant. Le pouls est aussi quel-  
quefois inégal, mais non point tout-à-fait déficient,  
fes battemens font forts, confus, fans ordre & fans  
mesure.

Le malade a du dégout pour les Viandes , unefoifimmo-  
dérée, il dort peu & s’éveille fort aisément, fa raifon  
s égaré par interValles , il a le corps engourdi, & de si  
grandes inquiétudes, qu’il voudroit à tous momens

CAR 6

changer de place. Durant l’accès, ou même jusqu’à la  
fin du paroxysine , il a losgennux, le coude &les jam-  
bes froides & engourdies. Ces fymptomes paroissent  
quelquefois comme la fuite de la maladie , lors même  
que les forces du malade n’ont point été auparaVant  
afioiblies. Mais il arrÎVe quelquefois lorsqu’elles l’ont  
été par des saignées trop abondantes, par des purgatifs  
violens, ou une évacuation immodérée ,que lafieVre  
augmente & que le malade s’affoiblit considérable-  
mcnt. Quelques-uns ont encore égard dans ce cas à la  
chaleur de l’atmosphere, & obferVent si les ma.ladies  
qu’elle cause ne sont point épidémiques ; si le malade  
est d’une habitude de corps *laiteuse (lactea)* ou s’il est  
foible, blanchâtre, replet, corpulent & pâle; & enfin,  
s’il a été fujet autrefois à cette maladie : mais Soranus  
prétend que tous ces signes font incertains & fujets à  
tromper.

Ceux qui simt actuellement attaqués *Scia passion cardia^  
que,* ont les jointures, les jambes, quelquefois lesdeux  
mains & quelquefois tout le corps froid & engourdi ;  
le pouls concentré, fréquent, petit, foible, Vuide &  
comme flottant. A mefure que l'accès augmente, le  
pouls baisse , deVÎent obfcur , tremblant, formicant ,  
irrégulier, l'efprit s’égare , le malade ne dort point,  
& dans quelques-uns tout le corps *se* couvre d’une  
fueur abondante. Quelquefois il s’éleVe autour du cou  
& fur le VÎfage du malade une petite sueur claire &  
aqueufe, qui, comme on l’a remarqué, devient dans  
la fuite unÎVerfelle & abondante , épaisse , gluante,  
Vssqueufe & fétide , comme de la lavure de Viande.  
La refpiration est petite , courte & très-difficile; &  
dans le cours de la maladie, la parole deVÎent foible &  
chancelante. Ajoutez à cela la pâleur du VÎfage, des  
yeux creux, une oppression de poitrine occasionnée par  
Ia foiblesse & la défaillance à l’approche de l’accès.  
Dans quelques-uns, quoique le cerVeau foit affecté ,  
la langue est humide ; d’autres, dont la maladie est  
compliquée aVee une petite tumeur dans les Vifceres ,  
ont la langue brûlée de foif, & font aVides des liqueurs  
rafraîchissantes. Lorsque le malade tombe en défail-  
lance , fa Vue s’obfCurcit, une couleur livide s’empare  
des jointures , & fes ongles *se* courbent, ce que les  
Grecs appellent γρύπωσις ( *Gryposis.* ) Quelques - uns  
conferVent l’tssage de leur raifon, d’autres la perdent  
tout-à-fait, & le cœur leur bat aVec beaucoup de vitese  
fe. Après quoi si la lipothymie est Violente , la fuper-  
ficie du corps fe ride, & le malade rend fes excrémens  
fans le fentir, ce qui est un fymptome ordinaire de  
mort.

C’est encore un signe de mort lorfque le malade pleure  
fans en avoir aucun fujet; qu’il s’amasse une chassie *sa-*nietsse & purulente dans quelque endroit de l’œil ; ou  
qu’il *se* forme sifr la prunelle une tache blanchâtre de  
la figure d’un ongle , ou d’un croissant qui augmente  
fuccessiVement, & que les Grecs appellent ο'νυξ ( *Onyx. )*C’est aussi un signe de mort lorfque le malade aVale  
les alimens entiers & fans les mâcher aVec bruit. Ce  
signe est encore plus infaillible lorfque ces alimens de-  
meurent long-tems dans l’estomac fans *se* digérer, &  
fans receVoir la moindre altération , & que le Ventre  
rend un Ton pareil à celui qui Eort d’une Vessie, que les  
Grecs appellent βόμβος ( *Bombus s)* car c’est un signe  
que le corps est mort lorsique l’aliment tombe dans un  
résierVoir inanimé & insiensibla. C’est aussi un très-  
mauVais signe lorsque le malade a du dégout pour les  
alimens , qu’il ne Veut rien prendre, qu’il rebute le  
vin, qu’il fient une oppression après aVoir mangé, &  
que la fieVre le faisit aussi-tôt après la défaillance. On  
n’a rien de bon à attendre pour la Vie du malade lorsi  
que le froid le plus léger fait reVenir l’accès , lorfqu’il  
rejette ce qu’il a pris, ou qu’il est attaqué de la diar-  
rhée, & d’un tremblement de leVres. C’est un très-mau-  
vais prognostic que de mordre la cuillere ou le bord  
du Verre en beuyant ou en mangeant ; car c’est une  
marque que les efprits font comme épuisés, &ne *suf-  
fisent* point pour faire ouvrir la bouche, mais contrai-

*Vf* CAR

gnent à ces morfures involontaires. Le cas est très-dan-  
gereux lorfque la cardialgie est accompagnée du déli-  
re , parce qu’on ne peut rien faire prendre au malade  
pour le fustentcr. Il n’est pas moins dangereux que la fie-  
vre le reprenne après qu’il a mangé, parce que la fueur  
qu’elle procure abbat les esprits , détruit les forces,  
énerve le corps, relâche le ton des parties. Cetacci-  
dent est quelquefois fuivi de la perte de la vue , de la  
rudesse & de la sécheresse de la langue , du gonflement  
des hypocondres, & d’une oppression qu’on y ressent.  
Il arrive de-là que le malade après avoir langui plu-  
sieurs jours perd entierement fes forces & fuccombe  
Eous le poids de la maladie. Car une diete aussi rigide  
que celle qu’il est obligé de suivre , ne suffit point  
pour entretenir fes forces, & fon estomac ne faurcit  
sclpporter une nourriture abondante & folide. 11 y a  
des malades, qui, fans fuer, dépérissent tous les jours  
insensiblement & perdent leur vigueur naturelle par  
une transpiration que les Grecs appellent infensible ,  
ἄδηλος διαφόρησις , dans laquelle toute l’habitude du  
corps est relâchée , & dans un état de fluxion & de  
dissipation.

Si la maladieest accompagnée de symptomes favorables,  
& que le malade commence à *se* mieux porter, fon  
pouls reprend fa vigueur, une chaleur douce fe répand  
dans toutes les parties, la rcfpiration devient plus li-  
bre , & ces signes falutaires font accompagnés d’une  
efpece de fécurité d’efprit. Le malade fent revenir fes  
forces après avoir mangé, & dort aussi profondément  
qu’un homme qui a beaucoup fatigué. CœLIUs AURE-  
LIANUs, *Acitt. Morb. Lib. II. cap.* 32.

On a mis en question si *iapasseon cardiaque* est accompa-  
gnée de la fievre. Un grand nombre d’Auteurs qui  
ont précédé Afclepiade, ont foutenu que non ; d’au-  
tres, du nombre defquels est Apollophane , fectateur  
d’Erasistrate , tiennent pour l’opinion contraire. AS-  
clepiade assure que la plupart de ceux qui font affliges  
de cette maladie font exempts de fievre. « Jlesse avan-  
« cer, » dit cet Auteur dans les Traités qu’il a écrit  
fur Erasistrate, « que les personnes affectées de la *Pase  
« fion cardiaque* n’ont point la fievre. » Mais dans sim  
second Livre des maladies aiguës; il dit, « que ceux  
« qui ont cette maladiePont rarement affligés de la fie-  
« vre. » Themison, Thessalus & Démetrius Aponieus,  
diEent que « quelques-uns ont la fieVre & d’autres ne  
«l'ont point. » Démetrius Aponieus assure en particu-  
lier, «que tous ont la fievre au commencement de la  
« maladie, mais que *iapasseon* diminue dès que la fieVre  
a devient violente. »

Ceux qui aVancent que pas un de ceux qui font affectés  
de la *passion cardiaque* n’ont la fleVre , alléguentpour  
appuyer leur sentiment, que toutes les fleVres en géné-  
ral sont accompagnées d’une grande chaleur , de pe-  
fanteur & d’engourdissement, d’une sécheresse & d’un  
picotement dans les pores , de rougeur & d’une disten-  
tion des hypocondres. Puis dcnc , diEent ils, que ceux  
qui ont *iapajsion cardiaque* ne fiant affligés d’aucun de  
ces symptômes , on ne peut pas dire qu’ils aient la  
fievre.

« La fievre , dit Aficlepiade , estime chaleur violente ré-  
« pandue dans toutes ou la plupart des parties du  
« corps, avec un pouls sort éleVé , à caisse de l'obtru-  
« sion des corpusinsses ( *obtrusio.* ) » Mais dans la *pase  
sion cardiaque*, le pouls n’est ni plein ni sort, mais pe-  
tit &soible, & la chaleur modérée dans l’intérieur du  
corps, & moindre dans les parties mitoyennes ; ce qui  
fait qu’il ordonne des lavemcns dans toutes les occa-  
sions où il n’y a point de fievre.

Quelques-uns de ceux qui atribuent la caufe de la fievre  
à l’obstruction des pores ou passages, distent que la dis-  
sipation ou transpiration ne provient que de la raréfac-  
tion de toutes les parties du corps; & que la fievre  
ayant pour caufe la condensation des parties , la cha-  
leur est produite par une espece d’attririon.

Apollophane dit que c’étoit l’opinion d’Erasistrate que  
tous ceux qui siont affligés de la *paission cardiaque* ont

CAR o

la fievre ; car cette maladie, sielon lui, parole provenir  
d’une tumeur du cœur, & la fievre d’un trop grand res-  
serrement des porcs. Quelques Auteurs modernes di-  
Pent qu’aucune maladie n’est dangereuse lorsqu’elle  
n’est point accompagnée de la fleVre, mais que les ma-  
ladies malignes Eont causées par la fleVre , & que dans  
ce cas il sic sait une éVacuation par la siseur , qui cesse  
seins détruire pour cela le leyain de la fievre.

Soranus ne Veut admettre aucune de ces opinions ; car  
quant à la premierc, il soutient que le *signe* differe de  
*F accident,* en ce que le premier est inséparable de la  
chosie qu’il signifie; au lieu que l'accident , que les  
Grecs appellent siymptome n’est pas toujours presicnt,  
paroît dans un tcms & disparoît dans un autre. De ce  
nombre siont ce qu’on appelle *accidens* dans les per-  
sionnes qui ont la fleVre, comme la difficulté de *se* mou-  
voir, la pesianteur & la tension que l’on fient dans la  
région des vssceres; car quelques-uns de ceux qui ont  
la fievre n’ont aucun de ces symptômes, lorsique la ma-  
ladie ne‘vient que d’une solution ou rélaxation, au  
lieu que quelques uns de ceux qui sont aflectés de la  
*paission cardiaque* ressentent une chaleur mordicante  
qui paroît aVoir sonsiége dans l’intérieur du corps , &  
qui est un signe de fievre.

Aficlépiade dans fion second Livre des maladies aiguës ,  
dit que la *paission cardiaque* est le plus souvent causée  
par la fievre. Il a soutenu , il est vrai , que ceux qui  
scmt attaqués de la *passion cardiaque* n’ont point de  
fievre , parce que, filmant lui, on ne remarque en eux  
aucun signe de cette maladie ; mais cette erreur ne  
Vient que de ce qu’il n’a pas bien compris en quoi con-  
sistent les Véritables signes de la fleVre. Car au corn-  
mencement de l’accès les jointures siont Visiblement  
froides & le pouls bas & foible ; & ceci peut encore te-  
nir lieu d’objection contre ceux qui regardent l'obs-  
truction ou condenfation des pores ou passages du corps  
comme la Véritable catsse de la fleVre.

Quelques-uns diront peut-être que la *passion cardiaque*accompagnée de la fieVre, est une complication de ma-  
ladies, que la dilatation de quelques-uns des pores  
caufe la fueur, & que le resserrement des autres joint  
au frottement, excite la fieVre.

Quanta moi, je crois *avec* Soranus, que la fieVre est l’ef-  
fet de la solution & du relâchement des pores, ainsi  
qu’il l'enseigne dans sim Traité des fleVres. Nous *ré-  
pondrons* aux Sectateurs d’Erasistrate , qu’il est faux  
que toutes les ileVres aient pour catsse le resserrement  
des pores, mais qu’elles font plutôt l'effet de leur re-  
làchemcnt. Peut-être n’en conVÎendront-ils point : mais  
du moins faudra-t’il qu’ils aVouent que la *passion car-  
diaque pcvt étro* excitée fans tumeur. Car puifque les  
malades confervent Tissage de leur raisim, ne rcffen-  
tent aucune douleur & n’apperçoiVent en eux aucun si-  
gne de resserrement, il est ridicule d’attribuer la. cau-  
se de cette maladie à une tumeur ou au resserrement du  
cœur, & de soutenir que *iapasseon cardiaque effi* tou-  
jours accompagnée de la fieVre. Celle-ci n’est même  
pas toujours une marque certaine qu’une maladie est  
dangeretsse, car le *cholera-morb us* qui l'est infiniment,  
n’est jamais accompagné de la fleVre. Il est Vrai que la  
*paission cardiaque* est précédée d’une fleVre qui *se* ter-  
mine quelquefois par la fueur, & que la même chose  
arrÎVe à une tumeur aVant qu’elle foit conVertie en  
pus : mais il est contraire à l'expérience que la fieVre  
continue après la sueur, &on voit plusieurs personnes  
en qui elle cesse entierement.

JepenEe donc avec les méthodiques que quelques-uns de  
ceux qui sont attaqués de la *passion cardiaque* sont  
exempts de fievre; ceux, par exemple, dans lesquels  
le relâchement est causé par une hémorrhagie. D’au-  
1res au contraire l'ont; car sillon applique la main l'ur  
les hypocondres & les parties contiguës, ou Eur la par-  
tie sur laquelle le malade a resté couché, on sentira une  
vapeur chaude & irritante s’élever des parties internes,  
ce qui est un diagnostic manifeste de fievre , outre  
qu’elle est accompagnée d’une respiration chaude &

*p* CAR

fréquente, de la rudesse & de la sécheresse de la lan-  
gue & d’un désir violent de liqueurs rafraîchissantes.  
CœLIUs AURELIANUS , *Acitt, Morb. Lib. II. cap.* 33.

La partie principalement affectée par la *passion cardiaque*est, fuÎVant Erasistrate & Afclépiade, le cœur. Quel-  
ques-uns veulent que ce foit la membrane qui οηνΐ-  
ronne cevifcere, ( *le péricarde)* d’autres le diaphrag-  
me, c’est-à-dire, la cloifon qui sépare les intestins des  
vifceres ( *le coeur et les poumons* ; ) les uns soutiennent  
que ce fiont les poumons , les autres que c’est le foie.  
Ceux qui difent que le cœur est la principale partie  
qui Eouffre dans cctte maladie *se* fondent fur le nom  
qu’elle porte. On l’appelle, disent-ils, *passion cardia-  
que,* parce qu’elle procede originairement du cœur ;  
car les Grees appel ient ce VÎfcerc καρδία , ( *cardia.* ) La  
feconde rasson qu’ils apportent est que la palpitation  
que l’on sent durant l'accès, paroît appartenir au cœur,  
& le poids ou oppression , résider dans la partie gau-  
che du thorax autour de la mamelle. Troisiemement,  
la grandeur de la maladie est, à ce qu’lls croyent, un  
puissant argument pour leur opinion , puisque la ma-  
ladic ne pourrait jamais arrÎVer à un si haut point de  
violence & devenir si dangcreusie, si quelqu’une des  
principales parties dti corps n’étoit point affectée. Or  
le cœur est la partie la plus noble & la plus nécessaire  
du corps humain, entant qu’elle distribue le siang & les  
esiprits dans toutes fies autres parties.

Quelques-uns répondent au premier de ces argumens que  
la maladie est ainsi nommée plutôt à causie de sia vio-  
lence, qu’à caisse de la partie qu’elle affecte. En fe-  
cond lieu, que la palpitation ou pulsiation du cœur &  
des arteres font semblables , & que quelques-uns de  
ceux qui ont Cette maladie sentent une oppression non-  
seulement dans la partie gauche, mais encore dans  
toute la région de la poitrine : or si cela étoit, Pop-  
pression feroit causée par quelque désordre de la pleure  
ou de quelqu’une des parties Voisines, si l'on peut at-  
tribuer les caisses aux lieux où réside la maladie.

Quant à la grandeur de la maladie, qui est la troisieme  
rasson qu’on allegue, on répond , qu’il y a un grand  
nombre de maladies dangcreusics dont le cœur n’est  
point le siége ; car il n’est point néeessaire quex dans  
toute maladie considérable il y ait quelque partie prin-  
cipale du corps ( *propriam)* affectée, puisique toutes  
les parties fiant principales & nécefl'aires eu égard à l’in-  
tégrité du corps.

D’autres nient que le cœur foit principalement affecté  
dans cette maladie , parce que de l'aveu de ceux qui  
aVancent cette opinion, dès qu’une partie principale &  
nécessaire à la Vie est affectée , la mort préVlent toute  
scnssation : par exemple, si l'on reçoit une plaie au  
cœur, la mort préVÎent immédiatement tous les effets  
de la blessure; bien plus, la moindre offenfie qu’il re-  
çoÎVe il est néeessairement prÎVé de la Vie , bien diflé-  
rent en cela des autres parties qui *se* flétrissent, *se* dur-  
cissent & tombent en paralysie.

On répond à cela que les plaies du cœur ne causient tout  
d’un coup la mort, que parce qu’elles ne peuVent pé-  
nétrer jusqu’à ce VÎficere flans offenser auparaVant un  
grand nombre d’autres parties, & fans occasionner une  
effusion de siang considérable. 11 ne slerssuit pas non  
plus de ce que le cœur ne fie flétrit, ni ne fe durcit  
poinla& ne tombe point en paralysie, qu’il ne foit pas  
du tout offensé, cela prouVe tout au plus qu’il ne l'est  
quelégercment ; car s’il étoit de même nature que les  
autres parties du corps , il sieroit néeessairement si-ijet  
aux influences des mêmes caisses.

Puis donc qu’il parole par ce que nous aVons aVancé aVec  
Soranus que dans cette maladie le corps est dans un état  
de relâchement, il saut nécessairement croire que cha-  
cune de fies parties est affectée. Nous ne nous mettrons  
point en peine de rechercher ici quelle est la partie  
qui siouffre le plus , car cela ne fait rien ni pour les  
diagnostics, ni pour la méthode que l'on doit fuÎVre  
dans la cure , puisique les remedes doÎVent également  
conVenir à toutes les parties du corps.

CAR Io

Il y en a d’autres enfin qui disent que la *passion cardia\*  
que* procède quelquefois du cœur & quelquefois dupé-  
ricarde; &que dans le dernier cas le malade eft affec-  
té d’une douleur & d’une fenfation poignante & très-  
VÎVe ; mais que lorfque fa caufe est dans le cœur , il ne  
fient qu’une pésanteur ou oppression. Mais nous répon-  
drons à ceux-ci que leurs signes diagnostics font ima-  
ginaires ; car si les parties voisines ou contiguës au  
cœur font affectées, il est néeessaire qu’il en résulte  
quelquefois une fenfation poignante & quelquefois  
une oppression. CœLIlas AURELIANUS , *Acut. Morsa  
Lib. II. cap.* 34.

Comme la plupart de Ceux qui ont une *cardialgie* font  
fujets à des défaillanCes, à des sueurs, à des froideurs  
dans les jointures, ont le pouls bas & le teint pâle , &  
que- tous ees fymptomcs font les mêmes dans la *paission  
cardiaque,* je Crois qu’il est à propos de montrer la dif-  
férenee qu’il y a entre ces deux maladies.

Afdépiade dit que l'on peut distinguer ceux qui souffrent  
de la *paission cardiaque f* de ceux qui ont une *cardial-  
gie , ( stomachi supinitas* ) parce que les premiers ont  
le pouls très-bas & très-foible , mais accompagné d’u-  
ne grande palpitation de cœur, d’une oppression de  
poitrine & d’une difficulté de respirer ; au lieu que  
ceux qui font affligés d’une *cardialgie ,*sont le batte-  
ment des arteres très-fort, & celui du cœur fort foible,  
fans compter les autres accidens que les Grecs appel-  
lent fymptomes.

Quant à moi, je ne me fuis jamais apperçu que le cœur  
battît si fort dans la *passion cardiaque',* car ce VÎfcere est  
beaucoup plus affecté en l'opposition qu’en réalité ;  
néantmoins ceux qui fiant attaqués de cette maladie ,  
ont une oppression de poitrine & une difficulté de ref-  
pirer. Quelques-uns de ceux qui ont une *cardialgie* ne  
fe plaignent que d’une grande foiblefle, & tous ceux  
qui souffrent de la *paission cardiaque* ont la respiration  
embarrassée.

Je conclus done que filmant que l’estomac est dans un  
état de refferrement ou de relaxation , l’on sent une  
chaleur & une douleur dans les parties du thorax qui  
fo,nt situées sous les côtes , ou dans les parties opposées  
entre les épaules, & quelquefois un fentiment de pe-  
fanteur & d’oppression après aVoir mangé. Dans le  
dernier cas ou quand l'estomac est relâché, il lurVÎent  
un flux de falÎVe aVec une humidité aqueuse, desnau-  
sées ou un Vomissement de fubstances liquides & quel-  
quesois des alimens , aVee un froid dans les jointures ;  
mais au commencement de l’aecès le froid & le chaud  
s’emparent tour à tour du malade.

Dans *iapassion cardiaque* au contraire, on ne fent ni dou-  
leur, ni oppression après le repas, on ne Vomit point  
& le froid & l'engourdissement des jointures conti-  
nuent toujours également. Bien plus, la fueur qui fort  
du corps d’une peissonne affectée de la *passion cardelaque*est quelquefois épaisse & de.mauVaife odeur, & ref-  
femble à de la fanie ou du sang ; au lieu que dans la  
*cardialgie* elle est claire & aqueufe. Les défaillances  
dans la *cardialgie* fuÎVent de près le retour de l'accès,  
au lieu que dans la *paission cardiaque* elles ne surVien-  
nent que fur la fin. Lorfque les deux maladies *se* ren-  
contrent ensemble il est beaucoup plus diffieile de les  
distinguer, mais leur cure est cependant la même.

Le *cholera-morbusu* le tetanos, la passion hystérique &  
l’asthme, stont accompagnés de fueurs abondantes, du  
froid & de l'engourdissement : mais chacune de ces ma-  
ladies a des fymptomes qui serrent à les distinguer. Le  
*cholera morbus,* pâr exemple, est accompagné de νο-  
missement ; le tetanos de la courbure du cou ; la passion  
hystérique d’un gonflement de matrice , & l’asthme  
d’une oppression considérable. Mais quoiqu’aucune des  
causies précédentes ne suffisie pour exciter la *paission car-  
diaque ,* néantmoins puisiqu’il y a un relâchement ae-  
tuel & éVÎdent qui est la marque cataractéristique de  
cette maladie, nous osions la qualifier de ce nom, fans  
nous croire obligés à découVrir les caisses de cette solu-  
‘ tion ou relâehement, car la différence des caufies anté-

**II CAR**

cédentêS n’en apporte aucune dans la méthode de la  
cure.

Il y a encore une maladie que quelques-uns appellent  
*cardimone ,* & les Grecs καρδιωγμὸς, ( *cardiogmos. )*Elle est toujours accompagnée d’une douleur à l’ori-  
fice supérieur de l’estomac, que quelques ignorans ap-  
pellent douleur de cœur.

Enfin pour conclurrejoa *paission cardiaque* est une maladie  
de relâchement, aiguë & violente, quoique souvent  
accompagnée de quelques fymptomes de constriction ,  
comme de la tension ou enflure des parties mitoyen-  
nes, ( les hypocondres , les iles & le bas-ventre) qui  
ne siont pas nécessairement atttaqués dans cette maladie.  
**CCELIUS AURELIANUS ,** *Acut. Morb. L. II. c.* 35.

Gomme les fiueurs salutaires abondantes qui surviennent  
dans la criEe des fievres violentes & continues, & que  
les Grecs distinguent par l’épithete de *critiques,* ont  
quelque ressemblance aVec la *passion cardiaque,* j’ai cru  
qu’il étoit nécessaire de fixer la différence qu’il y a en-  
tre elles, parce que quelques Medecins les ayant fiou-  
vent arrêtées à dessein de foulager ceux qu’ils croyoient  
souffrir de la *passion cardiaque ,* ont non-seulement  
ruiné le tempérament des malades, mais leur ont en-  
core causé la mort. Il est donc nécessaire de faire Voir  
en quoi consiste leur différenCe, que l’on peut déduire  
de plusieurs circonstances, comme de ce qui a précédé,  
des différentes especes delà maladie, de l'abondance ,  
du terns , de la nature , de la quantité & de la qualité  
- de la fueur. On connoît cette différence par ce qui a  
précédé , en considérant si quelque fymptome a pro-  
gnostiqué une fueur salutaire, ou une sileur pareille à  
celle que produit *iapasseon cardiaque.* On déeouVre en-  
core cette différence en lassant attention aux estpcces de  
la maladie qui se manifestent par leurs qualités. Si la  
maladie proVÎent de relâchement , la fueur ne peut  
manquer d’être extremement préjudiciable & de même  
nature que celle dont la *pajsion cardiaque* est accom-  
pagnée. Mais si la maladie proVÎent de resserrement,  
il faut aVoir égard à fon plus ou moins de Violenee : car  
lorsqu’elle est légere,la Eu eut n’est pas nécessaire : mais  
quand elle est considérable il faut attendre que la natu-  
re procure elle-même l'éruption de la fueur. Dans le  
fort de la maladie & du paroxyfme particulier, ou  
dans le tems de la rémission, la fueur est le plus sou-  
vent critique & salutaire; mais elle est extremement  
nuisible au commencement de la maladie & dans le  
tems de sim accroissement. On peut encore déterminer  
cette différence par la nature de la stueur même. Celle  
qui est égale passe pour bonne, au lieu que celle qui est  
inégale est estimée mauvasse. On peut aussi tirer un  
diagnostic de la quantité de la Eueur; car c’eft un bon  
fymptome quand elle est modérée , mais c’en est un  
très-mauVais quand elle est excessiVe. Ceux qui ont filé  
aVec excès , ont souvent tombé dans la *passion cardia-*

*" que.* On peut enfin tirer des diagnostics de la qualité  
de la stueur, dont on peut juger par le toucher.

Une stueur salutaire est chaude , tenue & n’a point de  
mauVasse odeur; au lieu que celle qui est d’une mau-  
vaise eEpece est froide , gluante, stent mauvais & ref-  
semble à de la laVure de Viande. On doit encore ap-  
puyer sim jugement sifr les fymptomes présiens & con-  
comitans ; car dans *iapasseon cardiaque* le pouls est pe-  
tit, fréquent, foible & languissant. On fent une opprese  
sion de poitrine, la refpiration est fréquente, on est  
dans des inquiétudes continuelles , les forces sont  
abattues , la voix est foible & le teint pâle ;’ au  
lieu que ceux en qui les fueurs font falutaires ont le  
pouls Vif, la respiration libre & aisée , dorment aisé-  
ment , ont le corps & l'efprit dans une assiette tran-  
quile, & une diminution de tous les fymptomes qui  
ne sont pas saVorables. CœLssis AUREI.IANUS , *Acut.  
Lib. II. cap. su.*

CaRDIACa ; les *cardiaques s* les *cordiaux* que l’on appel-  
le encore *cordiaHa, analepelca > confortantia , consor-  
tativa, refoctiva , resumptiva,* simt proprement des re-  
medes qui entretiennent ou augmentent la force du

CAR 12

cœur , & par ce moyen les forces vitales, quoiqu’ils  
n’agissent pas immédiatement fur ce VÎfcere , & ne  
foient pas particulierement destinés à fortifier cette  
partie. Ils produisent cet effet foit en remplissant d’hu-  
meurs louables les vaisseaux épuisés , ou en excitant  
du motiVement dans les endroits où il est nécessaire.  
On peut donc mettre de ce nombre les nourrissans ap-  
propriés aux disterentes constitutions , aussi-bien que  
les corroboratifs & les irritans astringens , qui passent  
ordinairement pour les feuls *cardiaques.* C’est dans ce  
stens qu’on doit entendre la définition qu’HarVey don-  
ne d’un *cardiaque* : c’est, dit-il, quelque chofie qui a  
la vertu de rassembler en peu de tems les esprits qui  
font dispersés & atténués, de les augmenter ou de sor-  
tifierles fibres du cœur qui font trop lâches.

Il s’ensi.lit que les *cardiaques* fiant principalement desti-  
nés à Eortifier, & que l'on peut donner ce nom à tout  
ce qui leve les obstacles qui s’opposent à la circula-  
tion du sang. Valcarengus ne s’est donc point trompé  
lorEqu’il a dit,« qu’un *cardiaque* est tout ce qui dé-  
« truit , ou tout au moins émousse la force de la causte  
« morbifique, rétablit le ton des folides , met lesflui-  
« des en mouVement, & entretient par ce moyen cet  
« équilibre qui est le fieul principe continu de tous les  
« mouVemens du corps. En général, dit Rega , *Me-  
« thodus Medendi,* tout ce qui facilite le mouVement,  
« augmente encore la force & l’action du cœur. »

Comme lafoiblesse a pour caufc,non-feulement le défaut  
d’humeurs louables , & le trop grand relâchement des  
Vaisseaux , mais souvent encore la surabondance des hu-  
meurs,& que l’épaiflssement & la stagnation du *sang,8c*l’obstruction des Vaisseaux proVÎennent d’une trop gran-  
de tension , contraction ou compression ; il s’ensiiitque  
les remedes que l'on nomme débilitans, rasiraîchissans,  
relâchants, résolutifs & éVacuans, appartiennent aussi  
à la classe des *cardiaques* , en tant qu’ils remédient à la  
foiblesse du corps , en agissant immédiatement & d’une  
maniere opposée à ce qui l'occasionne, *Tralles, de Re-  
mediis terreis , cap.* 12. RÎVÎere observe que comme le  
cœur peut être quelquefois affoibli par le chaud, &  
quelquefois par le froid ; de même il est nécessaire d’a-  
Voirdes *cardiaques*, dont les uns soient chauds & les  
autres froids.

Ecoutons ce que dit *Lindestolpe* dans fon Traité *de Ve-  
nenis.*

« Le Vulgaire croit qu’il y a des remedes qui fortifient  
« & qui réjouissent le cœur immédiatement : mais je  
a n’en ai point encore trouVé de cette espéce ; car  
« toutes les fubstances qui fortifient ce VÎfcere , & y  
« caufent des contractions fortes & fréquentes, font  
« des poifons très-VÎolens, & possedent une qualité en-  
« tierement contraire au tempérament. De ce nom-  
« bre font tous les poifons acres, métalliques , acides  
« & alcalis, & les possons putréfians des Animaux .  
« qui étant donnés en grandes doses augmentent le  
« mouVement du cœur, en détruisant en même-tems  
a le tempérament. Comme les maladies ont descau-  
*« ses* différentes, il s’ensuit qu’on peut donner le nom  
« de *cardiaque* à toutremede qui est contraire à la ma-  
« ladie, non point parce qu’il fortifie le cœur, mais  
« parce qu’il est ami du tempérament. Dans les fieVres  
« putrides, par exemple, & dans celles qui proVÎennent  
a d’tm alcali prédominant, toutes les fubstances aci-  
« des , métalliques & végétales, stont des *cordiaux ;*a -au contraire , dans celles qui fiant catssées par la sim-  
« abondance d’acide , on doit recourir aux substances  
« alcalines , comme aux *cardiaques* les plus propres  
« que l’on puisse employer.

« On doit dans les maladies qui sont produites par la co-  
« lere , enjoindre au malade le calme & la tranquilité  
« de l’efprit ; la joie & la gaieté dans celles qui pro-  
a viennent de tristesse & de chagrins ; enfin dans cha-  
« que maladie , tout ce qui fiemble lui être le plus di-  
« rectement oppose. » On ne doit point donner indise

13 CAR

tinctementlà toutes fortessde malades des *cardiaques*volatils qui aiguillonnent les fibres, qui raniment les  
esprits, & qui échauffent le corps plus qu’il ne faut.  
C’est néantmoinsune coutume presque généralement  
reçue de donnerdcs esprits inflammables ,& des reme-  
des aromatiques & balfamiques, à dessein de ranimer  
les efprits lorfqu’ils languissent & qu’ils font abbatus.  
Il faut aVouer, que ces fubstances raniment les efprits,  
& soulagent le malade pour un moment : mais lors-  
qu’on en tsse à contre-rems & avec excès, elles excitent  
des agitations trop violentes dans les liqueurs , & dissi-  
pent les plus fluides ; de sorte que celles qui restent sont  
trop épaisses & impropres à la circulation. Delà naissent  
la fecheresse & la rigidité des parties Eolides , & une  
foiblesse oCCasionnée par des obstructions ; & lorsque  
dans les cas de cette nature, on réitere & on continue  
l’tssage de ces sortes de *cordiaux s* les maladies dont  
nous venons de parler, augmentent considérablement.  
En un mot, un homme qui cherche follement à ranimer  
fes forces & fes efprits par ces sortes de moyens , *res-  
semble* à ceux qui soufflent leur feu pour le rendre plus  
vif. mais qui le rendent par-là moins durable qu’il ne  
l’auroitéré sans cela. Paul Valcarengus, dans faMede-  
cine Raifonnée, *Medicina Rationalis,* s’efforce de prou-  
ver que ce qui fert de *cordial* à un malade , peut deve-  
nir un poifon pour un autre. Le Docteur Cheyne dans  
Ion Essai si.lr les moyens de conserver la santé & la vie,  
parlant de la mauvaise habitude que quelques femmes  
ont prife d’user de *cordiaux ,* décrit fort bien l’origine  
& les conséquences fatales de cette funeste coutume.  
« La moindre colique & la plus légere Vapeur, un  
« malheur domestique , un accident fâcheux , la mort  
« d’un enfant ou d’tm ami, jointe aux sollicitations  
« d’une Nourrice, d’une Sage-femme & d’une Voisine,  
« font fouVent les caufes de leur ufage. On commence  
a d’abord par des gouttes , que l’on aVale fous le nom  
« de remède ,& on continue enfuite par des dragmes  
« que l'on prend sans poids & serns mesifre ; de siorte  
« qu’à la fin, ce qui n’étoit que coutume , deVÎent en-  
« fuite d’une nécessité absialue : mais bien-tôt les accès  
a hystériques , les tremblemens , & les conVulsions  
« augmentent si-bien ; que llusiage immodéré de ces  
« siortes de remedes , attire enfin une est ece d’hydro-  
α pisie , des conVulsions & une atrophie nerVeusie , une  
a diarrhée continue, & quelquefois une fieVre & une  
« frenesie qui ne finissent que par la mort de la ma-  
α lade. »

LeDocteurCheyneeûtpuajouterauxcaufesde la coutume  
qu’on a prife d’uEer des *cordiaux* connus sinus le nom de  
gouttes, l'tssage habituel des liqueurs chaudes délayan-  
tes telles que le thé qui relâchent par lellr chaleur les or-  
ganes de la digestion , & occasionnent par-là des flatuo-  
sités , &un abbattement dsesipriosqui oblige à usier de  
ces gouttes ou de quelque rcmcde semblable , afin de  
les ranimer.

Il y a cependant certains cas dans lesquels on peut donner  
entoure sûreté ces fortes de remedes *cardiaques.* Dans  
les palpitations de cœur, par exemple, & les Eyncopes,  
lorsque ces maladies proVÎennent de la qualité froide  
& aqueufe, ou de l'inertie & de la VÎlcosité des fucs; car  
pour lors rien n’est plus propre que les eaux distilées  
cohobées, & les huiles essentielles distillées de baume  
& d’écorce d’orange. Voyez *Aqua.*

Etmuller nous apprend que le remede cephalico-cardia-  
que, que la Reine Elifabethd’Angleterre communi-  
qua à l’Empereur Rodolphe H. étoit composté d’am-  
bre , de mufc & de cÎVette dissous dans de l’efprit de  
rofes. « On ne doit point s’imaginer, dit Hoffman  
a dans fa Medecine Raifonnée, que l'on puisse procu-  
« rer un rétablissement de forces , Vrai & constant par  
« l’usage de médicamens qui animent la circulation  
« des efprits, & donnent du ressort aux parties Eolides.  
« Car il y a beaucoup de maladies , fur-tout des fie-  
a vres & des conVulsions, où la force & la puissance  
« motrice du cœur, des arteres & des membranes ner-

CAR 14

« Veuses font dans un haut degré, quoique les forces  
« naturelles foient languissantes & très-foibles. La νέ-  
a ritable Vigueur des forces naturelles dépend donc ,  
« pour la plus grande partie , de la conVersion des ali-  
« mens folides & liquides en fang & en liqueurs bien  
« conditionnées , dont il *se* forme de nouVeau un flui-  
α de, qui fe féparant dans le cetVeau , entre dans les  
« musicles & les membranes nerVeuses par le moyen  
« des nerfs, & communique de la VÎgueur,& de la fer-  
« meté au corps & à toutes fes parties. Les nourritures  
« de bon fuc font donc les meilleurs analeptiques. De  
« ce nombre sirnt les bouillons gelatineux de Viande ,  
« de chapons, des os & de leur moelle, tirés parlacoc-  
« tion de ces alimens dans l'eau aVec un peu de νΐη  
a quelques tranches de citron , quelques grains de sel,  
« de macis & de girofle en poudre, dans un Vaisseau  
« fermé; ceux qui se sont aVec de gros pain de West-  
« phalie *(Noyez Bompotirnikel') ,* de Peau, du νΐη, &  
a des œufs. On peut mettre encore dans ce nombre la  
« déeoction de chocolat dans Peau ou dans le lait ; le  
« laitd’ânesse; l’eau distilée de gros pain aVec des  
« écorces de citron ; & fur-tout le νΐη Vieux du Rhin,  
« & le Véritable νΐη de Hongrie. Il ne faut point em-  
« ployer ces fecours alimentaires & nourrissans pour  
« rétablir les forces pendant la maladie , & lorfque  
« toute la masse du fang & des liqueurs est remplie  
« d’impuretés; mais dans le dédin des maladies , &  
« dans la conValefcence; & lorfque les passions de  
« l’ame , de longues Veilles , les trayaux de l’efprit  
a & du corps , ou de grandes hémorrhagies les ont ab-  
« batues & détruites. Il saut même dans ces circon-  
« stances user d’un grand ménagement, pareeque *ceS*« alimens pallent promptement dans le fang, & en  
a augmentent la quantité. » A l'égard de l'usage des  
*cordiaux* dans les maladies chaudes , telles que les fie-  
Vres continues ; Voici ce qu’en dit *Sydenham ;*

*a* J’ai éprouVé que les *cordiaux* l'ont nuisibles, lorsqu’on  
« les donne trop-tôt, & qu’ils peuvent, à moins qu’on  
« ne fasse précéder la faignée , détourner la matiere  
« crue qui caisse la maladie sur les membranes du cer-  
« Veau ou fur la pleure. C’est ce qui fait que je ne les  
« donne jamais aux malades qui n’ont point été fai-  
« gués, ou auxquels on n’a tiré que fort peu de fang,  
« ni à ceux qui n’ont fouffert aucune éVacuation con-  
« sidérable , ou qui n’ont point passé le méridien de la  
a Vie ; car tant que le fang est assez riche de lui-même,  
a il ne faut point l’enrichir daVantage , au rifque de  
a nuire au malade, ni l'exalter, tant qu’aucune éva-  
' « cuation considérable n’a point diminué fa chaleur  
« naturelle. Ces fortes de malades ont en eux-mêmes  
« des *cordiaux* qui rendent ceux du dehors superflus ou  
« nuisibles. J’aidonc coutume, dans ces siortes de cas  
« de ne point donner du tout de *cordiaux ,* ou de n’en  
« donner que de très-foibles. Mais lorsque les mala-  
« des ont été affoiblis par des éVacuations considéra-  
« bles, & qu’ils font fur le déclin de l'âge , je leur  
« donne des *cordiaux ,* même au commencement de  
« la fieVre; & le douzieme jour de la maladie, lorse  
« que la crife est à la Veille de fe faire, je leur per-  
« mets l’ufage des remedes les plus chauds. Je crois  
« même qu’on peut les leur donner plutôt, ρουτνυ  
a qu’il n’y ait point à craindre que la matiere fébrile  
« fe jette silr les principales parties ; car dans ce tems ,  
« plus on échauffe le fang, plus on hâte la concoction.  
« Je me fers ( continue-t’il un peu après ) dans cette  
a maladie des *cordiaux* les plus doux au commence-  
« ment que l’ardeur de la fieVre est la plus Violente ,  
« & je paffe enfuite par degrés aux plus Chauds , Eui-  
« Vant que la fieVre ou les degrés d’ébullition l’éxi-  
« gent , obfierVant toujours , lorfique les saignées ont  
« été copieuses , ou que le malade est dans un âge aVan-  
« cé , d’en employer de beaucoup plus forts , quelorse  
a qu’on ne lui a point tiré de fang, ou qu’il est encnre  
« dans toutQ la Vigueur de l'age. Les *cordiaux* les  
« plus doux font ceux que l'on prépare avec les eaux

x; CAR

« distillées de bourache, de citrons , de fraifes, &  
« l’eau composée de Ecordium , mêlées avec du syrop  
te de baume, de girofle, ou du S11C de citron. Les plus  
« forts sont la poudre de Gafcogne , le bézoard , la  
« confection d’Hyacinte, la thériaque de Vende, &  
« autres de même nature. » Voyez. *Analeptica.*

Tous les Dispensaires modernes sont si pleins de *cardia-  
ques* ou *cordiaux s* tant fecs que liquides, qu’on en  
composeroit un volume. Mais la plupart font si mal  
préparés, & ont si petl de vertus qu’il est inutile de les  
fpecifier. Les meilleurs de tous les *cardiaques* font les  
remedes qui guérissent les maladies dont l’abbatte-  
ment des efprits est la fuite ; & après eux, le vin, qui  
pris en quantité convenable, & plus ou moins trempé ,  
l'uivant que les circonstances l’exigent, a toutes les  
vertus des meilleurs *cordiaux,* stans en avoir les mau-  
vaises qualités.

Je finirai cet article en rapportant les sentimens d’Har-  
vey & de VallisiIeri fur les poudres *cardiaques* des  
boutiques. Le premier assure qu’il y a plus de qualités  
*cordiales* dans une cuillerée de bon bouillon , ou dans  
quelques gouttes d’eau-de-vie, que dans une once  
de ces poudres officinales à qui l’on donne l’épithete  
pompeuse de *cordiales* ; Vallisiieri, dans *ses Opere  
Fisico-Mediche, Tom. III.* dit que « ceux-là *se* trompent,  
qui croyent que les substances terrestres , telles que le  
bol d’Armenie , la terre sigillée, la terre de Samos , les  
perles &les bézoards font propres dans les fievres pesi  
tilentielles pour résister à la corruption que produit  
l’excès de chaleur & d’humidité , puisique cette corrup-  
tion n’étant causée que par les obstructions, augmen-  
te à proportion de celles-ci, & que les substances ter-  
restres, Eeches & timides ne sont qu’augmenter les obse  
tructions , & colsséquemment la corruption qui en est  
une si.iitc.

CARDIALGIA , καρδιαλγία , de καρδία , le cœur , ou  
plutôt l’orifice gauche du ventricule, & ἀλγεω, je souf-  
fre; douleur violente qu’on fient à l’orifice de l’esto-  
mac, ou *caldialgie.*

Les Anciens appelloient l’orifice supérieur de l’estomac  
καρδία , comme Galien IlobEerVe dans plusieurs en-  
droits, surtout *Lib. II. de Placitis Hippoc. et Plat,* ῦ  
μήν , ου δ’ ὴ καρδιαλγία τοὓνομα , &C. « Ce mot *cardial-  
gia,* dit-il, ne signifie point une douleur de cœur  
« renferméeau-dedans de la poitrine; mais ce terme  
« est équivoque, comme le favent ceux qui Eont versés  
«dans les OuVrages des Anciens ; car ceux-ci don-  
« noient le nom de cœur non-seulement à ce viccere,  
« mais encore à l'orifice du ventricule. » Il appuie en-  
fuite ce qu’il aVance de plusieurs passages de Nican-  
dre, de Thucydide & d’Hippocrate. C’est ainsi qu’il  
traduitκαρδιής πόνον, «douleur de cœur,» Hippocrate  
*Prorrhet. asi/aeaelSc* τῆς γαστρός πόνον , « douleur à l’ori-  
« ficede l’estomac. » Et derechef, *Gomment.* 3. *in. L.  
I. Epid.* il traduit καρδιαγέειν , « aVoir mal au cœur, »  
τὸ στόμα τῆς κοιλίας ossuiÇetai, «fentir de la douleur à  
«l’orifice de l’estomac ; » & *Comment.* 3. *in Progn.  
yivofoevuo* δ’ ἐνιόΙε τῶν *xascd* τὸν πνεύμονα τόπων ἀναθυ-  
μιάσεως τοιαύτης , &c. « On distingue les vapeurs qui  
« s’élevent des poumons de celles qui viennent de Pesa  
« tomac, auxquelles nous donnons le nom de *cardial-  
“gie',* car les poumons ne *se* fentent que peu ou point  
« de ces fortes d’humeurs ; au lieu que l'orifice de *F es-  
te* tomac que l’on appelle καρδία, étant composé d’un  
a nombre infini de nerfs qui ont un fentiment très-  
« vif, *se* ressent aifément de tout ce qui l’affecte. Par  
« exemple, le picotement qu’y excite une bile amere  
« occasionne cette maladie qu’on appelle *cardiogmus,*« &qui est accompagnée de vomiffemens bilieux.Thu-  
« cydide a connu cette maladie ; car il dit que quand  
« elle ( l’humeur maligne ) Venoit à *se* fixer à l’orifice  
«de l’estomac ( καρδία) elle irritoit cette partie; &  
a que le malade étoit incommodé de ce que lesMede-  
a cins appellent diarrhée bilieufe. » .Le paffage de  
Thucydide cité par Galien , est du fecond Livre, où

CAR 16

cet Auteur décrit la peste qui ravagea la Ville d’Athe-  
nes ; & fur lequel le Scholiaste obferve que l’orifice de  
l’estomac étoit appelle καρδία ( *cardia* ) par les An-  
ciens. Voyez *Cardiogmus.*

La *car dialgie* n’est pas un des moindres maux qui affli-  
gent le genre humain, & elle tient de la nature de ces  
maladies qui affectent le corps & l’esprit en même-  
tems. Ce n’est point une douleur au cœur, comme on  
le croit communément, mais à l’estomac, qui est une  
partie très-nerveufe , & d’un fentiment exquis, dont  
elle affecte principalement les orifices. Cette douleur,  
qui est très-poignante , a sim siége près du creux de  
l’estomac, & est accompagnée d’une grande anxiété,  
de la difficulté de refipirer, de l’abbattement total des  
forces, d’inquiétudes, d’efforts pour vomir, d’un trem-  
blement & d’un froid dans les extrémités du corps, &  
d’une légere lipothymie. Elle doit fon origine à une  
convulsion ou à un gonflement d’estomac , & commu-  
nique fouvent fies mauvais effets, par le rapport & la  
liaifon des parties,à tout le sisteme nerveux.

On ne doit point donner indifféremment le nom de *car-  
dialgie* à toutes les douleurs de l’estomac , à celle, par  
exemple, qui est accompagnée de pression & d’anxié-  
té , & qui provient de la trop grande quantité , & de  
la trop longue détension des alimens cruds dans Pese.  
tomac , parce que dans celle-ci, il n’y a ni senfation  
aiguë, ni douleur considérable aux orifices de l’esto-  
mac , & qu’elle n’est point accompagnée de cette in-  
quiétude & de cet abbattement des forces , qui font  
les diagnostics les plus formels de cette maladie,!  
moins qu’on ne veuille donner à la maladie dont nous  
venons de parler, le nom de fauffe *car dialgie.*

La douleur dans la *car dialgie* est plus ou moins aiguë ,  
& les iymptomes plus ou moins violens, à proportion  
de la grandeur de la cause.

Le siege de cette douleur aiguë, fuivant l’opinion com-  
mune des Medecins anciens & modernes , n’est que  
dans l'orifice gauche de l’estomac , qu’Hippocrate &  
Galien appellent *cardia,* d’où est venu le nom *do car-  
dialgie* ; mais je croirois plutôt qu’elle reside dans l'o-  
rifice droit appelle *pylore ,* & qu’elle affecte tout l’ese  
tomac, à catsse de la sensibilité de *sa* tunique nerveufe-  
fibreusie. Une chosie même qui prouveroit ce que j’a-  
vance, est que cette douleur commence toujours & se  
fixe autour du creux de l’estomac , au-dessous du carti-  
lage xiphoïde, en tirant vers le côté droit, où le pylo-  
re est toujours situé ; qu’elle s’étend de-là jusqu’à l’ori-  
fice gauche, qui est situé vers le dos près de l’épine, &  
pénetre dans le diaphragme entre la onzieme & la dou-  
zieme vertebre du thorax : car dans les dissections de  
ceux qui siont morts de *cardialgie* , on a trouvé l’orifi-  
ce droit beaucoup plus affecté que le gauche; de sorte  
qu’on a remarqué dans le pylore des ulceres , des abse  
cès , des tumeurs & des corruptions sphacéletsses , qui  
avoient endommagé le duodenum & le fond même de  
l’estomac.

Comme toute fenfation douloureufe & incommode dans  
le corps humain préfuppofe toujours une distention  
violente dans les parties nerveufes & fibreufes, qui me-  
nace d’une folution de continuité, ou une contraction  
violente & convulsive , produite par une caufe violen-  
te , on peut divifer la *cardialgie* en flatueufe & en  
spafmodique. Dans la premiere de ces maladies tout  
l’estomac est violemment distendu j?ar les vents qui  
font enfermés dans fa cavité ; dansla feconde il est  
contracté & réduit en un très-petit efpace.

Il est extremement important de connoître les signes pro-  
pres& diagnostics qui distinguent *iacardelalgie* flatueu-  
*se* de la spafmodique. La premiere est accompagnée  
d’une grande difficulté de respirer , à cause que l’esto-  
mac étant extremement gonflé, s’oppose à la descente  
du diaphragme, qui est absolument nécessaire à l’inf-  
piration. On observe encore fort fouvent dans le creux  
de l’estomac une tumeur semblable à un œuf, laquel-  
le incline vers le côté droit, parce que le pylore est  
continuellement éleVé par le gonflement de l’esto-

mac.

17 CAR

mac. Cetté maladie est encore accompagnée d’éructa-  
tions’fréquentes, qui paroissent en sortant un peu ap-  
passer la douleur ;.mais elle augmente après qu’on a  
mangé , surtout lorsqu’on a ufé d’ali mens flatueux.  
Lors au contraire que toute la scibstance de l’estOmac  
est affectée d’un spafme obstiné, on stent une grande  
anxiété autour des hypocondres, un abbattement total  
des forces, des inquiétudes, & un froid dans les ex-  
trémités.

Lorsque la *cardialgie* est catssée par une humeur veni-  
meuse, les fymptomes font beaucoup plus Violens &  
menacent d’un plus grand danger. Le malade est laisi  
de maux de tête, du Vertige, *sa* Vue slobfcurClt , il ne  
dort plus, il tombe quelquefois dans des conVulsions  
& dans le délire, fa poitrine est oppressée, il a des  
palpitations de cœur , & tombe en foiblesse , fon pouls  
est foible, quelquefois dur, inégal & intermittent ;  
les tranchées, la Constipation & la suppression d’urine  
*se* joignent à tous ces symptomes, le froid, le trem-  
blement, les frisions, des sueurs froides s’emparent  
des parties externes ; le malade a le Vifage liVÎde &  
retiré , le teint jaune & l’aspect extremement defa-  
gréable.

On ne trouVera point étrange que cette suite formidable  
de fymptomes qui affectent tout le corps dcive fon ori-  
gine au dérangement de l’estomac pour peu que l’on  
l'oit Versé dans l’Anatomie, & si l’on *se* souvient que  
la huitieme paire des nerfs qui fournit des rameaux  
aux principales parties internes , dont elles reçoivent  
leur vigueur, leur forec, le fcntiment & le mouve-  
ment , envoye deux branches considérables vers l’ori-  
fice gauche du ventricule, dont l'interne aboutit en  
forme de petite arcade au pylore, & l’externe au fond  
de l'estomac.

Il est donc aisé maintenant de rendre raision de la fympa-  
thie qui siubsistc entre l’estomac & les autres parties  
nerveisses, puisqu’il n’y en a aucune qui ait plus de  
communication que le ventricule avec les parties du  
corps les plus nobles. Une pretrve sensible de ce que  
j’avance, entre un grand nombre d’autres que je pour-  
rois alléguer, ce font les observations que l'on trouve  
dans les écrits des Medecins qui ont laissé des cas rela-  
tifs à la Medecine judiciaire, ( on entend par ce mot  
*la Médecine considérée entant qu’elle sert â déterminer  
les procédés judiciaires j comme dans cet exemple qui  
fait â notre sujet, on demande si un homme est mort d’un  
coup qu’il a reçu* à *l’estomac, car on a besoin dans ce cas  
de savoir lefenelment du Medecin-s* ) par où l’on voit  
qu’un coup violent donné avec le poing ou quelqu’au-  
tre corps dur dans le creux de l’estomac a fouvent oc-  
casionné les fymptomes les plus terribles, comme un  
frissonnement soudain fuivi d’une spncope effrayante,  
l’épilepsie & même une mort fubite. -

Comme il y a deux fortes de *cardialgie,* ainsi que de co-  
lique, Eavoir, la *cardialgie* flatucu.se, qui proVÎent de  
vents qui distendent avec violence la cavité de l'csto-  
mac, & la *cardialgie* spasinodique conVulsive , il s’agit  
maintenant de rechercher comment ces vents, qui dans  
un autre tems se frayent un passage à travers les routes  
qu’ils rencontrent , font détenus avec tant de force  
dans la cayité de l'estomac. On a à peine connu jufqu’à  
prél'ent la rasson de ce phénomene : mais jlosie avancer  
que tous ces gonflemens violens de l’estomac ne stont  
occasionnés que par une convulsion, qui néantmoins ,  
n’affecte point toute la substance membraneuse de  
l’estomac, mais seulement *scs* orifices qui ont un fen-  
timent extremement exquis. Ces orifices étant donc  
fortement comprimés & fermés, on ne doit point s’é-  
tonner si les vapeurs qui font principalement engen-  
drées par une masse d’alimens crus & non digérés ,  
étant excitées par la chaleur & ne trouvant aucune *is-  
sue ,* deVienneflt, en distendant avec violence la cavité  
du ventricule , la catsse immédiate des douleurs les plus  
cruelles, des inquiétudes & de la difficulté de resipirer  
dont elles sirnt accompagnées.

Les persionnes hypocondriaques dont l'estomac est siur-  
*Tome III.*

CAR î8

chargé d’humeurs acides & bilietsses, sont les plus su-  
jettes à la *cardialgie* flatueuse. De-là vient que quel-  
ques heures après avoir mangé, le malade sent des ten-  
fions violentes autour des hypocondres, un gonflement,  
des douleurs cruelles & une difficulté de respirer: mais  
ces fymptomes diminuent en partie &s’appaisent con-  
sidérablement au moyen d’tme décharge de rôts acides ,  
ou d’un vomssement acide & pituiteux ; enfin la mala-  
die cesse entierement à mefiure que la chaleur s’empare  
de l’estomae & des extrémités dont le froid l’avoit au-  
paravant chassée. J’ai fotiVent vu ces aecidens arriver  
à ceux qui ayant eu l’estomac aflbibli par une lon-  
gue maladie, ont mangé *avec* un peu trop de précipita-  
tion des alimens gras , acides & fujets à fermenter ou  
des fruits d’été. Dans ces fortes dloCcasions cette ma-  
ladie a été prefque toujours excitée , & çst revenue par  
intervalles accompagnée d’un refroidssement de tout  
le corps , sisrtout de celui despiés ou de la région des  
reins.

J’ai eneore obfervé un pareil gonflement d’estomac joint  
à des douleurs & à une difficulté de respirer dans les  
enfans qui font encore en nourrice , lorfque le lait sé-  
journant dans leur estomac vient à s’y coaguler , s’y  
corrompre & à s’y changer en aeide; car les flatulences  
ont distendu toute la région des hypocondres au-dese  
sious des fausses côtes d’une maniere si extraordinaire,  
qu’on s’cn appercevoit à la vue & au toueher. Je me  
souviens encore'à cette occasion d’un jeune homme qui  
pour avoir mangé avec excès du fromage mou & nou-  
veau, & bu par-dessus du vin du Rhin un peu aigrelet ,  
fut saisi d’une *cardialgie* flatueuie violente, ( que l’on  
prit pour une colique) laquelle avoitfon siége dans un  
lieu beaucoup plus bas que l’estomac, & qui n’étoit  
point accompagnée d’une trop grande difficulté de rese  
pirer. Je me crois ici obligé de faire remarquer au lec-  
teur la différence qu’il y a entre la colique qui a fon sié-  
ge dans la partie du colon , qui est immédiatement si-  
tuée au-dessous de l’estomac , & la colique stomachi-  
que , si l'on peut sic fervit de ce terme , parce que j’ai  
vu plus d’une fois des Medecins fe tromper fur cet ar-  
tide , & confondre ces maladies. Sans parler donc des  
circonstances des endroits douloureux , des caufes an-  
técédentes & des fymptomes propres à la *cardialgie ,*un Medecin qui a de la prudence doit toujours obfer-  
ver avec Eoin le succès des remedes dont ilseEert dans  
ces Eortes de cas ; car j’ai souvent vu des coliques situées  
au - dessous de l'estomac , dissipées par un lavement  
discuffif.

Quoique généralement parlant la catsse ordinaire de la ten-  
sion & du gonflement de l’estomac foit une humeur vi-  
tieufe qui étant trop long-tems détenue dans la cavité  
du duodénum , excite des vents qui affectent les orifi-  
ces de l’estomac d'une contraction fpafmodique; j’ai  
néantmoins vu des *cardialgies* flatueuses sans ρουνοϊη  
découvrir aucune matiere vitieufe ni dans la cavité de  
l’estomac, ni dans le duodénum. Nous avons été en  
état de porter ce jugement en considérant que ces sor-  
tes de *cardialgies* flatueufes tourmentent fouvent les  
jeunes femmes dont les regles ont été supprimées , &  
même dans les premiers mois de leur grossesse, & lu  
manifestent par des rôts.& des douleurs autour dti  
creux de l’estomac & dans le dos, qui reVÏennent exac-  
tement vers le tems ordinaire des regles. Nous avons  
aussi apperçu quelque chofe de semblable dans les hom-  
mes dont les hémorrhoïdes réglées avoient été suppri-  
mées.

Quoiqu’il ne foit pas aisé de découvrir la caisse de cette  
maladie, néantmoins lorEque je considere qu’une stag-  
nation de siang dans les vaisseaux des membranes du  
colon ou de l’intestin rectum , excite des douleurs spase  
modiques dans ces parties, je juge par la même raison  
que cette cause ne consiste qu’en Ce que le fang se jette  
fur les régions de l’estomae & des hypocondres , &  
que surchargeant les vaisseaux du ventricule, il exctte  
ces resserremens convulsifs qui affectent cette partie, &  
furtout fes orifices. Ce qui confirme même mon opi^

19 CAR

nion c’est qu’on a découvert par de fréquentes obferva-  
tions que ceux qui ont été affligés d’un asthme stoma-  
chique fpafmodique flatueux, qui est fouVent mortel &  
fuivi pour l’ordinaire d’tme hydropisie , ont eu après  
leur mort les Vssceres & spécialement le foie, engor-  
gés de fang, & même des concrétions polypeufes dans  
les Ventricules du cœur, qui s’oppofant à la circulation  
du fang l’obligent à fe jetter fur les Vifceres contenus  
dans les régions hypocondriaques & épigastriques, ce  
qui occasionne des douleurs & des anxiétés qui fiont  
toujours accompagnées de rôts.

Mais comme il y a une *cardialgie* ou douleur très-VÎolente  
selivie d’anxiété,stans aucun gonflement considérable,qui  
affecte non-seulement les orifices del’estomac,mais en-  
core toute *sa* substance, à caisse de *sa* tunique nerveu-  
fe,de convulsions VÎolentes,je rechercherai aVec fioin les  
caufies d’une pareille maladie. Rien n’est plus commun  
dans la pratique que de Voir des personnes qui après  
un accès Violent de colere font fasses d’une douleur  
autour des hypocondres & du creux de l’estomac , qui  
fe sait beaucoup plus stentir du côté droit, & qui est ac-  
compagnée d’anxiété, de la difficulté de respirer, de  
nausées , du dégout & de l’amertume de la bouche. Il  
ne Eera pas maintenant difficile de découVrir la catsse  
de cette maladie, si l’on considere que telle est la natu-  
re & la force de la colere, lorsqu’elle est extremement  
violente , qu’elle fait fentir fes pernicieux effets prin-  
cipalement fur les entrailles, fous lequel terme, com-  
me Fernel, *de Febrib. Lib. IV.* l’explique fort bien  
sont compris la région de l’estomac , le diaphragme ,  
la caVÎté qui loge le foie, les conduits biliaires, le  
pancréas, l'estomac en particulier & fon orifice supé-  
rieur, aVee tout ce qui est contenu fous les inflexions  
des faufl'es côtes en avançant en dehors Vers le ster-  
num , qui toutes par la Violence de cette passion furieu-  
fe font siljettes à des contractions spasmodiques. Il est  
d’ailleurs certain que la colere jette les stucs bilieux  
dans un mouVement extraordinaire , & que les con-  
duits biliaires en fie contractant à un plus haut degré ,  
déchargent une plus grande quantité de bile dans le  
duodénum , ou par un trop long séjour elle se corrompt  
& acquiert une qualité corrosiVe, qui seule occasionne  
des diarrhées, des *cholera morbus,* des vomissemens &  
des douleurs *cardialgiques,* parce qu’elle irrite le py-  
lore & le fond de l'estomac par fon acrimonie. La *car-  
dialgie* est encore fouVent causée par la peur; & Pla-  
terus, *Obs.erv.* 2. prouVe par un exemple , que la irise  
teste en corrompant insensiblement les humeurs, disi-  
pose le corps à des *cardialgies* longues & cruelles.

L’affection conVulsiVe de l’estomac est quelquefois sym-  
pathique. Il est souvent arriVé que le calcul s’arrêtant  
à l’entrée, ou ce qui est pire, dans le milieu des uré-  
teres, catsse outre plusieurs Eymptomes fâcheux , une  
*cardialgie* Violente , fuÎVie d’une anxiété infup-  
portable. J’ai été temoin des mêmes effets à l’occa-  
sion du passage , ou du séjour de certains calculs bi-  
lieux dans le conduit qfiolidoque. Il s’enfuit donc de-  
là qu’une partie de notre corps douée de sentiment,  
peut fe ressentir par sympathie d’un mouVement dé-  
fordonné, fans qu’il y ait en elle aucune caisse maté-  
rielle.

Mais la plus cruelle & la plus dangeretsse espece de *car-  
dialgie ,* est celle qu’excitent les poisons d’une nature  
brûlante & caustique. L’arsenic, cette funeste drogue  
qui a fait périr un si grand nombre de perfonnes, & les  
autres fubstances femblables, ne catssent la mort que  
parce que leurs pointes si-sotiles , Venimeuses & péné-  
trantes s’insinuent dans les parties les plus intimes des  
fibres nerveufies de l’estomac , & qu’en les déchirant &  
les corrodant, elles excitent des contractions Violentes  
dans ces parties, qui *se* communiquant à tout le fyste-  
me des nerfs, font non-feulement la caufie desstympto-  
mes qui fiont effentiels à la *cardialgie*, mais de plu-  
sieurs autres encore plus formidables & plus funestes ;  
tels que l’inflammation fphacéleufeT le délire & les  
conVulsions.

CAR 20

Les émétiques préparés aVec le régule d’antimoine, lors-  
qu’on les donne en trop grande dose, caufent des fymp-  
tomes *cardialgiques.* Que s’il fe rencontre aVec cela  
d’autres caufes internes, & que les entrailles soient dé-  
ja affectées de contractions fpasinodiques , ils tuent  
dans leur opération de la même maniere que les poi-  
fons , ainsi qu’on en a Vu plusieurs exemples. Il en est  
de même des cathartiques les plus forts & les plus acri-  
monieux , qui agissent par un principe caustique, fub-  
til & irritant , dont l’ufage inconsidéré détruit une in-  
finité de perfonnes.

On sait que le Venin de la contagion pestilentielle exerce  
sa malignité , premiercment, en excitant des Epasines  
& des inflammations dans l’estomac, accompagnées de  
cruelles *cardialgies,* & quelquefois de fyncopes. La  
*cardialgie* qui fuccedeaux fieVres pétéchiales ou pour-  
prées, passe pour un signe funeste. C’est aussi un très-  
mauyais fymptome lorsque la *cardialgie* accompagne  
la goute, ainsi qu’il arrive fouVent lorsque la matiere  
peccante *se* jette Eur les parties les plus nobles ; ou, ce  
qui est assez ordinaire , quand elle si-lccede aux ulcéra-  
tions sordides de la peau & des parties externes. Car,  
lorsque la matiere peccante d’une nature actÎVe &  
caustique, après s’être séparée des humeurs & s’être jet-  
tée si.ir la sclperficie de la peau,Vient ensilite à rentrer &  
à s’insinuer profondément dans les tuniques nerveufes  
de l'estomac & des intestins , foit que ces tuniques  
aient un tissu ferme ou délicat, elle agit de la même ma-  
niere que le poifon ; & lorfqu’on n’a pas foin de la  
chasser aussi-tôt, elle excite des anxiétés *cardialgiques,*qui jettent le malade dans une lipothymie, dont la mort  
est fouVent la fuite.

Les dyssenteries épidémiques & malignes font encore sui-  
vies d’une *cardialgie ,* qui ne prognostique rien de bon  
lorsqu’on les supprime à contre tems; car la matiere  
acrimonieuEe & caustique *se* portant par un motrve-  
ment rétrograde des parties inférieures des intestins  
dans les supérieures & dans l’estomac, endommage  
considérablement ces parties nobles, & caisse siouvent  
des iÿmptomes funestes.

Il est aussi une espece de *cardialgie* très-dangereufe qui  
doit fon origine aux vers; qui, comme PobferVe Tral-  
lien , montent des parties inférieures à l’estomac, &  
s’attachent fortement à fes orifices.

Hercules Saxonia, *Praelect. Prac. Parole II. cap.* 7. en  
rapporte un exemple remarquable. « Je fus appelle,  
« dit-il, il y a trois ans pour Voir un enfant de onze  
« ans qui étoit rempli de Vers. Je lui donnai quelques  
a pilules : mais je le trotrvai mort lorfque je reVÎnsle  
« lendemain. Lui ayant ouVert l’estomac , j’y trouVai  
« trente-trois Vers d’enViron neuf pouces de long, qui  
« tenoient si fortement à l’orifice de l’estomac , que  
« j’eus toutes les peines du monde à les en détacher. »  
On peut encore Voir plusieurs autres exemples de cet-  
te espece dans Henri de Hier ; Lancisi, *de Mort.subit.*& RiVÎere , *Lib. IX. cap.* 10. Il est probable que la  
caufe de cette mort foudaine ne fut autre qu’une fynco-  
pe invincible, occasionnée par la contraction Violente  
du coeur , ou plutôt des Vaisseaux qui lui font contigus.

On peut Voir par-là de quelle importance est l’estomac  
pour la conferVation de la Vie. Van-Helmonr la jugeoit  
si considérable, qu’il n’a pas fait difficulté de placer  
le siége de l’ame fensitiVe dans cette partie.

Il y a encore plusieurs caufes cachées de ces funestes  
conVulsions de l’estomac. Car lorfque la douleur con-  
tinue pendant plusieurs mois, qu’elle consonne le corps  
& qu’elle abbat les forces , on peut raisonnablement  
conjecturer qu’elle a fa catsse dans les parties Eolides;  
& cela *se* trouVe confirmé par les dissections. RiVÎere,  
*Cent. I. Obs.* 90. trouVa dans le corps d’un homme qui  
mourut d’une pareille maladie chronique , un skirrhe  
qui enVironnoit tout le pancréas , aVec le commence-  
ment du pylore & du duodénum. Et Houllier, *de  
Morb. intern.* rapporte l’histoire d’tm homme, qui après  
aVoir été long-tems tourmenté d’une fieVre , d’une  
*cardialgie,* de vomissemens, de tranchées & de déjec-

ar CAR

îions semblables à de la poix, mourut enfin. Lorfqu’on  
vint à l’ouVrir, on trouVa un ulcere entouré de pustules,  
qui aVoit rongé toutes les tuniques de l’estomac dans  
l’endroit qui aboutit au pylore.

On peut encore occasionner cette maladie fâcheuse par  
tranflation. J’ai vu deux exemples de cette espece dans  
deux femmes , dans lesquelles une*cardialgie,* accom-  
pagnée de la difficulté de respirer, fuecéda à une tu-  
meur considérable des glandes parotides que l'on fitdif  
paroître par le moyen de quelques applications exter-  
nes. J’ai aussi remarqué que la migraine & la *card.ial  
gie* ont paru & disparu alternativement ; de forte que  
quand la *cardi algie* cessait , la migraine siurvenoit &  
réciproquement.

Lorsique cette douleur d’estomac , que nous appellons  
*cardialgie-s* n’est point accompagnée d’inflammation,  
elle est du nombre de ces maladies qui ne siont mortel-  
les que lorsqu’elles durent trop long-tems. De-là vient  
que cette maladie n’est dangereuEe que quand cHesi-lc-  
cede à d’autres, surtout à des fleVres aiguës & mali-  
gnes ; car Hippocrate, dans le soixante-sixieme Apho-  
risinede la quatrième section, obEerve très-bien , « que  
« c’est un très-mauvais Eymptome , lorsqu’on fient du-  
« rant la fleVre une chaleur Violente autour de l’esto-  
« mac, & une eEpece de douleur rongeante autour du  
« cœur. » On doit encore mettre cette maladie au  
rang de celles qui reVÎennent quelquefois dans des tems  
fixes , & d’autres fois n’ont pas de retour réglé , dont  
le période est tantôt plus long & tantôt plus court, &  
qui font dans de certains tems beaucoup moins violen-  
tes que dans d’autres. Les premieres approches de  
cette maladie font généralement accompagnées d’un  
froid dans le dos, du frssonnement de la peau , &  
quelquefois de bâillemens ; & dans fon plus haut pé-  
riode,les extrémités, furtoutles inférieures, deVÎen-  
nent si froides, que la chaleur la plus forte ne fait au-  
cune impression fur elles : cette indisposition ne cesse  
que lorsique le chaud s’empare de nouVeaudes extré-  
mités, & que le corps sis couVre d’une fueur chaude.  
Pendant le froid, le pouls est concentré & petit:  
dans le déclin de la maladie , il deVÎent plus grand &  
plus mou , ce qui est un signe que la maladie est fur le  
point de finir.

Comme il est de la prudence & de l’habileté d’un Mede-  
cindene point s'attacher inVlolablement à de certains  
remedes dans la cure d’une maladie, & de ne point  
suÎVre irréVocablement la route battue , mais d’aVoir  
égard aux différentes caufes , au tempérament du ma-  
ladc, aux maladies & aux fymptomes qui ont précédé,  
& à plusieurs autres circonstances aussi importantes :  
il doit aussi prendre les mêmes mefures dans la cure de  
la maladie dont nous parlons. Il lui importe extreme-  
ment d’aVoir toujours présentes à l’efprit ces indica-  
tions générales de la cure , s’il Veut être en étatde pou-  
voir ordonner les remedes qui peirvent soulager le ma-  
lade. La premiere est de tempérer , corriger, adoucir  
& éVacuer par des dsscussifs ou des éVacuans, la matie-  
re qui pechc par fil quantité ou sim acrimonie , & qui  
s’est logée autour de l’estomac. La seconde est: d’ap-  
passer ces douleurs Violentes qui détruisent les forces  
d’une maniere si surprenante , de peur qu’il ne si.irvien-  
ne à la fin une inflammation. La troisieme est d’aVoir  
égard, supposé que la maladie ioit fymptomatique , à  
la maladie premiere & originaire. La quatriemc,est  
de rétablir par des remedes convenables la force & le  
ton de l’estomac & des intestins, que la Violence des  
douleurs & des spasines ontaffoiblis.

Comme il arrÎVe souvent que la falÎVe & les humeurs qui  
fe font acumulées dans la région de l’estomac , ren-  
dent par leur trop long séjour la bile qui est dans le  
duodénum porracée, érugineufe & extremement cor-  
rofrve, & qu’en corrodant les tuniques nerVeufes, elles  
cassent une *-cardialgie, 8e* que cela arrÎVe fréquem-  
mcnt dans les hypocondriaques , aussi-bien que dans  
d’autres, par le trop grand ufage des Vins acides, &  
par la fermentation des fruits qui ne font pas mûrs; il

CAR 2 &

est à propos alors, comme l'expérience le prouve, de ne  
tenter la cure qu’avec des abforbans, & des remedes  
propres à corrriger l'acrimonie. Rien n’est plus pro-  
pre pour satisfaire à cette intention que les poudres  
préparées avec des yeux d’écreVÎffes, de la corne de  
cerf calcinée, de la nacre de perle, du crystal de roche ;  
ou plutôt avec la pierre spéculasse préparée (le verre de  
Moscovie, ) furtout lorfqu’on le donne dans une eau  
carminatiVe spiritueuse.

Nous recommandons encore pour cet effet les décoctions  
gélatincuies & parfaitement foûlées , de rapure de  
corne de cerf, & l’eau d’orge émulsionnée avec des  
amandes douces , & édulcorée avec du sirop de pavot  
blanc.

Mais lorfque cette maladie est causée par une bile chau-  
de, acre & fulphureuise, qu’un excès de passion a mise  
en mouVement, il dônVÎent de mêler quelques grains  
de nitre purifié avec les poudres précédentes , dont on  
donnera une dofe conVenable dans une décoction. Il  
est quelquefois nécessaire dléVacuer la bile par les fel-  
les après l'avoir corrigée. J’ai eneore appris par expé-  
rience , que quand cette maladie proVÎent de la trop  
grande chaleur , du trop d’eflèrVescence & de la qua-  
lité caustique de la bile , rien n’est plus salutaire que  
de donner plusieurs fois au malade chopine ou plus ,  
d’eau froide toute pure, de le couvrir avec foin, & de  
lui appliquer sisr la région de l'estomac des fomenta-  
tions chaudes, car par ce moyen on excite une fueur  
unÎVerselle , qui fait cesser la maladie. J’ai encore ob-  
ferVé que ce remede est propre non-feulement pour  
délayer & corriger l'acrimonie bilieuEe , mais aussi  
pourappaiser le trop de chaleur , & rétablir en partie  
les forces que la chaleur & la douleur ont abattues.  
J’ai eneore vu une *cardelalgie* accompagnée d’un *chole-  
ra morbus,* considérablement adoucie par ce remede.  
L’ufage fréquent du petit lait &des émulsions, est en-  
core d’une utilité considérable dans ces fortes de cas.

Il est assez ordinaire après des fievres tierces , devoir les  
malades affligés d’une douleur incommode autour de  
la région des hypocondres , accompagnée d’une lan-  
gueur considérable des forces , du dégout, de la sé-  
cheresse de la bouche, & quelquefois de défaillances ,  
& de chaleur hectique. Tous ces fymptomes font oc-  
casionnés par une bile acre & peccante, qui s’amasse &  
croupit dans le duodénum, lorEque sim mouvement  
péristaltique est afloibli par l’effort de la maladie, corn\*  
me j’en ai été conVaincu en donnant deux ou trois  
grains de tartre émétique au malade dans une quanti-  
té d’eau suffisante. Car ce remede *n’a* pas eu plutôt pro-  
duit sion effet que tous les Eymptomes dont j’ai parlé  
ci-dessus ont difparu. Ceci Ee trouve conforme à l’ob-  
servation que fait Hippocrate dans le dix-feptieme  
Aphorifme de la quatrieme Section , «que l’aversion  
« pour lesalimens, une douleur rongeante à l’orifice  
« de l’estomac, un vertige accompagné de l’obfcurcif-  
« fement de la vue & de l’amertume de la bouche dans  
a ceux qui n’ont point de fieVre, prouvent que les éva-  
« cuations par haut sont nécessaires. »

Dans les cas où la *cardi algie* bilieufe est accompagnée du  
vomissement, comme cela est assez ordinaire, j’ai pro-  
curé un prompt foulagement au malade, en lui don-  
nant quelques gouttes de ma liqueur anodyne myné-  
rale dans de l’eau de pluie froide , ou dans de l’eau de  
fleurs de camomile, de mille-feuille, de buisson d’E.  
gypte , de tilleul, de fureau, de lis des vallées & de  
primeroie. Le Medecin doit bien fe garder dans de pa-  
reils cas de donner au malade des essences stomachi-  
ques ou carminatiVes, ni de surcharger *son* estomac  
d’infusions chaudes, parce que tous ces remedes aug-  
mentent la maladie bien loin de la diminuer.

Lorfqulune douleur péEante affecte depuis long-tems la  
région de l'estomac, & qu’elle est causée par des cru-  
dités acides-visquetsses qui adherent fortement aux tu-  
niques de l’estomac & du duodénum, ce qui arrive  
très-fouVent à ceux qui ne font que fortir de maladie,  
ou qui ont l’estomac afloibli par quelque caufe que c®  
Bij

23 CAR

soit, il faut pour lors suivre une autre méthode dans la  
cure; car dans ces sortes decas, les remedes digestifs  
& ceux qui agissent par une qualité saline , huileuse ,  
aromatique , incisive & corroborante , font absolu-  
ment nécessaires. Je ne recommande rien tant pour  
fatisfaire à cette intention que les remedes fuivans ,  
dont j’ai reconnu l’efficacité par ma propre expé-  
rience.

Faites-en une poudre , dont on fera bouillir une dofe  
convenable dans le meilleur vin que l’on pourra  
trouver pour la faire boire au malade.

Le mélange suivant est encore sort propre pour ces fortes  
de cas.

Il est quelquefois nécessaire avant que de mettre ces re-  
medes en ufage d’évacuer par haut les humeurs fordi-  
des & peccantes qui fefont amassées dans le corps du  
malade , surtout s’il *se sent* quelque envie de vomir.  
Mais dans ce cas même on ne doit employer d’au-  
tre émétique que l’ipécacuanha , parce qu’il n’irrite  
jamais trop fort les tuniques nerveufes , & ne laisse  
après son opération aucune envie de vomir, comme le  
font ordinairement les préparations d’antimoine.

Si quelqu’un pour avoir pris du poifon ou quelque pur-  
gatif trop violent , est attaqué de cette maladie au  
point de courir risque de perdre la vie, on ne peut rien  
employer de plus propre pour le soulager que le lait ,  
les silbstances huileuses, l’huile d’amandes douces &  
celle d’olives, dont on lui fera boire une quantité suffi-  
sante, en lui donnant en même tems une dose de thé-  
riaque de Venise. Mais il est plus à propos de ne lui  
donner d’abord que du lait, ou plutôt de la creme stans  
thériaque, de peur d’arrêter trop-tôt l’évacuation de  
la matiere corrosive & vénéneufe par haut & par bas.  
Lorsique la *cardialgie* accompagne en qualité de fympto-  
me d’autres maladies d’une espece aiguë & exanthé-  
matesse, ce qui arrive rarement seins danger d’une in-  
flammation funeste , on ne peut rien employer de  
mieux que les poudres bézoardiques , avec quelques  
grains de nitre & la quatrieme partie ou la moitié d’un  
grain de camphre, à caufe que ces drogues possedent  
une qualité difcussive & diaphorétique.

Mais afin que ces poudres répondent plus efficacement à  
cette intention, je les donne dans une émulsion prépa-  
rée avec les amandes douces , les quatre femenccs  
froides, les femences clu chardon-marie, & l.leau de  
fleurs de fureau. Supposé qu’il faille évacuer par la  
tranfpiration la matiere peccante qui est rentrée dans  
le corps & qui approche de la nature du poison , on ne  
peut mieux y réussir que par le moyen de ma liqueur  
minérale anodyne , mêlée avec une quatrieme partie  
d’esprit de Bussius ou d’esprit de tartre , dont on réi-  
tétera la doEe silivant que la situation du malade  
l’exigera : mais ce remede demande un régime dia-  
phorétique modéré.

Lorsique cette maladie est causée par la suppression des  
regles , qui oblige le seing à se porter avec impétuosi-

CAR 24

té dans les vifceres , on procure un prompt soulage-  
ment à la malade en la faignant du pié, pourvu que  
ce ne suit point durant le paroxysine, ni dans le tems  
que les extrémités fiant froides , mais dans celui de sa  
remission. On achèvera enfuite la cure avec des ano-  
dyns& des difcufilfs appliqués extérieurement. Je me  
sers dans toutes fortes de *cardialgies* des fleurs de ca-  
momile ordinaire & de leurs diflérentes préparations,  
comme d’un remede d’tme efficacité singuliere. De  
cette espece est l'eau de fleurs de camomile , l’huile  
distilée de camomile naturelle flans aucun mélange  
d’huile de térébenthine , réduite en *elaeosaccharum.*Toute essence convenable parfaitement soûlée avec  
de l’cfprit modérément fort de fleurs de camomile, &  
battue avec l’elœofaccharum de l’huile de cette même  
plante, est encore extremementefficace dans les mou-  
vemens fpasinodiques convulsifs. A cette Classe appar-  
tient encore l’extrait de camomile, dont on peut faire  
des pilules avec quelques autres ingrédiens convena-  
bles. La décoction de fleurs de camomile dans de la  
biere douce , ou de Peau d’orge avec quelque peu  
d’huile d’amandes douces, bue toute chaude, est un  
remede commun , mais en même tems très-efficace  
pour cette maladie.

Les clysteres anodyns & émolliens ne manquent jamais  
de produire leurs effets dans les *cardialgies* de toutes  
efpeces. De ce nombre font ceux que l’on prépare  
avec les fleurs de camomile, l’huile defes fleurs , Efit  
par coction ou distilation , & avec les quatre femences  
carminatives. lls satisfont beaucoup mieux à cette in-  
tention quand on les prépare avec du lait. Mais il est  
quelquefois nécessaire de les injecter deux ou trois fois  
de fuite; dans la *cardialgie,* de même que dans tou-  
tes les autres douleurs violentes , ils procurent un  
prompt soulagement par leur chaleur douce & anody-  
ne, aussi-bien que parla vertu qu’ils ont de ramollir &  
de relâcher les fibres qui sont trop tendues.

On a toujours remarqué qu’il y a de certains remedes ,  
qui étant appliqués Eur la région de l’épigastre, font  
extremement salutaires dans les *cardialgies* violentes ,  
& les douleurs des entrailles. Entre un grand nombre  
que je pourrois indIqucr pour cet effet, je n’en ai point  
trouvé de plus efficaces que les deux fuivans, dont le  
premier est un Uniment que l’on prépare comme il  
suit :

Après avoir suffisamment incisé & battu ces drogues en-  
semble , enfermez-les dans un sachet que vous ap-  
pliquerez chaudement sur la partie affectée ; car  
la chaleur dans un certain dégré, a par elle-mê-  
me la vertu dépasser & de discuter.

2 5 CAR

Lorsque les vers sont la cause de cette maladie, il saut  
fuÎVre une méthode tout - à - sait différente pour la  
cure. Mais quand ils sont logés dans l’estomac , il  
faut bien *se* garder de donner au malade les anthelmin- -  
thiques les plus sorts , ceux principalement qui ope-  
ïent par une qualité acre , drastique & corrosive , tels  
que les préparations mercurielles , le Vitriol de cui-  
vre , le Vitriol de Mars , les purgatifs aloëtiques ,  
& même les fiels, quoique propres d’ailleurs , parce  
qu’ils aigrissent siouVent la maladie; il saut plutôt lui  
ordonner du lait chaud *avec* une quantité suffisante  
d’huile d’amandesdouces.Cessubstancessimt extreme-  
ment propres pour la cure de cette maladie , à caisse de  
leur qualité anodyne, & parce qu’elles fournissent à ces  
animaux une nourriture qui les empêche de ronger les  
tuniques de l’estomac. On fentira beaucoup mieux ce  
quej’aVance , si l’on considere que le lait chaud bû co-  
pieufement, causie au malade des enVÎes de Vomir qui  
obligent ces animaux à quitter prife, & à fortir aVec  
les matieres qu’il rend.

'Les malades fujets aux affections hypochondriaques-spaf-  
modiques, font souvent assligés de ces sixtes de dou-  
Ieurs incommodes. Dans ce cas, après aVoir employé  
les remedes ordinaires ssans aucun effet , j’ai ordonné  
à mes malades les eaux minerales chaudes , siir-tout  
celle de Carlsbade, qui ont produit tout l’effet que je  
désirois. Mais il faut en réitérer quelquefois l’usage ;  
j’ai fouVent remarqué qu’elles ont procuré au malade  
un flux hémorrhoïdal qui l’a beaucoup foulagé.

Mon *Elixir Balsumicum viscerale,* mêlé aVec l’essence de  
castoreum , les poudres anti-fpasinodiques modéré-  
ment nitrées , & la faignée faite au tems des équinoxes,  
Eont aussi d’une utilité singuliere dans les douleurs chro-  
niques & les maladies de cette espece.

Ceux qui fiant sujets aux cardialgies, durant & après le  
paroxysine , doiVent s’abstenir aVec siain des remedes  
d’une nature saline, du nombre desquels font les eaux  
de *Sedlitz* , qui, comme je l’ai EouVent observé , Eont  
beaucoup plus de mal que de bien dans ces fartes de  
cas.

Pour prévenir le retour d’une si fachetsse maladie , il faut  
aVoir égard à plusieurs circonstances extremement im-  
portantes. Premierement ceux qui font fujets aux car-  
dialgies , doiVent s’abstenir des purgatifs trop acres ,  
parce qu’étant de leur nature très-préjudiciables à Pesa  
îomac & à fes tuniques , ils occasionnent, lorsqu’on en  
use fouVent, une foiblesse dans ces parties qui les rend  
plus fujets aux rechutes. D’ailleurs ils détournent les  
humeurs des autres parties du corps Vers les premieres  
voies. Il faut toujours néantmoins entretenir le Ventre  
dans une certaine liberté qu’on lui procure beaucoup  
mieux par le fecours des alimens , que par celui des  
remedes. Il faut encore aVoir foin de garantir le dos&  
l’épigastre, dans lequel l’estomac & fes orifices font si-  
tués , des atteintes du froid ; car on ne fauroit croire  
combien le froid est préjudiciable aux parties nerveu-  
ses, aussi-bien qu’aux maladies qui naissent de leur foi-  
blesse : mais il est difficile de perfuader les hommes  
de cette Verité. Quant aux alimens , les malades doi-  
vent s’abstenir de toutes les fubstances qui possedent  
une qualité intempérée, des mets trop salés, ou des  
viandes sechées à la fumée , du poÎVre, de l’ail, des  
chofes confites dans le Vinaigre , du raifort , & autres  
chofesde même nature. Je leur recommande au con-  
traire les bouillons de Volailles & de Veau , & leur or-  
donne de s’abstenir des Viandes grasses , fur-tout lorf-  
qu’ils boÎVent froid , ou qu’ils ont coutume de porter  
l’estomac découVert. HOFFMAN.

La *Cardialgie* est ordinairement caufée par uneacrimo-  
nie alcaline ou acide qui domine dans l’estomac. Lorse  
qu’elle Vient de la furabOndance de l’acide , ce qui est  
le plus ordinaire ,on la guérit aVec des fubstances al-  
calines , telles que les poudres testacées, ou en mâchant  
un clou de girofle, que l'on aVale peu à peu. Mais lorsi-  
qu’dle procede d’fin alcali , il faut aVoir recours aux  
fubstanees acides ou acefcentes.

CAR 26

Galien recommande le vinaigre de Squille pris à jeun ,  
comme le remede le plus efficace pour préVenir la car-  
dialgie. Hippocrate dans le fecond de fes épidémi-  
ques , ordonne au malade de manger du pain chaud  
trempé dans du νΐη.

Je me fouviens qu’un Medecin étranger vint à bout de  
guérir une cardialgie habituelle , au moyen d’un mê-  
lange dans lequel il n’entroit d’autres ingrédiens que  
les préparations de menthe , comme l’eau, l’esprit ,  
le Eel, & le sirop de cette plante.

CARDIMELECH , est un terme inventé par Dolæus,  
*Encyclop. Lib. II.* pour exprimer une espece de prin-  
cipe aétif particulier qui réside dans le cœur, & qui  
Eert à ce que nous appellens communément *Fonctions  
vitales ,* comme à la respiration & à la distribution du  
sang par tout le corps.

CARDINALIS *flos* , est *loTracheliitm Americanum s*ou Gantelée de l’Amérique, que l.lon appelle ainsi ,  
parce qu’elle est d’un rouge aussi vif que la robe d’un  
CardinaI, fur-tout lorsipue le soleil donne dessus.  
**BLANCARD.**

CA RD INAM ENTUM , articulation en forme de  
gond ou de charniere.

CARDIOBOTANON , καρδιοβότανον , est le nom  
d’une plante dont il est parlé dans Myrepse, *de Un-  
guentis , cap.* 46. & que les copies latines, à ce que  
dit Fuchsius , rendent par *carduncellus ,* le même que  
*carduus benedictus.* Mais cet Auteur croit que Myrep-  
fe par καρδιοβότανον a Voulu désigner ce que nous ap-  
pellens *cardiaca,* Matricaire; tant à causie que ces deux  
noms ont beaucoup de rapport, que parce que la ma-  
tricaire incsse , atténue & résout les humeurs grof-  
sieres.

CARDIOGMUS, καρδιωγμὸς, ( de καρδίωσσω , sentir  
une douleur rongeante à l'orifice de l’estomac;) pico-  
tement ou senfation mordicante à l’orifice de l’esto-  
mac, occasionnée par une humeur acrimonieufie qtfî  
incommode cette partie. Ce mot est fort fréquent dans  
Hippoerate; & Galien, *Comment, ad Aph.* 17. *Lib IV.*en donne la définition fuÎVante: Καρδιωγμὸς, δήξις καρ-  
δίας,τουτέστι του στόματος τῆς γαστρὸς, ώνόμαζον γὰρ ὸι πα-  
λαιοὶ καὶ τουτο καρδίαν. « Le *cardiogmus* est une fenfa-  
« tion mordicante au *cardia,* c’est-à-dire, à l’orifice  
« de l’estomac, que les Anciens appelle!ent *cardia.^*Et *LibMIII. C. M. S. C. ’rsmTcta πολλάκις* ώς τὸ τῆς γαστ-  
ρὸς στόμα καλἐἐν ἐΑος ἐστὶν τοῖς joTpoiç, ώσπερ καρδίαν , ὓτω  
καὶ στόμαχον, &c. « J’ai fouVent obfenle que les Mede-  
« cins ont coutume d’appeller l’orifice du Ventricule  
« ou estomac , quelquefois *cardia-,* quelquefois *stoma-  
« chus:* mais on fe EerVoit autrefois plus communément  
« du mot *cardia -,* d’où font venus τὸ καρδιώσσειν, &  
«ὴ καρδιαλγία , qu’on emploie encore aujourd’hui,  
*« pour exprimer une douleur ou sensation mordicante* à  
*« l’orifice de I.estomac. »*

Eustachius traduit καρδιώτταν par καρδίαν ἀλγἔι’ν καὶ ναυ-  
τιάν, « être affecté d’une douleur à l’orifice de l’esto-  
«mac, & de nausées.» Heiychius traduit le même  
mot par τὴν καρδίαν αλγέἐν : mais il ajoute qu’il signifie  
dans quelques Auteurs δάκνειθ-αι στόμαχον ὑπὸ λιμῦ ;  
« aVoir une fenfation mordicante à l’orifice de l'esto-  
« mac à l'occasion de la faim : » il est pris quelquefois  
pour ναυτῥαν, « être affecté d’une nausée ou d’une aVer-  
« sion pour les alimens.» Mais Erotien s’étend plus  
au long fur la signification de ce mot, qu’il traduit par  
καρδιώσσειν.

«Les Anciens, dit-il, appelloient l’orifice de l’estomac  
*« cardia,* que nous nommons communément *fioma-  
« chus s* d’où vient quenapladTT8iv & καρδιαλγἐΗ' signi-  
a fient , être affecté d’une douleur & de nausées à l’esi-  
a tomac ; & que l’on emploie le mot καρδιωγμὸς, pour  
« exprimer une fensation mordicante à l’orifice de  
« l’estomac. Il y a un autre *cardiogmus* ( καρδιωγμὸς)  
« qui appartient au *cardias* pris proprement comme un  
« des vifceres ( *le cœur')* qui est un *diogrnus, ( Liaerstée )*

27 CAR

\* c’est-à-dire, une palpitation vive & violente de cette  
« partie. »

Galien, dans fon *Comment, ad Aph. 6 F Lib. IV.* ex-  
plique cette homonymie de la maniere fuivante.

« La plupart de ceux, dit cet Auteur, qui ont commenté  
« les Aphorisines, ont pris καρδιώσσειν & καρδιαλγῶν  
« dans le même fens : mais quelques-uns prennent le  
«καρδιωγμὸς pour une palpitation du *cardia,* pris pour  
« un des vifceres.

« Maintenant quand il furvient une agitation violente  
« dans l'estomac, à.l’oCCasion de l’efferVefcence d’une  
«bile jaune qui est enfermée dans fes tuniques , il  
«est naturel que l'on fente à sim orifice une senfa-  
« tiOn mordicante , qui ne peut être qu’un très-mau-  
« Vais symptome. Mais si l'on Veut que le *cardiogmus*« l'oit un mouVement Vif & précipité du *cardia ( cœur')*« approchant de la palpitation , ce fera le plus mauVais  
« de tous les fymptomes ; car il dénote l'inflammation  
« du principe Vital. »

Le mot καρδιώσσειν, dont on a donné ci-deVant l’explica-  
tion d’après Erotien, fe trouVe dans le passage fuÎVant  
d’Hippocrate , *Lib. I.* περὶ γυναικ. ἐικὸς δε' ἐστι' καὶ τῶ  
μεσηγὓ χρόνῳ πυρετταίνειν καὶ φρίοςειν , καὶ καρδιώσσειν.  
« Il est probable que dans le tems intermédiaire , la  
« femme a la fieVre, le frisson, & fient une douleur  
« mordicante à l’orifice de l'estomac.» H emploie ce  
même mot dans plusieurs autres endroits du même Li-  
vre. Voyez *Cardialgia.*

CARDIOTROTUS, καρδιοτρῶτος ; est une personne  
qui a le cœur blessé. GaLIEN.

CARDIR , *Etain.* JoHNsON.

CARDIS , *Mars suer.* JOHNSON.

CARDO. On appelle ainsi quelquefois l’articulation  
par *ginglyme -,* à caufe de fa ressemblance aVec un  
gond.

CÀRDONIUM ; vin mixtionné avec des plantes , dans  
le langage de Paracelfe.

CARDOPATIUM ; nom du *Carlina acaulos magno flo-  
re.* RIEGER.

CARDUELIS, Offic. Will. Ornith. 1. 180. Raii Or-  
nith. 256. Ejusd. Synop. A. 89. Aldrov. Ornith. 2.  
798. Gesia. de ΑνΐΕ». 215 Jonsi deAVÎb. 68. Charlt.  
Exesu 87. Mer. Pin. 175. Schw. A. 233. Bellon. des  
Oysi 353. *Chardonneret.*

On prétend qu’il est bon pour la colique & la passion ilia-  
que, étant rôti & mangé. DaiE,

CARDUNCELLUS. On ne sait si ce mot signifie ce  
que nous appellons chardon-béni , ou la plante nom-  
mée *cardiaca* , matricaire. Voyez *Cardiobotanon.*

CARDUUS, *Chardon.* Voyez *Acanthus.*

Les Anciens font mention de plusieurs especes de *char-  
dons :* mais il n’est pas aisé de les distinguer par leurs  
noms. Pline, *Lib. XX. cap.* 23. nous apprend que  
leurs racines , cuites dans l'eau , fortifient l’estomac,  
& qu’elles produifent quelque effet fur l’utérus , qu’el-  
les rendent propre à conceVoir des mâles, sisiVant le  
rapport dejChæreas d’Athenes & de Glaueias.

Apicius, *Lib. III. c.* 19. enseigne plusieurs manieres de  
préparer ces plantes pour les usiages de la cuisine ; & les  
Lecteurs qui y prennent plus de part qu’à la Medecine,  
peuvent le consulter.

Les Botanistes Modernes ont fort embrouillé leurs espe-  
ces, chacun ayant pris la liberté de mettre les plantes  
qui convenoient le plus à leur iysteme particulier au  
rang des *chardons,* & d’en exclurre les autres.

BoerhaaVe en compte trente-trois efpeces diflérentes.

Voici les caracteres de cette plante.

Ses feuilles font difposées alternativement, & terminees  
par des piquans. Les têtes font pour la plupart éCail-  
leufes & garnies de pointes , de même que toute la

CAR - 28

plante, qui rend pour l’ordinaire, lorsqu’on la coupe,  
un silc laiteux.

I. *Carduus Pycnopolycephalus fylvestris,* Triumfett. 100.’  
103. Ic.M. H. 3. 153.1Ζ.Α.

2. *Carduusspinosissimus, angustisolius vulgaris*, C.B. Pin.  
385. *Carduusscylvestris tertius,* Dod. p. 740. *Carduus  
caule crispo* ,J.B.3.59.Z’. *Flore purpureo.*

3. *Carduusspinofissemus angustisolius, flore albo -, b.*

4. *Carduus cause crispo, capitulis minoribus, b. Carduus  
asininus, seu fylvestris.*

Ce *chardon* a deux ou trois piés de haut ; il est même  
quelquefois de la hauteur d’un homme, lorfque le ter-  
rein lui est fa-Vorable. Sa racine est simple, blanche , &  
entourée d’un grand nombre de fibres capillaires. Sa  
tige est épaisse d’tm pouce, quelque peu velue, verdâ-  
tre, canelée, creusie & dÎVÎsée en un grand nombre de  
branches fort longues. Ses feuilles ont neufpouces de  
long, ou un peu moins ; elles font découpées, d’un verd  
foncé , & armées d’un grand nombre de pointes. Les  
fommetsde la tige & des rameaux font écailleux, gar-  
nis de piquans , & portent des fleurs blanches ou purpu-  
rines, auxquelles silccedent des semences brunes &  
couvertes de duVet. Cette plante croît fur les bords des  
fossés , près des haies, & parmi les brossasses.

RiVlere remarque , que demi-once de racines de ce *char-  
don,* cuites aVec deux dragmes de réglisse, composent  
un remede excellent pour ceux qui font sujets à la pier-  
re , & pour évacuer le sable & le gravier des reins & de  
la vessie,

5. *Carduus lanceatus latifolius,* C. B. P. 385. M. H. 3.  
153. *Carduus lanceolatus nsive fylvestris D odonaei »* J .B .3.  
58. *b. Flore purpureo.*

*6. Carduus lanceatus latifolius ustore albo, b.*

7. *Carduus lanceolatusferocior,* J. B.3.58.A

8. CARDUus HÆMORRHOIDALIS , Offic. Chom. 762. Cod.  
Med. 28. *Carduus vinearum repens sonchi folio,* C. B.P.  
377. Boerh. Ind. A. 136. DilI. Cat. Giss 113. *Carduus  
vulgatissimus viarum ,* Ger. Emac. 1173. Raii Hist. 1.  
310. Synop. 3. 194. Hist. Oxon. 3. 1 56. Mer. Pin. 21.  
*Carduus vulgatissimus, radice repente acanthos Theo-  
phrasti,* Merc.Bot. 1.27. Phyt. Brit. 23. *Carduus acan-  
thos, sive viarum et vinearum repens -,* Parla Theat.  
959. *Carduus serpens laevicaulis, I.B. fa* 59. *Cirsium  
arvensesenchifelio , radice repente Ί flore purpuraseente»*Tourn. Inst.448.Rupp. Flor. Jen.I 5I.Buxb.72. *Char-  
don des vignes, Chardon aux hémorrheldes.*

M. Herman a raiscm de croire que cette plante est la mê-  
me que le *Carduus in avenâproveniens,* C.B.Pin. & le  
*Carduus ferpens laevicaulis,* J. B- 3. 59. M. Ray y  
ajoute le *Carduusspinosissemus, capitulis parum aculea-  
tis s* C. B. Pin. Mais il ne s’accorde point avec la figure  
de *FOnopyxits alter* , Lugd. Un grand nombre d’Au-  
teurs qui ont parlé de cette plante, ont ignoré que sa  
racine étoitrempante. La figure & la description qu’en  
donne Columna, est fort bonne. T0URNEF0RT,*Hetst.  
des Plantes.*

Sa racine est d’un blanc tirant fur le noir, d’une odeur  
forte, & jette en s’avançant dans la terre un grand  
nombre de fibres qui s’étendent à une distance considé-  
rable. Elle croît à la hauteur d’une coudée & demie,  
& quelquefois plus, & pousse une tige grêle , ronde ,  
striée, verte & quelquefois rouge , Velue près de fa ra-  
cine, & garnie de quelques pointes, auxquelles font  
attachées des feuilles découpées comme celles du lai-  
tron, tantôt Velues, tantôt unies & tantôt étroites, par-  
mi lesquelles il s’en trouVe de plus grandes qui ne sont  
point découpées si profondément, d’un Verd luifant  
pardestus & pâle dessous. De fa tige fortent un grand  
nombre de rameaux qui portent des fommets oblongs,  
écailleux, terminés en pointe, & armés de pointes  
courtes & molles. Ses fleurs font d’un rouge pâle, & il

*îp* CAR

leur succede des petites semences oblongues , de cou-  
leur oltVe fonCée, & enveloppées d’un duVet. La fleur  
change souvent de couleur, & le sommet de la tige fe  
conVertit quelquefois en un corps épais, & d’une figu-  
re approchante de l’ovale qui sert de matrice à une esc  
pece d’infecte.

Ce *chardon* est fort fréquent dans les terres labourées, &  
on le trouve quelquefois dans les lieux incultes & le  
long des chemins. Il pénetre fort aVant dans la terre,  
ce qui fait que l’on a de la peine à l’extirper entiere-  
ment , & fleurit aux mois de Juillet & d’Août.

On l’appelle *hémorrheldal* à caisse de fes effets , car étant  
pilé ou cuit dans Peau & reduit en forme de cataplaf-  
me, il appaife les douleurs que caufent leshémorrhoi-  
des. Quelques-uns assurent que les tubercules que cau-  
fe la morsure des infectes fur sa tige, produisent le  
meme effet , lorsqu’on les porte dans un siiChet ou  
dans un bout de la chemise. D’autres conseillent de  
porter les sommets desséchés de la. plante dans un  
fac..

9. *Carduus s vinearum s repens rfoliofonchirflore albo.* C.  
B. Pin. 377. 6.

IO, CaRDUUs MaRIÆ , Offic. *Gcr.* 989. Emassi 1149.  
Raii Hist. 1. 3I2.Synop. 87. *Carditus Mariaevulgaris,*Park. 975. *Carduus mari anus asive lacteis maculis no-  
tants ,* J. Β. 3. 52. *Cardttus mari anus five lactetis ,*Chab. 348. *Carduus albis maculis notatus vulgaris,* C.  
Β. 381. Hist. Oxon. 3. 1 55. Tourn. Inst.440. Boerh.  
Ind. A. 136. Dill. Caf. 129. Buxb. 56. *Chardon-  
Marie.*

Ce *chardon* dissere de tous ceux qui croissent en Angle-  
terre, en ce que fes feuilles qui font larges, longues ,  
d’un verd gai, découpées en plusieurs parties , & ar-  
mées de pointes aiguës & fort dures, font parfemées  
à leurs sommets de taches blanches, longues & larges.  
Sa tige a quatre ou cinq piés de haut & porte des têtes  
écailleuses , armées de pointe^ fort dures , qui termi-  
ncnt chaque écaille. Du milieu de ces têtes fortentd.es  
fleurs purpurines en maniere de tête , en tuyau, aux-  
quelles fuccedent des semences blanches, oblongues ,  
un peu applaties & couvertes de duVet. Sa racine est  
épaifle & pénetre fort aVant dans la terre. Elle croît  
communément fur les bords des champs & fleurit au  
mois de Juin. Ses feuilles & fes semences fiant d’ufa-  
ge en Mcdecine.

On fait cuire fes feuilles lorsqu’elles font nouVelles aVec  
de la Viande salée, comme le chou, après en avoir ôté  
les pointes. On prétend que cette plante a les mêmes  
vertus que le *chardon-bém,* mais dans un moindre de-  
gré. Quelques-uns la recommandent pour la pleuré-  
sie , mais on preserc l'émulsion de fa semence qui  
passe pour un spécifique dans cette maladie, elle est  
encore fort bonne pour la jaunisse, le calcul & la fup-  
' pression d’urine. On la trouVe rarement dans les bou-  
tiques. MILLER , *Bot. Offic-*

Ses feuilles font ameres, astringentes & rougissent sort  
peu le papier bleu. Il y a apparence qu’elles contien-  
nent un fèl semblable à *i’oxysal diaphoreticum Angeli  
Salle,* c’est-à-dire un sel acre , plus que foûlé d’acide :  
cette plante est sudorifique & diurétique. Quatre onces  
du suc des feuilles foulagent les hydropiques. ToUR-  
**NEFORT ,** *Hist. des Plant.*

Sa semence possedc une qualité apéritÎVe & irritante , la  
dose est d’une dragme en poudre : mais on l’emploie  
ordinairement en émulsion aVec d’autres semences pro-  
pres pour cet effet. Le fréquent usage qu’on en fait  
dans la pleurésie, l'a fait appeller par les Allemands  
*sseeh korner,* c’est-à-dire, remede contre les douleurs  
poignantes de côté , & en effet l'émulsion de *sa* femen-  
ce aVec du miel ou un peu de sirop VÎolat passe pour  
tres-essicace dans la pleurésie. M. Tournefort ordonne  
pour la pleurésie & cette espece de rhumatifme que l'on

CAR 30

confond fouvent aVec elle , une émulsion faite *avec*deux gros de femenees de ce *chardon,* & six onces d’eau  
distilée de fes feuilles. « Ce remede, dit Pontedera ,  
« appaife les douleurs, ramollit les duretés, éVacue les  
« humeurs & mûrit le pus ; on le recummande dans tou\*  
« tes les maladies des poumons & de la poitrine. » Sa  
semence puluérisée & prife dans du νΐη , depuis une  
dragme juEqu’à deux, est recommandée par Hildanus,  
à ce que rapporte Etmuller contre l’hydrophobie & la  
moriuredes chiens enragés , comme un excellent fu-  
dorifique. Quelques uns font beaucoup de cas de l’eau  
qu’on en tire par la distilation dans les maladies de la  
poitrine, des poumons, du foie, de la rate , des reins,  
de l’utérus , & pour leVer les obstructions de ces par-  
ties. Cette eau n'est gueres en usage aujourd’hui, &  
l’on peut très-bien s’en passer fans que le malade y  
perde , parce que les Vertus de cette plante, qui dé-  
pendent de fon amertume & de fon astringence , ne  
fauroient monter dans l’alembic.

On prétend qu’elle est bonne extérieurement pour les no-  
mes (wowzae) & les ulceres phagédéniques & corrosifs ,  
si l'on y trempe un linge & qu’on l’applique fur la par-  
tie affectée. Je ne déCÎderai point si cela est Vrai oti  
non , & je laisse à chacun la liberté d’en croire ce qu’il  
Voudra. S’il faut pourtant dire ce que je penfe, je ne  
crois pas que cette eau foit préférable aux autres eaux  
distilées. R.IEGER.

II. *Carduus, Mariae, non maculatus*, Μ. H. Blæsi *a.*

12. *Carduus, maculis albis notatus, exoticus.* C. B. Pin.  
381. M. H. 3.155. *Carduus, lacteus, Syriacus.* Camelo  
35. Ic. 10. *Carduus, lacteus,peregrinus.* Camerarii. J.

B. 3. 53. *Flore purpureo. Celeus, albis maculis notatus ?  
flore purpureo.* T. 450. *a,*

13. *Carduus, maculis albis notatus , exoticus, flore albo\**H. R. P. Czzicus, *albis maculis notatus -> flore albo.* T.

451. *Carduus , leucograplrns , capitulis acutissimis , fe-  
rocissimis asipinis eminentibus circumdatus.* H. C. *b.*

14. *Carduus,galactites.* J. B. 3. 54. M. H. 3. 154. *b.*

15. *Carduus, humilis , alatus, five carduus Mariae ) an-  
nuus Spolio lituris obscuris notato.* H. C. *b»*

*16. Carduus, nutans.* J. B. 3. 56. *Carduus, alatus, ma-  
jor , flore rubro moschato, capite mutante*. M. FI. 3.  
153. i.

17. AgaNTHIUM, Offic. *Acanelelum vulgare FFarluoycf*Raii Hist. 1. 3 13. *Acantlelum album,* Cer. 988. Emac.

1149. *Spina alba latifolia tomentosa scylvcstris ->* C. B.  
382. *Spina alba scylvesuris Fuchsio ,* J. B. 3. 54. Chab.

34. *Carduus tsumentesus acantlnum dictus vulgaris,* Raii  
8γηορ. 87. *Carduus tomentesus latifoliusscylvesuris ,splc  
na alba, vel acanthium dictus,* Herm. Cat. 119. *Car-  
duus alatus tomentesus latifolium vulgaris*, Hist. Oxon.

3. I52. *Carduus tomentesus, acanthi folio , vulgaris ,*Tourn. Inst. 441. Dill. Cat, 122.Boerh. Ind. A. 136.  
Buxb. 5 5. *Cardans acanthium dictus ,* VolcK. 84. *Car-  
duus leucanthemusi* Schrod. 38. *Chardon commua, arti-  
chaut sauvage.*

La tige de cet arbrisseau a trois ou quatre coudées de hau-  
teur, elle est striée , lanugineuse, creusie, & munie  
dans toute fa longueur de membranes, armées de beau-  
coup de pointes, sinuées , sort éminentes & couvertes  
de poils blancs. Les feuilles , qui font une continua-  
tion de cette membrane, ont un pié de long, ou plus ;  
elles font sinuées, garnies de pointes velues & blan-  
ches des deux côtés, furtout les plus petites, avant que  
la tige foit formée. Les fommets des tiges & des ra-  
meaux portent de grosses têtes, qui pour l'ordinaire  
font feules, plattes & larges, composées d éeailles qui  
fe terminent en une pointe longue , fOrt dure , & d’un  
jaune fonCé Comme Celles des feuilles. Les fleurs Eont  
purpurines, rarement blandies , & il leur suceede des  
semences Cannelées , garnies d’aigrettes , enfermées

31 CAR

dans une substance lanuginetsse & d’un goutacre mêlé  
d’amertume. Sa racine est tendre, blanche, douceâtre,  
tant que la plante croît, mais dure & ligneisse quand  
la tige est formée. Elle croît partout fur les bords des  
fcntiers &des fossés. Elle fleurit la feccnde année de-  
puis Juin jufqu’en Août. Sa ratine meurt dès que la  
semence est mûre.

La racine de cette plante est estimée apéritiVe , diuréti-  
que, carminatÎVe , stomacale, disicussiVe & réfolutiVe.  
Quelques Auteurs la recommandent pour le mal de  
dents & l’épilepsie des enfans. Ses fleurs caillent le lait,  
ce qui a fait donner à la plante le nom *de pressura.*

18. *Carduus, tomentos.us , acanthifolio, angustiore.* T. 441.  
*Spinas tornentosa, altera spinosior.* C. B. Pin. 382. Gzr-  
*duus, quibasedam dictus acanelelum Illyricum, aliis vero  
onopordon.* J. B. 3. 35. *Onopordon.* Dod. p. 738. *Acan-  
elelaim s.yInestre , flore albo.* H. Eyst. Æst. *0.* 11. T. 7.  
fig. 2. *Carduus , tomentos.us) Illyricus, procerior.* M. Η.  
3.152.Α

19. *Carduus, tomentos.us -, acanthifolio, altissimus, lusita-  
nicus.* T. 441. *Acanthiurn altissimum, lusitanicum.* Η.  
R. Par. Μ. H. 3. 153. *Acanthelum lusitamcum.* AI. H.  
Blaesi. *b.*

20. *Carduus , tomentos.us, acanthisolio, alepicus, magno  
flore.* T. 441. *Acanthiurn , ex alepo , caule alato ustore  
magno, c aer ideo, cinarae instar.* H. Edinb. *b.*

*2i- CarduusGraecus , parvus, acanthi solio tomentose ,  
flore minore.* T. Cor. 3 1. *b.*

22. *Carduus, Creticus, acanthi solio viridi et glutinosi, flo-  
re purpurascente.* T. Cor. 31. *b.*

C a R D υ υ s ERIOCEPHALUS, Ostle. Germ. Emac. 1152.  
Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit. 22. Mer. Pin. 20.  
Boerh. Ind. A. 137. Buxb. 56. *Carduus capite rotun-  
do tomentose s* C. B. Pin. 382. Hist. Oxon. 3. 155.  
Tourn. Inst. 44I.Rupp. Flor. Jen. 1 50. *Carduus capi-  
te tomentoso ,* J. B. 3. 57. *Carduus tomentos.us corona  
fratrum dictus.* Parx. Theat. 978. Raii. Hist. 1. 311.  
Synop. 3. 195.

Cette plante pousse une tige épaisse & striée, haute de  
trois ou quatre coudées , dÎVÎfée en un grand nom-  
bre de branches, couVerte d’une fubstance blanche  
approchante de la laine & fans piquans. Ses feuil-  
les font garnies de longues pointes fort dures, lar-  
ges, dentelées, longues d’un pié ou d’un pié & de-  
mi , mais étroites , couVertes d’un duVet par clef-  
sous & vertes par-dessus. Elles compofent comme  
quatre rangs de feuilles dentelées , éloignées les unes  
ces autres , les deux rangs de dessus sont plats &  
égaux & les autres élevés. Les tiges portent à leurs  
Eommets un grand nombre de têtes rondes, écail-  
leufes, armées de pointes & couVertes d’une gran-  
de quantité de duVet blanc & délié , & produifent  
de leurs sommités des fleurs de différentes couleurs,  
fous lesquelles est une pulpe blanche , d’un gout  
aromatique fort agréable. Sa semence est oblon-  
gue., luisante , gluante, de couleur de cendres , striée,  
médiocrement applatie , douce & enfermée dans  
une espece de laine. La racine est épaisse , d’un  
gout aromatique agréable, de même que la tige &  
les feuilles , si l'on en excepte une fubstance blan-  
che , steche & insipide. Lorsiqu’on sépare les têtes  
des tiges, il en fort un Euc laiteux. Cette plante  
croît fur le bord des champs , dans les prairies, dans  
les lieux montagneux & incultes. Elles fleurit aux  
mois de Juillet & d’Août , & tire scm nom *d’Erio-  
cephalus* de ἔριον, laine & κεφαλὴ , tête. On Pappel-  
le aussi *Corona fratrum*, parce que *ses* branches qui  
sont toutes d’une égale hauteur & chargées de leurs  
têtes , entourent celle qui est silr le sommet de la  
tige, de la même maniere que les Moines entou-  
rent pour l’ordinaire leur Abbé ou Prieur. Quel-  
ques-uns font cuire ces têtes dans Peau aVant qu’el-  
les foient en fleurs, les assaifonnant aVec du heure ,

CAR 32

& du poivre comme les artichauds , & en font un fer-  
Vice de table. RIEGER.

Borelli dit que sim fluc ou fles feuilles pilées , guérissent  
les cancers du nez, & des mamelles : il l’appelleθτ«ἱ-  
*podon,8c* en recommande l’usage dans ces fortes de  
cas. T0URNEF0RT, *Histoire des Plantes.*

24. ACARNA , Offie. *Acarna Theophrasti* , Ger. 1012.  
Emac. 1175. *Acarna major caule non solioso ,* C. B.  
379. Parla 996. *Acarna similis carduus polyacanthus,*Leon di Cardi Mafchio. *Casabonae,* Chase 356. *Polya-  
canthus Casabonaeacarnaesimilis,* J. B. 3.92. Raii HilE  
1. 315. *Carduus polyacanthusfolioso caule, acarna dic-  
tus ,* Hern. Car. 120. *Carduus polyacanthus caule non  
solioso acarna malor dictus, Flux. Aimag.* 85. *Carduus  
caeruleus procerior ; spinis ternis per intervalla soliorum  
marginibus donatus,* Hist. Oxon. 3. 159. *Carduus seu  
polyaxantha vulgaris,* Elem. Bot. Tourn. Inst. 441.

Ce *chardon* croît naturellement en Italie , mais on ne lui  
attribue aucune Vertu médicinale.

25. *Carduus , cancseens , aculeisflaveseenelbus munitusu  
Acarnae similis^ flore purpureo , chamaeleon fabmanti-  
censis Clusa.* J. B. 3. 91. *Unicus , polycephalus ,  
canescens, aculeis flavescentibus munitus t* T. 451. *Cha-  
maeleon, salmanticensis -,* Clusi H. 154. *Acarna, major,  
caule folioso.* C. B. 379. H.

26. La Vingt-sixieme espece de BoerhaaVe est le *chamae-  
leon niger, iimbellatus ustore. caeruleo hyacinthino* , que  
Dale prétend être une espece de cartame. Voyez *Car-  
thamus.*

*zy. Carduus, humilis, aculeatus, ptarmicae Austriacae so-  
liis,* Triumf. 96. *Carduus stellatus,soliis Integris usto-  
re purpureo,* H. R. Park. *Carduus stellatus, leucoii  
lutei soliis.* A. R. Par. 69. *Carduus} leucoii solio.* M. H.  
Blæsi *a. Semina huic pappo carentia.*

28. *Carduus, mollior.* Clusi H. 150. *b.*

29. *Car datus Creticus, tomentos.us Spolio acanthi ustore ma-  
gno purpurase ente.* T. C. 3I.Ô.

30. *Carduus, Hispanicus, altissimus.* Saluad.

31. *Carduus, orientalis y lolio acanthi candidissimo , floro  
parvo rsaaverubente.* T. C. 31. *b.*

32. *Carduus, leucographus, purpureus^ capitulis acueljsm  
mis , ferocissimis, spinis eminentibus subtus circumdatus.*H. C. *Estflorealbo. a.*

33. *Carduus, palustris.* C. B. Pin. 377. Prodr. 1 56. Parla  
*Carduus, polyacanthos* , 3. Ger. *Carduuss.pinosiissimus,  
erectus angustifoliiis, palustris.* M. H. 3. 15 3. *b.*

Dale met au nombre des *chardons* le

AoaNUs , Offic. *AcanusTheophraisti*,Park.975. RaiiHissa  
1. 314. *Carduus latifolius acinos obsoletae purpuraeserens,*C. B. 380. *Chardon de Theophraste.*

Il croît en Crete ; on mange fes jeunes pousses, mais on ne  
lui attribue aucune Vertu.

CaRDUUs ALTILIs ; c’est Partichaud. Voyez *Cinara.*CARDUUs BENEDICTUs, *chardon-béni*. Voyez *Cnicus.*CaRDUUs ΒβasILIANUs ,fe/iis ssccs. Voyez *Ananas.*CaRDUUs CHRYSANTHEMUS est le*seolymus* de Théophrai-  
te. Voyez ce mot.

CaRDUUs DOMESTICUS ou *Sativus.* C’est Partichaud. V,  
*Cinara.*

CaRDUUs FULLONUM, est le *chardon* à carder dont *fe ser-  
vent* les OuVriers en drap. Voyez *Dipsacus.*

CaRDUUs STELLATUS. Voyez *Calcitrapa.*

CaRDUUs *stellatus luteus foliis cyani,* est la *jacea stellata ,  
spina solstitialis dicta,foliis cyani.*

CARDUUS VENERIS ; clest le *dlpsacus. NQycZ cc* mot.

CaRDUUs xERANTHEMUs, est l’épithete de quelques esc  
peces de carline. Voyez *Carelna.*

CAREBRAIA.

33 CAR

CAREBARIA, *y.ctsuliasea.,* de κάρη , *tète*, & βάρος, *pésan-  
. teur* ; pesanteur de tête incommode & quelque peu  
douloureuse.

CARENA ; la vingt-quatrieme partie d’une goutte.  
**RULAND.**

CARENUM , κάρηνον, *latete.* GaLIEN.

CARETT1. Voyez *Bonduch.*

CAREUM , *carvi.*

CARICA , *figue,* mais plus communément celle qui est  
feche.

CARICUM, καρικὸν ; remede cathérétique qui déterge  
les ulceres sordides & confume les chairs superflues.  
*Hippocr, de Ulceribus.* Il est préparé\*avec l'hellébore  
noir, la seindaraque, la batiture de cuivre, le plomb lavé,  
le fauste, l’orpin & les cantharides, que l’on mêle en-  
semble&qtl’on réduit en forme liquide avec de l’hui-  
le de cedre. On y ajoute quelquefois du pié de veau en  
détection, en fuc ou en poudre avec du miel. Ce mê-  
me remede en poudre est composé des mêmes ingré-  
diens : mais on en retranche l’huile de cedrc & le miel.  
On n’y emploie fouvent que l’hellébore noir & la fan-  
daraque. Galien dans sim *Exegesis* en donne cette dé-  
finition .\* Καρικὸν τι ἔδεσμα ὓτως ὀνομάζει ου' καὶ τήν σκευα-  
σίαν ἐν τῷ περὶ ἐλκῶν γράφει. Fœsius croyant qu’il y a de  
l’erreur dans ce passage, substitue au mot ἔδεσμα, qui  
signifie quelque chofe bon à manger, σκεύασμα, « pré-  
« paration, » ou ἄλειμα, « onguent, » ou tel autre mot  
femblable, & pour lors on doit traduire ainsi ce passa-  
ge. Le *caricuni* est une esipece de composition médici-  
nale, ainsi appellée par Hippocrate , qui len donne la  
préparation dans sion Livre des ulceres. Quelques-uns  
écrivent *carycum, &* croyent que ce mot vient de κά-  
puov, *noix:* mais ils sietrompefit, car il n’est point quesi  
tion de Ce fruit. Καρικὸν est encore une huile dont parle  
Athenée, *Lib. II.*

CARIDES, καρίδες, *chevrettes.* GaLIEN.

CAR1ES , *carie s* maladie des os. Voyez *Os.*

CARIM-CURINI, H. M. *Frutex Indicus spicatus usto-  
ribus galeatis, vasculo bivalvi dicocco.* C’est un arbrise  
feau des Indes qui porte des fleurs en casque, d’tm bleu  
verdâtre, en épis, & dont le fruit est partagé en deux  
cellules dans chacune desquelles est une femcncc pla-  
te, arrondie & terminée en pointe comme un cœur.  
Lorfque cette semence est mûre elle est jaunâtre ou  
d’un rouge pâle, rabotesse, surtout quand elle est *sc-*che & tout-à-fait insipide.

Sa racine est fibreusie, blanchâtre & couverte d’une écor-  
ce amere. Sa décqction appaisie les douleurs de la gou-  
te; cuite avec de l'huile & du heure , elle augmente  
les forces ; pilée & prisie dans de l'huile de *Sirgelim ,*elle modere les douleurs que catsse la goute. La décoc-  
tion de fes feuilles & de sa racine brisie le calcul; *scs*feuilles ont la même vertu lorfqu’on les applique fur  
le ventre après les avoir pilées. Leur suc exprimé sert  
au même usiage ; leur décoction guérit la dyEurie, &  
leur infusion dans l’eau chaude appaisie la toux & les  
douleurs du calcul. Elle produit le même effet lorsc  
qu’on en fomente le ventre.

Βε M-CURINI, H. M. *Frutex Indicus spicatus, florum pe-  
diculis brevioribus.* Cette plante ne dissere de la précé-  
dente que par les feuilles & le vaisseau qui renferme la  
femence.

La décoction de la racine est bonne pour les ficvres & les  
maladies de la tête. Ses feuilles frittes dans l'huile, pi-  
lées enfuite & appliquées fur les ulceres, ont la vertu  
deles consolider. RAY, *Hist. des Plant, p-* 1709.

CARIMPANA, eEpecede palmier. Voyez *Pabma.*

CARINA, est le nom que les anciens Botanistes don-  
noient aux écorces dures & osseuses qui recouvrent les  
fruits , comme celles des noix. Les modernes don-  
nent maintenant ce nom à une cavité terminée à fes  
*Tome III.*

CAR 34

deux extrémités par des angles aigus, représentant à  
peu près celle d’un navire. Ainsi le pétale inférieur des  
fleurs légumineufes porte le nom de *carina.* On désu  
gne par ce nom dans quelques plantes de l'espece des  
*gramen* ce sillon creusé en angle aigu qui fe trouve  
dans la longueur de leurs feuilles; & ces feuilles ainsi  
creusées s’appellent en Botanique carinées , *carinatae^*On entend aussi quelquefois par le mot *carina* cette  
éminence sillonée que l’on Voit au reVers des feuilles,  
& qui les diVÎfe par le milieu dans toute leur longueur  
fous la forme d’une nervure faillante. RtEGER.

CaRINa est un terme employé par Malpighi pour signifier  
les premières parties qui fie réunissent pour former l'é-  
pine du dos d’un poulet dans le tems de l'incubation.

CARIUM TERRÆ, *chaux.* **RULAND.**

CARLINA , *Carline.*

Voici fes caracteres.

Sa fleur est ordinairement radiée & il s’éleVe de son disi-  
que un grand nombre de fleurons portés fur des em-  
bryons; mais les principaux pétales qui naissent de la  
couronne ne sont attachés à aucun embryon. Le calyce  
de la fleur est large, épineux & contient les embryons,  
qui fe changent enfuite en des semences couVertes d’un  
duVet, & séparées l’une de l'autre par une feuille pliée  
en gouticre.

BoerhaaVe fait mention de fept especes de *carline.*

1. CaRLINA , *Chamaeleon albus, carlina,* Offic. *Carlina ,  
sive Xasoastéev* λευκὸς , *Dioscoridis. Carline blanche de  
Dios.coride âfleur rouge,* Ger. Emac. 11 57. Ger. 995.  
*Carlina humilis* , Park. Theat. 968. Raii Hist. 1. 288.  
*Carlina acaulos magno sure ,* C. B. 380. Tourn. Inst.  
500. Boerh. Ind. A. 101. *Carlina cauelferavel ac aulis,*J. B. 3. 64. *Carlina, carolina ,* Chab. 353. *Carlina ma-'  
jor,* Schw. 39. *Carduus xeranthemos flore albo amplio\*  
re acaitlis,* Hist. Oxon. 3. 162. *Caméléon blanc.*

Les feuilles de cetre plante font longues, étroites, dé-  
coupées profondément & garnies de pointes dures &  
fort piquantes. Elles font couchées à terre & enVÎron-  
nent une tête large fans tige, orbiculaire, épineufe &..  
garnie de feuilles. Elles soutiennent des fleurs radiées  
de couleur blanche ou purpurine , difposées autour  
d’un tuyau qui passant dans le duVet renferme un  
grand nombre de petites graines oblongues , garnies  
de poils blancs. Sa racine est longue & épaisse, d’un  
rouge brun en dehors , blanche en dedans & d’un gout  
fort & aromatique. Elle croît en Allemagne & dans  
plusieurs autres pays, & fleurit au mois de Juillet.

Sa ratine qui est la feule de fes parties que l’on emploie  
en Medecine est estimée sudorifique,alexipharmaque &  
bonne contre toutes les maladies pestilentielles & même  
contre la peste. Elle est aussi diurétique, bonne pour  
l'hydropisie , pour exciter les regles & pour les mala-  
dics hypocondriaques. On en tsse rarement en Angle-  
terre. MILLER , *Bot. Offic.*

Plusieurs perfonncs croyent que Dioscoride & Pline n’ont  
donné à cette plante le nom de *caméléon* qu’à *cause* de  
la Variété defies feuilles qui font Vertes , blanehâtres ,  
bleues & quelquefois rouges. Elle est appellée ἰξία ,  
*( ixia* ) d’une espece de glu qui croît fur *ses* racines &  
que l’on emploie à la place du mastic ; car ἰξία signifie de  
la glu. Les Allemands l'appellent *Eber JVurtzel*, c’est-  
à-dire , racine de sanglier , parce que cet animal aime  
extremement fes racines , & non point à causie qu’eIle  
les fait mourir ; car l'expérience prouVe le contraire.  
Pontedera croit qu’on a confondu cette plante aVec le  
*caméléon* de DiofCoride , & que c’est plutôt une ef-  
pece de *leucanthe* ou épine blanehe. « La *carVune,* dit  
« cet Auteur,est une plante fort estimée des Medecins.  
a Sa racine a un gout aromatique , mêlé de quelque  
a douceur, & l'on en fait beaucoup de cas à catsse des  
« Vertus qu’elle possede contre la peste, le poifon & les

C

CAR 36

qu’Hossluan ( *Clavis Schroder)* assure avoir souvent  
observé dans la pratique, que le bouillon dans loque!  
on en a fait cuire, excite le vomissement dans quelques  
personnes. C’est encore fon acrimonie qui fait qu’elle  
tue les fouris,lorfqu’on en mêle avec de la farine. Mais  
il paroît qu’Hoffman a tiré cette circonstance de Pline,  
qui attribue la même Vertu au *caméléon.*

2. *Carlhnacauloscens ustore magno albente,* Cod. Med.28.  
Tourn. Inst. 500. Boerh. Ind. A. 101. *Carlina caulesu  
cens magno flore,* C.B.Pin. 380. Elem. Bot. 401. Rupp.  
Flor. Jen. 172. Volck. Flor. Nor. 87. Buxb. 57. *Carel-  
na caulifera* ,\*J. B. 3. 64. Raii Hist. 1. 288. *Carlina  
caulescens,* Park. Theat. 968. *Carduus xeranthemos,  
florealbocattloscens*,Hist.Oxon. 3. 162. *Carlinenoire,  
Carline des Alpes.*

Elle a les mêmes Vertus que la *carline* fans tige, *carlina  
acaulos ,* à laquelle on substitue fa racine.

3. *Carlina fylvestris s* Offic. Raii Hist. 1. 288. *Carlina  
fylvestris malor*,Ger. 997. Emac. 1159. Park. Theat.

969. Mer. Pin. 22. *Carlinafylvestris vulgaris*, Clusi  
Hist. 156. Tourn. Inst. 500.Elem. Bot. 401. Dill. Cat.  
Giss 167. Boerh. Ind. A. 101. *Carlina solvesuris qui-  
bus.dam , aliisatractylis,* J. B. 3. 81. Chab. 353. Raii  
Synop. 3. 175. Buxb. 58. *Carlina scandens,* Wedel.  
175. *Unicussolvestrisspinosior,* C. B. Pin. 378. *Hera-  
cantha s* Rupp. Flor. Jen. 172. *Carduus Vulgaris>*Merc. Bo’t. 1. 27. Phyt. Brit 23. *Carduus Xeranthemos  
vulgaris annuus ,* Hist. Oxon. 3. 162.

Ses Vertus passent pour être les mêmes que celles de l’esi-  
pece précédente. Wedelius la recommande pour le mal  
de tête. Dace.

4. *Carlinas.ylvestris nflore aureo perennis,* H. L. *Carduus  
xeranthemus vulgaris annuus,* M. H. 3. 162. *Cnicus  
fylvestris spinosior, flore aureo peremnis,* H. R. Par. 54.  
64.

5. *Carlina fylvestris minor , Hispanica ,* Clusi 14. 157.  
*Acarnaflore luteo patulo,* C. B. P. 379. *Carduus, Car-  
linaminorsolvestris Clusii nflore luteo,* J. B. 3. 84. *Car-  
duus xeranthemos, flore luteo, patulo Hispanicus peren-  
nis ,* M. H. 3.162. H.

6. *Carlinaflore purpuro-rubente patulo ,* T. 500. *Carlina  
annua purpurea Monspeliensium* , Bot. Monlp. *Acar-  
na ustore purpureo rubente patulo,* C. B. P. 379. *Car-  
duus xeranthemos, flore purpureo rubente patulo ,* M.  
H. 3. 162. *Acanthoides parva apula,* Col. 1. 29. *a,  
b.* H.

La feptiemeefpece de *carline* dant parle BoerhaaVe , est  
la *Carlina patula atractylidis , folio et facie :* mais on  
en a parlé ci-deVant comme d’une espece de chardon.

CARMEN ,ἔπος, ἐποδή ; c’est proprement un poerne:  
mais chez les superstitieux, c’est la même chofeqti’ic-  
*cantaelo,* c’est-à-dire, un charme ou enchantement que  
l’on fait ordinairement en prononçant certains Vers.  
Voyez *Amuleta.*

CARMES ( *Eau des* ) Cette eau est connue aujourd’hui  
dans toute l’Europe par *ses* Vertus simgulieres. Elle est  
cordiale, propre pour animer les efprits, & pourpro-  
curer du soulagement dans la goute qui attaque l'esto-  
mac.

Les Carmes de Paris qui font un commerce considérable  
de cette *eau ,* n’ont rien négligé pour en tenir la com-  
position fecrete : mais on est parfaitement informé  
que ces Religieux la compostent de la maniere fui-  
Vante.

*Eau des Carmes,* ou *Eau magistrale de Baume.*

PrenezfeuzZsos *récentes de baume, quatre onces,  
écorce récente de citron, deux onces,*

35 CAR

«fievres malignes. Elle contient beaucoup de parties  
« Volatiles ; ce qui fait qu’elle chasse la matiere mor-  
« bifique par la transpiration , & qu’elle procure du  
a soulagement dans l’anasarque, dans les maladies hy-  
« pocorsdriaques & les foiblcsses d’estomac. » Philippe  
Mélanchton, à ce que rapporte Bauhin, fe délÎVrades  
douleurs qu’i 1 ressentait dans les hypocondres par l'ufa-  
gc de cette plante. Amatus Lusitanus, fur Diofcoride,  
recommande les têtes *dc carline,* dépouillées de leurs  
piquans , mondées & confites aVec du fucre, comme  
un remede excellent pour les soldeurs de l’estomac.  
Jean Langius, *Medicinalium Epistolarum Miscellanea,*nous apprend que ce remede est fort usité chez les  
Italiens. Ray dit, après Gesner, que les petites têtes  
charnues de la *carInne ,* lorsique le calyce, les fleurs &  
les femences en ont été séparées, soumissent une nour-  
riture aussi agréable qu’excellente, lorEqulon les fait  
cuire dans l'eau aVec du heure, dufel & du poÎVre , de  
la même maniere que les artichaux. Bodæus rapporte,  
que les habitans de la SaVoye & du Piémont font cuire  
les têtes de *carlinesavant* qu’elles foicnt en fleur, après  
en aVoir séparé les plus grosses feuilles & les petites  
lames qu’elles renferment, & coupé leur fonds par  
tranches , avec du fel, du heure & du poÎVre , comme  
les navets. Ce même Auteur assure qu’étant ainsi pré-  
parées, elles font plus délicates & plus agréables au pa-  
lais que les culs d artichaux. Les Suisses & les Habitans  
desPyrenées , à ce que rapporte Valentini, mangent  
les têtes & les racines de *carline.* On garde la racine  
de cette plante dans les boutiques : mais il faut, pour  
être bonne , qu’elle foit récente , entiere, bien feehe ,  
douce , & d’une odeur aromatique agréable. On peut  
l’employer utilement dans les cas où la nature a befoin  
d’être animée, pour *se* débarrasser des maticres excré-  
mentitielles dont elle est surchargée. Il paroît par-là  
qu’elle doit être bonne pour lever les obstructions, ex-  
citer la tranfpiration , provoquer lesregles & l’urine,  
& tuer les vers par sim amertume. On la donne pour  
l’ordinaire en poudre, depuis un demisscrupule jufqu’à  
demi-dragme, dans un véhiculç.œnvenable à lana-  
ture de la maladie , ou au tempérament du malade.

On l'ordonne encore dans les déeoctions & les infusions ,  
& on la jeint ordinairement à la pariétaire d’Efpagne  
pour les paralysies, surtout pour celles de la langue.  
On en donne dans les tems de peste, une dragme en  
poudre dans du vin, tant pour fe garantir de cette ma-  
ladie que pour la guérir. Quelques-uns en donnent  
pour cet effet aux bestiaux , furtout aux pourceaux,  
dans la perfuasion qu’elle est efficace contre la conta-  
gion pestilentielle. Je ne déciderai point frétant portée  
en forme d’amulete, elle est aussi utile qu’on le prétend  
pour la peste. Les paysans de la haute Allemagne don-  
nent de cette racine à leurs chiens pour les rendre plus  
courageux & plus voraces, parce qu’en aiguillonnant  
les vasseaux, elle accélere la circulation des humeurs &  
rend l'animal plus intrépide. Cette circonstance peut  
nous servir à rendre raisim de l'observation qu’a faite  
Van-Helmont, que la *carline*dissipe le fommeil & pré-  
vient l'assoupissement. Sa décoction dans du vinaigre  
est estimée propre pour guérir la gale , les dartres & les  
autres maladies de la peau les plus difficiles à guérir.  
Elle passe aussi pour appaifer le mal de dents. Supposé  
que l'expérience confirme ces effets , on peut les attri-  
buerà la nature aromatique, acre, réfolutive & apéri-  
tive de cette racine. 11 est un peu plus difficile de corn-  
prendre pourquoi ceux qui mâchent ou qui portent cet-  
te racine avec eux , deviennent plus forts dans le tems  
que ceux qui en font près s’afioibliffent. Valentini dit à  
ce si-ijet, « qu’on doit attribuer cette foibleffe à l'odeur  
« de la racine que ces perfonnes ne peuvent endurer, &  
«que ceux au contraire qui la mâchent,fe trouvent sorti-  
«fiés par fa qualité aromatique qui excite le mouvement  
a des efprits animaux. » Il est pourtant certain que Eon  
odeur causie à plusieurs personnes par *sa* violence , de  
fâcheux maux de tête , des vertiges & des nausées, !  
comme Boeder l’a ob'serVé. On voit par-là d’où vient i

37 CAR

**I**

Pilez les feuilles, pu!vérifez les autres ingrédiens, &  
mettez-les dans une cucurbite deverre aVec une  
quarte d’eau-de-vie, bouchez la cucurbite, & met-  
tez le tout en digestion dans un lieu chaud pcn-  
dant deux ou trois jours. Ajoutez-y enfuite une  
pinte de la meilleure eau de baume simple Re-  
muez ces drogues ; adaptez un chapiteau à lacu-  
curbite, & à celui-ei un récipient. Faites-les disi-  
tiler au bain-marie, au moyen d’une chaleur siss-  
fisiante, pour que les gouttes sie si-siVent les unes les  
autres Eans interruption, jufqu’à ce que les dro-  
gues contenues dans la cucurbite soient prefque  
feches. LorEque les Vaisseaux seront refroidis,  
retirez l'eau du récipient, & gardez-la dans des  
bouteilles bien bouchées.

CARMIN ; est une fécule ou une poudre d’un très-beau  
rouge foncé & Velouté qu’on tire de la cochenille, par  
le moyen d’une eau dans laquelle on a fait infuferdu  
*chouan 8c* de *F autour. Noyez* ces mots.

La cochenille qu’on emploie dans cette opération , est  
une efpece de cochenille fatiVage que l'on trouVe fur les  
figuiers d’Inde fans qu’on l'y ait apportée , comme  
dans les bois de la ProVÎnce de Chiapa dans la nou-  
velle Efpagne : mais cette cochenille qui vient ainsi  
dlelle-même, est de beaucoup inférieure à l'autre, & à  
plus bas prix.

Le *carmin* doit être en poudre impalpable & haut en  
couleur.

On l'emploie pour peindre en mignature , & pour faire  
les draperies rouges des tableaux de conséquenee. LE-  
hYRY, *des Drogues.* Voyez *Coclelnilla.*

CARMINANTIA ou CARMINATIVA , *Remedes  
carrrelnaelfs.*

Quincy dit que l'on met les *carminaelfs* au nembre des  
remedes bons pour les nerfs , parce que les vents occa-  
sionnent fouvent de fâcheuses maladies dans les parties  
nervetsses , & que par conséquent on doit regarder tout  
ce qui peut les dissiper, comme extremement utile à ces  
parties.

Ce terme paroît étranger à un grand nombre de perfon-  
ncs , parce qu’il ne semble point assez exprimer l'effi-  
cacité médicinale des simples qui passent fous cette dé-  
nomination. Il a vraisemblablement pris naissance  
dans un tems où la Medecine étoit exercée par des  
Charlatans , qu’une ignorance profonde de cet Art,  
obligeoit d’intéresser la Religion en leur saVeur, &  
qui n’étant point en état de guérir les maladies par  
lsosiage des remedes ordinaires, aVoient recours aux  
charmes & aux prestiges , pour en imposier aux simples,  
& cacher leur ignorance sious ces dehors imposims. On  
donna le nom de *carmelnaelfs* aux moyens auxquels ils  
aVoient recours dans la cure de certaines maladies ,  
parce que le jargon dont ils aVoient coutume de fe fer-  
Vir pour rendre rasson de l’opération des remedes  
qu’ils employoient, & dont ils étoient hors d’état d’ex-  
pliquer les effets , étoit ordinairement en Vers, que les  
Latins appellent *carmen.* Comme les remedes connus  
feus le nom de *carrrelnaelfs* , opçrent aVec beaucoup  
de promptitude , & fiant d’tme efficacité surprenante  
dans plusieurs cas , puisqu’ils appasscnt siir le champ  
les douleurs Violentes que les Vents occasionnent ; on  
leur a, dis-je , donné le nom de *carrrelnaelfs,* comme  
s’ilsopéroient par enchantement, leur effetparoissant  
trop prompt, pour qu’on puisse l’attribuer à une cau-  
fe ordinaire.

Mais de quelque façon que ce terme fe foit introduit  
dans la Medecine, llufage a fuffifamment déterminé fa

CAR 3 8

signification ; & tout le monde fçait à prefent que les  
*carminatifs* font des remedes qui chassent les Vents,  
On n’aura pas depeine àconceVoir la maniere dont ils  
operent, si l'on fait attention que toutes les parties du  
corps font capables de tranfpiration.

Sanctorius , dans sa *Medecine Statique -sa* démontré que  
les Vents qui font renfermés dans les intestins, ne  
font autre chofe qu’une matiere qui s’échaj.eà traVers  
les tuniques de l'estomac & des intestins Cette même  
matiere peut aussi s’insinuer entre les différentes mem-  
branes des parties mufculaires , & y séjcurner pendant  
quelque-tems. Il s’enfuit donc que tout ce qui peut  
raréfier & atténuer ces sortes d’amas de Vapeurs , est  
propre à les chasser du corps , & conséquemment à dise  
siper les douleurs qui naissent de leur détention. Et  
comme toutes les substances connues dans la Medeci-  
ne , sous le nom de *carminatifs ,* sont chaudes & com-  
poséesde particules extremement subtiles , il est aisé  
de conceVoir comment le mélange de ces fortes de par-  
ticules peut agiter & raréfier ces flatuosités , & en facili-  
ter l'évacuation ; siur-tout sillon considere de quels *se-  
cours* peuVent être pour cet effet les siensiations agréa-  
bles , que ces remedes impriment dans les fibres , puise  
qu’elles ne peuVent que fortifier leurs ondulations to-  
niques, au point de chasser entierement les Vents qui y  
font enfermés. Lorfque l’obstruction est légere , com-  
me l’est pour l’ordinaire celle des intestins , à caisse de  
l’issue que trouVent les Vents tant par haut que par bas,  
leur rafésaétion & leur explosion est siouVent si siubite,  
qu’elle approche de celle de la poudre à canon.

Toutes les fubstances comprisies sious cette classe étant  
chaudes & dsscussiVes , on peut les employer fréquem-  
ment dans les compositions des cathartiques , fur-tout  
de ceux qui sont d’une nature Violente ; car l’irritation  
qu’ils catssent seroit insupportable,si l'on n’aVoit l'oin de  
l’adoucir par le moyen de ces sortes d’ingrédiens. On  
emploVe pareillement plusieurs de ces drogues dans les  
compositions des topiques discussifs , parce qu’elles  
' échauffent , raréfient & atténuent les humeurs qui sor-  
ment lloblfeuction. QU1NCY.

Les remedes *carminatifs,* sont ceux qui chaffent les Vents  
des premieres Voies,de l’estomac & des intestins, & qui  
appasscnt les douleurs qu’ils occasionnent. De-là Vient  
qu’on les appelle encore *Flatus dseutienela ,* ou reme-  
des propres à dissiper les flatuosités ; & telle est leur  
nature, qu’ils peuvent aussi détruire les sipasines des  
parties dont nous venons de parler. Cela étant, on peut  
mettre au nombre des *car mi natif s* les *antispasmodiques ,*dont les meilleurs siont ceux qui siont directement op-  
posiis à la catsse connue des maladies. Lorsiqu’il est  
question , par exemple , de corriger une acidité acrimQ-  
nieusie , on doit employer les alcalis ; & pour rendre la  
chosie plus siensible par un exemple particulier , lorsque  
quelqu’un a pris une doEe d’arsenic, on ne peut rien lui  
donner de plus propre pour préVenir Ees effets , que  
l'huile de tartre par défaillance, qui est d’une nature  
tout-à-fait opposée à la sienne. Lorfque la maladie  
provient d’une cauEe froide & visqueuse, ou d’unfleg-  
me péfant & inactif, le malade ne doit attendre du sou-  
lagement que des remedes d’une nature chaude, tels  
que la mente, lacamomile, l'absinthe , l'écorce dlo-  
range, les bayes de genevrier, les quatre grandes &  
petites siemences chaudes , leurs eaux & leurs huiles di-  
stilées, les autres liqueurs aromatiques , spiritueusies &  
balsiamiques; en un mot tous les stomachiques chauds,  
que l'on comprend généralement sous le nom commun  
de *carmirnatils.* Forestus *Lib. XVIII. Obs. Med.* 39.  
rapporte qu’un homme qui aVoit l’estomac très foible,  
ayant issé avec excès en Automne d’alimensflatueux, &  
bu du moût immédiatement après , tut attaqué d’une  
douleur d’estomac Insupportable , accompagnée de  
- l'enflure apparente de cette partie. Le malade fut ce-  
pendant délÎVré de cette maladie en buVant de la biere  
dans laquelle on avoit fait bouillir de la carnomileRo-  
maine & commune, avec quelque peu de femences  
d’anis& decaryy.

Cij

39 CAR

Syluius recommande aux jeunes Medecins le mélange  
FuiVant contre les flatuosités.

*du meilleur esprit de nitre , vingt gouttes,  
laudanum solide , trois grains.*

*huile distilée de macis , six gouttes,  
fyrop de mente , une once et demie.*

Mêlez.

On donnera à tems une cuillerée de ce mélange au ma-  
lade, & l'on en réiterera la dofe auffi siouVent que  
la violence des douleurs & des spasines l’éxige-  
ront.

Etmuller recommande l’eau carminative de Managctta  
corrigée,qui est un composté de plusieurs Végétaux aro  
matiques, arrosés aVec un peu dsesiprit de nitre, & di-  
stilés aVec le Vin ou llesiprit de Vin. Mais ces Aortes  
de remedes ne Valent rien pour ceux dont les Vents  
proVÎennent de la distension des Vaisseaux que le trop  
de siang occasionne, de la pléthore , ou de l’usilge des  
substances chaudes & acres. BoerhaaVe, *Chym. Vol.* 2.

SylVius obsetVe judicieusement que lesfcla aromatiques  
& Volatils, que l'on presitrit généralement contre les  
vents , siont souvent nuisibles aux malades , parce qu’ils  
augmentent la chaleur Violente du corps; & il est per-  
Euadéquede tous les remedes que l'on peut employer,  
il n’y en a point de meilleur que l’efprit de nitre,ou sim-  
ple ou dulcifié, parce que non seulement il incise la  
matiercqui engendre les Vents , & le flegme gluant,  
mais parce qu’il corrige encore l’acrimonie excessiVc  
de la bile. BoerhaaVe , *Chym. Vol. II.* ObserVationsfur  
le Procédé 135. met l’efprit de nitre duliifié , *Spiritus  
nitri dulcis ,* à\*la tête des remedes qui ont la Vertu de  
chasser les Vents. Les *carminaeljs* conViennent parti-  
culierement à ceux qui font sujets aux Vents & aux bor-  
borygmes , du nombre desquels Eont les personnes in-  
commodées de la rate , les hypocondriaques & les hy-  
ltcriques , & les enfans dont l'estomac est dérangé par  
un lait acide.

L’effet des *carminaeljs* est de chasser les vents par haut &  
par bas; car peu importe , dit Demetrius dans Sene-  
que, *Epitr.* 91. qu'ils stertent par un endroit ou par  
l’autre. Les stoïciens assurent, au rapport de Ciceron ,  
9. *Episi ad Fam.* 22. que les pets n’ont rien de plus  
indécens que les rots. Mais les mœurs Ont changé ,  
& un homme qui suivroit aujourd’hui ces maximes,  
passeront pour un Vrai rustre. Les Arabes fur-tout l'ont  
extremement délicats sur cette matiere , & ce seroit  
un crime chez eux que de lâcher un vent en leur piclem-  
ce. *Memoires du Chevalier d’Arvieux.* Il s’ensuit donc  
que l’on doit restreindre l'usage des *carminatifs,* par  
rapport aux tems & aux lieux,puisqu’on n’a peint en-  
core publié jussqu’ici un Edit pareil à celui que Claude  
avoir dessein de donner, par lequel il pcrmettoit à tout  
le monde de peter librement en compagnie, sur ce  
qu’un homme extremement modeste aVoit couru sise  
que de perdre la vie pour s’être retenu. *Sueton. in  
Claud.* Les Medecins qui n’ignoroient point de quel-  
les conséquences fâchetsses la rétention d’un vent peut  
être si.iivie , ont ordonné plusieurs remedes pour les  
chasser, dont les unssiont internes & les autres exter-  
nes ; mais composés pour la plupart d’ingrédiens  
chauds, qui sont les plus opposiés à la viscosité froide &  
pituiteufe qui les produit.

CARMOT , matiere dont la pierre Philofophalc est  
composée. CasTELLI.

CARNABADIUM, καρναβάδ*ιον*, καρναβάύ*i ,* dans My-

C A R 40

repse est le même que *cuminum Ætlelopicum,* comme  
il l’explique lui-même , *Aneld.* 429. Simeon Serin &  
quelques Grecs modernes, comme Fuchsius l’obferve ,  
appellent le *carnabadium , carvurn ,* & de-là vient  
que les copies Latines de Myrepse au lieu de *carnaba-  
dium,* portent *carvum.* Ceux-là se trompent qui tra-  
duifent *carnabadium* par *Doronicum.*

CARNEOLUS LAPIS , *Sardus s.arda, carneolus,*Offic. *Sardus, sarda.* Geoff. Prælect. 78. *Sardius la-  
pis ,* Schrod. 331. *Sardius lapis , sive corneolus,* Al-  
drov. Musi Meta.ll.923. *Sardius rsive carneolus,* Boet.  
230. *Sarda,* Laet. 60. Kentm. 48. *Corneolus , vel po-  
titis carneolus,* Worm. 92. Charlt. Foil. 35. *Camiolus,*Schw. 371. *Carneolus,sardius lapis, serrdonyx,* Mont.  
Exot. 14. *Lapis sarda aut correlola -, sanguinis diluti  
coloris,* Cap. Hort. Cath. Supp. 2. 50. *Cornaline.*

La *cornaline* est une pierre précieufe à demi transparente,  
de couleur de chair fanglante. On la trouVe dans Pille  
de Sardaigne.

On la prefcrit en poudre en boisson dans toutes les espe-  
ces d’hémorrhagies ; étant portée , elle passe pour ré-  
jouir le cœur, chasser la crainte , inspirer du courage,  
détourner les charmes, présewer du poifon , & arrêter  
les hémorrhagies dans quelque partie du corps que ce  
foit. Liée autour du ventre elle empêche l’avortement,  
DaLE *d’après Schroder.*

CARNICULA , c’est un mot dont Fallope, *Expose, de  
Oissib. fe fert* au lieu de celui de *caruncula* pour signi-  
fier en particulier la chair qui entoure les dents & qui  
fert à les affermir. CasTELLI.

CARNIFEX, le vulcain Fpagirique ou le feu en matic-  
re de pierre Philosiophale. CasTELLI.

CARNTFORMIS ABSCESSUS , est un abscès dont  
l'orifice est dur , la fubstancc ferme ou de consistance  
dure comme celle d’une coquille , peu élevée , mais  
large, étendue & entremêlée pour l’ordinaire de mem-  
branes , de fibres & de vaisseaux capilaires. H *se* forme  
ordinairement aux endroits où les mtsscles recouvrent  
les articulations. CasTeiLI *d’après Severinus.*

CARNIVORUS , σαρκοφάγος , qui dévore les chairs,  
est une épithete que l'on donne à la pierre *d’asse.* V.  
*Assius lapis.*

On donne le nom de *camaciers aox* animaux qui *se* nous-  
rissent de chair, pour les distinguer de ceux qui ne νϊ-  
vent que de végétaux.

CARNOSxA CUTIS, le même, fuivant Castelli , que  
*Pannidtlus carnosius.*

CARO , σάρξ, κρέας, *chair.* La signification de ce mot  
est trop connue pour avoir besoin d’explication. Il siussit  
seulement d’observer que les Anatomistes ne donnent  
ce nom qu’à la partie rouge ou Ventre d’un misscle.

*Caro* en terme de Botanique est la pulpe ou chair d’un  
fruit.

CAROBA , *Siliqua dulcis , caroba , carantia ,* Offic.  
Rand. Ind. 84. *Siliqua ,* Mont. Ind. 19. Schrod. 4.  
158. Chah. 89. *Steliqua edulis,* C. B. Pin. 402. Jonsi  
Dendr. 381. Tourn. Inst. 578. Elem. Bct. 449. Bocrh.  
Ind. A. 2. 38. *Sihiqua dulcis* , Comme!. Plant. Usiu.  
79. Mill. Cat. 148. *Siliqua dulcis sive vulgatior,* Parla  
Theat, 236. *Siliqua arbor sive caraanela,* J. B. 1. 413.  
Raii Hist. 2. 1718. *Ceratia , siliqua sive ceraaonia ,*Ger. 1241. Emac. 1427. *Cer acto sive siliqua dulcis et  
edulis ,* Pluk. Almag. 97. *Ceratoselca ,* Herni. Cat.  
Hort. Lugd. Bat. 135. DaLE. *Carouge.*

C’est un arbre qui croît dans la Sicile & dans le Royau-  
me de Naples. Son fruit, dont on tsse fort rarement,  
est dessiccatif & astringent, & propre pour la toux &  
pour les maladies de l’estomac. DaLE, *ibid.*

Le *carouge* est un arbre fort haut& dont les racines ont  
la figure d’une corne, ce qui leur a fait donner par les  
Grecs le nom de κεράτιον & RIpaTovia , mots dérÎVés de  
κέρας , *lune corne,* Pline assure que fon iolllcule est

4ΐ CAR

bon à manger & qu’il a la douceur du miel. Ce même  
Auteur & Diofcoride nous apprennent qu’étant man-  
gé Verd il dérange l'estomac & lâche le Ventre ; au lieu  
que quand il est *sec* il le resserre, fait du bien à l’esto-  
mac & proVoque l’urine. Quoique tous ceux qui ont  
écrit sur ce fruit assurent, dit Jean Bauhin , qu’il rese  
ferre le Ventre, j’ai néantmoins éprouic le contraire à  
Venisie où il est fort commun ; car non-feulement il  
caisse des nausées , mais il purge encore aussi sorte-  
ment que la pulpe de la casse, ce qui le rend enfuite  
nuisible à l'estomac. Ceux qui y Eont accoutumés s’en  
trouVent assez bien. Les Egyptiens , à ce que rapporte  
Prosiper Alpin, tirent du follicule de cet arbre une  
efpece de miel fort doux qui tient lieu de fucre aux  
Arabes. Ils l’employent fréquemment dans les clyste-  
res & en font même aValer aux malades à dessein de les  
purger, car il produit autant d’effet que la pulpe de  
casse. Ils en ufent encore intérieurement & extérieure-  
ment pour les inflammations des reins. Etmullcr assure  
que le follicule est un remede excellent pour l’ardeur  
& les douleurs d’estomac.

*Siliqua purgatrix,* C. B. *Caroba,sive siliqua ex Guinea  
purgatrix*, Parle. Pona. Ital.

Cet arbre deVÎent extremernent grand en Guinée, & dif-  
fere du précédent par la maniere dont il croît. Sa cosse  
est courte, épaisse &reeourbée , & , comme dit Pona ,  
approchante de *Fanacardium,* appelle *cajous*, lon-  
gue de trois pouces & de couleur brune comme le *ca-  
rouge* ordinaire , mais d’un gout plus acre & plus brû-  
lant.

*Siliqua Africana, fructu minore.* La cosse de cette espece  
de *carouge* est trois fois plus petite que celle du *carou-  
ge* ordinaire & n’a rien de remarquable. RAY, *Hist. Pl.*

CAROENUM, κάροινον , est, à ce que l'on croit un mot  
Latin dont les Grecs modernes fe font fervis pour si-  
gnifier ce que les anciens appelloient σιῥαιον, ( *firaeunr)*&ηψημα, ( *hepsema. )* Palladius s’en fert, *Lib. XI. c.*18. où parlant de la préparation du *defrutum caroenum*& du *sapa* que l’on tire du moût, il dit que le *defru-  
tum* est ainsi appelle à *defervendo*, à caisse qu’il est fait  
aVec le moût que l'on réduit en le faifant bouillir à une  
cünsistance conVenable. Le *carœnum* est un moût cuit  
jusqu’à confomption d’tm tiers, & le *sapa* cette même  
liqueur que l'on fait bouillir jusqu’à diminution des  
deux tiers. Marcellus Empirieus , *cap. 26.* met le *ca-  
rœnumaw* nombre des remedes qui font bons pour la  
pierre & les maladies des reins ; & Myrcpfe emploie  
fouVent ce mot, & surtout dans l'antidote d’Adrien ,  
*Aneldot. cap.* 5. qu’il ordonne à ceux qui font fujcts à  
la sidatique ou aux maladies des reins, de prendre dans  
du *caroenum.*

CAROLI , est un terme dont quelques Auteurs fe fer-  
vent pour signifier les pustules Vénériennes qui fe for-  
ment sur les parties naturelles, & que l’on appelle au-  
trement *caries pudendorum* ou *chancres.*

CAROS, κάρος, est défini par Galien , *Comm. ad Aph.*

5. *Lib. V..* ἢ navTo'ç του σώματος ἀιφνίδιος ἀναισθησία καὶ  
ἀκινησία, « une prÎVation foudaine de fentiment & de  
« mouVement qui affecte tout le corps » Hippocrate  
exprime fouVent cette affection par ἀφωνία; car, com-  
me Galien l'assure, dans l'endroit que nous Venons de  
citer, il lui est ordinaire d’appeller τουὸ ὸποσουν καρουμένους  
ἀφώνους, « ceux qui font astectés du *caros, aphoni. »*Voyez *Aphonia.*

Le même Auteur, *Lib. IV. cap.* 2. *de Locis Affectis,* nous  
dit, que *lc caros* est une prÎVation de sentiment & de  
mouVement, fans que la faculté de respirer foit du tout  
offensée , & qu’elle est causée par une affection de la  
partie antérieure du cerVeau feulement, sem Ventricule  
mOyen souffrant aussi à cause de la correspondance des  
parties, jusqu’à troubler les fonctions de la faculté rai-  
sonnable. Mais si le *caros* ou assoupissement, opprime  
la respiration au point que le malade ne puisse respirer  
qu aVec des grands efforts, comme il arrive à ceux qui

CAR 42

ronflent en dormant, on l'appelle apoplexie , qui est  
ordinairement si-siVie par une paraplégie; au lieu que  
*le caros* est fuÎVÎ pour l'ordinaire d’une conValefcence  
parfaite. Ce même Auteur dans fon *Comment. II, in  
Prorrhet.* fait entendre que le κάρος est quelquefois pris  
pour un fommeil pesant & profond , qu’il appelle βαθὑν  
καὶ δυσέγερταν ὓπνον, « un fommeil profond dont il est  
« difficile de sortir; » ce qui signifie quels cerVeau est  
oppressé d’une trop grande quantité d’humeurs beni-  
gnes, qui ne fauroicnt nuire par leur qualité, mais qui  
exeitent un fommeil profond & inVÎncible , pareil à ce-  
lui dans lequel tombent ceux qui ont trop bu. Il con-  
VÎent que cette eEpece de *caros* est quelquefois falutai-  
re & qu’un tel fommeil a fait beaucoup de bien à des  
malades qui aVoient passé trois ou quatre jours fans  
dormir. Il assure aVoir νιι des enfans qui ont dormi un  
ou deux jours entiers, & qui s’en font très-bien trou-  
Vés. Il y a aussi un κάρος νοσώδης, « un *caros* qui est  
« une maladie ,»& qui est toujours nuisible. Il arrÎVe  
lorfque le cerVeau est furchargé d’une humeur froide  
Viciée , ou d’un phlegme qui détruit fes fenfations. Ce  
*caros* dissere peu de la léthargie , il ressemble au co-  
*ma* ou *cataphora ,* & il est appelle δυσδιέγερτος κατὰ-  
στασις, « un état dont il est difficile dcfortir, » comme  
Galien nous l'apprend dans l’endroit que nous aVons  
déja cité; car , dit-il, ὀταν ὑπὸ φλέγματος ό ἐγκέφαλος  
ὑγρανθῆ καὶ ψυχθῆ, &c. « Lorsque le cerVeau a été hu-  
« mecté & refroidi par le phlegme & dispusé par là aux  
« affections léthargiques, il survient un *coma-,* que l'on  
« peut, si l’on Veut, appeller *camus.* Quelques-uns lui  
« donnent ce nom lorsque le malade demeure pendant  
« quelque tems pricé de sentiment & de mouVement,  
« quciqu’on le tourmente ou qu’on l’appelle à Voix  
« haute, comme il arrÎVe à ceux qui ont reçu un coup  
« Violent fur les misscles des tempes. Ce Eymptome  
« accompagne EouVent les fievres, ( κατὰ τὰς πυρετα'δεις  
« νόσους ἐν ἐπισημασίαις ) & rend les malades insensibles  
« aux piquures, aux coups & au bruit quelque Violent  
« qu’ilsioit. » Le même Auteur, *Meth. Med. L. XIII.*distingue καταφορὰς βαθείας, a les inclinations VÎolen-  
« tes à un profond fommeil, » qui ont pour caisse une  
humeur froide qui n’est point putréfiée & qui ne font  
point accompagnées de fieVre, en *apoplexie , caros &c  
catochej car* celles qui fiont jointes à la corruption de  
l’humeur froide & à la fieVre, produisent, dit-il, une  
léthargie. Cœlius Aurelianus , *cap. y. LT. III. Acut.*appelle le κάρος, *gravatio* ; & Pline , *c.* I 3. *L. XXV.  
gravedo.* Car comme Diofcoride, c. 76. *L. IV.* dit des  
pommes de mandragore qu’elles font καρωτικὰ, qu’elles  
« difpofert au *carus,* » lorsqu’on les Eent ou qu’on en  
mange ; de même Pline dit d’elles, *gravedinem etiam  
affeerunt olfactu.* Erotien fur Hippocrate, rend τὸ καροὴ-  
δες par καρηβαρία, ἢ HapioTino'v, « une pesanteur de tête  
« ou ce qui dispoEe au *caros* ou*sepor',* » où il parole  
aVoir en Vue ce passage des *Prorrhet. Lib. I.* 63. τὸ κα-  
ρωδες ὰρα γε navTaXsi κακὸν , « on doit considérer si une  
« disposition à un profond fommeil ou l'assoupissement  
« doÎVent toujours passer pour un mauvais signe. »Dans  
les *Coac. άι taeesid* καρου α’φωνίαι, &c. « la perte de la Voix  
« siuiVie du *caros* , ou d’un afloupissement profond , me-  
« nacede conVulsions. » Dans le *Liv. des Epid. zaaso*δεα lmxaTa , fant des yeux affectés d’un assoupissement  
ou du *caros8c* ἀτενίζοντικ κεκαρωμένῳ ὀφθαλμοὶ signifie  
des yeux immobiles, ou fixés dans la tête & affectés  
d’un *caros.*

CAROSIS, κάρωσις, le même que *caros* dans Mofchion,  
*de Mulierum morbis.*

CAROTA. *Carrote.* Voyez *Daucus.*

CAROTICUS, adjectif de *caros,soporeux, endormi.*

CAROTIDES, καρωτίδες, de κάρη, la tête. Les artcres  
carctides, qui conduisient le fang à la tête, marquées  
par les chiffres 5. & 5. plandie V.du II.Volume. Voy.  
*Arteria.*

CAROUM. On appelle ainsi le *carum , carvi.* Voyez  
*Carum.*

CARPASUS , κάρπασος , est une plante dont parlent

43 CAR

Diofcoride, Pline, Galien & Paul Eginete, & dont  
le Euc qui est appelle *opocarpasen,* ou *opacarpathon,*passe pour être un poisim très - violent. Paul, *Lib. V.  
cap.* 153. dit qu’il assoupit & suffoque fur le champ,  
& qu’on doit employer pour prévenir fes effets, les mê-  
mes antidütes que contre la ciguë.

Les Botanistes modernes ignorent quelle est cette plan-  
te. Elle rcssembloit si fort à la myrrhe qu’on la pre-  
noit fouvent pour elle, & que l’on s’empoisionnoit.

CARPENTARIA, est le nom de la *fanicle.* Voyez  
*Prunella.* **GERARD.**

C’est , suivant Blancard, *i’herba Judaica*, qui est la fcp-  
tieme espece de *sideritis* de Ray.

Lemerv dit que c’est la.mille-feuille.

CARPESIUM , καρπήσειον , est un aromate dont il est  
Eouvent parlé dans les anciens , & qui passe pour avoir  
les mêmes vertus que la canelle. Les Arabes le con-  
fondent avec les cubebes. On ignore ce que c’est.

CARPHALEON , καρφαλέον , *sec.* **HIPPOCRATE.**

CARPHUS, κάρφος. Les Auteurs Latins traduistent ce  
mot parfétu. Il signifie dans Hippocrate, une paille,  
un atome, ou telle autre chose semblable.Il dit que c’est  
un mauvais fymptOme, & un signe de phrénesie lorf-  
que dans les maladies aigues , les malades épluchent  
ces petits corps de leurs couvertures, ou des murailles  
qui siont auprès du lit. C’est aussi une petite pustule  
que l’on guérit, sclivant Aétius, *Tetrabibl. I.* en la frot-  
tant avec la fcmence feche de mercuriale.

CARPIA , *Charpie.* **BLANCARD.**

CARPINUS, *le Charme.* **GERARD.**

CARPIO, Offic. *vel carpo,* Schrod.5.326.(ypricus, Aldr.  
de Pifc. 635. Bellon.de Aquat. 273. Geîn. deAquat.  
309. Charlt. de Pisc.43. Jonsi de Pifc. 111. Mer. Pin.  
190. Raii Ichth.245. Ejusil. Synop. Pifc. 11 5. Rond,  
de Pifc. 2. 150. Sale. deAquat. 91. *Carpa-,* Cafliod.  
*Carpe.*

Voyez 1 Article *Alimenta.*

La *carpe* doit être choisie grosse , grasse , bien nourrie ,  
qui ne foit point trop jeune , & qui ait été prise dans  
les rivieres, préférablement à celle qui habite dans les  
étangs.

Elle est fort facile à digérer ; elle nourrit médiocrement,  
& elle produit un assez bon aliment.

Quelques Auteurs prétendent que fa chair contient beau-  
coup de fucs lents , visqueux & grossiers ; cependant  
on en ufe très - communément, & il est rare qu’elle  
produise des mauvais effets.

Elle contient beaucoup d’huile, de phlegme & de fel vo-  
latil.

Elle convient en tout tcms à toute forte d’âge & de tem-  
pérament.

La *carpe* est un poisson d’eau douce trop connu pour en  
faire ici la delleription. On le trouVe dans les rivieres,  
dans les étangs & dans les marais : il n’habite point  
dans la mer , comme le rapporte Pline , *Lib. IX. cap.*16. Quand il est dans un endroit où il trouve abon-  
damment de quoi manger, il croît à une grandeur con-  
sidérable. Quelques Auteurs rapportent qu’on en avoit  
vu dans de certains lacs qui aVoient jufqu’à deux piés  
de long. Il multiplie beaucoup , & il se trouve pres-  
que partout en grande quantité. Il fe nourrit d’herbe,  
de boue & de limon ; & c’est peut-être ce qui a fait di-  
re à quelques perfonnes, qu’il produifoit un mauvais  
aliment. Il vit fort long-tems , on en tire la preuve de  
ces grandes & grosses *carpes ,* qui font assez fouvent  
dans les fossés des Villes , & qu’on y garde par rareté.  
Gefner dit avoir connu un homme très-digne de foi,  
qui lui avoit assuré en avoir vu une de cent ans.

Rondelet rapporte que les *carpes se* peuvent quelquefois  
produire d’elles-mêmes, apparemment par une simple  
corruption de quelque matiere ; & il assure pour prou-  
ver fon sentiment, qu’il a vu des *carpes* dans des creux

CAR 4.4

de montagnes remplis uniquement d’eau de pluie. Ce-  
pendant n’en déplaife à cet Auteur, il est impossible  
que ce poisson aussi-bien que tous les autres puisse être  
produit de la maniere qu’il l’entend, & qu’il prenne  
naissance dans un lieu, fans qu’une *carpe* mâle & se-  
melle la lui aient donnée. Pour ce qui est du fait qu’il  
rapporte, je ne me donnerai point la peine de l’expli-  
quer, puifque l'on peut douter de fil Vérité.

La chair de la *carpe* étant naturellement assez molle, &  
chargée d’humidités phlegmatiques, ce poisson ne doit  
point être choisi si jeune , parce qu’à mesiure qu’il  
avance en âge , sies humidités trop abondantes sie dissi-  
pent par la fermentation continuelle de *ses* humeurs,  
& sia chair devient plus ferme, d’un meilleurgout &  
plus faltltaire. Aussi estime-t-on beaucoup ces grosses  
& belles *carpes* qui font assez vieilles & d une couleur  
jaunâtre. On fait encore plus de cas de la *carpe* mâle  
que de la femelle, parce que fa chair est plus ferme &  
d’un meilleur gout. Enfin , le tems de l’année où l'on  
prétend que les *carpes* font meilleures, est dans les  
mois de Mars, de Mai & de Juin.

On trouve dans la tête de la *carpe* un os pierreux, qui  
est estimé propre pour pousser par les urines , pour  
atténuer la pierre des reins & de la Vessie , pour arrêter  
le cours de Ventre, & pourabforber les humeursacres  
& acides.

Le fiel de la *carpe* éclaircit la Vue.

La tête de la *carpe* est la meilleure de toutes fes parties,  
à cause de la langue qui est d’un gout très-délicat. UE-  
MERY , *Traité des Alimens.*

CARPOBALSAMUM, de καρπὸς,fruit, & βάὲ.σααον,  
*baume.* Est le fruit de l'arbre qui produit le baume.  
Voyez *Balsamum.*

Les Egyptiens, à ce que rapporte Profper Aspin , cm-  
ployent le *carpobalsamum,* aux mêmes ufages que le  
baume, bien qu’il foit moins efficace. La dofe est  
de deux dragmes dans la décoction de fpicnard. On  
s’en fert aussi dans les fumigations pour les maladies  
de Puterus qui proviennent d’une cause froide. Les  
Européens n’employent le *carpobalsamum* que dans la  
thériaque de Venife, Sc dans le mithridate , & pour  
l’ordinaire même , on lui substitue les cubebes & les  
baies de genevrier.

CARPOS , καρπὸς , *semence* ou *fruit.*

CARPUS , καρπὸς. Le *carpe* ou le *poignet. Voyez Bra-  
chium.*

CARSIA. Johnston traduit ce mot par *Aqua salis panis.*CARTHAMUS , *cartame* ou *safran bâtard.*

Voici *ses* caracteres.

Cette plante a la plupart des caracteres du chardon, mais  
la Eemence n’est jamais couverte de duvet. MILLER ,  
*Dictionn.*

BoerhaaVe ne compte que trois especes de cette plante.

**I. CARTHAMUS ,** *Crelclts ,* **Offic.** *Carthamus five Cielcus ,* J.  
B. 3. 79. Ger. 1006. Emac. 1169. Raii Hist. 1. 302.  
Synop. 88. *Carthamus officinarum,flore croceo,* Tourn.  
Inst. 457. Boerh. Ind. A. 139. *Cnicus Jaelvus, five  
cartharnum olfidnarum ,* **C.** B. 378. Hist. Oxon. 3.  
145. *Cnicus five carthamussativus,* Parx. 259. *Cnicus,  
cnecusy carthamus ,* Chah. 354. *Carduussaelvus-, Cni-  
cus seu carthamus dictus* , Plux. Almag. 82. *Safran  
bâtard.*

C’est une plante annuelle dont la rsicine est petite , li-  
gneufe, & ne pénetre pas fort ayant dans la terre. Les  
feuilles inférieures font très-largcs , longues & mouse  
fes. Ses tiges ont deux ou trois piés de haut, elles font  
anguleufes, fans plquans, dÎVÎsées vers le haut en plu-  
sieurs rameaux, & couvertes de petites feuilles d’un  
pouee de large fur deux de long, pointues & couVer-  
tes d’un petit nombre de pointes peu dures. Ses fleurs  
naissent aux sommets des branches, elles consistent en

45 CAR

des têtes écailleuses, armées d’un petit nombre de pi-  
quans, qui laissent paroître en s’épanouissant un bou-  
quet de fleurs à plusieurs fleurons , d’un jaune foncé ,  
ou de couleur de fafran. Quand fes fleurs font tombées  
il leur fuccede des femences blanehes , anguleufes,  
oblongues, étroites à l’une de leurs extrémités. On la  
ferne dans les champs & dans les jardins , & elle fleu-  
rit au mois de Juillet. On fe fert de la fleur de cette  
plante pour teindre la foie. Sa femence est feule d’u-  
fage dans les boutiques.

Elle passe pour un Violent purgatif, & pour évacuer la  
pituite par haut & par bas, ce qui la rend propre pour  
debarrasser les poumons, & pour soulager les phthysi-  
ques. Elle est aussi fort utile pour la jaunisse , quoi-  
qu’on n’en fasse prefque plus ufage. M ι *l l e r , Bot.  
Offe*

La femence du *cartame Ou safran bâtard,* est d’ufage en  
Medecine. On doit la choisir grosse, bien nourrie ,  
mûre, récente & parfaitementfeChe. Quelques irnposi  
teurs ont trouvé le fecret de préparer les femences de  
melon & de concombre, de telle forte qu’elles ressem-  
blent à la semence de *cartame* mondée. Mais pour ne  
point s’y tromper, on *se* souviendra que la Véritable  
siemence de *cartame* est ronde à une extrémité, poin-  
tue de l'autre, & moins blanche que celle du melon &  
du concombre. Pauli Veut qu’avant d’employer cette  
femence, & d’en ôter l'écorce , l'on s’assure de *sa* bon-  
té. « Celle, dit-il, qui Va au fond de l’eau est de bon-  
« ne qualité, mais celle qui nage dessus ne Vaut abfo-  
α lument rien. » Voiei ce que dit Difcoride de fes Ver-  
tus & de ses usilges : « Le fisc exprimé des semences  
« pilées, donné.avec du miel & de l'eau, ou avec du  
«bouillon de Volaille, purge les intestins, mais nuit à  
a l’estomac. » On prépare avec ce même stuc, des aman-  
des, du nitre , de l’anis & du miel cuit , des gâteaux,  
qui tiennent le Ventre libre. On doit partager ces gâ-  
teaux en quatre parties de la grosseur d’une noix , &  
en prendre deux ou trois pour dol'e avant souper.

Voici la proportion des drogues qui y entrent.

Prenez *cartame blanc, une pinte s*

*amandes dont on a oté la peau, trois onces ,  
anis, une pinte,*

*nitre, une dragme, avec la pulpe de trente figues.*

**DIOSCORIDE,** *Lib. IV. cap.* 82.

Le silc de ces semences caille le lait & lui communique  
une qualité extremement purgative. Suivant Guliel-  
mus Pantinus dans sim *Comment, ad Cels.um.* « Quel-  
« ques-uns caillent le lait avec la semence de *cartame*« pilée, & après llaVoir coulé y ajoutent du fel ou de  
a l'eau de mer. LorEque le lait est ainsi préparé il purge  
« avec efficacité & devient une boisson fort agréable,  
a On ne doit point y mettre du fel lorfqii’on ne Veut  
« que purger les intestins , ou que le corps est rempli  
a d’humeurs acres & corrosives. Cette préparation con-  
« Vient aux Vieillards, aux enfans & à ceux dont l'habi-  
« tude du corps est fort lâche , mais on doit la rendre  
« plus drastique quand les tempéramcns font dlfférens  
« & les maladies Violentes. » Hippocrate , *de Diaeta ,  
Lib. II.* nous apprend que le *Cnicus* est purgatif Galien  
fuivant Matthiole , *ad Diosc,* assure qu’on n’emploie  
la semence du *cartame, ( Crelcus')* qu’en qualité de pur-  
gatif Paul Eginete, *Lib. VII.* la met au nombre des  
hydragogues. SylVius fait la même choEe. Bauhin nous  
apprend que cette femence étant pilée & cuite dans du  
bouillon de Viande ou de pois chiches, purge le phleg-  
me & les humeurs VisqueuEes.

Etmuller dit « qu’elle est propre dans les cas où les pre-  
« mieres Voies Eont surchargées d’une mucosité épaisse  
\* & Visqueusie , dans les maladies de la poitrine, dans  
« l’asthme & dans la toux qui est occasionnée par une  
a matière épaisse & ténace , ce qui l’a fait mettre au  
« nombre des remedes qui éVacuent le phlegme. » Ces

CAR 46

femences purgent avec beaucoup de force, & caufent  
parleur acreté & leur vifcosité des tranchées Violentes  
accompagnées de l’enflure du bas-Ventre. Dc-là vient  
que les Medecins ont foin quand ils les employeur d’en  
émousser la force avec des fels ou des aromates , tels  
que le nitre, lefel commun ou le Eel gemme, le gin-  
gernbre, la semence d’anis, le cardamome ou la can-  
nelle. Car ces drogues dissoluent leur vifcosité & les  
empêchent de s’attacher aux intestins avec autant de  
force qu’elles le feroient fans cette précaution. Quel-  
ques-uhs ont foin en préparant les décoctions dans  
lesquelles ces semences doivent entrer, de les enfer-  
mer dans un morceau de toile fine ou de mousseline,  
de peur qu’elles ne s’attachent aux intestins & ne cau-  
fent une fuperpurgation, une tension ou d’autres ma-  
ladies semblables.

Lorsqu’on donne ces femences en substance , la plus forte  
dofe est de trois dragmes ; mais cela ne fe pratique  
pas souvent, car on les donne pour l’ordinaire en for-  
me d’une émulsion qtl’Etmuller prépare de la maniere  
suivante.

Prenez*femences de cartame, deux dragmes , ou entre  
trois et quatre.*

Donnez-leur la forme d’une émulsion purgative avec  
quelque eau aromatique, telle que celle de fénouil  
ou d’anis, ou avec la décoctlon des femences de  
fénouil ou d’anis.

Ajoutez-y,

*d’eau de cannelle , une dragmes,*

Mêlez pour une dofe.

Cette émulsion est fort agréable & éVacue efficacement la  
matiere peccante. On emploie ces mêmes femences  
dans les décoctions & dans les infusions, depuis une on-  
ce jusqu’à six dragmes, à dessein de relâcher , mais cet-  
te méthode ne vaut rien. On en met pour l’ordinaire  
dans les lavemens lorfqu’il est befoin de purger avec  
Violence & de faire une révulsion de la tête dans les  
maladies de cette partie, le carus, l'apoplexie, la lé-  
tharllie ; & cela au commencement de ces maladies.  
D’autres préparent un extrait de ces femences avec un  
menstrue spiritueux, tel que les eaux spiritueuses de  
Eemence d’anis ou d’éeorce d’orange , ou l'efprit de  
Vin, ou celui d’anis modérément rectifié. La dose de  
cet extrait est depuis un ficrupule jlssqu’à une dragme ,  
ce qui suffit pour purger efficacement. On peut encore  
donner cet extrait finis la forme de pilules. L’huile ex-  
primée de cette femence est purgative lorsqu’on en  
oint le bas-Ventre. Il paroît, je crois, par ce qu’on  
Vient de dire, que dans les cas où ces semences produi-  
Eent l’effet qu’on désire, elles agissent par une qualité  
purgative résolutive ; ce qui sait que les Auteurs les  
recommandent dans l’hydropisie , la jaunisse , la goute,  
la toux & pour exciter les reglcs. Sennert dans fes Znsii-  
*tutionesMedicae,* obEerve fort bien, « que les femences  
« du *cartame* éVacuent l’eau & le phlegme par le Vo-  
« missement & par les Eelles, ce qui les rend propres  
« pour les maladies du foie, de la rate & de la poitri-  
« ne, pour l’hydropisie, la colique & l’asthme. » Me-  
fue, *de Re Medica ,* obferve encore la même chofe.  
Cette femence malgré sa qualité purgative, ne produit  
aucun effet silr les pies & les geais qui la recherchent  
avec avidité, ce qui lui a fait donner par AVerroes le  
nom de *semen de papaga,* & parles Venitiens celui de  
femence *papagalli.* Les fleurs de cette plante ornent  
beaucoup les jardins.

Bauhin nous apprend après Tragus que le même Peuple  
emploie cette femence pilée en guise de Eau ce, qu’elle  
donne une couleur de sissran aux alimens & tient le  
ventre libre. Ses fleurs prises au poids d’une dragme

47 CAR

ont une qualité purgatiVe, & on les donne aVec celles  
de souci dans les maladies de l'utérus & dans la jaunise  
se. Les Apothicaires mêlent ces fleurs aVec les étamines  
du Véritable l'afran pour en augmenter le poids. De-là  
vient qu’on a donné à cette plante le nom de *safran  
bâtard.* Mais il est facile de découVrir cette fraude par  
l’odeur qui est moins aromatique que celle du Véritable  
fafran. Sulcant Matthiole , quelques-uns l'appellent  
en Italie *crocussaracerelcus,* parce que les Payfans em-  
ployent sa fleur à la place du fafran.

*2. CaRTHAMUs y Africanus , frutescens , folio ilicis , flore  
aureo.* H. R. D.

3. CuaMÆLEoN **NIGER**, Offic. Ger. Quad. Defcript. 997.  
Emac. 1160. Chab. 352. *Chamaeleon niger verus,* Parle.  
970. *Chamaeleon niger umbellatus, flore caeruleo hyacin-  
thino ,* C. B. 380. *Chamaeleon niger Dioscoridis Maran-  
thae,* J. B. 3. 63. Raii Hili. I. 314. *Carthamus aculea-  
tus , carlinae lolio nflore multiplici dictus, capitulis pluri-  
bus minoribus caeruleis , corymbatim dispositis ,* Hist.  
Oxon. 3. 159. *Caméléon noir.*

Cette plante croît dans la Grece & fleurit au mois de  
Juin. Sa femence qui est feule dlusage est oblongue ,  
épaisse , de couleur brune par dehors & blanche en de-  
dans. Elle est si acre que fon fisc brûle la peau , mais  
elle est cxtremcme efficace pour déterger les ulceres  
malins. DaLE *d’après Bellon. Epist ad Cluse*

CARTILAGO , *Cartilage.* Le *cartilage* est une matierc  
blanchâtre, ou en quelque maniere de couleur de per-  
le, qui reVet les extrémités des os joints par articula-  
tion mobile, augmente l’étendue de plusieurs en ma-  
niere d’épiphyfes , en unit quelques-uns sort étroite-  
ment , & n’a aucune adhérence ou connexlon immé-  
diate aVec d’autres.

La substance des *cartilages* est plus tendre & moins casi-  
faute que celle de l'os, néantmoins aVec l'âge elle s’en-  
durcit quelquefois au point de deVenir toute osseufe.  
Elle est fouple, pliante, capable de ressort ; ce qui fait  
qu’elle se remet facilement après aVoir été comprimée  
ou pliée jusqu’à un certain degré , au-delà duquel elle  
fe casse.

Tout ce que je Viens de dire fe trouve renfermé dans la  
courte définition que Charles Etienne en a donné dans  
l'on Anatomie. « Le *cartilage,* dit-il, est une partie du  
« corps appellée aVec raifon simple ou similaire, plus  
« dure que nulle des autres, & plus molle que les os,  
« blanche , unie, polie, fouple & flexible. Elle est plus  
« ou moins ténace dans la plupart des *cartilages,* tou-  
« te *son* épaisseur paroît fans caVÎté, cellule ou poro-  
« sité fensible , excepté des conduits très-fins pour le  
« passage des petits Vaisseaux »

Les *cartilages* dont il est ici question, fiant différens en-  
tre eux par rapport à leur étendue, leur figure, leursi-  
tuation & leur usiage. On les peut tous ranger fions  
deux classes générales. La premiere renferme ceux qui  
font intimement unis aux os; lafeconde, ceux qui n’y  
font pas immédiatement attachés.

Les *cartilages* de la premiere classe, ou ceux qui font in-  
timement unis aux os font de quatre fortes.

Il y en a qui de part & d’autre encroûtent les articula-  
tions mobiles & les coulisses ou passages des tendons.  
Ils sont fort polis & gliisans.

Il y en a qui unissent tout-à-fait les os; les uns aVec fer-  
meté qui ne permet aucun mouvement fensible, com-  
me dans la fymphyfe qui unit ensiemble les os pubis ,  
& encore plus dans celle qui sioude les épiphyfes. Les  
autres aVec flexibilité, comme dans la connexion des  
corps des Vertebres. Les premiers s’endurcissent faci-  
lement ; les derniers paroissent en quelque maniere  
vifqueux & conferVent leur flexibilité.

Il y en a qui augmentent le Volume ou l’étendue des os.  
De ceux-ci les uns s’articulent aVec les os voisins ,  
comme les portions cartilagineufe de prefque toutes  
les vraies côtes, ou en quelque maniere avec d’autres  
*cartilages^* comme celui de la cloifondunez : les autres

CAR 48

ne sont que border plus ou moins, comme ceux de la  
base de l’omoplate & de la crête de l’os des iles, aussi-  
bien que ceux des fourcils, des cavités & ceux des  
apophyfes épineufes & tranfverfes des vertebres.

Enfin il y en a qui ont une forme singuliere , comme  
ceux des oreilles & la plupart de ceux du nez. Ces  
derniers *cartilages* montrent le plus évidemment leur  
élasticité.

Les cartilages de la seconde classe générale, ou ceux qui  
ne font pas immédiatement attachés aux os, font pour  
la plupart placés dans les articulations mobiles. On en  
peut aussi obferver de plusieurs efpeces.

Il y en a qui font tout-à-fait détachés des os articulés &  
des cartilages qui encroûtent ces os ,. entre lefquels ils  
glissent librement en différens siens : tels Eont ceux qui  
fe trouvent dans l’articulation du tibia avec le femur,  
dans celle de la mâchoire inférieure avec l’os des tem-  
pes; dans celle de la clavicule avec le sternum. On en  
a aussi trouvé entre la clavicule & l’acromion, & dans  
l’articulation de la premiere vertebre du cou avec la se-  
conde.

Il y en a qui font en partie arrêtés à un autre cartilage,  
& en partie glissans entre deux os encroûtés de leurs car-  
tilages , comme le cartilage de l’extrémité inférieure  
du rayon.

On pourroit encore compter parmi les cartilages, quoi-  
qu’improprement, quelques-uns des petits osselets  
nommés séfamoïdes , qui restent quelquefois long-  
tcms cartilagineux , de même que les portions carti-  
lagineufes des tendons. Ces portions font la même  
fonction que les osselets ou cartilages féfamoïdes.  
W**INSLOW.**

Il y a aussi plusieurs cartilages dans le corps qui n’appar-  
ticnnent point aux os, comme ceux qui compostent le  
larynx ou qui l’environnent , & d’autres que nous  
avons décrits, avec les parties auxquelles ils appar-  
tiennent , ou dans les articles de leurs noms respectifs.

Dans la Zoologie , les poissons cartilagineux font ceux  
qui ont l'épine du dos cartilagineuse,-comme la plu-  
part des poissons plats, & quelques autres. Voyez dé-  
*lachos.*

CARVI. Voyez *Carum.*

CARV1FOLIA, J. B. C. B. est le *Carum pratense* de  
Parkinfon.

CARVINUM. Johnfon rend ce mot par *Lac quoddam.*CARUM *Hyarvi.*

Voici *ses* caracteres.

Ses feuilles naissent par paires , fans queue , & découpées  
par plusieurs petits segmens. Les pétales des fleurs sont  
fendus en deux levres, & ont la figure d’un cœur. Les  
femences font longues , menues, lisses & canelées.  
**MILLER,** *Dictionn.*

Boerhaave n’en compte que trois especes, qui sont :

1. CaRUM, Offic. *Carumsive Careum-,* Ger. 879. Emac.  
1034. Raii Hist. 1.446. Synop.3.2I3. Mer. Pin. 22.  
*Carum,* Rivin. Irr. Pent. Dill. Car. Giss. 64. Rupp.  
Flor. Jen. 227. *Carum vulgare-,* Parla Theat. 910. *Ca-  
rum sive Cartel,* Mer. Umb. 24. Hist. Oxon. 3. 296.  
Ηοπ. Lugd. Bat. 12 1. *Caros,* J.B. 3. 69. *Caros, Carus,  
Carum 8e Careum,* Chab.391. *Cartel,* Tourn. Inst. 306.  
Elem. Bot. 256. Boerh. Ind. A. 59. *Cuminum pratense,  
Cartel Offecinarum} CÆÆin.* 158. DaLE.

La racine du *carvi* est assez grosse, & pénetre fort avant  
dans la terre, blanche & d’un gout si agréable, que  
quelques-uns la préferent au panais. Les feuilles infé-  
rieures font larges , ailées, divisées en plusieurs sieg-  
mens comme celles des carottes; mais plus minces,  
plus lisses, & peu ou point velues. Ses tiges ont deux  
ou trois piés de haut ; elles siont canelées & divisées en  
plusieurs branches. Les feuilles qui fortent de chaque  
nœud font sort petites, surtout vers leur sommet, où  
elles

49 CAR

elles le fiant presque autant que celles du fenouil. Ses  
fleurs font blanches , petites , à cinq pétales chacune,  
& difposées en paraEols ; & il leur siiccede des semen-  
ces longues, brunes, cannelées, jointes ensemble deux  
à deux , comme dans les autres plantes umbelliferes,  
d’un gotît acre & aromatique fort agréable.Cette plante  
croît sans culture dans plusieurs endroits des provinces  
de Lincoln & d’Yorck, fuÎVant M.Ray. Je l'ai souvent  
trouvée aux environs de Londres : mais je crois qu’elle  
devoit *sa* naissance à quelques semences qu’on avoir ré-  
pandues par hastard dans les champs. Cette semence  
nous vient d’Allemagne ; & c’est la seule de Ees parties  
qui fiait dlusage enMedecine.

Elle est une des plus grandes semences chaudes; elle est  
stomacale & carminatÎVe, bonne pour la colique &  
la foiblesse d’estomac, pour aider à la digestion , pour  
la pesanteur de tête, pour fortifier la Vue , pour ex-  
citer l’urine , & pour augmenter le lait des nourrices.

Ses préparations officinales font, fa femence confite aVec  
du fucre, & l’huile qu’on en tire par la distilation. Μιε-  
**LER ,** *Bot. O si.*

On ne fe fert en Medecine que de la femence de cette  
plante , quoiqu’il y ait des personnes qui employent *sa*racine dans les tisanes & les clysteres carminatifs. La  
Eemence est stomacale, diurétique & très-propre pour  
dissoudre les matieres gluantes qui cassent la colique.  
On met la graine de *carvi* dans le pain pour prévenir  
cette maladie : pour la guérir, on prend un pain tout  
chaud au sortir du four, on le faupoudre aVec cette  
graine pilée, on l’arrofe avec de bonne eau-de-VÎe, &  
on l’applique fur le bas-Ventre. On couVre cette même  
graine aVec du fucre pour dissiper les Vents. L’huile  
essentielle que l'on tire de la semence *de carvi,* est fort  
acre & fort pénétrante : on l’ordonne à cinq ou six gout-  
tes dans cinq ou six onces d’huile d’amandes douces.  
Pour la surdité , on en met quelques gouttes dans de bon  
espritdeVÎn que l’on feringue dans l’oreille. ToURNE-  
FORT, *Histoire des Plantes.*

2. *Carvisemine majore,* Vaill.

3. *Carvi alpinum ->* C. B. P. 158. Prodr. 84. Defcr. *a.*

CARUNCULA, diminutif *dccaro,* chair ; *Caroncules*petite piece de chair, ou du moins qui en a l’apparence.  
Telles font les *caroncules lacrymales dans* les coins des  
yeux. Voyez *Oculus.* Les *caroncules myrtisormes* qui  
font de petites *caroncules* à l’entrée du Vagin, que l'on  
prétend être formées par le déchirement de l’hymen.Les  
*caroncules* capillaires dans les reins ; & une *caroncule*qui est dans l'uretre, à l’orifice des Vésicules séminales  
outre un grand nombre d’autres. On donne aussi qucl-  
quefois le nom de *caroncule* à la luette.

On appelle encore de ce nom de petites excroissances  
charnues non-naturelles , aussi-bien que ces petits mor-  
ceaux de chair que l'on rend quelquefois par les felles  
dans la dyssenterie, ou par l’urine dans les maladies des  
conduits urinaires.

CARUS. Voyez *Caros.*

CARYA , **καρύα,** *noyer.* **THEOPHRASTE.**

CARYCHUS, κάρυχος, est le nom d’un ingrédient que  
Myrepste, *cap.* 295. emploie dansundeEes antidotes,  
& que Fuehsius aVoue ne point connoître.

CARYCIA, CARYCE, καρυκεία, καρυ’κη. Suidas , Ero-  
tien & Galien nous apprennent que c’est une espece de  
mets fort couteuxque les Lydiens ont inventé, & que  
l’on prépare aVec du fang& plusieurs autres ingrédiens.  
Varinus croit qu’on lui a donné le nom de *caryce,* à  
caisse qu’il est noir comme les noix que l'on a fait cuire.  
**GORRÆUS.**

CARYCOIDEA, καρυκοειδέα, de καρύκη , *caryce.s &*ειδος , *ressemblance* ; est un mot que l'on tromve dans  
Hip pocrate, *Epid. Lib. IV.* & que Galien dans sim  
*Fxegesis* traduit par ὓφαιμα, a approchant du fang. »  
Voici le passage d’Hippocrate : Όισα τὰ μέλανα κατ’  
αρχ«ς διηει, ὑπὸ'τρυγα καρυκοειδέα : «Leurs felles au  
« commencement étoient noires, quelque peu féculen-  
*Torne III.*

CAR 50

« tes, & semblales au *caryce^* » mets dont on a parlé ci-  
dessus. C’est dans ce sens qu’on doit prendre le mot  
*carycode,* καρυκώδη , que l’on trouve dans Actuarius ,  
*Lib. V. Meth.* où cet Auteur donne cette épithete aux  
selles de ceux qui ont bu du Eang de taureau.

CARYEDON CATAGMA, καρυηδὸν κάταγμα ; ef-  
pccede fracture. Voyez *Alpleltedon.*

CARY1TES. Dans Diofcoride, *Lib. TV. cap.* 165. est le  
nom du tithymale femelle.

CARYOCES, CAR YOSSE ; est le nom que les Por-  
tugais donnent au fruit du palmier de Guinée. Ra Y.

CARYOCOSTINUM ELECTUARIUM.

Pulvérisez ces drogues, excepté le diagred ; & après les  
aVoir mêlées aVec le miel rosat au moyen d’une  
Epatule de bois , ajoutez-y le diagred , & faites-  
en un électuaire félon l’art.

Cette composition est la même dans le Dispensaire du  
College de Londres & dans celui d’Ausbourg, excepté  
qu’on a fubstitué le miel rosiat au miel ordinaire ; ce  
qui est un changement de peu de conséquence. Zwclfer  
lui attribue la Vertu de purger la bile par bas , & de le-  
ver les obstructions des tempéramens cachectiques. Ce  
remede est encore un purgatif excellent pour les per-  
fonnes robustes. Il agit avec beaucoup de promptitude,  
& va chercher les humeurs dans les parties les plus  
éloignées ; ce qui le rend d’une grande utilité dans les  
rhumatilmes & dans les goutes. Il n’est pas moins sa-  
lutaire dans l’hydropisie, à caisse de *sa* chaleur, & de  
la vertu qu’il a dléVacuerles humeurs froides & aqueu-  
*ses.* Il convient dans l'apoplexie & dans la paralysie ,  
lorfque les fibres ont besoin d’être aiguillonnées , &  
que les purgatifs font nécessaires : mais il est trop vio-  
lent pour les personnes foibles. La dofe est depuis une  
dragme jusqu’à six. Il entre dans chaque demi-once de  
cette composition de diagred & d’hermodacte, de  
chaque 15 grains. QeINCY.

CARYON, κάρυον, *une noix.* On donne ce nom à tout  
fruit , qui, finis une coquille dure , contient quelque  
substance bonne à manger. Plutarque, *Sympos.* 3 *.séitaest.*1. dit que les Anciens ont appelle le noyer *car y on,* à  
caisse qu’il appestantit les eEprits au point d’affecter  
ceux qui dorment deffous ; & que la maladie *caros* a  
pris S011 nom de cet arbre , ou l’arbre de cette maladie.

C-ARYON BASILICON, *sive* ΕυΒΟΙΟΟΝ , *sive* PERSICON,  
κάρυον βασιλικὸν, ἢ Ευ’βοικὸν, ἢ ΓΊερσικὸν, *noix de noyer.*

CaRYON **HERACLEOTICON ,** *sive* Ροντιοον **, κάρυον Ηρα-**κλειωτικὸν, ἢ *VtovSpScv^petite nelx ,* comme une *noisette* ou  
une *aveline,* ainsi appellée par les Grecs, de la Ville  
d’Héraclée dans laProVÎnce du Pont, d’où on l'appor-  
toit.

CaRYON LEPTON , seuc LEPTOCARYON, κάρυον λεπτὸν ηλεπ-  
τακάρυον, de λεπὸὸς, *petit s* le même que le précédent.

CARYOPHYLLATA , *Benoîte.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles font ailées & approchantes de celles de l’ai-  
gremoine. Le calyce est d’une seule piece divisée en  
dix parties. Les fleurs font en *rose* , à cinq pétales ;  
les femences fiant disposées en rond & terminées par  
une queue. La racine est vivace & a une odeur sort  
douce , MILLER , *Diction.*

*;ι* CAR

Boerhaave, en admet huit especes.

**CARYOPHYLLATA** , Offic. Ger. 842. *Benoîte s* Emac. 994.  
Raii Hist. .1. 606. Synop. 3. 253. Mer. Pin. 22. *Ca-  
ryophyllata vulgaris*, Benoîte commune, Park. Theat.  
136. C. B. Pin. 321. Dill. Cat. Giss 97. Tourn. Inst.  
294. Elem. Bot. 244. Boerh. Ind. A. 42. Hist. Oxon.  
2. 430. Rupp. Flor. Jen. 86. Buxb. 58. *Caryophyllata  
vulgaris , Herba Benedicta ,* Merc. Bot. 1. 27. Phyt.  
Brit. 23. *Caryophyllata vulgaris flore parvo lateo ,* J.  
B. 3.398. *Caryophyllata s Janamunda*, Chab. 172.  
DaLE.

La racine de cette plante à qui on donne le nom de *Ca-  
ryophyllata ,* parce qu’elle a l'odeur du clou de girofle ,  
est menue , dure , ligneisse, fibrée , roussâtre & a l'o-  
deur du girofle. Ses feuilles inférieures font comme  
conjuguées , & terminées par une feuille impaire , plus  
large que les autres , dÎVÎfée en trois parties. Elles font  
velues , de même que la tige , qui a deux piés de haut,  
& quelquefois couverte de petites feuilles aceom-  
pagnées de deux petites ailes à la bafe de la queue , &  
terminées par trois lobes. Les fleurs naissent au fom-  
met des rameaux; elles font à cinq pétales,de couleur  
d’or, portées fur un pédicule fort long,& garnies de  
plusieurs étamines brunes dans le milieu. Il leur fuc-  
cede des têtes arrondies, composées de plusieurs *se-  
monces* velues , applaties , terminées par une queue ou  
filet roide recourbé à son extrémité, ce qui fait qu’elles  
s’attachent aisément à tout ce qu’elles trouVént dans  
leur chemin. Cette plante vient dans les bois & le long  
des haies , & fleurit une grande partie de l'Eté.

On n’employe que *sa* racine , laquelle étant infufée dans  
du vin lui communique un gout & une odeur agréable,  
& le rend plus cordial & plus ami des esprits. Elle ap-  
passe les douleurs qui viennent du froid , ou des vents  
qui sont enfermés dans les intestins. Elle est cephali-  
que & alexipharmaque , & comme elle est manifeste-  
ment d’une nature astringente , on l'employe utile-  
mentdans les diarrhées , les flux de simg & les hemor-  
ragies, **MILLER ,** *Bot. Offic.*

La Benoîte est amere, styptlque & rougit beaucoup le  
papier bleu. Sa racine stent le clou de girofle. Le sel  
de cette plante approche du fel ammoniac ; mais il est  
fort chargé d’acide, & enveloppé de beaucoup d’huile  
essentielle & deterre. Le vin où la racine de benoîte a  
insuséest stomacal, à ce que dit Tragus , & leve lesob-  
structions du soie.Ce même vin est fort vulnéraire& dé-  
tersif. L’extrait de cette plante a les mêmes vertus, on  
l’ordonne dans les rhumatifmes , T0URNEF0RT.

2. *Caryophyllata s Alpina ; lutea.* C. B. P. 322. *Caryo-  
phyllata , Alpina, lutea, major.* M. H. 2. 430. *Caryo-  
phyllata , montana , flore luteo j magno.* J. B. 2. 398.  
*Caryophyllata, montana.* Dod. p. 137. *Caryophyllata,  
montana,* 2. et *Caryophyllata, Alpina , aureo flore,*Clusi H. 103.

3. *Caryophyllata s Alpina ; flore croceo.*

4. *Caryophyllata, aquatica , flore nutante.* C. B. Pin.  
321. *Caryophyllata s montana ,* 1. *et Caryophyllata s  
Alpina -> nutante flore.* Clusi H. 103. *Caryophyllata,  
aquatica, nutante flore, purpureo, Calathi effigie.* M,  
H. 2. 431. *Caryophyllata , aquatica ustore rubro,stria-  
to.* J. B. 2. 398.

5. *Caryophyllata, Virginiana, albo flore , minore, radice  
inodorâ.* H. L.

6. *Caryophyllata , montana , flore luteo nutante.* C. H.  
R. Par. 39. *Caryophyllata, montana.* H. Eyst. Versi  
*o.* 1. F. 5. Fig. 2.

7. *Caryophyllata , montana , flore rubro, nutante -> pro-  
lisoro.*

8. *Caryophyllata , Alpina , Chantaedryosfolio* I.M. H. 2.  
432. *Chamaedrys Alpina , cisti flore,* C. B. P. 248.  
*Chamaedrys Alpina , florefragariae albo* , J. B. 3. 290.

C À R 52

*Chamaedrys III. scu montana,* Clusi H. 351. Βοεκ-  
**HAAVE,** *Benoîte de montagne.*

CARYOPHYLLUS, *Oeillet.*

Voici quels flont fes caracteres , fuivant *Boerhaave.*

Ses feuilles font oblongues, entieres, conjuguées, ad-  
hérentes aux tiges , fans pédictiles.

Le calyce est à deux feuilles , petit, & en enferme un au-  
tre tout femblable , & au-dessus de ces deux-ci il s’en  
éleve un troisieme qui est de figure cylindrique, mem-  
braneux , & divisié en cinq parties à son sommet.

Les fleurs font à cinq pétales , les feuilles, ou pétales  
sortent du sond du calyce, & d’étroites qu’elles sont  
au commencement , elles deviennent d’une largeur  
considérable , elles sont placées en rond & fournies de  
dix étamines. L’ovaire croît fur le placenta qui est situé  
dans le fond du calyce, il est muni de deux tubes , &  
fe change en un fruit cylindrique qui est enveloppé  
dans le calyce, ouvert par le fommet, & rempli de  
petites graines souillées.

1. *Caryophyllus flore simplici,* Offic. *Caryophyllus hortensis  
simplex ,flore majore,* C. B, Pin, 218. Tourn. Inst. 331.  
Elem. Bot. 279. *Caryophyllus simplex major ,* Ger.  
Emac. 590. *Betonica coronaria sive Caryophyllus flore  
simplici sativus* , J. B. 3. 328.

Les vertus médicinales de cette espece sont les mêmes  
que celles du *Caryophyllus ruber* , dont on parlera plus  
bas.

2. *Caryophyllus , hortensis , simplex, flore majore , pallide  
purpurascente , vel incarnato >* C. B. P. 208.

3. *Caryophyllus , hortensis , simplex -, versicolor.* C.B. P.  
208. Η. Eyst. Æst. *o.* 14. F. II. Fig. 2.

4. *Caryophyllus , hortensis , simplex, variegatus , petalis  
albescentibtisstigmatibus rubris dispersis,* C. B. P. 208.  
*Caryophyllus, major ,solvestris i variegatus ,* H. Eyst,  
Æst. *o.* 14. F. 12. Fig. 1.

5. *Caryophylli hortensis ,simplicis aseore majore s amaena  
ex diversitate colorum varietas.*

*6. Caryophyllus, maximus , ruber,* C. B. P. 207. M. H.

2. 561. *Caryophyllus maximus, plenus, flore rubro -,*H. Eyst. Æst. *0.* 14. F. *6.* Fig. 1. *Tunica Officinarum.*

7. *Caryophyllus, maximus, alter, lato Porrifolio,* H. R.  
Par.

8. *Caryophyllus, maximus, variegatus*, C. B. P. 207. M.  
H. 2. 561. *Caryophyllus major, rubens et albicans usto-  
re pleno, punctulis rubentibus fortuitis adsperso* , Lob.  
Ic. 441. *Caryophyllus , multipsex, maximus , variega-  
tus ,* Η, Eyst. Æst. *o.* 14. F. 9. Fig. 1. *Betonica Co-  
ronaria, sure pleno, maximo , punctis rubris variega-  
to.* J. B. 3. 327.

9. *Caryophyllus , maximus et plenissimus s colore misto 9carneo , corniculis quibufdam carneis* , Bry , C. B. P.  
207. M. H. 2. 561.

**10.** *Caryophyllus, maximus et plenissimus ; colore vario in  
diversisfoliisscarlatina, dilutius rubente, albo.* Bry. C.  
B. P. 207. M. H. 2. 561.

11. *Caryophyllus, maximus et plenissimus, colore rubro,  
saturatiore, staminulis tribus niveis in medio,* Bry. C.  
B. P. 207. M. H. 2. 561.

12. *Caryophylli maximi } hortensis ,pleni, amplissima di-  
ve rsit as.*

13. *Caryophyllus ruber , Votonica , Tunica,* Offic. *Caryo-  
phyllus hortensis pleno rubro ,* Parli. Parad. 306. *Cario-  
phyllus multiplex.* Ger. 472. Emac. 588. *Caryophyllus  
hortensis s* Raii Hist. 2. 986. *Caryophyllus altilis ma-  
jor* , C. B. Pin. 207. Hist. Oxon. 2. 561. Tourn. Insu  
350. Elem. Bot. 279. Boerh. Ind. A. 217. *Betonica  
Coronaria sativa sisive Caryophyllus flos* , J. B. 3. 327.  
*oeillet rouge.*

Cette plante fleurit au mois de Juillet. Ses fleurs Font

*CAR*

estimées céphaliques & cordiales. On les emploie  
principalement dans le vertige , l’apoplexie , l'Epilep-  
sie & les autres affections de la tête & des nerfs ; dans la  
iynCope& la palpitation de cœur. Elles font bonnes  
pour les plaies , elles facilitent l'accouchement, & on  
les recommande dans la foibleffe d’estomac, la cardlal.  
gie & les fievres pestilentielles.

On prépare dans les boutiques, avec cette fleur , une  
conferve. Voyez *Conserva ,* un sirop.

*Sirttpus Caryophyllorum ,* Sirop d’œillets.

Prenez *d’oeillets mondés de leur partie herbeuse et blanches  
une livre-*

Faites-les infufer pendant une nuit dans deux pintes  
d’eau de pluie ; exprimez la liqueur , & faites-la  
bouillir avec deux livres de bon sucre, jufqu’à  
consistance de sirop. S. A,

On ajoute le double de sucre de la quantité de fleurs  
dans la préparation précédente , ce qui fuffit pour don-  
ner la consistance de sirop; mais comme il est besioin  
de le faire cuire long-tems avant qu’il ait aquis la cosu  
sistence nécefla-ire ; il saut avoir foin de ne point lui  
faire perdre fa couleur en poussant trop vite le feu.  
*Dispense de Londres.*

14. *Caryophyllus , plenus , miniato colore.* H. Eyst. Æst.  
*o.* 14. F. 11. Fig. 1.

15. *Caryophyllus, flore majore, dimidiatâ parte carneus->  
dirnidiatâ vero alterâ rubris et albis striis et punctis va-  
riegatus ; plenus.* H. Eyst. Æst. θ. ΐ4 F. 4. Elq- \*.

16. *Caryophyllus, multiplex , soliis florum ex rubro et  
albo dimidiaelm divisis etpunctuatis*, H. Eyst. Æst. *o.*14. F. 5. fig. 1.

17. *Caryophyllus , plenus , purpuraseens, punctatis et la-  
rimatis foliis.* H. Eyst. Æst. θ. 14. F. 8. Fig. 1.

18. *Caryophyllus, plenus, miniato colore.* H. Eyst. Æst.  
0. 14. F. 11. Fig. 1.

19. *Caryophyllus , purpureus ,flore multiplici, lacimato.*H. Eyst. Æst. o. 14. F. 11. Fig. 3.

20. *Caryophyllus, multiplex,flore albo,* H. Eyst. Æst. θ.  
14. F. 10. Fig. 1.

21. *Caryophyllus, multiplex , laciniatus, flore pleno* , H.  
Eyst. ib. Fig. 2.

22. *Caryophyllus, miilelplex, flore è purpureo rubescente ,*H. Eyst. ib. Fig. 3.

23. *Caryophyllus, plenus, laetè rubescens,in star florum ma-*/i *Persici*, H. Eyst. Æst. θ. 14. F. 7. Fig. 7.

24. *Caryophyllus , multiplex nflore carneo,* FI. Eyst. Æst.  
0. 14. F. 5. Fig. 2.

25. *Caryophyllus, purpureus nflore multiplici, profonde la-  
dniatos* fi. Eyst. ib. Fig. 3.

26. *Caryophyllusnflore minore , pleno , rubeseens, puncta-  
tus* , fi. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 4. Fig. 2.

27. *Caryophyllusj miniatus, medio albeseens,* H. Eyst. ib.  
Fig. 3.

28. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius nflore pleno, pur-  
purascente,* Flor. 2. 92. *Caryophyllus , flore tenuissime  
dissecto,* C B. Pin. 209. *Caryophyllus, plumarius nflore  
inodoro, tenuissime secto*, M. H. 2. 562. *Superba recenelo-  
rum,* Lob. Adv. 189. Obferv. 24. *Caryophyllus minorΊ*Dod. p. 174. *Caryophyllusfylvestris ,* H. Eyst. Æst. *o.*14.F. 12. 13. 14. *Betonica , coronaria , tenuissimè dise  
sectas sive caryophyllaea rsaperba, elatior, vulgaris ,* J.  
Β. 3-330. *Armerius, simplici flore ,* Clusi. H. 287.

29. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius esure pleno, albo ,*Flor. 2. 9Z.

30. *Caryophyllus , ienuifolius, plumarius, flore pleno , al-  
bo, cum corolla purpurea t* Flor. 2. 92.

31. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius nflore simplici, al-  
bo , cum duobus corniculis,* Flor. 2.92.

32. *Caryophyllus , tenuifolius, plumarius , flore simplici ,  
pallide incarnato cum duobus corniculis t* Flor 2. 92.

CAR 54

3 3. *Caryophyllus, tenuifolius > plumarius, flore simplici, al-  
bo , cum corolla sanguinea,* Flor. 2. 92.

34. *Caryophyllus , tenuifolius, plumarius ,flore simplici  
carneos cum corolla pallidepurpuraseente,* l. lor. 2. 93.

35. *Caryophyllus, tentelsolius , plumarius, serotinusnflore  
fimpUd, odoratissemo,* Flor. 2.93.

36, *Caryophylli tenuifolii, plumarii, multiplex ex varietate  
suavi pulchritudo.*

*yiso* **CARYOPHYLLUS** BaRBATUs , Offic. *Caryophyllus hor-  
tensis barbatus latifolius,* C. B. Pin. 208. Tourn. lusse  
333. Boerh. Ind. A. 218. *Caryophyllus barbatus hor-  
tensis ssimplex , latifolius,* Hist. Oxon. 2. 563. *Betonica  
coronaria latifolia petraea flore puncticulis albis notato,* J.  
B. 3. 333. *Armeria rubra lasolia,* Ger. 479. Emac.  
598. Raii Hist. 2. 99. *Armerius latifolius simplex nflore  
rubro* Park. Parad. 319.

Je ne fache point que ces especes soient de quelque usa-  
ge en Medecine. Dale prétend qu’elles emportent les  
taches des étoffes de laine, lorfqu’après les en avoir  
frottées on les lave dans Peau.

38. *Caryophyllus barbatus, hortensis , latifolius aseore al-  
bo, O.* B. Pin. 208. *Flos armerius , albustFI.* Eyst.  
Æst. θ. 9. F. 4. Fig. 1.

39. *Caryophyllus oscar b atus, hortensis, latifolius nflore va-  
riegato nflos armerius, variegatusy* H. Eyst. Æst. θ. *o.*F. 4. Fig. 3. *Caryophyllus, barbatus, hortensis,simplex,  
latifolius, flore versicolore , rubro et carneo guttato in  
eodem ramulo , seu diversicolore ex albo , rubro, et me-  
dio ,* H. 4.

40. *Caryophyllus, barbatus t hortensis asimplex, latifolius ,  
flore carneo y H. L.*

41. *Caryophyllus , barbatas , flore multiplici,* C. B. Pin.  
208. M. Η. 2. 563. *Betonica , coronariat latifolia, pe-  
traea , pleno flore rubro t vel ad purpureum accedente*, J.  
Β.3Α33. *Armerius, pleno, rubro estore y* H. Eyst. Æst,  
*o.* 14. F. 14. Fig. 1. *Armerius , pleno flore y* Gluf. H,  
287.

42. *Caryophyllus, barbatusnflore multiplici, albo ,* C. Β,  
Pin. 208.

43. *Caryophyllus, barbatusnflore multiplici, roseo,* C. B.  
P. 208.

44. *Caryophyllus t barbatus, hortensis t angustifolius s* C,  
B. Pin. 209. M. H 2. 563. *Betonica, coronaria s mi-  
nus latifolia nflore prosunde dissecto,* J. B. 3. 333. *Ar-  
merius flos t alter,* Dod. p. 176. *Colore rubro.*

45. *Caryophyllus , barbatus, hortensis, angustifolius*, cctp-  
*re niveo,* C. B. Pin. 209.

46. *Caryophyllus, barbatus j hortensis , angustifolius, colo-  
re purpuraseente, oris albis,* C. B. Pin. 209.

47. *Caryophyllus f barbatus, hortensis , angustifolius, flore  
versicolore in eodem ramulo ,* C. B. Pin. 209.

48. *Caryophyllus, barbatus,fylvestris, annuus , angustiso-  
lius, perpaucis capitulis donatus,* M. H. 2. 563. *Caryo-  
phyllus t barbatus aseylvestris*, C. B. Pin. 209. *Viola,  
barbata, anguflifoliaj* J. B. 3, 335. *a.*

49. *Caryophyllus, barbatus,fylvestris, latifolius, annuus,  
multis capsulis t simul junctis, donatus,* M. H. 2. 563.  
*Caryophyllus , fylvestris, prolifor*, C. B. Pin. 209. H.  
Eyst. Æst. *o.* 14. F. 13. Fig. 2. *Betonica, coronaria ,  
saitamos.a, solvestris*, J. B, 3. 335. iz.

50. *Caryophyllus, sinensis, supinus, leucoii folio , flore va-  
rio,* T. Ac.Reg. 1705. H.

51. *Caryophyllus, Sinensis, supinus, leucoii folio , flore ru-  
bro ,* H.

52. *Caryophyllus , Sinensis, supinus > leucoii solio nflore al-  
bo,* H.

5 3. *Caryophyllus , Sinensis, supinus, leucoii solio , flore ple-  
no >* H.

54. *Caryophyllus, repens, angustifolius,flore eleganti ra^  
bro.*

5 5- *Caryophyllus, minimus 7 muralis,* C. Β. Pin. 24. *Beto-*Dij

*y y* CAR

*me a coronaria, five Tunica minima*, J. B. 3-337. Ilcss-  
*ca minima* , Lugd. 1191. *Lychnis, minima , muralis,*M.H. *2.* 547. *Flore rubro, a. b.*

*nsi. Caryophyllus , minimus , muralis nflore albo , a. b.*

*sy. Caryophyllus, montanus , saxatilis, flore dilutè ruben-  
te >foliis angustissimis.* Micheli. Boerhaave Index alter.

**CARYOPHYLLUS SYLVESTRIS,** Ossle. *Caryophyllus splvesc  
tris vulgaris latifolius,* C. B. Pin. 209. Tourn. Inst.  
333. *Betonica coronariasive Caryophyllusflylvestris vusu  
gaelissimus,* J. B. 3. 334. *Betonica coronaria vulgatissi-  
ma ,* Chab. 441. *Armeria alba,* Ger. 478. Emac.  
597. Raii Hist. 2. 990. *An armerius latifolius flore ru-  
bro, saturo, holoserico ?* Parla Parad.

Cette plante croît dans les pâturages & les lieux incultes  
& fleurit au mois de Juin. On prétend qu’elle est bonne  
pour le calcul & l’épilepsie prisie dans de l'eau d’arête-  
bœufou de lis des vallées. DaLE.

Outre les *œillets* dont nous venons de parler, il y a enco-  
re quelques aromates à qui on donne ce nom.

Le premier est le

CaRYGPHYLLUs , Offic. *Caryophyllus aromaticus fructu  
oblongo,* C. B. Pin. 410. Breyn. Prod. 2. 25.Raii Hist.  
2. 1508. *Caryophyllus aromaticus vulgaris* Jonsi.  
Dendr. 174. *Caryophyllus aromaticus ,* Ogilb. Chili.

I. 223. *Caryophyllus aromaticus Indiae Orientalis,fruc-  
tu clavato , Monopyreno,* Pluk. Almag. 88. Phytog.  
Tab. 155. *Caryophyllus Indicus,* J. B. 1. 423. *Caryo-  
phylli,* Chab. 32. Parla Theat. 1577- *CaryophyUi veri  
Clusii, Ger.* 1351. Emac. 1535. *Caryophylli aromati-  
ci ,* Mont. Exot. 9. *Ts-hinka*, Pif. Mant. A. 177.  
DaLE. *Girofle.*

*Les clous de girofle sont* des fruits d’un brun noirâtre, de  
la figure d’un gros clou quelque peu émoussé , aVec  
quatre petites cornes à l'on siommet, du milieu des-  
quelles s’éleve une petite tête ronde, cretsse & friable  
qui tombe aisément. Ils ont un gout chaud , aromati-  
que très-agréable. L’arbre qui les porte a les mêmes  
feuilles que le laurier, excepté qu’elles font d’un tissu  
plus ferme & plus épais. Il croît dans les lises Molu-  
ques dans les Indes Orientales.

Les Medecins attribuent aux *clous de girofle* la vertu d’é-  
chauffer & de dessécher. Ils font cordiaux , céphaliques  
& stomachiques , bons pour arrêter le vomissement,  
pour fortifier l'estomac, pour chaisier les vents, pour  
préVenir les défaillances. L’huile qu’on en tire par la |  
distilation appaife le mal de dents, lorsqu’on y trcm- j  
pe du coton & qu’on le met dans le creux de la dent.

La simule préparation que l'on trouVe dans les boutiques  
est l’huile distilée des *clous de girofle.* MILLER , *Bot.  
Oisse.*

On vend deux fortes de *clous de gireste* dans lesspoutiques.  
Les premiers l'ont *lus girofles* proprement dits, qui sirnt  
des fruits desséchés avant leur maturité,de la figure d’un  
clou , anguleux, aîlés , de couleur de rouille , armés à  
leur fommet de quatre petites pointes en forme d’étoi-  
le, du milieu defquelles s’éleve une petite tête creufe  
& convexe d’où fort une fleur d’un gout acre , un peu  
amer & agréable , & d’une odeur très-pénétrante. Les  
Eeconds font ce qu’on appelle meres de girofles , *anto-  
phylli,* qui ne different des préeédens que parce qu’ils  
font venus à maturité. Ils ont la figure d’un clou, ils  
fiont noirs & semblables aux premiers , excepté qu’ils  
fiant plus épais & plus enflés , & qu’ils contiennent  
fous une écorce fort dure une graine oblongue de cou-  
leur brune. On doit choisir les *clous de girofle* fort odo-  
rans & qui donnent, lorsqu’on les presse, une eEpece  
de liqueur huileuse. Les meres *des girofles* fiant très-ra-  
res dans les boutiques.

Le *clou de girofle* est cordial, céphalique & stomacal, il  
possede une qualité chaude, dessiccative & dsscussive ,

CAR 56

ce qui fait qu’on s’en stert dans la lipothymie , le  
mal de dents, le vertige, les affections de l'utérus , la  
contagion, & dans les maladies oceasionnées par les  
crudités de l’estomac. DaLE.

*Huile distilée de clous de girofle.*

Le *clou de girofle* est d’une nature tout-à-fait extraordi-  
naire. La plus grande el'pece porte *sa* semence fort  
près de sim fommet, & la petite qui n’en produit au-  
cune, contient une telle quantité d’huile acre & bal-  
samique, que lorsqu’elle a acquis *sa* maturité, & pour  
peu qu’elle soit échauffée , elle en donne une qui est  
extremement odorante & pénétrante,quand on laprese  
fie avec le doigt ou qu’on la pique avec une aiguille. Il  
est incroyable combien les *doits de girofle* contiennent  
d’huile quand on les apporte des Indes & qu’on vient  
à les déballer, & rien ne leur est comparable à cet  
égard. Il ne faut pour s’en convaincre.qu’en faire disti -  
ler quelques-uns d’entiers par l’alembic à un feu affez  
fort, avec douze fois autant d’eau commune : il s’éle-  
vera une eau trouble, épaisse, de couleur de lait, & en  
même tems une grande quantité d’huile jaunâtre,qui se  
précipite & s’amasse au fond de l’eau. Lorsqu’il fie *se-  
ra* élevé les deux tiers de l’eau, on changera le réci-  
pient, on en ajoutera autant de nouvelle , & conti-  
nuant la distilation , on aura une eau qui tiendra quel-  
que peu de la vertu aromatique du *girofle.* On mettra  
toutes ces eaux à part, pour s’en fervit à la place d’eau  
commune dans les distilations que l'on fera de la mê-  
me huile. Il reste au fond de la cucurbite une liqueur ,  
brune, épaisse, fans odeur, d’un gout acide & quel-  
que peu austere, qui ne possede aucune des vertus du  
*girofle,* quoique les clous qui restent confervent leur  
premiere forme & leur premiere figure au point de ne  
pouVoir plus être distingués lorsqu’ils sirnt demi secs,  
de ceux dont on n’a point encore tiré l’huile ; & ce qu’il  
y a de particulier,c’est qu’ils prennent l’odeur & le gout  
de ceux-ci, en s’imprégnant de l’huile qu’ils contien-  
nent. de forte que les Marcharsss n’ont pas beaucoup  
de peine à les saire passer pour naturels. L’huile ainsi  
distilée parole toujours quelque peu mucilagineuse ; de  
forte que lorsqu’on veut l.laVoir claire à la premiere  
distilation , il Eaut employer de la saumure au lieu  
d’eau commune, & la distiler après l’avoir mise en di-  
gestion pendant deux ou trois semaines : mais pour  
lors on ne sauroit si bien examiner le résidu.

*R E M A R QU E.*

Cette huile estextremement chaude & même caustique;  
ce qui la rend très-propre aux tempéramens froids &  
dans les maladies de même nature, quand on fait l’em-1ployer avec prudence. Elle est encore excellente pour  
ranimer les efprits , foit qu’on en use intérieurement  
ou extérieurement. Mais il est étonnant que cette hui-  
le perde si-tôt ses esprits quand on la laisse à découvert,  
& qu’elle dégénere à la fin en une fubstance grasse,  
vifqueufe & inactive , tandis que les clous de girofle  
confervent leur esprit malgré la chaleur violente du  
pays où ils croissent. Cette huile est encore plus pe-  
fante que l’eau ; de forte qu’elle *se* précipite au fond  
fans rien perdre deses vertus.Il n’en est pas de même des  
huiles que nous avons en Europe, & il n’y a que celles  
de l'Asie, de l’Afrique & de l’Amérique, furtout celles  
des plantes aromatiques, telles que les *clous de girofle,*la canelle, le gayac & le fassafras qui possedent cette  
propriété. Cependant cette huile, malgré fa pefan-  
teur, devient volatile par le moyen de l'eau bouillante,  
& s’éleve avec fes vapetlrs. Enfin , il est remarquable  
que les plantes qui contiennent une si grande quantité  
d’lfuile aromatique, ne paroissent point alcalines dans  
le résidu que laisse la distilation ; mais acides , austeres,  
froides & très-fixes , comme si c’étoit afin de retenir  
cette huile, qui pourroit d’elle-même devenir trop vc-  
latile. BoeRHaave, *Chymie.*

57 CAR

Hoffman recommande un plumasseau de charpie trempé  
dans de l’huile de *clous de girofle,* dissoute dans de  
l’esprit de vin rectifié, comme un topique excellent  
pour arrêter les progrès de la gangrène.

Une autre efipece de *Caryophyllus,* est la

CassIa CARYOPHYLLATA , Offic. *Cassia Caryophsillata,  
cortex Caryophylloides,* Mont. Exot. 8. *Caryophyllus  
folio et fructu rotundo* , Breyn.Prod. 2.26. *Caryophyllus  
folio et fructu rotundo, Caryophyllon Plinii*, C. Β. Pin.  
411. Jons. Dendr.I76. *Caryophyllus aromaticus Indiae  
Occidentalis, foliis & fructu rotundis, dipyrenis femini-  
bus ferè orbiculatis planis,* Pluk. Almag. 88. Phytog.  
I55.Tab-3. *Amomum quorumdam,sorte Caryophyllon  
Plinii,* Ger. Emae. 1610. *Amomum aliud quorumdam,  
et Caryophyllon Plinii Clusio suspicatum ->* Parle. Theat.  
1567. *Amomum quorumdam odore Caryophylli,* J. B.  
2. 194. Raii Hist. 2. 1507. *Xocoxochitlseu Piper Ta-*iirsoicHem. 30. Laet. 277. *Piper Chiapae,* Redi Lat.  
132. DaLE.

Cette plante est très-commune dans l’Ifle de Cuba, &  
dans les autres parties des Indes Occidentales. Son  
écorce, qui est d’usage en Medecine, est mince, de  
couleur de rouille quand on en a ôté la peau extérieure,  
& en forme de petits tuyaux : elle est d’un gout acre,  
piquant, aromatique, & d’une odeur femblable à celle  
du girofle. On vend dans les boutiques le fruit de cet  
arbre pour le *carpobalsamum,* ou, fuivant d’autres,  
pour *s amomum.*

Ce fruit est une baie ronde , noirâtre, un peu plus grosse  
qu’un grain de poivre, aVec un œil à son fommet, &  
contient fous une peau fort mince & une fubstance  
fpongieufe, deux femences noires d’un gout & d’une  
odeur approchante de celle *do girofle.* Elle estcéphali-  
que, cordiale, & posscde les mêmes vertus que ce der-  
nier. *T)ale , Pharmacolyg.*

La troisieme efpece est la

*Pimenta ,* Offic. *Piper Jamaicense qtelbus.dam , odoratum  
Jamaicense nostratibus,* Raii Hist. 2. 1507. *Myrtus  
arborea, foliis laurinis aromatica* , Tranf. Philofoph.  
Abr. p. 663.N. 192. Cat. Jamaic. p. 161. Hist. 2.76.  
Tab. 171, Raii Dendr. 33. *Caryophyllus aromaticus  
Americanus, lauri acuminatis soliis, fructu orbiculis -,*Pluk. Almag. 88. Phytog. 155. Tab. 15 5. *Piper Caryo-  
phyllatum, Piper Jamaicense,* Mont. Exot. 9. *Cocculi  
Indi aromatici,* Muf. Regiæ Societ. *Poivre de la Jamaï-  
que.* DaLE,

Le *Myrtus arborea foliis laurinis aromatica Pimenta ,*ou *Poivrier de la Jamaïque*, a fon tronc de la grosseur  
de la cuisse, de la hauteur environ de trente piés, cou-  
vert d’une écorce lisse, verdâtre, poussant de tous côtés  
des branches dont les extrémités font terminées par  
des feuilles de différentes grosseurs, les plus larges  
ayant quatre ou cinq pouces de long fur deux ou trois  
de large au milieu, & étant terminées en pointe , lisses ,  
minces, lussantes, fans découpures, d’unverd foncé,  
& portées fur de longues queues, d’une odeur forte  
quand on les pile, & en tout semblables à celles du  
laurier. Aux extrémités des tiges naissent des bouquets  
de fleurs, dont chacune est portée fur sim pédicule.  
Ces fleurs flont composées de quatre pétales de couleur  
verte, repliés en arriere, au milieu desquels font plu-  
sieurs étamines de la même couleur. A ces fleurs fuc-  
cedent des baies disposées en grappes, dont l'extrémité  
est terminée par une couronne composée de quatre pe-  
tites feuilles ; elles font plusgroil.es que celles dugé-  
nevrier, grifâtres quand elles commencent à parcître;  
mais noires, lisses & luisantes quand elles font mûres.  
Elles contiennent fous une chair molle, verte, aroma-  
tique & piquante, deux gros pépins séparés l’un de l’au-  
tre par une membrane, de figure demi-fphérique, &

CAR 58

qui jOÎnts ensemble compofentune fcmencesphériquc;  
ce qui fait que Clusius enfaltune femence diVisibleen  
deux parties.

Cet arbre croît dans les montagnes de Piste de la Jamaï-  
que, furtout dans sa partie septentrionale, où on le  
cultÎVe préférablement à tout autre, à caisse du profit  
que rapporte fon fruit, dont on envoie une grande  
quantité en Europe.

Il fleurit aux mois de Juin , de Juillet & d’Août, plutôt  
ou plus tard, fuivant la situation des lieux, & leplus  
ou moins de pluie qu’il tombe ; & fon fruit mûrit aussi-  
tôt que les fleurs ont paru : cependant il a plutôt acquis  
fa maturité dans les lieux qui fontàdécouvert,quedans  
ceux où il y a beaucoup de bois.

Il ne faut pas beaucoup de préparation pour conferver ce ,  
fruit & pour le préparer, & ce font les Negres eux-mê-  
mes qui en prennent foin, lls montent fur l'arbre &  
arrachent les jets avec le fruit encore verd , les feuilles  
& les baies qui font mûres ; après quoi ils les expofent  
au soleil depuis le matin jusqu’au foir pendant plusieurs  
jours, les étendant fur des draps, les remuant de tems  
en tems,& les mettant à couvert de la rosée qui est forte  
dans ce pays.Par ce moyen, ce fruit se ride, fe desseche  
& acquiert une couleur brune; & en cet état on lepor-  
te au marché. Sa grosseur ordinaire est la même que  
celle du poivre noir ; & il a à peu près le gout & l'o-  
deur du *girofle,* des baies de genevrier , de la canelle &  
du poivre, ou plutôt une odeur qui tient de toutes cel-  
les-là , ce qui lui fait donner le nom de *toute-épice.* On  
fépare avec foin les baies qui font mûres de celles que  
l’on veut garder, parce que leur chair les empêche de  
fe conEerver ; & de-là vient qu’on les envoie encore  
vertes en Europe, ce qui a donné lieu aux Naturalistes  
de les prendre pour *lofructu umbilicato sicco.* Plus elles  
fiant petites & odorantes, & plus elles font estimées.

Ce fruit distilé avec l’eau *per vesicam* , donne une huile  
chymique odoriférante, qui fe précipite dans l'eau  
comme celle des *clous dx girofle.* Cette épice passe à  
juste titre pour la meilleure & la plus tempérée de tou-  
tcs celles dont on fe fert,& mérite qu’on en fasse un  
plus grand tssage qu’on n’en a fait jusqu’ici. Car c’est  
de toutes celles qu’on noqs apporte des Indes la plus  
propre pour aider à la digestion , pour atténuer les hu-  
meurs , pour échauffer & fortifier l’estomac , pour  
chasser les vents, & pour les rendre moins incommodes  
aux intestins.

Les Droguistes la vendent aujourd’hui pour le *carpobal-  
samum* ; ce qui vient, à ce que je crois, d’Hernandez ,  
qui dit qu’on peut la lui fubstituer. Elle ne ressemble  
pas tout-à-fait cependant à ce fruit ; elle est plus odo-  
rantc , moins astringente & moins balfamique. Clusius  
dit qu’étant mâchée, elle guérit la puanteur de l’halei-  
ne. Joan. de Barri dit, qu’elle est un ingrédient que  
les Habitans de la nouvelle Efpagne employeur dans le  
chocolat. Et François Vria qui l'apporta de ce pays ,  
& la donna à Redi, assure qu’on la recommande contre  
l’cpilcpsie & la goute fereine ; mais qu’il en a fait l'ese  
fai fur plusieurs perfonnes fans aucun succès. Il la croit  
cependant stomacale & céphalique , étant prise en peti-  
te quantité.

Clusius l'a prisie pour le *caryophyllon* de Pline, & d’autres  
pour *s amomum :* mais il n’y pas d’apparence que les  
Anciens en aient eu connoifla-nce , puisqu’elle ne croît  
point ailleurs que dans les Indes Occidentales.

Hernandez a raision de décrire cette espece fous le nom de  
*Kocoxitefeu Piper Tavasei ,* puisqu’elle est tout à-fait  
conforme à fa defcriptlon, à l’exception de la fleur.  
Peut-être est-ce l'arbre que Pifon décrit sous le nom  
*d’Anhttiba miri. Plellosc Transe Abr.*

CARYOTI , καρυωταὶ, est le nom que Galien, *de Al.  
Fac. Lib. II. cap. 26.* donne aux meilleures dattes, ou  
fruit du palmier qui croît dans la Syrie & dans la Pa-  
lcstine.

CAS

; C A S A M U M, κάσαμον dans Myrepfe & les Auteurs

CAS

Grecs des derniers siecles1, est le nom du κυκλαμηνάῖα  
*( cyclamen. )* F υ *C* H s I υ s , *in Myrep. Antidot. cap,*412.

CASCARILLA , diminutif de *casoara,* qui en Espa-  
gnol , signifie écorce ou coquille. La drogue la plus  
connue fous ce nom est l'écorce du Pérou , que l’on  
nomme à la Douane *cascarilla.* Quelques perfonnes  
qui ignoroient apparemment la Vraie signification de ce  
nom , l’ont donné à quelques autres écorces, ce qui a  
causé quelque confusion dans la matiere médicale.

L’écorce à qui Dale donne ce nom , est le

*Cortex thuris,* Offic. *Cortex thuris nonnullis dictus, vel  
thymiama)* Raii Hist. 2. 1841. *Elaterii Pharmacopol.  
vel Elatherii cortex i Thymiama* , Schrod. 4. 166. *Case  
carillay* Ind. Med. 29. *Schakarilla, Chakarilla,* Mont.  
Exot. 8. *Kina-kina aromatica Palode Calenturas. Case  
carilla, cortex Elateriirsiveseacarilla ossecinarum. Cor-  
tex Peruvianus griseus,sive spurius,* Geoff. Tract. 307.  
*Storax rubra ojfirinarum,* C. B. Pin. 452. Jonf Dendr.  
127. *Thus Judaeorum*ParK. Theat. 1602. *Chacril* ou  
*Casearille.*

On nous apporte cette écorce des Indes Orientales, &  
d’une des Isies de Bahama dans l’Amérique, appellée  
*Elatheria.* Elle est roulée en petits tuyaux , & en pe-  
tits morceaux de l’épaisseur de la cannelle, de couleur  
de rouille de fer en dedans, d’un gout acre , aromati-  
que & amer, & d’une odeur fort agréable lorsqu’on la  
brûle. Elle est ordinairement dépouillée de *sa* premie-  
re écorce, qui est rude & de couleur cendrée. La meil-  
leure est celle qui est épaisse, grasse, odorante, lisse &  
Fans la moindre âpreté; on l’emploie dans lessumiga-  
tions à cause de sim odeur agréable, & pour remédier  
aux contractions spasinodiques de l’utérus.

Quoique cette drogue soit appellée *cortex thuris* ; c’est-  
à-dire , écorce d’encens, dans les boutiques ; cependant  
les Naturalistes ne siont point d’accord stur l’arbre dont  
on la tire. Quelques uns Veulent qu’elle Toit le νάσκα-  
φθος, ou νάρκαφθος de Dloscoride, *Lib. I. cap.* 22.  
que cet Auteur dit être uneespece d’écorce des Indes,  
femblable à celle du mûfier, & que l’on emploie dans  
les parfums à caufe de sim odeur. Cæsiilpin la prend  
pour l’écorce extérieure de l'arbre qui produit la muse  
cade ; Amatus pour cette el'pece de calambac que les  
Portugais appellent *lignum aqtellae,* bois d’aigle; Par-  
KÏnson croit que c’est l'écorce de l’arbre qui produit  
l’encens. Quoique je ne Veuille rien décider là-dessus,  
je ne saurois être du sentiment de C. Bauhin & de  
Bellonius qui prétendent que cette écorce est la même  
que le storax rouge des boutiques. DaLE.

Je ne déciderai point si l’écorce dont Dale fait mention,  
& qu’il dit venir des Indes orientales, est la même que  
l’écorce du Pérou connue aujourd’hui.fous le nom de  
*casearille,* ou si elle est différente. Juncher, Valen-  
tini & quelques Auteurs Allemands, la confondent  
aVec l’écorce de Winter ( *Cortex Winteranus. )*

La defcription sillVante de la *casearille,* que je tire des  
*Mémoires de l’Académie Royale des Sciences* , est la  
meilleure que j’aie enccre Vue.

Le *chacril,* remedepeu connu, & dont les LiVres qui  
traitent des drogues médicinales , du moins ceux de  
ce pays-ci, ne font nulle mention, est une écorce affez  
ligneufe, épaiffe depuis une ligne jufqu’à une ligne  
& demie, de la couleur à peu près du quinquina ordle  
naire , d’un brun plus pâle, moins compacte, & plus  
friable, d’un gout amer, un peu styptlque , piquant la  
langue aVec affez d’acrimonie, & laissant à la fin une  
impression d’amertume mêlée de quelque chofe d’aro-  
matique. Cette écorce est couVerte d’une pellicule  
blanchâtre, mince & insipide, ridée & sillonnée loge-  
rement en dicers fens. C’est l'éeorce d’une plante du  
Pérou qu’on ne connoît point encore.

CAS 60

Elle a tant de ressemblance au quinquina , que, comme  
on en compte présentement jtssqu’à six especes, on la  
met pour une sieptieme. Aussi quelques-uns la nom-  
ment-ils *Kina-kdnaspuria oiisalsa,* ou *Kina-kjaa urens*ou *Kina-kina odorifera.* Elle porte chez les Droguif-  
tes le nom de *cortex elaterii* , fans doute par rapport à  
sion amertume piquante , semblable à celle de *Felate-  
rium :* mais d’ailleurs , il n’y a point d’apparence ,  
que cette écorce soit celle d’un concombre sauVage.  
Le nom de *chacril* dont nous nous servons, Vient de  
l’Espagnol *chacarilla* ou *cascarilla.*

Malgré sa ressemblance aVec le quinquina, le *chacril* en  
dissere beaucoup. Au gout il est plus amer, plus acre,  
& preEque brûlant ; au lieu que le quinquina est d’une  
amertume plus désagréable, &a plus d’astriction ou de  
stypticité. Le *chacril* échauffé ou brûlé donne une  
agréable odeur aromatique que n’a point le quinquina.  
Enfin le *chacril* allumé à la bougie , jette une fumée  
épaiffe & beaucoup de fuliginosités , & ce qui en reste  
est un charbon bourfoufflé & raréfié, pareil à celui des  
résines brûlées, ce qui marque une grande quantité de  
matiere résineufe par rapport à ce que le quinquina cm  
peut contenir.

De-là M. Boulduc le fils , qui Voulut étudier la nature  
& les effets du *chacril,* jugea qu’il donneroit par l'es-  
prit de νΐη beaucoup d’extrait résineux ; & en effet une  
once en donna cinq gros d’un gout amer, piquant &  
aromatique, le même que celui du mixte & d’une bel-  
le couleur de pourpre. M. Boulduc ne connoît point  
de Végétaux qui donnent tant d’extrait. A peine d’une  
once de quinquina en tire-t-on Vingt grains. Le marc  
defféché pefoit trois gros , & n’étoit plus que la partie  
terreufe & fixe du *chacril.* Il paroît par-là que le mixte  
en petite quantité doit aVoir beaucoup de Vertu.

Feu M. Fagon aVoit dit plusieurs fois à M. Boulduc, que  
dans le tems où le quinquina étoit encore rare en Fran-  
ce, il aVoit fouVent employé le *chacril* aVec fuccès  
dans les fleVres intermittentes. Apparemment fa par-  
tie résineuse & pénétrante, divise & atténue les matie-  
res mal cuites, épaisses, visquetsses qui font le levain  
de la fieVre. Ce fébrifuge a cet aVantage fur le quinqui-  
na qu’il agit en plus petite dofe, & n’a pas befoin d’ê-  
tre si long-tems continué.

En général M. Fagon, au rapport de M. Boulduc , étoit  
si persuadé que dans les fébrifuges c’est la partie rési-  
neufe qui agit le plus pour la guérifon de la fleVre,  
qu’il faifoit fouVent faire une infusion du quinquina  
avec l’eau-de-vie, pour l’ajouter aux infusions ordi-  
naires & hâter par-là l’effet du quinquina. Quelques-  
uns y ajoutent d’autres matieres résineufes en fuÎVant  
la même idée.

Apinus , fameux Medecin & Profeffeur à Astorf, paroît  
être le premier qui ait employé le *chacril* en teinture ,  
ou en infusion pour les fieVtes épidémiques & catarrha-  
les , & en fubstance pour les fieVres ordinaires. L’illuse  
tre M, Stahl, Medecin du Roi de Pruffe, a étendu sim  
tssage aux pleurésies , aux péripneumonies & à ces toux  
acres & conVulsiVes qu’on appelle *quintes.* C’est encore  
en incisiant& en atténuant les Visicosités, que le *chacril*produit sies bons effets. Par la même raision, il est fort  
utile dans les cas où il faut aider ou augmenter la transe  
piration.

M. Boulduc a éprouVé lui - même la vertu du *chacril*dans des coliques venteuses , dans des affections hysté-  
riques & hypocondriaques, qu’on appelle communé-  
ment vapeurs.

Mais il est bon de remarquer, que s’il ne s’agit que de  
fubtilifer des liqueurs, la teinture de *chacril* fuffit,  
parce qu’elle contient tout le résineux ; que s’il faut de  
plus rétablir & affermir le ressort de quelques parties  
qui ont été secouées, agitées, tiraillées, il faut le cicz-  
*cril*en fubstance, parce qu’on a besoin que *ses* parties  
terretsses & styptiques , fassent leur office d’astrin-  
gent.

Le *chacril* en fubstance réussit pour les hémorrhoïdes in-

6ι CAS

ternes, qui ont peine à flucr, pourvu que le malade ait  
l’habitude du corps un peu grasse.C’est qu’alors le tissu  
de la peau n’étant point trop serré, le *chacril* augmen-  
te la tranfpiration, toutes les liqueurs ont plus de li-  
berté & les hémorrhoïdes s’ouvrent. Peut-être aussi le  
*chacril* contribue-t-il à les faire couler en refl'errant les  
vaisseaux qui contiennent le fang hémorrhoïdal. M.  
Boulduc a été témoin du fait.

Mais ce qu’il a vu de plus partieulier & de plus avanta-  
geux au *chacril,* c’est le grand fceours dont il a été dans  
les dyssenteries de 1719. foit qu’elles aient étéaccom-  
pagnées de fievres ou non.

*L’ipecacuanha* s’y est presque dcshonoré, & le *chacril* y  
a acquis beaucoup de gloire , ce qui ne tire pourtant  
pas à conséquence pour une autre année : car malheu-  
reufement il n’est que trop certain qtle d’une année à  
l’autre les maladies qui ont le même nom font diffé-  
rentes.

M. Boulduc a reconnu qu’au\* lieu que *Vipecacuanha  
Se* les autres végétaux émétiques, laissent un long ab-  
battement & beaucoup de foiblesse d’estomac , le *cha-*crilremet l’estomac fort promptement & lui rend tou-  
te fa force. Le voilà donc qui a les vertus de fes deux  
compatriotes, le quinquina & l’ipecacuanha , & qui  
les a peut-être avec quelque avantage tant sur l'un que  
fur l’autre. M. Boulduc, *Histoire de s Acad. Royale des  
Sciences, ann.* 1719.

CASCHU. Voyez, *Catechu.*

CASEUS, τυρὸς, *Fromage.* Le *fromage* quand il estnou-  
veau & non falé , est nourrissant, agréable à l’estomac  
& facile à digérer. Il engendre de la chair , & tient le  
ventre libre. *LO fromage* est plus ou moins bon , suivant  
la qualité du lait avec lequel on l’a fait. Etant cuit , |  
exprimé & roti enfuite , il acquiert une qualité astrin- I  
gente. Appliqué Eur les yeux en forme decataplafme, il  
en appaise l’inflammation , & en dissipe les meurtrisse!-  
res. *Le fromage* nouveau &falé nourrit mcins car ( au  
lieu de ἐυτροφώτερος, je lis ἀτροφώτερος avec Saracenus ,  
& le sens Péxige , ) il amaigrit, nuit à l’estomac & dé-  
range le ventre & les intestins; mais il est astringent  
quand il est vieux ou rance. Le babeurre est extreme-  
ment nourrissant pour les chiens. DwscORIDE, *Lib. II.*

*\_ cap.* 29.

*Le fromage* reçoit une acrimonie de la presiure qu’on y  
met, & dépofe toute fon humidité , fur-tout quand on  
le garde long-tems ; pour lors sion acreté augmente ,  
& il acquiert une qualité plus chaude & plus ardente.  
C’est ce qui fait aussi qu’il altere davantage ; qu’il Ee  
digere difficilement, & qu’il engendre de très-mauvais  
fucs. Quoique *lcfromage* possede une qualité acrimo-  
nietsse & atténuante , qui est naturelle aux alimens  
grossiers , il n’en est pas pour cela moins malssain ;  
car il nuit beaucoup plus par la mauvaise qualité de  
fon sifc & par Ea chaleur brûlante,qu’il n’est utile par fa  
vertu atténuante , qui ne rend pas son siic moins dif-  
posé à engendrer des calculs dans les reins; nous avons  
fait voir que le calcul Ee forme dans les corps dont les  
fues font épais & accompagnés d’une chaleur ignée. On  
doit donc s’abstenir de cette efpece *de fromage ,* parce  
qu’il ne fedigere,ni ne fe distribue pas comme il saut,  
qu’il ne passe pas aisément & qu’il engendre de mau-  
vais fucs. *Lcfromage* qui n’est ni vieux ni acre est mau-  
vais, mais cependant moins nuisible que l’autre. De  
tous *lcsfrornages,* le meilleur est celui que l'on fait à  
Pergame , & dans la Mysie, au-dessous de Pergame, &  
que les Habitans appellent ( ὀξυγαλάκτινος ) ; il est fort  
agréable, fort ami de l’estomac, & fe digere aisément.  
Son fuc n’est ni mauvais ni grossier , comme l’est ordi-  
nairement celui de toutes les efpeces *de fromages.* On  
l’estime beaucoup à Rome, où on le Eert Eur les meil-  
leures tables, Eous le nom de *Bathys.* On trouve encore  
de sort *'ooroscomage* dans quelques autres pays.

Puis donc qu’il y a une si grande différence entre *lcS fro-  
mages ,* tant par rapport à la nature de l'animal dont  
on tire le lait, que par rapport à la maniere de le faire,  
fans compter le tems qu’on lla gardé , je vais tâcher de

CAS 62

renfermer toutes leurs propriétés fous certains chefs ,  
pour que l'on puisse plus aisément distinguer le bon  
*fromage* d’avec le mauvais. On peut réduire en géné-  
ral ces propriétés à deux , dont la premiere regarde la  
fubstanee*dufromage,* qui peut être dur ou mou, po-  
reux ou ferré , gluant ou Eriable. L’autre regarde le  
gout, car on trouve *desfromages* aigres, on en trouve  
aussi qui Eont acres, gras , doux , ou qui tiennent de  
tous ces gouts ensemble.

*FO fromage* mou est préférable à celui qui est dur , celui  
dont la substance est rare & lâche , à celui qui est plus  
ferré & plus compacte : mais comme le *fromage* peut  
péeher par être trop gluant, comme par être trop fria-  
ble , il vaut mieux en choisir un qui tienne le milieu en-  
tre ces deux qualités. Quant aux distinctions qui naise  
stent du gout, il vaut mieux que le *fromage* pcche par  
trop de douceur que par trop de force, & qu’il foit mo-  
dérément fal'é , que s’il ne l'étoit point du tout, ou qu’il  
le fût trop. On connoît encore que *lcfromage* est bon  
quand il ne caufe aucun rapport ; car celui dont on perd.  
le gout fur le champ , est plus fain que celui dont le  
goutfe conserve long-tems dans la bouche, parce que  
ce dernier est beaucoup plus difficile à digérer, & ne  
reçoit de l'altération que difficilement, & l’on sait que  
la coction des alimens est nécessairement suivie de  
l’altération de toutes les qualités dont nous venons  
de parler. GaLIEN , *de Aliment. Facult. Lib. III.  
cap.* 17.

Le *fromage* nourrit beaucoup , aide à la digestion , & pro-  
duit plusieurs autres bons effets, étant pris en petite  
quantité.

Quand il est trop nouveau , il est difficile à digérer, ilpefe  
fur l’estomac & caufe des vents & des obstructions.  
Quand au contraire il est trop vieux , il échaufe  
4 beaucoup par *sa* grande acreté ; il produit un mau-  
vais stuc , il a une odeur désagréable , & il rend le  
ventre paresseux.

11 contient beaucoup d’huile, médiocrement de sed essen-  
tiel, peu de phlegme & de terre.

Il convient en tout tems aux jeunes gens qui font beau-  
coup d’exercice,& qui ont l’estomac bon : mais les vieil-  
lards , les perfonnes d’un tempérament délicat, &  
ceux qui ont quelque atteinte de pierre ou de gravelle ,  
doivent s’en abstenir, ou du moins en user modéré-  
ment.

*LO fromage* n’est autre chosteque le caillé du lait séparé  
du *serum 8c* endurci par une chaleur lente.

On doit regarder le *fromage* comme la partie du lait la plus  
grossiere & la plus compaéte : de-là on peut juger qu’il  
nourrit beaucoup , & qu’il produit un aliment stolide ;  
mais qu’il est difficile à digérer, quand on en useavee  
cxcés. Quoique néantmoins il puisse aider à la digesc  
tion, étant pris en petite quantité.

On peut faire *lcfromage* 011 avee du lait dont on a aupara-  
vant sépare,la partie butyreufe, ou avec le lait chargé  
encore de cette partie. Dans le dernier cas *lcfroma-  
ge* est beaucoup plus agréable que dans le premier , à  
caufe de cette partie cremetsse, ou butyreufe qui est la  
portion du lait la plus exaltée , & la plus remplie de  
principes huileux &de Eel volatil.

Le *fromage* sait avec le lait de vache est celui dont nous  
nous l.ervons le plus ordinairement. Il est d’un gout fort  
agréable ; il nourrit beaucoup , mais il se digere & il le  
distribue un peu difficilement. Quelques-uns préten-  
dent que *lcfromage* de brebis eft préférable à ce pre-  
mier, parce qu’il fe digere plus aisément, qu’il n’est pas  
d’une fubstance si grossiere ni si compacte : néant-  
moins il ne nourrit pas tant que *lcfromage* de vache.

On fait encore *dufromage* avec le lait de chevre ; mais ce  
*fromage* est peu estimé. Cependant il fe digere & ilfe  
distribue assez aisément. Il y a plusieurs autres laits  
dont on peut faire aussi d’autres fortes de *fromages.*Nous n’en parlerons point ici, parce qu’ils ne l'ont  
point en tssage parmi nous.

Quand *lcfromage* est encore trop nouveau , il est mou ,  
viEqueux, & chargé d’humidité. C’est pourquoi il est

CAS

pour lors pestant fur l’estomac. Venteux, & difficile à  
digérer. Cependant il nourrit beaucoup & lâche mé-  
diocrement le Ventre. Quand au contraire le *fromage*est Vieux, il estsiec, piquant , & brûlant scir la langue ,  
d’une odeur forte & defagréable , & propre à produire  
plusieurs mauVais effets , dont nous aVons parlé. En un  
mot *lc fromage* Vieux n’est point reconnoiffable de ce  
qu’il étoit étant nouveau , & Matthiole paroît être  
perfuadé qu’il ne conVient en cet état qu’aux gou-  
teux , étant appliqué extérieurement siur les parties où  
ils reffentent de grandes douleurs. Cet Auteur pour  
appuyer sion opinion cite quelques malades quife font  
parfaitement bien trouics de ce remede.

Concluons donc que lef *romage* qui n’est ni trop Vieux ni  
trop nouVeau est le plus falutaire de tous. UEMERY,  
*Traité des Alimens.*

Tout le monde fait que l’huile deVÎent acre & rance en  
vieillissant : la mêmechofe arrive au meilleur *fromage,*c’est-à-dire , à celui qui contient le plus d’huile. Boer-  
haave même nous apprend que des persionnes ont eu  
les leVres , les genciVes, la langue & le gosier enflam-  
més pour aVoir mangé *du fromage* Vieux. D’où il fuit  
qu’un tel *fromage* doit nécessairement affecter l’esto-  
mac & les intestins par sim acrimonie.

C’est une opinion commune que le *fromage* Vieux dige-  
re toutes chofes, fans rcceVoir la moindre altération.  
J’ignore quel est l’origine de cette croyance, & jene  
déciderai point ici si elle est bien ou mal fondée. Je  
croirois cependant que dans les cas où il y a beaucoup  
de VÎfcosités dans l’estomac , le *vieux, fromage* peut par  
S011 acrimonie , les atténuer, & agir par ce moyen en  
qualité de médicament.

CASIA , Voyez *Cassea.*

CASIBO, *Cyprus,* (espece de Troène exotique. Ιοην-  
**SON.**

CASMINARIS, ou CASMUNAR. Voyez *Casseum-  
muniar-s*

CASSA, mot barbare dont *se* siert Fallope , *de Osseb.*au lieu de *Thorax.*

CASSALE , *vulnus.* Est un terme dont fe servent quel-  
ques Medecins pour signifier une plaie à la poitrine.  
Il est derÎVé de l’Arabe *cas,* poitrine

CASSAMUM , κάσσαμον , nom que quelques-uns don-  
nent au fruit de l’arbre qui donne le baume. P. Εοινετ ,  
*Lib. VII. cap.* 3.

CASSATUM , Fang foible , grumeleux & dénué d’esi-  
prits , qui empêche le cours de celui qui est louable  
dans les Veines. PaRACELSE , *Archidox. Lib. VII.  
Sect. de Specifico diaphoretico.*

CASSAVI. Est une efpece de pain qui est en ufage  
dans les Indes Occidentales, & qui est fait aVec la ra-  
cine du *Manihot.* Voyez ce dernier mot.

CASSIA , *Caisse*

Voici fes caractetes.

Ses fleurs font compostées de cinq feuilles disposées en  
rond , aVec un pistil ressemblant à la trompe d’unélé-  
phant.

Ses siliques font longues , cylindriques ou plates, divi-  
fés par des cloisons transVersides en plusieurs cellules ,  
enduites d’une pulpe ou substance moelleuse, dont cha-  
cune renferme des semences fort dures.

Boerhaave compte quatre especes de *casse.*

1. *Cassea Americanafœelda esioelis oblongis glabris* ,Τ. 619.  
*Pajomirioba,* II.PifonisiEdit. 1658.185. *SemnaOcd-  
dentalis odore opii virose, orobi Pannonici foliis mucro-  
natis , glabra,* H. L. H. Prægn.

2. *Cassea Americanafoeeld a, foliis subrotundis acuminatis.*T. 619. *Pajomirioba*, II. PRonil. Edit. 1658. 185.  
*Sonna Occidentalis, odore opii mimis viroso, foliis glabris  
obtusis,* H. L. H. Prægn.

3. *Casseasistula,* Offic. Ind. Med. 29. Ger. 1242. Emac.  
1431. *casseasolutiva, Ca/sia fistularis s* Mont.Exot. 10.

CAS 64

*Casseaflstula Alexandrina ,* Raii Hist. 2. 1746. C. B.  
P. 403. Tourn. Inst. 619. Elem. Bot, 492. Boerh. Ind.  
A. 2. 58. Commel. Flor. Mal. 73. *Cassea nigra seu fistu-  
lose prima , sive Cassea fistula Alexandrina s* Cat. Jam.  
145. Hist. 2. 42. *Cajsiasistula Chaiarxarnbar vocata,*Alph. Ægypt- 7. *Cassea sistula vulgaris flore luteo,*Breyn. Prod. 2. 26. *Casseaselutiva vulgaris,* Parla  
Theat. 234. *Casse a purgatrix,* J. B. 1. 416. Chab. 89.  
*Cassea sistula purgatrix Alexandrina,* Jonsi Dendr.  
382. *Arbor Casseamsolutivamferens,* Bont. 107. *Con-  
na,* Hort. Mal. 1.37- ss ab. 22. *Qtauhayohuatli, 2.sive  
Casseasistula,* Hern. 87. DaLE.

Qest le fruit d’un grand arbre qui croît en Egypte , &  
dans les Indes Orientales & Oceidentales. Il porte de  
grandes feuilles femblables à celles du noyer , du mi-  
lieu defquelles s’élevent des fleurs jaunes composées  
de cinq pétales, auxquelles fuccedent des siliques lon-  
gues, minces , arondies, d’un peu moins d’un pouce de  
diametre, mais longues d’unpié , & fouVent de deux,  
couvertes d’une écorce dure, ligneisse & noirâ-  
tre , ayant dans toute leur longueur une élévation  
qui est un peu moins Visible d’un côté que de l’autre.  
Chaque silique est partagée en-dedans par des cloisons  
fort minces en plusieurs cellules,enduites d’une moelle  
douce & noirâtre, dans lesquelles font enfermées des  
fcmences applaties , lisses & de figure oVale. MILLER,  
*Bot. Offe*

Profper Alpin croit que la meilleure *casse* est celle qui  
raifonnc quand on l’agite , & assure que les Egyptiens  
ne font aucun cas de celle qui ne fait point de bruit,  
dans la croyance où ils font que ce défaut est occasion-  
né par la mauVaise qualité de la moelle, & par une hu-  
midité aqueufe qui s’est amassée dans fes cellules. Mais  
Vefiingius foutient le contraire dans le passage fuÎVant :  
«Les Egyptiens, dit-il, qui font trafic de *iacasse,* ont  
« fait croire à Alpin que les meilleures siliques font  
a celles qui sont du bruit quand on les fecoue : mais  
a j’ai remarqué que les Marchands les plus habiles fé-  
« parent aVec foin ces sortes de siliques de celles qui  
« font les plus folides ; & que s’il arrÎVe qu’une de  
« leurs parties foit folide & l'autre Vuide, ils séparent  
« cette derniere comme tout-à-fait inutile , puisqulele  
a le ne contient que des semences desséchées, & qu’el-  
« le est dénuée de cette moelle douceâtre , & de ce suc  
« dont abondent celles qui sont solides. Il arrÎVe sou-  
«Vent que le fruit de la *casse* périt lorfqu’il a prcfque  
« atteint *Isa* maturité ; car la Violence1 du Vent fait  
« que les siliques heurtent les unes contre les autres, &  
« qu’il en tombe un grand nombre qui ne font d’aucun  
« usage en Medecine. Pour remédier à cet accident,  
«on a foin d’attacher plusieurs siliques enfemble, afin  
« qu’elles pussent mieux résister à fon impétuosité. Le  
« soin qu’on est obligé de prendre pour les garantir des  
« Voleurs, est encore une circonstance qui augmente  
« considérablement leur prix. » On ne doit cueillir ces  
siliques pour les ufages de la Medecine, que lorfqulel-  
les font tout-àssait mûres : mais il arrÎVe fouVent que  
les Marchands étrangers n’en apportent que de très-  
vieilles , puisqu’on en trouve qui ont été gardées qua-  
rante ans dans les magasins. Après avoir cueilli ces sili-  
ques, on les met dans des lieux où elles foient à cou-  
vert des atteintes de Pair; car Pans cette précaution,  
elles ne manqueroient pas de *se* corrompre , comme il  
arrive à celles que l’on transporte à VeniEe, qui s’ai-  
grissent & *se* gâtent parla sitite du tems ; ce qui fait que  
Prosper Alpin conseille aux Medecins & aux Apothi-  
caires de choisir celles qui siont récentes & dont la  
fubstance est douceâtre, & de rejetter celles qui scmt  
vieilles, & d’une saveur acide ou sialine. Les Egyp-  
tiens n’employent jamais la *casse* qu’elle n’ait été gar-  
dée quatre mois, parce qu’on a obsierVé que celle qui  
est nouvelle, est non-seulement inutile, mais encore  
extremement nuisible. Ils usient de la moelle que l’on  
tire des siliques en forme de bol ou de potion dans tou-  
tes les maladies qui naissent d’une bile trop échauffée ;

car

65 CAS

car ils font perstuadés que la *casse* prise intérieurement,  
rafraîchit & purifie lefang , en évacuant & émousta-nt  
Les particules les plus chaudes & les plus acres. L’expé-  
rience leur a aussi appris qu’elle débarraffe l’estomac de  
toutes les matières excrémentitielles qui peuvent l’of-  
fenfer. Ils employent encore la *casse avec* beaucoup de  
Euccès dans les fluxions d’humeurs chaudes fur les pou-  
mons ou la poitrine, feule, ou mêlée avec du sucre  
candi ou de l'huile d’amandes douces. Ils trouvent que  
ce fruit ainsi préparé ou employé fans mélange, est ex-  
trêmement salutaire aux reins & à la vessie. Ils *se* ser-  
vent de la pulpe de *casse* mêlée avec du sucre candi &  
dusuc de régliffe, dans toutes les maladies des reins &  
de la vessie ; elle appasse la chaleur immodérée des  
reins , éVaeue les humeurs de ces parties , & les chasse  
par les urines ; ce qui fait que le fréquent ufage qu’on  
en sait préVÎent la formation du calcul & du gravier.  
Les Egyptiens fe servent encore de la pulpe de *casse*avec l’agaric contre la toux immodérée , la difficulté  
de respirer , l’asthme & l'orthopnée. Ils l'employent  
en forme d’emplâtre dans les douleurs chaudes des ar-  
ticulations , dans la goute & les inflammations. Ils  
conferVent dans du miel ou du fucre les petites sili-  
ques vertes de la *casse*, après les aVoir fait bouillir dans  
l’eau & sécher à l'ombre , pour l'ufage des enfans &  
des femmes d’un tempérament délicat. La dofe pour  
ces dernieres , est de quatre onces au plus, & d’une  
pour les premiers. Ils les ordonnent aussi dans les ma-  
ladies dont nous avons parlé. Les fleurs confites avec  
du fucre, font un excellent remede pour corriger la  
chaleur des reins , & éVacuer les récrémens épais &  
vssqueux logés dans les uréteres.

Les Egyptiens employent aussi ce§ fleurs pour appaiser  
les douleurs de toute estpece , surtout celles de la  
goute. PRosPER ALPIN, *Medieluna Ægypt. Lib. IV.  
cap.*

Acosta nous apprend dans sim Traité *de Medicamentis in  
Indiâ orientali naseentibus s* que l’on oint dans les In-  
des Orientales les érésipeles & les tumeurs inflamma-  
toires avec la pulpe de la *casse.* On confit fies sillques  
tandis qu’elles fiontencore vertes avec du fiacre, & l’on  
en donne une once aux femmes & aux enfans avec  
beaucoup de succès. On doit les choisir tendres & ré-  
centes avant que leur écorce foit endurcie, & les faire  
macérer dans l’eau avant de les confire. Les fleurs ainsi  
préparées, font légerement purgatives , & operent  
Eans causer de douleurs.

Bontius, dans fon *Historia Naturalis et Medica Indiae  
orientalis,*nous apprend que les Malayens font un ufage  
très-fréquent de la pulpe de *casse* dans les maladies des  
reins & de la vessie , dans toutes les indispositions né-  
phrétiques, aussi-bien que dans la gonorrhée virulente :  
mais ils la mêlent dans ce dernier cas avec de la poudre  
de térébenthine cuite. La *casse* que l’on cultive en  
Amérique, à ce que rapporte Nicolas Monard, *de  
Medicamentissimplicibus ex Occidentali India dilatis,*purge doucement & sians causier de tranchées, évacue  
principalement la bile , le phlegme & toutesles marie-  
res qui obstruent le conduit intestinal. Elle tempere  
la constitution de ceux qui en usient , & purifie le siang.  
Elle est sialutaire dans toutes les maladies , mais sur-  
tout dans celles des reins & de la vessie urinaire , lors-  
qu’on la donne deux heures avant le siauper. On l'em-  
ploie journellement enferme de looch contre les ma-  
ladies de la poitrine & des côtés. Elle est propre pour  
la chaleur fébrile & pour éteindre la foif. L’ufage  
journalier de la *casse* avant le dîner & le fouper, empê-  
che la formation du calcul & du gravier. Mêlée avec  
de l’huile d’amandes douces, elle est un excellent topi-  
que pour appaifer les douleurs des poumons & des  
reins. La dofe de la pulpe est depuis dix dragmes juf-  
qu’à une once & demie ; & celle de la pulpe & de la  
filique, de quatre onces. On conferve en Amérique les  
sillques les plus petites & les plus récentes, après les  
avoir auparaVant préparées & fait cuire avec du fucre.  
Elles purgent flans causer aucune incommodité, & Eans  
*Tome III.*

*CAS 66*

exciter les accidens & les tranchées qui font ordinaire-  
ment inséparables de l’usage des purgatifs ; elles font  
agréables au palais & operent fans violence. La dofe est  
depuis deux onces jufqu’à trois.

On peut en confire les fleurs de deux manieres, ou en les  
broyant avec du fucre, tel que le rofat, ou en les met-  
tant toutes entieres dans du Eucre & les faisant cuire  
avec aussi long-tems qu’il le faut. Ces fleurs prépa-  
rées filmant l’une ou l’autre de ces manieres, font très-  
agréables au gout & purgent fans incommoder le mala-  
de. On peut en donner deux ou trois onces pour dofe.  
Lorfque ce remede ne produit aucun effet, on doit en  
attribuer la causi? à la mauvaise qualité du silcre que  
l’on a employé dans *sa* préparation. La *casse* dont on  
fait aujourd’hui tssage en Europe, nous vient d’Egyp-  
te , des Indes Orientales, du Brésil & d’Antigua dans  
l’Amérique. La meilleure est celle qui est noirâtre ,  
lisse, pestante, remplie d’une pulpe grasse, parEemée de  
raies rouges sclr le dos, récente, mûre & qui ne fait  
aucun bruit quand on l’agite. Celle qu’on nous apporte  
des Indes Orientales passe pour la plus mauvaise , par-  
ce qu’elle SC gâte pendant le tems qu’on est obligé  
d’employer pour faire ce voyage, outre qu’on la cueil-  
le peut-être avant qu’elle ait atteint fa maturité, pour  
l’empêcher de fe corrompre si facilement. On assure  
dans la Pharmacopée de Bruxelles qu’une once de  
*casse* du Brésil purge beaucoup plus efficacement que  
deux onces de celle d’Egypte, qui est la *casse* ordinai-  
re des boutiques connue fous les noms de *siliqua Ægyp-  
Fia,* & de*sistula Alexandrina.* Les Arabes l’ont intro-  
duite les premiers dans la Medecine : mais le Docteur  
Freind assure dans fon histoire de la Medecine, qu’Ac-  
tuarius est le premier qui en ait parlé,& qui l’ait mife  
au rang des purgatifs les plus légers & les plus doux.  
*Actuar. Method. Medend. Lib. V. cap.* 2. Il n’en est  
fait aucune mention chez les anciens Auteurs Grecs ,  
qui donnent pour la plupart le nom de *naela* σύριγξ , ou  
*caissiasistula,* à notre cannelle. Les Grecs modernes ap-  
pellent la *csusse* purgative κασια μέλαινα, κασία κεκαθαρ-  
μενη , & κασία καθαρισμένη. Lors donc que l’on trouve  
le mot *caissia* dans les compositions des anciens Grecs ,  
on doit employer la canelle, La même regle a lieu à l'é-  
gard des Medecins Arabes qui rapportent les composi-  
tions des Grecs, aussi-bien qu’à l’égard des remedes qui  
ne font point destinés à purger. Mais lorfque lesMede-  
cins Arabes décrivent ou ordonnent des remedes purga-  
tifs, on doit dans ce cas fe Eervir de la *casse* purgative,  
comme l’observent fort bien l’Auteur de *F Antidota-  
riumde exacta componendorum medicamentorum ratione\**Matthiole *ad Dios.com* & Bodæus *in Theophrast.* C’est la  
pulpe de cette efpece de *casse* que l'on emploie pour  
les ufages de la Medecine fous le nom de *medulla casu  
siae, caissia extracta , cassea cribrata, caissiae atramentum  
et flos cassiae.* L’extrait s’en fait en la passant à travers  
un tamis après l'avoir délayée dans quelque peu d’eau.  
Les Medecins ordonnent pour l’ordinaire cet extrait  
récent, parce qu’il se corrompt aussi-tôt à caisse de la  
disposition qu’il a à fermenter. De-là vient que Boer-  
haave dans fes *Elémens de Chymie , Vol. II.* le met au  
rang des fubstances qui facilitent la fermentation. Les  
ApOthicaires pour garder cet extrait plus long-tems &  
pour empêcher qu’il ne fermente, y ajoutent du fucre ;  
mais ce mélange lui fait perdre sa vertu naturelle.

Lorfque cet extrait est fait avec des sillques parfaitement  
mures, il purge autant qu’il faut fans faire aueun mal,  
ce qui l’a fait mettre au nombre des meilleurs chola-  
gogues. On le donne ou en forme de bol ou de potion.  
Lorsqu’il est récent & en fubstance, la doste pour Pu-  
Page interne est depuis trois dragmes justqulà une once ;  
& en lavement depuis une once justqu’à deux. Lorsqu’il  
n’est pas récent on peut le donner intérieurement de-  
puis demi-once jufqu’à une once & demie,' ou deux  
onces ; & en lavement à la doste de quatre onces. Schul-  
zius dans stes *Praelectiones de Viribus et usu me dic amen-  
torum ,* en parle en ces termes :

*6y* CAS

1

« Il est purgatif ; mais comme on a remarqué qu’il n’o-  
« pere, quand on le prend en fubstance,qu’à raifon de  
« fa dohe qui doit être considérable , & qu’il afloiblit  
« l’estomac , on ne l’emploie que très-rarement. Sup-  
« posé que l’extrait stoit récent on peut le donner avec  
« Euccès avec quelque carminatif, tel que l’anis ou le  
« fenouil , la dofe est depuis une once jusqu’à dix  
« gros. »

Jerome CapÎVacci dans fa *Mededne Pratique*, nous ap-  
prend que fes vertus sont fort au-dessus de celles de la  
manne , & qu’il évacue les humeurs recrémentitielles ,  
foit épaisses ou liquides. Il rafraîchit, émousse l’acri-  
monie , humecte & nourrit en quelque forte. Mais il  
fe convertit aisément en des flatuosités qui en djsten-  
dant les vaisseaux occasionnent des douleurs considéra-  
bles. De-là vient que Rhasies veut que l'on fasse bouil-  
lir la *casse* avant de la donner, parce que la cuiison dif-  
fout celles de fes parties qui font fujettes à fe conver-  
tir en vents , comme il arrive à l'orge & aux feves, qui  
perdent en fe Cuifant leurs parties flatueufes. Ce mê-  
me Auteur veut que l’on fasse bouillir la *casse* dans le  
fuc de réglisse , & que si on la donne crue, on la corrige  
avec de l’anis, du fenouil ou des femences de limon.  
Jacques Duttelius dans l'Ouvrage qui a pour titre ,  
*Tractatio Medico-Practica de virulenta purgantium in-  
dole ,* nous apprend que la *casse* purge légerement à  
raison de *sa* douceur & de *sa* qualité modérément acri-  
moniesse. C’est ce qui la rend extremement propre ,  
furtout quand on l’emploie comme il faut, pour éva-  
cuer les humeurs acides & bilieuses, puisqu’elle ope-  
re fans exciter aucune agitation violente, ni aucune  
chaleur extraordinaire. L’expérience, le plus puissant  
de tous les argumens, prouve suffisamment que la *casse*est un remede efficace dans les maladies de la poitrine ,  
dans les affections arthritiques Ealines, dans le calcul ,  
dans les cas où les premieres voies font surchargées  
d’acides salins , dans les fievres catarrheisses & quelque-  
fois dans les tierces. Quant à la maniere d’employer la  
*casse* lorfiqulon a dessein de purger, il faut obferver  
qu’on doit la donner en grande quantité, foit feule ou  
avec la manne , parce qu’autrement elle n’opere que  
peu ou point. Il est encore bon de savoir que la *casse*opere beaucoup mieux quand on la mêle avec quelque  
fel neutre, furtout avec le tartre tartarisé. La décoction  
de *casse* ne doit point être priEe tout à la sois , mais à  
différentes reprises ; & de peur qu’elle ne caisse des  
tranchées ou qu’elle ne fasse vomir, il est bon de pren-  
dre après quelque potion chaude. Les perfcnnes hypo-  
condriaques & hystériques, ceux qui ont l’estomac foi-  
ble & qui font fujets aux vents ou à la colique , doi-  
vent s’abstenir avec foin de ce remede. On doit bien  
*se* garder aussi de l'ordonner aux femmes enceintes ,  
dont le bas-ventre est déja distendu par le volume du  
fœtus ; car cette distension augmentant à l'occasion des  
vents que la *casse* engendre, elle ne manqueroit pas  
d’occasionner plusieurs fymptomes fâcheux. Cafpard  
Hoffman nous apprend que la *casse* relâche extreme-  
ment le placenta dans les femmes enceintes; & Foresi  
tus dans fes *Obs.erv. Medic. Lib. II. Obscrv.* 28. ttflure  
qu’elle ne convient aucunement aux femmes encein-  
tes, parce qu’elle évacue principalement par les uri-  
nes, ce.qui rend l'avortcment beaucoup plus à crain-  
dre. Ce même Auteur dans le *Lib.* X. *Obs.* 85. *in Scho-  
lio,* déclare cette drogue tout-à fait nuisible aux para-  
lytiques à caisse de fa qualité trop humectante ; & il asc  
fure dans ce même Livre *Obs.* 33. *in Scholio,* qu’elle  
oflenfe le cerveau en le remplissant de vapeurs & en  
caufantune disposition léthargique. Suivant Rondelet  
l’ufage de la *casse* n’est point sûr dans les tems froids  
& humides , furtout dans les premiers, à casse que par  
*sa* qualité émolliente qui est trop forte , principale-  
ment lorfqulelle est récente , elle causie pour Pordinai-  
re des diarrhées , des lienteries & à la fin des dyssen-  
teries opinlatres. On croiroit peut-être que ce font là

CAS '68

toutes les objections que l'on a faite contre la *casse , si*on ne favoit que Riolan a avancé qu’il n’en faut fou-  
vent qu’une petite quantité pour causer la mort à quel-  
ques malades. Michel Boudewyns célebre. Medecin  
d’Anvers, dans sim *Ventilabrum Meddco-Theelogix’am »*réfute cette opinion , & dit, que l'on peut à la vérité  
abufcr de la *casse,* mais qu’elle produit les meilleurs  
effets lorfqu’on Eait l'employer à propos. D’ailleurs,  
dit-il, il saut pénétrer ici l'intention de Riolan, qui  
est de faire fentir à ceux qui font chargés du gouver-  
nement qu’il est dangereux de permettre l'exercice de  
la Medeeine à tous ceux qui prennent le titre de *Me-  
decin ,* parce que la plupart des remedes demandent  
d’être administrés avec beaucoup de foin & de circonse  
peétion. Il paroît par ce qu’on a rayporté ci-devant  
d’après Alpin & Bontius , que Wedelius a eu raifon  
d’avancer dans sim Traité de *Medicamentorum Facul-  
tatibus* , que la *caste* est pectorale , bonne pour les dou-  
leurs néphrétiques , pour corriger l'acrimonie des hu-  
meurs, & par conséquent très-propre pour la cure de  
la gonorrhée. Fallope est garant des effets salutaires  
de ce remede dans la derniere de ces maladies. Quel-  
ques-uns, & entre autres Bcrnardinus Ramazini, Cpc-  
*ra Medica et Physiologica ,* condamnent absolument  
l’lssage de la *casse* dans toutes les maladies des reins,  
dans la croyance qu’elle possede une certaine Virulence.  
Zecchius, *Consultationes Médicinales,* assure que la *casa*se n’est point sûre dans les maladies des reins, à moins  
qu’on n’évacue auparaVant l’estomac & les prcmieres  
voies., par l'abstinence , les émétiques ou les autres  
purgatifs : & la rasson qu’il en donne est que la *casse* est  
un des meilleurs diurétiques. Il recommande cepen-  
dant ailleurs ce remede comme très-propre pour éva-  
cuer les premieres voies. Veflingius paroît avoir ap-  
proché plus près de la vérité lorsqu’il assure que si en  
conséquence de l’usage de ce remede l’ardeur & l’acre-  
té de l'urine, & les douleurs néphrétiques augmen-  
tent, on ne doit point rejetter la caisse de cet accident  
fur la *casser* qui est bonne & Paine , mais Eut celle qui  
est gâtée & dépouillée de sics vertus. Il est impossible  
en effet qu’un remede qui vient de si loin & que l’on  
a peine à consierver pendant un tems considérable  
dans sion pays natal , puisse retenir *ses* vertus après  
qu’il est parvenu dans nos mains. Les sientimens  
de Veflingius & de Wedelius au sistet de la *casse*paroissent justes & bien fondés , puisqu’il eft visi-  
ble par la pratique des Egyptiens & de quelques au-  
tres peuples, qu’elle est un remede prOpre pour mo-  
dérer la trop grande chaleur, & pour corriger l'aeri-  
monie des humeurs. D’ailleurs Borelli nous apprend  
dans *ses Observat. Medico-Physic. Cent.* 3. *Obs.erv.* 5.  
que la *casse* est extremement falutaire pour appaifer&  
corriger la chaleur extraordinaire qui accompagne les  
fievres épidémiques & pestilentielles ; car outre la pro-  
priété qu’elle a de résister à la corruption, elle incline  
encore vers une nature acesicente. Cllispard Hoffrnan ,  
*de Medicamentis officinalibus , Lib. II. cap.* 7. assure  
que la *casse* est falutaire tant qu’elle est douce & *ré-  
cente* ; & que non-seulement elle dissipe les maux de  
tête qui surviennent après les repas, & guérit les in-  
flammations des yeux les plus obstinées , mais qu’elle  
est encore extremement propre pour modérer les cha-  
leurs excessives des reins.

Mais comme on a remarqué que fon ufage occasionne  
une décharge abondante d’urine, on ne doit point l’or-  
donner à ceux dont l'urine est sianglante, qu’on a tail-  
lé de la pierre , qui siont affligés du diabetes ou d’au-  
tres maladies des parties qui siervent à la sécrétion de  
l'urine, parce que dans ce cas elle est beaucoup plus  
nuisible que salutaire. Fallope nous apprend « que la  
*« casse* ne convient point dans les ardeurs de la vessie,  
« à causie que par sia qualité diurétique , elle entraîne  
« dans la vessie des petites concrétions de stable avec  
a une matiere acre & Ealine qui augmente la chaleur,  
« qui devient beaucoup plus incommode dans le tems  
« de l’opération de la *casse s* bien qu’elle diminue en-

*6p* CAS

« suite un peu. » Vallifneri assure dans ses *Opere Fsu  
sico-Mediche, Tom. III.* « que la *casse Sc sa* pulpe posse -  
« dent une qualité rafraîchissante & humectante, non-  
« feulement quand on les donne intérieurement, mais  
« encore quand on les employe à l'extérieur ; puisqu’on  
' « ordonne avec si-lccès la pulpe de *casse* dans les dou-

« leurs arthritiques les plus violentes qui proviennent  
« de chaleur, & qu’elle les appasse d’une façon furpre-  
« nante. Mais on croit communément qu’elle humec-  
« te plus qu’elle ne rafraîchit, comme Cela paroît par  
« le grand nombre de flatuosités hypocondriaques qui  
« réfultent de S01I vssage. Car l’humidité recevant du  
«changement àssoccasion de la chaleur, elle Te con-  
« vertit en flatuosités, qui venant à occuper un plus  
« grand espace, distendent & relâehent les vaisseaux,  
« & causent par ce moyen des douleurs & souvent des  
«tranchées. C’est pourquoi les Medecins ont foin ,  
«pour l’ordinaire, de mêler quelque carminatif avec  
a la *casse* pour prévenir les accidens dont nous venons  
« de parler. » On peut ajouter aux observations précé-  
dentes celle de Paul Valcarengus dans sa *Mededne  
Raisonnée, cpwia casse* est: extremement préjudiciable  
à raisiln des douleurs d’estomac & des tranchées qu’elle  
caisse , quand on la donne dans les maladies qui pro-  
viennent de la viscosité & de la grossiereté de la bile.  
Mais revenons à ce que nous avons dit de l'intention  
dans laquelle on a introduit la *casse* dans la pratique de  
la Medecine, qui est de tenir le ventre libre & d’en  
éyacuer les excrémens. Pour cet effet on la prescrit,  
pour l'ordinaire, deux ou trois heures avant le repas.  
Monard nous assure qu’une expérience de plusieurs an-  
nées lui a appris qu’elle éVacue très-peu quand on la  
donne de cette forte ; car, dit il, comme elle est très-  
foible, elle *se* refont en des vapeurs qui sie répandent  
par tout le corps, & *se* convertssent en aliment, si  
l’on tarde à manger. C’est pourquoi il conseille de la  
donner demi-heure au plus avant les repas, à caisse que  
quand elle se mêle avec les alimens elle agit aVec eux  
& opere aVec moins de Violence. Mais, continue cet  
Auteur, si l'on n’a point intention d’éVacuer, mais  
Feulement d’obliger ces Vapeurs à Ee répandre dans les  
reins & autres parties du corps , on peut la donner plu-  
sieurs heures aVant les repas. Aloisius Mundella ( *Epise  
tolae Medicinales , Epist.* 10. et 26. ) a donné les mêmes  
regles long tems aVant Monard. Mais Laurent Jou-  
*bertHom. I.* pensie différemment , & peut-être plus  
juste, lorsqu’il conseille de donner la *casse* le matin , &  
non point comme le sont la plupart des Medecins, une  
heure ou demi-heure aVant dîner: car, dit-il, plus un  
remede est léger, plus son opération est lente, & moins  
il est capable de fe mêler aVec les alimens , qui détrui-  
fent facilement sim énergie. Pour pouVoir ufer de la  
*casse* aVec plus de fureté , il faut obieryer aVec Sennert  
*ÇInstitutiones Medicae)* que comme ce remede ne con-  
vient point dans les cas où l’estomac est foible & fur-  
chargé d’une humidité superflue, ou lorsque les intesi-  
tins sirnt trop relâchés ; il est à propos quand on le  
donne pour cette dernicre maladie , d’y ajouter une  
quantité conVenable de rhubarbe ou de myrobolans ;  
au lieu que dans les foibleiles d’estomac , il faut le cor-  
riger aVec de la canelle ou du macis, & dans les fla-  
tuosités aVec les femenccs d’anis, de fenouil & de car-  
rote. Ce même Auteur nous dit que l'on mêle pour  
l’ordinaire les remedes qui aident ou corrigent la *casse*aVec cette drogue depuis demi - dragme jufqu’à une  
dragme , & qu’on la prefcrit beaucoup plus commodé-  
ment en forme de bol ou d’électuaire qu’en forme li-  
quide. On peut ajouter aux obferVations précédentes  
celles de Vallifneri dans ses *Opere Fisico-Mediche* ;on  
donne, dit-il, douze gros de la pulpe pour doEe. On  
presi:rit aussi la *casse* dans des potions, après l’aVoir  
fait dissoudre dans des eaux distilées , des décoctions ,  
ou des Véhicules conVenabies; mais on la donne rare-  
ment fous cette forme, si ce n’est à ceux qui ne peu-  
vent la prendre en bol. Les Medecins Venitiens or-  
donnent fouVent ce remede clarifié avec du petit lait

CAS 70

pouf lui faire perdre fon odeur dégoutantê & sa *sa\**veut désilgréable, & sims cette forme il éVacue aVec  
beaucoup de fuccès. On tire aussi la pulpe des siliques,  
& on la donne à la même dofe , après l’aVoir coupée  
par morceaux aVec les femences & les petites cloisons  
qui partagent la silique. Cette forme est entierement  
notiVelle, & ceux qui l’admettent assurent què ces la-  
mes n’empêchent point le rafraîchissement, l’hurnec-  
ration & lléVacuation de la bile, mais donnent à cette  
préparation PaVantage d’incifcr & d’éVacuer les hu-  
meurs épaisses & pituiteufes qui tiennent aux tuniques  
des intestins. C’est ainsi qu’en donnant la *casse avec*feslames on éVacue la bile & les autres fubstances té-  
naces & Visqueufes. Etmuller nous apprend que ce fut  
le hafard qui découVtit la qualité purgati Ve & éVa-  
cuante de la pulpe de *casse* & des interftices ligneux  
qu’elle contient ; car un singe à qui on donna une de  
ces siliques en sut Violemment puçgé. On trouve le dé-  
tail de cette obsileVation dans Fallope. Il y a deux cens  
ans que Monard nous a appris dans fes *Epistolae Méstée  
chnales,* que les femences de la *casse* siont beaucoup j lus  
purgatiVes que sa pulpe. Il ne conVÎent point que Pu-  
fage de cette drogue change la couleur de l’urine &  
lui en donne une rouge ou noire. Ce que nous Venons  
de dire isoffit quant à hissage interne de la *casse.* On  
emploie extérieurement *sa* pulpe dans les cataplasmes  
réfolutifs & émolliens.

Dans les douleurs arthritiques , par exemple, qui naif-  
fent d’une humeur chaude , on peut appliquer le cata-  
plafme fuÎVant fur les parties affectées.

Mêlez & faites en un cataplafme.

La *casse ,* fuÎVant Etmuller, pilée ou cuite avec la Morel-  
le, est un remede excellent pour oindre les parties af-  
fectées de douleurs arthritiques. On peut encore s’en  
ferVÎrdela même maniere dans les inflammations. On  
emploie l'extrait de *casse* aVec l’efprit de Vin , pour  
oindre les parties affectées de la goure. Boécler trai-  
tantde ce que l'on a déCouVert de la nature de la *casse,*nous apprend dans sa Continuation de la *Cynosura Ma-  
teriae Medicae* de Paul Herman , que si l'on délaie de la  
pulpe de *casse* qui est sort sujette à s’aigrir dans une  
quantité d’eau siuffssante, & qu’on la laisse dans un pe-  
tit Vaisseau pendant quelques mois, il *se* sonnera ur  
précipité de fel essentiel pareil à la crême de tartre ;  
mais que si on la distile, elle sieconVertira en un phleg-  
me acide & en huile. SuÎVant Tournefort, on peui  
tirer par la distilation de deux lÎVres de *casse* , demi-  
lÎVre de phlegme acide , & trois onces de phlegme in-  
sipide. 11 ajoute qu’en distilant cette liqueur une fe-  
conde fois, on en tire six onces d’efprit Volatil uri-  
neux, sixdragmes d’huile , & enVÎron une once de fe  
fixe, il reste un *caput mortuum.*

Les préparations officinales de la *casses* sont la*cassia ex-  
tracta cum vel sine soliis scenae, & la Tac assi a cum man  
na* ; elle est encore un des principaux ingrédiens de l’é  
lectuaire lénitif On a déja décrit la maniere de suir  
l’extrait de *casse.*

*Diacaissia cum manna.*

*Prenez prunes de Damas, deux onces s  
fleurs de violettes, une poignée et demie,*

E ij

θτΐ CAS

/

*eau de fontaine, une livre et demie\**

Faites bouillir le tout jufqu’à diminution de moitié; &  
faites dissoudre dans la colature

*de la pulpe de casse récente,six onces ,  
du sirop violat , huit onces , . .*

*de la pulpe de tamarin s une once>*

*e sucre candi, une once et demie,  
de la meilleure manne s deux onces s*

Faites-en un électuaire.

Cette composition a toujours été la même malgré toutes  
les corrections du Collége de Londrcs,qui a cepen-  
dant jugé à propos d’en retrancher le fucre violat. Le  
Dispensaire d’Ausbourg convient que l’on n’en con-  
noît point l’Auteur. Zwelfer dans ses notes fur ce mê-  
me Dispenssaire , conseille de n’en faire qu’une petite  
quantité à la fois, de même que des autres composi-  
tions de cette esipecé, de peur qu’elles ne s’aigrissent  
& ne fermentent en vieillissant. Fernel donne le mê-  
me avis. Mais on peut aisément remédier à cet incon-  
vénient en les fassant chauffera petit feu, & les re-  
muant fans cesse avec une spatule de bois pour empê-  
cher qu’elles ne se brûlent, jusqu’à ce qu’elles aient ac-  
quis une consistance assez épaisse.

On la néglige entierement dans les ordonnances mo-  
dernes,

*Caissia extracta , cum soliis senae t*

Extrait de *casse* avec les feuilles de *séné.*

Prenez *de la diacafsia cum manna , deux livres,  
feuilles de fénépulvérisées, deux onces s  
semence de carvit une once ,  
sirop violat , une quantitésuffisante.*

Mêlez pour en faire un électuaire. QU INC Y, *Dispense*

*Caissia, siylvestris,foetida, siliquis alatis,* Plum. Νον. Gen.  
App. 13. 18. H. Prægn. appellée dans les Indes Orien-  
*talcSfrench guava.* **BOERHAAVE.**

Miller compte cinq autres especes de *casse.*

***La*** *caissia lignea* est une efpece de canelle. Voyez *Cinna-  
momum.*

CASSIBOR, CASSIDBOTT , *Coriandre.* JoHNsoN ,  
RULAND.

CASSIDA, *toque.*

*Scutellaria*, Offic. Buxb. 298. Ricin. Irr. Mon. *Scutella-  
ria aquatica , vulgo tertianaria dicta* , Herm. Hort.  
Lugd. Bat. 546. Volck. Flor. Non 344. *Scutellaria  
aquatica, angustiscolia vulgaris,* Herm. Flor. 2. 77.  
*Scutellaria palustris repens caerulea ,* Hist. Οχοη. 3.  
4ΐ 6. *Ca/sida palustris vulgarior flore caeruleo,* Tourn.  
Inst. 182. Elem. Bot. 150. Boerh. Ind. A. 117. Dill.  
Cat. Giss 117. Rupp. Flor. Jen. 180. Raii Synop. 3.  
244. *Tertianariaaliis Lysimachiagalericulata,* J. B. 3.  
435. *Lysimachiagalericulata,* Ger. 387. n. 6. Emac.  
477. Mer. Pin. 74. *Lysimachiae caerulea galericulata ,*Merc, Bot. 1. 49. Phyt. Brit. 71. *Lysimachia caerulea  
<<alericulataseu gratiola caerulea*, C. B. Pin. 246. Raii  
lisse 1. 572. DaLE.

La *caissida* dont nous parlons n’est guere d’usage en Me-  
decine : cependant Camerarius dit que fa décoction  
est bonne dans l’angine; & Jean Bauhin rapporte que  
Turnerus assuroit qu’on l'avoit appellée *tertianaria* à  
casse qu’elle guérit les fieVres intermittentes : elle est  
amere, Eent l’ail & rougit peu le papier bleu, demê-  
me que le Ecordium commun, & quelques autres plan-  
tes fébrifuges & apéritives. TûURNEFORT.

Benrhaave en compte treize especes différentes

CAS 72

CASSÏNE. Il y a deux especes de *cassene s* qui font la  
troisieme & la quatrieme efpece *d’alaternus.* Voyez  
*Alaternus.*

Miller appelle la *cosisine vera Floridanorunt*, le thé de la  
mer du Sud, & la *Perygua, cassioberry-busm*

Le*paraguay* ou thé de la mer du Sud, est estimé sort sain  
par les Indiens, & j’ai appris de plusieurs persionnes  
qui avoient long-tems demeuré à la Caroline , que c’est  
le sieul remedc dont ils fassent usage; Pour cet effet ils  
viennent en foule dans un certain tems.de l’année de  
quelques centaines de milles fur le bord de-la mer pour  
chercher les feuilles de cet arbre, qui n’en est jamais  
fort éloigné. Lorfqu’ils font arrivés. ils font du feu fur  
le riVage & mettent deffus une grande chaudie^e pleine  
d’eau dans laquelle ils sont bouillir une grande quanti-  
té de ces feuilles. Après quoi ils s’asseyent tout autour  
& plongeant dans ce chaudron une grande tasse qui  
tient enyiron une pinte, ils boivent à la ronde de cette  
décoction qui ne manque pas de les faire vomir en très-  
peu de tcms. Ils en continuent l'ufage pendant deux ou  
trois jours , jufqu’à ce qu’ils fiaient suffisamment pur-  
gés. Ccla fait ils prennent chacun une brassée de ces  
feuilles, qu’ils emportent avec eux dans leurs habita-  
tions. Cette plante à ccla d’extraordinaire dans fon  
opération . qu’elle ne caisse ni douleurs , ni tranchées ,  
& qu’elle fait Vomir ceux qui boiVent de fa décoction  
fans le moindre efiort, & sans qu'ils soient obligés d’in-  
cliner la tête.

M. Frczier dit aussi , que les Espagnols qui habitent aux  
enVirons des mines du Pérou, sirnt fouVent obligés  
d’ufer de la décoction *do paraguay* ou *mata,* pour hu-  
mecter leur poitrine, & pour fe garantir d’une espece  
de sissocation que leur caissent les exhalaisons qui s’é-  
leVent continuellement de ces mines.

Il ajoute encore que les habitans de Lima font un grand  
ufage de cette plante, que quelques-uns appellent *her~  
be de S. Barthehmi,* lequel à ce qu’ils prétendent étant  
venu dans ces ProVÎnces , la rendit saine & salutaire de  
venimeusse qu’elle étoit auparavant. On l'ay porte, dit-  
il , à Lima Eeche & prefque réduite en p oudre.

Au lieu de boire la teinture ou l'infusion de cette plante  
comme nous buVons le thé , ils mettent fes feuilles  
dans une tasse de calebasse garnie d’argent, qu’ils ap-  
pellent *mate,* avec du fucre, & versient deflus de l'eau  
chaude qu’ils boiVent aussi-tôt sans lui donner le tems  
d’insuser, parce qu’elle noircit comme de 1 encre. ΡουΓ  
ne point aValer les feuilles qui nagent dessus ils fe fer-  
vent d’un chalumeau d’argent, à l’extrémité duquel est  
une boule percée de plusieurs petits trous, & appli-  
quant la bouche à l’autre bout , ils tirent à eux la li-  
queur fans qu’il s’y mêle aucune feuille Iis boiVent à  
la ronde aVec ce chalumeau , & verfent dessus cette  
plante de nouVclle eau chaude , quand la tasse est vui-  
de. Quelques-uns au lieu de ce chalumeau qu’ils ap-  
pellcnt *bombilla* , séparent les feuilles de la liqueur  
aVec une écumoire d’argent appellée *apartador.* La ré-  
pugnance que les François ont témoignée à boire après  
toutes fortes de perEonnes dans un pays où la Vérole est  
fort commune, a donné lieu à PinVention de certains  
petits chalumeaux de Verre , dont on commence à fe  
fervit à Lima. Cette liqueur est , EuiVant moi , meil-  
leure que le thé ; elle a un gout d’herbe assez agréable.  
Les habitans du pays y stont si accoutumés , qu’il n’y a  
persionne, quelque pauvre qu’il foit, qui n’en boive  
tous les matins à sim lever.

Le trafic de cette plante *se* fait à Santa-Fé; onl’appor-  
te par la riviere de la Plata. Il y en a deux cfpeces ;  
l’une est appellée *Yerbade Palos', 8e* l’autre qui est meil.  
leure & a plus de vertus, *Yerba de Camini.* On apporte  
cette derniere des terres qui appartiennent aux Jéfui-  
tes. La plus grande consommation s’en fait entre la Paz  
- & Cuzco , où elle fe vend la moitié plus que l'autre  
qu’on apporte du Potozi. On apporte tous les ans du  
Paraguay au Pérou plus de cinquante mille arrovas, ou  
douze cent cinquante mille péfant des deux especes,  
dont un tiers au moins est de Camini, fans compter

73 CAS

vingt-cinq mille arrovas de celle de Palos pour le Chi-  
li. Chaque paquet, qui est de six ou siept arrovas, paye  
quatre réaux pour le droit appelle *Alcavala* ; ce qui  
avec la dépenfe du charroi, qui est de plus de six cent  
lieues, augmente du double le premier prix qui est  
environ de deux pieces de huit. De forte que chaque  
arrova rendue au Potosi revient environ à cinq pieces  
de huit. Le transiport de cette plante *se* fait fur des  
chariots dont chacun porte cent-cinquante arrovas , de  
Santa- Fé à Jujui, qui est la derniere ville de la Pro-  
vince de Tucuman, & de-là au Potosi, qui est cent  
lieues plus loin, le transport s’en fait avec des mu-  
les.

Lêobfervation qu’a faite cet Auteur qu’il y avoit deux  
efpeces de cette plante, peut fort bien s’accorder avec  
ce que l'on a dit au commencement de cet Article ,  
qu’il y avoit deux forte de *casseune,* puisqu’elles passent  
toutes deux pour avoir les mêmes qualités, bien que  
l’une sisit préférable à l'autre. Je crois donc que *FYer-  
ba de Camwt* est ce que nous appellons *Paraguay* ou  
thé de la mer du Sud ; & *FYerba de Palos* notre *caissio-  
berry-bujh s* dont les feuilles font extremement ame-  
res, silrtout quand elles sirnt vertes, & laissent dans la  
bouche lorsqu’on les mâche, un gout qui s’y consserve  
plusieurs heures. Comme notre Auteur n’a Vu ces  
feuilles que lorsqu’elles étoient déja sieches, il ne lui a  
pas été plus aisé d’apperceVoir leur différence , qu’il  
l’est à nous de distinguer celle qui *se* trouVe entre les  
dÎVerfes especes de thé qui nous Viennent de la Chi-  
ne; je parle ici des arbres particuliers qui les produi-  
**sent. MILLER ,** *Dictionn.*

CASSITA, *Allouette hupée,* en Latin *alauda cristata.*Voyez *Alauda,*

CASS1TEROS , κασσίτερος, *étain.*

CASSIUS ; c’est un fameux Medecin qui Vlaoit dans le  
tems de Celfe ou un peu aVant lui , & qu’il appelle  
dans fa Préface, le Medecin le plus ingénieux de fon  
siecle. Il fuiVoit la doctrine d’Afclépiade. C’est lui  
dont il est parlé dans Galien & dans Scribonius Lar-  
gus fous le nom de *Cassius le Medecin* , & qui est l'Au-  
teur des Problemes que nous aVons fous fon nom. La  
plupart des questions que l'on trouVe dans ce Traité  
font, dit M. le Clerc, fort curieuses, & leurs folutions  
extremement ingénieuses.

CASSOLETA ; espece de fumigation humide dont  
parle Marcellus, *de Praes. Remed. Form.*

CÀSSOU VARIES, est le nom d’un oifeau exotique  
que le Docteur Grew, ( *Comparative Anatomy, )* dit  
être fans jabot.

CASSUMMUNIAR , Offic. *Alias Rysagon ,* Peach.  
Obsi *Casmunar s* Mare. *Rysagon* , Muf. Reg. Soc. *Ze~  
doaria radice lutea,* Breyn. Prod. 2. 105. *An zerum-  
beth, seu zingiber rubrum , scylvestre > Ternatense* , Ca-  
mel. Syllab, DaLE,

C’est une racine qu’on nous apporte des Indes Orienta-  
les, & qui a sait beaucoup de bruit il y a quelque tems.  
Elle est de la grosseur environ du petit doigt & coupée  
par petits morceaux , de couleur brune, d’un gout aro-  
matique, piquant, mêlé de quelque amertume , & en-  
tourée par dehors de cercles comme le galanga.

On ignore qu’elle est la plante dont on tire cette racine :  
mais on l’estime un remede excellent pour les maladies  
des nerfs, pour la paralysie , les conVulsions, la coli-  
que, les tranchées & les affections hystériques. Μιε-  
**LER ,** *Bot. Ofsc*

Cette racine passe pour être modérément chaude & astrin-  
gente, & de là Vient qu’on l’emploie pour fortifier les  
nerfs, pour ranimer les esiprits, pour corroborer l’esto-  
mac & chasser les Vents. On l’ordonne aussi dans l’apo-  
plexie , les mouVemens convulsifs , la paralysie , les  
tremblemens , les affections hypocondriaques & hysté-  
rique«, les Vertiges & les tranchées. On l'estime pro-  
pre pour fortifier la mémoire & pour corriger le quin-  
quina. Albertus Seba , *Rerum naturalium accurata*

CAS 74

*discriptio*, à l’Article *Radix Casminaris Mexixana^ sT*fure que cette racine a beaucoup d’affinité aVec celle de  
la zédoaire ronde, qu’étant coupée par tranches rese  
femble au jalap blanc ; qu’elle est quelque peu rabo-  
teufe, entremêlée dfe petites fibres, jaune en partie ,  
du même goutque la zédoaire, & d’une qualité cépha-  
lique & stomacale. Ce même Auteur assure que rien  
n’est meilleur pour l’apoplexie qu’une forte teinture  
de cette racine tirée par le moyen de l’efprit de vin.  
On peut en donner une cuillerée intérieurement, &  
en oindre la tête. L’huile qu’on en tire par la distila-  
peut encore fervir de Uniment.

CASSUTHA. Voyez *Cuscuta.*

CASSYMA , κάσσυμα, dans Hippocr. *Êpid. Lib. V.*est siuÎVant la traduction de Fœsius un foulier ; ou plu-  
tôt jsiliVant Cornarius, la femelle d’un soulier. C’est  
le Eens que le Scholiaste d’Aristophane donne au ηιοί  
καττύματα ( *cattymata* ). L’on trouVe ce mot κάσσυμα  
dans une relation abrégée d’un cas remarquable , qui  
est le quarante-cinquieme du LÎVre dont nous Venons  
de parler. Le Voici : la σκυτόὓς κάσσυμα κεντων ὸ ἐπὶ τῷ  
πιτύῳ ἐνοέντασεν ἀυτὸν , &c. « Un SaVetier de Pityum  
« eut le malheur en perçant la semelle d’un soulier,  
« d’enfoncer l'alêne dans sa cuisse , au-dessus du genou,  
a de la longueur d’enVÎron un traVers de doigt. La  
« plaie ne siaigna point, & *se* referma immédiatement.  
« Peu de tems après toute *sa* cuisse s’enfla , & l'enflu-  
a re s’étant étendue jufqu’aux aines & aux iles, il  
« mourut le troisieme jour. »

CASTALTICUM. Terme barbare employé-au lieu de  
*catastalicum.* Voyez ce mot.

CASTANEA, La *Châtaigne,* dont Boerhaave compte  
trois efpeces.

ï. CasTANEa , Offic. Raii Hist. 2. 1382. AldroV. Dendr.  
294 *Castanea sativa ,* C. B. Pin. 418. Tourn. Inst»  
584. Boerh. ind. A. 2. 178. Jonsi Dend. *issu Marone  
nier,* DaLE.

Le gland*sardirnen* que quelques-uns appellent *Lopelma\**. ou *Castana* ( Chataigne) *AIota {dasss AthenéeArnom)*

& glands de Jupiter , poflede une qualité astringente,&-  
produit le même effet que le gland de chêne , silr-tout  
la tunique qui est entre l’amande & l’écorce; l'amande  
est bonne pour ceux qui ont bul'Ephemeron. ϋιοεοο-  
RIDE *Hctb.VII. cap.* 148.

Le *Maronnier* est un très-bel arbre que l'on plante S0U-  
Vent dans les parcs à caisse de l’ombre qu’il donne. Ses  
rameaux s’étendent de tous côtés, & font garnis de  
feuilles longues , quelque peu étroites , pointues &  
dentelées en leurs bords. Les chatons font longs , min-  
ccs & grêles, & le fruit est enfermé dans uj>e cosse ron-  
de, armée de piquans, & couVerte d’une écorce lisse de  
couleur brune, dont le dedans est tapissé d’une'peau  
très-mince & très-fine qui enVeloppe immédiatement  
le fruit qui est blanc, d’un gout fort agréable , fur-tout  
quand il est rôti.

Les *Murons* ou *Chataignes* tiennent plutôt lieu d’aliment  
aux Habitans des pays chauds, que de remede, quoi-  
qu’elles stoient Venteuses & qu’elles chargent l'estomac.  
Elles stont estimées astringentes, sim-tout la peau de  
dedans, que quelques-uns aisurent être bonne pour tou-  
tes *sortes* de flux , floit de flang ou d’humeurs. MILLER,  
*Bott. Olsic.*

CASTANEA , ind. Med. 30. *Castaneaselvestris ,* ChonL  
619. Jonf Dend. 118. *Castaneaselvestris, quae pecular  
ritercastanea,* C. B. Pin. 419.Ger. 1253. Emae. 1442.  
Mont. ind. 39. Raii Synop. 3. 440. *Castanea vulgaris t*Parla Theat. 1400. *Chataigener.*

Les *Chataignes* engraissent & Pont d’assez bonne nourri-  
ture , mais elles resserrent aussi, & prodissent quelque-  
fois des Vents. La farine des *chataignes* mêlée aVec le  
miel, ou les *chataignes* rôties & malaxées avec le miel

*yy* CAS

& les fleurs de soufre , font un électuaire propre pôur  
ceux qui crachent le simg , ou qui toussent beaucoup.  
La décoction des *châtaignes ,* ou leur écorce torréfiée,  
soulage ceux qui ont le cours de ventre ; la petite peau  
qui est flous l'écorce a la même vertu. Une émulsion  
faite aVec les *châtaignes,* la femence de pavot & l’eau  
d’orge, adoucit l’ardeur d’urine.

Les *châtaignes* font douces , un peu styptiques & rougisc  
sent le papier bleu , ce qui fait connoître que llalun  
& le soufre dominent dans ce fruit. ToURNefcRT, *Hist.  
des Plantes,*

3. *Castanea , humilis, racemosa* , C. B, P, 419. J. B. 1.  
127. *Castaneas humilis.* Lugd. 33. *Boerhaave.*

CASTOR, Offic. Schrod. 5. 279. AldroV. de Quad.  
Digit. 276. Charlt. Exesu 18. Rondel.’de Aquat. 2.  
226. Jonsi de Quad. 101. Gefn. de Quad. Digit. 309.  
*Castorsive Fiber,* Raii Synop. A. 209. *Fiber ,* Bellon.  
de Aquat. 30. *Fiber sive Castor,* Schonef, Ichth. 34.  
ÔALE , *Castor.*

CasTOR, *Fiber, Caesis Ponticus &* κάστωρ, font autant de  
noms de cet animal que nous appellens communément  
*Castor.* C’est un quadrupede qui a cinq doigts à chaque  
pié, armés chacun d’une griffe ; il a deux dents incisi-  
ves d’une grosseur considérable à chaque machoire ; fa  
que'ue esthorifontale , lisse & fans poil. Cet animal efc  
amphibie , il fe nourrit de végetaux, & fur-tout, de l'é-  
corce , des branches , des feuilles , du fruit & de la ra-  
cine des arbres , particulierement dufaule. On le trou-  
ve prefque par-tout, mais il est beaucoup plus commun  
dans le Canada & en Russie. On n’en voit plus aujour-  
d’hui en Angleterre , par ce , dit Ray, quelesClass-  
feurs en ont détruit la race depuis long-tems. H étoit  
autrefois très-commun dans la Province du Pont, ce  
qui lui avoir fait donner le nom de *Canis Ponticus.*C’est une opinion généralement reçue des Savansque  
les poches qui contiennent le *castoreum* , font tout-à-  
fait différentes des testicules. C’est donc une erreur de  
croire que lorsqu’il estpourfuivi, il s’arrache ces par-  
ties, & les lasse pour prix de fa rançon.

M. Sarrazin a donné dans les *Mem. de P Acad. Roy. des  
Sciences, ann.* 1704. une description anatomique du  
*castor ,* à laquelle il joint-plusieurs particularités tou-  
chant la maniere de vivre de ces animaux.

Lorfque les grandes inondations font passées , les fernel-  
les retournent à leur logement, pour y mettre bas ,  
mais les mâles tiennent la campagne jusqu’aux mois de  
Juin & de Juillet, & ne reviennent chez eux que lors-  
que les eaux font tout-à-Jait basses. Alors ils réparent  
le désordre que les inondations ont fait à leurs loge-  
mens, ou.ils en font de nouveaux. Ils changent de lieu  
pour trois principales causes. 1°. Lorsqu’ils ont con-  
Eommé les alimens qui étoient à leur portée ; 2°. Quand  
la compagnie est trop nombreufe. 30. Quand les Chase  
Eeurs les inquietent trop.

Pour établir leur demeure, ils choisissentun endroit abon-  
dant en vivres, arroEé d’une petite riviere , & propre  
pour y faire un lac. Ils commencent par y construire  
une chaussée de hauteur fuffissante pour élever l'eau juf-  
qu’au premier lit de leur logement. Si le pays est plat,  
& que la riviere foit creufe , les chaussées font longues,  
mais moins élevées que dans les vallons. Ces chaussées  
ont dix à douze piés d’épaisseur dans leur\*fondemens  
& diminuent petl à peu jufqu’au haut , où elles n’en  
ont ordinairement que deux. Comme ces animaux  
ont une grande facilité à couper du bois , ils ne l’épar-  
gnent pas , & le taillent ordinairement par morceaux,  
gros comme le bras ou comme la cuisse,& longs depuis  
deux , jufqu’à 4,5 ou 6 piés. Ils les enfoncent par l’un  
des bouts fort avant dans la terre , & fort proches les  
uns des autres , les entrelaçant avec d’autres morceaux  
plus petits & plus fouples , dont ils remplissent les vui-  
des avec de la terre glaife. Ils continuent à mefure  
que l’eau s’éleve , afin de pouvoir tranfporter plus ai-

CAS 76

sèment les matériaux. Ils arrêtent enfin ces sortes dedigues , lorfque les eaux retenues peuvent attemdre le  
premier lit du logement qu’ils doivent faire. Le côté  
de la chaussée que l'eau touche est en talut, & Peau qui  
pefe , fuivant *sa* hauteur , la presse puissamment con-  
tre terre, & le eôté oppofé est à plomb. Elles fiant assez  
Eolides pour soutenir les personnes qui montent dessus,  
& ces animaux ont grand foin de les entretenir ; car ils  
réparent les moindres ouvertures avec de la terre glai-  
fe. S’ils s’apperçoivent que les Chasseurs les obser-  
vent , ils n’y traVaillent que la nuit, ou bien ils aban-  
donnent leurs demeures.

La chaussée étant finie , ils travaillent à leurs cabanes ,  
qu’ils fondent toujours folidement fur le bord.de Peau,  
fur quelque petite ifle , ou fur des pilotis. Ccs loge-  
mens font ronds ou ovales, & débordent des deux tiers  
hors de l’eau , mais ils ont la précaution de laisser une  
porte que la glace ne puisse pas boucher. Quelquefois  
ils bâtissent leur cabanes entieres sur la terre ,  
& font des fossés de cinq ou six piés de profon-  
deur , qu’ils conduisent jufqu’à Peau, Ils employent  
les mêmes matériaux pour les bâtimens,que pour  
les chaussées , excepté que les bâtimens fiant per-  
pendiculaires , & terminés en maniere de dome. Les  
murailles ont ordinairement deux pieds d’épaisseur.  
Comme leurs dents valent bien les meilleures sities ,  
ils coupent tous les bouts de bois qui excedent les  
murailles , & y appliquent un enduit en dedans , &  
en-dehors , qui est une espece de torchis fait avec la  
terre glaife & des herhes loches. C’est bien dans cette  
occasion où ils sic servent de leur queues pour mieux af-  
fermir cet enduit.

Le dedans de la cabane est vouté en anfe de panier, &  
propre pour loger huit ou dix *castors.* Hors d’œuvre,  
cette maiEon a huit ou dix pieds de large, sur dix ou  
douze piés de long : supposé que la cabane foit oVale :  
dans œuvre elle a quatre ou cinq piés de large, silr cinq  
ou six pieds de long , si le nombre des *castors* est de  
quinze ou vingt, & même de trente , ce qui néant-  
moins est sort rare, le logement est grand à propor-  
tion, & même il y en a plusieurs lesuns contre les autres  
Quelques Missionnaires ont assuré M. Sarrazin qu’on  
aVoit trouvé quarante *castors* logés dans différentes ca-  
banesqui communlquoient les unes aux autres. Elles  
font disposées par étages , afin de s’y pouvoir retirer  
quand les eaux croissent. Ils ont aussi une ouverture  
séparée de leur porte & de l'endroit où ils fie baignent.  
C’est par cette ouyerture qu’ils vont à l’eau rendre leurs  
excrémens.

On appelle *castors* terriers ceux qui fe logent dans les ca-  
vernes pratiquées dans un terrein élevé silr le bord de  
l’eau. Ils commencent leur logement par une ouvertu-  
re qui va plus ou moins aVant dans l'eau, fielon que les  
glaces peuvent être plus ou m Oins épaisses, & la conti-  
nuent de cinq Ou six piés de long : mais elle n’a de lar-  
ge qu’autant qu’il en faut pour y pouvoir passer; après  
quoi ils font un lac de trois ou quatre piés en tout siens,  
où ils Ee baignent quand il leur plaît ; ensluteils ouvrent  
un autre boyau dans la terre qui va toujours en s’éle-  
vant par étages, afin de s’y mettre au *sec* quand les  
eaux s’élevcnt. On trouve quelquefois de ces boyaux  
qui ont plus de cent piés de long. Ces *castors* couvrent  
les endroits où ils couchent avec de l’herbe. En hi-  
ver ils font des copeaux, qui leur fervent de matelots.

Tous ces ouvrages, surtout ceux des *castors* qui vivent  
dans les pays froids, font ordinairement achevés au  
mois d’Août & de Septembre , qui est le tems où il faut  
commencer à faire des provisions pour vivre pendant  
l’hiver. Ils coupent donc le bois par morceaux , longs  
depuis deux ou trois piés jufqu’à huit ou dix : les gros  
morceaux font traînés par plusieurs de ces animaux, les  
petits par un seul, mais par des chemins différens pour  
ne pas s’embarrasser les uns les autres. Ils en mettent  
d’abord une certaine quantité qui flote dans l’eau , puis  
ils en placent de nouveaux sim les premiers, qu’ils cn-  
tassent pieces sar pieces jusqu’à ce que leur provision

*y7* CAS

réponde au nombre des animaux qui ont dessein de lo-  
ger ensemble : par exemple, la provision pour huit ou  
dix *castors*, est de vingt-cinq ou trente piés en quarré ,  
siur huit ou dix piés de profondeur. Ce bois n’est pas  
entassé comme celui de nos chantiers : mais il l’est d’u-  
ne maniere qui leurpermet d’en arracher les morceaux  
qu’il leurplaît,&ils ne mangent que ceux qui trempent  
dans Peau. Avant que de les manger , ils les coupent  
menu, & les apportent dans l'endroit de la cabane où  
ils couchent, s’ils les avoient coupés aVant de les met-  
tre dans leur chambre, l’eau les auroit entraînés de  
côté & d’autre.

A l'égard de la chasse du *castor,* on la fait depuis le  
commencement de Novembre jufqu’au mois de Mars  
& d’Avril,parce que ces animaux font bien fournis de  
poil alors.

L’orifice par où cet animal rend fies excrémens, est situé  
entre les os pubis & la racine de la queue : il ne se *res-  
serre* point comme dans les autres animaux par un  
.sphincter, mais simplement comme une fente qui fe  
forme en s’allongeant. Cette ouverture est commune à  
la fortie de l’urine , aussi-bien qu’à celle des excré-  
mens; non pas de même qu’aux oiseaux , dont les uré-  
teres apportent l’urine dans l’extrémité du .rectum,  
mais d’une maniere particuliere, la verge étant enfer-  
mée dans un conduit couché fur le rectum , & qui abou-  
tit à PouVerture commune de même que le rectum.

Wepfer distingue l’orifice de l’anus de cette fente de la  
maniere fuivante:

« Sur la surface de la peau qui couvre les os pubis ,  
« on voit deux orifices; lectùpérieur est la fente située  
« fous l’os pubis , & l’inférieur est l'anus qui est pla-  
« cé fous la queue. Suivant Rondelet, le *castor* fe-  
« melle rend fies excrémens & met bas fies petits par  
« un orifice commun. » De chaque côté de cette fente,  
près des aines de cet animal, foit mâle ou femelle,  
on trouve deux petites poches dont l’inférieure est  
beaucoup plus petite que la supérieure. Lapremiere  
de ces poches est reictue en-dedans d’une membrane  
rude, ridée & glanduleuse , qui s’ouvre par un con-  
duit excrétoire à l’endroit qui est entre la fente & l'a-  
nus, & que les Anatomistes appellent *périnée.* Elle  
contient une fubstance huileuse , jaunâtre , un peu plus  
liquide que le miel, & d’une odeur aussi désagréable  
que celle du castoreum. Tout près du col de cette vef-  
sie ou follicule , dans la partie inférieure , on trouVe  
une glande de la grosseur d’un haricot, qui, lorsqu’on  
la presse, rend par fon orifice inférieur, qui n’est pas  
plus grand que le point lacrymal, une matiere de la con-  
sistance du fromage nouveau , qui a la même odeur  
que le castoreum. L’autre poche qui est au-dessus de  
celle-ci , est plus grande , & ressemble à une poire  
oblongue feche: elle aboutit par un orifice dans lequel  
on peut introduire le doigt à l'ouverture commune , &  
contient une matiere jaunâtre & friable, femblable à la  
cire; d’un gout acre désagréable , laquelle étant sépa-  
réeparpetites portions de la grosseur d’un pois, ou un  
peu plus, reçoit le nom de castoreum. Il doit proba-  
blement *se* former quelquefois dans cette matiere  
épaisse & figée , des petites pierres de différentes grose  
seurs, composées de plusieurs lames comme le bézoard,  
& d’une odeur de castoreum , paresses à celles que l'on  
trouve dans la vésicule du fiel des autres animaux. De  
ces deux poches partent quatre différens conduits qui  
Vont aboutir à l’ouVerture commune. Le grand nôm-  
bre de Vaiffeaux simguins qui *se* distribuent dans ces ré-  
serVoirs , partent des Vaisseaux hypogastriques & ilia-  
ques Voisins ; & les glandes conglomérées & sébacées  
qu’ils forment, paroissent convertir les humeurs qu’el-  
les reçoivent en une matiere onctueufe qu’elles verfent  
dans l’émonctoire ou follicule commun.

Cette matiere venant à s’amasser dans le plus grand fol-  
licule, & s’y épaississant par fon séjour, constitue le  
’ castoreum.

La Verge est logée dans la partie supérieure de la fente ,

CAS 78

dans un sinus particulier formé par les expansions du  
péritoine fous les deux plus grandes poches du *castors*La Verge de cet animal est d’une fubstance osseuse  
comme celle du chien.

Les testicules font situés au-dessous des os pubis , auprès  
des poches du castoreum: mais on ne peut les décou-  
vrir extérieurement dans l'aine, ni à la Vue ni au tou-  
cher ; & quoiqu’ils soient situés fort près du castoreum,  
ils n’ont cependant aucune communication aVec lui ,&  
n’en ont point l’odeur, foit qu’ils soient fecs ou récens.

Il est faux , comme l'assurent Rondelet & Amatus, *ad  
Dioscorrdem*, que les testicules tiennent à l’épine du  
dos. Ils ressemblent tout-à-fait à ceux des chiens, mais  
ils sont un peu plus longs & plus petits qu’ils ne de-  
Vroient l’être , eu égard à la grosseur de l’animal. Les  
épididymes & les autres Vaisseaux qui ferVent à la gé-  
nération, ne different en rien de ceux des chiens. II  
est éVÎdent par ce qu’on Vient de dire, que les poches  
qui renferment le castoreum , different des testictdes ;  
& par conséquent qu’il est faux que le *castor fe* les ar-  
rache lorfqu’il est poursijiVi par les chaffeurs, afin de  
EauVer par-là sa Vie. On lit dans le Lexicon de Faber,  
d’après Horapollus, que les Egyptiens désignent un  
homme qui s’est châtré lui-même par la figure d’un  
*castorct* caisse que quand cet animal fie Voit pressé par les  
chasseurs, il leur abandonne fies testicules pourprixde  
*sa* rançon. La Hontan , dans *ses Nouveaux Voyages  
dans P Amérique septentrionale ,* rapporte que ces ani-  
maux ne s’éloignent jamais de l’eau de crainte des  
chiens ; qu’ils s’y plongent lorsqu’ils entendent le  
moindre bruit, & qu’on lesipourfuit plus fouVent pour  
leurs peaux que pour le castoreum. D’ailleurs le *castor*est incapable de donner aucun diVertissement quand il  
est poursiIiVÎ par une meute de chiens.

Dioscoride, *Lib.II. cap.* 23. assure qu’il est faux-que le  
*castor se* coupe les testicules lorfqu.il est poursuivi  
par les chasseurs; & la rasson qu’il en donne, est qu’ils  
sont cachés, & par conséquent qu’il ne peut y toucher.  
Pline, *Lib. XXXII.cap.* 3. représente Sextius Niger,  
soutenant ce sentiment long-tems aVant Dloscoride.  
Saumasse, dans *ses Prolegomenes* à *ses Exercitationes dx  
Homonymis*, nous apprend que c’est Pline , & non  
point Sextius, quia aVancé que les testicules tiennent  
à l’épine du dos, & qu’on ne peut les arracher stans  
catsser la mort à l’animal. Mais Pline lui-même, *Lib,  
VIII. cap.* 30. assure que cette castration ou amputation  
volontaire du *castor* est réelle. SuÎVant Wepfer, cette  
amputation est si dangereufe , fuppofé qu’elle ne foit  
pas impossible, qu’elle ferViroit plutôt à hâter la mort  
de l'animal qu’à lui conferver la vie, puifqu’il faut  
qu’il arrache d’un feul coup de dents non-feulement  
les testicules , mais encore les poches qui contien-  
nent le castoreum ;ce qui ne peut *se* faire fans une hé-  
morrhagie Violente, à caisse de la largeur de la bafe  
de ces parties, & des Vaisseaux sanguins qui y font  
logés. Cette hémorrhagie feroit d’autant plus funeste,  
que le fang de ces animaux est extrememcnt fluide,  
& qu’ils n’ont pas le tems , étant pourfuÎVis , d’y ap-  
porter les remedes nécessaires. Rondelet, à qui on ne  
peut refufer beaucoup de jugement, paroît avoir dise  
tingué le premier les testicules de cet animal dlaVec les  
poches qui renferment le castoreum. Mais peut-être  
ignoroit-il qu’il y a quatre poches , puifqu’il ne décrit  
que les deux qui contiennent le Véritable castoreum.  
« Les *castors y* dit-il, ont deux tumeurs dans l'aine,  
«une à chaque côté , de la grosseur d’un œuf d’oie,  
« entre lesquelles *se* trouVe la Verge dans les mâles &  
« le Vagin dans les femelles. Ces tumeurs néfont point  
« des testicules , mais des poches couVertes , comme je  
« l’ai déja dit, d’une membrane. Dans le milieu de  
« chacune de ces poches font des conduits d’ou sort une  
« liqueur grasse & féreufe, que le *castor* leche fou-  
« vent, & avec laquelle il oint comme aVec de l’huile  
« toutes les parties de fon corps auxquelles il peut at-  
« teindre, comme le font les oifeaux, furtout ceux que  
« l’on emploie pour la chasse; car ces derniers ont au-

*79* CAS

« dessus de l’anus, ou dans la partie qui dépend de la  
« queue , une vessie pleine d’une certaine liqueur grasse  
«semblable à l'huile,qu’ils tirent avec leurs becs , &  
« dont ils oignent leurs plumes les unes après les autres,  
« en commençant par les plus grosses. Ce Naturaliste  
« assure que c’est un signe de pluie ; car la nature ensiei-  
« gne aux oisieaux qui vivent en plein air à garantir  
«leursplumes de l'humidité en les oignant avec cette  
« espece d’huile. Ce qui prouve que ces tumeurs ne  
« siont point des testicules, c’est qu’elles ne communi-  
a quent avec la verge par aucun conduit qui puisse ver-  
« fer une humeur dans sa cavité ; outre que les testieu-  
« les font placés plus profondément. » Cette liqueur  
ferteneore, felon toutes les apparences, à garantir le  
corps de l'animal de la froideur de l'eau ; car elle est  
acre, irritante , & par conséquent d’une nature propre  
à échauffer. Elle peut aussi servir à nettoyer *ses* dents,  
& à les débarrasser de la gomme des arbres dont il se  
nourrit. Il est donc faux que le *castor,* pour réveiller  
fon appétit , exprime avec fes pates le castoreum, le  
leche & l’avale. Il est encore taux que les Indiens  
graissent avec cette liqueur huileufe les piéges qu’ils  
tendent aux *castors.* On lit dans les *Mémoires de l’A-  
cadémie Royale des Sciences, Ann.* 1704. que les Amé-  
ricains oignent avec la même liqueur les piéges qu’ils  
dressent aux animaux carnassiers qui font la guerre aux  
*castors.* On examine dans les Commentaires de l'Aca-  
démie des Sciences de Petersbourg l'opinion commu-  
némentreçue, que le castoreum que le *castor* avale fert  
à dissoudre & à lucifer les alimens dont il *se* nourrit.  
LleEprit *se* plaît à former des conjectures , lorfque les  
expériences ne le satisfont point entierement. Mais  
rien n’est si mal fondé que la supposition qu’on a faite  
que *lu castor* tire fon nom de ce qu’il *fe* châtre lui-mê-  
me. Lorsiqu’on remonte à l’origine de ces deux erreurs,  
que les poches du castoreum font des testicules, & que  
l’animal *fe* les arrache lui-même quand il estpourfuivi  
par les chasseurs , ilfembleque la premiere vient de ce  
que ces poches font situées dans les aines, où devroient  
être les testicules ; & quant à l’autre, Wepfer croit que  
cette histoire a été faussement inventée par les chasseurs,  
fur ce qu’ils ont remarqué que le *castor ,* lassé de leur  
pourfuite, leche fes aines ; ou parce qu’ayant dérobé  
eux-mêmes le castoreum comme une chofe préCieuEe ,  
ils *se sont* servis du prétexte de cette amputation pour  
en imposer à leurs maîtres & cacher leur larcin.

Les différentes parties du *castor* ferVent à plusieurs usia-  
ges : sia peau, en conséquence de son épaiffeur, est un  
excellent présiervatif contre le froid; mais elle est si  
péfante qu’on ne l'emploie que dans la fabrique des  
gands & des chapeaux. Rondelet assure que rien n’est  
meilleur pour la goute que de porter des fouliers  
faits de peau de *castor.* Il n’y a point d’apparence qu’un  
Auteur aussi favant ait attribué à ces peaux d’autres  
vertus anti-arthritiques que celles de garantir les par-  
lies du froid & d’entretenir leur chaleur naturelle , ce  
qui est extremement falutaire aux perfonnes gouteu-  
fes. Quel qu’ait été le fuccès avec lequel on a appliqué  
la peau du *castor* fur les différentes parties du corps,  
ilfemble qu’on ne doit attribuer fes bons effets qu’à  
la vertu qu’elle a de garantir du froid & d’entretenir un  
degré de chaleur convenable. Marius nous apprend  
qu’un bonnet fait de peau de *castor* augmente considé-  
rablement la mémoire, furtout si celui qui le porte a  
foin de fe graiffer tous les mois la tête & l’épine du  
dos avec de l'huile de *castor,* & de prendre deux fois  
par an une quantité convenable de castoreum. Mais il  
faudroit avoir beaucoup plus de crédulité que de phi-  
lofophie pour ajouter foi à ce fecret, quoique le Juif  
qui l'a communiqué à Marius , l’attribue à Salomon.  
Ceux qui recommandent le poilducnsior pour arrêter  
le faignement de nez, & les hémorrhagies qui accom-  
pagnent les plaies, supposent seins doute qu’elles font  
peu considérables , & dans ce cas on peut les arrêter  
avec de la laine ou tel autre poil que ce foit.

L’efficacité furprenante que Francus attribue aux dents du

CA S 80

*castor dans* plusieurs maladies, vient, felon toute ap-  
parence, de la qualité absiurbante qu’elles ont quand  
on les réduit en poudre, & à cet égard elles ne diflè-  
rent point des dents des autres animaux. Je n’insiste-  
rai point fur les Vertus médicinales que l'on attribue  
à l’urine, ausiang, à la caillette au fiel du *castor,* puis-  
qu’elles ne possedent aucune Vertu qu’on ne puisse  
également *se* promettre de ces mêmes parties des au-  
tres animaux. Quant à *sa* chair , Rondelet nous ap-  
prend qu’elle est dure , grasse, sicmblable à celle du  
bœuf, d’une odeur toujours forte , qu’elle engendre  
de matlVais fucs de quelque maniere qu’on la prépare,  
& qu’elle est beaucoup meilleure quand après l.aVoir  
fait rôtir on la saupoudre aVec des aromates. Sulcant  
Sebizius les Chasseurs préferent les parties de dcrriere  
à celle du deyant. Il ajoute ensuite que *sa* queue passe  
pour un mets délicat, & que les Catholiques tssent de  
sa chairprincipalementjendant le Carême Les Cuisi-  
niers lui donnent différentes préparations } our la ren-  
dre d’un gout plus agréable. Elle engendre un siuc ép a\*s  
& phlegmatique, elle sic digere difficilement, & corn-  
me elle est extremement grasse elle relâche l'estomac  
& catsse des nausées quand on en mange aVec excès.  
La Hontan dans fes Nouveaux Voyages de l’Améri-  
que Septentrionale, rapporte que les habitans du Ca-  
nada font grand cas de la queue de cet animal ; & Bel-  
lonius nous apprend que les Lorrains en mangent dans  
le Carême , & qu’étant bien apprêtée elle apj roche du'  
gout de la lamproye. Wormius joint à la queue les jam-  
bes de derriere ; & Gefner, fuÎVant AldroVandi, croit  
que ces parties doivent être apprêtées comme l'anguille.  
Francus dit que les parties postérieures de cet animal  
doÎVent être apprêtées à la fauce noire,& qu’il faut faire  
macérer celles de devant dans le Vinaigre pendant  
quelques jours aVant de les faire cuire, & que pour  
lors elles compofent un mets excellent. On peut aussi ,  
continue-t’il, les mettre à la broche après les aVoir  
piquées aVec du lard , des clous de gircfle & de l’é-  
corce de citron. Mais voici, fuivant lui, la meilleure  
maniere d’apprêter la queue. Après avoir ôté la pre-  
miere peau par le moyen de Peau bouillante, on la  
fait cuire avec les piés pendant deux ou trois heures,  
jufqu’à ce qu’elle blanchisse & que la feconde peau  
s’en détache , après quoi on la coupe par rouelles &  
on la fait frire avec du vin blanc, du gingembre, du  
poivre, de la canelle, des grofeillcs . des amandes &  
du fastam Mais de toutes les différentes parties de  
cet animal , il n’y en a aucune dont on fasse plus de  
cas & qui foit d’un plus grand ufage, que le castoreum ,  
qui est une fubstance huileufe , femblable à un mé-  
lange de cire & de miel, de couleur brune, d’une  
odeur forte & fétide , d’un gout amer & déroutant ,  
que l'on trouve dans deux poches situées dans les aînes  
du *castor.* Cette fubstance peut *se* dissoudre dans les  
menstrues spiritueux , huileux & aqueux , & parole  
composée de parties oléagineuses & salines mêlées  
avec de la terre. Elle paroît même être une espece de  
fel volatil huileux uni avec une grande quantité de  
parties terrestres. On l’apporte de différens pays, mais  
furtout de Pologne, de Russie & des Indes Orientales  
& Occidentales. Celui qui nous vient de Pologne, de  
Russie & de Prulsp par la voie de Dantzick, est esti-  
mé le meilleur & on l’appelle communément *Casto-  
reum de Dantzick.* Dans les Dispensaires de Londres &  
d’Edimbourg, toutes les sois qu’il est parlé du casto-  
reum , c’est de celui de Russie dont il s’agit. Il n’est  
point inférieur à celui des *castors* du Rhin, & on le  
.vend fouvent pour celui de Dantzick.

Celui du Canada passe pour le plus mauvais , parce qu’il  
n’a preEque point d’odeur , & que celle qu’il répand  
est très-désagréable, ce qui a fiait croire à quelques  
personnes qu’il étoit falsifié. Le meilleur de tous est  
celui qui nous vient des Indes Orientales. Alb. Seba,  
*Descriptio rerum naturalium,* met le castoreum de Si-  
berie au premier rang, & les autres après lui, chacun,  
dans l’ordre qui leur convient; savoir, celui de Nor-.

vege,

*8r* CAS

vege, de Suede & de Pologne; mais celui du Canada  
est le plus mauVais de tous pour les ufages de la Me-  
decine. De quelque pays que Vienne le *castoreum ,* il  
est tûujours bon lorfqu’on l’a tiré d’un *castor* formé ,  
qu’il a une odeur fétide & désagréable, un gout acre  
& piquant, une couleur brune & qu’il est friable. Ce-  
lui qui est gras & huileux est le moins estimé. On le  
falsifie, filmant DiofCoride , aVec le fang de *castor Se la*gomme ammoniaque, & fuicant Matthiole fur Diof-  
coride, en broyant les reins de cet animal & en en rem-  
plissant les poches. On lit dans les Prologomenes à la  
Pharmacopée d’Ausbourg, qu’on l'altere fouVent en  
coupant le fiel du *castos'* par petits morecaux, & en le  
mêlant aVec le si.lC oléagineux du castoreum ; mais que  
l’on peut découVrir cette fraude en faisant attention  
que les Véritables pocties ont une origine commune, &  
par la consistance & la grosseur de la masse qui excede  
la grandeur ordinaire de ces follleules, outre que l’o-  
deur de cette espece de *castoreum* n’est point si forte  
que celle du Véritable. Mais il est plus difficile qu’on  
ne pcnfe de distinguer le *castoreum* fophistiqué de ce-  
lui qui ne l’est point , puisque la différence de l’odeur  
& de la consistance ne Vient quelquefois que du climat  
dans lequel le *castor vit*, des alimens dont il fe nourrit,  
&de sim âge. Dlailleurs, comme le remarque Ronde-  
let dans sim *Histoire des Poissions, Tom. II. le castoreum*ressemble à l'huile lorsqu’il est récent : mais il acquiert  
à mesure qu’il Vieillit la couleur & la consistance du  
miel. C’est une marque siensible qu’il est sophistiqué  
quand on y apperçoit des membranes, des pellieules  
& des fibres. On fait sécher le *castoreum* dans les po-  
ches où il est enfermé , afin que fes parties aqueuses  
venant à se dissiper, il acquierre une odeur plus forte ,  
& qu’il puisse fe comlerVer plus iong-tems sans se: cor-  
rompre. On le garde beaucoup mieux quand il est en-  
tier qu’après PaVoir réduit en poudre. On peut le faire  
sécher de deux manieres, ou à l'ombre, suivant Gef-  
ner, ou à la fumée en pendant les poches fous la che-  
minée. Cette derniere méthode est la plus en ufage  
dans les boutiques. Sans nous arrêter à tuus les contes  
fabuleux qu’on a débité au fujet du castoreum, nous  
nous bornerons aux ufages qu’il a dans la Medecine.  
Les anciens, au rapport de Diosicoride, lui attribuoient  
une qualité chaude, & Pemployoient intérieurement &  
extérieurement pour exciter les regles, chasser le fœ-  
tus & l’arriere-faix , Contre les vents , les tranchées ,  
le hoquet, le poifon, les caries,& pour la léthargie,  
quelle que fût la Violence de cette maladie. Il assu-  
re encore qu’étant employé intérieurement & en  
forme de Uniment, il est bon pour les tremblemens ,  
les conVulsions & toutes les maladies des nerfs. Pline  
rapporte la même chofe plus au long , *L. XXXII. c.*

3. Suluant Matthiole fur Dioseoridc, Galien admet-  
toit l’ufage interne & externe du castoreum dans les  
maladies des nerfs : mais comme il est chaud & dessic-  
catif, il nous apprend, qu’il est très-nuisible dans les  
conVulsions qui proVÎennent d’un défaut d’humidité &  
d’inaction. Il Veut aussi qu’on s’en abstienne dans le  
hoquet qui a pour caisse la séeheresse, lléVacuation ou  
le picotement des humeurs acres. Mais il lui attribue  
un ufage singulier dans les cas où il est bcsioin de des-  
sécher un tempérament trop humide, de fortifier &  
d’échauffer celui qui est trop froid. « Il ne peut nuire ,  
« continue-t’il, à aucune partie, surtout si le malade  
« est exempt de fieVre, & si celle qu’il a n’est pas plus  
« chaude que celle qui accompagne pour l'ordinaire  
a la cataphore & la léthargie. J’ai fouVent donné à un  
« grand nombre de malades du castoreum aVec du poi-  
« Vre blanc à la dosil de deux scrupules Chacun, dans  
« du miel & de Peau, sans qu’ils s’en soient trouvés  
« incommodés. Dans la suppression des regles , après  
« une légere faignée à la cheVÎlle du pié , j’ai toujours  
« donné le *castoreum avcc* le pouliot & le calament  
« aVec beaucoup de succès fins nuire à la malade. 11  
a éVacue encore les Vuidanges , & pour eet effet on  
« doit le prendre dans J’hydromel. Quant aux ma-

*Tome III.*

CAS gst

« lades dont le bas-Ventre est si distendu qu’il n’y à  
«preEque plus d’espérance de guérisim , ceux qui  
« ont des tranehées ou un hoquet causé par des  
«humeurs froides & Vifqueuses., ou des esprits  
« épais & flatueux, il leur est plus aVantagéux de  
« prendre les drogues dont nous Venons de parler  
« dans de l’oxycrat. Si le *castoreum* est salutaire  
« étant pris intérieurement , il ne l’est pas moins  
« appliqué extérieurement aVec de l’huile sicyonien- .  
« ne, ou de la Vieille huile. On doit en frotter les par-  
«tiesqui ont besoin d’un plus grand degré de chaleur.  
« Sa fumée est extremement salutaire dans les ma-  
« ladies froides & humides des poumons , quand on  
« la respire. Mais il est mieux dans les léthargies &  
« les cataphores accompagnées de la fieVre , de ne  
« point fe fcrvir des huiles dont nous Venons de par-  
« ler , & d’oindre la tête & le cou du malade aVec de  
«l’huile roiat. » Paul Eginete , *Lib. VII. cap.* 3. dit  
la même chofe en moins de mots. Alexandre de Tral-  
les recommande fur toutes chofes le *castoreum* aux lé-  
thargiques, *Lib. I. cap.* 14. où il fait les obferVations  
fuiVantes.

Si la maladie est maligne & inVétérée on rafera la tête du  
malade, & on Poindra aVec des fubstances propres à  
irriter & picoter la peau , mêlées aVec le *castoreum.* On  
lui donnera encore une potion dans laquelle on aura  
mis du *castoreum.* On doit prendre ces mesures une  
heure aVant l’accès ; car il atténue, échauffe , & rani-  
me le corps qui étoit prefque transi de froid. Je con-  
nois , dit-il, plusieurs léthargiques qui n’ont éehappé  
qu’aVec le fecours de ce remede. Il est beaucOup plus  
falutaire quand on le donne aVee de l'oxymel. Lorsi  
que le malade est rempli d’humeurs exerémentitielles,  
on doit le donner aVec quelques purgatifs , furtout  
aVec laEcammonée, dont un scrupule plus ou moins,  
scliVant la force du malade fuffit pour deux fcrupules  
de *castoreum.*

Hippocrate, *de Morsi Mul. Lib. I.* entre plusieurs autres  
remedes , recommande le *castoreum* pour hâter les Vui-  
danges des femmes en Couehe ; dans fon LiVre *de Na-  
tura Muliebri,* il l'ordonne pour exciter les regles, &  
dans fon Traité *de Morb. Mul. Lib. I.* il le prescrit  
pour hâter la sortie du fœtus. De-là Vient que dans  
S01I LiVre *de Morb. Popul.* il assure que le *castoreum*appaife les maux de tête qui naissent de l’uterus , à cau-  
fe qu’il en dissipe les maladies , c’est-à-dire, la suppres-  
sion des regles , qui est ordinairement aecompagnee  
du mal de tête. On peut Voir dans la Préface l'usage  
que les Medecins empiriques ont fait autrefois du  
*castoreum.* Actuarius , *Meth. Medxnd. Lib. VI. cap- tsu*nous apprend que le *castoreum* est un remede efficace  
dans toutes les maladies inVétérées. Vegece, *Lib. III.  
cap.* 24. dit que de fon tems les Maréchaux em-  
ployoient le *castoreum* dans les laVemens & les on4.  
guens pour le bétail qui étoit attaqué de spafmes des  
nerfs. Il paroît par ce qu’on Vient de dire , que les Alli-  
ciens ont connu la qualité chaude du *castoreum,* corn-  
me ont le Voit par un passage des Epidémiques d’Hip-  
pocrate, *Lib. V.* où cet Auteur rapporte que la femme  
d’Afpasius étant incommodée d’un Violent mal de  
dents, elle en fut guérie en tenant du *castoreum* du  
poÎVre dans fa bouche. Or tout le monde sait que tou-  
tes les fubstances acres , chaudes & caustiques , stont  
ordinairement salutaires dans les cas de cette nature.  
Cette doctrine *se* trouVe confirmée par AVÎcene, qui  
assure , au rapport d’AldroVandus , qu’un mélange de  
jonc odorant & de poÎVre, produit le même effet que  
le *castoreum,* & qu’une dragme de ce dernier dans du  
νΐη est un remede excellent dans les cas où il est be-  
fioin de substances irritantes, propres à mettre les hu-  
meurs en mouVement, afin dleVaeuer le Venin qui s’est  
introduit dans le corps par la morsure des animaux ve-  
nimeux. Etmuller donne un détail des maladies pour  
lesquelles les Modernes employent le *castoreum,* 11 le’

S; CAS

recommande dans les douleurs de la tête & des nerfs,  
dans l’engourdissement des sens , dans la léthargie &  
les maladies foporeufes, dans les paralysies, les apo-  
plexies; dans l'épilepsie & les maladies convulsives,  
Foitinternesott externes, dans l’aphonie & les verti-  
ges ; & la raifon qu’il donne de S011 efficacité dans ces  
Fortes de cas, est , qu’il réVeille les esprits & les tire  
de l’assoupissement dans lequel ils étoient plongés. Il  
assure que le *castoreum* est un remede admirable dans  
les coliques flatueufes , les maladies hystériques, &  
les accidens dont elles font accompagnées. 11 le re-  
commande pareillement dans les cas où les premieres  
voies sont surchargées d’acides peccans; dans le tinte-  
ment d’oreilles, dans l’asthme convulsif,dans l’épilep-  
sie qui vient des maladies de l'utérus , & dans les au-  
tres indispositions de cet organe ; mais surtout pour  
chasser le fœtus & l’arriere-faix , pour exciter les re-  
gles, lorfqu’elles sont tout-à-fait supprimées , ou  
qu’elles coulent avec peine; dans les distérentes ma-  
ladies du bas-ventre, pour appasser les douleurs qui  
sclivent l’accouchement , & pour évacuer les vuidan-  
ges. Il croit aussi que le *castoreum* est un préservatif  
excellent contre la petite vérole , la rougeole & les  
maladies exanthémateufes, & qu’il facilite aussi leur  
éruption. Il assure que rien n’est plus efficace pour la  
cure des maladies léthargiques que le *castoreum* ,lors-  
qu’on a foin de le faire précéder d’un émétique, ou  
qu’on le prend avec des purgatifs convenables, tels  
que la scammonée. Ce même Auteur allure qu’une  
éponge trempée dans du vinaigre dans lequel on a fait  
dissoudre du *castoreum,* portée au nez, fait cesser la *lé-  
thargie 8e* l’assoupissement causé par les vapeurs nar-  
cotiques qui s’élevent du-charbon, de la biere fermen-  
tante, ou des celliers. Dans les paralysies , les tran-  
chées, les douleurs du bas-ventre causées par des vents;  
&dans les maladies hystériques on l’applique fouvent  
Fur les parties affectées. De-là vient qu’on l’employe  
pour l’ordinaire dans les lavemens destinés à aiguil-  
lonner & à faire une révulsion dans les maladies apo-  
plectiques & épileptiques. Rien n’est meilleur pour le  
tintement & les autres maladies des oreilles que d’y  
mettre un floccon de coton trempé dans du *casto-  
reum.*

Rondelet, dans sim Livre *de Ponderibus,* assure que le  
*castoreum* est un remede excellent dans les maladies  
d’oreilles les plus violentes.

Hoffman ( *Clavis Schrod.* ) recommande le remede soi-  
vant dans les sipasimes, & assure qu’il ne trompe jamais  
l’attente du Medecin.

*Prenez* du meilleur vin brûlé, demi-once, & faites in-  
fufer dedans deux gros de *castoreum* coupé par  
morceaux.

La méthode d’usscr de ce remede est d’en oindre l’épine  
du dos.

Suivant le même Auteur , l’eau distilée d’hirondelles  
avec le *castoreum ,* est un excellent topique pour remé-  
dier au tremblement des parties. BOrelli dans fes *Ob-  
servat. Medico-Physicae, Cent.* 1. *Obs.erv.* 52. assure que  
le mélange précédent de fcammonée & de *castoreum ,*recommandé par Trallien , donné en deux do fes dans  
de Poxymel, produit des effets stlrprenans dans la cu-  
re de la léthargie. Et Forestus, *Obscrv. Medic.Lib. X.  
Obs.erv.* 92. *in Schol.* attribue une efficacité surprenante  
au *castoreum* dans les paralysies de toute esipecc. On lit  
dans les *Acta Medicorum Berolxnensium , Dec.* 2. *Vol.*X. que le *castoreum* est un remede d’une efficacité  
singuliere dans la cure des maladies auxquelles les  
femmes sontsi.ljettes.Hoffrnan, dans sim Traité *de Pru-  
denti virium Medicamenti exploratione*, nous dit « que  
«pendant plusieurs siècles on a regardé le *castoreum*« comme un spécifique contre les affections hystéri-  
« ques, & qu’on a cru qu’il appaToit dans un instant  
K les convulsions de l’utérus. Mais, continue cet Au-

CAS

tu teur, si ce re mede poffede une vertu aussi singuliers ,  
« d’où vient que plusieurs personnes sont affligées de  
« cette maladie pendant plusieurs années sans pouvoir  
« en être délivrées ? Il certain que par la subtilité de  
« Ees parties, & parla qualité stllphureuse adoucissan-  
« te, il appaiEe les spafmes, & par conséquent les dou-  
« leurs : mais cet ester dure sort peu detems; car il ne  
« détruit point la caufe qui est fixée dans les nerfs &  
« dans les hypocondrcs ; si bien qu’il faut prendre des  
« mefures tout-à-fait différentes pour dissiper cette  
a maladie obstinée. » Il sciit de ce qu’on vient de dire  
que les Anciens rccommandoient le *castoreum* dans  
les mêmes maladies que les Modernes. 11 estcompofé  
de parties irritantes, & par conséquent propres pour  
échauffer & pour dessécher, & possede une nature alca-  
line ; il paroît donc convenir extremement à la cure  
des maladies froides qui proviennent d’acidité, du  
trop grand relâchement des solides, & de l'état lan-  
guissantdcs humeurs pituiteuses. Le *castoreum* est fur-  
tout excellent dans les cas où les vaisseaux ont besoin  
d’être aiguillonnés, & que des obstructions occasion-  
nées par les caisses préCédentes exigent des remedes  
incisifs & refolutifs. Le *castoreum* est donc extreme-  
ment salutaire dans la cacochymie & les maladies hy-  
pocondriaqucs & hystériques qui dépendent de l'état  
languissant des vaisseaux & des fluides qui y circulent.  
Mais 11 est nuisible aux malades qui *se* trouvent mal  
des remedes qui éChauffent & augmentent le mouve-  
ment des fluides. 11 est donc bien éloigné de faire du  
bien indifféremment à tous ceux qui font affligés de  
la même maladie. On voit en quel siens on peut l'ap-  
peller céphalique, antiapoplectique , antiepileptique ,  
antiparalytique, carminatif, utérin , antihystérique,  
antihypocondriaque, nervin , arthritique & antispas-  
modique. Suivant Stenzelius dans *sa Toxicologia,* le  
*castoreum* n’est ni un spécifique utérin, ni un anti-  
spasmodique , mais un remede résolutif antiacide »  
également salutaire aux hommes & aux femmes,  
dont les folides sont dans un trop grand relâche-  
ment, ou qui ont une cacochymie acide & séreu-  
se. Ces considérations nous mettent en état de ren-  
dre raison des différens effets que produit le *casto-  
reum* dans les maladies de la tête , de l’utérus &  
des intestins. On doit donc prendre dans un siens li-  
mité ce que dit Hippocrate dans le septieme Livre de  
ses Epidémiques; que le *castoreum* dissipe les maux de  
tête qui proviennent des maladies de l’utérus. Hosse  
man , *de Remed. benign. abusu ,* nous dit que le bas  
peuple & les nourrices connoiffent aussi-bien que les  
Medecins les vertus admirables du *castoreum,* puisi-  
qu’ils ont recours à ce remede dans toutes les maladies  
convulsives & spasinodiques. On salit que le mauvais  
ufage du *castoreum* a eu souvent des stlites funestes. On  
la donné, par exemple, dans des maladies hystériques;  
mais quoiqu’il ait d’abord appaifé la cardialgie & les  
Epasines des vicceres, il a rendu la maladie plus longue  
&plus obstinée ; mais on n’a pas plutôt eu débarraffé  
les premieres voies des humeurs peccantes qui les sur-  
chargoient au moyen de quelque purgatifléger, que les  
douleurs ont cessé. L’on fçait encore que l’usage fré-  
quent &copieux du *castoreum* a souvent appésiinti la tête  
des femmes en cousue, & troublé leur sommeil. Puisi-  
qu’il est visible parce que nous venons de dire, que c’est  
une erreur de chercher une vertu spécifique dans le *case  
toreum,* non-seulement contre les maladies des femmes,  
mais encore contre toutes les autres maladies; & qu’ii  
est certain que le mauvais *usage* de ce remede a produit  
de très-mauvais effets dans le tempérament, on doit  
conclure que Zwelfer dément l’expérience,quand il *as-  
sure* dans fa *Pharmacopœia Regia ,* que l’odeur & les  
applications externes du *castoreum* font scilutaires aux  
femmes hystériques ; & qu’au contraire ce remede est  
extremement nuisible étant pris intérieurement. Hoff-  
marlodans fa *Clavis Schroder.* assure que le sentiment  
de Zwelfer est contredit par l’expérience , puifqu’il est  
certain que dans les affections hystériques, ou plutôt

*8y* CAS

hypocondriaques, rien n’est plus efficace que l’usage  
interne & externe du *castoreum.* Mais ces deux Au-  
teurs peuVent aVoir eu pour eux l’expérience; car les  
accès hystériques, ou les contractions spasinodiques de  
l’utérus cedent aux si-ibstances d’une odeur fétide &  
défagréable. Le *castoreum* appliqué au nés dans le pa-  
roxysine produit sim effet, en détournant les esprits de  
la partie qui est dans la contraction : on ne peut pas  
dire dans ce cas que Ptssage du *castoreum* nuisie à ceux  
qui *se* trouVeroient mal de l'ssage interne des reme-  
des qui échauffent, puisque le mouVement que fon  
odeur imprime dans les nerfs, dure beaucoup moins  
que si on s’en fcrVoit intérieurement. Mais si l'on  
donnoit le *castoreum* intérieurement à ces fortes de ma-  
lades,ilne manqueroit pas de leur nuire en rarefiant  
trop les humeurs, en les jettant dans un trop grand  
mouVement, & en occasionnant des hémorrhagies, qui  
fuÎVant Francus, dans *ses* Obfervations sur la Castoro-  
logie de Marius , catssent un aVortement. C’est sans  
doute ce qui a fait croire à Zwelfer que le *castoreum* est  
nuisible aux femmes hystériques. Il feroità fouhalter  
qu’il eût écrit d’une maniere un peu moins Vague; puif-  
qu’en parlant des *Pilules anodynes de cynoglosse ,* il en  
retranche le *castoreum* ; « par ce, dit-il , que cette  
a composition fort à plusieurs maladies , outre les af-  
« sections hystériques , dans lesquelles le *castoreum* ne  
« Vaut rien. Tel est l'écoulement immoderé des re-  
« gles, dans lequel le *castoreum* fait plus de mal que de  
a bien. »

Cependant quand les femmes fujettes aux accès hystéri-  
ques, souffrent de la VÏfcosité & de l'inactÎVÎté de la lym-  
phe , l’tssage interne du *castoreum* ne leur est point con-  
traire ; car, comme nous l’avons déja obfcrvé, il est un  
remedeexcellent dans les maladies qui naissent d’une  
causiefroide, à causie de fa qualité irritante , chaude  
& réfolutÎVe. Bartholin , *de Medicina D anorum  
domestica ,* obferVe que quelques femmes qui ne  
fauroientfouffrir l’usage interne du *castoreum , fe* trou-  
vent très bien *de son* odeur. Suivant Schulzius, dans  
fes *Praelectiones* , le célebre Stahl, & les autres Auteurs  
qu’il cite, condamnent prefquc tous Pufage interne du  
*castoreum.* On mêle encore , ce dernier aVec les em-  
plâtres & les onguens, onl'employe aussi dans des pou-  
dres en qualité d’errhine , on le donne intérieurement  
en poudre, en forme de pilules, quelques-fois dans des  
électuaires , & dans une forme liquide; dans dcscssen-  
ces , par exemple, & des esprits. Sa plus forte dofe est  
d’une dragme.

Le *castoreum ,* fuivant Marius, dans *sa Castorologia ,* for-  
tifie la mémoire, étant appliqué fur la tête,paree qu’il  
Ιενε les obstructions, & qu’en procurant un cours libre  
aux humeurs dans.les Vaisseaux, il facilite la sécrétion  
des estants. Ce même Auteur assure que le *Castor* tue  
les poux par sisn odeur ou son acrimonie. Ce remede  
paroît devoir être mis au nombre des antidotes, parce  
qu’en échauffant, il augmente la transpiration , qui est  
extrcmcment salutaire , foit pour chasser le Venin , ou  
pour résister à la contagion & l’cmpêcher de s’insinuer  
dans notre corps. Le *castoreum* est estimé un correctif  
de l'opium, parce qu’il émousse fes Vertus; car, comme  
on l’a déja remarqué , il empêche le fommeil. On le  
mêle aVec les purgatifs pour hâter leur opération, & à  
dessein d’incifer& d’éVacuer le flegme épais ; car lors-  
qu’on le donne en substance en une forte dofe, il opere  
comme purgatif. Mais fon principal ufage quand on le  
mêle aVec les cathartiques, est de corriger la Virulence  
deceuxqui font les plus actifs , &de les empêcher d’a-  
gir aVec toute leur Violence. Le *castoreum*, par exem-  
ple, mêlé avec l’ellebore blanc , le fait agir en qualité  
d’émétique & de cathartique, mais avec moins devio-  
lence qu’il ne le seroit fans cela.

Avicenne & Matthiole conviennent avec quelques autres  
Auteurs , que le *castoreum* est un poifon quand il est  
Vieux , noir , & gâté ; qu’il cause la folie, fait enfler la  
langue , & excite une fievre qui caufe fouvent la mort  
au malade dans l’espace d’un jour. Les remedes pour .

CAS 86

cet accident font de faire vomir le malade en lui fai-  
sant boire de grands verres d’hydromel , mêlé avec dû  
beurre , & de lui donner enfuite du diamoron , ou du  
Euc de limon ou de citron avec du sucre. Les semences  
feches de coriandre, prifes à la dose de deuxdragmes,  
sirnt encore un antidote contre ce poisim.

Si l'on Eait attention que lorfque le *castoreum,* qui est une  
substance animale onctuetsse , *se* corrompt, elle doit  
nécelsairement devenir rance, alcaline & extremement  
acrimonieuse ; on comprendra sans peine, qu’elle doit  
agir comme posson ; & dans ce cas il semble que les  
acides mêlés avee les substances capables d’émousser sort  
aerimonie, comme le heure , font un remede extre-  
ment convenable. Il s’enfuit donc que l’hydromel &  
le heure avec les acides dont nous venons de parler, ne  
peuXent que faire beaucoup de bien dans ces fortes de  
circonstances.

L’axonge de *castoreum* est une substance molle & huiieu-  
se contenue dans deux poches situées au-deflbus de  
celles dans lesquelles le *castoreum* est enfermé. Elle  
est estimée émolliente & pénétrante, & par Conséquent  
propre dans les cas où il est befoin de ramollir des du-  
retés & de lever les obstructions. De-là vient, fuivant  
Etmuller, qu’on l’employe dans les maladies du cer-  
veau , dans la paralysie & les atrophies qui en siont une  
fuite; dans les tremblemens des articulations & dans  
les autres maladies douloureisses des nerfs. On en oint  
pour cet effet les parties affligées. On en frotte aussi  
le bas-ventre dans les maladies convulsives, les coli-  
ques , les accès hystériques & les tranchées qui fuivent  
l’accouchement. Nous apprenons des *Memoires dé.  
1’Academie Royale des Sciences , ann.* 1704. que les  
femmes des Sauvages graissent leurs cheveux avec

‘ l'huile des bourbes du *Castor.*

*Esprit de Castor.*

Mettez ces drogues en digestion , & distilez-les par la  
retorte au feu de fable.

Cette composition est exactement la même dans le pre-  
mier Dispensture du College de Londres. Elle vaut  
beaucoup mieux que la teinture de *castor,* parce qu’elle  
est plus agréable à la vue & au gout, mais elle d'est pas  
de si grand usage. Elle lui est préférable à causie des  
aromates qui y entrent, & qui lui communiquent une  
vertu céphalique extremement propre pour toutes les  
maladies qui ont leur siége dans les nerfs. Il faut ce-  
pendant en excepter les affections hystériques auxquel-  
les la teinture convient daVantage , paree qu’elle est  
plus fétide. On peut donner cet esprit depuis trente  
gouttes, jusqu’à quarante dans quelque véhicule ron-  
venable , foit aux enfans qui ont des convulsions , ott  
aux adultes dans l'épilepsie, la paralysie, le mal de tête  
& les douleurs qui ont la même origine. On peut mê-  
me fuivant l'éxigence des cas , en réitérer la dofe deux,  
trois ou quatre fois par jour.

*Teinture de Castor.*

Prenez *du castoreum de Russee > demi once,  
esprit de castor , demt-livre.*

Mettez-les en digestion pendant dix ou douze jours ;  
décantez la teinture & la gardez pour l’usage.

On peut garder le résidu de cette teinture, qui est sort

*Sy* c A S

épais pour Peau composée de Bryoine, aussi-bien que  
les peaux & les parties membraneuses qu’on ne fauroit  
pulvériser , &qui ont une qualité extremement forti-  
fiante. Peu de personnes ont assez de bonne foi pour  
employer l’esprit de *castor* dans cette composition , &  
lui substituent pour l’ordinaire l’esprit de vin. Elle a  
les mêmes vertus que Peiprit, & on la donne en même  
doste; mais elle est beaucoup plus dégoutante & com-  
munique à Peau une couleur laiteuse fort désagréable.  
QUINCY , *Dispensaire.*

Le Difpenfaire d’Edimbourg prépare la teinture *do case  
tor* d’une maniere un peu différente de la précédente.

Prenez *castoreum de Rnflstée une once et demie,  
sel de tartre, deux dragmes,  
esprit de vin rectifié, une livre.*

Mettez ces drogues en digestion pendant quarante jours,  
& exprimez-en la teinture.

Le fel de tartre est ici fort propre, pour divifer le tissu ré-  
sineux du *castoreum -, &* pour faire que le menstrue en  
prenne une plus grande quantité qu’il n’auroit fait fans  
cela ; de-là vient qu’il laisse un moindre résidu que l’ese  
prit de *castor,* ou l’efprit de vin feul, dont on pour--  
roit fe siervir pour extraire cette teinture.

*Huile compostée de castor\**

Faites bouillir ces drogues, excepté les cinq premieres,  
après les avoir préparées, dans de l’huile & du vin,  
jusqu’à ce que ce dernier sent tout-à-fait évapo-  
ré. Faites dissoudre ensuite le galbanum, l’opo-  
panax & l’euphorbe, après les avoir concassés  
grossierement, dans une partie de ce vin , qu’on  
doit avoir gardée pour cet effet. Mêlez la cola-  
ture avec l’huile, que vous devez avoir laissée fur  
le feu pour l’entretenir chaude, en les remuant  
avec une fpatule de bois. Enfin, incorporez-y le  
storax & le *castoreum* pulvérifés.

On attribue cette composition à Jacques deManliis, &  
on la trouve dans le Disipensaire d’Ausbourg & dans  
celui du Collége de Londres. Ce dernier varie quelque  
peu, tant dans la proportion des ingrédiens, que dans  
**la** maniere de les préparer; mais ces altérations ne sont  
pas d’une grande conséquence, parce qu’il est rare  
qu’on fasse usage de ce remede.

*Pilules de castor»*

**Prenez** *castoreum de Russee, une dragmes  
sel d’ambres demi-dragme ,  
baume du Pérou, autant qu’il en faut pour faire  
vingt-quatre pilules.*

Ces pilules sont bonnes pour toutes les maladies nerveu- |  
fes de l’un & l’autre fexe, foit que leur origine foit

CAS 88

dans la tête ou dans l’utérus. On peut en prendre deux  
ou trois fois par jour , au nombre de cinq, & en conti-  
nuer l’usage, si les circonstances l’exigent. QUINCY,  
*Dispensaire.*

CASTRATIO, *castration.* L’objet de la Medecine &  
de la Chirurgie est de faire rentrer dans leur état natu-  
rel les corps qui en font sortis; mais la *castration* sait  
tout le contraire. Cependant, comme des circonstances  
malheureuses nous obligent souvent malgré nous de  
faire cette opération, je vais donner ici en peu de mots  
la maniere dont on doit s’éprendre pour y réussir. La  
*castration se* fait de deux manieres, ou par collision,  
ou par exfection. On exécute la première fur les enfans,  
que l’on place dans un vaisseau plein d’eau chaude afin  
de relâcher leur corps; & lorflqu’il l’est suffisamment,  
on Eaisit les testicules avec les doigts, & on les froisse  
l’un contre l’autre, jufqu’à ce qu’ils soient entierement  
dissous, & qu’on ne les siente plus. Quant à la seconde  
méthode, on couche Pensant le ventre en haut sur une  
table, le Chirurgien saisit de la main gauche le scro-  
tum avec les testicules,, qu’il enveloppe ; & après les  
avoir mis dans une situation convenable, il sait deux  
incisions longitudinales, avec le bistouri, vis-à-vis cha-  
que testicule. Dès qu’ils Pont sortis, il les sépare de leurs  
tégumens, & les coupe, en ne. laissant qu’une petite  
portion des vaisseaux spermatiques. Cette méthode est  
préférable à la premiere ; car ceux qui ont fouffert la  
*castration* par collision, ressentent quelquefois des de-  
sirs amoureux, étant impossible qu’il ne reste quelque  
portion des testicules après l’opération. PaUL Εοινετε,  
*Lib. VI, cap.* 68.

L’opération de la *caste action* étoit autrefois plus fréquente  
en Europe qu’elle ne l’est aujourd’hui ; elle est encore  
fort commune dans l’Orient, où on l’emploie en qua-  
lité de châtiment , ou pour fatisfaire la jalousie des  
Grands, qui ne leur permet point de laisser approcher  
de leurs femmes ceux qui portent les marques de leur  
virilité.

Quelques-uns, par un excès d’enthousiasine, & par une  
petitesse de jugement, qu’on ne peut assez déplorer, fe  
sont soumis volontairement à cette opération, & n’ont  
pas fait par-là beaucoup d’honneur à leur confcience ni  
à la religion. On assure qu’Origene a été de ce nombre.  
On ne fait plus aujourd’hui cette opération que dans une  
extreme nécessité, comme lorsqu’un cancer qui s’em-  
pare des testicules, ou un sarcocele, rendent leur ex-  
tirpation abfolument indispenfable,

M. Sharp donne la méthode de faire cette opération dans  
le sarcocele, & rapporte plusieurs circonstances, qu’il  
est bon de connoître, pour favoir quand il est à propos  
ou non d’y recourir. Le Dran rapporte aussi un cas re-  
marquable fur le même sujet.

Avant d’entrer dans un plus grand détail de la *castrations*il est bon de remarquer qu’Aétius, *Tetrab. Isa.serm.* 1.  
c. 122. assure que cette opération arrête les progrès de  
la lepre; & sur l’autorité d’Archigene, que les Eunu-  
ques sont rarement sujets à cette infame maladie. Si  
cette derniere circonstance est vraie, elle donneroit  
lieu de soupçonner que la lepre des Anciens approche  
beaucoup plus de la vérole des Modernes qu’on ne le  
croit communément.

La *castration* est une des opérations les plus fâcheuses de  
la Chirurgie, puisqu’elle n’a lieu pour l’ordinaire que  
dans les maladies, dans lesquelles le malade est fort fu-  
jet à retomber ; sqavoir, dans le skirrhe & le cancer ;  
car elle ne convient point dans la plupart des iympto-  
mes, que l’on croit la rendre nécessaire, tels que l’hy-  
drocele, l’abfcès des testicules, la mortification, ou la  
maladie à qui l’on donne le nom de farcocele, dont il  
ne fera pas inutile de dire un mot. Ce terme, dans la  
plus grande étendue de sa signification, signifie une tu-  
meur charnue du testicule, que l’on appelle aussi her-  
nie charnue ; généralement parlant, on la considere  
comme une excroissance charnue, formée dans la Eubse  
tance du testicule, laquelle devenant extremement du-  
re & tuméfiée , paroît pour l’ordinaire exiger l’extir-

*8 a* CAS

\* i

pation , foit en cautérisant la tumeur ou en amputant  
le testicule : mais cette maxime, pour aVoir été reçue  
aVec trop de précipitation , a souvent jetté les Chirur-  
giens dans des erreurs qui ont eu des suites funestes.

Pour mieux conceVoir la distinction que je Vais faire , il  
saut fe fouVenir que les testicules font compostés de  
deux différentes parties; l'une, glanduleuse, qui com-  
pofe le corps du testicule même, & l’autre, Vasculaire  
membraneuse, connue flous le nom d’épididyme, qui  
est le commencement des Vaiffeaux déférens, ou un  
amas des conduits excrétoires de la glande. Il arrice  
quelquefois que cette partie, qui est indépendante du  
testicule , s’enfle, & que paroissant au toucher une ex-  
croisilance accidentelle, elle répond parfaitement à l’i-  
dée que la plupart des Chirurgiens *se forment* du far-  
cocele. Mais comme ils ignoroient la nature & le diffé-  
.rent tissu de l'épididyme, ils ont fouVent confondu les  
maladies auxquelles il est fujet aVec celles du testicule,  
& recommandé également l’extirpation dans l’endur-  
cissement de l’un & de l’autre. Or, fans ennuyer le  
Lecteur, dit Sharp, des histoires particulières des cas  
qui ont rapport à ce sistet, j’ai recueilli de plusieurs  
expériences, que toutes les duretés de la partie glan-  
duleusie du testicule, qui ne tendent ni à une inflam-  
mation ni à un absicès, dégénerent ordinairement en  
skirrhe & en cancer; ce qui n’arrÎVe que rarement ou  
jamais à celles des épididymes. Il est Vrai que ces der-  
niers conservent souvent leur dureté, nonobstant les  
remedes internes & externes qu’on emploie pour la  
dissiper, & Viennent quelquefois à fuppuration, mais  
sans beaucoup de danger dans l’un & l'autre cas. Il  
n’est pas difficile de rendre raifon de la différence des  
effets qui résultent des tumeurs d’un même corps, lorse  
qu’on fait attention que c’est l’ordinaire du cancer de  
*se* fixer sur les glandes, & à la diflerence qu’il y a en-  
tre celles-ci & Pépididyme , quoiqu’il en approche  
beaucoup. Il ne s’enfiuit pas de ce que je Viens de dire,  
que Pépididyme ne deVienne jamais chancreux; & je  
conVÎens qu’il est aussi sistet à cet accident que toutes  
les autres parties du corps. Mais je soutiens qu’il ne le  
deVient prefque jamais, que la partie glanduletsse du  
testicule ne fiait déja affectée de la même maladie, qui  
ne manque prestque jamais de *se* communiquer à l’épi-  
didyme & de confondre peu-à-peu ces deux corps , de  
telle forte qu’ils ne composent plus qu’une même  
masse.

Il faut, aVant que d’en Venir à la *castration,* examiner si  
le malade ne fent point de douleur dans le dos ; &  
supposé qu’il en ressente , rejetter l'opération, star la  
préfomption que les Vaisseaux spermatiques font affec-  
tés. Mais on ne doit pas trop Ee hâter dans cette occa-  
sion ; car le poids seul de la tumeur peut tirailler le  
cordon, & occasionner ces douleurs. Pour décotrVrir  
la casse de la douleur que le malade ressent dans le dos,  
lorsique le cordon sipermatique n’est point enflé ; on  
tiendra le malade au lit, & on lui siuspendra le *scro-  
tum,* par le moyen d’un susipensoire, ce qui le soula-  
gera infailliblement, si le poids feul est la cause de sa  
maladie. Mais si le cordon fpermatique est enflé ou en-  
durci, ce qui est une maladie que les Latins décricent  
fous le nom de *Ramex,* quand elle est Ευΐνΐε de la di-  
lation des Vaisseaux du scrotum, quoiqu’elle soit plus  
connue fous le nom de circocele & de Varicocele, le  
cas est déEesperé & l’opération inutile.

Supposé que tout conseille de recourir à cette opération,  
on la fera de la maniere silivante. On couchera le ma-  
lade fur une table quarrée, d’environ trois piés quatre  
pOuces de haut; les jambes pendantes, que Fon fera  
tenir, de même que le reste du corps, par autant d’aides  
qu’on le jugera nécessaire. On commencera l’incision  
au-dessus des anneaux des mufcles épigastriques, pour  
ρουνοΐΓ lier les Vaisseaux; car fans cette précaution,  
l.Opérateur seroit embarrassé de faire la ligature; on  
continuera cette incision le long de la membrane adi-  
peufe, en defcendant, à proportion de la grosseur du  
testicule. Loifqu’il est petit, on peut le retrancher fans

CAS pô

; enlever aucune partie du fcrotum; mais Sharp n’ap-  
prouVe point cette méthode, parce que cette peau mol-  
lasse est siljette à former des abfcès & à devenir cal-  
leufe. Si le testieule, par exemple , pese vingt onces,  
après avoir fait une incision d’environ cinq pouces de  
I°ng , quelque peu circulaire, on en commencera une  
feconde au même endroit que la premiere, en la di-  
rigeant de telle sorte qu’elle la rencontre dans la partie  
inférieure, & forme avec elle un ovale, dont le plus  
petit diametre fera de deux pouces; après quoi on  
coupera le corps de la tumeur avec la partie dü fcrotum  
qui le couvre, en s’assurant auparavant de quelques-  
uns des vaisseaux sanguins, fuppofé qu’on appréhen ’  
de une hémorrhagie. On liera enfuite le cordon le plus  
près qu’on pourra du bas-ventre ; & s’il y a de l’espace  
entre la ligature & le testicule , on en fera une feconde,  
un pouce plus bas, afin de mieux s’assurer du sang. On  
*se* servira pour cet ester de ee qu’on appelle le nœud des  
Chirurgiens, dans lequel on sait deux tours du ruban.  
Cela sait, on coupera le testicule un peu au-dessous  
de la seconde ligature, & l’on traitera le malade com-  
me pour les autres plaies récentes.

Sharp rapporte qu’il châtra une sois un homme dont le  
testicule pesoit plus de trois livres, & dont quelques-  
uns des vaisseaux étoient tellement variqueux & dilatés,  
qu’ils égaloientà peu près la grosseur de Partere humé-  
rale/H s’assura néantmoins de trois des plus considéra-  
bles , & continua sim opération en retranchant environ  
les trois quarts de la peau , par où il prévint l’hémor-  
rhagie , & eut d’autant moins de ligatures à faire, qu’il  
sépara les vaisseaux avant qu’ils sussent extremement  
ramifiés. Le fuccès répondit à fon attente , & le mala-  
de suriccut à cette opération : mais l'humeur chancreu-  
*se* étant venue à *se* jetter Eur le foie quelque tems  
après, elle le mit au tombeau. Lorfque les tumeurssirnt  
considérables, comme la dernière dont on vient de par-  
1er, il est plus sûr d’enleVer une grande partie de la  
. peau; car outre que l'hémorrhagie est beaucoup moins  
abondante & l’opération plus courte, la peau étant de-  
venue très-mince à caisse de la grande distension qu’el-  
le a soufferte , ne manqueroit pas, si on ne la séparoit,  
de *se* gangrener, & le restant dégénéreroit bien-tôt en  
un [ulcere chancreux.

Je fiais bien-aisie de faire remarquer, dit notre Auteur,  
que je n’approuve point, que pour éviter d’offenfer les  
vaisseaux spermatiques, on pince la peau avant de faire  
l’incision, & que l’on introduife le doigt entre la mem-  
brane adipeuse & le testicule pour les féparer : la pre-  
miere de ces deux méthodes n’a rien d’adroit, la *se-  
conde* est trop cruelle ; & l’tme & l’autre, dansl’opi-  
nion de Sharp, fervent à prévenir un danger que l’on a  
très-peu à craindre. SNARP.

Quelques Auteurs prétendent , que quand les vaisseaux  
spermatiques fiant enflés autour de Panneau du muscle  
oblique dans le sarcocele, on ne doit point faire la  
*castration.* Cette regle n’est point générale ; car l'on a  
vu plusieurs perfonnes en qui elle a réussi en faifant une  
ligature au-dessus de Panneau, lorfque les vaisseaux  
spermatiques étoient obstrués & enflés dans cet en-  
droit. Ce n’est que par des observations fréquentes  
que l’on peut s’assurer des cas où l’on peut employer la  
ligature avec fuccès.

La facilité qu’on a, dit le Drart, de fuivre les vaisseaux  
spermatiques entre les tuniques du péritoine jusipsui  
leur origine, nous met en état de faire la ligature au-  
dessus de la tumeur aussi haut que l’on veut. Mais il est  
bon de faire attention à deux choses : premierement,  
qu’en faisant la ligature trop haut, il est à craindre  
qu’elle ne cause une inflammation dans le péritoine,  
& par conséquent dans tout le bas^ventre après l’opéra-  
tion, qui tueroit immanquablement le malade. En se-  
cond lieu, que lorEque le gonflement des vaisseaux  
spermatiques s’étend trop haut le malade meurt  
quelque tems après l’opération, à cause que la partie  
de ces vaisseaux qui reste saine, s’enfle à la fin & rend  
la maladie incurable! M. Maréchal nous dit qu’il aycit

«9 I CAS

souvent été témoin de cet accident à l’hôpital; ce que  
je rapporte parce que cela fait à monfujet. Llobsierva-  
îion suÎVante peut être de quelque ufage dans des cas  
paralleles.

Le 6. Avril 1726. on conduisit un malade à l’hôpital qui  
avoit le testicule droit & les vasseaux spermatiques  
extremement enflés depuis 9 mois, & cela à l'occasion  
d’une sorte compression de cette partie. Le testicule  
s’endurcit , & deVint Insensiblement aussi gros que le  
poing. Les Vaisseaux spermatiques étoient enflés plus  
de quatre traVers de doigts au-dessus de l’anneau de  
l’oblique externe, & égalaient la grosseur du pouce.

Comme l’opération me parut extremement dangereufe,  
je ne Voulus point la hafarder,& me contentai d’appli-  
quer silr la partie des catsplasines émolliens pendant  
l’espace de trois semaines, & d’oindre le testicule & les  
vaisseaux spermatiques aVec de l'onguent Napolitain,&  
de les fomenter aVec des décoctions émollientes. M.  
Burette , pour lors Medecin de l'hôpital, ne négligea  
aucun des remedes internes qu’il crut propres pour  
dissoudre & ramollir cette dureté : mais tous nos foins  
furent inutiles. Au bout de trois semaines , je fentis  
une fluctuation dans le corps du testicule; ce qui m’o-  
bligea à l’ouvrir, dans llespérance qu’après l'éVacua-  
tion du pus , les vaisseaux spermatiques se relâche-  
roient avec plus de facilité. Je trouvai entre le tcsticu-  
le & les membranes du fcrotum , environ une coque  
d’oeuf remplie d’une sérosité purulente, & un pus  
blanc dans la substance du testicule. Je pansiai la plaie  
fuivant la méthode ordinaire, & continuai llusiage des  
cataplasines.

L’enflure des vaisseaux spermatiques diminua de la moi-  
tié : mais' la plaie prit un mauvais tour; car il s’y forma  
un fungus de la figure d’un carcinome qui enveloppoit  
tout le corps du testicule.

M. Maréehal étant venu à l'hôpital avec Messieurs Gue-  
rin, Gerard & Morand le fils, nous examinâmes la ma-  
ladie ensemble, & nous conclûmes, que puisque le  
malade ne pouvoir pas manquerde périr, il valoir mieux  
hafarder l'opération , quelque incertaine qu’en fût le  
Euccès, que de le laisser fans fecours ; de forte que je  
la fis.

Après avoir coupé l'anneau & les mufcles de l’abdomen  
le long des vaisseaux spermatiques,dontla grandeur dé-  
couvroit les progrès, j’y fis une ligature quatre *tra-  
vers* de doigt au-dessus de l’anneau, à la hauteur de  
l’épine de l'os des iles où la dureté finissent.

Après avoir pansé le malade, j’examinai la partie des  
vaisseaux spermatiques que j’avois séparée, elle étoit de  
la grosseur du doigt dans toute fon étendue, dure & de  
différentes couleurs, si bien qu’on ne pouvoit distinguer  
l’artere des veines.

Le malade fut faigné deux fois le jour de l'opération & la  
nuit qui la fuivit : mais malgré cette précaution, il sur-  
vint une inflammation dans le bas-ventre accompagnée  
de douleurs violentes , qui lui causia la mort lesixieme  
jour.

Je l’ouvris,& trouvai une tumeur inflammatoire dans tou-  
te l’étendue de l'abdomen; les vaisseaux spermatiques  
étoient variqueux au deflùs de la ligature, mais sans  
dureté.

*R E M A R QU E.*

Cette enflure variquetsse donne lieu de présumer, que si  
le malade eût été assez heureux que d’échapper, ce qui  
restoit des vaisseaux sipermatiques *se* fût endurci avec le  
tems ; ce que M. Marechal nous dit avoir vu plusieurs  
sois. LE ÜRAN.

CASTRENSIS , στρατιῶΓικὸς, στρατευματικὸς, *militaires*ou qui appartient au Camp;est une épithete de quelques  
maladies épidémiques & contagieufes, surtout des fie-  
vres dont il est parlé dans Van-Helmont, *de Febr. c.*10. *n.J.* qui les appelle assez proprement *endémiques.*

CAT 92

Dans ces sortes de maladies, l'on souffre moins de llef-  
fervefcence de la chaleur, que des crudités malignes  
que l’on a contractées par un mauvais régime, &par  
l’abus des choses non-naturelles.

Willis , *de Febr. c.* 14. les met au nombre des maladies  
pestilentielles. Jean Valent. Willius, Medecin Danois,  
< a écrit un Traité particulier siur ces fievres, qui a été  
imprimé à Copenhague en 1676. *in-est.*

CASUS , *cas.* Ce mot est extremement équivoque : il  
signifie quelquefois la même chofe que fymptome,  
*seymptoma, (AsoHloua* ; d’autrefois quelque chofe de  
fortuit ; & pour lors il est opposé à l'art ou à la Provi-  
dence , & appelle en grec τύχη ou τύχης ἔργον , « fortu-  
« ne, eu ouvrage de la fortune. » Il a aussi le même fens  
que le mot àuTcjoaTov , dont se fert Hippocrate , *de  
Arte* ; & Galien fur les *Prognost. Hippocr. 8c* signifie  
*spontané,* ou qui arrive fans dessein ou fans qu’on y ait  
réfléchi.

CasUs est quelquefois le même que πὸῶσις, « chute d’un  
« lieu élevé. Dans Paracelse, *Parage. Lib. I. cap.* 13.  
il signifie une maladie présente ; & enfin on entend  
fouvent par-là l'histoire entiere d’une maladie, ou une  
observation que l'on appelle ordinairement *casas medi-  
cinalis s* cas ou observation médicinale. CasTELLï.

CAT

CATABLEMA , καταβλημα, dans Hippocrate , *Lib. I.  
de Articulis,* est la surbande qui assure le reste du ban-  
dage, suivant que l'explique Galien dans sim Commen-  
taire siur ce paflage, aussi-bien que dans son *Exegesis.*

CATACERASTICOS , κατακεραστικὸς. Voyez *Epice-  
ra sti cos.*

CATACHLOOS, κατάχλοος, ^εχλόη , *herbe* ou *gasen ,*est traduit par Galien, *{Exegesis')* ἄγαν χλοώδη; « de  
« couleur extremement verte. » Il paroît avoir en vue  
ce paflage du*LéVII. Epid.c.* 15. où καταχλοα est appli-  
qué à ὑπὸχωρύματα , « aux stelles. » Mais il faut oluer-  
ver que bien des gens lisent au lieu de καταχλοα, κατα-  
χολα, « très-bilieux. » C’est ainsi encore, qu’au lieu de  
γλισχρόχροα , Erotien lit γλισχρόχολα ; & on lit fou-  
vent ὑδατόκολα pour ὑδατὸχλοαου ὑδαίόχροα.

CATACHRESIS , κατ άχρησις. Voyez *Abusus.*

CATACHRISTON , καταχρ.'στον, de καταχρίω, oistarc.  
C’est dans Hippocrate , *de Morb. Mul. Lib. I.* un re-  
mede employé en forme de Uniment.

CATACHYSIS, κατάχυσις, de καταχύω, *verser dessets s  
affusion.* Hippocrate emploie ce mot, *Lib. V.Aph.* 21.  
où il dit qu’une affusion abondante, κατάχυσις, d’eau  
froide pendant le fort de l’été, rappelle la chaleur dans  
les parties dans le *tetanos,* pourvu que le malade soit  
jeune & d’tm bon tempérament.

CATACLASIS , κατακλασις , de κατακλαω , *rompre, tor-  
dre,* signifie en général une rupture ou distorsion, mais  
particulierement celle des yeux. C’est ainsi que Galien  
traduit ἐπανάκλασις ύμματος, du *Lib. VI. Epid. Sect.  
Aph.* 19. par ὓταν διαστρέφηται τὰ βαέφαρα , «lorsque  
« les paupieres font tournées. » Voyez *Campylon.* Et  
κατακλάσιες τῶν ἄρθρων dans l’Aphorisine précédent si-  
gnifie une distorsion des articulations quand elles ne  
sont pas dans leur état naturel, mais contractées , relâ-  
chéesou poissées en dehors fans aucun ordre. Foesws.

CATACLEIS , κατακλεὶς , est un os cartilagineux ou le  
cartilage situé à l’endroit où l’omoplate fe joint à la  
clavicule. Galien , *Lib. de Osselrns, cap.* 14. dit qu’il  
n’existe que dans l'homme. Dans un autre endroit, il  
l'appelle la premiere petite côte de la poitrine. *De Dise  
sect. Muse. cap.* 12.

CATACLINES , κατακλινὴς, de κατακλίνω , être couché  
dans un lit ; est celui que la foiblesse & la violence du  
mal obligent à garder le lit. Le mot κατακλινὴς signifie  
la même chofe que κατεκεκλιμένος , κλινήρης & κλινοπετής  
*clinicus* , & il est opposé à τὸ ὀρθοστάδnv ἐνοχλἔῖσθαι ,  
« être si légerement malade que l’on puisse agir. » Lié,  
*I. Epid.*

93 CAT

CATACLYSMA, κα,τάκλυσμα , de κατακλύζω , *laver ;*le même que *clyster.* Voyez ce mot.

CATACLYSMI, κατακλυσμοὶ, font des embrocations.  
Cœlius Aurelianus traduit dans plusieurs endroits *ca-  
taelys.mi* par *illisiones aquarium*, des douches.

CATACORES, κατακορηᾶ , dans^ippocrate, signifie |  
plein, abondant, rassasié, & pufement bilieux quand  
on l’applique aux évacuations par bas. Ainsi κατακο-  
ρέστερα μᾶλλον του καιρῦ, *Lib. de Rat. Vict. in Morb.  
Acut.ee* (les excrémens) siont plus bilieux qu’ils ne  
« devroient l’être, ou colorés & teints avec de la bile  
« pure à un degré excessif. » Galien rend ces mots par  
ὶκανως ἄκρητα *, i^ordL. ,* τὰ πυῤῥὰν ή' ξαι'θὴν *esiovsio. καὶ*παχέὶαν χολὴν, « bilieux à l’exces , contenant un bile  
« rouge, jaune & grossiere. » De même *Coac. τα zaela-*rsa, feul fans l’addition d’humeur ou de couleur, si-  
gnifie des excrémens extremement teints de bile , ou  
tout-à-fait bilieux.

CATÆONESIS, καταιόνησις , de καταιόνεω , *arroser^*arrofement par une affusion abondante de liqueur fur  
quelque partie du corps, que l'on fubstitue au bain ,  
quand le malade est obligé de s’en abstenir. Elle ne  
diffère de l'embrocation, dit Gorræus, qu’en ce qu’a-  
prèsla *catéonese* on couVre la partie avec une étoffe de  
laine, de la toile ou autre chofe semblable, ce qu’on  
ne fait point après l’embrocation.

CATAGLYPHE , καταγλυφὴ , de γλυ’φω , tailler dans I  
le bois ou le métail ; excavation, trou ou creux. Hip-  
pocrate emploie ce mot *de Art. etdx Morb.*

CATAGMA, κάταγμα, *fracture.* Galien la définit une  
folution de continuité dans l'os, & dit dans sim second  
Commentaire silr Hippocrate , *de Art.* que ἔλκος est  
une solution de continuité dans la chair, de même que  
*catagma* ou fracture l’est de celle de l’os; mais quand  
elle arrive à un cartilage, on n’a aucun nom pour l’ex-  
primer, quoiqu’Hippocrate par catachrefe, par abus  
de nom, l'appelle improprement *catagma.*

CATAGMATICA , καταγματικὰ, de κάταγμα , une I  
fracture ; *catagmaelques* , remedes propres pour les  
fractures & pour faire former plus promptement le cal.

CATAGOGE , καταγωγὴ, dans Hippocrate, *Lib. VII.* I  
*Epid.* est ce que nous appellons ordinairement *région,*y compris les parties qui font autour, comme quand il  
dit,μέσovδ’ ὀμφαλου καὶ χόνδρου nasse ταύτην τὴν καταγωγὴν  
ἀπταμένῳ τῆ χειρὶ τοιουτος παλμὸς ὴν, &c. tant est grande  
la palpitation que l'on fent autour de la région ombili-  
cale, & le *chondrus, «* le cartilage xiphoïde, &C. »

CATALENTIA , mot forgé par Paraeelfe pour expri-  
mer une espece d’épilepsie. CasTELLI.

CATALEPSIS, καταληψις, de καταλαμβάνειν , *occuper ,  
détenir asiaisir* ou *Interrompre s catalepsie.*

Ce mot a plusieurs significations. Galien l’emploie pour  
exprimer la perception ou connoissance d’une chofe ,  
& c’est dans ce siens que les Stoïciens s’en servent. Il si-  
gnifie aussi la rétention d’haleine qui survient quand  
on s’efforce d’aller à la Eelle, ou celle d’une humeur  
qui demande à être év’acuée. Il signifie pareillement  
l’interception du sang dans les veines par un bandage,  
comme il arrive dans celui que l'on fait avant la fai-  
gnée. C’est encore un terme qui regarde les bandages ,  
& signifie l'action de les assurer ou de les fixer fur qucl-  
quepartie, pour qu’ils ne tombent point.

Mais *catalepsie* signifie proprement une maladie que Cœ-  
lius Aurelianus exprime *par apprehensio & oppressio ,* en  
nous apprenant qu’Hippocrate & Dioclès l'appellent  
du nom d’aphonie ( *aphonia}* & Antigene par celui  
*d’anaudia.*

Les Auteurs qui ont écrit de la Medécine doutent si la  
*catalepsie & le catoche* ne font qu’une feule & même  
maladie , ou si elles different l’une de l’autre. Quel-  
ques-uns veulent que le *catoche* sioit le même que le  
*corna vigil* : mais le plus grand nombre n’entendent  
par le nom de *catoche Sc* de *catalepsie* que la même ma-  
ladie. 11 y a une différence manifeste entre la *catalepsie  
& le tetanos^* cardans le dernier tentes les parties du  
corps font fixes & immobiles, au lieu que dans la *ca-*

CAT 94

*ialepsie* elles font fixes à la vérité, mais flexibles & sese  
tent dans la situation où on les met.

Cette maladie est très-rare, & ne regne à ce qu’on pré-  
tend, que dans les tems excessivement froids. Elle sai-  
sit les malades par interValles,&dure pendant quelques  
heures, quoique Forestus rapporte l’exemple d’un jeu-  
ne homme en qui elle continua pendant trois jours.

Il est rare qu’elle foit précédée de signes qui Annoncent  
fon approche. Henri de Heers dit néantmoins qu’un Re-  
ligieux qui étoit fujet à cette maladie, étoit aupara-  
vantfaisi d’un engourdissement dans le cou; & Forese  
tus rapporte le cas d’un Prêtre qui fentoit avant l’accès  
une douleur fourde dans la partie postérieure de la-  
tête.

OBSERVATION PREMIERE.

En disséquant des sujets qui étoient morts d’une *catalep^  
sie,* nous avons^ouvé les grandes veines qui aboutif-  
fient de la partie postérieure de la tête au sinciput, rem-  
plies d’un sang épais coagulé, & une matiere séretsse  
logée dans la partie postérieure du cerveau. Et en ef-  
fet , les anciens Medecins ont cru que les parties pose  
térieures de cet organe important étoient les plus af-  
fectées dans cette maladie. Galien dans fes Commen-  
taires silr les Prorrhétiques d’Hippocrate , fait mon-  
tiond’un Ecolier qui survécut à cette maladie, car les  
maladies de quelques efpece qu’elles foient, font quel-  
quefoisplus& quelquefois moins violentes. JagoTIUs,  
*Comm. ad Aphor. y, Lib. II. Coacarum.*

OBSERVATION II.

Un Greffier de Gafcogne dans le déclin d’une fievre ac-  
compagnée d’un cours de ventre & d’une évacuation  
d’urine dans un état de coction qui le flattoit d’une  
prompte guérifon, fut attaqué d’une *catalepsie* dont il  
mourut en un jour de tems.

Lorfqu’on vint à l'ouvrir on trouva fils poumons & sim  
foie tout-à-fait gâtés , une efpece de sérosité rougeâtre  
dans la partie postérieure du cerveau , & le sinus longi-  
tudinal qui traversiela tête, par le milieu rempli d’un  
simg coagulé. SeOLIAGR aPHUS , *ad caput* 9.1.. *I Helle\*  
rii de Morbis interne*

OBSERVATION III.

Un jeune homme fut saisi d’une fievre légère, & erssuite  
d’une phrénésie & d’une *catalepsie,* pendant l’accès de  
laquelle *ses* yeux étoient fixes & fans mouvement. 11  
en mourut.

On lui ouvrit le crane & l’on trouVa les veines de cette  
partie variqueusies & remplies de sang noir & de simie.  
La substance médullaire du cerveau, qui dans sim état  
naturel est molle & friable, étoit steche, mais beau-  
coup moins que les meninges qui l’étoient extraordi-  
nairement.

OBSERVATION IV.

Un Marchand de Liége fut mis en prifon pour dettes ;  
mais ayant été élargi fous caution , il retourna chez  
lui & fe livra tout-à-fait à la mélancolie. Quelques jours  
après il sut saisi d’une fievre aiguë, mais sans délire.  
La fieVre l’ayant quitté, il tomba dans une efpece de  
manie qui dégénéra ensilite en fureur; de forte qu’on  
sut obligé de le lier. Il ilecouoit avec une telle violence  
les liens qui lui Eerroient les mains , qu’on craignoit  
qu’il ne les mît en pieces. Ayant saisi le collier de sa  
femme avec les dents , il le réduisit en poussiere. Après  
avoir usé long-tems de remedes menalagogues, le fom-  
meil lui revint, & il recouvra l’ufage de fa raifon au  
point qu’on le crut parfaitement guéri. Vingt mois  
après il tomba dans la démence , quoiqu’il n’eût que  
quarante-un ans; & les trois derniers doigts de fa main  
gauehe se tourneront si sort en dedans, qu’il fut impose

*yy* CA T

sible de leur faire reprendre leur état ordinaire. Il en  
recouvra cependant l’usage au moyen des remedes  
qu’on lui donna pour lui purger le cerveau, & des hui-  
les chaudes & émollientes qu’on lui appliqua fur la ré-  
gion de la moelle épiniere ; mais peu de tems après,  
tous les doigts de la même main fe courberent, perdi-  
rent tout-à-fait leur mouvement, & tout de même que  
dans *ia-catalepsie ,* il lui étoit impossible de les étendre.  
Il perdit peu de tems après l'ufage de la parole, du  
bras droit & des deux jambes , & resta fans mouve-  
ment. Il recouvra néantmoins la voix avec le secours  
de disserens linimens, de diverfes fomentations & de  
quelques gargarisines : mais il lui fut impossible pen-  
dant deux ans qu’il vécut encore, d’articuler distinc-  
tement aucun fon ; il ne parloit pas mieux qu’un enfant  
de six mois, & ne mangeoit que par la main d’un au-  
tre. Il avoit d’ailleurs le ventre & la refpiration assez  
libre & le pouls fort bon : mais il mourut enfin quatre  
ans après.

Ayant été appelle à l’ouverture de fon corps, je priai le  
Chirurgien d’en commencer la dissection par la tête.  
Le crane étant ouvert, nous trouvâmes le cerVeau très-  
dur, trcs-fec & très-friable fur fa furface lorfqu’on le  
touchoit avec les doigts. Il étoit encore teint partout  
d’un jaune de citron , à la profondeur environ d’un  
travers de doigt. Il étoit plus mou & plus humide vers  
les ventricules & la bafe, mais fa couleur étoit quel-  
que peu altérée. Le *rete mirabile* étoit affaissé; lcsori-  
gines des nerfs extremement feches, & plus minces  
qu’elles ne le font dans leur état ordinaire. Nous ne  
remarquâmes rien d’extraordinaire dans la poitrine &  
dans le bas-ventre. HsiNR. ae Ηεεκ. *Observât. Medi-  
em.* 3.

La plupart des signes qui annoncent la *catalepsie* font les  
mêmes que ceux de la léthargie ; favoir la langueur &  
l’engourdissement; le malade ne fient aucun mal, ne  
répond qu’avec peine à ce qu’on lui demande , & tom-  
be insensiblement dans un profond fommeil. Mais les  
signes propres qui distinguent l’approche de cette ma-  
ladie font la rougeur exccssiVe des joues , une fievre  
continue, un flux de falÎVe, un pouls haut & plein ,  
la constipation , ou un flux de ventre immodéré. Loiss-  
que la maladie est une fois formée , le malade reste  
continuellement couché fur le dos, fon cou est disten-  
du, fes joues rouges ; il a la fievre , il perd l'usage de  
la parole, fes siens font engourdis , il dort ayant les  
yeux ouverts & fixes , comme ceux qui regardent at-  
tentivement un objet , ou comme un taureau qu’on  
assomme; les larmes lui coulent des yeux; les misscles  
des mâchoires, fies levres, fies fiourcils, fies doigts & fies  
mains font attaqués de convulsion ou d’une palpita-  
tion ; il est extremement incommodé du hoquet; fon  
pouls est fiort, plein & humide; il est constipé, il ne  
sauroit étendre ses membres, ni les retirer quand ils  
sont une fiois étendus. Quelques-uns ont le Ventre cn-  
flés , comme par des Vents, qui s’étendent lusensible-  
ment Vers l'estomac : cette enflure paroît quelquefois  
être causile par des humeurs ou par les alimens, & est  
accompagnée du murmure des intestins. Le malade  
est saisi d’un grincement, & quelquefois d’un craque-  
tement de dents, & dans le fort de l’accès elles fe sépa-  
rent & laissent quelque distance entre-ellcs : il dort la  
bouche ouVerte & les leVres pendantes, la falÎVe lui  
sort des coins de la bouche, tombe quelquefois dans  
sa gorge aVec bruit. 11 ne peut rien avaler de liquide,  
& ce qu’on lui fait prendre^e force lui reste dans la  
bouche : il serre souvent les leVres, & pousse des fou-  
pirs qui témoignent fon chagrin ; si quelqu’un lui passe  
les doigts deVant les yeux , il les cligne , & fuit le  
mouVement de la main aVec la Vue : lorfqu’il corn-  
mence à reVenir, il fixe les objets aVec attention; il  
regarde autour de lui quand on l'appelle, & laisse cou-  
ler des larmes fans rien dire , quoiqu’il paroisse vou-  
loirparler. Il aime les odeurs agréables autant qu’il *té-  
moigne* de l’aversion pour celles qui font fortes & sé-

CAT *9c*

r t ides : il distingue les choses douces de celles qui ont

de l’amertume, quand on les lui approche de la lan-  
gue, & fient les piquures qu’on lui fait : si on lui etend  
le bras, il le retire aussi-tôt; & si on le tourmente, iI  
tremble & devient rouge. Sur la fin de l'accès & lorse  
qu’il commence à reVenir en fauté, il tombe simvent  
dans des fueurs chaudes & abondantes : si-ipposie que  
la maladie augmente on Eent une chaleur extraordi-  
naire si.lr la superficie du corps; la refipiration est plus  
profonde, les yeux font tournés, le menton tendu &  
fans mouVement, les mains retirées & les mufcles des  
mâchoires dans des affections spasinodiques qui leur  
donnent une situation riante ; le malade tombe dans  
des fueurs extremement chaudes, & il paroît quelque-  
fois fur fa poitrine & sur fon VÎfage des .éruptions de  
différentes couleurs, semblables à ces pustules rondes  
que les Grecs appellent *ionthi* (ἰόνθους) accompagnées  
de l’abbattement soudain des forces à caufe de la vio-  
lence de la maladie. A ces Eymptomes *se* joignent le  
ronflement que les Grecs appellent ( ῥόγχους) l'engour-  
diffament des membres , la pâleur du Visage , & enfin  
une silffocation qui met le malade en danger de pcr-  
dre la Vie. C œ L ι υ s A υ R ε L ι a ν Us, *Acut. Lib. II.*

*cap.* **IO.**

Cette description s’accorde en quelques chofes aVec cel-  
lesque les .Modernes nous ont données de la *catalep-  
sie* : mais comme elle en differe à quelques égards, je  
Vais donner les signes caractéristiques de cette maladie  
d’après Hoffman.

La *catalepsie* siaisit pour l’ordinaire tout d’un coup le ma-  
lade de la maniere siuiVante.

Il demeure dans la posture où il *se* trouVe lors de l’ac-  
cès , sioitqu’il sioit debout, assis ou couché : si *ses* yeux  
font fermés, ils restent ordinairement dans cet état;  
mais comme la maladie furVÎent généralement dans le  
jour, il demeure les yeux ouVcrts, fixes & immobiles ,  
comme s’il regardoit un objet, & on ne peut les lui  
faire cligner , quoiqu’on les frotte aVec un mouchoir  
Sillon remue *ses* bras ou fes jambes, il les tient fixes  
dans l’attitude qu’on leur donne. 11 perd tout senti-  
ment, il ne Voit, ni n’entend , ni ne sent,quoiqu’on  
le pince ou qu’on le pique. Les actions inVolontaires  
continuent cependant toujours aVec la même régulari-  
té ; le pouls est naturel & la respiration libre , & cem-  
me PobferVe Forestüs , le malade aVale tout ce qu’on  
lui met dans la bouehe. Le bas - Ventre & les côtes in-  
férieures entrent souvent en conVulsions , silicant le  
rapport de Forestus, de Syluius, de Platerus & de  
Dolæus : en même-tems l'anus est si sierré , comme le  
remarque Henri de Heers , qu’on ne siauroit y intro-  
duire la plus petite cannule. Le Visiage sse perd point fa  
couleur, TuiVantla remarque de N. Pisim. Le malade  
pousse enfin de profonds soupirs , & reVÎent à lui, &  
pour lors il fait des récits furprenans de ce qu’il a  
vu ou entendu , comme s’il revenoit d’une extafe.  
Après l’aecès il ne mange que fort peu ou point du  
tout.

On trouve dans l’Histoire de l’Académie Royale des  
Sciences, année 1708. un exemple remarquable d’une  
*catalepsie,* qui donnera une idée beaucoup plus par-  
faite de cette maladie, que toutes les defcriptions gé-  
nérales que je pourrois en faire, ce qui m’oblige à  
l’inférer ici.

Pendant le Carême de 1737. une Dame dont nous fup-  
primons le nom, âgée de quarante-cinq ans , vint de  
Vefoul à Befançon, pour y solliciter un procès de la  
derniere conséquence pour elle, & qui , si elle l’eût  
perdu , eût mit le comble à des malheurs très - siensi-  
bles qu’elle avoit déja essuyés. Agitée de la plus vive  
inquiétude, elle ne fortuit point ou de chez ceux à qui  
elle avoit affaire, ou des Eglisies pour tâcher de met-  
tre le Ciel dans fes intérêts; on l’y voyait quelque-  
fois

*97* CAT.

fois allant se prosterner deVant tous les Autels l’un  
après l'autre, d’une maniere à fe faire remarquer de  
tous les assistans. Elle dormoit peti , & ne mangeoit  
prefque point, foit parce qu’elle aVoit perdu l'appétit,  
l'oit parce qu’elle fe déroboit à elle-même fa fubsistan-  
ce pour faire plus d’aumônes qui lui obtinssent un bon  
fuecès.

Elle apprit cependant que Pair du Bureau ne lui étoit  
pas saVorable, & la Veille du jour qu’elle deVoit être  
jugée , elle tomba Vers les cinq heures du foir dansun  
état que l'on prit pour une apoplexie, & l'on alla aVec  
grande précipitation chercher xM. Attalin, Professeur  
en Medecine à Befançon , qui y courut aVec M. Va-  
cher, Chirurgien des Hôpitaux de cette Ville , Cor-  
refpondant de l'Académie.

Ils trouVerent la Dame, assise dans un fauteuil , immo-  
bile, les yeux fixés en haut, & brillans, les paupieres  
ouVertes, & fans mouVement, les bras éleVés, & les  
mains jointes , comme si elle eût été en extase. Son  
visage , auparaVant triste & pâle , étoit plus fleuri,  
plus gai, plus gracieux qu’à l'ordinaire. Elle aVoit la  
respiration libre & égale, & les mtsscles du bas-Ventre  
jouoient aVec facilité. Son pouls étoit doux , lent &  
assez rempli , le même à peu près qu’aux pcrfonnes qui  
dorment tranquilement. Ses membres étoient fou-  
ples, légers , & fe laissoient manier en tel siens qu’on  
vouloir, sims faire aucune résistance; mais, & c’étoit-  
là ce qui caractérisioit sion mal, ils n’étoient que trop  
obéissans , ils ne siortoient point de la situation où on  
les aVoit mis.

On lui abbaissoit le menton, *sa* bouche s’ouVroit & restoit  
ouVerte. On lui leVoitun bras, ensuite l'autre, ils ne  
retomboient point; on les lui tôurnoit en arriere, &  
on les éleVoit si haut que l’homme le plus fort ne les  
eût pas tenus long tems dans cette attitude, ils y de-  
meuroient d’eux-mêmes tant qu’on les y laissoit. On  
la mit debout pour faire fur fes jambes les mêmes  
épreuVes que fur *ses* bras, & pour donner aux jambes  
& aux bras en même tems des attitudes difficiles à fou-  
tenir, & il est aifé de juger que non-feulement l'en-  
VÎe de connoître & d’approfondir le mal , mais encore  
une certaine curiosité pour un pareil spectacle , firent  
imaginer tout ce qu’il y aVoit de plus bifarre. La ma-  
lade fut toujours comme une cire molle, qui prend  
fuccessiVement toutes les figures que l’on Veut, & s’en  
tient éternellement à la derniere. M. Attalin dit  
qu’il croit qu’elle *se* fût tenue la tête en bas, & les  
piés en haut. Ce qui est très-surprenant, c’est que fon  
corps , quoiqu’on l’inclinât en différentes façons, con-  
ferVoit toujours, & constamment un parfait équilibre.  
Il fembloiten un mot, que comme une statue de cire ,  
elle fe collât par les piés à ce qui la portoit, pour s’em-  
pêcher de tomber.

Elle paroissoit insensible. On la secouoit, on la pinçoit,  
on la tourmentoit, on lui mettoit fous les piés un re-  
chaud de feu, on lui crioit même aux oreilles qu’elle  
gagneroitson procès ; nul signe de Vie, c’étoit une *ca-  
talepsie* parfaite.

M. Attalin fit Venir M. Charles, Professeur comme lui  
en Medecine, la Dame futfaignée du piéparM. Va-  
cher ; ces Messieurs allerent fouper - & reVÎnrent bien  
Vite à leur malade. Ils la trouVerent reVenue de fon ac-  
cident, qui aVoit duré trois ou quatre heures, & elle  
le»étonna beaucoup par un discours assez long, bien  
prononcé, bien lié, où elle faisait une histoire pathé-  
tique de fes malheurs, & racontoit tout le détail de  
fon procès, le tout accompagné de réflexions morales  
qui naissoient du fujet, & de prieres à Dieu qu’elle  
nlaVoit point prifies dans fies heures, mais qu’elle com-  
.posoit flur le champ.

On commença par la rassurer autant que l'on put auxdé-  
pens même de la Vérité , fiur ce fatal procès , qui aVoit  
caufé tant de raVage dans son ame ; enfuite on l’in-  
terrogea soigneusement fur tout ce qui s’étoit passé en  
elle pendant son accès.

Elle ne Yoyoit rien , quelquefois elle entendait, & me-  
*Torne III.*

CAT 98

me si bien qu’elle reconnut quelques perfonnes à la  
Voix. Elle ne *se souvenait* point d’avoir été saignée:  
mais elle s’en douta quand elle fe Vit le pié lié. Le ré-  
chaud de feu, qui auroit dû lui faire une impression  
beaucoup plus sensible qu’une Voix, ne lui en aVoit  
fait aucune. Quoiqu’elle eût été fort tourmentée, il  
ne lui en restoit point de douleur ni même de lassi-  
tude.

Pendant qu’on s’entretenoit ainsi avec elle, on s’apper-  
cevoit que de tems en tems elle interrompoit fon dise  
cours pour pousser de petits foupirs, & que dans ces  
momens fes yeux devenoient fixes & immobiles. Ort  
ne manquoit pas aussi-tôt de faire tout ce qui étoit pose  
sible pour prévenir l'accès dont on étoit menacé. Elle  
revenoit d’abord à elle, & continuoit de parler , mais  
sans reprendre le fil de fon difcours où elle l’avoit  
laissé; elle en commençoit un autre, quoiqu’on la fît  
fouvenir de quoi il aVoit été question, & à quel point  
elle en étoit demeurée ; & cela arrivoit toutes les fois  
que cette petite menace d’accès avoit interrompu fon  
difcours. L’idée de ce qu’elle avoit encore à dire pé-  
rissait absolument, & il s’en présentoir à elle une autre  
qu’elle n’étoitpas maîtrefl'e de refuser.

Au bout d’une heure l’accès vint dans toute fa force , les  
accidens *cataleptiques* furent les mêmes , ou peut-être  
plus marqués que la premiere fois. Quand ils eurent  
finis, la malade asssse dans fon fauteuil, fe mit à par-  
ler pendant une bonne heure & demie fur le ton &  
dans le style que l’on connoissoit déja; mais enfin fes  
difcours fie n fiés fie changerent en extravagances , ac-  
compagnées de hurlemens affreux, & elle fut attaquée  
d’une frénésie Violente , dont la *catalepsie* n’aVoit été  
. que le prélude.

Tous les remedes que les habiles gens qui la traitoient,  
purent employer pendant trois ou quatre jours qu’elle  
passa encore à Befançon, Eurent inutiles. On la ren-  
voya chez elle à Vefioul; &ce qui ne surprendra peut-  
être pas moins que fil maladie, elle est actuellement à  
Vefioulen bonne santé, fans avoir eu aucune récidive.  
Viendra-t-il un tems où ces fortes de phénomenes  
s’expliqueront? *Histoire de* l’*AcadémieRoyale des Scien-  
ces, année* 1738.

Borelli, *cap.* 2. *Hist.* 54. & Mare Marei, *Philos. Refis*assurent que cette maladie est beaucoup plus fréquente  
dans les femmes que dans les hommes, furtoutcette  
espece qui est accompagnée d’une sorte d’extase ou de  
transport ; car les femmes ayant les nerfs plus mous,  
plus délicats & plus fensibles que les hommes, font  
non feulement beaucoup plus sujettes aux mouvemens  
déréglés du fysteme nerveux, mais ont encore en  
elles tout ce qu’il faut pour entretenir les impressions &  
les passions les plus violentes de l’ame, aussi-bien que  
les maladies qui liassent d’une imagination dérangée.  
Mais celles-là y font les plus sujettes qui font d’un tem-  
pérament mélancolique ; & qui *se* laissent emporter à la  
force de leur imagination; furtout si , sulcant Nicolas  
Psson & l’expérience, dont l’autorité est beaucoup plus  
respectable, un régime froid , une faifon peu favorable  
& le froid du climat , y concourent.

Les dissections des perfonnes qui font mortes d’une *cata-  
lepsie-,* les douleurs qui fe font fentir dans la partie posté-  
rieure de la tête & dans la nuque du cou, quelquefois  
avant le paroxyfme, & le confentement unanime de  
tous les Medecins , prouvent que la cause de cette fâ-  
cheufe maladie a fon siége dans la partie postérieure de  
la tête. Ceux qui ont voulu donner une raison plus  
particuliere de la caufe de ces fymptornes , fe font  
jettés dans des hypotheEes très-obseures. Quelques-uns  
assurent que les esprits animaux fiant tellement fixés &  
concentrés, que leur mouVement fie trouVe retardé :  
mais cela ne fauroit aVoir lieu dans des corps aussi silo-  
tils & aussi pénétrans. D’autres ont aVancé des hypo-  
thefies encore plus abEurdes & plus ridicules , dans le  
détail desquelles les bornes que je me sitis prefiCrites ne  
me permettent pas d’entrer. Je croirois plutôt que la

99 CAS

caisse immédiate de la *catalepsie* consiste dans la diffi-  
culté que trouve le fluide nerveux à s’insinuer dans les  
nerfs qui fervent à la senEation & aux mouvemens vo-  
lontaires , tandis qu’il Ee porte avec plus d’impétuosité  
dans ceux qui servent aux actions vitales & mécani-  
ques. Il s’agit d’examiner maintenant comment leur  
cours est intercepté dans les nerfs de lapremiere classe.  
Si l’on considere que tout sentiment & toute fonction  
animale cesse dans les *cataleptiques,* on comprendra  
Eans peine que le cours du fluide nerveux doit être sisr-  
tout intercepté dans la partie d’où toutes les fibres ner-  
veufies du corps tirent leur origine. Cet endroit est  
appelle le siége du sens commun , *sensorium commune s  
8c* l’on peut y fixer aussi le principal siége de l’ame : car  
bien que ce principe intelligent ne puisse , à caisse de  
sa nature immatérielle, être enfermé dans Fefpace ;  
néantmoins comme il est certain qu’il conferve l’union  
&la correspondance la plus étroite avec le corps,& qu’il  
influe extremement si.ir les flens & les fonctions anima-  
les, il est nécessaire, eu égard aux opérations qu’il *exé-  
cute* par le moyen du fluide nerveux d’une maniere qui  
nous est inconnue , que nous lui assignions un certain  
efpace dans lequel il puisse s’appercevoir de tous les  
changemens qui furviennent dans les fibres , & s’ac-  
quitter commodément de toutes les actions qui dépen-  
dent de la détermination de la volonté.

Mais le*senserium commune* n’est ni dans la glande pinéa-  
le, comme le prétend Defcartes, ni, suivantLancisi,  
dans sii *Dissert, de se de Animae cogitantis ,* dans le corps  
calleux du cerveau. J’aime mieux le placer avec les  
Anatomistes modernes les plus exacts, dans la moelle  
allongée, & dans celle qui constitue la base du cer-  
veau.lcs nerfs qui en naissent,reçoivent leur tunique in-  
terne de la pie mere , qui est parsiemée d’un grand nom-  
bre de vaisseaux , & entoure les portions médullaires  
du cerveau; & sie distribuent dans toutes les parties du  
corps qui servent aux siensations& aux mouvemens vo-  
lontaires. Le fluide flubtil sie rend avec le siang dans la  
tête par les arteres carotides & vertébrales, d’où il  
est enfin poussé avec une certaine fiorce dans la région  
médullaire; & c’est par fion Accours que certains mou-  
vemens déterminés & volontaires réfultent de certaines  
pensiées particulieres ; & au contraire, que certaines  
idées sifcccdent à quelques mouvemens particuliers du  
corps.

Tout ainsi donc que quand ce fluide scibtil circule en  
quantité convenable, que tous les siens siont en leur en-  
tier, & les fonctions animales non-interrompues , nous  
nous portons bien & fommes éveillés ; de même quand  
sim affluence est moindre, on dit que nous sommes  
assoupis ; & quand il est tout-à-fait intercepté , nous  
nous trouvons privés de tout sentiment & de tout  
mouvement volontaire. Or, l’interruption de cette in-  
fluence est produite ou par une paralysie, ou parlacon-  
traction spasinodique des petites fibres nerveufies, &  
l'obstruction des nerfs n’en est point la caufe; mais dans  
*la catalepsie ,* la paralysie des petites fibres nerveufes  
ne peut point s’opposier au cours de ce fluide dansles  
nerfs, à caufe que l’accès revient par intervalle, & que  
levifage conserve *sa* rougeur tant qu’il dure ; au lieu  
que c’est tout le contraire dans les maladies léthargiques  
qui viennent d’une paralysie. Il s’ensiuit donc que la  
causie qui s’oppose dans la *catalepsie* au cours des esprits  
animaux dans les nerfs, est une contraction spasinodi-  
que des petites fibres nerveufes à leur origine, avant  
qu’elles pénetrent dans la pie mere ; d’où résultent  
encore tous les autres symptômes dont nous avons  
parlé.

De-là vient que toutes les sensations & toutes les fonc-  
tions animales cessent : mais comme il n’y a aucuns  
Epasines dans les parties nerveufes qui partent du cer-  
velet , il est aisié de voir que les membres qui sont alors  
incapables de mouvement, doivent rester dans la situa-  
tion où on les met, tandis que tous les mouvemens  
que nous appellons [mécaniques , *se* conservent dans  
leur entier. Il est certain par les découXertes qu’on a

CAS [100]

faites dans PAnatomie, que les nerfs qui servent aux  
fenfations & aux mouvemens volontaires, tirent leur  
origine de la fubstance médullaire du cerveau ; & qu’au  
contraire les fonctions vitales qui ne dépendent point  
de la détermination de la volonté , font exécutées par  
les nerfs qui viennent de la partie médullaire & infé-  
rieure du cervelet, conformément à une expérience  
que rapporte le célebre Vieufl'ens dans sa *Neurograph.  
LibA. cap-* 20. Nous avons obfervé ci-devant, que  
dans la *catalepsie* les petites fibres qui ont leur origine  
dans le cerveau, & qui forment les nerfs qui fervent aux  
mouvemens volontaires, *se* contractent, tandis que  
celles qui partent du cervelet pour la conservation de  
la vie, demeurent saines & dans leur état naturel.

De-là vient que le battement du cœur & la pussation des  
arteres continuent, que le visage devient rouge , &  
que la refpiration est naturelle. En même-tems, corn-  
me le fluide nerveux ne peut s’insinuer dans les orga-  
nes qui siervent aux sensations & aux mouvemens vo-  
lontaires, il arrive aisément que ce fluide nerveux est  
poussé du cervelet en plus grande quantité & avec beau-  
coup de violence , dans les parties dont dépendent les  
actions vitales : à quoi l’on doit attribuer la constipa-  
tion opiniâtre & les mouvemens convulsifs de la poitri-  
ne & du bas-ventre.

Il ne nous reste plus qu’à rendre raison des extasies ou  
visions que les *cataleptiques* s’imaginent souvent avoir  
eues; car pour l’ordinaire quand l’accès est passé, ils  
parlent des plaisirs infinis , des apparitions tragiques ,  
des visions célestes qu’ils ont eues, & des Anges dans  
la compagnie desquels ils ont été. Ils *se* mêlent aussi de  
prédire l'avenir, & prétendent avoir acquis l’esprit de  
prophétie. On peut voir plusieurs exemples remarqua-  
bles de cette efipece dans les Ouvrages des Medecins.  
On doit bien se garder de croire que l’ame abandonne  
le corps pour *se* transporter ailleurs: il n’est pas besoin  
non plus de recourir à des causies surnaturelles. Si l’on  
fait attention que les *cataleptiques* font pour l'ordinai-  
re d’un tempérament mélancolique, ont l’imagination  
vive, & ne font généralement occupés que d’objets  
pieux , comme de Dieu , des Anges & de l’éternité ; &  
si , comme nous l'apprenons de l'expérience & de ce  
qui fe passe dans les longes , nous supposions que plus  
l’ame est détachée des objets extérieurs, plus aussi elle  
a de penchant à *se* livrer aux faillies de l’imagination ;  
nous comprendrons fins peine que les extasies dans lesi-  
quels tombent les *cataleptiques,* ne sont que l’effet d’u-  
ne imagination échauffée ; car l’efprit qui *se* trouve  
dégagé du commerce qu’il avoit avec les objets exté-  
rieursTe rappelle les idées passées , & prédit par com-  
parasson ce qui doit arriver dans la suite. Mais retour-  
nons à l’examen des catsses secondes & éloignées qui  
contribuent à la production de la *catalepsie.*

La plus considérable est la qualité peccante des humeurs  
épaisses & visqueuses, que les Anciens ont distinguées  
par Pépithete de *mélancoliques s* & qui circulant avec  
dissiCulté dans la tête & dans le cerveau, & Eormant  
des stagnations dans la baEe du cerveau & dans la pie-  
mere, occasionnent des contractions dans les petites  
fibres nerveusies. C’est ce qui fiait que les femmes hyse  
tériques& les performes hypoeondriaqucs ou mélanco-  
liques Eont non-seulement plus sujettes que les autres  
à la *catalepsie* mais encore que les vaisseaux situés dans  
la partie postérieure du cerveau, sie trouvent remplis  
d’tm seing épais & coagulé, & le cerveau même d’un  
amas de sérosités extravasiées, comme on l’apprend  
des dissections qu’on a faites de ceux qui meurent de  
cette maladie. On voit encore par-là d’où vient que  
*la catalepsie* est quelquefois une fuite de la suppression  
des évacuations ordinaires de sang; & pourquoi le jeu-  
ne homme dont parle Aétius, *Tetrabibl. II. serm.* 2.  
*cap.* 4. revint d’une *catalepsie* dans laquelle il avoit été  
pendant trois jours au moyen d’un saignement de nez  
abondant qui lui survint. Ces humeurs contribuent en-  
core bien plus à la production de la *catalepsie,* lors-  
qu’elles viennent à se raréfier & à s’échauffer, puifque

ιοι CAT

par-là les vaisseaux du cerveau & de la pie-mere font  
beaucoup plus distendus. On voit donc pourquoi cette  
maladie est.produitepar une fievre intermittente qu’on  
a supprimée mal-à-propos, ou qu’on a traitée avec des  
remedes spiritueux & volatils, siuivant Dodonée, *Obs.  
Med.* 44. par le trop grand ufage du vin, suivant Pla-  
terus,Zss. *I.* & par l’ivresse ou une passion violente,  
silivant Dolæus, *Encyclop. Medic.* On ne doit pas ou-  
blier non plus, que comme les vers des intestinsocca-  
sionnent fouvent les maladies les plus violentes, de  
même , suivant Marcellus Donatus, *Lib. II. cap,* 7. ils  
deviennent quelquefois la cause d’une *catalepsie.*

On doit d’ailleurs avoir égard à la violence des passions,  
qui, comme les Auteurs nous l’apprennent, occasion-  
nent souvent une contraction dans les fibres nerveufes  
du cerveau & une *catalepsie ,* la maladie étant toujours  
proportionnée à la violence de la caufe. Tulpius, *Lib.  
I. Obs. c. ZI.* rapporte l’exemple d’un jeune homme,  
qui devint *cataleptique* fur le refus qu’une femme lui fit  
de l’épouser, & qui guérit dès qu’il posséda fa maîtref-  
*se.* Rondelet , *Lib. I.* rapporte celui d’une fille qui  
ayant été forcée de fe marier avec un homme qu’elle  
n’aimoit point, en conçut un tel chagrin, qu’elle tom-  
ba dans une *catalepsie* dont l'accès revenoit toutes les  
fois qu’elle voyoitfon mari, qu’elle en entendoit par-  
ler, ou qu’elle penfoit à lui. On trouve dans Henri de  
Heers, *Obs.* 3. celui d’un homme d’un tempérament  
melancolique qu’un excès de chagrin jetta dans une  
*catalepsie.* V*oycïci-desseus Obs.erv.* 4. C’est encore une  
chose confirmée par le récit des Medecins que cette  
maladie est fouvent occasionnée par une trop forte ap-  
plication d’efprit , & des méditations profondes, fur-  
tout si la froideur du tempérament & quelques autres  
caufes accidentelles y concourent. On trouve quelques  
exemples de cette espece dans Galien , *Comment, tn  
Hippocr.* Zacutus Lusitanus, *Lib. I. Historesei. ScFOr-*nel, *in Pathol. Lib. V. c.z.* Les méditations profondes  
fur desmatieres de religion, surtout quand elles siont  
jointes à un vifrepentir des péchés passés, contribuent  
extremement à la production de cette maladie , qui  
pour lors est accompagnée d’extases. Voyez Sennert ,  
*in Praxi. Herselt. Tr. Philosoph. Hominis.* Saint Au-  
gustin , *de Civitate Dei, Lib. XIV. c.* 24.

On peut encore mettre au nombre des *cataleptiques* ceux  
qui sirnt comme gelés de froid,& qui restent fans mou-  
vement. La raifon en est que le froid a le pouvoir de  
contracter la furface du corps , qu’il environne immé-  
diatement. Cette contraction fait que les humeurs fe  
portent en plus grande quantité dans les parties inter-  
nes, s’amassent principalement dans la tête, croupissent  
dans les vaisseaux du cerveau, & les distendent. De là  
naît la contraction des fibres nerveufes qui sortent du  
cerveau, laquelle occasionne une *catalepsie-,* accompa-  
gnée de la privation de tous les siens., La violence du  
froid continuant toujours, & fes effets fubsistant par ce  
moyen dans le corps, il furvient à la fin une extravasa-  
tion de fang ou de sérosité dans la tête, qui comprime le  
cerveau de telle sorte , que le fluide nerveux ne peut  
plus s’insinuer dans les organes vitaux, ce qui occasion-  
ne la mort. Ces accidens font presique journaliers, com-  
me on peut le voir dans Forestus, *Lib. X. Obs.* 41. qui  
rapporte que l’on trouve souvent en hiver des Soldats  
morts de froid dans leurs guérittes. D’autres ont été  
gelés de froid à cheval, fans abandonner les rênes, &  
font morts avec leur monture après avoir entierement  
perdu le mouvement. ( *Cette maladie paraît cependant  
être differente de la catalepsie. )*

Les accidens qui catssent ordinairement la *catalepsie* sirnt  
les passions violentes de l’amc, le chagrin , la terreur ,  
la joie , la crainte & la mélancolie , aussi-bien que la  
vue des objets hideux & désagréables. Les Auteurs  
rapportent que quelques personnes ont été comme con-  
gelées par la lecture de certains Livres. Moi-même, dit  
Hoffman, j’ai vu une femme qui en oyant certains mots  
qui exprimoient un violent amour pour le Redemp-  
teur , tomba dans une *catalepsie* ; & Saint Augustin

CAT 102

rapporte qu’un Ecclésiastique étoit sujet au même acci-  
dent toutes les fois qu’iI entendoit les cris des malheu-  
reux. Suivant Nicolas Piston , *Lib. I. c.* 13. la froideur  
de Pair, le séjour dans les montagnes & des beux  
froids, l’hiver & l’ssa-ge des mauvais alimens, contri-  
buent extremement à la génération de cette maladie.

Quant auxprognostics de la *catalepsie,* lorsqu’elle est oc-  
casionnée par les passions de l’ame ou des méditations  
profondes, elle n’est pas fort dangereufe, au lieu qu’el-  
le l’est extremement quatnd elle a pour caisse la vifcosi-  
té & l'impureté du fang, ou la suppression des évacua-  
tions de fang auxquelles on est accoutumé, car elle  
dégéncreen mélancolie ou en épilepsie, comme Mar-  
cellus Donatus, c. 8. nous l’apprend d’après Benive-  
nius ; ou bien elle *se* termine par une apuplexie violen-  
te qui met le malade au tombeau. La congélation qui  
vient du froid n’est pas moins dangereufe, & la mort  
en est la suite lorsqu’on n’y remédie point à tems.

Dans la cure de cette terrible maladie on doit principale-  
ment avoir égard à deux intentions curatives. La pre-  
miere consiste à relâcher la tension sipaimodique des  
petites fibres nervetsses du cerveau. La sieconde à *dé-  
truire* les causes matérielles ou secondes qui contri-  
buent à la production de cette tension. On doit fatis-  
faire à la premieredans le tems même du paroxyfme,  
& à la feconde après qu’il a cessé.

Durant le paroxysime même, surtout quand il est vio-  
lent , on ne retire pas grand fruit des médicamens.  
Mais cela n’empêche point qu’on ne doive employer  
tous les foins possibles pour appasser les contractions  
spafmodiques & pour faire revenir le malade de l’af-  
soupissement. On doit pour cet effet lui faire flairer ou  
des esprits volatils urineux, ou des acides extremement  
pénétrans, tels que le vinaigre ordinaire, ou celui de  
rue , ou l’efprit retiré des crystaux de cuivre, qui n’est  
qu’un efprit concentré de vinaigre distilé ; ( voyez *A ce-  
tum) car* ces acides possedent une qualité plus pénétrante  
& beaucoup plus efficace qu’aucun fel volatil que ce  
foit. Il ne fera pas inutile en même tems d’appliquer  
fur la nuque du cou & fur la partie postérieure de la tê-  
te du malade, qn’on doit avoir rasé auparavant, des  
huilesnerveufes & anti-fpaimodlques. Forestus, *Lib.*X. *Obs.* 42. fait grand cas de cette efpece de remede.  
Les lavemens conviennent encore,Supposé que le mala-  
de pusse en recevoir.Enfin,lorfque la maladie provient  
de trop de sang, & de ce qu’il *se* porte en trop grande  
quantité à la tête, & que les veines du visage souffrent  
une distension violente , durant le paroxysine , rien  
n’est plus propre à soulager le malade que de lui scari-  
fier les narines, ou d’irriter ces parties au moyen d’une  
Fonde cannelée jissqu’à ce que le sang en forte.

Tant que l’accès dure il faut s’en tenir à ces remedes :  
mais on doit profiter des intervalles qu’il lasse pour dé-  
truire les casses matérielles & médiates de la maladie,  
autant qu’il est possible de le faire. Supposé qu’elle pro-  
vienne de mélancolie, & qu’elle foit de la même efpe-  
ce que llaffection hypocondriaque & hystérique, corn-  
me c’est affez l’ordinaire, dans laquelle les humeurs  
grossieres & vifqueufes forment des stagnations ou cir-  
culent avec difficulté dans les vaisseaux du cerveau ; il  
faut recourir à des remedes propres à furmonter lama-  
ladie, à rendre le sang plus liquide , & à en faciliter le  
cours. De ce nombre font, outre les lavemens & les  
laxatifs légers , la faignée répétée à propos, le mou-  
vement & l’exercice, & l’usage modéré des choses non-  
naturelles. Les bains & les demi-bains conviennent en-  
core, de même que l’ufage des eaux minérales, ou à  
leur défaut le petit lait imprégné du fel des eaux de  
Sedlitz, ou du fel purgatif amer tel que celui d’Ep-  
fom.

Si la maladie est entretenue par une pléthore,ou furabon-  
dance de fang & d’humeurs, occasionnée par la fup-  
preision du flux menstruel ou hémorrhoïdai, ou parce  
qu’on a négligé la faignée ou les scarifications auxquel-  
les on étoit habitué, on doit profiter de l'occasion, dans  
les intervalles que le paroxysine laisse, pour rétablir  
G ij

ιο; CAT

ces mêmes évacuations, ou du moins pour diminuer 5;  
la trop grande quantité de sang par le moyen de la *sai-  
gnée.* Rien n’est meilleur pour cet effet que la saignée  
du pié; & supposé qu’elle ne suffisse pas & qu’on ait lieu  
d’appréhender une apoplexie, on ouvrira les veines du  
nez au moyen d’une simde qu’on introduira. Si le corps  
du malade est lâche & spongieux, on pourra lui ftibsti-  
tuer les starifications; & si l’on juge par les douleurs  
qui *se* font fentir autour de l’os facrum & de l’intestin  
rectum que le flux hémorrholelal veuille reprendre fon  
cours, ou que sa suppression foit la causie de cette ma-  
ladie , on le facilitera, comme le conseille Nicolas Pi-  
scm, *Lib. I. c.* 13. par des fomentations convenables &  
l’application des fangfues.

On aura recours aux anthelminthiques fuppofé que l'on  
foupçonne des vers : mais on doit éviter ceux qui font  
acres & propres à picoter les intestins qui ne font déja  
que trop irrités , les purgatifs trop acres, par exemple ,  
les.préparations de vitriol , celles d’aloès, les acides ,  
les mercuriels, & furtout les préparations du cuÎVre qui  
font un vrai poison. Il vaut beaucoup mieux ufer de  
pilules composées de drogues moins acres & moins  
corrosives, telles que l’extrait de tanaife, de barboti-  
ne, de rhubarbe, de myrrhe, d’assa-fœtida & le panchy-  
magoguede Crollius que llon mêlera en quantités éga-  
les. Ces pilules font d’une efficacité singuliore.

Lorsque la causie de la maladie réside principalement dans  
l’esprit, qu’il est agité de passions violentes , profondé-  
ment occupé de certaines idées, ou tourmenté par les  
remords de la confciencc, les remedes font de peu d’u-  
tilité dans ces cas; le Medeein n’a autre Chose à faire  
que de détruire par des moyens convenables les caisses  
matérielles, supposé qu’il y en ait de telles qui con-  
courent à la production de la maladie. Il doit encore  
essayer de bannir de l’esprit les idées noires & mélan-  
coliques qui occupent le malade , par des récits & des  
entretiens agréables, &ne point souffrir qu’il *se* lÎVre  
trop à l’oisiveté qui engage à des méditations profon-  
des. Le changement d’air est un des meilleurs reme-  
des que l’on puisse employer dans ce cas, puisque j’ai  
obtenu par lui sieul la guérison de cette fâcheuse mala-  
die. C’est encore lui qui guérit la femme dont nous  
avons rapporté l’histoire ci-dessus d’après les Mémoi-  
res de l’Académie des Sciences.

A l’égard de ceux qui font congelés de froid , & qui don-  
nent encore quelques signes de vie, on doit lestranf-  
porter dans des lieux modérément chauds, de peur que  
s’ils l’étoient trop, le fang qui s’est porté dans les par-  
ties internes ne vînt à fermenter tout d’un coup & à  
s’extravafer. Il convient aussi dans ces fortes de cas d’é-  
chauffer le corps par des légeres frictions, afin de re-  
lâcher les parties externes & d’y attirer les humeurs.  
Le malade étant revenu à lui-même on doit lui mettre  
les piés dans des bains très-chauds , qui font d’une uti-  
lité singuliere, tant parce qu’ils relâchent la peau, qu’à  
casse qu’ils rétablissent le cours des fluides. On doit en-  
core rétablir fes forces par le moyen des cordiaux, &  
avec d’excellent vin.

*Avis et précaution s- pratiques.*

On fe fouviendra que les sels volatils huileux, les baumes  
apoplectiquesextremement forts, & les liqueurs trop  
chaudes ne valent absolument rien durant l’accès,lorsi-  
que la *catalepsie* provient de l'orgafme, de la dilatation  
ou de la stagnation des humeurs ; car dans ce cas le  
mouvement du sang augmente considérablement, & il  
est à craindre que venant à s’extravafer il n’occasionne  
une apoplexie. Il vaut mieux pour lors employer les  
acides les plus forts, & à l’extérieur les baumes & les  
huiles nerVeux, anodyns & anti spafmodiques. Mais  
si la contraction spasinodique des petites fibres du cer-  
veau est occasionnée par les passions de l’ame, la crain-  
te, le chagrin ou des médltations profondes, on fe  
servira intérieurement & extérieurement de Tels vola-  
tils huileux.

C A T 104

Dans toutes les maladies violentes de la tête, catsséespar  
la trop grande abondance du simg, dont le mouVe-  
ment est trop fort, & qui fe porte en trop grande quan-  
tité dans cette partie, telles que les douleurs de tête,  
le délire, les convulsions & l'épilepsie , rien n’est plus  
efficace que d’introduire une fonde dans le nez pour  
procurer une hémorrhagie. Le même remede a lieu  
dans la *catalepsie* qui provient des mêmes causies. Cette  
opération n’étoit point inconnue aux Anciens, comme  
il paroît par le passage suivant que je tire du septieme  
LÎVre d’Arctée.

cc Dans ces cas, dit cet Auteur , il est nécessaire de tirer  
« du Eang des parties internes dtl nez, en y introdui-  
« sant un long instrument appelle *Cateiadion,* ou ce-  
« lui qu’on appelle *Storymes* ou bien si le Chirurgien  
« ne les a point à la main, il prendra une plume d’oie,  
a dont il retranchera le tuyau, & dont il taillera la  
« partie nerveusie en forme de side pour l'introduire  
« jusqu’à l’os ethmoïde , à qui l’on a donné ce nom à  
« caufe de *sa* ressemblance avec un crible, après quoi  
« il la tournera avec fes deux mains ; pour que Ees dents  
a puissent déchirer les parties & occasionner une hé-  
« morrhagie abondante ; car les narines font parse-  
« mées de petits vaisseaux, dont la substance est molle  
« & facile à, ouvrir. »

Lorfque la *catalepsie* est produite par le déréglement de  
l’imagination , elle résiste à tous les remedes, & il n’y  
a que les voyages & le changement d’air qui stoient ca-  
pables de la guérir. On ne fauroit croire quelle est la  
vertu & l’efficacité des voyages pour la cure des mala-  
dies du sistême nerveux & des esprits, surtout quand  
on les *sait* dans des lieux dont l’air est fain, comme le  
dit Cesse, opposé à celui qui a causé la maladie; car  
Pair est cet élement subtil, dont la portion étherée &  
élastique *se* mêlant avec le Eang & le silc lymphatique ,  
communique non seulement le sentiment & le mouVe-  
ment aux parties solides, mais produit encore, suivant  
la remarque de Galien des effets divins dans la cure des  
maladies. D’ailleurs, on trouve encore cet avantage  
dans les voyages, que les idées qui ont coutume de  
troubler l’efprit *se* dissipent, & qu’il leur en silecede  
d’autres plus agréables auxquelles il s’habitue insensi-  
blement. On a encore souvent remarqué que cette ma-  
ladie cesse d’elle-même par la longueur du tems ; car à  
mesure qu’on avance en âge, les fibres nerveufies de-  
viennent plus fortes , & l’esprit plus ferme.

A l'égard des préservatifs, on peut fie garantir de cette  
maladie en évitant soigneusement les caisses acciden-  
telles qui contribuent à la faire naître. Comme le froid  
est extremement nuisible à cet égard, on doit non-feu-  
lement s’en garantir, mais encore, s’il est en notre pou-  
voir de le faire, abandonner les lieux froids & monta-  
gneux , pour fe retirer dans ceux où l’air est plus tem-  
péré. On gardera un régime convenable, & llon éVÎtcra  
avec foin tout ce qui est acide & capable de refroidir  
l’estomac. On fuira la folitude, & l’on fera choix d’une  
fociété agréable parmi laquelle on puisse bannir les  
sejucis, les chagrins & la rêverie. Il est bon encore, à  
l’approche de l’hiver , de chasser du corps tout ce qui  
peut occasionner cette maladie, & pour cet effet d e-  
vacuer les impuretés des premieres vcies, & de dimi-  
nuer la pléthore par le moyen de la saignée & de l’e-  
xercice.

CATALO1ICA est emploié dans Castelli & Rieger,  
pour *Catulotica. Noyez ce* mot.

CATALYSIS , κατάλυσις , de καταλυω , dissoudre ou  
détruire. Ce mot signifie une réstolutiOn des membres,  
c’est-à-dire , une paralysie, ou une résolution univer-  
selle , comme est celle qui arrive souvent avant la mort  
du malade. Il signifie encore ce que nous exprimons par  
dissolution , c’est-à-dire la mort.

CATAMENIA, καταμήνια, de κατὰ &μήν , mols,rc-  
*gles.* Voyez *Menses.*

CATAMOSAS, καταμώσας, Galien rend ce mot dans  
S011 *Exegesis*, par καθεὶς ἔνεκα τῶ ζητῆσαι, « qui a laifié  
« tomber quelque chosie à dessein de la chercher; » & il

*105* CAT

dit, « ce mot est dérivé παρὰ το ματεύειν , qui signifie  
a chercher, de mêmeque *catamatumenos, Kaaapecisoxt-*α νος. » Ce dernier mot paroît être pris d’Hippocrate.  
*Lib. de Intern. morse* quoiqu’au lieu de καταματύμενος,  
on y trouye καταματτευόμενος & καταματτὸμενος pour  
lequel peut-être on a mis dans quelques copies, avec  
Galien, καταμώσας. FœsIUs.

CATANANCE, *Sesamelde.*

C’est une plante dont voici les caracteres.

Son calyce est écailleux & de couleur d’argent; les fleu-  
rons dont il est entouré sont beaucoup plus grands que  
ceux du centre de la fleur , & fes semences font enfer-  
mées dans une substance cotonetsse, de même que leur  
enyeloppe.

I. CaTANANCE, *quorumdam.* Lugd. 1190. *Catanance Da-  
lechampii,store Cyani,solio Coronopi.* J. B. 3.26. *Chon-  
drilla caerulea, Cyani capitulis,* C.B. P. 130. *Chondr'el-  
la Sesumoides dicta flore completo.* H. Eist. Æst. *0.* 5.  
F. 4. Fig. 2. *Cichorium caeruleum, coronopi soliis an-  
gustis s caliculisscquammatis argenteis,* M. H. 3. 55.

Disscoride décrit deux especes de*sesamelde,* mais d’une  
maniere si obsiture,siurtout à l’égard de la grande *seja-  
moide,* qu’on ignore encore aujourd’hui ce que c’est.  
Quelques-uns veulent que ce sioit l’hellebore , d’autres  
la resiede, & d’autres enfin, legaron. Les fentimens font  
partagés à l’égard de la petite*sesamoiide :* mais la deE-  
cription qu’en donne DioEcoride est plus conforme à  
la plante dont nous parlons. DaLE.

La petite*ses.amon.de* pousse une tige, à la hauteur d’un pié  
& demi, avec des feuilles fcmblables à celles du *coro-  
nopus,* excepté qu’elles font plus petites & plus velues.  
Les fommets des tiges font chargés de petites têtes de  
fleurs purpurines dont le milieu est blanc. Sa semence  
ressemble à celle du seEame; elle est amere & de cou-  
leur jaune. Sa racine est fort menue.

Une once de cette femence, prife dans l’hydromel, éVa-  
cue la bile & te flegme par bas ; appliquée avee de Peau,  
en forme de cataplafme, elle réfout les tubercules &  
les tumeurs œdémateuses. Cette plante croît dans les  
lieux pierreux. DIOSCORIDE. LiS. *IV. cap.* 153.

2. **CATANANCE,** *flore luteo ; latiore solio.* T. 478. *Stoebe  
Plantaginis folio. Asp.* Exot. 284. *a.*

3. **CATANANCE** *nflûre luteo , angustiore folio ,* T. 478. *Stee-  
be Plantaginis folio, angustifolia* H. Cath. *a. a. Boer-  
haave , Ind. ale Plantarum.*

CATANGELIE , **καταγΓελίη. Voyez** *Cacangelia.*

CATANTIA , καταντίη dans Hippocrate κατ ἰητρἐϊὸν,  
en filmant Galien, *Comment,* une déclivité de mem-  
bres, par exemple, des bras & des jambes, quand ils  
font pendants. FœsIUs.

CATANTLEMA, *-aeardvarnsua,* de ἀντλάω, verEer de  
l’eatl ; est une espece de lotion que l’on fait en verfant  
de Peau fur quelque chose. Μθ5θΗΐθΝ,άθ *Morbis mu-  
lierum.*

CATANTLESIS , κατάνταησις, est une lotion aVec de  
l’eau chaude que l’on exprime d’une éponge. Marcel-  
lus Empiricus, *cap.* ι. la recommande pour lesulceres  
phagédéniques de la tête.

CAT AP ASM A, ou CAT AP ASTUM, DIAPASMA,  
EMPASMA & SYMPASMA, fiant des mots qui  
ont tous la même signification, & qui Viennent denale-  
σω, *Saupoudrer.* Les anciens Medecins Grecs don-  
noient ce nom à tout remede pulvérisé dont on siaupou-  
droit le corps, ou quelqu’une de fies parties. Paul,  
*Lib. VII. cap.* 13. décrit leurs différens usiages, & dit  
que quelques-uns étoient appropriés aux ulcères, &  
d’autres à la peau. Il y en aVoit de lapremiere esipece  
qui incarnoient les plaies, d’autres qui réprimoient  
les excroissances, qui cicatrisioient. qui arrêtaient les

C A 1 106

hémorrhagies, & d’autres enfin qui étoient d’une na-  
ture caustique & corrosiVe. De ceux qu’on appliquoit  
Pur la peau, quelques-uns étoient détersifs & mondifica-  
tifs; d’autres, atténuans & difcuffifs. On peut donc  
composer les *catapasmes avec* différens remedes , fui-  
Vant l’intention qu’on fe propose ; comme, par exem-  
ple, de dessiccatifs, d’astringens, de détersifs , de dro-  
gues acres, corrosiVes & autres. Pline, *Ictb. XXI. cap.*19. nous dit que l’on fe serVoit de *diapasmes* faits aVec  
des roses pour arrêter les fueurs, & fécher le corps au  
fortir du bain : & Diofcoride , *Lib. I. cap.* 21 , que  
l’on préparoit un *diapasme* aVec le bois *d’agallochum ,*dont on faupoudroit le corps, pour préVenir la fueur.  
On donnoit encore le nom de *diapasmes* aux poudres  
qu’ils mettoient dans leurs boissons ; mais furtout, fui-  
vant Pline, *Lib. XIII. cap.* 2. aux poudres qui étoient  
les plus estimées à cause de leur odeur. Oribase prouve  
après Antilles, que l’on employoit les *empasmata,*ἐμπάσματα, pour réprimer la siaeur ou les autres *éva-  
cuations* par les pores de la peau , ou pour scarifier l’é-  
pidefme & exciter des demangeaisims. On Eaupou-  
droit les ulceres avec les *catapasmes '3* au lieu qu’on n’a-  
voit en vue que l’odeur dans la préparation des *diapase  
mes*, que l’on appliquoit siaus les aisselles & en-dedans  
des cuisses , pour corriger leur puanteur. Cælius Aure-  
lianus, *Morse acut. Lib. II. cap.* 38. nous apprend que  
l’on appelloit*siympasmata, cvgaPL.sodsu* certaines pou-  
dres acrimonieisses dont on silupoudroit le corps, pour  
l’échauffer: & *Tard. Passi Lib. III. cap.* 5. que l'on don-  
noit ce nom aux aspersions dont on Ee ferVoit pour ex-  
citer des demangeaisims sisr la peau.

CATAPASMUS, καταπασμὸς , est un mot que Cælius  
Aurelianus a emploié par mégarde pour un autre. 11  
signifie, sitivant lui, l’action de frotter la partie posté-  
rieure des épaules & du cou, du haut en bas *suave xo  
cursa. )*

CATAPHORA , καταφόρα, le mêmeque *Coma.* Voyez  
*Lethargus.* Ce mot est dérÎVé de καταφέρω, qui signifie  
assoupir.

CATASTUS, *lapis.* Voyez *Achates.*

CATAPHRACTA, κατάφρακτα, est le nom d’un ban-  
dage dont Galien donne la description. 11 *se* fait avec  
une bande large de quatre doigts, longue de quatre au-  
nes, roulée à un ou deux chefs, avec laquelle on fait  
des croifés fur le sternum, denicre le dos & stur les  
épaules , & ensuite des doloires autour de la poitrine  
finissant par quelques roulemens circulaires.

CATAPLASMA , κατάπλασμα; *Cataplasme ,* topjque  
ou remede externe , de consistance molle en forme de  
bouillie, composé de disserentes parties de plantes,  
d’animaux, de minéraux, c’est-à-dire, de farines, de  
pulpes , d’onguens, de graisses, d’huiles , de fleurs ,  
s de fruits, de gommes, de poudres & d’autres médica-  
mens, fuÎVant l'indication. De là vient qu’il y a diffé-  
rentes fortes de *cataplasmes,* eu égard à la matiere  
dont ils Eont composés, d’anodyns, d’émolliens, de ré-  
solutifs, de digérans, de suppuratifs, de corroboratifs  
& d’antifeptiques : & comme l’on fe fert souvent des  
*cataplasmes* dans les cas qui demandent des émolliens;  
de-là vient que *malagmae* de μαλάσσω, & *cataplase  
ma ,* simt mots Eynonymes, biens que les premiers ne  
Eoient point composés d’émolliens , mais de drogues  
astringentes de toute autre espece. Le Clerc dit que les  
*cataplasmes* des Anciens étoient une Eorte de médica-  
ment qui avoit moins de consistance que les cérats; &  
qu’ils étoient composés de poudres ou d’herbes, que  
l’on délayoit, ou que l'on fassoit cuire dans de l'eau  
ou dans quelqu’autre liqueur, & qu’on y ajoutoit quel-  
quefois de l’huile, Hippoerate proposiepour llesquinan-  
cie un *cataplasme* fait avec de la farine d’orge, cuite  
dans du vin & de l'huile. Les *cataplasmes* s’appli-  
quoient dans le dessein de ramollir, d’adoucir & de  
réfoudre une tumeur, de faire mûrir un abfcès, à peu  
près comme les cérats. Il y avoit aussi des *cataplasmes*rafraîchissans, compofés avec des feuilles dé poirée,  
dloliVÎer, de figuier, ομ de chêne, cuites dans Peau.

107 CAT

Ce même Auteur nous apprend que le *cataplasme* des  
Anciens étoit une composition molle, préparée de dif-  
férentes manieres, tantôt aVec de l'huile & du miel,  
& quelques poudres, comme de la farine de lin , de  
fœnugrec & autres semblables; tantôt aVec des her-  
bes cuites dans Peau, ou dans quelqu’autre liqueur;  
ou simplement aVec de l’eau, de l’huile & de la fleur  
de farine. On en faifoit aussi aVec du pain cuit dans  
de Peau, ou aVec du fon , ou aVec des figues, ou aVec  
du leVain & de l’huile. Tous ces *cataplasmes* sierVoient  
à ramollir, à adoucir, à mûrir des abficès, ou à les ré-  
foudre. Il s’en faisoit aussi d’astringens , de rafraîchis-  
Bans, & d’apéritifs.

Les plus sorts de tous, étoient ceux qui se faifoient aVec  
de la moutarde pilée , & même d’autres matieres plus  
acres , comme des cantharides, qu’on mêloit aVec de  
la mie de pain , ou des figues feches détrempées dans  
de Peau, & réduites en pulpe. Ces *cataplasmes* fai-  
soient rougir la partie, & y excitoient même quelque-  
fois des Vessies & enleVoient la peau. On appelloit  
cette forte de cataplasine *Sinapismus.* Il aVoit lieu dans  
les maladies longues & froides , ou dans celles où les  
fens font assoupis. LE CLERC.

En Italie, les Sectateurs de Pythagore & d’Erasistrate  
saisoient un plus grand usilge des *cataplasmes* dans la  
cure des maladies , que tous les autres Medecins ,  
comme Schulze llobferye dans sim *Histoire de laMe-  
decine.*

On applique pour Pordinaire les cataplasines chauds ou  
tiedes, enVeloppés dans du linge , & ils conservent  
leur chaleur pendant un tems considérable au moyen  
de l’huile qu’on y ajoute. Quelques-uns pour cet eflèt  
appliquent dessus une Vessie de bœuf ou de cochon, &  
quelquefois fur celle-ci une brique chaude. Quant aux  
autres cataplasines qui tirent leurs noms des parties si.ir  
lesquelles on les applique , de leurs effets, ou dcquel-  
qu’autre circonstance; on peut Voir ce que nous en  
disems aux mots *Anacollema , Frontale, Epicar-  
piurn, Epispasticum & Vesicatorium.* Mais comme il s’a-  
git ici des cataplasines en général, il est bon d’obferVer  
qu’il y en a qu’on fait cuire fur le feu & d’autres non ;  
cequi fait qu’on les distingue en cruds & en cuits ; du  
nombre des premiers font les plantes récentes pilées ,  
& réduites en pulpe, ou feches & pulicrssees, & mêlées  
aVec une suffisante quantité de quelque huile naturelle  
préparée, ou autre liqueur convenable. On prépare les  
cataplasines par le moyen du feu , en faisimt bouillir les  
plantes broyées ou pilées dans une quantité fussifantede  
quelque liquide,& en les coulant enfuite,ce qui n’est pas  
toujours néeeffaire , lorfqu’elles ont été bien pilées &  
bien cuites. Cela fait, on y ajoute la quantité nécessaire  
de mucilage, de farine & de graisse, d’huile, d’onguent,  
de leVain , de pain , de miel ,& on les fait cuire de nou-  
veau jufqu’à consistance de bouillie. On peut les faire  
bouillir dans Peau , l’huile, le lait, le petit lait, le vin ,  
la biere, le Vinaigre, ou telle autre liqueur , fuÎVant la  
volonté du Medecin. Mais il feroit abfurde de prépa-  
rer des cataplasines par la décoction des efpeces dont la  
vertu consiste dans leurs parties Volatiles , à caufe  
qu’elles sléVaporcnt en bouillant. Au lieu, au contrai  
re,que rien n’est plus propre que de les préparer par la  
décoction des substances mucilagineufes qui entrent  
dans la classe des émolliens , parce qu’elles fiant aussi-  
tôt réduites en pulpe ; ce qui fait que l’on doit préfé-  
rer dans leur composition les Végétaux récens à ceux .  
qui font fecs. Il conVlendroit aussi lorsqu’on fait des  
cataplasines aVec du lait à dessein de ramollir, de fuiVre  
lanis de Forestus , qui est, de ne point les trop faire  
cuire;ou plutôt que de tomber dans ce défaut, de ne les  
point cuire du tout, à caufe que le lai t s’épaissit en bouil-  
Iant, & que ses parties les plus légeres Ee dissipent ; en  
second lieu de choisir le lait le plus gras & le plus nou-  
veau qu’on pourra trouVer. La pulpe étant préparée ,  
il peut EouVent arrÎVer que Fon foit obligé de la mêler ,  
pour satisfaire à l’intention qu’on fe propofe, aVee des ,  
ingrédiens fecs, comme les poudres ; fecondement avec

C A T 108

les siibstances molles & liquides, comme la graisse desanimaux,le heure, les huiles préparées ou exprimées des  
végétaux, les onguens, les jaunes ou les blancs d’œufs,  
& autres chofessemblablcs;troisiemement,aVec les hula  
les distilées, les essences, les teintures, les élixirs & les  
esprits. Toutes ces fubstances doivent être mêlées en  
telle quantité qu’elles ne détruifent point la consistance  
pulpeuse du cataplafme. La proportion ordinaire est  
de mettre fur une livre de pulpe , trois onces au plus  
d’ingrédiensfecs,ou poudres, & des liquides dont nous  
aVons parlé au fecond chef,; & trois dragmes au plus  
des fubstances spiritueufes dont il est fait mention au  
troisieme. Le Medecin qui prefcrit lecataplafme, dé-  
termine le poids ou la quantité d’ingrédiens nécessai-  
respourpréparer la pulpe, siiivant l’intention qu’il a :  
il déclare s’il veut qu’on les réduise en pulpe par la dé-  
coction, ou qu’on fe contente de les piler ; enfin , il  
fixe la quantité des autres drogues que l’on doit mêler  
avec la pulpe, s’il les juge nécessaires. Supposé qu’iI  
trouve à propos d’y ajouter des substances résineuses ou  
gommeuses, il ordonne de les faire dissoudre ou macé-  
rer dans quelque menstrue, pour pouvoir les mêler plus  
commodément : & l’on doit fuivre la même méthode à  
l'égard des balfamiques,avec la térébenthine, par exem-  
ple; lorsiqu’on employe les excrémens des animaux,;  
leur consistance, par rapport à la siecheresse, l’humidi-  
té ou la mollesse, indique s’il est nécessaire de les mêler  
avec des substances sechesou liquides , pour leur don-  
ner la forme de cataplafme. Il faut obferver avec Jou-  
bert, que le cataplafme est d’une consistance plus épaif-  
fe que l’onguent, & qu’il tient à-peu-près le milieu en-  
tre l’onguent & l’emplâtre. On silbstitue quelquefois  
aux cataplasines , les électuaircs, les extraits des Végé-  
taux , le leVain & les autres corps mous, les pulpes des  
fruits , les fucs épaissis, les baumes , &c. tels que la  
nature les produit, ou altérés par l’addition de quelque  
autre fubstance liquide, molle ou *secsie,* en telle quan-  
tité qu’il faut pour donner au tout une consistance con-  
venable. Lorfque le Medecin appréhende que l’addi-  
tion de ces diflerens ingrédiens qu’on appelle *accessoi-  
res,* ne donne point à ce remede la consistance qu’il  
doit aVoir , il doit, pour ne point s’exposier aux raille-  
ries de l'Apothicaire,quelquefois foigneux de critiquer  
fes ordonnances , & ne lui point donner occasion d’y  
faire des changemens de fon chefqui ne s’accorderoient  
point aVec fon intention , fuÏVre la coutume qu’on a  
de nommer à la fin de la formule ou ordonnance, quel-  
que liquide ou espece dont l’excès ne peut point être  
dangereux , & le prefcrire fans en déterminer la pro-  
portion par un *Quantum sufficit*, ou autant qu’il est né-  
cessaire pour donner une consistance conVenable au re-  
mede. On prefcrit quelquefois après le cataplafme une  
liqueur que l’on apporte au malade dans un Vaisseau *sé-  
paré* , & aVec laquelle on l'arnsse aVant de l'appliquer,  
Eoit pour lui donner une meilleure odeur , ou pour  
exalter les Vertus du remede, pour l'humecter , ou pour  
telle autre fin que le Medecin peut *se proposer.* La  
quantité du cataplasine est ordinairement déterminée  
par la partie sur laquelle on doit l'appliquer : mais il  
est rare qu’elle fioit moindre de demi-lÏVre, lorsqu’il est  
préparé par décoction.

CATAPLEXIS, κατάπληξις, *decrrL.o-w,frapper,* signifie  
un engourdissement soudain ou une prÎVation de senti-  
ment dans quelqu’un des membres ou organes du corps  
que ce foit.

CATAPOSIS , κατάποσις , de καταπίνω , *avaler* ; dé-  
glutition ; ou filmant Aretée , les instrumensou orga-  
nes de la déglutition , Delà encore,

CATAPOTIUM , καταπότιον , ou καταποτον ; *une Pi-  
lule.* Voyez *Pilula.*

CATAPSYXIS , κατάψυξις, de ψύχω , *rafraîchir* ; re-  
froidissement fans frisson , foit uniVerfel, sioit de quel-  
que partie.

CATAPTOSIS , κατάπτωσις , de καταπίπτα , *tomber.*C’est une chute ordinaire aux perfonnes attaquées  
d’apopléxie ou d’épilepsie, ou la chute spontanée d’un

109 CAT

**%**

membre paralytique. Ce mot signifie aussi l’état d’u-  
ne persionne qui deVient malade de saine qu’elle  
étoit.

CATAPUTIA *major.* Voyez *Ricinus.*CATAPUTIA *minor.* Voyez *Lathyris.*CATARACTA, *Cataracte,* maladie des yeux. Les  
mots dont *se servaient* les anciens pour exprimer ce  
que nous appellens une *cataracte* , fiant ὑπόχυμα , ou  
ὑπόχυσις , γλαυᾶωσις , ou γλαύχωμα.

Quelques-uns , comme nous l'apprend l’Auteur *d\x Me-  
dicus* , définissent 1’ὑπόχυμα , ou ὑπόχυσις, un flux d’hu-  
meur autour de la prunelle , qui intercepte totalement  
'la vue , ou la diminue. Dans les *Definitiones Medicae*que l'on attribue à Galien , ainsi que dans POuVrage  
du *Medicus* dont nous Venons de parler , on définit  
1’ὑπόχυμα , la concrétion d’une humeur aqueufe, qui  
détruit plus ou moins la Vue. Paul, *Lib. VI. cap.* 21.  
prétend que 1’ὑπόχυμα est la concrétion d’une humeur  
grossiere au-dedans de la cornée auprès de la prunelle,  
qui intercepte ou obsicurcit la Vue. Cesse dit aussi *Lib.  
V.I. cap. 6.* que la *suffusion* que les Grecs appellent  
ὑπόχυσις fie forme quelquefois vis-à-vis la prunelle.

Les Γλαυκώσιες , & γλαυκώμὰτα , ( *Glauce dune s )* sont à ce  
que dit Hippocrate, *Aph.* 31. *Lib. XIII.* fort ordinai-  
res aux Vieillards, & ont pour causie, fuivant la remar-  
que de Galien fur cet aphorisine, la fechcresse des or-  
ganes qui fervent à la Vision.

Le γλαύκωσις , silivant Aétius , *Tetrab.* 2. *Lib. III. cap.*50. est le changement de l’humeur crystalline en une  
couleur Verdâtre ou bleuâtre, avec secheresse ou con-  
crétion. Il y a une autre esipece de γλαυκώσις, *Ooglau-  
cedo* qui accompagne la sissusion , lorsque l’humeur qui  
est auprès de la prunelle, sie congele & se desseche ; &  
c’est ce qu’ont Voulu exprimer les Anciens par ce mot,  
toutes les sois qu’ils s’en sont servis. Ils ont cru cette  
maladie incurable. Galien, *Lib.* X. *de Usa Part,* dé-  
finit le γλαύκωσις , une secheresse & une concrétion de  
l’humeur crystalline.

M. de S. Yves, Oculiste François, donne la description  
suivante de la *cataracte.*

*De la cataracte en général.*

Les Auteurs ne sirnt point d’accord sim la nature des *ca-  
taractes'.* les uns prétendent que c’est le crystallin alté-  
ré , les autres Veulent au contraire que ce soit une mem-  
brane formée par l’épaississement de l’humeur aqueu-  
se, laquelle en s’appliquant au bord de la pupile, slop-  
pofe au passage des rayons de lumiere. 11 y a lieu de  
préfumer que la diversité de ces opinions dépend  
moins de l’entêtement de leur Auteur, que du peu  
d’occasion qu’ils ont eu de fe détromper eux-mêmes ,  
puifque si on examine avec foin cette matiere , on trou-  
vera qu’il y a des *cataractes* crystallines & des mem-  
branetsses, & qu’on peut même établir autant d’espe-  
ces de *cataracte* du crystallin que les altérations dont  
cette humeur est ftssceptible font différentes.

Pour ce qui est des *cataractes* membraneufes , j’en re-  
marque de deux sortes. La premiere est une fuite de  
l’opacité de la membrane qui revet le chaton de l'hu-  
meur Vitrée derriere le crystallin. La feconde fuccede  
aux fluxions de la choroïde, à l’occasion desquelles il  
s’épanche dans l’humeur aqueufe une matiere sembla-  
ble àdu pus, qui en Ee desséchant prend corps comme  
une membrane. On pourroit peut-être en préfumer  
une troisieme qui dépendrait de l’opacité de la mem-  
brane qui recouvre antérieurement le crystallin, si tant  
est que l’altération de cette membrane puisse arriver  
sans celle de l’humeur crystalline ; c’est ce que l’expé-  
rience ne m’a pas encore fait Voir, non plus que celle  
que l’on croit Venir par la congestion, ou épaississe-  
ment de l’humeur aqueufe. Il est Vrai que j’ai souvent  
remarqué qu’une petite portion de la membrane qui  
recouyre antérieurement le crystallin étoit deVenue  
opaque , sans que la vue *se* soit perdue, tandis que le

CAT no

crystallin est demeuré sciin, aussi bien que le reste de  
cette membrane. Ceux qui n’ont connu que des *cata-  
ractes* membranetsses fe font trompés de même que  
ceux qui n’en ont connu que de crystallines : mais pour  
donner une idée plus claire des différentes especes de  
*cataracte,* je les diViserai en Vraies, en douteuEes & en  
fausses.

*De la vraie cataracte.*

Par Vraie *cataracte*, j’entens aVec la plupart des Moder-  
nes , l’humeur crystalline altérée, & non une membra-  
ne formée dans l'humeur aqueufe , comme Pont vou-  
lu les Anciens. Des expériences fans nombre ont fait  
connoître l’erreur de ces derniers ; cependant on Voit  
encore plusieurs perfonnes, qui , partisims de l’anti-  
quité, s’obstinent à soutenir l’opinion de ces hommes  
Fages, qui cependant n’étoient pas infaillibles. Ils ai-  
ment mieux chercher des raifons dans les Auteurs  
1 pour appuyer leur sentiment, que de fe rendre à des  
expériences éVÎdentes , & s’en rapporter à leurs pro-  
pres yeux.

J’ai été comme euxun assez long-tems dans l’opinion que  
*la cataracte* guérissable par l’opération , étoit toujours  
une membrane qui s’étoit formée dans l'humeur aqueu-  
se: mais deux reflexions que j’ai faites , m’en ont en-  
tierement détrompé. La premiere est fur la maniere  
dont la *cataracte se* forme depuis fon commencement,  
jufqu’à fa parfaite maturité. La feconde est fur ce qui  
rési.llte de l’opération même qui conVÎent à cette ma-  
ladie. Lorfque la *cataracte* commence , elle est si pro-  
fonde, qu’à peine peut-on PapperceVoir ; de-là je tire  
cette conséquence, que si c’étoit une membrane, ou un  
épaississement qui *se fît* dans l’humeur aqueufe , &  
qu’elle fût située dans la chambre postérieure de l’œil,  
derriere l’iris , il feroit aisé de l’y distinguer , & elle  
ne paroîtroit pas si éloignée. Trois ou quatre mois  
après, plus ou moins, que les malades fe plaignent d’une  
diminution de la Vue, en examinant leurs yeux, on y  
apperçoit une blancheur fort enfoncée fans que l’hu-  
meur aqueuse fe trouVe trouble ni épaisse : ce qui fait  
juger que c’est l'humeur crystalline qui commence à  
deVenir opaque. En obferVant de tems en tems les yeux  
du malade, on remarque fensiblement que le crystal-  
lin s’avance Vers le trou de la prunelle ; & la Vue dimi-  
nue de plus en plus, jusqu’à ce que la *cataracte* fe foit  
aVancée proche la prunelle qu’elle ferme, comme une  
efpece de rideau, qui étant tiré deVant une fenêtre,  
laisse encore un certain jour dans la chambre, mais  
au traVers duquel on ne fauroit distinguer les objets.

Cette feule reflexion deVroit suffire pour faire connoître ῖ  
que la *cataracte* n’est pas une membrane qui naît dans  
l’humeur aqueufe, ni un épaississement de cette hu-  
mcur; parce que si cela étoit, elle demeureroit au mê-  
me lieu, où elle auroit pris fon origine fans changer  
de place , comme je Viens de faire Voir qu’elle chan-  
ge dans fa naissance, dans fon progrès & dans fa ma-  
turité.

Ma feconde reflexion est tirée de l’opération même de la  
*cataracte* ; car lorsqu’on pique l’œil, & que l’on enfon-  
ce l'aiguille, il arrÎVe quelquefois qu’elle entre dans  
le milieu du corps qui forme cette maladie, quoiqu’on  
l’ait dirigée de maniere qu’elle ne puisse pas pénétrer  
jusqu’à l’endroit où le crystallin est naturellement si-  
tué ; cependant la *cataracte* abbatue, en releVant l’ai-  
guille , on apperçoit à fon extrémité par la prunelle un  
corps opaque de la forme du crystallin qui tient à l’ai-  
guille. Si ce corps étoit une membrane , elle feroit  
plate ou plissée, & n’auroit point la forme d’un corps  
conVexe; d’où ilfautconclurre, que c’est le crystallin  
même que l’on abbat dans cette opération , conjointe-  
ment aVec la membrane qui le tenoit enchassé dans  
l’humeur Vitrée aVantsim altération , d’autant que ^il  
arriVoit qu’il sortît hors de ladite membrane, il tom-  
beroit de lui même au bas de l'œil ; mais puisque cela  
n’arrive pas, il faut de nécessité qu’il demeure toujours  
attaché à la membrane qui le recouvre.

ÎII CAT

Que la *cataracte* ait sim *siégé* dans l'humeur crystalline ,  
je vais en donner une preuve convaincante parune ex-  
périence faite fur l’œil du cadavre d’un homme mort à  
l’Hôpital du Nom de Jefus, auquel M. de Woolhoufe  
avoit fait l’opération de la *cataracte.* Je priai M. Me-  
ry de l’Académie Royale des Sciences, de fe tranl-  
porter audit Hôpital, pour examiner cet œil. Il tira  
de l'orbite l’œil fur lequel on avoit fait l'opération ,  
il l’ouvrit, & trouva que le crystallin étoit placé au bas  
du globe de l’œil, à la partie postérieure & inférieure  
de la prunelle, où il avoit été abbattu par POpérateur.  
Ce que je viens de dire prouve assez que le siége de la  
*cataracte* est dans le crystallin. On verra dans la fuite  
de ce Traité, que tout concourt à soutenir ces preuves.  
Ceux qui voudront là-dessus de plus grandes lumie-  
res, n’ont qu’à lire les Ouvrages de Messieurs Brisi-  
feau & Heistcr, qui nous ont tiré de l’erreur où les  
Anciens nous avoient jettés, faute d’avoir examiné ce  
fait à fond.

Ces nouveaux fentimens ont donné occasion à Messieurs  
de l’Académie Royale des Sciences, de faire plusieurs  
expériences pour découvrir la vérité ; & depuis ce  
tems-là plusieurs d’entre eux ont abandonné l’opi-  
nion des Anciens, comme on peut le voir dans leurs  
Mémoires.

Ainsi la vraie *cataracte* est une altération du crystallin,  
lequel de transparent qu’il est naturellement, devient  
opaque , ce qui empêche à la fin les rayons de lumie-  
re , qui fie réfléchissent des corps éclairés , de passer  
dans le fond de l’œil, pour y faire leurs impressions ,  
& fait perdre la vue julqu’à ce que par l’opération on  
Fabbatte , ou que par la fuite du tems ce crystallin ale  
teré tombe de lui-même par sim propre poids, comme  
j’ai obstervé dans les deux cas silivans.

Le premier arriva en la personne de M. Barthelemi,  
Doyen de la Chambre des Comptes , âgé d’environ  
Eoixante-dix ans, qui demeuroit dans la rue de la Ceri-  
saie à Paris, dont la *cataracte* tomba d’elle-même, &  
*se* logea dans l’endroit où on la place ordinairement  
avec l’aiguille ; de forte qu’il vit avec la même facilité  
que l'on voit après cette opération, lorsqu’elle a bien  
réussi.

L’autre cas fut dans la rue de Richelieu, à une vieille  
chienne aveugle , appartenante à Madame la Corn-  
teste de Chamillart. On fut furpris un jour de ce que  
cette chienne , contre fon ordinaire, voyoit à fe con-  
duire. Comme j’allois dans cette maifon pour M.  
l’Abbé de Guide, à qui je venois d’abbattre une *cata-  
racte-,* on me fit voir cette chienne. J’apperçus dans l'un  
de ses yeux une *cataracte* qui étoit à moitié tombée,  
de forte qu’il passent assez de lumiere dans le fond de  
l’œil pour qu’elle vît.

Après avoir établi, & comme démontré que le crystal-  
lin est le siége des vraies *cataractes*, il reste à faire  
voir que les différentes altérations de cette humeur  
établissent les différentes efpeces des vraies *cataractes.*

Je reconnois trois fortes d’altérations du crystallin dans  
les vraies *cataractes.* Dans la premiere , il se ramollit  
simplement & deVlent comme mucilagineux. Dans la  
Eeconde au contraire, le crystallin ste durcit & *se* dese  
Eeche. Dans la troisieme , l’intérieur de la substance  
de cette humeur devient purulente, pendant que quel-  
ques couches externes, aussi-bien que la membrane qui  
le recouvre , servent de poche & d’enveloppe à cette  
matiere.

Les situations des vraies *cataractes* siont différentes quel-  
quefois, elles s’avancent vers la prunelle jusiqu’à leur  
parfaite maturité ; elles s’appuyent pour lors à la cir-  
conférence interne de l'iris. D’autres fois, quoique le  
crystallin altéré foit détaché du chaton de l’humeur  
vitrée, il s’avance très-peu vers la prunelle restant au  
milieu de la chambre postérieure où la *cataracte* mû-  
rit. Dans cette demiere efpece , les malades ne per-  
dent pas entierement la vue ; & quoique les *catarac-*

CAT 112

*tes* soient mûres, ils distinguent les objets , mais très-  
confusiément, parce qu’il paffe encore quelques rayons  
de lumiere jusqu’au fond de l’œil autour de la circon-  
férence de la *cataracte.*

Les Auteurs ont établi deux especes particulieres de *ca-  
taractes* Vraies , fous le nom de casieufe & de laiteuse.  
Mais ils fe font trompés ; car ces prétendues especes  
de *cataractes* ne font proprement que les disterens de-  
grés d’altération , par lefquels le crystallin doit paffer ,  
pour arriver à une parfaite maturité. C’est pourquoi  
on ne les trouVe ordinairement que lorsiqulon abbat  
trop-tôt la *cataracte.*

Les *cataractes* de naissance demandent beaucoup de tems  
pour acquérir une parfaite maturité. D’ailleurs les en-  
fans qui n’ont pas assez de résolution pour souffrir  
qu’on leur porte une aiguille dans l’œil, peuvent *se*faire blesser & perdre la Vue, comme je l’ai Vu arriver  
à la fille d’un Marchand dans la rue TheVenot, à la-  
quelle M. Gerard le pere abbattit une *cataracte* à l’â-  
ge de feptans. C’est pourquoi je laisse les enfans juso  
qu’à l’âge de dix ou douze ans, pour ne pas tomber  
dans le même inconvénient.

H arrive quelquefois que le centre de la *cataracte* de nasse  
fiance est pierreux, y ayant dans le milieu du corps de  
*la cataraile* quelque chose de la grosseur d’une tête  
d’épingle, qui est dur & Eolide comme une pierre; on  
sent même que l’aiguille fait du bruit, lorsqu’elle tou-  
che cet endroit en l’abbattant, tout de même que si on  
la poussoir contre un petit gravier. Cela n’empêche  
point que les malades ne recouvrent la vue après l’ab-  
battement de la *cataracte.*

*Des cataractes douteuses,*

*f*

J’appelle *cataracte* douteufe, celle dont l’heureux suc-  
cès de l’opération est aussi incertain que l'usage des  
remedes topiques. J’en reconnois de quatre fortes. La  
premiere est une espece de membrane , qui Ee rcmar-  
que à la stlite d’un épanchement de matiere purulente  
dans l'humeur aqueuse. C’est cette espece que je nom-  
merai dans la sitite membraneuse. J’appelle la secon-  
de filandreuse à rasson du nombre des filamens qui la  
composent. La troisieme est le déplacement du crysi-  
tallin après un coup reçu à l’œil. La quatrième est Pal-  
tératÎOn de la membrane qui recouvre le fond du cha-  
ton de l’humeur vitrée.

*De la cataracte membraneuse.*

J’ai déja dit que la *cataracte* membraneufe étoit une fui-  
te des ophtalmies de la choroïde & de l’uvée, dont les  
vaisseaux obstrués laissent échapper un pus blanchâtre  
qui *se* repand dans l’humeur aqueuse. Ce pus par *sa*Vifcosité, s’attache à la circonférence de la prunelle,  
& y fait paroître une toile fine.

Lorsque cette matiere n’est pas abondante, elle ne ferme  
pas exactement la prunelle. Dans ce cas, si la fluxion  
vient à cesser avant d’avoir endommagé le fond de  
l’œil, elle laisse assez de passage à la lumiere , pour  
qu’elle y fasse impression ; ce qui fait que les malades  
Voyent un peu , mais faiblement.

Si au contraire la fluxion fe communique au fond de  
l’œil. & qu’elle détruise l’action des fibres par lefquel-  
les les esprits font portés à l’œil, la Vue se perd. J’en  
ai eu une expérience en la persimne de M. de Vilvau-  
dé, à qui, après avoir souffert une fluxion Violente à ses  
deux yeux , l’un périt par un assises, & l’autre Eut alla-  
qué d’une *cataracte* membraneuse , dont il perdit la  
Vue. M. de Woolhouse lui avoir promis de le saire  
voir, en lui abbattant cette *cataracte.* Ce malade me  
vint confi-llter ensuite ; mais ayant remarqué que cette  
*cataracte* étoit compliquée de goute sereine, je l’assu-  
rai que l'opération feroit inutile.

Cependant il persista à Vouloir m’y engager. Comme j’é-  
tois assuré de sion peu de Euccès, je ne Voulus l’entre-  
prendre qu’en présence d’un Oculiste. On fit venir Μ.

Bailly

ιΐ3 CAT

Bailly le pere, qui déféra aux fouhaits du malade, di-  
fant que si l’opération ne lui rendoit pas la vue , elle  
ne seroit pas de tort à fon œil. J’opérai donc en pré-  
sence de cet habile Oculiste. La *cataracte* étant bien  
abattue , on lui montra des objets , mais il n’en vit au-  
cun, quoique la prunelle parût bien claire.

Lorstque le fond de l’œil n’est pas endommagé , il reste  
certaines ouvertures dans cette *cataracte* qui permet-  
tent aux malades de voir. J’en rapporterai deux exem-  
ples. Un Marchand de Drap de la ville de Beauvais  
vint à Paris pour fe faire traiter d’une fluxion fur les  
deux yeux, qui lui duroit depuis long-tems, & Pem-  
pêchoit même de distinguer les objets , parce qu’il y  
avoir une liqueur blanchâtre qui s’étoit placée dans le  
trou des prunelles. Quinze jours après la fluxion cessa,  
& la vue commença un peu à revenir, parce que la ma-  
tiere qui étoit dans le trou des prunelles fe dissipa, &  
peu à peu le malade revit à lire. Sa vue cependant en  
est restée foible, à casse que l’iris *se* trouvoit brisée par  
une partie de cette matiere blanchâtre, ne laissant que  
peu d’espace pour l’entrée des rayons de lumiere dans  
l’œil.

Il se fait encore une autre forte d’épanchement d’un pus  
blanchâtre dans l'humeur aquetsse, lequel fe place der-  
riere le trou de la prunelle & y séjourne jusqu’à ce que  
la fluxion ait cessé. J’ai vu ce cas en la présence de M.  
Lemery, qui dans une fluxion violente, dont je l’ai  
traité en 1713. ne voyoit aucunement de sim œil mala-  
de. On appercevoit derriere le trou de la prunelle une  
espece de *cataracte* purulente , qui ayant acquis une  
certaine consistance, tomba au bas de Pelai, duquel il  
a bien revu ensuite.

On voit par ces exemples, que la *cataracte* membraneu- I  
*sese* place en trois lieux différens. 1°. Lorsqu’elle *Oc-  
cupe* entierement la prunelle, & qu’elle fe trouve ad-  
hérente à la circonférence de ce trou. 2°. Lorfque la  
*cataracte* quoiqu’adhérente ne bouche qu’en partie  
l’ouverture de la prunelle. 3°. Lorfque la matiere qui  
la forme, nage dans l'humeur aqueufe derriere l'iris ,  
fans s’y attacher ; & lorfque la fluxion cesse , elle fe  
précipite ordinairement au fond de l’œil ; & si elle s’at-  
tache derriere la prunelle, elle fait une *cataracte* mem-  
braneufe.

L’on connoîtra par ce que je viens de dire, que j’admets  
des *cataractes* membraneufes , qui font les fuites des  
abscès qui fe forment dans la choroïde ou dans l.luvée,  
& dont la matiere *sç* vuide & s’épanche dans l’humeur  
aqueufe. Le plus liquide de la matiçre épanchée fe mê-  
le avec cette humeur: mais le plus folide *se* rassemble  
& fe place dans les différens endroits que j’ai marqués.  
Si cette matiere demeure placée derriere l’iris , elle  
formera une *cataracte* semblable à une membrane ,  
sans que le cristallin foit altéré ; & voilà ce que j’ai ap-  
pellé *cataracte* membraneuse. On ne peut douter que  
l’opération ne puisse réussir dans cette nature de *cata-  
racte ,* lorfque la fluxion qui a causé l’abfcès n’a pas dé-  
truit les parties essentielles de la vision, ce qui arrive  
néantmoins rarement. Il est rare aussi de rencontrer  
des *cataractes* de cette efpece : c’est pour cela que *fa-*vance que presique toutes les *cataractes* qui réussissent  
par l'opération, siont des altérations du crystallin.

Tous ceux qui soutiennent qu’il n’y a que les *cataractes*membraneufes qui réussissent par l’opération, ne nous  
ont encore donné aucune preuve convaincante de ce  
fait. S’ils avoient ouvert un œil, & qu’ils y eussent  
trouvé le crystallin dans fon entier après la mort d’une  
persionne à laquelle on auroit abattu une *cataracte* de  
cette nature, & qui eût vu après l’opération, & dont  
le crystallin se seroit trouvé sims altération, ils auroient  
quelque Eorte de fondement à foutenir leur opinion ,  
& on les croiroit s’ils avoient fait voir plusieurs expé-  
riences de ce fait bien avérées. Tout ce qu’ils ont don-  
né est feulement la dissection de quelques yeux auxquels  
on n avoit point opéré, & où il s’est trouvé des *cata-  
ractes* membraneuses : au lieu que l’opinion contraire

*Tome ΠΙ. Λ V*

CAT jI4

qui foutient que presque toutes les *cataractes* viennent  
par une altération du crystallin, est appuyée stur une in-  
finité d’expériences avérées, faites fur les yeux des  
perfonnes qui avoient souffert l'opération , & qui ont  
vu depuis jtssqu’à la mort; ces yeux ayant été ouverts,  
on a trouvé lé crystallin abattu conjointement avec la  
membrane qui le recouvre.

On a encore des expériences faites fur des perfonnes vi-  
vantes plusieurs années après l’opération de la *catarac-  
tes* le corps qui avoit été abattu ayant passé par le trou  
de la prunelle dans la chambre antérieure de l’œil, a été  
tiré par l'incision faite à la cornée transparente; & on  
a trouvé par l’examen que c’étolt le crystallin qui avoit  
passé par la prunelle, les malades ayant enfuite vu passe  
faitement bien à lire avec des lunettes à *cataractes.*

*De la cataracte silandrease.*

Je mets au nombre des *cataractes* douteufes une espece  
qui femble pourtant être vraie : elle peut sort bien être  
nommée filandreuse; car en l'abattant, il pa, eît que  
ce fiont des filets que l'aiguille tire toujours sans en  
trouver la fin. Il est impossible de guérjr Cette *catarac-  
te* parl’opération, d’autant qu’on ne lauroit rompre ces  
filamens: c’est pourquoi je sclis bien aife d’en avertir  
ici, afin que si ce cas qui est fort rare, arrive à quel-  
qu’un, il n’en foit pas surpris.

*De la cataracte par des coups.*

Les *cataractes* qui viennent par des coups reçus aux yeux  
ou aux environs, font ( au sentiment de quelques Ocu-  
listes ) incurables. Mais j’ai plusieurs expériences du.  
contraire. En voici une en la personne d’un nommé  
Constantin, qui demeuroit à Paris rue du Verbois ,  
aux Carneaux. Il reçut un coup de fusil dans les deux  
yeux il y a seize ans. Les grenailles qui avoient péné-  
tré entre les membranes de l’œil sortirent de tems en  
tems d’elles-mêmes pendant trois ou quatre années, qui  
*se* passeront depuis le coup reçu , jusqu’à sim opération.  
La violence du coup avoit fait plier ou enfoncer le de-  
vant du globe de l’œil ; ce qui paroît ne devoir arriver  
qu’en élargissant les côtés du globe par la compression  
du coup ; le crystallin fe détacha avec la membrane, &  
s’avança vers la prunelle, à laquelle il paroissoit adhé-  
rent vers le côté du petit angle, où une des grenailles  
avoit pénétré l'iris jufqu’à sim union avec la cornée  
transparente. La prunelle même étoit devenue oblon-  
gue de ce côté. L’iris n’avoit plus aucun mouvement  
de dilatation ni de constriction. Cependant il apperee-  
voit de ce même côté l’ombre de la main exposée entre  
la lumiere & sim œil. Cela me détermina à lui faire  
l’opération, il y a onze ou douze ans. Depuis il a vu  
de cet œil aussi-bien que si la *cataracte* étoit venue de  
cause interne. Mais une chofe que l’on trouvera fort  
surprenante, c’est qu’essuite du coup de fusil il avoit  
perdu la vue de l’autre œil, auquel il ne paroissoit rien  
dans les humeurs qui dût l’offusquer; & Insensiblement  
la vue lui revint sans rien faire, une année après ladi-.  
te opération.

Lorsqu’on a reçu un coup violent dans l’œil, le crystallin  
fe détache dans le moment, & en deux ou trois jours il  
devient opaque ; de forte que les malades ne voyent  
plus que la lueur du jour.

Je donne trois situations disterentes à ces *cataractes.* La  
premiere estquand le crystallin étant détaché par le co,up  
qui a frappé l’œil , s’avance vers la prunelle. Dans ce  
cas s’il fe desseche avant de toudier à l’iris, il tombe de  
lui-même, & les malades revoyent sans opération.  
Mais si étant placé derriere l’iris il s’y atraehe, alors B  
faut y faire opération.

La feconde situation de cette *cataracte* est quand le cryf-  
tallin déplacé s’avance dans la prunelle, qu’iI s’y atta-  
che.

La troisieme est lorsqu’il passe tout-à-fait dans la chambre  
antérieure de l’œil, & qu’il fe place entre la cornée

H

11 5 C A T

transparente & l’iris, dont il faut le tirer de la maniere  
que je le marquerai dans la fuite.

*De la cataracte caus.ée par l’altéraelon de la membrane  
du chaton.*

Je mets au nombre des *cataractes* doutesses, l’altération  
de la membrane située au fond du chaton de l'humeur  
vitrée, dans laquelle les malades ne perdent pas entie-  
rement la vue, mais elle s’affoiblit simplement. Dans  
ce cas on apperçoit dans le fond de l’œil, par le trou de  
la prunelle, une blancheur qui paroît plate & mince,  
comme si c’étoit la membrane qui recouvre le fond du  
chaton de l’humeur vitrée qui est altérée. Elle prend  
souvent la fçrme d’une étoile, laissant des efpaces où  
il n’y a point dlopaeité , & d’autres où il y en a; en-  
forte que cette opacité, qui ne réside que dans la con-  
cavité du chaton , partant du centre à la circonférence ,  
paroît comme une étoile. Dans cette maladie le cryf-  
tallin ne fe détache pas , & la vue fubsiste quoique  
foiblement.

*Des fausses cataractes.*

On appelle *cataractes* fausses celles où les remedes n’ap-  
portent point de foulagement , & dans lesquelles on  
ne fait l'opération que pour ôter la difformité ou les  
douleurs qu’elles caufent. J’en remarque de deux for-  
tes, l'avoir, le glaucome & la *cataracte* branlante.

*Du glaucome.*

On appelle ordinairement glaucome cette maladie dans  
laquelle le cristallin paroît de couleur de mer. La pra-  
tique m’a fait connoître que cette couleur ne fe rencon-  
tre que dans fa naissance, devenant enfuite d’une cou-  
leur blanchâtre ou grisâtre. Cette maladie a donné lieu  
à plusieurs opinions , tant par rapport à fon origine ,  
que par rapport aux différens siéges qu’on lui a donnés.  
Les uns ont cru que c’est simplement une altération du  
crystallin , & les autres de l’humeur vitrée , &c.

J’ai remarqué dans l’examen des yeux des malades qui  
en étoient attaqués, une efpece d’altération dans le  
crystallin furvenue après une paralysie des ncrfs de la  
vision, laquelle paroît d’abord par une dilatation de la  
prunelle.

Les signes que donne le glaucome dans fon commence-  
ment font une fumée & des brouillards qui semblent  
passer devant les yeux,& troublent la vue des malades.  
Dans la fuite ils voycnt encore un peu les objets, quoi-  
qu’imparfaitemcnt, mais seulement du coin de l’œil,  
d’autant qu’il se trouve encore quelques fibres qui ne  
font pas totalement obstruées. Peu à peu la vue *se* perd  
& les malades ne voyent plus que la clarté du jour; pour  
lors le crystallin vient à s’altérer & à perdre fa transpa-  
rence , prenant d’abord la couleur de mer; à mesure  
qu’il devient plus sialide, il change *sa* premiere cou-  
leur & prend celle de *cataracte -,* tantôt d’une couleur ,  
& tantôt d’une autre , comme j’ai déja dit ; c’est ce que  
j’appelle glaucome, qui ne dissere de la vraie *catarac-  
te* que par la complication d’une goute sereine, comme  
je viens de le marquer.

Le glaucome commence quelquesois après une fievre,  
dans la crise, par laquelle il *se* fait un transport dans  
l’œil de l'humeur qui la catssoit, d’où toutes les mem-  
branes de cet organe souffrent inflammation, flans que  
la conjonctive sent beaucoup intéressée. Les malades  
ressentent une douleur vive dans le fond de l’œil &  
dans la tempe. La goute fereine fuit cette fluxion, après  
laquelle il siiccede un glaucome.

Quelquefois un coup de foleil produit le même effet,  
comme j’ai vu arriver en 1717. à un Commandeur de  
Malte, qui avoitlong-temsfouffert d’un pareilacci-  
dent des douleurs très-vives dans la tête & à l’œil, lese  
quelles ont été Euivies d’un glaucome.

Quelquefois cette maladie n’a pour caufe qu’une humeur

CAT 12 6

épaisse qui fait des obstructions dans le fond de l’œil &  
dans le Crystallin, d’où il réfulte la goute fereine , &  
une *cataracte* qui *se* forme fans douleur, d’où s’enfuit  
le glaucome.

On acctsse les vieillards d’être sujets à cette maladie, par-  
ce que leur crystallin paroît desséché, ce qui ne les em-  
pêche pas de distinguer les objets, mais de les voir fi-  
nement. J’ai vu deux persimnnes dont le crystallin étoit  
devenu si opaque, qu’il siembloit qu’elles avoient des  
vraies *cataractes,*& qu’elles ne dussent point voir; ce-  
pendant ces pensionnes voyoient à lire.

Jeneprens point ce desséchement du crystallin pourglau-  
come, parce que les parties essentielles de la vision de-  
meurent saines ; pendant que le crystallin ste desseche  
dans cet état, la lumiere pénctre encore jusqu’au fond  
de l'œil, trouVant une entrée autour de ce corps deflé-  
ché ; ce qui fait que les malades nonobstant l'opacité  
du Crystallin, voyent & distinguent les objets jufqu’à li-  
re l’écriture; cette maladie tient plus de la *cataracte*que du glaucome. S’il arrivoità ces fortes de person-  
nes une goute sereine, comme il peut arriver tout d’un  
coup, la prunelle *se* dilateroit, & ce seroit alors un  
glaucome félon ma définition.

Le prognosticde cette maladie est très-fàcheux, d’autant  
qu’elle ne guérit point par les remedes lorsqu’elle est  
une fois formée; & que quand elle attaque un œil, il y  
a beaucoup à craindre pour l’autre.

Dans ceux aufquels ce n’est qu’un desséchement du crysi.  
tallin , comme il arrive dans les vieillards , la vue ise  
conserve fouvent toute leur vie. C’est dans ces vieil-  
lards, où le vin d’Euphraife & stes préparations tant  
vanteés par nos Anciens, font merveille.

Je me crois obligé de détromper ici le Public stur un fait  
rapporté dans un des Ecrits de Μ. de Woolhoufe , qui  
a prétendu que la Mere de S. Paul, Religieufe à l’Hô-  
tel-Dieu , étoit attaquée d’un glaucome incurable , &  
qu’elle n’a point vu après l’opération : mais j’ai ciequoi  
convaincre tous ceux qui aiment la vérité, que le fait  
s’est paflé comme le voici.

Je vis la malade dès le commencement , & je trouvai  
dans fa maladie tous les signes des vraies *cataractes*l'iris ayant tout fon mouvement. L’luver avant que je  
lui fisse l'opération, elle eut une fluxion violente fur cet  
œil, qui dilata la prunelle, & détruisit en partie llac-  
tion des nerfs vifuels. Mais parce qu’elle voyoit l’om-  
brc de la main expofée entre la lumiere & fon œil, je  
lui accordai de lui faire l’opération, en l'avertissant  
qu’elle verroit peu ; dequoi elle étoit si contente, qu’el-  
s le ne fe propofoit d’autre bien que de ne pas *fe* heurter  
; en marchant.

J’abbattis fa *cataracte* ; elle fut panfée à l’ordinaire ; elle  
i a vu de fon œil autant & plus qu’elle nlefpéroit , puif-  
qu’une année après l’opération , je lui ai fait voir  
avec une lunette à *cataracte* des lettres & des figures  
dans un tableau.

*De la Cataracte branlante.*

j Je ne dirai que fort peu de chofe de la *cataracte* branlan-  
te , d’autant que cette maladie est incurable, & que  
l’opération n’y *sert* qu’à ôter la difformité de l’œil, &  
à faire cesser les douleurs. Le crystallin devient plâ-  
treux , & femblable à celui du merlan frit. Il va de  
côté & d’autre fuivant les différens mouvemens de  
l’œil, parce que ce corps fe trouve encore attaché à  
quelques fibres ciliaires qui le tiennent sisspendu au  
milieu de la chambre postérieure. Par succession de  
tems, ces fibres viennent à *se* rompre ; c’est alors que  
le corps du crystallin n’ayant plus d’attache qui l’ar-  
rête, passe au moindre ébranlement dans la chambre  
antérieure de l’œil, d’où l’on est obligé de le tirer,  
comme il fiera enseigné au chapitre de l’opération  
de la *cataracte.*

*Des causes des Cataractes.*

Les *cataractes* font produites par des causies internes ou

117 CAT

externes. Ceux qui en ont traité jusqu’à préfent, n’ont  
pas encore assez expliqué de quelle maniere cette ma-  
ladie se forme. Voici ma penfée la-dessus.

La premiere chofe qui arrive dans la formation de la *ca-  
taracte* de casse interne , est l’épaississement & la vis-  
cosité des flics nourriciers qui passent dans les vaisseaux  
de la membrane qui assujettit le crystallin dans l'hu-  
meur vitrée , & dans ceux du crystallin même. Ces fucs  
par leur vifcosité bouchent les canaux par où ilspase  
.fent, & alors la nourriture qui doit fervit à entretenir  
les parties dans leur état tonique, venant à manquer par  
le défaut des tuyaux obstrués, les derniers fucs nourri-  
ciers ayant perdu le cours de la circulation, s’aigrissent  
par leur féjour & fermentent enfuite. De là il arrive  
une fonte générale de toute la fubstance du crystallin;ce  
qui caufe les abfcès & les *cataractes* purulentes. Si cet-  
te fonte n’est qu’imparfaite , elle rend le crystallin  
moins fluide, lequel aussi-bien que la membrane dans  
laquelle il est enveloppé, fe détache de l'humeur vi-  
trée, *se* rendurcit enfuite : à mesijre qu’il redevient  
plus solide, il s’avance vers le trou de la prunelle,  
étant poussé par une sérOsité qui s’amasse derriere lui,  
sioit que ce fiait l’humeur aqueufe qui s’y glisse , Eoit  
que l'humeur vitrée la fournisse, d’autant plus que les  
cellules antérieures de la vitrée en paroissent plus  
remplies. La preuve qu’il s’amasse de l'eau entre le  
crystallin altéré & le corps vitré, c’est qu’en abbattant  
*la cataracte,* s’il s’en détache quelque portion, elle fe  
pousse avec rapidité dans la chambre antérieure de  
l’œi 1, comme si elle y étoit fortement chariée par une  
liqueur qui fe porte de derriere en devant.

Ainsi, je crois que dans le commencement des *cataractes*de caufe interne, il *se* fait une fonte qui ramollit le  
crystallin, & le rend plus ou moins liquide. En effet,  
lorsqu’on veut tenter l’opération de la *cataracte* avant  
le tems de fa maturité, l'aiguille passe au travers com-  
me dans une crême épaisse fans pouvoir l’abbattre; au  
lieu que dans l'état fain & naturel du crystallin, l’ai-  
guille trouve une résistance : il faut donc nécessaire-  
ment conclurre par cette différence,qu’ilsefait d’abord  
un ramollissement & une fonte de l’humeur crystalline  
aussi-tôt que la *cataracte* commence.

Il ne faut pourtant pas croire que toutes les *cataractes*aient toujours pour caufe la fonte dt! crystallin ; car il  
s’en trouve aussi qui proviennent d’abord de fon endur-  
cissement ou dessechement. Cette forte de *cataracte*peut être abbattue fort peu de tems après sa formation.

Il est bien difficile d’expliquer comment le crystallin  
prend cette consistance en si peu de tems. Cela n’est  
pourtant pas surprenant, pussque dans la *cataracte*branlante il devient comme du plâtre.

La couleur du crystallin dans cette estpece de *cataracteap-*proche du brillant du vif-argent, tirant fur la couleur  
du verre de vitres. Je ne faurois le mieux comparer  
qu’à du talc par rapport à fa consistance, parce qu’en  
l’abbattant il fecasse par écaille comme cette matiere,  
quand on appuie l’aiguille dessus. Ce qui n’empêche  
pas que l’opération ne réussisse.

Les caufes externes qui produisent les *cataractes,* sirnt  
des coups reçus dans l’œil & aux environs, comme les  
chutes qui ébranlent beaucoup la tête, les coups reçus  
autour de l’orbite qui causent un ébranlement dans  
l’œil, les coups fin le milieu du globe qui font plier la  
cornée en-dedans ; ce qui fait écarter les parties posté-  
rieures & latérales des membranes qui enveloppent les  
humeurs de l'œil, d’où il arrive que la membrane qui  
attache le crystallin au corps vitré,occasionne en fe  
rcmpant le détachement du crystallin.

Ces fortes de coups font ou de grenailles, comme je l’ai  
vu arriver au nommé Constantin dont j’ai parlé , ou  
d’une infinité d’autres manieres qu’il feroit trop long  
de décrire. J’en rapporterai cependant quelques cas.En  
voici un arrivé il y a six ans à l’Hôtel des Asturies, rue  
du Sepulchre à Paris, à un jeune homme de qualité, à  
qui un de fes amis avoit frappé le milieu de l’œil avec le

-CAT Iss

bout d’une baguette fans y penfer. Je ne sus appelle que  
le lendemain de cet aceident : je trouvai le crystallin  
détaché, & flottant dans l'humeur aqueufe, qui étoit  
déja devenu opaque, sans qu’il parût ni égratignure, ni  
blessure à l’extérieur dc l'œil. Le malade ne disicemoit  
de cet œil, que la lueur du jour.

Les enfans qui tirent des fusées dans les rues, occasion-  
nent fouvent des *cataractes* aux pafla-ns; il y a dans les  
fusées quelque chofe de gros comme un pois, qui les  
bourre. Lorsque ce corps vient à frapper l'œil, il y  
produit une *cataracte* en détachant le crystallin de la  
même maniere que nous l’avons dit ci-devant. Un pa-  
reil accident arriva il y a quatre ans, dans la rue de la  
Mortellerie à Paris, ati fils d’un Marchand de blé , âgé  
de douze ans ; le crystallin fe détacha dans le moment,  
& il parut le lendemain de ce coup, opaque & blan-  
châtre.

Un coup de pointe de cifeaux reçu à l’œil, peut déta-  
cher le crystallin dans le moment ; il n’y a que peu de  
jours que cet accident arriva à une jeune fille de douze  
ans; la pointe de fes cifeaux lui ayant frappé la cor-  
née transparente, je trouvai en examinant ion œil dès  
le lendemain, que le crystallin s’étoit détaché, & étoit  
devenu opaque.

Une épingle, ou tout ce qui peut piquer le globe de l'œil,  
peut produire une *cataracte,* comme il est arrivé l'hi-  
ver dernier à la Communauté des filles de Sainte Ge-  
nevieve, sur le quai de la Tournelle. Une des Sœurs  
fecouant sim tablier, une épingle lui entra dans  
l’œil, à l’endroit où l'on pique avec l’aiguille, lor(-  
qu’on veut abbattre une *cataracte:* cette épingle entra  
fort avant & piqua le crystallin, & il y furvint des dou-  
leurs terribles, lesquelles étant appaisées, je découvris  
qu’il s’étoit formé une *cataracte.*

J’ai encore vu un exemple de *cataracte* venue par un coup  
tranchant, qui avoit frappé le milieu de la prunelle.  
Le crystallin s’étoit détaché de l'humeur vitrée, &  
placé dans la chambre postérieure de l'œil à l'endroit  
où fe placent les vraies *cataractes.* Dans ce coup , l’inl-  
trument pointu qui entra parla cornée, poussa jufques  
dans le crystallin , & le blessa; d’où il arrÎVa que cette  
*cataracte* tenoit à la plaie de la cornée par unc conti-  
nuité d’une matiere blanchâtre qui partoit du crystaI-  
lin,& venoit s’attacher à la cornée à l'endroit où étoit la  
cicatrice interne de la plaie. Ce malade s’étant addressé  
à moi trois ans après avoir reçu ce coup, j’examinai fon  
œil dont les parties du fond étoient faines, & je recon-  
nus que si on pouvoir abbattre la *cataracte,* ilverroit.  
C’est pourquoi j’y portai l’éguille. La *cataracte* s’ab-  
battit par *sa* partie supérieure ; & je vis que l’attache  
étoit trop dure, & qu’elle tiroit à elle la cornée transe  
parente. N’ayant pas pu la rompre avec l’éguille, iI  
me fut impossible de la faire defcendre plus bas que  
son attache, parce que dans ce tems-là je me fervois  
d’aiguille ronde; si j’en avois eu une tranchante &  
plate par le bout comme à prefent, j’aurois pu par fon  
tranchant couper cette attache, & y réussir parfaite-  
ment.

L’on m’objectera peut-être que ces fortes de *cataractes*venues par des coups qui détachent le crystallin, ne  
sont qu’un épanchement d’une liqueur blanchâtre dans  
l’humeur aquetsse , qui a coulé par la rupture de quel-  
ques vaisseaux du globe, & s’est placée derriere l'iris ;  
& qu’ainsi je me trompe en prenant cette liqueur  
blanchâtre pour le crystallin.

A cela je répons qu’il est bien facile d’en faire la diffé-  
rence, si le coup n’a point occasionné la rupture de  
quelques vaisseaux fanguins. Car si on examine l'œil  
peu de jours après le coup reçu, on appercevra parle  
trou de la prunelle que cette *cataracte* a une forme  
ronde & voutée comme le crystallin, ayant même de  
la consistance; ce qui n’arriveroit pas, si c’etoit un *lue*blanchâtre qui fût épanché.

D’ailleurs, ce sifc blanchâtre ne peut s’épancher dans  
l’humeur aqueufe, que par la rupture de quelques vaifi-  
scaux, d’où il suit qu’il devroit être mêlé de sang,  
Hii

n9 CAT

Mais pour faire voir que cette espece de *cataracte* ne ’  
vient point d’un suc blanchâtre épanché dans 1 humeur ;  
aqueuse, c’est qu’elle ne se trouVe jamais mêlée de ce  
sang. Il est vrai que lorsqu’il y a eu rupture aux vaif-  
seaux ou aux membranes, par un co \*p qui a dctaché le  
crystallin, il paroît quelquefois du fang dans l’humeur  
aqueufe : mais il n’en parole jamais dans le corps du  
crystallin, comme cela dcvroit être, si ce que je prends  
pour le crystallin , n’étoit qu’un fuc blanchâtre ; pu i si-  
que ce fang étant réfous par les remedes , on apper-  
çoit la *cataracte* flottante dans l'humeur aqueufe sans  
aucune couleur de sang. On doit conclurre de-là que  
cette estpecede *cataracte* ne vient point de ce prétendu  
fuc épanché, & qu’elle n’est autre classe que le crystal-  
lin détaehé de sim chaton, parce que souvent elle tom-  
be d’elle-même aubas de l'œil, à l'endroit où on la  
place dans l'opération ; & alors les malades ne peuvent  
voir à lire que par le secours des lunettes à *cataractes y*preuve certaine que c’est le crystallin qui a été déta-  
ché , puiEque ces lunettes en font l’office.

Cette defcription de la *cataracte,*qui vient d’une caisse ex-  
térieure, paroît très-bien raisonnée, Lorfque l'humeur  
crystalline est détachée de sa place , & les vaisseaux  
dont elle reçoit *sa* nourriture, rompus, il est éVident  
qu’elle ne doit point tarder à devenir opaque.

*Des Signes des Cataractes.*

LOrfque la *cataracte* commence, & que les canaux du  
crystallin *se* bouchent, la lumiere qui entre dans l’œil  
frappant l’endroit de l’obstruction, fait une ombre fur  
la partie de l’œil, où fe doivent peindre les faisseaux  
de la lumiere; ce qui fait paroitre aux malades des  
mouches dans l’air ou des toiles d’araignées qui vont  
de côté & d’autre, felon le mouvement du globe de  
l’œil. Cette ombre prend différentes figures, fuivant la  
quantité de canaux ou tuyaux embarassés du crystallin,  
& stelon leurs différens dérangemens, comme des che-  
veux, de la poussiere, des toiles d’araignées, mouches,  
crêpes, &c.

Il est difficile de connoître la *cataracte* dans sim corn-  
mencement, parce que les signes précédons fe trou-  
vent à peu près les mêmes dans d’autres maladies de  
l’œil, sians que ce soit des *cataractes.* Car ces mouches  
ou ombres *se* peuvent encore former par le relâchement  
des vaisseaux de la rétine, lorsqu’elles Ee trouvent en  
quelques endroits séparés de la choroïde ; en ce que la  
lumiere qui doit tomber fur ces endroits, n’y pouvant  
faire impression, il en réfulte une efpece d’ombre fur  
la choroïde.

H y a encore une fausse fuffusion, dans laquelle on ap-  
perçoit une infinité d’atomes dans Pair: mais ni dans  
l’une, ni dans l’autre de ces deux dernieres maladies,  
la vue n’est point racourcie.

Les signes certains d’une *cataracte* commençante, font  
que les malades ne font pas long-terns à s’appcrcevoir  
que la vue de l’œil affligé s’accourcit de plus en plus,  
qu’ils ne voyent pas si distinctement de loin qu’ils fai-  
foient auparavant, & que de huit en huit jours , leur  
vue diminue sensiblement.

Mais aussitôt que la fonte dont j’ai parlé ci-dessus, fur-  
vient dans cette humeur, on apperçoit la blancheur &  
l’opacité enfoncée dans la chambre postérieure de l’œil,  
à l'endroit où est situé le crystallin; alors on connoît  
parfaitement bien la *cataracte* par l'examen de l'œil ;  
ce que l'on ne favoit auparavant, que par le récit que  
le malade faifoit de la diminution & de llaffoibliffe-  
ment de sa vue.

Après avoir rapporté les signes qui font connoître la *cata-  
racte*il faut parler de ceux qui désignent fa maturité  
& ses degrés; ils fiant au nombre de trois. Le premier  
est, lolaque la *cataracte* paroît d’une opacité égale par-  
tout ; car quand l'opacité n’est pas égale en regardant  
par le trou de la prunelle , on apperçoit des endroits  
qui paroissent plus Eolides les uns que les autres.

Le second signe paroît, le malade étant placé le dos tour-

CAT no

né à la lumiere en lui présentant un objet; s’il le dise  
tingue, c’est une preuve que la *cataraae* n’est pas en-  
core mûre , à meins que ce ne foit une de ces eEpeces  
de *cataracte*, dont le crystallin est demeuré au milieu  
de la chambre postérieure de l’œil.

Le troisieme signe qui est: le plus certain , c’est lorsque  
l’Opérateur regardant l'oeil exjosé à la lumiere du  
jour, & trouVant le crystallin d'une opacité égale , il  
ferme avec sies pouces les yeux du malade ; & ayant frot-  
té avec sion pouce la paupicre de celui oii est la *cata-  
racte ,* il l'ouvre aussitôt, tenant l’autre fermé; pour  
lors, si la lumiere qui tombe fur la prunelle , sait que -  
l’iris fe resserre, & quoiqu’exposié à la lumiere, il fe  
dilate de moitié , ou du quart de ce qu’il s’étoit *res-  
serré,* on peut juger certainement que la *cataracte* est  
mûre. Je ne fai encore aucun Auteur qui ait décrit les  
signes pour connoître & faire la différence de la *cata-  
racte* mcmbraneusie d’avec celle qui est produite par  
l’altération de l'humeur crystalline : cependant il est  
d’une grande conséquence d’en pouvoir faire la dlse  
tinction , felon ceux qui n’admettent que des *cata-  
ractes* membranelsses, afin de ne prendre point ('ans  
l’opération l’une pour l'autre; on en fera la différence,  
en ce que si la *cataracte* est membraneufe, on la con-  
noîtra en ce qu’elle est plate , & que fon milieu parcît  
fouvent enfoneé ; au lieu que dans celle qui est produite  
par l'humeur crystalline , en regardant par le milieu de  
la prunelle , on y distinguera une forme lenticulaire,  
plus élevée dans fon milieu, que dansfa circonférence.

Il ne fuffit point dlaVoir examiné les signes qui font con-  
noître la maturité de la *cataracte :* il est encore nécese  
faire de parler de ceux qui nous assurent q''e le malade  
verra , la *cataracte* étant abattue, (les signes *se* tirent  
de la disposition de l'œil, & de la nature de la *cata-  
racte.* La premiere chosie est de siaVoir si les organes de  
la vision siont siains, & bien disposés ; ce qu’on connoî-  
tra par la facilité que l'iris aura de *se* dilater & de se  
resserrer, comme nous avons déja dit; car si on n’ap-  
perçoit aucun mouvement à l'iris, c’est une preuVe  
certaine que le malade ne verra point, q”oique sia *ca-  
taracte* sioit abattue, à moins qu’elle ne sioit du nom-  
bre de celles qui viennent à la sitite d’un coup, où l'iris  
a été blessée; car pour lors, si en plaçant la main de-  
vant l'œil ouvert, entre la lumiere & l'œil, le malade  
apperçoit l'ombre dela main, & qu’étant retirée il voie  
une certaine clarté du jour, c’est une preuve que le  
fond de l’œil est fain,

A l’égard des signes prognostics tirés de l’œil, si l’œil ma-  
lade est plus gros ou plus petit que le fain, c’est un  
mauvais signe, puifque la grosseur démefurée du globe  
est une preuve certaine, que ce qui s’est épanché dans  
l’œil pour le rendre en cet état, *a* forcé les parties es-  
sentielles de la vision , & que l’œil est atteint de goute  
fereine par l'allongement de sies nerfs.

Si au contraire lq globe fe trouve émacié, c’est encore  
un mauvais signe, puifque la diminution du globe  
prouve que les parties nervetsses ont été abretiVées  
par un fisc acre & falé qui les a flétries, & intercepté le  
cours des eflprits dans l’œil.

Quant aux signes prognostics tirés de la *cataracte,* il y  
en a de deux Aortes; les uns regardent sim ancienneté,  
& les autres fils différentes couleurs.

A l’égard de l’ancienneté, on doit remarquer qu’à me-  
fure que les *cataractes* membraneuses vieillissent,  
elles *se* rendent adhérentes à toute la partie postérieure  
de l’iris, ou seulement à quelques points de fa circon-  
férence; d’où dépendent les changemens qui arrivent  
pour lors à la prunelle , comme certaines couleurs  
étrangeres qu’elle prend , ou rides qu’on y remarque.

La difficulté , ou pour mieux dire, l'impossibilité où l’on  
a été de détruire ces adhérences dans l’opération, en a  
fait entierement abandonner l’usage à plusieurs Ocu-  
listes, quoiqu’il ne foit pas impossible d’en venir à  
bout, en coupant ces adhérences avec une aiguille  
tranehante.

Quelqulancienne que devienne la *cataracte* du crystal-

ΐ2ΐ CAT

lin , elle ne se rend jamais adhérente à l’iris. Elle s’en  
approehe à la Verité si exactement, qu’elle lui sait per-  
dre presque tout sim mouvement. Ainsi ne craint-on  
pas d’entreprendre S011 abattement, à quelque degré  
dlanctenneté qu’elle foit arrivée , malgré ce qu’ont  
ayanoé plusieurs Auteurs silr l’impossibilité d y réussir ,  
pourvu que l’on ait la dextérité de couper les fibres qui  
résistent à sion abattement, sans intéresser les parties  
auxquelles elles siont adhérentes.

Il est bon de dire un mot des *cataractes* barrées. On nom-  
me *cataracte* barrée celle dont la partie antérieure est  
traversée par une ou plusieurs fibres plaeées en dÎVers  
siens. Comme ces sortes de *cataractes* n’acquierent que  
très-rarement la consistance convenable pour être fifre-  
ment abattues, il arrive très-souvent qu’il l'e trouve  
dans le corps de ces *cataractes* une matiere blanchâtre,  
& quelquefois jaunâtre , laquelle s’épanche dans le  
moment de l’opération, & fe mêlant avec l'humeur  
aqueuse, la trouble. Il arrive pour l’ordinaire que cette  
matiere acquiert de la consistance, & forme par fa pré-  
fence le même obstacle aux passages des rayons de lu-  
miere , qu’avant d’être abattue. Pour lors, si elle ne  
se précipite pas d’elle-même au bas de la chambre pof-  
térieure, l’on fera dans la nécessité aprés six semaines  
d’y reporter une seconde fois l’aiguille , pour abat-  
tre ce nouveau genre de *cataracte,* qui aura acquis  
assez de consistance pour obéir aux impulsions de l’ai-  
guille.

Quant aux couleurs des *cataractes,* l’expérience m’a fait  
connoître que de quelque couleur qu’elles foient, l.o-  
pération réussit toujours, pourvu que les signes qui  
marquent fa maturité : & la bonne disposition de l’œil  
soient présens. On peut dire cependant qu’entre ces  
differentes couleurs , celles d’un gris cendré réussissent  
le mieux ; celles d’un blanc céleste , celles qui l'ont  
d’un brillant argentin tirant silr le verre de Vitre, &  
les blanches qui tirent Eur le verd de mer suivent  
après ; les cendrées, de même que celles qui fiant de  
couleur de plomb, & les rousaâtres, ou de couleur de  
chataigne ; celles qui fiant d’un blanc de neige font  
difficiles, & elles scmt douteuEes pour la réussite, aussi  
bien que celles qui ont des Vaisseaux sanguins qui les  
traversent antérieurement.

Les fausses *cataractes* dans lesquelles l’opération ne peut  
servir que pour ôter la difformité, sont celles d’un blanc  
de plâtre, ou qui ressemblent à un grain de grêle, ou  
enfin à de l’ivoire blanche & polie.

*De ce qu’il saut faire avant P Opération de la Cataractes*

Après avoir reconnu la nature de la *cataracte s* fies diffé-  
rentes caufies, les signes qui nous marquent sia maturité,  
& ceux enfin qui nous annoncent le Euccès de sion opé-  
ration en nous faisant appercevoir la disposition de  
l’œil, il reste à examiner si la personne est en état de  
la supporter. Car si elle avoit quelque douleur de tête,  
ou qu’elle fût incommodée de fievre ou autrement; il  
faudroit remédier à ces accidens avant de l’entrepren-  
dre. Il faut fur-tout bien prendre garde de ne la point  
entreprendre trop-tôt ; car on en voit qui restent quatre  
ans, d’autres cinq, & même stept, avant d’acquérir leur  
parfaite maturité. L’inconvénient est que ceux qui font  
attaqués , veulent voir ; & n’ont pas la patience d’atten-  
dre un si long tems. 11 sie trouve d’ailleurs des Opéra-  
teurs , qui pour gagner de l’argent, les abattent com-  
me ils les trouvent, mûres ou non ; ils flatent les ma-  
lades de recouvrer bien-tôt la vue. Ceux-ci sie laissent  
aisément séduire par un appas qui leur fait plaisir ; &  
le desir du gain fait que POpérateur , de crainte de pen-  
dre cette pratique , fe haEarde de faire une opération  
douteufe , s’embarrassant moins de fa réputation pour  
llaVenir, que de Ton intérêt préEent.

La *cataracte* est semblable à un fruit que l'on doit laisser  
mûrir fur l’arbre. Si on veut le cueillir avant sa matu-  
rité , il saut en casser la queue ; au lieu qu’étant mûr,il  
fe sépare aisément de l’arbre , & tombe quelquefois de

CAT ,121

lui-même. Si on fe hâte de faire cette opération , il ar-  
rive, ou que l’aiguille passe fans fuccès au travers du  
corps que l’on veut abattre à caisse de fa mullesse, ou  
que les fibres ciliaires n’étant pasaflez desséchées pour  
pouvoir être cassées aisément par l’aiguille, on les ti-  
raille, & ce mouvement forcé fe communique aux au-  
tres parties de l’oeil, d’où il fuit une fluxion violente,  
qui quelquefois fait perdre la Vue. Et quand même cet  
accident n’arriveroit point, on est obligé quelque-tems  
après d’y reporter l'aiguille , pour abbattre ce qui est  
resté de la premiere fois.

L’opération de la *cataracte* n’est pas indifférente à raison  
des fuites fâcheuses qu’elle peut avoir : *sa* réussite ne dé-  
pend pas moins de l'adrefl'e de POpérateur, que de la  
bonne disposition du malade. Il faut le bien préparer  
par les faignees , les bains, les bouillons rafraîehissans,  
& les légers purgatifs, avant de faire l'opération. On  
doit choisir même le tems le plus tempéré, comme font  
les Eailsons du Printems & de l’Automne : mais le Prin-  
tems est préférable , parce qu’on entre toujours dans la  
belle faifqn , ce qui n’est pas de même dans l’Automne.  
Je fai qu’on peut faire cette opération en tout tems :  
mais celui que je marque est toujours le plus avantageux  
pour les malades.

Outre céque je viens de dire, il faut encore prendre un  
beau jour ; car les tems humides font très-contraires  
aux malades, & causent des fontes abondantes qui don-  
nent lieu à la déeharge d’une grande quantité deféro-  
sué fournie par la glande lacrymale, ce qui attire fur  
l’œil des fluxions fort opiniâtres.

Les tonneres font aussi fort contraires dans les premiers  
jours de l’opération , à raifon de l’altération considéra-  
ble qu’ils occasionnent aux humeurs de l’œil.

*De la maniere défaire l’Opération de la cataracte.*

Toutes les chofes marquées ci-dessus étant obfervées , on  
couvrira l’œil fain d’une compresse , que l'on retiendra  
par un tour de bande ; & le malade étant assis le vifa-  
ge tourné vers le jour, POpérateur fe placera vis à-vis  
fur une chaise de telle hauteur, que sa tête soit un peu  
plus élevée que celle du malade, & qu’ils soient placés  
tous deux de maniere que la tête de l'Opérateur ne faso  
*se* point d’ombre silr l’œil où est la *cataracte.* Il mettra  
enstuite les jambes du malade entre les siennes , afin  
d’être plus près delui. Un aide placé derriere met-  
tra fit main gauche sijr la tête du malade, & la droite  
fous le menton , silppofié que l'opération fie fasse à l’œil  
gauche , & appuyant enfuitela tête du malade contre  
fa poitrine , il la tiendra ferme , de crainte que le ma-  
lade ne la tourne de côté & d’autre. L’Opérateur pofera  
le doigt indice de la main gauche fur la paupiere supé-  
rieure , pour l'ouvrir & la retenir levée , & il appuiera  
le pouce fur l'inférieure , pour la maintenir abaissée.  
Il prendra alors l’aiguille à *cataracte* qui doit être pla-  
te & tranchante pour les raifons que nous dirons enfui-  
te. Il doit la tenir de la main droite entre les trois pre-  
miers doigts , à peu-près de la même maniere que l'on  
doit tenir une plume décrire , etssorte que le dnigt du  
milieu pohe silr l’endroit qui est éloigné d’un travers  
de doigt de l’extrémité du porte-aiguille. Il pose ensili-  
te le dqigt annulaire & le petit doigt siir la tempe du  
côté qu’il doit operer , & ordonne au malade de tour\*  
ner l’œil vers le nez, & l’œil ainsi tourné , il le pique  
dans le blanc à environ une demie-ligne ou une au plus  
de distance de la cornée transparente, évitant les valse  
feaux sanguins qui rampent silr la conjonctive , & en  
détournant la pointe de l'aiguille de l'iris , crainte de  
lableil'er. Aussi-tôt que la pointe de l’aiguille , qui doit  
entrer horisontalemcnt par rapport à fes deux tran»  
chans, a percé les membranes , fans la faire entrer  
plus avant y il saut la diriger droit vers la partie posté-  
rieure de la *cataracte* fans rouler l'aiguille. On la  
pousse pour lors , juEqulà ce que *sa* pointe ait atteint  
au-delà du milietl de la prunelle, ce que l'on reconnola  
tra en appuyant la pointe derriere le corps de la *cata-*

Is; CAT

*racte-, 8c* pour ne point blesser la membrane de l’hu-  
meur vitrée , on doit encore diriger la pointe de l’ai-  
guille vers le corps de la *cataracte.* On levera ensiute  
la pointe de l’aiguille pour gagner la partie postérieure  
de la *cataracte* que l'on baissera tout doucement pour  
la faire desicendre au-dessous de la prunelle, le plus près  
qu’on pourra de la partie postérieure de l’iris. On Ιενε-  
rapour lors l'aiguille stans la retirer; & pour s’assurer  
si toutes les attaches de la *cataracte* ont été détruites ,  
on fera tousser le malade, & si on voit remonter la *ca-  
taracte -,* on la rabattra fur le champ ; si elle ne remon-  
tepas, on baissera la pointe de l’aiguille pour appuyer  
encore siur le corps de la *cataracte,* eVÎtant de blesser la  
membrane de l'humeur vitrée , ce qui pourroit occa-  
sionner la perte de la vue, si on venoit à détacher cette  
humeur. On fermera ensilite les paupieres avec les  
deux doigts qui les tenoient ouVertes, & on retirera  
doucement l’aiguille.

îl faut obferVer que si on opere du côté droit, on fe  
Eervira de la main gauche. Il en est de même de l’aide  
qui placera fes mains d’une maniere oppofée à celle que  
nous avons dit.

L’opération faite , on trempera une compresse dans un  
mélange de dix parties d’eau commune tiede, fur une  
d’esprit de vin , & on exprimera la compresse pour en  
faire couler siur la plquure. On appliquera enfuite cette  
compresse fur l’oeil, & une semblable par-dessus. On en  
- fera autant à Pœil sain. Le tout sera assujetti par un  
simple tour de bande , laquelle ne doit appuyer que *sur*le haut de la compresse , c’est-à-dire, fur les fourcils ,  
& on attache les deux bouts de la bande au bonnet du  
malade avec des épingles.

Il faut mettre le malade dans fon lit avec deux ou trois  
oreillers derriere sim dos, pour le tenir éleVé & comme  
assis. On fermera les rideaux du lit, les fenêtres & les  
volets, afin qu’il n’entre aucun jour dans la chambre du  
malade ; on le laissera en repos fans lui parlerai le faire  
parler. On arrosera d’heure en heure les compresses  
avec la même liqueur tiéde, &en faifantceci onplace  
la lumierederriere la tête du malade, afin qu’elle ne  
frappe aucunement fes yeux. Trois heures après l’opé-  
ration, on lui fait prendre un bouillon , & deux heures  
après le bouillon on le faigne. On continue de le nour-  
rir de même pendant trois jours , en donnant des bouil-  
lons de trois heures en trois heures. Vers le quatrieme  
jour, on lui fait manger de la foupe mitonnée jufqu’au  
feptieme ou au neuVleme, auquel tems on le remet à  
la viande.

Le matin & le foir on leve les compresses de dessus les  
yeux, pour faire entrer du mélange d’eau & d’esprit  
de vin tiéde dans l'œil. Vers le cinquieme jour de l'o-  
pération, on découvre l'œil fur lequel on n’a pas opéré,  
Puppofé qu’il ne foit arrivé aucun aceident à l’autre.  
On met dessus pendant cinq autres jours une compresse  
feche, si le malade Voit de cet œil : sinon on le lasse  
expofé à l'air fans rien appliquer destus.

Après neufs jours on couVrira l’œil opéré aVec une com-  
presse feche attachée au bonnet; & afin qu’il s’accoutu-  
me à receVoir la lumiere par dessous ladite compresse,on  
laisse entrer un jour foible dans la chambre du malade,  
enforte que l'on puisse s’y Voir ; &peu à-peu on accou-  
tume Pœil à la lumiere , Ia faifant entrer dans la cham-  
bre , & passer dans l’œil par degrés.

Il y a des perfonnes qui ne petwent demeurer couchées  
fur le dos. Dans cette occasion , je les fais mettre dans  
un fauteuil, les piés éleVés fur un tabouret, & entourer  
le fauteuil de rideaux, où ils demeurent quatre ou cinq  
jours. Puis je les fais coucher quand ils peuVent fe tenir  
dans le lit, les faisant coucher & leVer quand ils font  
trop fatigués d’une même situation.

Il y en a qui fe trouVent si échauffés d’être couchés fur  
le dos, que si on Voulait les obliger à s’y tenir, lafie-  
vre les prendrcit & causeroit des fluxions fur l’oeil.  
C’est pourquoi je les fais leVer après Vingt-quatre heu-  
res, & les fais mettre à côté de leur lit dans un fauteuil

CAT 124

que l’on entoure du rideau du lit. Il faut feulement  
prendre garde en les lassant leVer & coucher, qu’ils  
aient toujours la tête élevée ,& ne fassent aucun eflort  
dans ces mouVemens.

Les aiguilles dont on fe sert font différentes , plates ou  
rondes ; les plates entrent mieux & plus aisiément dans  
l’œil. Quelques uns Veulent qu’elles l.oient coupantes  
comme les aiguilles des Chirurgiens. J’en ai inVenté  
une sspece très-aVantageuse,dont la pointe est comme  
celle d’une lancette; ensiarte que la longueur du tran-  
chant est seulement d’une ligne , après quoi de plate  
qu’elle est elle deVÎent ronde. B faut que la pointe *tas-  
se* PouVerture aussi large qu’il est nécessaire, pour pou-  
voir aVancer & reculer le corps de l’aiguille dans la  
piquure fans résistance de la part des membranes ; ce  
que l’on est quelquefois obligé de faire dans l'opéra-  
tion , pour abbattre quelques portions de la *cataracte3*qui font plus ou moins éloignées dans l’œil.

*De la maniere d’opérer aux cataractes qui sont dans la  
chambre antérieure de l’humeur aqueuse.*

Lorsque les *cataractes* ont passé dans la chambre anté-  
rieure de l’humeur aqueisse , il faut y faire une opéra-  
tion particuliere. Mais aVant que d’en expliquer la  
méthode , je dirai de quelle façon elles peuVent passer  
par le trou de la prunelle, & fe loger entre l’iris & la  
cornée transparente.

Il y a trois sortes de *cataractes* qui passent par le trou de  
la prunelle,une dans laquelle la consistance du cryse  
tallin est molle ; l'autre où cette consistance est dure &  
pierreusie; & une troisieme qui est en partie molle , &  
en partie pierreusie. Lorfqu’elle est molle, l'humeur  
aqueisse qui *se* trouVe derriere ce corps, le pousse &  
le fait nicher dans la prunelle de la maniere que j’ai\*  
dit en traitant des *cataractes* : lorsqu’au contraire ce  
corps est dur comme il arrÎVe dans la *cataracte* bran-  
lante, il passe tout d’un coup par le trou de la prunel-  
le au moindre effort que l’on fait en baissant la tête ;  
par exemple, en foufllant le feu, &c. Ce dernier cas  
peut arrÎVer aussi à une *cataracte* trois ou quatre ans  
après qu’elle a été abattue.

Quand on veut faire l’opération pour tirer le corps du  
crystallin qui auroit ainsi passé , il faut faire asseoir le  
malade fur une chaise, l’œil bien exposé au jour, ou-  
vrir les deux paupieres aVec le pouce & l’indice , puis  
aVec une lancette bien tranchante , fendre la cornée  
transparente un peu au-dessus du milieu de la prunel-  
le , & continuer l’incision transiVerfalement d’un côté à  
l’autre, enforte qu’il ne reste pas plus d’une demi-li-  
gne de la cornée transparente de chaque côté qui ne  
soit fendue. On introduira pour lors par PouVerture  
que l’on a faite une curette fine que l’on passera der-  
riere le corps dtl crystallin , au moyen de laquelle on  
lofera fortir par l’incision faite à la cornée, ôn appli-  
quera enfuite Eur Pœil du malade une compresse trem-  
pée dans un défensif, & on continuera à panfer l'œil  
comme dans la Vraie *cataracte j* après quoi on couchera  
le malade dans fon lit fur le dos, la tête peu éleVée.  
Dès le lendemain on trouVe la plaie cicatrifée par une  
raie qui n’est pas plus apparente qu’un cheVeu. Quoi-  
que j’aie Eait plusieurs de ces opérations, je me conten-  
terai d’en rapporter trois exemples; faVoir, un de cha-  
que espece de *cataracte,* qui *fe* loge dans la chambre  
antérieure de l'œil.

Le premier fut en 1707. en présence de M. Mery de 1Ά-  
cadémie Royale des Sciences, à un Marchand de la  
Ville de Sedan , lequel Vint à Paris à l’occasion d’une  
*cataracte* branlante qui avoit passé par le trou de la  
prunelle dans la chambre antérieure de l’humeur  
aqueusie. La *cataracte* pressait tellement l’iris, qu’elle  
causioit au malade une douleur de tête très-considéra-  
ble, aVec une infomnie qui lui duroit depuis trois mois.  
JenlaVois jamais entendu parler d’une semblable opé-  
ration ; mais lassant réflexion que j’ouvrois bien la

ΐ25 . CA T

cornée, pour vuider la matiere d’un abscès qui se trou-  
ve derriere , je tirai la conséquence que je pouvais le  
faire également pour un corps folide , & j’opérai de  
même. Ce corps étant tiré de l’œil ressembloit entie-  
rementàdu plâtre. Je fis enfuite coucher le malade  
fur le dos. Le lendemain je m’y rendis avec M. Mery,  
& nous trouvâmes que le malade avoit bien dormi, ce  
qu’il n’avoit pas sait depuis long-tems, que la plaie  
étoit cicatrisée, & l’humeur aqueufe , qui s’étoit écou-  
lée par l'opération entierement réparée.

La seconde opération sut faite en 1708. par M. Petit ,  
fameux Chirurgien , & à présent Membre del’Acadé-  
mie Royale des Sciences , à un Prêtre, dont le crystal-  
lin dans un effort qu’il fit quelques années après s’être  
fait abattre une *cataracte* , passa par le trou de lapru-  
nelle , &fe logea entre l'iris & la cornée tranfparente.  
M. Petit, entre les mains duquel étoit ce Prêtre , me  
fit avertir pour être présent à l'opération à laquelle M.  
Mery fe trouva aussi. M. Petit ayant percé la cornée  
avec une aiguille, la fendit avec une lancette , tira le  
corps par cette ouverture, & nous trouvâmes que c’é-  
toit lecrystallin. Ce Prêtre fut enfuite bien-tôt guéri.  
Je l'ai rencontré dans Paris plus d’une année après  
cette opération, & je l'ai vu lire parfaitement bien  
avec une lunette à *cataracte.* Ce fait rapporté à l'Aca-  
démie des Sciences, n’a pas laissé d’être contesté par  
M. de Wo’olhoufe , qui a prétendu dans un de fes Ecrits,  
qu’on avoit fait difparoître cet Ecclésiastique pour ne  
pas être vu & examiné de lui. Il me pardonnera de le  
citer ici; car je dois rendre justice à la vérité, comme  
ayant été un des témoins de cette opération , que M.  
Mery a fait insérer aussi-bien que la préeédente dans  
les Mémoires de VAcadémie Royale des Sciences des  
années susdites.

Ma troisieme expérience fut en 1716. à un pauVre hom-  
me qui demeuroitau Faubourg S. Germain , rue Caf-  
fette. Il fut blessé à l’œil, le crystallin fe détacha, &  
passa par le trou de la prunelle, entre l'iris & la cornée  
tranfparente. Ayant fait l'ouverture de la cornée transe  
parente, je tirai ce corps qui étoiten partie glaireux, &  
en partie pierreux , & deVenu adhérent à la cornée.  
L’adhérence détruite, je tirai le crystallin qui tenoit  
à une des fibres ciliaires assez longue, laquelle je cou-  
pai le plus aVant qu’il me fut possible aVec les cifeaux,  
l’opération réussit parfaitement bien, & le malade gué-  
rit en peu de tems.

*De la maniere de surmonter les accidens qui arrivent dans  
l’opération de la cataracte.*

Une faut pas croire que cette opération fe fasse toujours  
fans qu’il arrÎVe des inconVéniens , foit par la difficul-  
té d’abbattre la *cataracte ,* foit à cause de certains  
mouVcmcns que les malades fe donnent aux yeux ,  
pendant que l'Opérateur traVaille. Il est Vrai qu’il y a  
des Opérations , où pour peu qu’on touche le corps de  
*\acataracte* aVec le plat de l'aiguille , elle fe détache  
& tombe presque d’elle-même, comme une noifette  
bien mûre qui fe sépare aisément de fon calyce:mais  
il y en a aussi qui font fujettes à plusieurs grandes dif-  
ficultés.

La premiere est dléviter l’épanchement de fang; car en  
introduisant l’aiguille, on peut ouVrir quelques - uns  
des Vaisseaux qui rampent dessus la conjonctÎVe ; ce  
fang *sc* glisse dans la chambre antérieure, où si? mêlant  
aVec l'humeur aquetsse , la trouble, & ôte par-là à 1’0-  
pérateur la facilité d’agir.

Lorfque cet accident arrÎVe, il faut traVailler prompte-  
ment , afin d’abbattre le corps de la *cataracte,* aVant  
que le fang ait rempli toute cette chambre ; auquel cas  
on fera Obligé de retirer l’aiguille fans opérer pour ne  
point rifquer de gâter l’œil du malade, en traVaillant  
fans y voir.

Une féconde difficulté est, lorsqu’on trouVe une *catarac-  
te* laiteuse ou casinsse, au traVersde laquelle l’aiguille  
passe aisément, & diVsse le corps de la *cataracte* en

CAT 126

plusieurs parties de différentes consistances,si ces parties  
ont assez de solidité, on ne laisse pas que de les abat-  
tre à force de les agiter aVec l'aiguille, en appuyant  
légerement dessus : mais si elles font trop molles, on  
est obligé d’abandonner l'opération, & de ne pas s’o-  
piniâtrer, de crainte de trop fatiguer l’œil, & de cau-  
ser d’autres accidens. Cette seconde difficulté fe ren-  
contre toujours lorsque les *cataractes* ne sont point  
mûres.

J’ai abattu des *cataractes* de Vingt-cinq ans avecsiiccès.  
CelaprouVe le grand tort de certains Oculistes, qui  
pour engager les malades à faire leurs opérations  
ayant leur maturité, leur difent, que s’ils attendent  
plus long-tems, la *cataracte* deVÎendra adhérente, &  
ne pourra plus s’abbattre ; mauVaifc préVention qui a  
fait manquer l’opération à bien des malades.

Une troisieme difficulté est , lorfqu’en abbattant la *cataph-  
racte,* on trouVe que ce n’est qu’une poche remplie de  
pus : aussi-tôt que l’aiguille a appuyé dessus , cette po-  
che s’ouVre & répand dans l’humeur aqueufe une ma-  
tiere blanchâtre, qui la trouble, & empêche de Voir la  
membrane qui enVeloppoit cette matiere, & par con-  
séquent d’acheVer l'opération. Il faut néantmoins don-  
ner à l'aiguille les mêmes mouVemcns que l'on donne-  
roit, si l’on abbattoit une *cataracte* , afin de placer, s’il  
est possible, la poche au-dessous de la prunelle; quoi-  
que les malades ne Voyent pas clair, on retire l’ai-  
guille, la portion la plus folide de cette matiere tom-  
be atl bas de l’œil, celle qui est plus liquide reproduit  
une efpece de membrane qui s’attache autour de la cir-  
conférence postérieure de l’iris, Vers l'endroit où l’iris  
s’unit à la choroïde : six semaines ou deux mois après,  
on y fait une feconde opération pour l'abbattre , &  
alors les malades peuVent reVoir.

J’ai fait deux opérations semblables aux deux yeux du  
Pere Saunier, Chanoine Régulier de Sainte GeneVÎe-  
ve. La premiere sut à un œil en 1713. quelques jours  
après Pâques, dans lequel j’abattis la poche qui enVe-  
loppoit une matiere purulente. Il *se* répandit dans l'hu-  
meur aquetsse une liqueur blanchâtre abondante qui la  
troublait, mais qui ne m’empêcha pas de baisser le  
corps sialide qui l'enVeloppoit ; cette matiere purulen-  
te *se* corpbrifia, & forma une efpece de membrane fine  
comme un crêpe; six semaines après j’y reportai l'ai-  
guille, & le malade Vit parfaitement bien par cette *se-  
conde* opération.

Je lui fis la deuxieme en 1715. parce qu’ayant eu déja  
cet accident, je me flatois qu’en retardant mon opéra-  
tion de deux ans, la *cataracte* acquerroit plus de folidi-  
té. Cependant en opérant il m’arrÎVa la même chofe,  
& je fus aussi obligé de reporter l’aiguille une seconde  
fois, ce qui me réussit encore parfaitement bien.

On doit juger par ce que nous Venons de dire, qu’en re-  
tardant l'opération dans cette espece de *cataracte ,* on  
ne doit point attendre une maturité assez parfaite pour  
y réussir. Des la premiere fois il se fait une espece de  
membrane du corps fluide qui s’est répandu dans l'hu-\*  
meur aqueufe que l’on est obligé de rabattre enVÎron  
six semaines après.

Une qu.atrieme difficulté est , lorsqu’en abattant la *cata-  
racte* , elle entre dans la chambre antérieure de l’œil &  
passe parle trou de la prunelle, comme il m’est arricé  
à une femme de la rue Saint Honoré en préfence de M.  
Petit. Dès que j’eus appuyé l'aiguille fur la *cataracte,*il *fe* répandit une matiere glaireufe dans l’humeur  
aquetsse , laquelle fe porta aVec beaucoup de rapidité  
dans la chambre antérieure de l'œil, entre l’iris & la  
cornée tranfparente. Je ne laissai pas de pourstsiVre mon  
opération autant que je le pus, Eans qu’il me fût possi-  
ble de retirer ce qui s’étoit coulé dans la chambre anté-  
rieure de l’œil, de forte que je fus obligé de retirer llai-  
guille. Quelques mois après tout ce qui s’étoit porté  
entre l'iris & la cornée tranfparente rentra par le trou  
de la prunelle dans la chambre postérieure. Enfin quel-  
ques tems après tout ce fluide fie précipita au bas de la  
! partie postérieure de l’iris , & aussi-tôt la malade vit

127 CAT

clair, ce qu’elle n’avoit pas fait immédiatement après  
l’opération.

Lorsqu’on fait cette opération & que ce qui fe porte par  
le trou de la prunelle dans la chambre antérieure a *as-  
sez* de folidité, il faut pousser la pointe de l’aiguille  
que l'on a dans l’œil, par le milieu du trou de la pru-  
nelle, fans toucher à l’iris, piquer enfuite ce corps de  
*cataracte*, & le rapporter dans la chambre postérieure  
pour le placer à l’endroit ordinaire.

Il fe rencontre une cinquierne difficulté, lorfque la *cata-  
racte fe* trouve attachée par certains filamens, & qu’en  
l’abattant elle remonte aussi-tôt que l'on a relevé l’ai-  
guille & *se* remet en fa place, lassant un pont-levis. Il  
faut pour lors retirer un peu l’aiguille & la piquer dans  
le milieu de ce corps , enfuite le pousser au côté opposé  
que l'on a piqué. Par ce moyen les filamens du côté de  
l’entrée de l'aiguille fe rompent,& on place la *catarac-  
te cm* bas, de sorte qu’elle ne remonte plus, parce que  
le peu de filamens qui restent attachés au côté opposé  
à ce corps, np peuvent plus le relever, n’étant point  
assez forts pour résister à la péfanteur de la *cataracte*qui les tire en-bas.

Le cas que je viens de rapporter, arrive fouvent dans cet-  
te opération. En appuyant l’aiguille fur la *cataracte ,*les filamens qui la tiennent attachée en *sa* partie silpé-  
rieure cassent facilement. Mais ceux qui font aux deux  
côtés pretent & obéissent; de sorte que l'aiguille n’ap-  
puyant pas silr la *cataracte,* elle remonte par ces fila-  
mens des deux côtés qui n’avoient fait d’abord que  
plier. C’est pourquoi en piquant, comme j’ai dit, dans  
le corps de la *cataracte,* on la pousse le plus loin que  
l’on peut au côté opposé, enfuite on la retire en-bas ,  
on la ramene du côté de la piquure, non pas en reti-  
rant l’aiguille, mais en relevant le manche, afin que la  
pointe qui est dans le corps de la *cataracte* la rapproche  
au-dessous de la prunelle, où l’on a dessein de la pla-  
cer.

Il arrive quelquefois qu’en relevant l’aiguille , le corps  
de la *cataracte* tient à fa pointe. Pour lors on tient la  
pointe panchée en-bas, on leve un peu les deux doigts  
qui postent star la tempe, & on frappe adroitement un  
petit coup de ces deux doigts fur la tempe. Cela catsse  
un ébranlement ou trémoussement à l’aiguille qui fait  
que le corps qui y tient tombe de lui-même en abandon-  
nant fa pointe.

Il faut remarquer que ίουί ce qui tient ainsi la *cataracte*attachée & la rend si difficile à abattre, ce font quelques  
fibres ciliaires qui font adhérentes à l’iris & à la mem-  
brane qui recouvre le crystallin. C’est ce que M. An-  
toine appelle accompagnemens de la *cataracte.*

Pour ce qui est de brifer la *cataracte Se* de la hacher avec  
l’aiguille 7 comme quelques modernes fe vantent de  
faire, cette méthode est pernicieufe , & on ne doit ja-  
mais s’en Eervir à moins qu’on ne fe foit trompé fur la  
maturité de la *cataracte.*

On voit bien par ce que je viens de dire, que cette opéra-  
tion n’est pas aisée , qu’elle demande une main sûre ,  
légere, & un opérateur qui fe possede , attentif non-  
seulement à abattre ia *cataracte,* mais encore à manier  
l’aiguille selon les différens incidens qui se rencontrent ;  
car de vingt *cataractes* que l’on abat, il ne s’en trou-  
ve pas deux tout-à-fait semblables.

Il faut aussi prendre garde lorsque l’aiguille est dans PœiI  
de ne pas la tirailler en devant, parce que ce mouve-  
ment fatigue les parties du fond de l’œil, d’où il rèful-  
te des fluxions terribles. C’est pourquoi llopérateur  
doit être attentifaux différens mouvemens que les ma-  
lades donnent quelquefois à leurs yeux, afin qu’il gou-  
verne fon aiguille salivant ces mouvemens; fans quoi  
il lui peut arriver de piquer l'iris, d’en couper les fi-  
bres qui en sont la rondeur, en un mot de gâter & per-  
dre l’œil du malade.

Ceux qui n’admettent que des *cataractes* membraneufes ,  
disent qu’il est d’une grande conséquence de favoir po-  
sitivement le siége de la *cataracte* ; & ils ajoutent que  
çeilx qui scmt d’une opinion contraire attaquent le

CAT .128

crystallin fain , lorsqu’ils introduisent l’aiguille pour  
faire l'opération, & que par conséquent ils courent rif-  
que de faire perdre la vue au malade.

A cela je répons premierement, qu’il fe rencontre très-ra-  
rement des *cataractes* membraneufes, & que de cent  
qu’on abat, à peine en trouve-t’on une ou deux où le  
crystallin ne soit pas altéré;en Eecond lieu, de la ma-  
niere que j’ai dit qu’il faut introduire l’aiguille dans  
l’œil, il est impossible de piquer le crystallin s’il n’est  
point altéré; ni d’endommager l’humeur vitrée , ni  
par conséquent de faire aucun tort à l’œil, puifqu’ont  
introduit l’aiguille fur les aponévroses des mufcles à  
très-peu de distance de la cornée transparente; & que  
d’abord qu’elle a percé les membranes, on tourne le  
manche de l'aiguille vers le petit angle ; par ce moyen  
la pointe de l’aiguille est portée directement derriere  
la *cataracte,* stans aller du côté du crystallin, s’il n’est  
point altéré; ainsi je conclus, que sent que la *cataracte*sioit membraneusie ou non, il n’importe pour POpéra-  
teur loissqu’il dirige sim aiguille, comme je l’ai marqué  
ci devant, n’y ayant aucun rifque à courir pour l’œil,  
comme le prétendent ceux qui n’admettent que les rôle  
*taractes* membraneuses.

Après avoir expliqué tous les accidens qui arrivent pen-  
dant l'opération de la *cataracte*, il faut que je dife en-  
core un mot de celles qui font fujettes à devenir ssietn-  
braneufes. J’en trouve de trois fortes qui font des lai-  
teufes, des cafesses & des purulentes.

Dans la *cataracte* laitetsse il y a un corps en partie Eolide  
& en partie fluide. Par l’opération on abat aisément  
le premier, mais l’aiguille passe toujours au travers du  
fluide , lequel forme fouvent de nouveau une pellicule  
que l’on est oblige de rabattre une seconde fois, lorf-  
qu’elle a acquis assez de folidité.

La *cataracte* cafcufe a ses parties plus solides, ce qui  
‘ rend l’opération plus heureuse que la précédente : mais  
l’une & l’autre font des fruits qui ne sont pas mûrs. S’il  
reste du fluide qui n’obéisse point à l'aiguille , il fera  
encore naître une membrane comme la précédente.

On appelle la troisieme efpece *cataracte* purulente , parce  
qu’en appuyant l’aiguille dessus , comme j’ai déja dit ,  
pour l’abattre, il fe répand une quantité considérable  
de matiere purulente dans l’humeur aqueusie qui a la  
couleur jaune blanchâtre , & dans la tunique on n y  
trouve plus le crystallin. Cette *cataracte* ne mûrit ja-  
mais.

*Des moyens de remédier aux acddens qtel suivent popé-.  
ration de la cataracte.*

Le premier accident qui suit l’opération de la *cataracte*est l’épanchement de siang : lorfqu’en introduisant Pic-  
guille on pique quelques vaisseaux sanguins des mem-  
branes de l'œil, ce sang coule & séjourne dans la cham-  
Ere antérieure, où il trouble l’humeur aqueufe. Pour  
le résoudre promptement il faut faigner un pigeon sous  
Paîle, & faire tomber quelques gouttes de S011 sang  
dans l’œil opéré, ce que l’on continue pendant trois  
jours foir & matin, ayant foin de panser l’œil avec  
l’eau & l’esprit de vin, en y mnuillant aussi les cossi-  
presses qu’on applique dessus, comme j’ai dit ci-steva^t.  
Je présure ce mélange d’eau & d’esprit de vin au colly-  
re fait d’eau de rofe, de plantain , de blanc d’œuf &  
d’alun, parce que les compresses trempées dans cette  
derniere liqueur fe durcissent & fatiguent l’œil, au lieu  
qu’avec la premiere elles font toujours mollettes.

Le second accident est le larmoyement ou abondance de  
sérosités que la glande lacrymale fournit dans l’œil  
après l’opération. Cet accident est plus ou moins dan-  
gçreux fuivant la nature de la sérosité ; car si elle est  
acre, elle casse une fluxion qui devient quelquefois  
très-violente & fuivie de douleurs cruelles dans la tête  
du côté que l’on a opéré, qui femblent *se fixer à la du-*re-mere, par l’endroit que les malades désignent , à  
favoir tout le long de la partie intérieure de l’os *parié-  
tal,* commençant vers la suture cosonale,

J’ai

129 CAT

-.ai long-tems cherché quelle pouvoit être Ia caufe d’une  
douleur si Vice à cet endroit, & je n’en ai pas trouVé de  
plus apparente que la continuité des nerfs de l’œil aux  
parties que je Viens de nommer, par laquelle l'inflam-  
mation fe communique jufqu’aux membranes ci-dessus.  
La preuVe que j’en puis rapporter, c’est que ces mêmes  
accidens arricent dans les ophthalmies Violentes; d’où  
je conclus que ce n’est pas le défaut de l’opération ,  
comme plusieurs le prétendent, fuppofant que l'on ait  
piqué aVec l’aiguille quelques fibres nerVeufes qui cau-  
fent ces douleurs. Si cela étoit, cet accident ne deVroit  
pas arriVer dans d’autres fluxions qui ne font pas exci-  
tées aux yeux par l'opération, ni autre occasion de pi-  
quure.

Lorfqu’à cet aecident se joint un battement dans l’œil,  
comme la pulsation d’un artere, C’est une preuVe cer-  
taine que la plaie de la piquure fuppure en-dedans au  
lieu de fuppureren dehors de l'œil. Alors la conjoncti-  
ve & la membrane Commune aVec la paupiere sic tumé-  
fie & s’aVance entre les deux paupieres de la grosseur  
quelquefois du petit doigt. Si cette éléVation est: pâle ,  
ce n’est qu’une sérosité qui la caisse ; & il est factle de  
la faire Cesser par plusieurs scarifiCations aVec la laneet-  
te. Si le bourfoufflement est rouge , c’est un engorge-  
ment dans les Vaisseaux fanguins qui fait suppuration  
dans l’interstice des membranes du globe, & qui s’é-  
coule ensifite entre l’iris & la cornée transparente. Mais  
comme j’ai parlé de ce cas dans le chapitre où j’ai trai-  
té de l'ophthalmie qui abfcededans l’œil, je me conten-  
rerai de dire ici ce qu’il y a à faire pour remédier à  
l’accident dont il s’agit.

Aussi-tôt que l'on Voit le larmoyement, il faut saigner le  
malade du bras, de la gorge, ou du pié s’il est befoin ,  
appliquer des fangfues autour de l’œil & à la tempe,  
mettre l'emplâtre Vésicatoire à la nuque du cou , & fai-  
re le tout promptement, afin de prévenir la fuppura-  
tion & la perte de l'œil.

Le troisieme des accidens qui surVÎennent à l'œil après  
l’opération, est que lorsque la fluxion est longuelcs cils  
de la paupiere inférieure fe renverfent en-dedans . à  
caufe que blessant les yeux des malades, ils font fort  
long-tems fans les ouvrir, ce qui fait que la peau de la  
paupiere fe relâche,& donne lieu au cartilage de fe re-  
tourner en-dedans. Alors il s’y fait la maladie appel-  
lée trichiaife , qui n’est autre chofe que le renVerfement  
du cartilage de cette paupiere en-dedans , d’où il arri-  
ve que les cils portent leur extrémité fur la conjonctÎVe  
& même fur la cornée transparente. Le frottement con-  
tinuel de ces cils occasionne des fluxions & des ulceres  
de longue durée à ces mèmbranes, si on n’y remédie  
par les moyens fuivans. Je me contenterai d’en rap-  
porter un exemple.

M, de Saint-Leon, Major à Bouchain, s’est adressé à moi  
au mois de Juillet 1718. après s’être fait abattre une  
*cataracte* au mois d’Octobre 1717. IlaVoit fur fon œil  
une fluxion violente aVec ulceres, & il ressentoit de  
grandes douleurs dans le haut de la tête, au-dessus de  
l’œil, & à la tempe du côté qu’on lui aVoit fait l’opé-  
ration.

Je commençai d’abord par le faire faigner. Je lui appli-  
quai enfuite à la nuque du cou le cautere potentiel  
écrasé, & en suffisante quantité pour faire une efearre  
de la grandeur d’un éctl, dont j’entretins l'ulcere pen-  
dant deux mois : & comme c’étoit un homme sort  
échauffé , je lui fis prendre pendant dix-huit jours les  
eaux minérales de Passy ; je lui fis l’opération de la tri-  
chiasse dont j’ai parlé en traitant de cette maladie ;  
après quoi les cils des paupieres ne blessant plus, la  
fluxion & les douleurs de tête cessarent ; enfin il fut si  
bien guéri en deux mois de tems , qu’il reVÎt de fon  
œil ; ce qu’il nlaVoit pas sait depuis dix mois.

Le quatrieme accident est, lorfique la *cataracte* étant abat-  
tue elle remonte ou toute entiere , ou en partie. Dans  
le premier cas, si elle étoit bien mûre quand onl’a  
abattue, elle redefcend d’elle-même : mais si c’est fieu-  
lement une portion de la *cataracte* qui aVoit de la flui-  
*Tome III.*

C A T 150

dité, elle s’attache à la partie postérieure de l'iris & ne  
deficend que par une seconde opération.

Quelquefois il ne remonte rien de la *cataracte* : mais il  
arrÎVe fouVent que les malades voyent bien d’abord  
après l'opération , la yue fe continue de même jufqulau  
douzieme ou quinzieme jour; enfuite elle diminue &  
les malades fe plaignent de Voir des filamens passer  
deVant leurs yeux; la raisim est, qu’en abattant la *ca-  
taracte* elle s’est séparée au milieu ou à l'extrémité des  
fibres ciliaires, du côté qu’elles *se* joignent à la mem-  
brane du crystallin; alors ces fibres demeurant attachées  
à la grande circonférence de l’iris , d’où elles prennent  
naissance, & Venant à fie rassembler derriere le trou de  
la prunelle, font entreVoir au malade des especes de  
filamens, ce qui diminue en partie fa Vue, & l’empê-  
che de Voir aussi bien qu’il deVroit faire après l'opéra-  
tion de la *cataracte.* L’Opérateur ne s’en étant pas ap-  
perçu d’abord, croit fon opération bien faite, comme  
elle l’est aussi pour ce qui le regarde.

Dans tous ces cas où il est resté quelque portion de *catajracle* derriere la prunelle, si la Vue en est tropaffoiblie,  
011 est obligé d’y reporter l’aiguille & de rabattre ce  
corps. Cette feconde opération est beaucoup plus pé-  
nible & plus douloureufe que la premiere, attendu que  
la pellicule formée de la portion restante de la *cata-  
racte* est attachée derriere l’iris, quelquefois par deux  
ou trois filamens qu’il faut détruire. C’est en cela qu’il  
faut de l'adresse, parce que ces attaches plient , prê-  
tent *8e* cedent ordinairement à l'aiguille ; de forte  
qu’aussi-tôt qu’on releVe l'aiguille, la pellicule remon-  
te & se remet au même endroit où elle étoit : on est  
obligé fouvent de la pousser *avec* l’aiguille par le trou  
de la prunelle , jusques dans la chambre antérieure  
pour la piquer , & la rapporter enfuite dans la posté-  
ricure, la poussant du côté du grand angle. On fait en-  
fin les mêmes mouvemens de l'aiguille dont j’ai déja  
parlé au l'ujet de la *cataracte* qui fait le pont-leVÎs.

Le cinquieme accident qui peut arriVer après l’opératiori  
est incurable, parce que la Vue est perdue 5 c’est lorse  
qu’il furVÎent une fluxion qui se porte fur le nerf opti-  
que, & fur les membranes internes de l’œil : alors ces  
partiesfe dessechent & fe flétrissent, ce que l'on con-  
noît par le rétrécissement de la prunelle, & paree que  
les malades ne Voyent plus la lumiere. SaINT YVEs.

Il fe forme quelquefois au-deVant de la prunelle de l'œil,  
qui est la partie par le moyen de laquelle il disterne les  
objets, une *cataracte* que les Grecs appellent *hipochy-  
sis* , ύπὸχυσις, qui demande nécessairement l'opération  
lorfqulelle est invétérée & qu’elle a atteint sa maturité.  
Quand la *cataracte* ne Eait que commencer on peut la  
dissiper par le moyen des remedes, comme par la stai-  
gnée du front ou du nez , en cautérifant les veines des  
tempes, par les apophlegmatlques, les fumigations, &  
en oignant les yeux aVec des remedes acres. Les meil-  
leurs alimens pour le malade font ceux qui atténuent  
le phlegme. CELSE, *Lib. VI. c. 6.*

Cet av’is de Cesse est d’autant plus important, qu’un pe-  
tit nombre d’Auteurs modernes , si l’on en excepte  
Heistesun’y ont pas fait toute l'attention possible & qu’il  
mérite. Il est difficile de comprendre comment les hu-  
meurs de l’œil pourroient conferVer leur transparente  
pendant un si grand nombre d’années , Comme elles  
font, si elles ne receVoient, de même que toutes les  
autres parties du corps,\*des Vaisseaux destinés à leur usia-  
ge les fucs nécessaires à leur entretien; & si cela est ,  
l'opacité du crystallin ou de telle autre humeur que ce  
soit, doit Venir.du désaut de ces fucs, ou peut-être de  
l’obstruction des Vaisseaux qui les entretiennent, de  
leur trop grand gonflement ou de la distension qu’y  
caufent des fues peu propres à y suppléer. Lors donc  
que la *cataracte* est récente, ou qu’on a quelque diEpo-  
sitionà cette maladie; il semble que les remedes capa--  
bles d’atténuer les fiscs, de déeharger les Vaisseaux , &  
de détourner une partie des liqueurs qu’ils Contiennent  
Vers quelque partie éloignée du corps, ne peuVentqee  
faire beaucoup de bien, quelque peu de fond qu’pn

ΐ31 CAT

doiee faire fur eux lorfque la *cataracte* est une sois  
sonnée. Le raisonnement appuyé de l'expérience a S011  
utilité dans la Medecine , fans quoi il est plus propre à  
nous jetter dans l’erreur qu’à nous la faire éviter.  
L’expérience de Celte est extremement favorable à ce  
que je viens de dire, *& pose* assurer que plusieurs per-  
sonnes ont prévenu des *cataractes* par un traitement  
peu différent de celui que cet Auteur recommande.

Il ne faut quelquefois qu’une maladie ou qu’un coup pour  
occasionner une concrétion de l’humeur fous les deux  
tuniques de l’œil dans l’endroit où il fe rencontre du  
vuide, laquelle *se* durcissant peu à peu obscurcit la par-  
tie interne oùfe fait la vision. Il y a différentes efpeces  
de *cataractes,* dont les unes font curables &les autres  
incurables. Lo d'que la *cataracte* est petite, immobile ,  
de couleur de mer ou de fer bruni, & qu’elle donne  
passage à la lumiere par fes côtés, il y a quelque cfpé-  
rance deguérifon. Mais lorsqu’elle est grande, que la  
figure de la prunelle est altérée, que la *cataracte* est-  
bleue ou de couleur d’or,& qu’elle est mobile; il est ra-  
re qu’on pusse la dissiper. Elle est généralement d’une  
très-mauvaise efpece, quand elle provient d’une mala-  
die violente, d’un grand mal de tête ou d'un coup  
violent. Les pelssonnes âgées dont la vue est naturelle-  
mentfoible,&les enfans, font des si-ijets peu propres  
pour un Oculiste : mais il n’en est pas de même de ceux  
qui simt d’un âge moyen, & l'on peut hasarder silr eux  
l’opération. Un œil trop petit ou trop creux ne la savo-  
rsse pas beaucoup. Il est même nécessaire que la *cata-  
racte* ait acquis une certaine maturité : c’est pourquoi  
il est ben d’attendre qu’elle ait perdu *sa* fluidité , &  
qu’elle forme une efpece de concrétion dure.

Pendant les trois jours qui préccdent l'opération , le ma-  
lade ne doit fe nourrir que d’alimens légers, & ne boi-  
re que de l’eau, & ne prendre rien du tout le troisie-  
me. On le fera enfuite asseoir dans un lieu éclairé , le  
viselge tourné vers l’endroit d’où vient le jour, fur un  
siége un peu plus bas que celui du Chirurgien, qui  
doit être placé vis-à-vis du malade. Un aide aura foin  
„de lui tenir la tête fixe; car le moindre mouvement Ec-  
roit capable de l.laVeugler pour le reste de stcs jours ;  
& pour rendre l’œil malade le plus immobile qu’il est  
possible, on couvrira l'autre avec un moreeau de fla-  
nelle. L’opération sur l’œil gauche doit *se* faire de la  
main droite; & celle que l'on fait fur l’œil droit, de la  
gauche. Après quoi on prendra une grossi? aiguille  
bien pointue , que l'on plongera en droite ligne à tra-  
vcrs les deux tuniques extérieures dans l'endroit situé  
entre la prunelle & le petit angle Vis-à-vis le milieu de  
*la cataracte,* en prenant garde de ne point offenser les  
vaisseaux. Le Chirurgien doit enfoncer son instrument  
avec d’autant plus de hardiesse, qu’il pénetre dans un  
endroit vuide, & qu’il lui est facile, quelque peu d’ex-  
périence qu’il ait, de connoître lorfqu'il y estparvenu,  
puisqu’il ne rencontre plus de résistance.L’aiguille étant  
parvenue à l'endroit qu’il fouhaite , il la panchera du  
côtédela*cataracte,* & la tournant légerement il l’a-  
baisserapeu à peu jusqu’au bas de la prunelle, où il la  
tiendra sujette pendant un petit efpace de tems , pour  
qu’elle puisse mieux s’y fixer; & si elle y demeure, l'o-  
pération est parfaite : mais si elle remonte aussi-tôt  
qu’elle est lâchée , on la divifera avec l’aiguille en tant  
de petites particules qu’elle fe puisse dissiper entiere-  
ment. L’opération étant finie, on retire l’aiguille en  
ligne droite,& l’on applique fur l’œil une compresse  
de laine trempée dans un blanc d’œuf, que llon assure  
par le moyen d’un bandage, pour appaifier l'inflamma-  
tion.

Le malade a maintenant befioin de repos, d’abstinence ,  
d’onctions avec des médicamens adoucissans , & de  
prendre de la nourriture, dont il peut pourtant fie pase  
fer jufqu’au lendemain. Elle doit être d’abord liquide  
pour ne point exercer les mâchoires ; mais lorEque fin-’  
fiammation est dissipée, il doit tsser de celle qui con-  
vient dans la cure des plaies, en obfervant de ne boire  
que de l’eau pendant un tems considérable. C ε L s ε ,

CAT 132

*Lib. VI I. cap.* 7. *tit.* 14.

Comme l'opération de la *cataracte* demande beaucoup  
dedexterité & de connoissances , il ne fera pas inuti-  
le de rapporter la descriptlon qu’en donne Heister.

Quant à la cure de la suffusion ou *cataracte ,* on peut  
l’entreprendre ou par les remedes , ou avec l'aiguille.  
Je l'ai que quelques perfonnes rejettent les remedes  
comme tout-à-fait inutiles : mais on ne doit pas les né-  
gliger dans certains cas ; car on a vu dans notre siecle,  
& dans ceux qui nous ont précédés de deux mille ans,  
des personnes, qui avec le Eecours de la nature, ou *ce-  
lui* des remedes, ont été guéries de la *cataracte,* con-  
tre l'attente de tout le monde (voyez le passage de  
Cesse que nous avons rapporté ci-dessus. ) Je laisse au  
Medecin le filin de proportionner ces remedes aux dif-  
férentescaufes de la maladie, à l’âge & au tempéra -  
ment du malade ; puiEque je n’ai dessein pour le pré-  
scnt, que d’indiquer au Chirurgien la maniere dont  
il doit s’y prendre pour guérir cette maladie par une  
opération manuelle avec l’aiguille ou autres sembla-  
bles instrumens.

Avant que d’entrer en matiere, je ne puis m’empêcher  
de recommander sérieusement à tous ceux qui font  
prosession de la Chirurgie, l'étude de l’opération de  
la *cataracte*, & de les inciter à revendiquer un art aussi  
noble des mains des Charlatans, qui ne parlent dans  
toutes les occasions, que des difficultés insurmontables  
dont cette opération est accompagnée , quoique les  
Chirurgiens & ces Charlatans eux-mêmes s’en acquit-  
tent tous les jours avec succès : & à dire vrai, llopéra-  
tion de la *cataracte* est beaucoup plus aisée & beau-  
coup plus Eure que celle de la saignée, que les Fraters  
& les Apprentifs pratiquent cependant tous les jours.  
Car en abbattant une *cataracte ,* on ne court point rii-  
que dépiquer un nerf, un tendon, une artere, comme  
cela arrive quelquefois dans la faignée : outre que les  
veines ne fiant pas toujours visibles, surtout dans les  
persionnes grasses & corpulentes, où il est souvent diffi-  
cile de trouver la veine & de l'ouvrir comme il faut :  
au lieu que dans l’opération de la *cataracte,* on décou-  
vre toujours suffisamment l'endroit dans lequel on doit  
introduire l’instrument. Néantmoins , de peur qu’on  
ne me soupçonne de croire que des Chirurgiens sims  
expérience, des Apprentifs & des Charlatans, peu-  
vent s’acquitter comme il faut de cette opération; je  
vais spéeifier ici les qualités que doit avoir un Chirur-  
gien pour être parfait Oculiste. Premicrement, il doit  
avoir une connoissance parfaite de la structure de l’œil,  
pour ne point commettre de béVue , ni oflenfer quel-  
qu’une de ses parties par ignorance. En fecond lieu ,  
il doit être instruit de tout ce qui concerne cette opé-  
ration ; &pour cet effet il ne peut mieux faire que de  
voir opérer fouvent des Chirurgiens habiles & expéri-  
mentés dans leur art. Une troisieme qualité nécessaire à  
un Oculiste, est d’être intrépide , d’avoir la main fer-  
me & assurée & la vue bonne. Quatriemement, il doit  
*se* siervir également des deux mains , afin de pouvoir  
opérer avec autant de dcxterité de la main droite Eur  
l’œil gauche , que de la gauche si.ir l’œil droit. Enfin,  
il doit s’exercer souvent à ces sortes d’opérations Eur  
les yeux des animaux & des cadavres, avant que de  
les haEarder sim des perscmnes vivantes.

Deux choses simt surtout nécessaires pour réussir dans l’o-  
pération de la *cataracte.* La premiere est de choisir une  
faison convenable, & de ne point l’entreprendre qu’on  
n’ait auparavant préparé le malade. Le tems le plus  
propre pour cette opération est le printems & l’autom-  
ne. En fecond lieu , le Chirurgien doit choisir un jour  
clair & serein , & préferer la matinée à toute autre  
partie du jour. Ce n’est pas que l’après-midi ne con-  
vienne, & ne Boit même quelquefois préferablc, sur-  
tout quand on a à faire à des malades d’un tempéra-  
ment timide qui font moins fujets à tomber en soiblesi  
fe après avoir mangé que quand ils font à jeun ; ce qui  
est un accident qu’on ne sauroit prévenir avec trop de  
foin , puifqu’il sclffit pour faire échouer l’opération.

133 CAT

Plus l’appartement est édairé, plus il est propre pour  
operer, pourVu qu’il ne foit point trop exposé à l’ar-  
deur du foleil : car une lumiere trop forte venant à  
frapper l’œil immédiatement , fait rétrécir la prunelle,  
ce qui empêche le Chirurgien de difcerner fon aiguil-  
le , ou les autres corps qui peuvent *se* rencontrer dans  
cet organe. A l’égard de la préparation du malade , il  
doit non-seulement observer le régime le plus exact  
pendant les jours qui précédent l’opération ; mais il  
est bon encore de le purger & de le saigner, pour pré-  
vénir l’inflammation, les douleurs, & peut-être la si.ip-  
puration & la perte de l'œil, qui a été quelquefois la  
fuite de l’opération. Le jour destiné pour la faire étant  
venu, on donnera un lavement au malade, à moins  
qu’il n’ait le ventre aussi libre qu’il doit l’être. Enfin ,  
pour empêcher qu’il netombe en foiblesse durant l'o-  
pération, ce qui jetteroit le Chirurgien dans des diffi-  
cultésinfurmOntables, il fera à propos , l'opposé qu’on  
ait Choisi l'après-midi, de lui faire prendre quelque  
nourriture, ou du moins quelque bouillon ott quelque  
liqueur fortifiante avant de commencer l’opération.  
Mais rien n’est plus efficace pour prévénir ou pour di*s-*siper les fâcheux fymptomes qu’elle peut occasionner,  
que de lui procurer par le moyen de quelque émulsion  
anodyne un fommeil tranquile & agréable, qui rende  
au corps fes forces, & à l'esprit fa premiere tranqui-  
lité , & empêche la *cataracte* de remonter de nou-  
veau.

Le Chirurgien ne doit jamais entreprendre l’opération  
dont nous parlons, fans avoir avec lui deux aides au  
moins, dont l’un assujettira la tête du malade, com-  
me on le voit par la *Planche I. figure* ι. *A ,* & l'au-  
tre lui donnera l'aiguille & toutes les autres chofes  
nécessaires pour operer avec fuccès. Il doit furtout *se*munir d’une aiguille convenable,que quelques-uns ma-  
nient à l’aide de ce qu’ils appellent un *Speculum oculi.*(Voyez *Pl. I.stg.* 15.&16.)

Il y a différentes aiguilles propres pour abbattre la *cata-  
racte".* mais les plus en usage Eont celles que l’on voit  
représentées *Pl. I. fig.* 2, 3,4,5,^,7,8,9, Io&n.  
Les meilleures , felon moi, font celles qui Eont mar-  
quées par les chiffres 5,6 & 10. Leur pointe a qucl-  
que largeur, & la figure d’une langue ou d’un grqin  
d’orge. Celle surtout qui est marquée 6, a une rainu-  
re à sim extrémité qui la rend plus propre pour abbat-  
tre la *cataracte,* que les autres dont la peinte est plus  
fine ou plus mousse ; car lorfique la pointe est trop fi-  
ne , comme l’est celle des aiguilles marquées 2 & 4,  
*A, sig.* 4, elle déchire aisément la *cataracte* ; & quand  
elle est trop émoussée, comme l'est celle de l'aiguille  
marquée 8 , elle ne perce l’œil qu’avec beaucoup de  
difficulté. Il n’est donc pas surprenant que quelques  
Chirurgiens conseillent l'tssage de deux différentes ai-  
guilles dans la même opération , dont l’une qui est  
extremement pointue *( figure* 7 & 9 ) stert à percer le  
corps de l'œil ; & l’autre qui a *sa* pointe émousiée  
*(flg.* 8. ) pour abattre la *cataracte.* Mais il est plus  
aifé d’indiquer l'tssage de ces deux aiguilles, que de  
s’en stervir sans offenEer l’œil. Quoiqu’il en l.oit, il  
faut avoir l.oin de frotter l’aiguille fur un morceau de  
drap ou de peau pour la rendre la plus unie qu’il est  
possible, de peur que s’il y restoit quelque inégalité ,  
elle ne perçât l’œil qu’avec peine, ou ne déchirât fes tu-  
niques. M. Freytage recommande fort Vissage de cer-  
taines aiguilles crochues qu’il prétend extremement  
propres pour tirer hors de l'œil les *cataractes* membra-  
neufes : mais si cela est, il a eu tort de ne point nous  
en donner la figure.

Pour que rien ne puisse retarder le panfement de l’œil  
après l'opération, le Chirurgien aura foin de préparer  
auparavant tout ce qui est nécessaire pour cet effet. Il  
doit fe munir (1) de quelque collyre rafraîchissant,  
préparé avec l’eau de plantain ou de bluet dans laquct-  
le on battra un blanc d’œuf ; on pourra y ajouter si l’on  
veut quelque peu d’alun , ou de tuthie préparée, ou  
de fafran ou de camphre. D’autres ne fe fervent d’au-

CAT 134

tre chose que d’esprit de vin. M. de Saint Yves recom-  
mande sclr toutes choEes une liqueur composée de dix  
parties d’eau tiede sur une d’esprit de vin. (2) On au-  
ra à la main une compresse souple, de largeur stlffisim-  
te pour couvrir entierement l’œil. (3) Une bande d’en\*  
viron neufpiés de long siir deux pouces de large , ou  
un mouçhoir plié en triangle, pour bander les yeux au  
malade après l’opération. (5) Enfin , on fie pourvoiera  
d’eâu de la Reine d’Hongrie, de vinaigre ou de quel-  
qu’autre liqueur forte, pour faire revenir le malade  
de sa foiblesse, s’il venoit, comme il arrive quelque-  
fois , à s’évanouir durant l'opération ou aussi-tôt après.

Il ne s’agit plus maintenant que de placer le malade dans  
une posture convenable. Pour cet effet on le fera asseoir  
le visage prefque tourné vers le jour fur un siége plus  
bas qu’à l'ordinaire, comme on le voit repréfenté *PI.  
I. Fig.* I. *E*, & face à face du Chirurgien C, qui doit  
être assis fur un siége un peu plus haut que l’autre , *D.*On mettra une compresse ou un bandeau fur l'œil siain  
du malade, de peur que s’il le remuoit, il ne mît l’au-  
tre en mouvement & ne l’exposât à être blessé dans l’o-  
pération. On aura soin de l’avertir aussi en cas qu’il  
vînt à recouvrer la vue pendant l'opération, comme  
cela est quelquefois arrivé, de ne point ste laisser em-  
porter à la joie ni faire des exclamations, qui bien que  
naturelles dans ces circonstances,le mettroient en dan-  
ger de perdre la vue pour toujours, le moindre mouve-  
ment qu’il fît. Pour que le Chirurgien opere plus corn-  
modément, il est ben que le malade foit assis de ma-  
niere qu’il puisse appuyer ses mains Eur les genoux de  
l'Opérateur & passer ses jambes entre les siennes. Quel-  
quefois lorsiqu’on connoît l’impatience du malade, on  
lui fait tenir les jambes par un Aide , pour qu’il ne  
puisse fe lever que quand on le lui permet. Derriere  
lui, comme nous l’avons déja dit, doit être un Aide  
qui lui soutiendra la tête contre son estomac, en la ter  
nant de la main gauche par le front, & de l’autre par  
le menton; car le moindre mouvement l'expoferoit à  
perdre la vue pour toujours , comme l'expérience ne  
l’a que trop fait voir.

Tout étant ainsi disiposé, on Ordonnera au malade d’ou-  
vrir l’œil autant qu’il est possible, & de le tourner  
vers le nez , pour qu’il y ait un plus grand espace du  
côté du petit angle. Le Chirurgien écartera ensuite  
avec le doigt indicateur & le pouce de la main gauche,  
fupposé qu’il operc sisr l'œil gauche, les paupieres l’u-  
ne de l’autre, (voyez *Fig.* 1. & 14.) & tiendra par ce  
moyen l’œil malade aufli fixe & aussi immobile qu’il  
lui fiera possible. Quelques-uns recommandent le *specu-  
luam oculi ( Fig.* 15. ou I6.) ou tel autre instrument  
semblable pour cet effet : mais je trouve cet expédient  
plus propre à retarder qu’à hâter l’opération. Je laisse  
cependant à ceux qui siont accoutumés à s’en servir ou  
qui s’en promettent quelque secours, la liberté d’en  
faire tel ufage qu’ils jugeront à pr.opos. Le Chirurgien  
prendra ensuite l’aiguille ou instrument de la main  
droite, & la tiendra comme l'on tient ordinairement  
une plume à écrire. ( Voyez *Planche I. Figure* I. &  
14. ) Il appuiera en même tems les deux autres doigts  
fur la joue du malade, pour que la main foit plus ferme  
& plus assurée. Cctte précaution prife , il plongera  
l’aiguille dans le corps de l’œil, dans le milieu à peu  
près de la distance qui est entre la cornée & le petit an-  
gle, ( voyez *Fig.* 14. *A.* ) & la dirigera en droite ligne  
à travers fes tuniques, vis à-vis le milieu de la *catarac-  
te* pour ne point offenfcr les vaisseaux.

Lorfque l’aiguille aura pénétré dans l’œil, ce que l’on  
connoît parce qu’elle ne rencontre plus de résistance ,  
on l’inclinera vers la *cataracte* ; ( voyez *Pl. I. Fig.* 14.  
*B.)* & dès qu’on aura atteint avec fa pointe fon sommet,  
on l’abaissera doucement jusqu’au bas delaprunellessoit  
que ce Eoit une membrane non-naturelle ou une opa-  
cité de l’humeur crystalline ; car nous n’avons justqu’à  
présent aucunes marques certaines qui puissent *servir* à  
nous les faire distinguer l'une de l'autre, si on en ex-  
cepte celles que l'on trouve dans les obfervations de

13 5 CAT

AI. de Saint Yves. Si la *cataracte* descend aVec l'ai-  
guille dès le premier coup, comme elle fait quelque-  
fois lorsqu’elle est mûre & endurcie, il est bon de la  
tenir sujette pendant un petit lefpace de tems, pour lui  
donner le tems de *se fixer* au-dessous de la prunelle ;  
que si elle y demeure l'opération est faite , & on doit  
retirer l'aiguille en droite ligne comme elle y est cn-  
trée: mais si elle remonte aussi-tôt qu’elle est làchée,  
comme cela arrive très-siouvcnt, il faudra l’abattre dc-  
rechefavec la même aiguille , la comprimer plus fort  
& l'assujettir un peu plus long-tems pour qu’elle ne fe  
releve plus.

M. Freytage confeillc dans ce cas d’introduire dans l’œil  
une aiguille crochue avec laquelle on faisit & on retire  
*la cataracte,* qui est ordinairement suivant lui, une pel-  
licule , ainsi qu’il dit l'avoir souvent vu pratiquer à fon  
pere. Mais comme il ne décrit ni l'aiguille dont il par-  
le, ni la maniere de s’en serVÎr, & qu’il est à craindre  
qu’en retirant cet instrument après qu’il a fai si la pclli-  
cule, on ne déchire les tuniques de l’œil, la rétine , la  
ehoroïde & la sdérotide , car je ne vois rien qui puisse  
empêcher cet accident, je ne siiurois encore déférer à  
fon avis.

Loissque la *cataracte* est fort adhérente, il est fouvent  
difficile de la détacher & de l'abattre entierement. Dans  
ce cas il faut la fendre avec l'aiguille en plusieurs par-  
ties, & les abattre l'une après l’autre avec le même  
instrument. Cette méthode a lieu quand la *cataracte  
se* fend en plusieurs pieces , ou d’ellc-même , ou par  
quelque accident durant les efforts que l’on fait pour  
l’abattre. Cesse, Guillemeau, Paré, Barbet & Brsseau,  
& plusieurs autres, rapportent des exemples de mala-  
des qui ont reeouVré la Vue par ce moyen, & j’ai moi-  
même eu deux fois occasion d’obferVer la même chose.  
Si la *cataracte* étoit si fort adhérente à l’uvée , qu’il fût  
impossible de l'en détacher, il sieroit à propos de la per-  
cer dans le milieu , pour donner passage aux rayons lu-  
mineux, & rétablir par-là en quelque forte la Vue du  
malade, ce qui a quelquefois réussi. Cette méthode  
réussit beaucoup mieux Vraisemblablement lorsque  
l’humeur crystalline est fort mince; car je Vis il y a  
quelque tems un fujet dans lequel elle aVoit si fort di-  
minué que fon épaisseur excédoit à peine celle d’un  
ongle, outre qu’elle tenoit fortement à l’uvée. Dans  
les cas où la *cataracte* est encore trop molle, Brisseau  
croit qu’il Vaut mieux différer l'opération jusqu'à ce  
qu’elle ait acquis une maturité suffisante, que d’aveu-  
gler entierement le malade en *se* hâtant de la faire trop-  
tôt. Lorsone la *cataracte* s’est formée dans l'œil droit  
le Chirurgien doit fuÎVre la même méthode dans l’opé-  
ration , en obferVant de faisir l’œil de la main droite,&  
l’aiguille de la gauche , & l'abattre de la maniere qu’on  
a dit ci-devant ; car le Voisinage du nez fait qu’on ne  
sauroit opérer commodément de la main droite. Un de  
mes amis m’a fait Voir une aiguille aVec laquelle il  
prétend qu’on peut opérer de la main droite fur l’œil  
droit dans le grand angle, quand on n’est pas accoutu-  
mé à sie servir de la main gauche. L’invention de cette  
aiguille m’a paru si ingénieuse, que j’ai jugé à propos  
de la représenter dans la *Plane. I. Fig.* 17. *A* repréfen-  
te l'aiguille, R sim manche, & Cl'inflexion qu’elle doit  
aVoir pour s’accommoder à la figure du nez. Lorsique  
*la cataracte* est également mûre dans les deux yeux, il  
faut après l’avoir abattue d’un côté,& aVoir pansé l’œil,  
l’abattre de l’autre, & procéder de la même maniere.  
Mais lorfque l’opération qu’on a faite fur un œil a duré  
trop long-tems , il faut attendre pour opérer fur l'autre  
que les symptomes que la premiere opération a occa-  
sionnés foient dissipés, de peur de trop tourmenter le  
malade ou de le faire tomber en défaillance.

Après aVoir enfeigné la maniere dont il faut s’y prendre  
pour faire l’opération de la *cataracte -,* il ne me reste  
plus qu’à dire en peu de mots ce qu’il faut faire après.  
C’est la coutume ordinaire de quelques Oculistes & des  
Charlatans, après qu’ils ont retiré l'instrument de l’œil,  
de montrer au malade deux de leurs doigts étendus ,ou

CAT 136

' deux Verres dans l'un desquels il y a de l’eau & dans  
l’autre du νϊη rouge ou de la biere, & de leur deman-  
der quel est l’objet qu’ils Voyent & de quelle cou-  
leur il est. Lorsqu’il répond pertinemment aux ques-  
tions qu’on lui fait , & qu’il distingue les objets  
qu’on lui présente, ils concluent que l'opération est  
bien faite. Mais cet essai est non-feulement hors de  
place, mais encore très - préjudiciable au maladie,  
puisque l’exercice que l'œil malade est obligé de faire  
ne manque prefque jamais de faire remonter la *cata-  
racte.* Il est donc beaucoup plus à propos aussi-tôt après  
l’opération , de mettre sur l'œil une compresse trempée  
dans quelqu’un des collyres dont nous aVons parlé, &  
de 1 lassilrer avec un bandage ou un bandeau, pour em-  
pêcher que la lumiere ne frappe l'œil avec trop de for-  
cc. Il faut dans ce cas que le bandeau couvre les deux  
yeux, quoique l’opération n’ait été faite que fur un ,  
de peur que le mouvement de celui qui est filin ne met-  
te en mouvement ou n’incommode celui qui est mala-  
de. Car loctque cela arrive, il est à craindre que la *ca-  
taracte* ne remonte de nouveau, que l'inflammation  
n’augmente, ou qu’il ne survienne quclqu’autresymp-  
tome fâcheux.

Ces précautions prises, on mettra le malade dans son lit,  
où il demeurera couché fur le dos pendant huit jours ,  
la tête médiocrement haute. H ne faut pas qu’il par-  
le, qu’il éternue, qu’il tousse , qu’il rie, ni qu'il pren-  
ne de la nourriture folide, jusqu’à ce qu’on foit assuré  
que la *cararacte* est entierement fixée dans la partie  
inférieure de l’œil; de peur que le moindre mouvement  
de tête ne la faste remonter, ou tomber une fluxion  
fur l’œil. Il est bon d’obferver qu’il n’y a point de Chi-  
rurgien quelque habile & quelque expérimenté qu’il  
foit, qui puisse assurer avec certitude que la *cataracte*ne remontera plus après qu’on Pa une sois abbattue ; la  
Peule choEe dont il peut flater le malade est de lui fai-  
re espérer qu’en cas que ce malheur lui arrive , on  
pourra la lui abbattre de nouveau, & lui rendre la vue  
par ce moyen. Le fameux Antoine Maître Jean dans  
fon Livre *de Morbis oculorum, cap. de Cataracta,* nous  
apprend qu’ayant fait l’opération à un homme en au-  
tom ne , la *cataracte* remonta; mais qu’il l'abbattit de  
nouveau le printems fuivant aVec beaucoup de succès.  
Ce même Auteur rapporte qu’on a Vu des malades  
dans lcssquels la *cataracte* est remontée après aVoir été  
abattue , mais qu’elle est redesicendue d’elle-même  
peu de tems après; & je me souviens d’aVoir été té-  
moin moi-même d’un pareil accident. Mais Freytage  
dans *sa Dissertat, de Cataracta,* assure que sim pere la  
tiroir hors de l’œil, au moyen d’une aiguille crochue.

Il est à propos pour préVenir l'inflammation, de siaigner  
le malade quelques heures après l’opération , & de lui  
tirer autant de simg que ses forces peuVent le permet-  
tre. Mais de peur qu’une siaignée trop forte ne Pin-  
commode, ou qu’il ne furVÎenne une inflammation , si  
elle n’étoit pas assez copieuse, il est nécessaire, com-  
me on le pratique dans les autres inflammations Vio-  
lentes, de la réitérer en disterens tems. On ne doit  
point négliger dans cette occasion les collyres que  
nous ayons recommandés ci-dessus , ni les remedes in-  
ternesque les Medecins habiles prefcrÎVent dans ces  
siortes de cas. J’ai EotiVent vu des malades fleisis d’un  
vomissement une heure ou deux après Popération , &  
quelquefois la nuit suivante. Freytage dans six *Dissert,  
de Cataracta ->* dit avoir eu occasion d’obsierver la mê-  
me chosie. Ce symptome n’est cassé, sillon moi, que  
par une certaine irritation des nerfs, & cesse pour l’or-  
dinaire de lui-même aussi tôt après. Il est étonnant qu’il  
y ait si peu de Chirurgiens qui fassent attention à ce  
phénomene, puisqu’il est pour l'ordinaire un mauvais  
prognostic ; car les efforts que le malade est obligé de  
faire pour vomir, font prefque toujours remonter la  
*cataracte.* On a coutume pour l’ordinaire de donner  
sclr le Eoir au malade une émulsion narcotique , pour lui  
tranquilsser le siang & le faire dormir ; car il est à crain-  
dre que l’inquiétude & l’agitation , compagnes ordi-

137 CAT

naires de l’insomnie , ne fassent remonter la *catarac-  
te* , quand on néglige cette fage précaution. A l’égard  
du régime, il doit être le même que pour les autres  
plaies & inflammations dangereufcs ; l'inflammation  
dans ces fortes de cas étant prefque toujours accompa-  
gnée d’un très-grand danger. Supposé que le malade  
foit constipé., on lui donnera un clystere émollient  
pour éVacuer les matieres excrémentitielles qui l’in—  
commodent, fans abbattre les esprits, ni lui caufer des  
efforts VÎolens & contre nature. On ne doit point fouf-  
frir non plus qu’il forte du lit pour aller satisfaire à  
ses besoins , & on doit mettre à fa portée les Vasseaux  
nécessaires pour cet effet; car moins la tête est en *re-  
pos, &* plus il est à craindre que la *cataracte* ne remon-  
te une feconde fois.

Voici ce qu’il faut obferVer au fujetdu panfcment.

Sur le foir du jour qu’on a fait l'opération , on relâchera  
le bandage le plus dotiCement qu’il fera possible, & l’on  
remettra fur l’œil une noiiVelle compresse trempée  
dans le collyre dont il est fait mention ci-dessus , que  
l’on assurera comme auparaVant. Le lendemain on re-  
nouVellera l’appareil tout au moins deux fois, c’est-à-  
dire , le matin & le foir. On peut même le renouVcl-  
ler trois ou quatre sois par jour, lorfque la chaleur est  
extremement grande, parce que les compresses *se sè-  
chent* aussi-tôt. Deux choses font surtout nécessaires  
toutes les fois qu’on change l’appareil. La premiere >  
est d’examiner aVec foin s’il n’y a point d’inflamma-  
tion , & de prendre garde que le trop grand jour n’in-  
commode le malade. Si l'œil est en bon état, ou qu’il  
n’y ait qu’une légere inflammation , on EuiVra la mê-  
me méthode à l'égard du pansement pendant huit  
jours ; car il est rare qu’il sturVienne une inflammation  
après ce tems-là. 11 comtient pour lors de donner un  
peu plus de jour à l’appartement , pourVu qu’on ait la  
précaution de tenir les rideaux du lit du malade fer-  
més, & de lui garantir l'œil par le moyen d’un mot-  
ccau de taffetas noir ou Verd. Si tout continue dans le  
même état, le malade pourra au bout de dix jours ste  
hasarder à quitter le lit & *se* promener dans fa cham-  
bre , pourVu que les rideaux des fenêtres foient tirés ,  
& qu’il ait devant les yeux le taflctas dent nous ayons  
parlé. Que s’il ne furVient aucun accident fâcheux,  
la cure fera bientôt complete , & le malade en état de  
reprendre fon premier genre de Vie , autrement il Ee  
tiendra en repos dans sa chambre jusqu’à ce que les  
symptome^qui l’y retiennent sioient dissipés.

Pour que le Chirurgien foit plus en état de remédier  
aux accidens qui furVÎennent quelquefois après l'opé-  
ration : je Vais examiner ici ceux qui font les plus ordi-  
naires. Premierement, s’ilarrÎVoit durant l'opération  
que quelque vaisseau Vînt à fe rompre & laissât échap-  
perdu simg dans l'œil qui obscurcît l’humeur aqueisse;  
il faudroit la hâter le plus qu’il seroit possible , pour  
ne point donner le tems au fang de fortir en plus gran-  
de quantité ; & appliquer fur l'œil le collyre dont nous  
ayons parlé ci-dessus , lequel est très-propre à remet-  
tre l'humeur aqueufe dans fon premier état , comme  
de fameux Chirurgiens l'ont éprouVé. Le danger est  
beaucoup plus grand lorfque le sang Vient à fe mêler  
aVec l’humeur aqueisse ; puisqu’il est à craindre dans  
ce cas qu’un hypopyon ( qui est un amas de pus senis  
la cornée) ou quelque autre maladie, n’aVeugle en-  
tierement le malade. Lorsque ce malheur arrÎVe, il est  
à propos de faire une faignée copieuse au malade , &  
d’appliquer chaudement fur l’œil affecté des sachets  
remplis de fauge, de romarin , d’hyEupe & de fenouil,  
qu’on aura fait bouillir dans duVÎn. Ces remedes font  
d’une efficacité singuliere, excepté dans les cas où la  
maladie est entierement défefpérée. Secondement ,  
lorfque durant l'opération , l’humeur aqueisse Vient à  
s écouler , ce qui caufe llaflàiffcment de la cornée, on  
ne doit pas trop s’en mettre en peine, puisque l’hu-  
meur reyient pour l’ordinaire en peu de jours, & sait

CAT 138

reprendre à l’œil sii premiere forme. Troisietncment,  
lorsqu’il furVientune inflammation après l'opération ,  
on ne doit rien négliger pour la dissiper. Quand elle  
n’est que légere , les remedes dont aVons parlé ci def-  
fus , fuffifent pour cetefl'et ; autrement il faut de plus  
que le malade boice beaucoup d’eau, & lui tirer de tems  
en tems du sang du bras, du pié ou de la jugulaire ; & lui  
oindre fouVent les tempes aVec de l’eiprit de νΐη cam-  
phré. Les laVemens, les Vésicatoires & les remedes  
internes que l'on prefcrit contre les inflammations ,  
ne font point à négliger dans dé pareilles circons-  
tances , pourVu qu’on sache les employer à propos.

Il est Visible , je Crois, par ce que Viens de dire, que ma  
doctrine qui fixe le siége le plus ordinaire de la *cata-  
racte* dans l’humeur crystalline , est d’un usiage plus  
étendu , non-seulement par rapport aux diagnostics ,  
aux prognostics & à la cure, mais encore par rapport  
à la construction & lmsiige des instrumens qui sterVent  
à l.labbattre. Car dès qu’on s’est apperçu que la *cata-  
racte* Vient le plus EouVent de l'opacité de l'humeur  
crystalline , & rarement de la formation d’une tuni-  
que contre nature; Brisseau a fort bien remarqué, que  
les meilleures aiguilles pour cette opération , fiant cel-  
les dont la pointe est quelque peu large & crochue ,  
comme est celle que l’on Voit représentée *PI. I. sig. 6.*lettre C. Car il est prefque impossible en ste EerVant  
des petites aiguilles d’or, d’argent , d’acier, ou defer,  
qui étoient autrefois en ufage , de pouVoir abaisser le  
crystallin qui est altéré, ou telle autre matiere nuisi-  
ble qui offusque la Vue, fans les déchirer ou lesdiViser.  
L’aiguille que Brisseau a inVentée depuis peu , *sig. 6.*est non-seulement plus large & plus crochue que les  
autres, mais encore plus pointue & plus tranchante,  
pour qu’elle puisse pénétrer plus aisément dans l’œil.  
Son manche *AB* qui est de figure octogone, a un de  
ses côtés marqué par des lignes ou telle autre  
chofie semblable, pour pouVoir distinguer pendant l’o-  
pération la partie crochue de l’aiguille de l'autre ; car  
par *ce* moyen il est ail'é de Connoître si c’est la partie  
platte ou tranchante de l’instrument qui touche la *cata-  
racte* ; & par le siecours de la petite éleVation *D ,* de  
combien il pénetre dans l’œil.

Quelques Chirurgiens s’imaginant que la principale cau-  
fe de la *cataracte* est une certaine membrane contre na-  
turc qui fe forme dans l'œil, fe font sertis des instru-  
mens qu’ils ont cru propres pour extraire cette *cata-  
racte* membraneuse par PouVerture que l'aiguille a  
faite , afin d’empêcher qu’étant une fois abbatue elle  
ne reVÎenne , comme il n’arrive que trop fouVent. La  
premiere eEpece d’instrument dont ils *se* tienent, est  
un petit tuyau ou aiguille crctsse qu’ils appliquent Eur  
l’œil, & par le moyen de laquelle ils tâchent en stucant  
d’attirer la tunique étrangere qui s’y est formée. La fe-  
conde est une aiguille particuliere faite en forme de  
pincettes fort minces, dont on peut Voir la figure à la  
*Planche I. du premier Vol.sig.* 28. 29. 30. &l'explica-  
tion au mot *Acus.* Les instrumens de la troisieme *es-  
pece* , font les aiguilles crochues de Freytage, & les  
petits crochets que l'on introduit dans l'œil à traVcrs  
une l'onde cretsse, pour saisir & enleVer la *cataracte.*Mais j’ai assez fait Voir l'inutilité deces instrumens,  
tout ingénieux qu’ilsfoient, non-feulement en détrui-  
sant l’opinion de ceux qui attribuent la catsse de la  
*cataracte* à la production d’une membrane , mais en-  
core en rapportant le témoignage des plus fameux  
Chirurgiens, qui déclarent unanimement que les opé-  
rations faites Je cette maniere ne réussissent jamais.  
Jusqu’à tant que Freytage ait décrit plus exactement sa  
méthode , donné la figure des aiguilles dont il fe sert,  
& fait Voir comment on peut empêcher que l’œil ne  
foit déchiré, je croirai toujours que la Vérité a eu  
moins de force fur lui, que le caprice de fon imagina-  
tion.

S’il arrÎVoit que la *cataracte* tombât à traVers la prunelle,  
ce qui est assez fréquent, il faudroit dans ce cas faire  
une incision dans la partie inférieure de la cornée, &

139 CAT

introduire par-là un petit crochet ou une sonde conve-  
nable, pour enleVer la *cataracte* qui est comme prête à  
tomber silr la cornée.

Taylor , dans le onzieme chapitre desonTraité de la *ca-  
taracte 8e* du glaucome , donne une nouvelle méthode  
d’abattre la *cataracte avec* l’aiguille. La Voici. Il  
place le malade à la maniere ordinaire ; & après s’être  
assuré de l’œil affecté par le moyen du *speculum oculi,*il fait aVec un bistouri ou une lancette, une ineision  
longitudinale dans le corps de l’œil, demi ligne plus  
bas que l'endroit où l’on plonge ordinairement l’ai-  
guille. Il introduit enfuite dans l’œil une petite ai-  
guille plano-conVexe , dont il tourne le côté eonVexe  
Vers la partie inférieure de l’humeur crystalline. Après  
quoi il éleVe doucement la pointe de l’aiguille, jusqu’à  
ce qu’il fente une foible résistance de la part de l'hu-  
meur crystalline qui est dessus, & qu’il l’apperçoÎVe à  
traVers la prunelle. Quand il est assuré que la pointe de  
l’aiguille est immédiatement fous la capside de l’hu-  
meur crystalline, il la plonge jusqu’au fond en l'abbaif  
fantpour séparer l’humeur Vitrée, & préparer unepla-  
ce à l'humeur crystalline qu’il doit abaisser. 11 retire  
enfuite environ deux lignes de l'aiguille, & l'introduit  
dans la partie inférieure de la tunique de l’humeur  
crystalline, dont il obferVe aVec foin la situation, 11  
diVisie, dis-je, cette partie de la tunique aVec l’aiguille  
fans offenser le ligament ciliaire , pour pouVoir a-  
baisser ensuite par cette ouVerture l'humeur crystalli-  
ne. Il tâche, ainsi qu’il nous l’apprend , par ce mouVe-  
ment ou action de l’aiguille, d’augmenter en même-  
tems l'espace qui doit receVoir l’humeur crystalline;  
& pour l'abattre & la déprimer totalement, il retire  
enVÎron trois lignes de l'aiguille, pour que l’humeur  
crystalline qui sie trouVe dégagée de sa tunique, puisse  
tomber comme d’elle-même par l.louVerture qu’on a  
faite au-dessous dans l’espace qu’on lui a préparé.  
Après quoi il retire fon aiguille le plus doucement  
qu’il lui est possible. Il assure que par ce moyen  
PuVée ni le ligament ciliaire ne sirnt point oflènfés,  
mais restent dans leur état naturel. Cette circonstance  
n’est pas d’une petite importance, puisqu’on filleant la  
méthode ordinaire on déchire l.ouVent ce ligament.  
Quoique le détail que cet Auteur donne de cette opé-  
ration l.oit beaucoup plus circonstancié, je crois cepen-  
dant en aVoir tiré tout ce qu’il y a de plus important  
& de plus nécessaire pour l’instruction d’un Oculiste:  
mais il contient d’autres circonstances si superflues,  
qu’il y a peu de perfonnes en état d’en profiter ; & l'Au-  
teur lui-même fieroit fort embarrassé d’en faire usiige  
dans la pratique, tant elles font difficiles à obferVer.  
C’est à cela peut-être que l'on doit attribuer les fymp-  
tomes facheux, les douleurs cruelles, les inflamma-  
tions Violentes, les abfcès de l’œil qui font insépara-  
bles de *sa* maniere d’opérer, sans que le malade recou-  
vre pour cela hissage de la Vue. Mais c’est au tems & à  
l’expérience à faire connoître les aVantages & lesdéf-  
aVantages de cette méthode , aussi-bien que des au-  
tres chofes de même nature. *Le jeune Heister a pu-  
blié le cas d’un Habitant d’Amsterdam, â qui Taylor  
sit l’opération de la* cataracte *avec un très - mauvais  
succès.*

Il nous apprend dans deux chapitres différens la maniere  
d’abbattre la *cataracte* branlante, ou l’humeur crystal-  
line deVenue opaque & flotant derriere la prunelle ;  
car cette opération demande une méthode tout-à-fait  
différente.

Voici en abrégé le contenu de ces deux chapitres.

Il plonge fon aiguille dans l’œil du malade de la ma-  
niere que nous aVons dit ci-dessus , & dirige *sa* pointe  
vers la partie antérieure & supérieure de l'humeur  
crystalline vitiée qu’il enleVé aVec la surface plane de  
l’aiguille , & abaisse jufqu’au bas de l'humeur Vitrée ,  
en prenant garde en même-tems de ne point offenser le  
ligament ciliaire.

I CAT 140

Il foutient que dans quelques especes de *cataractes* qu’ii  
appelle *fausses*, non seulement l'humeur crystalline,  
mais encore *sa* tunique , deVÎennent opaques & *se* gâ-  
tent; & après aVoir abbattu l'humeur crystalline, il  
enfeigne fort au long dans deux chapitres la maniere  
dont il sépare fa tunique du ligament ciliaire, pour  
l’abbattre ensifite à sim tour. Il donne dans deux au-  
tres chapitres un détail de l’opération du glaucome, &  
attache à ce mot une idée extraordinaire & tout-à-fait  
nouVelle ; car il entend par-là une opacité & une aug-  
mentation si considérable de l’humeur crystalline, qu’el-  
le s’étend aVec fon enVeloppe jusqu’aux bords de la  
prunelle. H dit que dans ce cas on doit tenter la cure  
de la maniere à peu près que nous aVons dit. Mais  
comme les Anciens ont distingué le glaucome de la  
*cataracte* par la profondeur de fa situation dans l'oeil,  
& par fon éloignement de la prunelle , on ne sauroit  
admettre la signification que Taylor donne de ce mot,  
puisiqu’il ne nous conVÎent point d’attacher aux mots  
anciens de nouVelles idées. Je ferois plutôt d’aVÎs de  
mettre la maladie à laquelle il donne le nom de glauco-  
me au nombre des *cataractes,à* cause de sa proximité de  
la prunelle.

Il est bon encore d’obserVer que l’on peut quelquefois  
extraire les *cataractes* qui font defcendues d’elles-  
mêmes dans la chambre antérieure par une incision  
dans la cornée. J’ai appris par un ami que j’ai en An-  
gleterre , que Taylor fe Vante de pouvoir extraire une  
*cataractes* quand même elle feroit logée derriere l’u-  
Vée, par le moyen d’une incision qu’il fait à la cornée.  
Mais je n’ai pu faVoir encore s’il est en état de s’acquit-  
ter d’une si magnifique promeffe. HEIsTER.

Je vais terminer ce qui concerne cette opération parce  
que M. Sharp en a dit dans fesOuVrages.

Ayant placé le malade dans une lumiere conVenable, &  
fur une chasse proportionnée à la hauteur de celle où  
Vous deVez Vous asseoir; Vous mettrez deux ou trois  
oreillers derriere sim dos, afin que son corps aVançant,  
fa tête silit plus près de Vous. Ün Aide placé derriere  
lui la tiendra appuyée furfonestomac , Vous lui cou-  
Vrirez l’œil stain pour l'empêcher de ste mouVoir ; &  
l’Aide s’assurant de la paupiere supérieure , vous lui  
baisserez celle de dessous pour plonger l’aiguille à tra-  
vers la tunique conjonctÎVe, un peu moins d’un dixie-  
me de pouce au-dessous de la cornée, vis-à-vis le milieu  
de la prunelle, dans la chambre postérieure, afin d’ab-  
baisser la *cataracte avec* le côté plat de votre instru-  
ment. Supposé qu’elle remonte de nouveau, quoiqu’a-  
vec moins de ressort, vous l'abbaisserez de nouVeau  
jusqu’à ce qu’elle Ee fixe. Si elle est membraneuse, après  
que le fluide aura sorti,. il faut la diVifer& abbattre fes  
parties l’une après l'autre : mais si elle est tout-à-fait  
fluide ou extremement élastique, il faut renoncer à l'o-  
pération, de peur de caufer une inflammation dange-  
reufe dans cette partie.

S’il falloir abbattre la *cataracte* de l’œil droit, & que le  
Chirurgien ne *se* servît point de fa main gauche aVec  
autant de dextérité que de la droite, il pourrait dans ce  
cas, en *se* plaçant derriere le malade, faire ufage de cet-  
te derniere.

Je n’ai point parlé du *speculum oculi,* dont on ne siiuroit  
cependant *se* passer, à moins que le malade ne Veuille  
*se* détet miner à tenir sim œil fixe, à cause que l’œil *ve-  
nant* à *se* Vuider par la sortie de l’humeur aquesse, on  
abat beaucoup mieux la *cataracte* que lorsqu’il est  
gêné par l'instrument.

Quant à la méthode de traiter l’inflammation quand il en  
EurVient, ce qui est assez rare, je ne saurois rien conseil-  
lerde nouVeau , sinon de s’abstenir des collyres qui fiant  
chargés de poudres ; car les parties les plus subtiles *ve-  
nant* à *se* dissiper, il ne reste dans l’œil qu’une substance  
graVeleuse qui ne peut manquer d’être extremement  
nuisible. La saignée & les autres remedes généraux  
sont absolument nécessaires. L’usage des topiques ra-

I.4i CAT

fraîchissans est beaucoup moins incommode à l’œil:  
mais cela n’empêche point qu’il ne survienne quelque-  
fois une dangereuse ophthalmie?qui jointe à l’incertitu-  
dede l’opération ont empêché plusieursChirurgiens de  
la tenter ; & s’ils s’y font résolus, ce n’est qu après avoir  
étudié & connu la nature de la maladie. Mais je ne  
doute point que cette opération ne devienne plus en  
usage lorsqu’on la verra pratiquée par des habiles gens;  
car c’est moins *sa* difficulté que l’abus qu’on en fait qui  
lui a fait perdre fon crédit. SHARP.

Je dois avertir le Lecteur que l'on a représenté deux fois  
les aiguilles dont on Ee sert pour abattre la *cataracte t,*l’une dans la *Planchepremiere dupremier Vol.* & l’autre  
dans la *Planchepremiere du troisieme.* Voyez l’explica-  
tion de ces aiguilles au mot *Acuss*

CATARÎA, *Herbe aux Chats.*

Volai *scs* caracteres.

Elle pousse une feule tige extremement branchuc des  
deux côtés. Le casque ou crête de la fleur est droit, ar-  
rondi & découpé en deux levres, dont l’inférieure est  
divisée en trois fegmens ; celui du milieu est creux ,  
large & finement dentelé tout autour; les deux autres  
ressemblent à des ailes & embrassent l'ouVerture que  
forment les levres.

I. *Nepeta, mentha cataria*, OssiC. *Nepeta major vulgaris,*Park. Theat. 38. Raii Synop. 3. 237. *Nepeta,* Ri vin.  
Irr. Mon. Dill. Cat. Giss. 126. Buxb. 233.RUPP. Flor.  
Jen. 191. *Mentha cataria,* J. B. 3. 225. R.aii Hist. 1.  
548. *Mentha catariasive nepeta ,* Chab. 415. *Mentha  
c at ari a vulgari s et maior ->* C. B. Pin. 228. Hist. Oxon.  
3. 414. *Mentha felina five cataria Ί* Ger. 554. Emac.  
682. Mer. Pin. 77. *Mentha felina-, vel cataria-,* Merc.  
Bot. 1. 50. Phyt. Brit. 74. *Cataria major vulgaris,*Tourn. Inst. zox.Elem. Bot. 171. Boerh. Ind. A. 174.  
DaLE.

*cherbe aux chats* pousse des tiges quarrées, velues, hau-  
tes & branchues , des nœuds defquelles l.Ortent deux  
grandes feuilles souples femblables à celles de la gran-  
de ortie, blanchâtres & velues par-dessous, vertes par-  
dessus & portées par des queues fort longues.

Scs fleurs naissent aux fommités des branches, elles font  
blanches, difposées en maniere d’épis, en gueule &  
découpées en deux levres, dont celle de dessus est divi-  
sée en deux, & celle de dessous en trois segmens. Elles  
Font portées silr un calyce fait en cornet & à cinq poin-  
tes dans lequel la femence est enfermée. Sa racine est  
blanche, ligncufe & divisée en plusieurs branches. El-  
le croît au bord des fentiers & parmi les haies & fleurit  
en été. Elle est d’une odeur forte, qui tient de la men-  
te & du poulict. On l'appelle *herbe aux chats,* parce  
que ces animaux l'aiment beaucoup, furtout quand el-  
lc est un peu fanée; car pour lors ils fe roulent dessus  
& la mangent avec beaucoup de plaisir. Elle est com-  
posée de partleules chaudes & atténuantes, comme le  
pouliot, & fort Comme lui à lever les obstructions de  
l’utérus, à guérir les pâles couleurs & à appaifer les ac-  
cès & les Vapeurs hystériques. Elle hâte l’accouche-  
ment& lafortiedellarriere-faix, & quelques Auteurs  
la recommandent contre la stérilité. MILLER , *Bot. Os.su  
L’herbe aux chats* est aromatique, acre, amere & ne rou-  
git point le papier bleu, ce qui fait connoître qu’elle  
contient un fel Volatil aromatique huileux, dans lequel  
la partie urineufe domine, de même que dans le fel Vo-  
latil huileux artificiel. Cette plante est fort apéritive ,  
propre à provoquer les regles, & guérir les Vapeurs,  
étant prisie en forme de thé ou en infusion dans du vin.  
Tabernæmontanus dit que *i’herbe aux chats* bouillie  
dans de l'eau & du miel, guérit la jaunisse & la toux  
violente. On l’emploie pour l’ordinaire dans les bains  
des piés pour les pâles-couleurs. ToURNEFORT , *Hist.  
des Plantes.*

C A T 142

Boerhaave compte encore fcpt especes *d’herbe aux chats,*

2. *Cataria» quae nepeta, minor, folio melissae Turcicae , I.I.*C. b.

3. *Cataria, angusti lolia , majora* T. 202.

4. *Cataria } angustifolia s major aseore caeruleo-purpurase  
cente.*

*5. Cataria > Lusitanien , erecta, folio betonicae , tuberosa  
radicem* T. 202.

6. *Cataria, Lusit ani c a , erecta , solio betonicae , tuberosa  
radice ustore albo y* Ind. 70. b. H.

7. *Catariesu quod horminum , spicatum ustore et odore la\*  
vendulae,* Bocc. Rar. 39. Vaill. b.

8. *Cataria minorvulgaris*, T. 202. ROERHAAVE, *Index  
alter Plantarum.*

CATARRHECTICUS, καταῤρἐνκτικὸς, dérivé de  
ρήγνυμι, *rompre s* est une épithete qu’Hippocrate don-  
ne aux fubstances d’une nature pénétrante & diflol-  
vante ; par exemple, au vin , à caisse qu’il possede une  
qualité diurétique, à l'oxymel & au peplium. HiP-  
**POCRATE,** *de RaeloneVictus in Acutis.*

CATARRHEUMA, κατάῤρ'ευμα, depsta, *je coule -,* est  
le même que *catarrhus, catarrhe.*

CATARRHEXIS, κατάῤρ'ηξις, de ρ'ηγνυμι, *rompre ,* est  
une éruption ou effusion copieufe & violente. Ainsi  
κοιλίης κατάῤρ'ηξις, *in Coac.* est une évacuation ou flux  
de ventre copieux, qui *Epid. Lib. IV. Ægr.* 25. est  
simplement appelle κατάῤρ'ηξις. Hippocrate emploie  
siouvent le verbe κατάῤρ'ήγνυμι, dans le même Eens, est  
parlant du ventre, & quelquefois pOtir exprimer la  
rupture & l’effusion des tumeurs. Ce même verbe s  
lorsqu’on s’en sert en parlant des parties les plus hu-  
mides& les plus lâches du corps , comme des veines  
& des mamelles, signifie tomber, s’affaiser ou devenir  
flasique; comme. *In Lib. ^esi asir. rraAHy* où il dit, *ot*τε μαζοί καὶ τ’ ἄλλα μέλεα ὸκόσα υ’γρότερα κατάῤρ'ηγνυος των  
γυναικῶν; α les mamelles des femmes aussi-bien que les  
« autres parties de leur corps les plus humides , tom-  
α bent & deviennent flasques , » il parle de l’état dans  
lequel fe trouve la somme après les évacuations qui  
suivent l'accouchement.

CATARRHOECUS, καταῤρᾶικὸς, de ρ'έω, *je coule,* dans  
Hippocrate, *Aph.* 24. *Lib. V.* signifie qui excite des  
fluxions; & il l’applique loi aux fubstances froides,  
telles que la neige & la glace. Il s’en *sert* aussi dans un  
fenspassifen parlant des maladies que causent les Au-  
xions.

CATARRHOPIA, καταῤρᾶπίη , de ῥοπὴ , *inclination,*ou de ῥέπω, *incliner, pan cher s* signifie tout ce qui va  
en pente ou qui tend en-bas; de même *asoanarrhopia ,*au contraire, signifie ce qui va en montant. Hippocra-  
te emploie ces deux mots au commencement de S011  
Traité des humeurs.

*Catarrhopa Phymata* , κάταῤῥοπα φύματα , *Epid. Lib.  
VI. Sect.* ί. *Aph.* 12. « tubercules qui tendent en-bas,»  
font , suivant Galien dans sim Commentaire fur cet  
endroit ὸσα κατὰ τὴν κάτω χώραν τήν κορυφὴν εαυτων ιχει  
τῆς εμπυήσιος, « des tubercules dont la pointe ou fom-  
« met par où fe fait leur suppuration, est affaiffé , »  
par opposition à τὰ ἀποξέα καὶ κορυφώδεα, « ceux dont le  
« sommet est pointu & fort élevé ; » dans le même  
Aphorifme.

*Catarrhopos fplen ,* κατάῤῥοπος σπλήν, fuivant l’expli-  
cation de Galien , est une rate qui panche & tend  
en-bas, *Epidxm. Lib. VI. Sect- 2. Aphorism.* 30. dont  
la partie inférieure est enflée & pendante, & pousse  
les vifceres du bas-ventre vers les parties inférieures.

Κατάῤῥοπος νουσος , *in Lib. rPesi* χυμων , est la rémission oiî  
le déclin d’tine maladie; fon contraire est παροξυσμο'ς>  
le paroxyfme ou l’accès.

CATARRHUS, *Catarrhe,* κατάῤῥοος,κατάῤῥους, de ῥ?εω,  
*je coule’,* dans l’*Aphorisme* 38. *Livre VII.* signifie une  
distilation ou fluxion qui tombe de la tête dans la bou-  
che & fur la trachée-artere, & de-là fur les poumcns.

I Galien, *Comm. II. sn Prog-* dit que le *catarrhes-Hrosciais*

143 CAT

eft une fluxion d’une humeur crue & ténue du cerveau ’  
dans la bouche & le palais, qu’Hippocrate comprend  
fous le nom de κόρυζα, *coryza.* Et dans fon Commen-  
taire si.ir *[’Aph.* 12. *Lib. III.* il dit que les Medecins  
employent communément le mot κάταῤῥοι pour défi-  
gner les fluxions qui tombent de la tête par la trachée-  
artere sur les poumons. Quelquefois κάταῤῥους signifie  
toute fluxion qui tombe de la tête par les veines fur les  
parties inférieures , comme dans l'Aphorifme que nous  
venons de citer. Ces espeees de fluxions , quand on a  
passé quinze ans, & qulon s’expofe tout à-coup à Par-  
deur du foleil ou au froid, occasionnent une apoplexie  
ou une paralysie dans quelqu’une des parties Su corps ,  
suivant Hippocrate, *de Aere , Loris & Aqtels* ; & cel-  
les-ci font les κάταῤῥοι συντόμως ἀπόλλυντες , « les flu-  
« xions qui tuent le malade fur le champ , » dont il est  
parlé dans cet Aphorisine; ou qui, salivant le Livre  
que nous avons cité ci-dessus, cassent une mort foudai-  
ne, ou une résolution du côté droit. Cesse , *Lib. II. c.*

I. rend κάταῤῥοι par *distilationes* ; & Cœlius Aurelianus  
*Tard. Passe Lib. II. c.* 7. traduit κατάῤῥοος par *influxio.*Hippocrate, *in Coac.* parle aussi d’un καταῤῥας νωτιάὶος,  
« d’une fluxion Eur la moelle épiniere ; σι & κατάῤῥοος  
φλέγματος ὀφθαλμοὶ, *Lib. II. Epid.* fiant des yeux affli-  
gés de fluxions pituiteuses.

Les sinus frontaux, les grandes cavités situées dans les os  
maxillaires, que l’on appelle *antra lelghmoriana,* tou-  
tes les cellules de l’os ethmoïde & les narines, font  
tapissées d’une membrane molle & épaisse, munie d’un  
nombre prefque infini de vaisseaux artériels, de corps  
ronds glanduleux & de vaisseaux exerétoires , d’où fort  
fans cesse une lymphe fort claire.Le gosier & la bouche  
font pleins de glandes qui ont chacune leurs conduits  
excrétoires. La trachée-artere & *ses* différentes ramifi-  
cations font pareillement revétues d’une membrane  
qui contient des glandes dont les conduits excrétoires  
s’ouvrent dans leur cavité. Lorsqu’il fort de toutes ces  
glandes ou de quelqu’une d’elles , une trop grande  
quantité d’humeur séreufe, on donne à la maladie qui  
en provient le nom de *catarrhe, Se* plus communé-  
ment celui de rhume, & celui de fievre *catarrheuse ,*quand elle est accompagnée delafievre,qui en estpref-  
que toujours inséparable.

Les anciens qui ne connoissoient point la structure glan-  
duleusie des parties sujettes au *catarrhe ,* croyoient,  
comme je l’ai observé ci-devant, que les humeurs tom-  
boient dé la tête sur ces parties. Les modernes ont quel-  
quesois confervé le terme *fluxion ,* quoiqu’ils n’aient  
point ignoré l’erreur qui lui a donné origine,

Le *catarrhe* silffoquant est une toux violente & silffocan-  
te causée par un *catarrhe* exeessif, par la rupture d’une  
vomique dans les poumons , par un polype qui a passe  
du cœur dans Partere pulmonaire, & quelquefois pal-  
la contraction spasinodique des nerfs, comme il arrive  
dans quelques cas hystériques.

Les remarques suivantes d’Hoffrnan ne sauroient mieux  
trouver place ailleurs qu’ici.

Quoique l’asthme convulsif & le *catarrhe* suffoquant,  
*( catarrhus suffecativus ) se* ressemblent beaucoup à  
plusieurs égards , ils different cependant l'un de l.lau-  
tre; car ce dernier est une espece de paralysie qui af-  
seéte les paires des nerfs qui fervent à la respiration,  
qui attaque le malade dans le tems qu’il s’y attend le  
moins, & qui est accompagnée d’une grande anxiété ,  
du ronflement & du râlement ; le viflage est rouge &  
enflé, & le malade court risque d’être silffoqué. L’asth-  
me convulsif au contraire est plus périodique & d’une  
nature chronique,au lieu que le *catarrhe* luffoquant est  
mis avec raifon au nombre des maladies aiguës. Le  
malade fent dans celui-ci une affluence continuelle de  
matiere , ce qui est un iymptome qu’on ne remarque  
point dans l’asthme. Le *catarrhescussequant* abat beau-  
coup plus les forces que l'asthme conVulsif, Le pre-  
mier afflige principalement les Vieillards, les malades

C A,T 14 A.

***\* JL***d’un tempérament foible, & quelquefois les enfans,  
furtout quand on a fait rentrer mal-à-propos des érup-  
tions exanthémateufes, la petite Vérole, la rougeole,  
la teigne , les achores du VÏfage, la gale & les autres  
maladies de la peau, HOFFMAN.

La paralysie des nerfs qui servent à la respiration , & qui  
fe distribuent aux bronches , intercepte la respiration,  
& occasionne ce que nous appellens *Catarrhe suffo-  
quant.* ÏBID.

Les concrétions polypeuses qui fe renferment dans Par-  
tere pulmonaire, caufent souvent un crachement de  
seing Violent & funeste, *un catarrhe suffequant*, un asth-  
me conVulsif, & une hydropisie de poitrine. Ιβιώ.

On trouVe ordinairement dans les sujets qui font morts  
d’un asthme & d’un *catarrhe suffequant,* des eoncré-  
tions polypeustes dans les Vaisseaux qui communiquent  
immédiatement aVec le cœur & les poumons. Cela *sa*trouVe confirmé par les observations de plusieurs Au-  
teurs célebres. Greisélius , *in Misa. nat. curios. an.*1720. *Obs.* 74 , dit que dans tous les siljets morts d’un  
*catarrhesuffequant* dont il a sait la dissection, il a trouVe  
.sues corps étrangers, calleux, glutineux & Visqueux  
-- dans le cœur. Ιβιο.

*De la Fievre Catarrheusc.*

La fievre que l'on distingue généralement par Pépithête  
de *catarrheuse,* est une des fleVres lymphatiques & fié-  
reul.es, dans laquelle par l’augmentation du mouve-  
ment des fiolides & des fluides, la sérosité deVenue im-  
pure & superflue par le défaut de transpiration , s’éva-  
cue d’une maniere critique & falutaire , furtout par les  
organes glanduleux de la gorge, des narines, & des  
bronches.

Cette maladie saisit ordinairement le malade Vers le sioir,  
& commence par un frissonnement, un froid aux ex-  
trémités, furtout aux piés , par la constipation , la  
strangurie, une pefianteur de tête, une langueur dans  
tout le corps , par une enVie de manger qulon ne sau-  
roit rassasier, la sioif, la difficulté dlaValer, un picote-  
ment dans le larynx, & une chaleur dans le nez &:  
dans la gorge. A ces Eymptomes succedent l’éternu-  
ment, l'oppression de poitrine, des sueurs nocturnes ,  
la Vitefl'e & l'augmentation du pouls, une toux VÎolen-  
lente, le rhume de cerveau, ( le coryza) llardeur du gO-  
sier, un sommeil interrompu; &stuTe matin, l’érup-  
tion de la Eueur, une peEanteur & un engourdissement  
dans tout le corps, & le dégout.

La catsse immédiate de ces symptomes, est une sérosité ,  
ou lymphe aere & caustique , logée dans les tuni-  
ques glanduleuses , laquelle y causte une inflamma-  
tion, accompagnée de douleur, de tumeur & de rou-  
geur. Cela arrive dans toute la région du nez , du pa-  
lais & du gosier, dans toute la trachée-artere & les ra-  
mifications bronehiales, dans Pœsiophage même, Pesa  
tomac & les intestins ; car, que toutes ces parties sioient  
affectées en même tems , c’est ce qui est suffisamment  
confirmé par l'enrouement, la toux, le crachement  
d’une matiere vssqueufe, l’éternument, la pesiinteur  
d’estomac , les nausées, qui stont quelquefois si vio-  
lentes qu’elles excitent le vomissement, llardeur que  
l’on stent dans les hypocondres, les tranchées , & le  
cours de ventre salutaire qui les accompagne.

Cette sérosité est principalement produite par le défaut  
de transpiration; d’où il arrive , que cette fievre conl-  
mence pour l’ordinaire à régner durant les équinoxes  
du printems & de l’automne; car dans ces siMons, les  
vicissitudes considérables & les changemens de tems ,  
du chaud au froid, du fec à l’humide, & réciproque-  
ment, affectent lafurfacedu corps en tant de disse-  
rentes manieres, qu’elles interrompent les éVacua-  
tions nécessaires pour la consiervation de la hanté.

C’est ce qui fait aussi que les *catarrhes* attaquent ordi-  
nairement ceux qui font obligés à changer d’air tout  
d’un coup , qui pafl'ent d’un endroit chaud dans un au-  
tre qui est froid, ou d’un lieu froid dans un lieu hu-  
mide ;

145 G A T

mide; ceux qui s’expofent fans précaution pendant ses  
nuits d’automne au froid & à l’humidité de l’air, ceux  
qui quittent trop tôt les habits d’hiver, ou qui les pren-  
nent trop tard, comme aussi Ceux, qui au tems des équi-  
noxes s’exposent imprudemment au froid, après avoir  
été Eaignés, ou avoir essuyé une hémorrhagie criti-  
que abondante.

C’est eneore la rasson pour laquelle les personnes d’une  
habitude spongieuse , lâche, phlcgmatique, & fan-  
guine, les ensans , les filles & les femmes , font plus  
fujettes aux fievres catarrheuses que les adultes, les  
hommes , & ceux qui Eont d’un tempérament plus  
sort & plus bilieux. De là vient aussi que Ceux-là y font  
les plus siIjets, qui passent les nuits à veiller, qui font  
des excès foit dans le boire ou le manger, & qui apres  
s’être remplis de vin & de llqueui's spiritueufes, s’ex-  
posent enfuite à la froideur & à l’humidité de l'air.

Les malades, qui après avoir desséché mal à propos des  
acliores, la teigne, ou la gale, ou qui après une cure  
imprudente ou palliatice d’un *corysa* (rhume de ccr-  
veau ou toux) tombent dans des fieVres catarrheusses,  
ne doivent attribuer la cause de cette indisposition qu’à  
la répulsion de la sérosité acre & corrosiVe, qui tend à  
causier une inflammation, de la *surface* du corps vers  
les parties internes.

Mais il ne faut point douter qu’il n’y ait quelquefois  
dans Pair une matiere fubtile & caustique qui s’insinue  
par le moyen de l’inspiration dans les parties glandu-  
leufes, à travers lesquelles venant à passer, elle excite  
la douleur, le gonflement, la rougeur, & cause une  
fievre catarrheisse.'Cette matiere aere dont Pair est  
imprégné , s’engendre sort promptement, au commen-  
cemcnt du printems , lorsque la neige , & la glace ve-  
nant à se fondre, la terre est couverte d’une eau qui  
croupit, fe corrompt, & infecte l’air de fes exhalai-  
fons ; c’est pourquoi les fieVres de cette efpece doivent  
être en ce tems , pour la plupart épidémiques.

Si les *catarrhes 8c* les fieVres catarrheufes font conta-  
gieufes, & affectent les personnes qui approchent des  
malades, ou qui ont quelque disposition à ces maladies,  
cela proVÎent principalement de ce qu’elles ont pour  
caisse un Vice de la lymphe , & qu’il en est en ce cas,  
ainsi que dans toutes les contagions qu’on fait être en-  
gendrées par corruption ou putréfaction de la lymphe.

Lorsqu’un malade est attaqué d’une fieVre catarrheisse  
bénigne, un Medecin Versé dans la connoissance de  
ces maladies, s’en apperceVra bientôt , en comparant  
les fymptomes présims aVec ceux des autres especes  
de fieVres qu’il a à traiter journellement, comme les  
fieVres lentes, hectiques, quotidienne, double-tierce  
& triple-quarte.

Il n’aura pas non plus grande peine à distinguer les ma-  
ladies des tuniques glanduleuses à la gorge, & aux na-  
rines qui ont pour caisse le Ecorbut, & le Virus véné-  
rien, de celles qui proVÎcnnent d’un *catarrhe',* car dans  
les premieres, il y aura corrosion & exulcération, faite  
parla matiere séreufe, lymphatique, & caustique, sans  
fievre; au lieu que dans ces dernreres, outre la corro-  
sion, il y aura de plus quelques Vestiges d’inflammation  
produite parla stagnation de la partie la plus fubtile  
du sang, aVec fieVtc.

Il ne confondra pas non plus la fieVre catarrheisse & celle  
qui accompagne le rhumatisine; car dans l’une, les  
tuniques glanduleufes internes font affectées, & il s’en  
fuit une évacuation : aulieu que dans l'autre ce font les  
tuniques extérieures des mufcles qui souffrent, & la  
maladie ne fe termine point par une éVacuation cri-  
tique.

Mais une fieVrecatarrheufe bénigrte a tant de fymptomes  
communs aVec une fieVre maligne, surtout dans sim  
commencement, qu’il est quelquefois difficile de les  
distinguer l’une de l’autre : or la fieVre maligne dif-  
fere de la fieVre catarrheufe, en ce qu’elle donne aux  
forces des échecs plus Violens, & plus prompts , &  
qu elle caufe une infomnie perpétuelle, qui est ordi-  
nairement fume d’altération dans les fonctions de l'ef-  
*Tonic III.*

CAT 14.6

prit ; & en ce qu’elle est plus contagieufe, & pour  
l’ordinaire accompagnée de taches & d’éruptions pé-  
téchiales.

Plus la quantité de sang impur & de sérosité est grande,  
plus les fymptomes seront Violens , & plus la maladie  
fera longue, ainsi qu’il est suffisamment démontré dans  
les cas de fcorbut, & dans ceux où la matiere qui caufe  
laficVre pourpreuse demeure enfermée dans le corps.

Dans les hypocondres, outre le prolongement de la ma-  
ladie; l’affoiblissement du ton de l’estomac & des in-  
festins, & la disposition aux constrictions venteusies &  
Epasinodiques feront ordinairement naître différens  
fymptomes Violens, surtout l’embarras des parties cir-  
convoisines du cœur , la difficulté de refpirer, & l'agi-  
tation continuelle, aecompagnée de gonflement, &.  
d’une espece de douleur pefante dans l'hypogastre.

Ceux qui abondent en fang, qui vivent dans l'intempe-  
rance & la crapule, qui boÎVent aVec excès de mauvais  
νΐη , & qui font avides d’alimens acides & salins, stont  
attaqués de chaleur tiur le hoir, tourmentés d’une toux  
Eeche & cruelle, & n’ont qu’un sommeil troublé &  
interrompu.

Les femmes en qui la frayeur, ou quclqu’autre caufe au-  
ra supprimé les regles, seront pendant cette fieVre af-  
fligées d’indifpositions & de malasse dans les parties  
circonVoisines du cœur, aecompagnécs de défaillances  
fréquentes , d’une grande soiblesse de tous les mem-  
bres, d’une fenfation de froid & de chaud à la peau,  
qui fe succéderont alternatiVemcnt ; & ces iymptomcs  
augmenteront en Violence , furtout pendant la nuit.

Mais cette fieVre est bénigne de Ea nature, & le malade  
ne court aucun danger entre les mains d’un homme qui  
sait la traiter; il guérit pour l’ordinaire , & tousses ac-  
cidens se trotiVent dissipés, en sept, ou tout au plus en  
quatorze jours. Mais il y a d’autres maladies de la tête,  
comme les céphalalgies & les migraines, qui fiant quel-  
quefois emportées par un *catarrhe* qui leur Euccede &  
par une évacuation qui fe fait par les narines.

Lorfque la fievre catarrheisse commence , on la dissipe  
quelquefois fur le champ , en augmentant la transpira-  
tion ; dans d’autres , elle finit au bout de quelques  
jours, foit par une expectoration abondante de matiere  
vifqueufe, foit par une éVacuation copieufe de sérosité  
muqueüfe par les narines : il y en a en qui elle fe ter-  
mine par des felles fréquentes, & en d’autres par les  
urines. On remarque que ceux en qui elle fe termine  
par les urines, les rendoient auparaVant claires, & en  
petite quantité ; mais que lors de la crise, l’évacuation  
de ce fluide est très-abondante, & qu’il est si chargé,  
qu’il contient au moins une quantité de matiere épaifle,  
double de celle qu’il contenoit dans son état naturel.

*Maniere de prévenir et de traiter les Catarrhes.*

Pour prévenir les attaques de *catarrhe,* je confeillerois  
donc qu’on s’interdît toutes ces chol.es , dont j’ai fait  
mention ci-deffus , & que je regarde comme capables  
de les attirer, de fe faire saigner à propos au Printems  
& en Automne; de manger modérément; de tenir la  
perEpiration libre & ininterrompue, & de faire des exer-  
cices convenables. Quant aux personnes jeunes, d’une  
constitution humide & lâche, & conséquemment felon  
l’Aphorifine second de la fection sixiemed’HippoCrate,  
très-sujettes aux fluxions catarrhelsses & aux douleurs  
de rhumatisines , j’ai eu lieu de m’applaudir de leur  
avoir fait prendre pendant quarante jours, une décoe-  
tion préparée avec la Equine, la farfe-pareille, l'écorce  
de sassafras, les raisins & un peu de canelle, leur cn-  
joignant en même-tems de ne prendre d’autre aliment  
que des viandes rôties, des amandes feohes & du bif-  
cuit. Je leur ordormois aussi de fe tenir le ventre li bre  
en faisant un tssage fréquent de tifanne où entroit la  
manne ; & lorsque la cure étoit finie, de fe fortifier  
l’estomae, en prenant tous les jours avant dîner quel-  
que remede propre à cet effet, dans de l’eau, ou dans  
du vin.

K

147 CAT

Voici les trois choses que l'on *se* doit proposer princîpa-  
lement dans la cure des fievres catarrheisses. Premiere-  
ment, de corriger & d’émousser l’acrimonie fialine de  
la lymphe. Secondement, de rétablir & de remettre  
dans l'ordre la perfipiration dont le trouble & l'inter-  
ruption fiont les catsses premieres de la congestion de  
sérosité qui *se* fiait dans les parties intérieures. Troisie-  
moment , d’évacuer les mucuosités épaisses, & visqueu-  
*ses, &* d’en prévenir la formation pour l’avenir.

On corrigera l'acrimonie de la lymphe, non-feulement  
avec les poudres bézoardiques & absorbantes, mais en-  
core avee toutes les substances huileuses & humides ,  
comme l'huile d’amandes douces, le blanc de baleine ,  
la erême & les émulsions d’amandes , & de pignons  
blanes, avec la graine de pavot blanc, l'eau de gruau,  
les décoctions de navets & d’orge, les bouillons de  
poule & de chapon, & les jaunes d’œufs. Entre les  
fubstances douces , on préferera la reglisse & ses infu-  
sions , le jus de reglisse d’Efpagne, & le fuc des figues,  
& des raisins.

Si l'acrimonie étoit corrodante , & trop fubtile , il fau-  
droit avoir recours aux anodyns les plus doux , entre  
lesquels on choisiroit, comme les meilleurs, lesprépa-.  
rations de pavot, de fafran , les pilules de Wildegan-  
sius, le diacod de Montanus , & les pilules de Styrax  
dont la composition, & les usiages ont été fort connus,  
& bien vantés des Anciens, comme il paroît par le Li-  
vre cinquieme d’Alexandre de Tralles.

Pour hâter les excrétions, furtout celle qui *se* fait par la  
peau , & qui est la plus falutaire de toutes ; on ne peut  
rien employer de mieux que les infusions chaudes des  
plantes, comme la betoine de Paul, l'hyfope , lara-  
cine de reglissc, les fleurs de fureau, la semence de fe-  
nouil & le pavot Eauvage. On fe servira aussi aVec beau-  
coup de fuccès des poudres diaphoniques fixés, sur-  
tout avec des eaux pectorales & antispasmodiques.  
Mais ce qui contribuera d’une maniere salutaire à l’é-  
vacuation de la sérosité par la peau, ce siont le mouve-  
ment & l'exercice qu’Hippocrate vante, *Lib. de Insim.  
Scct. IV. & de Rat. Vict. in acutis ,* comme des moyens  
excellens, pour procurer une diaphoresie, le matin après  
la friction. Cependant dans les fievres, le mouvement  
& l'exercice , font des remedes auxquels il ne faut re-  
courir qu’avec précaution, &qui, s’ils conviennent,  
ne conviennent que fort rarement.

On procurera l'évacuation de la matiere visqueusie qui *sé-*journe dans les glandes de la gorge, par les pectoraux,  
comme les figues & les raisins , réduits en une esipece  
de sirop, en faifant brûler dessus de l’esprit de vin,  
par le baume pectoral de Meybomius, de même que  
par l’élixir pectoral, préparé avec la gomme ammo-  
niaque , la myrrhe , la racine de réglisse, l'aunée, le  
Eafran, le benjoin, & l'huile d’anis, dont onaugmen-  
tera la qualité fondante par une addition de teinture  
de fel de tartre, ou d’esprit vineux de Eel ammoniac.  
Mais rien ne sera plus propre à résoudre, & à atténuer  
le phlegme qui sera en stagnation dans les cavités des  
narines, que le stel volatil *sec* de Eel ammoniac, im-  
prégné de quelques gouttes d’huile de marjolaine, pu-  
re, douce & non adultérée, & qii’on appliquera fré-  
quemment aux narines.

Quant à l’ufage de tous ces remedes en général, il faut  
obferyer qu’il est à propos d’aider le matin la perfpira-  
tion, en faifant prendre des infusions chaudes de plan-  
tes, des bouillons, & des poudres bézoardiques, cor-  
rectives & en ordonnant pour le scsir des remedes  
anodyns & adoucissans. Mais ce que l’on doit *se* pro-  
pofer particulierement dans le cours de la cure, c’est  
de calmer les stymptomes, & d’ordonner des remedes  
convenables dans la dofe, & dans l'ordre requis : c’est  
à l'état, & à la disposition particuliere du malade , à  
déterminer l’un & l'autre.

Mais nous allons traiter de ces chofes plus au long dans  
les remarques suivantes.

CAT 148

*Précautions et observations cliniques.*

Les maladies catarrheIsses , ainsi que toutes les autres in-  
dispositions fiévreusies veulent être traitées d’une ma-  
nierc douce & modérée. 11 faut tenir le malade assez  
chaudement, sioit dans fon lit, foitatqrès du feu. On  
ne lui ordonnera aucun remede trop cl aud , aucun pur-  
gatif violent & capable de cauferde l'agitation , non  
plus qu’un régime chaud ; parce qu’on pourroit mettre  
par ces moyens , la matiere acre en mouvement, &  
communiquer aux parties une difjosition inflammatoi-  
re. D’un autre côté on n’évitera f as avec moins de foin  
toutes les fubstances rafraîchissantes, acides & propres  
à troubler la perfpirarion. C’cst avec la derniere cir-  
conspection qu’on ufera d’opiat, & de préparation thé-  
riacale , surtout lorsque la tête sera pesimte , ou que le  
malade si?ra âgé ou constipé. On laissera manger peu:  
quant à la boisson , il faut qu’elle Eoit faine & tiede.  
La meilleure que l'on puisse ordonner, est une décoc-  
tion d’orge mondé, avec de la rapure de corne de cerf,  
des raisins & de la réglisse. Le νϊη & l'eau-de-vie étant  
des liqueurs fpiritucufcs capables d’échauffer, & con-  
tenant un acide stimulant , ne l'ont d’aucun issage dans  
cette eEpecede fievrc. On a remarqué que lorsque la  
maladie étoit sclr sim déclin , & que les excrétions  
commençoient à fe faire , le bon vin pris en assez gran-  
de quantité, aidoit la circulation du fang , entretenoit  
la perfpiration dans un état d’uniformité & produifoit  
un effet falutaire.

Si l’on slappereevoit que l’effervefcence fut viol nte, &  
qu’il y eût quelques dispositions inflammatoires dans  
les parties internes; il sieroit assez à propos de faire mê-  
ler quelques grains de nitre, avec les poudres bézoar-  
diques, & de faire prendre des émulsions cn abondan-  
ce. Si,pendant cette maladie , il y a constipation, &  
que les excrémens grossiers foient durs , l’on joindra  
les clysteres émolliens , à l'eau de gruau , aux décoc-  
tions de manne, de pruneaux & de raisin. Dix ou dou-  
ze grains de pilules aléophangines, ou de Becher, avec  
quatre grains de pilules de styrax, pris, avant que de  
se mettre au lit, produiront un sort bon effet, enren-  
dant le ventre libre, & en modérant la violence de la  
toux.

Si la fievre est sur S011 déclin , & que la toux sioit trop  
humide , & trop opiniâtre , & la matiere produite  
trop abondante, il fera à propos de tenter la dériva-  
tion & l'évacuation des humeurs pituiteuses par les  
felles. Pour cet effet on ordonnera deux ou trois on-  
ces d’une décoction de manne dans l’eau de bétoi-  
ne de Paul. On peut encore , en pareil cas , tirer de  
grands avantages des pilules balsiamiques de Becher,  
de même que de celles de Rufus, préparées avec la  
myrrhe, l'aloès & lefafran en parties égales.

Mais si la fievre catarrheufe ne fait que commencer ; ce  
sieroit très-mal-à-propos qu’on ordonneroit des pur-  
gatifs, mais surtout des purgatsss acres ; parce qu’ils  
feroientcapables de déterminer les humeurs séretsses,  
& acrimonieuses sur les intestins, d’exciter des tran-  
chées, & le dévoiement, &d’exposerle malade à être  
attaqué d’une fievre lente. J’ai connu une jeune *som-  
me* de constitution pléthorique , à qui l'on proeura  
une inflammation d’estomac , pour lui avoir fiaitpren-  
dre du mercure doux, avec de la résine de jalap.

Si la toux est violente & cruelle, on se fervira d’huile  
récente d’amandes douces, mêlée avec le sirop de ca-  
pilaires, ou de l’électuaire fuivant.

149 CAT

Faites un électuaire dont on prendra en petite quantité,  
mais fréquemment.

Si une femme est attaquée d’un *catarrhe*, & qu’elle foit  
en même-tems affligée de suppression de regles ; alors  
on rendra le Ventre libre, & l'on ordonnera des dia-  
phorétiques pour pousser le Eang à la siirface du corps.  
C’est pourquoi il siera à propos d’ajouter un peu de  
safran , ou quelques grains de fleurs de soufre aux pou-  
dres bézoardiques. Quant aux substances expectoran-  
tes , on d'en fera abfolument aucun usage.

On dissipera par des clysteres émolliens, & carminatifs,  
ou par des essences carminatives, unies avec des pec-  
toraux, les Iymptomes *catarrheux* qui surviendront  
aux hypoeondriaques , & dont le gonflement contre  
nature de l’estomac siera la caufe principale.

LorEque la fievre Vient à cesser, & les poumons à se relâ-  
cher, au point que l’expectoration est trop abondan-  
te , on ajoutera aux poudres bézoardiques quelques  
grains d’écorce de casicarille, ou l'on fera prendre fur  
le Eoir quelques gouttes de mon baume de Vie.

La saignée faite à propos, & jointe à un régime conve-  
nable, est très-capable de garantir les perfonnes plé-  
thoriques , d’attaques fréquentes de *catarrhes* : mais  
il faudra s’abstenir abfolument de ce remede pendant  
la fievre catarrheufie ; car nous savons par expérience  
qu’alorsil prolonge la maladie.

Dans les toux Violentes, & qui durent long-tems, lesbé-  
chiques doux, & les remedes incrassans donnés en  
grande quantité poussent à la cachexie, & à la phthisie ,  
non-seulement en diminuant l'appétit, & affoiblissant  
les liqueurs digestives, mais encore en relâchant le ton  
des poumons.

Hippocrate dit dans la Section troifleme du sixieme Li-  
vre de l'es Epidémiques , que « si une fievre catarrheu-  
a fie attaque ceux qui feront sujets à des maux de tête ,  
« à la peEanteur, & à l'enrouement, il n’y aura pas lieu  
, « de craindre de rechute, si la maladie sic termine na-  
« turellement par une fluxion. » Mais de peur qu’elle  
ne laissât dans le corps le germe de quelqu’autre ma-  
ladie; je fluis d’avis, avec cet Auteur, que les mala-  
des conValesitens consi-iltent leur Medecin siur la na-  
ture de leurs alimens; qu’ils aient égard à l'état de  
leur estomac ; & que pour entretenir la perspiration  
dans un état convenable, ils continuent pendant quel-  
que tems l'tssage de leurs infusions le matin. H o f f-

**M AN.**

CATARTISMUS, καταρτισμὸς, de καταρτίζω , verbe  
dont fe sert Paul Eginete , pour marquer l'action de  
réduire une luxation , & qui est dérivé de ,ἄρτιος, en-  
tier. Galien entend par *catarelsme* , la réduction d’un  
os d’une situatlon contre nature à la naturelle.

CATASARCA, κατασάρκα, ou ANASARCA. Voy.  
*Anasarca.*

CATASCEUE ὰκατασκευὴ. Ce motfe trouve dans Ga-  
lien, *Lib. III. de Sanitate tuendâ, cap.* 2. & il étoit en  
usage parmi les Athletes ou les Lutteurs, pour signi-  
fier un cours complet d’exercice, ce qui les occupoit  
quelquefois pendant un jour entier , après qu’ils s’y  
étoient préparés. Galien fe fert du même terme, *Com-  
ment. II. in Lib. de R. V. I. A.* pour désigner la struc-  
ture organique du corps humain.

CATASCHASMOS, καταχασμὸς,de χάζω, qui signi-  
fie entre autres chofes, fcarifier, & ouvrir la veine ;  
fcarification. CasTELLI.

CATASEISISp κατάσεισις, de σείω, *secouer* : c’est pro-  
prement concussion , agitation. Mais il parole être pris  
dans Hippocrate *Lib. cresi* ἄρθρων, *cap.* 24. pour dise  
tension, ou extension. Suidas rend ἀνασείειν, par ἐκτι-  
νασσειν, étendre, ou siecouer, & l'on peut étendre le  
βυγ’δ’ ὰνασόισασα d’Hesiode, par a elle entendit ou sie-  
« coua sion bnuclier. » FœsIUs.

CATASTAGMOS , κατασταγμὸς , de στάζω , *distiler.  
Les* Grecs entendaient du tems de Cesse, par *Cataf-*

C A I ijô

*tagmos,* ce que nous entendons par distilatlon. CELSê;  
*Lib. IV. cap.* 4.

CA PASTA LAGMOS , κατασταλαγμὸς , σταλάξις , de  
σταλάζω, *distiler.* Ce terme est synonyme à *Catastagmos.***CASTELLÏ.**

CASTASTALTICUS , κατασταλτπὸς , de καταστέλλω ,  
*resserrer,* de *στέλλω ,serrer.* Ce mot *se* trouve souvent  
dans les Auteurs , & il signifie styptique , astringent,  
répercussif. Les Auteurs qui ont ignoré le Grec, ont  
écrit quelquefois *Castalelcus.* Le mot simple*stalticus t  
ς-αληκος,* sissnifie la même chofe.

CATASTASIS , κατάστασις, de καθίστημι, *constituer, le-*quel est un compoEé de ίστημι, *être* ; en général, consti-  
tution, habitude, état, condition. Hippocrate emploie  
scjuvent ce mot, pour marquer la constitution de Pair,  
ou dessiiisons, ou la nature d’une maladie; ceparquoi  
il entend, sielon Galien,l’essence ou la forme *IJLv,* des  
chofes. 11 *se siert* aussi du même mot, *Prorrhet.* 2. pour  
signifier la couleur, ou l’état extérieur du corps, &  
dans le *Lib. de Fract.* Galien rend κατάστασις, par καθέ-  
δρυσις, d’où il parole qu’il fie prend aussi pour la ré-  
duction d’une luxation , ou restitution , remplacement  
d’une chosie dans sion lieu propre.

CATASTEMA , κατάστημα. L’étymologie, & la signi-  
fication de ce mot, siont les mêmes que celles du mot  
précédent; mais strictement, il s’entend de l'habille-  
ment, de Pair, du mouvement, & de l'habitude exté-  
rieure du corps. Galien rend ce mot, dans S01I *Exege-  
sis,* par effort ou pésanteur d’une chosie siirune autre ,  
& il cite le second Livre des Epidémiques, ou cepen-  
dant on ne trouve peint ce mot. Le verbe καταστῆσαι,  
paffe pour synonyme à ἀποσκῆψαι, glisser ou tomber ;  
mais καταστήσεοδ-αι signifie *Lib. I.* περ'γυναικ , être mo-  
déré , repoussé , réprimé, & l'on s’en siert pour expri-  
mer les effets des remedes rafraîchissans & astringens  
siur la bile.

CATASTOLE, καταστολὴ , ce mot signifie , *Lib. I.*περὶ ἐυχημον, un habillement simple & modeste, une  
robe longue. Hesiychius rend καταστολὴ, par περιβολὴ ,  
habit, vétement ; & Suidas par στόλη, habit ou robe  
longue.

CATATASIS , κατάτασις, de κατείτανω , *étendrez* OU  
*replacer.* Ce mot a deux significations dans Hippo-  
crate. 11 *se* prend, ou pour l'extension d’un membre  
fracturé, .ou difloqué, dont il est question de faire la  
réduction ; ou pour la réduction actuelle de ce mem-  
bre.

CATATRIPSIS , κατάτριψις, de τρίβω *,frotter;* ce mot  
*signisixfrottement dans les machimes.* Hippocrate l’ap-  
plique aussi aux organes du corps humain.

CATAUDESIS , καταύδησις, l'action d’appeller, ou  
l’usage de la voix.

CATAXA, κάταξα. Aétius & Actuarius , entendent  
par ce mot, de la foie crue , ou qui n’est point encore  
Eeche.

CATE. Nom que l'on donne quelquesois à la terre du  
Japon ou Cachou.

CATECHESIS , κατήχησις, de κατηχέω', instruire de  
vive voix ; instruction ou ordre donné de vive voix ,  
dans Hippocrate.

CATECHU *y terre du Japon. Cachou. N Oyez Terra Ja~  
panmca.*

CATEIAD1ON, κατειάδιον , instrument fort long  
qu’on introduisoit dans les narines , pour procurer  
l’hémorrhagie dans la cure de la céphalalgie , ou du  
mal de tête. Arétée en fait mention, *Lib. I- cap-* 2. *de  
Curatione morborum Diuturn.*

CATELLUS , *un petit chien.* Les anciens fe fassoient  
une nourriture des petits *chiens.* Les Auteurs de Me-  
decine ordonnent de les mettre Eur différentes parties  
du corps, lorEqu’on y Eent de la douleur. Voyez *Canisi*CATHÆRESIS , καθαίρεσις, de ὰιρέω , *emporter.* C’est la  
foustraction ou l’expulsion d’tme partie du corps quel\*»  
conque , par une évacuation quelle qu’elle sioit.

CATHÆRETIC A, καθαιρετικὰ. Ce mot a la même éty\*  
mologie que le précédent. Les remedes *catbéréelques*Kij

*Tsu* CAT

font ceux qui conlsument les chairs superflues. Celfe  
distingue ces remedes qu’il appelle *rodentia,* rongeans,  
des caustiques , qu’il appelle *crustam Inducentia,* qui  
forment une croûte. Voyez *Corrodentia. -*

CATHARMA , κάθαρμα, de καθαίρω , *purger ; excré-  
ment* chassé par la purgation hors d’une partie quel-  
conque du corps, comme l’estomac , les intestins ou  
la vessie. On donne encore ce nom à toutes les chofes  
sacrifiées en expiation dans le dessein d’appaiser la co-  
lere du Ciel & d’en prévenir les vengeances.

ΌΑΤΗΑΙ1ΜΟ5,καθα ρμος. Ce mot a la meme etymolo-  
gie que le précédent, & il signifie purgation par les re-  
medes , ou expiation ou cure d’une maladie par des  
sacrifices & des cérémonies superstitieuses.

CATH AROS, καθαρὸς. Ce mot signifie dans Hippocra-  
*tepttr , Oiis.ans mélange, Sc* dans ce siens il *se* dit des ex-  
crémens. Il signifie aussi clair , limpide ou qui n’est  
point trouble, & il fie dit des urines. Appliqué aux  
yeux, on entend par ce mot la clarté de la vision ou Pé-  
clat de sim organe.

CATHARSIS, κάθαρσις, *purgation*, sioit naturelle, soit  
artificielle , ou généralement évacuation de toute hu-  
meur peccante, par quelque voie que ce fioit, comme  
la bouche , l'anus, la matrice, le passage de l’urine,  
les pores de la peau, &c.

*Catharsis* fie dit aussi de l’évacuation des menstrues & des  
vuidanges.

CATHARTICA , καθαρτικὰ. On entend maintenant  
par *cathartiques* ordinairement des remedes purgatifs :  
mais fion acception s’étend aussi aux vomitifs ou émé-  
tiques.

Hippocrate croyoit que chaque *cathartique* particulier  
purgeoit une humeur particuliere : lorsqu’un purgatif  
est entré dans le corps, il fait premierement vuider,  
dit-il, l’humeur qui a le plus de rapport à fa nature ,  
après quoi il altere & purge aussi les autres ; un médica-  
ment qui doit ainsi purger la bile, tire premierement  
la bile ; mais s’il est trop fort, ou si S011 action continue  
trop long-tems, ne trouvant plus de bile à purger, il  
purge encore la pituite , & après la pituite, la bile  
noire & enfin le fang. C’est, je crois, ce qu’entendent  
aussi les Medecins lorsqu’ils parlent de purgatifs élec-  
tifs , c’est-à-dire, qui agissent stur une humeur & qui  
n’agissent point fur une autre. Il y en a qui ne pouvant  
expliquer comment un *cathartique* peut agir silr une  
humeur & en respecter une autre, ont pris un moyen  
fort court de terminer cette question que nous lailTè-  
rons indécife; c’est de nier le fait. Cependant il est  
constant qu’entre les simples en général, il y en a qui  
agissent naturellement fur les glandes, sur certains or-  
ganes & sur certaines parties du corps , tandis que  
d’autres tournent leur action d’un autre côté & ne font  
rien fur ces parties. C’est pourquoi l'on dit des plantes  
que les unes fiant bonnes pour les reins, les autres pour  
le foie , les testicules ou les glandes salivaires. Qui  
empêche donc qu’on ne dife qu’elles font électives ,  
par rapport aux humeurs filtrées dans ces glandes parti-  
culieres ? Mais si llon ΕυρροΕε que quelques *catharti-  
ques* n’agissent point au-delà de l'estomac & du canal  
intestinal; il ne fiera poinf abfurdc de supposer qu’en-  
tre ces *cathartiques* il y et a qui agissent fur les glandes  
de l’estomac , qui font destinées à fournir le siic qui ai-  
dela digestion des alimssîis; rien n’empêchera qu’on  
n’ajoute qu’il y en a d’autres qui operent particu-  
lierement star le foie, le pancréas, & sur les glandes  
intestinales, qui peuVent être de disterente nature, &  
destinées à séparer des fluides différens. On peut donc  
dire en ce stens , quoiqu’improprement, à la vérité ,  
qu’il y a des purgatifs électifs. Les purgatifs que l'on  
employoit du tems d’Hippocrate, ont la plupart la pro-  
priété de purger par les stelles, & de faire vomir en  
même tems; ou s’ils ne font pas toujours ce dernier ef-  
fet , du moins ils purgent prefque tous violemment.  
Ces médicamens sont l’hellébore blanc & l’hellébore  
noir, dont le premier est un des plus violens médica-  
mens qu’on puisse donner pour faire vomir; les baies

CAT 152

Cnidiennes qui ne sont autre chofe que la semence du  
thymelæa -, le cnæorum qui est aussi un remede tiré du  
thymelaea , ou du chamælea , le peplium qui est une  
efpecc de tithymale , aussi-bien que le peplus, le tapsia,  
le stuc de Phippofaé, efpece de rhamnus, l’élaterium,  
qui est le Iltc de concombre stauvage, la coloquinte, la  
stcammonée & la pierre magnésienne, qui est une esipe-  
ce d’aimant. Hippocrate parle encore du cnicus , qu’on  
prend pour le carthame, & d’une efpece de pavot,  
qu’il appelle pavot blanc, & qu’il met au rang des  
purgatifs, mais qu’il faut bien fe garder de confondre  
avec le pavot blanc d’aujourd’hui.

Comme ces purgatifs étoient la plupart fort vigoureux,  
notre Auteur prenoit de grandes précautions lorfqu’ii  
s’en fervoit. 11 n’en donnoit point dans le tems de la  
canicule. Il ne purgeoit jamais les femmes grosses, si  
ce n’est dans le cas de l’orgafme des humeurs, dont on  
parlera bien-tôt; & il avertit même qu’en cette occa-  
sion il est dangereux de purger avant le quatrieme &  
après le feptieme mois de la grossesse. Hippocrate de-  
voit aussi par la même raison s’abstenir de purger les en-  
fans & les vieillards, ou du moins y venir rarement.

Le principal ou le plus fréquent ufage qu’il faifoit d’aiI-  
leurs des purgatifs, c’étoit dans les maladies chroni-  
ques. Dans les aigues il étoit fort circonfpect à cet  
égard. De tous les fébricitans ou autres attaqués do  
maladies aigues dont il fait l’histoire dans fes Epidé-  
miques, il y en a très-peu à qui il dise avoir donné  
des médicamens purgatifs. Il remarque même expressé-  
ment qu’en certains cas ils avoient produits de très-  
mauvais effets dans les maladies dont il s’agit.

11 femble qu’on pourrait conclurre de-là qu’HippocratG  
rejettoit absolument Ptssagedcs purgatifs dans ces ma-  
ladies : mais il paroît d’ailleurs qu’il n’étoit point de  
ce sentiment. Il purgeoit effectivement dans les mala-  
dies aigues ainsi que dans les chroniques, mais plus ra-  
rement dans les premieres. Il croyoit, par exemple ,  
que la purgation étoit utile dans la pleurésie, lorsque  
la douleur est au-dessous du diaphragme ; & il donnoit  
en cette occasion de l’hellébore noir ou du peplium,mê-  
lé avec du *laserpitium.* 11 déclare ailleurs en divers en-  
droits qu’on peut donner des purgatifs dans les mala-  
dies aiguës, en y apportant les préeautions suivantes.

Voici la principale regle qu’Hippocrate donne touchant  
la purgation.

L’on doit, dit-il, purger seulement les humeurs qui fiant  
cuites, mais non celles qui sirnt crues; il faut bien se  
garder de purger au commencement d’une maladie , à  
moins que les humeurs ne *se* gonflent & ne *se* remuent  
extraordinairement , ce qui arrive rarement. Par le  
commencement de la maladie , Hippocrate entendoit  
tout le tems qui fie passe , depuis le premier jour jusc  
qu’au quatrieme accompli. Il n’avoit pas été le pre-  
mier qui eût remarqué qu’on se trouvoit mal de re-  
muer les humeurs, ou de purger avant ce tems-là. Les  
Medecins Egyptiens avoient déja sait la même obEer-  
vation. Hippocrate pouvoit l’avoir apptsse de Démo-  
crite qui avoit long-tems voyagé en ce pays-là, ou de  
quelques Egyptiens, supposé que les AEclépiades ses  
prédécesseurs, n’eussent pas fait la même observation ,  
ou qu’il ne la dût point à sa propre sagacité & à sim  
expérience.

Il y a un autre Aphorisine qui paroît diamétralement op-  
posé au précédent. C’est celui où il est dit, dans le corn-  
mencementdes maladies il faut remuer, c’est-à-dire ,  
purger ce que l’on croit devoir remuer. Cet Aphorif-  
me a embarrassé les Medecins des siecles fuivans qui  
*fe* font beaucoup tourmentés pour le concilier avec le  
premier. Galien tire d’affaire Hippocrate , en expli-  
quant le mot remuer, par faire tous les remedes *néces-  
saires* au foulagement d’un malade , entre lesquels il  
compte particulierement la saignée & la purgation ;  
essorte que le remuement qu’Hippocrate conseille en  
cet Aphorisine, *se* fait plutôt, felon la pensée de Ga-

153 CAT

lien , par le premier de ces remedes que par le dernier ,  
quoique cet Auteur conVÎenne que celui-ci peut aussi  
aVoir lieu au Commencement de ces maladies , mais  
plus rarement. Cette interprétation de Galien pour-  
roit être adnsse, s’il n’y aVoit pas un troisieme Apho-  
rifme qui explique celui qu’on Vient de citer & qui pa-  
rûît contraire au siens de Galien ; c’est le Vingt-quatrie-  
me de la premiere Section, qui dit qu’il faut rarement  
purger dans les maladies aiguës, & le faire dans le  
commencement, après aVoir bien examiné si c’est le  
cas. Galien fauVe la contradictlon apparente qui fe  
trouVe entre cet Aphorssme & le premier, en disant  
que Clest dans les maladies longues qu’il faut toujours  
attendre la eoction ayant que de purger; maisque dans  
les aiguës, on peut le faire dès le commencement, lorf-  
que les humeurs fe gonflent ; & il ajoute que Clest la  
rareté du cas qui a obligé Hippocrate à aVertir qu’on  
examinât bien toutes chofes en Cette oecasion, aVant  
que d’en Venir à ce remede.

Il parûît eflèctÎVement qu’Hippocrate purgeoit quelque-  
sois au commencement des maladies ; car outre ce  
qu’on trouVe dans l’Aphorisine qu’on Vient de lire, il  
dit ailleurs en termes exprès, que l'on doit purger  
au commencement des fleVres , lorfque les urines  
des malades l'ont troubles , mais qu’il faut s’en abste-  
nir si elles siont claires. Néantmoins il faut conVenir  
qu’il le faifoit rarement, de quelque maniere que les  
choses allassent. Ce que l'on a dit d’abord en est une  
pretiVe , saVoir que fur un grand nombre de personnes  
attaquées de maladies aiguës , dont il parle dans *ses*Epidémiques, il ne s’en trouVe que très-peu à qui il  
ait donné des purgatifs.

D’ailleurs il donne dans le LiVre intitulé , *de Ratione  
Victus in Acutis,* un aVis important qui a du rapport  
aVec le premier des Aphorifmes que nous aVons cité.  
Ceux, dit-il, qui essayent de résoudre ou de dissiper  
par un remede purgatif les inflammations qui fe for-  
ment dans quelques parties , ne tirent rien de cette  
partie où est l’inflammation, à caisse de la grande ten-  
sion qu’il y a, & parce que la maladie est encore crue :  
au contraire ils fondent ou corrompent ce qui y restoit  
de fain, & qui résistoit encore au mal. Mais pour reVe-  
nir aux contradictions Véritables & apparentes des  
Aphorifmes qu’on Vient de lire, ce ne seroit pas une  
choEe fort si-irprenante que ces Aphorifmes ne s’accor-  
dassent point, s’il est Vrai, comme Galien lui-même  
en conVient, que dans le Recueil qui porte le nom  
d’Aphorisines, il y en a de supposés. On pourroit in-  
férer de-là que cette supposition a eu lieu, à l'égard  
de l'un de ceux dont il s’agit, quoique Galien ne le re-  
connoisse pas.

Au reste , Hippocrate ordonne *Aphoris.* 9. Sect. 2. qu’a-  
Vant de purger un malade , on rende sion corps fluide  
ou sies humeurs disposées à s’éVacuer , en les détrem-  
pant suffisamment, afin qu’elles puissent sortir aVec plus  
de Facilité.

La critique précédente est de Μ. le Clerc. Quoique cet  
Auteur siiit très-judicieux, je crois qu’il s’est trompé  
dans cette occasion, & que la contradiction qu’il a cru  
remarquer entre les Aphorisines que nous aVons cités  
ci-dessus, est purement imaginaire; quant à moi, j’a-  
Voue que je n’y en apperçois point. Le précepte con-  
tenu dans le premier Aphorisine cité , qui est le VÎngt-  
deuxieme de la premiere Section, *se* réduit à ceci. Pur-  
gez, dit Hippocrate , & chassez les humeurs cuites;  
mais gardez-Vous bien de mettre en mouVement celles  
qui siont crues. Selon cet Aphorisine il n’est point à  
propos depurger au commencement d’une maladie ai-  
guë , paree qu’alors les humeurs fiont ordinairement  
crues. Si toutefois il y aVoit une grande effervefcence  
ou raréfaction dans les humeurs , -ce qui n’arrÎVe pas  
ordinairement, alors pour diminuer leur quantité &  
modérer les fymptomes qui en réfultent , on pourroit  
aVoir recours à la purgation.

Ce précepte contient le point le plus important peut-être  
de l’art de guérir les maladies, non-feulement par rap-

C A T 154

port à la purgation , mais encore par rapport aux au-  
trcs éVacuations artificielles quelles qu’elles soient, ex-  
cepté celles dont le but est de modérer les Eymptomes  
& de débarrasser d’impureté les premieres Voies. Car si  
nous regardons aVec Sydenham , une maladie aigue  
comme un instrument dont la nature ou les facultés νΐ-  
tales font ufage pour si-irmonter quelque obstacle qui  
gêne la circulation du simg; & si nous supposions que  
cet obstacle consiste dans la. concrétion d’une partie des  
Eues Vitaux, & dans leur stagnation dans les Vaisseaux,  
il s’ensiuiVra éVÎdemment qu’alors la quantité ordinale  
re d’humeur n’aura pour circuler qu’un esipace beau-  
coup plus petit,que quand les Vaisseaux étoient entiere-  
ment ouVerts & libres d’obstruction : le sang retourne-  
ra donc plus fréquemment au cœur dans le premier  
cas, que dans le feeond ; les contractions de ce Vifcere  
sieront donc plus fréquentes , le fang *se* motiVera donc  
aVec plus de Vitesse, & conséquemment le frottement  
des folides & des fluides fera augmenté, & aVec ce  
srottement la chaleur. Or la masse du simg agissant sim  
la matiere coagulée & croupissante dans les Vaisseaux,  
aVec plus de Vitesse & de force , doit contribuer à fa ré-  
solution, c’est-à-dire, à la rendre plus fluide , capable  
de circuler dans les Vasseaux, & propre à être chassée  
du corps. La chaleur augmentée tend aussi au même  
but. Car nous aVons obfierVé à l’Article *Albumen* que ,  
pour résoudre la sérosité du fang coagulé, il suffissoit de  
lui donner un certain degré de chaleur ; donc les facul-  
tés Vitales prennent les moyens les plus efficaces pour  
résioudre les humeurs coagulées & leVer les obstruc-  
tions, en augmentant le mouVement & la chaleur. Il  
fuit de ce que nous Venons de dire, que tant que les  
humeurs peccantes font en concrétion & en stagna-  
tion , il est inutile d’en tenter l'expulsion par des *ca-  
thartiques:.* il faut différer leur ufage , dit Hippocrate ,  
jufqu’à ce qu’il y ait des fymptomes éyidens de leur  
coétion, jufqu’à ee qu’elles fuient réfolues & atténuées,  
Eoit par la nature , Eoit par l'art , suffisamment pour  
être emportées par les glandes intestinales ; ce qui ne  
peut arrÎVcr tant que la maladie est dans *sa* force.

Dans le secondaphorisine cité, qui eft le VÎngt-neuVÎeme  
de la feconde section, Μ. le Clere interprete le mot  
κίνει, mouVoir , par purger ; ce qui peut signifier aussi-  
bien écarter la caufe de la maladie , que purger les hu-  
meurs : & c’est effectÎVement au premier siens qu’il  
faut s’en tenir. S’il est à propos , dit Hippocrate , de  
tenter quelque chose pour le soulagement du malade ,  
foit par la saignée , Eoit en débarrassant d'impuretés les  
premieres Voies par quelques purgatifs doux, foit en  
proVoquant l’estomac à rendre ce qu’il contient , foit  
en donnant des fluides émolliens en grande quantité,  
floit par les clysteres,les fomentations, les bains, &c.' fai-  
tes-le dans le commencement de la maladie ; car lorf-  
qu’elle fera dans fa force, il fera plus prudent de de-  
meurer en repos.

Le troisieme AphoriEme cité, qui est le Vingt-quatrieme  
de la premiere section , ne contient ni l'un ni l'autre  
des précédons.

Voici à quoi il *se* réduit.

« Dans les maladies aigues, dit Hippocrate, furtout lorf-  
« qu’elles commencent, ordonnez rarement des purga-  
«tifs Violons, & ne les ordonnez jamais qulaVee une  
«extreme circonspection. J’ai dit purgatif Violent,  
parce qu’il est éVident que c’est de cette espece de pur-  
gatif qu’Hippocrate Veut parler.

D’où il paroît que Μ. le Clerc & quelques Auteurs ont  
hasardé leur critique , fans qu’elles eussent beaucoup  
de fondement.

Hippocrate difoit enfin, à l'égard du choix des purgatifs ,  
qu’il falloir donner aux bilieux, ou dans les maladies  
bilieufes , les médicamens qui purgent la bile ; dans  
les mélancoliques , ceux qui purgent la mélancolie ou  
la bile noire ; &dans l'hydropisie en particulier, ceux  
qui purgent les eaux. 11 ajoutoit, que le Medecin *cor»'*

I55 CAT

noît si un purgatif a chassé du corps ce qui est nécessaire  
qu’il en forte , selon que le malade s’en trouVe bien ou  
mal. S’il est mieux, c’est une marque que le médica-  
ment a effectÎVement Vtlidé l'humeur qui péchoit. Au  
contraire s’il étoit plus mal, il conjecturoit qu’il n’a-  
voit point rendu l’humeur qui fassoit le désordre, quel-  
le que fût d’ailleurs la quantité de selles qui aVoient  
été éVacuécs; car il ne jugeoit pas qu’une purgation  
pût être avantagetsse par la quantité des matieres qu’el-  
le faisoit Eortir du corps; mais par leurs qualités , &par  
l’effet qui s’enfuÎVoit.

S’il vouloir rappeller les humeurs des réduits les plus ca-  
chés du corps, il employoit des médicamens plusVÎ-  
goureux ; & l’hellébore blanc, que nous avons mis au  
rang des drastiques, étant un de ceux dont il ufoit le  
plus Volontiers en cette occasion , il en faisoit prendre\*  
particulicrement aux mélancoliques & aux fous , com-  
meon Voit, *Lib. de Dicta : 8c* c’est du grand usage que  
tousles anciens Medecins ont fait de ce médicament en  
femblable cas, qu’est Venu le proVerbe, aVoir besoin  
d’hellébore pour dire aVoir perdu le sens, H en donnoit  
aussi dans les fluxions qui VÎennentfelon lui du ccrVeau,  
& qui Ee jettent dans les narines ou dans les oreilles ,  
ou qui rempliffent la bouche de fallue, ou qui catssent  
des douleurs de tête opiniâtres, ou une lassitude & une  
pesanteur extraordinaire, ou une foiblesse de genoux ,  
ou quelque enflure de tout le corps. Il en donnoit en-  
cote aux phthisiques aVec du bouillon de lentilles, à  
ceux qui étoient attaqués de l’hydropisie appellée leu-  
cophlegmatie , & en d’autres maladies chroniques:  
mais l'on ne Voit pas qu’il s’en foit ferVÎ dans les mala-  
dies aiguës , si ce n’est dans le cholera-morbus, où il  
nous dit, *LibèV. Epid.* aVoir donné de l'hellébore aVec  
si-lccès. On ne Vomit déja que trop dans cette maladie :  
mais en ce cas le Vomissement fut guéri par le Vomisse-  
ment, comme cela arriVe quelquefois.

Quelques-uns prenoient ce médicament à jeun : mais la  
plupart après aVoir foupé.La raifon pourquoi il donnoit  
des Vomitifs après le repas , c’étoit apparemment afin  
qu’ils fe mêlaflênt aVec les Viandes; &/jue perdant ainsi  
un peu de leur acrimonie, ils agissent moins VÎolem-  
ment fur l’estomac. Us fe serVoient aussi quelquefois  
d’une plante nommée séfamoïde , pour faire Vomir, &  
quelquefois ils la joignoient à l’hellébore. Il faut enfin  
remarquer qu’ils donnoient en de certains cas l’hellébo-  
re , qu’il appelle mou ou *domc suasuaoda ΐλλίβθξος. C’é-  
toit apparemment* quelque préparation particuliere qui  
corrigeoit ce médicament, & qui rendoitfon action  
moins forte.

Lorfqu’Hippocrate *se* proposait simplement de tenir le  
ventre libre , ou de procurer l’éVacuation des excré-  
mens contenus dans les bûyaux, fans faire plus, il fe  
EerVoit premierement de quelques simples propres à cet  
effet, comme de la mercuriale ou du chou , dont il  
saisioit boire le siuc & la décoction. Il employoit aussi le  
petit lait, & même le lait de Vache ou d’ânesse, y ajou-  
tant un peu de fel , & le faisant quelquefois bouillir.  
Il donnoit aussi en quelques occasions le lait d’ânesse  
Eeul en bonne quantité , afin qu’il lâchât le Ventre. Il en  
ordonne, dans le Traité *de Ratione Victus in Acutis ,*jusqu’à 16 cotyles ou émines: or chaque émine conte-  
noit neuf onces italiques de liqueur. Il est fait men-  
tion dans le feptieme LÎVre des Epidémiques, d’un  
jeune homme à qui notre Auteur en fit prendre neuf  
émines en deux jours ; ce qui est beaucoup moins. Mais  
on pourroit dire que le tems nécessaire pour prendre  
les 16 cotyles dont il est parlé dans le premier passa-  
ge, n’étant pas marqué, rien n’empêche qu’on enten-  
de que cette quantité de lait étoit pour plus d’un  
jour.

Hippocrate paroît faire mention quelquefois de certains  
demi-purgatifs, ou d’une maniere de purgation qui  
peut tenir le milieu entre les laVemens & les purgatifs  
propremensdits. Mais le terme qu’il emploie estéqui-  
voque,& peut signifier également une purgation incom-  
plete, comme quelques Commentateurs l’expliquent,

CAT ,156

& une purgation par bas , c’est-à-dire une purgation or-  
dinaire, ainsi appellée par opposition au vomissement  
qui est une purgation par haut.

Hippocrate mettoit encore en ufage les fuppositoires &  
les laVcmens dans le même dessein de lâcher le ventre.  
Ccs fuppositoires éteient composés de miel, desclcde  
mereuriale, de sel, de nitre, de poudre de coloquinte,  
& d’autres ingrédiens acres pour irriter l’anus, dans  
lequel on les introdussoit en forme ronde comme une  
bale, ou ronde & longue à peu près comme le petit  
doigt, ou plus ou moins longue felon la nécessité. Ces  
clystercs étoient faits de lait, d’ingrédicns onctueux,  
mêlés avec des décoctions de pois chiches, d’eau de  
mer, ou d’eau salée. D’autres fois il prenoit de la dé-  
coction de blette ou d’autres herbes femblables, dans  
laquelle il délayait dtl miel, de l’huile & du nitre, ou  
d’autres ingrédiens, felon qu’il Vouloir attirer, laVer,  
irriter, adoucir, ou selon les maladies dont il s’agissoit.  
La quantité de la liqueur alloit jusipPà quatre émines,  
c’est-à-dire trente-six onces italiques ; ce qui semble  
marquer qu’il faisoit donner ces laVemens à dicersesre-  
prsses.

Ciceron dit, *Lib. III. de Natura Deorum,* que le troi-  
sieme Esculape, qui étoit fils d’Arsippe &d’Arsinoé,  
inVenta la purgation. Mais le premier cas que nous  
rencontrions dans l’histoire où l'on ait fait ufage de  
la purgation, c’est celui des filles de Pretus que Mé-  
lampe guérit de la folie en les purgeant. Voyez *ia Pré-  
face.*

Erasistrate étoit d’aVÎs que les éVacuations causées parles  
*cathartiques* proVenoient du sang & des parties solides  
du corps, que ces remedes mettoient pour ainsi dire en  
fusion ; enforte que, felon cet Auteur, il seroit plus  
vrai de dire qu’ils engendrent des humeurs qu’il ne l’est  
qu’ils les éVacuent. La scammonée, par exemple, chan-  
,ge, dit-il, le Eang en bile ; les fleurs d’airain le conVer-  
tissent en eau ; les baies Cnidiennes & le carthame le  
mettent en phlegme.

Asdépiade étoit du même sentiment ; & il prétendoit  
que ceux qui fondentune cure immédiatement fur une  
éVaeuation causée par un purgatif, ne guérissent pas  
leur malade , parce qu’ils ont expulsé quelque humeur  
particuliere , mais parce qu’ils ont diminué en général  
la plénitude de tout le corps. Il ajoutoit à cela que la  
plénitude n’étoit pas la caufe immédiate des maladies,  
quoiqu’elle en pût être caufe antécédente, ou cause  
par accident. C’est pourquoi il recouroit rarement aux  
purgatifs : il leur fubstituoit les clysteres qtril croyoit  
suffisons , & dont il faifoit ufage dans preEque toutes  
les maladies : les autres Medecins les ordonnoienten-  
core plus souvent que lui.

Tous les Méthodiques rejettoient absolument la purga-  
tion ; & Cœlius Aurelianus étoit de leur sentiment.  
Cependant il la permet dans l’hydropisie. Il prescrit en  
pareil cas l’euphorbe avec le vin doux dans la quantité  
de deux ou trois cuillerées, ou délayé aVec un jaune  
d’œuf. Il ordonne aussi la décoction de squille.

Nota. *Il y avoit parmi les Anciens deux especes de cuille-  
rées , la grande qiel contenait une dragme, et lapetite qui  
n’étoit que d’un scrupule.*

Plutarque étoit ennemi des purgatifs.

C’est aux Arabes que nous aVons obligation de la connoise  
fance de tous les purgatifs doux.

Les Arabes non-feulement trouVerent des purgatifs plus  
doux que ceux qui étoient connus des Anciens, & dont  
ils faifoient ufage: mais ils diminuerent encore la dose  
des purgatifs Violens & anciens.

La purgation étant un remede très-important dans la Me-  
decine, il ne fera pas hors de propos d’entrer dans un  
examen profond & étendu de la nature & des caufes  
de l’excrétion intestinale. Entre les Praticiens, les  
uns négligeant trop cette efpece d’éVacuation, & les  
autres faifant un trop grand fond fur les éVacuations  
faites, foit par les passages de l'urine , foit par le

*syy* CAT

moyen des clysteres : nous avons cru qu’un discours qui  
pourroit éclaircir cette matiere ne seroit point ici dé-  
placé.

Peycr, qui découvrit le premier les glandes intestinales,  
leur attribua la fonction de fournir une humeur propre  
à délayer & à travailler le chyle; & il les regarda com-  
me la fouree de cette grande quantité de matiere que  
les *cathartiques* entraînent au-dehors. Il y en a qui  
nient que tant d’humeurs puissent être tirées de ces  
glandes , foit naturellement, Eoit par le Eecours de  
l’art ; & la raisim qu’ils donnent de l’impossibilité de  
l’abondance de cette excrétion naturelle par ces glan-  
de^, c’est qu’ils ne conçoivent point comment un *ca-  
thdrtique* peut produire cet effet en n’agissant que stur  
une aussi petite source. Mais il ne faut que mettre les  
chofes en calcul pour réfoudre cette diffieulté.

Les évacuations par les Eelles font à celles qui fe font par  
les pûtes de la peau , felon les regles mécaniques de  
Sanctorius, comme un à dix : donc en vingt-quatre  
heures le rapport étant comme quatre onces , six drag-  
mes, unfcrupule, quatre grains, à quarante-huit on-  
ces; en une heure il fera comme quatre fcrupules , seize  
grains, à quarante-huit fcrupules. Dans les pays froids  
où la perspiration est moindre, l’évacuation par les  
felles fera peut-être un peu plus grande.

Ceux qui ont agité ce sujet, ont confondu fans rasson cet-  
te derniere évacuation avec l’excrétion qui fe fait par  
les glandes ; car il paroîtra à ceux qui examineront at-  
tentivement les chofes, qu’elles font fort différentes  
l’une de l’autre. Le tissu de la peau & celui des intef-  
tins ont beaucoup de ressemblanCe : ils font l’un & l’au-  
trc passemes de glandes qu’on apperçoit difficilement à  
la vue simple, mais qui n’échappent point au microsco-  
pe. La nature a sagement pourvu à la facilité de l'ex-  
crétion dont il s’agit dans les intestins, en répandant  
un grand nombre de vaisseaux fanguins dans leurs tu-  
niques. La peau contient, en s’en tenant à une estima-  
rion moyenne, environ deux mille six cent quarante  
pouces quarrés en furface ; & les intestins qui ont à peu  
près trente piés de long, & l’un portant l'autre environ  
quatre pouces de tour, forment un cylindre dont la  
furface fe monte à mille quatre cent quarante pou-  
ces quarrés ; d’où il s’ensilit que la furface des in-  
testins est plus grande que la moitié de celle de la peau :  
mais comme les glandes ne font pas si ferrées dans les  
intestins qu’à la peau, Eoient supposilesles surfaces par  
lesquelles les humeurs font évacuées en rasson de un à  
quatre ; donc s’il hort par la peau dans l'intervalle d’u-  
ne heure quarante-huit scrupules, il en sortira par les  
intestins douze dans le même-tems; & nous ne trouve-  
rons aucune difficulté à admettre un si prodigieux  
écoulement de lymphe par cette voie, si nous considé-  
rons combien les orifices des vaisseaux excrétoires siont  
plus grands dans les intestins que dans la peau, &si  
nous estimons la grandeur relative de ces orifiees par la  
grandeur relative des glandes mêmes.

Il paroît donc par ce calcul que les glandes font suffisantes  
pour rendre habituellement une quantité d’humeur  
beaucoup plus grande que celle qui vient par les selles.  
Mais les récrémens des alimens fassant une grande  
partie, pour ne pas dire la plus grande partie des Eelles,  
parce qu’ils font Eolides, il seroit aisé de démontrer  
qu’il s’en manque beaucoup que la matiere qui est four-  
nie par les glandes intestinales Eoit entierement éva-  
cuée : mais qu’il en rentre au contraire la plus grande  
partie avec le chyle dans les vaisseaux lactés, & qu’elle  
est reportée dans les vaisseaux sanguins préeisément de  
la même maniere que la lymphe y revient des parties du  
bas-Ventre.

Il est constant, & démontré par l'expérience , que quand  
il n’y a point de chyle pour remplir les vaisseaux laC-  
tes, alors ils fiant occupés par la lymphe qui stort des  
glandes.

C’est faute d aVoir fait attention à cette distinction , que  
Pitcairn est tombé en erreur, lorsqu’à propos de la

CAT 15S  
voie la plus commode des évacuations , il fait le rap-  
port de la sécrétion cuticulaire à la sécrétion ventrale,  
plus grand que celui de cent à un. Car les intestins  
étant irrités par l’action continuelle d’un *cathartique,*rendent non - seulement les récrémens des alimens,  
mais encore tout ce qui provient des glandes; de Eorte  
que cette caisse seule sclffit pour faire fortir desintef-  
tins agités par un *cathartique,* quatre fois plus qu’ils ne  
rendroient dans leur état naturel.

Les *cathartiques* agissent particulierement des deux ma-  
nicrcs suivantes, ou en irritant les tuniques des intese  
tins comme avec une eEpece d’aiguillon, ou en com-  
muniquant au simg un mouvement plus prompt. Les  
*cathartiques* violens operent de l'une & de l'autre ma-  
niere. Par l'irritation , les *cathartiques* non-feulement  
expriment des glandes une plus grande quantité de  
lymphe, mais ils déterminent encore les humeurs à s’y  
porter , en leur rendant la sortie plus facile par cette  
voie , que par aucun autre passage du corps. Il y a donc  
un accroissement d’affluenee d’humeurs dans ces glan-  
des ; ou, ce qui est: la même chofe, la vitefle du Eang y  
est augmentée à peu près de la même maniere, & à peu  
près avec les mêmes si-lites qu’il arrive à la peau , lorse  
que corrodée par un vésicatoire elle rend de la sérosité.  
De plus, les *cathartiques* sie mêlant avec le sang, en  
rendent la circulation plus prompte , non-seulement  
parce qu’ils augmentent le mouvement de ce fluide ,  
mais parce qu’ils atténuent les humeurs grossières &  
tenaces. La chaleur causée par les *cathartiques y & le*pouls que l'on flent alors plus fort, plus plein & plus  
fréquent, font deux preuves qui ne permettent pas de  
douter que les choses ne *se* passent ainsi que nous ve-  
nons de dire.

Il résulte de cet accroissement de vitesse du fang un ac-  
croissement aux évacuations ventrales, qu’il Eera très-  
aisé d’estimer par le Calcul suivant.

Les arteres méfentérlques qui *se* disperEent dans les intesu  
tins, fiant en grosseur à Celle de la basse de l’aorte dans  
le rapport d’un à dix. Or, puisqu’on Eait par expé-  
rience que Paorte reçoit quatre mille onces de fang  
par heure ; il s’enfuit que les arteres mésentériques  
porteront dans le même tems quatre Cens onces de fang  
dans les intestins ; à quoi il en faut encore ajouter  
une petite quantité, pour une branche ou deux de l’ar-  
tere cœliaque. L’excrétion naturelle qui proVÎent de-  
là, ne fe monte qu’à douze fcrupules. Pour faciliter  
le calcul, supposions maintenant que le mouvement du  
sang Toit augmenté de telle Eorte , que Ea vitesse stoit  
double, comme il est démontré qu’elle l’est en effet,  
par l’action d’un purgatif violent. Donc les arteres mé-  
fcntériques porteront Chaque heure dans les intestins  
huit cens onees de fang ; & dans le même efpace de  
tems , les glandes sépareront environ vingt-quatre stcru-  
pules : car tout étant égal d’ailleurs, il faut estimer  
la vitesse de chaque séCretion fur la vitesse du fang. Si  
la vitesse du fang est triplée, supposition qui ne paroî-  
tra point absiurde , si l’on considere la foree de l’aiguil-  
lon porté dans le sang avec le *cathartique,* siur-tout à  
l’embouchure des glandes ; alors la siécretion sicra de  
trente-six scrupules. Mais si les diametres des vaisseaux  
excrétoires siont aussi doubles, & il n’y a aucun doute  
qu’ils ne le fiaient, lorsque le *cathartique* donné est  
plus fort qu’à l’ordinaire, alors l’excrétion des glan-  
des des intestins se montera à cent quarante-quatre  
fcrupules, c’est-à dire, à douze fois la quantité de la  
même excrétion dans l’état naturel ; enflure que selon  
ce calcul, les glandes intestinales font capables de four-  
nir , en conféquence de l'action d’un *cathartique,* qua-  
rante-huit onces, dans l’intervalle de huit heures.

Mais la bile ne doit point être négligée dans le calcul que  
l’on fait des évacuations produites par les remedes  
purgatifs. TâChons donc d’en faire l’estimation. S’il  
passe dans l'intervalle d’une heure par la force feule de

159 CAT

la nature , deux dragmes de bile dans les intestins ,  
comme l'a fait voir le Docteur Keil, homme sort versé  
dans ces matieres , un *cathartique* en fera passer six  
onces dans le même tems, en si-ippofant feulement la  
vitesse du sang triplée, sans avoir aucun égard à Pag-  
grandissement des diametres des vaisseaux: d’où l'on  
voit déja pourquoi les évacuations procurées par art,  
font ordinairement bilieuses. Il faut encore remar-  
quer ici que, plus la bile est abondante , & coule  
avec vitesse , plus elle parole délayée. Nous trou-  
vons donepar ce calcul, que fans compter les récré-  
mens des alimens ou le fuc pancréatique, la quantité de  
matiere expulsée par un *cathartique* est de quatre livres  
& demie. Mais si nous eussions fait entrer en calcul la  
dilatation des vaisseaux, l'évacuation étant alors com-  
me le quarré des diametres,elle fe fût trouvée beaucoup  
plus grande. Cela posé, l’erreur de ceux qui attendent  
des clysteres les mêmes effets que des *cathartiques,*devient évidente. Les clysteres font assez propres à la-  
ver le ventre, &à en emporter les excrémens grossiers:  
mais ils font incapables d’évacuer la bile , & d’aflecter  
de quelque maniere que ce puisse être , les glandes des  
intestins, mais particulierement celles qui font situées  
dans l’ileum.

C’est par cette raifon que, quand les intestins font af-  
fectés de quelque maladie considérable, quand le pur-  
gatif est trop violent, le mouvement du fang trop  
grand , & les orifices des glandes trop dilatés, Fex-  
crétion qui fe fait parces organes, est portée beau-  
coup plus haut. Par exemple, dans le cholera-morbus,  
où les intestins font continuellement irrités par l’ai-  
guillon des fruits de Pété, ou par quelqssautre cru-  
dité, il fe fait une évacuation d’humeur incroyable.  
Il est démontré que les orifices des glandes peuvent  
prendre par la distension, des diametres beaucoup plus  
grands que ceux qu’elles ont naturellement; non fcule-  
ment par ce que nous appelions flux de ventre fymp-  
tomatique , mais encore par le flux critique , ou celui  
par lequel on est débarrassé d’une matiere que le froid,  
par exemple, avoit arrêtée dans la gorge, ou dans les  
poumons, évacuation qui n’est pas moins bienfaifante  
que la perspiration. Dans ce cas , où une grande quan-  
tité d’humeur qui dcvoit être expulsée par la peau ,  
prend fon cours par les glandes intestinales, l’évaeua-  
tion ne manquera pas d’être dix fois plus considérable,  
que si la lymphe étoit feule.

Cette excrétion des intestins est établie fur des principes  
si constans, & elle est si nécessaire à la préparation du  
chyle; que s’il survient dans les glandes par le moyen  
defquelles elle si; fait , foit obstruction , soit callosité;  
il s’ensuivra une constipation incurable , ou une affec-  
tion cœliaque : cette derniere maladie est beaucoup  
plus fréquente que l’autre, comme nous en fommes  
instruits par les dissections. Mais si l'obstruction des  
glandes ne dure pas long-tems, ou si les humeurs vif-  
queusies n’en embarrassent qu’une partie, ensiorte tou-  
tefois que la lymphe qui est si nécessaire à préparer , &  
à rendre le chyle fluide, ne foit pas en quantité siuffi-  
fante; il surviendra cette esipece d’afl’ection cœliaque  
qui n’est pas incurable, & qu’on distingue du flux chy-  
leux, qui provient à proprement parler de l’obstruction  
des vaisseaux lactés.

Si nous examinons avec attention l’usage des glandes &  
de la lymphe qu’elles séparent, nous connoîtrons à  
fond la causie de l’affection cœliaque. Rien ne me pa-  
roît plus propre à la déveloper , que l’examen du mé-  
canisime des glandes de Peyer: tant l’étude del’Ana-  
tomie est nécessaire pour bien entendre la théorie de  
laMedecine, & pour la pratiquer avec fuccès. Si nous  
parcourons les Ecrits des anciens Medecins, nous ver-  
rons aisilment combien ils *se* trompoient, pour ne pas  
dire dans quelle absurdité ils donnoient, en imputant  
la caisse de l’affection cœliaque , soit à une intempé-  
rie froide & humide, soit à une foiblesse de la faculté  
rétentive. Mais l’Anatomie a dissipé tous ces nuages, j  
& prouvé par une exposition claire & distincte de la |

CAT 160

ôorsstruction des intestins , que cette maladie devoit sa  
naissance à l’interception d’une partie de l’humeur dese  
tinée à fortir par les glandes intestinales. Aussi , les re-  
medes qui remuent doucement le ventre, & qui dé-  
bouchent par une irritation légere les orifices des glan-  
des , produisent-ils alors des effets trèsssalutaires: une  
connoissance plus parfaite des parties nous a donc con-  
duit à une connoissance plus parfaite de la nature de la  
maladie, & celle-ci à la maniere la plus fûre & la plus  
prompte de la guérir. Les Anciens qui n’en connoissoicnt  
point la nature, fe tromperont aussi dans le traitement :  
ils n’employoient alors que des astringens , ce à quoi  
ils étoient déterminés par l’opinion dans laquelle iis  
étoient que la maladie consistait dans un défaut de tûn,  
ou dans la foiblesse des intestins. Mais il est évident  
que quiconque *se* laissera diriger en pareil cas par les  
Anciens; quiconque, fuivant la pratique des métho-  
diques, n’ordonnera en pareil cas que des astringens,  
loin de dégager les glandes, ne fera au contraire qu’en  
augmenter de plus en plus l’obstruction , que cimenter  
la maladie, & que conduire le malade à sa fin au lieu  
de le foulagcr.

Mais pour terminer cet essai, après avoir suffisamment  
expliqué comment se fait la fécretion dans les glandes  
intestinales , quelles font les loix que la nature fuit en  
pareil cas, & quelle est la fin qu’elle fe propose, nous  
obfervcrons qu’il est maintenant facile de comprendre  
parquellc raison le Chancelier Bacon faifoit un si grand  
cas des *cathartiques.* «Nous assurerons fans balancer,  
« dit cet Auteur, que les purgations réitérées font in-  
« Uniment plus propres à conferver la fanté & à pro-  
« longer la vie que l'exercice & les fueurs; car il est  
« constant qu’il s’évapore & *se* dissipe par la fueur,  
« non-feulement des humeurs & des vapeurs excré-  
« mentitielles; mais avec elles des Eucs & des esprits  
« bienfaisans, & dont la perte est difficile à réparer:  
« il n’en est pas de même des purgatifs, à moins qu’ils  
« ne foient trop violens; car leur action tombe prin-  
« cipalement sur les humeurs. «Telle est la maniere  
philosophique dont s’exprime Bacon: mais si un Ana-  
tomiste sisostituoit dans ce raisonnement les termes de  
l’Art; il diroit que l’tssage des *carthatiques* non-feu-  
lement ouvre, & nettoye les orifices des vassaux lac-  
tés, mais encore débarrasse les glandes des humeurs  
grossieres qui y font des obstructions fréquentes ; en-  
forte qu’on les tient toujours en état de fournir la  
quantité de lymphe nécessaire pour la préparation  
du chyle, ou de ce fluide dont dépendent entierement  
la nutrition & la vie. On aura donc foin de ne point  
user dans l’état de fanté un reméde dont on peut tirer  
de si grands Services dans la maladie. Εεεινο. *Com-  
ment. in Hippocrat. Epidem.*

Voici la maniere dont Hoffrnan pensi? des *cathartiques.*Comme entre les différentes efpeces de remedes , il n’y  
en a point qui contribuent plus efficacement à la con-  
servation de la fanté & à la cure des maladies que ceux  
que nous appellons communément évacuans; de mê-  
me entre les disterentes efpeces d’évacuans, il n’y en  
a point qui soient plus importans que ceux qui chase  
Eent par les selles , les matieres récrémentitielles &  
peccantes, contenues dans le corps. Entre ces derniers,  
les uns sirnt doux & modérés ; & les autres, forts &  
vÎOlens. Nous appellons remedes lénitifs ou laxatifs,  
ceux que les Grecs appelloient eccoprotiques, & qui  
rendent le ventre libre en agissant furement, douce-  
ment, & fans offenfer aucunement l’estomac & le *sys-  
tème* nerveux. Nous entendons au contraire par purga-  
tifs, ceux qui évacuent les matieres contenues dans les  
intestins d’une maniere plus efficace & plus forte. Du  
premier genre, les principaux entre les végétaux, font  
la manne, la rhubarbe, la casse, l'agaric,les tamarins,  
les feuilles de fené, l’aloès , les baies de nerprun, les  
raisins, le polypode, les fleurs de pêcher, celles de  
chardon d’Egypte, ainsi que les fleurs & les graines de  
violettes. Entre les sels, le fel commun , le borax, &  
le nitre ; auxquels il faut ajouter ceux qu’on tire des  
eaux

ι6ι CAT

eaux médicinales, ccmme d’Epsiom, d’Egra, de Sed-  
litz , & de Carlsbath.

Entre les siubstances animales, le lait, sclr-tout celui d’A-  
nesse,le petit lait,& le stucre de lait. Entre les prépara-  
tions chymiques , la terre foliée de tartre , le tartre vi-  
triolé, la crcme de tartre , le fel préparé d’alun , & le fel  
de tartre, lesel essentiel dlalleluia, la magnesie, & le fel  
pOlychreste,l’or fulminant,le mercure doux,les fleurs de  
benjoin ; ainsi que quelques autres remedes composés ,  
comme les pilules de fuccin de Craton, les pilujes aleo-  
phangines , les pilules marocostines, les pilules de tar-  
tre de Schroder, l’essence, l’extrait & le sirop de rhu-  
barbe, le sirop folutif de rofcs, l'eau laxative de Vien-  
ne, l’élixir purgatif deThomfon , & beaucoup d'au-  
tres. Ces laxatifs doux éVacuent non-seulement les ex-  
crémens greffiers, mais encOre la sérosité des glandes  
des intestins , si on les ordonne en une dose un  
peu siOrte, sians troubler ni affoibiir considérablement  
le mouvement péristaltique de l’estomac & des intes-  
tins. Ils n’agissent point ainsi que les purgatifs violens,  
par un siel acre , fubtil & caustique qui affecte les par-  
ties nerveufes ; mais par une substance particuliere  
douce & innocente, qui est cependant d’une nature *sa-  
line ,* déliée & stimulante , & qui s’éVapore & slanéan-  
tit par une longue ébullition, comme il arrive aux  
émétiques : mais cela est fur-tout particulier à la man-  
ne, à la rhubarbe, à l’aloès & aux fieuilles de sené :  
c’est par cette rasson qu’il est beaueoup plus à propos  
de les donner en infusion qu’en déeoction. Tous ces  
remedes agissent, ou par un certain principe fallu &  
stimulant , comme la manne, la casse, les raisins, & le  
polypode ; ou par un certain siel fubtil, sulphureux ,  
amer & terreux, comme l’aloès & la rhubarbe ; ou par  
un sic! acide qui picote les fibres, comme les tama-  
rins, la crême de tartre , & le fiel d’alleluia ; ou par  
un fiel neutre , comme le nitre , le borax , le fiel gem-  
me, le digestif deSylvius, l'arcanum duplicatum, ou  
le tartre vitriolé, les fiels tirés des eaux médicinales &  
les Eels essentiels des plantes ; au par un certain Eel  
amer & calcaire, comme les Eels de Sedlitz, d’Epfom  
& d’Egra ; ou enfin par une terre calcaire , comme la  
magnesie , qui lorsqu’elle est dissoute par l’acide des  
premieres voies, fie convertit en un fiel acre & sti-  
roulant.

*Corollaires de pratique.*

Ces remedes laxatifs, doux, dont lassage est si fûr, &  
qu’on emploie si fréquemment, & avec fuccès dans la  
cure d’un grand nombre de maladies, ce qui a donné  
lieu de les distinguer par l’épithete de *benedicta,* be-  
nis , étoient peu connus des Anciens, dans les Ouvra-  
ges defquels il n’est fait aucune mention de l’aloès, de  
la rhubarbe, des tamarins , des feuilles de sené & de  
l’agaric : ils ne connoissoient de purgatifs doux que la  
casse & le polypode. Diofcoride est le premier qui ait  
écrit quelque chofe de la rhubarbe & de l’aloès, & c’est  
de lui que Pline & Galien ont tiré ce qu’ils ont dit de ces  
remedes. Quant à la manne, aux tamarins & aux feuil-  
les defené, il paroît que ce siontlesMedecins Egyptiens  
& Arabes qui les ont employés les premiers. Quoique  
tous les laxatifs aient ceci de commun qu’ils rendent  
le ventre libre, fans danger, Eans violence 8c fans  
grande agitation , il faut cependant les distinguer dans  
la pratique , & en déterminer l'tssage par la constitu-  
tion des malades & la différence des maladies. On or-  
donnera , par exemple, la manne, la casse, les raisins  
& le polypode, avec un avantage particulier dans les  
maladies de la poitrine, comme la toux, le crachement  
de fang, la pleurésie, la phthisie, & dans toutes les in-  
dispositions qui proviendront d’une sérosité sidine ,  
acre & scorbutique, comme les goutes, les rhumatif-  
mes, les gratelles & les éruptions pourpretsscs. Dans  
tous ces cas on doit préférer les remedes que j’ai indi-  
qués aux autres, parce que non-feulement ils évacuent  
*Tome III.*

CAT 162

les excremens contenus dans les intestins, mais parce  
qu’ils temperent & corrigent en même tems l'lacrimo-  
nie saline des fluides. Les acides doux, comme les ta-  
marins, la crême de tartre, le sel dlalleluia , les Eels  
essentiels tirés des plantes nitreuses, lesielPolichreste  
& le nitre antimonié, stout très-convenables dans les  
climats chauds, en été, & pour les personnes coléri-  
ques , ainsi que dans les maladies qui naissent d’une  
trop grande quantité de bile , dans celles qui font ac-  
compagnées d’une chaleur contre nature, dans les fie-  
vres continues , dans les fievres doubles & dans les fie-  
vres d’été , de même que dans le causiis accompagné  
d’une sioif excessive. On choisira les remedes précédent  
préférablement à d’autres, non pas à cause de la vertu  
qu’ils ont d’évacuer, mais parce qu’ils siont capables de  
reprimer le mouvement intestin des parties sulphureu-  
sies du siang, & de corriger l’acrimonie extraordinaire  
de la bile. Dans les maladies qui auront pour casse le  
défaut de bile ou le manque de sioufre balfamique dans  
le fang, comme les cachexies & preEque toutes les ma-  
ladies chroniques qui seront accompagnées de l'épaise  
sissement des fiscs, & de l'engorgement des vifceres ,  
j’aimerois mieux tsser des laxatifs amers, tels que les  
préparations de rhubarbe & d’aloès bien corrigé, que  
d’aucun autre. Mais dans les maladies qui viennent  
d’humeurs visqueufes & épaisses , logées dans les pre-  
mieres voies, & qui l'ont fuivies de la perte de l’appé-  
tit, de distension des hypocondres, d’éructations & de  
flatulences ; alors les fels neutres préparés chymique-  
mcnt, & tous les Eels naturels tirés des eaux médicina-  
les donnés à grande doEe , & dans une quantité silffi-  
Eante de quelque liqueur appropriée , non-seulement  
rendront le ventre libre, mais emporteront encore  
les récrémens épais & vifqueux. Si un acide domine  
dans la constitution & résiste aux purgatifs les plus acres,  
comme il arrive ordinairement dans les maladies hy-  
pocondriaques & mélancoliques ; outre les prépara-  
tions de manne, il faut avoir recours à la magnesie, qui  
prendra, en rencontrant un acide dans l’estomac, les  
mêmes propriétés & la même nature que quand elle est  
entierement dissoute par l’efprit de vitriol, c’est-à-di-  
re, qu’elle deviendra un siel neutre amer & purgatif:  
mais s’il arrivoit qu’elle ne rencontrât dans le corps au-  
cune liqueur capable de la dissoudre, elle ne produi-  
roitquepeuou point d’eftet, & seroit peut-êrre plus  
de mal que de bien.

On met assez communément au nombre des laxatifs, l’or  
fulminant & le mercure doux : mais l'ufage n’en n’est  
pas tout-à-fait sûr. Si l'or fulminant est parfaitement  
adouci, il n’agira point du tout, ou fon action Eera très-  
foible , au contraire s’il est richement imprégné de  
pointes stalines & nitretsses, il rendra à la vérité le ven-  
tre libre en s’attachant sottement, en conséquence de  
*sa* pésiinteur aux tuniques de l'estomac & des intestins :  
mais il catssera des tranchées violentes , des flatulences  
& d’autres l'ymptomes incommodes dans les constitue-  
rions délicates. Il seroit encore très-préjudiciable à la  
Eanté , s’il venoit à rencontrer dans l’estomac & dans  
.le duodénum une grande quantité d’humeurs acides &  
corrosives , ou de bile caustique. Le mercure doux qui  
seul & fans l'assistance de quelqu’autre substance , n’a-  
git pas ordinairement comme un purgatif, prend cet-  
te qualité au fupreme degré, affecte le fysteme ner\*  
veux & peut donner la mort, s’il rencontre dans le duo-  
dénum une bile corrosiVe. C’est affez la coutume de fe  
fervir de ce remede pour tuer les vers : mais comme  
l'expérience m’a appris que les préparations mercu-  
rielles font très-préjudiciables aux enfans ; & comme  
je les ai vu produire des fymptomes violens & cau-  
fer une grande foiblesse, je ferois d’avis qu’on ne les  
ordonnât qu’avec la derniere circonspection,& que l'on  
fît obferver alors un régime, après avoir pris aupara-  
vant les précautions convenables. H y en a qui pour  
augmenter la qualité purgative de l'or fulminant y  
ajoutent des fels neutres , comme l'arcanum duplica-  
tum ou le tartre vitriolé : j’avoue qu’une demi-dragme

ï63 CAT

de l’un ou de l'autre de ces fels broy és avec deux  
grains d’or fulminant, acquiert un gout métallique, *8c*vuide les intestins en les picotant: mais cet effet est or-  
dinairement accompagné de tranchées. On prendra  
. furtout bien garde que le mercure doux ne foit point  
trituré long-tems aVec des fels, particulierement d’u-  
ne nature alcaline, ou avec le fel ammoniac, car il ne  
manqueroit pas de prendre une qualité corrosive , par  
laquelle il agiroit fur les glandes & fur les nerfs, &  
pourroit exciter une salivation fort incommode.

"Tous les fels dont nous venons de parler, furtout les fels  
neutres & amers , donnés à la dose d’une demi on-  
cc ou d’une once , & en une quantité suffisante de  
quelque liqueur appropriée, l'ont d’une efficacité sin-  
guliere pour rendre le ventre libre fans mettre le Eang  
en agitation , & fans détruire l’appétit & les forces.  
L’ssa-ge en est plus sûr & plus énergique que celui des  
purgatifs violens tirés du regne des végétaux, furtout  
dans les maladies & dans les constitutions où il y a une  
grande quantité d’humeurs épaisses & visqueustes lo-  
gées dans les premieres voies & les vasscaux. Les eaux  
médicinales chaudes & froides qu’on appelle commu-  
nément acidules, & qui font d’une si grande efficacité ,  
foitpour prévenir, foit pour guérir les maladies chro-  
niques & opiniâtres , tiennent les qualités apéritÎVes,  
détersives qu’on leur connoît, du principe aqueux ,  
mais beaucoup plus encore du principe latin qui est en  
elles.

Entre les fleurs laxatives, les plus énergiques sont celles  
de chardon d’Egypte , de pêeher, les violettes & les  
rostes : mais il faut qu’elles soient récentes & les donner  
en infusion , & point du tout en décoction. La meilleu-  
re maniere de les faire prendre , c’est avec le petit-lait  
eu le lait d’ànesse, furtout au printems. Si un malade  
est foible & délieat, il continuera cette boisson tous  
les matins pendant quelques semaines, pour purifier le  
sang; car le petit-lait & le lait d’ânesse ont 1 un & l’au-  
tre la vertu de relâcher, ainsi que Celfe nous l'apprend  
*Lib. II. cap.* 12. « Il y a , dit-il, de certaines maladies  
« dans lesquelles il est très-à-propos de purger avee le  
« lait. » Puis il ajoute un peu plus bas : « Les anciens  
« fassoient prendre stux malades ce qui restoit du lait  
« d’ânesse , de vache ou de cheyre, après l’avoir fait  
« bouillir aVec un peu de Eel & en aVoir ôté la partie  
« coagulée. »

Les préparations laxatives d’aloès , fiait hépatique, foit  
Euccotrin , simt des remedes d’une efficacité peu corn-  
mime, surtout si on a pns les moyens conVenables  
pour en ôter auparavant le principe slllphurcux & νο-  
latil, & la résine, qui nuiroient en s’attachant aux tu-  
niques des intestins. La dofe en doit être petite, même  
après aVoir pris ces précautions, & il faut le mêler aVec  
des extraits amers & des ingrédiens légerement balia-  
miqucs. C’est pourquoi l'on pourra se servir avec beau-  
coup de siuccès, non seulement pour rendre le Ventre  
libre, mais encore pour fortifier les intestins & les re-  
mettre au ton qu’ils avoient, ayant que d’aVoir été  
affaiblis par la maladie, & dont l'usage des purgatifs  
violens les éloigneroit encore daVantage , on peut ,  
dis-je, *fe servir* aVec Euccès des pilules que Bechcr trou-  
va Vraissemblablement par haEard , ou de celles qu’on  
a préparées aVec des poudres plus conVenables à l’imi-  
tation des pilules de Becher. Quoique ce remede ne  
produise que des effets légers & presque insensibles fur  
les persionnes d’une constitution robuste & Eanguinc ;  
fon action est plus prompte & plus considérable siur les  
persionnes naturellement délicates, silr celles que le  
choc de la maladie a affaiblies, silr les femmes en cou-  
che & fur celles dont les éVacuations menstruelles sirnt  
ftsspendues ou dérangées. Il est aussi fort salutaire pour  
les persimnes en qui la digestion s’opcrc foiblement à  
la Euite de quelque maladie, sioit qu’il saille corriger,  
sioit qu’il faille éVacuer des humeurs crues : les hypo-  
condriaques dont l’estomac regorge continuellement  
de crudités acides, s’en trouveront bien. Au contraire

C A T 164

les préparations d’aloès données en grande dofe &fans  
aucun correctif, mettent le fang dans une agitation  
violente ; c’est pourquoi on ne l'ordonnera jamais aux  
personnes pléthoriques , à celles qui font d’une consti-  
tution délicate & aux malades sujets à des évacuations  
de silng. Ces préparations employées mal-à-propos,  
ont ce désavantage particulier, qu’elles causent des hé-  
morrhoïdes aveugles extremement douloureuses , &  
qu’elles portent le siing dans la région des reins & fur  
les parties contenues dans le bassin. Mais entre les dif-  
férerrtes pilules dans lesquelles on fait entrer l'aloès  
avec d’autres ingrédiens conVenables, il y en a d’au-  
tres que celles de Becher, auxquelles nous ne pouVons  
refisse!" un éloge qu’elles ont bien mérité par leur effi-  
cacité; telles font les pilules de tartre de Schrodcr,  
les pilules aléophangines , les pilules marocostines ,  
les pilules de fuccin de Craton & les pilules de Sole-  
nander.

Mais les intestins font éVacués d’une maniere beaucoup  
plus forte & plus énergique, par ce que nous appellens  
purgatifs forts. Tels font entre les plus importans les  
racines du mechoacan noir & blanc, dejalap, l'hellé-  
bore blanc & noir , l'iris commune, la bryoine & le  
tithymale, la foldanelle, la gratiole, le lin purgatif, la  
coloquinte, la noix purgatÎVe , la graine de catapu-  
cia, le turbith, l’écorce moyenne de sureau, la gom-  
me gutte, le concombre fauVage & la fcammonée aVec  
toutes les préparations qu’on en fait , comme les tro-  
chisques d’Alhandal, les extraits de coloquinte & de  
tithymale, le panchimagogue de Croliius, le diagred  
fulphureux, la poudre cornachine & la poudre de la  
Comtesse de Warwich. Le principe par lequel ces pur-  
gatifs Violens agissent, est d’une nature extrcmcment  
violente; & le fel fubtile caustique & inflammatoire  
qui attaque les membranes nerveufes non-feulement de  
l’estomac & des intestins, mais encore de tout le corps,  
comme fait le poison , agit aVec Violence en quelque  
petite dofe qu’on le donne, & excite ordinairement  
des constrictions spafmodiques, la mal-aife des par-  
ties circonVoisines du cœur, des cardialgies , & des  
tranchées accompagnées de déjections fréquentes, de  
hoquet, d’inflammation à l'estomac & aux intestins,  
de la froideur des extrémités & quelquefois de conVul-  
fions; car le fel contenu dans ces purgatifs étant très-  
fubtil& très-actif, & étendant fon action sim toute la  
mafl'e des humeurs, doit produire des effets très-con-  
sidérables; & ces effets sirnt suffisamment démontrés ,  
par cela feul qu’un ensllnt est purgé par le lait de *sa*nourrice, lorsqu’elle a pris un de ces purgatifs.

L’application extérieure des purgatifs Vlolens a quelque-  
quefois fuffi pour donner des flux considérables & dan-  
gereux. Auffi lisons-nous dans le Commentaire de  
Heurnius fur les Aphorisines d’Hippocrate , que les  
anciens *se* purgeoient en *se* laVant les piés dans une dé-  
coction dlocllébore; & au rapport de Waléus l’hellé-  
bore appliqué sur les cauteres pour les mondifier, pur-  
ge quelquefois par haut & par bas.

Tout onguent dans lequel la coloquinte entrera appliqué  
si,lr le nombril, purgera nonsseulement les enfans, mais  
encore les adultes. Mais la nature caustique & inflam-  
matoire des purgatifs Violens fe manifeste en ce qtl’ap-  
pliqués extérieurement ils brûlent la peau & excitent  
des ampoullcs comme un Vésicatoire. Le fuc de tithy-  
male consume les Verrues. L’effence extraite des draf-  
tiques , tels que le jalap , le mechoacan & la fcammo -  
née, brûlera & corrodera la gorge & Pœfophage si on  
en aVale, & excitera des pustules brûlantes & desaph-  
thes. La qualité Virulente & Vénéneufe des drastiques  
est bien prouVée par les expériences de Wepfer,qui  
nous apprend dans fon Traité *de Cicuta Aquaticâ ,*qu’ayant donné différens purgatifs Violens en une  
certaine quantité à de petits chiens , ils furent attaqués  
fur le champ de Vomiffemens & de conVulsions quifu-  
rent fui Vis de la mort; & qulayant disséqué ces petits  
animaux, il leur trouVa l'estomac & les intestins grêles  
enflammés & marqués de petites taches rouges, corn.

165 CAT

me si on leur eût fait prendre de l’arsenic : mais ce qui  
mérite particulierement notre attention , c’est que le  
même Auteur dit précisément que la résine de jalap  
dont on sait aujourd’hui un si grand ufage, caufe les  
mêmes Eymptomes & est fuivie des mêmes effets.

L’action des *cathartiques* les plus acres & les plus violens  
étant très-dangereuse & même quelquefois fatale, un  
Medecin prudent & qui raifonnera , fe gardera donc  
bien d’en faire un fréquent ufage. Il est démontré par  
l’expérience de tous les âges qu’aucuns remedes mal à-  
propos ordonnés n’ont jamais produit de si grands ra-  
vages, & lisent eu des fuites aussi terribles que les pur-  
gatifs violens : moi-même, dit Hoffman, qui ai prati-  
qué la Medecine pendant quarante-cinq ans &davan-  
tage , j’ai vu un nombre infini de malades emportés ou  
affectés de maladie incurable par l’usage sieul des pur-  
gatifs violens. Il ne *se* fait chez les Apothicaires au-  
cune préparation qui diminue si promptement & si puise  
famment les forces, change le pouls, offenfe l’estomac  
& les intestins , & leur ôte le ton qui leur convient na-  
turellement, que les médicamens acres & drastiques.  
J’en ai vu l'habitude fuÎVle tantôt de l'hydropisie ,  
tantôt d’une affection hypocondriaque , d’inflamma-  
rions d’estomac accompagnées de fievre mortelle, de  
dyssenterie, de *cholera-morbus* & quelquefois de pa-  
ralysie, ou du côté droit ou dtl côté gauche. J’avoue  
que les anciens à qui les laxatifs doux & les fels étoient,  
pour ainsi dire, entierement inconnus , recouroient  
fréquemment aux purgatifs violens, & qu’Hippocra-  
te même purgeoit *ses* malades avec l’claterium , &  
l’hellébore : mais si nous lisions leurs ouvrages avec  
attention , nous verrons qu’ils n’en venoient à ces re-  
medes que dans les cas où le danger éminent du mala-  
de les rendoit nécessaires; & même alors ils fassoient\*  
prendre du lait à leurs malades avant & après avoir  
donné l’elaterium, fur les vertus duquel ils fassoient  
grand fond ; & ils corrigeoient l’hellébore en y joi-  
gnant le vin doux, l'huile ou le lait. D’ailleurs ils  
n’employoient point ces purgatifs indifféremment; ils  
distinguoicnt exactement les maladies dans lefquellcs  
ils convenoient ou ne convenoient point; Hippocra-  
te , par exemple, en profcrit abfolument l’usage ,  
*Lib, de Purgantibus*, dans toutes les fievres & dans  
toutes les maladies inflammatoires. Il est démontré  
par les préceptes & par les maximes répandus dans  
les Ouvrages de ceux qui ont excellé les premiers  
dans la Medecine, que les suites fâcheuses des draf-  
tiques ne leur étoient point inconnus. Nous lisims ex-  
pressément, *Aphorisme trente -sept > Section seconde ,*qu’il ne faut qu’une purgation pour faire passer un  
homme de l'état de fanté dans l’état le plus déplora-  
ble. Hippocrate appuie fur la même vérité, *VAphorise  
me seizieme, Section quatre* ; & Heurnius qui entre-  
prend de démontrer le même Aphotisine , ajoute  
avoir vu des personnes saines & en sirnté emportées  
par un simple aposieme purgatif de fumeterre & de  
feuilles de séné donné mal - à - propos. Nous lisions  
dans Cesse, *Lib. I. cap.* 3. que si les purgatifs font  
quelquefois nécessaires , l'ufagc fréquent en est fort  
dangereux ; & il dit *chap.* 12. *Liv. II.* en propres ter-  
mes, qu’ordinairemcnt ils offenfent l’estomac, affai-  
blissent le malade , & ne conviennent que dans les  
maladies où il n’y a point de fievre.

C’étoit aussi l'avis de Diofcoride , comme on peut voir,  
*LibAV. cap.* 178. où il assure que l’estomac ne s’ac-  
commode point des purgatifs. Mais Campegus a fait  
un Ouvrage particulier dans lequel il traite de la qua-  
lité nuisible, & vénénetsse des purgatifs, d’une manie-  
re beaucoup plus étendue, & plus circonstanciée qu’au-  
cun de ceux qui l’avoient précédé. Helmont & fes  
Difciples, ainsi que BOntekoe, ne font aucune difficulté  
d’appellerles purgatifs drastiques des poifons mortels.  
Montanus, Craton , & Solenander , tous gens verfés  
dans laMedecine,ne les ordonnoient qu’en tremblant:  
mais ils fassoient un ufage fréquent de pilules prépa-  
rées d extraits amers, de gomme & d’aloès. Lesreme-

CAT 166

des drastiques font particulierement préjudiciables aux  
malades d’une constitution faible , aux enfans & aux  
vieillards; aux perfonnes conValeEcentes dont les este-  
macs fiant fossiles, & en qui le sisteme nerVeux est Eu-  
jet à des mouvemens déréglés. Je ne connois rien de  
plus nuisible pour les perfonnes d’un tempérament dé-  
licat & colérique; surtout lorsqu’elles ont souffert du  
chagrin & des peines d’esprit. Dans ces circonstances»  
j’en ai vu plusieurs emportées par un purgatif violent  
qui produisit une inflammation d’estomac qui fut fui-  
vie du cholera. Ceux qui feront siijets à des coliques  
hémorrhoïdales , & à des spaEmes hypocondriaques,  
& hystériques, ne prendront jamais de remedes drasti-  
ques, à moins qu’ils n’aient résolu de s’exposer aux  
maladies les plus terribles ; ils Eont fatals pour les en-  
fans , furtout lorsqu’ils ont de la peine à pousser leurs  
dents.

Quelques terribles que soient les conséquences qu’on ai  
à craindre de l’usage des purgatifs violens, & quelque  
circonspect que leur qualité vénéneuse doive rendre  
un Medecin en les ordonnant : cependant il y a des cas  
où il est très-à-propos d’y avoir recours, & dans lese  
quels les émétiques antimoniaux & mercuriels , font  
peut-être les feules choEes dont on puisse usieravec fuc-  
cès; je n’en citerai qu’un : C’est l'espece d’hydropisie  
qu’on appelle *an a far que,* si-lrtout lorsqu’elle ne pro-  
vient point d’endurcissement, ou de skirrosités dans les  
glandes, & dans les viEceres , mais d’une stagnation  
subite d’eau , à la suite d’une suppression d’écoule-  
ment menstruel, ou hémorrhoïdal, ou d’une trop gran-  
de voracité pendant ou après une maladie. J’ai éprouvé  
que quelques onces de stuc d’iris commune, ou un peu de  
gomme gutte, ou d’élatérium & l'extrait de petit tithy-  
male , produssoient un fort bon effet dans une demi-  
pinte de lait; on peut réitérer la dofe autant de fois  
que l’état du malade le permettra. Ce remede fera  
rendre aux femmes, foit par l'anus , foit par la matri-  
ce, une quantité d’eau surprenante. Je me Eouviensde  
deux cas dans lesquels il ne fit évacuer qu’une très-  
petite quantité d’excrémcns grossiers , mais beaucoup  
d’urine. Les fibres intestinales étant dans un état lâ-  
che & languissans dans les hydropiques , ils n’en sirnt  
que plus propres à supporter les purgatifs violens dont  
l’aiguillon devient nécessaire pour irriter ces fibres, &  
les contraindre à produire leur mouvement excrétoi-  
re. On peut encore les ordonner dans les paralysies des  
membres, dans les léthargies , dans la folie même , &  
toutes les fois que la langueur d’un malade exigera un  
remede efficace. Celfe dit à ce propos , *cap.* 12. *Lib.  
II.* que l’hellébore noir est fort bon pour ceux qui abon-  
dent en bile noire , aux fous mélancoliques , & à ceux  
dont les nerfs font paralytiques dans quelque partie du  
corps. Je fai encore par expérience que les purgatifs  
violens foulagent dans les douleurs qui *se* font sen-  
tir à l'os ifCluon, & au coxis, & qui s’étendent quele  
quefois sisr les cuisses ; en procurant fept ou huit sel-  
les promptes , ils dissipent le poids des humeurs bi-  
lietsses, & mal cuites, ce en quoi consistoit la caufe de  
la maladie.

Les personnes d’une constitution robuste, qui habitent  
les pays les plus Septentrionaux, & qui vivent d’ali-  
mens grossiers , & de digestion difficile, pourront pren-  
dre un purgatif violent , lorsqu’ils auront besisin d’ê-  
tre purgés ; mais il faut qu’il sent en petite dofe, en  
poudre mêlé avec des Eels, comme lacrême de tartre  
ou le tartre vitriolé, avec une addition de quelques  
grains d’antimoine diaphorétlque ; ou mettez en for-  
me de pilules l’extrait d’hellébore noir, les trochisques  
d’Alandal, la sicammonée, la résine de jalap, ou d’au-  
tres siubstances de la même nature , & ajoutez y quele  
que choEe propre à en calmer , ou à en corriger la qua-  
lité virulente , comme le cinabre, le vitriol de Mars ,  
le castor, le safran, le fel d’ambre, l’ambre, & la myr-  
rhe ; ajoutez de plus une *dose* Convenable de l’extrait  
panchirnagogue de Crolliusqui contient des purgatifs  
assez aCres , & vous aurez des pilules qui remplirons  
Lij

*ι67* CAT

votre attente, lorsque vous vous proposerez de picot- Γ  
ter & d’irriter. Cependant un préeepte qu’on doit tou- '!  
jours avoir present, c’est que dans les cas où il est ques-  
tion de tenter une grande évacuation, il est plus àpro-  
pos de recourir aux purgatifs doux , dont on augmcn-  
tera alors la dofe, que d’ufer de purgatifs acres , yio-  
lens & virulens. HoffMAN.

Quincy donne les regles suivantes fur Puseige *des cathar-  
tiques, dans ses* leçons Pharmaceutiques.

Il est à propos de remarquer , dit-il, par rapport aux *ca-  
thartiques ,* que plus la forme fous laquelle on les don-  
ne est grossiere, plus ils Pont énergiques, & plus promp-  
tement ils font leur effet. Plus au contraire ils font  
divisés dans la préparation & reduits dans leurs par-  
ties constituantes ; plus ils ont de facilité pour fuivre  
la circulation , lorfqu’ils font admis dans le corps , &  
plus on est de tems à s’appercevoir de leur opération.  
Ainsi les émétiques , mais furtout les sialins qui font  
ceux dont on fait le plus d’ufage actuellement, extre-  
mement divisés, & réduits en parties élémentaires,  
cessent d’agir fur l’estomac, ne caustent point de vo-  
miffement , mais ste font fentir dans les intestins, &  
operent par les felles ; si l'on pouffe la division , & la  
comminution plus loin, ils passeront dans le seing , &  
prendront la qualité de diurétiques. Enfin, si l'on fuit  
ce procédé aussi loin qu’il peut aller, ils feront por-  
tés dans les plus petits vaisseaux du corps , avant  
que leur action sioit sensible , furtout s’ils sont fulphu-  
reux.

Il y a encore une autre maniere d’altérer les *catharti-  
ques* , & même tout autre médicament, c’est de les mê-  
ler avec des ingrédiens qui les empêchent d’agir si.ir  
une partie, & qui leur laissent toute leur efficacité soir  
d’autres.

Outre les *cathartiques* sillins produits par quelques pro-  
cédés de Pharmacie Chymique, nous n’en commissions  
gueres d’autres que la manne ; mais comme toute *sa*préparation Pe réduit à une simple solution dans quel-  
que véhicule aqueux , nous passerons à des chofcs plus  
difficiles , entre lesquelles la premierc qui se présente  
naturellement est le Ee!commun.

La maniere ordinaire dont il fe produit est assez connue.  
La bafe de prestque toutes les préparations médicina-  
les qu’on en fait, est un efprit que les Chymistes ob-  
tienncnt de différentes manieres : mais ce qu’il y a de  
plus important à savoir dans ces méthodes, c’est qu’il  
faut d’abord faire fécher le fel au feu , ou au soleil,  
le mêler avec trois ou quatre fois autant de fubstan-  
ces terreuses & fragiles , comme des pipes à fumer  
broyées, de la brique réduite en poudre, ou autre  
semblable ; ce qui facilitera la séparation de fes par-  
ties, & l'aidera à monter silr le feu, ce à quoi fa natu-  
re pefante le rend peu disposé, & exige ces fecours.  
Mais comme dans l’état où on l'obtient , il est trop  
corrosif pour entrer dans un remede , on l'adoucit  
avec un mélange d’efprit de vin. Ce mélange s’échauf-  
fe d’abord ,& fermente enfuite : d’où fes pointes ayant  
été brisées, & *se* trouvant enveloppées par celles de  
l’esprit , on peut s’en servir avec afi'ez de sécurité ; car  
loin de picoter trop fort les premieres voies, il ne s’y  
fait pas fentir , & il n’opere qu’après avoir sitivi le  
cours de la circulation, & qu’en qualité de diurétique.  
On peut en faire autant fur le nitre, le vitriol, & les  
autres substances salines.

On trouve chez nos Droguistes un fameux *cathartique ->*fous le nom de SH de Glauber. Lemery donne la ma-  
niere de le préparer avec le SH ammoniac , & le vi-  
triol : mais comme l’œconomie est permiste , lorEque  
la qualité du remede n’en souffre point, nos Chymif-  
tes obtiennent un esprit de sel, en ajoutant de l’huile  
de vitriol Eur du SH commun , & en distilant le tout  
enEemble : ce qui reste dissous, filtré, & évaporé *se* cryf-  
tallifie Eous la forme que nous trouvons au fel de ;  
Glauber, chez nos Droguistes. i

CAT 168

On Vient encore de tirer par évaporation , filtration , &  
crystallisation, des eaux minérales , purgatives , un  
SH qui peut servir aux mêmes besoins : ce fel a d’abord  
été appelle SH admirable , ou Eel *cathartique* amer ;  
mais la contresaction en est telle à présent , que ce  
n’est preEque autre chose qu’un Eel commun , dissous,  
& recrystallisié.

Le tartre donne un grand nombre de remedes, dont la  
nature Varie selon la diflérence des procédés. Le plus  
en tssage est la crême de tartre qui *se* fait en dissolvant  
le tartre , autant qu’il est possible dans l'eau bouillante ;  
après la filtration on l’aura telle qu’on la Vend chez les  
Droguistes.

La quantité de ces fels qui doit entrer dans une formule  
fe déterminera principalement silr la dofe que le mala-  
de en peut prendre : la manne, le selde Glauber, & le  
SH *carthartique* amer, si? dissoudront dans une grande  
quantité de liqueur, pour être donnés à plusieurs repri-  
sies, comme quand on sic purge avec les eaux minéra-  
les ordinaires ; car si on les faisioit disseudre dans une  
petite quantité de liqueur capable d’être prisie d’une  
sieule fois , & d’environ trois onces, comme les mede-  
cines ordinaires, ils fe crystallsseroient derechefdans la  
phlolc en *se* refroidifla-nt ; inconvénient qui arrive fré-  
quemment par rapport à la manne. Mais s’il nlétoit  
question que d’ajouter une dragme ou deux de ces Ecls  
avec d’autres *cathartiques,* non Feulement ils en pren-  
dront assez, mais on les en trouvera même relevés ; &  
cela sijffira pour faciliter l'action des autres ingrédiens ;  
furtout s’ils finit résineux , ou gommeux. C’est pour-  
quoi on obsierVe que les infusions communes de sené,  
de rhubarbe, & d’autres fubstances semblables non-  
seulement operent beaucoup mieux, en y ajoutant un  
peu de ces fels, mais encore que, de même que le fel fixe  
de tartre, ils en rendent les teintures beaucoup meil-  
leures.

Dans les bols , les électuaires, & fions toutes les formes  
qui demandent du tems pour les avaler, ils font très-  
défagréables ; fans compter le Volume incommode  
qu’ils forment, lorfqu’on est obligé de les donner en  
quantité fuffifante, pour produire un effet considéra-  
ble. Cependant s’il n’en falloit prendre qu’une petite  
dofe à la fois, on pourroit les ordonner dans quelque  
électuaire laxatif; mais dans ces cas on choisit entre-  
eux la crême de tartre.

La maniere la plus aVantageufe d’ordonner tous ces re-  
medes, est la forme liquide. On doit en attendre plus  
de fuccès dans une grande quantité de liqueur, qu’au-  
trement ; parce qu’on fe propofe de lever, par leur  
moyen , les obstructions qui cassent les coliques , &  
les douleurs néphrétiques ; cas dans lesquels on a  
éprouvé qu’ils agissoient d’autant plus efficacement,  
qu’ils étoient plus délayés ; fur-tout, lorsqu’il étoit  
question de porter leur action sisr des parties éloi-  
gnées , comme dans les passages des urines. Cepen-  
dant , cela n’est point stans inconvénient ; car ces sels  
simt d’une apreté si propre à exciter des nautiles, que  
les estomacs soibles ne manquent point à les rejet-  
ter.

L’aiguillon qu’ils portent avec eux , les rend extreme-  
ment propres dans les clysteres dont on attend un  
prompt effet. C’eft pourquoi l'on ordonne quelque-  
fois en pareil cas , le fucre, le fel commun , ou le sict  
gemme.

L’issage trop fréquent de ces remedes produit dans plu-  
sieurs maladies beaucoup plus de mal que de bien :  
on a observé qu’ils affectoient les glandes , qu’ils cau-  
soient une grande foif, & qu’ils produifoient quel-  
quefois les fievres les plus dangereuses ; ces fievres  
commencent avec frisson, & avec les autres fympto-  
mes .des fievres intermittentes ; mais elles *fe* termi-  
nent par les accidens les plus fâcheux : c’est pour-  
quoi il sera très-à-propos de délayer beaucoup ces fels,  
& de les ordonner dans des gruaux & du bouillon, plu-  
tôt que dans des liqueurs plus légeres.

Aces *cartharelques* fuccédent les résineux. J’entenspar

*isilrsa* CA T

*cathartiques* résineux, ceux qui ne transimettent leurs  
propriétés médicinales qu’à des liqueurs spiritueusies ,  
ou tout au moins qu’on prépare aVec ces liqueurs de  
la maniere la plus aVantageusie.

Entre les remedes de cette classe , le plus important est  
le jalap. Un examen scrupuleux de S01I tissu , & de la  
maniere d’en sser, répandra tout le jour nécessaire fur  
l’uEage & la contexture des si-ibstances qui lui fiant  
analogues, comme le turbith, les hermodactes & au-  
tres.

Le jalap le plus noir, le plus fragile , le plus pestant & le  
plus luisant, est le plus abondant en résine ; il faut  
donc lui donner la préférence dans le procédé fuleant,  
qui consiste à faire insufer une ltVre de fa racine dans  
trois lÏVres dseEprit de νΐη pendant un jour ou deux ,  
dans un Vaisseau bien fermé; on ôtera enfuite cet est  
prit, & on en remettra d’autre , jufqu’à ce qu’il ne  
prenne plus de teinture. On mêlera ensifite tous ces  
eEprits, & on les fera exhaler, jufqu’à ce qu’il n’en  
reste que la quatrieme partie ; alors on *versera* dessus  
un peu d’eau commune. Celafast, la résine sie précspi-  
tera au fond.

Les aVantages de cette préparation consistent à dimi-  
nuer le Volume de la dose; car quelques grains de ja-  
lap préparé de cette maniere, font autant d’effet qu’u-  
ne quantité considérable de la racine même. Clest ce  
qui donne la facilité aux Empiriques d’en faire leurs  
dragées, & autres pilules sucrées ; car la quantité de  
jalap qui y entre suffit pour purger la plupart de ceux  
qui en font ufage, & qui font ordinairement de jeunes  
ensans, & ne sifffit pas pour altérer l’odeur, le gout, &  
même la couleur du silcre.

Quant à Ees désaVantages, un des plus grands , c’est d’un  
autre côté la facilité que nos Droguistes , & nos Chy-  
mistes ont d’altérer les fubstances résineufes les plus  
précieuses.

La maniere la plus ordinaire d’altérer la résine de jalap ,  
c’est d’y mêler le plus de résine noire que l’on peut,  
fans risquer de *se* faire découVrir à la» Vue. Je me fuis  
laissé dire qu’il arrÎVoit assez ordinairement de mettre  
deux parties de résine noire fur une de jalap. Mais  
lorsqu’on a quelque raifon de foupqonner cette four-  
berie, on s’en assurera en la faisant infuser de nou-  
veau dans de l’esprit rectifié : cet esprit fe chargera  
de la Vraie résine de jalap , & ne touchera point à  
l’autre.

J’apprens qu’on Vend encore un extrait sort de décoction  
de dreche mêlée aVecla gomme gutte, pour de la résine  
de jalap : mais on distinguera aisiément l'un de l'autre  
par le moyen de l'eau; car cet extrait s’y dissout, au  
lieu que la Vraie résine de jalap ne s’y dissout point. Il  
y a cependant des résines que l’efprit de νΐη feul peut  
dissoudre, comme la résine de gayac , & aVec lef-  
quelles on peut adultérer la résine de jalap, & les au-  
tres résines *cathartiques,* sans qu’il foit possible de s’en  
apperceVoir par les moyens que nous Venons d’indi-  
quer : mais ces résines siont pour la plupart trop che-  
res, pour qu’on s’en *serve* à adultérer les autres : si tou-  
tefûis on aVoit quelque sioupçon que cela eût été fait ;  
onn’auroit qu’à confulter le gout, pour s’en apperce-  
voir. La résine de gayac, par exemple, ainsi que tou-  
tes les autres, produit une chaleur au palais , ou cause  
une fenfation particuliere à la matiere d’où elle a été  
extraite, qui la distinguent du Vrai jalap. Mais les  
Droguistes ne s’en tiennent pas à cette fripponnerie ;  
lorsqu’ils ont fait la Vraie résine, ils font sécher le resi  
te, ou les feces de la teinture , le mettent en poudre ,  
le mêlent de rechef aVec un peu de racine fraîche, &  
le Vendent pour la Vraie poudre de jalap , d’où il re-  
fulte que les inconVéniens de cette préparation des  
fubstances résineuses &purgatÎVes, ne font pas contre-  
balancés par les aVantages qui en résultent ; car on sisit  
par l'expérience journaliere, que les *cathartiques* de  
cette efpece s’attachent aux membranes , & aux fibres  
de l’estomac & des intestins , occasionnent des nau-  
sées , des tranchées, & quelquefois même des conyule

C A T 170

fions ; c’est par cette raifon que dans les formules on  
ordonne en même - tems une addition de sucre , de  
fel de tartre, ou de quelqu’autre fubstance femblable,  
pour préVenir l’adhésion des résines.

Lorfque les parties résineuses des *cathartiques* siont prsses  
aVec des liqueurs spiritueules , & données en teinture  
fins précipitation, comme dans l’élixir de salut, la tein-  
ture Eacrée, la teinture de rhubarbe & autres , elles font  
moins siijettes à produire ces effets ineommodes ; elles  
simt assez délayées & séparées les unes des autres, pour  
ne casser en pafsant qu’une irritation modérée. Elles  
ont d’ailleurs tous les aVantages dont nous aVons fait  
mention, à propos de la comminution réitérée des fiels  
purgatifs ; c’est-à-dire, d’entrer plus profondément  
dans les humeurs , & de produire des effets impor-  
tans qui demandoient plus que leur action dans les  
premiers passages. Ainsi , de la même maniere qu’on  
a changé un, *cathartique* fallu en un diurétique , on  
changera un *cathartique* résineux en un sildorifique.  
Par la comminution , on a rendu le *cathartique* sialin  
propre par sion poids à paffer par les urines : par la  
comminution, on rendra un *cathartique* résineux, pro-  
pre par *sa* Volatilité à s’exhaler par les sécrétions les  
plus éloignées , & à passer en grande partie par les po-  
res de la peau. Clest donc à l’effet que l’on feproposie  
de produire aVec une résine, à déterminer la maniere  
de la préparer. Lorsique les premieres Voies Veulent  
être nettoyées, & que pour cela il n’est question que  
de les mettre dans une agitation extraordinaire, plus  
les *cathartiques* résineux feront grossiers , moins ils sie-  
ront dlVisiés , plus sûrement ils opéreront l’effet qu’on  
en attend. Mais si le siége de la maladie est plus éloi-  
gné , & que l'on ait besioin d’un remede qui consierVe  
sion efficacité plus long-tems, il faudra recourir aux  
Véhicules fpiritueux, & aux préparations qui délaye-  
ront & dÎViferont la résine dans fes parties consti-  
tuantes.

Ce qu’il y a de plus important à obserVer dans la pratique  
par rapport aux *cathartiques* résineux en teinture, c’est  
qu’il ne faut les ordonner si. us cette forme qu’aux per-  
sonnes qui pourront supporter la force du Véhicule,  
qu’il ne faut point alors afloiblir aVec quelque chofe  
d’aqueux, à moins que ce ne sent un moment aVant de  
le donner ; parce que les particules qui font la Vertu du  
remede fe précipiteront, & leront perdues en demeu-  
rant au fond , ou ne feront point assez diVisées en par-  
Venant à l’estomac ; ce qui donnera lieu à tous les in-  
conVeniens que nous aVons attribués aux résines grosi-  
sierement préparées.

Quant à la méthode ordinaire de donner les substances  
résinetsses aVec le stel de tartre , le siJCre, ou autre cho-  
ste d’un tissu fragile , & propre à tenir leurs parties fé-  
parées & diVisées , elle nous conduit naturellement à  
examiner ces drogues aVant que leur résine foit extrai-  
te, & à les considérer aVec les autres principes qui fe  
trotiVent naturellement réunis en elle.

Il paroît par les expériences que M. Bolduc a fait fur  
le jalap, qu’après que l'efprit s’est chargé de fes parties  
résineufes, on en obtient aVec l’eau un extrait qui *so*trouVe purgatif, mais dans un dégré inférieur au jalap,  
quoiqu’il lui reste encore assez d’efficacité pour opérer  
par les urines.

Ce qui prouVe que cette drogue contient, outre *sa* résine,  
un fel terreux; & qu’en modifiant ou corrigeant cette  
résine aVec le fucre , le tartre , ou autre chose pareille,  
ce n’est que remettre le jalap autant qu’il est possible  
dans l'état où la nature nous l’a donné. M. Bolduc dit  
qu’une longue expérience l'a conVaincu, que la racine  
même purge mieux qu’aucune de fes préparations.  
Quoiqu’il en foit, nouspouVons conclurre aVec quel-  
que certitude de tout ce que nous aVons dit jusiqu’à pré-  
fient, que les parties résineufes Operent aVec le plus de  
Eorce & d’âpreté, & consomment la plus grande partie  
de leur action dans les premieres Voies & dans les pas-  
sages les plus larges ; & que les parties salines & les plus  
terreuEes qui ne lu dissolvent que dans des Véhicules

ι7ΐ CAT

aqueux , ne produisent dans les entrailles qu’une lége-  
re irritation , mais pénetrent fort aVant dans la consti-  
tution aVant que leur énergie foit éteinte ; ce qui suffit  
pour nous diriger dans la préparation de cette drogue ,  
& pour nous indiquer les cas où il est à propos de la  
donner en teinture aVec l'efprit de νΐη , en infusion  
aVec l'eau, en résine ou en fubstance. On n’a qu’à con-  
sidérer l'effet que l'on Veut produire, si on l'attend fort  
oufoible, fur les premieres Voies ou silr des passages  
plus éloignés.

Voilà des reglcs qu’on n’a qu’à appliquer à tous les au-  
tres *cathartiques* de la même nature & du même tissu.  
Mais il faut obserVer , par rapport à la racine même  
de la rhubarbe fans aucune préparation, que celle qui  
est luisante , légere , la plus odoriférante & la plus en-  
tiere, contient moins de foufre ou de résine , relatÎVe-  
ment à fa partie faline & terreuse, que celle qui est pe-  
fante, ténace & fétide ; aussi trouVons-nous qu’elle  
opere plus doucement, qu’elle est plus agréable à l’ef-  
tomac , & qu’elle produit plus fûrement les effets qu’on  
en attend en qualité d’astringent, de diurétique ou  
d’altérant. Quant à la derniere, elle excite des nau-  
fées plus fortes, elle fatigue l'estomac, & purge plus  
fortement les premieres Voies : mais cette différence est  
encore plus remarquable dans fes préparations , foit  
teinture , soit infusion. L’infusicnqui fe charge prin-  
cipalement de fes particules terreufes & salines, opere  
plus doucement, & donne des natssées & des tranchées  
moins fortes que la teinture, ainsique chacun peut s’en  
assurer, en comparant les effets de l’une & de l’autre  
dans une formule ordinaire. La teinture qui s’en fait  
& fe Vend chez nos Apothicaires, fe tire par le moyen  
d’une liqueur spirituesse.

Après aVoir observé de quelques résines, que plus les li-  
queurs dans lesquelles elles ont été dssoutes sont spiri-  
tueuses, plus leur action est douce & modérée dans les  
premieres Voies , mais énergique & forte fur les par-  
ties les plus éloignées , il est à propos de dire, que les  
substances qu’on désigne communément par cette dé-  
nomination , different entre elles par le dégré de sijb-  
tilité; ensiorte que , quoiqu’on puisse les dissoudre tou-  
tes dans l’esprit de νΐη , il y en a cependant d’un tissu  
si grossier, ou dont les parties constituantes font si inti-  
mement embarrassées dans je ne siai quoi de ténace &  
de Visqueux, qu’il n’est pas possible, en les dissoluant,  
de les diVisier & de les atténuer autant que d’autres :  
ainsi , les plus subtiles & les plus pures fiant sieulcs ca-  
pables du premier des effets mentionnés ci-dessus, &  
les plus grossieres du second. Cette différence est re-  
marquable , & dans les substances mêmes & dans leur  
teinture. Les teintures brillantes & transtparentes tirées  
de substances dures & fragiles, produifent le premier  
effet : les teintures épaisses, troubles & communément  
fétides,tirées dematieres gluantes & VÎsqueufes ,pro-  
duifent le fecond. Le tissu du jalap & de la rhubarbe,  
ainsi que la consistance de leur distérente teinture, justi-  
fient cette distinction.

Ceci nous conduit à une classe de simples qui n’est pas  
proprement du genre des résines ou des sols, mais dans  
laquelle ces deux principes femblent si parfaitement  
unis, qu’il n’est pas possible de les séparer purs par  
quelque menstrue que ce foit ; essbrte qu’il s’agit au  
contraire de les retenir unis , & de rejetter feulement  
les parties grossieres & les feces inutiles. On donne  
communément à ces substances le nom de gommes ou  
de stucs épaissis.

La gomme gutte est le plus important des *cathartiques* de  
cette espece. L’Auteur que j’ai cité ci-dessus , a fait  
plusieurs expériences qui tendent à protiVer principa-  
îement que cette gomme ne fe dissout pas précisément  
dans l’eau , mais qu’elle s’y transforme en une efpece  
de fubstance laiteuse ; que l’esprit de νΐη en prend les  
parties les plus résineisses ; que cette teinture opere  
plus fortement que la gomme gutte même,& que ce qui  
reste après qu’on a tiré cette teinture , donne quelque  
chofe de falin à l’eau, qui réduit en extrait par l'éva-

CAP I72

poration , ne purge que peu ou point du tout par les  
felles , mais est diurétique. C’est donc au but qu’on fe  
propose d’atteindre, à marquer la préparation de cette  
drogue, quoiqu’à dire Vrai on s’en sert rarement à au-  
tre choEe qu’à la composition des pilules qui portent  
fon nom dans la Pharmacopée nouVelle du Collége de  
Londres ; à moins qu’on ne l'ordonne sieule diVisée  
aVec le sel de tartre, & cOrrigée aVec une petite quan-  
tité de quelqu’une des huiles essentielles , aromatiques  
ou carminatÎVes. Mais S011 âpreté incommode , &sa  
force exceisiVe fait qu’on ne l'ordonne qu’à des cons-  
titutions robustes , & dans des maladies opiniâtres.

Il en est de même de la fcammonée : l’eau la transforme-  
ra en un fluide laiteux, & l'esprit de νΐη en prendra la  
plus grande partie. Cctte partie dont l'efprit de νΐη *se*fera chargé, précipitée derechef aVec l'eau comme la  
résine de jalap , formera ce que nos Droguistes appel-  
lent la résine de fcammonée. Cette résine peut s’adul-  
térer des mêmes manieres que la résine de jalap, &  
l'adultération *se* découVrir par les mêmes moyens. On  
peut encore appliquer à l'une ce que nous aVons dit de  
la forme & de l’action de l'autre : mais la sicammonée  
a quelque chose de si adhérent , qu’il n’est pas possible  
de la réduire en poudre fans frotter le mortier aVec un  
pcu d’huile , & fans continuer ainsi jusqu’à ee qu’elle  
cesse de s’attacher. C’est apparemment à cette pro-  
priété qu’il faut rapporter la foree de fon action , com-  
me nous avons fait à propos des fubstances qui lui font  
analogues.

L’aloès ayant les mêmes propriétés que la fcammonée,’  
doit être mis dans la même Classe, exiger la même  
préparation,& aVoir les mêmes usages. Llespece la plus  
grossiere qu’on appelle communément aloès hépatique  
ou aloès des Barbades, est plusgommeufe , très-fétide  
& fort glutineufe ; ce qui la rend mal-faifante à l'esto-  
mac, & ce qui donne lieu à la Violence de fon action  
& aux tranchées qu’elle excite. Mais l’aloès sclccotrin,  
qui est plus cassant, plus fin, plus doux, & qui *se* dif-  
sout plus aistynent dans l’esprit de νΐη , opere plus dou-  
cernent fur les premiers passages , fuit plus facile-  
ment le cours de la circulation, & trarssmet fon action  
plus loin.

En Voilà suffisamment, à ce que je crois, star la diVisiom  
des simples en général en résineux & sial ins , siur la ma-  
niere de les préparer , & siur les aVantages ou les désa-  
Vantages qu’on en doit attendre ou craindre dans l'usa-  
ge. Quant à ceux qui siont résineux & sialins, dont les  
principes ne *se* séparent pas aisément, qui ne produi-  
sient pas le même effet , lorsique leurs principes font  
séparés, que quand ils siont unis, & qui demandent  
quelque préparation pour en enleVer les parties grose  
sieres & inutiles ; il siemble que ce qulon a de mieux à  
faire, c’est de les dissoudre , & d’en faire des extraits  
aVec des Véhicules fpiritueux & aqueux , & de mêler  
ensuite ces extraits les uns aVec les autres ; car par ce  
moyen , non-feulement on conEerVera les Vertus mé-  
dicinales du tout; mais comme les parties salinesfont  
peut être ce qu’il y a de plus propre pour tempérer  
l’action des résineuses, on aura en même-tems le cor-  
rectif le meilleur & le plus naturel que ces fubstances  
puissent receVoir.

Il paroît par ce que Μ. Bclduc dit de la coloquinte , qui  
est un des principaux ingrédiens de la plupart des pré-  
parations *cathartiques* officinales , qu’elle contient un  
stel piquant enVeloppé dans quelques particules résineu-  
fes ou gommetsses ; & il estprouVé par les expérien-  
ces qu’il a faites Eur les extraits de coloquinte par des  
liqueurs spiritueuses & aquetsses , que les extraits fa-  
lins operent aVec plus de Violence que les résineux,  
comme nous l’aVons déja obEerVé de la plupart des  
simples purgatisis. Mais les particules salines de cette  
drogue paroissent aVoir quelque choEe de plus piquant  
& de plus Eubtil qu’à l’ordinaire ; car si on Vient à les  
séparer, il leur reste encore assez d’efficacité pour se  
faire sentir aussi-tôt qu’elles font dans le corps : il n’en  
est pas d’elles, ainsi que des particules salines des au-

173 CAT

- tres *cathartiques*, elles agissent sur les premieres voies,  
conservent leur force dans le cours de la circulation, *8e*deviennent diurétiques.

Mais malgré la fubtilité ou Volatilité de ce fel , & l’amer-  
tume excessiVe de la coloquinte , cependant il ne s’éle-  
ve rien de purgatif ou d’amer dans le chapiteau de  
l’alembic ; enforte qu’il doit s’être glissé quelque cr-  
reur dans les expériences que M. Bolduc produit pour  
prouVer le contraire.

La Violence de cette drogue , & les tranchées qu’elle  
cause lorfqillon la prend feule, a donné lieu à plusieurs  
recherches si.lr la maniere d’en modérer la foree : mais  
les trochssques d’Alandal sont la feule préparation qui  
ait lieu dans notre pratique. La coloquinte est chargée  
dans les trOchssques d’Alandal d’une gomme mucila-  
gineuse qui aflbiblit sim action fur les tuniques des  
vaisseaux : cependant on fait si peu de cas de ce remede,  
qu’on l’ordonne assez rarement ; enforte que dans la  
plupart des compositions officinales où l'on fait entrer  
cette drogue, c’est telle que la nature l’a produit. On  
ne prend que sa pulpe, dans la fuppoÎItion que c’est  
dans cette partie feule que réside toute fa faculté pur-  
gative. Il y en a cependant qui prétendent que sa grai-  
ne purge aussi , & qu’elle contient une plus grande  
quantité d’huile que la pulpe; ce qui corrige les par-  
ties falines , & rend leur action plus douce. Quoiqu’il  
en foit, il est fort ordinaire de trouver des personnes  
qui dans leur pratique ne fe font aucun ferupule d’u-  
fer de la pulpe, & de la graine ensemble , & même de  
fubstituer l'une à l’autre, quelque ce dernier cas foit  
plus rare.

L'agaric parOÎt être du même tissu que la coloquinte, &  
contenir aussi quelque portion d’un Eel stimulant, em -  
barrassée dans une substance spongieuse, gommeufe  
ou Visqueufe , mais en moindre quantité que la colo-  
quinte ; enforte que tout sim effet se réduit à charger &  
à incommoder l’estomac. On trouve dans les Phar-  
macopées Officinales, & même dans celle du Collége  
de Londres, des formules de pilules & de trochilques  
dont il est la bafe , & auxquels il donne nom : mais on  
sait point assez de cas, foit pour en aVoir, foit pour n’en  
en demander.

Le catapucia & l’elaterium contiennent un fel très-causti-  
quc & très-piquant, qui en rend les effets extremement  
dangereux; enEorte que ces drogues ne *se* trpuVent  
gueres qu’entre les mains des Empiriques, & ne s’em-  
ployent que dans des cas très-dangereux, & que dans  
des maladies très-opiniâtres. L’euphorbe qui surpasse le  
catapucia& l’élaterium dans les mêmes qualités, ne  
s’emploie plus pour l'intérieur.

Les myrobolans qui entrent dans cette division , & qui  
semblent devoir leurs propriétés medicinales à quel-  
que portion de principe salin , ainsi que les tamarins,  
la casse, & autres substances semblables, ne font pas  
assez énergiques, pour être employés dans des occa-  
sions importantes; ce ne siont que des troupes auxiliai-  
rcs qu’on allie aVec des *cathartiques* puissans , ex-  
cepté dans les cas où il n’est besoin que de lénitifs or-  
dinaires.

L’hellébore noir donne , selon les expériences de M.  
Boldue,une grande quantité d’extrait salin aVec de  
l’eau , & il n’est que diuretique. *Avec* un menstrue spi-  
ritueux, il donne quelque chosie de résineux, & il pa-  
roît *cathartique.* Ce qui ρτουνε suffisamment que c’est  
à l'effet, qu’on *se* prepoEe d’en obtenir, à en fixer la  
préparation : si l'on a besioin d’un désobstruant & d’un  
remede qui porte fon action au-delà des premieres  
Voies, il faut l’expofer.àun menstrue qui ne manquera  
pas deste charger de Ees parties salines. Mais un esprit  
de νΐη rectifié seroit trop fort pour cet effet ; il faut  
choisir quelque chose de plus doux, comme un νΐη  
sort, ou un efprit foible qui unira les parties salines  
aux résineufes. Pour un extrait, ce qu’on a de mieux à  
faire, c’est de réitérer le procédé qu’on a décrit ci-dese  
Eus avec l’efprit de Vin & l’eau, & de mêler enfuite le  
tout ; pour la teinture, ce melange dcVÎendroit trou-

CAT 174

ble, & précipiteroit; il fera donc à propos de choisis  
un menstrue moyen entre ces extremes;& ce menstrue  
agira beaucoup mieux fur cette drogue.

Quant à ce qui concerne l'introduction de ces substances  
dans une formule, il n’y a aucune difficulté; on les  
trouVera préparées chez les Apothicaires , fous toutes  
les formes propres pour en faire des *carthartiques :*la feule chose qui reste à faire, c’est de marquer la  
dofe que la maladie exige, & que la constitution du  
malade peut fupporter.

Les *cathartiques* Violens feront beaucoup mieux en pilu-  
les , que fous toute autre forme : on dérobera de cette  
maniere au malade leur gout & leur odeur defagréa-  
bles , & on lui épargnera les nausées qu’ils lui caufe-  
roient: d’ailleurs , Venant àfe développer dans l’esto-  
mac peu-à-peu, il y *a* moins à craindre qu’ils ne foient  
rejettés par le Vomissement. Il y en a quelques-uns  
qu’on ordonne aVec assez de succès en teinture, corn-  
me nous llavons cbserVé ci-destus, à l’occasion des  
ingrédiens qui entrent dans PéliNir de salut, dans l'éli-  
xir de propriété , dans la teinture facrée, & autres:  
mais il est plus conVenable d’ordonner en infusion tous  
les *carthartiques* d’un tissu lâche, & dont la dofe en  
fubstanee excede le Volume ordinaire d’un bol, com-  
me les fleurs, les herbes , & quelques racines; c’est  
ainsi qu’il en est des infusions ordinaires de sené & de  
rhubarbe; & entre ces infusions il y en a qui font assez  
fortes, pour qu’on en puisse faire , par l'ébullition , &  
aVec une quantité conVenable de fucre, un sirop, fans  
excéder la mesiare d’une dofe , comme le sirop de chi-  
corée aVee la rhubarbe, le sirop de rhubarbe simple, &  
autres: mais on fait peu de cas de ces préparations ; &  
on ne les ordonne guercs qu’aux enfans, que leur dou-  
ceur engage à les prendre. On compose encore quel-  
ques sirops *cathartiques* aVec les sucs exprimés des subs-  
tances de cette classe, comme le sirop de nerprun & le  
sirop de rosies de Damas ; mais de tous ces sirops, il n’y  
a que ces deux qui foient estimés.

Il y a quelques électuaires officinaux, dont les substances  
de cette classe font la baEe : mais ils sont si amers , &  
ils excitênt de si grandes nausées, qu’il n’est gueres  
possible de les prendre Eous cette forme, ou d’en déter-  
miner exactement la dofe; enforte qu’on *se* hafarde ra-  
rementde les ordonner, sur-tout ceux que l'on regarde  
comme les plus énergiques. Quant aux compositions  
lénitÎVes , comme il importe peu d’en fixer scrupuleu-  
sement la dofe, il y a peu de danger de les ordonner  
sous cette sonne, qu’on peut choisir en toute assurance,  
lorsique la quantité de la dosie n’excede pas celle d’un  
bol.

Il y a dans la même classe quelques poudres officinales  
composées; mais comme elles siont sujettes à perdre  
beaucoup de leur Vertu , & qu’elles siont d’ailleurs in-  
commodes dans hissage , il y en a peu dent on fafle  
quelque cas. Comme en potion elles Eont extreme-  
ment desagréables à la Vue & au gout, & que le *vo-  
lume* en est trop gros en bol, pour les prendre tour  
d’un coup, à moins qu’elles ne soient d’une eEpece fin-  
guliere, comme la poudre cornachine, ou la poudre  
, de la Comtesse de W arvick, ou on ne les ordonne  
point, ου on les ordonne autrement. D’ailleurs, leurs  
ingrédiens purgatifs étant résineux, ils font S11 jets à *se*mettre en masse qu’il est difficile de délayer dans un  
Vehiculc aqueux, & que l’estomac auroit de la peine  
à distoudre. C’est une rasson de plus, pour ne pas don-  
ner en potion même la poudre Cornachine, ou la  
poudre de la Comtesse de WarVÎck. Il faut donc ex-  
traire les résines par la teinture aVec un menstrue fort,  
& les précipiter aVec l'eau. Il est extremement facile  
de les fophistiquer. Si l’on ne dInsse point par l’inter-  
position de quelqu’autre corps les particules des subf-  
tances purgatÎVes résineuses, elles s’attacheront for-  
tement aux intestins, & catsseront des tranchées Vio-  
lentes. LleEprit de νΐη étant très-propre à se charger de  
ce qu’elles ont de plus pur & de plus subtil, on s’en  
servira pour en obtenir la teinture, si la foree de ce

*Tyj* CAT

vchicule d'est pas insupportable au malade. LorEque  
les principes résineux & sidins scmt unis, on en aura les  
propriétés dans un extrait fait avec un menstrue spiri-  
tueux & aqueux,beaucoup plus parfaitement que fous  
toute autre forme. C’est en pilules qu’il faut ordonner  
les *cathartiques* violens. QUINCY. *Praelectiones Phar-  
mac. sect.* 3. et 4.

Quant à l’ufage des purgatifs dans les maladies aiguës ,  
ç’a été le sistet d’une dispute importante entre les Mé-  
decins, dans laquelle il étoit question de stavoir si Pu-  
fage en étoit falutaire ou non: ceux qui prétendoient  
qu’ils étoient dangereux, se laissoient effrayer par le  
danger chimérique que les humeurs ne fussent attirées ,  
pour m’exprimer comme eux, de la circonférence au  
centre du corps; ce à quoi ils ajoutaient que la purga-  
tion diminuoit la tranfpiration , par où ils imaginoient  
que la matiere morbifique devoir être emportée. Que  
la tranfpiration foit diminuée par l'action d’un purga-  
tif violent, c’est un fait confirmé par quelques pafsa-  
ges de Santorius , qu’il est d’autant moins à propos  
d’examiner, qu’il importe très-peu que la tranfpira-  
tion l'oit diminuée, ou non, ou que les humeurs foient  
à la circonférence ou au centre, pourvu que la purga-  
tion contribue à la cure de la maladie, plus efficace-  
ment qu’aucune autre évacuation. Une chofe qui m’a  
furpris, c’est de rencontrer des raisonnemens contrai-  
res dans la bouche de certaines gens qui *se* vantoient  
d’avoir lu Sydenham, & qui en faisoient grand cas.  
Quant à moi, je ne vois point quel profit ils avoient  
tiré de leur lecture.

Quiconque *se* donnera la peine de parcourir les Ecrits  
des Medecins, depuis Hipppocrate jufqu’aujourd’hui,  
& d’examiner les cas dans lefiquels les maladies aiguës  
fe siDnt terminées d’dle.s-mêmes,trouvera que la plupart  
d’entr’elles ont été emportées par des selles copieuses,  
& que de toutes les évacuations critiques, il n’y en a  
peut-être aucune qui foit plus fréquente, si ce n’est  
les fueurs. D’où l'on peut inférer que, quand les fa-  
cultés vitales n’ont pas la force defoulagerle malade,  
en lui procurant une diarrhée critique, c’est y fuppléer,  
& produire un effet falutaire, que de lui en donner une  
artificielle.

Le Docteur Freind dit dans fon septieme Commentaire  
fur les Epidémiques d’Hippocrate, que la doctrine de  
la purgation dans les fievres, est si abstraite & embar-  
rassée de tant de difficultés, qu’il n’osie prefcrire des  
regles en pareil cas. Je crois toutefois que le grand nom-  
bre des Medecins sera d’accord aVec moi sur la regie  
sclivante, c’est qu’il est à propos de purger, foit forte-  
ment, sioit légérement, dans les fleVres qui sontépidé-  
miques & fréquentes dans notre climat, pourvu que les  
éVacuations du Ventre foient arrêtées, & que la saignée  
ait précédé ; car il n’y a rien sim quoi Hippocrate &  
Sydenham insistent plus fortement que fur la nécessité  
de siligner, aVant de donner un *cathartique* ou un émé-  
tique.

J’aVoue qu’il faut s’en rapporter entierement à la pruden-  
ce du Medecin fur l’ufage des *cathartiques* dans les fie-  
vres ; car dans ce cas le *cathartique* est comme un pin-  
ceau qui produit entre les mains d’un habile homme ,  
des ouVrages qui égalent presque en perfection ceux  
de la nature , mais qui dirigé par une main mal-à-  
droite, fait d’autant plus mal qu’il s’efforce plus de  
corriger.

On donne les purgatifs dans les fleVres, foit à grande do-  
Ee, pour les étouffer tout d’tm coup lorsqu’elles com-  
mencent, & les emporter entierement par lléVacuation  
que le *cathartique* produit, soit à petite dose, en or-  
donnant, par exemple, la quatrieme partie de la quan-  
tité ordinaire du purgatif, pour calmer l'agitation ,  
tempérer les fymptomes, tenir les premieres Voies li-  
bres, relâcher les solides & faciliter les éruptions cuta-  
nées; effet qu’il produit assez fréquemment; mais dans  
l’un & l'autre cas, il ne saut faire ufage que des *ca-  
thartiques* lénitifs : les drastiques, loin de répondre à  
l’attente du Medecin, feroient un mal infini au mala-

CAT 176

de. La pratique que Sydenham a fuÎVie & qu’il recom-  
mande dans le *Schedula Monitoria*, démontre Peffica-  
cité des *cathartiques* donnés à grande dofe , dans la cu-  
re de la fieVre qu’il décrit dans cet endroit, & il paroît  
sie repentir d’en aVoir négligé l'tssage dans les autres fie-  
Vres. Mais afin qu’on en puisse juger aVec plus de con-  
noissance de cause, je décrirai la fleVre dont il étoit  
question, & j’exposerai la maniere dont il la traita  
aVec le si.lccès qu’elle eut.

Selon les observations les plus exactes & l’examen le plus  
*séverc* que j’aie pu faire, cette fleVre étoit accompa-  
gnée des fymptomes sitiVans; le froid & le chaud se  
fuccédoient par intervalle ; il y aVoit assez communé-  
mcnt douleur à la tête & aux membres ; le pouls étoit  
à peu près tel que dans l’état de fanté; le fang que l'on  
tiroit ressembloit assez à celui des pleurétiques. Il y  
aVoit généralement une toux aVec les autres l'ympto-  
mes concomitans d’une péripneumonie légere ; cette  
toux cessent plus ou moins promptement, sillon que  
l'on étoit plus ou moins éloigné de l'hiVer ; dans le  
commencement de la maladie le malade aVoit une dou-  
leur au cou & à la gorge, mais moins Violente que cel-  
le qui *se* fait fentir dans l’efquinancie; quoique la fie-  
Vre fut continue, elle augmentoit quelquefois fur le  
soir, comme si elle eût été double tierce ou quotidien-  
ne ; il étoit dangereux de demeurer toujours dans le  
lit, même fans y être bien couVert, car la fieVre sie por-  
toit alors à la tête, & cet accident étoit sitivi de phréné-  
fie. Mais à parler Vrai, il paroît qu’il y aVoit dans cet-  
te fleVre une si grande disposition à la phrénésie, que  
le malade en étoit subitement attaqué sans qu’on y eût  
donné lieu : mais cette phrénésie n’étoit pas si Violente  
qu’elle l’est dans la petite Vérole & dans les autres fie-  
Vres. Le délire étoit plus tranquile que furieux, &  
dans cet état les malades parlaient par intervalle. Un  
ufage peu raisonné de cordiaux, accompagné d’un ré-  
gime chaud , caissoit fréquemment des éruptions pé-  
téchiales ; les jeunes perfonnes d’un tempérament  
chaud étoient attaquées d’exanthemes pourpreux , si-  
gnes certains d’une inflammation considérable , tant  
dans cette maladie que dans toutes les autres maladies  
aiguës; on donne quelquefois à ces exanthemesle nom  
d’éruption miliaire; quelquefois ils couvrent toute la  
siurface du corps, on diroit que ce sont des taches de  
rougeole, ils sont seulement plus rouges, & lorfqu’ils  
difparoissent, ils ne laissent aucunes écailles comme  
dans la rougeole ; quoique ces éruptions Viennent quel-  
quefois d’elles-mêmes, elles simt plus fréquemment  
causées par la chaleur du lit & par les cordiaux. La  
langue étOit tantôt humide & tantôt feche, felon le  
régime qu’on aVoit tenu jusqu’alors; quand elle étoit  
feche, elle étoit brune dans le milieu & blanche par  
les bords ; quand elle étoit humide, elle étoit blanche  
partout & chargée. La qualité de la sueur dépendoit  
aussi du régime; si le régime étoit excessiVement chaud,  
la siueur étoit pour ainsi dire Visqueusie , surtout à la tê-  
te; elle étoit abondante & générale ; cependant elle  
n’apportoit aucun soulagement ; d’où 11 s’ensuit qu’el-  
le étoit symptomatique & non critique. Si l'on *se pro-  
posait dans* le commencement de la maladie de procu-  
rer la siaeur par des remedes, il se fassoit ordinaire-  
ment une transmigration de la matiere morbifique, &  
elle étoit portée à la tête ou du moins sim quelque  
membre.

Lorsque le mal s’étoit emparé de la tête & qu’iI y aVoit  
phrénésie, alors les symptomes fiéVreux disparoissoienu  
le pouls étoit seulement tantôt fréquent & tantôt lent,  
dans les cas où les efprits aVoient été extremement dé-  
rangés par la mauVaife méthode qu’on aVoit fuiVÎe , &  
par les remedes mal-à-propos ordonnés, le pouls de-  
Venoit inégal, les tendons tressailloient & la mort s’en-  
fuÎVoit promptement.

Pour guérir cette maladie, je commençai par faire tirer  
du bras dix onces de fang; & quoique dans cette fievre  
le simg parût ordinairement pleurétique , cependant  
la Eaignée réitérée n’étoit pas salutaire. Si l’on conjec-  
ture

177 CAT

ture à la difficulté de respirer, à une violente douleur  
de tête que le malade ressentira en toussant, & à d’au-  
tres Iymptomes de cette nature ; que la maladie tende  
à une fausse péripneumonie , on en reviendra à la fai-  
gnée & à la purgation , comme nous Pavons fait en-  
tendre ailleurs, jufqu’à ce que les fymptomes difpa-  
roissent entierement. Je fis appliquer fur le foir une  
ventouse entre les épaules, & j’ordonnai pour le ma-  
tin le *cathartique* lénitifsuivant.

Prenez *de tamarins , demi-once,  
de feuilles deféné, deux dragmes s  
de rhubarbe, une dragme et demie ,  
une quantité suffisante d’eau de fontaine, pour  
avoir trois onces de liqueur après P ébullition.*

Passez la liqueur, & faites-y dissoudre »

\*

*de la manne, Oui*

*j a c ί -r j r* 1 *de chaque une once.  
duJuropJoluttJ de roses,* J 2

Mêlez le tout, & saites-en une potion que le malade  
prendra de grand matin.

Je réitérai ce purgatif trois fois , laissant un jour d’in-  
tervalle entre chaque fois, & faisant prendre ensuite le  
narcotique fuivant ou un autre femblable , lorfque le  
malade étoit fur le point de fe mettre au lit.

Prenez *d’eau distilée de primevere, deux onces >  
de sirop de pavot blanc, une once ,  
de suc de limon frais , deux cielllerées.*

Mêlez & faites une potion du tout.

Mon dessein étoit, en ordonnant cet opiat, de préVenir  
*lu coma* que le trouble des efprits causé par la purga-  
tion, qui ne manque pas d’agiter le fang & les hu-  
meurs des perfonnes travaillées de la fievre , pouvoit  
amener : or ce fymptome cede ordinairement aux  
opiats , quoiqu’ils femblent tous propres à le provo-  
quer. C’est pourquoi n’ofant point hafarder un purga-  
tifdans la fievre comateufe de 1673. je continuai l'u-  
sage des clysteres; j’étois fortement convaincu que la  
purgation feroit alors immédiatement fluvie du coma,  
accident que j’aurois pu prévenir, si je m’étois avisé  
d’ordonner un opiat après l’action du *cathartique.* Mais  
il faut bien sie garder d’ordonner fur le foir un opiat  
dans les jours intermédiaires d’une purgation à une  
autre; car il diminueroit, peut-être même anéantiroit-  
il entierement l'action du purgatif qu’on ordonnera  
pour le jour fuivant. On a beau prendre ce purgatl.  
tard, l’opiat affaiblit ordinairement sim action. Je mt  
fuis fait une loi dans cette fievre & dans les autres fie-  
vres épidémiques , de ne jamais purger, foit dans h  
commencement, foit dans le fort de la maladie, fani  
avoir fait précéder la faignée ; cette négligence a con-  
té la vie à une infinité de perfonnes, surtout aux enfans  
ainsi que je l’ai obfervé ailleurs & indiqué comme uni  
préeaution à prendre.

Quoique j’estime en général qu’il faut recourir aux éva  
cuations dont j’ai parlé ci-dessus , dans la cure de cet  
te fievre, s’il arrive qu’une premiere faignée & un  
premiere purgation guérissent le malade, ce qui arri  
ve assez fréquemment, lorfque c’est une jeune perfon  
ne & silrtout un enfant, il ne faudra point réitérer 1  
purgation : mais ce n’est pas la coutume que cette fie  
vre fe laisse emporter par le premier *cathartique,* il sac  
dra y revenir plus fouvent que nous n’avons dit. Il at  
rlee,rarement à la vérité, que le malade retombe dar  
fon premier état au bout de quelques jours ; & cett  
rechute à laquelle on remédie promptement en pui  
geant jufqu’à quatre fois, est causée par un nouvt  
abord de matiere morbifique. Si l’on traite cette fit  
vre par la méthode que nous Venons de prefcrire ,  
ne sera pas ordinaire qu’elle ait des retours, à moil  
*Tome III.*

C A T 178

qu’ils ne foient causés par des aphthes occasionnés  
par le premier accès & qui font entierement formés ;  
alors ces retours font feulement fymptomatiques & ac-  
compagnés de hoquets qui prennent par intervalle &qui  
continuent pendant quelques jours, même après que la  
fievre est passée. Ces hoquets cessent d’eux mêmes à  
mesure que le malade recouvre les forces. Une chofe  
qui mérite d’être observée, c’est que le hoquet qui sur-  
vient si.ir le déclin de cette fievre , ne fiera jamais dan-  
gereux à moins qu’on ne le rende tel par des remedes  
ordonnés mal-à-propos & sans nécessité. S’il arrivoic  
toutefois qu’il fût opiniâtre & qu’il ne fe passat pas de  
lui-même , ainsi que les aphthes, on n’auroit qu’à re-  
eourir au quinquina. On en prendra une once dont on  
fera un électuaire ou des pilules, avec une quantité  
fuffifante de sirop de pavot rouge, & l’on boira un ver-  
re de petit-lait siur chaque dosie , entre lesquelles on  
laissera des intervalles convenables. Je ne connais au-  
cun remede aussi sûr que celui-là : il produit un bon ef-  
fet , à moins que le malade ne s’y oppofe en gardant le  
lit, ce qui arrive allez fréquemment.

J’ordonne ordinairement les remedes fuivans ou d’autres  
femblables dans les jours intermédiaires d’une purga-  
tion à une autre.

Prenez *de la conserve d’alleluia, de chaque une deml-  
de mures de ronces t* J *once.*

*de conserve d’épine-vinette , une demi-once,  
de crème de tartre, une dragme -,*

*de sirop de limon assez pour en faire un électuaire  
dont le malade prendra trois fois par jour la  
grosseur d’une muscade, avec six cuillerées dit  
iulet) fuivant après chaque dose.*

Faites écumer le tout sur un feu modéré.

Le malade en prendra trois onces à discrétion.

Je n’ai point fait entrer d’esprit de vitriol dans cesreme-\*  
des quoiqu’il foit extremement rafraîchissant, parce  
qu’il est très-styptique ; cette qualité fait qu’il ne con-  
vient point dans toutes les maladies qui veulent être  
traitées par des purgatifs, pour ne rien dire de fa natu-  
re minérale.

Il arrive fréquemment, surtout lorfque la fievre est si-ir  
fion déclin , qu’en silivant la méthode que nous venons  
de preEcrire , le malade aura de tems en tems & pen-  
dant la nuit, des fueurs spontanées qui diminueront  
considérablement la force des fymptomes: mais corn-  
me il ne faut faire aucun fond fur ces fueurs , elles ne  
doivent point empêcher de fuivre le traitement tel  
que nous l’avons ordonné, paree que si l’on s’attachoit  
à pousser cesfueurs, la fievre que les purgatifs précé-  
dens avoient fort affoiblie ne manqueroit pas d’aug-  
menter. Si la sueur dure plus de tems qu’il n’en faut  
pour emporter entierement la matiere morbifique cui-  
te & disposée à l’expulsion , elle ne fera que produire  
une inflammation. Siles fueurs spontanées peuvent être  
critiques, relativement à l’expulsion de la matiere fé-  
brile que la nature à disposée à l’évacuation ; cependant  
celles qui siiivent cette éVacuation ne peuvent être que  
fymptomatiques & faire plus de mal que de bien. Com-

*ï79* CAT

me il peut arriver que la douce chaleur du lit susisse  
pour favoriser pendant la nuit la sortie de la sileur ; si  
cette si.ieur n’a pas d’autre caisse, il ne faudra point  
charger le malade de plus de couverture qu’il n’a cou-  
tume d’en avoir en simté. Je ne voudrois point non  
plus qu’on lui donnât des remedes échauflàns, qu’il de-  
meurât couché plus long-tems qu’à l’ordinaire, & je  
silivrois ma méthode fans m’en laisser écarter.

Quant à la nourriture, j’ordonne Peau d’orge ou de gru-  
au, quelques pommes cuites de tems en tems, & du  
bouillon foible de volaille après la seconde purgation.  
En boisson ordinaire la petite biere , & une eau blan-  
che faite avec de la corne de cerf brûlée, une once dans  
trois pintes d’eau passée & adoucie avec un peu de su-  
cre fin.

J’ai obfcrvé d’ailleurs que quand le malade avoit été pur-  
gé trois fois , on pouvoir lui permettre de manger dti  
poulet & d’autres mets faciles à digérer : mais ce n’est  
qu’à caufe de la purgation que je permets de manger ,  
fans quoi je profcrirois tout aliment folide quel qu’il  
fût. Si la fievre est tant foit peu diminuée après la der-  
niere purgation, mais qu’elle n’ait point encore dégé-  
néré en une fievre intermittente , on fera prendre au  
malade tous les jours , le matin , après dîner & le foir,  
trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie qui aide-  
ront les forces à revenir, & qui préviendront les accès  
de fievre.

Comme cette espece de fievre est plus sujette à attaquer  
la tête qu’aucune autre que je connoisse, & qu’il n’est  
pas possible de remédier à cet accident fans peine &  
fans danger, je conseille à mes malades de garder le lit  
seulement pendant la nuit : mais s’ils étoient tellement  
affoiblis qu’ils ne pussent se tenir droits pendant le jour,  
je permets qu’ils soient couchés sim leur lit ou fur un  
lit de repos, mais fans couverture, avec leurs seuls ha-  
bits & la tête un peu haute, & on ne fera point dans  
leur chambre un plus grand feu que celui qu’on y en-  
tretiendroit, s’ils étoient en fauté.

On si-iivra séverement ce régime depuis le commence-  
ment de la maladie, & il fera le même pour tous ceux  
qui Eeront attaqués de cette fievre, excepté pour les  
femmes quelques jours après l'accouchement; encore  
faudra-t’il y revenir indispenfablement, s’il y a phré-  
nésie, éruption pétéchiale, taches pourpreufes ou au-  
tres fymptomes d’inflammation Violente , causés par  
un régime trop chaud ; car dans ce cas ni la faignée, ni  
les films que l'on prcndroit de tenir le malade légere-  
ment couvert dans sim lit, ni Tissage de quelque boss-  
scm rafralehissante que ce puisse être n’éteindront la  
fievre, à moins que le malade ne *se* leVe pendant le  
jour ; car la chaleur de l’air environnant & retenu dans  
le lit par les couvertures, met le fang dans un mouve-  
ment excessif & la posture du corps lorfqulon est cou-  
ché , favorife ison transport à la tête. Si la phrénésie est  
une des fuites du mauvais traitement, il ne faut pas *es-  
pérer* de la faire cesser fur le champ, & il n’est pas sûr  
de tenter de l’emporter en poussant la faignée & la pur-  
gation au-delà des limites que nous avons prescrites :  
si l'on s’en tient à la méthode que nous avons suivie,  
elle cessera d’elle-même, lorfque le tems en fera venu.  
Ce que l’on peut faire de mieux pour dissiper cet acci-  
dent, c’est de rafer la tête : c’est ce que j’ordonne tou-  
jours , mais je ne fais point appliquer d’emplâtre, j’ai  
foin feulement que le bonnet soit assez épais pour sup-  
pléer au défaut des cheveux & tenir la tête chaude. Par  
ce moyen le cerveau fe trouve tempéré, rafraîchi, &  
dans un état capable de furmonter la chaleur qui cause  
la phrénésie.

Il faut appliquer au coma, qui est aussi une des fuites de  
cette fievre, ce que nous avons dit de la phrénésie ; car  
il arrive que la matiere fébrile est portée à la tête , de  
forte qu’a la blancheur près de la langue, il ne paraît  
aucun signe de fieVre, & qu’on en croiroit le malade  
parfaitement guéri. Dans ces circonstances , ainsi que  
dans les précédentes, l’ufage des purgatifs, des siido-  
rifiques, des ventoufes & d’autres remedes, sera plu-

CAT 180

tôt du mal que dtl bien, & les évacuations procurées  
par ces moyens tueront plus souvent le malade qu’el-  
les ne le guériront. Lors donc qu’on aura siligné &  
purgé , quelque effrayant que puisse être l'état du ma-  
lade pour les assistaris, on abandonnera le reste de l’ou-  
vrage à la nature & au tems. 11 arrivera qu’après que la  
stupeur aura duré pendant quelques jours , elle *se* dissi-  
pera d’elle même, & que le malade recouvrera *sa* san-  
té, pourvu qu’on ne. le tienne pas toujours dans sim lit,  
mais qu’il l'oit levé pendant le jour, oti couché Eur S011  
lit ou Eur un lit de repos, sans autre couverture que Ecs  
habits. Cependant on ne négligera point de lui rasitr la  
tête ; & loTque la maladie *sera* silr sim déclin , on lui  
sera prendre trois sois le jour trois ou quatre cuillerées  
de vin de Canarie.

Un Medecin ne sic laissera point détourner de faire les  
évacuations que nous avons indiquées , parce qu’il  
trouvera le pouls sautillant , & qu’il appercevra des  
mouvemens convulsifs dans le corps. Il siaura que la  
purgation & la saignée, siont ici absolument nécessaires,  
& qu’il y a quelques affections des nerfs dans lesquçl-  
les elles font salutaires.

Il arrive quelquefois dans les femmes sujettes aux affec-  
rions hystériques, que quoiqu’on ait tenté la cure par  
les évacuations que nous avons prefcrites, la fievre  
continue, malgré la saignée & les purgations réitérées.  
Dans ce cas il est évident qu’il faut attribuer S011 opi-  
niâtreté à l’agitation des efprits causée par les éva-  
cuans; & que par conséquent s’il n’y a aucun signe de  
péripneumonie ou d’inflammation aux environs des  
parties vitales , on n’a rien de mieux à faire que de cal-  
mer le mouvement tumultueux des esprits : c’est pour-  
quoi l’on ordonnera pour la nuit un opiat assez fort,  
& deux ou trois fois par jour des remedes hystéri-  
ques : de cette nature font les pilules de galbanum ,  
l’asa-fœtida, le castor & d’autres ingrédiens fembla-  
bles, ainsi que les juleps doués des mêmes propriétés.  
D’ailleurs pour réparer les forces & arrêter les va-  
peurs, il est nécessaire de permettre aux malades les  
alirnens les plus délicieux, tant folides que liquides.'

Nous avons observé l’année passée, mais plus particulie-  
rement encore dans l’année présente, que cette fievre  
augmentoit tous les jours Eur le foir, & qu’elle avoir  
un accès , comme si elle eût été intermittente. C’est  
<- pourquoi les Medecins qui siaVoient par expérience  
que toutes les fievres, pour peu qu’elles fussent inter-  
mittentes, & même que celles qui ne l’étoient point  
du tout, cédoient au quinquina ; effet que ce remede  
produisit dans tout le cours de l'année, & depuis 1677.  
jusqu’au commencement de 1685. ne manquerent pas  
de s’en fervir dans la maladie dont il est question :  
mais quelque raisionnée que fût cette pratique, elle  
n’a point eu le même fuccès dans les années suivantes.  
J’ai examiné les chofes avec l’attention la plus grande,  
& je me suis apperçu que, quoiqu’on fît un grand usa-  
ge du quinquina , c’étoit plutôt à quelque heureufe ré-  
Voltltion dans laquelle il n’entroit pour rien qu’à ses  
propres effets, qu’il falloit attribuer la guérison des  
malades : tant cette drogue paroissoit avoir perdu par-  
faicement la Vertu qu’on lui avoit remarquée depuis  
1677. jusqu’en 1685. du moins par rapport à la fievre  
dont nous parlons , & qui estaffez femblable à une fie-  
Vre quotidienne.

Si un enfant est attaqué de cette fievre , on lui appliquera  
deux fangfues derriere les oreilles, & une Vcntoufe  
entre les épaules, enfuite on le purgera avec une insu-  
sion de rhubarbe dans de la biere. Si la fieVre devient  
intermittente après la purgation, on ordonnera un ju-  
lep fait avec l'écorce du Pérou.

Il faut encore remarquer que les enfans sont aussi fujets à  
cette efpece defievre que les perfionnes d’un âge mûr,  
& conséquemment doivent être traités de la même mé-  
thode , à cela près qu’on déterminera par leur âge &  
par leurs forces , la quantité de sang à tirer, la nature  
du purgatif, & peut-être le nombre des purgations ,  
un ou deux *cathartiques* fussifant ordinairement pour

ι8ι CAT

emporter le mal dans les enfans & dans les jeunes per-  
sonnes. Une choEe qu’on ne doit point négliger dans  
le cas préEent, non plus que dans toutes les autres fie-  
vres de quelque espece qu’elles soient, c’est de bien  
s’assurer de leur nature.

Mais pour en reVenir à celle dont nous nous sommes pro-  
posés de traiter ici, il faut remarquer qu’il en est d’el-  
le, ainsi que des rhumatifmes & des autres maladies  
qu’on ne peut guérir que par éVacuations ; e’est que si  
on en continue l’ufage jusqu’à ce que les fyffiptomes  
foicnt parfaitement dissipés , on la rendra quelquefois  
mortelle. Il n’est point extraordinaire de Voir quelques  
fymptomes légers continuer quelque tems après la gué-  
rifon de la maladie : mais ils ne menacent point de re-  
chute , & ils dispatoissent d’eux-mêmes peu à peu & à  
mesijre que le malade recouVre fes forces ; parce qu’ils  
Εοηί, pour d’ordinaire , un effet réel des éVacuations  
réitérées auxquelles on a été obligé d’aVoir recours  
contre la maladie, & du régime foible qu’on a fait ob-  
*server* au malade pendant toute la durée de la cure.  
*Les cathartiques 8c la* dicte affectent tellement Certains  
fujets que les maladies n’ont déja que trop affoiblis , &  
qu’elles ont, pour ainsi dire usés , qu’ils leur donnent  
des vapeurs, telles que les femmes en ont : mais ces  
vapeurs proViennent de la foiblesse & de l’apauVrisse-  
mentdes efprits animaux. Après donc qu’on aura pro-  
curé les éVacuations suffisantes pour la cure de la mala-  
die, on ne les poussera pas plus loin , & s’il paroît en-  
core quelques fymptomes légers à surmonter, un Me-  
decin judicieux abandonnera ce foin au tems , qui y  
travaillera aVec beaucoup plus de Euccès qu’il ne le fe-  
ro'it. J’ai Vu quelquefois fur le déclin de la maladie ,  
ces fymptomes légers emportés par un feul opiat pris  
le soir deux ou trois fois de fuite.

La méthode que je Viens d’indiquer, est la meilleure que  
je connoisse dans la fleVre que j’ai décrite : si elle ne la  
guérit pas radicalement, elle la rend du moins inter-  
mittente , & le quinquina fait le reste. Mais comme il  
peut arriver que les purgations que nous ayons indi-  
quées foient nuisibles à quelques personnes , je répete  
que l'expérience m’a appris que rien ne rafraîchit tant  
& plus fùrement que la purgation après la faignée, &  
que par conséquent il feroit peut-être à propos de fui-  
vre cette méthode dans tous les Cas. Si tandis que le  
purgatif opere il met le fang& les humeurs dans une  
agitation plus grande qu’auparaVant, & conséquem-  
ment s’il augmente la fleVre, ce mal est plus que fuffi-  
famment compensé par le bien qui en résulte ; car il  
est d’expérience qu’il n’y a aucun remede qui agisse plus  
promptement & plus efficacement contre la fieVre que  
la purgation après la saignée, en ce qulelle emporte  
les humeurs impures qui étoient le foyer de lafleVre,  
foit qu’elles fussent d’abord VÎtiées, foit que la chaleur  
de la fleVre les ait enEuite enflammées & épailsies , &  
rendues propres à la faire durer. D’ailleurs , elle don-  
ne lieu à l’ufage d’un opiat, & elle en rend l’action plus  
prompte & plus fûre que si la matiere morbifique étoit  
encore dans le corps; car fapréfencene manqueroitpas  
de diminuer l’effet du remede.

Mais il y a plus : la méthode qui consiste à chasser la ma-  
tiore fébrile par les pores de la peau, est non-feulement  
moins sûre, mais encore plus incommode & plus lon-  
gue : elle prolonge la maladie pendant plusieurs semai-  
nes, & met la Vie du malade dans un danger éminent.  
Est-il assez heureux pour en reVenir ? Elle le réduit  
dans la triste nécessité de continuer pendant long-tems  
un nombre infini de remedes, pour calmer les iymp-  
tOmes fâcheux qui ne peuvent manquer de naître  
d’un traitement aussi mal entendu que celui par lequel  
entend à guérir aVec des remedes échaulsans, & un ré-  
gime extrêmement chaud , une maladie contre lequel-  
le on n’auroit dû employer naturellement que des ra-  
fraîcbissans. C’est ainsi que des gens fans jugement,  
mepnlant le témoignage de leurs siens pour s’attacher  
fcrupulessement à ce qu’ils appellent mal-à-propos les  
rcgles de l’art, fiant effrayés à chaque pas, rendent in-

CAT 1S2

certaine la cure d’une maladie par leur perplexité,  
transforment fil nature, & d’un mal léger, & qui ne de-  
mandoit qu’à guérir, en font une indisposition longue  
& sérieuse.

Voilà les raisims Eur le squelles j’aflure aVec une confian-  
ce qu’il m’est , je crois , permis d’aVoir, qu’il n’y a au-  
cune méthode plus efficace contre la plupart des fleVres,  
que celle que je Viens d’indiquer, & qui consiste à siai-  
gner & à réitérer la purgation.

Je cOnVÎens qu’à proprement parler, la maniere que la  
nature finit, abandonnée à elle-même & sims seCours,  
pour l’expulsion de la matiere fébrile, c’est de ladigé-  
rer , de la cuire, & de la pousser doucement par les po-  
res de la peau. Je conviens même qu’elle fait en cela  
ce qulelle peut faire de mieux : mais doit-on en con-  
clurre, que toutes les fievres doÎVent être traitées feule-  
ment par les fueurs,& faire un aphorisine de ce préjugé  
d’après les inductions des Medecins systématiques ,  
fondées fur les obferVations des Praticiens qui fe font  
apperçus qu’en effet la \*hature réussissoit à guérir les  
fleVres par cette Voie.

Mais en fuiVant cette conclusion, il s’enfuit que l’Art,  
quelque parfait imitateur qu’il foit de la nature , ne  
parviendra pas feu jours à guérir les fievres par les fueurs.  
L’art ne fiait ce que c’est que de cuire la matiere morbi-  
fique, & de la préparer à l'expulsion ; & quand il le fau-  
roit, il n’y a aucun signe certain que cette préparation  
sioit faite; d’où il s’enfuit que l'on ne connoît point le  
tems auquel il est à propos d’exciter une fueur : cepen-  
dant on ne peut nier stans opiniâtreté qu’il neEoirdan-  
gereux de faire fuer inconsidérément avant que la coc-  
tion de la matiere fébrile foit faite ; car le tranfport de  
la matiere crue au cerVeau, doit nécessairement aug-  
menter le mal. D’ailleurs , le judicieux Aphorisine  
d’Hippocrate porte qu’il fautéVaCuer les matieres cui-  
tes , mais non les matieres crues : or, par cette éVa-  
cuation il faut entendre les fueurs proeurées par art, &  
non la purgation. Mais un homme seroit bien peu  
verfé dans la pratique de la Medecine, s’il ignoroit  
qu’un nombre infini de perfonnesfe trotiVentmal tous  
les jours , de laisser employer fur elles par de Vieilles  
femmes entêtées de préjugés, & par des gens qui fe  
mêlent de Medecine fans connoissance, des si.ldorifi-  
ques qu’on leur fait prendre aussi-tôt qu’on les entend  
fe plaindre de froid, de douleur de tête, & de mal aux  
membres ; tous fymptomes aVant-coureurs d’une fie-  
Vte , qui *se* seroit peut-être dissipée d’elle-même,  
ou qu’une saignée légere auroit emportée ; mais que  
le traitement singulier auquel ils s’exposient, augmen-  
te , &dont il fait une maladie dangereufe & inVétérée.

Il faut obsieryer de plus, que de même que les fueursqui  
paroissent d’elles mêmes au commencement d’une fie-  
Vre fiont iymptomatiques & non critiques,celles qui fiant  
procurées par les fudorifiques , nlaVancent ordinaire-  
ment pas plus la cure que les premieres qui ne EerVent  
à rien : mais si l'on n’est pas en état de choisir le tems  
propre pour proVoquer la fuetir, on ne siait pas mieux  
jusqu’où il faut la pousser ; car si on la fait durer plus  
de tems qu’il n’en faut pour emporter toute la matiere  
morbifique, l'accroissement & la prolongation de la  
fieVte feront lusailliblement les si-iites de la déperdi-  
tion des partlcules fluides destinées à délayer le flang  
& en tempérer la chaleur. L’incertitude- de cette mé-  
thode est done éVÎdente. Quant à celle qui consiste à  
expulsier la matiere fébrile par la faignée & les purga-  
tions, il n’est pas moins éVÎdent que le Medecin a les  
connoissances nécessaires pour l'employer : d’ailleurs  
elle mérite la préférence , par la raifon que si elle ne  
réussit point, du moins elle n’empire pas le mal ; au  
lieu qu’il n’y a point de milieu par rapport aux fudori-  
fiques, il faut ou qu’ils guérissent, ou qu’ils nuisient.  
Mais ce qui arriVe ordinairement, c’est que la chaleur  
caisseée par le séjour continuel d’un malade dans sim  
lit,& par sassage des cordiaux, trouble l'œconomiede  
la nature, excite des mouvemcns conVulsifs dans les  
membres, & produit d’autres Eymptomes tout-à-fait

M ij

183 C A T

irréguliers. Nous ne décrirons point ici ces Eympto-  
mes, parce qu’ils ne font pas liés proprement à l'histoi-  
re de la maladie dont nous traitons, ayant pour cau-  
fe un tumulte & une confusion accidentelle qui siont  
les suites d’un mauVais traitement, & dont la nature  
est opprimée : mais la coutume est d’attribuer ces  
fymptomes irréguliers à une certaine malignité qu’on  
n’a point encore bien définie.

J’estime que l’introduction de ce mot, *malignité,* dans la  
Medecine, a été plus fatale au genre humain que l’in-  
vention de la poudre à canon ; car comme on donne  
Pépithete de maligne, particulierement aux fieVres qui  
paroissentlc plus inflammatoires , quelques Medecins  
ont recours à des cordiaux, & à des alexipharmaques,  
pour chasser par les pores un poison imaginaire; car c’est  
ainsi qu’il saut s’exprimer , à moins qu’on ne Veuille  
jouer fur des mots,& qu’on n’ait résidu de ne point s’en-  
tendre. Clest en conséquence de cette malignité & de  
ce poison qu’ils ont ordonné le régime , & les remedes  
les plus chauds dans des caî qui demandoient préelfé-  
ment le contraire.

Nous en aVons une preuVe bien éVidente dans la cure de  
la petite Vérole, qui est, ainsi que les autres fieVres,  
une maladie très-inflammatoire. Ce qui peut aVoir in-  
duiten erreur ces Praticiens, cesiont les éruptionspé-  
téchiales, les taches pourpretsses, & d’autres Eympto-  
mes qu’on remarque dans la plupart des si-ijets, & qui  
proVÎennent d’un accroissement d’inflammation dans le  
sang, déja trop échauffé par la fieVre. Ce qui me fait  
attribuer ces fymptomes à cet accroissement acciden-  
tel de chaleur , clest qu’ils naissent rarement d’eux-  
mêmes, excepté dans le commencement de la peste , ou  
dans cette espece depetite Vérole confluente, accompa-  
gnée d’une inflammation excessiVe : alors , à la Vérité,  
on Voit des taches pourpretsses en différens endroits du  
corps mêlées aVec les éruptions, lorsqu’elles commen-  
cent à se faire; & ces taches feront encore accompa-  
gnées d’un crachement ou d’un piffement de fang, & de  
la toux, si la fieVre est assez Violente pour exciter dans  
le siang une agitation tumultueuse, & pour siarcerles  
vaisseaux à se rompre & à se Vuider dans les caVÎtésdu  
corps. Quoique les éruptions pourpretsses qui paroise  
fent dans cette fieVre ne proVÎennent point d’une cha-  
leur de sang aussi grande que celle qui cause ces hémor-  
rhagies , cependant l'inflammation qui lassait naître,  
est la même en nature, & elle ne differe qu’en Violen-  
ce ; & lorsqu’elle n’est pas accompagnée de ces pertes  
de sang, ( le seul iymptome dans la petite Vérole qui ait  
éludé jusqu’à présent l’Art de la Medecine ) elle cede  
facilement à un régime rafraîchissant.

Mais si l’on inféroit qu’il y a quelque malignité dans ce  
cas, non feulement à cause des taches pourpreisses,  
mais parce qu’il arrÎVe que les symptomes de la fieVre  
scmt quelquefois beaucoup plus modérés qu’ils ne le  
doÎVent être, & le malade toutefois beaucoup plus  
foible qu’on ne deVoit s’attendre de la Violence & de  
la durée des fymptomes ; je répons que cette irrégula-  
rité dans les accidens apparens, proVient de ce que la  
nature étant en quelque maniere opprimée , & Vaincue  
par la premiere attaque de la maladie , n’est point en  
état de donner des stymptomes proportionnés à la vio-  
lence de la fieVre ; car Pœconomie animale étant trou-  
blée , &, pour ainsi dire, détruite, la fieVre qu’on s’at-  
tendoit à Voir augmenter selon l’ordre naturel des  
choses , paroît tempérée. J’eus il y a quelques années  
un exemple bien remarquable de ce phénomene, dans  
un jeune homme auprès de qui j’aVois été appelle : il  
me parut expirant; & ilaVoitles parties extérieures si  
froides, que je ne pus jamais perfuader à ceux qui  
m’enVÎronnoient qu’il y aVoit de la fieVre : les Vaif  
feaux étoient si pleins , & la circulation du fang étoit  
tellement embarrassée, qu’il lui étoit impossible de se  
manifester clairement : mais j’aisurai qu’on ne tarderoit  
pas à PapperceVoir , si l’on tiroit du fang au malade.  
En effet, à peine lui eut-on sait une copieufe faignée,  
qu’il s’éleVa une fieVre si violente, que l’on fut obli-

CAT 184

gé de revenir à cette évacuation trois ou quatre fois  
encore.

Mais les raifons que je Viens d’apporter ne fuffifert-clles  
point pour prouver la Vérité de mon sentiment ? Que  
m’importe , pourvu que l’expérience s’accorde à dire  
aVec moi , que la fieVre en question ne doit point être  
traitée par les sueurs. Que la rasson sent muette en  
pareil cas , je le Veux : mais sslest-ce pas assez que nous  
ayons pour nous PobserVation ? N’est-ce pas à elle à  
nous indiquer quelles siont les fieVres qui Veulent être  
traitées par les si-leurs , & quelles font celles qui ne  
cédront qu’à d’autres évacuations ? Toute personne  
sensée qui sera suffisamment instruite de la nature  
de l’homme & des choses , ne *se* lassera pas entraîner  
aVeuglément par l'autorité, quelque puiflante qu’cl-  
le pusse être, surtout dans des matieres de purcspécula-  
tion, & où l’on ne peut rien démontrer par des faits.  
Un homme de ce caractere penfera qu’il peut y aVoir  
tant de subtilité dans les raifonnemens fur lesquels on  
a fondé une théorie, que, quoique cette théorie pa-  
rosse folide aujourd’hui, & soit prefque uniVerselle-  
ment embraffée , il n’est pas impossible qu’il ne s’éleVe  
dans la stlite quelqu’un, qui Venant à considérer ces  
raisonnemens siubtils Eur lesquels l'hypothese généra-  
lemcntsuiVie étoit fondée, ne montre leur peu de fo-  
lidité,n’en faste Voir l’inconsistance, & ne démontre par  
des argumens inVÎncibles, que tout cet édifice d'est  
qu’un ouVrage de l’imagination , où l'on ne rencontre  
pas la moindre trace de ce qu’on remarque dans la na-  
ture, & ne Vienne à bout de bâtir à fon tour, & d’cleVcr  
unehypothese nouVelle aVec plus d’art & de Vraissem-  
blance peut-être, mais qui ne subsistera cependant que  
jusiqusa ce qu’un troisieme Architecte , autant supé-  
rieur au second que le second l'étolt au premier, rende  
la pareille à celui-là, & renVerEe sim édifice de fond  
en comble : d’où il conclurra que les hypothefes fe silc-  
céderont les unes aux autres sans fin , & que nous ne  
rencontrerons la Vérité , s’il est possible qu’elle fie pré-  
sente jamais à nous, qu’à la venue de quelqu’un infi-  
niment supérieur aux autres hommes en connoissance.  
Mais quand paroîtra cet homme extraordinaire ? Com-  
ment le distinguer du reste des hommes ? C’est une  
choEe qui paroîtra aussi difficile qu’elle l’est à quiccnque  
n’aura pas l’extravagante vanité de *se* regarder lui-mê-  
me comme ce phénix. Comme il n’est point ridicule  
de supposer que ces corps qui siont distribués au-dessus  
de nous dans les régions immenEes du firmament, font  
peuplés d’une multitude innombrable d’habitans, à  
qui nous le cédons en pénétration ; il ne l’est pas da-  
vantage d’assurer que le cerveau , qui est le réfiervoir  
de toutes nos pensées, n’a point été formé parla natu-  
re, pour que l'homme connût évidemment toute Vérité,  
& fût en état de distinguor entre les différens êtres  
ceux qui sont les plus analogues à fa nature, & les plus  
salutaires pour lui. Mais nous n’en dirons pas daVanta-  
ge à ces Medecins qui fondent leur pratique unique-  
ment fur des spéculations furtiles, au lieu de s’en rap-  
porter à l’expérience appuyée si.lr le témoignage *so-  
lide de* leurs Eens.

On pourroit encore m’objecter que la fieVre cede fré-  
quemment à une méthode toute contraire à celle que  
je Viens de propofier. A cela, je répons qu’il y a bien  
de la différence entre une pratique que le fiuccès n’ac-  
compagne que de tems en tems, & en laveur de laquel-  
le on ne peut produire que quelques exemples, & cel-  
le qui est justifiée par le plus grand nombre des guéri-  
fons, & par la facilité aVec laquelle elle fatisfait à tous  
les phénomenes. Par exemple, dans la petite vérole,  
un grand nombre de perfonnes ont recouvré la santé,  
quoiqu’on les ait traitées par des remedes & un régime  
échauffant : d’autres ali contraire ont été traités par la  
méthode opposée, & aVec le même succès. Quel parti  
prendre en pareil cas ? Entre les deux méthodes, quelle  
est la bonne ? Comment me déciderai-je ? Le Voici,  
Si je trouVe qu’en filmant la premiere de ces méthodes,  
plus j’échauffe le malade, plus la fievre, l’agitation, le

185 CAT

délire & les autres iymptomes s’accroissent ; & qu’au  
contraire, je remarque qu’en le rafraîchissant modéré-  
ment, je lui rende la tranquilité , & j’affoiblisse la fie-  
vre & les autres spmptomes ; d’ailleurs , si je vois en-  
core qu’en tenant les parties charnues dans le dégré  
de ehaleur Convenable à la formation & à la fuppura-  
tion des pustules , elles deviennent plus larges & plus  
pleines qu’en poussant la chaleur à un plus haut dégré :  
croit-on que je siois fort embarrassé dans mon choix,  
& que je ne voie pas tout d’un Coup quelle est entre ces  
deux méthodes celle qui mérite la préférence ?

A l'application. Si dans la fieyre dont il est question , je  
trouve que plus jlchauffe le malade, plus je le dise  
pofe à la frenésie, aux taohes pourpreufes, aux érup-  
tions pétéChiales, & aux autres Eymptomes ; & que  
plus j’obferve sCrupuleusement cette méthode, plus  
les fymptomes qui aeCompagnent la fievre, font irré-  
guliers & violens : si j’éprouVe d’un autre côté que par  
un traitement tout contraire j’épargne tous ces acci-  
dens au malade ; la raifon ne demande-t-elle pas que  
je me détermine pour la derniere de ces méthodes,  
quand bien même il seroit arrivé que detix malades  
dont l’un auroit été traité par la premiere, & l’autre  
par la seconde , cnscroient échappés : mais si celle-ci  
apar-devers elle encore un plus grand nombre desilc-  
cès, je crois qu’il n’y a plus de liberté dans le choix.  
Cependant je ne prononeerai point en faveur de l’une  
au préjudice de l’autre, de peur que l'on ne m’accufe  
de trop de partialité dans mes opinions. SYDENHAM.

D’où il paroît que le célebre Sydenham , Auteur plus  
loué qu’imité , est tout-à-fait d’avis que dans les fie-  
vres , telles au moins que celle qu’il décrit, il est plus  
commode & plus sûr d’en tenter la cure par les purga-  
tifs, que par les fudorifiqu®. Quoiqu’il foit très-cer-  
tain qu’une siieur spontanée, critique, & produite par  
la force des facultés vitales puisse être falutaire; il ne  
l.lest pas moins qu’elle fera nuissible toutes les fois  
qu’elle fera extorquée par des remedes échauffons, &  
des cordiaux.

Je mesi-iis sort étendu silr cette matiere , par ce que j’ai  
remarqué que la coutume pernlcieuse d’ordonner des  
remedes échauflans, & de recourir à des scieurs for-  
cées , fubsistoit encore , quoique la théorie fur laquelle  
elle étoit appuyée, fut ruinée depuis long-tems. Si.  
mon expérience pouvoir ajouter quelque poids à Pau/  
torité de Sydenham , j’assurerois , avec toute la *smcép*rité dont je fuis capable, qu’on vient à bout de réduire  
foitpar terminaison, siait par intermission , & cela en  
fort peu de jours, prefque toutes les fievres épidémi-  
ques continues qui paroissent fous notre climat, par la  
fiaignée, & parles purgations réitérées , qui préparent  
d’ailleurs merveilleusement le quinquina à produire  
sonefl'et, lorsique ces fievres deviennent intermitten-  
tes. J’ai vu plusieurs fois des malades brûlés , & pour  
ainsi dire defléchés par l’ufage des cordiaux, sians qu’on  
eût pû amener une fueur, & en qui elle *se* fit d’une  
maniere spontanée & critique, aussi tôt qu’on eut difi-  
sipé les symptomes les plus dangereux par la purga-  
tion.

Quant à la méthode qui consiste à donner des purgatifs  
en petite dosie , on la sinit dans des cas où la fievre est  
trop invétérée, & le malade trop affoibli pour les fiup-  
porter en grande dofie. J’ai vu des malades considéra-  
blement foulagés pour avoir pris fiept grains ou plus  
de rhubarbe, & pour avoir réitéré ce purgatif à des  
intervalles convenables, jusqu’à ce que ce remede eût  
produit des déjections fuffifantes. 11 faut remarquer  
que dans ces cas l'urine prend une teinture fensible de  
la rhubarbe , & qu’on voit floter à fa surface une efpe-  
ce d’huile jaune que contient cette raeine. Comme on  
donne la rhubarbe en quantité telle qu’elle ne puisse  
pas être portée promptement à travers les intestins, il  
est raifonnable de penEer qu’elle fuit le cours de la cir-  
culation, qu’elle exerce S011 action siirdes partiesplus  
éloignées, qu’elle y reEout les obstructions , & qu’elle  
emploie plus ou moins Eut chaque glande du corps,

CAT 186

cet aiguillon qui n’étant pas assez fort pour irriter les  
intestins, & en précipiter *sa* sortie, a eu le tems d’être  
porté dans le *sang, &* de soulager par ce moyen con-  
sidérablement le malade.

CATHEAUTONPERAS , καθἈαυτὸν πέρας. C’est le  
nom que les Macédoniens donnoient au mois, au com-  
mencement duquel le stolstice d’hiver arrivoit. Ga-  
**LIEN ,** *Comment.* **I,** *in Epid. I.elt.* **1.**

CATHECTICE, καθεκτικὴ, de κατέχω, *retenir,* adjectif  
que l’on joint ordinairement avec le substantif δύναμις ;  
& ces deux mots signifient*faculté retentive.* GaLIEN ,  
*de Fac. Nat. Lib. III. cap. 6.*

CATHEDRA, καΑέδρη, dans Hippocrate, ce mot est  
fynonyme à *anus.*

CATHEMERINOS, κατημερινὸς, de ύμερα , *jour.* Voy.  
*Amphcmerinos.*

CATTIESTECOS , κατεστηκω'ς, de κατίστημι , *établir s  
fixer s constant, fixe, établi.* Hippocrate applique ce  
mot dans *ses* Aphorifmes à l'âge de l'homme, & aux  
Bassons de l’année. Une chose est dite, constante ou fi-  
xée, lorsqu’elle persiste dans sort état, sans altération,  
ou lorsqu’elle est parvenue à S011 dernier période d’ac-  
croisscment, & qu’elle est silr le point de décliner. Plu-  
tarque dans Pes maximessilr la santé, donne à la diete  
l’épithetede *cathestecos,* pour signifier une diete siéve-  
re & exacte.

CATHETER, καΑετη'ρ , de κατίημι, *introduire s sonde.*Une *fonde,* sielon Galien , *Lib. V. Meth. cap. 5. &* sielon

Paul Eginete, LiS. *VI. cap.* est un instrument ou  
un petit tuyau oblong , creux & recourbé, dont les Chi-  
rurgienssie siervent dans les maladies de la vessie. Cet  
instrument n’eut jamais d’autre nom chez les Grecs  
que celui de *catheter s* mais il paroît par le vingt-sixie-  
me Chapitre du steptieme Livre de Cesse , que les La-  
tins lui donnerent celui *dcflstula*, ajoutant l'épithete  
*aheneas* tirée de la matiere dont il étoit fait.

CATHETERISMUS , l'introduction de la *sonde* dans  
la vessie , ou *Faction de sonder.*

L’introductlon de la *fonde* par l’tiretre dans la vessie est  
regardée par les Chirurgiens peu éclairés, comme une  
opération peu importante ; il y a cependant des cau-  
sses , & il fe rencontre assez généralement des obstacles  
qui la rendent si difficile, qu’elle ne réussit pas tou-  
jours, même de la main des Chirurgiens les plus expé-  
rlmentés, & à qui le maniement de la *sonde* est le plus  
familier. L’opération de la *sonde* est nécessaire tant  
aux hommes qu’aux femmes, dans deux occasions prin-  
cipales. La premiere , lorfqu’il y a lieu de croire qu’ils  
font attaqués de la pierre. Ce moyen est le seul ccr-  
tain que l'on ait de s’assurer de son existence ; car les  
autres signes, comme la douleur dans la vessie, la dif-  
ficulté d’uriner , la strangurie, & l'Rcluirie, trompent  
souvent ; & au lieu d’avoir la pierre pour causie , ils  
proviennent d’une inflammation , d’un abflcès, ou d’un  
ulcere dans la vessie, ou d’une tumeur située aux envi-  
rons de sion cou. La seconde, c’est lorsqu’on consé-  
quence de quelque vice de la vessie, les maladessiint  
affligés d’une suppression totale d’urine, indisposition  
que les Grecs appelloient ’χουρία, ou tout au moins  
dlune difficulté d’uriner. L’tirine retenue dans la vessie  
peut exciter dans ce cas des douleurs, une distension  
de la vessie contre nature, & d’autres siymptomes fâ-  
cheux , à qui il ne faut quelquefois que l’introduction  
de la *sonde,* pour être dissipés. Hildanus dit, *Centur. II.  
Obscrv. 6<y.* qu’on tira par cette opération , à un mala-  
de , d’une feule fois, six livres d’urine, poids d’Apo-  
thicaire; & qu’tm vieillard avoit la vessie tellement  
distendue par ce fluide , qu’elle s’élevoit jusiqu’à sion  
nombril, & qu’il avoit l'abdomen aussi enflé , qu’on le  
remarque aux femmes grosses. Panarolus assure, *Pen^  
tecost. I. Obs. zy.* avoir vu jufqu’à vingt pintes d’urine  
dans une vessie distendue jufqu’au nombril ; or si on ne  
fe hâte de délivrer cette partie d’un pareil poids, il y a  
tout lieu de craindre que les malades ne senent attaqués  
des douleurs les plus aiguèla, & les plus cruelles, d’in-  
flammatlon, ou de gangrené à la vqssie, & de convul-

ι87 . ' CAT

fions, dont le retour ne manqueroit pas de les empor-  
ter s’il étoit fréquent. Ce n’est pas que l’usage de la *son-  
de* foit absolument nécessaire dans Pischurie, ou la dif-  
ficulté d’uriner, & qu’il guérisse toujours cette rnala-  
die. Lorsque le siége de la maladie est dans les reins,  
& dans les ureteres, & que la retention d’urine pro-  
vient d’une obstruction dans Ces parties , la *sonde* est  
entierement superflue ; parce qu’alors l'urine n’est point  
logée dans la Vessie. C’est donc alors au Medecin à  
traVailler à la guérisim du malade par les remedes cou-  
venables. Mais s’il arrice que l’urine foit logée, & re-  
tenue dans la Vessie ; ce que l'on connoîtra surtout par  
les douleurs qui *se* feront fentir aux enVÎrons des os  
pubis , & par le gonflement qu’on y remarquera ; sent  
que la retention ait alors pour caufe le froid , ou une  
suppression trop longue de cette éVaCtiation , par un  
excès de modestie ; foit qu’elle proVÎenne de la disten-  
sion des fibres missiculaires de la Vessie, de la perte de  
leur reilbrt , ou de quelque contraction spasinodique  
du cou de la Vessie; il ne faudra pas pour cela recou-  
rirfur le champ à la fonde; parce que cette opération  
fait ordinairement horreur au malade, & qu’elle ne  
manque pas de lui caufer de la douleur: on commen-  
cera par essayer les remedes contraires à la caufe de la  
maladie ; & l’on ne Eondera qu’après s’être assuré de  
leur inefficacité. Fabricius ab Aquapendcnte, recom-  
mande, dans ses Opérations Chirurgicales , l'huile de  
capres, comme un EpéCifique en pareil cas , surtout  
pour les enfans : d’autres prescrÎVent l'huile de fcor-  
pion, appliquée chaude, ou deVant le feu , fur la ré-  
gion de la Vessie. Et moi -même, dit Heister, j’ai Vu  
les oignons cuits, mis fur les os pubis, produire de très-  
bons effets. Il ne faut quelquefois que faire aVec la  
main une pression légere fur l'abdomen, pourprocurer  
la Eortie des urines, surtout lorfque leur rétention pro-  
venoit du relàChement de la Vessie. On guérit aussi  
cette maladie parle silcement. Dans les enfans, par  
exemple, la Nourrice ou la Sage-femme, & dans les  
adultes, le Chirurgien ou quelqu’autre personne prend  
l’extrémité du pénis, la met dans fa bouche , & tâche  
en fuçant de faire Venir l'urine. Dans les cas où la ré-  
tention proVÎent d’une Violente inflammation au cou  
de la Vessie la *sonde* est de si peu d’usage que Pintro-  
duction en feroit extrernement dangereufe, à caufe de  
l’étroitesse des passages , de l’inflammation des parties,  
&de la sensibilité du cou de la Vessie. Si l’on siaisioit  
entrer l’instrument par force, & qu’on Vainquît l’obse  
tacle causé par l’inflammation, il y auroit à craindre  
qu’on n’eût offenfé ou déehiré quelques parties intérieu-  
res , qu’il ne furvint une grande hémorrhagie, que la  
douleur & l’inflammation n’augmentassent, que la gan-  
grene ne s’enfuÎVÎt, &que le malade ne mourût. Mais  
si l’on commence par calmer l'inflammation en l'ai-  
gnant , en faisant appliquer des cataplasines résolutiEs,  
& en ordonnant des clysteres conVenables ; on pourra  
ensi.iite introduire la *sonde* aVec succès & foulages le  
malade par cette opération.

L’introduction de la *sonde se* fait, conVÎent & réussit.

Premiercment, lorsque quelque pierre appliquée inté-  
rieurement fur le sphincter, ou sur le cou de la Vessie ,  
empêche l'urine de sortir.

Secondement, lotique telle est la foiblesse de la Veflie,  
que sim action ne fissit point pour faire sortir les urines,  
& lorsqu’on a essayé tous les autres moyens de les *éva-  
cuer ,* fans aucun siaccès , comme il arrÎVe fréquem-  
ment dans les perfonnes âgées, dans les femmes épui-  
fées par des accouchemens laborieux, & dans les per-  
fonnesquiont pris du froid.

Troisiemement, lorfque pour s’être retenu pendant long-  
tems par une forte modestie, ou par quelqu’autre cau-  
se, la Vessie est si distendue, & par conséquent telle-  
ment affaiblie , qu’elle ne peut expulser les urines. On  
dit que TyChe-brahé, cet Astronome si Vanté, est mort  
de cette maladie.

CAT 188

Qussitriemement, il estàproposde sonder, lolaquequel-  
que mucosité, du sang coagulé , du pus glutineux , ou  
des particules de chair corrompues , telles que celles  
qui s’arrêtent ordinairement dans le cou de la Vessie ,  
foit lorsqu’il y a ulcere ou blessure aux reins , foie  
après un pissement de simg , ferment le passage de  
l'urine.

Cinquiemement enfin , il en faut Venir à la *sonde* foit de  
fer ou d’argenr, lorfqu’il s’est formé dans l'uretre ou  
aux enVÎrons du cou de la Vessie une caroncule, un tu-  
bereule,un abscès, ou une cicatrice large & dure à la  
fuite d’un absitès ; & lorsque les prostates l'ont telle-  
ment gonflées , soit par un skirrhe, un abscès, Eoit par  
quelqu’autre cause , que la Eortie des urines en est em-  
pêchée. Mais comme l'introduction de la *fonde* ne *se*fait preEque jamais fans douleur , & fans peine, il ne  
faut jamais s’en herVir qu’après aVoir éprouVé des re-  
medes plus doux. Cette opération deVÎent abfolument  
nécessaire, lorfque dans les derniers mois d’une grose  
fesse, l'enfant presse tellement fur la Vessie , que le pase  
scige des urines en est impraticable, & lorsqu’une chû-  
te de matriee produit une ifchurie.

L’introduction de la *fonde* est communément beaucoup  
plus facile dans les femmes que dans les hommes,  
parce que la nature leur a formé l'urctre plus court,  
plus large , & plus droit qu’à nous. Cependant cette  
opération a sa diffieulté même fur elles, pour toutChi-  
rurgien qui ne connoît parfaitement ni la disposition  
Anatomique de ces parties , ni l’orifice extérieur de  
l’uretre, ni sa position, ni fa direction particuliere;  
car ily a à l’entrée du Vagin un grand nombre de pe-  
tits trous qui peuVent aisément tromper le Chirurgien.  
Mais s’il Veut tronVer l'orifice de l'uretre , ou le passa-  
ge de l'urine, & le reconnoître, il faut abfolument  
qu’il examine aVec Eoin la partie qui est située directe-  
mcnt entre lesleVres de la vulve, & à l'épaisseur d’un?  
doigt au-dessus du clitoris. Voy. *Planche II.sig.z.D.* **II**découVrira là le passage de l'urine, comme une esipece  
de petite cicatrice, ou trou. Voici la maniere dont  
PaulEginete Veut que *se* fasse dette opération, qu’il  
appelle le *cathetérisme.* On couchera la femme fur le  
dos , foit fur un lit, foit Eur une table : on lui tien-  
dra les cuisses fort écartées l'une de l'autre : le Chi-  
rurgien éloignera d’une main les leVres de la vul-  
Ve, ou les fera tenir séparées par un assistant ; & de  
l’autre main il introduira, aVec toute la cireonspec-  
tion dont il est capable, dans l’orifice que nous ayons  
désigné, une fonde d’argent ou de cuÎVre, telle qu’on  
la Voit, *Planche III. figure* 1. ou 2. Cet instrument  
doit aVoir fept, huit, ou neuf pouces de longueur, la  
grosseur d’une petite plume d’oie ; & aVant que de  
s’en fervir il faut aVoir foin de Erotter d’huile sion ex-  
tremité representée en *B.* LorEqu’on en aura fait l'in-  
troduction , on poussera le stylet *A* ; fon bouton s’éloi-  
gnera du bout de la sonde, & donnera en *B.* à l’urine la  
liberté de sortir. Voilà tout ce qu’il y a à faire, s’il est  
question de foulager le malade dans la difficulté d’uri-  
ner : mais si le but de l’opération est de s’assurer de la  
préfence d’une pierre, on tournera doucement la *fonde*en tous Eens, obseryant en même tems s’il ne *se* fait  
point de bruit, & si l'instrument ne rencontre aucun  
corps folide ; car l’une de ces deux chofes fuffira, pour  
faire conjecturer qu’il y a une pierre dans la Vessie : *ce-  
pendant* il est à propos qu’elles fe trouVent réunies  
pour décider le Chirurgien ; car s’il y aVoit dureté fans  
bruit, la maladie pourroit bien ne proVenir que d’une  
tumeur ou d’un skirrhe. Quant à la construction des  
sondes, nous obserVerons que celles dont on fe Eert  
pour les femmes, sirnt ordinairement courtes, & tant  
l'oit peu courbées,comme celles qu’on Voit *Planche III.  
figure* I. Au reste, je ne stens point la nécessité dlaVoir  
une sonde particuliere pour les femmes, car on peut  
employer fur elles, tout aussi commodément, celles  
qu’on Voit représentées *Planche IIIasigures* 2,3,4,  
**& 5, qui sent diversement recourbées, qui ont différen-**

189 CAT

tes longueurs, & qui Eont faites pouss'des hommes.  
Lorfqulon a procuré au malade une évacuation d’urine  
par ce moyen, ordinairement la maladie difparoît:  
mais si la rétention fubsistoit après l'opération , comme  
il arrÎVe quelquefois, il faudroit la réitérer, & y reve-  
nir aussi fouvent que les besoins du malade l’exigeront ;  
à moins qu’on ne laisse la *fonde* introduite jusqu’à ce  
que la vessie ait recouvré S011 ressort, & foit en état  
d’expusser les urines. Lors donc qu’une femme est sur  
le point d’entrer en travail, sillon slapperçoit qu’elle  
ait quelque difficulté d’uriner, je ferois d’avis qu’on  
lui procurât cette éVacuation avec la fonde, de peur  
que si l’accouchement devenoit long, la vessie ne sie  
distendît , que sim ton ne slaflbiblît, & que sies nerfs  
ne fe débilitassent au point de produire dans la fuite  
une maladie incurable.

Nous avons observé, ainsi que nous l’avons déja dit, qu’il  
étoit plus difficile d’introduire la sonde dans les hom-  
mes que dans les femmes, parce que Puretre est ordi-  
nairement en eux si long, & tellement sinueux, qu’à  
moins qu’un Chirurgien ne foit extremement Versé  
dans l’Anatomie de ces parties, qu’il n’en connoille  
bien la figure & la position. ( Voyez *Planche II.sig-* 1.  
*E. D.* ) qu’il n’ait acquis, une certaine dextérité , en  
voyant opérer les grands Chirurgiens, & qu’il n’ait  
lui-même tenté fréquemment cette opération, il ne la  
fera pas communément avec beaucoup de fuecés. Quoi-  
que ces finesses dans le maniement de la *sonde* s’apper-  
çoivent mieux d’un coup d’œil qu’il n’est possible de  
les représenter dans un Volume; cependant nous al-  
lons tenter de prescrire aux Commençans, le plus Euc-  
cintement qu’il nous Eera possible, la maniere dont ils  
doivent s’y prendre , & ce qu’il leur est le plus impor-  
tant de savoir.Un Chirurgien doit avoir, pour lsufage  
clos hommes ^plusieurs siandes différentes toutes prêtes.  
Cesse, dans le Vingt-sixieme Chapitre de ion sieptieme  
Livre, n’en n’exige que trois, qu’il Veut n’être ni trop  
foibles, ni trop sortes. Quant à moi, je lui conseille-  
rois d’en aeoir un très-grand nombre , mais au moins  
quatre, les unes longues ou courtes, & les autres foi-  
bles ou sortes, toutes bien unies & polies. Voyez *Plan-  
che III.figures* 2 , 3,4, & 5.

Celle qu’on Voit*,figure* 2 , peut convenir à un enfant d’en-  
viron six ans; celle de la *figure fa* conviendra depuis  
six ans jtssqu’à douze; celle de *lasigure 4.* depuis dou-  
ze jusqu’à feize, & celle de la *figure* 5. pour toutes les  
perfonnes au-deffus de seize ans. La plus longue de  
celles pour les hommes, doit être, selon Celse, de  
quinze pouces , & la plus courte de neuf. C’est entre  
quinze & neuf que font comprifes toutes les dif-  
férentes longueurs des fondes: mais on Ee Eert aussi  
commodément de celles de neufque de celles de quinze.  
Il y en a qui Veulent que leurs Eondes Eoient extrcme-  
ment foibles , dans la perfuasion que leur introduction  
dans la Vessie en devient d’autant plus facile; mais ils  
fe trompent lourdement ; car ces fondes foibles entrent  
& s’arrêtent aisément dans les rides & dans les plis de  
l’uretre, furtout en opérant fur des Vieillards ; au lieu  
que les fortes passent commodément fur ces plis. Hil-  
danus confirme ce fait par deux exemples, dans les-  
quels ni lui, ni le Lithotomiste ne purent jamais parve-  
nirà faire passer une fonde foible dans la Vessie, opéra-  
tion qui n’eut toutefois aucune difficulté avec un instru-  
ment de la grosseur d’une plume de cigne. Rau *as-  
sure* la même chofe , & l’expérience m’a convaincu  
qu’ils aVoient rasson. Les meilleures simdes font faites  
d’argent, elles font bien polies, on leur donne une  
certaine courbure, & pour les renforcer, de peur qu’el-  
les ne Vinssent à plier dans l’opération plus qu’il ne *se-  
roit* nécessaire, on met dedans des stylets d’argent re-  
préfcntés par les lettres *a, a, a,* &c. LorEqu’il faut fon-  
der un malade, on le couche silr le dos, sent silr un lit,  
Eoit sur une tableUeChirurgien est à sa droite : il prend  
le pénis de la main gauche ; il le tire en haut, & avec la  
droite il prend par la poignée C, une *sonde* proportion-  
née à i urctre, dans lequel il l’introduit doucement

C A T 190

après avoir frotté d’huile fon extrémité. Lorsqu’il corn-  
mencera l'opération, il observera de tenir la partie con-  
Vexe de la sonde tournée du côté de l'abdomen du ma-  
lade , comme on Voit *Planche II. figure* 3 , & il la laif-  
sera dans cette position jusqu’à ce qu’elle foit parvenue  
à la partie la plus basse des os pubis. Alors prenant la  
sonde par sia poignée, il la tournera de droit à gauche  
aVee une certaine dextérité, ensiorte que *ce* sioit sa par-  
tie concave qui sic trouve du côté de l’abdomen\* com-  
me on Voit *figure 4..* il abaissera ensiiite doucement Pcx-  
trémité *B* au-deflbus de l'os pubis, l’avançant en mê-  
me tems avec circonspection du côté de la Vessie, dans  
laquelle elle ne sera pas plutôt entrée, qu’il retirera le  
stylet *A,* pour donner lieu à l'urine de passer par les  
trous *B , B , &* de sortir par l'autre extrémité. Lorfque  
les urines seront entierement évacuées, on retirera  
la Eonde. On fait quelquefois cette opération pluscom-  
modément, lorfque le malade est tant foir peu incliné,  
ou lolssqu’il est droit, & appuyé contre un mur: dans  
. ces cas, le Chirurgien est plaeé devant le malade, ou à  
Ea droite, ou à sii gauche, & il acheve l’opération,  
comme nous la venons de décrire. Une maniere de  
sirnder beaucoup plus commode, & dont toutefois la  
plupart des Auteurs modernes ne font aucune men-  
tion , c’est lorfque le malade est couché siir le dos, fiait  
star un lit, sent sur une table, & le Chirurgien placé à Ea  
gauche, tenant le pénis de cette main, de l'incliner  
un peu du côté du nombril, d’introduire la *sonde* avec  
*sa* partie concave du côté de l'abdomen, jufqu’à ce  
qu’elle fiait parvenue à l'os pubis ; de la prendre alors  
par la poignée , de la mouvoir, comme si l'on avoit en-  
vie de décrire un arc du côté des genoux, & de la con-  
duire doueement par ce mouvement dans la vessie ; ce  
qui n’exige point l'adresse nécessaire dans les autres  
méthodes , pour faire passer fon extrémité fous l’arcade  
des os pubis. C’est ainsi que je confeille de s’y prendre,  
à tous les Chirurgiens qui n’ont pas cette opération fa-  
miliere, parce que je la crois beaucoup plus facile de  
cette façon. Mais de quelque maniere qu’ils proce-  
dent; qu’ils agissent toujours avee prudenee, adresse,  
& circonspection, de peur que s’ils employoicnt trop  
de force, l'instrument n’offensât Puretre, qu’il ne  
fût déchiré, & que cet accident ne causât au malade  
des douleurs vives, une hémorrhagie violente, une  
gangrene dangereufe, & la mort même : car j’ai vu la  
mal-adresse d’un Opérateur fuivie de tous ces fympto-  
mes. 11 arrive quelque ois qu’après l’évacuation faite ,  
l’indifposition se trouve tout-à-fait dissipée, & le ma-  
lade entierement guéri .'mais d’autrefois le malade n’é-  
tant pas plus en état d’uriner après l’opération qu’au-  
paravant, il faut y revenir de tems en tems. J’ai connu  
des perfonnes qui s’étoient aceoutumées en fort peu de  
tems à fe faire elles-mêmes l'opération. Comme l’in-  
troduction de la *sonde* dissipe toujours la rétention de  
l'urine, quoiqu’elle ne la guérisse pas radicalement; &  
comme cette rétention est toujours un dangereux fymp-  
tome, il faut en entreprendre la cure aussitôt qu’il est  
possible , & fe hâter le plus qu’on pourra d’en détruire  
la cauEe; sent que ce soit une inflammation, un trop  
grand relâchement de la vessie, des caroncules, ou le  
gonflement des prostates. L’inflammation du cou de  
la vessie ne permet pas toujours l'opération aussi promp-  
tement qu’on le désireroit : alors il est à propos de pré-  
parer & de faciliter l’introduction de la *fende,* en di-  
minuant l'inflammation par la faignée, & par les re-  
medes convenables. Si l’urine ne vient pas aussitôt que  
la *sonde* est introduite dans la vessie, comme il arrive  
quelquefois ; on comprimera, ou l’on frottera douce-  
ment l’abdomen avec les mains, ce qui produira l’effet  
qu’on en attend, sinon il faudra employer le fuccement.  
S’il arrivoit que la *fonde* fût arrêtée par cette caroncule  
des prostates, que les Anatomistes appellent *caputgasu  
linaginis, On se gardera* bien de la faire passer de force;  
car l’on s’expoferoit à blesser çes parties : mais on la  
retirera un peu, & on llaVancera doucement, jufqu’à  
ce qu’on parvienne à la faire glisser *fur* cette caron\*-

ιρι CA T

cule, & entrer dans la vessie. Si une caroncule vénê-  
rienne empêche l'introduction de la *fonde*, il faut la  
faire passer malgré elle.

Si l’introduction s’est faite dans le dessein de s’assurer de  
la présence d’une pierre, alors il est à propos de mou-  
voir la *sonde* en haut, en-bas , & felon toute direction.  
Si quelque corps dur résiste à cet instrument, & si l’on  
entend dans la vessie du bruit & une esipece de clique-  
tis, il n’y a gueres lieu de douter qu’il n’y ait une pier-  
re : mais si l'on ne rencontre rien de dur, & s’il ne  
fe fait point de bruit, il sera raifonnable de conjectu-  
rer qu’il n’y a point de pierre , ou tout au moins de  
douter qu’il y en ait une. S’il arrive que le corps dur  
& fonore, que la *fonde* a rencontré dans la vessie, s’en-  
fuie devant elle , qu’on ait de la peine a le retrouver  
ou qu’on ne le retrouve plus, c’est une marque qu’il est  
fort petit, ou qu’il est tombé dans quelques-unes de  
ces cavités, qu’on trouve de tems en tems dans la *ves-  
sie* de certains sujets. Voyez *les figures de ces vejsies  
sous les renvois de l’article Lithotomia.* Mais l’on pour-  
ra assurer que la pierre est considérable, si le corps dur  
& sionore *se* rencontre immédiatement fous la *sonde.* Si  
l’on remarquoit de plus qu’elle glissât facilement sur ïa  
furface, & fans qu’on fentît de l'interruption dans ce  
mouvement, on en pourroit inférer que cette furface  
eft polie. Mais si l’on s’appercoit du contraire, & si les  
urines siont en même tems sanglantes, cela prOuvera  
que la pierre est anguleuse, & que sia furface est pleine  
d’inégalités, & pour ainsi dire, de pointes. Sent-on  
quelque difficulté à déplacer le corps, & rend-il un sim  
distinct, c’est une preuve qu’il est dur & considéra-  
ble. Cede-t’il facilement à l'instrument; rend-il un  
Bon moins aigu; les urines sont-elles sablonneusies &  
chargées de petites écailles, conclucz-en avec Cesse  
que la pierre est molle.

Mais de peur de tenir dans des douleurs cruelles & réité-  
rées des malades , en qui il faut nécessairement reve-  
nir de tems en tems à l'opération, soit à caufe de la foi-  
blesse de la vessie ou d’une pierre qui s’applique à l'ori-  
fice intérieur de ce visicere , sent parce que l'uretre s’af-  
faisse immédiatement après qu’on a retiré la *sonde ,*comme cela arrive quelquefois; quelques Chirurgiens  
modernes, entre lefquels Solingen est peut-être le pre-  
mier, fe sirnt avisés, au grand soulagement des mala-  
des , dlesser dans les rétentions d’urine , d’une *sonde*d’argent flexible, fait avec du fil d’argent poli & tressé  
d’une façon singuliere, comme on voit *Flanc. III. Iig.  
6.* On peut, sans beaucoup d’incommodité, laisser cet  
instrument dans la vessie pendant plusieurs jours, sur-  
tout si le pénis est petit. On ne le retire que quand on  
a lieu de croire que cette partie a repris fon ressort, &  
que la *sonde* n’est plus néceisaire à l'évacuation. On  
obferve pendant l'on séjour de la tenir attachée à l'ab-  
domen avec des ligatures convenables. Mais comme  
l’introduction des *fondes* flexibles est ordinairement fort  
difficile, on se trouve contraint, pour la plupart du  
tems, de les faire précéder par des *fondes* communes  
qu’on laisse dans l'uretre, jufqu’à ce que les passages  
Eoient suffisamment élargis, & que l’introduction des  
*sondes* flexibles ne puisse plus souffrir de difficulté : mais  
comme le passage ne manqucroit pas de s’affaisser si on  
laissoit quelque intervalle entre le moment où on reti-  
re la *sonde* d’argent, & celui où l'on insiete la *sonde* fle-  
xible ; ce siont deux opérations dont l’une doit succéder  
immédiatement à l'autre ; & l'on laissera séjourner dans  
la vessie la derniere*sonde* introduite, jusipilà ce que la  
difficulté d’uriner foit guérie, ou du moins juEqu’à ce  
que le malade n’en siait plus incommodé. Helmont re-  
jette absolument , dans le troisieme chapitre de l'Ou-  
vrage intitulé *de Litlelasi,* toutes les *sondes* d’argent &  
de cuivre, comme trop dures & d’un usiage trop dou-  
loureux: il leur en substitue une nouvelle de *sa* façon,  
flexible, faite de cuir & semblable à un tuyau de pipe :  
il *se* flate que la matiere de cet instrument étant plus  
molle, les malades en steront moins incommodés. Mais  
cela seul fuffit pour démontrer combien il étoit peu

CAT 192

versé dans les opérations Chirurgicales ; car ou l'on ne  
parvient point à introduire ces especes de *sondes,* ou on  
ne les introduit qu’avec beaucoup plus de peine que les  
autres. Nous lssonsdans Fabricius ab Aquapendente ,  
qu’il préparoit une el'pece de *sonde* avec de la corne ,  
& qu’elles étoient flexibles : d’autres en ont fait avec  
d’autres fubstances; mais l'expérience a décidé que cel-  
les d’argent étoient les plus commodes, non-feulement  
parce qu’elles ont le degré de force réquis, mais parce  
que ce métal fe polit bien, & qu’on lui donne facile-  
ment la figure & la courbure nécessaires, pour que l’in-  
troduction dans la vessie s’en fasse le plus commodé-  
ment qu’il est possible. Aussi font-ce les feules qui foient  
en ufage parmi les plus grands Chirurgiens modernes.  
Il y en a qui veulent, avec Nuck & Solingen, que la par-  
tie recourbée de la *sonde* fiait percée de plusieurs petits  
trous, afin que l’urine fiorte plus commodément : mais  
il est d’expérience que l’évacuation s’en fait très-bien,  
pourvu qu’il y en ait deux à fon extrémité : on éprou-  
ve même que quand il y a un plus grand nombre de  
trous, & que le corps fpongieux de l'uretre est gon-  
flé par une congestion de sang , il s’insinue dans ces  
trous, empêche la *sonde* d’avancer, ou fe déchire, d’où  
il s’enfuit un grand nombre de symptomes fâcheux.  
C’est pourquoi M. Petit, célébre Chirurgien, recom-  
mande une autre efpece de *sonde* dont les côtés ne font  
point ouverts à sim extrémité : il lui donne lapréféren-  
ce si.lr toutes les autres, tant pour la commodité de  
l’introduction, que pour celle de la sortie des urines.  
Voyez *Planch. III. Fig.* 7. L’ouverture antérieure *A*de cette *sonde* est fermée par un bouton pyramidal *B s*qui est à l’extrémité d’un stylet qu’on passe dans la son-  
de. Lorfque la *sonde* est introduite, on pousse le stylet,  
& sim bouton *B* s’éloigne du bout *do catheter,* comme  
on voit dans la figure voisine en *D.* Parce moyen Pu-  
rine a la liberté d’entrer dans la *sonde* & d’en sortir  
Au reste tout cela fie fait à peu près aussi commodé-  
ment avec les *sondes* ordinaires. Enfin l'on fe sert des  
*sondes,* lorfqu’il est question d’injecter dans la vessie  
quelque substance; & cette partie est sujette à plusieurs  
maladies dans lesquelles ces injections font nécessaires.  
Alors on adapte une seringue ou la vessie d’un animal  
à l’autre extrémité de la *fonde.* Cette seringue ou cette  
vessie contient la liqueur qu’on veut injecter, & on la  
fait passer par leur moyen dans la vessie. C’est ainsi que  
Paul Eginete s’y prenoit, comme on le voit par le çin-  
quante-sixieme chapitre de sion sixieme Livre. Il arrive  
quelquefois qu’un abfcès formé au col de la vessie , &  
qui empêche la fortie des urines est percé par la *sonde ,*& que par ce moyen le malade est guéri.

Henri Meibomius a publié fur cette opération une  
Dissertation intitulée , *de Catheterismo.* HEISTER.

CATHIDRYSIS , καθίδρυσις , réduction d’ime partie  
dans fon lieu naturel. Hippocrate emploie dans le mê-  
me siens le verbe καθιδρὓσαι, *Prorrhet,* 2.

CATHIMIA , signifie en langage Spagirique , I.Une  
veine minérale souterraine, d’où l'on tire de l'or & de  
l’argent. 2. Des concrétions qui *se* forment dans les  
fourneaux où l'on fond l’or & l’argent. 3. L’or. 4. Les  
fcories d’argent. 5. La fuie qui s’attache aux murs des  
endroits où l’on prépare le cuivre. RULAND.

*Cathimia* est aussi Eynonyme à *cadmia.* Voyez *Cadmia.*

CATHMIA AFFIDIA , le *cathmia* d’argent ,. qui  
est de la couleur de la litharge, est la même chosteque  
du plomb calciné. *LO-cathmia* Eont les Ecories de l'or,  
du cuivre & de l’argent. Il y a aussi le *cathmia ferri.***RULAND.,** Voyez *Cadmia.*

CATHOCHITES. Voyez *Catochites.*

CATHODOS, κάΑοδος, & en Ionique κάτοδος, dev.a-  
τὰ, préposition qui *se* prend souvent *pour deorsum f*en-bas , & de ὸδὸς, *chemin", chute* ou *desuente.* Hippo-  
crate dit, περὶ παρθ. κάθ οδος ἐπιμηνίων, « chute ou dese  
a cente de Eang qui forme les regles. »

CxATHOLCEUS, καθολκεὑς , bande longue qui passe  
par-dessus le bandage de la tête appelle *periseepastrum,*

&

193 CAT

& qui le tient ferme. GaLIEN, *de Fasciis,* Voyez *Pe-  
riseepastrum.*

CATHOLICUS, καθολικὸς, de κατὰ, & de ο'λος, *univer-  
sel',* épithete fastueufe que l’on donne à quelques re-  
medes auxquels on attribue la Vertu de guérir toutes  
sortes de maladies, & dont les Chymistesfurtout font  
très-libéraux enVers les préparations qui leur sont pro-  
pres & particulieres.

CATHYGROS , κάθυγρος, de κατὰ , & de ὑγρὸς , *humi-  
de', excessivement humide.* Hippocrate , *Aphorisme 62.  
Section* 5. applique cette épithete à la matrice, dont il  
regarde l’excessive humidité Comme une des Caisses de  
la stérilité,

CATHYPNIA , de ὓπνος, *sommeil ; scmmell profond.***BLANCARD.**

C ATI AS, κατιὰς ; c’est felon Paul Eginete , *Lib. VI.  
cap.* 74. une inCÎsion faite pour l’extraction du fœtus  
mort ou l'ouVerture d’un abfcès à la matriee. Ce mot  
parûît être dériVé de καθίημι, introduire, auquel Paul  
substitue κατίημι, & κατίεναι à καθίεναι , felon la Dia-  
lecte Ionique.

CATILLIA, le poids de neuf onces. JOHNsoN.

CATILLUS CINEREUS, ou OBRUSÆ CATIL-  
LUS. Voyez *Capella.*

CATI.MIA. Voyez *Cad.mia.* **R.IEGER.**

CATINUM ALUMEN , *Potasse.*

CATINUS FUSORIUS. Voyez *Cruribulum.*

CATISCHON, κατέχων, qui est resserré, qui est diffi-  
cile à émouVoir. C’est l’opposéde ὸ βραχὑ καθαιρόμενος,  
«qu’on purge facilement. » *Epid. Lib. VI. Section* 8.  
*Aphor.* 33.

CATMA, *limaille d’or.* **ReLAND. JOHNSON.**

CATOBLECTA ANIMALIA, *animaux qui portent  
la civette.* CasTELLI,

CATOBLEPAS ou CATOBLEPON , κατωβλέπων ,  
bête farouche qu’on trouVe en Ethiopie, dont Pline  
fait mention , & dont on dit, ainsi que du basilic, qu’el-  
le tue de la Vue.

CATOCATHARTICA , de κάτω, *par bas*, & de κα-  
θαίρω , *purger* ; remede qui purge par les felles ; au lieu  
qu’on appelle *anocatharelca* ceux qui purgent par haut  
comme les émétiques.

CATOCHE, κατοχὴ, κάτοχος. Voyez *Catalepsis. «.*CATOCHEILON , κατώκειλον, *la levre inférieure.*CATOCH1TES , de κατέχω , *retenir* ; pierre qu’on  
trouVe dans l'Ifle de Corfe, & qu’on dit attirer & re-  
tenir la main quand on l’applique dessus. PLINE , *Lib.  
XXXVII. cap. 10.*

CATODON, de κάτω, *en-bas*, & de ὀδους, dent; nom  
que l’on donne à une efpeCe de baleine, parce qu’elle  
n’a des dents qu’à la mâchoire inférieure.

CATOECIDIOS, κατοικιδιος, familier, aisé à faire ou  
à obtenir, Hippocrate donne cette épithete aux cxten-  
sions nécessaires pour la réduction des membres luxés ,  
*Lib. de Articulis.*

CATOMISMOS, κατωμισμὸς , de κάτω, *dessous,* & de  
ωμος, *épaule* ; l’action de passer fon épaule par-dessous ,  
maniere de réduire une épaule luxée, dont on trouVe  
la description dans Paul Eginete , *Lib. VI. cap.* 114.  
Faites placer , dit-il, un jeune homme fort & plus  
grand que le malade, ou du moins plus éleVé du côté  
de l'épaule luxée; ordonnez lui de prendre le bras du  
malade, de l'appuyer fur S011 épaule, & de PéleVer, en-  
sorte que le malade perde terre & demeure sisspendu ,  
& étendu le long du dos du garçon qui lui tient le bras ,  
enforte que le bras tenu par le garçon foit fortement  
tiré par la péfanteur du corps du malade qu’on seroit  
tirer par un autre jeune homme, s’il arrÎVoit qu’il fût  
fort léger. C’est par l’action de la pefanteur du corps  
du malade & par celle de l’épaule du garçon qui  
le foutient, que llos luxé eft foreé de reprendre *sa*place.

CATOPTER , κατοπτὴρ , de ο'πτομαι, *voir, speculum  
ani.* Voyez *Speculum.*

CATORCHITES, κατορχίτης, efpece de vin , dont on  
trouVe dans Diofcoride, *Lib,* V. *cap.* 41. la préparation 1  
*Tome III.*

CAT 194

& les éloges fuivans. Le *catorchites,* dit il, que quel-  
ques-uns appellent *Sycites,* fê fait en Chypre , de la  
même maniere que le vin de Palmier; ( voy. *Palmeum  
vinum )* mais avec cette différence que dans le *catorchsu  
tes,* au lieu d’eau, on met une égale quantité d’infu-  
sion de grappes de raisins nouvellement pressurés. On  
fait choix pour la préparation de ce vin , de raisins noirs  
ou de figues feches, de celles qu’on appelle *chelidoniae*ou *purpureae.* On les fait macérer ; après dix jours de  
macération on ôte la liqueur , on reprend de l'infusion  
& on fait une feconde macération. On en fait encore  
une troisieme ; ati bout d’un certain tems on en fait une  
quatrieme & une cinquieme. Lorfque la liqueur qui  
vient de toutes ces macérations a reposé , elle s’aigrit  
& l’on a le *catorchites.*

On fe sert de cette liqueur comme du vinaigre; ses par-  
ties sont très subtiles; elle donne des vents, elle est  
mal-faisante à l’estomac , &elle fait perdre l'appétit:  
mais elle est bonne pour le ventre, elle provoque les  
urines & les regles, & elle fait venir le lait. Cependant  
le fang qu’elle engendresest mauvais, elle donne l’élé-  
phantiasis , ainsi que fait le *zythus.*

Il y en a qui mettent fur deux cens pintes de cette liqueur  
dix livres de fel, d’autres neuf lÎVres de faumure, pouf  
la rendre moinsfujette à *se* corrompre, & plus actice  
Eur les intestins. On met quelquefois au fond du vafe  
dans lequel on la renferme, du thym, du fenouil ,  
avec des figues par-dessus, enfuiteun autre lit de ces  
herbes, puis des figues fur ce nouveau lit, ainsi de  
suite, jusqu’à ce que le Vaisseatl sioit plein.

CATORETICA , κατωρετικὰ, de κάτω, *en-bas s* & de  
ῤέω, *couler ; remedepurgatif*

CATOXYS, κάτοξυο, *très-aigu.*CATROBIL , *terre.* R.ULAND.

CATTU-SCHIRAGAM ; nom que les Peuples du  
Malabar donnent au *scabiosa Indica arborea.*

C’est un arbrisseau de hauteur d’homme qui croît dans  
les lieux brûlés du soleil. Sa racine est courte, petite &  
amere au gout. Son tronc est rond & d’un pouce de dia-  
mette. Son écorce est d’un verd d’eau, & fon bois rou-  
geâtre. Ses feuilles font oblongues , étroites, très-  
pointues & très-ameres au gout. 8es fleurs fiant petites,  
*serrées* en bouquet, d’upe couleur de pourpre pâle &  
sans odeur ; *ses* semences qui font contenues en grand  
nombre dans des têtes composées de feuilles, sont  
oblongues , cannelées en long & pointues par la partie  
inférieure qui s’insere dans la base de la tête feuillue ,  
elles ont chacune leur sommet cnVÎronné d’une touffe  
defilamens blanchâtres, jaunâtres & assez longs; du  
milieu de ces filamens fort une petite fleur fur un pé-  
dicule Verdâtre ; cet arbrisseau porte des fruits une fois  
l’an, dans la saison pluVÎeufe. Cette plante broyée &  
bouillie dans l’huile est fort bonne en fomentations  
pour les pustules. Si on en exprime le fuc & qu’on en  
frotte la tête d’une perfonne attaquée d’une fievre cau-  
sée par la bile, elle en fera foulagée. La graine rédui-  
te en poudre & prise dans l'eau chaude, guérit la toux,  
chasse les Vents & tue les Vers dans les enfans. Elle  
calme aussi les douleurs de Ventre , proVoque les uri-  
nes ; & si on la mêle aVec de l’eau chaude, on en frot-  
tera aVec fuccès les membres affectés de goute ou de  
douleurs causées par le froid. RaY , *Hist. Plant.*

CATULOTICA , κατουλωτικὰ, de ουλὴ , *cicatrice i,* reme-  
des qui emportent par leur Vertu caustique les grosses  
*cicatrices, 8c* qui rendent les endroits où elles étoient ,  
luisons & polis. GaLIEN , *dx Dynamidiis.*

CATULUS , en Botanique *On chaton.* Voyez *Inlus,*En Zoologie un petit chien. Voyez *Canis,*

CATUS, *Chaa*

*Felis, catus,* Offic. *Catus domesticus etfylvestris*, Schrod.  
5. 280. Schw. Quad. 79. *Felis,* AldroV. de Quad, Di-  
git. 564. Jonsi de Quad. 126. Charlt. Exerc. 20. *Felis i  
catus,* Mer. Pin. 169. *Felis domestica seu catus ί* Raii

i95 C A V

Synop. A. 170. *Catus scufelis,* Gefn. de Quad. Digit.

3 17. *Chat.* DaLE,

La graisse, lesimg, la tête, la fiente, la peau, & l'arrie-  
re faix du *chat* font d’issage en Medecine. La graisse du  
*chat* siuiVage amollit, échauffe & difcute, & est sort  
bonne dans les maladies des jointures , son sang guérit  
l’herpe ou la gratelle. La tête de *chat* noir réduite en  
cendre est bonne pour les maladies des yeux, comme  
pour l’onglet, la taye, l'albugo & autres. La fiente gué-  
rit l'alopéCie & calme les douleurs de la goute. On  
met *sa* peau siir l'estomac & sur les jointures où il y a  
contraction , pour les tenir chaudement. On porte au  
cou l’arriere-faix, pour préserver les yeux de maladie.  
DaLE.

C A V

CAVA VENA, *Veine-cave* ; grosse veine qui reçoit  
le Eang à ion retour & le reporte dans le cœur. Voyez  
*Venae.*

CAVxALAM, plante du Malabar, qu’on appelle aussi  
*arbor siliquosa Malabarica, pluribus , ad singulos flo-  
res , lobis.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je  
connaisse.

CAUCAFON ou MOLY INDICUM.

CAUCALIS ; plante dont Boerhaave compte douze  
especes.

Voici Fes caracteres.

Ses pétales font inégaux & cn forme de cœur, sa femence  
oblongue, sillonnée longitudinalement aVec des filets  
dentelés, &, pour ainsi dire, armés de pointes.

1. *Caucalis arvensis equsnata magno flore,* C. Β. P. 125.  
M. H. 3. 308.

2. *Caucalis, major } daucoides, Tingitana,* M. U. 65. M.  
Η. 308. a.

3. *Caucalis Monspeliaca, equinata, magno fructu ,* C. B. P.  
153. M. U. 33. M. Η. 3. 308.

4. *Caucalis y* Offic. καυκαλὶς, Diofc. *Caucalis lato apiifo-  
lio ,* Hist. Oxon. 3. 307. C. B. P. 152. *Caucalis arven-  
sis, equinata, latifolia ejufd.* Raii Hist. 1.466. Synop.  
3. 219. Tourn. Inst. 323. Elem. Bot. 273. Boerh. Ind.  
A. 63. *Caucalis altera seu secunda,* Ger. 868. *Caucalis  
apii foliis ustoribus rubris,* Merc. Bot. 1. ab.Phyt. Brit.  
24. *Caucalis apiifoliis score rubro*, Persil batard à fleurs  
rouges. Ger. Emac. 1021. Mer. Pin. 23. *Caucalisfou  
eqielnopbora tertia ,λνπΊόψυλλος, Purpurea,* Col. Ejufd.  
*Caucalis arvensis latifolia purpurea* , Persil bâtard à  
feuilles larges & à fieurs rouges. Parla Theat. 920.  
*Caucalis Anglicaflore rubente, ejufd. Lappula Canaria  
latifoliaseu caucalis,* J. B. 3. 80. Chab. 393. *Echino-  
phorasemine magno*, Ricin. Irr. Peut. Buxb. 99. Rupp.  
Flor. Jeu. 223. *Persil bâtard.*

Cette plante croît dans les champs & fleurit en Juin &  
en Juillet. On la mange crue ou bouillie comme un  
légume. On dit qu’elle provoque les urines.

5 . *Caucalis dauci solvestrisfolio, echinato , magno fructu ,*Bot. PsIonfp. App. 292. a.

6. *PseudoseUnitmy* Offic. *Caucalis minornfloscuUs rubenti-  
bus,Ger.* Emac. 1022. Raii Hist. 1. 468. Synop. 3.  
2 19. Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit. 24. Mer. Pin. 23.  
*Caucalis,* Ricin. Irr. Pent. Dill. Cat. Giss 136. *Cau-  
calis , minor ustore rubente,* petit persil bâtard, à fleurs  
rouges. Park. Theat. 921. Hist. Oxon. 3. 308. *Cau-  
calis semine aspero , flosculis rubentibus,* C. B. P. 152.  
Boerh. Ind. A. 63. Buxb. 60. *Caucalis vulgaris -,* Rupp.  
Flor. Jen. 224. *Anthriscus quorumdam semine aspero  
his.pido* , J. B. 3. 83. Chab. 402. *Daucus annuus minor  
flosculis rubentibus,* Tourn.Inst. *Persil des haies.*

Cette plante croît dans les haies & dans les broussailles ;

C A U 196

elle fleurit en Juillet & en Août. Sa femence proVo-  
quc les urines & les regles.

7. *Caucalissegetum, minor, anthrisco, hispido similis t* Raii  
Synop. 113.

8. *Caucalis dauceldes Syriaca, altissima, solio pastinacae ,  
solvestris,flore albo ,* H. Mauroc. 43. *b.*

9. *Caucalis Orientalis altissimasolio fer Nae,* T. Cossi 23.  
b. H.

10. *Caucalis Africana, solio, minori rutae,* Ind. 15. a.  
11. *Caucalissolvestrissolio chaerophylli,* Flor. 2. 18.

*1^2 . Caucalis nodoso echinato semine*, C. Β. P. 153. Βοεκ-  
**HAAVE ,** *Ind. Alt. Plana*

CAUCALOIDES , καυκαλοιεδἐς, c’est dans MoEchion ,  
*Lib. de Morbis mulierum,* la rotule , ainsi appellée de  
la ressemblance qu’on lui silpposie aVec la fleur du c^u-  
*calis.*

CAUCIUM , καύκιον, espece de poids dont Nicolas My-  
repsie fait mention, Sect. 10. c. 19. mais dont fesCom-  
mentatcurs ne nous apprennent point la Valeur.

CAUDA, *queue.* Galien considérant la *queue* des ani-  
maux comme un aliment, dit qu’elle est crue & de  
dure digestion.

*Cauda* signifie aussi l’os coccyx.

Dans Ruland *cauda vulpis rusticandi s* c’est du plomb  
rouge.

En Bütanique, *cauda equina* est fynonyme à *equisetum.*Voyez *Eqielsetum.*

Le *caudamuris* est une espece de *ranunculus.*

Le *cauda porcina* est la même chofe que le *peucedanum.*CAUDATIO. Ce mot signifie dans Blasius, un allon-  
ssement du clitoris.

CAUDEX, STIPES , TRUNCUS , κορμὸς στέλεκος ,  
*tronc, tige',* c’est dans l'arbre & dans l’arbrisseau, la  
partie qui est entre la racine & les branches, & qui  
naît , pour ainsi dire, de la réunion des disserentespar-  
ties de la racine, de même que les branches naissent  
de *sa* diVision. Les Eues nourriciers passent de la racine  
dans le *tronc,* pour SC distribuer dans toutes les autres  
parties de la plante. Cette partie s’appelle dans les  
plantes & les herbes, *caulis* ou *thyrsus ,* καυλὸς, *tige s*quelquefois elle fe nomme *scapus,* & dans d’autres cas  
*calamus, cahmus. Noyez* ces mots fous leur Article.  
Le *tronc* est composé de tous les Vaisseaux & de toutes  
les parties de la racine; c’est pourquoi Linnæus l’ap-  
pelle dans fon *Fondamenta Botanices ,* dtl nom simple  
de racine hors de terre. L’eau & l’air qui embrassent  
continuellement cette partie, & qui font immédiate-  
ment appliqués à fa furface, entrent dans les Vaisseaux  
abforbans de l'écorce, & pénetrent par cette Voie dans  
les parties intérieures de la plante & jufques dans sa ra-  
cine même. L’ufage du trcwdans une plante est donc  
de distribuer l’humeur qu’il reçoit de *sa* racine , ou les  
fluides qui font appliqués à sa furface, à toutes les par-  
ties qu’il produit, comme les grandes & les petites  
branches , les feuilles & le reste.

CAVERNA, *caverne.* Quelques Auteurs ont donné ce  
nom aux parties naturelles de la femme.

CAVIARIUM , le frai mariné de l’éturgeon. Voyez  
*Sturio.*

CAVICULA ou CAVILLA, la cheVille du pié.  
Schneider dit que Haly-Abbas donne le nom de *cavijo  
la* à llos cunéiforme.

CAULEDON , καυληδὸν κάταγμα, espece de fracture  
dans laquelle l'os est rompu tranfVerfalement, enforte  
que fes parties sont si parfaitement séparées qu elles  
ne font plus dans la même direction, qu’elles Vacil-  
lent d’un & d’autre côté , & qu’elles font angle com-  
me les deux parties d’une tige rompue, καυλός. Ga-  
LIEN.

CAULIAS, καυλίας ; épithete que l’on donne au fuc  
qu’on tire de la tige du silphium, pour le distinguer  
de celui qu’on tire de fa racine , & qu’on appelle  
ῥιζίας.

C AU LIS, *Chou.* Voyez *Braissica.*

*ssifrf* C A U

CaULIs , signifie aussi tige. C’est pourquoi l’on a don-  
né aux plantes qui ont une Vraie tige , le nom de *CauH-  
feres.*

H y a des Auteurs qui entendent par*-caulis,* tantôt le *pé-  
nis ,* & tantôt le Vagin.

CAULOTON, καυλωτὸν ; épithete qu’on donne à la  
bete.

CAUMA, καῦμα de καίω, *brûler.* Clest la chaleur & la  
fécheresse ou de l’atmosphere, ou du corps dans la  
fieVre, ou d’une partie enflammée, ou quelque autre  
chaleur Violente que ce foit.

CAUNGA. Voyez *Areca.*

CAUSA. On nomme cause de maladie, ce qui fait la  
maladie préfente : c’est presque toujOurs une chofe  
physique préfente ; où elle produit effectivement un  
nouVel état dans les Eolides & dans les fluides , qui est  
preEque la maladie même, ou elle détruit ce qui est  
tout-à-fait requis pour exercer la fonction.

Si elle a existé en quelque maniere dans le corps aVant  
l’esset produit / on l'appelle interne : mais si existant  
hors du corps, elle y est appliquée & produit en con-  
féquence une maladie , elle prend le nom d’externe.

Les internes blessent le plus fouVent, 1°. les humeurs,  
ensuite les parties Eolides : les externes ont coutume  
d’affecter les Eolides aVant les liquides. On exceptera  
peut-être un petit nombre de maladies que le Venin ou  
la contagion produit.

On appelle *cause* prochaine de maladie , cette *cause* qui  
constitue directement tout le mal préfent : c’est: tou-  
jours la *cause* entiere , suffisante & présente de toute la  
maladie ; Eoit que cette même caisse soit simple ou eom-  
posiée, sia présence siippofe l’existence & la eontinua-  
tion du mal. Il fe dissipe par S01I abEence : c’est prese  
que la même chofe que la maladie entiere. Il est donc,  
je ne dis pas très-utile , mais fort néeessaire de la re-  
chercher.

On nomme *cause* éloignée de maladie, celle qui change  
tellement le corps , qu’il tombe malade lorsqu’il fur-  
vient une autre *cause* par la mauvaise disposition qu’il  
aVoit auparaVant. Cette cause n’est donc jamais entiere  
ni suffisante pour produire le mal ; l’autre *cause acces-  
soire* seule ne le produiroit pas aussi : il faut pour cela  
le concours des deux enEemble. C’est pourquoi, pour  
guérir il faut les déraciner l’une & l'autre. Ce font  
ces deux *causes*, qui, jointes ensemble, font la *cause*prochaine.

La *cause* éloignée appliquée au corps, s’appelle prédifpo-  
fante , antécédente , προηγουμένη. Tels font, par exem-  
ple , le tempérament, la pléthore, la cacoehymie.

La *cause* accessoire qui si? réunit à la *cause* éloignée pour  
l’exciter à produire de concert la maladie, prend le  
nom de procatarctique. Quelques - uns la nomment  
occasionnelle. Elle ne nuit qu’en ce qu’elle change la  
disposition qu’on avoit à telle maladie, en cette ma-  
ladie même : elle est tantôt interne, & tantôt ex-  
terne.

Pour retenir aisément ces dcrnieres, on peut les ranger  
en quatre classes fort commodes pour les troiiVer, & les  
expliquer aVec ordre, qui font:

Les choses qu’on prend ; Pair , les alimens, la boisson,  
les médleamens , les Venins, toutes les choses qui en-  
trent dans le corps par les pores de la peau, par l’ou-  
verture des narines, par la bouche , par la trachée-ar-  
tere , par l’œsophage, par l’estomac, par les intestins,  
par les parties génitales de la femme, fous une forme  
visible ou inVÎsible, en fumée, en boisson, en çlysteres ,  
en infusion.

Ce qu’on a sait : le mouVement de tout le corps , ou  
d’une partie ; les passions de Pame , quelles qu’elles  
foient, la tranquillité du corps & de l’esprit ; d’où il  
fuit qu’il saut ici rapporter le sommeil &îes Veilles.

Leschoses retenues, éVacuées, soit saines , sint récrémen-  
titielles, fiait morbifiques.

Les chofies externes appliquées au corps ; Pair, les va-  
peurs, les somentations, le bain , les Vetemens , les

C AU 198

linimens , les onguens , les emplâtres, tout instrument  
Vtilnérant, contondant, corrodant. ’

D’autres diVifient ces mêmes *causes* en six classes, ficus le  
titre de choEes non-naturelles, qui sirnt :

1°. L’air; 20. les alimens & la boisson; 30.lemoüVemenss  
&le repos; 4°.les passions de Pame; 5°.les choEes rete-  
nues & éVacuées ; 6°. le sommeil & la Veille. Voyez  
*Non-n attirait a ,8e* l’endroit de la Préface où nous aVons  
exposé le systeme de Galien.

CAUSIS , καῦσΐς, de καίω, *brûler s une brulure.* Voyez  
*Ambusta.*

CAUSÔDES FEBRIS , καυσώδης πυρετὸς , *seèvre ar-  
dente.* Clest la même chose que *Causes.* Voyez *Causus.*Cesse interprétant Hippocrate, *Aphor.* 58. *Lib. IV*rend, *Lib. II. cap.* 8. *canflodes, MvjœàTnç -, par febris ar-  
dens,* fleVre ardente.

C A U S O M A , καυσωῥα, 'πύρωσις. Hippocrate entend  
parce mot, chaleur brûlante , & inflammation. GoR-  
RÆUS.

CAUSTICA, *Caustique.*

Les *caustiques* ou cauteres tirent leur nôm du mot grec  
καίω, *brûler* ; parce que lorsip-l'on les applique dans  
les maladies chirurgicales flur quelque partie vivante  
du corps, ils la conflument , & ils forment une croûte  
dure ou efcarre: clest par cette raifon qu’on les appel-  
le encore escarotiques. De ce genre font toutes les  
si-lbstances qui agissent comme le feu, & qui détruifent  
les Vaisseaux de la partie à laquelle ils font appliqués ;  
en forte que les fluides font répandus sous les Eolides  
séchés & brûlés qui forment une efpece de croûte. Il  
faut rapporter à la même classe de remedes , premiere-  
ment ceux que nous appellens communément cauteres  
actuels, comme le feu même, tous les métaux qui  
peuVent s’échauffer considérablement fans entrer en  
fusion; en un mot, toutes les fubstances brûlantes, ou  
enflammées, commelemoxa, leduVetqui est attaché  
auxfeuilles de la molaine, le coton , le chanVre , & le  
, bois qu’on applique de la maniere la plus conVenable ,  
rclatÎVement à la partie qu’on Veut brûler, & au but  
que l’on *se propofe* en la brûlant. Ces *caustiques* ac-  
tuels que quelques Auteurs designent particulierement  
du nom de cauteres , font ordinairement de fer. C’est  
pourquoi Celle , parlant de ces fortes de *caustiques ,*les appelle *Ferramenta candentiae* fers chauds : on fait  
chauffer ces fers plus ou moins , felon que la partie à  
laquelle on doit les appliquer , est plus ou moins  
épaisse.

On met encore au nombre des cauteres actuels le noyau  
de Pollue, l'huile ou l'eau bouillante, le foufre fon-  
du, ou le plomb. Mais ces fubstances ne fiant d’aucun  
usilge dans la pratique moderne , en qualité de *causti-  
ques.*

Les *caustiques* actuels agissent stur la partie à laquelle ils  
stont appliqués &, où ils forment une croûte, en échauf-  
fant les humeurs, qui Venant à fe raréfier par l’excessi-  
Ve chaleur qui leur est communiquée , rompent les  
Vaisseaux qui les contenoient ; & leurs molécules les  
plus fubtilcs, & les plus aqueufes s’exhalant en l'air ,  
la partie demeure fechc & encroûtée.

Voici ce qu’Heister preferit par rapport à l’ufage des  
cauteres actuels.

« Il faut choisir, dit-ile un instrument, dont la grosseur  
« & la figure foient proportionnées à la partie aflectée.  
« On fera chauffer cet instrument, tandis que le ma-  
« lade fe préparera à l'opération , & fe mettra dans  
« une posture conVenable : on aura grand foin d’em-  
« pêcher que les parties adjacentes ne fe fentent de la  
a combustion ; afin de ne point caufer au malade des  
« douleurs inutiles : c’est pourquoi lorsqu’il fera quese  
« tion d’opérer fur des os cariés, il faudra foigneufe-  
« ment éearter les chairs & employer le fecours d’tnl  
Nij

199 C A U

« Assistant, pour les tenir éloignées , tandis qu’on fe-  
« ra l’application du cautere. Lorfque l'instrument  
« fera sufflamment chaud , on l'appliquera fortement  
« à la partie affectée, & on l'y tiendra jufqu’à ce que  
« la maladie paroisse entierement déracinée : mais  
« pour tirer de cette opération , le plus grand avanta-  
« ge qu’il est possible, furtout dans la carie des os,  
« dans les cancers , & dans les hémorrhagies, il est à  
« propos d’avoir un grand nombre de cauteres tout  
« prêts, afin d’achever *avec* un fecond ou un troisie-  
« me, ce que l’on aura commencé aVec le premier. »

Quant aux *caustiques* potentiels , ce ne sirnt autres cho-  
Ees que les plus Violens d’entre les corrosifs, comme  
le heure d’antimoine, la pierre infernale , le mercure  
fublimé corrosif, les fels fixes & Volatils alcalins, la  
chaux vive , l'huile de Vitriol, l’efiprit de fiel marin, &  
l’eau forte. Toutes ces fubstances s’appliquent ou en  
cataplasine, ou en onguent, ou aVec de la charpie. Les  
*caustiques* de cette espece agssent en Vertu des fels  
acres qu’ils contiennent , qui détruisent aVec leurs  
pointes la cohésion des membranes qui forment les  
vaisseaux, & qui excitant d’ailleurs de la raréfaction  
dans les humeurs font exhaler leurs parties aqueufes  
les plus déliées, dessechcnt la partie, & font une efcar-  
re. Mais comme il est de la nature des fels de n’agir  
que quand ils fiant dissous, il faut que les *caustiques* po-  
tentiels foient fous une forme liquide, ou s’ils font  
Eecs & solides ; il faut que la partie fur laquelle ils ont  
à agir, soit humide.

M. Petit le Medecin , explique de la maniere suivante ,  
dans *1’Histoire de* l’*Académie Royale des Sciences,* Pac-  
tion des *caustiques 8c* des astringens.

On pourroit croire que ce qui s’appelle astringens , ne  
font que des emplastiques, ou emplâtres qui n’agissent  
qu’en fermant l’orifice des vaisseaux ouVerts ; mais M.  
Petit le Medecin s’est bien assuré par un très-grand  
nombre d’expériences, qu’ils font véritablement astrin-  
gens, & qu’ils resserrent les orifices auxquels ils s’ap-  
pliquent. Ils les resserrent, parce qu’ils en absorbent  
l’humidité , ce qui étant fait, les parois des Vaisseaux  
diminués de Volume , fe rapprochent par leur ressort  
naturel, & peuvent *se* rapprocher au point de *se* coller  
enfemble, & de fermer le Vaisseau. Il ne s’agit point  
ici de la compression & des bandages qui aideroient à  
cet effet.

Cela fera Vrai & indubitable, si les astringens appliqués à  
des morceaux de chairs d’animaux en diminuent le Vo-  
lume , & il est sûr qu’ils en auront diminué le Volume,  
s’ils en ont diminué le poids. C’est ce que M. Petit a  
trouVépar toutes sies expériences, à quelque exception  
près que nous ne dissimulerons pas, & qui fortifie en-  
core le raifonnement général. 11 a toujours pris la mê-  
me quantité de chairs de bœuf ou de mouton, c’étoit  
seize gros, il l’a mifc dans différens astringens , dont il  
l’enveloppoit ; il Py a toujours laissée quatre jours pen-  
dant un été assez chaud ; au bout de chaque jour il la  
retiroit un moment pour la pester, la remettoit aussi-tôt  
en expérience , & par la somme totale des quatre pe-  
*sées ,* il Voyoit de combien les seize gros étoient dimi-  
nués.

Les astringens, qui dans le même tems diminuent davan-  
tage de poids une même quantité de chairs , sirnt cer-  
tainement les plus forts, ils ont abforbé plus d’humidi-  
té, ils ont mieux desséché la chair, & ont rendu fon res-  
fort plus ferme. De plus en considérant quel a été leur  
effet plus ou moins grand pendant chacun des quatre  
jours que leur action a duré, & rien n’empêche de pouf-  
fer , si l’on Veut, l’expérience au-delà des quatre jours,  
on juge du plus ou moins de promptitude de cette ac-  
tion , si elle s’accelere ou fe ralentit.

Il y a encore une attention importante à faire, c’est celle  
de la corruption ou de la non-corruption de la chair;  
& c’est par l’odeur qu’on en juge. La corruption vient

C A U [200]

de la désunion des principes qui formoient les molécu-  
les de la chair , ou Ees petites parties intégrantes; l’hu-  
midité favorife cette désunion, le deffechement & le  
refferrement y est contraire. De-là sitit manifestement  
qu’un bon astringent doit laisser la chair, s’il est possi-  
ble, fans corruption & fans mauVaife odeur.

Il y a des astringens de trois especes : les terres , comme  
les bols, la terre sigillée, le plâtre, la chaux , &c. Les  
fucs des plantes ou gommes & résines , comme le fuc  
d’aloès, d’acacia, le storax, le benjoin, la gomme Ara-  
bique , &c. Les fels , comme le fel marin , l’alun , les  
vitriols , &c. On y pourroit ajouter une quatrieme *es-  
pece* tirée du regne animal, la toile d’araignée, les  
yeux d’écreVÎsse. Toutes ces especes ont été éprouvées  
parM. Petit, & leurs effets comparés dans un grand  
détail, dont nous ne donnerons que les résultats les  
plus généraux.

Communément tous les astringens agiffent plus dans les  
deux premiers jours que dans les deux derniers, &  
plus le premier jour que le second. Il est rare que leur  
action n’aille pas toujours en *se* ralentissant.

Les plus Eorts astringens terreux ne diminuent que de  
cinq gros les steize gros de chair.

Ils lui lassent toujours quelque mailVaise odeur; mais  
moins selon qu’ils ont plus diminué le poids , ou, ce  
qui revient au même, qu’ils ont plus absorbé d’humi-  
dité.

Les astringens végétaux sont en général plus forts que  
les terreux. Lanoixde galle a abforbé jusqu’à six gros  
dix-neuf grains d’humidité. Elle n’a laissé à la chair  
nulle mauvaife odeur, ce qui n’est pas commundans  
cette espece.

Toutes les gommes sirnt de grands astringens.

Les astringens falins n’ont pas ordinairement plus de for-  
ce que les meilleurs végétaux , mais ils l’emportent en  
bonté, c’est-à-dire, qu’ils n’abforbent pas plus d’hu-  
midité, mais qu’ils garantissent mieux la chair decor-  
ruption; ils ne lui laissent prefque jamais de mauvai-  
*se* odeur.Aussi la pratique s’est-elle fort déclarée pour le  
vitriol.

Ces astringens ont une propriété singulière , & qui parois  
oppofée à celle de tous les autres. Ils augmentent fou-  
vent le poids de la chair, au lieu de le diminuer ; mais  
il Eaut remarquer que ce n’est que dans les derniers  
jours, ils commencent toujours par diminuer le poids.  
Après qu’ils ont abforbé une partie de l’humidité de la  
chair, cette humidité dont ils fiant imprégnés dissout  
quelque-uns de leurs fels , & ces stels mis en mouve-  
ment, & portés par ce véhicule, vont dans la chair,  
s’y joignent & en augmentent le poids. On stait que  
les sels empêchent la corruption ; ainsi ces astringens  
non-seulement dessechent la chair comme les autres,  
en attirant hors d’elle sim humidité , mais ils l’embau-  
ment, en lui fournissant une matiere étrangere. 11 leur  
faut nécessairement un tems avant qu’ils la puissent  
fournir, & après cela il est aifé de voir ce qui arri-  
vera, felon qu’ils rendront plus ou moins qu’ils n’ont  
pris.

On voit aussi que cet accident ne peut arriver que quand  
les sels sirnt peu embarrassés dans les mixtes & dispo-  
séss à s’en dégager facilement ; car on n’a pas ici de  
principes d’une grande action , il n’y a que l'humidité  
de la chair, & d’une chair morte. Les mêmes astrin-  
gensauroient beaucoup d’action fur des parties vivan-  
tes, animés comme ils le feroientpar la chaleur natu-  
telle qu’ils y trouveroient.

Les fels des animaux étant les plus volatils , un astringent  
qui en contiendroit beaucoup, seroit excellent. C’est  
apparemment par cette rasson , que dans les expérien-  
ces de M. Petit, la toile d’araignée, bien nettoyée,  
bien desséchée & msse en poudre, a presque autant ab-  
forbé d’humidité qu’aucun astringent des plus Eorts,  
& a parfaitement préfervé la chair de corruption , ses  
fels qui font animaux , passaient aifément dans cette  
chair, & si la toile d’araignée a un peu moins absorbé  
d’humidité qu’un autre astringent, ce peut n’être qu’u-

2θι C A U

ne fausse apparence ; car elle aura pu abforber plus  
d’humidité, ou diminuer davantage le poids de la chair  
à cet égard, & paroître d’ailleurs le diminuer moins ,  
à caufe des fels qu’elle aura fournis à la chair.C’est mê-  
me-là une réflexion qui pourroit s’appliquer en général  
à tous les astringens qui laissent la chair flans mauvaife  
odeur, ils ne doivent pas paroître avoir absorbé tant  
d’humidité. Quoiqu’il enflait, les astringens du regne  
animal ne feront pas communs , ils ne peuvent gueres  
avoir assez de terre pour absiarber & pour dessecher.  
Les yeux d’écrevisse laissent la chairEans odeur, auf-  
si-bien que la toile d’araignée , mais ils absorbent  
moins.

Les eEpriis acides, tels que ceux de Eel de nitre, l’huile  
de vitriol; car M. Petit a voulu tout éprouver , cui-  
roient en quelque farte la chair , & la mettroient en  
pâte, *si on* les employoit purs : il faut les affoiblir avec  
beaucoup d’eau, & alors on voit qu’ils augmentent le  
poids de la chair. Mais nous ne nous arrêterons pas à  
ces expériences, qui vont plus à confirmer ce qui a été  
dit, qu’à rien découvrir de nouveau , par rapport à  
l’objet principal. Venons aux *caustiques,* que M. Petit  
n’a traités qu’après avoir fait l'histoire de tous les  
moyens dont on s’est servi depuis Hippocrate jufqu’.i  
présent pour arrêter les hémorrhagies après l’amputa-  
tion des membres.

Si on applique le feu à l’extrémité ouverte d’un vaisseau,  
ses parois, desquels le sang *se* retire *se* fronçant en de-  
dans l’un vers l'autre, s’approchent jufqu’à fe toucher,  
& se coller enEemble , & par-là enfin ferment le vaise  
feau. La partie la plus extérieure de ces parois qui ont  
essuyé l’action du feu, en a essuyé la plus grande force,  
parce qu’elle y étoit la plus expofée, fon tissu en a été  
totalement altéré, fes fibres détruites ou confondues, ce  
n’est plus qu’un débris informe qui n’a plus de part à  
laviedu reste du corps animal, c’est une chair morte  
qui ne tenant plus à rien, tombe bien-tôt d’elle-même,  
on l'appelle une efcarre.

Le fer chaud, le plomb fondu, l’huile bouillante, peu-  
vent s’employer dans cette opération : mais comme ils  
la rendent fort douloureufe, on a trouvé d’autres ma-  
tieres dont l'effet fera le même , & plus doux, parce  
que fans être actuellement enflammées, elles contien-  
nent un certain feu qui fe développera. On les appelle  
*caustiques* ou *cauteres* potentiels, à la différence des  
premiers qui stant actuels; l'huile de vitriol, l'efprit  
de nitre, l'eau régale, l'ont des *caustiques* potentiels,  
liquides, la pierre infernale en est un folide,

La matiere fubtile ouéthérée, ou, comme d’autres Phy-  
siciens la nomment, la matiere du feu , fait tous les  
*caustiques* tant potentiels, qu’actuels ; mais avec cette  
différence que dans les potentiels qui ont été original-  
rement formés par le feu, pour la plupart, elle s’y est  
frayé des passages , des routes , qu’elle retrouve &  
qu’elle reprend dès qu’elle est excitée, au lieu que dans  
les actuels, elle ne fe fait point de route qui fe conser-  
ve, ce qui est caisse que quand ils font refroidis, ils ne  
gardent point de traces de sim action précédente, &  
qu’ils ne peuvent agir que chauds ou brûlans. Une ai-  
guille aimantée est un exemple incontestable d’un  
corps, où une matiere fort subtile & fort agitée s’ou-  
vre de ces fortes de routes qui subsistent.

La chaleur naturelle d’une partie vivante silr laquelle on  
applique le *caustique* potentiel , jointe à l’humidité  
de cette même partie, met en mouvement, & diffout  
les siels très-actifs du *caustique',* la matiere éthérée, qui  
y étoit en quelque siorte languissante, *se* remet à circu-  
ler avec toute *sa* vivacité dans les routes qu’elle s’y  
étoit déja frayées;& voilà ce qui équivaut au feu actuel,  
fans avoir le même excès d’impétuosité.

Une confirmation de cette petite théorie, c’est que les  
*caustiques* potentiels n’agissent point assez fur les cada-  
vres pour y faire cette efcarre, qui est leur dernier  
effet. Les cadavres n’ont plus la chaleur qui auroit  
produit un grand mouvement dans tout le *caustique.*Van-Helmont a le premier avancé le fait, & M. Petit

C A U 2Oâ

l’a vérifié par des expériences qui l’ont rendu en même-  
tems mieux cirConstancié.

Il distingue trois cfpeces de *caustiques* potentiels, les  
premiers n’agissent que fur les chairs découvertes de la  
peau ; les feconds fur la peau & les chairs ; les troi-  
siemes fur la peau seule. Les deux premieres especes  
font efcarrotiques , c’est-à-dire, font efcarre ; la troi-  
sieme n’en fait point. Le vitriol de Hongrie ou de Chy-  
pre, ParsenÎC , le fublimé corrosif, &c. font de la pre-  
miere espece , l'eau regale, l’huile de vitriol, la pier-  
re infernale, &c. font de la feconde , ceux de la troi-  
sieme espece, dont les cantharides font les plus usités s  
ne méritent que le nom de vésicatoires , à cause des  
vessies qu’ils excitent fur la peau,' Ils raréfient la lym-  
phe , & particulierement l'air, contenus l’un & l.lau-  
tre dans les petits vaisseaux de la peau, dont les orifi-  
ces vont aboutir à l’épiderme qui les couvre. Cette  
raréfaction violente fouleve l’épiderme, fous lequel  
*fe ferme* un vuide qui fe remplit aussi-tôt & d’air dila-  
té , & de la lymphe épanchée de ces petits vaisseaux  
qui ont crevé. L’épiderme féparée de la peau se feche  
en peu de tems, & s’enleve aifément. Voilà ce qui  
tient lieu de l'efcarre que sont les autres *caustiques,.  
Histoire de P Acad. Roy. des Sciences, année* 1732.

On distingue les *caustiques* potentiels les uns des autres,  
non-feulement par leurs Eels qui sirnt plus ou moins  
aigus, & qui conséquemment pénctrent plus ou moins,  
& dissolvent plus ou moins promptement le tissu des  
solides; mais encore par la nature de ces Eels, & pat  
celle de leur action si.lr les humeurs que leur solution  
condense ou sépare ; pour ne rien dire de la quantité  
en laquelle on les applique ; quoiqu’il fiait certain que  
plus grande est cette quantité, plus leur action estdu-  
rable, & plus elle s’étend tant en longueur qu’en pro-  
fondeur, jufqtl’à ce que toute la substance saline étant  
parfaitement dissoute & suffisamment délayée par les  
humeurs des vaisseaux, elle fiait réduite dans une iner-  
tie abEolue : on a observé que les *caustiques* Eolides  
agissent plus lentement que les *caustiques* liquides ;  
mais que l’action de ceux-ci dure moins que l’action  
de ceux-là. Etmuller dit. Tome second, «quelescau-  
« teres potentiels Eont distribués en deux classes , rela-  
« rivement à la nature de leurs stels corrosifs qui font  
« alcalins ou acides. On range dans la premiere classe  
« tous les stels lixiviels acrimonieux , & entre ces sels,  
« particulierement le Eel coagulé, obtenu par la lessive  
« des Manufactures du Eavon , ainsi que tous ceux avec  
« lesquels, entre autres substances, il *se* trouve delà  
« chaux vive mêlée. Ludovic sait grand cas de cette  
« espece de stel, & il nous apprend qu’il n’y a point  
« de cautere plus efficace & plus sûr : mais il nous  
a avertit de le tenir dans un lieu *sec &* chaud, où il  
« ne stoit point έχροΕέ à être dissous par l'humidité de  
« l’air. Quoiqu’on dife de ces cauteres alcalins ; ils  
« l'ont peu commodes, & peu convenables dans l’issa-  
« ge ; parce que leur dssolution putréfie la partie à la-  
« quelle elle est appliquée, & y produit promptement  
a une tache noire , & une croûte fétide , qui a toutes  
« les apparences d’une gangrene qui commence. Les  
« fels aeides au contraire plus ou moins concentrés ,  
« operent plus promptement, ils corrodent feulement,  
« & par cette action ils affectent la partie plus vive-  
« ment : aussi llescarre qu’ils font commence-t-elle par  
« être rouge , & finit-elle par être blanche. Entre ces  
« acides, le plus énergique est l'argent dissout dans  
« l’eau forte qui donne feulement en le faisant épaise  
« sir., une poudre d’une couleur grisâtre, appellée  
« pierre infernale : on applique fur la partie qu’on  
« veut cautériser , la grosseur d’un pois ordinaire de  
« cette poudre , & on la couvre avec une emplâtre,  
a Comme elle contient de l'eau forte concentrée, elle  
« corrode, & les premiers effets de fon action ressem-  
a blent assez à des mOrEures de puces. Employée dans  
« les excroissances fongueuEes des ulceres , elle les  
« mortifiera & les corrodera. Après ce cautere celui  
a dont je fais plus de cas , est le heure d’antimoine

203 C A U

« enfermé dans le tuyau d’une plume. » Elias Caffte-  
rarius donne,*Ephem. H C D. 3. a- 5- o- zs2-* la même  
préparation de la pierre infernale qu’Etmuller. L’em-  
plâtre *caustique* d’Andromacus , n’est autre chose que  
la lessiVe des Manufactures de saVon , avec de la grai-  
ne de riz & de froment mondés & dissous dans cette  
lessiVe.

Heurnius fait de grands éloges de ce cautere compofé de  
la lessiVe de saVon feule, bouillie juEqu’à ce qu’elle  
deVienne une substance noire, & ensuite mise en pier-  
re par la calcination.

Pour aVoir le *caustique* minéral d’Ange Sala,

Prenez *de la meilleure eau forte, quatre onces »  
de l’hielle de vitriol, une once,*

*Mettez* le tout dans un matras au bain-marîe,

Distilez le phlegme.

Ajoutez ensilite

CollserVez la solution pour Votre ssage dans une phiole  
bien fermée.

Cette préparation passe pour un spécifique contre les tu-  
meurs pestilentielles, les cancers , les fistules calleu-  
fies, les gangrenes, & toutes les excroissances fongueu-  
ses des chairs. On en met si.ir un plumasseau , & on en-  
vironne ce plumasseau d’une emplâtre defensiVe lors-  
qu’il en est befoin. On en fait grand cas, parce qu’elle  
/ait efcarre promptement & fans grande douleur, &  
que cette esicarre est molle, & facile à féparer.Tenzelius  
penfe que l’aimant arfenical mérite les mêmes éloges ,  
sinon de plus grands; parce qu’il agit fans causer d’in-  
flammation , ou d’érosion douloureuse : c’est pour-  
quoi, dit-il, il conVÎent extremement pour les persim-  
nes de distinction , & d’un tempérament délicat. Si  
l’on en croit Bartholin , les cauteres préparés de mer-  
cure sublimé , scmt extremement dangereux, & pro-  
duisent de grandes douleurs, & de l'inflammation dans  
les parties auxquelles ils font appliqués , ensiarte que  
leur usage a les siaites les plus fâcheuses entre les  
mains de la plupart des Chirurgiens, à moins qu’ils  
n’aient l’attention de les préVenir en corrigeant ce re-  
mede aVec le camphre. Nous lisions dans les Obferva-  
tions Anatomiques du même Auteur, *Cent.* 5. *Hist.*36. qu’en Danemarck les Chirurgiens font entrer  
dans leurs cauteres, comme un excellent ingrédient  
les cendres de frêne.

Voici la maniere dont ils préparent ces cendres.

*Ecartez* la partie grossiere extérieure de l'écorce.

Prenez fa partie moyenne.

Coupez-la en petits morceaux, faites - la fecher, & la  
brûlez.

Passez-les cendres par un tamis.

Mettez-les dans un petit fachet de linge usé.

Trempez ce fachet dans l’eau chaude , jusqu’à ce qu’il  
Eoit lui-même fort chaud.

Appliquez ce fachet fur la partie affectée, & le couVrez  
d’une emplâtre.

L’opération est faite en quatre ou cinq jours, & l’efcar-  
re n’en met pas dayantage à tomber. Le malade ne

C A U 204  
fent aucune douleur, & il ne furVient aucun autre  
fymptome fâcheux. Mais ce cautere a deux grands  
défaVantages ; l'un , que l'écorce dont on fe fert  
doit être récente ; l’autre, qu’il fe diffout aisément,  
& s’étend beaucoup. Le cautere préparé d’eau-forte  
& d’orpiment réunit l'efficacité à la commodité , à  
un point, dit Bartholin, que j’ai été furpris de fon  
opération. La chaux Vice, quand on en a, fera aufll la  
fonction de *caustique,* si on la mêle aVec du faVon , &  
si on la coirvre d’un morceau de cuir percé. Ceux qui  
auront befoin *Tcm caustique* Eous une forme feche, fe  
sentiront commodément de celui que l’on prépare  
aVec l’argent disions dans l’eau forte après l’éVapora-  
tion fur le feu dans un Vaiffeau conVenable. On fait  
d’autres cauteres aVec le charbon ordinaire ; mais les  
douleurs qu’ils caufent en rendent l'ufage trop dange-  
reux. Le cautere potentiel de Bartholin , qui agit si  
promptement, & qui caufe si peu de douleur, *se* pré-  
pare de la maniere siliVante, à ce que dit cet Auteur  
dans POuVrage intitulé *Cista Medica HafniensiI.*

Dissoluez le tout dans une quantité suffisante de lessiVe  
de saVon noir, & faites-en une pierre felon l'art.

Barbette Vante beaucoup sim cautere dans ***sa*** Chirurgie.  
Ce cautere agit sans causer de douleur, & ***se*** prépare de  
la maniere sulcante.

Faites fondre le foufre feul fur un feu modéré, remuez  
aVec une spatule , & ajoutez l’antimoine & l’arfe-  
nic réduits en poudre.

Remuez le tout, jufqu’à ce que les poudres fe soient in-  
corporées aVec le soufre, & qu’elle aient pris une  
couleur rouge.

Prenez enfuite de ce mélange une once.

*du caput mortuum de vitriol, une demi-once.*

Mêlez & réduisez en poudre.

Lavez six fois avec de l’esprit de vin , & faites fécher  
pour l’ufage.

Hoffman prétend dans ses Remarques sim Poterius, qu’i!  
n’y a point de cautere potentiel, plus actif & plus sûr  
que la pierre infernale. Les cauteres liquides, comme  
le heure d’antimoine , & l’esprit concentré de Vitriol  
font moins commodes, parce qu’ils s’étendent inégale-  
ment. 11 y a un si grand nombre de substances dont on  
peut faire des catlteres potentiels , & ces fubstances  
peuVent être combinées en tant de façons différentes,  
qu’il n’est pas étonnant que prefque chaque Praticien  
ait son cllutere, dont les effets heureux lui font con-  
nus par l’expérience, &dont il fait un fecret. Chaque  
âge a eu fes mercenaires, & l’intérêt particulier a de  
tout tems caché des choses qui deVoient être dicul-  
guées pour l'intérêt public. On trouVe dans les Phar-  
macopées différentes formes de cauteres potentiels,  
fous des titres différens : Nous n’en serons point ici  
l’énumération. Nous laisserons aux Lecteurs curieux  
le soin de les parcourir.

On trouVe daljs la Chirurgie d’Heister la préparation  
fuiyante d’une excellente pierre *caustique.*

205 C A U

*de potasse , une livre,  
et de chaux vive, six onces.*

Broyez-les séparément , & les mêlez enfuite.

Mettez-les dans un grand vaisseau de verre, & verfez défi  
fils une grande quantité d’eau.

Laissez le tout pendant une heure ou deux, jufqu’à ce  
que ces substances stoient suffisamment incorpo-  
rées l’une avec l’autre.

Séparez enfuite du reste de la masse qui sera au fond du  
vaisseau, ce qu’il y aura de dissous.

Passez le à travers un linge, & le faites condenfer fur le i  
feu, dans un vaisseau de fer.

Mettez enfuite cette matiere condensée, dans un cretsset,  
faites-la fondre fur un feu violent, & tenez-la  
fur ce feu, jufqu’à ce qu’elle prenne la consistan-  
ce de l’huile.

Versez-la enfuite dans un autre vaisseau, ou mortier.

Coupez-la par morceaux, ou la broyez avant qu’elle Toit  
entierement froide, & gardez la dans un vaisseau  
bien fermé, & mis dans un lieu *sec.*

On en tirera de ce vaisseau autant qu’il en faudra pour  
ouvrir un abfcès, & on l'appliquera foit en masse, foit  
broyéegrossiérement dans un mortierssur la partie affec-  
tée, de façon qu’elle ne puisse s’en écarter. Si on  
ajoute à ce *caustique* quelque fubstance humide ; il  
opérera plus promptement , & n’employera pas ordi-  
nairement plus d’une heure ou deux à corroder les par-  
ties adjacentes : il perd de fa qualité corrosive , à me-  
fure qu’il vieillit.

Albucasis donne dans la premiere partie de fa Chirurgie,  
& au quarante - troisieme chapitre de fa Méthode de  
cautériser dans la sciatique, la préparation suivante  
d’un *caustique* potentiel fous une forme liquide, qu’il  
appelle *eau sceptique.*

Broyez-les ensemble, & les mettez dans un pot neuf dont  
le fonds foit percé d’un petit trou.

Placez sous ce pot un autre pot vernissé.

Versez ensilite soir Palkali & fur la chaux de l'eau fraîche,  
jufqu’à ce qu’il y en ait un doigt au-dessus de ces  
matieres.

Preflez-les bien, & laissez les pots dans cet état, jlssqulà  
ce que Peau septique Toit tombée au fonds du pot  
vernissé.

Cela fait, prenez toute Peau, verfez-la fur de la chaux  
nouvelle, & la distillez de rechef.

Vous aurez par ce moyen une eau extremement forte, &  
dont vous pourrez vous siervir dans un grand nom-  
bre d’occasions, & furtout lorfqu’il fera question  
de cautériser dans les amputations.

C A U 206

Le *caustique* holosérique *se* prépare de la maniere sui-  
vante, selon la pharmacopée de Bruxelles.

Prenez *la cendre des Figes et des écosses de foves , une livre  
et demie,*

*des cendres de bois de Chène, une livre et demies  
dépotasse, une demi-livre,  
de chaux vive, deux livres,  
d’alun de roche , deux onces.*

Mêlez les cendres & la potasse, & les mettez dans un grand  
vaisseau vernissé, plein d’eau de riviere pure, dans  
laquelle vous éteindrez la chaux.

Laissez macérer le tout pendant deux jours, le remuant  
de tems en tems avec un bâton, afin que la lessive  
fioit plus acre.

Ajoutez l’alun de roche pulvérisé.

Lorfqu’il sera dissous , passez le tout à travers un linge ,  
jusqu’à ce que la liqueur foit suffisamment cla-  
rifiée.

Faites bouillir cette lessive dansunpotde terre, vernissé,  
fiur un feu de charbon assez grand ; & remuez con-  
tinuellement, jufqu’à ce que l’humidité foit en-  
tierement évaporée.

Sur la fin de l’évaporation , laissez tomber le feu, jusqu’à  
ce que la lessive fe mette en une pâte faline, dont  
vous ferez de petites boules, de la grosseur d’une  
lentille ou d’un pois. C’est de ces boules que vous  
vous fervirez pour cautériser.

En attendant que vous ayez occasion de vous en servir  
vous les enfermerez dans un vaisseau de verre bien  
bouché, afin que l'air ne les dissolve point, &  
vous tiendrez ce vaisseau dans un lieu chaud.

Le cautere holosérique de Saint Ambroife, ainsi que l’ap-  
pelle Bauderon dans sa *Pharmacopée, se* fait aVec les  
cendres de tiges & de cosses dcseVes, les cendres de  
bois de chêne, de chacune trois l.Vres, aVec quatre  
lÎVtes de chaux Vive. Ces deux derniers cauteres s’ap-  
pellent holosériques, comme qui diroit, de foie, parce  
qu’ils operent doucement, presque fans douleur; d’où  
nous les appellons en françois, *Cauteres de velours.* On  
en fait un autre à l'imitation de ceux-ci, felon Cardan  
cité par Schottus dans son *Jocos.eria,* aVec une forte lessi-  
νε de faVon , de la chaux , des cendres de chêne, & une  
addition de Vitriol. CaRDAN *de Subtilitate s Lib. VII.*Voyez à l'article *Calx,* la maniere de préparer, à moins  
de frais encore, celui qu’on appelle le cautere indolent  
de Platérus, dans lequel il n’entre que la lessiVe de  
faVon , & la chaux Vice. C’est une grande question ,  
dit Wedélius dans stes *Medicamentorum Facultates,* s’il  
y a un cautere indolent : on peut répondre affirmatÎVe-  
mcnt, dit-Ü, en comparant ce cautere à d’autres; car  
les cauteres qui stont fort énergiques, & qui corrodent  
promptement, n’excitent que peu, ou point de dou-  
leur ; tel est celui que l’on prépare aVec les crystaux  
d’argent, & l’eau-forte. Mais nous expérimentons la  
même chofe dans nos corps, non - seulement dans le  
cas de la gangrenne & du sphacele, où les principes de  
la méchanique nous permettent de suppoEer l’action de  
quelque Eel caustique & corrosif ; mais encore dans la  
dysscnterie Violente,où il furVÎent une acrimonie sifu-  
bite & si considerable, qu’elle est fuiVie de la perte en-  
tiereloes fenfations, & d’une mort infaillible.

Le *caustique* lunaire, que BoerhaaVe appela *Pierre infer-  
nale* , se trouVe dans la *Pharmacopée TFStmsOorg.* On  
(peut Voir fa préparation dans notre Dictionnaire, à  
l’article *Argentum.* La pierre infernale ou feptique de  
la *Pharmacopée* de Londres, qui fe prépare de la ma-

207 C A U

niere suivante, est toute autre choste que le *caustique*précédent.

Prenez de la lessive forte, dont on fe fert pour faire le  
favon.

Donnez-lui la dureté de la pierre, en la faifant bouillir  
dans un vaisseau.

Prenez garde toutefois que tout le liquide ne s’exhale,  
& que le reste ne foit parfaitement fec.

Lorfque cela fera froid, coupez-le en petits morceaux,  
& mettez-les dans un vaisseau bien fermé, pour  
votre usage.

*Autre maniere de préparer la Pierre Infernale.*

Prenez *du vitriol calciné au ronge s deux onces ,  
fel ammoniac, une once y  
tartre calciné au blanc, et ,  
, . > de chacun trots onces\**

*chaux vive, a*

Mêlez le tout enfemble; versez dessus de la lessive de fi-  
guier, d’épurge, ou de lie de favon ; & passez cette  
matiere avec la lessive, jLssqu’à ce qu’elle en fiait  
presqu’entierement dissoute.

Faites bouillir ensilite cette liqueur passée, dans un vaif-  
seau de terre , jusqu’à ce que l'humidité l'oit  
dissipée.

Mettez ce qui restera dans un vaisseau bien fermé. PîiaR-  
μΑοορε’ε *de Londres.*

Boerhaave expofe d’une maniere plus claire la façon de  
préparer la pierre septique ou le cautere potentiel.

*Pierre a cautere, ou mélange d’un sol alkali avec  
la chaux.*

Prenez de la chaux vive récemment préparée, feche,fo-  
lide, fans aucune humidité, & entierc.

Mettez-en une partie dans un pot de fer bien net ; & jet-  
tez dessus deux parties de cendres gravelées, en-  
forte que la chaux foit entierement couverte de l  
cet alkali.

Couvrez ces matieres, & laissez-les ensemble, jusqu’à ce  
que vous entendiez les morceaux craqueter & *se* I  
fendre.

Verfez alors dessus quatre fois autant d’eau de pluie qu’il i  
y a de matiere.

Faites bouillir le tout une heure ou deux.

Lorfque les fcces Eeront tombées au fond de la liqueur; I  
tranEvasez-la, & passez-la à travers une chausse  
d’Hippocrate, faite d’un morceau de drap fort  
épais, jufqu’à ce qu’elle devienne aussi limpide I  
que de l'eau pure.

Mettez cette lessive dans une grande poêle de fer, fur un I  
feu modéré, de peur qu’elle ne vienne à fe gon-  
fler & à surmonter les bords du vaisseau.

Faites évaporer jtssqulà entiere siccité.

Alors animez votre feu, jufqu’à ce que votre poêle de-  
vienne rouge; aussitôt que votre sel cessera de fu-  
mer , il se fondra.

Aussitôt qu’il fera en fusion, verfez-le dessus une table de j  
cuivre que Vous aurez eu foin de chauffer aupa-  
ravant. I

Tandis que la matiere sera encore molle, rendcz-la unie,  
& coupez-la en petits morceaux propres pour les  
usages de la Chirurgie. |

C A U 208

1 Mettez ces morceaux dans des bouteilles seches, chau-  
des & fortes ; & fermez - les fur le champ aVec  
un bouchon de liége fec.

Pour empêcher que l’humidité , que l’alkali préparé de  
cette maniere attire avec tant de force qd'il la fait  
passer à travers le liége & la peau, n’entre dans les  
bouteilles, trempez - en l’orifice dans de la poix  
fondue.

t En prenant ces précautions, vous conferverez la pierre  
feptique dans toute fa force pendant plusieurs an-  
nées.

Lorsque vous en aurez befoin, vous ouvrirez vos bou-  
teilles dans un air fec & chaud, ou devant un bon  
feu, & vous les refermerez enfuite comme, ci-  
devant.

*R E M A R QU E S..*

1. La vertu réellement ignée de la chaux, tranfmife à  
l’alkali fixe igné , donne à ce fel la force de pénétrer  
& de corroder dans un dégré beaucoup plus grand  
qu’elle n’étoit, foit dans l’alkali, Eoitdans la chaux,  
lorsqu’ils étoient séparés: sim acrimonie surpasse celle  
de tous les autres sels connus jufqu’àprésent; car si vous  
faites un trou rond dans une emplâtre, que vous ap-  
pliquiez cette emplâtre fur le corps ; que vous met-  
tiez un morceau de ce fel fur la peau par le moyen du  
trou fait à l'emplâtre; & que vous fixiez ce morceau  
de fel dans l'endroit où vous Pavez mis, en le couvrant  
d’une autre emplâtre, il consumera la peau & la mem-  
brane adipeufe en fort peu de tems; c’est pourqoi les  
Chirurgiens le préferent à tout autre en qualité de cau-  
tcre potentiel.

2. Si on jette dans une lessive fraîche de ce fel, tandis  
qu’elle est bouillante, quelque partie que ce stoit d’u-  
ne substance animale, elle fera convertie en fort peu  
de tems en une matiere liquide, & elle produira le mê-  
me effet fur preEque tous les végétaux & sim les souf-  
fres des fossiles. Un homme étant tombé par malheur  
dans une chaudiere bouillante de cette lessive, fies ha-  
bits & toutes les parties molles de sim corps furent  
consumées; enEorte qu’il ne resta de lui que les os.  
Cette lessive est donc d’un lssage merveilleux, lorsque  
la gangrene a profondément pénétré les parties, &  
qu’elles sont presque sphacélées; elle les disposera à  
une séparation salutaire : mais elle Veut être appliquée  
par une main habile & prudente.

3. Ce SA *se* fond fur un feu allez doux; & lorsqu’il est  
Eondu, il coule comme la cire. Dans cet état il est ca-  
pable de dissoudre, Eans l’assistance d’un feu Vlolent,  
des corps dont on auroit de la peine à venir à bout sans  
lui, comme la mirrhe, la gomme, la simdaraque *8c* d’au-  
tres. Les anciens Chymistes ont beaucoup écrit sur Part  
de mettre sifr le feu les alkalis en fusion comme la ci-  
re; c’est pourquoi ils ont appelle cette opération *incé-  
ration.* Ne feroit-ce point le procédé que ncus venons  
de décrire, qu’ils entendoient par l’incération? Cer-  
tainemcnt le fel qu’il donne, a la propriété qu’ils exi-  
geoient des alkalis.

4. Si l’on fait éteindre la chaux, foit dans l’air, foit dans  
l’eau, enforte qu’elle foit réduite en une poudre me-  
nue, & qu’elle ressemble à de la vieille chaux, & qu’on  
procede enfuite sclr elle avec un alkali fixe, on n’en ti-  
rera jamais le fiel acre dont nous venons de parler. Si  
on laisse fondre ce sel dans Pair, ou si onle tient pcn-  
dant long-tems dans un vaisseau mal fermé, il perdra  
sa qualité singulicre, & dépofera une grande quantité  
de seees inactives & pierreufes , qu’on n’appercevoir  
point auparavant : d’où nous voyons que le feu com-  
munique aux pierres inactives & aux coquillages une  
acrimonie qu’il ferait difficile de leur procurer d’une  
autre maniere. Lorsqu’un Tel naturel végétal, est con-  
verti, de doux & ssivoneux qu’il étoit , en un alkali  
fixe,

209 CAU

fixe, ne feroit-ce pas du feu qu’il tiendroit fort aeri»  
monie ?

5. Le fel ainsi préparé a ceci de particulier, qu’il est ex-  
trcmement difpofé à s’unir aVec les huiles, tant expri-  
mées que distilées des animaux & des Végétaux, & à  
fermer aVec elles un saVon. Il produit cet effet par la  
qualité de pénétrer qu’il possede au siouVerain degré,  
& qui le rend capable de diVisier intimement ces hui-  
les, & de *se* lier aVec elles, procédé dont on auroit  
peut-être bien de la peine à Venir à bout seins S011 sie-  
cours. C’est à la chaux qu’il faut attribuer la facilité  
aVec laquelle le feu dissout les alkalis;car fans elle ils fe  
mettent très-diffieilement en fusion.

L’tssage des *cauteres*, mais furtout des *cauteres* actuels ,  
est extremement ancien, ainsi que nous l’apprend Hip-  
pocrate qui dit-, des Scythes Nomades, qu’on en Voit  
un grand nombre qui ont les épaules, les bras, les poi-  
gnets, la poitrine, les hanches &les reins brûlés; que  
ccmme ils VÎVent dans un pays plat abondant en prai-  
ries, dans un air humide, & qu’ils boÎVent des eaux de  
glace & de neige dissoutes, & d’ailleurs ne font aucun  
exereice du corps, l’excès de l’humidité leur affaiblit  
tellement les épaules, qu’ils deVÎennent incapables de  
bander un arc ou de lancer un jaVelot; mais qu’aussi-  
tôt que le *cautere* actuel leur a été appliqué, & que le  
feu leur a débarrassé les jointures de l’humidité fuper-  
flue qui les affoiblissoit, ils deVÎennent plus robufres ,  
& que leurs membres font plus souples , & plus forts.  
Nous lifons dans le même Auteur que les femmes des  
Seythes Sarmates qui VÎVent aux environs des Palus  
Méotides, ont coutume de brûler la mamelle droite à  
leurs petites filles, aVec un instrument de cuivrequ’on  
fait chauffer dans le feu, afin que lorfqulelles feront  
plus aVancées en âge , elles puissent combattre l’en-  
nemi , tirer de l’arc & lancer le jaVelot. Voyez Hip-  
pOCrate, *de l’air, de l’eau et des lieux,* à l’Art. *Aer.*Ce qu’Hérodote raconte des Libyens, Peuples d’Afri-  
que, n’est pas moins remarquable. Les Libyens, dit-  
il, qui VÎVent de leurs troupeaux, font dans l’habitu-  
de de brûler à leurs enfans , lorsqu’ils ont quatre ans ,  
les Veines qui fiant au sommet de la tête , aVec de la lai-  
ne grasse : d’autres leur brûlent les Veines des tempes.  
Je ne fai si cette coutume est généralement obserVée ,  
ou si elle est particulicre à quelques-uns d’entre eux :  
mais le but qu’ils *se* proposicnt en la sulcant, c’est de  
préVenir les fluxions de sérosités qui viennent de la tê-  
te , & c’est à cette pratique qu’ils attribuent la vigueur  
de leur constitution , & la fermeté de leur santé : en  
effet, continue Hérodote, les Libyens font de tous les  
Peuples que nous eonnossons, les plus sains & les plus  
vigoureux. S’ilarrÎVe que leurs enfans foient attaqués  
de convulsicns, dans le cours de cette opération , le re-  
mede qu’ils ont trouVé, c’est de répandre fur eux de  
l’urine de bouc, Hérodote, *Lib. IV.* D’où il paroît que  
ce n’est pas fans raifon que Van-Helmont dit que les  
cauteres tirent leur origine des catarrhes. Les Turcs &  
les Arabes cautérisent aVec un fer chaud , une meche  
ou du linge enflammé , ceux qui font attaqués de maux  
de tête ou de fluxions d’humeurs, fur quelques parties  
du corps ; & nous lssons dans les observations de Belon  
& dans les Voyages de TheVenot, qu’ils sont cette  
opération sans recourir aux Medecins. Prosper Alpin  
remarque dans fa Medecine des Egyptiens, que de scm  
tems, c’étoit une pratique ordinaire parmi ces Peu-  
pies , & furtout parmi les Arabes qui paffoient leur Vie  
fous des tentes & si.ir leurs chevaux, & d’autres Peu-  
plesqui habitoient les déserts , d’employer le cautere  
pOtir la cure de plusieurs maladies. Il est évident, dit  
cet Auteur, par les cicatrices dont la plupart d’entre  
eux siont couVerts, qu’ils ont été cautérisés en différens  
endroits, par exemple, en plusieurs endroits de la te-  
te, cOmme au sinciput , à l’occiput & ailleurs , aux  
tempes, derriere les oreilles, au cou, silr la poitrine,  
aux côtés, aux hypocondres , au-dessous du nombril, à  
I.epine du dos, & aux articulations des bras, des mains,  
des jambes & des pies. Il nous assure que tous les ha-  
*Tome III.*

CAU 21Ο

bltans de l'Egypte regardent l’opération du cautere  
comme un spécifique admirable dans plusieurs mala-  
dies qui résistent aux autres remedes. Leur coutume ,  
dit-il, n’est pas de *se* servir de fer , d’or, de quelqu’au-  
tre métal rougi, ou de buis allunfé, mais de coton  
ou de linge enflammé. Lorsqu’ils ont quelque partie  
du corps à cautériser, ils prennent un morceau delin-  
ge d’une coudée de long & de trois doigts de large ;  
ils prennent une quantité fuffifante de coton qu’ils en-  
veloppent de cette bande, & à laquelle ils donnent la  
forme d’une pyramide, en coufant artistement la ban-  
de fur le coton ; ils appliquent la base de cette pyrami-  
de *sur* l’endroit où ils veulent faire l’opération, obfer-  
vant qu’elle touche partout bien exactement ; enfuite  
ils mettent le feu au fommet ou à la petite extrémité »  
qu’ils laissent brûler jusqu’à ce que le linge & le coton  
foient entierement confumés : mais de peur que la cha-  
leur ne caufe de l’inflammation , ils appuient conti-  
nuellement un fer fur la chair qui est autour de la base  
du cone, & cela pendant tout le tems que la peau brû-  
le. J’oubliois de dire qu’en construisant cette pyramide  
de coton, ils pratiquent depuis sim fommet jufqu’à *sa*bafe un petit canal, par lequel le feu puisse pénétrer  
du fommet du cone à la peau. Cela fait, ils mettent  
de la moelle d’animaux fur l’endroit où ce cautere a  
été appliqué , jusqu’à ce que l’escarre tombe. Us ont  
recours à ce remede dans plusieurs maladies invétérées,  
foit aux genoux , foit aux articulations & à d’autres  
parties du corps, surtout lorsque ces maladies font cau-  
sées par une chute d’humeurs froides, par une intem-  
périe de la mçme nature, ou par quelque fluide engen-  
dré dans la partie même, ou qui y a été porté de quel-  
qu’autre partie , & qui y est en stagnation. Cette ma-  
niere de cautérifer guérit & dissipe ces maladies opi-  
niâtres, corrige la foiblesse des parties, résout les hu-  
meurs grossieres, difcute les flatulences, réchauffe les  
articulations, les desseche puissamment & les fortifie.  
Personne ne fera furpris des bons effets de ce remede ,  
dans toutes les douleurs opiniâtres des articulations &  
furtout dans la sciatique. Dans ce dernier cas ils ne  
cautérisent pas feulement à l’articulation, mais enco-  
re à la cuisse. Il foulage aussi considérablement dans la  
goute , Eoit aux piés, soit aux mains, avant la forma-  
tion des nœuds. Lorfque cette maladie attaque l’articu-  
lation du gros Orteil, on cautérife cette jointure ainsi  
que les veines qui y passent. Pour empêcher les retours  
fréquens de la goute , on cautérife aussi la jointure qui  
est entre le gros orteil & le premier doigt ; par ce  
moyen les passages par lefquels l’humeur *fe* porteroit  
aux articulations qu’elle attaquoit habituellement, se  
trouvant rétrécis , elle fera contrainte de fe porter ail-  
leurs. En cautérssant, les Egyptiens corrigent le relà-  
chement & la foiblesse des jointures, & leur donnent  
une force suffisante pour résister à l’abord des humeurs.  
Le cautere est encore un remede excellent, toutes les  
fois qu’il y a fluxion d’humeurs fur quelque partie que  
ce puisse être. Alors on ne cautérise pas seulement la  
partie où il y a fluxion; mais encore celle d’où pro-  
vient l'humeur qui catsse la maladie : c’est pourquoi les  
Peuples dont nous venons de parler cautérisent fré-  
quemment la tête, lorsqu’il y a chute d’humeurs ou  
fluxion, comme ils dssent, à la poitrine & aux pou-  
nions. Ils font alors l’opération au sinciput, au fommet  
de la tête, à l’occiput & derriere les oreilles. Ils usent  
aussi du cautere dans les chassies invétérées, & dans  
d’autres maladies opiniâtres des yeux, dans lcsépilep-  
sies , dans les paralysies , dans les apoplexies , dans les  
vertiges , dans le délire, dans les enchifrenemens ,  
dans la stupeur, dans l’imbécillité & dans 1 assoupisse-  
ment immodéré. Comme ils silpposient que la plupart  
des maux violens, sioit aux yeux, soit aux oreilles, Eoit  
aux dents, Eont causés par des humeurs qui Viennent  
du cerVeau, ils cautérifent les tempes. C’est aVec ce  
remede qu’ils guérissent les douleurs périodiques de  
dents, accompagnées de relâchement & de putréfac-  
tion des gencives 5 dans ce cas ils appliquent le Cautere

-II C A U

tant aüx parties d’où les humeurs descendent, qu’à  
Celles que leur soibleife difposoit à les recevoir. C’est  
par cette rasson qu’ils ont recours avec fuccès aux mê-  
mes remedes dans l’asthme qui provient d’humeurs  
froides, grossières & visqueustes qui embarrassent la. tra-  
chée-artere & qui gênent l’action des poumons, &  
dans tentes les maladies qui ont pour caufe des chutes  
de sérosité de la tête stur la poitrine , ainsi que dans le  
‘ crachement de sang, occasionné par l'érosion de quel-  
ques veinesproduites par ces sérosités : alors ils cauté-  
risent la tête & la poitrine. Lorsqu’il y a phthisie &  
suppuration , c’est-à-dire empyeme , ils cautérisent feu-  
lement quelques parties de la poitrine. Plusieurs ma-  
ladcs attaqués d’empyeme ou de suppuration , ont re-  
couvré la Eanté, après avoir été cautérisés trois ou  
quatre sois à la poitrine & au dos : ces opérations dé-  
terminent le pus à *se* porter à l’endroit du cautere, &  
il Eort par cette voie, jusipila ce qu’il soit entierement  
évacué. Cette méthode est d’autant moins dangereuse  
que le pus s’écoule peu à peu & preEque insensiblement.  
Dominicus à Rege , qui vivoit au Caire , sut attaqué  
d’un asthme très-dangereux, contre lequel il éprouva  
pendant plusieurs années une multitude de remedes  
fans aucun siuccès; il aVoit alors quarante ans : il étoit  
presique épuisé , & il tcndoit à la consomption , lorse  
qu’il résolut d’avoir recours aux remedes des Egyp-  
tiens, qu’il regarda comme S01I dernier refuge : il *se*fit cautérifer la poitrine en deux endroits, il tint les ul-  
ceres causés par l'opération, ouverts pendant un tems  
considérable, au bout duquel il recouvra la sianté. Ils  
appliquent le cautere fur ceux qui ont l'estomac humi-  
de & froid , & qui fiant tourmentés de flatulence & de  
fluxions d’humeurs. Ce remede leur réussit aussi, lors-  
qu’il y a refroidissement & endurcissement au foie & à  
la rate. Dans l'hydropisie , ils cautérifent en plusieurs  
endroits, mais furtout en trois lieux différens au-dese  
sous du nombril, & ils tiennent les ulceres ouverts  
jusqu’à ce que les eaux soient entierement écoulées ;  
il y en a qui appliquent le cautere à l’estomac , à la ra-  
*ie & au* foie. Quoique leur maniere de cautériser sent  
telle que nous l’avons décrite plus haut; ils se servent  
aussi des corrosifs ou des cauteres potentiels : les uns les  
appliquent au-dessous de la cheville du pié, d’autres  
au-dessus du genou , tant à la partie interne qu’à la par-  
tie externe, & ils laissent les ulceres ouverts pendant  
quelque tems. Il y en a qui appliquent le cautere ou  
les vésicatoires aux jambes, & ils fe proposent par cct-  
te opération de former des ulceres par lefquels les hu-  
meurs puissent prendre leur cours & s’évacuer parfai-  
tement, quoique peu à peu.

C’est par ces différens ufages du *cautere* qu’ils guériffent  
les afcites avec Phernie aqueufe & charnue. Il n’est  
pas étonnant que ce remede, dont la vertu est de def-  
l'écher, foulage les hydropiques, dont tout le mal con-  
siste dans un amas d’eaux ; & il ne l’est pas davantage  
que le cautere potentiel opere aussi efficacement que  
le cautere actuel. J’ai vu plusieurs fois l'un & l.lautre  
guérir l’hernie charnue, ainsi que toute autre forte de  
tumeur froide, œdémateufe & skirrheuse ; & je ne  
doute point qu’on ne vînt à bout par-là d’tm skir-  
rhe, qui auroit pour caufe un phlegme épais & grossier.  
Dans les maux de dos , de reins , du cou, & dans tou-  
tes les douleurs aux jointures, le cautere appliqué à  
l’épine du dos, aux reins , au cou, & aux autres parties  
où la douleur a son siége, est un remede fort usité.  
Quant aux enflures qui proviennent d’humeurs crues  
& pituiteulles,on n’a rien de mieux à faire que de cauté-  
rifer. Les Egyptiens regardent le cautere comme le  
remede des pauvres par la rasson qu’il guérit très-  
promptement un grand nombre de maladies. Enfin le  
cautere est le grand remede de ces Peuples; & il n’y  
en a point en qui ils aient autant de confiance pour la  
cure des maladies invétérées. Voilà ce que nous lisions  
dans ProEper Alpin, si.ir la pratique des cauteres en  
Egypte. Le Chevalier d’Arvieux dit que lissage des  
cauteres actuels est très-commun chez les Arabes , & 1

C Α U 212

qu’ils appliquent ce remede à toutes les parties du  
corps , où ils fentent quelque mal. Kœmpfer écrit que  
les Chinois, les Japonois, & les autres Peuples de ΡΑ-  
fie, y ont recours dans preEque toutes leurs maladies.  
Parmi ces Peuples, le cautere varie seulement selon  
la différence de la maladie: ils ne se servent jamais de  
fer chaud. Nous lssons dans le même Auteur que ce re-  
mcde est très-ancien dans ces contrées, & quefonusa-  
ge a précédé l’exercice de la Medecine même, ou de  
quelqu’autre partie que ce fiait de la Chirurgie.

Le moxa est la matiere dont ils ste servent généralement  
pour cautériser. Ils en font avec leurs doigts une efpece  
de cone environ d’un pouce de hauteur, & dont la  
bafe a un peu moins d’un pouce de diametre : ils appli-  
quent cette bafe fur la partie affectée, obfervant quel-  
quefois de l’humecter avec de la salive, afin qu’elle  
s’attache mieux à la peau. Alors ils mettent le feu au  
fommet du cone avec un petit baton, ou une petite  
verge enflammée. Lorfque ce cone est consumé, ils en  
font un fecond qu’ils appliquent dans le même endroit,  
& ils recommencent cette opération, jufqu’à ce que  
le Medecin juge à propos de la faire ceffer. L’Auteur  
que nous venons de citer, dit avoir remarqué que les  
brûlures du moxa n’étoient aussi fréquentes fur aucune  
partie du corps, que fur le dos, d’un & d’autre côté de  
l’épine, & que fur les reins ; enforte, ajoute-t’il, qu’on  
voit une multitude de personnes , furtout au Japon de  
l’un & l’autre sexe, qui ont le dos couvert de tant de  
cicatrices & de marques de feu, qu’on jureroit qu’elles  
ont passé par les mains du bourreau. KoEMPFER.astazae-  
*nitates exoticae.*

L’ufage des cauterçs actuels fur différente partie du corps  
affligée de quelque douleur, n’étoit point inconnu aux  
Americains. Ces Peuples cautérifoient avec un mot-  
ceau de bois enflammé. Mercurialis nous apprend dans  
fon Ouvrage intitulé, *Variae lectiones,* que c’est une  
coutume très-ancienne dans laTofcanc, & dans plu-  
sieurs autres contrées d’Italie, de cautériser les enfans  
tandis qu’ils sont à la mamelle, ou lorsqu’ils sirnt un  
pcu plus grands, à l’occiput, & avec un fer chaud,  
pour les préferver de toutes les maladies pituiteuses ,  
& surtout de l’épilepsie. Linnæus nous apprend que les  
habitans de la Laponie Suédoisie, qui nsont point de  
Medecins, ne connoissent point de plus grand remede  
dans toutes les maladies aceompagnées de quelqu’in-  
flammation sensible à l’extérieur, comme le mal de  
tête, le mal de dents , la pleurésie, la colique & le  
mal de dos, qu’un cautere actuel fait avec un mor-  
ceau de bois d’un vieux bouleau : & il ajoute que cette  
opération à laquelle ils finissent par avoir recours, man-  
que rarement de siuccès.

Il si-lit de tout ce que nous avons dit jusqu’à présent, que  
le succès des cauteres dans un grand nombre de mala-  
dies, est constaté par l’expérience de plusieurs Nations,  
par l’ancienneté de ce remede, & par l'tifage continué  
qu’on en a fait, depuis les siecles les plus reculés, juse  
qu’aujourd’hui. Il fem b le que l’ufage du cautere actuel  
ait passé des hommes aux animaux, & qu’il ne fasse  
plus partie que de la medecine de ceux-ci. Vegeceap-  
pelle, *Lib. I. cap.* 28. le cautere. *Arelmalium novissi-  
ma cura ,* le dernier remede qu’il faut éprouver fur  
un animal malade. Je tirerai de cet Auteur l’énumé-  
ration des avantages de cette opération, quoiqu’il ne  
s’agisse que des quadrupedes ; je ne doute point que  
ceux qui ont confacré leur tems & leurs foins à la cure  
des maladies dont les hommes sirnt affligés , n’a-  
gréent cette citation. « Les cauteres, dit Vegece, *res-*« Eerrent les luxations , diminuent les enflures , def-  
« sechent les humidités, résolvent les coagulations,  
« extirpent les cancers , calment les douleurs invété-  
« rées,restituent dans leur état naturel les parties qui en  
« Eont éeartées,par quelque catsse que ce puisse être,  
a & arrêtent efficacement toute excroissance : caraussi-  
« tôt qu’on a fait ouverture à la peau avec un fer chaud,  
« l'action de la chaleur cuit & mûrit toutes les matie-  
« res corrompues; lorsqu’elles font dssoutes, elles for-

213 CAU

« tent par l’issue qu’on leur a pratiquée; alors la douleur  
a cesse , & le mal *se* guérit. D’ailleurs, lorfque la cica-  
« trice est faite , l’endroit cautérisé deVÎent plus fort  
« & plus tendu, & la peau y est prefqil’indissoluble. »

Si nous confultons les Auteurs qui ont regardé l’étude de  
l’Histoire de la Medecine dans les Ecrits des Anciens,  
comme un traVail digne d’eux, nous ferons conVain-  
cus qu’il n’y a nul lieu de douter que les Medecins  
Grecs, Latins, & Arabes, qui nous ont tranfmis la  
connoissance de l’art de guérir les maladies, n’aient  
employé les cauteres dans un grand nombre d’occa-  
sions. Barchusen dit dans ses *Collecta,* qu’Euriphon de  
Cnide, que Cœlius Aurelianus met au nombre des  
premiers Fondateurs de la Medecine, & qui passe pour  
l’Auteur des *Sentences Celdiennes.* citées par Hippo-  
crate, fut le premier qui fe EerVÎt des cauteres dans la  
cure des maladies. On croit que ce Medecin VÎVoit  
dans le siecle antérieur à celui d’Hippocrate, ou du  
moins que, si ces deux Medecins étoient contempo-  
rains , Hippocrate étoit moins âgé qu’Euriphon. Schul-  
zius ajoute dans sion Histoire de la Medecine qu’Hip-  
pocrate n’étoit pas fort effrayé de l’usage des cauteres.  
Quand onlit ce que M. le Clerc dit, page 462. de fon  
Histoire de la Medecine, on croiroit que les Métho-  
diques rejettoient généralement les cauteres ; cepen-  
dant ce n’étoit que dans certains cas particuliers, com-  
medans la céphalalgie, ou la douleur de tête inVétérée.  
Cœlius Aurelianus en trouVoit alors la pratique cruelle  
& fuperflue. Quant à Cesse , il la reeommande dans  
un grand nombre de cas. Albucasis célébre Auteur Ara-  
be, qui ne traite dans flon premier Licre que des cau-  
teres, semble être en extafle, lorsqu’il parle de la di-  
vine & secrete Vertu du feu. 11 fait l’énumération de  
cinquante maladies, dans lesquelles il prétend que les  
cauteres fontfalutaires, & dans lesquels il dit en aVoir  
fait lui-même ufage aVec succès. Il saut aVouer qu’on  
vient à bout par ce moyen, de quelques maladies cruel-  
les & terribles, & qu’on acheVe de grandes cures aVec  
le cautere. Il donne enfuite toutes les regles que l'on  
doit obserVer dans l’application des cauteres: mais  
c’est une opération dont il deffend de fe mêler à tous  
ceux qui n’ont pas de grandes connoissances anatomi-  
ques, & qui ne possedent pas exactement la situation  
des nerfs, des tendons, des Veines, & des arteres.  
C’est pourquoi il recommande même aux autres d’agir  
aVec beaucoup de circonfpection; & il rapporte l'hise  
toire d’un malade qui périt de l'opération du cautere  
qu’on lui fit inconsidérément fur le coup du pié,&  
dans laquelle les tendons furent offensés. Il décrit à ce  
propos un cautere terrible à Voir selon lui, & dont par  
cette raison il faifoit rarement ufage , quoiqu’il en re-  
connût l'efficacité. Il ne le recommande à Ees Disciples  
que dans des cas extremes. Nous Voyons par-là que la  
pratique du cautere étoit beaucoup plus familiere aux  
Arabes qu’aux Grecs ; ces derniers Peuples aVoient  
cependant recours fréquemment au cautere potentiel ;

& nous lisims dans Dloscoride, à propos de la fiente  
de bouc dont ils se fierVoient en pareiI cas, que cette  
opération étoit connue depuis plusieurs siecles, sious le  
nom de *Ustio Arabica.*

Voilà ce que nous lisions dans le Docteur Freind; & il  
paroît par ces paroles que llusage des *caustiques* de-  
mande beaucoup de circonfpection. Qu’on me per-  
mette, pour éclaircir cette matiere, de citer Albert  
Bottonus, célebre Medecin, qui professait cet art dans  
l’UnÎVersité de Padoue , au commencement du feizie-  
me siecle. Voici comment il s’exprime dans fon LiVre  
des Maladies des femmes. « Les cauteres, dit-il, font  
« des remedes qui éVacuent très-sensiblement, & qui  
« font indiqués par l’humeur qui s’engendre journelle-  
« ment & peu-à-peu, & qui ne pouVant plus silicre sies  
« routes accoutumées, est détenue contre nature dans  
« le corps, oucausiantune altération considérable, les  
a Eymptomes augmentent continuellement, tant en  
« nombre qu’en Violence, jusiqu’à ce que le Medecin  
« ayant éprouVé vainement tout autre remede , est

CAU 214

« contraint de recourir au cautere, par le moyen du-  
« quel la matiere peccante qui s’étoit successiVement  
« ramaflée, trouVe une issue, & sléVacue. L’ufage des  
« cauteres est si général de notre tems, continue Bot-  
« tonus, qu’il n’y a presqu’aucune maladie considéra-  
« ble & opiniâtre, dans laquelle on n’en Vienne à cette  
« opération, comme au remede le plus fûr & le dernier  
« que l’on connoisse. Quant au fuccès, je n’en dirai  
« rien: c’est a ceux qui fe senrent des cauteres aVec  
« tant de confiance , à nous en parler eux-mêmes.  
« Pour moi, je sclis Tûr que la plupart de ceux qui  
« EuiVent cette méthode,non-seulement n’en retirent  
« point tous les aVantages qu’ils s’en promettent ; mais  
a que les accidens dont elle est Ειιίνΐε, les contraignent  
a souvent d’y renoncer. D’ailleurs il est constant qu’on  
« ne peut cautériser serns danger : nous n’aVons que  
« trop d’exemples de gangrene occasionnée par ce  
« remede, qui alors est deVenu plus fatal ati malade  
«que le mal que l'on fe propofoit de guérir par S011  
« moyen. On apporte ordinairement différentes rai-  
« fons pour justifier une maniere de traiter aussi ex-  
« traordinaire. Une de ces raisons, c’est l'impatience  
« du malade , qui ne permet pas au Medecin d’atten-  
« dre la terminaison de la maladie , de la coction des  
« humeurs que la nature opere par des Voies aussi len-  
« tes que secretes. Une seconde raison , & probable-  
« ment la Vraie, c’est le trop d’ardeur de quelques Me-  
« decins , qui au lieu d’obferVerla nature , & de Ee re-  
« garder seulement comme S011 ministre,ne *se* donnent  
« pas le tems de la sonder,& *se* jettent précipitamment  
« dans des erreurs qu’ils auroient infailliblement ένί-  
« tées, s’ils euffent écouté fes confeils, & s’ils lui euffent  
a laissé la liberté d’indiquer les Voies par lesquelles elle  
a *se* dispofoità se débarrasser des humeurs qui l’incom-  
« modoient. On conVÎent que si ces Voies auxquelles la  
« nature semble être portée, peuVent être sclivies fans  
« danger, alors il est d’une nécessité indispensable de  
« saVoriser *ses* efforts : mais faire à contre-tems une  
« breche au corps, & ouVrir aux humeurs une porte  
« fans seiVoir si c’est celle par laquelle la nature a réfo-  
« lu de les faire fortir , n’est-ce pas Ee charger de la  
« conduire ? N’est-ce pas la contraindre dans fon opé-  
« ration ? N’est-cepas déterminer le genre de l’éVacua-  
« tion, & la mettre dans le cas d’expulher, malgré  
« qu’elle en ait, des matieres crues & non cuites? Mais  
« produire tous ces esters , c’est augmenter le mal au  
« lieu de le diminuer ; c’est transporter la matiere pec-  
a cante d’un lieu où elle incommodoit, dans un autre  
a où elle incommodera daVantage ; c’est proVoquer la  
« nature au lieu de l’aider , & par conséquent *se* con-  
« duire par des principes diamétralement opposés à  
a ceux de la Vraie Medecine. Il est donc de la derniere  
a imprudence de se EerVÎr du cautere, sems en aVoir de  
a très-grandes raisems. De deux chostes l'une, ou le  
« Medecin ne connoît point l'état de la matiere qu’iI  
*« se* proposte dléVacuer ; ou si cela lui est connu, il  
« ignorera du moins le lieu par lequel il est à propos  
« de lui donner issue. Si nous ayons dessein , par exem.  
« ple, de faire une dérÎVation, nous choisirons, pour  
« appliquer le cautere, un lieu Voisin de la partie af-  
« fectée. Au contraire, si la réVulsion est le but auquel  
« nous tendons, nous l’appliquerons plus loin , obfer-  
« Vant feulement que le lieu foit dans une ligne droite  
a aVec la partie affectée. Mais comment connoîtrons-  
« nous si le lieu que nous aVons choisi est près ou loin  
«de la partie affectée, dans une direction directe ou  
a oblique aVec elle , si nous n’aVons point une parfaite  
« connoissance du lieu Vrai, où la matiere morbifique  
« est engendrée ? Un Medecin qui prefcrit le cautere ,  
« est donc siniVent exposé à manquer fon but, & à dou-  
« bler les douleurs & l'incommodité d’un malade pen-  
« dant tout le cours de fa Vie. »

Par ce que nous lisions dans les Auteurs de l'tssage des cau-  
teres, il paroît,

Premierement, qu’il n’y a prefque aucune maladie dans  
O ij

2 15 C A U

laquelle l'usage des cauteres n’ait été regardé , Toit  
dans untems, foit dans un autre, comme conVenable ,  
tant par les anciens Medecins que par les Egyptiens ,  
& d’autres Peuples barbares ; aVec cette différence  
que ceux-ci n’ont eu recours à cette opération, que  
comme à un remede prompt & familier ; au lieu que  
ceux-là ne l'ont faite qu’après avoir vainement essayé  
d’autres moyens. Secondement , que ces Nations &  
les anciens Medecins, excepté les Arabes, ont fait plus  
d’usage des *cauteres* actuels , que des *cauteres* poten-  
tiels. TrOÎsiemement, qu’il semble que c’est par ha-  
fard que l’ufage des *caustiques* s’est introduit parmi les  
hommes ; & que c’est à l'imitation de la nature qui  
nous inVÎte de tems en tems à la copier dans fes opéra-  
rions, que les Medecins ont pratiqué des *cauteres* qui  
ne stont autre chose que des ulceres artificiels, qu’il est  
facile de procurer par le moyen des *caaistiqttes.* Ceux  
qui recommandent cette pratique , & qui forment des  
ulceres par lefquels la matiere peccante s’éVacuant  
continuellement, la fanté fe conEerve & les maladies *se  
proviennent,* paroissent être autorisés parla nature qui  
prononce en saVeur de leur sentiment, en terminant  
elle-même par des ulceres spontanés ou. des abfcès , un  
grand nombre de maladies , soit en faisiint passer par  
dérÎVation la matiere morbifique dans des parties voi-  
sines, fioit en l'écartant du siége de la maladie, & en  
l’envoyant par réVulsion aux parties les plus éloignées.  
Heurnius recommande les *cauteres* comme un excel-  
lent préserVatif contre la peste; & il nous assure que  
c’est parce moyen que la plupart de ceux qui ontsoin  
des pestiférés , échappent fains & faufs. Pour cet  
effet, ils n’ont qu’à fe cautériser eux-mêmes en diffé-  
rentes parties du corps, ainsi qu’on le pratique déja.  
Cet Auteur ajoute que le *cautere* préserve de la peste,  
mais ne la guérit point, paree qu’il lui faut au moins  
dix jours pour exercer fa vertu , & que la peste en met  
beaucoup moins à emporter un malade. On trouVe  
dans RÎVÎere une ObserVation mémorable, qui démon-  
tre qu’on peut attirer fur des parties éloignées & ορρο-  
fées , la matiere morbifique par des ulceres artificiels ,  
ainsi que la nature le fait par des abscès spontanés. Un  
homme , dit-il, qui aVoit été tourmenté pendant long-  
tems d’une douleur de reins , mourut après avoir  
essayé Eans Euccès toutes sortes de remedes. Entre ces  
remedes on lui avoit fait, peu de tems avant fa mort,  
un *cautere* à la cuisse. Ce *cautere* étoit situé à quatre  
doigts au-dessus du genou : lorsque l’esicarre tomba,  
il siortit environ une demi-once d’une esipece de sianie ;  
après quoi il vint régulierement chaque jour une on-  
ce & plus d’tm pus louable. Ce malade étant mort,  
on le disséqua , & on lui trouva les poumons purulens,  
ce qui avoit été la causie principale de *sa* merr. Quant  
aux reins, il s’y étoit formé un grand abfcès, d’où pro-  
venoit le mal opiniâtre & long que le malade y aVoit  
toujours senti. On découVrit encore de cet abfcès au  
*cautere* un canal par lequel il coula quelque peu de  
pus. Ce canal pratiqué par la nature pour nettoyer les  
reins & chasser la matiere morbifique , est une preuve  
éVÎdcnte des efforts qu’elle fait pour détruire la caufe  
des maladies. Quoique les forces lui aient manqué ,  
& qu’elle ait fuccombé au milieu de fon ouvrage,  
son industrie n’est pas moins démontrée par cette  
estpece d’aqueduc. Mermannus dit dans ses Consillta-  
tions, qu’une pratique longue & générale lui a appris  
qu’il étoit plus sûr d’appliquer des *cauteres* aux bras  
qu’aux jambes; & que les pelssonnes qui ont beaucoup  
de corpulence, & le ventre fort gros , mais les jambes  
foibles & ulcérées , de même que celles qui font siljet-  
tes aux érésipeles & aux inflammations, ne font pas  
des sujets propres pour le *cautere.* Nous pouvons tirer  
de Mercurialis plusieurs choses capables de nous diri-  
ger dans l’usage de ce remede. Il semble , dit cet Au-  
teur, que les Medecins, en inVentant les *cauteres,*ont eu en vue l’opération de la nature, qui, lorsqu’elle  
travaille à délivrer un malade de quelque maladie,  
foit chronique, sioit aigue, tente sioit d’expulsier la ma-

C A U 216

tiere morbifique hors du corps , par une espece d’absi-  
cès qu’HippoCrate appelle , *Epid. II.* & ailleurs , κατ  
ἐκροὴν ; fioit de la dépoEer sur quelque partie moins  
importante que Celle qu’elle menace ; absitès qu’Hip-  
pocratc appelle κατ’ ἀπόθεσιν : or dans l'un & l'autre  
cas l'événement est ordinairement heureux, lorstque  
les abfcès fe forment aux parties inférieures, ou du  
moins au-dessous du siége de la maladie. Un Mede-  
cin qui copiera exactement la nature , fera donc cauté-  
rifer les parties inférieures, ou du moins celles qui font  
au-dessous du siége de la maladie.

Mercurialis ajoute, que la vieillesse du malade ne doit  
point être une raifon pour le Medecin de s’interdire les  
*caustiques* ; car loin que les esprits soient affaiblis &  
dissipés par ce moyen , ils en font au contraire rendus  
plus libres dans leur opération, & par conséquent la  
chaleur naturelle en doit être augmentée.

Mais passons maintenant aux prineipales objections que  
l'on fait contre les *cauteres.* Helrnont le pere , com-  
battant l'tlfage de pratiquer des *cauteres* dans les ca-  
tarrhes, pour préparer à la nature un ηουνοΐ émunc-  
toire par lequel elle puisse fe dégager, prétend, que loin  
d’ouVrir une issue à l'humeur peccante , on ne fait au  
contraire que travailler à la diminution du fang qui fe  
conVertit fucCessivement en pus , & que c’est de cette  
stource seule que vient tout celui qui coule de l’ulcere  
artificiel. Le célebre Albinus est dans le même senti-  
ment : après s’être déclaré, formellement contre les  
*cauteres* dans le Difeours qu’il a compofé fur ce fujct,  
il conclut par ces paroles d’Helmont :

*Consulto claudantur fontanelle s*

« Si Vous êtes prudent Vous fermerez Vos *cauteres. »*

Mais fans alléguer des autorités, & pour nous en tenir au  
sentiment même d’Helmont , nous remarquerons que  
cet Auteur conVicnt qu’on peut *se* proCurer par les  
*cauteres* tous les aVantages qu’on a lieu d’attendre de  
la diminution continuelle & insensible d’une quantité  
de simg surabondante & nuisible, & que par conséquent  
on peut les pratiquer aVec succès fur les perfonnes cor-  
pulentes , pléthoriques , qui mangent beaucoup, &  
qui menent une Vie sédentaire : il est Vrai que dans ces  
cas mêmes il ne les regarde que comme des palliatifs :  
il n’est pas cependant éloigné de croire qu’ils puissent  
être falutaires de tems en tems dans les catarrhes : mais  
la raifon qu’il en apporte , ce n’est pas paree qu’ils don-  
nent lieu à lleVacuation de la matiere qui desitend dans  
le catarrhe, ou à sil dÎVersion d’un autre côté,mais parce  
que la masse des humeurs & dufuc nourricier est dimi-  
nuée par ce moyen.

On ne peut nier, que lorsqu’il y a un *cautere* ou un ulce-  
re artificiel à quelque partie , les humeurs haines qui y  
font portées ne Eoient conVerties en pus ; car un fai t qui  
n’est ignoré de perfonne , c’est que le concours de  
fluides dont toute blessure est aecompagnée , donne  
lieu, aVec la mortification Commencée des fibres, à la  
formation du pus. Mais Rodericus à Castro démontre  
par les expériences & les obferVations qu’il a faites,  
que lepus qui distiledes *cauteres* n’est autre chofe que  
le sclC nourricier corrompu ; car j’ai remarqué, dit cet  
Auteur, que le bras ou la jambe où l’on a fait cette  
opération , est beaucoup plus exténuée que l’autre;  
d’où il paroît que ce n’est pas fans raifon qu’Etmuller  
presi:rit de faire le *cautere* feulement aux persimnes  
qui siont excessiVement grasses & pestantes. JlaVoue-  
rai aVec Hoffman que ces ulceres artificiels , font plu-  
tôt un préserVatif qu’un moyen de guérir, & un pal-  
liatif qti’une cure radicale & parfaite : mais que tous les  
*cauteres* , fans exception, doÎVent être fermés à la fois,  
clest une pratique profcrite par l'expérience, qui nous  
apprend que de même que les Vieux ulceres cicatrisés  
trop promptement, fans aucun égard à l’état du fang  
& des humeurs, font fuiVis de cachexle , de fiç\re

217 C A U

lente, & de différentes especes d’affections spalmo-  
diques, seirtout dans les corps qui abondent en fluides  
dépraVés ; ainsi, toute suppression fubite d’écoulement  
procuré par le moyen d’un *cautere,* produira les mêmes  
effets. Qu’on objecte là-contre tout ce qu’on Voudra,  
dit Hofl'rnan, toutes les tassons du monde, quelque  
plausibles qu’elles puissent être , ne doÎVent point con-  
rrebalancer une expérience. Rodericus à Castro que  
nous aVons cité ci-dessus, après aVoir fait contre les  
*cauteres* un long raifonnement , ajoute : « Je ne νοιι-  
« drois pas toutefois que llon me regardât comme abEo-  
« lument déclaré contre les *cauteres*, je n’en condamne  
« que l'ssage trop fréquent & trop peu raisonnée; car  
« j’aVouerai y aVoir eu recours mol-même dans quel-  
« ques oecasions aVec beaucoup de succès. » Cet Auteur  
établit ensuite les cas dans lefquels il est à propos de  
faire un *cautere.* Premierement, dit-il, il faut conful-  
terla nature de la matiere morbifique; on peut cauté-  
rifer lorsqu’elle est Vaporetsse ou pituiteuse , ou du  
mOÎns fluide & délayée. Secondement, il faut aVoir  
égard à fa quantité ; si elle opprime le malade & qu’el-  
le demande à siortir de quelque côté, il faudra lui faire  
une issue. Troisièmement, il faudra considérer l’état  
des passages destinés aux éVacuations naturelles ; s’ils  
ne font pas libres, il fera naturel de pratiquer uneau-  
tre porte à la matiere peccante. Enfin on aura retours  
au *cautere* lorfque les systemes ner/eux & muficulaire  
fieront affectés de rhumatismes errans.

On pourra se serVÎr encore de cautere, lorsiqu’il siera quese  
non de faire passer les humeurs d’un lieu dans un autre.  
Ce remede fera surtout nécessaire pour arrêter les pro-  
grès d’un sphacele ; car en donnant lieu à l’effusion  
des humeurs faines, on en préVÎendra la corruption  
que les humeurs dépraVées ne manqueroient pas de  
leur communiquer. LesaVantages des caustiques siont  
sensibles dans les ouvertures dlabsicès, dans l'extirpa-  
tion , ou la séparation des substances inutiles & Cor-  
rompues, lorsqu’il faut calmer des douleurs , ranimer  
des nerfs, *sécher* des parties, les fortifier, & arrêter des  
hémorrhagies. Ce font-là, je crois , tous les cas aux-  
quels on peut rapporter les différens *usages dcs causti-  
ques.* Leur utilité pour ouVrir des absicès , extirper des  
parties inutiles, comme des Verrues , & séparer des  
parties corrompues , comme lorsqu’un os est carié, est  
démontrée par l’expérience que nous ayons,qu’ils dé-  
trussent les parties auxquelles ils siont appliqués. Mais  
qu’ils calment les douleurs , en empêchant le motiVe-  
ment qui proVÎent des nerfs, & qui en est tranfmis à  
tout le corps, & qu’en même-tems ils foient capables  
de ranimer ces nerfs & d’en mettre en mouVement tout  
lesisteme ; ce font deux faits qui paroissent contradic-  
toires au premier coup d’œil. Nous remarquerons  
qu’aussi-tôt qu’un cautere est appliqué à un nerf doti-  
loureux, l'insensibilité fuit immédiatement sia destruc-  
tion. D’un autre Côté on ne peut nier que l’applica-  
tion d’un cautere n’excite une douleur très-VÎVe : mais  
aussi-tôt que la Vertu de la chofe appliquée cesse d’agir,  
la douleur est anéantie, & aVec elle le mouVement qui  
causioit le mal auquel on *se* propofolt de remédier par  
l'application du cautere ; car le cautere détruifant la  
partie mue, il n’y a plus de mouVement. Il faut con-  
venir que les *caustiques* n’agifl'ent point par eux-mê-  
mes & immédiatement fur le principe du mal, lorf-  
que ce principe est circulant dans les Vaisseaux, ou fixé  
dans les humeurs; mais ils en fuspendent, & même ils  
en empêchent entierement l'effet fur certaines parties  
déterminées. C’est ce qui a fait dire à Sydenham, à  
propos de la cure de la goute par le cautere, que ce re-  
mede étoit capable de contribuer à ssaffoiblissement des  
douleurs, en attirant & dissipant la partie la plus fub-  
tile, & la plus spiritueufe de la matiere morbifique  
dépOsée dans les jointures. Mais on peut encore con-  
ceVoir l’efficacité des cauteres, en les considérant fous  
une autre lace ; on ne peut douter qu’ils ne picottent  
les Vaisseaux , qu’ils n’excitent une nouVelle douleur,  
& que par ce moyen les humeurs peccantes ne foient

C A U 218

I mises en mouvement ; ce qui suffit pour leur faire  
prendre un nouveau cours, & les déterminer à aban-  
donner la partie afl'ectée ; mais si ce mouVement com-  
muniqué aux humeurs ne produit point cet effet, il  
en peut produire un autre qui n’est pas moins falutai-  
re , c’est d’atténuer les humeurs VÎsqueufes & ténaces ,  
& de les rendre plus fluides. Enfin , rien n’est plus pro-  
preà diminuer l’abord des humeurs fur une partie, que  
ce qui est capable d’en détruire les petits Vaisseaux ; or  
personne ne niera que cette destruction ne sioit une  
Euite de l’action des *caustiques.*

Après aVoir expliqué de cette maniere l’effet anodyn &  
sédatif des *caustiques y* il ne fera pas difficile de conce-  
Voir, comment appliqués fur des personnes d’un tem-  
pérament froid , & qui ont befoin d’un puifla-nt aiguil-  
lon , ils font propres à causer des agitations Violentes  
dans le sistemenerVeux.On entend encore pourquoi on  
Vient à bout par ce moyen des fleVres intermittentes;  
& llon détermine le tems auquel il est à propos de les  
appliquer, pour proVoquer les regles , pour attirer les  
humeurs Vers certains lieux particuliers, pour stimuler  
les Vaiffeaux languissans, & pour mettre les fluides  
dans une agitation Vice & prompte. On sitit aussi la rai-  
fonde tous ces effets; & c’est ce que n’ignoroit point  
Amatus Lusitanus , lorsqu’il consieilloit l’usage des  
cauteres dans un catarrhe froid , & qu’il le profcrÎVoit  
dans un catarrhe chaud , à moins qu’on ne choisît le  
tems de la rémission de la maladie : « parce que lecau-  
« tere, dit-il, rend la matiere plus coulante, plusacri-  
a monieuse, & plus piquante, ainsi que nous llaVons  
a expérimenté. » *Centur. II. 8c V* Une obferVation  
d’Hildanus fuffitpour montrer que les cauteres peu-  
Vent exciter des mouVemens qu’il est très-important  
de préVoir : de l’huile *caustique* appliquée fur un can-  
cer qu’une femme grosse aVoit au fein , produisit entre  
autres fymptomes terribles, des mouVemens conVulsifs  
si Violens qu’ils pensierent être sellais de l’aVortement.  
Mais en quel siens est-ce que llon peut dire que les  
*caustiques* sortifient ? Je répons que c’est premiere-  
ment en dissipant l’humidité, en desséchant, en exci-  
tant la chaleur , & en stimulant les solides ; seconde-  
ment , en ce qu’aussi-tôt que l'esicarre est tombée & l'ul-  
cere consolidé , la cicatrice qui *se* fait, & qui proVÎent  
des Vaisseaux qui ont été rompus & desséchés, est dure  
& calleufe, & rend la partie rigide; rigidité qui Vient  
de la coalition des Vaisseaux, & de l’augmentation de  
constriction dans la peau. Ce qui nous reste à expli-  
quer, c’est comment l’action des cauteres arrête l'hé-  
morrhagie des petits Vaisseaux : mais il est éVÎdent que  
la combustion qui fuit leur application, ride & crispe  
ces Vaisseaux , & les rend incapables de transinettre les  
fluides.

Un Lssage imprudent & déraisonnable des meilleurs re-  
medes suffissantpour tromper l’attente du Medecin; il  
seroit singulier que les cauteres ne fussent point fujets  
à la même loi , & qu’ils opérassent toujours aVec *suc-  
cès.* Ainsi tout ce que l’on peut conclurre des spmpto-  
mes terribles qui en ont fuÎVi quelquefois llapplica-  
tion ; c’est qu’il faut les mettre au nombre de ces  
moyens auxquels le Medecin prudent n’aura recours  
que dans les cas de nécessité absolue. On choisira aVec  
beaucoup de foin le lieu d’appliquer le cautere, lorse  
qu’on y Eera déterminé ; on éVÎtera les nerfs & les  
tendons : comme les deux accidens considérables  
que llon a à craindre , sont la gangrene & l’hémorrha-  
gie,on ne cautérisera aucune Veine ni aucuneartere  
considérable : ne permettez point à Votre cautere de  
pénétrer trop profondément,& de faire une trop grand  
escarre \*car outre la plaie terrible & douloureuse qui  
s’enfuÎVra, ilse pourroit faire qu’il affectât les nerfs,  
d’où s’enfuÎVroient des douleurs Vices & continuelles,  
& d’autres iymptomes terribles : d’ailleurs la fuppu-  
ration étant proportionnelle à la plaie, elle pourroit  
être si grande que le corps enferoit affoibli & épuifé.  
Ne cautérisez que rarement ou jamais dans les tu-  
meurs chanereufes ; il y a même des tems dans l'année

2 19 C A U

où Hippocrate a prononcé qu’il seroit 'rnal-à propos  
de cautérifer. Voyez le Traité *de PAir, del’Eau, et  
des Lieux,* à l'Article *Aer.*

Aloucasis n’est point de l'avis d’Hippocrate, il prétend  
qu’on peut cautériser en toute saison : a II y a des  
« maladies mortelles , dit-il, qui demandent une  
a prompte application du cautere : il y a surtout des  
« douleurs vives & pressantes , qui ne permettent au-  
a cun délai, & dans lesquelles il y a infiniment plus  
« à craindre de la malignité de la maladie , que de  
a l’action douloureuse, mais passagere du cautere. »

Les Auteurs ne l'ont point d’accord sijrla préférence des  
*caustiques* actuels aux *caustiques* potentiels ; & il pa-  
roît difficile de décider généralement en faveur des  
uns ou des autres; car telle est la Variété des cas qu’il  
est quelquefois plus à propos d’employer le cautere  
actuel, que le cautere potentiel., & réciproquement.  
Fienus dit *Lib. III. cap.* 17. qu’il faut fe fervit des cau-  
teres actuels , lorsqu’on *se propofe* de faire une cica-  
trice dure & folide. Claudinus, *Lib. II. Sect.* 1. *cap.*7. est pour les mêmes cauteres, furtout , dans les  
deux cas fuÎVans : Le premier, lorfqulon a à opérer fur  
une partie noble & principale, ou tout au moins fur  
une partie qu’il est à propos de fortifier ; cela pofé ,  
il ne faudroit jamais appliquer fur la tête que lecaute-  
re actuel. Lefecond, c’est lorfque la partie demande à  
être promptement éVacuée , nettoyée & féchée. C’est  
aussi l’opinion de Vestale, & de Bottonus. Le cautere  
actuel , dit celui-ci, *Gynaec. Tom. II.* fera, fans douleur,  
& prefque fans aucun danger,ce qu’on ne peut attendre  
d’aucun autre moyen. Scultet défaprouve les cauteres  
potentiels, parce qu’lls operent lentement, qu’ils cau-  
sent ordinairement beaucoup de douleur , & que com-  
me nous n’aVons point une exacte connoilsance de  
leur Vertu, ils agissent quelquefois plus, & quelque-  
fois moins efficacement que nous ne nous y attendons :  
d’où il conclut, qu’il y a peu de fureté à s’en sentir.  
Hildanus rend les raifons sisu/antes de la préférence  
que de bons Auteurs donnent aux cauteres actuels fur  
le cautcre potentiel dans la cure de la gangrene & du  
fphacele. La premiere, c’est que le feu est, comme le  
remarque Albucasis, quelque chofe de simple , qu’il  
n’a aucune qualité étrangère, & qu’il ne laisse après  
lui que la chaleur & l'empyreume; au lieu que le *cause  
tiqua* potentiel, siurtout l’arfenic , le sublimé & autres  
semblables ont & laissent après eux dans la partie affec-  
tée, une qualité maligne. La sieconde, c’est qu’on est  
maître de l’action du feu. Un fer rouge n’opere qu’au-  
tant qu’il plaît au Chirurgien : mais le cautere poten-  
tiel agit malgré qu’il en ait ; parce que fon énergie dé-  
pend de fa nature. La troisieme, c’est que le feu étant  
extremement actif, il agit en un moment ; au lieu que  
le cautere potentiel, qui n’a la Vertu & la faculté de  
brûler qu’en puissance, opere lentement : or la gangre-  
ne étant une maladie très-aiguë, & qui ne fouffre au-  
cun délai , il faut employer contre elle le plus Violent  
de tous les remedes, le fer rouge. La quatrieme,c’est  
que l’abondance excessive des humeurs excrémenti-  
tielles dans la gangrene & le fphacele exige un reme-  
de qui soit chaud au sijpreme degré : or tel est le fer  
rouge ; & c’est ce qu’on ne peut pas dire du cautere  
potentiel, mais particulierement de l’arfenic , qui,  
quoiqu’il foit chaud, laisse toutefois, pour m’expri-  
mer comme AVÏcene, une humidité infecte. Lacin-  
quieme, c’est que la partie affectée de gangrene étant  
extremement foible, & relâchée par la surabondance  
d’humeur excrémentitielle , elle Veut être desséchée  
& fortifiée : or le cautere actuel fortifie & desseche ;  
au lieu que le cautere potentiel humecte 8ςaffaiblit,  
tant par la malignité qu’il communique à la partie  
affectée, que par la douleur que caufe fon action ,  
& par la lenteur aVec laquelle elle fe fait; la douleur  
étant longue, il fe fait un abord d’humeurs considé-  
rable , par lequel la partie est de plus en plus hu-  
mectée, relâchée, & affoiblie. Au lieu que la dou-  
leur du cautere actuel n’est que momentanée , elle

C A U 220

cesse aussi-tôt que le fer chaud est écarté, furtout si  
on applique un anodyn immédiatement après l’opéra-  
tion.

Voilà ce qu’on lit dans Hildan.

Le siiVant Fabricius ab Aquapendente , s’accorde aVec.  
Hippocrate dans la préférence qu’il donne au *cautere*actuel fur les *cauteres* potentiels, lorfqu’il est question  
d’opérer si.lr les jointures, parce que ceux-ci ne ridant  
& ne crsspant point la peau, ne fortifient point les  
jointures comme le feu. Prosper Alpin dit, *Med. Æ-  
gypt. Lib. III.* que les *cauteres* potentiels ne peuVent  
abfolument fortifier les parties, parce que leur qualité  
vénéneufe en détruit la chaleur naturelle. Les perfon-  
ncs foibles ne peuVent fupporter l'action du *cautere*actuel , cependant elle est moins terrible & moins  
cruelle qu’elle n’est puissante & efficace : la vivacité de  
la douleur qu’elle caisse ne peut que produire quelque  
révulsion furprenante. Mais les *caustiques* potentiels  
agissent d’une maniere plus douce & plus lente , &  
donnent, pour ainsi dire , au malade une espece de dé-  
lai. La sorce & l’énergie de ceux-ci Varient félon les  
différentes substances dont ils font composés, & la ma-  
niere dont ils ont été préparés, ainsi que felon la quan-  
tité plus ou moins grande dans laquelle ils fiant appli-  
qués. «Plusieurs, dit le saVant M. Freind dans fon  
« Histoiré de laMedecine , *Vol. II.* préserent le *cautere*a actuel au *cautere* potentiel, parce que l’efcarre que  
« fait l'un fe sépare plus promptement que celle que  
« l’autre produit. Mais comme l'application du pre-  
« mier a quelque Chofe de plus cruel & de plus barba-  
« re en apparence , que l’issage. de l’autre , on cede à  
« la pusillanimité des malades, & à l’eflroi qu’ils ont  
« de la douleur, & l’on sic siert plus fréquemment du  
« fecond. Il arrive de-là qu’on a toutes les commodités  
« qu’on pourroit désirer, pour donner à un ulcere au-  
« tant de profondeur que l'on Veut. Glandorp qui a  
« traité la matiere des *cauteres avec* beaucoup d’exac-  
a titude , fait un si grand cas du *cautere* actuel, qu’il ne  
« balance point à dire, qu’il aimeroit mieux *se* fou-  
« mettre à six ouvertures Eaites aVec celui-ci, qu’à une  
« feule aVec le *cautere* potentiel, dont il nous aVoue  
« n’aVoir jamais fait ufageque deux fois, dans l'espace  
a de quatorze ans de pratique. »

Jean Heurnius dit, *Tom. I.* que le fer chaud est un *catae-  
re* très-sûr. La Coutume, ce tyran impitoyable même  
des hommes les plus intelligens dans notre profession,  
contraint quelquefois un Chirurgien à substituer le  
*cautere* potentiel au *cautere* actuel : l'attention alors est  
de choisir dans la matiere médicale, celui qu’il juge le  
plus propre à repondre à *ses* desseins, à produire le plus  
promptement sim effet, & à laisser la cicatrice la moins  
difforme. C’est à l'expérience seule à le diriger dans  
sim choix. Nous ayons νυ que les Arabes , les nations  
barbares & les anciens Medecins, issoient plus vôlon-  
tiers du *cautere* actuel que du *cautere* potentiel : mais  
comme il *y* a différentes substances par le moyen des-  
quelles on peut appliquer le feu actuel à une partie du  
corps, il nous reste maintenant à traiter de la dlfleren-  
ce qu’il y a entre les *cauteres* actuels. Hippocrate cau-  
térifoit quelquefois aVec le lin cru , le fer rouge , un  
morceau de buis, & quelquefois aVec le champignon,  
felon qu’il *se* proposint de cautériser plus ou moins pro-  
fondément. Lorsqu’il aVoit à opérer silr les parties osi-  
setsses du corps, il *se* lerVoit du champignon : mais il  
appliquolt le fer aux parties charnues & mufculeuses,  
ainsi que nous llaVons déja dit. Nous aVons remarqué  
plus haut, d’après Profper Alpin, que les Egyptiens  
aVoient coutume de cautérifer avec des bourdonnera de  
lin & de coton. On lit dans le même Auteur que plu-  
sieurs nations barbares n’employoient à cette opé-  
ration que des bourdonnets de lin bouilli, serrés &  
allumés. Nous ne manquerons pas de rapporter ici les  
raisims par lesquelles Prosper Alpin s’efforce de per-  
sij.ader que la maniere de cautériser, selon les Egyp-

221 CA U

tiens, est préférable à celle des Européens, qui cm-  
ployent le fer à cette opération. « Je ne doute point,  
« dit-ü, qu’il n’y ait des gens qui traitent de futile la  
a maniere dont les Egyptiens cautérifent; car ils n’em-  
« ployent à cette opération que des bourdonnetsde lin  
« & de coten auxquels ils donnent une figure pyrami-  
« dale, qu’ils allument par la pointe , & dont ils appli-  
« quent la base fur la partie à cautériser : cependant  
« leur pratique me paroît très-fondée en raifon ; & je ne  
« puis que les approuVer de préférer le lin & le coton  
«allumés aufer rouge, & à quelques autres métaux  
« que ce puisse être : car le feu logé dans une substance  
« plus poreuse qu’eux, agit fur les parties, les change ,  
« les résinlt plus doucement, & catsse moins de dou-  
« leur aux tégumens pendant l’opération. Aussi l'opé-  
« ration du *cautere* est-elle moins terrible pour eux que  
a pour nous. Un métal rouge quel qu’il foit, eaufe à un  
a malade les douleurs les plus vives & les plus insup-  
« portables : c’est pourquoi mes compatriotes ont en  
« horreur ce cruel remede : & c’est par la même raison  
st que je trouve la méthode des Egyptiens préférable à  
« celle des Européens : la résolution des parties fe fait  
« plus doucement avec le lin & le coton,qu’avec le fer;&  
'« l'inflammation qu’ils caufent est plus légere , furtout  
« lorsqu’il *se* rencontre des nerfs & des tendons  
« qu’on rifque d’offenser avec un feu trop Violent &  
« trop prompt : mais ce ne font pas là les feuls avanta-  
« ges de cette pratique fur l’autre ; remarquez de plus  
« qu’en appliquant la base fur la partie à cautérifer, &  
« mettant le feu au fommet qui en est à une distance  
« considérable , l’opération commence peu à peu &  
«par des degrés prefqueinfensibles : au contraire , en  
« Cautérisant avec le fer, fon action fe fait fentir d’a-  
« bord dans toute Ea Violence, la nature passe bruEque-  
« ment d’un état tranquile à un état cruel, & cette Vi-  
« lassitude qui n’est point préparée, ne peut lui être que  
« nuisible. En suivant la méthode des Egyptiens , la  
« partie est échauffée peu à peu, enstorte que l’action du  
le feu *se* sait moins sentir quand elle elt plus proche, &  
lo que la douleur n’elt pas excessivement forte quand  
« le feu est immédiatement fur la partie. La méthode  
« des Egyptiens a doue deux avantages considérables  
« fur celle des Européens : le premier, e’est que la par-  
la fie est consumée plus douecment : le siecond , c’est  
« qu’elle est préparée peu à peu à la plus grande action  
« du feu : d’où il arrive que les uns *se* soumettent à  
«l’action du *cautere* actuel *avec* beaucoup moins de  
a crainte & d’horreur que les autres. » Nous lisons  
dans les Notes de Marcianus fur Hippocrate, qu’il a  
trouvé par expérience, « que toutes ces manieres de  
« cautériser étoient bonnes , & que la feule différence  
« qu’il y avoit entre elles, e’pst que plus la sifbstanCe  
« qui reçoit le feu est denfe & compacte, plus elle brû-  
« le & Cautérise profondément ; d’où il condud qu’il  
a faut Varier les *cauteres* felon la nature de la partie af-  
« fectée, le sexe , l'âge & le tempérament du malade.»  
Hippoerate ne nous dit rien de la façon dont il s’y pre-  
noit pour cautérifer *avec* le lin cru& le champignon.

Voici comment Mareianus a suppléé à ce silence.

«Ilfaut, dit il, former avec le lin cru, fortement enve-  
« loppé, une efpece de pyramide dont on déterminera  
« la base par la nature de la partie qu’on veut cautéri-  
« si?r : il est surtout important de siiVoir que la brûlure  
« Eera tant fait peu plus grande que la bafe de la pyra-  
« mide. On appliquera la base Eus la partie à Cautériser,  
« on l’allumera par le sommet, & on la laissera dans  
« cet état jusi^u’à Ce qu’elle foit entierement consii-  
« mée. Le feu s’approehant peu à peu de la peau, la  
« cautérifera : mais Ce qui doit paroître furprenant ,  
« c’est qu’il produira cet effet prefqu’infensiblement &  
« fansdOuleur. Lorfque le feu étoit éteint, Hippoera-  
« te appliquoit sur la partie cautérisée des poiraux  
« bouillis dans de l’huile jusqu’à Ce que Pesirarre tom-  
« bât. Les modernes ont substitué aux poiraux le heure

C À Ü 2 2 i

« & le chou, par le moyen desquels ils tiennent l’ulce-  
« re ouvert aussi long-tems qu’ils le désirent. Hsppo-  
« crate préparoit quelquefois des *cauteres* de cette el-  
« pece avec ces champignons dont quelques-uns fe fer-  
« vent en guife de meche. » Fabricius ab Aquapenden-  
te dans sa Chirurgie pelsse, « qu’Hippocrate entend  
» par du lin Cru, du lin filé non bouilli, ou une corde  
« faite avec du lin cru, filée & semblable à nos meches  
« à canon qui demeurent allumées lorsqu’elles Peut  
« été une fois, avec cette seule différence qu’on a fait  
« bouillir telles-ci. » Le savant M, le Clerc dit dans  
fon Histoire de la Medecine, qu’Hippocrate entend  
par du lin cru une toile de lin nouvelle qui n’a point  
été mise à la lessive, & telle que celle dont *se* servent  
les Egyptiens. Le même Auteur remarque que dans la  
méthode de cautériser selon les Egyptiens avec des sa-  
chets de lin remplis de coton, il ne faut pas avoir  
égard à l’action feule du feu fur la partie à laquelle le  
factiet est appliqué , mais encore à celle de l’huile acre  
& caustique qui tombe goutte à goutte du lin qui en  
est imprégné après qu’on y a mis le feu; enforte que  
felon lui, le coton ne fert qu’à entretenir le feu. Cette  
obfervation est contraire au sentiment de Sydenham. :  
celui ci pensoitque la maniere dont on traite la goute  
aux Indes Orientales, en faisant brûler le moxa fur la  
partie affectée, étoit très-conforme à celle d’Hippo-  
crate, qui fe fervoit en pareil cas de lin cru, imaginant  
qu’il n’y avoit aucune différence entre la chaleur pro-  
duite par le lin , & celle que produit le moxa. Je fini-  
rai cet Article par l’Aphorisine célebre d’Hippocrate  
qu’on lit, Sect. 7. 85. « qu’il saut guérir avec le fer, ce  
« dont on ne peut venir à bout avec les médicamens ;  
« avec le *cautère* actuel ce que le fer ne guérit point,  
« & regarder comme incurable ce qui résiste au *cautere*ce actuel

CAUSUS , καῦσος, de καίω , *brûler.* Efpece de fievre ar-  
dente, continue, & accompagnée d’une chaleur bru-  
Iante,&d’une foifviolente. Volci ce qu’Hippocrate  
dit de sa cause premiere, & de fies Iymptomes. *Lib. de  
Rat. vict. in morb. acut\** καῦσος δἐ γίνεται, &c. « Il silr-  
« vient un *causas* en Eté, lorfque les veines brûlées &  
« sechées par la chaleur de la saifion, attirent à elles unfe  
a fiasse acre & bilietsse. Cela arrive ordinairement après  
« qu’on a fait un long voyage, & qu’on a beauCoup  
« fotssertde la soif. Les veines desséehées fe chargent  
«. alors plus volontiers d’humeurs chaudes & acrimo-  
« niesses. Dans cette indisposition la langue est rude;  
« séehe & très-noire ; on sent dans les hypoeondres:  
« des douleurs poignantes ; lesexcrémens fiant pâles &  
« très-liquides ; il y a foifardente , insomnie , & quel-  
« que-fois délire.

H ajoute à cela , *Lib.* περὶ παθῶν, « Que dans cette mala-  
« ladie, la couleur du corps , & les crachats fiant tant  
« Eoit peu bilieux ; qu’il y a refroidissement des parties  
« extérieures, & chaleur violente au-dédans ». Il dit  
un peu plus bas , « que cette maladie provient d’une  
« agitation de la bile contenue dans le corps ». La  
defeription qu’il en fait dans les fecond & troisieme  
Livre des Maladies, & dans le Livre des Jours criti-  
ques, est à petl-près la même : d’où il s’enfuit qu’une  
chaleur interne & brûlante , avec une foif violente &  
insatiable, font les principaux caracteres de cette fic-  
vre : c’est du moins le sentiment de Galien , comme on  
peut voir dans les second & troisieme Commentaires  
fur le troisieme Livre des Epidémiques, & dans le qua-  
trieme Commentaire sur le Livre du Régime dans les  
maladies aiguës. L’Auteur des Définitions de Mede-  
cine , dit à propos de cette maladie , « qu’elle est ac-  
te compagnée d’une inflammation Considérable , d’in-  
« quiétude dans tous les membres , d’un violent ap-  
« pétit d’eau froide , *8e* de la fécheresse & de la noir-  
a ccur de la langue ».

Hippoerate fait mention de deux especes *de causus*vrai & l’autre faux , ainsi que Galien le fuggere, *Com-  
ment.* 4. *R. V. J- A-* » Je trouve , dit-il, que quand le  
« Malade fent une chaleur brûlante, & qu’il est toiirg

223 C A U

« menté d’une soifinsatiable ; les Medecins appellent  
« sii maladie, *causus* brûlant. C’est pourquoi s’il arrive  
« que la chaleur ne foit point ardente , & que la stoif  
« stoit modérée , nous appellerons cette maladie sim-  
« plument *causons ;* quoiqu’à parler strictement, on ne  
a puisse point Iui donner ce nom , &que cette maladie  
a n’étant proprement qu’un diminutifde la précédente,  
« on ne dût, pour suivre l’analogie qu’elles ont entr’el-  
« les , la nommer que *causas* faux. Comme nous avons  
« institué une pareille distinction entre les fievres tier-  
« ces , il n’y a point d’inconvenient à nous accoutu-  
« mer à distribuer le *causus* , ainsi que ces fievres, en  
*« causus* vrai & parfait, & en faux &*semi-caus.us* ac-  
« compagné feulement de quelques-uns des Eymptomes  
*« d\xcausus vrai™.* Hippocrate *Liv. I. des Epid.* comp-  
te expressement le *causas* entre les différentes especes  
de fievres continues.

*Frederic Hoffman expose de la maniere suivante les cau-  
fes y les somptornes et la cure de cette espece de sievre ,  
dans sa Medecinesistématique et raisépnée.*

Chez les Auteurs modernes, toutes les fievres foit aigues,  
foit continues qui commencent avecfiriffon & froid , &  
qui font enfuite accompagnées d’une chaleur Violente,  
de soif, d’inquiétude dans tous les membres & de fré-  
quence dans le pouls , s’appellent fievres ardentes :  
Hippocrate , ce Fondateur immortel de l’Art de gué-  
rir les Maladies , place le principe de toutes les fievres,  
dans une bile plus ou mcins viciée ou exaltée ; il ne fait  
point mention particulierement des fievres qui font  
dans le fang, ou des fievres fynoques ; mais il les corn-  
prend toutes dans le cours de fes Ouvrages, foit con-  
. îinues, ou inflammatOÎres, foit simples ou complexes,  
foit putrides ou malignes, foit fynoques , Eous le nom  
commun de fievres ardentes. Cependant il ne faut pas  
avoir fuivi ces fievres avec beaucoup d’attention , pour  
avoir remarqué une différence considérable entre elles ,  
& pour s’être apperçu qu’elles ont des fymptomes diflé-  
rens , que leur terminaifon p’est pas la même, & qu’el-  
les exigent chacune une curation particuliere.

La fievre ardente que les Grecs appellent καῦσος’, est , à  
parler proprement & strictement, cette espece de fie-  
vre qui est accompagnée d’une chaleur brûlante de  
tout le corps, & d’une foif infatiable, & dans laquelle  
le malade a la langue brûlée, sillonnée & noire. Tous  
les Anciens s’accordent à regarder ces deux iÿmptomes  
comme les signes pathognomoniques les plus clairs &  
les plus infaillibles du *causus* : c’est pourquoi ils Pont  
aussi appelle fievre chaude & brûlante.

Voici la maniere dont Hippocrate en parle dans sonLi-  
vre *de Affectionibus.*

*u.* Dans cette Maladie, dit-il, la chaleur est très-grande,  
« la foifinsatiable, la langue âpre & noire, la couleur  
a tant foit peu bilieufe, & les crachats bilieux ». Mais  
Aretée, cet Historien exact & fidele des Maladies,  
en donne une defcription plus étendue dans le qua-  
trieme Chapitre de fon fecond Livre des Maladies  
aiguës : « Dans le *causus*, dit-il, la chaleur est très-  
« grande & très-pénétrante dans toutes les parties du  
« corps : il semble sisr-tout au Malade que fon halei-  
« ne soit enflammée, il respire avec avidité Pair frais ,  
« il desire passionément le froid ; fa langue est brûlée ,  
a *ses* levres & fa peau font âpres & feches; fes extrémi-  
« tés font froides, & fes urines extremement bilieufes :  
« il ne peut dormir; il a le pouls petit, foible & fré-  
« quent : fes yeux font clairs , brillans & rougeâtres ,  
a &son vifage est d’une couleur qui n’est pas nature 1-  
« le : à mesure que la maladie augmenterons ces iymp-  
« tomes deviennent plus grands & plus violens , le  
a pouls devient plus petit & plus fréquent, & la cha-  
« leur plus ardente & plus insupportable. Le délire fur-  
« vient ,& le malade perd connoissance. Sasoifs’ac-  
« croît, & il est avide de manier des objets froids, com- »

c A U 224

« me les couvertures du lit, ou de les toucher, comme  
« les murs , & le careau , ou de s’y plonger, comme  
« dans Peau. Le dessus de fes mains est froid, le dedans  
« est fort chaud , & fes ongles font livides. Sa refpira-  
« tion est très-frequente , & fon front & fon cou font  
« couverts d’une sifeur légere ». Mais comme l’exact  
Lommius est encore plus étendu & plus circonstancié  
fur les symptomes & les prognostics de cette maladie,  
nous transcrirons ici ce qu’il en a dit dans ses Obser-  
vations Médicinales. « Le *causas,* dit-il, *se* reconnoî-  
« tra à une chaleur brûlante du corps, plus violente  
a encore au dedans qu’au dehors. Dans cette maladie  
a on est quelquefois tourmenté d’une infomnie opi-  
« niâtre, & l’on tombe d’autres fois dans un fcmmeil  
a profond ; la langue est feche , fale, âpre , noirâtre,  
« & d’une faveur amere. Onrefpire avec beaucoup de  
« difficulté. On commence par sentir des douleursvio-  
α lentes dans l’estomac; on perd l’appétit, la foif de<  
« vient grande , & la chaleur dans les parties circon-  
« voisines du cœur est très-grande : on a quelquefois le  
« ventre libre , & quelquefois on est constipé. Ceux qui  
« font attaqués de cette maladie sirnt dans une agita-  
« tion continuelle ; ils la supportent avec beaucoup  
« d’impatience , & il leur est assez ordinaire de tom-  
« ber dans le délire. Comme cette fievre est très-vio-  
« lente , *sa* terminaison est ordinairement très promp-  
« te : lorsque les fymptomes par lesquels elle s’annon-  
« ce, & qui l’accompagnent , ne font pas funestes ,  
« elle *fe* termine en quatre jours : mais de quelque  
« maniere que foient les chofes , elle ne dure pas plus  
« de Ecpt ; elle finit fioit par un vomissement, fioirpar  
« un flux, fioit par une diaphoresc universelle , Eoit par  
« une hémorrhagie par le nez. Les vieillards en semt  
« rarement attaqués : mais quand cela leur arrive , elle  
« est extremement dangereuEe pour eux. Les jeunes  
« gens y sirnt plus sisjets, & s’en tirent beaucoup  
«mieux. Le *causus* ou la fievre ardente dégénere assez  
« souvent en une inflammation de poumon , & alors la  
« mort n’est pas loin : s’il arrive dans cette maladie *s*« ainsi que dans toutes les autres fievres continues,qu’u-  
« ne jaunisse *se* répande siur le malade avant le sieptieme  
« jour, ou qu’il fioit attaqué de frisson avant la coction  
« de la matiere, le danger sera grand. L’état du malade  
« empirera , en proportion que fes forces diminueront:  
a si lorfque le frisson fera passé , le malade ne réchauffe  
« point ; si l'infomnie , ou l’assoupissement est conti-  
« nuel, si le délire furvient, si la voix est éteinte; s’il y  
« a siurdité, si le malade sient une douleur violente au  
« cou, le peril siera éminent. Mais ces symptomes seront  
a d’autant plus funestes que le délire fera plus voisin.  
« L’état du malade est encore très-fâcheux, lorsqu’il  
« est attaqué de tremblement, toutes les fois qu’il veut  
« faisir quelque chofe avec les mains; lorsque sa soif  
« est insatiable , *son* corps extremement Eale, *sa* lan-  
« gue noirâtre, sa bouche Eeche, & toutefois sans qu’il  
a foit altéré , fon haleine excessivement fétide , &  
« lorsque le hoquet le prend , furtout après avoir été  
« purgé, ou après une effusion immodérée de fang. Le  
«danger est extreme pour les enfans, lorsqu’ils ne  
« rendent point d’excrémens, qu’ils ne dorment point»  
« qu’ils changent souvent de couleur , & qu’ils  
« pleurent Eans interruption ; ces symptomes font  
« ordinairement siaivis de convulsions. Dans les  
« cas où la douleur de tête est violente , où les  
« hypocondres ont tirés en embas , & où il ne Ευη  
« vient aucune hémorrhagie par le nez; ainsi que dans  
a ceux où cette maladie n’est point accompagnée do  
« ces accidens, ou si elle en est accompagnée, ils n©  
« soient point emportés par des Eelles bilieufes ,  
a avec tranchées; & où le malade ne sent aucune dou-  
a leur dans les hanches, ou dans les genoux ; il est me-  
« nacé d’un délire prochain. Si les douleurs aiguës dans  
a les visiteres sirnt aceompagnées de conVulsions ; si les  
a parties cirCotrvoisines du cœur siont distendues , si  
« le siommeil est profond , si une chaleur brûlante, ou  
« des riraillemens d’estomac font suivis de felles bi-

« lieuses *a*

2 2 5 C A ü

« lieuses, ou si la rétention des excrémerts est entière,  
« & que le mal de tête foit en même-tems continuel,  
« le péril fera grand. Si les urines font comme de  
st l’eau, ainsi qu’on le remarque communément dans le  
« délire, & si elles continuent long-tems à paroître tel-  
α les, ce font des signes de mort. On peut former le mê-  
« prOgnostic , si les urines font rouges , épaisses , trou-  
« bles& fétides; si le malade les rend en petite quan-  
ti tité, a des interValles forts courts, & aVec difficulté ;  
« si elles paroissent mal cuites , si elles s’éCoulent in-  
« Volontairement ; si le délire dérobe au malade la  
« Violence de fon mal; si à l’approche de la fieyre les  
« Tueurs font abondantes; si le délire est le premier  
« fymptome qui pareille; si quelque partie du corps  
a est attaquée de paralysie; enfin, si le paroxyfme est  
« Violemment augmenté au troisieme jour. Passons  
« maintenant au prognostic qu’on peut faire d’une  
a mOrt infaillible dans le *causas.* Le malade fera  
a prOmptement emporté, si le *causus* est Violent, &  
*a que* les forces foient petites, scirtout s’il est accom-  
a pagné de délire ou de frisson; si le malade ne parle  
« pOÎnt, pourvu qu’il ne foit point prÎVé de Pufage de  
« la parole par quelque caufe étrangere ; si dans l’état  
« de foiblesse, fes sourcils, fes yeux & fes narines font  
« en distortion; si en même-tems il ne voit ni n’en-  
« tend ; ou si après avoir perdu la parole, il a les yeux  
« à-demi fermés, fans qu’il y ait lieu d’espérer que la  
« maladie fera emportée Eoit par une hémorrhagie par  
« le nez , sisit par un Vomissement prochain. La mort  
a sera plus Voisine encore, si la refpiration est exeessi-  
« Vernent embarrassée. L’état ne siera pas moins déplo-  
« rable, si les urines coulent inVolontairement; si les  
« yeux sont enfoncés, prominens, ou obscurcis, s’ils  
« roulent dans leur orbite d’une maniere Vague; s’ils  
« font immobiles , ou de traVers ; si le blane deVÎent  
« plus large , plus grand que dans l'état naturel, & le  
« noir plus petit ; si le noir est couvert de la partie su-  
« périeure; si le blane parcît rouge ; si on y remarque  
« des Veines paies ou noires ; si le globe entier fe eou-  
« Vre d’une substanœ femblable à une toile d’arai-  
« gnée; si la mucosité naturelle s’arrête à l’extrémité  
« des angles; si pendant le fommeil les paupieres ne  
« font point entierement fermées ; si elles fontexcef-  
« siVement pâles, & que leur pâleur ne proVienne pas  
« d’un flux ; & si un œil est plus petit que l’autre. Je  
« puis ajouter que la mort est certaine, s’il y aune  
« douleur aiguë à l’une des oreilles : ce fymptome em-  
« porte communément un malade en fept jours, fur-  
a tout, si c’est un jeune homme: le danger est un peu  
« moins grand peur les Vieillards en qui cette douleur  
« & la fieVre font moins Violentes; si la fleVre esuac-  
« compagnée de grincemens de dents ; si les dents font  
alÎVÎdes, ncires & extremement feches ; si dans le  
« commencement de la maladie, la langue est dabord  
« seche, puis rude, & enfin fale&noire; si le malade  
« a la bouche ouverte, & dort continuellement; s’il  
« paroît être menaeé d’une suffocation subite; s’il ne  
« peut ni boire ni aValer fa salice, quoiqu’il n’ait ce-  
<x pendant aucun tubercule dans la gorge; s’il fait aVee  
« beaucoup de diffieulté les mouVemens du cou, si cette  
a partie est dans une distortion telle que la déglutition  
a en soit gênée ; si l'haleine est froide , & le pouls pro-  
« sond, embarrassé , interrompu; si la foif qui étoit  
« grande auparaVant, Vient à cesser, & qu’en même-  
α tems la fleVre continue dans toute fa Violence, & que  
a la langue foit toujours également feche & noire ; s’il  
a furVÎent un Vomissement de sang , ou de fubstances  
« fétides de différente couleur; si le malade arrache  
« de petits floccons de laine de fes cotlVertures, s’il en  
«écarte inVolontairement les bords, ou s’il jette les  
« mains fur quelque objet attadié au mur adjacent; si  
« les extrémités de fes doigts & de fes ongles font li-  
« Vides & noirâtres; tous ces fymptomes feront mor-  
« tels, excepté le dernier ; car si le malade a des forees  
a suffisantes, pour supporter la maladie, les Eympto-  
« mes pourront diminuer, le malade recouxrer la san-  
*Tome III.*

CAÜ

« té, & la partie noire & corrompue des ongles tom-  
« ber. Les l'ymptomes siJÎVans ne Eont pas moins Eu-  
« nestes que les précédons : il y a péril de mort, si Pab-  
a domen deVÎent enflé, furtout après une purgation ,  
« ou si le Ventre est distendu par des flatulenCes qui ne  
« puissent être éVacuées; si le malade rend de la bile  
«jaune au commencement de la fleVre; si .les ex-  
« crémens Pont liquides & en même-tems noirs ou  
« pâles, gras ou fétides; s’il est entierement constipé;  
« s’il a des palpitations subites de cœur aVec le hoquet ;  
« si les urines Commencent à fe supprimer , ou à de-  
« Venir noires, épaisses & fétides; ou si de bonnes  
a qu’elles étoient, elles deVÎennent fubitement mau-  
« Vaifes; ou si elles font dans tout le cours de la mala-  
« die telles que celles d’une personne en Panté ; si le  
« sang Vient au lieu d’urine, & si la Veflle est doulou-  
« reuse & dure. Le danger siera le même , si dans le  
« commencement de la maladie les extrémités du corps  
« siont froides & qu’on ne puisse les réChauflèr; si dans  
« le tems que les extrémités font froides, les parties in-  
« térieures sont déVorées d’une chaleur Violente ; si la  
« sioif est infatiable; si la chaleur fébrile cesse subitement  
« & seins aucune cauEe éVÎdente ; s’il furVÎent des sifeurs  
« & des défaillances, & que l'afsoiblissement foit en mê-  
« me-tems considérable; si le malade est couché fur le  
« dos, les genoux pliés ; s’il glisse Vers les piés de S011  
a lit; s’il fe découVre les bras & les jambes , & s’il  
« les étend à Pair Pans que ses membres Eoient plus  
a chauds que dans leur état naturel ; si la douleur qui  
*« se* Faifoit sientir aux parties inférieures du corps, passe  
a fubitement aux Vssceres ; si un ulcere formé aVant  
« que le malade fût attaqué de la fleVre, ou depuis qu’il  
« en eft attaqué , sie sieche & deVÎent lÎVÎde; s’il se fait  
« une éruption de pustules fur tout le corps, sans qu’il  
a paroisse d’abscès purulent ; s’il paroît un abscès Vers  
« l’oreille, fans Venir à maturité, qu’il y ait hémor-  
« rhagie par le nez, ou qu’il se fasse une éVacuation  
« abandante par les urines ; s’il y a des fueurs froides,  
« & que l’état du malade empire au quatrieme & au  
« feptieme jour; si l’onzieme jour arrÎVe fans qu’il y  
« ait eu de crise ; si dans les jours critiques le malade  
a deVÎent froid, & n’a point de fueur ; s’il y a frif-  
« sim ; si ce frisson est fréquent, & que la maladie  
« continue dans la même Violence. La mort est certai-  
α ne, si les tempes paroissent affaissées, le nez aigu;  
« les yeux creux , les oreilles froides , languissan-  
« tes, & un peu panchées par les extrémités, la peau  
« du front dure & tendue, & la couleur du Visage  
« pâle, cadaVéreufe , noire & fensiblement altérée  
a par la maladie. »

Mais pour en reVenir au judicieux Hoffman qui nous a  
fourni la premiere partie de cet article: ces fieVres ar-  
dentcs font fort différentes des autres especes de fie-  
vres continues ; car dans la fynoque foit simple foit  
complexe, soit caeochyme, la chaleur est moins gran-  
de, & la siaif moins infatiable, l’ardeur est tempérés  
par une espece d’humidité qui l’accompagne. Perfonne  
n’est plus sistet à la Pynoque que les pléthoriques, ceux  
dont la constitution est lâehe, & qui VÎVent délicate-  
ment ; & ces fieVres ne fiant jamais plus fréquentes  
qu’au printems, & fous les climats tempérés. Le *cau-  
sus xo.* contraire attaque particulierement lesperfonncs  
maigres, d’une constitution délicate & bilieufe; & il  
cauEe Ees plus grands raVages dans les tems *secs &*chauds, & siaus les climats chauds. D’ailleurs, dans la  
fleVre ardente, le malade deVÎent jaune, il est attaqué  
de Vomissement, ou du moins tourmenté d’enVÎes de  
Vomir, & ces enVÎes de Vomir Eont accompagnées de  
dégout ; toutes choEes qui n’arriVent point dans les  
autres fieVres continues. Les urines qu’il rend ont une  
forte teinture de bile, & sont hautes en Couleur. Quant  
aux exCrémens grossiers, ils font fétides, bilieux, & en  
grande quantité. Les fieVres ardentes & celles qui font  
produites par llaCrimonie, ou par le trop de bile, ont  
cect qui ne leur est point Commun aVec les autres fie-  
vres continues , inflammatoires , fanguines & malle

P

*aiy -* CAU

gnes ; c’est que dans les jours critiques impairs , & en-  
viron le troisiemejour, elles augmentent, au lieu qu’el-  
les se relâchent un peu dans les jours pairs ; ce que  
l’on obserye arrÎVer aussi dans les fieVrcs tierces  
continues , dans les colériques , & dans celles que les  
Anciens appelloient *tritéophyes:* celles-ci semblent un  
peu s’irriter au troisieme jour, toutefois fans aucun  
frsson periodique ou accès froid, tel que celui qui fe  
fait dans l'hemitrite ou demi-tierce. Ajoutez à ceci  
que les fleVres accûmpagnécs de surabondance d’un  
fang pur ou impur *se* terminent ordinairement le qua-  
trieme jour, ou par une diaphorcse, ou par une hé-  
morrhagie annoncée par la rougeur du vifage ; au lieu  
que les fleVres ardentes ne se terminent que le septieme  
jour après un frisson qui deVÎent critique par la diapho-  
refe qui le fuit, ou fymptomatique par une inflamma-  
îion dangereufede l’estomac, du duodenum & des par-  
ties auxquelles aboutissent les canaux biliaires. Enfin,  
il y a de la différence entre la cure du *causus èc* celle  
des autres fleVres. On calme les fieVres ardentes en fai-  
fant prendre des liqueurs rafraîchissantes; ce qu’elles  
ne produisent point dans les autres fieVres inflamma-  
toires & continues, & moins encore dans les malignes  
& putrides. La saignée est absolument nécesta-ire dans  
les fieVres causées par la stagnation du fang dans les  
gros Vaisseaux, ainsi que dans les fieVres inflammatoi-  
res , furtout si elles attaquent les Visiceres & les parties  
les plus abondantes en siang ; au lieu que dans îes fie-  
vres ardentes réelles & violentes, cette éVacuation fait  
plutôt du mal que du bien.

Ces fievres ardentes réelles & Violentes étoient jadis, &  
scmt aujourd’hui très-fréquentes en Asie, en Grece, en  
Egypte & en Italie ; c’est pourquoi les premiers Fon-  
dateurs de laMedecine, Hippocrate, Galien & Aré-  
tée en ont décrit avec exactitude & dans toute l'éten-  
due possible les prognostics & la Vraie méthode de les  
traiter : mais elles font rares dans nos climats tempé-  
rés, & lorsqu’elles s’y montrent, c’est à l'usage excessif  
des liqueurs fortes, à la chaleur des étés, à l'obstruc-  
tion de la perfpiration, & à la Violence des exercices,  
foit du corps, foit de l'efprit qu’il faut les attribuer.  
C’est aux fleVres ardentes & simguines, fynoques & bi-  
lieufes, & aux fleVres colériques qu’on est fujet dans  
nos climats.

Nous entendons communément par fleVres fynoques bi-  
lieuses , celles qui attaquent le malade, sims s’annon-  
cer par aucun frisson considérable; mais qui font ac-  
compagnées d’une chaleur violente, de la foif, de Pin-  
fomnie, de l’inquiétude, & de l’agitationr furtout dans  
Ies perEonnes d’une constitution sanguine & colérique,  
& dans celles qui abondent en un simg chaud & bilieux.  
Ces fievres fie terminent après un petit firisson, dans les  
jours impairs ou critiques, & d’une maniere salutaire,  
ou mortelle. Leur terminaison est falutaire, lorsqu’elle  
se fait par une diaphorefe, ou par une hémorrhagie par  
le nez, comme il arrÎVe plus ordinairement ; car c’est  
de ces efpeces de fleVres ardentes qu’Hippocrate dit,  
*Lib. I. Epid. comment.* 2. ainsi qu’il l’aVoit obferVé,  
que ceux qui en reVenoient avoient eu une hémorrha-  
gie par le nez, ou par quelqu’autre partie; & que ceux  
en qui cette évacuation ne s’étoit point faite, en mou-  
roient. Leur terminaison est fatale, lorsqu’elle fe fait  
par l'inflammation des parties nobles, comme des  
membranes du cerveau, des poumons, de l’estomac ,  
des intestins, ou par une fyncope mortelle, le fang ve-  
nant à séjourner & à s’engrumeler dans le ventricule  
droit du cœur.

Une autre efpece de fievre ardente réelle à laquelle on  
est sel jet dans nos contrées, est celle que nous appellons  
bilieuse & qui *se* déclare dans un malade, parunecha-  
leur violente, par la soif, par l’inquiétude, par le vo-  
missementjou par des envies continuelles de vomir ,  
par des felles abondantes bilieuses, par le froid des ex-  
trémités du corps, par une chaleur interne, & par la  
cardialgie. On distingue aVec rasson cette fieVre en  
deux autres efpeces, l’une plus aiguë & l’autre moins

CAU 228

aiguë. Dans la premiere, les Eymptomes font plus vio-  
lens; les Eclles & les matieres rendues par le vomiile-  
ment simt bilieuses & abondantes, le malade est atta-  
qué de cardialgie accompagnée de styncope , & comssiu-  
nément il est emporté ayant le fcptieme jour, par une  
violente inflammation de l'estomac & du duodénum ,  
qui *se* manifeste par une chaleur Violente, fixe & brû-  
lante des parties circonVoisines du cœur, par la froi-  
deur des extrémités, par l'agitation, par l'inquiétude,  
parle hoquet, par un Vomissement abondant de bile,  
par un flux de falÎVe, par une couleur jaune, & par un  
vifage cadaVéreux, connu communément fous le nom  
de face hippocratique .’ entre ces fleVres il y en a qui  
font moins aiguës, mais qui durent plus long-tems;  
elles paroissent quelquefois fe rallentir , on les prcn-  
droit même pour des fleVres intermittentes; mais elles  
s’irritent tous les jours ou tous les trois jours , & dé-  
trompent le Medecin par des vomissemcns, par des in-  
quiétudes & par des accès de frisson; ce qui les a fait  
nommer fleVres quotidiennes ou fleVres tierces conti-  
nues. Si l’on ne remédie promptementà ces fievres, el-  
les ne tarderont point à dégénérer en fleVres lentes, &  
à casser de grands maux d’estomac, des péfanteurs, des  
rapports & des enflures, symptômes produits par l'é-  
rosion profonde ou superficielle des membranes de l'ese  
tomac , par des fiucs acres & bilieux.

Quant aux caisses & à la génération de ces fleVres, celle  
qui est extremement ardente, dans laquelle le malade  
fient une chaleur Violente , a la langue seche , & une  
silifInsatiable , & qui confume, pour ainsi dire, les  
parties tant internes qu’externes, ne proVÎent d’autre  
chofe que d’un mouVement & d’une agitation Violente  
qui *se* font dans le Eang & les humeurs, en conséquen-  
ce de l’obstruction & de la constriction spafmodique  
des petits Vaisseaux qui forment le tissu fibreux & Vase  
culaire du corps : le frottement réciproque des folides  
& des fluides augmente le mouVement des parties ful-  
phureufes, d’où il *fe* fait une chaleur inflammatoire  
qui éVapore & dissipe les fluides, & qui brûle & desse-  
che en même tems les solides; la mollesse & le relâ-  
chement des fibres font les causies qui rendent dans les  
personnes pléthoriques & surchargées d’humeurs, la  
chaleur plus douce , la fieVre moins ardente, la séche-  
relie de la peau & de la gorge moins grande , & la *sois*moins insatiable. Dans l’espece de fleVre ardente que  
nous appellons bilieuse, ce ne sont pas seulement la  
. surabondance des parties falines & sulphureuses dans  
les humeurs, & l’obstruction & l'étroitesse accidentel-  
le de quelques petits Vaisseaux qui donnent lieu à l'aug-  
mentation du mouVement des fluides ; cet effet a pour  
catsse beaucoup plus considérable , la grande quantité  
de fucs bilieux, dont la sécrétion *se* fait dans le soie, &  
qui est portée dans le duodénum & dans l'estomac dont  
elle irrite, corrode & enflamme les tuniques nerVeufes  
par fon acrimonie & ses picotemens : c’est de-là qu’il  
faut déduire tous les fymptomes particuliers à cette fie-  
vre, comme la chaleur, les inquiétudes, la cardialgie ,  
les nausées, les envies de Vomir, aVec les déjections  
violentes de matiere bilieuse, tant par la bouche que  
par l'anus.

Tout ce qui est capable d’échauffer le sang , d’y engen-  
drer des particules scilphureuses, de gêner & de retar-  
der *sa* circulation dans des plus petits vaisseaux , peut  
contribuer à la production des fievres ardentes : c’est  
par cette rasson que les persimnes d’un tempérament  
fort & bilieux , qui font un usage excessif de liqueurs  
spiritueufes& qui s’abandonnent fréquemment à l’im-  
pétuosité de leurs passions, furtoutlà la colere, ou qui  
font des exercices trop violens, y font plus sujettes que  
d’autres. C’est de-là qu’il faut partir, pour rendre rai-  
fon de la fréquence des grandes fievres ardentes dans  
les climats chauds & dans les contrées méridionales du  
monde ; & de ce que les fievres bilieufes, les diarrhées  
bilieufes, les dyssenteries, les fievres doubles tierces  
continues, font non-seulement fréquentes, mais même  
épidémiques dans nos contrées, si l’été estfec, si les

229 C A U

chaleurs ont été grandes & longues, & si elles font fui- I  
vies d’un automne froid. Mais deux caisses capables  
de coneourir à la production immédiate de cette fievre  
dans les COnstitutions qui y ont déja quelque disposition  
naturelle, ce siont l'obstruction de la perspiration , &  
les VÎOlens accès de colere î lorsique les humeurs abon-  
dent en particules chaudes & fulphureusies, & que l'é-  
vaporation ne s’en peut faire par les petits canaux ex-  
crétoires, foit qu’ils aient été resserrés par un air épais  
. & humide, foit qu’on ait donné lieu au même effet en  
s’expofant imprudemment au froid , elles demeurent  
dans le corps & produifent dans les fluides un mouve-  
ment intestin qui est fuivi de la fievre : Voilà pour l’obse  
truction de la perspiration : quant à la colere il est cer-  
tain qu’elle *cause* un mouVement Violent, & une forte  
constriction spasinodique non-feulement dans les *sys-  
tèmes nerveux 8c* Vafculaire , mais encore dans les  
conduits netVeux biliaires; & qu’en augmentant con-  
sidérablement leur mouVement péristaltique, elle en  
faitfortir les fiscs bilieux & les contraint de passer en  
abcndance & aVec impétuosité dans la caVÎté du duo-  
dénum : or tandis que la bile est en stagnation dans les  
conVolutions de cet intestin, elle reçoit de la falÎVe &  
des crudités acides , aVec lesquelles Venant à *se* mêler ,  
elle entre en efferVescence & acquiert une qualité sti-  
mulante & prefque caustique , comme il est démontré  
par fa couleur Verte & érugineuse, femblablc à celle  
qu’elle prend hors du corps, lorsqu’on verfe fur elle  
quelque eEprit acide & corrosif, comme l'huile de νΐ-  
triol & l'eau-forte.

Pûur traiter ces maladies d’une maniere raifonnée, il faut  
reconnoître aVec foin la fieVre qui fe présente entre les  
autres eEpeces de fieVre ardente , & aVoir égard à la  
constitution du malade; car lorsqu’une violente fievre  
ardente attaque un malade d’un tempérament foible,  
bilieux & peu fourni de fang & d’humeurs, il ne faut  
pnint baigner. La faignée ne conVlent pas daVantage  
dans les fieVres bilieuses, foit aiguës, foit intermitten-  
tes, accompagnées de Vomissemens fréquens, de felles  
copieuses, d’embarras dans les parties circonVoisines  
du cœur & de froideur aux extrémités. Mais s’il y a  
fieVre ardente & pléthore , ce qui est assez fréquent  
dans nos contrées, & ce que les anciens appelloient  
fynoque bilieufe ou putride, une faignée proportionnée  
aux forces & à l’état du malade & à la distension des  
vaisseaux, est un remede absolument nécessaire : car  
lorEque la quantité du simg est suffisamment diminuée,  
la Violence de la fieVre & *ses* différens symptomes ne  
tardent point à *se* calmer ; enforte qu’on peut *se* flater  
d’une terminaison prompte & fayorable. Au contraire  
l’expérience nous apprend que c’est exposer au danger  
de perdre la Vie les personnes qui ont du sang abon-  
damment & particulierement les femmes, que d’omet-  
tre la faignée dans le commencement de la maladie ;  
car faute de soulager la nature par ce remede , on la  
contraint de tenter elle même l'évacuation du fang fu-  
perflu furtout par le nez : or si cette éVacuation ne *se*fait pas dans un tems propre & critique, elle n’aura  
point l'effet désiré ; il ne s’ensuivra autre chofe qu’une  
stagnation de sang dans les Vaisseaux du CerVeau , &  
qu’une affection dangeretsse des membranes de cette  
partie qui menacera de phrénésie.

Après aVoir diminué la quantité du fang par la saignée,  
ce que l'on doit fe propoEer ensilite clest de calmer la  
chaleur du corps & d’affoiblir la sécheresse de la gorge  
& la soiflusatiable, par des remedes propres à corri-  
ger & sisspendre l’agitation Violente des parties sulphu-  
reufes, à relâcher la constriction spasimodique des fi-  
bres, à délayer les humeurs arrêtées dans les petits  
Vaisseaux, à les remettre en circulation & à leVer les  
obstructions qui empêchent les fluides de passer libre-  
ment dans leurs canaux, & d’être portés dans les lieux  
pour lesquels ils fiant destinés.' Pour cet effet les an-  
ciens rccnmmandoient unanimement de boire de l’eau  
froide. Hippocrate ordonne dans les fieVres brûlantes,  
*Lib- de Affect. Sect.* 2. de faire prendre au malade de

C A U 230

Peau frûide peu & sotlVent. Voici comment Aretée  
s’exprime , *Lib. II. de Morb. Acut. cap.* 4. a Si un ma-  
« lade est attaqué d’tm Vomissement bilieux , de tert-  
« sion , de dégout, de malaife & de la perte des forees,  
« il faut lui faire prendre deux ou trois verres d’eau  
« froide pour lui fortifier l’estomac , car l'cau froide  
« ne tarde pas à s’échauffer dans ce vifcere. » Galien  
après avoir fait l’éloge de la faignée en pareil cas, presu  
crit l’eau froide, & voici la raifon qu’il donne de cette  
pratique, *Method. Medend. Lib. IX. cap.* 5. « L’eatl,  
«dit-il, éteindra la fieVre , fortifiera la nature & la  
« rendra capable de chasser , soit par l'anus , soit par  
« les pores de la peau, ce qu’il y aura de Vicieux & de  
« dépraVé dans la constitution. » Celfe est du même  
aVÎs. « Si une fieVre ardente , dit-il , *Lib. III. cap. y»*« n’est pas parVenue à fon dernier degré de Violence  
« ayant le quatrieme jour, & qu’elle foit aecompagnée  
« d’une foifinfatiable, on donnera de l’eau froide en  
« abondance & en aussi grande quantité que le malade  
« la pourra supporter. Si l’on met ensuite Eur lui plu-  
« sieurs couVertures, & qu’il soit dans une posture con-  
« Venable au repos , un siommeil profond s’en empa-  
« rera, & il fe fera une diaphorefe abondante & il fe  
« fentira soulagé Eur le champ : mais il faut pour cela  
« que l'opiniâtreté de l’infomnie, la Violence de la fie-  
« vre & la force de la chaleur aient été éteintes dans  
a l'eau. » Le même Auteur ajoute : « Qu’au reste l'eaü  
« froide n’est bonne qu’à ceux en qui la chaleur n’est  
a accompagnée ni d’aucune douleur, ni de gonflemens  
« aux parties circonVoisines du cœur , ni d’obstruc-  
« tion, foit au poumon , foit à la gorge , ni d’ulcere μ  
« ni de flux. Un malade en qui cette espece de fleVre  
« feroit accompagnée de la toux, deVroit boireEobre-  
« ment & ne point boire d’eau froide. » Profper Alpin  
dit, *Meth. Med. Lib. II.* « que dans les fieVres violen-  
« tes continues, tous les Medecins Egyptiens avoient  
« coutume de faire prendre de l’eau froide en abon-  
a dance, parce que cette liqueur concentre la Chaleur  
« à tel point que la foif & la chaleur Cessent fur le  
« ehamp , enforte que tout le Corps fe trouVe fortifié &  
« l'eau digérée. L’ufage de l’eau froide produit ordi-  
« nairemcnt en pareil cas des fueurs abondantes , quel-  
α quefois des Vomissemens bilieux , une éVacuation  
« abondante d’humeurs par les felles, & une effusion  
a copietsse d’urines. L’essicacité de ce remede dans ces  
«fieVres, continue-t’il, est surprenante , car elle *se  
a* termine généralement par les éVacuations qu’il pro-  
« duit. » Cet Auteur après nous aVoir appris que telle  
étoit la pratique des Medecins Egyptiens , ajoute *de  
Med. Ægypt. Lib. IV. cap.* 15. que l'eau froide étoit  
regardée comme un fpéCÎfique en pareil cas : « Il y en a,  
« dit-il, qui font prendre dans la fynoque & dans les  
« fieVres ardentes une grande quantité d’eau d’angaril-  
α le qui est une espcee de concombre, feule pendant  
« plusieurs jours, en gusse de spécifique. D’autres prese  
a crÎVent dans le fort de la maladie l'eau froide en  
« abondance, après quoi ils couVtent bien leur malade  
a pour lui procurer une diaphorefe ; & j’apperçois que  
« cette pratique réussit ordinairement. »

La raison & l'expérience *se* réunissent pour nous montrer  
que la haute opinion que les Anciens aVoientde l'effi-  
cacité de l'eau froide dans les fieVres ardentes n’est pas  
tout-à-faitTans fondement. En effet, les liqueurs fraî-  
ches étant capables de corriger & de calmer l'agita-  
tion Violente des particules éthérées & fulphureufcs  
dont le fang est chargé, de rendre aux fibres relâchées  
le ton qui leur conVÎent, & de remettre Celles qui ont  
été Violemment distendues dans le degré naturel d'é-  
lasticité ; on ne doit point être étonné que de l'eau  
fraîehe, modérément froide , & donnée en grande  
quantité , mais peu à peu , produisis ces effets & foula-  
ge considérablement dans les fievres ardentes, surtout  
lorsqu’il n’y a point d’inflammation à l’estomac, &aux  
autres parties intérieures, & que le malade est fans  
anxiété, sans froid aux extrémités, fans contraction  
dans le pouls, & faqs défaut de fang. Il *n’v* a aucune  
Pij

231 C A U

suite fâchetsse à craindre de 'la fraîcheur de l'eau ; car  
passant peu à peu dans le corps, la chaleur intérieure  
l’a bien-tôt échauffée. Cette tiédeur de l’eau jointe à  
l’humidité des parties est extremement propre à relâ-  
cher les fibres qui font dans une constriction fpasino-  
dique, & à rendre aux fluides arrêtés dans les vaiffeaux  
capillaires la capacité de circuler : effets qui feront  
Cuivis d’une transpiration, de selles abondantes, *& d’é-  
vacuation* copieuse d’urines. Comme il est difficile de  
trouver dans les pays Septentrionaux une eau aussi pu-  
re & aussi légere qu’il la saut ; on aura foin de corriger  
celle qu’on a en la faisant bouillir, & en y mêlant des  
ingrédiens convenables. Hippocrate recommande dans  
les fievres ardentes une décoction d’orge dans de Peau,  
& Arétée dans les fievres bilieuses, le lait coupé avec  
de l’eau. Les juleps faits avec Peau de fontaine , le fuc  
de limon & le fucre ; les tifannes préparées de rapures  
de corne de cerf, de racine de fcorsonere, le sirop  
de fuc de limon, le julep de rosies, & l’eisprit de vitriol,  
sont les boisions, fraîches les plus falutaires pour les  
malades dans nos contrées. Nous pouvons mettre au  
nombre de ces liqueurs le petit lait doux, celui qui est  
acidulé avec le fuc de limons, ainsi que les eaux miné-  
rales tempérées, comme celles de Tonnestein, deSel-  
ters & de Wildung dans le Comté de Waldec.

*Cette pratique si recommandée par Hoffenan est nouvelle.  
Ceux qui feront curieux de la voir exposce plus au long,  
n’ont qu’a recourir au Traité des Fievres de Lom-  
rnius.*

Entre les remedes compostés propres à corriger & à  
émouffer l’acrimonie caustique des sucs bilieux qui  
Pont en stagnation dans l’estomac, & dans le duode-  
num , sturtout dans les fievres bilieuses ; je n’en con-  
nois point de plus énergiques que la poudre du Mar-  
quis, & les poudres abforbantes mêlées convenable-  
ment avec les substances terreuses les plus légeres, les  
yeux d’écrevisse, la nacre de perles, les écailles prepa-  
rées» les os & les cornes brûlées, & selon Langius &  
Craton, la pierre spéculaire ou le verre de Moscovie.  
Le nitre étant très-capable d’éteindre la chaleur, & de  
calmer le mouvement intestin : on pourra l’employer  
avec stuccès, en l’unissant aux poudres dont nous ve-  
nons de parler. On délayera ces poudres destinées à  
corriger les humeurs dans une quantité suffisante d’u-  
île liqueur appropriée, & on en fera prendre fréquem-  
ment & par intervalle. Les remedes atténuans & dé-  
layans ne feront pas moins salutaires : telles sirnt les  
émulsions d’amandes, les quatre semences froides, fur-  
tout celle de courge avec les eaux distilées de fleurs  
dont la vertu foit parégorique, comme celles de fu-  
reau, les rofes, la buglofe , la prime-vere, celles de  
tilleul, de lis des vallées , à quoi l’on peut ajouter  
l’eau de cerifes noires ; on peut encore ordonner les  
gelées de rapure de corne de cerf, le lait mêlé avec  
l’eau, l’huile d’amandes douces, le petit lait doux, &  
les bouillons faits de volaille écrafée & bouillie dans  
un vaisseau bien fermé. Tous ces remedes tendront  
efficacement à dissiper l’inflammation des parties ner-  
veufes & membraneufes, qui est ordinairement mor-  
telle dans ces maladies : mais pour cet effet il faut  
obferver de l’ordre en les donnant, choisir les tems  
convenables, & en fixer exactement les dosies ; en un  
mot, je voudrois qu’on n’en usât qu’avec les précau-  
tions l'uivantes.

*Observations de pratique et précautions à prendre dans  
l’usage des remedes pour les fievres ardentes.*

La méthode la plus courte &la plus sure de traiter tou-  
tes les fievres aiguës , mais surtout les fievres ardentes  
& inflammatoires, c’est deprocéder doucement &avec  
circonspection dans tout le cours de la maladie, & d’é-  
loigner avec Eoin tout ce qui pourroit contribuer tant  
en alimens qu’en remedes à l’accroissement de la mala-  
die, ou au délai de la guérifion.

C A U 232

On lit au septieme Chapitre du troisieme Livre de Cel-  
se , une observation excellente à cette occasion ; elle  
est conçue dans les termes siuivans.

« Il faut tenir le malade, dit-il, dans un appartement  
« assez large, afin qu’il puisse refpirer un air frais & li-  
« bre; il ne faut point le furcharger de couvertures,  
« mais le couvrir feulement de quelques-unes des plus  
a légeres ; pour prévenir ou calmer la foifimmodérée,  
« on lui appliquera fur l’estomac des feuilles de vin  
« gne trempées dans de Peau froide. »

Une chaleur égale & modérée ne contribue pas moins  
dans ces fievres à la correction, réfolution & évacua-  
tiondela matiere morbifique, qu’aucun autreremede  
quel qu’il foit. Mais rien n’est plus fatal que de donner  
lieu à l’accroissement de la chaleur, par celle de l'ap-  
partement , ou par le défaut de boisibn ; car il s’enfuit  
de-là que les forces font diminuées, que la séparation  
des humeurs peccantes d’avec les Eues vitaux est retar-  
dée, & que l’humidité nécessaire pour entretenir la  
circulation du Eang & des humeurs , & pour relâcher  
& ouvrir les vaisseaux capillaires qui fiant obstrués, ou  
en constriction , est entierement consijmée; c’est pour-  
quoi une boisson fréquente d’infusion chaude est pour  
l’ordinaire beaucoup plus nuisible que falutaire dans  
lesfievres ardentes. Les remedes capables d’échauffer  
le fang, de le mettre dans une agitation considérable,  
& de procurerune sueuractuelle , feroicnt encore plus  
de mal. Voilà les taisions pour lesquelles le judicieux  
CeRe recommande de placer le malade dans un grand  
appartement, & où Pair pur ait un accès libre. Car  
s’il est Vrai que la silbstance élastique, éthérée & fub-  
tile de Pair est le Vrai soutien de la force élastique;  
vitale & fystaltlque des vaisseaux & de celle despar-  
tiesdu corps; il ne l’est pas moins que Pair imprégné  
& chargé d’exhalaisons humides & corrompues , est  
conséquemment privé de sim ressert & nuisible à ceux  
qui *se* portent bien, & à plus forte raison à ceux qui  
Pont indisposiés. Je ne doute point qu’une des raifons  
principales de la fréquence des morts par les maladies  
aigues, ne foit la multitude de malades rassemblés  
dans des lieux étroits & bas , où l’air est échauffé , cor-  
rompu & chargé d’exhalaisons mal faines; cescirconse  
tances suffisent pour accabler des personnes qui au-  
roient eu des forces de reste pour surmonter la violen-  
ce de la maladie.

Comme il n’y a point de meilleur Medecin dans les *fie-  
vres* continues que la nature même , il faut obferVer  
exactement tous fes mouvemens. Elle decélera fes *ef-  
forts* principalement dans le frisson qui paroît provenir  
de la moelle fpinale, & qui est accompagné d’une sen-  
sation de froid. Ce frisson a *ses* tems marqués , il fe  
fait furtout dans les jours impairs, comme à la moitié  
du quatrieme jour , au feptieme, au onzieme & au  
quatorzieme; & ce n’est autre chofe qu’une affection  
spasinodique de tout le sisteme nerveux par laquelle le  
sang & les humeurs font portés avec une certaine νΐο-  
Ience de la si-lrsace du corps vers les parties intéricu-  
*res,* comme le cœur, le cerveau & les plus gros vaif-  
feaux ; c’est pourquoi les extrémités scmt froides, &  
les parties intérieures extremement pleines & disten-  
dues par le fang : d’où il réfulte que le pouls est ferré,  
qu’il y a mal-aise dans les parties circonVoisines du  
cœur, & que le vifage avec les vaiffeaux de la tête font  
gonflés. Mais s’il arrive qu’après ce friffon les humeurs  
pouffées sclr les parties intérieures, foient repouffées  
par une force égale, & par une fystole du cœur & des  
arteres augmentée , du centre à la circonférence ; la  
violence de la maladie pourra être dissipée, & la ma-  
tière morbifique emportée par une fueur uniVerfelle &  
abondante, ou par une effusion de fang parle nez. On  
a donc raison de donner le nom de critique à un frisson  
salutaire : car à peine est-il fini, que le pouls devient  
égal & doux, la circulation du fang rentre dans l’état

233 C A U

naturel, le malade reprend sies forces *, 8c* reposte corn-  
me dans l’état de fanté. Mais si la force fystaltique du  
cœur & des arteres ne suffit pas pour repousser le sang  
des parties intérieures à fa furface ; alors le frsson est  
fymptOmatique & fatal ; car le corps ne reprend plus  
fa chaleur , ni le pouls fon égalité , il ne fe fait point  
d’hémorrhagie par le nez, ni de fueur unÎVerfelle ; il  
fe répand seulement une moiteur froide & partielle à  
la tête & au cou ; la Vigueur du corps & de l'efprit ne  
reVÎent point, & le malade ne recotiVre point le repos  
qui lui étoit naturel. Au contraire le sang détenu inté-  
rieurement dans les petits Vaisseaux , & dans le cer-  
veau , produit le délire & les convulsions des parties  
circonVoisines du cœur & des poumons , la mal-aise des  
mêmes parties, la difficulté de refpirer, & les défail-  
lances, aecidens qui emportent ordinairement le mala-  
de le neuVieme jour. Le frisson dont il est question sur-  
vient quelquefois dans les jours critiques ; mais s’il  
n’est pas fui νΐ des heureux effets dont nous avons parlé  
plus haut, il faudra le regarder comme Iymptomatique  
& avant - coureur d’une terminaifon funeste. Il s’agit  
donc de la Vie ou de la mort du malade dans ces mou-  
Vemens de la nature. C’est pourquoi le Medecin les  
obserVera aVec la derniere attention; car c’est de l'exa-  
men qu’il en fera que dépend en pareil cas l'art de for-  
mer un prognostic & d’ordonner des remedes conve-  
nables, & par conséquent la pratique entiere. La loi  
excellente d’obferver les mouVemens de la nature a  
toujours été fuÎVÎe fcrupuleufement par Hippocrate,  
& fes fideles Interpretes Jerome Mereurial & Duret :  
n’ont pas manqué de la recommander ; il paroît que  
les Modernes n’en font pas tout le cas qu’elle mé-  
rite.

Lorsque la nature fe détermine ainsi à faire des efforts  
extraordinaires , le Medecin doit attendre & ne rien  
ordonner , le malade doit s’abstenir de tout aliment,  
& il saut lui tenir le corps dans une chaleur égale &  
modérée. Si on s’apperçoit que les forces de la nature  
ne fuffisent pas seules pour pousser le Eang, & pour  
aVancer les fécrétions, on l’assistera adroitement, soit  
intérieurement par des analeptiques & des diaphoni-  
ques tempérés, Eoit extérieurement par des remedes  
capables de dérÎVer & de discuter : mais j’aVertis qu’il  
n’est dans aucune autre circonstance plus important  
que dans les maladies aiguës & violentes, d’ordonner  
à propos les remedes.

Si, après le frisson, il furVient un mal de tête causé par  
la pléthore, aVec un commencement d’agitation dans  
l’esprit , & s’il Eort par le nez une petite quantité de  
Eang; je fais rafer la tête, & j’applique aux tempes,  
& par tout ailleurs un épitheme froid préparé aVec le  
vinaigre & l'eau rofe , le camphre dissous dans l’esprit  
de rofe, le nitre & l’huile de bois de rofe. Ce remede  
rafraîchit, discute , résiste à l’inflammation & produit  
les plus heureux effets. On s’en sierVÎra encore avec  
siuccès, pour dissiper l'anxiété , écarter la mal-aiEe , &  
faciliter la respiration , en l'appliquant siir la poitrine  
avec un linge plié en trois dotlbles. Mais la maniere la  
plus immédiate de prévenir la phrénésie, c’est d’ou-  
Vrirlcs veines des narines, l'oit avec un scarificateur,  
fioit en introduisant dans leur cavité un bout de paille ;  
obserVant de tenir en même-tems les jambes & les cuise  
Ees chaudes par les frictions & de faire prendre inté-  
riéurement quelque composition diaphorétique , dise  
cussive & analeptique , faite avec le vinaigre distilé ,  
les eaux de canelle, de rofes , de chardon-benit, &  
*le mixtura simplex ,* sait avec le cinabre , les yeux d’é-  
crevisses, & le bézoard minéral.

J’ai obferVé qu’il n’y avoit aucun remede plus efficace ,  
« pour calmer la foif, & humecter la langue & la gorge  
desséchées , qu’une demi - dragme du meilleur nitre  
dissoute dans une pinte de petit lait doux. Si le malade  
prend de cette préparation froide fréquemment & peu  
à la sois, il s’en trouxera singulierement foulagé. On  
aura soin de faire gargarifer la bouche & la gorge avec  
de l’eau où llon aura mjs yne fuffissante quantité de ,

CAÜ S34

nitre & de rob de mûre. J’approuve sort ce gargarise  
me; mais il n’en n’est pas de même des injections avec  
une sieringue; parce qu’elles ne se font point fans un  
frotement violent qui augmente ordinairement la dou.  
leur & l’inflammation.

Si l'inflammation est poussée au point qu’il y ait danger  
dlesquinancie, le mélange suivant pris peu à peu sera  
fort falutaire.

Prenez *de la conserve de rose, une once,  
du meilleur nitre > quinze grains »  
du camphre, trois grains.*

Dissolvez le tout dans une dragme d’huile d’amandeê  
douces.

Quoique l’expérience & la rasson concourent à démon-  
trer qu’il y auroit un extreme danger à purger dans les  
fievres ardentes : cependant il est à propos de tenir le  
ventre libre dans tout le cours de la maladie; ce dont  
on viendra à bout de la maniere la plus convenable ,  
tant par les suppositoires, que par des clysteres pré-  
parés avec du lait, du miel & un peu de nitre. Mais  
lolssque la coction des humeurs & la criEc fiant faites ,  
ce qu’il fera possible de découvrir par le sédiment des  
urines , alors ils sera à propos de tenir le ventre libre  
par les purgatifs les plus doux, comme les prépara-  
tionsde manne, les tamarins, la rhubarbe , les raisins  
de Corinthe & le tartre ; fans cette précaution les fiscs  
viciés engendrés dans les premieres voies pendant le  
cours de la maladie ne seront point éyacués, & donne-  
ront occasion à des rechutes.

*Hoffeman se déclare ici formellement contre la purgation  
dans ces fortes de sievres ardentes s je n’ai point sapprsu  
méses rais.onnemens en faveur de ce que pai dit ailleurs â  
l’article* Catharsis. *Je me contenterai d’y renvoyer le  
Lecteur, lui laissent la liberté de se déterminer par l’exa»  
men des raisons pour et contre la purgation dans les  
sievres.*

L’eau froide , dont llufage dans les fievres ardentes est si  
fort recommandé par les Anciens, est en eflet d’une  
efficacité singuliere. Ainsi, tout Medecin prudent &  
éclairé ne la négligera point , & y aura toute la con-  
fiance qu’elle mérite. Comme nous avons déja indi-  
qué quand & comment il étoit à propos d’y avoir re-  
cours , nous nous contenterons de répéter ici, qu’il ne  
faut jamais la donner en grande dofe à la fois, mais  
peu & fouvent ; jamais au commencement de la mala-  
die, mais quelques jours après *sa* premiere attaque;  
jamais dans le tems du paroxyfme , ou tant que le frise  
fon dure, & que le pouls paroît petit & intermittent;  
en un mot , jamais aVant que d’avoir diminué la plé-  
thore : mais sassage en Eera bienfaisant, si les extré-  
mités siont chaudes, &si le pouls est égal, fréquent &  
étendu.

Si la fievre estbilieufe, aiguë & dangereuse, lesfucs bi-  
lieux & corrosifs affectant les tuniques nerveufes de  
l’estomac & des intestins , il faudra nécessairement  
avoir recours à quelque remede prompt & efficace.  
Alors il est à propos d’ordonner les poudres abfor-  
bantes& altérantes plus fréquemment & à plus grande  
dofe que de coutume, dans les liqueurs lénitives & dé-  
seyantes.

Voici un remede que je ne manque jamais d’ordonner  
dans ces occcasions, & dont la vertu m’est connue par  
expérience.

235 C AU

*du verre de Moscovie*, ou q *de chaque, une  
du talc calciné,* J *demi-dragme,*

*de nitre, unscrupule s*

Faites prendre au malade une dragme de ce mélange par  
heure, dans deux onces d’une émulsion d’aman-  
des ; à quoi vous ajouterez,

*huile d’amandes douces, deux dragmes.*

Lorsqu’il sera question de modérer des évacuations bi-  
lieisses trop violentes, j’ai éprouvé l'efficacité de ma  
liqueur minérale anodyne, imprégnée de quelques  
gouttes d’huile de macis, & donnée dans quelquevé-  
hicule fluide , ou seulement dans de l'eau froide :  
comme elle réprime la violence du mouvement siyltal-  
tique ou péristaltique des conduits biliaires , il ne fe  
portera plus dans le duodenum qu’une petite quantité  
de stucs bilieux, & conséquemment l'évacuation en *se-  
ra* moins copietsse.

J’ai moi-même , dit Hoffman , différens exemples de  
cholera & de dyssentcrie, promptement & heuretsse-  
ment terminées par ces remedes donnés à propos, &  
dans la doEe convenable. **FREDERIC** HoffMAN. *Medi-  
dn. Raelonal' fyflemaa Noyez Febris.*

\* CAUTERES-AQUÆ, *Eaux de Cauteres.*

*Cauteres* est un Village situé dans cette partie des Monts  
Pyrenées qui est dans la Province de Bigorre. Il y a  
trois siources d’eau minérale, & quatre bains. La pre-  
miere de ces sources est celle de Larraliere ; c’est la  
plus tempérée ; elle est placée silr la croupe d’une  
haute montagne , au milieu d’une grande quantité de  
pieces de rochers qui ste sont séparées de la montagne  
*& se* font écrasées dans leur chute. Elle paroît en jail-  
lissant à travers un fond de terre grasse & noirâtre,  
dans laquelle on découvre beaucoup de petites paillet-  
tes de métal fort brillant. On trouve à l'entour de cet-  
te fource & parmi les pieces de rocher , beaucoup de  
marjolaine , de serpolet, de camedrys, & une fougere  
extremement haute , plus verte & plus dentelée que  
la fougere de la plaine.

La fontaine de Manhourat est plus vive que la premiere.  
Elle est située au pié d’une montagne voisine le long  
du Gave : il n’y a qu’environ 24 ans qu’elle est décou-  
verte. Les Habitans s’étant apperçus d’un petit filet  
d’eau qui *se* mêloit avec celle du Gave, & qui formoit  
un peu de fumée , & entendant d’ailleurs bouil-  
lonner l'eau dans le sein du rocher, *se* servirent de  
la poudre pour l'ouvrir. Ils trouveront une cavité con-  
sidérable dans laquelle étoit la source, & remarquerent  
que toute la si.lrfaceintérieure de cette cavité étoit en-  
duite d’une matiere grasse & grisâtre , dont on *se* Eert  
aujourd’hui avec succès pour aider la résolution des  
tumeurs, & dissiper les douleurs fixes de rhumatisine.  
Cette matiere grasse *se* renouvelle chaque jour. Lero-  
cher où *se* trouve cette fiource, est couvert de Eapins  
& de hêtres blancs dont le bois brûle très-aisément ,  
& forme un feu clair le jour même qu’il a été coupé.

La fontaine du bois est la plus vive ; elle tire fa dénomi-  
nation du lieu où elle fe trouve. On n’en fait point  
ufage.

Le premier des quatre bains qui font à *Cautères s* fe nom-  
me le petit bain desPcres, parce qu’il appartient, de  
même que les deux fuivans, aux Moines de Saint Se-  
ver, qui font tenus de les entretenir pour l’utilité pu-  
b lique.

Le fecond s’appelle le bain du milieu ; & le troisieme,  
bain dtl haut, ou bain fupérieur. Ces trois bains font  
entretenus par la même fource ; ainsi ils font essen-  
tiellemcnt les mêmes , quoiqu’on obsierve qu’ils diffe-  
rent un peu par leur chaleur : cette différence pro-  
vientdu plus ou moins d’éloignement de la siource.

Le quatrieme *se* trouve à Larraliere, d’où il tire fon nom.  
C’est le plus fréquenté, malgré le grand défordre dans  
lequel il fe trouvé.

C A U 236

Toutes les *eaux* qui fe trouvent à *Cauteres s* font demc-  
me nature ; elles different feulement du । lus ou  
moins tant pour la chaleur que pour les principes.

*L’eau* de la source de Larraliere a une odeur semblable  
au foie de foufre, & un gout d’œufcouvé : elle teint  
l'argent à fa fource dans llespace d’une demi-minute  
de tems , d’un noir plombé, aVec des taches Vertes &  
rouges.

Celle de Manhourat frappe le nez d’une odeur plus Vive  
de foufre : fon gout est aussi plus fort : elle perd toute  
fa qualité quand on la tranfporte. Dans l'espace d’une  
demi-minute de tems, elle brunlt l'argent à fa fource,  
avec des taches d’un rouge vif, & d’autres bleuâtres.

*L’eau* de la fontaine du bois, qui est si vive qulon n’en fait  
aucun ufage, est plus forte que les deux autres, & pour  
l’odeur & pour le gout : elle brunit l'argent dans le  
même espace de tems, avec des taches jaunes, vertes,  
bleues , & d’un rouge brillant.

On trouve dans le cours de ces trois fources un sédiment  
gras & onctueux au toucher , que l’on emploie dans le  
pays comme résolutif: On s’en fert aussi pour blanchir  
& adoucir la peau. C’est une efpece de fard.

Ces *eaux* prifes à la fource, troublent le plus fouVent le  
ventre dans le commencement, & procurent des dé-  
jections noirâtres : elles produisent dans les fuites une  
constipation affez opiniâtre. On remarque la même  
chose dans l'usiige intérieur du mars.

Elles fournissent par la distilation une assez grande quan-  
t i té de fel volatil ammoniacal.il y en a moins dans celles  
de Larraliere, un peu plus dans celles de Manhourat; il  
abonde dans la fontaine du bois.

Ces *eaux* ne fermentent avec aucune liqueur, & n’ope-  
rent aucun changement ni fur le lait, ni fur les disté-  
rentes teintures avec lesquelles on peut les mêler, à  
moins qu’elles n’aient été concentrées ; car alors elles  
verdissent le sirop violat, & fermentent avec l’huile  
de vitriol ; preuve assurée d’un alkali.

Si on les mêle avec la teinture de noix de galles , elles  
la brunissent un peu,& il fe fait dans huit ou dix heures  
detems un précipité qui noircit en séchant, &dont le  
couteau aimanté enleve quelques parties; ce qui démon-  
tre la préEence du fer.

Quand on les mêle avec la dissolution de mercure dans  
l’efprit de nitre, ilfefait une révivification du mercu-  
re ; après une légere efferVefcence, il fe fait un précipi-  
té , & il se forme une pellicule très-brillante : l'un &  
l’autre noircissent l’argent & blanchissent l'or: il arrive  
dans ce cas que l’alcali qui est dans *lus eaux fe* saisitde  
l’acide qui tenoit le mercure dissous : celui-ci dégagé  
s’attache en partie au foufre qui est dans les *eaux,* & fe  
précipite, & en partie au bitume qui s’y trouve, &  
forme ainsi la pellieule dont j’ai parlé Cette expérien-  
ce prouve la préfence d’un alcali, du soufre , & d’une  
partie bitumineuse.

On retire de ces *eaux* quelques crystaux de fel de Glauber;  
ce qui fait voir qu’outre l'alcali volatil qu’on retire par  
Panalyfe, il y en a un autre fixe, qui n’est autre chofe  
que la baEe du Ecl marin, & que ces *eaux* conservent  
quelque acide vitriolique.

Ces *eaux* par la concrétion acquierent la consistance du  
pétrole ; celles de Larraliere l’acquierent plus promp-  
tement que les deux autres. On voit par-là qu’il y a  
une partie bitumineuse ou balsiamique qui *se* trouve  
en plus grande quantité dans la siource de Larraliere.

Il est donc évident que ces *eaux* abondent en esiprit suI-  
phureux & en bitume ; qu’elles contiennent une assez  
grande quantité de siel volatil urineux & de fel alcali  
fixe ; qu’il s’y trouve un peu de mars & très-peu d’acide  
vitriolique. On doit les regarder comme des *eauxsa-*voneusies, balsiamiques & martiales.

On emploie les *eaux* de Larraliere commeun remede des  
plus efficaces dans la phthisie même confirmée, dans  
l’asthme humide, & dans les maladies de l’estomac:  
rien n’en corrige mieux les aigreurs, & n’en rétablit  
la force d’une façon plus prompte & plus assurée.

Celles de Manhourat font recommandées pour détruire

237 CAY

les obstructions rébelles des Vifceres : on les défend aux |  
pessonnes qui ont la poitrine soible : elles produisent de I  
très-bons effets dans les maladies scrophuleuses.

La premiere siiiEon de ces *eaux* commence Vers la fin du  
mois de Mai jusqu’à la fin de Juillet. La seconde com-  
mence vers le 10 ou 12 du mois de Septembre ,& finit  
vers le commencement de Novembre. On boit jufqu’à  
deux ou trois pintes de ces *eaux* ; on commence cepcn-  
dant par n’en boire qu’une pinte pendant quelques  
jours , & on augmente insensiblement : il arrÏVe quel-  
quefois qu’elles portent à la tête dans le commence-  
ment, & qu’elles occasionnent une constipation ople  
niâtre ; ces accidens ne doluent point alarmer ni éloi-  
gnerles persionnes auxquelles ils EurViennent de l’usa-  
ge de ces *eaux,* une saignée & un purgatifles dissipent  
fans retour.

*Nota.* Ce mémoire silr les *eaux de Cauteres m’a* étécom-  
muniqué par M. Borie , Medecin de la Faculté de Pa-  
ris, qui a été témoin des cures opérées par ces *eaux  
sous* la direction de M. S011 Pere, Medecin dans ces  
quartiers.

CAUTERISATIO ; l’action de cautérisiesu

CAUTERIUM , καυτὴρ, καυτήριον , de *rsaso , bruler s cau-  
tere actuel oopotenaiel.* Voyez *Caustica.*

CAVUS, *creux y* epithete que l’on donne à différen-  
tes parties du corps , comme on le fait voir à l'article  
*Cella.* Voyez *Coila,*

CAY

CAYMANES ; Crocodile des Indes Occidentales nom-  
mé *Alligator.* Voyez *Crocodilus.*

CEA

CEANOTHOS, ou *Carduus vinearum repens.* Voyez  
*Carduus.*

CEASMA, κεασμα, de κέαζω , *fendre* OU *diviser s fente*ou*fragment.* HESYCHIUS.

C Ε Β

CEBI GALLINÆ, *foie de poule broyé.* CasTELLI , d’a-  
près Paulus Bagcllardus, *de Morbis puerorum,*

CEBI-PIRA, *Brasseelensibus,* MarcgraV. *Celel-piraguacu  
& Celel-ptra miri,* Pi sion. qu’on appelle en Core *Arbor  
Brastliensis , floribus speciosis spicatis, Pericarpio sicco.*Son écorce qui est amere & astringente , entre dans des  
bains & des fomentations qui passent pour exeellens  
dans les maladies qui ont pour caufe le froid , dans les  
tumeurs des pies & du Ventre, & dans les douleurs  
de reins , que les Portugais appellent *Curimentos.*

Elle est astringente &tant foit peu acrimonieufe. On s’en  
fert pour la galle, les dartres & les autres maladies cuta-  
nées de la même efpece.

CEBUS, espece de Singe. CasTELLI.

CEC

CECIS , *raide, gland.* Voyez *Ouercus.*

CECRYPHALOS, κεκρυ'φαλος , & κεκρύφαλον ; c’est pro-  
prement une espece de réseau dont les femmes fe ser-  
voient pour contenir leurs cheVeux ; c’est en ce fens  
que ce mot est pris dans Hippocrate : mais il signifie  
encore l’estomac, qui est précisément aVant *s omasum*dans les animaux ruminans.

/ CED

CEDMATA, κέδματα ; fluxion inVétérée d’humeurs  
aux articulatlons , surtout fur celle de la hanche, où  
l. os de la cuisse s’emboîte dans la caVÎté cotyloïde.

Hippocrate parle fréquemment de ces fluxions: on don-

CED *nsi*

ne quelquefois ce nom à celles qui attaquent les partie\*  
génitales.

CEDRÆLEUM; huile de cedre, faite, à ce que dit  
Pline, aVec le fruit du cedre, *malis cedri.* Bellonius dit  
qu'il y a de la différence entre le *cedrelaeon* & l’huile de  
ccdre. Voyez *Cedrias*

CEDRELATUM , *cédrelat s ce* nom Vient, felon Bel.»  
lonius , de ἐλάτη*,supin ,* & de κέδρος, *cedre.* Les Bo-  
tanistes entendent par *cédrelat,* un arbre d’une grosseur  
prodigieufe, &qui surpasse en étendue non-feulement  
tous les coni feres & tous les résineux, mais même tous  
les autres arbres du monde.

CEDRIA. On entend par ce mot tantôt la poix, & tan-  
tôt la résine que l'on tire du grand cedre; enforte qu’à  
proprement parler, ce n’est autre chose que les larmes  
crues de cet arbre. Il y en a qui prétendent que cette  
fubstance differc du *cedrium s* ou de l’huile de cedre, .  
& que cette huile est d’une consistance plus fluide &  
plus huileuse que le *cedria.* Mais les Auteurs sie ser-  
vent indistinctement, si l'on en croit Gorræus , *in desi- '  
nit. de cedria s* de *cedrium s nAesuaiaov,* de κεδρίαν , de  
κεδρέαν , & de κέδριον.

Nous lisions dans Pline, chapitre cinquieme,LlVre vingt-  
quatneme, que le grand cedre rend une poix appel.  
lée *cedria\* & dans Bellonius , que Galien donne dif-  
férens noms à cette substance, l’appellant tantôt rési-  
ne, larme , poix de cedre, & tantôt *cedria* ; & que  
quant à ce qui Eort de soi-même du cedre , il l’appelle  
résine , ou larme crue, pour le distinguer de ce qu’on  
en obtient par l’ébullition & la préparation. Selon  
Saumasse, les Arabes appellent l'huile de cedre *ketran*ou *alkeuran,* d’où nous aVons fait par corruption le  
mot *cedrinum* , que nous donnons à toutes les ef-  
peces de poix qui fe distribuent chez nos Droguisi-  
tes. Les Grecs donnent au *cedria* les noms de ζώπισσον  
& de ἀπόκυμα , que l'on trouVe fouVent dans les Ecrits  
des Auteurs Grecs qui ont traité des maladies des  
cheVaux. On méloit cette poix aVee de la cire, on  
en enduisoit les Vaisseaux , d’où il paroît que c’é-  
toit quelque chofe de différent du *ketran* des Arabes.  
La plupart des Grecs confondent le κεδρέλαιον, & le  
κεδρία : mais il y en a quelques-uns qui en sont des  
fubstances différentes. Le κεδρία est la poix du cedre,  
au lieu que le κεδρέλαιον est l'huile tirée de cette poix,  
qui nage à la Eurface de l'eau , lorsqu’on la fait bouillir,  
& qu’on ramasse aVec de la laine. Diofcoride fait très-  
clairement cette distinction dans sa description du Ce-  
dre. La fubstance qui, tirée de la poix du cedre , s’ap-  
pelloit κεδρέλαιον , portoit le nom de πισσέλαιον , lorse  
qu’elle étoit tirée d’une autre espece de poix ; d’où il  
paroît que c’étoit, pour ainsi dire , la sérosité de la poix  
qui flotoit à la siurface de la poix dans l’ébullition , &  
qu’on receVoit dans de la laine propre , étendue fur tou-  
te la masse. On peut donner au *cedraeleum ,* le nom de  
πισσέλαιον , comme on donne à l’espece le nom du gen-  
re ; car le *cedraeseum* est une huile tirée d’une poix. Pli-  
ne nous apprend que *loPisselaeon se fait avec* le fuc du  
cedre,ouaVec le κεδρία.

Diofcoride parle du *cedria* de la maniere fuÎVante, au  
Chapitre quatre - Vingt -neuVÎeme de fon premier  
LÎVre.

« Le *Cedria* le meilleur , est celui qui est épais , transe  
« parent, & d’une odeur désagréable , qui quand on le  
«Verse ne s’étend pas, mais tombe par gouttes, & qui  
« a la faculté de conferVer les corps morts , & de cor-  
« rompre ceux qui font VÎVans , d’où quelques-uns  
« l’ont appelle la Vie des mûrts. Comme il possede  
« dans un haut degré la qualité d’échauflèr, & de dessé-  
a cher , il attaque les habits & la peau. On *S’*en sert  
« aVec siiiccès, comme d’un ingrédient dans les colly-  
ares, & dans d’autres préparations pour les yeux. Si  
« l’on en frote eet organe , la Vue en sera édaircie; &  
« les exCroissances membraneufes dissipées. Si on en  
«fait distiler avec du vinaigre dans les orçilles, il

î>,39 CED

\* tuera les vers qui y semt : il en fera cesser le tintement,  
\* si on y en versie avec de la déCoction d’hyssope. Mis  
\* dans une dent cresse, il la brife & calme la douleur. Il  
« produira les mêmes effets , si llon en met dans du vi-  
\* naigre & que l’on s’en lave la bouche. Si l’on s’en  
« frote les parties genitales avant l’acte venericn , il  
« empêchera la conception. H en faut froter les parties  
te affectées dans l’efquinancie , & l'on s’en trouvera  
« bien dans les inflammations aux amygdales. 11 dé-  
« trusta les lentes & les poux, si l'on en frote la tête.  
« Il foulagera dans la morsure du serpent appelle *Ce-  
« rastes,* si on le mêle avec du fel, & qu’on l'applique  
« siur la blessure. Pris dans du vin il est salutaire contre  
« le ροϊΕοη du Lievre de mer. Il réussit dans l'éléphan-  
το tiasis , pris intérieurement en looch , ou applique à  
« l’extérieur en onguent. 11 déterge les ulceres des  
« poumons , & il n’en faut qu’un petit verre pour les  
« guérir radicalement ; donné en clystere , il tue les  
« afcarides & les autres vers , & il chaste le fœtus.  
« L’huile tirée du *cedria* par l’ébullition , & ramassée  
« avecdesflocconsde laine répandus fur la furface de  
« l’eau où elle surnage , en a toutes les propriétés :  
« mais elle a ceci de particulier , c’est qu’elle gucrit la  
« galle des quadrupedes , des chiens & des bœufs; pour  
« cet effet il n’est question que de les en bien froter :  
« elle tue les vers logés dans leur peau , & elle guérit  
« les bleffures qu’on leur fait en les tondant »,

Si l'on en croît Bellonius , DiosiCoride assure que le *ee-  
drta* corrompt la peau, par la raifon qu’on le coisservoit  
d’abord dans des peaux des animaux, atl lieu que dans  
les Pays orientaux, on le conferve maintenant dans des  
bouteilles. Voici la maniere dont Pline a commenté  
ce que Dlesscoride a dit des vertus du *cedria.* « Le *ce-  
« dria ,* dit Pline, corrompt les habits & tue les luPec-  
« tes; c’est pourquoi je ne le crois pas convenable dans  
« lesesquinancies, non plus que dans les maladies cau-  
« sées pàr des crudités , quoique d’autres personnes  
« trompées par sim goût ne soient point de mon avis.  
« Je craindrois aussi de m’en laver la bouche avec du vi-  
« naigre dans le mal de dent, ou d’en distiler dans les  
« oreilles, Eoit pour dissiper la surdité, soit pour tuer  
« les vers qui peuvent y être logés : quant à la proprié-  
*« té* qu’on lui attribue d’empêcher la conception , ou  
« procurer l'avortement en en frotant les parties géni-  
« tales , je la regarde comme fabuleuse; jenemeferois  
« aucun scrupule de m’en servir en onguent dans le  
*« Pthyriasis 8e* dans les maladies scorbutiques. Je crois  
« qu’on en peut boire dans du vin , contre le poisisn du  
« Lievre de mer : mais sim véritable tssage c’est en on-  
« guent dans l'éléphantiasis ». Si nous comparons ce  
passage de Pline avec ce qu’il dit dans le onzieme Cha-  
pitre duseizieme Livre , nous aurons tout lieu de croi-  
re que ce n’est pas proprement du *cedria* qu’il appelle  
poix, mais du suc de cedre qu’il appelle *cedrium, 8e* qui  
est moins épais que le *cedria ,* qu’il faut entendre ce  
que nous avons cité decet Auteur; quoiqu’il en foit, si  
l’on examine fon difcours *avec* foin, on s’appercevra  
qu’il attribue une partie des chofes que Diofcoride a  
écrites du *cedria* seul, au *cedria* même, mais l’autre  
partie au *cedrium* ; d’où llon conjecturera ou que du  
tems de Pline on entendoit la même chofe par les noms  
de *cedria 8e* de *cedrium ,* ou que cet Auteur a confon-  
du ces deux fubstances, quoique Diostcoride diste que  
le *cedrium* étoit fluide, & couloit comme l'eau, & que  
le *cedria* étoit plus épais. D’ailleurs Bauhin s’étonne,  
avec rasson , que Pline qui ne veut point du tout que  
l’onemploye le sim de cedre dans les esquluancies, &  
dans les maladies causées par les crudités, en permette  
Fustige dans les ulceres du poumon. Car selon Galien,  
*le cediria* non seulement irrite les ulceres , & produit  
des phlegmons,mais il est encore d’une nature Eeptique.

Hippocrate ordonne dans sim Traité *de Morbis Mu-  
lierum , Lib. I.* un pessaire fait d’environ six drag-  
mes de *cedria* mêlées avec quatre dragmes de graisse de  
bœuf, pour saVorifer la conception. Prosper Alpin dit

CED 240

dans ses Remarques fur Hippocrate qu’il ne faut point  
s’étonner que cet Auteur ait recommandé le *cedria,*pour faciliter aux femmes la concej. tion, quoique felon  
Diofcoride il l’empêche, en el frotant les parties geni-  
tales des hommes; car les est ers de ce remede fur l'hom-  
me & la femme doivent diflérer autant ensr’eux que  
la constitution de l'homme & de la femme sont diffé-  
rentes entr’elles; or la constitution de la femme est  
froide & humide ; au lieu que celle de l'homme est  
chaude & feche; aussi la stérilité des femmes provient-  
elle ordinairement de la froideur & de 1’1 umidité, &  
la force & la vigueur des hommes des qualités contrai-  
res. Cette opinion qui est celle du vulgaire, est aussi  
fcellée del'autorité d’Hippocrate, qui, pour faciliter  
aux femmes la conception ,leur ordonne toujours, lorsi-  
que les évacuations menstruelles Ont été bien faites ,&  
que l’orifice de la matrice est dans fa situation naturel-  
le , des remedes compofés de simples dont la nature est  
d’échauffer & de dessécher, ce qui feroit extremement  
préjudiciable aux hommes. Hippocrate avoit en vue  
cette différence de constitution , lorfqu’il ordonne dans  
fon Livre *de Sterilitate,* à une femme qui connoit un  
homme dans le dessein d’en avoir un enfant, de s'ab-  
stenir de manger , & à l'homme de fe nourrir d’a-  
iimens convenables . Le *cedria* possédant la qualité  
d’échauffer à un haut dégré, il peut faire cesser la stéri-  
lité dans les femmes, en corrigeant par fon séjour dans  
leurs parties naturelles la froideur de la matrice; &  
rendre la conception impossible , en échauffant & dcssé-  
chant, pour ainsi dire, la matiere séminale dans fon  
émission, si l’homme s’en est froté les parties génitales;  
s’il y a inflammation à la matrice , oti si elle a été cxul-  
cerée dans l'accouchement, Hippocrate veut qu’on dé-  
terge la partie ulcérée avec une injection faite de bewre,  
d’huile de cedre, & d’un peu de miel. Il prescrit le mê-  
me remede pour les ulceres aux parties naturelles , &  
pour les ulceres invétérés à la matrice. Pour composer  
cette injection , il prend de la graille d’oie & delaré-  
sine , il les fait fondre , & y ajoute une petite quantité  
d’huile de cedre & demie!. Pour l’expulsion du fœtus  
mort susse siert du galbanum enveloppé dans du linge  
trempé dans l’huile de cedre, en forme de pessaire.  
Cesse donne au dix-huitieme Chapitre desim cinquie-  
me Livre la composition du Malagme de Ntimcnius  
pour la goute& pour les duretés formées dans lesjoin-  
tures. Or le *cedria* est un des ingrédiens de ce remede.  
On trouve dans l’Ouvrage de Scribonius Largus inti-  
tulé *de Compositione Medicamentorum*, un rcmede de la  
consistance du miel, fait avec le Vinaigre , l'alun & le  
*cedria y* & dont il saut froter les dents , quand on y a  
mal. Qu’est-ce que le *Cedria ?* Comment est-il pro-  
duit ? C’est un point fort agité par les Auteurs ; les plus  
considérables conviennent que c’est une résine naturel-  
le, tirée du grand Cedre , appelle par les Botanistes ,  
*Cedrus major* ou *Libarnconisora.* Voyez l'ArticleLiz-  
*rix orientalis.* Il y en a qui substituent au *cedria la*gomme de genievre, d’autres ston huile, ou *lopisselaeon,*ou les larmes de sapin , ou le *labdanurn-,* ou lesisc de  
bouleau. Voyez *ambra.*

CEDR1NUM VINUM , κέδρινος οινος , *vin de Cedre\**On prépare de la maniere suivante les vins de Cedre ,  
de Genievre, de Ciprès , de Laurier, de Pin, de Sapin,  
& autres femblables.

Prenez de petits morceaux du bois de l’arbre dont vous  
voulez faire le vin , lorfqu’il est encore chargé da  
fruit, & expofez-lesaufoleil, ou les mettez dans  
le bain, ou fur le feu pour en exprimer le fuc par  
transsudation.

Mêlez une pinte de ce fuc avec six pintes de vin.

Laissez reposer ce mélange pendant deux mois.

Enfuite tranfvafez-le, & après l’avoir exp***Osé*** de rechefau  
foleil j

241 CED

soleil, pendant quelque-tems, cosservc-z-le pour  
l’usage.

Observez que les Vaisseaux dans lesquels Vous renserme-  
rez tous ces Vins factlees en foient exactement  
pleins, autrement les Vins s’aigriront.

Tous ces Vins médicamentés ne fiant pas bons pour les  
personnes en santé.

Ils Pont échauffans , diurétiques , & modérément astrin-  
' gens ; mais le νΐη de laurier possede la premiere  
de ces qualités à un degré remarquable.

On fait le vin de Cedre, en mêlant une demi-livre de ses  
bayes écraEées *avec* six pintes de vin doux. On  
tient le tout exposé au sioleil pendant quarante  
jours, ensuite on passe la liqueur , & on l’enferme  
dans des vaisseaux pour Pufage. DïosCoRIDE,  
*Lib. V. cap.* 45.

CEDRIS , le fruit du grand Cedre. Diofcoride dit qu’il  
est échauffant & mal-faifant à llestomach , mais qu’il  
est bon dans les coups , les contusions & les strangu-  
ries, & qu’il provoque les regles , si on le prend avec  
du poivre concassé. DwsCoRïDE , *Lib. II. cap.* 105.

CEDRITES , κεδρίτης. Le *Cedritesse* prépare de la ma-  
niere fuivante.

Prenez de la poix ou de la résine qui distile du grand  
Cedre.

Lavez-la dans de Peau claire.

Jettez-en un verre, ou la douzieme partie d’une pinte fur  
un *ceranium* , ou sisr trente pintes de vin doux.

Ce vin échauffe , atténue, est bon dans les toux invété-  
rées qui ne fiant point accompagnées de fievre, dans les  
douleurs de la poitrine & des côtés, dans les tranchées,  
dans les douleurs au ventre & aux intestins, dans l’em-  
pieme , dans l’Jaydropisie , & dans les maladies hysté-  
riques. On l’emploie aussi contre les vers, & dans les  
frissons. 11 guérit la morfure des animaux venimeux, il  
tue les ferpens, & distilé dans les oreilles, il en calme  
les douleurs. DIOSCORIDE, *Lib. V.cap.* 47.

CEDRO, *Citronier.*

CEDROMELLA, *Citron.*

CEDRONELLA , *Baume. Noyez Melisse.*

CEDRUS, *Cedre.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles fiant en écailles comme celles du cyprès. Ses  
fleurs sont amcntaeées , composées d’un grand nombre  
de petits pétales, avec plusieurs pointes ou sommets.  
Le fruit est une baie qui croît fort écartée de la fleur ,  
il est plein de noyaux anguleux qui contiennent cha-  
cun une femence oblongue. BoERkaavE, *Index Alt.*

Boerhaave distingue deux efpeces de *cedre.*

I. *Cedrus, folio cupresse, masor,fructu flavescente,* C. B.  
P. 487. *Ce dm us Lyda, retusa, Bellonio dicta,* J. B. 1.  
300. *Oxicedrtts, Lycia,* Dod. Pag. 853. *Juniperus ma-  
jor Dios.coridis,* Clusi Hort. 38. *Thuyae genus quartum ,  
Lugd. 61. Sabinabacciferas* Lob. Icon. 220. 2. H.

C’est un arbrisseau qui furpasse rarement la hauteur de  
l'homme, dont le tronc inégal & recourbé est couVert  
d’une écorce rude , & pousse un grand nombre de bran-  
ches.Ses feuilles font charnues , & attachées les unes  
aux autres quatre à quatre dans un ordre successif ,  
comme celles du cyprès. Ses fleurs sont jaunes, fem-  
blables à celles du genieVre commun, mais situées à  
*Tome III,*

CED 242

l'extrémité des feuilles, comme dans 1e cyprès & le  
thuya, ou l'arbre de vie. A fes fleurs fucCede un fruit  
rond de la grosseur d’une baie de myrte , qui com-  
mence par être verd & qui devient enfuite d’une cou-  
leur de pourpre. Il s’amollit quelquefois à mefure  
qu’il mûrit, & il a le gout & l’odeur des baies du ge-  
nievre. Il contient trois , quatre & même un plus grand  
nombre de graines oblongues & cannelées qui renfer-  
ment une espece de moelle blanchâtre dont l’odeur re-  
vient à celle de la résine. Il fleurit auprintems, & por-  
te fes fruits ainsi que le genievre , long-tems avant  
qu’ils foient mûrs. Une graine donne naissance à cet  
arbrisseau, & lorsqu’il est jeune, fes feuilles font tout-  
à-fait dissemblables de ce qu’elles font lorfqu’il est fort ;  
on les prendroit alors pour des feuilles degenievre, si  
elles n’étoient un peu plus courtes & un peu plus mol-  
les : mais lorfqu’il a trois ou quatre ans , Ees feuilles  
commencent à s’arrondir & à approcher de celles du  
cyprès : mais en tout tems fes branches inférieures sont  
couvertes de feuilles longues & pointues, au lieu qu’el-  
les font obtufes & rondes fur les branches supérieures.  
Ceux qui n’ont pas fait attention à cette métamorpho-  
fe des feuilles , fe tromperont faeilement & prendront  
cet arbrisseau quand il est jeune, pour une plante d’une  
espece tout-à-fait différente de celle à laquelle ils le rap-  
portent quand il est âgé, & qu’il a pris tout fon ac-  
croissement; il croît sur les côtes de la mer de Tosita-  
ne, dans les contrées maritimes du Languedoc , & en  
grande abondance aux environs de Masseilles & d’A-  
vignon ; on le trouve aussi en Grece, & il aime les  
lieux froids & marécageux.

On dit qu’il est échauffant & diurétique comme le ge-  
nievre commun, & l'on croit vulgairement que la va-  
peur qui s’en exhale , lorsqu’il est enflammé , fait fuir  
les ferpens. Ses baies, fiston Diosisoride, font modéré-  
ment échauffantes, astringentes & bienfaisantes à Peso  
tomac. PriEes dans quelque liqueur appropriée , elles  
Eont très-efficaces contre les maladies de la poitrine ,  
les toux, les enflures, les tranchées &les morsures des  
ferpens; elles provoquent les urines; c’est pourquoi  
on les ordonne aux malades affligés de rupture , de  
convulsions & de maladies hystériques. Comme les  
feuilles ont un certain degré d’acrimonie, on peut en  
boire le fuc ou l’infusion dans du vin , contre la mor-  
Eure des viperes. 11 faut aussi appliquer fur la blessure  
cette même préparation. En France les habitans de la  
Provence broyent fes feuilles & les mettent fur les  
charbons pour les empêcher d’augmenter. Ils fe fervent  
aussi des sommités de cet arbre en guiEe de corde, & ils  
les emploient aussi à la construction de leurs chariots &  
de leurs cassons. Si nous en croyons Garidelle , on lit  
dans Pline, *Lib. XIV. cap.* 16. qu’on fait un vin de  
*cedre* en mettant bouillir les baies ou le bois nouveau ,  
dans du vin doux. Dale nous affure avoir vu quelqu’un  
qui lui a dit exprestement que cet arbre rendoit dans la  
Caroline une gomme si femblable au vrai oliban , que  
quand il s’en mêloit par hasard quelques morceaux  
avec l’oliban qu’on apporte de l’Europe, il n’étoit plus  
possible ni de les distinguer, ni de les séparer, d’où  
cet Auteur conclud que cet arbre est réellement Celui  
qui produit l'oliban.

2. *Cedrus folio cypresse media majoribus baccis* , C. Β. P.  
487. *Cedrus Phoenicea , altera Plinii et Theophrasti,*Lob. Ic. 221. *Thuya maissiliensium* , Lugd. 59. *Junipe-  
rus ex Goa*, H. L. *Cedrus ex Goa, vulgo,sabina Goen-*

*sis,* Raii H. 1916. *Juniperus j Caroliniana , thuya ra-  
mulissusse et compresses, odoratior,* Pluk, Phyt. T. 40.  
F. 9. H.

Boerhaave fait du grand *cedre* du Liban une espece de  
*larix.*

Voici comment on le distinguera dans les Auteurs de  
Botanique.

Q

243 CED

*Ledrus,* Offic. Chab. 71. *Cedrus Libani,* Ger. *i\6\.Le  
grand cedre du Ictban,* Emac. 1352. *Cedrus coniferafo-  
liis laricis,* C. B. P. 490. Raii Hist. 2. 1404. *Cedrus  
conifera* , Jonf. Dend. 315. *Cedrus magna , sive Libani  
conifera,* J. B. 277. *Cedrus magna conifera Libani ,*Park. Theat. 1532. *Larix Orientalis fructu rotundo ob-  
tuse ,* Tourn. Init. 586. Elem. Bot. 458. Boerh. Ind. A.  
2. 180. *Cedre du Liban.* DaLE.

Ce qui est dit dans les Saintes Ecritures des *cedres* éleVés  
du Liban, n’est nullement applicable à cet arbre; car  
nous Voyons que ceux qui croissent maintenant en An-  
gleterre, & nous faVons par le témoignage de plusieurs  
Voyageurs qui ont parcouru le Mont Liban, que cet  
arbre a beaucoup plus de difposition à étendre fes  
branches au loin qu’à s’éleVer. Ce qui rçvient beaucoup  
mieux à la comparaison que le Psidmiste en fait aVec  
l’état d’un Peuple florissant, dont les branches , dit-il,  
s’étendront comme celles du *cedre.*

Rauwolf dit dans fes Voyages qu’il n’y aVoit de fon  
tems, c’est-à-dire en 1574. fur le Mont Liban que  
vingt-six arbres de reste, dont vingt-quatre étoient ran-  
gés circulairement ; les deux autres étoient écartés à  
quelque distance ; le tems en aVoit prefque consumé  
les branches : quelque fût le foin aVec lequel il consi-  
dérât l'état des lieux , il ne Vit point de jeunes arbres  
qui fe disposassent à leur succéder. Ils étoient placés au  
pié d’une monticule située siur le siommet des monta-  
gnes & couverte de neige. Comme ces arbres ont les  
branches fort étendues, ordinairement leur poids les  
fait pancher d’un côté : mais ces branches fe dise  
posent dans un ordre si régulier & si beau , qu’on  
diroit qu’elles le tiennent de Part & des sioins de quel-  
que habile Jardinier: il est aisé de les distinguer , &  
même de sort loin des sapins. Ils ont les Ecuilles, con-  
tinue Rauwolf, comme le larix ; elles croissent les  
unes contre les autres, en petites grappes, & elles font  
situées à l’extrémité de petites branches brunâtres.

Maundrel dit dans fes Voyages qu’il ne restoit que feize  
grands arbres fur le Mont Liban, dont quelques-uns  
étoient d’une groiïeurprodigieufe. Mais il assure qu’il  
y en aVoit un grand nombre de petits. Il mestira un des  
plus grands, & il trouVa qu’ilaVoit douze aunes & six  
pouces de cireonférence, & qu’il étoit sain. Quant à  
fes branches, elles s’étendoient à la distance de tren-  
té-fept aunes; il fe divifoit à la hauteur de terre de  
cinq ou six aunes, en cinq grosses branches dont chacu-  
ne étoit égale à un grand arbre. Ce que nous lisions dans  
Maundrel m’a été confirmé par une perfionne de con-  
noissance digne de foi, & qui Voyageoit dans ces con-  
trées en 1720. La feule différence qu’il y avoit entre  
les dimensions des branches du plus grand arbre qu’elle  
m’assura aVoir prisies exactement, c’est que leur éten-  
due étoit de Vingt-deux aunes de diametre. Mais par la  
façon dont Maundrel s’est exprimé , on ne fait si l’é-  
tendue des branches étoit de trente-sept aunes en cir-  
Conférence ou en diametre. Au reste, de quelque façon  
que Maundrel l'entende, fe.s mefures ne rcyiennent  
point à celles de mon ami.

M. le Brun dit qu’il ne restoit fur le Mont Liban que  
trente-cinq ou trentessix arbres, lorsqu’il y Voyagea ; il  
ajoute que quelques-uns d’entre eux ont leurs cones  
panchés , ce qui est fuffifamment réfuté tant par le té-  
moignage des Voyageurs que nous venons de citer ,  
que par notre propre expérience. Tous les cones du *ce-  
dre* croissent à la partie supérieure des branches; ils y  
font tenus droits & fortement attachés par un style  
épais & ligneux qui les traverse, enssorte qu’il est siort  
difficile de les en détacher : ce style central demeure  
à la branche après qu’on en a séparé le cone, & ce cone  
ne tombe jamais entier, ainsi que font les pommes de  
pin.

On dit que le bois de cet arbre fameux garantit de la pu-  
tréfacticn tout corps animal, & que teut le fecret que  
quelques persionnes *se* vantent de posséder pour em-  
baumer, consiste dans Lissage de la poudre de bois de

C E L 244

*cedre.* Ce bois passe pour rendre une huile fameufe  
pour la conservation des Livres & des Ecrits. Le Chan-  
celier Bacon dit qu’il *se* conserve sain pendant plus de  
mille ans. On rapporte de plus qu’il y avoit à Utique  
dans le Temple d’Apollon, une poutre qui avoit plus  
de deux mille ans. On dit encore qu» la statue de Dia-  
ne qu’on adoroit dans le fameux Temple d’Ephese ,  
étoit de ce bois, ainsi que la plus grande partie de la  
charpente *de cet édifice. Dictionm de Miller.*

CEDUE, llair, R.ULAND.

CEDURINI, terme dont Paracelfe s’est fervi dans sim  
Traité de *Vita longa -,* que perfonne n’a interprété juf-  
qu’à présent & que je ne me flate pas d’entendre.

C E I

CEIRIÆ, *xadaa s vers plats.*

C E L

CELAST&US, *1’alaterne.* Voyez *Alaternus.*

CELATUS AER; c’est l'air qui est en stagnation dans  
les puits & dans les lieux fermés, où il n’est ni agité  
par les vents , ni échauffé par le foleil.

CELE , κήλη , *hernie* ou *rupture* en général.

CELERY. Nous avons remarqué à P Article *Apium* que  
quelques Auteurs penfoientquela plante que nous ap-  
pellons *celeri,* n’étoit autre chofe que *s apium palus,  
tre*, amelioré par la culture. Mais c’est avec rasson que  
d’autres aflurent au contraire que ces deux plantes sont  
tout-à-fait différentes , puifqu’il y a plusieurs efpeces  
de *celeri* qui different non-seulement de l’*apiumpalusc  
tre,* mais encore les unes des autres. Ray prétend que  
*le celeri* que l’on cultive dans les jardins d’Angleterre  
& dont la Eemence vient de France & d’Italie , dégé-  
nere au bout de quelques années en *apium palustre* , à  
catsse de la froideur & de l’inclémence de Pair ; enfor-  
te que ceux qui veulent avoir le vrai *celeri ,* font obli-  
gés lorsque cette altération se fait, de fe pourVoir dans  
ces contrées de graine nouvelle. Cette plante a les mê-  
mes vertus que *F apium* des boutiques. Voy. cet *Apium.*L’eau-de-vie distilée avec la semence du *celeri* a une  
qualité aphrodisiaque. On fait de fa racine qui est blan-  
che à l’extérieur comme le panais , & de la partie inté-  
rieure de *sa* tige, bien lavée & coupée par morceaux ,  
des sillades qu’on regarde comme un fort bon mets  
dans l’hiver & fur la fin de l’automne. Il y en a qui ne  
préparent ces falades qu’avec de l’huile & du poivre ,  
d’autres y ajoutent du fiel, du vinaigre & de la moutar-  
de. La chair & le poisson bouillis avec fia racine en fiant  
plus délicieux. Il y en a qui font ufage de la graine de  
*celeri* en dragées.

CELIFOLI, ou COELI FOLIUM. Voyez *CoelIn  
lolium.*

CELIS κηλὶς. Tache ou marque à la peau.

CELLA. *Cellule,* c’est le nom que les Anatomistes don-  
nent àune quantité prodigieufe de petites cavités dont  
les différentes parties du corps font parfemées.

Quant aux Botanistes , ils entendent par *cellules,* des di-  
visions ou lieux féparés dans les cosses ou gousses des  
plantes , où leurs graines ou leurs femences fiant con-  
tenues.

CELLULA, *petite cellule.*

CELLULOSÂ MEMBRANA, *membrane cellulai-  
re,* qu’on appelle aussi *membrane adipeuse.*

Cette *membrane* est d’un tissu vasculaire, & forme une  
multitude innombrable de cellules qui communiquent  
les unes avec les autres. La force la plus petite fuffit  
pour y produire une distension prodigieufe, elles sirnt  
si parfaitement détruites dans la phthisie qu’on n’en re-  
marque pas la moindre trace. Loriqu’elles siont disten-  
dues par Pair dans llemphysseme, ou remplies d’eau  
dans l’anarsiaque, elles fe gonflent & forment un vo-  
lume considérable. La *membrane cellulaire* enveloppe  
toutes les parties mobiles du corps; & c’est par son in-  
terposition entre la partie interne de la peau &la sur-

245 C E L

face extérieure des mufcles que la peau est capable de  
fe mouvoir, tandis que les muscles fiant en repcs. L’on  
remarque qu’elle est naturellement plus épaisse & plus  
chargée de graisse aux environs des mtsscles , dont les  
mouvemens stont plus grands & plus fréquens qu’ail-  
leurs, comme à la poitrine, à l’abdomen , au dos, aux  
reins, aux fesses, aux cuisses, aux jambes, auxépau-  
les, aux bras, aux tempes & au cou. Au contraire, dans  
les endroits où les mufcles font fort petits, & où leur  
action est peu considérable, elle porte si peu de graisse  
que la plupart des plus grands Anatomistes ont nié  
qu’elle y existât; ainsi ils Ont prétendu que la *membra-  
ne cellulaire* ne s’étendoit peint à la tête, aux paupie-  
res, au vifage, & au fcrOtum :mais ils étoient dans l’er-  
reur. La *membrane cellulaire* tapisse ces parties : mais  
elle y est d’autant plus foible, que les mufcles releveurs  
de la paupiere supérieure, & corrugateurs du front,  
font moins considérables que les fessiers. Cette *mem-  
brane* ne sépare pas feulement les mufcles de la peau ;  
on la trouve même entre les mufcles ; elle les sépare les  
uns des autres ; elle les enveloppe, & paroît être faite  
pour en faciliter le mouVement. Elle forme des gaines  
dans lesquelles leurs tendons peuvent Ee mouvoir Eans  
obstacle, tant en aVant qu’en arrière. Elle accompagne  
le commencement & les tendons des mufcles, depuis  
l’endroit où les derniers prennent leur origine dans les  
os, jusqu’à celui 011 ils s’y inferent. Elle s’étend fur la  
surface extérieure du périoste, fur les os & sur les liga-  
mens des articulations; elle les enVeloppe & s’insinue  
dans les VÎscercs, sious les membranes, la pleure & le  
péritoine. Mais ce n’est pas assez de sierVÎr d’enVeloppe  
ou decnuVerture à chaque musicle , ainsi que nous ve-  
nons de dire , il n’y a point de fibre musiculaire, si pe-  
tite qu’elle sioit, que son prolongement ne renferme,  
ne sépare, & ne distingue de toute autre fibre. C’est  
en conséquence de l’expansion incroyable de cette  
*membrane &* de la communication que fes cellules ont  
les unes aVec les autres qu’il *se* fait un commerce &  
une circulation entre les parties du corps les plus éloi-  
gnées les unes des autres, par exemple, entre la peau  
& la moelle des os. Ce commerce fera éVÎdent pour  
quiconque saura que la *membrane cellulaire* de la peau  
communique aVec l'extérieur du periostc, & qu’une  
partie de la matiere qui forme la moelle, est reportée  
loin de l'os par les Vaisseaux du périoste. BoerhaaVe  
nous assure que cette structure & ces ufages lui font  
démontrés par un grand nombre d’expériences incon-  
testables, & que la connoissance en est absolument  
nécessaire, pour entendre & traiter d’une maniere rai-  
fonnée l’inflammation , la fuppuration, la gangrene,  
le skirrhe, le cancer, l’atherome, le stéatomc, le meli-  
ceris, le sphacele & l’hydropisie.

Le même Auteur pense que cette *membrane* est la partie  
principalement aflectée dans les maladies Vénériennes.

Cheselden dit que les cellules de cette *membrane* com-  
muniqucnt si parfaitement les unes aVec les autres, dans  
toute l’étendue du corps, qu’on peut faire passer de  
Pair de l’une à toute autre. J’ai νυ , ajoute-t’il, deux  
cas, dans lesquels la trachée-artere ayant été coupée ,  
& la blessure extérieure exactement recousue par des  
Chirurgiens ignorans, Pair qui s’en échappoit passa  
dans les cellules de la *membrane adipeuse,* & gonfla la  
partie supérieure du corps comme un ballon. Le même  
accident arrÎVa en conséquence d’une côte rompue,  
dont je conjecturai que l’extrémité aVoit piqué les  
poumons. Toutes ces persimnes moururent. Dans l'a-  
nafarque l’eau remplit ces cellules, & sim poids la pré-  
cipite dans les parties adjacentes, ainsi que nous ayons  
Vu l’air Ee précipiter dans les parties supérieures , dans  
les cas que nous Venons de citer. Lorfque les cellules  
font extremement pleines, il arrÎVe fréquemment que  
l’eau en forte & qu’elle tombe dans l’abdomen ; alors  
une nuit suffit aux membres pour s’affaisser & fe vui-  
der, quelques pleins qu’ils fussent. Cette *membrane*est le siége ordinaire des abfcès & des ulceres : dane  
l’un& dans l'autre cas la nature corrode fans interrup-

C E L 246

tion , & parvient à percer la peau; d’où nous devons  
conclurre qu’il n’y a rien de mieux à faire à un abfcès  
que de l’ouvrir, &que le Vrai tems de faire cette opé-  
ration & de déltVrer la nature d’un poids qu’elle est  
ennuyée de porter, c’est celui où il est sur le point de  
pereer de lui-même. Il y a quelquefois un grand ul-  
cere ou charbon logé dans cette *membrane s* le mal est  
caché, & la fondriere couVerte, jusqu’à ce qu’il fe fasse  
un grand nombre de petits trous à la peau qui fe mor-  
tifie & tombe à la longue : plus l’ulcere est demeuré  
ouVert, plus il rend, & plus le malade est soulagé. Sur  
la fin la matiere a une teinture de seing & une odeur de  
bile, la même exactement que celle qui Vient des ul-  
ceres au foie. Voilà ce quiEe fait dans le charbon .'mais  
dans ce cas les urines font douees, ainsi que dans le  
diabetes. CHESELDEN.

CELSA. Paracelfe entend par ce mot, de l’air, ou une  
certaine Vapeur confinée dans les tégumens, & qui  
cherche à s’en échaper. Je crois que c’est ce que le νιιΐ-  
gaire entend par battement de cœur.

CELSUS, *Celse,* Auteur celébre qui a écrit fur la Mede-  
cine, & qui n’est pas moins estimé pour la bonté de sa  
doctrine que pour l’élégance de fon style. Voyez *la  
Préface.*

CELTIS, *l’Asilier.*

Voici *ses* caracteres.

Sa fleur est en rosis , polypétale, & fournie de plusieurs  
étamines courtes ; fon ovaire est fourehu; il dégénere  
en une baie ronde pleine de graines à peu près sphérla  
qtles. BOERH. *Index alter Plant. Vol. II.*

Boerhaave en distingue trois estpeces.

I. *Celtis* offic. *Celtis, Lotus arbor,* Mont. Ind. 39. *Celtis  
fructu nigricante ,* Tourn. inst. 612. Elem. Bot. 485.  
Boerh. ind. 2. 231. *Lotus arbor.* Germ. 1308. Emae.

1493. Parle theat. 1522. Raii Hist. 2. 1483. *Lotus  
fructu cerasi* C. B. P. 447. *Lotus arbor fructu cerasi* J.  
Β. ι. 229. Chab. 16. *Lotus domestica.* Jonf Dcnd. 90.  
*l’Asiilier,*

Cet arbre croît en France & en Italie. On fait ufage de sim  
fruit en medecine, il est astringent & resserre le ven-  
tre ; mais il perd *ses* qualités en mûrissant. Sa déCoction  
est bonne dans la dyssenterie, & on peut l'ordonner  
aux femmes en qui l’écoulement menstruel est trop  
abondant.

2. *Celtis s fructu nigricante s solio variegato.* H.

**3.** *Celtis Africana procera , fructuflavo.* **H. BoERH.Zu-***dex alter Plant. Vol. II.*

CEM

CEMBRO. *sive Pinus cui oissicula fragili putamine* J. Β.  
*Pinus solvestris montana tertia.* C. B. *Pinus solvestris  
altera fructifera , taeda arbor sorte.* Park. *Pinus fylvese  
tris fecunda.* Ger.

C’est une efpece de *Pin.* Ray nous apprend qu’il croît  
dans le pays des Grisims, & que les Habitans en man-  
gent le fruit. Je ne lui connois aucune vertu parti-  
culiere.

CEMENTATIO, ou *Caementatio. Noyez Calx Sc* ûae-  
*mentum.*

CEMENTERIUM, un aludel. Ruland.  
CEMENTUM. Voyez *Caementum.*

CEN

CENCHRAMIS. κεγχραράς , *graine de figue.* Hippo-  
crate dit , dans fon Traité des *Maladies des femmes s*que pour faire un pessaire avec des figues, il faut les  
tenir en ébullition, jufqu’à ce que la semence κεγχραμὶς  
en Eorte.

Q v

247 CEN

CENCHRIAS , κεγχρίας. Serpent qu’on appelle encore  
*Ammodytes,* dont Aétius parle de la maniere suivante.

Cet animal est au plus d’une coudée de long; car dans  
toutes les descriptions & représentations que j’en ai  
vues on ne lui en donne pas davantage. Il est de la cou-  
leur du stable, & tacheté de marques noires. Sa queue  
est fort dure; elle est fourchue à l'extrémité: il y en a  
qui prétendent que c’est de la dureté de fa queue que  
lui vient le nom de *Cenchrias* ; ce en quoi elle ressem-  
ble au *cenchros,* κέγχρος, millet. Il a les mâchoires plus  
larges que la vipere, & quoiqu’il lui reffemble beau-  
coup à tous autres égards ; cependant il est aisé de les  
distinguer, car la vipere est jaunâtre.

La morsi-irede ce sterpent est communément suivie d’une  
mort assez prompte : si le malade y furvit quelque tems,  
le sang coulera de la blessure, & la partie s’enflera,  
peu de tems après il viendra du pus, de la stanie; il y  
aura pesanteur de tête & défaillance : & lorfque ces  
Eymptomes simt les plus favorables, le malade ne vit  
pas plus de trois jours. On en a pourtant vu qui ont  
été jufqu’à sept. La morfure de la femelle tue beau-  
coup plus promptement que celle du mâle.

Quant à la cure , on commence par les remedes ordinai-  
res , c’est à-dire, par ventoufer la partie blessée, la  
Ecarifier tout autour , la lier fortement au dessus de la  
morfure , & faire des incisions à la morfure même. Les  
principaux remedes fiant, la mente insessée dans Phy-  
dromcl & prise en boisson, le castoreum , la casse & le  
stuc d’armoise pris dans de Peau : on donnera aussi de la  
thériaque, & on en appliquera en même-tems stir la  
blessure. On aura recours aux emplâtres attractives ,  
& ensisse aux cataplasines dont on *se* fcrt pour les ulce-  
res malins. AETIUs, *Tetrab. IV.serm.* I. *cap.* 2 5.

La morsture du *cenchrias* produit les mêmes eflets que  
celle de la vipere ; il survient une tumeur comme si le  
malade étoit hydropique , les chairs sie corrompent,  
tombent ; à cela siuccede la léthargie & un sommeil  
profond. Erasistrate dit, qu’en difl'équant ceux qui font  
morts de la piquure du *cenchrias,* il a trouvé le foie, la  
vessie & le colon gangrenés, d’où il conclut que ce font  
là les parties que le venin affecte.

Les applications extérieures qu’il convient d’employer  
contre la morfure de ce serpent, fe font avec les grai-  
nes de laitue, de lin, la farriette broyée, la rue fauvage  
& la marjolaine mêlées enfemble. 0n fera prendre fur  
le champ au malade deux dragmes de racine de cen-  
taurée ou d’aristoloche dans le quart d’une pinte de  
vin. On pourra encore fe fervit en pareil cas du crese  
sim & de la gentiane. PaUL Εοινετε , *Lib. V. cap.* 16.

CENCHRITES, ou ACONTIAS ; clest un serpent  
de deux coudées de long , d’une figure conique, d’une  
couleur verte , surtout autour du ventre, ce en quoi il  
reffemble au millet, d’où quelques-uns Pont appelle  
*cenchrias s* voyez *le mot précédent.* On dit qu’il n’est ja-  
mais plus vigoureux que quand le millet est en fleur.  
Lorsqu’il veut mordre, il s’étend & s’élance comme un  
dard fur l’objet auquel il fait une blessure.

La morfure de ce serpent est silicle des mêmes Iympto-  
mesque celle de la vipere , s’ils ne simt plus funestes ;  
la chair fe corrompt, tombe, & le malade meurt.  
Pour prévenir ces accidens, il faut employer les mê-  
mes remedes que ceux que nous avons indiqués con-  
tre la morfure de la vipere. Αετιυε, *Tetrab. IV.sorrn.  
s.cap.* 7.

On attribue à la chair de ce serpent & du précédent, les  
mêmes vertus médicinales qu’à celle de la vipere.

CENCHROS , κέγχρος, *Millet.* Voyez *Milium.*

Hippocrate appelle quelquefois la graine de *millet* κεγ-  
χρίὑπὸ

C’est de-là que vient κεγχροειδέες ὶδρῶτες, *sueur miliaire t*ou fueur qui fort en gouttes grosses comme des grains  
de *millet :* clest de-là que vient aussi l’expression τρηχύσ-  
ματακεγχρώδεα,ρυ/ίυἐνΐ *miliaires,Ou éruptions miliaires.*Hippocrate parle de cette éruption au commencement

C E N 248

du fecond Llyre de fes *Epidénelques ,* comme d’un  
fymptome concomitant d’une certaine fievre épidémi-  
que. Dans cette fievre, ces éruptions ne caufoient pas  
grande demangeaifon ; elles ne paroiffoient qu’aux  
femmes ; & tous ceux qui en étoient attaqués recou-  
vroient la fanté.

M. David Hamilton a écrit un Traité fur la fievre miliai-  
re fieule. Voyez à l’article *Miliaris febris*, ce que nous  
diEons cette maladie.

CENEANGIA, κενεαγγείη , de κενὸς , *v tel de, Se* de ἄγΓος,  
*vaisseau ; inanition des vaisseaux.* On *se* Eert de ce mot  
pour désigner l’abstinence que l'on ordonne aux mala-  
des pour vuider les vaisseaux.

CENÉBRIA , κενέβρια ; épithete que l’on donne à la  
chair des animaux morts naturellement, ou à lacha-  
rogne.

CENEONES, κενεῶνες, de κενὸς, *vuide* ; les flancs, ou  
l’esipace contenu de chaque côté entre les fausses côtes  
& l’os des iles.

CENIFICATUM , ou CINIFICATUM , *calciné***RULAND.**

CENIGDAM. Voyez *Cenlplam.*

CENIOTEMIUM ; remede purgatif, efficace dans les  
maladies vénériennes , dont Paracelfe fait mention,  
fans nous apprendre ce que c’est : on croit que c’est  
quelque préparation mercurielle.

CENIPLAM , CENIGDAM, CENIGOTAM, ou  
CENIPOLÀM. Ruland dit que c’est le nom d’un  
instrument de Chirurgie avec lequel on ouvre le crane  
dans l’épilepsie.

CENOSIS , κενωσις, de κενὸς, *vuide s évacuation.*

Il faut bien distinguer en lifant Hippocrate κένωσις, de  
κάθαρσις. Le premier de ces mots signifie une *évacua-  
tion* généralede toutes fortes d’humeurs ensemble pro-  
duite par quelque moyen que ce foit ; au lieu qu’il  
entend par le dernier , *s évacuation* de quelque humeur  
particuliere d’une mauvaise qualité qui la rendoit nui-  
sible au corps.

CENTAURIUM MAJUS, *la grande Centaurée.*

Voici fes caracteres.

Sa racine dure toujours : *ses* feuilles ne font pas pointues,  
mais découpées par les bords : le calyce de la fleur est  
en écailles, & n’a point de pointes: la fleur en est large  
& belle. B0ERHAAVE, *Index alter.*

Boherhaaye en compte neuf especes.

1. *Centaurium majus Orientale erectum , glastifolio flore  
luteo* , T. Cor. 32. Comme!. Rar. 39. Ic.&Defcrip.

2. *Rhaponticum salsmm ,* Offic. *Rhaponticum folio Helenii  
Incano,* C. B. 117. *Rhaponticum enulae , folio latiore 9*Park. 156. *Rha capitatum lobelel,* Ger. 316. Emac.

343. *Centaurium malus-s rha capitatum , folio enulae  
subtus incano & hirsuto ,* J.B. 3. 41. Raii Hist. 1. 331.  
Chab. 345. Hist. Oxon. 332. *Centaurium malus folio  
Helenii incano, Flcm.FOt.* 355.Tourn.Inst.443. Boer.  
Ind. A. 143. *Rhapontic.*

Quelques Botanistes le cultivent dans leur jardin : fa ra-  
cineest épaisse, oblongue& compacte, brune à l’exté-  
rieur, & d’une couleur jaunâtre au-dedans : lorfqu’on  
la coupe tranfverfalement, elle a quelque chofe d’a-  
mer, d’acre & d’astringent au gout. Quant à ston odeur  
elle est assez agréable.

3. *Centauriumrnajusfolio Helenii angustiori,* **T.** 449.

4. *Centauriurn masois-,alpsnum luteum,* C.B.P. 117. Prod,  
su M.H. 3. 132.

5. *Centauriumfolio cinarae*, Cor. 72.

6. *Centaurium majus,* Offic. Chab. 344. *Centaurium ma-*guz/77?,Ger.43 6.Emac.546.Raii Hi st. 1.3 2 9. *Cen taurium  
masos vulgare-,* Park, 469. *Centaurium majas ,folio in  
lacinias plure s diviso,* C. B, P. 117. Toum. Inst. 449,

249 CEN

Boerh. Ind. A. 144. *Centaurium maius > juglandis  
folio*, J, B. 38. Hist. Oxon. 3. 131. *Grande Centaurée.*DaLE.

La grande *centaurée* a la racine large , d’une couleur rou-  
geâtre à l'extérieur, & s’enfonçant profondément en  
terre : il en fort plusieurs fetulles longues, larges,  
vertes en-dessus , blanchâtres & velues en-dessous, di-  
vifées en différens fegmens par des découpures profon-  
des, dentelées par les bords; elles font quelquefois  
entieres, dentelées fans être divisées. La tige s’éleve à  
cinq ou six piés de haut ; elle est épaifle & se divisie en  
différentes branches , fur lesquelles croissent desfeuÜ-  
les plus petites & plus divifées : elles sont garnies à  
leur extrémité de fommités larges , rondes & écail-  
lées, d’où sortent en bouquet des fleurs tubuleuses  
de couleur de pourpre : elles dégénerent essuite en  
un duyet qui couvre des Eemences lussantes & lon-  
guettes.

Elle cioît dans quelques-unes des contrées montagnetsses  
de l’Italie, & elle fleurit en Juillet.

Sa racine , qui est la seule partie dont on *se serve* , desse-  
che, & est bonne dans toutes les sspeces de flux, & elle  
arrête toutes les hémorrhagies qui *se* font foit par le

\* nez, Eoit par la bouche, ou par quelqulautrc partie que  
ce Eoit : on en fait grand usage dans la cure des plaies ;  
& Pline nous apprend qu’elle doit sim nom au Centau-  
re Chiron, qui *se* guérit par sim usilge d’une blessure  
qu’il aVoit reçue d’une des fleches d’Hercule; cepen-  
dant on en fait peud’ufage. MILLER , *Bot. Offe*

Sa racine est longue, étroite & épaisse, d’un brun rou-  
geâtre au-dehors , d’un rouge moins foncé au-dedans,  
& d’un gout aigre-doux. On lui attribue la propriété de  
lever les obstructions du foie & de fortifier cette partie :  
on s’en sert aussi dans les hernies.

7. *Centaurium msilus,flore exalbido,* Ind. 54.

8. *Centattrium majas alterumlaciniatumpurpurascenteflo-  
re,* H R. P.

9. *Centaurium mal ns, folio molli acuto laciniato, flore au-  
reo mugno , calyce spinoso.* **BOERHAAVE ,** *Index alter  
Plantarum.*

Dale fait mention d’une autre espece *de grande centau-  
rée ,* c’est le

*Rhaponticum*, J. B. 2. 989. Chab. 310. *Rhiaponelcum sic-  
catum,* Ger. 317. Emac.395. *Rhaponticum genuinum ,*Park. 155.

Cette efpece differe peu, foit en apparences, Eoit en ver-  
tus du *Rhaponelcumsalsum.*

**CENTAURIUM MINUS ,** *la petite Centaurée.*

Voici *sCS* caracteres.

Ses feuilles font conjuguées ; sim calyce est long, tubu-  
leux, pentagonal, & divisé en cinq segmens qui fiant  
extremement pointus : ses fleurs sont monopétales ,  
découpées en cinq segmens en forme d’entonnoir , per-  
cées à la partie postérieure, garnies de cinq étamines,  
& prefque formées en ombelle : fon finit est ordinai-  
rement ovale,cylindrique ou conique, formant un long  
tube : il fe divife en deux parties composées de deux  
cellules distinctes qui font pleines d’tme grande quan-  
tité de petites graines. **BOERHAAVE,** *Index alter Plant.*

Boerhaave fait mention de quatre efpeces de *petite cen-  
taurée.*

1. *Centaurium minus*, Offic. C. B. P. 278. *Petite Centau-  
rée purpurine*,Raii Hist. 2. 1092. Synop. 3. 286. Chab  
447.Boerh. Ind. A. 223. Tourn. Insu 122. Elem.Bot  
IO2.I.)ill. Cat. Gissi 127. Buxb. 60. *Centaurium mi-  
nus vulgare, la petite Centaurée commune,* Parla Theat

CEN 250

272. Merc. Bot. 1.28. Phyt. Brit. 25. *Centaurium mfa  
nus flore purpureo,* J. B. 3.353. *Centaurium minus* ru-  
*brum*, Hist. Oxon. 2. 566. *Centaurium parvum*, Ger.  
437. Emac. 547. Mer. Pin. 24. DaLE,

La *petite centaurée* commune s’éleve rarement à plus d’uti  
pié ; elle pousse un grand nombre de tiges quarréesqui  
ont deux feuilles rondes, oblongues, pointues, placées  
fans pédicule à chaque nœud : *ses* fleurs font en ombel-  
le, les unes contre les autres au sommet des branches ,  
faites d’une feuille qui est tout d'une piece, divifée en  
cinq fegmens, ouverte & étendue en étoile, avecplu-  
sieurs petites étamines jaunes dans le milieu, & placées  
dans un calyce long & creux : elles font d’une belle  
couleur rouge. La femence qui est très-petite , est ren-  
fermée dans un vaisseau séminal fort foible. Sa racine  
est petite , ligneufe , & périt tous les ans.

Elle croît dans les champs & dans les pâturages fecs, elle  
fleurit au mois de Juillet.

La petite *centaurée* est très-amere au gout. Elle est apéri-  
rive & détersive ; elle leve les obstructions du foie &  
de la rate , provoque les regles & les urines , foulage  
dans la jaunisse & dans les fievres intermittentes, for-  
tifie l’estomac & tue les vers ; on s’en fert à l'exté-  
rieur en fomentation dans les enflures, & les inflam-  
mations.

L’extrait qu’on en tire est la feule préparation officinale  
qu’elle fournisse. MILLER , *Bot. Offe*

Ses feuilles & fa fleur font d’une amertume insilpporta-  
ble , & ne laissent pas que de rougir considérablement  
le papier bleu. Ce qui peut faire conjecturer que le fel  
de cette plante, n’est pas sort différent du fel naturel  
de la terre qui est fort amer. Il y a même apparence  
que celui de la petite *centaurée* est mêlé aVec une por-  
tion considérable de soufre & de terre ; mais de telle  
forte que le fel ammoniac y est plus dégagé que les  
autres principes; tel est à peu près le sel qui fe trouVe  
dans l’aloès, dans le quinquina & dans l'ipécacuanha;  
car ces corps font très-amers , rougiffent la solution du  
tournesol ; EaVoir, l'aloès en νΐη rosiii, & les deux au-  
tres en gris de lin ; ainsi il n’est pas surprenant que la  
petite *centaurée* fiait fébrifuge, laxatÎVe, &apéritiVe,  
qu’elle tue les Vers, & qu’elle rétablisse les fonctions des  
premieres Voies. On faitinfufer une poignée desfom-  
mitésde cette plante dans un Verre de Vin blanc: mais  
comme l’infusion est très-amere , il Vaut mieux faire  
l’extrait de *centaurée* & en mêler un gros, ou le mêler  
aVec autant de quinquina en poudre , surtout dans les  
fieVres intermittentes, où il y a des obstructions dans  
les Vifceres ; car dans cette rencontre les malades gué-  
rissent fans retour : l'infusion ou la décoction de petite  
*centaurée* est Vulnéraire , détersiVe & fort réfolutiVe,  
quand on s’en fert intérieurement. T0URNEF0RT, *Hist,  
des Plantes,*

2. *Centaurium minus,flore albo.* H. Eyst. Vern. 0. 5. fig.  
8. fig. 3. C. B.p. 278. J. B. 3.353. H. R. P.

3. *Centaurium minus, caryophylloides , Africanum , fem-  
per virens.* Pard. Pat. prodrom. 321.

4. *Centatirium luteum perfoliatum.* C. B. P. 278. J. B.  
355. M. H. 3. 565. **BOERHAAVE,** *Index alter Plana*

CENTIMORBIA ou NUMMULARIA. *Vosu Num-  
mularia.*

CENTINERVIA. *Plantain.* Voyez *Plantago.*

CENTINODIA ou POLYGONUM. Vofez *Polygo<  
num.*

CENTRATIO. Terme employé par Paracelse pour  
exprimer l'altération du principe falin, & l’action par  
laquelle il contracte une qualité exulcérante & corro-  
siVe. C’est pourquoi le *centrum salis* passe pour lacau-  
feou le principe des ulceres. CasTELLI.

CENTRION, κέντριον, de κεντεω , *piquer s* nom d’une  
emplâtre contre les points de côté. GaLIEN.

CENTRUM, *Centre.* C’est en langue Chymlque le  
foyer, le siége principal ou la source d’une chofe : c’est

251 CEP

aussi cette partie du médicament dans laquelle est sa  
plus grande vertu.

CENTUM CELLIS. C’est selon les notes de Rhodius  
fur Scribonius Largus, la Ville que nous appellons  
maintenant *Civita-V.ecchia,* fameusie jadis par ses ex-  
cellentes eaux chalybées.

CENTUNCULUS ou ALSINE. Voyez *AlsineÆlcm-*card dit que c’est le*gnaphalium.*

**CEP**

**CEP A ,** *Oignon.* Voici Ees caracteres.

Sa racine est bulbetsse, & composée de tuniques orbicu-  
laires, ses feuilles font tubuleufes, ainsique fa tige qui  
s’éleve formant un ventre , comme travaillé autour  
des deux côtés; fes fleurs font hexapétales & ramassées  
en une tête ou bouquet sphérique. Le pistil de la fleur  
dégénere en un fruit long, triangulaire & plein de grai-  
nes rondes. BoERHaavb, *Index alter Plant.*

Boerhaave fait mention de dix fortes *d’oignons.*

"ΌερΑ, Offic. *Cepa vulgaris,* C. B. p. yI.Elem. Bot. 304.  
Raii Hist. 2. 1116. Hist. Oxon. 2. 383. *Cepa alba et  
rubra,* Ger. 134. Emac. 169. Park. Parad. 512. *Cepa  
vulgaris ustoribus et tunicis candidis et purpurascenti-  
bus.* Tourn. Inst. 382. Boerh. Ind. *a.* 2. 144. Rupp.  
Flor. Jen. 123. Buxb. 62. *Cepa rubra etalba , rotunda  
et longa,* J. B. 547. *Cepa vel caepe.* Chab, 200. *Oignon,*DaLE.

Cette racine est bien connue; elle est ronde, large & ap-  
platie, couverte d’tme peau mince & rougeâtre , &  
composée de plusieurs tuniques appliquées les unes fur  
les autres , avec une touffe de petites fibres à *sa* partie  
inférieure. Sa tige s’éleve à peu près à deux piés de  
haut, accompagnée de quelques feuilles vertes , creu-  
fes & tubuleufes , portant à S011 sommet une efpece  
d’ombelle ronde , compostée d’une infinité de petites  
fleurs à six feuilles qui font fuivics de petites femences  
noires à trois quarres. Toute la plante est d’une odeur  
forte & infupportable à quelques personnes; elle fait  
pleurer ceux qui la coupent, ou la pelent, on la cul-  
tive dans les jardins, & on ne fefert que de fa racine.

Cette plante est d’un grand ufage dans les cuisines ; non-  
feulement elle entre dans les Eauces & dans les pota-  
ges , on la mange même seule. Les *oignons* semt tant  
Boit peu venteux, mais du reste affez bien-faisans pour  
ceux qui abondent en humeurs froides & humides : ils  
font salutaires dans les toux & les maladies de la poi-  
trine. Battus & réduits en cataplasmes avec un peu de  
fel, c’est un bon remede pour éteindre le feu des brû-  
lures , & des échauboulures , lorfque la peau n’est  
point enlevée. MILLER , *Bot. Offe*

Nous stavons par expérience que les *oignons* ont de gran-  
des propriétés médicinales, sturtout en application ex-  
térieure. Cuits & unis aux figues, rien n’amollit plus  
puissamment les tumeurs dures, & ne fait mûrir plus  
promptement les bubons vénériens. Appliqués fur la  
région des os pubis , ils soulageront promptement les  
enfans affligés d’une suppression totale d’urine. Il y a  
aussi dans toutes les especes d’ails & *d’oignons* un cer-  
tain sel Eubtil & caustique d’tme nature très-pénétran-  
te, & très-attractive en vertu de laquelle ces substances  
appliquées immédiatement aux parties nerveuses ex-  
citent des douleurs violentes , & quelquefois l'inflam-  
mation. GaEpard Hoffman dit dans le cinquieme Li-  
vre de fes Instituts de Medecine, que le fuc *T oignon*verfé fur les plaies les empêche de se consolider, &  
que comme il teint les couteaux & les instrumens qui  
en approchent, il faut le regarder comme une efpece  
de poifon, à moins qu’on ne veuille s’expofer à de fâ-  
cheufes conséquences dans Vissage qu’on en fera : ce-  
pendant on en prend tous les jours, intérieurement,

CEP 15,

sans en ressentir de mauvais effets. Ηογεμλν , *de Praesc  
tanela Remediorum Domesticorum.*

2. *Cepa vulgaris , floribus et tunicis candidis s* **C.** B. P.  
71. M. H. 2. 383. *Oignon blanc d’Espagne.*

3. *Cepa oblongae* C. B. p, 71. Dod. p. 687. M. H. 2. 383.  
*Oignon de Strasbourg.*

4. *Cepa, radicis tunica Buxeâ.* K.

5. *Cepa Ascalonie a. Offic.Cepa Ascalonie a,* Matth, 1.556.  
Hist. Oxon. 2. 383. Tourn. Inst. 582. Elem. Bot.304.  
Boerh. Ind. A.2. 144. Rupp. Fl. Jen. 123. *Cepa,Asca~  
lorelca sive sisselis.* J. B. 2. 5 51. Chab. 200. *Cepa sterilis,*C, B. *FinJz.Cepa Ascalonica, sive Ascalonitides,* Park.  
Parad. 513. *Ascalonitides>* Germ. Emac. 170. *Echa-  
lottes\**

On fait un grand ufage de sil racine dans les cuisines, elle  
passe pour échauffante, dessiccative , incisive , apériti-  
ve & irritante ; elle excite l'appétit, & tue les vers dans  
les intestins.

6. *Schoenoprasseum -,* Offic. Germ. 139. Emac. 176. Park\*  
Theat. 870. *Porrum scctivum juncifolium,* C. B. P.  
72. *Porrum, juncifolium,* Offic. Comme!. Plant. usiuaI.  
65. *Porrum scctivum et schoenoprasseum quorumdam,*J. B. 2. 553. Raii Hist. 2. 1117. Chab. 200. *Cepa  
fictilis,* Rupp. Flor. Jen. 123. *Cepascctilissiluncifolia  
perennis*, Hist. Oxon. 2. 383. Tourn. Inst. 382. Elem,  
Bot. 304. Boerh. Ind. A. 2. 144. *Civette, oupetite ci-  
boule.*

Elle a les mêmes propriétés que *Voignon.*

7. *Cepasisseels Matthioli,* Lugd, Bat. 1539. C. B. P. 72.  
*ciboule.*

8. *Cepas.ylvestris tenuifolia, proliféra et florifera.* Voyez  
*Allium fylvestre.*

*p. Cepa-, Lusitanie asoliis capillaceis, minima i flore purpu-  
rascente,* T. 385.

10. *Cepa, Alpina,palustris, tenuifolia,* **T.585.BOERHAA-**ve , *Index aller Plant,*

CEPÆA, *Petit orpin.* Voyez *Sedum.*

CEPASTRUM. Dale comprend fous ce titre *Falliu^t  
fylvestre*, l’ail sauvage. Voyez *Allium.* Le *cepa Ascalo-  
nica,* l’échalotte, & le*schoenoprasseum*,la ciboule. Voy.  
*Cepa.* Ces plantes, dit-il, *se* rapportent au *cepa,* en ce  
qu’elles ont une odeur sorte , & la feuille tubuleufe ;  
mais elles en different en ce que leur racines fontpro-  
lifiques, & en ce que leurs tiges ne sarment point un  
ventre comme celle du *cepa.*

CEPHALÆA, κεφαλαία, forte de mal de tête. Voyez  
*Cephalalgia.*

CEPHALALGIA , κεφαλαλγια , de κεφαλὴ, *tète* , & de  
ἄλγος, douleur, mal; *mal de tète. Cephalalgie.*

Le CEPHALÆA , κεφαλαίη, & la *cephalalgie* sont des affec-  
tions de la tête qui ne different que par le degré. *Le ce-  
phalaea* n’est autre chaste qu’une *cephalalgie* opiniâtre &  
invétérée, stelon Arétée, qui dit, *LibA. cap.* 2. *de Cau-  
sis et Signis Chronicorum morborum,* « qu’une douleur  
a de tête silbite, produite par quelque catsse pasta-ge-  
« re, προσκαίρῳ , s’appelle *cephalalgie,* quand bien  
« même elle dureroit plusieurs jours; mais qu’on l’ap-  
« pelle *cephalaea* , si elle s’invétere , si *ses* retours siont  
« opiniâtres & fréquens, & si elle devient de jours en  
« jours plus violente & plus difficile à guérir. »

On lit aussi dans l’Auteur des Définitions de Medecine ,  
« que le *cephalaea* est une affection de la tête, dans la-  
« quelle une douleur insupportable Ee fait fentir en  
« certains tems, a des retours périodiques , & est ac-  
a compagnée de tintemens d’oreille, d’inflammation  
a? aux yeux, de distension des veines du front, & de  
« rougeur du vifage. »

= 53 CEP

Comme les dissectlons de personnes mortes de différens  
maux de tête, Eont rapportées dans les Auteurs en trop  
grand nombre pour pouVoir être toutes insérées ici ,  
nous choisirons & nous abrégerons les observations les  
plus curieuses & les. plus importantes que le célebre  
Bonnet a recueilli sur la *céphalalgie’,* nous aurons foin  
en même tems de n’omettre aucune circonstance im-  
. portante, & de nsoublier aucun phénomene pour peu  
qu’il siait propre à former le jugement du Medecin &  
du Chirurgien, ou à les diriger dans la pratique.

OBSERVAT1ON PREMIERE.

Un Marchand âgé de quarante ans , d’un tempérament  
mélancolique & embarqué dans de grandes affaires ,  
fut attaqué dans le tems de la canlcule, d’un mal de tê-  
te si Violent, qu’il le réduisit en fort peu de tems à  
garder le lit.

On m’appella; je le fis faigner au bras, & enfuiteappli-  
quer les fangseies aux Vaisseaux des narines, du front,  
des tempes, &à ceux qui font derriere les oreilles; je  
lui fis aussi ventosser & scarifier le dos; malgré ces  
précautions il mourut le quatrieme jour, sans qu’il pa-  
rût aucun Eymptome notlVeau. Si jlaVois eu un Chirur-  
gien qui eût été en état de faire l'artériotomie, j’aurois  
ordonné cette opération.

Je trouvai à PouVerture du crane les Vaisseaux des menin-  
ges & le cerVeau tant foit peu liVides, mais si gonflés de  
fang, que le crane paroissoit à peine capable de le con-  
tenir. Il y aVoit un petit absitès à peu près de la grosseur  
d’une noix, plein de sérosités, mou & cédant facilement  
au toucher : cet abfcès étoit situé à la partie antérieure  
du cerVeau, proche de l’os frontal.

OBSERVATION II.

Une femme de qualité qui aVoit été fujette pendant plu-  
sieurs années à des maladies spafmodiques , commença  
enfin àfe plaindre d’un sentiment depésimteur & d’un  
mal violent à la tête. Peu de tems apres s’étant reVeil-  
lée brusquement d’un profond fommeil, fur le com-  
mencement de la nuit, elle eut un accès convulsif qui  
dégénéra promptement en une apoplexie mortelle.

Je trouvai à l’ouverture du crane les Vaisseaux des menin-  
ges & du cerVeau, distendus & gonflés de fang, au lieu  
qu’à peine en parut-il dans la dissection que je fis des  
autres parties de fon corps. Après aVoir écarté la dure-  
mere, j’apperçus à traVers la pie-mere qui est foible &  
tranfparente, une eau limpide qui flottoit,pour ainsi di-  
re, fur toute la fubstance du cerVeau, & qui en rem-  
plissoit les plis & les sinus. Le plexus choroïde aVoit  
été si long-tems couVert de cette eau qu’il en aVoit  
perdu *sa* couleur, qu’il étoit corrompu, & qu’on eût  
dit qu’il étoit cuit. WtuLIs, *Paeloolygia Cerebris, cap.*

O B S E R V A T I O N III.

Un homme mourut après aVoir été tourmenté pendant  
deux ans d’tm mal de tête Violent.

Je trouVai à PouVerture du crane la dure-mere criblée de  
trous en différens endroits, furtout à la fontanelle,  
fous la future sagittale dans l’endroit où elle se joint à  
la coronale ; il couloit de ces trous un sang noir & pres-  
que coagulé dont les Vaisseaux distribués silr la surface  
extérieure de la dure-mere,ainsi que ceux qui traVersient  
lapie-mere, étoient distendus. La siubstance du cerVe-  
let étoit deVenue tout-à-fait flafque , & beaucoup plus  
molle que celle du cerVeau. P. Paw , *Observat. Ana-  
tem.* 8.

OBSERVATION IV.

Une femme appella des Medecins pour la traiter d’un  
écoulement de fleurs blanches. Il y aVoit quelques jours  
qu’elle étoit entre leurs mains, lorsqu’elle fut attaquée  
d’une douleur de côté Violente, accompagnée de fieVre.

CEP 254

Ces Medecins conclurrent unanimement que c’étoit  
une pleurésie & une péripneumonie , & lui ordonne-  
rent des remedes en conséquence de ce jugement. Le  
célebre Duret qui étoit du nombre de ces Medecins ,  
prédit que, s’il furVenoit un mal de tête , la malade  
étoit morte, parce que la matiere qui faifoit la gérip-  
neumonie, feroit portée au cerVeau. Le jour fuiVantle  
mal de tête fe fit fentir, & la malade mourut quelques  
heures après.

On ouvrit le corps, pour faVoir si la prédiction aVoit été  
juste, & s’il yaVoiteu tranfport d’humeurs de la pleu-  
re à la tête. A peine le cerVeau fut-il découVert, qu’on  
en Vit toute les parties, ainsi que la pie-mere , pleines  
de pus. AMBROISE PaRE’ , *Lib. XfCIV. cap.* 68.

OBSERVATION V.

Un homme après avoir été tourmenté pendant long-tems  
par le mal de tête & l’infomnie , fut enfin attaqué d’un  
délire léger, & mourut en convulsions.

On lui ouvrit le crane , & on y trouva un abfcès plein  
d’un pus fétide & corrompu. SEBasTIEN Nasws ,  
*Methodo Medendi, Part. II. Quaesi.* 16.

OBSERVATION VI.

Willis dit dans fon Anatomie du cerveau, *chap.* 9. qu’il  
a eu des occasions fréquentes d’ouvrir des perfonnes  
qui pendant leur vie avoient été sujettes à des maux de  
tête; & qu’il a trouvé dans ces sujets la pie-mere col-  
lée à la dure-mere, de la largeur de deux doigts, &  
d’une longueur considérable aux enVÎrons du sinus lon-  
gitudinal où étoit le siége du mal : d’où il se formoit  
une tumeur rude& inégale, en conséquence de laquel-  
le les orifices des vaisseaux étoient entierement obse  
trués, ensorte que quelle que fût l’efl'ervefcence du  
fang, il ne pouvoir fe faire un passage dans les sinus ad-  
jacens.

OBSERVATION VII.

Un malade avoit été tourmenté pendant dix ans d’un maI  
de tête, & chaque année il aVoit consommé trois livres  
de philonium pour calmer ce mal qui provenait d’un  
abfcès vénérien, d’exostoEe & de carie au crane : on lui  
fit l’opération du trépan ; *sa* tête fe trouva pleine de  
phlegme & sim crane corrompu : c’est pourquoi il mou-  
rut peu de tems après avoir été trépané. ,

Nous trouvons dans les *Praelectiones Practicae,* de Hercu-  
les Saxonia, une observation fort analogue à celle-ci.

Une femme qui avoit la teigne, en guérit enfin par l’usa-  
ge qu’elle fit de certaines lotions : mais à peine fa tei-  
gne fut-elle passée qu’il lui furvint un mal de tête ac-  
compagné d’une fievre continue. Elle m’appella , &  
après m’être informé de ce qu’elle avoit fait, je lui té-  
moignai combien j’étois peu furpris de ce qui lui étoit  
arrÎVé. Ni la dérivation, ni la révulsion, ni l’évacua-  
tion n’ayant pu dissiper ces fymptomes, elle mourut  
au bout de trente jours.

Je lui trouVai à PouVerture du crane la moitié entiere du  
cerVeau du côté droit, tout-à-fait corrompue, & pleine  
d’une fanie jaunâtre qui ressembloit à de l’urine.

OBSERVATION VIII.

Une personne fut blessée à la tête d’un coup de pié de  
cheVal, la blessure aVoit à peine pénétré jusqu’au cra-  
ne, cependant elle commença dès ce moment à fe  
plaindre d’un mal Violent à la tête & au cou.

Nous lui trouVâmes à PouVerture du Crane la moitié du  
cerVeau corrompue , & les Ventrleules du milieu & des  
côtés pleins d’une grande quantité d’eau & de pus ,  
teints d’une couleur rougeâtre. Cependant la dure-  
mere étoit entiere & ne paroissoit point affectée.

255 ;ῦ CEP

OBSERVATION IX.

Un avare ayant gardé pendant long-tems la vérole & les  
différens symptomes qui l’accompagnent, fut enfin at-  
taqué d’un mal de tête des plus violens & des plus  
cruels : malgré tous les moyens employés pour le cal-  
mer, il fubsistoit au point que le malade ne pouvant  
le fupporter avoit attenté plusieurs fois à fa vie , sur-  
tout pendant la nuit, car il redoubloit alors. Ce mal  
épuifa bien-tôt fes facultés animales & vitales, & la  
mort ne tarda pas à fuivre cet épuifement.

Après avoir ouvert le crane & levé la durc-mere & la  
pie-mere , on ne trouva dans toute fa cavité au lieu  
de cerveau, qu’une certaine substance muqueuse &  
qu’un phlegme cru qui en remplissoient à peine la  
quatrieme partie.

OBSERVATION X.

Il y avoit vingt-cinq ans qu’une femme étoit tourmentée  
d’un mal de tête si violent, que quand elle commen-  
çoit à mâcher fes alimens ou qu’elle s’exposioit à l’in-  
clémence de l'air, il s’augmentoit si considérablement,  
furtout du côté droit, que les larmes lui coulaient des  
yeux en abondance , & qu’elle troubloit par *ses* cris ,  
non-seulement sa famille , mais encore tout sim voisi-  
nage. Elle implora vainement les secours de la Mc-  
decine; sim mal résista aux remedes , & la mort feule  
le termina.

Nous trouvâmes à l'ouverture du crane, premierement  
Bous la pie-mere, une grande quantité d’eau limpide :  
secondement, les ventricules du cerveau remplis d’u-  
ne pareille liqueur. Troisiemement , dans la glande  
pinéale plusieurs petites concrétions de fable , dures,  
& dont quelques-unes étoient assez grosses pour méri-  
ter le nom de pierres. Quatriemement, les arteres ca-  
rotides tellement endurcies qu’elles paroissoient avoir  
pris extérieurement un tissu pierreux : nous trouvâ-  
mes en les ouvrant qu’elles étoient enduites d’une siubf-  
tance caileusie & pierreuse : cependant cette croûte  
étoit percée & laissent une eEpece de passage pour le  
fang. REGNER. DE GsiAAF , *MiscelL Curtos. An.* I67O.

OBSERVATION XI.

Un jeune homme fut tourmenté pendant long-tems d’un  
mal de tête si opiniâtre qu’on ne put jamais le dissiper,  
quelque remede qu’on employât. Après fa mort on  
examina sim crane, où l'on ne trouva pas le moindre  
vestige de suture, tout paroissoit être d’une seule piece  
& sans aucune solution de continuité. On en conclut  
que n’y ayant eu aucun passage pour l'léVaporation des  
particules qui s’élevent du cerveau en ceux où ces  
Futures ne font point effacées, leur séjour ou leurdé-  
tention avoit été la cause de la maladie. COLOMB.  
*Anat. Lib. I. cap. 5.*

OBSERVATION XII.

Une femme de distinction après avoir fouffert long-tems  
d’un mal de tête vif qui fe saifoit fentir dans la partie  
affectée, comme des piquures d’aiguille ou de dard, &  
qui étoit tantôt plus & tantôt moins violent, y si.lccom-  
ba enfin & mourut.

On trouva à l'ouverture de sim crane, Eous la dure-mere,  
proche le pressoir d’Hérophile, une certaine matiere  
pierreuse, dure, assez semblable à la pointe d’un petit  
rocher, inégale, rude, anguleuse, parsemée dediflé-  
rentes figures, comme de griffes de chat, de coquilla-  
ges & autres représentations ψ cette matiere adhéroit  
fortement à la dure-mere ; quelques petites veines  
étoient distribuées dans fes inégalités, & l'humec-  
toient. Il y avoit encore Eur la pie-mere une certai-  
ne humeur muqueuse. C a ττ 1er υ s, *Observ. Me-  
dic.* 15.

CEP 2 56

Le *Cephalaea* a ordinairement pour cause le refroidisse-  
ment , ou le froid , quelquefois au contraire la chaleur  
des rayons du foleil, ou une longue insomnie : les fem-  
mes y font plus sujettes que les hommes, parce qu’elles  
prennent plus de soin de leur chevelure. Ceux qui font  
attaqués de cette maladie sentent un mal violent qui  
occupe toute la tête, ou qui n’en n’occupe que la moi-  
tié. Alors on l'appelle *hemicrania :* s’il ne *se* fait fentir  
qu’aux tempes, on lui donne le nom de *Crotaphos*, tiré  
du mot grec , κρόταφος , tempe ; la douleur s’étend aussi  
jtssqu’au fond des yeux, à la partie postérieure de la tête,  
au cou, & même à l’épine du dos, enforte que, quand  
le malade veut s’affeoir, il est attaqué de vertige, d’obse  
curcissement de la vue , de mal de cœur , & de vomisse-  
mcnt bilieux. Lorfque ce mal est violent, les yeux de-  
vicnnent rouges , & prominens, les paupieres *se ser-  
ment,* la lumiere devient Insupportable, les larmes  
coulent, on estdégouté de tout aliment , la vuessobf-  
curcit, les oreilles tintent ; on a Fouie dure , on est  
tourmenté d’insiamnies longues & fréquentes, on a mal  
aux dents , & l'on rend par le nez, au commencement  
du paroxysine, quelques gouttes de fang qui ne sossa-  
gent point.

Dans ce cas, si le mal affecte la tête entiere , on fera cou-  
cher le malade fur le dos, s’il n’assecte que la moitié de  
la tête, on le fera coucherEur le côté affecté ; carlacha-  
leur douce du lit, &la compression légere faite parle  
poids de la tête, appaife en quelque façon le mal. S’il  
augmente , le vifage changera en pis , le pouls fera plus  
bas, & tous les sens feront affoiblis.

Il y a des perEonnes en qui cette maladie est aiguë & ac-  
compagnée de fievre. Les Chefs de notre Secte lui ont  
donné dans ce cas le nom de *cephalalgie* ; mais dans tous  
les autres nous la mettons au nombre des maladies  
chroniques ; elle est fans fievre, elle a des retours pério-  
diques, & elle n’affecte que la tête du malade, les An-  
ciens lui ont donné le nom de *cephalaea.*

Il y en a qui placent le siége de cette maladie dans les mem-  
branes du cerveau , d’autres dans lepéricrane : quel-  
ques-unsprétendent que la peau de la tête , ou les muse  
des des temples & des joues appelles *siagones,* font les  
parties principalement affectées ; quand nous confiul-  
, tons l'étendue de la douleur , pour en déterminer le  
lieu , nous le fixons quelquefois dans quelques-unes de  
ces parties, quelquefois dans toutes , selon l’énergie  
des causi?s qui amenent le retour régulier de la maladie.  
Selon que la rémission est plus ou moins parfaite , le re-  
tour est plus ou moins prompt, il faut raifonner de me-  
me du levain de la maladie. Il ne faut pas avoir moins  
d’égard au paroxysine, & aux accrOssemens qui sont  
quelquefois continus & quelquefois périodiques , leur  
retour fe fait attendre un jour ou deux, ou ils font du  
nombre de ceux que nous appellens typiques , périodi-  
ques& hemitrites , fiston l'intervalle qu’ils laissent en-  
tr’eux. CÆLIUs AüRELIANUs , *Morb. Chronie. Lib, I.  
cap.* 1.

Le maldetêteefi u.nesenfation très-douloureufe dans les  
membranes nerveufes de la tête ; elle provient de dif-  
férentes caufes, & elle est fouvent accompagnée de  
fymptomes fachcux qui varient felon sa violence , &  
S011 siége.

Cette sensation affecte différentes parties de la tête,-ce  
dont on ne peut rendre d’autre raison , sinon que le  
crane est tapiffé,tant intérieurement qu’extérieurement  
de membranes nerveusies fort distinguées les unes des  
autres. On trouve à la furface extérieure du crane, une  
membrane deliée,mais affez forte & extremement sensu  
ble,qui l’enveloppe immédiatement, & qui reçoit dans  
fesparties antérieures,intermédiaires, & postérieures,  
plusieurs petites branches de l.lartere carotide externe,&  
plusieurs petites ramifications de nerfs qui partent des  
vertcbresdu cou,& de la feptieme paire du cerveau. Le  
péricrane adhere aux mufcles contigus du crane,& com-  
mimique avec la lame extérieure de la dure-mere. C’est  
dans cette membrane , c’est dans le péricrane que nous  
plaçons le plus ordinairement le siége du mal de tête ,

& rien

257 CEP

& rien n’est plus propre à démontrer que nous ne nous  
trcmponspoint, que l’effet salutaire des remedes appli-  
qués à l’extérieur , des scarifications , des sétons, des  
cauteres, & des vésicatoires. Lorfque nous regardons le  
péricrane, comme le siége principal du mal de tête,  
nous ne prétendons pas donner l’exclusion aux tégu-  
mens communs , ou à la peau, dont la furface interne  
est contiguë au péricrane dont elle peut être séparée, &  
dans laquelle un grand nombre de vaiffeaux simguins  
siont distribués. C’est dans cette partie que réside prin-  
cipalement cette douleur, lourde, pestante , & accom-  
pagnée d’un sentiment de pression ; au lieu que celle qui  
est plus vive & plus aigue réside dans le péricrane.

La membrane intérieure qui enveloppe le cerveau, & que  
nous appellens la dure-mere , peut être aussi le siége de  
1a maladie. Cette membrane est formée de fibres très-  
tendineuses & très-nerveufes;elle est composée de deux  
lames ; elle reçoit des ramifications de la cinquieme  
& de la fieptieme paire des nerfs , & trois peti-  
tes arteres. Lapremiere part de la carotide interne &  
fe distribue dans la partie antérieure de la dure-mere ;  
la feconde part de la carotide externe, entre dans le cra-  
nepar un trou qui lui est propre, & s’avance jusqu’au  
milieu de la dure-mere. La troisieme part de la bran-  
che externe del’artere vertébrale interne, entre dans  
le crane par le trou de la veine jugulaire interne , & *se*distribue dans la partie postérieure de la dure-mere. La  
douleur de tête a sim siége moins fréquemment dans cet  
endroit ; mais lorfque cela arrive , elle est beaucoup  
plus dangereufe ; car si le fang reste long-tems en sta-  
gnation dans les vaisseaux de cette membrane , ou s’il  
cnaltere la force motrice par *sa* quantité , ou par fon  
acrimonie ; il s’enfuit ordinairement les maux de tête  
les plus violens, comme la phrénesie & les conVulsions  
dans les maladies aiguës, sur-tout s’il y a pussation ; &  
les paralysies, les hémiplégies, & les affections léthar-  
giques dans les maladies Chroniques.

Une me paroît point que les autres membranes foibles ,  
qui enVeloppent immédiatement le cerveau , comme la  
pie-mere, & l'aracnoïde qui sembleêtre plutôt la lame  
extérieure de la pie-mere, & qui forme un interstice  
cellulaire, à travers lequel les vaisseaux pénetrent, puise  
Eent être le siége de la douleur , ou de quelque sensa-  
tion fâcheuse , parce qu’elles n’ont point de fibres ten-  
dues & élastiques; & qu’elles ne fiont parfiemées d’au-  
cune ramification de nerfs qui foit remarquable : enfin  
cette membrane d’une finesse & d’une sensibilité exqui-  
ses , qui naît de la tunique pituitaire, & qui couvre les  
sinus de l'os frontal, est fréquemment le siége de la  
douleur la plus forte & la plus aiguë.

Les maux de têtes different les uns des autres , felon les  
parties où ils ont leur siége, & felon leur degré de *vé-*hémence& leur durée ; c’est pourquoi les Auteurs ont  
jugé à propos de leur donner des noms différens. Si le  
anal est léger , & n’occupe qu’une partie de la tête , on  
l’appelle *cephalalgie ,* s’il est violent & opiniâtre, &  
qu’il affecte toute la tête ;on l'appelle *cephalaea.* Galien  
a donné une très-belle description de cette dernierc  
maladie. « Le *cephalaea,* dit cet Auteur , est un mal  
« constant qui occupe toute la tête, qu’on a de la peine  
« à guérir; & que les plus petits accidens font aug-  
« mcnter au point que le malade ne peut supporter au-  
« cun bruit, les voix sortes , l'éclat de la lumiere , &  
« le mouVement; mais la crainte de l’un & de l'autre le  
« contraint de s’enfermer dans quelque chambre obi-  
« cure & retirée. Entre ces Malades les uns s’imagi-  
« nent qu’on leur frappe la tête aVeC un maillet, les  
«autres qu’ils ont la tête fendue & ouVerte; il y en a,  
«peu à la Vérité, en qui la douleur s’étend jufqu’au  
« fond des yeux ; enforte qu’il n’y a pas lieu de douter  
« que toute la membrane qui en Veloppe la tête , ne foit  
« Violemment affectée dans cette maladie ».

(1 arrive quelquefois que le mal n’affecte qu’un des côtés  
de la tête, & que l’autre est , pendant ce tems, fans  
douleur & fain ; les Grecs appellent *hemicrania* cette  
pspece de mal de tête. D’autres sois la douleur est

*Tome III.*

CEP 258

fixe au fommet de la tête,& contenue dans uninter-  
Valle qui excede à peine en diametre une grofeillc ;  
c’est-à-dire, qu’elle n’a pas plus de surface que notre de-  
mi-Louis. Cette espece de maladie attaque fréquem-  
ment les femmes, fur-tout celles qui font hystériques ;  
& on l’appelle *clavus ,* le clou. Une douleur très-ai-  
guë fe fait encore fentir au-devant de la tête, & aux  
parties circonVoisines des fourcils. Quelquefois elle  
ocCupele fommet, auxenVÎrons de la sciture sagittale,  
& d'autres fois elle affecte les tempes. La douleur de  
tête, comme on Voit, n’est pas toujours une & la mê-  
me; tantôt elle est ou aiguë, ou poignante , & tantôt  
lancinante; l’une fefait fentir comme une contusion ,  
l'autre comme un poids, & comme une pression; il y  
en a qui naissent de constriction, d’autres font inflam-  
matoires, & exccssiVement chaudes , il y en a au con-  
traire qui font accompagnées d’une fcnfation de froid,  
telles sont celles qui saisissent particulierement les fem-  
mes au fommet de la tête, & dans lefquelles elles se  
plaignent, comme si on leur avoit appliqué dans cec  
endroit un morceau de glace.

En général, c’est de l'interruption & de l'embarras du  
mouvement progressif & circulaire du fang dans les  
vaisseaux sanguins distribués dans les tégumcns delà  
tête , dans le péricrane & dans la dure-mere, qu’il faut  
déduire la caufe de tous les maux de tête. Aucun *Me-  
decin* ne s’est jamais expliqué stur cette matiere d’une  
maniere plus exacte, & plus mécanique qtlHippocra-  
te l’a fait dans la treiziéme Section de son Livre *de  
Flatibus :* Voici la maniere admirable dont il s’expri-  
me. « Puifque le mouvement du fang *se* fait dans la tê-  
« te , dit cet Auteur, par des passages très-étroits; s’il  
« arrive qu’il foit en trop grande quantité ; il s’y trouve-  
a ra resserré & ce resserrement causera de la douleur.  
« Comme le sang est naturellement chaud, lorsqu’il est  
« emporté avec quelque force ; on conçoit facilement  
« qu’il doit trouver de la difficulté à passer par ces ca-  
« naux étroits, ou s’il vient à rencontrer des obstacles,  
« & des obstructions , il y aura pulsation aux enVÎrons  
« des tempes ; c’est ainsi qu’il faut expliquer ce der-  
« nier phénomcnc». On feroit tenté de conclurre de ce  
passage que le mouvement progressif du fang des arte-  
res dans les veines n’étoit pas entierement inconnu à  
Hippocrate; il donne le nom d’obstruction aux obsta-  
cles qui gênent fon retour ; or les obstructions ne pro-  
viennent d’aucune autre caisse que d’un défaut d’impul-  
sion dans les vaisseaux qui rapportent. C’est en confé-  
quence de ce défaut que le mouvement du sang devient  
de plus en plus foible & languissant. Quoiqu’il en foit,  
cette doctrine est confirmée par les dissections qu’on a  
faites de ceux qui font morts de maux de tête opiniâtres  
& violens ; on trouve , selon Bonet, Wcpfer, Pechlin  
& d’autres dans ces sujets les sinus du cerveau, & les  
veines jugulaires externes & internes pleins d’un fang  
épais & muqueux , & quelquefois de faufl'es concré-  
tions polypeuses ; *ce* qu’il m’est arrivé à moi-même,  
ditHofl'rnan , d’obferverdans ceux qui font morts d’é-  
pilepsie. Car s’il Ee porte à la tête une plus grande quan-  
tité de sang que les veines ne Eont capables d’en rapper-  
ter avec le même dégré de vitesse, les vaisseaux artériels,  
surtout les plus petits d’entre eux& les capillaires *se-  
ront* violemment distendus par la congestion du sang ;  
le même ester sera sensiblement produit fur les mem-  
branes du cerveau ; & il s’ensuivra de la douleur & une  
senfation facheufe.

On remarque de plus que les maux de tête varient selon  
l'état & la constitution du sang, selon qu’il peche par  
trop d’abondance, ou par *sa* qualité épaisse & gluti-  
neuse, ou en ce qu’il est imprégné de sérosité extre-  
mement acre: car quand il est porté avec trop d’imj é-  
tuosité & en trop grande quantité dans les membra-  
nes, ce qui arrice surtout aux pléthoriques, aux jeunes  
gens, & à tous ceux en qui des éVacuations habituelles  
de Eang parle nez Eont supprimées; il produit ordinai-  
rement une douleur qui occupe toute la tête , & cette  
partie devient alors chaude, rouge & gonflée; les vaise

S59 C E P

feaux s’enflent, leur pulsation est forte , furtout aux  
environs des tempes & du cou ; les narines stont seiches  
& brûlées, la gorge est enflammée d’une chaleur vio-  
lente , & le malade souffre une grande soif. Les An-  
ciens dssoient que cette maladie prpvenoit d’une in-  
tempérie chaude.

Lossque le fang amassé dans les vaisseaux de la tête abon-  
de en sérosité inactive, en conséquence d’une obstruc-  
tion, ou de la suppression d’un coryza, d’un catarrhe,  
ou d’un écoulement par le nez, il s’ensuit une douleur  
Eourde & pesante, accompagnée d’un sentiment de  
pression qui occupe particulierement le devant de la  
tête. Il arrive dans ces cas que le sentiment de pefan-  
teur est quelquefois si considérable que le malade a à  
peine la force de fupporter fa tête. Un accident assez  
fréquent, c’est qu’il si? forme des tumeurs dans les té-  
gumens, surtout au sommet. Le doigt laisse Eon im-  
pression silr ces tumeurs, le pouls du malade est lan-  
guissant, & sa couleur est livide. On a fait il y a long-  
tems des observations fur cette maladie. On lit au fe-  
condchapitre du quatricme Livre de Cesse, le passage  
suivant. « Outre les maux de tête dont nous venons  
« de parler, il y en a un d’une espece singuliere qui  
« dure très-long-tcms, dans lequel il *se* forme des tu-  
- « meurs à la peau; & ces tumeurs cedent à la pression

« du doigt. » Les Anciens assuroient que cette mala-  
die provenoit d’une intempérie froide.

-Le mal de tête le plus dangereux & le plus opiniâtre est  
celui qui attaque ceux en qui le virus vénérien a jetté  
de profondes racines,lorsqu’une matiere acre, séreuse  
& caustique est fortement engagée dans le péricrane :  
cette matiere carie quelquefois le crane même, & lori-  
qu’on vient à bout de guérir cette maladie, ce n’est pas  
stans peine, & fans avoir employé bien des remedes.  
Cette efpece de mal de tête est ordinairement analo-  
gue à celui qui a pour caufe une matiere faline & cause  
tique rentrée dans le corps, d’où elle fait enfuite des  
efforts pour passer à sil surface ; ce que j’ai eu occasion  
d’obferver plusieurs fois, dans le long exercice que  
j’ai fait de la Medecine, dans les maladies gouteufes ,  
dans les goutes, dans les gratelles, dans les érésipeles  
à la tête, & dans le *gutta rosucea.* Lorsque la matiere  
morbifique n’a point encore été repoussée par la nature  
à la furface du corps , ou ce qui est beaucoup plus fâ-  
chcux, lorEque cette matiere est rentrée, comme il ar-  
rive quelquefois dans la petite vérole & la rougeole,  
alors les enfans font attaqués d’un mal de tête violent,  
accompagné de la fievre, du délire & de l’épilepsie. S’il  
arrive dans ce cas que la douleur provienne d’une très-  
petite quantité de matiere caustique, il faudra attri-  
buer les fymptomes à une constriction des membranes  
contre nature , plutôt qu’à la distension ; car la disten-  
sion n’a pour causie ordinaire que Pabondance excesc  
sive du siang & de la sérosité. Le mal de tête produit  
par la caisse précédente est si fixe, si durable , si violent,  
si insupportable & si aigu, qu’il trouble les facultés ani-  
males & rationnelles, prive le malade du sommeil, em-  
pêche la digestion, donne des nausées, engendre le  
dégout, & entraîne à *sa* stlite les affections les plus ter-  
ribles de la tête & des nerfs, comme le vertige , l’obsc  
curcissement de la vue, les cataractes, l’aveuglement,  
le tintement d’oreilles, les convulsions & les épilep-  
sies; la sympathie qu’il y a entre toutes les parties ner-  
veufes fait que tous ces fymptomes font encore accom-  
pagnés du vomissement , de la constipation, & de la  
froideur des extrémités du corps. Dans cet état, un  
malade a Pair d’un moribond. Toutes ces choses n’a-  
voient point échappé aux Anciens, & nous trouvons  
dans le second Chapitre du quatrieme Livre de Cesse  
le passage silivant : « Le tremblement violent, l'état  
« paralytique des nerfs, l’obscurcissement de la vue,  
« l’aliénation de l’esprit, le vomissement, la perte de  
« la parole, la froideur du corps, & les défaillances,  
« sont les fymptomes du *Cephalaea. »*

En traitant de la caisse & de l’origine du mal de tête,  
nous ne manquerons pas d’obseryer que cette maladie

CEP 260

peut provenir d’une imbécilité naturelle des parties  
nerveuses de la tête, que les enfans héritent de leurs  
parens ; car plus une partie est foible ; ou plus elle est  
éloignée dti ton & de l'élastlcité qui lui conviennent,  
plus elle a de facilité pour receVoir & pour retenir les hu-  
meurs étrangeres ; de-là naît la stagnation des fluides &  
l’affection des parties nerveufes. J’ai plusieurs cxem-  
ples de maux de tête héréditaires, transmis dcs parens  
aux enfans. J’ai νυ plusieurs fois aussi des personnes à qui  
de longs chagrins, le commerce intempéré dcs fem-  
mes, des excès de travail, la violente application, les  
faignées trop fréquentes, & des hémorrhagies considé-  
tables avoient tellement afloibli la tête, qu ils aVoicnt  
cette partie non - feulement tourmentée de douleurs  
vÎOlentes, mais encore affligée d’autres maladies ter-  
ribles.

Nous nlexclurrons point le froid1 du nombre des cau-  
fes génératrices du mal de tête : comme il est nui-  
sible à toutes les parties nerveufes, & qu’il ‘inter-  
rompt la transpiration par les pores de la peau; il af-  
fecte dune maniere particulicre la tête, lorsqu’on ne  
prend pas les foins nécessaires pour l'en garantir pen-  
dant la nuit; ou lorsipilaprès s’étre échauffé à parler  
long-tems , aVoir pris quelqu’exercice violent, avoir  
été exposé au soleil, s’être abandonné à quelque pase  
sion, ou avoir bu avec excès des liqueurs spiritueuses  
& qui enivrent, on passe subitement dans un air froid  
& humide , furtout pendant la nuit.

Il faut obferver aussi que la *céphalalgie* n’est quelquefois  
qu’un fymptome concomitant d’une maladie ; ainsi  
elle accompagne fréquemment les fievres intermitten-  
tes & continues, & plus particulierement encore les  
fievres quartes. Rien n’est plus commun dans la pra-  
tique de la Medecine que d’être aj pellé auprès de jeu-  
nes perfonnes affligées d’un mal de tête violent, lorse  
qu’elles sont silr le point d’avoir leurs reglcs, ou lorse  
qu’elles les ont trop abondantes; car alors lesconstric-  
tions spasinodiquesdu bas-ventre transmettent leur in-  
fluence jusqu’à la tête. Ceux en qui la digestion sefait  
mal.ou qui font tourmentés de ce que nous appellons af-  
fection hypocondriaque, font sortiujcts aux maux de tê-  
te; car lorsque lespremieres voies fiant surchargées d’hu-  
meurs peccantes , & lorEque les sipasines & les flatu-  
lences qu’elles produisent, envoyent à la tête une trop  
grande quantité de fluides, la congestion contre na-  
ture qui s’en fait, caisse la distension des vaisseaux dont  
les tuniques nervetsses étant offensés par ce moyen, il  
s’ensilit une sensation douloureuse. Il est constant que  
le mal de tête appelle *hemicrania,* provient d’un vice  
de l’estomac, en conséquence duquel la digestion se  
fait mal, il s’engendre des crudités, qui *se* mêlant avec  
le chyle, font portées du canal thorachique dans le  
cœur, & du cœur à la tête, où avant que d’être éva-  
cuées par les émonctoires convenables , elles excitent  
des douleurs périodiques dont on est ordinairement at-  
taqué lorstque la digestion est faite. Il arrive aussi que les  
humeurs indigestes contenues dans l’estomac agissent  
immédiatement fur les parties nerveufes de ce viscere.

H est d’observation que les enfans font encore forts sci-  
jets aux maux de tête, non - feulement parce que le  
régime qu’on obferve à cet âge n’est pas fort exact,  
& que l’estomac est prcfque continuellement chargé  
de metsfucrés, de fruits verds, de gâteaux faits avec  
le fromage, & d’alimens préparés avec du lait, mais  
parce que les vers, auxquels on est fort fujet dans la  
jeuneffe, donnent lieu à cette maladie; car il ne peut  
manquer de slengendrer, foit par l’une, foit par Pau-  
tre caufe, des humeurs corrompues, qui portées à la  
tête avec le chyle, ôtent aux membranes élastiques &  
motrices leur ton & leur force naturels.

Il faut favoir de plus que la *céphalalgie* n’est pas conti-  
nuelle; elle ne tourmente pas le malade fans relâche,,  
il y a quelques bons intervalles dans lefquels le mai  
est moins fort, ou cesse entierement : mais il revient à  
certaines heures, certains jours, mois ou années. Ces  
rémissions font des signes certains que la cause de la

CEP

1

maladie réside dans les parties les plus éloignées, com-  
medans FestOmac & dans les viseeres de l’abdomen ;  
car ees organes ne peuVcnt être affectés flans que la cir-  
culation soit gênée dans tout le Corps , mais particu-  
lierement à la tête ; il y aura done alors *céphalalgie.*Enfin, j’ai remarqué que ceux qui étoient, ou qui  
avoient été siljets à des évacuations hémOrrhoïdales,  
ou qui avoient quelque disposition aux maladies hy-  
pocondriaques , ne manquoient gueres d’être attaqués  
de *céphalalgie.*

La *céphalalgie* n’est pas toujours fans danger.: si le siége ’  
de cette maladie est dans lecrane, ou dans les mem-  
branes du cerveau, & si la douleur est violente, conti- i  
nue, accompagnée de fievre & d’insiomnie, il y a mut  
lieu de Craindre la phrénésie. Si les hypoCondriaques  
& ceux qui ont quelque disipoiition à la mélancolie,  
font attaqués d’un mal de tête, subitement, ou après  
s’être abandonnés à quelque passion violente, qu’ils  
en perdent & le repos & l'appétit, que la saCulté d’cn-  
tendre foit affciblie en eux, & qu’il *se* fasse dans les  
vaisseaux internes une pulsation fans qu’il y ait de fiè-  
vre , ils sont menacés de manie. Si un mal de tête Vio-  
lent & fubit est si-livi dtl tintement d’oreilles, de la  
difficulté de rrfarCher, de la foiblesse des genoux, &  
d’embarras dans les organes de la parole, il faut s’at-  
tendre à une apoplexie ou à une hémiplégie, dans la-  
quelle le côté opposé fera plus cruellement tourmenté  
ou de convulsions ou de douleurs, que le côté paraly-  
tique ; Celui-ei même n’aura plus de sensibilité. Nous  
ajOtiterons à cela que les fréquens maux de tête siont  
dans les jeunes gens des aVant-Coureurs de la goute,  
ou des maladies gouteusies.

*Indications curatives»*

Comme le mal de tête peut provenir de différentes casse  
*ses* , & que toute la Curation Consiste à les détruire, on  
doit s’appliquer avee soin à les distinguer: eela fait,  
voiei en général *ce* à quoi l'on travaillera principale-  
ment :

Prcmierement, si le sang & les humeurs font portés,à la  
tête avec impétuosité, & qu’ils s’y arrêtent, il faudra  
en tenter la dérivation vers des parties moins nobles ,  
& la difeussion par des remedes convenables.

Secondement ; si quelque matiere acre & caustique pro-  
duit des constrictions spafmodiques dans les membra-  
nes de la tête, on y remédiera en relàChant, & l'on ren-  
dra aux fluides la liberté de leur mouvement progressif,  
à travers les membranes des vaisseaux qui étoient atta-  
quées de spafme.

Troisiemcment ; si c’eft par quelque mauvaife qualité que  
les humeurs Càtssent la maladie , il faut les Corriger &  
les évaeuer par les émunctoires convenables.

Quatriemement ; enfin on préviendra les rectutes, en  
fortifiant toute la tête & tout le iysteme nerveux par les  
remedes qui cpnViennent, & spécialement par le régi-  
me & par des alimens bien Choisis.

Si la maladie ëstocCasionnée par une trop grande quantité  
de fang portée violemment à la tête par les fpasifies  
des parties inférieures , il n’y a point de remede capa-  
ble de foulager plus promptement que la saignée, qu’il  
faut faire le plus près que l'on pourra de la partie affec-  
tée, pour donner plus d’efficaCÎté à la dérivation : ainsi  
l’on saignera fous la langue, au front, aux veines ju-  
gulaires externes, ou l’on appliquera des fangfues der-  
riere les oreilles, observant toutefois d’ouvrir la veine  
du pié un jour ou deux avant que d’ouvrir celle de la  
tête. Si le malade étoit pléthorique ou trop plein de  
fang, axant que d’en venir à cette derniere opération ,  
il feroit peut-être fort à propos de vuider les intef-  
tins ; ce que l’on fera commodément, & au grand fou-  
lagement du malade , avec les elysteres ordinaires , ou  
les infusions de manne & de rhubarbe , *avec* un peu de  
fel apéritif, tel que la crême de tartre & le siel de  
Sedlttz.

CEP 262

Pour tempérer le mouvement violent & Pâgitatiôn tu-  
multueuse du sang en effervescence, il est à propos  
d’ordonner un diaphorétiquedotix,ou un mélange allé-  
rant préparé avec des eaux de fleurs de tilleul, de lis  
des Vallées, de sureau , de cerisies noires, ajoutant une  
quantité Convenable d’antimoine diaphorétique , de  
nitrepurifié, de Corne de Cerf Calcinée, de cinabre &  
de sirop de pavot blanc. On aura foin de faire appliquer  
à l’extérieur, fur la tête & fur le front , un épitheme  
altérant & difeussif par le moyen d’un linge plié en.  
double.

On préparera de la maniere fuivante l’épitheme qui con-  
vient en pareil cas.

Faites dissoudre dans cet esprit,

*de camphre, six grains,  
de nitre purtsié, deuxsemtpules i  
d’bielle de Rhodium, quinze grains.*

On ordonnera l'émulsion suivante avec beaueoup de  
fuccès.

Faites une émulsion, à laquelle vous ajouterez »

*de nitre, une demi-drdgme s  
de camphre, cinq grains s*

Faites dissoudre le nitre & le camphre dans de l’huile d’a-  
mandes douces.

Mêlez le tout enfemble.

Mais la maniere dont il est à propos de traiter un malade  
sera bien différente de celle-ci , si le mal de tête con-  
tinue pendant un tems considérable, s’il est accompa-  
gné de stupeur & d’un sentiment de peffanteur, & s’il  
est produit par quelque quantité de sérosité visqueusie  
& peccante en stagnation , sioit au-dedans, sioit au-de-  
hors des vaisseaux des membranes du cerveau. Les sai-  
gnées & les laxatifs doux ne font pas des remedes asse2  
puissans en ce cas ; il faut avoir recours à des moyens  
plus efficaces, & *se* propoferde dssoudre les humeuri  
épaisses & glutineuses; & de vuider en même-tems le  
intestins : deux effets que les pilules fuivantes foi# très-  
capables de produire.

Faites du tout une mafle; d’un fcrupule formez-en douz«  
pilules;

Faites-en prendre six le foir & six le matin,

263 CEP

Tandis que le maladeprendra ces pilules, il.s’abstiendra  
de tout aliment, excepté de bouillons foibles: il y re-  
viendra de trois jours en trois jours ; & lorfqtilon aura  
lieu de croire que la sérosité peccante a été suffiiam-  
ment éVacuée, on cessera l’usage de ces pilules pour  
prendre des remedes capables de fortifier les Vaisseaux,  
de les remettre dans leur ton , & qui foient en même-  
tems diurétiques.

Je me fuis serVÎ plusieurs fois, dit Hoffman, aVec beau-  
coup de fuccèe de la Composition fuiVante, & j’ai  
trouvé qu’elle produisioit les effets que j’en attendois.

Mêlez le tout ensiemble.

On peut substituer à l’efjorit béfoardique de Bussius , Pesa  
prit de tartre en égale quantité.

On sera prendre au malade une dofe de cette composition  
deux ou trois fois par jour pendant une femaine, ou  
plus long-tems, si l'état du malade l'exige ; car j’ai ob-  
ferVé, que tout ce qul. tendoit à fortifier les fibres lan-  
guissantes, à les remettre à leur ton naturel, à leur  
rendre la force élastique , & à procurer en même-tems  
une éVacuation d’urine, est très-efficace dans l’espece  
de *céphalalgie ,* qui a pour caufe PextraVafaiion de la  
férosité entre le crane & fes tégumens, ou même fur le  
cerVeau.

Outre ces remedes , Cesse recommande encore le traVail  
& llexerCÎce comme des moyens fuffisans pour saVori-  
rifer la transpiration , ajoutant des frictions Violentes,  
& l’usage d’alimens & de liqueurs propres à proVOquer  
les urines , & à dissiper la matiere qui causoit la *cépha-  
lalgie.* Si ces remedes ne dissipent pas le mal, il faudra  
aVoir recours aux applications extérieures , entre lesc  
quelles on employera aVec beaucoup de fuccès les Vési-  
catoires, parce qu’ils procurent lléVacuation de lama-  
tiere morbifique qui est en stagnation. Je me *sers* ordi-  
nairement en pareil cas de l'emplâtre de mélilot, star  
une once de laquelle j’ajoute une dragme de canthari-  
des, aVec quelques grains de camphre: on enapplique-  
rasi.lr la nuque du cou, de la largeur d’un écu, & l'on  
continuera ce remede tant qu’on le jugera à propos,  
observant seulement de le renouveller aux interValles  
conVenablcs. Par ce moyen , on fera fortir une quanti-  
té considérable d’humeurs séreufes fans incommoder le  
malade. Mais dans les maux de tête Violens, & toutes  
les fois que la férosité en stagnation fous les tégumens  
du crane aura formé une tumeur, non-seulement fensi-  
blmaux yeux, mais encore doulourcufe au toucher;  
Wepfer fait raferla tête , & y fait appliquer un Vésica-  
toire, dont les effets font de produire des cloches, &  
d attirer au-dehors une grande quantité de sérosité Vise  
quetsse. RÎViere nous apprend qu’il s’est ferVÎ de ce re-  
mede aVec fuccès dans un mal de.tête opiniâtre.

Il arrÎVe quelquefois qu’il n’y a qu’un endroit particulier  
de la tête où la douleur fe fait fentir, mais aVec une  
violence qui n’est pas ordinaire : dans ce cas où la ma-  
ladie proVÎent d’une matiere peccante profondément  
fixée dans les membranes, Chefneau, célebre Medecin  
François, recommande dans fes ObEerVations la renon-  
cule des prés en Vésicatoire. Il désigne cette plante en  
disiantque fes feuilles ressemblent à celles de l’anémo-  
ne, & que quand on les mâche, elles piquent fortement  
la langue. Il ordonne de les broyer, & de les appliquer  
fur la partie affectée , en la couVtant d’une emplâtre  
fénestrée. Il paroît que cette plante fait à peu près le  
même effet que le moxa, dont les plus habiles Mede-  
cins font un cas particulier dans l’efpece de *céphalalgie*

CEP 264

dont il s’agit. Quant à moi, dit Hoffman, j’ai employé  
aVec beaucoup de fuccès leste! Volatil fecde Eelammo-  
niac, appliqué sijr la partie de la tête aflectée, aVec une  
égale quantité de fleurs demoutarde,parce’que l’humeur  
peccante étant fixée profondément dans les membra-  
nes, demande un difcussif dont la force fioit propor-  
tionnéeàfon adhésion. Il fautraferlatête aVant que de  
faire cette application.

Lorsque le mal de tête proVÎent de la suppression impru-  
dente d'un *coryza,* ( rhume de cerVeau ) ou d’une mu-  
cosité retenue dans les caVités & dans les sinus des nar-  
rines , il est à propos de réitérer l’application aux nar-  
rines du fel d’Angleterre , qui est un fel Volatil fec de  
SA ammoniac , exalté aVec quelque huile céphalique,  
comme celle de laVande ou de marjolaine ; ou de faire  
tirer par le nez uneerrhine, ou une poudre modéré-  
ment sternutatoire, faite aVec la marjolaine , la bétoi-  
ne , le Vrai marum , les fleurs de benjoin , & la poudre  
de clous de girofle. Lorsque le mal de tête est Violent,  
qu’il dure depuis long-tems, & que par conséquent il  
est causé par la corruption de la sérosité & de la dépra-  
Vation du fang, comme il arrÎVe dans la Vérole & le  
sicorbut , il faut nécessairement attaquer le principe de  
la maladie par les remedes qui conVÎertnent dans l'un *8e*l’autre cas. Ce qu’on fera en employant principale-  
ment les décoctions des bois aVec l’antimoine cru , 6b-  
fervant de chasser préalablement les humeurs corrom-  
pues par les Eelles , en ordonnant les pilules que nous  
ayons décrites plus haut. Le malade se trotiVera fort  
bien de faire abstinence pendant un ou deux jours , de  
même que de prendre quelque exercice si.lffifant pour  
procurer une transpiration abondante. Ce fera aussi  
fort à propos que dans cette maladie opiniâtre qui pro-  
VÎent d’une sérosité impure , on excitera la fueur par  
dés remedes sildorifiques.

: La poudre silivante fera des merveilles en pareil cas.

Le tout pour unedofe, après laquelle on boira un verre  
de quelque décoction propre à purifier lesemg.

*L’hémicrania,* surtout celle qui est périodique, a com-  
munément scm siége dans les premieres Voies. Cette  
maladie ne silrVlent gueres que l'estomac & le duode-  
num ne stoient sijrchargés d’humeurs peccantes, qu’il  
faudra éVacuer par des émétiques doux. Il est quelque-  
fois très-important de tenir le Ventre libre, & de les  
précipiter par les felles ; par ce moyen on fera une dé-  
rÎVation , & l'on débarrassera la tête des humeurs qui  
l’incommodoient. Cela fait, on ordonnera des élixirs  
stomachiques, ou des remedes propres à rendre aux  
intestins & à l’estomac le ton & les forces. Que si le  
mal de tête naît d’un écoulement immodéré des regles  
ou des hémorrhoïdes, il faudra traVailler à réduire  
ces éVacuations falutaires dans l’état conVenable & na-  
turel. Mais l'ufage des remedes capables de produire  
cet effet demande beaucoup de prudence de la part du  
Medecin.

*Observations et précautions cliniques.*

Après aVoir expofé la maniere de traiter les *céphalalgies.,*il est à propos d’indiquer quelques précautions qu’il est  
nécessaire de prendre dans les différens cas qui peuvent

*Vi* CEP

*se* présenter lorsiquc la douleur *se* fait fentir au sinci-  
put , & dans les sinus frontaux , & qu’elle est si violen-  
te & si aiguë que les sorces du malade en font considé-  
rablement diminuées, & qu’il est en danger de perdre  
la vie : ee n’est point le principe de la maladie qu’il  
faudra commencer d’attaquer. Ce que l’on doit fepro-  
pcfer d’abord , c’est de rendre des forces au malade ;  
car les efforts du Medecin font inutiles s’ils ne siont  
secondés de la nature. Il arrÎVe quelquefois que la *ce-  
pbalalgie* est poussée à un point si excesif, qu’elle en-  
traîne après elle les fymptomes les plus ficheux , com-  
me l’insomnie continuelle, les défaillanCes, les fleVres,  
les inflammations & l’aliénation dlesiprit. Alors il faut  
travailler à calmer la douleur, en employant le plus  
promptement qu’il sera possible, taus les remedes con-  
venables, tant intérieurs , qu’extérieurs. Entre les re-  
. medes pour l’intérieur, je donne ordinairement la pré-

férenee fur tout autre, aux pilules de Wildegansius,  
mêlées avee le cinabre naturel, & aux pilules de Star-  
kei. Mais il faut obferVer de tenir le ventre libre  
par des clysteres , avant que d’ordonner des ano-  
dyns.

. ' i

Quant aux applications extérieures, je n’en connois  
point de plus sûre & de plus efficace , qu’un Uniment  
épais , fait des fubstances & de la maniere suivante.

Prenez *de l’huile exprimée de museade, une demi-once.*

*de la résilie de stéeraxs*

*de la résine dé écorce de . de chaque une dragme,  
Case ari'ele,* S

*de l’extrait de safran ,* n *de chaque une demi-  
de baume dît Pcrou, dragme ,  
de l’huile de rhodium, douze gouttes.*

Faites un Uniment épais dont vous couvrirez un mor-  
ceau de peau de la largeur d’un louis d’or, & que  
vous appliquerez aux tempes.

Lorsque les remedes tant intérieurs, qu’extérieurs , &  
Pusiage des anodyns auront abattu la violence du  
mal, il sera à propos d’ordonner un cathartique doux,  
& d’en venir ensuite aux remedes capables par leurs  
qualités de détruire le principe de la maladie, quel  
qu’il puisse être. Lorsqu’une douleur aiguë & prefque  
insilpportable paroît fixée dans les cavités des narines  
& dans les sinus des os de la tête , esipece de *céphalalgie*produite par une petite quantité d’humeurs ou de siang  
extraVasés & logés sious la membrane qui couVre ces  
sinus ; il est à propos d’alléger la maladie , ηοη-ΡουΙε-  
ment par les remedes dont nous aVons fait mention ci-  
dessus ; mais encore de diminuer l'impulsionîdu fang  
d’où dépend en grande partie la violence du mal. Pour  
cet effet on fera des fcarifications aux narines, prati-  
que fort usitée par les Medecins Egyptiens ; ou s il est  
nécessaire de donner un fecours plus prompt & plus  
énergique , on enfoncera fubitement & avec violence  
une paille forte dans les narines ; jufqu’à ce qu’il s’cn-  
fuive une hémorrhagie.

Si l’humeur acre & ccrrosive extravasée fous la membra-  
ne du péricrane commence à carier l’os, & qu’on ait  
vainement tenté tous les remedes que nous avons in-  
diqués ; il faudra avoir recours à l’incision qu’on fera  
avec un fuccès furprenant dans cette maladie, ainsi que  
dans le panaris qui provient d’une causie semblable.  
Mais si la carie a passé jusiqu’au diploë & à la lame in-  
térieure du crane, il n’y a plus de ressource que dans  
l'opération du trépan.

Il saut obsierver en général de commencer la cure des  
maux de tête, quel qu’en puisse être la cause , par les  
clysteres & par la saignée, lorsqu’il y aura pléthore, &  
de rendre le ventre libre avant que de Eaigner. Cela  
fait, on en Viendra aux remedes convenables tant pour  
l’intérieur, que pour l’extérieur. Lorsqu’on aura pour-  
vu à la pléthore, il fera quelquefois à propos d’ouVrir  
la veine du front pour rendre la dériVation de la ma-

CEP 266

tiere plus prompte & plus efficace. Le célebre Heur-  
nius nous aVertit dans fes notes *ad Aphorismum* 68.  
*Hippocratis, Sect.* 5. d’une précaution importante qu’il  
faut prendre en faisant cette opération ; clest de faire  
aVant que de la commeneer une ligature au cou , afin  
que la Veine se gonfle, & de PouVrir enfuite oblique-  
ment, prenant bien garde d’oflenfer le péricrane.

Il est confirmé par le témoignage des plus habiles Me-  
decins,que l'artériotomie aux tempes a quelquefois  
emporté fubitement des maux de tête contre lesquels  
on aVoit employé pendant long-tems & sans si-lccès  
tous les autres remedes. Je ne nie point tous les aVan-  
tages de cette opération , quoique je ne Paie jamais  
presi:rite : mais je pensie qu’en ouVrant la Veine jugu-  
laire externe, on leVera plus promptement les obf-  
tructions de la tête , qu’on dissipera plus facilement la  
stagnation des humeurs extraValées qui caisse le mal,  
& qu’on rendra plus efficacement au fang & aux autres  
fluides la liberté de la circulation dans laquelle confise  
te la guérifon ; car on n’aura pas plutôt sait une éVacua-  
tion à cette Veine , que le fang artériel s’y portera aVec  
beaucoup plus de Vitesse. Si l’on fait ouVrir la Veine  
temporale , que ce foit à côté de l'oreille; carl’opéra-  
tion fe fera là plus furement & plus commodément.

Dans tous les maux de tête, où les forces du malade & le  
défaut de fang en quantité ne permettront point la sai-  
gnée , on pourra ordonner les bains des piés , qui pris  
modérément, déterminent le fang & les humeurs aux  
parties inférieures , & font toujours bienfaisans : je  
ne défapprouVe pas non plus les frictions assez fortes  
faites aux jambes & aux piés aVec un morceau de  
drap. Les fubstances capables de rendre les parties  
rouges & enflammées comme des raclures de grand rai-  
fort , mêlées aVec du fel & appliquées aux piés, ont  
aussi leur utilité.

Quant aux épithemes actuellement froids , Pappllcation  
ne doit s’en faire dans les *céphalalgies* qu’après un mur  
examen , &qu’aVec beaucoup de circonspection ; car,  
dit Hoffman, j’ai νυ plusieurs malades à qui l’onaVoit  
appliqué des épithemes froids , pour dissiper le mal de  
tête qui accompagne ordinairement les fleVres, fur-  
tout les exanthémateuses, la petite Vérole , les rougeo-  
le«\*& les fleVres pourpretsses , pricés pour toujours de  
la Vue, ou affiigés de cataractes & d’inflammations aux  
yeux, parce qu’onaVoit malheureusement employé ces  
remedes, lorfque la nature étoit sur le point d’expul-  
ser la matiere peccante, en forme de Vapeurs par les  
pores de la peau. Il faut de même ufer sort fobrcment  
des topiques ; leur application est quelquefois plus dan-  
gereufe pour le malade , & exige de la part du Mede-  
cin , plus de connoissance& plus de jugement , que Pu-  
sage de^temedes intérieurs. Tous les remedes ne con-  
VÎennentpas non plus indistinctement à toutes fortes  
de malades, & tel *sc* trouVe bien d’une choie qui en  
incommoderoit beaucoup un autre.

J’ai expérimenté que quelques gouttes de ma liqueur ano-  
dyne , Versiées silr un morceau de fiacre réduit en pou-  
dre , & données fréquemment dans le paroxysine mê-  
me foulageoient considérablement le malade. Je puis  
encore recommander dans les interValles du paroxyse  
me , tant pour fortifier la tête, que pour préVenirle  
retour de la maladie , mon baume analeptique Vital ,  
appliqué aux tempes , & au fommet de la tête , oti  
refpiré modérément par le nez; on peut aussi en Verfer  
quelques gouttes fur du sucre, & les faire prendre en  
guifedethé, dans quelque infusion appropriée; clest  
fur des fuccès que j’annonce ces remedes.

Lorsqu’une effervescence excessiVe , ou qu’une agitation  
tumultueuse & contre nature du Eang, est la eaufe du  
mal de tête, les purgatifs & les éVacuans ne conVÎen-  
nent point alors : c’est aux rafraîchissans & aux alté-  
rans qu’il faut aVoir recours; aussi ordonnai-je ordinai-  
rement en pareil Cas, Peau chaude toute feule & les  
préparations de nitre.

Llayis qu’Hippocrate donne à cette occasion est de la

*αύγ* CEP

derniere importance , & mérite bien d’être connu :  
« Gardez - vous bien , diç-il, *Lib. de Ratione victus in*« acutis, de purger ceux, à qui la fatigue , la courfe,  
« le trop marcher, la chasse, ou quelqu’autre exerci-  
« ce violent auront donné mal à la tête. » D’où il pa-  
roît que cet Auteur profcrivoit l'ufage des purgatifs  
dans tous les maux de tête qui ont pour caisse la cha-  
lcur & lleflervefcence du fang.

Il est assez ordinaire au *cephalaea* d’accompagner les ma-  
ladies hypocondriaques , avec le défordre de la digef-  
tion , la foiblesse du corps, l’abattement des efprirs &  
l’altération de la couleur. Alors ce que l’on peut or-  
donner de mieux, c’est la faignée , les bains dans de  
bonne eau, un exercice convenable, un ufage prudent  
des eaux médicinales, des bouillons, si.lrtoutfaitsavec  
le fisc de chicorée, & le lait de chevre chalybé, ou cou-  
pé avec lesi.lc de chicorée.

Jerome Mercurial presi:rit dans ses ConsiultatiOns, Terne  
Eecond, Consultation 107. le régime silivant, dans  
toutes les maladies de la tête , ainsi que dans celles  
' qu’on appelle proprement *maux de tète.* Ce régime  
étant peut-être ce que l'on peut faire de mieux pour  
prévenir les *céphalalgies,* nous le rapperterons en en-  
tien

« Si un malade n’est point fait aux inclémences de l'air,  
« il ne doit s’y expoferque le moins qu’il lui est possi-  
« ble, fe tenir dans desappartemens bien chauds, &  
« n’en sortir que bien garni. 11 cbsiervera de ne Te li-  
« vrer au fommeil que modérément, & de laisser tou-  
« jours deux heures entre fon repas &fon repos. Il *fe*« couchera la tête haute, il exercera également *8e*« tour à tour fon corps & fon efprit, de peur que l’un  
« ne languisse d’oisiveté, lorfque l'autre sera épussé de  
a fatigues ; ilne fe chargera point la tête de trop de  
« soins, il ne s’abandonnera point à une étude ou à des  
a réflexions capables de dissiper la chaleur naturelle  
« de Eon tempérament , il fe tiendra le Ventre aussi  
« libre qu’il stera possible , si ce n’est pas *sa* coutume de  
a l'avoir tel ; car rien ne tend plus directement à affec-  
« ter la tête, & à y porter le levain du Vertige, que la  
« détention des excrémens dans les gros intestins.  
« L’intempérance & les débauches lui feroient excese  
« sivement nuisibles ; il ne doit donc point s’y li-  
« Vrer; il s’interdira l'usiage habituel des Vins forts &  
« généreux, il ne fe nourrira point d’alimens épais ,  
« gras & flatulens, cumme les bouillies , les herbes  
« potageres , les poissons & les mets préparés avec des  
a épices , ainsi qu’on fait en Allemagne. Tout cela  
« n’est capable que d’augmenter le mal. » HOFFMAN ,  
*Medicina Rationalis Systematica.*

Comme il y a un grand nombre de maux de tête qui ne  
font que EymptOmatiques, on en trouVera la cure dans  
les maladies qu’ils accompagnent. Nous remarquerons  
seulement ici en général que la douleur qui survient  
aux piés & qui est spontanée, soulage considérable-  
ment dans les maux de tête. Ce phénomene a donné  
lieu aux Medecins d’essayer, si une douleur causée ar-  
tificiellement par des applications stimulantes ne sie-  
roit pas également salutaire; & l’effet a parfaitement  
bien répondu à leur attente. C’est par un raifonnement  
semblable qu’ils font parvenus à s’assurer par expérien-  
ce & à favoir que l'évacuation des veines hémorrhoï-  
dales foulageoit dans la *céphalalgie.*

Cowper recommande une façon particuliere de traiter le  
mal de tête qui a pour cause un amas de matiere fait  
dans le sinus de la mâchoire supérieure. Elle consiste à  
tirer une dent molaire dont le fond de l'alvéole n’est  
séparé de cette cavité que par une petite lame osseufe  
qu’il perce fur le champ , & par ce moyen il donne *is-  
sue* à la matiere dont la détention catssoit le mal de  
tête.

Cette espece de mal de tête est ordinairement accompa-

C E Ρ 268

gné d’une tumeur qu’on apperçoit à 1 un des côtés du  
vifage, aux environs de la cavité ; cette tumeur s’afiaii-  
fe immédiatement après l'opératlon , ainsi que je l’ai Vu  
plusieurs fois.

Drake rapporte à cette occasion deux histoires *de cepha-  
lalgie* très remarquables.

Je fus appelle , dit-il, auprès d’un jeune homme qui étoit  
affligé d’un abfcès à la caVité de la mâchoire fupérieu-  
re, depuis quatre ou cinq ans : je lui aVois annoncé  
douze mois enVÎron auparaVant que. d’être appelle ,  
quel étoit le siége de fa maladie, & comment je croyois  
qu’il étoit à prnpos de la traiter, mais il aVoit négligé  
mes avis. Je lui conseillais alors de fe faire tirer une  
dent, ce à quoi il ne put fe résoudre, malgré les rai-  
sonnemens que lui faisoit un Medecin très-habile pour  
le déterminer à Cette opération : mais le mal augmen-  
ta, & je fis aveC succès dans cet intervalle la même opé-  
ration sim une personne aussi remarquable par fes qua-  
lités personnelles que par *sa* naissance , qui *se* trouva  
attaquée de la même maladie que ce jeune homme. Cet  
exemple le convainquit de la bonté des conseils que je  
lui avois donnés. Mais comme il avoit cnnEervé S01I  
mal pendant long-tems,la matiere s’étoit falt jour d’el-  
le-mêmepar la dent molaire la plus éloignée du côté  
gauche, enEorte qu’il me fut possible d’introduire une  
fonde dans la caVité de la mâehoire supérieure avant  
que la dent fût tirée. Le jour qui fuiVÎt l'extraction de  
cette dent ou plutôt de cette racine, car la plus grande  
partie de cette dent ayant été cariée étoit tombée par  
morceaux, mon malade ayant la tête baissée rendit par  
l’alvéole la Valeur d’une cuillerée ordinaire d’un pus  
dont l'odeur & la couleur étoient extremement mau-  
vaifes. Je fis Eeringuer dans cet alvéole pendant plu-  
sieurs jours de stlite , une liqueur conVenable; & en  
moins de trois jours le mouchoir lui deVÎnt presque  
inutile, au lieu que pendant trois ou quatre ans aupara-  
Vaut il aVoit coutume d’en changer cinq ou six fois  
par jour. Le sieptieme jour que je lui rendis Visite , it  
me dit, tout émerveillé, qu’il nlaVoit ni écoulement  
par le nez , ni mal de tête, que sies yeux n’étoient plus  
affectés , & pour me siervir de sies termes , qu’il se  
croyoit en parfaite fanté.

Une peissonne fort âgée rendoit depuis long-tems par le  
nez une grande quantité de matiere fétide; je la Vis &  
lui assurai qu’il étoit possible de la guérir : mais lorsque  
je lui expliquai les moyens, je ne célerai point qu’ils  
lui parurent ridicules, & ce fut fans eEpérance de fou-  
lagement qu’elle S6 détermina à s’en servir. Il y avoit  
déja plusieurs mois qu’elle m’avoit conseillé, lorsqu’eI-  
le m’envoya le Dentiste peur siavoir quelle étoit la  
dent qu’il falloit arracher. Quoique cet homme enten-  
dit parfaitement sim art, toute fa dextérité ne put em-  
pêcher que la dent fur laquelle il appliqua sim instru-  
ment , qui lui paroissoit Eaine & ne l étoit pas, netom-  
bât avee *sa* voisine & leurs alvéoles. Cet éyénement  
effraya le Dentiste : mais je le rassurai en lui démon-  
trant qu’il n’y avoit point de *sa* faute , & que le long  
séjour de la matiere fur l'os , l'avoit entierement cor-  
rompu. Ce qu’il y a d’étonnant, c’est que cette opéra-  
tion ne causia preEque aucune douleur au malade.  
Comme on avoit fait une nouvelle issue à la matiere ,  
elle cessa de sortir par le nez : mais il survint dans la  
fuite des douleurs errantes au vssage & à ce côté, de la  
tête; & quelques mois après mon malade fut attaqué  
de convulsion & mourut.

Je trouvai à l'ouverture *de sa* tête la partie supérieure du  
sinus de la mâchoire supérieure, & une partie de cet  
os entierement carié : mais le mal n’en étoit pas de-  
meuré là, il s’étoit fait un passage par le trou déehiré ,  
la partie opposée de l'os sphénoïde avoit été percée, &  
la dure-mere découVerte : mais elle étoit entiere , elle  
étoit seulement enflammée, & beaucoup plus épasse  
de ce côté que de l’autre. Je trouvai de plus un abEcès  
dans la siabstance corticale de la partie antérieure du

*269 CEP*

lobe postérieur du Cerveau du meme côté ; cet abscês  
contenoit enVÎron une onee de matiere fétide. La pie-  
mere n’étoit point affectée. DRakE , *Anatomie , Volu-  
me II.*

CEPHALARTICA , *Céphalartiques* 4 remedes qui pur-  
gent la tête. BLANCARD.

CEPHALE , κεφαλὴ, *la tète.* Voyez *Caput.*

CEPHALICUS , κεφαλικὸς, *céphalique,* qui a rapport à  
la tête. On appelle Veine *céphalique* une des Veines du  
bras, parce qu’on croyolt que la faignée Eaite à cette  
veine soulageoit la tête.

On donne llépithete de *céphaliques* aux remedes dont on  
fait ufage dans les maladies de la tête. On comprend  
fous cette dénomination toutes les substances qui pro-  
dussent quelque effet salutaire Eur le cerveau : ainsi on  
entend en général par *céphaliques,* ceux qui favorisent  
la sécrétion & la distribution des esprits , tels font  
reus ceux qui entretiennent les humeurs dans une cir-  
culatlon libre par les vaisseaux du cerVeau ; d’où il  
faut conclurre que les *céphaliques* Varient félon la di-  
Versité des causes qui peuVent empêcher ou gêner la  
circulation des humeurs dans le cerVeau. Si cette caisse  
est d’une nature froide & muqueufe, il faut ordonner  
des *céphaliques* échauflàns, stimulans, odorisérans, &  
aromatiques. Au contraire si la *céphalalgie* proVÎent  
d’un excès de chaleur dans le corps , les *céphaliques*qu’on ordonnera feront rafraîchissans & calmans. Ainsi  
lorsqu’on emploie les altérans, les évacuans & les au-  
tres remedes pour afloiblir ou dissiper la caisse généra-  
trice de quelque maladie particuliere de la tête, on  
peut leur donner l’épithete de *céphaliques.* Or comme  
les différentes maladies de la tête peuVent aVoir des  
caisses fort opposées, quiconque ne donne le titre de  
*céphaliques* qu’à des fubstances échauffantes & vOlati-  
les, est certainement dans une erreur groffiere , & il  
s’expofera en traitant plusieurs maladies de la tête ,.à  
faire beaucoup de mal , ainsi qu’il est d’expérience.  
C’est donc aux différens caracteres de la caufe morbi-  
fique à déterminer les remedes *céphaliques* qu’il faut  
employer, ainsi qu’ils en déterminent les différentes  
cfpeces. Les remedes *céphaliques se* prennent foit in-  
térieurement, comme par la bouche & dans le dessein  
d’agir par la circulation générale des liqueurs , foit en  
forme de clysteres; ce qui produit quelquefois les ef-  
fets les plus heureux, en occasionnant une réVulsion  
des parties supérieures & nobles à d’autres; ou on les  
applique extérieurement à la tête , & il faut mettre  
dans cette claile les errhines , les lotions faites aVec  
des liqueurs conVenables , les calotes médÎCamenteu-  
fes, & d’autres remedes qu’on appelle communément  
topiques, & qu’on emploie dans une infinité d’autres  
maladies du corps. Quant aux topiques *céphaliques* en  
général , il faut observer que la tête s’accommode  
beaucoup mieux des applications feChes que des hu-  
mides, parce que celles-ci relâchant ou distendant les  
vaisseaux, donnent lieu à des congestions d’humeurs  
dont le cerVeau est incommodé. Enfin les préparations  
humides appliquées fur la tête, ne produiront jamais  
d’effet falutaire, à moins que la maladie ne provienne  
de chaleur ou de sécheresse, ou de quelque dssposition  
inflammatoire; car il est éVÎdent qu’en filmant en pa-  
reil cas la méthode antiphlogistique, on n’a rien de  
mieux à faire que d’appliquer à la tête , au cou & à la  
gorge, des épithemes & des fomentations humectans ;  
car "alors Peau s’insinue dans les pores, les otiVre da-  
vantage , & les humeurs y passent plus librement, &  
conséquemment compriment moins le CerVeau : dlail-  
leurs l’artere Carotide externe fe distribuant dans tou-  
tes les parties de la tête, le relàChement doit nécessai-  
rement donner lieu à la réVulsion du fang.

C’est pourquoi BoerhaaVe ordonne en fomentation dans  
les délires. *Aphorisme y qz.* dans les Coma, *Aphorisme  
yo6.* dans les infomnies opiniâtres, *Aphorisme yOo-*dans la phrénésie, *Aphorisme* 781. dans l'efquinancie  
inflammatoire, *Aphorisme* 809. & dans l’hydrophobie,

CEP 270

*Aphorisme* 1143. λρά 5. les décoctions dé fleurs de  
guimauve, de molaine & d autres emolliens, oul’oxy-  
mel modérément ehaud , l’eau & le Vinaigre de fureau.  
Hoffman nous avertit dans fes Remarques fur Pote-  
rius, *N°.* 17. de ne point employer de substances hui-  
leufes & d’onguens gras dans les blessures de la tête  
& du péricrane, paree qu’ils obstruent les pores & oc-  
casionnent des inflammations Violentes. 11 faut leur  
fubstituer des fubstanees saches, comme les poudres  
d’iris de Florence, le mastic , l’ambre , le miel, ajou-  
tant une petite quantité de baume du Pérou. Dans les  
autres maladies de la tête qui naissent d’une caisse froi-  
de , les calotes nledleamenteufes , & les fachets d’in-  
grédiens chauds, tels quelafauge, la marjolaine, l'en-  
cens & le fel, pourront produire de bons effets. On  
fe trouvera fort bien aussi de faire laVer la tête du ma-  
lade aVec une lessive dans laquelle on aura fait bouil-  
lir des ingrédiens d’une nature chaude, car en cette  
qualité ils feront propres à atténuer la matiere qui fait  
obstruction & à fortifier le cerVeau.

Nous lifons dans les Institutions de Medecine de Sen-  
nert, « que les liqueurs dont quelques-uns ne Veulent  
« point abfolument qu’on laVe la tête , quelles qu’elles  
« foient , ne font cependant pas aussi inutiles qu'ils  
« le penEent, pussquletant capables d’otlVrir les po-  
« res de la peau, elles peuVent donner lieu à l'exha-  
« lai bon des Vapeurs qui causient l'obstruction des pe-  
« tits Vaisseaux. Mais il aVoue qu’il ne faut point fai-  
« re ufage de ces remedes , dans le tems même qu’un  
« malade est attaqué d’un catarrhe ou d’un mal de  
a tête : il est beaucoup plus à propos de s’en Eer-  
« VÎr dans les intervalles de remission, & l'usiige  
« en est alors beaucoup plus salutaire. Quant à la  
« maniere d’en tsser , il saut en laver la tête, fiait le ma-  
« tin , fiait une heure avant fouper, & lorsiqulelle aura  
« été suffisamment lavée, l’essuyer avec des linges mo-  
« dérément chauds. Le lavement des piés ne sert pas  
«seulement à enlever la crasse; il peut encore procurer  
« une dérivation des humeurs de la tête ». Volci quel-  
ques préCautions que Campegius veut que l’on prenne  
avant que de se servir des silChets médicamenteux &  
échauflans. « Il ne faut les appliquer , dit-il, dans fon  
*« Campus Elysius Galliae* , qu’après avoir fait une éya-  
« cuation douce, mais toutessois considérable; non  
a dans la force du mal , mais dans fon déclin , non  
« dans le Commencement de la maladie , ou dans  
*« fies* aCCroissemens , jamais avant l’évaeuation ; car il  
a pourrait arriver qu’en faisant monter les humeurs à la  
a tête, par leur qualité Chaude & attractive, ils feroient  
«plus de mal que de bien». Cheyne dit dans fon Trai-  
« té *de Infirmorum sanitate tuendâ,* qu’on fera beaucoup  
de bien aux yeux, aux oreilles & à toute la tête , en la  
rafant fréquemment, & en la baignant tous les jours  
dans de Peau froide , apres y avoir vcrfé quelques gout-  
tes d’eau de vie de laVande,ou d’eau de la Reine d’Hon-  
grie. Lorfqu’on fie lave ainsi la tête , il s’ensilit des ef-  
sets sialutaires qui ne fiant Connus , & estimés ce qu’ils  
valent, que de ceux à qui cette fomentation est habi-  
tuelle. Une maniere de guérir fur le champ la céphalal-  
gie, l'embarras du cerveau , & la soiblesse des yeux qui  
proviennent du relachement, & de la soiblesse des fi-  
bres nerveufes; Clest de *se* faire frotter la tête. Ainsi que  
les évacuations d’humeurs réitérées en diminuent la  
quantité , & donnent lieu à la dérivation de leurs par-  
ties réCrémentitielles : de même plus fréquemment on  
rafe la tête , plus grande est la quantité d’humeurs éVa-  
cuées, en forte que rafer souvent la tête & faire fouvent  
la barbe ; c’est appliquer une espece de vésicatoires , ou  
entretenir une esipece de cautere perpétuel. Un autre  
aVantage Considérable qui naît du lavement fréquent de  
la peau de la tête *avec* l'eau & le siavon , & de l’habitu-  
de de la ral.er enEuite, c’est de débarrafler 1 orisiCe des  
pores , de la Crasse qui les bouehe ; d’où il s’ensilit une  
évaCuation libre de la matiere perspirablc, dont la ré-1tention ne pouroit être que très-nuisible à la tête & aü  
cerveau. En fe plongeant souvent la tête dans l’eau

27ι CEP

froide,& en *sc* la lavant avec foin, on resserre encore les  
couches de l'épiderme ; on empêche qu’elles ne soient  
séparées les unes des autres d’une maniere difforme ,  
& que la matiere perspirable ne s’exhale en trop grande  
abondance; exhalaifon qui affoiblitconsidérablement  
les personnes d’une semté foible, & qui les rend extre-  
mement fensibles à l'impression du froid extérieur. Je  
confeillerois donc à toutes les perfonnes valétudinaires  
de *se raser* tous les jours , ou de deux jours l'un, ou du  
moins aussi fouvent qu’elles le pourront, & del'e laver  
de tems en tems la tête dans l'eau froide.

Voici les foins que Celfe veut que l’on prenne de la santé  
de cette partie.

os: Quiconque , dit-il, au Chapitre quatrieme de son pre-  
« mier Livre , a la tête foible, doit fe la froter douce-  
« ment avec les mains tous les matins; la tenir ceuver-  
« te le moins qu’il pourra, & ne la point faire raser près  
« de la peau , pourvû qu’il digere bien. Il fera bien de  
« ne point s’expofer aux influences de la Lune, furtout  
« avant sa conjonction avec le Soleil ; il si? fera une loi  
« de ne point fortis immédiatement après le repas, s’il  
- « a des cheveux, il les peignera tous les jours : & il se  
« promenera beaucoup , mais que ce ne foit ni dans la  
« maisim , ni au Soleil. Il s’interdira particulierement  
« l'tssage du vin, & il évitera la chaleur du Soleil après  
« les repas. Il s’oindra plus souvent qu’il ne *se* baigne-  
« ra, & lorsqu’il s’oindra, il Ee mettra devant un feu  
« modéré de Charbon vif & bien allumé, & non devant  
« un feu Violent, &qui rende une grande flamme. S’il  
« veut prendre le bain, il fefera d’abord fucr un peu,  
« couvert de fes habits , dans le *Tepidarium*, enfuite il  
' « fe fera frotter , & il passera dans le lieu où l’on fait

« fuer. Lorsqu’il aura fué, il n’ira point fe jetter dans le  
« bain ; mais il *se fera jetter* silr la tête & silr tout le  
« corps , une grande quantité d’eau modérément chau-  
« de, puis froide; & il aura foin d’en faire *verser*« beaucoup plus fur fa tête que fur les autres parties de  
« fon corps ; il la frotera ensuite pendant quelque tems,  
« il s’essuiera & se fera oindre. Rien ne fait tant de bien  
« à la tête quel’eau froide. Celui donc qui aura la tête  
« foible, fera bien de fe la plonger tous les jours en Eté  
« dans un assez grand vaisseau d’eau froide ; & quoiqu’il  
« fe fasse oindre, sansse baigner, ou qu’il ne puisse fup-  
« porter le froid du bain fur tout le corps , cependant  
« il ne manquera jamais de fe faire verfer de l'eau froi-  
« de fur la tête. S’il ne veut pas que l’eau mouille les  
« autres parties de S011 corps , il *sc* baissera & .aVanccra  
« la tête en devant, assez pour qu’elle ne *se* répande  
« point sur sim cou, & que ses yeux & les autres par-  
« ties de sim vifage puissent partager les avantages du  
« bain. Il aura Eoin d’arrêter de tems en tems avec Ees  
« mains l’eau tombante , & de la tenir appliquée aux  
« parties. Il mangera peu, &ne fera ufage que d’ali-  
« mens faciles à digérer: si la diete affecte fon cerveau ,  
« il fera un repas au milieu du jour; mais s’il peut la  
« scipporter, fans en reffcntir d’incommodité, il fera  
« beaucoup mieux de ne manger qu’une fois par jour.  
« Quant à fa boisson ordinaire, il est plus à propos que  
« ce foit un vin foible & trempé , que de l’eau ; il est  
« encore à propos qu’il ait un lieu où il pusse fe repofcr  
a & fe retirer , lorfque fa tête commencera às’échauf-  
« fer. Un ufage continu foit de vin, foit d’eau, lui fe-  
« roit préjudiciable ; parce que ces liqueurs ne font mé-  
α dicinales que quand on en ufe alternativement. Il n’é-  
« crira , ne lira, ni ne difputera après fouper: une pro-  
« fonde méditation lui feroit même alors préjudiciable.  
« Mais entre les chcfes qui peuvent l'incommoder , le  
« vomissement est ce qui peut lui arriver de pis ». Il pa-  
roît par ce que nous venons de dire , qu’il y a deux claf-  
fes principales de *céphaliques* , & que ces remedes font  
ou rafraîchissans & calmans , ou échauffans & dessé-  
chans; car puifqulainsi que l'obferve fenfément Ri-  
viere , le cerveau est fujet à des maladies dont les unes  
..ont lefroidpour principe, & les autres le chaud, il

CEP 272

doit y avoir deux remedes analogues à ces deux prin-  
cipes différens. « Les médicamens éehaufl'ans , dit cet  
« Auteur, non seulement dessechent le cerveau , mais  
« encore divisirnt & atténuent le phlegme qui y estcon-  
« tenu ; au lieti que ceux qui rafraîchissent, corrigent  
« en partie l'intempérie chaude du cerveau, & épaiffise  
« fent en partie le phlegme acre & la lin , & les autres  
« humeurs féreufes qui caufent les grandes fluxions ».  
C’est à ces deux especes de remedes qu’il faut rappor-  
ter ce qu’Hoffmann dit dans les termes fuivans, dans  
fes notes fur Poterius. « On employe principalement  
« deux classes de remedes dans les maladies de la tête  
« qui proviennent foit d’un mouvement irrégulier &  
« tumultueux des efprits , foit des obstructions des  
a nerfs & des Vaisseaux du cerveau. Entre les premiers,  
« font les anodyns qui arrêtent par leurs exhssilaifons  
«agréables, temperent l’agitation violente & désor-  
« donnée des efprits, tels sont les fleurs de primevere ,  
« de tilleul, de pivoine, de chardon d’Egypte, desile  
« reau, de roses, de violettes, de pavot Eauvage , & de  
« lis des vallées,ainsi que les substances odoriférantes  
« & balsiimiques , comme le mufc, le castor , l'ambre  
« & le stafran. Les remedes de la seconde claile font  
« toutes les choses qui contiennent un sel huileux &  
« subtil, entre lesquelles il faut compter toutes les si-ibse  
« tances huileufes, & les efprits volatils tirés des ani-  
« maux, comme la marjolaine , la rue, la lavande, la  
a valériane, le bois d’aloès blanc , le romarin des Jar-  
« dins & des champs , les cardamomes , les cubebes ,  
« leEerpolet, le basilic, l'ambre gris & le baume du  
« Perou. Tous ces ingrédiens bouillis, sioit dans de  
«Peau, sciit dans du vin , ou infusés dans quelque  
« menstrue convenable , Eont des remedes excellens  
« pour les maladies de la tête ».

Toutes les substances qui relâchent, lorsqu’il y a dans  
les vaiileaux uneconstriction qui donne trop de mou-  
vement aux humeurs &trop de chaleur au corps, rale  
Ientissent l’accélération de toutes les humeurs, & peu-  
vent être mihes au nombre des *céphaliques.* Quant à ce  
qu’on appelle des Epéclfiques *céphaliques,* c’est-à-dire,  
des remedes qui agissent particulierement fur la tête à  
l’exclusion de toute autre partie du corps, qui en gué-  
rissent toutes les maladies, & que par conséquent on  
peut employer indistinctement dans toutes les indifpo-  
suions de cette partie, quelqu’un puissent être les cau-  
*ses,* c’est ce siur quoi on ne doit prononcer qu’avec une  
extreme cirConEpection ; car les uns nient qu’il y ait de  
pareils remedes, les autres prétendent au contraire  
qu’il y en a, & opposent à leurs adversaires l’expérien-  
ce qu’ils prétendent les favoriser. Nousllsons dans les  
*Centuriae exercitationum medicarum* de Wedelius, *Cent.*

1. *Dec.* 7. que Ι’ῥαΤορε étoit le spécifique *céphalique*d’Hippocrate , comme il paroît en comparant ce qu’il  
dit dans sim Livre *de Morbo sacro,* avec ce qu’il a dit  
de Physope. Mais ce qu’il y a devrai, c’est que cette  
plante ne convient que dans une Peule espece d’épilep-  
fie , dans celle par exemple qui est produite par une  
abondance de phlegme, & c’est la feule aussi dont Hip-  
poCratefasse mention dans l’Ouvrage que nous avons  
cité. Il est constant que les remedes échauffans & desi-  
siccatifs conviennent dans ce cas: or l’hystope est une  
plante de cette espece , & Wedelius lui-même nousap-  
prend qu’elle abende en un Eel volatil huileux. Hip-  
pocrate dit aussi *Lib. II. de Diaetâ* que Phystope est  
chaud & évacue le phlegme. Forestus a remarqué une  
vertu céphalique dans la verveine qui est singuliere , &  
inexpliquable. Il dit *Observation. Med. Lib. IX. Obs.*52. qu’un malade qui avoit été tourmenté pendant plu-  
sieurs nuits d’un mal de tête violent & général, & à  
qui les cheveux étoient trempés de fueur , fut guéri  
comme miraculeusement par un morceau de verveine  
broyée qu’on lui pendit au cou pendant qu’il dormoit,  
quoiqu’on eût éprouvé sur lui Fans succès tous les re-  
medes dont l'efficacité est la mieux constatée en pareil  
cas ; L’Auteur nous assure qu’il ne faut ôter la Verveine

**que**

*W* CEP

que quand elle est seche, auquel cas il arrive ordinai-  
rement qulelle *se* détortille & tombe d’elle-même.

CEPHALINE , κεφαλίνη, la partie de la langue qui est  
la plus proche de sa racine , & la plus voisine de la  
gorge.

CEPHALOIDES , κεφαλοειδὴς , qui a une tête , ou la  
figure d’une tête : c’est épithete que les Grecs don-  
noient aux plantes qu’on nomme en latin, *Plantae ca-  
pitatae ,* plante dont le fommet est ramassé en tête.

CEPHALONOSOS , κεφαλονόσος de κεφαλή, tête, |  
& νοσος maladie. On donne cette épithete à une fievre  
maligne, épidémique, assez commune en Hongrie ,  
d’où elle est appellée *Febris Hungarica.*

CEPHALO - PHARINGÆUS , mufcle du pharinx.

Voyez *Pharinx.*

CEPHALOPONIA , κεφαλοπονία , de κεφαλή , tête , &  
de πόνος , mal. *Mal de tète.*

CEPHALOS, κέφαλος; poisson que les Latins appellent  
*Mugil*, & que nous appellons *Mulet. Voyez Mugil.*

CEPHALOTOS, κεφαλωτός, *Capitatus,* ramassé en tê-  
te. Voyez *Capitatae.*

CEP H ALOTROTOS, de κεφαλὴ, tête, & de τιτρώσκω ,  
blesser ; *blesseé â la tète.*

CEPINI , *vinaigre.* RULAND.

CEPULA, *vHeraei, grands Myrobolans,* Νιο. MyREPSE,  
*Sect.* 9. *cap.* 83.

CER

CERA , κηρὸς, *Cire.*

La meilleure *cire* est jaunâtre, un peu grasse, odoriféran-  
te, ayant à peu près l’odeur du miel, pure, & produite  
dans la Créte ou dans le Pont.

La *cire* la plus estimée après celle-ci, est blanche & d’u-  
ne silbstance naturellement grasse.

Toutes les *cires* échauffent, amollissent, & fiant modé-  
rément incarnatives. On les mêle aveC des liqueurs  
convenables, & on en fait un remede pour la dyssen-  
terie. Si les nourrices en avalent dix morceaux, cha-  
cun de la grosseur d’un grain de millet, cela empê-  
chcra le lait defe cailler dans leur fein. DroseoRIDE,  
*Lib. II. cap.* 105.

Il y a fur les feuilles de quelques plantes, en petite quan-  
tité à la vérité, un certain baume, que la chaleur du  
Soleil épaissit, comme il paroît éVÎdemment fur le ro-  
marin. On remarque aussi dans d’autres, certains glo-  
bules extremement petits qui forcent des capsides sé-  
minales, & qui occupent le milieu de la fleur. Nous  
n’avons aucun moyen de ramasser ce baume ou ces  
globules : mais il m’est arrivé plusieurs fois en coho-  
bant fréquemment l’esprit de vin fur les feuilles de  
romarin , de trouver mon efprit, qui étoit fort bon  
avant l'opération, portant une odeur défagréable, &  
un gout de *cire.* J’ai cru , en examinant ces feuilles  
avec un microfcope, appcrcevoir fur leur fursaCe de  
petites éminences de *cire; 8e* en effet, en les maniant  
pendant un tems considérable, je flentis la *rire* s’atta-  
cherpeu-à-peu à mes doigts; d’où l’on peut conclurre  
que la *rire* n’est autre chofe qu’une eEpece de térébcn-  
thine exprimée par la chaleur du Soleil des stucs gras  
des plantes silr la sijrface desquelles elle est répandue ,  
à moins qu’elle ne foit produite dans les cavités de  
leur capside. C’est cette fubstance que les abeilles re-  
cueillent, mettent en petites maffes, & portent entre  
leurs pattes dans leurs ruches, où elles en font leurs  
cellules, & c’est de-là que nous la tirons : nous en sépa-  
rons le miel, & nous l’employons enfuite à différens  
ufages. Elle est ordinairement jaune, & n’a rien de  
défagréable ni à l’odorat ni au gout: le froid la rend  
dure & prefque fragile, & le chaud l’amollit & la  
dissout. «

*Procédés sur la Cire.*

*Mettez* dans une retorte de verre de la meilleure *dre*coupée en moreeaux assez petits pour passer par  
l’orifice du vaisseau; mettez dessils autant de *sa-*

*Tome III.*

CER 274

ble pur & nettoyé qu’il en faut pour rempli? H  
retorte. Faites-la chauffer doucement, jufqu’à ce

\* que la *cire* foit fondue & fuffifamment mêlée &  
répandue dans le fable. Placez la retorte au bain  
de Eable; appllquez-y un récipient, & distillez  
à un feu gradué. Il viendra d’abord un peu de  
phlegme tartareux d’une odeur fétide & défa-  
gréa ble avec un peu dlefprit. Pouffez le feu jusa  
qu’à deux cens quatorze dégrés; & lorfqu’il ne  
montera plus rien, changez le récipient, & aug-  
mentez le feu; il vous viendra peu à-peu une huile  
claire d’une couleur blanchâtre, & qui prendra  
dans le récipient la consistance du heure ; cela fait,  
appliquez un feu violent de suppression, & in-  
continent tout le reste de la *cire* fe rendra dans le  
récipient, en forme stolide comme le heure : mais  
elle n’aura ni la nature fragile & dure de la cire,  
ni celle de son huile liquide. Ajoutez à la *cire* au-  
tant de fable qu’il en faut pour l’empêcher de  
monter ou de brifer les vaisseaux, comme cela  
ne manqueroit pas d’arriver dans l’ébullition.

*R E M A R QU E S.*

Il paroît par-là qu’à un certain dégré de sou, tout le corps  
de la *dre* devient volatil, ce en quoi cettte fubstanCé  
est femblable au camphre , avec cette différence que  
le camphre est beaueoup plus volatil. Nous voyons  
aussi que *ia cire* qui est entierement inflammable, peut  
exister fous une forme dure & presque fragile; quand  
on la fait dissoudre dans Peau chaude , passer à-travers  
un tamis, & tomber dans des moules creux de mé-  
taux, où elle fe met en petits gâteaux, qui étant ex-  
pofés à Pair & au Soleil, & fréquemment arrosés d’eau  
pure, blanchissent peu à-peu ; quoique dans cet état  
elle fe confume prefqulentierement dans le feti, ce-  
pendant peu s’en faut qu’elle ne foit aussi fragile que  
le verse , & on la prendroit pour une fubstance tout-  
à-fait différente de l’huile. Les huiles végétales & in-  
flammables peuvent donc exister fous les formes diffé-  
rentes d’huile, de baume, de résine , de poix, de larmes  
feches, de *cire* & de heure. D’où il paroît que le feu peut  
convertir en vraies huiles liquides des corps qui nepa-  
rossoient point être des huiles auparavant, comme nous  
voyons évidemment dans la distilation de la Colopho-  
ne & de la *cire.* Cette transformation de la *cire* en  
heure est durable; car de long-tems elle ne reprend  
une consistance dure, elle demeure constamment un  
beure mou, même dans les plus grands froids. J’ai con-  
fervé ce beure de *cire* pendant vingt ans dans un vaisi-  
feau cylindrique de verre, simplement couvert d’un  
papier , fans qu’au bout de ce tems il fe foit remis en,  
*cire,* au lieu que les huiles de térébenthine les plus li-  
quides s’épaisissent très-promptement: d’où l’on voit  
combien sont furprenans les différens effets du feu fur  
les feules parties huiletsses des plantes, & d’où l'on  
peut inférer qu’il n’y a aucune regle certaine à poser  
par rapport à l’action du feu fur les huiles. Le cam-  
phre, qui est une huile pure inflammable, redevient  
camphre, & non pas une huile liquide, après avoir  
été élevé par le feu. Le beure de *cire* ainsi préparé four-  
nit un baume anodyn extremement doux, ami des  
nerfs, très-émollient, & très-relâchant. Si l'on en frotte  
les parties, il produira de bons effets dans les contrac-  
tions des membres ; & l’on peut encore l’employer  
avec fuclcs pour empêcher la peau de devenir rude &  
seche , & de *se* crevasser dans le froid & dans l’hiver.  
Il est encore excellent dans les douleurs aiguës des  
hémorrhoïdes, BOERH, *Chymie.*

*Transformation du Beure de* Cire *en une huile liquide s  
par des distilations réitérées par la cornue.*

*Faites* fondre le beure de *cire,* & le convertissez fur un  
feu modéré en une huile liquide; vcrfez-le par  
un entonnoir, que vous aurez fait chauffer dans

S

*x/i* CER

une retorte de verre qui sera pareillement chaude ;  
remplissez-en la retorte à moitié; faites enforte  
qu’il ne s’attache point de heure au Cou de ce  
vaisseau , parce que cette matiere grossiere ne  
manqueroit pas de tomber dans le récipient, ce  
qu’il haut éviter ici. Mettez la retorte au bain de  
fable; lutez-y un récipient bien propre. Poussez  
votre distilation avec circonspection, & ménagez  
votre feu deforte que la chute d’une goutte n’at-  
tende la chute d’une autre que pendant six se-  
condes. LorEque ce degré de chaleur ne produira  
plus rien, poussez votre feu ; distilez comme ci-  
deVant ; & continuez de la même maniere, en aug-  
mentant votre feu avec la même circonfpection,  
tant qu’il restera du heure dans la retorte. Par ce  
moyen vous aurez tout le heure, *& à* peine reste-  
ra-t’il dans la retorte quelques feces : mais ce  
heure fera converti en une huile tant foit peu  
épaisse, & la quantité que vous en trouverez dans  
le récipient ne différera point de la quantité de  
heure que vous aviez. Si vous distilez derechef  
cette huile de cire, elle deviendra plus douce,  
plus tranfparente & plus claire , de forte qu'elle  
ressemblera enfin à une huile fiubtile & limpide.  
Plus la distilation aura été réitérée de fois, plus  
çette huile fera douce, limpide âfcpénétrante.

*REMARQUES.*

H s’enfuit de-là que l'action du feu va en atténuant de  
plus en plus une certaine partie huileufe des plantes,  
Pans toutefois rendre cette partie acrimonieufe ; la  
rendant au contraire plus douee & plus pénétrante en  
même-tems. Cette derniere huile eft un remede admi-  
rablc pour toutes les maladies des papiles nerveufes  
& extérieures de la peau. Elle n’a pas son égale pour  
guérir les gerçures aux levres en hiver, & celles de  
la mamelle des femmes qui nourrissent ; il faut en  
frotter ces parties, ainsi que les mains & les doigts,  
lorfqu’il y aura des crevasses à la peau. Elle est encore  
très-bonne pour discuter les tumeurs froides qui vien-  
nent au vifage ou aux doigts pendant l'hiver; lorse  
que des tendons font retirés ,& qu’il y a roideur dans  
les membres en conséquence de cette contraction , on  
s’en fert en fomentation & en frictions. Elle possede  
singulierement la vertu de rendre aux parties leur fle-  
xibilité. Si l'on en frotte le ventre fréquemment; elle  
préviendra la constipation ; elle est aussi excellente dans  
.prefque toutes les maladies des enfans. **BOERHAAVE***Chymie, Volume* 2.

Il paroît par cette analyste que la *cire* n’est pas un in-  
grédientqui convienne aussi peu que quelques Auteurs  
fe l’imaginent dans le baume de Lucatelli.

**CERÆÆ** κεράιὰι, *Cornua uteri-,* les *Trompes de la ma-  
trice.* RUFUS EPHESIUS. *cap.* 31.

**CERAGO ,** *F Aliment des abeilles.* CASTELLI.

CERAMICE, ou CERAMITIS , κεραμική, ou κεραμί-  
τις. Ce mot joint aVec γὴ, terre, signifie *Terre de Po-  
tier.* Hippocrate ordonne, *Lib. de internis Affectioni-  
bus ,* de l'appliquer froide, enguife de cataplafme, dans  
l’éresipele des poumons. Dans l'endroit où Hippocrate  
parle de l’application de cette terre, il n’est pas clair  
s’il faut la faire fur tout le corps , ou feulement sijr la  
région des poumons. Il fait encore mention de cette  
terre comme d’un topique rafraîchissant dans les maux  
de tête, dans le premier & dans le troisieme Livre *de  
Morbis.*

**CERAMIUM,** κεράμιον, mefure des Grecs, & la même  
que *i’Amphora* des Latins. Elle contenoit enyiron tren-  
te pintes.

**CERAMOS ,** κέραμος, *une Tuile.*

**CERAN1TES,** κερανίτης, nom d’une pastille ou d’un  
trochifque dont il est parlé dans Galien.

**CERANTHEMUS,** κηράνθημος , ou κηράνθεμον , *glu.*Voyez *Propolis 8e Ambra.*

**CERARE ,** *incorporer* , ou *mèler.* RcLAND.

C E R 276

CERAS , κέρας, une *Corme.* Voyez *Cornu.*

CERASI.ATUM, nom d’un remede purgatif dont Li-  
baVius sait mention ; il est ainsi appelle , parce que le  
jus de cerifes est un des ingrédiens dont il est composé.

CERASION, κεράσιον, *Cerise.* Voyez *Cerasus,*CERAS1OS ; nom donné par Mefué à deux onguens,  
dont il appelle l'un grand *cérasios*, & l'autre petit *cé-  
rasios.* CASTELLI.

CER ASM A, κεράσμα, de κεράννυμι, *mèlcr s* mélange  
d’eau froide & chaude qui fe fait en Verfant la chaude  
fur la froide. CASTELLI d’après *Galien,*

CERASTES, κεράστης, κεραιστὴς, de κέρας, *corne* ; c’est  
une efpece de ferpent d’une ou de deux coudées de  
long tout au plus : il porte fur fon front deux petites  
éminences femblables à deux cornes : il est couVert  
d’écailles cendrées partout,excepté en fa queue qui est  
fort menue : ces écailles font artistement rangées. Il  
fait en rempant un bruit qui approche du siflement : il  
ne Va jamais en ligne droite, il rampe toujours oblique-  
ment.

Sa morfure caufe une tumeur semblable à la tête d’un  
clou : il en sort une fanie rougeâtre , de la Couleur du  
νΐη; ou noirâtre, silrtout par les bords , ainsi qu’il arrÎVe  
dans les blessures qui ont pour casse des coups ou des  
contusions.

Elle est suivie d’accidens pareils, & demande des remedes  
femblables à ceux dont on use Contre la morsiure de la  
VÎpere. Le malade n’en meurt qu’au bout de neuf  
jours : mais il est plus Cruellement tourmenté que s’il  
aVoitété mordu par une VÎpere. AeTws , *Tetrab. IV.  
serm.* 1. *cap.* 28.

Lemery, qui paroît avoir tiré d’Aétius ce qu’il dit du *cé-  
rastes* , ajoute qu’on en peut obtenir les mêmes prépa-  
rations médÎCinales que de la VÎpere ; qu’il contient  
beaucoup de fel Volatil & d’huile ; qu’il est fudori-  
fique , qu’il résiste au poisim ; qu’il purifie le fang,  
& qu’il est fort bon dans la petite Vérole , la peste & la  
gratelle.

CERASUS, *cerisiers* ainsi nommé de *Cerasus*, Ville du  
Pont, d’où cet arbre fut apporté à Rome par Lucul-  
lus. De Rome, il palsa en Angleterre, à ce que dit  
Pline.

Voici fils caracteres.

Ses feuilles font assez larges & luisantes ; le calyce est  
très-profond, il est d’une feule piece, il est terminé  
par une couronne à cinq stegmens , il est fort étendu, &  
il *se* recourbe lorsqu’il commence à mûrir : la fleur est  
assez semblable à la rofle ; elle est pentapétale ; ses pé-  
tales flortent des espaees formés par les fegmens du ea-  
lyce, & elle n’a jamais moins de trente étamines. L’o-  
Vaire qui forme un long tube placé au fond du calyee,  
deVÎent pulpeux, s’arrondit ,& forme un fruit en cœur.  
Ce fruit contient un noyau d’une figure ronde ; & ce  
noyau, une amande de la même figure : ce fruit est pla-  
cé fur un pédicule fort long. BOERHAAVE, *Index alter  
Plant. Vol.* 2.

Diofcoride dit, que toutes les cerifes en général lâchent  
le ventre lorsqu’on les mange crues,& qu’elles le resser-  
rent lorsqu’on les mange feches. Il ajoute que la gom-  
me de *cerisier* prife dans de l'eau & du νίη , rétablit le  
tempérament après des maladies longues , édaircit la  
Vue & donne de l’appétit. *Lib. I. cap.* 157.

BoerhaaVe dit dans l’Ouvrage que nous Venons de citer,  
que l'industrie des Jardiniers a tellement multiplié  
les especes de *cerises,* que nous en aVons plus de qua-  
rante-quatre. Mais les fuRantes font celles dont on fait  
principalement ufage enMedecine.

*Cerasus rubra,* Offic. *Cerasus,* Mont..Ind. 39. *Cerasus  
vulgaris,* Ger. 1319. *Cerisier commun* - Emac. 1502.  
*Cerasus Anglica ,* Park. Theat. 1517. *Cerasus sativa,*Jonf. Dend. 92. *Cerasa sativa, rotunda , rubra et aci-  
da, quae nostris cerasa sativa*, C. B. P. 449- Ralt Hist.2.  
r 5 3 7. *Cerasus sativa, fructu rotundo, rubro et acido,*

*xr?* CER

Tourn. Inst. 625. Elem. Bot, 496. *Cerasus acida ru-  
bella* , J. Β. I. *Cerise aigre.* DaLE.

Cct arbre croît un peu moins haut que le *cerisier* noir : il  
étend *ses* branches un peu plus au loin. Quant aux  
fleurs & aux feuilles, estes font à peu près semblables  
dans l’un & l'autre arbre : mais le fruit de celui dont  
il s’agit est plus gros, d’une couleur rouge & d’un gout  
acide.

Ces *cerises* passent pour plus rafraîchissantes que les noi-  
res ; elles calment la foit ; elles font bienfaisantes à  
1 estomac, & aiguisent l'appétit : on en fait rarement  
ufage en Medecine. La gomme de *cerisier* passe pour  
lithontriptique ; elle est bonne pour la pierre, pour la  
graVelle, &c. MILLER, *Bot. Ols.*

Le fruit de ce *cerisier* est rafraîchissant, desséchant &  
astringent; il fortifie le cœur & l’estomac: on s’en  
fert pour calmer la chaleur & la soif des fieVreux : fes  
amandes finit bonnes pour les caiculeux. DaLE , d’a-  
près *Schroder.*

Ces *cerises* passent pour un fruit très-agréable & très-falu-  
taire. Le fuc qu’on en tire lorsqu’elles font parfaite-  
ment mûres, est servoneux & très-réfolutif. Si on en  
fait un tssage long & fréquent, furtout lorsqu’on a fait  
bouillir le fruit, il est capable de guérir plusieurs ma-  
ladies chroniques des plus inVétérées, & d’emporter  
par une diarrhée falutaire la matiere qui faisoit obf-  
truction.

*Cerasus acida nigricantia,* Ind. Med. 32. *Cerasusfructu  
acidoserotinoisuccisanguinei,* Tourn.Inst. 625. Rupp.  
Flor. Jen. 167. *Cerasus fructu arido, succi sanguinei,*Elem. Bot. 497. *Cerasa acidissima, sanguineo succo ,* C.  
B. P. 450. *Cerasa acida nigricantia , solidiora tardius  
maturescentia* , J. B. 1. 221. Raii Hist. 2. 1538. *Cerise  
marelle.*

Scn fruit gardé & lerob de fon fuc épaissi, font d’ssageen  
Medecine, & ils ont les mêmes propriétés que ceux de  
*la cerise* rouge. DaLL.

*Cerasus nigras* Offic. Ger. 1323. *Cerise noire commune,*Emac. 1505. Park. Parad. 571. Mer. Pin. 25.Phyt.  
Brit. 25. *Cer asus major acfylvestris, fructu subdulci,  
nigro colore inficiente,* C. B. Pin. 450. *Cerisier noir,*Raii Hist. 2. 1538. Dill. Cat. Giss. 45. Buxb. 62.  
Tourn. Inst. 620. Elem. Bot, 497. *Cerasusscylvestris,  
fructu nigro* ,J .B. I. 220. Raii Synop. 3. 463. *Cerise  
noire.*

Ce *cerisier* est un assez grand arbre ; fies branches sirnt cou-  
Vertcs de feuilles arrondies, dont l'extrémité estpoin-  
tue, & dont les bords font découpés. Les fleurs précé-  
dent les feuilles : elles croissent plusieurs ensemble fur  
de longs pédicules : elles n’ont qu’une seule feuille  
blanche découpée en fegmens très-délicats : elles ont  
au milieu plusieurs étamines placées fur l’embryon du  
fruit ; ce fruit est à peu près rond, plus petit que la  
*cerise* rouge: il y a un noyau dur dans le milieu; ce  
noyau est couvert d’une pulpe fort agréable au gout, &  
dont lefuc est purpurin. Cet arbre est EauVage, & croît  
en différentes contrées de l'Angleterre : l'on fruit fait  
qu’on le plante aussi dans les jardins. Il fleurit en ÂVril.  
& fon fruit est mûr en Juillet.

Les cerifes noires passent pour cordiales , céphaliques &  
falutaires dans toutes les maladies de la tête & des  
nerfs, comme les épilepsies, les conVulsions, les para-  
lysies & autres semblables. Quelques Auteurs les re-  
commandent dans la pierre , la graVelle & la rétention  
des urines.

!On n’en fait d’autres préparations officinales que l'eau  
distiléc : cette eau est plus dlufage dans la pratique  
moderne, qu’aucune autre eau simple, quelle qu’elle  
foit, MILLER , *Bot. Offe*

(Voyez *Aqua.*

Les noyaux de *cerises* noires , pilés avec leurs amandes &

CER 278

réduits en poudre, passent pour être extremement diu-  
rétiques.

On ajoute que ces noyaux rendent par la distilatlon une  
husle qui n’est pas moins Vénéneuse que celle du lau-  
rier. C’est par cette rasson que l’eau de *cerises* noires  
est tombée en difcrédit chez quelques personnes, sans  
que l’expérience ait démontré que ce soit aVec raison.

*Padus Offic. Padus Theophrasti*, Dill. Cat. Giss 66. *P a-  
dns Germanica solio deciduo,* Rupp. Flor. Jen. 108.  
Buxb. 149. *Cerasus avium,* Merc. Bot. 2. 18. Phyt.  
Brit. 25. *Cerasus avium nigra et racemosa,* Ger. 1322.  
Emac. 1 504. Mer. Pin. 24. Raii Hist. 2. 1 549. Synop.  
3.463. *Cerasus racemosa scylvestris, fructu non eduli '-s*C.B. P. 451. Tourn. Inst.626. Èlem. Bot. 497. Boerh.  
Ind. A. 2. 244. *Cerasus racemofasulvestris*, JonL Dend.  
9 3. *Cerasus avium racemosa,* Park. Theat. 1517. *Ceri-  
sier sauvage'.*

Il croît entre les rochers & les montagnes, & llon pend,  
sim fruit au cou des enfans, pour les guérir de llépi-  
lepsie. DaLE.

*Mahaleb,* Offic. *Macaleb Ges.neri,* Ger. 12n. *Bois de  
sainte Lucie t* Emac. 1397. *Machaleb Germanicum s  
Cerisier sauvage des montagnes d’Autriche,* Park.Theat.  
1519. *Cerasus fylvestris,* Ind. Med. 32. *Cerasus fylvese  
tris mahaleb,* Mont. Ind. 39. *Cerasusscylvestris amara,  
mahaleb putata.* J. B.' 1. 227. Raii Hist. 2. 1549.  
Tourn. Inst. 627. Elem. Bot. 497. *Cerasus silvestris  
amara, Arabum mahaleb putata,* Chab. 16. *Cerase  
affinis,* C. B. Pin. 451. Jonfi Dendr. 93. *Cerisier des  
montagnes.*

Cet arbre croît dans les lieux montagneux : *ses* noyaux  
Pont d’usage dans la Medecine; ils passent pour échauf-  
fans &pourémolliens. DaLE.

CERATIA , κερατία , *le caroubier.* Voyez *Caroba.*

CER ATIO: Faction d’enduire aVec de la cire. Les Chy-  
misses entendent par ce mot la maniere de réduire une  
si-lbstance dans un état tel qu’elle puisse enfuite être  
mife en fusion comme la cire, soit que le corps qu’on  
***se*** propofe de réduire dans cet état, fût naturellement  
trop dur, soit qu’il fût trop Volatil pour entrer dans une  
fusion femblable à celle de la cire. Dans le premier de  
ces sens, cette opération n’est autre chose que l’amollis-  
sement d’une fubstance dure & non fusible, enforte  
qu’elle foit capable de se liquéfier. Les Alchymistes  
entendent par le même mot la fixation du mercure;  
enforte qu’il flue comme la cire , & qu’il demeure en  
cet état.

CERAT1TES, *l’unicoe^e scissile s* pierre qui a la forme  
d’une corne.

CERAT1TIS, κεραάἵτις. Marcellus Empiricus dit que  
c’est la Violette de mer. Mais nous lisions dans Pline  
que c’est le *Papaver corniculatum.* Ρεινε , *Lib.* XX.  
*cap.* 19.

CER ATIUM, κεράτιον ; le fruit du caroubier. Voyez  
*Caroba.*

Cc mot signifie aussi *carat,* espece de poids. Voyez *Ca-  
rata.*

CERATOGLOSSUS ; nom d’un muscle de la langue.  
il part charnu de trois endroits différens : il est large  
& charnu à fa premiere origine, qu’il prend à la corne  
de l’os hyoïde ; & c’est proprement le *cératoglosse.* Sa  
seconde tête part de la baEe de cet os , & on l’appelle  
*Basioglosse.* Sa troisieme Vient de l'appendice cartilagi-  
neusie de l’os hyoïde, & quelques-uns l’appellent *chon-  
droglosse* Ces trois mufcles *se* réunissent, & leurs fi-\*  
bres,fuiVant la même direction, Vont s’insérer larges  
& minces aux énvirons de la racine de la langue, & la-  
téralement.

L’tssage decemusdecst de motiVoir la langue oblique-  
ment de l’un & de l’autre côté : mais quand toutes les  
parties des deux agissent scir elle à la fois, leur actiort

*srp* CER

est de retirer la langue en ligne droite vers le fond de  
la bouche. DOUGLas.

CERATOIDES, κερατοειδηά; nom que les Grecs don-  
nent à la cornée.

CERATOMALAGMA, κηρατομάλαγμα, *cérat.* Voy.  
*Ceratum.*

CERATONIA ; le *caroubier.* Voyez *Caroba.*CERATOPHYLLON, plante aquatique dont on dis-  
tingue deux especes.

La premiere est le

*Ceratophyllon laeve, aquis immersam. Hydroceratophyl-  
lum s solio laevu, octo cornibus armato. NSc* Acad. R. Sc.  
Par. 1719.pag. 20. Vaill. 32.

Le Docteur Manningham, & le Docteur Dillenius Pont  
trouvée dans les fosses attachée au côtés, depuis Chi-  
chester f jufqu’à Chelsey. *Syn. Selrp. Brit. FA.* 135.

La seconde est le

*Ceratophyllon asperum , aquis immersam. Hydrocerato-  
phyllum s folio aspero-, quatuor cornibus ornato.* Act.  
Acad. Scient. Par. ann. 1719. pag. 20. *Millefollium  
aquaticum, cornutum-,* 2. Raii Hist. 191. *Equisetum  
sub aqua repens Spoliis bifurcis*, Flor. Pruss. 67.

On la trouve communément dans les eaux croupissantes.  
**T0URNEF0RT.**

On ne leur attribue aucune propriété médicinale que je  
connoisse.

CERATUM, un *Cérat <*

Les Anciens entendoîent par *cérat,* quelque chofe de  
plus épais en consistance que l’acopon , & le *cerelaeon,*& de plus mou que l’emplâtre, felon Galien. Nous  
lisions dans Paul Eginete, que l’acopon étoit d’une  
consistance moyenne entre le *cérat Sc* l’emplâtre. Le  
*cérat* étoit fait d’huile & de cire , à quoi l'on ajoutoit  
quelquefois des poudres. Voici la proportion qu’on  
obfervoit généralement entre ces ingrédiens. On met-  
toit douze parties de cire , quatre parties d’huile, &  
une partie de poudre. Mais on faifoit quelquefois des  
*cérats* avec des ingrédiens onctueux & des poudres fans  
cire.

Les Modernes font leur *cérat* avec des fubstances grasses  
& huileufes, des gommes, des résines, des baumes &  
des poudres, unis enfemble par une quantité fuffifan-  
te de cire, à laquelle on ajoute quelquefois des muci-  
lages & différentes fortes de siucs; ensiarte que toute la  
composition soit plus épaisse qu’un onguent, & plus  
molle qu’une emplâtre. La regle prescrite par les Au-  
teurs, est de prendre huit parties d’huile , de graisse,  
ou de stuc, quatre de cire, & une ou deux de poudre.  
D’autres prennent trois onces d’huile, une demi-once  
de cire & trois dragmes de poudre. Mais comme les  
scibstances huileuses & onctueuses font plus fluides  
dans les tems chauds, que dans les tems froids , c’est  
une circonstance à laquelle il faut avoir égard.

Voici la maniere de faire un *cérat.*

*Faites* fondre fur le feu les ingrédiens fusibles; remuez-  
les tandis que vous y répandrez les poudres juf-  
qu’à ce que le mélange foit froid.

On prépare quelquefois un *cérat* avec huit parties d’un  
onguent , fur deux ou trois parties de cire : d’au-  
tres fois, c’est en amollissant la matiere d’une em-  
plâtre par une addition d’une quantité fussifante  
d’huile.

Pour ufer du *cérat ,* la coutume est de l’étendre fur du

CER 280

linge , ou fur de la peau , & de l’appliquer fur la  
partie à laquelle il est destiné.

On fe propose avec les *cérats* de produire un grand nom-  
bre d’effets différens, comme relâcher , amollir, digé-  
rer , cicatrifer , attirer, &c.

Quincy dit qu’un *cérat* ne diffère d’un onguent qu’en ce  
que le premier a plus de consistance quelefecond. Il  
n’y a maintenant dans la Pharmacopée de Londres,  
que deux préparations qui portent ce nom : la premie-  
re est calmante, & la seconde modérément détersive.  
Elles font si-tôt faites que nos Apothicaires n’ont pas  
coutume de les tenir prêtes.

*Cérat blanc.*

Prenez *de la dre la plus blanche ; quatre onces,  
de Ihuile d’amandes douces , cinq onces s  
du blanc de baleine le plusfln, une once,  
de la céruse lavée dans de l’eau roses une once et,  
demi.*

*du camphre , une demi-once.*

Faites du tout un *cérat.*

*Cérat jaune.*

Prenez *de la résine panne, une demi-livre,  
du suif de mouton, quatre onces ,  
de la meilleure térébenthine> deux onces.*

Faites fondre le tout fur un feu modéré, & lorfqu’il aura  
un peu bouilli, passez, & vous aurez un *cérat.*

Il y a un grand nombre de compositions fous ce nom ,  
dans les anciennes Pharmacopées officinales , & fur-  
tout dans celle du College de Londres : mais elles Eont  
difficiles à faire , si mal raisonnées , & de si peu d’usa-  
ge, qu’on les en a bannies. Les deux que nous venons  
de rapporter, qu’il est facile de faire, & dont on peut  
ufer avec avantage, font les feules qu’on y ait laissées.  
La principale raison de la réduction de cette classe , est  
la facilité que l’on a de leur substituer fur le champ &  
en toute occasion , des formules capables de produire  
les mêmes effets ; enforte qu’il est assez inutile d’en  
embarrasser les boutiques de nos Apothicaires. Pstar-  
*macopée de* Qc INC Y.

*Cérat de Turner, ou cérat de pierre calamtnaire.* Voyez  
la defcription que nous en avons donnée à l’article *Cad\*  
mia.*

CERAUNIA *sive fulminaris lapis*, Offic. *Ceraunius.*Boet. 480. Worm. 74. Charlt. Foss. 30.de Laet. 155.  
Aldrov. Musi Metall. 606. Schw. 372. Kentm. 30.  
*Ceraunia vel Ceraunias,* Gesti, de Lapidibus *61 .Pierre  
de foudre.*

Cette pierre est d’une figure pyramidale , & d’une cou-  
leur brune ou noire. Les Auteurs la distinguent de  
la Belemnite. On la trouve communément en Alle-  
magne.

Les femmes attaquées de tumeurs ou de fluxions aux ge-  
noux & au fein , en frottent superstitieufement ces  
parties. On dit qu’elle est bonne dans l’hydropisie &  
dans la jaunisse. Mais ces vertus ne font fondées fur au-  
cune expérience que je connoisse.

CERAUNO-CHRYSOS ou AURUM FULMINA-  
RE. JOHNSON. *Or fulminant.*

CERBERUS TRICEPS ou PULVIS CORNACHI-  
NI; *poudre cornachine.* En langue Chymique , c’est le  
mercure réuni dufel, du vif-argent & du vitriol. Cas-  
TELLI, d’après *Lib avius,*

CERCHNALEOS, κερχναλέος, tout ce qui fait & causa

ûSï CER

l’enrouement ou la difficulté de *se* faire entendrè.

CERCHNOS , κέρχνος, relâchement ou bruit rauque  
qui se sait entendre quand la persionne respire dans le  
larynx ou dans la tradlee-arterc , lorsque ces parties  
font affectées de quelque maladie. Les Auteurs Grecs  
qui ont écrit Eur la Medecine, ont coutume de prendre  
ce mot en ce siens.

CERCIO. Clest, Eelon Johnston , un oifeau des Indes ,  
gros comme un étourneau , de diVerEes couleurs, re-  
muant preEque toujours laquelle. On lui apprend à  
parler , & il est encore plus diseiplinable que le perro-  
quet. On ne lui attribue aucun usage en MedeCÎne.  
LEMERY , *des Drogues.*

CERCIS , κερκίς, un pilon ou un instrument dont on *sc*Eert pour battre & pulVériser. Ce mot est aussi styno-  
nyme à Radius , & signifie cet os de PaVant-bras.

CERCOPES, κέρκωπες, efipece de Charlatans, & de  
fourbes, que Galien nous peint, comme répandus dans  
les mauVais lieux de Rome.

CERCOPITHECUS, *un Singe* à *queue.*

CERCOSIS, κέρκωσις , maladie du clitoris qui consiste  
dans un accroissement contre nature.

CERDAC , *mercure.* **RULAND.**

CEREALIA , toutes les efpeces de grains dont on fait  
du pain. Ce mot Vient de *Cerés ,* nom d’une Déesse qui  
passait chez les Payens pour aVoir appris aux hommes  
l’ufage des grains.

CEREBELLUM, le *Cervelet.* Voyez l’article suivant,  
CEREBRUM, le *Cerveau.*

On donne en général le nom de *cerveau* à toute la masse  
qui occupe entierement la caVité du crane , & qui  
est enVeloppée de deux membranes appellées *me-  
ninge s y* selon les Grecs, & *meres,* Eelon les Anciens ,  
dont l'opinion commune étoit que ces membranes font  
l’origine & comme les meres de toutes les autres mem-  
branes du corps humain.

La masse générale est distinguée en trois portions particu-  
lieres ; savoir, en *cerveau* proprement dit, ou grand *cer-  
veau s* en cervelet ou petit *cerveau,* & en moelle allon-  
gée. On joint à ces trois portions renfermées dans le  
crane une quatrieme, qui occupe le grand canal de l’é-  
pine du dos, fous le nom de moelle de l’épine ou moel-  
le épiniere, & qui est la continuation de la moelle al-  
longée.

Le cerVeau proprement dit, est une masse moelleufe, mé-  
diocrcment ferme, superficiellement grisâtre , qui oc-  
cupe toute la portion fupérieure de la caVité du crane,  
c’est-à-dire, la portion au-dessus de la tente du cerve-  
let. Sa figure est en dessus une conVexité oValaire , à  
peu près comme celle de la moitié d’un œuf coupé en  
long, ou plutôt comme celle de deux quarts d’œuf cou-  
pés en long & à peine écartés l’un de l’autre ; en dessus  
elle est plus applatie par le fond, dont chaque moitié  
latérale est dÎVssée en trois bosses, qu’on appelle lo-  
bes , un antérieur, un mitoyen , & un postérieur.

Sa silbstance est de deux fartes, distinguée par deux dif-  
férentes couleurs, dont l'une est grisâtre ou cendrée,  
& plus mollasse; l’autre très-blanche & plus ferme. La  
fubstahce cendrée occupe principalement l'extérieur du  
*cerveau* , & en fait comme une efpece d’écorce, ce qui  
a donné occasion de la nommer silbstance corticale , ou  
substance cendrée. La substance blanche domine au-  
dedans du *cerveau* , & est appellée substance médullai-  
re, ou simplement substance blanche.

Le *cerveau* est diVisé en deux portions latérales, séparées  
l'une de l’autre par la faulx ou grandie cloison longitu-  
dinale de la dure-mere. On les appelle communément  
hemsspheres, quoiqu’elles méritassent plutôt le nom de  
quarts deEphcres oblongues ; chacune de ces portions  
latérales, ou quarts de Epheres est distinguée en deux  
extrémités, une antérieure & une postérieure , qu’on  
appelle lobes du *cerveau,* entre lesquelles il y a infé-  
rieurement uné grosse protubérance à laquelle on don-  
ne le même nom ; de forte que chaque portion latéra-  
le a trois lobes, un antérieur , un moyen & un posté-  
rieur.

CER 282

Iles lobés antérieurs , *Planche IV. A A s* sont appuyés  
scir les parties de llosfrontal., qui contribuent àla for-  
mation des orbites & des sinus frontaux, aux endroits  
qu’on appelle communément fosses antérieures de la  
bafe du crane. Les lobes postérieurs , *Planche IV. B B,*font postés fur la tente du cerVelet, & les lobes moyens  
logés dans les fosses latérales ou moyennes de la bafe  
du crane.

Chaque portion latérale du *cerveau* a trois faces, unefu-  
périeure conVexeou Voutée; une inférieure, inégale ;  
& une latérale, applatie, qui regarde la faulx. Dans  
toute l’étendue fuperfiCÎelle de ces trois faces on Voit  
des anfractuosités, comme des circonvolutions d’intese  
tms, formées par des raies ondoyantes & très-profon-  
des , quoique fort étroites, dans lesquelles la pie-mere  
s’insinue par autant de cloisions ou duplicatures qui sé-  
parent ces circonvolutions ou anfractuosités.

Vers la furface du *cerveau* ces circonvolutions font un  
peu écartées en maniere de sillon serpentant. Dans ces  
écartemens fiant logées les Veines superficielles du ccr-  
*veau,* entre les deux lames de la piemere ; d’où elles  
passent dans la duplicature de la dure-mere & vont s’ou-  
vrir dans les sinus.

Ces anfractuosités font attachées felon toute leur profon-  
deur aux cloifons ou duplicatures de la pie-mere, par  
une infinité de filets Vafculeux très-fins & très déliés,  
comme on le peut Voir en éCartantpeuàpeulescircon-  
Voletions aVec les doigts.

Quand on coupe ces circonVolutions en travers, on voit  
que la lsubstance blanche oecupe le milieu de l’épaisseur  
de chaque circonVolution , de Eorte qu’il y a autant  
d’anfractuosités médullaires au-dedans, qu’il y a d’an-  
frâctuosités corticales en-dehors. Les médullaires font  
comme des lames blanches , enduites & enVironnées  
de fubstance cendrée. Les couches de la silbstance cor-  
ticale Eont en plusieurs endroits plus épaisses que cel-  
les de la substance médullaire.

Le lobe antérieur du *cerveau* & le lobe moyen de chaque  
côté siont séparés par un sillon très-profond & fort  
étroit, qui monte obliquement de deVant en arriere ,  
depuis l'alle temporale de l’os sphénoïde, Vers le mi-  
lieu de l'os pariétal ; & les deux faces de cette dÎVi-  
sion ont aussi chacune leurs sillons & leurs anfractuoii-  
tés particulieres, ce qui donne une très-grande étendue  
àlafubstanCe corticale. On appelle ce sillon la grande  
fissure de Syluius, ou simplement la grande fissure du  
*cerveau.*

Ayant détaché la faulx du *crista galli* & l’ayant renVersée  
en arriere, si l’on écarte légerement les deux parties  
latérales du *cerveau* communément nommées hémise  
pheres, on Voit d’abord une portion longitudinale d’u-  
ne Voûte blanche, à laquelle portion on donne le nom  
de corps calleux. C’est une portion mitoyenne de la  
fubstanee médullaire, qui fous le sinus inférieur de la  
faulx, depuis l’extrémité antérieure de ce sinus jufqu’à  
S011 extrémité postérieure, & à un peu de distance de  
côté & d’autre , est comme détachée de la masse du  
*cerveau* & n’y est que contiguë ; de sorte qu’en cet en-  
droit le bord de la face interne de chaque hémifphere  
est simplement couché fur le corps calleux , à peu près  
comme les lobes antérieurs & les lobes postérieurs font  
couchés fur la dure-mere. Les deux extrémités de eet-  
te portion médullaire fe terminent chacune par un pe-  
tit bord transiVerfalement courbé en-dessousi

La furface du corps calleux est cotiVerte de la pie-mere,  
qui fe glisse aussi entre les portions latérales de ce corps  
& le bord inférieur de chaque hémifphere. Il y a le  
long du milieu de la surface, depuis un bout jtssqu’à  
l’autre une eEpece de raphé faite par la rencontre & le  
croifement des fibres médullaires, dont le corps cal-  
leux est composé. Ces fibres paroissent d’abord tout-  
à-fait tranfVerfales, mais elles font tranfVerfalement  
obliques, de maniere que celles qui Viennent du côté  
droit fe crûssent légerement aVee celles qui Viennent-  
du côté gauehe. Cette efpece de raphé deVÏent plus  
fensible par deux petits cordons medullaires qui l’ac-;

s8; CER

compagnent très-près de Coté & d’autre , & qui font  
intimement adhérentes aux fibres transiVeriales.

Le corps calleux fie continue ensiaite de côté & d’autre  
avec la substance médullaire, qui dans tout le reste de  
fon étendue est entierement uni à la substance corti-  
cale, 8c forme Conjointement avec le corps calleux une  
voute médullaire un peti oblongue & comme oVale.  
Pour rendre ceci sensible , on emportera adroitement  
par plusieurs coups selon la convexité du cerveau , tou-  
te la si-lbstance corticale aVec les lames médullaires  
dont elle est entremêlée. Alors on verra une convexi-  
té médullaire beaucoup plus petite que la convexité  
générale ou commune de tout le *cerveau ,* mais con-  
forme à cette grande convexité ; de sorte qu’elle pa-  
roît Comme une estpece de noyau médullaire du *cer-  
veau ,* surtout quand ôn la considere conjointement  
avee la siisostancé médullaire de la partie inférieure ou  
basie du *cerveau.* C’est ce qui a donné lieu à M. Vieuse  
siens d’appeller ce noyau le centre ovale.

Fous cette voute il y a deux caVÎtés latérales beaucoup  
plus longues que larges, aVee très-peu de profondeur ,  
séparées l’une de l’autre par une cloifon médullaire &  
transparente dent il fera parlé ci-après. On appelle  
communément ces cavités les ventricules antérieurs ou  
supérieurs du *cerveau,* pour les distinguer des deux  
autres beaucoup plus petits , & qui font en quelque fa-  
çon plus en arriere, comme on verra dans la fuite. Il  
vaut mieux donner avec Stenon aux ventricules dont  
il s’agit à présent, le nom de ventricules latéraux, ou  
même de grands ventricules, que ceux de ventrieules  
antérieurs ou de ventrieules supérieurs.

Les ventrieules latéraux font d’abord larges & arrondis  
par leurs extrémités voisines de la cloifon tranfparen-  
te. Ils vont de devant en arriere , en s’écartant de plus  
en plus l'un de l’autre & en sie rétrécissant. Ensiuite ils  
sie recourbent en-dessous, reviennent obliquement de  
derriere & devant par un contour semblable à celui de  
cornes de belier, & *se* terminent presque au-dessous  
de leurs extrémités supérieures, mais moins avant &  
plus en dehors.

Α l'endroit où ils commencent à sie courber pour desi:en-  
dre & revenir sur le devant, il y a de côté & d’autre un  
allongement particulier qui va de devant en arriere,  
& se termine par une cavité triangulaire, pointue & un  
peu tournée en dedans , de forte que les deux points *se*regardent mutuellement en maniere de cornes. Ces  
ventricules font tapissés par toutes leurs coneavités  
d’une membrane très-mince.

La cloTon transparente communément appellée *septum  
luddum,* est directement sous la couture du corps cal-  
leux dont elle est la continuation,& comme une efpece  
deduplicature.Elle est composée de deux lames médul-  
laires écartées plus ou moins l’une de l'autre par une  
cavité verticale fort étroite & quelquefois remplie de  
sérosités. Cette caVité en quelques fujets est fort éten-  
due de devant en arriere , & elle m’a paru communi-  
quer avec tout le troisieme ventricule , dont il fera  
parlé ci-après.

La cloifon transparente est unie par *sa* partie inférieure à  
la portion antérieure du corps médullaire particulier  
appellé improprement la voute à trois piliers , à caufe  
de quelque ressemblance aux arceaux des anciennes  
voutes. Ce n’est que le corps calleux, dont la face in-  
férieure est comme un plancher concave à trois an-  
gles , un antérieur & deux postérieurs, & à trois DOrds,  
deux latéraux & un postérieur. Les bords latéraux font  
terminés chacun par un gros rebord demi-cylindri-  
que; ces deux rebords femblables à deux arcs ou ar-  
ceaux, s’tmissent enfemble à l'angle antérieur, &for-  
ment là par leur union , ce qu’on appelle le pilier anté-  
rieur de la voute ; ils s’écartent l’un de l’autre en arrie-  
re vers les angles postérieurs du plancher, où on leur  
donne le nom de piliers postérieurs de la voute.

Le pilier antérieur étant double, est plus gros que les pi-  
liers postérieurs, & les traces de sa composition ne  
s’effacent pas. Immédiatement au-dessous de la basie de

CER 284

ce pilier on appcrçoit un gros cordon médullaire très-  
blanc & court posé transversalement d’une hémisphe-  
re à l’autre. On l’appelle *commissure* antérieure du *cer-  
veau.* C’est à ce pilier que le *septum* est adhérent ; le  
reste du *septum* n’est pas adhérent en-bas , de forte que  
les deux ventricules latéraux communiquent ensem-  
ble. Les piliers postérieurs se courbent en bas & fe con-  
"tinuent dans les portions inférieures des ventricules  
jufqu’à leur extrémité , en maniere & Eous le nom de  
cornes de bélier. Ils diminuent en épaisseur à mssure  
qu’ils avancent. Ils ont chacun à leur côté externe un  
petit rebord collatéral, mince & plat comme une esc  
pece de bandelette. Ces bandelettes ont fait inventer  
le nom de *corpora fimbriata s* corps bordés.

La furface inférieure du plancher triangulaire qui est en-  
tre ces arceaux , est toute remplie de lignes médullai-  
res , tranfVerfes & faillantes : c’est pourquoi les an-  
ciens lui ont donné le nom de psalloïde & de lyre ,  
Payant comparée à un instrument à cordes , à peu près  
isemblable à celui qu’on appelle ici communément  
tympanonou pfalterion.

La voute étant disséquée & renversée en arriere ou cn-  
tierement enlevée , on voit d’abord une toile vaEcu-  
laire appellée plexus choroïde , & plusieurs éminences  
plus ou moins recouvertes par l’expansion de la même  
toile : il y a quatre paires d’éminences qui sie fui vent  
très-régulierement, siavoir, deux grandes & deux peti-  
res.Lesdeux premieres des grandes éminences siontap-  
pellées corps cannelés;lcs deux suivantes font nommées  
couches des nerfs optiques. Les quatre petites éminen-  
ces siont très-unies ensemble. On en appelle les anté-  
Heures *nates ,* & les postérieures *testes.* 11 convient  
mieux de les nommer simplement tubercules anté-  
rieurs & tubercules postérieurs. Immédiatement de-  
vant ces tubercules il y a une petite éminenee impaire ,  
appellée glande pinéale.

On a donné aux corps cannelés ce nom parce qu’en les  
râclant avec une sicalpel, on y trouve quantité de li-  
gnes blanches & de lignes cendrées alternativement  
disposées; ces lignes ne siont que la coupe transversi?  
des lames médullaires & des lames cendrées , entre-  
mêlées dans une position verticale ou perpendiculaire  
siur la basie du *cerveau.* Cela paroît évidemment par  
des Eections de haut en-bas. Ces deux éminences font  
grisâtres dans leur surface, oblongues, arrondies, py-  
riformes, grosses en-deVant, étroites & courbées en  
arriere.

Elles occupent le fond de la cavité supérieure des grands  
ventricules , dont elles imitent en quelque façon la  
forme; de forte que leurs parties antérieures sirnt pro-  
ches de la closson transparente, & les postérieures s’é-  
cartent l’une de l’autre à mefure qu’elles diminuent ;  
elles ne stont réellement que le fond même de ces ven-  
tricules , qui s’y élevent en bosses dans leurs cavi-  
tés , c’est au-bas de l’intervalle des grosses portions de  
ces deux corps , que *se* trouve le gros cordon transeer-  
ste nommé *commisseire* antérieure dtl *cerveau,* dont j’ai  
parlé à l’occasion du pilier antérieur de la voute cal-  
leuse. Il communique plus particulierement avec le  
fond des deux corps cannelés par un contour de côté  
& d’autre.

Les couches des nerfs optiques ont reçu ce nom, parce  
que ces nerfs en tirent principalement leur origine. Ce  
font deux grosses éminences situées l’une à côté de l’au-  
tre, entre les portions ou extrémités postérieures des  
corps cannelés. Leur figure est hémifphéroïde & tant  
foit peu ovale ; elles font blanchâtres à leur furfaee,  
& leur fubstance en-dedans est mêlée de gris & de  
blanc, ce qui y fait paroître des raies différemment co-  
lorées, quand on les dsseque, à peu près comme celles  
des corps cannelés.

Ces deux éminences font fort étroitement adossées en-  
femble, & dans leur convexité elles font réellement  
unies , & ne font qu’un même corps, par la vraie con-  
tinuation de la fubstance blanchâtre de leur convexité.  
Cette substance est très-mince, & se rompt par lepro-

28; C E R

pre poids des parties latérales d’un *cerveau* détaché du  
crane. C’est pourquoi pour s’en assurer, il faut l'exa-  
miner dans la place naturelle, & encore faut-il avoir  
soin de manier ces parties légérement.

Immédiatement après la fubstance blanchâtre ou enve-  
loppe Commune des deux éminenCes, leurs masses font  
extremement contiguës jufqll’environle milieu de leur  
épaisseur. De-là elles s’écartent infensiblement en-bas  
vers le fond, où leur écartement forme un canal par-  
ticulier, nommé le troisieme ventricule, dont une ex-  
trémité s’ouvre en-devant & l'autre en-arriere, Comme  
on verra dans la fuite. Quelques-uns avoient pris la  
convexité superficielle de Ces éminenCes pour le pont  
de Varole.

Le fond de ces deux éminences s’allonge en-bas de cô-  
té & d’autre, & produit deux gros cordons ronds, blan-  
châtres qui s’éeartent l’un de l’autre par une courbure  
très-ample, comme deux cornes, & enfuite se rappro-  
chent de nouveau vers le devant,chacun par une petite  
courbure tournée à contre-sens de la grande courbure,  
comme un petit bout de cornes. La grosseur de ces cor-  
dûns diminue par degré depuis leur naissance jufqu’à  
leur réunion antérieure. J’en parlerai davantage ci-  
après à l'occasion des nerfs optiqtlfes.

Les tubercules font au nombre de quatre; deux antérieurs  
& deux postérieurs. Ils tiennent tous quatre enfemble  
comme n’étant qu’tm seul corps, situés derriere l’union  
des couches des nerfs optiques. Ils font traissverfale-  
ment oblongs. Les antérieurs font un peu plus arron-  
dis & un peu plus larges; c’est-à-dire, ont un peu  
plus d’étendue de devant en arriere que les postérieurs.  
Leur furface est blanche, & leur épaisseur est grifâtre.  
Les noms de nates & testes qu’on a donnés à ces tuber-  
cules font très-impertinens, & ne marquent aucune  
ressemblance aux ehofes mêmes dont on les a tirés. Je  
les appellerois volontiers tubereules quadrijumeaux , à  
l’imitation du langage des Anatomistes, qui ont em-  
ployé le même terme de quadrijumeaux, pour nom-  
mer quatre petits muEcles voisins qui font attachés aux  
environs du grand trochanter de la cuifie.

Sous le fond de ces quatre tubercules, & directement au-  
dessus de l’union des tubercules d’un côté, aVee les tuber-  
cules de l’autre côté, il y a un petit canal mitoyen,dont  
l’ouverture antérieure communique avec le troisieme  
ventricule qui est fous les couches des nerfs optiques ;  
& l’ouverture postérieure mene au quatrieme ventri-  
cule, qui appartient au cervelet, comme on verra dans  
la fuite.

Les tubercules antérieurs, par la rencontre de leurs deux  
convexités avec les deux convexités postérieures des  
cousues des nerfs optiques, & par PinterValle de ces  
quatre convexités, forment une ouverture qui com-  
munique avec le troisieme ventricule & avec le petit  
canal mitoyen. Au lieu du nom ridicule d’anus qu’on  
a donné à cette ouverture, on la peut appeller otiver-  
ture commune postérieure , pour la distinguer d’une  
autre dont je parlerai ci-après, & que je nommerai ou-  
verture commune antérieure.

La glande pinéale, *Planche IV. flg.* 2. est un petit corps  
mollet, grifâtre, environ de la groflèur d’un pois mé-  
diocre irrégulierement arrondi , quelquefois figuré  
comme une pomme de Pin, d’où est venu le nom de  
pinéale , situé derriere les couches des nerfs optiques,  
immédiatement au - dessus des tubercules quadriju-  
meaux. Elle est attachée comme un petit bouton au  
bas des couches des nerfs optiques par deux pédicules ,  
ou péduncules médullaires fort blancs qui font près  
l’un de l’autre vers la glande , & s’écartent prefque  
transiVersalement vers les couches.

La fubstance de ce corps paroît pour la plus grande par-  
tie, corticale, excepté aux environs des péduncules,  
ou elle paroît un peu médullaire. Ces péduncules font  
quelquesois doubles, comme s’ils appartenoient aussi  
aux tubercules antérieurs. Ce corps est fort adhérent  
au plexus choroide qu’il couvre , comme on verra ci-  
après ; & qu’il saut par conséquent leVer adroitement

CER 286

pour ne pas détacher la glande pinéale de fa place, &  
rompre sies péduncules. On la trouve plusieurs fois gra-  
veleufe. Il y a au-dessous de la glande pinéale dans l’é-  
paisseur des couches optiques, un cordon médullaire  
tranfverfal, appelle commissure postérieure des hémisa  
pheres du *cerveau.*

Entre la basie du pilier antérieur de la voute & la partie  
antérieure de l’union des couches des nerfs optiques ,  
*se* trouve une cavité ou fossette, appellée l’entonnoir.  
Il defcend vers la bafe du *cerveau ,* en fe rétrécissant à  
mefure qu’il defcend , & se termine tout droit par un  
petit canal membraneux à un corps mollet situé dans  
la sielle sphénoïde, & appelle glande pituitaire. Cette  
cavité s’ouvre en en-haut immédiatement devant les  
couches des nerfs optiques par un trou ovale , qui fe  
nomme l’ouverture commune antérieure, & par con-  
féquent communique avec les ventricules latéraux.

Au bas de l’épaisseur des couches des nerfs optiques, &  
directement au-dessous de leur union, est Creusé natu-  
rellement un canal particulier , qu’on appelle le troi-  
sieme ventricule du *cerveau.* Je dis naturellement,afin  
qu’on ne prenne pas pour le troisieme ventrieule une  
sente accidentelle qu’on trouve entre les couches dans  
un *cerveau* détaché, comme j’ai dit ci-dessus.

Ce canal ou ventricule s’ouvre en-deVant dans l.lenton-  
noir & fous l’ouverture commune antérieure , par où il  
communique aussi avec les ventricules latéraux ; il s’ou-  
vre en arriere sous l’ouverture commune postérieure  
entre les couches &les tubercules quadrijumeaux, vis-  
à-vis le petit canal mitoyen qui va au cervelet.

Le plexus, *ou* lacis choroïde est une toile vasiCulaire très-  
fine , remplie d’un grand nombre de ramifications ar-  
sérielles & veineusies , & en partie ramassée en deux  
paquets flotans qui s’étendent dans les cavités des ven-  
tricules latéraux, ou dans chaque ventricule, & en  
partie épanouie aux environs en maniere d’enveloppe  
qui couvre immédiatement avec une adhérenee parti-  
culiere les couches des nerfs optiques, la glande pinéa-  
le, les tubercules quadrijumeaux, & les parties voi-  
sines tant du *cerveau* que du eerVelet.

On découvre d’abord dans chaque portion latérale de ce  
plexus un tronc de veines, dont les ramifications sionç  
difpersées par toute l'étendue de ces deux portions.  
Les deux troncs sie rapproehent vers la glande pinéale,  
s’unissent derriere cette glande, & vont ensiuite s’a-  
boucher vers le *torcular s* c’est-à-dire, avec le quatrie-  
me sinus, ou sinus commun de la dure-mere. Quand  
on souffle dans un de ces troncs vers le plexus , on voit  
passer le vent dans toutes les ramifications qui en dé-  
pendent. Dans quelques fùjets, ces deux velues for-  
ment un seul tronc commun qui aboutit au sinus.

Les portions flottantes ou ventriculaires du plexus paross-  
sient siouvent parfumées d’tm grand nombre de corpuf-  
cules semblables à des grains glanduleux. Ces corpuf-  
cules fiant très-petits dans l’état naturel, & grossissent  
par maladie. Pour les bien examiner, il faut faire flot-  
ter dans de l’eau claire les portions ventriculaires du  
plexus & les y épanouir adroitement. Alors au moyen  
du microfcope, on verra , pourvu que ce foit dans l'état  
naturel, ces grains comme de simples follicules , ou  
comme de petites boursettes plus ou moins applaties.

Outre cette toile vafculaire & plexiforme du *septum* , les  
parois de la voute, des éminences, des ventrleules ,  
des canaux & de l’entonnoir, font toutes revétues d’u-  
ne membrane très-fine ,dans laquelle on découvre par  
des injections & par les inflammations beaucoup de  
vaisseaux très déliés. Cette membrane est comme la  
continuité de la toile plexiforme, qui de même parole  
être un détachement de la pie-mere. On découvre en-  
corepar ce moyen une membrane extremement mince  
fur les parois internes de la duplicature du *septum,*quoique ces parois fe touchent dans quelques fujets.

On donne le nom de glande pituitaire à un petit corps  
spongieux logé dans la felle sphénoïde , entre les replis  
siphénoïdaux de la dure-mere : elle est d’une substance  
particuliere,qui neparoît ni médullaire, ni glandu-

2§7 'CER

letsse ; elle est extérieurement en partie grisâtre, & en  
partie rougeâtre, & intérieurement blanohatre ; elle est  
transversalement longuette ou ovale, & dlvssée infé-  
rieurement dans quelques sujets par une petite échan-  
crure en deux lobes, à peu près comme un petit rein  
ou une phaféole ; elle est recouverte de la pie-mcre ,  
comme d’une bourse, dont l’ouverture est l’extremité  
de l’entonnoir, elle est environnée des petits sinus cir-  
culaires, qui communiquent de côté & d’autre aVec les  
’iinus caVerneux.

*Le Cervelet.*

Le CerVeIet est renfermé fous la cloifon tranfVersalé de  
la dure-mere,il est plus large latéralement qu’en deVant  
& en arnere,applati en dessus, & legeremcnt incliné de  
côté & d’autre , conformément à cette cloifon qui lui  
fert de tente ou de plancher. En dessous il est plus aron-  
di, & en arriere il est distingué en deux lobes légete-  
ment séparés par la petite cloison occipitale de la dure-  
mere.

Il est composté de deux substances comme le grand cer-  
veau : mais il n’y a point de circonVolutions dans sa sur-  
face comme dans le cerveau. Ses sillons qui sont à pro-  
portion assez profonds , font difpofés de maniere qu’ils  
forment des couches plattes & minces , plus ou moins  
horisontales, entre lefquels la lame interne de lapie-  
mere s’insinue par autant de feuillets qu’il y a de cou-  
ches.

Sous la cloifon transiverfale , ou tente de la dure-mere, il  
est recou.Vert d’un lacis Vafculeux qui communique  
aVec le plexus choroïde. Sur le devant , il y a deux  
avances mitoyennes appellées appendices vermi-  
formes, l'une antérieure & supérieure qui regarde en  
devant, l’autre postérieure & inférieure , qui va en ar-  
riere , il en a encore deux latérales, tournées chacune  
en dehors : on les appelle en général vermiformes,  
parce qu’elles ressemblent à un gros bout de ver de  
terre.

Outre la diVÎsion du *cervelet* en portion latérale, comme  
en deux lobes ; il paroît y avoir encore une efpeCe de  
subdivision de chacun de ces lobes en trois boiles ou pro-  
tubérances , une antérieure , une moyenne ou latérale ,  
&une postérieure. Ces bosses ou protubérances ne sirnt  
pas également distinctes dans tcus les fùijets par leur  
convexité &par leurs bornes. Ils le font cependantpar  
la différente direction de leurs couches, en ce que les  
couches de chaque protubérance latérale ou moyenne ,  
& celle de chaque protubérance antérieure, sirnt moins  
transVelssales que les couches des protubétances posté-  
rieures.

Quand on écarte les deux portions latérales ou lobes par  
une coupe médiocrement profonde ; on découvre d’a-  
bord la portion postérieure de la moelle allongée ,  
dont il fera parlé ci-après , & dans la furface postérieu-  
re de cette portion, depuis les tubercules quadriju-  
meaux jusqu’au dessous de l’échancrure postérieure du  
corps *du cervelet,* enverra unecaVÎté oblongue,qui fe  
termine en arriere, comme le bec d’une plume à écrire ;  
c’est ce qu’on appelle le quatrieme ventricule.

Au commencement de cette cavité , immédiatement der-  
riere le petit canal commun qui est au dessous des tu-  
bercules , on trouVe une petite lame médullaire très-  
mince, que l'on regarde comme une valvule entre le  
petit conduit commun & la cavité du quatrieme ventri-  
cule. Un peu après cette lame, la cavité s’élargit un peu  
plus à droite & à gauche, & reprend enfuite *sa* premie-  
re largeur. La cavité est revétue intérieurement d’une  
membrane très-mince, & elle paroît souvent distinguée  
en deux parties latérales par une rénure très-fine, de-  
puis la lame valvulaire jusqu’à la pointe du bec de plu-  
me.

Cette membrane interne est une continuation de celle qui  
tapisse le petit canal commun, le troisieme ventricule ,  
l’entonnoir & les deux grands ventricules. Pourvoir  
le quatrieme ventricule dans fon état naturel, où il a

CER 288

moins de largeur , il faut le découvrir pendant que le  
*cervelet* est encore dans le crane; & pour cela il faut  
fcier l'os occipital bien bas.

Aux deux côtés de ce ventricule, on voit la fubstance me-  
dullaire former une efpece de tronc qui s’épanoiiit en  
maniere de lame dans l'épaisseur des couches corticales  
du *cervelet.* On découvre ces lames médullaires felon  
leur largeur, en coupant le *cervelet* par tranches , àpeu-  
près parallelos à la bafe du cerveau ; mais en coupant un  
des lobes du *cervelet* verticalement du haut en bas , la  
fubstance médullaire paroîtra dispersée dans l’épaisseur  
de la si-ibstance corticale , comme par ramifications.  
Cette derniere coupe a donné lieu de nommer ces ranfi-  
fications l’arbre de vie. Les deux troncs médullaires qui  
produifent ces différentes lames sirnt appelles les pé-  
duncules du *cervelet.*

On ne peut pas continuer de silite la description des autres  
parties moyennes de la bafe du *cervelet* avant celle des  
parties moyennes de la base du cerveau ; car ces deux  
Eortes de parties fiant réunies,& forment conjointement  
ce qu’on appelle moelle allongée. J’ajouterai seule-  
ment ici, que les couches de l'une & de l’autre sclbse  
tance *du cervelet* ,ne fiant pas toutes d’une même éten-  
due dans les mêmes portions ou bases de chaque lobe.  
C’est ce qui paroîtra par l'ilsspection de la seule conve-  
xité ou surface externe du *cervelet ,* où on voit d’efpa-  
ce en espace des couches corticales plus courtes lesunes  
que les autres , & les bouts d’une couche courte fe ter-  
miner par une diminution de leur épaisseur entre deux  
couches plus longues.

Si on fait feulement un petit trou dans la lame externe de  
la pie-mere fur un des lobes du *cervelet* , sans blesser la  
lame interne, & qu’on foufle par ce trou au moyen d’un  
petit tuyau dans le tissu cellulaire qui lie les deux lames  
de la pie-mere ensemble , on verra peu à peu le vent  
gonfler le tissai, & écarter plus ou moins également les  
différentes couches lesunes des autres dans toutes leur  
étendue. On verra en même tems l’arrangement de  
toutes les ClassonsmembraneuEes ou dtlplieatures delà  
lame interne de la pie-mere, & de la distribution nom-  
breufe des vaisseaux sanguins très déliés qui y rampent  
si-irtout après une bonne injection anatomique, ou dans  
un état inflammatoire de ces membranes.

*La Moelle allongée.*

On donne ce nom à la substance médullaire , qui occupe  
de devant en arriere la partie moyenne de la bafe du  
*cerveau^ 8e* tout de suite la partie moyenne de la base  
du *cervelet*, entre les parties latérales de l’une & de  
l’autre de ces deux bafes. Elle est comme une seule ba-  
Ee médullaire, mitoyenne & commune du *cerveau 8e*du *cervelet* par la continuité réelproque de leur subsu  
stanee médullaire,au moyen de la grande éehancrure  
de la Cloifon tranfVerfale de la dure-mere ; laquelle bafe  
commune est située immédiatement fur la portion de  
la dure-mere qui revêt la bafe du crane. Ainsi on a rai-  
son de regarder la *moelle allongée* comme une troisieme  
partie de toute la masse du cerveau en général, unepro-  
duétion commune , & un allongement réunis de tou-  
te la substance médullaire du grand & du petit *cer-  
veau.*

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de la bien  
examiner , & de la démontrer dans sa situation naturel-  
le. On est obligé de faire l’un & l’autre dans un cer-  
veau tout-à-fait renversé : c’est ici qu’on ne peut pas  
mettre en usage l’avis que j’ai donné dans le Traité  
des Os fecs NS. 186 & 187. par rapport à l’examen &  
à la démonstration de la basedtl crane : cependant pour  
prévenir les fausses idées , il est néeessaire quand on re-  
garde ou quand on fait regarder *iamoelle allongéealu-*si renversée , de bien inculquer , que tout ce qu’on y  
voit alors en dessus & silperieur, est dans la situation  
naturelle en dessous & inférieur.

La face inférieure de la moelle allongée vue dans la ***si-  
tuation*** renyersée dont je Viens de parler, présente plu-  
sieurs

289 CER

sieurs différentes parties, qui fiant en général des pro-  
ductions médullaires, des troncs des nerfs & des troncs  
de vaisseaux sanguins.

Les productions médullaires font principalement celles-  
ci : les grosses branches ou branches antérieures de la  
moelle allongée , autrement appellées jambes anté-  
rieures de cette moelle, péduncules du grand *cerveau y*bras de la moelle allongée, cuisses de la moelle allon-  
gée : la protubérance transversale, qu’on nomme aussi  
protubérance annullaire ou pont de Varole ; les petites  
branches ou branches postérieures de la moelle allon-  
gée; auxquelles on donne encore le nom de péduncu-  
les du cervelet & de jambes postérieures de la moelle  
allongée; l’extrémité ou queue de la moelle allongée,  
avec deux paires de tubercules, dont l’une est appel-  
lée corps oîivaires, & l’autre corps pyramidaux. Il faut  
ajouter à ces productions médullaires le bec de l’enton-  
noir & deux mamellons médullaires.

Les grûsses branches de la moelle allongée sont deux faif-  
ceaux médullaires très-considérables, dont les extré-  
mités antérieures s’écartent l’une de l’autre, & les ex-  
trémités postérieures s’unissent, de sorte que les deux  
faisceaux représentent un V Romain. Ces faisceaux  
Font plats , beaucoup plus larges en-devant qu’en ar-  
rière, composés dans leurs furfaces de plusieurs fibres  
médullaires, longitudinales, distinctement saillantes.  
Leurs extrémités antérieures paraissent *se* perdre au-  
bas des corps cannelés; c’est pourquoi on les considere  
comme les péduncules du grand *cerveau.*

***La*** protubérance transiversale ou annulaire, ou plutôt de-  
mi-annulaire, est une production médullaire qui paroît  
d’abord embrasser les extrémités postérieures des grose  
Ees branches de la moelle allongée : mais la substance  
médullaire de cette protubérance *se* confond intime-  
ment avec celle des grosses branches. Varole, ancien  
Auteur Italien, regardant ces parties dans leur situa-  
tion renversée, comparoir les grosses branches à deux  
rivieres , & la protubérance à un pont, fous le-  
quel passait le confluent de deux rivieres. C’est ce qui  
a fait nommer cette protubérance le pont de Varole ;  
elle est transiverfalement rayée dans fa furface , & elle  
est distinguée en deux parties latérales par un enfon-  
cement longitudinal fort étroit & qui ne pénetre pas  
dans l’épaisseur.

Les petites branches de la moelle allongée font des pro-  
ductions latérales de la protubérance tranfversale, qui  
par leurs racines paraissent embrasser le fond de la por-  
tion médullaire, dans laquelle le quatrieme ventricu-  
le , ou ventricule en forme de plume à écrire, est creu-  
sé. Elles forment de côté & d’autre dans les lobes du  
cervelet les expansions médullaires, dont la coupe ver-  
ticale fait paroître les ramifications blanches , qu’on  
appelle vulgairement l'arbre de vie. Ces branches pose  
térieures de la moelle allongée, méritent assez le nom  
de péduncules du *cerveau.*

L’extrémité ou queue de la moelle allongée, est un ré-  
trécissement qui va en arriere & en diminuant jufqu’au  
bord antérieur du grand trou de l’os occipital, & s’y  
termine par la moelle épiniere. Il y a plusieurs choses  
à obferver dans cette partie. On y voit d’abord quatre  
éminences, dont deux font nommées corps olivaires, &  
les deux autres font appellées corps pyramidaux. Im-  
médiatement après elle est partagée en deux portions  
latérales par deux rainures étroites, l’une en-dessus &  
l’autre en-dessous. Ces deux rainures s’avancent dans  
l’épaisseur de la moelle, comme entre deux cylindres,  
applatis chacun par un côté, & unis enfemble par leur  
côté applati.

Quand on écarte avec les doigts ces sillons, on découvre  
un entrelacement croisé de plusieurs petites cordes  
médullaires, qui passent obliquement de l’épaisseur de  
l’une des portions latérales dans l’épaisseur de l’autre  
portion. Clest M. Petit, de l’Académie Royale des  
Seiences & Docteur en Medecine , qui a donné cette  
découVerte, par laquelle qu explique plusieurs phéno-

*Tome III.*

CER 290

menes, tant en Physiologie, qu’en Pathologie, dont  
il sera parlé ailleurs.

Les corps olivaires & les corps pyramidaux Pont des émi-  
. nences blanchâtres, situées en long les unes auprès des  
autres, à la face inférieure de cette partie, immédiate-  
ment après la protubérance traniversale ou annulaire.  
Les corps olivaires font dans le milieu, de forte que  
leur interstice qui n’est que comme une rainure super-  
ficielle, répond à la rainure inférieure de la portion  
suivante.

Les corps pyramidaux font comme des éminences colla-  
térales & dépendantes des olivaires. Willla a donné ce  
nom aux premieres. Ces quatre éminences occupent  
la moitié inférieure de la moelle. Je repete ceci ex-  
près pour faire fouvenir que dans les démonstrations  
& dans les figures on voit comme supérieures toutes  
les parties , qui dans leur situation naturelle font infé-  
rieures. Ainsi ces éminences sont au-dessous du qua-  
trieme ventricule, & au-dessous des péduncules du  
cervelet.

Les tubercules mamillaires qui se trouvent immédiate-  
ment après le bec de l’entonnoir, ont été pris pour des  
glandes, apparemment à cause de la substance grife  
qu’on a trouvée dans leur épaisseur, laquelle substance  
ne paroît pas cependant différer de celle qui forme le  
dedans de plusieurs autres éminences de la moelle al-  
longée. C’est pourquoi aussi je trouve plus à propos de  
les nommer tubercules mamillaires, eu égard à leur fi-  
gure, que mamellons médullaires.

Ces tubercules paraissent en partie avoir quelque rapport  
avec les deux piés, racines ou bases du pilier antérieur  
de la voute ; de forte qu’on pourroit les nommer avec  
M. Santorini, oignons ou bulbes de ces racines, quoi-  
qu’ils paraissent en partie être la continuation d’autres  
portions d’un tissu particulier de la fubstance cendrée  
& de la substance médullaire.

Le bec ou tuyau de l’entonnoir est une production très-  
mince de la fubstance des parois de la cavité, qu’on  
appelle entonnoir: il est fortifié par une tunique par-  
ticuliere que lui donne la pie-mere. Ce bec se recour-  
be un peu de derriere en-devant par fon extrémité ὰ  
vers la glande pituitaire, & y étant arrivé il s’épanouic  
de nouveau autour de cette glande.

La membrane arachnoïde ou lame externe de 1a pie-me-  
re, paroît très-distinctement séparée d’avec la lame in-  
terne dans les intervalles de toutes ces éminences det  
la face inférieure de la moelle allongée , sans qu’il y  
ait là visiblement un tissu cellulaire entre les deux la-  
mes. La lame interne y est toujours collée & plus ad-  
hérente à la furface des intervalles qu’à celle des émi-  
nences. La lame externe est comme soulevée par les  
éminences, & également tendue entre leurs portions  
les plus faillantes auxquelles elle est fortement atta-  
chée. Il faut à cet égard compter parmi ces éminences  
les racines ou grosses cornes des nerfs optiques.

Il faut obferver en généraI des éminences de la moelle al-  
longée, que celles qui font médullaires extérieurement  
& dans leurs furfaces , font au-dedans ou feulement  
corticales, ou en partie corticales & en partie méduI-  
laites, ou formées par un mélange singulier des deux  
substances, dont le développement reste encore à fai-  
re, de même que celui de plusieurs autres particulari-  
tés qui *fe* rencontrent dans l’examen de la structure  
interne du *cerveau.*

C’est de cette portion commune du *cerveau 8c* du cerve-  
let , que naissent presque tous les nerfs qui sortent du  
crane par les différens trous, dont la base est percée.  
C’est elle qui produit la moelle de l’épine ou moelle  
épiniere, qui n’est qu’une prolongation commune du  
*cerveau ,* du cervelet & de leur différentes substances.  
Ainsi elle est encore la premiere origine & comme la  
fource primitive de tous les nerfs qui fortent de l’épinee& par conséquent de tous les nerfs du corps humain.

*La moelle épiniere.*

**La moelle épiniere n’est qu’un allongement continué dt**

OlcE R

ii llextrcmité dd'lamoelle allongée *s* auquel- on-a donné  
ce nom ou celui de moelle de l’épine, parce qu’il est  
i renfermé 'dans le canal osseux de l’épine du dos. Este

est par cOnséquent .une continuation & comme l'appen-sdite commune *sur cerveau &* du cervelet , tant par  
,, rapport aux deux fubstances dont elle est composée ,  
que par rapport aux membranes dont elle est enve-

-ι loppée. lu - .

On parlera à *l’Articlc Spina dorsi,* d’un tuyau ligamen-  
teux qui tapisse toute la surface interne du canal osseux  
de l’épine du dos, depuis'le grand trou occipital juse  
qu’à l’os sacrum, & qui représente un entonnoir très-  
long & flexible. J’ai ençore parlé *N°,* 3,24. des liga-  
mens jaunâtres1 & très-lélastiques qui remplissent les  
grandes échancrures postérieures de.toutes les verte-  
bres, & stont sort adhérentes au grand tuyau ligamen-  
ὰ teux dont je viens de parler. ἄκ.οι . . . I

La dure-mere aprèslavoir revétu toute la surface interne  
du crane, fort par le grand trou occipital, & forme en  
defcendant dans le canal osseux des vertebres une ef-  
pece d’entonnoir. A fa sortie elle rencontre au bord du  
grand trou occipital le commencement du tuyau liga-  
menteux ou entcnnoir ligamenteux mentionné ci def-  
sus, & s’y colle fortement. La portion du péricrane  
qui se termine extérieurement au bord duméme grand  
trou occipital, s’y joint aussi; de forte que cet enton-  
ηοΪΓ devient par cette composition très-sortà& très-ca-  
pable de résister au plus violent tiraillement. »1  
'Cette adhérence de la dure-mere à l’entonnoir ligamen-  
teux discontinue peu à peu après la premiere vertebre;  
& enfuite la dure-mere forme séparément un tuyau  
qui defcend dans le canal de l’épine jusqu’à l’os fa-  
crnm, & dent la capacité répond proportionnément à  
celle du canal fans être collée aux parois de ce canal,  
comme l'est la dure-mere à toute la concavité du cra-  
ne. Elle est environnée d’une matiere glaireufe , qui  
- devient comme graissasse dans la portion inférieure da  
- canal.

La moelle dé l’épine est composée de fubstance blanche  
& de fubstance icendrée , comme le *cerveau 8e* le cerve-  
ο - let, avec cette différence que la cendrée est en-dedans  
L 8c la blanche est en-dehors. Quand on coupe tranfver-  
falement cette meelle /lasubftance cendrée paroît dé-  
‘crise une figure-en quelquessaçon semblable à un fer  
à cheval 6trà un os hyoïde, dont la convexité seroit  
- en-devant, & les extrémités ou cornes en arriere.

Le corps de la moelle épiniere defcend jufqu’d la pre-  
miere vertebre des lombes, où elle fe termine en poin-  
te : sim épaisseur est proportionnée au canal osseux de  
l’épine, de forte qu’elle est plus grosse dans lesverte-  
bres dm cou que dans celle du dos: elle est un peu ap-  
platie par-devant & par-derriere ; de sorte qu’on peut  
' -en considérer deux faces, l’une antérieure, l’autre pose  
\*- térieure & deux bords. Elle est encore comme parta-  
gée en deux moitiés latérales, l'une droite & l’autre  
gauche , par une rainure qui regne le long du milieu  
de chaque Face. Ces deux rainures font la continuation .  
de celle de l’extrémité de la moelle allongée, . j su

L’une & l’autre portion latérale fournissent de lafacean-  
térieure-& de la sucé postérieure, entre la rainure & les  
~l bords j dlefpacé en espace, des paquets sort plats de  
filets nerveux qui font tournés vers le bord voisin. Les  
3 paquets-antériëurs & les paquets postérieurs de chaque  
côté , s’unissent deux à deux un peu au-delà du bord au  
côtéclq la moelle , & forment de côté & d’autre une ef-  
pêcede noeud, que les Anatomistes appellent*ganglinns,*' dont chactin produit un trcnc de nerfs. Ces ganglions  
- Font compofés d’un mélange de fubstance cendrée & de  
i r fubstassCUmledullafre, arrofée de plusieurs petits vaisi-  
feaux sanguins.

La dure-lmérë qui enveloppe la moelle? produit latérale-  
*<a-* menti dé -côté & d’autres autant de gaines qu’il y a de  
.sqfehgllofis^ de troncs dé nerffaC’est la lame externequi  
produit les gaine^ La lame interne qui est très - lisse &  
polie en-dedans, est pèrceeâTeh’droit de chaque gainei

\* ' pafdbtW? petilatrqustscs-pre^ Fluide l'autre, parlefquels

]€ E R

- vtrous passent leSce^trémités de chaque paquet antérieur  
& postérieur ; sdessorte que leur union ne *se* fait quîim-  
médiatement après le passage par la lame interne. ,,

Les efpaces triangulaires que les paquets antérieure &  
id postérieurs lassent entre eux & le bord de la moelle,  
. font garnis depuis le haut jufqu’en bas d’un ligament  
dentelé-, très - mince & luifant , dont il y a autant de  
dentelures qu’il y a de paires de paquets.Ilest attaché de  
assistance en distance au bord de la.moelle par un cstté,  
?.. .&jette un filet à la lame interne de la dure-mere effare  
: chaque paquet ; de forte qu’il distingue les paquets àn-  
térieurs d’avec les paquets postérieurs.

La membrane arachnoïde est ici tout au long très-disqn-  
guée de la lame interne de la pie-mere ; de sortequlen  
- J souillant par un petit trou sait dans l’arachnoïde, le vent  
la fait foulever d’un bout à l'autre comme une efpece  
de boyau transparent. La lame interne, qu’on, appelle  
ici vulgairement tout court la pie-mere, est fort atsoé-  
êl.rente à la moelle épiniere, & jette plusieurs produc-  
-, rions & classons dans fon épaisseur. Quand on foussê  
par. un trou de la pie-mere dans l’épaisseur de l’une des  
; portions latérales de la moelle épiniere, le vent s’insi-  
nue partout, & produit à la surface de l’autre portion  
- . un détachement de cette membrane en l’écartant de la  
^moelle. f

L’arachnoïde est plus attachée par en-bas à la pie-mpre  
que par en haut ,,& en quelque façon fufpendue paf le  
η ligament dentelé , qui regne toutlelong des deuxcqtés  
de la moelle., &.qui s’attache par un filet à la furface  
interne de la dure-mere dans chaque entre deux de pa-  
quets nerveux dont je viens de parler ci-dessus : elle  
forme aussi, comme la dure-mere , des allongemens  
au cordon ou troncs de nerfs , comme on verra ci-  
après.

*Les nerfs de l’une & de l’autre moelle depuis leur origine  
jufqu’a leur sertie. - \*

J’ai dit au commencement du traité particulier des nerfs,  
que tous les nerfs du corps humain tirent leur premiers  
origine ou de la moelle allongée du *cerveau* & du ccr-  
*velesu* ou de la moelle de l’épine du dos; qu’ilmen  
viennent en maniere de faisceaux arrangés par paires;  
qu’on en compte dix paires de la moelle allongée, dont  
neuf fartent par les trous du crane, & la dixiemenaît  
de l’extrémité de cette moelle à la sortie par le grand  
trou occipital. J’ai dit enfin qu’on compte environ  
trente paires de la moelle épineufie» dont siept passent  
.fous les éehancrures latérales des vertebres du cbu,  
douze fions celles des vertebres du dos, cinq fious celles  
des vertebres des lombes, cinq ou six par les trous anté-  
rieurs de l’ossiacrum, & une au côté du coccyx.

Je ne parle ici que de certaines particularités qui con-  
cernent ces nerfs dans leur trajet dans le crane, de-  
puis leur naissance jufqu’à leur fortie. On verra à  
l’article *Nervus* le reste de leur route dans les différen-  
tes parties du corps humain, - j

, - - ’ - . i ; - " \* »

La premiere paire de nerfs de la moelle allongée, sont  
les nerfs olfactifs , *Planche V. a. a.* anciennement {ap-  
pellés productions mamillaires, ce font deux cordons  
médullaires fort plats & très-mollasses , qui naissent  
- chacun d’abord par des fibres médullaires du côté-ex-  
terne de la partie inférieure des corps cannelés, entre le  
lobe antérieur & le lobe moyen de chaque côté; du  
*cerveau.,* enfuite par un filet plus interne, & par uti  
autre qui est postérieur. & très-long. Ils rampent fous  
les lobes antérieurs *du sterveau t* logés chacun dans une  
espece de rainure superficielle de la bafie de ces lobes,  
& couchés immédiatement sur la dure-mere, depuis  
les apophyEes clinoîdes jusqu’à l’os ethmoïde.

Ils font d’abord chacun .une courbure de dehors en-de-  
dans, par laquelle, ils s’approchent peu à peu l’un de  
l’autre jufques derriere l'os ethmoide, d’où ils s’ayan-  
cent enfuite presque parallelement à quelques lignes

v de distance l’un de l’autre.,. Isa font fort minces eq af-  
S M. A 4, - i

293 CER

riere, & grossissent de plus en plus vers le devant jusi-  
qu’à chaque côté de la crête de l'os cthmoïde, où ils se  
terminent en forme de mamellons allongés, dont la  
substance paroît plus mollasse & moins blanchâtre que  
celle des cordons.

Ces mamellons font couchés fur les deux côtés de la lame  
cribleuse, & jettent en bas dans chaque trou de cette  
lame un filet nerveux. La dure-mere produit au même  
endroit autant de gaines qu’il y a de trous & de filets  
nerveux, lesquelles gaines, comme autant d’envelop-  
pes , accompagnent les filets nerveux & leurs ramifica-  
tions silr les parties internes du nez.

La seconde paire sont les nerfs optiques, *PlancheV. bel.*J’ai exposé ci-dessus leur origine, des éminences ap-  
pellées couches des nerfs optiques, & j’ai fait la des-  
cription de leur grande courbure, jusqu’à leur rencon-  
tre ou union qui fe fait immédiatement devant la par-  
tie supérieure de la glande pituitaire, & par conséquent  
devant le bec de l’entonnoir. Les carotides internes  
montent fur le côté externe de ces nerfs, immédiate-  
ment après leur union, & avant qu’ils passent par les  
trous optiques.

Les nerfs optiques , outre leur origine des grosses émi-  
nences ,ont une efpece de communication avec lestu-  
bercules quadrijumeaux antérieurs par des filets très-  
déliés, dont une extrémité fie confond avec cestuber-  
cules, & l’autre aVec la racine des grosses arcades ou  
Corps des nerfs optiques. La structure interne de ces  
nerfs paroît changer à leur entrée dans les trous opti-  
ques , comme on Verra ailleurs.

La rencontre de ces nerfs par les petites courbures de  
leurs cornes , est très-difficile à déVelopper dans l’hom-  
me. Elle fe fait toujours pour l’ordinaire par une  
union fort étroite : elle ne paroît dans quelques fujets  
qu’une adhérence intime : elle paroît dans d’autres  
formée en partie par un croisement de fibres. On les a  
trouvé tout-à-fait féparés : on en a νιι l’un très-alté-  
ré & en Volume & en couleur dans tout sim trajet, l’au-  
tre étant entierement dans sim état naturel.

La troisieme paire, font les nerfs moteurs communs des  
yeux, nerfs oculaires , nerfs oculo-mufculaires com-  
muns, *Planche V. c.c.* Ces deux nerfs prennent leur  
origine de l’union du bord antérieur de la grosse protu-  
bérance tranfVerfale aVec les grosses branches de la  
moelle allongée. Ils percent la dure-mere dcrriere les  
parties latérales de Papophyfe postérieure de la felle  
fphénoïde : ils passent enfuite chacun dans les sinus  
caverneux voisins, à côté de llartere carotide, jufqulà  
la portion large de la fente orbitaire supérieure , où ils  
fe diVssent de la maniere exposée dans le Traité des  
nerfs.

La quatrieme paire, font les nerfs trochléateurs , nerfs  
mufculaires obliques supérieurs , communément ap-  
pellés les nerfs pathétiques, *Planche V. d. d.* Ces nerfs  
sont très déliés ou menus, & à proportion très-longs :  
ils naissent chacun derriere les tubercules quadriju-  
meaux, & de la partie latérale de l'expansion valVÎfor-  
me , de l’entrée du quatrieme ventricule : de-là, ils  
fe contournent vers le devant, & vont jufqu’au bord  
des extrémités antérieures de la tente du *cervelet,* où  
chacun de fon côté s’insinue dans la duplicature de la  
dure-mere , & s’y avance jusiques dans le sinus caver-  
neux, où il accompagne le nerf de la troisieme paire  
vers la fente orbitaire supérieure.

La cinquieme paire , siont les nerfs innominés ; nerfs tri-  
jumaux, nerfs à trois cordes, *Hanche V.fs.* Ces deux  
nerfs font d’abord de gros troncs, qui tirent chacun  
leur origine principalement des parties latérales & des  
parties postérieures de la grosse protubérance transeer-  
Eale , & un peu des corpsolivaires &des corps pyrami-  
daux. Ce gros tronc defcend obliquement en-devant siir  
l’extrémité de la lace supérieure ou antérieure de l’a- I

CER 294

pophyse pierreuse, presque à côté de la felle sphénoï-  
dale, où il entre dans la duplicature de la dure-mere &  
dans le sinus caverneux.

Dès son entrée dans le sinus, il forme d’abord.une efpece  
de ganglion plat & inégal, dont fe détachent quelques  
filets qui *se* distribuent à la dure-mere, & ils *se* divi-  
Eent aussi-tôt après en trois grosses branches, une si.lpé-  
rieureou antérieure, une moyenne, *8e* une inférieure  
ou postérieure. La premiere branche qu’on peut appela  
ler nerf ou cordon oculaire, accompagne le nerf de la  
troisieme paire & celui de la quatrieme, jusqu’à la fen-  
te orbitaire supérieure. La seconde branche, qu’on  
nomme cordon ou nerf maxillaire supérieur, sortparle  
trou maxillaire supérieur ; & la troisieme qu’on appel-  
le nerf ou cordon maxillaire inférieur, passe par le trou  
maxillaire inférieur. Voyez *le Traité des Nerfs.* Legros  
tronc de ce nerf en defcendant perce à cet endroit l’a-  
rachnoïde, qui fait là comme un petit plancher.

La sixieme paire , font les nerfs moteurs externes des  
yeux ; nerfs oculaires externes; nerfs oculo-mufculai-  
res externes. *Planche* V. g , g. Ces deux nerfs font  
grêles, mais moins grêles qUe ceux de la quatrieme  
paire. Je les ai trouvés doubles. Ils naissent en partie des  
éminences longuettes inférieures , immédiatement  
derriere la protubérance tranfverfale ; & en partie de  
cette protubérance , ils passent fous la protubérance  
transversale, & percent la dure-mere derriere la siym-  
phife occipitale de llos sphénoïde.

Ils ^e glissent chacun de fon cessé dans la duplicature de la  
dure-mere jusqu’aux sinus caverneux, où ils entrent &  
accompagnent le premier cordon de la cinquieme pai-  
re jtssqu’à la fente orbitaire supérieure. Ils communi-  
quent dans ce trajet avec le premier cordon de la cin-  
quicme paire, & grossissent vers le devant par un filet,  
quelquefois double , qui monte avec la carotide &  
naît du grand nerf sympathique , voyez *le Traité des  
Nerfs.*

«

La septieme paire, font les nerfs auditifs, *Planche V. h,*û, ils naissent de la partie latérale & postérieure de la  
protubérance tranfverfale , attenant les péduncules du  
cervelet, par deux petits cordons dont l’antérieur est  
ferme & grêle, le postérieur plus gros & plus mollase  
se; on appelle ce dernier la portion molle du nerf au-  
ditif , & l'autre la portion dure, laquelle j’ai nommée  
le petit nerf fympathlque. Les deux nerfs de chaque  
côté s’accompagnent fort près l’un de l’autre jusques  
dans le trou auditif interne. Voyez *le Traité des nerfs,  
et l’exposition de la structure de l’oreille.*

La huitieme paire, est la paire vague ; les nerfs vagues ,  
les nerfs fympatiques moyens , *Planche* V. i. i. i. i, ils  
tirent leur origine de l’extrémité postérieure des grose  
*ses* branches ou cuisses de la moelle allongée, de la pro-  
tubérance transverfale , & de la partie antérieure des  
éminences longuettes inférieures, derriere laprotubé-  
rance tranfveriale , & cela par plusieurs filets qui for-  
ment ensemble comme une bande large de chaque cô-  
té, laquelle se porte vers le trou déchiré, où elle per-  
cela dure-mere & passe par la partie antérieure de ce  
trou, après s’être associé un filet de nerfs qui monte de  
la moelle épiniere par le grand trou occipital, & qui  
est appelle nerf accessoire de la huitieme paire ou nerf  
fpinal. Il fort par le trou déehiré avec le paquet de  
la huitieme paire , & immédiatement derriere ce pa-  
quet dont il est néantmoins distingué par une cloison  
membraneuse très-mince. Voyez *le Traité des Nerfs t*n°. 104. & 143.

La neuvieme paire, semt les nerfs hypoglosses externes ;  
nerfs hypoglosses, appelles communément nerfs guf-  
tarifs, lls naissent chacun de la partie latérale de l’ex-  
trémité de la moelle allongée , entre les éminences  
longuettes inférieures, par plusieurs filets qui se col-  
lent ensemble, & forment ordinairement à chaque ce-

*ogy* CER.

té deux petits cordons particuliers. Ces deux petits  
cordons percent séparément la dure-mere , & forment  
aussi-tôt après un feul cordon, qui fort du crane par  
le trou codyloïdien antérieur. Voyez *le Traité des  
Nerfs,*

La dixieme paire, font les nerfs sous-occipitaux. Ils naïf  
Eent au-dessous de la neuVÎeme paire , principalement  
de la partie antérieure, & un peu de la partie latérale  
de l’extrémité de la moelle allongée, vis-à-vis de la  
partie postérieure des apophyses condyloïdes de llos  
occipital , chacun par un simple plan ou paquet de  
petits filets qui percent la dure -mere directement de  
dedans en dehors , au même endroit que les arteres ver-  
tébrales la percent de dehors en dedans.

*Les nerfs de la moelle épiniere.*

Les nerfs que les paquets antérieurs & les paquets posté-  
rieurs des filets de la moelle épiniere produisent par  
leur rencontre latérale, sortent ensilite du canal osseux  
de l’épine du dos , & passent de côté & d’autre par les  
trous interVertébraux , par les trous antérieurs de l'os  
sacrum, & par les échancrures latérales du coccyx.  
C’est ce qui les fait nommer en général nerfs Verté-  
braux. On les diVÎfe felon l’arrangement des vertebres  
en Eept paires de nerfs cerVÎcaux, en douze paires de  
nerfs dorfaux, en cinq paires de nerfs lombaires & en  
cinq ou six paires de nerfs facrés.

Comme la moelle épiniere qui fournit ces trente-cinq ou  
trente-six paires de nerfs, ne defcend pour l’ordinaire  
pas plus bas que Vers la premiere ou la feconde verte-  
bre des lombes, selon l’exposition que j’en ai faite ci-  
dessus; il faut que la situation des paquets de filets ner-  
veux soit en général disterente de celle des trous par  
où ils passent, & que plusieurs de ces paquets antérieurs  
& postérieurs foient par degré plus longs les uns que  
les autres. C’est ce qui fe trouVe en effet de la maniere  
fuÎVante.

Les paquets de filets nerveux de la moelle épiniere qui  
produisent les nerfs cerVÎcaux , fe portent plus ou  
moins transVecta-lement de côté & d’autre depuis leur  
origine jtssqu’à leur passage par les trous interVerté-  
braux. Les paquets qui forment les nerfs dorfaux Vont  
un peu obliquement en bas , depuis la moelle épiniere  
jusqu’aux endroits de leur sortie par les trous inter-  
vertébraux. Les paquets qui composent les nerfs lom-  
baires & leurs nerfs sacrés, defcendentde plus en plus  
longitudinalement en-bas , depuis la moelle jufqu’à  
leur fortie.

Ainsi les paquets cervicaux font très-courts dans le *ca-  
riai* de l’épine. Les paquets dorEaux y ont à proportion  
plus de longueur. Les paquets lombaires & les paquets  
sacrés y sirnt très - longs. Il est encore à obserVer que  
les paquets de filets des quatre dernieres paires, ou  
paires inférieures des nerfs cervicaux, & les paquets  
de filets de la premiere paire des nerfs dorfaux, simt  
plus larges & composés de plus de filets que les sali-  
vans. Cela est proportionné aux nerfs brachiaux ,  
qui en font la continuation. Les paquets qui répon-  
dent aux nerfs lombaires & aux nerfs facrés sirnt aussi  
à proportion très-larges & ont beaucoup de filets, com-  
me étant les racines des gros nerfs qui vont aux extré-  
mités inférieures du corps humain : les paquets dor-  
Eaux font fort grêles.

Les paquets cervicaux & les paquets lombaires non-feu-  
lement Eont plus composés & plus larges que les pa-  
quets dorsaux, mais ils sont encore entassés & très-  
proches les uns des autres ; au lieu que les dorsaux saisi  
Cent entre eux des interValles assez considérables. Les  
paquets lombaires siont plus entassés & plus larges que  
les paquets cervicaux.

La continuation de ces paquets lombaires depuis leur ori-  
gine jusqu’à l’extrémité de l'os siacrum , forme par-  
tout le trajet dans le canal des vertébres des lombes &

CER 296

dans celui de l’os facrum , un gros’ faifceau de cor-  
dons , que les Anatomistes appellent *cauda equina,* à  
caufe de quelque ressemblance qu’il paroît aVoir avec  
une queue de cheVal, surtout quand il est détaché du  
canal osseux & mis dans de Peau claire.

Quoique la moelle épiniere Pe termine à la premiere ver-  
tebre des lombes , la gaine de la dure - mere dont elle  
est enVeloppée , continue *sa* route partout le reste du  
canal osseux des Vertebres justqulau bout de l'os *sa-  
crum* , & renferme aussi les gros faifceaux , dont les  
cordons la percent chacun de côté & d’autre Vers les  
endroits de leur passage par les trous interVertébraux  
& les trous antérieurs de llos facrum à peu près de la  
même maniere que j’ai exposé ci-dessus en général par  
rapport à la formation des nerfs Vertébraux.

Cette gaine de la dure-mere étant tout-à-fait détachée du  
canal des vertebres, après qu’on en aura coupé les al-  
longemens latéraux qui feryent de gaines particulieres  
aux cordons, fe racourcit aussi-tôt comme les autres  
parties élastiques du corps humain ; par exemple, com-  
me quand on coupe une artere en travers, pourvu que  
ce ne Eoit pas trop long-tems après la mort. C’est pour-  
quoi il faut bien observer fa vraie longueur pendant  
qu’elle est dans sa place naturelle, de même que la si-  
tuation de fes allongemens latéraux.

De tout ceci résiulte une observation très-nécessaire, non-  
seulement par rapport aux recherches anatomiques &  
physiques, mais aussi par rapport aux maladies loca-  
ïes, blessures, &c. savoir, que lorsqu’il s’agit de quel-  
ques nerfs particuliers aux enVÎrons des Vertebres du  
dos , des lombes & de l’os faerum, il faut fe sotrvenir  
que dans l’épine du dos, l’origine de ces nerfs n’est pas  
vis-à-vis leur trajet hors l’épine, mais refpcctÎVement  
plus haut; par exemple, quand il s’agit d’un des der-  
niers nerfs facrés proche le coccyx , il ne faut pas s’ar-  
rêter à l'extrémité de l’os facrum, mais en chercher  
l’origine aux enVÎrons de la derniere Vertebre du dos,  
ou de la premiere Vertébre des lombes.

La membrane arachnoïde accompagne séparément les  
paquets originaires des nerfs jufqu’à leur passage par  
les allongemens latéraux de la dure-mere; & forme une  
efpece de duplicature interrompue entre les cordons  
qui rampent dans la gaine de la dure-mere. La lame  
interne de la pie-mere , laquelle lame on regarde corn-  
munément ici comme une pie-mere particuliere dis-  
tinguée de l’arachnoïde, est très-adhérente à chaque  
paquet & aux filets dont il est composé.

Parmi les productions originaires des nerfs de la moelle  
épiniere,il faut encore compter la formation des nerfs  
accefl'oires de la huitieme paire, ou associés de ceux  
que j’ai appelles nerfs fympatiques moyens. Ils naissent  
chacun de la partie latérale de cette moelle par plu-  
sieurs filets, enVÎron vers la troisieme ou quatrieme ver-  
tebre du cou, quelquefois plus bas. J’ai même idée de  
llaVoir fuivie dans un fujet jufqu’au milieu du dos. Ils  
montent chacun de fon côté entre les deux rangs, c’est-  
à-dire , le rang antérieur & le rang postérieur des  
paquets nerveux de la moelle : à mefure qu’ils mon-  
tent ils grossissent par des filets que les rangs posté-  
rieurs leur communiquent dans ce trajet.

Les nerfs accessoires étant parvenus au-dessus de la pre-  
miere vertebre du cou, ont une efpece d’adhérence ou  
de communication avec les ganglions voisins des nerfs  
fous-occipitaux, ou nerfs de Ia dixiemepaire. Ilsreçoi-  
vent au-dessus de cette adhérence chacun de'fon côté deux  
filets de la face postérieure de la moelle, & continuent  
enfuite leur chemin en-haut vers le grand trou occspi-  
tal, ils entrent dans le crane en communiquant avec  
les nerfs de la neuVÎeme & de la dixieme paire, & Vont  
gagner le trou déchiré, où ils fe joignent aVec la hui-  
tieme paire, & fortent de nouVeau avec elle hors du  
crane.

Au-bas de la moelle épiniere, sur la face postérieure de  
cette moelle, il y a dans certains sujets un enfoncement  
longitudinal, & dans le creux ou fond de cet enfonce-  
ment il y a plusieurs fibres tranfverfales. Je n’ai pas

*ipy* CER

poussé cette obfervation plus loin. J’ai cru cependant  
la devoir rapporter comme je l’ai trouvé dans le Re-  
cueil de mes Remarques Anatomiques.

*Les Vaisseaux sanguins du Cerveau et de la Moelle  
Epiniere.*

Les artères qui arrosent toute la masse du *cerveau,* du  
cervelet, & de la moelle allongée, viennent en partie  
des carotides internes, qui entrent dans le crane par  
les canaux particuliers creusés dans lesapophystes pier-  
reuses des os des tempes, en partie des arteres verté-  
brales qui entrent par le grand trou occipital, & qui  
renvoyent dans le canal des vertebres les arteres spi-  
nales pour la moelle épinière.

Toutes ces arteres *se* diviEent d’abord en plusieurs bran-  
ches , dont il part un grand nombre de ramifications ,  
qui s’insinuent & *se* distribuent par-tout dans l’une &  
l’autre substance, & dans toute l’étendue de la pie-  
mere. La dure-mere du *cerveau* & du cervelet, a des  
arteres propres, dont la description est faite ci-dessus  
avec celle de la dure-mere en particulier.

La Carotide interne de chaque côté, entre dans le crane  
par le grand canal pierreux, dont le trajet est en quel-  
que façon angulaire ou ferpentant, comme on le peut  
voir dans le Traité des Os fecs. La furface interne de  
ce canal est reVétue d’une production commune de la  
dure-mere & du péricrane inférieur. L’artere n’y est  
adhérente que par un tissu filamenteux un peu lâche ,  
dans lequel rampent autour de la carotide les filets ple-  
xiformes du grand nerf sympathique, appelles com-  
munément nerf intercostal.

Ayant parcouru le canal osseux, elle fe recourbe aussitôt  
de bas en-haut vers une échancrure de la bafe de l’os  
fphénoïde, par laquelle échancrure elle entre dans le  
crane. Dès son entrée elle pénetre le sinus caverneux à  
côté de la selle sphénoïdale, & ayant fait une troisieme  
courbure, elle en fort aussitôt de bas en-haut, en fai-  
Eant une quatrieme courbure autour de l'apophyse cli-  
nolde antérieure, de devant en arriere. Par ce trajet  
elle baigne, pour ainsi dire, dans le fang du sinus ca-  
verneux, de même que la troisieme, la quatrieme, la  
cinquieme & la sixieme paire des nerfs.

Enfin la carotide interne après cette derniere & quatrieme  
courbure fe trouve à côté de l'entonnoir , & par consé-  
quent à peu de distance de la carotide interne de l'au-  
tre côté, où les deux carotides internes communiquent  
quelquefois par une production artérielle très-courte  
& transiverfale. A cet endroit chaque carotide interne  
*se* divisie en deux branches principales, une antérieure  
& une postérieure, ou en trois, comme on va voir ; &  
en ce cas il y en a une antérieure, une moyenne & une  
postérieure.

La branche antérieure d’un côté va d’abord en-devant  
fous la bafe du *cerveau,* en s’écartant un peu de la mê-  
me branche de l’autre carotide. Les deux branches  
s’approchent derechef fous l’intervalle.des deux nerfs  
olfactifs, en communiquant enfemble par une anasto-  
mofe très-courte, & en donnant chacune des artérioles  
à ces nerfs. Elles s’écartent aussitôt après l'une de l’au-  
tre, & se partagent chacune de fon côté en deux ou  
trois rameaux.

Le premier rameau de la branche antérieure va au lobe  
antérieur du cerveau. Le second rameau, qui dans quel-  
ques sujets est double, *se renverse* fur le corps calleux,  
& lui donne des ramifications, comme aussi à la faulx  
de la dure-mere & au lobe moyen du *cerveau.* Le troi-  
sieme rameau, qui dans quelques fujets est un rameau  
particulier, & dans d’autres n’est que l'associé ou ju-  
meau du fécond, va jusqu’au lobe postérieur du *cer-  
veau.* Ce troisieme rameau paroît quelquefois comme  
une branche principale, deforte qu’elle passerolt très-  
bien pour la moyenne des trois principales.

La branche postérieure communique d’abord avec l’ar-  
*tere* vertébrale du même côté, & enfuite *se* divise en  
plusieurs rameaux sur les anfractuosités superficielles

CER 298

du *cerveau,* & entre ces anfractuosités jusqu’au fond de  
tous les sillons. La branche antérieure, de même que  
la feconde ou moyenne, quand il y en a trois, produit  
aussi de pareilles ramifications aux anfractuosités & à  
leurs intervalles.

Toutes ces différentes ramifications rampent dans ladu-  
plicature de la pie-mere, qui leur donne comme des  
tuniques accestbires, s’y distribuent pat quantité de  
réfeaux capillaires, s’insinuent enfuite dans la sclbs-  
tance corticale, & enfin dans la médullaire, où elles  
sq terminent imperceptiblement.

Les arteres vértébrales entrent par le grand trou occipi-  
tal, après avoir percé de côté & d’autre l'allongement  
de la dure-mere, aux mêmes endroits où les nerfs d ' la  
dixieme paire , que j’appelle nerfs fous-oceipitaux, la  
percent en fortant. Dans ce trajet commun les arteres  
vertébrales font en-dessus, & les nerfs fous-occipitaux  
en-dessous.

A leur entrée dans le crane elles donnent chacune à l’ex-  
trémité ou queue de la moelle allongée,aux corps oli-  
vaires & aux corps pyramidaux, plusieurs ramifica-  
tions, qui *se* distribuent *sur* les côtés du quatrieme  
ventricule, produisent le plexus ou lacis choroïde, fe  
répandent Eur toute la stirsace du cervelet, s’insinuent  
entre Ees couches, continuellement enveloppées de la  
duplicature de la pie-mere, & enfin fie perdent dans  
l'une & l'autre l'ubstanCe du cerVelet.

Les deux arteres vertébrales fie tournent après cela l'une  
vers l'autre, pour l'ordinaire immédiatement fious le  
bord postérieur de la grosse protubérance tranfiver-  
l'ale ou demi-annulaire de la moelle allongée, où elles  
s’unifient & forment enfemble un seul tronc commun.  
Ce tronc passe directement de derriere en devant Eous  
le milieu de la grosse protubérance, & en partie dans  
la rainure mitoyenne de la Eurface ou convexité de  
cette protubérance , au bord antérieur de laquelle il  
*se* termine.

Dans le trajet par la rainure de la protubérance, le tronc  
commun ou mitoyen de ces arteres jette plusieurs pe-  
tites branches de côté & d’autre, qui embrassent transe  
versialement les portions latérales de la protubérance,  
étant en partie niellées dans les petites rainures transi-  
velssales ou latérales des mêmes portions. Les bran-  
ches latérales si? distribuent ensuite aux parties voi-  
sines du *cerveau ,* du cervelet, & de la moelle allongée.

Ce tronc commun ou mitoyen des arteres vertébrales  
étant arrivé au bord de la grosse protubérance, *se* di-  
visie de nouveau en deux petites branches, dont cha-  
cune s’anastomosie aussi tôt avec le tronc de la caro-  
tide interne du même côté. Il arrive encore qu’au lieu  
de division ou bifurcation du tronc commun des ar-  
teres vertébrales, les deux dernieres ou plus antérieu-  
res de fes branches latérales jettent chacune un petit ra-  
meau en-devant, & que ces deux petits rameaux for-  
ment les anastomofes mentionnées avec les carotides.

Les principales arteres de la moelle épiniere , appellées  
communément arteres spinales, font deux, l'une anté.  
rieure, l'autre postérieure, logées le long des rainures  
qui divifent antérieurement & postérieurement la moel-  
le épiniere en parties latérales. Elles naissent d’abord  
des arteres vertébrales presqu’au dessus du grand trou  
occipital, où ces arteresvertébrales jettent dès leur en-  
trée dans le crane , chacune un petit rameau en bas, &  
étant plus avancées fous l'extrémité ou queue de la  
moelle allongée , en jettent deux autres en arriere.

Les deux premiers de ces quatre petits rameaux s’appro-  
chent , après très-peu de chemin l'un de l’autre , s’unif-  
fent & forment enfemble l’artere spinale antérieure ,  
qui desitend dans le canal des vertebres le long de la rai-  
nure antérieure de la moelle épiniere. Les deux autres  
petits rameaux Ee renversent fur les côtés de l'extrémi-  
té de la moelle allongée , & se jettent en arriere, où ils  
s’unissent àpeu-près, comme les deux premiers, &for-  
ment ensemble l’artere spinale postérieure, qui dese  
cendde même le long de la rainure postérieure de la  
moelle épiniere.

2p9 CER

Les deux arteres spinales en defcendanttoutle long de la  
moelle épiniere, jettent de côté & d’autre des ramifica-  
tions latérales , par lesquelles llartere spinaleantérieu-  
re fait de fréquentes communications ou anastomofes  
avec l’artere spinale postérieure. Elles communiquent  
par le même moyen d’efpaceen efpace avec les arteres  
vertébrales du cou, & avec les arteres intercostales, &c.  
Quelquefois elles fe fendent, pour ainsi dire , & se  
réunissent un peu après.

Les veines du cerveau & du cervelet, &c. font en général  
comme des rameaux, non-feulement du sinus longitu-  
dinal supérieur de la dure-mere & de si?s deux gros si-  
nus latéraux, mais de tous les autres sinus inférieurs de  
la même membrane. Ces veines y aboutssent par des  
différens troncs de la maniere expofée ci-devant dans la  
defcriptiondu grand sinus supérieur; leurs principales  
ramifications suivent toutes les autres anfractuosités  
corticales du *cerveau , 8c* la direction de toutes les cou-  
ches du *cervelet.* Elles rampent partout dans la dupli-  
cature de la pie-mere, où on rapporte à ces veines en  
général celles du plexus choroïde.

Les veines de la moelle épiniere siont des branches en par-  
tie de l'extrémité supérieure de l’une & de l'autre vei-  
ne vertébrale, & en partie de deux cordons veineux ap-  
pellés sinus vertébraux qui descendent sur les côtés de  
la face ou convexité antérieure de la production de la  
dure-mere,& forment d’efpace en espace des communi-  
cations réciproques par des arcades demi annulaires ,  
comme par autant de sinus subalternes. Les deux sinus  
longitudinaux communiquent aussi, en chemin faisant,  
avec les veines vertébrales , àpeu-près comme les arte-  
res voisines.

*Usages du Cerveau et dp ses dépendances en général.*

Nous avons obligation àM. Malpighi d’avoir donné les  
premieres & les meilleures ouvertures pour parvenir à  
examiner la structure du *cerveau* en général, principa-  
lemcnt celle de stes deux substances, & pour en pou-  
voir deviner quelque chose par rapport aux tssages.  
Les expériences & les recherches de cet illustre & fidele  
ObEerVateur ayant été réitérées par plusieurs excellons  
Physiciens , & confirmées par l'Anatomie comparée ,  
de même que par les ouvertures des morts de maladies,  
engagent tout le monde à regarder le *cerveau* comme  
un véritable organe sécrétoire, que le langage ordinale  
re des Anatomistes appellent glande.

Il est inutile de disputer des noms, quand on convient de  
la chofe même , d’autant plus que depuis un demi-sié-  
cle, on n’entend pas moins par le terme général de  
glandes, toutes sortes d’organes capables de séparer  
une liqueur particuliere de la masse du seing, que l’on  
entend par le terme général de misscle , toutes sortes  
de fibres charnues capables de contraction, quoique  
ce terme pourroit aVec autant de raison être critiqué &  
rejetté dans le fiens que l’on rejette celui de glande.

Il faut avouer que tout y est obfcur : néantmoins il est à  
espérer que ce sera *lu cerveau* & le foie, qui, à la fin ,  
fourniront le plus grand éclaircissement fur la matiere  
dessécrétions,ou au moins donneront des moyens pour  
distinguer le vrai d’avec le faux.

La couleur grisâtre de la fubstance corticale n’est pas l’effet  
d’un mélange particulier de rouge & de blanc. Il n’y a  
point d’expérience qui nous en fourniffe d’exemple.  
Il est vrai queleEang donne à cette substance une tein-  
ture de rouge fort légere: mais la couleur cendrée n’en  
dépend pas, & c’est elle qui paroît caractérifer la struc-  
ture interne de ces organes fécrétoires.

M. Ruyfchnous apprend bien par fes injections anatomi-  
ques , que la substance corticale est principalement  
compostée de vaisseaux. Il montre qu’en lassant flotter  
cesvaisseaux dans une liqueur claire & tranfparente ,  
leurs extrémités représentent un nombre infini de pin-  
ceaux oudehoupes vasculeuses , &que les derniers fi-  
lets de ces pinceaux font remplis de sa matiere d’injec-  
tion : il dit même que ces derniers filets lui paroissent

CER [300]

changer de structure, & enfin que la mécanique de ce  
changement pourroit faire la fonction qu’on attribue  
aux glandes.

Cependant ces injections & préparations ne nous décou-  
vrent pas encore le mystere , & même ne prouvent  
point affez l'existence des houpes ou des pinceaux que  
l’on prétend montrer ; car ce ne font que les dernieres  
extrémités des artérioles macérées dans de l’eau ou  
quelqu’autre liqueur,après l'in jection,& ensi-lite artiste-  
ment détachées ou dépouillées d’autres parties essen-  
tielles à l’organe.

Premierement, elles l'ont détachées des extrémités vei-  
netsses qui répondent à ces houpes, de quelque maniere  
que cela puisse être. Secondement, elles font détachées  
des filets membraneux de la pie-mere, qui naturelle-  
ment lient ces extrémités arterielles enfiemble, & leur  
donnent un autre arrangement que celui de houpes ou  
de pinceaux. Troisiemement les extremités arterielles  
semt par cette préparation détachées de leur connexion  
avec la substance médullaire , que les Expériences par-  
ticulieres & l'Anatomie comparée démontrent être fi-  
b reuses.

Il n’est pas étonnant que ces extrémités capillaires , ainsi  
dépouillées , flottent librement quand on les remue  
dans une liqueur , & qu’elles ressemblent alors à des  
pinceaux ou à des houpes, n’étant absolument dans cet  
état que les extrémités des petits vaisseaux tronqués.  
Cela considéré avec attention, il faut revenir aux grains  
glanduleux, pelotons, follicules, &c. de M. Malpighi  
dont il fera parlé ailleurs , & il saut reconnoître parles  
belles injectlons deM. Ruysith, que ces petits corps  
font d’un tissu vasculaire , dont nous ne lçavons pas  
encore la structure.

En un mot , Malpighi a découvert l’existence des grains  
ou follicules, fans détruire leur connexion naturelle.  
Ruyfch a décotrvert une partie considérable de leur  
structure cn détruisant cette connexion ; de sorte qu’on  
a obligation à tous les deux ; & ce n’est que par la com-  
binasson des Remarques de ces deux illustres Ana-  
tomistes , que l’on peut donner des organes secré-  
toires en général , une idée conforme à tout ce que l'on  
voit touchant les différentes filtrations qu’on trouve  
dans le corps humain.

Le nombre prodlgieux de petits pelotons fécrétoires fil-  
trent de la masse dû sang portée continuellement par  
cette quantité de ramifications dont je viens de parler,  
& en séparent incelTamment un certain fluide extraor-  
dinairementfin, pendant que le résidu du seing retourne  
par autant d’extrémités veineusies , & va *se* dégorger  
dans les sinus de la dure-mere, lesquels enfin le dé-  
chargent dans les veines jugulaires & dans les veines  
vertébrales.

Ce liquide subtil, nommé communément esprit animal ,  
sclc nerveux, ou lymphe nervesse, est selon la même  
idée continuellement poussé dans les fibres médullaires  
qui forment la portion blanche du *cerveau,* du *cervelet,*de la moelle allongée & de la moelle épiniere ; & par le  
moyen de ces mêmes fibres , arrofe, imbibe & remplit  
continuellement les nerfs, qui n’en font que la conti-  
nuation.

Tous les cordons des nerfs, en fortant par les trous du cra-  
ne & par ceux des vertebresssont accompagnés des allon-  
gemens particuliers de la pie-mere & de la dure-mere.  
Ceux de la dure mere leur servent de gaines dans leur  
passage par les ouvertures osseufes. Ceux de la pie-mere  
non feulement accompagnent & enveloppent tcut au  
long chaque cordon de nerfs, mais ils forment encore  
des cloifons internes entre tous les filets, dont chaque  
cordon est composté. On fait, par plusieurs expérien-  
ces, que les nerfs font les organes primitifs de tout le  
mouvement musculaire , & de toute senfation animale,  
& que ces deux fortes de fonctions fiant dépendantes du  
*cerveau cm* général : mais on ne sait ni en quoi confise  
ste cette dépendance , ni à quoi servent en particulier  
les accompagnemens membraneux, les filets médullai-  
res & le fisc nerveux.

301 fiC E)R

A l’égard de la conformation superficielle & de la diffé-  
rente configuration des contours , des anfractuosités ,  
des éminences, des enfoncemens , des épanouissemens  
des plis, & des replis qu’on observe dans les deux subs-  
tances du *cerveau 8c* du cervelet; il n’y a rien de cer-  
tain de tout ce que l'on avance star leurs ufages particu-  
liers. On peut dire en général que cela augmente con-  
sidérablement l’étendue de la sécrétion du liquide ani-  
mal, & caractérise les emplois particuliers de chaque  
cordon nerveux , de même que leur correspondance  
générale & réciproque, tant par rapport à la vivacité des  
organes des sens, que par rapport à l’activité des orga-  
nes du mouvement.

La faulx de la dure-mere empêche qu’une portion laté-  
rale du *cerveau* ne pese *sur* l'autre, quand on est couché  
fur le côté. Sa closson transversale fende tente au cer-  
velet ,& le met à couvert de la compression mortelle  
que le *cerveau* pourroit lui caufer par sim propre poids,  
furtout quand on marche & quand on faute,

La classon & les productions de la pie-mere lient & affer-  
missent toutes les anfractuosités, divisions & sillons du  
*cerveau 8e* du *cervelet, 8cc.* répandent un foutien gé-  
néral , & presqu’incompréhensible à toutes les bran-  
ches, & à toutes les ramifications de leurs vaisseaux  
fanguins , à tous les filamens médullaires, aux allonge-  
mens & aux cordons qui en dépendent,

; DISCOURS

t. ' . \*

*Sur l’Anatomie du Cerveauprononcépar M. Stenon dans  
l’Assemblée qtelse tenait chezM. Thevenot en* 1668.

MESSIEURS,

Au lieu de vous promettre de contenter votre curiosité  
touchant l’anatomie du *cerveau,* je vous fais ici une  
confession sincere & publique, que je n’y connois rien.  
Jefouhaiterois de tout mon cœur d’être le feul qui fût  
obligé à parler de la forte; car jepourrois profiter avec  
le tems de la connoissance des autres , & ce seroit un  
grand bonheur pour le genre humain, si cette partie,  
qui est la plus délicate de toutes, & qui est sujette à des  
maladies très-fréquentes &très-dangereuses, étoit aussi-  
bien connue que beaucoup de Philosophes & d’Ana-  
tomistes *se* l'imaginent. Il y en a peu qui imitent l’in-  
génuité de Monsieur Syluius, qui n’en parle qu’en  
doutant, quoiqu’il y ait travaillé plus que persionne  
que je connaisse. Le nombre de ceux à qui rien nedon-  
ne de la peine, est infailliblement le plus grand. Ces  
gens qui ont l'affirmative si prompte, vous donneront  
l’histoire du *cerveau &* la disposition de fes parties,  
avec la même assurance que s’ils avoient été préfens à  
la composition de cette merveilleufe machine, & que  
s’ils avoient pénétré dans tous les desseins de fon grand  
Architecte. Quoique le nombre de ces Affirmateurs  
sioit grand , & que je ne doive pas répondre du senti-  
ment des autres, je ne laisse pas d’être très-persuadé,  
que ceux qui cherchent une science solide, ne trouve-  
ront rien qui les puisse satisfaire dans tout ce que l’on a  
écrit *Su cerveau.* H est très certain que c’est le princi-  
pal organe de notre ame, & l’instrument avec lequel  
elle exécute des chofes admirables : elle croit avoir tel-  
lement pénétré tout ce qui est hors d’elle, qu’il n’y a  
rien au monde qui puisse borner sa connoissance ; ce-  
pendant quand elle est rentrée dans fa propre maiscm,  
, elle ne la fauroit décrire, & ne s’y connoît plus elle-  
même. Il ne faut que voir disséquer la grande masse de  
. matiere qui composte le *cerveau*, pour avoir siljet de *se*plaindre de cette ignorance. Vous voyez silr la surface  
des diversités qui méritent de l'admiration : mais  
quand vous venez à pénétrer jufqu’au-dedans, vous  
n’y Voyez goute ; tout ce que Vous en pouvez dire,  
c’est qu’il y a deux fubstances différentes, lamegrisâ-  
tre , & l’autre blanche ; que la blanche est continue aux  
nerfs qui fe distribuent par tout le corps ; que la gri-  
fâtre ferten quelques endroits comme dlécorce pour la

C-E R 302

sclbstance blanche, & qu’en d’autres elle sépare les fd a-  
mens blancs les uns des autres.

Si. on nous demande, Messieurs, ce que c’est que ces  
substances, de quelle maniere les nerfs fe joignent  
dans la sclbstance blanche, jufqu’où les extrémités des  
nerfs y aVancent, c’elt-là où l'on doit aVouer fon igno-  
rance , si l'on ne Veut augmenter le nombre de ceux qui  
préferent l'admiration du Public à la bonne foi. Car  
de dire que la fubstance blanche n’est qu’un corps uni-  
forme , comme feroit de la cire, où il n’y a point d’ar-  
tifice caché , ce feroit aVoir un sentiment très bas du  
plus beau chef-d’œuvre de la nature. Nous sommes  
assurés que par-tout où il y a des fibres dans le corps,  
par-tout elles obfervent une certaine conduite entre  
elles plus ou moins composée , selon les opérations  
auxquelles elles font destinées. Si la substance est par-  
tout fibreufe, comme en effet elle le paroît en plusieurs  
endroits , il saut que Vous m’aVouyez que la difposi-  
tion de ces fibres doit être rangée aVec un grand art,  
puisque toute la dÎVersité de nos sentimens & de nos  
mouVemens en dépend. Nous admirons l'artifice des  
fibres dans chaque mufcle , combien les deVons-nous  
admirer daVantage dans le *cerveau s* où ces fibres, ren-  
fermées dans un si petit esipace, font chacune leur opé-  
ration fans confusion & fans defordre.

Les Ventricules, ou les caVités du cerveau, ne font-pas  
moins inconnues que sa fubstance. Ceux qui y logent  
les esprits,croient avoir autant de raifon que ceux1 qui  
les destinent pour recevoir les excrémens : mais les-uns  
& les autres fe trouvent assez empêchés, quand il faut  
déterminer la source de ces excrémens ou de ces esprits.  
Ils peuvent venir aussi-bien des vaisseaux que l'on voit  
dans ces cavités , que de la fubstance même du *cer-  
veau* ; & il n’est pas plus assé de marquer quelle est leur  
sortie. - . - 1 - '

Entre ceux qui mettent les efprits dans les cavités-dcs  
ventricules du *cerveau* , les uns les font passer des ven-  
tricules antérieurs vers les postérieurs, pour y trouver  
les entrées des nerfs ; les autres croient que les extré-  
mités des nerfs fe trouvent dans les cavités antérieures.  
Il y en a qui tiennent, que les excrémens du *cerveau*sont dans ces ventricules , parce qu’ils y voient quel-  
que chofe de semblable ; ceux-là même trouvent qu’iI  
y a autant de pente dans le *cerveau* pour les faire def-  
cendre dans la moelle, qu’il yen a pour les conduire  
dans l’entonnoir, dit *Infundibulum :* mais posions que  
tout aille dans l’entonnoir, vous les en pouvez faire  
sortir dans les sinuosités de la dure-mere; & il y a quel-  
que raison de croire qu’ils trouvent des passages qui les  
conduifent immédiatement dans les yeux, dans les ha-  
rines& dans la bouche. ...

On voit encore moins de certitude sim le siljet des esprits  
animaux. Est-ce le sang? Seroit-ce une substance par-  
ticuliere séparée du chyle dans les glandes du méferlte -  
re ? Les sérosités nlenferoient-ellcs point lesTources ?  
Il y en a qui les comparent à llesprit-de-vin, & l'on  
peut douter si ce ne seroit point la matiere même delà  
lumiere ? Enfin, les dissections dont nous nous fervons  
d’ordinaire, ne nous peuvent éclaircir l'esprit fur au-  
cun de ces doutes.

Si la substance du *cerveau* nous est peu connue , comme je  
viens de dire ; la maniere de le disséquer ne l’est pasda-  
vantage. Je ne parle pas de celle qui coupe le *cerveau*en lamelles ; il y a déja long-tems qu’on a reconnu  
qu’elle ne donne pas grand éclaircissement à l.’anato-  
mie. L’autre dissection qui *se* fait en développant les  
replis, est un peu plus artiste ; mais elle ne nous montre  
que le dehors de ce que nous voulons savoir, & cela  
encore fort imparfaitement.

La troisieme, qui ajoute au développement des replis une  
séparation du corps gris d’avec la sclbstance blanche,  
passe un peu plus outre ; elle ne pénetre point toute-  
fois plus avant que jusqu’à la surface de la moelle.

On sait divers mélanges de ces trois manieres de dissec-  
tions, & l'on pourroit meme ajouter diverfes manieres  
de profila de long & de travers.

303 CER

Pour moi, je tiens que la vraie dissection feroit de conti-  
nuer les filets des nerfs au travers de la fubstance du  
*cerveau,* pour voir par où ils passent & où ils abou-  
tissent. Il est vrai que cette maniere est pleine de tant  
de difficultés , que je ne iai si on osieroit jamais esipérer  
d’en venir à bout scms des préparations bien particulie-  
res. La substance en est si molle & les fibres si délica-  
tes, qu’on ne les siiuroità peine toucher sians les rom-  
pre. Ainsi , puisique PAnatomie n’est pas encore par-  
venue à ce dégré de perfectionne pouvoir faire la vraie  
dissectlon , ne nous flattons pas davantage ; avouons  
plutôt sincerement notre ignorance , afin de ne nous  
pas tromper les premiers , & les autres enfuite , en  
leur promettant de leur en montrer la vraie conforma-  
tion.

Ce feroit un entretien trop ennuyeux que de spécifier ici  
toutes les opinions & toutes les disputes que I’on a eues  
sclr le fujet du *cerveau s* les livres n’en font que trop  
remplis. Je rapporterai seulement les principales er-  
reurs qui subsistent encore dans l’esprit de plusieurs  
Anatomistes ; & qui toutefois peuvent être convain-  
cues de fausseté par PAnatomie. Elles se réduisent à  
ces chefs. Entre ceux qui font profession de la bien fa-  
voir, les uns nous font paraître des parties féparées  
dans le *cerveau y* qui ne font qu’une même fubstance  
continuée ; les autres nous veulent persuader par l’ad-  
ministration anatomique, que les parties fe trouvent  
fans aucun attachement, quoiqu’elles scient visible-  
ment jointes ensemble par des filets ou par des vais-  
seaux. Il yen a qui donnent aux parties la situation  
qu’ils croyent nécessaire au iÿsteme qu’ils se sont ima-  
ginés,& cela sians considérer que la nature les a situées  
d’une maniere tout-à-fait contraire. Vous en trouve-  
rez qui vous démontreront la pie-mere où elle ne fe  
trouve pas , & qui ne connoissent point la dure-mere,  
dans quelques endroits où elle fe voit très-évidem-  
ment. Ils vous feront même passer en un befoin la fubse  
tance du *cerveau* pour une membrane.

J’ai trop bonne opinion des Hommes de Lettres en géné-  
ral, pour croire qu’ils le fassent à dessein de tromper les  
autres:mais les principes qu’ils ont établis & la maniere  
de dissection à laquelle ils s’assujettissent, ne leur per-  
mettent pas de faire autrement. Tous les Anatomistes  
ledémontreroientde la même façon, s’ilsfefervoient  
tous de la même méthode. Il ne faut donc pas s’étonner  
si leurs fystemes fe soutiennent si mal.

Les Anciens ont été tellement préoccupés Eur le sistet des  
ventricules,qu’ilsont pris lesventriculesextérieurspour  
lesiége commun des sensations,& destiné les postérieurs  
à la mémoire, afin que le jugement, à ce qu’ils disent,  
étant logé dans celui du milieu, pût faire plus aisé-  
ment ses réflexions fur les idées qui lui viennent de l’un  
& de l’autre des ventricules. Il n’y a autre chose à faire  
qu’à prier ici ceux qui soutiennent avec les Anciens  
cette opinion, de nous donner des raisims qui nous  
obligent à les croire ; car je vous assure, que de tout ce  
qui a été allégué jusqu’à cette heure pour établir cette  
opinion, il n’y a rien de convainquant; & cette belle  
cavité voutée du troisieme ventricule où ils avoient  
posié le siége du jugement & dressé le throne de l’ame,ne  
s’y trouvant même pas, vous voyez bien ce qu’il faut  
juger du reste de leurfysteme.

M. Willis nous donne un fysteme tout-à-fait particulier.  
Il loge le siege commun des fensations dans le *corpus  
striatum* ou corps rayé; l’imagination dans le *corpus cal-  
sos.um,8cia* mémoire dans l’écorce ou dans la fubstance  
grisâtre qui enveloppe la blanche:maisilyauroit beau-  
coup de choses à dire,s’il falloit examiner en détail tou-  
tes ces hypotheses. Il nous décrit le corps rayé comme  
s’il y avoit deux sortes de raies , dont les unes montent  
& les autres desi:endent;& néantmoins si vous faites une  
séparation du corps gris d’avec la substance blanche ,  
vous verrez que ces raies nestont toutes que d’une mê-  
me nature, c’est-à-dire, qu’elles font partie de la subs-  
tance blanche du corps calleux, qui va vers la moelle

CER 304

du dos, séparée en diverfes lamelles par Pentremifede  
la fubstance grisâtre.

Quelle assurance peut-il donc avoir , pour nous faire  
croire que ces trois opérations fe font dans les trola  
corps qu’il leur destine ? Qui est-ce qui nous peut dire  
si les fibres nervetsses commencent dans le corps rayé ,  
ou si elles passent plutôt par le corps calleux, jusqu’à  
l’écorce ou à la substance grisâtre ? Certes le corps cal-  
leux nous est si inconnu ,. que pour peu quson ait d’ese  
prit, on en peut dire tout ce qu’on veut.

Pour ce qui est de M. Desicartes, il connoissoit trop bien  
les défauts de l’histoire que nous avons de l’homme ,  
pour entreprendre d’en expliquer la véritable compo-  
siticn. Aussi n’entreprend - il pas de le faire dans fon  
Traité de l’homme, mais de nous expliquer une ma-  
chine qui fasse toutes les actions dont les hommes font  
capables. Quelques-uns de ses amis s’expliquent ici un  
peu autrement que lui ; on voit pourtant au commen-  
cement de cet Ouvrage qu’il l’entendoit de la Botte ; &  
dans ce sens on peut dire avec rasson, que M. Descar-  
tes a furpassé tous les autres Philosophes dans ce Trai-  
té dont je viens de parler. Persemne que lui n’a expli-  
qué mécaniquement toutes les actions de l’homme &  
principalement celles du cerveau ; les autres nous  
décrivent l’homme même : M. Defcartes ne nous par-  
le que d’une machine , qui pourtant nous fait voir  
l’insciffisance de ce que les autres nous enseignent, &  
nous apprend une méthode de chercher les usages des  
autres parties du corps humain, avec la même éviden-  
ce qu’il nous démontre les parties de la machine de  
son homme, ce que personne n’a fait avant lui.

Une faut donc pas condamner M. Defcartes, si Eon *sys-  
tème* du cerveau ne se trouve pas entierement confor-  
me à l'expérience : l’excellence de sim esprit qui pa-  
role principalement dans scm Traité de l’homme, cou-  
vre les erreurs de *ses* hypotheses. Nous voyons que  
des Anatomistes très-habiles, comme Véisale & d’au-  
tres , n’en ont pu éviter de pareilles. Si on les a pardon-  
nées à ces grands hommes, qui ont passé la meilleur©  
partie de leur vie dans les dissections, pourquoi vou-  
drions-nous être moins induIgens à l’égard de M. Def-  
cartes, qui a employé fort heureusement son tems a  
d’autres spéculations ?

Le respect que je crois devoir avec tout le monde aux:  
esprits de cet ordre, mlauroit empêché de parler des  
défauts de ce Traité ; je me serois contenté de l’admi-  
rer avec quelques-uns, comme la description d’une  
belle machine, & toute de son invention, si je n’avois  
rencontré beaucoup de gens qui le prennent tout au-  
trement , & qui le veulent faire passer pour une rela-  
tion fidele de ce qu’il y a de plus caché dans les ressorts  
du corps humain. Puifque ces gens-là ne fe rendent pas  
aux démonstrations très-évidentes de M. Sylvius , qui  
a fait voir fouvent que la description de M. DeEcartes  
ne s’accorde pas avec la dissection des corps qu’elle  
décrit, il faut que fans rapporter ici tout fon fysteme,  
je leur en marque quelques endroits, où je Buis assuré  
qu’il ne tiendra qu’à eux devoir clair, & de reconnoî-  
tre une grande différence entre la machine que M.  
Descartes s’est imaginée,& celle que nous voyons lorsa  
que nous fassions l’anatomie du corps humain.

La glande pinéale a été dans ces derniers tems le sujet  
des plus grandes questions fur l’anatomie du *cerveau z*mais avant que d’entrer dans le fait & que de réfoudre  
la question du lieu où elle *se* trouve, il faut que je fasse  
voir premierement l’opinion de M. DeEcartes fur ce  
sujet, & cela par *ses* propres paroles. Voici divers paf-  
sages où il en parle , & qui sont confirmés par d’au-  
tres endroits de son Traité, que l’on peut voir à la fin  
de ce Discours.

œ La superficie de la glande a un rapport à la superficie  
« intérieure du *cerveau. »*

« Dans les concavités du *cerveau,* les pores sont opposés  
« directement à ceux de la petite glande. »

« Les esprits coulent de tous côtés de la glande dans lei  
« concavités du *cerveau. »*

« La

305 CER

\* La glande peut fervit aux actions nonobstant qu’elle  
« penehe tantôt d’un côté & tantôt de l'autre. »

« Les petits tuyaux de la fuperficie des concaVltés rcgar-  
« dent toujours Vers la glande, & *se* peuyent facile-  
α ment tourner Vers ses dicers points de cette glan-  
« de. »

Ainsi on ne peut douter qu’il n’ait cru que la glande pi-  
néale ne fût entierement dans les concaVltés du *cer-  
veau.* Il ne faut point s’arrêter à ce que M. Defcar-  
tes dit en quelques endroits , qu’elle est située à l.len-  
trée des concaVltés ; car cela n’est point contraire à ce  
qu’il dit ailleurs , puifque de la grandeur qu’elle est,  
elle peut, felonfon Opinion , occuper la place qui est  
vers l'entrée des concaVltés , ou quelqu’autre endroit  
des concavités, & être toujours dedans, comme il le dit  
dans tous les autres passages. Voyons maintenant si  
cette opinion *se* trouVe conforme à l’expérience. Il est  
vrai que la bafe de la glande touche immédiatement  
au passage du troisieme Ventricule au quatrieme : mais  
la partie postérieure de la glande, c’est-à-dire fa moi-  
tié, est tellement hors des concaVltés , qu’il est très-  
aisé de siltisfaire les fpectateurs fur ce point. Et pour  
cela il n’y a autre chofe à faire qu’à ôter le cervelet  
ou le petit *cerveau ,* & une des éminences d’un des tu-  
bercules de la troisieme paire, ou toutes les deux si Vous  
voulez , fans toueher aux Ventrieules ; car la chofe  
ayant été faite adroitement, vous verrez la partie pos-  
térieure de la glande toute découverte, fans qu’il y  
paroisse aucun passage par où Pair ou quelque liqueur  
puisse entrer dans les ventricules.

Maintenant pour s’éclaircir de la situation de fa partie  
intérieure, & pour faire voir qulelle n’est pas dans les  
concavités latérales, on n’a qu’à les considérer après  
les avoir ouvertes, foit qu’en les ouvrant on fe foit fer-  
vi de la méthode de M. Syluius ou de celle des anciens,  
car on verra toujours l'épaisseur de la fubstance du *cer-  
veau* entre la glande & les concavités latérales. On  
peut encore démontrer cette vérité stans couper la subs-  
tance du *cerveau,* en séparant de fia base la partie qui  
contient les concaVltés dont il est question ; car alors  
vous trouverez la glande tellement hors de ces conca-  
vités, que même elle ne les peut regarder en façon du  
monde, en étant empêchée par les attaches qui tien-  
nent cette partie du *cerveau,* jointe à fa bafe. Les an-  
ciens ont connu que la partie du *cerveau* appellée com-  
munément la voute ou *lu fornix,* n’est pas continuée  
avec la bafe du *cerveau-s* mais qu’elle en foutient la  
fubstance repliée, & qu’ainsi elle forme au-dessous une  
troisieme cavité. Il est vrai qu’en poussant de l’air avec  
force dans l’entrée de la fente des tubercules de la troi-  
fierne paire, Pair éleVant la voute , rompt les filets qui  
la joignent à la bafe, & fait paroître une cavité fort  
grande, De-là vient qu’on s’est imaginé que quand les  
efprits enflent les concavités, la voute s’éleve, & que  
la furface de la glande regarde dp tous côtés la fursa-  
ce des concavités.

Je dis qu’on fe l’est imaginé, parce qu’encore que la vou-  
te s’éleVe de la façon que je viens de dire, il n’ya que  
la furface antérieure de la glande qui puisse regarder  
les concavités latérales; pour le reste qu’on fasse telle  
préparation qu’on voudra, on ne fera jamais enforte  
que la partie postérieure de la glande regarde les ven-  
tricules postérieurs. Mais si vous ne forcez pas le *cer-  
veau* en rompant le crane , ou en faifant entrer Pair  
avec force entre fes parties, ou en ufant de quelqu’au-  
tre Violence, vous ne trouverez aucune chofe dans ce  
troisieme ventricule, dont le milieu est fort étroit , &  
qui est feulement rempli par la grande veine qui fait  
le quatrieme sinus, & par les corps glanduleux qui  
accompagnent cette grande veine.

J’aVoue qu’il fe trouve derriere cette fente, & justement  
au-dessous de fon trou postérieur, une cavité qui est  
comme tapissée deVant & à côté par la partie du plexus  
choroide, qui monte vers le quatrieme sinus ; & par  
derriere elle est fermée par la glande pinéale, dont la  
*Tome III.*

C E \*R 306

partie antérieure est entierement continuée; & quand  
on a ôté le *fornix* ou la voute , cette cavité demeure  
entiere fous la premiere , & représente en quelque  
forte un cornet renversé.

Quant à ce que dit M. Pefcartes, que la glande peut  
ferVÎr aux actions, quoiqu’elle penche tantôt d’un cô-  
té & tantôt de l’autre, l’expérience nous allure qu’elle  
en est tout-à-fait incapable; car elle nOus fait voir  
qu’elle est tellement engagée entre toutes les parties  
du *cerveau*, & tellement attachée de tous côtés avec  
ces mêmes parties,- que vous ne lui fauriez donner le  
moindre mouvement fans la forcer & fans rompre les  
liens qui la tiennent attachée. Pour ce qui est de *sa si-  
tuation* , il est aisé de montrer le contraire de ce que  
M. Dehcartes nous en dit, car elle n’est pas à plomb  
soir le *cerveau,* elle n’est pas tournée vers le devant,  
comme plusieurs des plus habiles le croyent ; mais *sa*pointe regarde toujours le cervelet ou le petit *cer-  
veau* , & fait avec la bafe un angle approchant du de-  
mi-droit.

La connexion de la glande avec le *cerveau* par le moyen  
des arteres, n’est pas plus véritable, car le tour de la  
base de la glande tient à la substance du *cerveau,* ou  
pour mieux dire, la substance de la glande est conti-  
nuée avec le *cerveau,* ce qui est directement contraire  
à ce qu’il dit.

L’hypotheste des arteres assemblées autour de la glande &  
qui montent vers le grand Euripe, n’est pas de peu de  
conséquent pour le fysteme de M. Defcartes, puis-  
que la séparation des esprits & leur mouvement en  
dépend : cependant si vous en croyez vos yeux, vous  
trouverez que ce n’est qu’un assemblage de veines qui  
viennent du corps calleux , de la fubstance intérieure  
du *cerveau ,* du plexus choroïde, de divers endroits de  
la bafe du *cerveau* & de la glande même; que ce font  
des veines & non pas des arteres, & qu’elles rappor-  
tent le sang vers le cœur, au lieu que les arteres le  
portent du cœur vers le *cerveau.* Quelques-uns ont  
cru que M. Desitartes vouloir continuer les nerfs juf.  
qu’à la glande, mais ce n’a point été fon opinion.

Les amis de M. Defcartes qui prennent Bon homme pour  
une machine , auront sans doute pour moi la bonté de  
croire que je ne parle point ici contre *sa* machine dont  
j’admire l’artifice : mais pour ceux qui entreprennent  
de démontrer que l’homme de M. Defcartes est fait  
comme les autres hommes, l’expérience de l'anato-  
mie leur fera voir que cette entreprise ne leur sciuroit  
réussir. On me dira qu’ils *se* croyent aussi fondés sim  
l’expérience & fur l'anatomie. Je répons à cela, qu’il  
n’y a rien de plus ordinaire que de faire des fentes fans  
s’cn appercevoir en disséquant le *cerveau ,* ce que l’on  
verra clairement dans la fuite de ce DiEcours.

Les dissections & les préparations étant sujettes à tant  
» d’erreurs , & les Anatomistes ayant été jufqu’à cette  
heure faciles à fe faire des fystemes & à y accommoder  
la mollesse de ces parties, il ne faut pas s’étonner si  
les figures qu’on fait d’après ne font pas exactes. Mais  
les fautes de la dissection ne font pas la seule .Cause de  
ce qui manque à leur exactitude ; le dessinateur y mêle  
quelquefois l’ignorance de fon art. La difficulté qu’il  
y a de donner dans le dessein le relief & l’enfonce-  
ment à ces parties, & celle de lui faire bien entendre  
ce qu’il y a à obferver le plus foigneufement, lus fer-  
vent toujours d’exeule. Les meilleures figures du cer-  
*veau que* nous ayons eues jtssqu’à présent, sont celles  
que M. Willis nous a données : il s’y est pourtant glif.  
*sé* des fautes qu’il importe de remarquer, & il y auroit  
bien des chofes à ajouter pour les rendre parfaites.  
Dans la troisieme figure , il repréfente la glande sijpé-  
rieure, autrement la glande pinéale, comme une bou-  
le ronde ; si elle étoit fans pointe , comme *sa* figure la  
représente, on ne pourroit dire que *sa* pointe regarde  
plutôt le devant que le derriere. Vous n’y voyez rien  
aussi de la silbstance du *cerveau* qui est devant la bafe  
de la glande & qui passe outre d'un côté du *cerveau* ù  
l'autre , & selon la figure vous jugeriez qu’il n’v stvois

V

307 CER

rien au-devant. Derriere la glande il paroît une efpace  
entre les corps de la troisieme paire des tubercules, qui  
Ee reneontre dans la bafe du *cerveau->* lequel espace pa-  
roît tout autrement quand on le voit dans le naturel.  
L’expansion mince de lasiubstance blanche du *cerveau*qui sic va continuer avec le milieu du petit *cerveau, 8c*qui en cet endroit est fort épaisse , ne s’y trotiVe pas, ni  
la vraie origine des nerfs pathétiques , qui fortent de  
cette même expansion. H fait aussi paroître séparés les  
corps de la deuxieme paire de tubercules, encore qu’ils  
tiennent d’ordinaire enfemble. Le dessous de la voûte y  
paroît toute d’une même fubstance ; cependant on y  
trotiVe des inégalités & une structure très-élégante. Le  
corps *striatum* ou rayé, fait à la vérité paroître des  
rayons, quand on le coupe en travers; mais ils font  
fort différens de ce que la huitieme des figures de M.  
Wlllis nous représente. Vous vous imagineriez à la  
voir que ces rayons blancs fil continuent avec la partie  
antérieure du même corps *striatum* ou rayé , au lieu  
que la partie antérieure de ce corps est d’une substance  
grisâtre, laquelle passant entre les rayons blancs, fait  
que dans cette maniere de dissection elle ne paroît ni  
tenir, ni être jointe à aucun autre corps.

Dans la troisieme figure , *F infundibulum* ou l’entonnoir  
n’a rien d’approchant du naturel : les nerfs qui sont re-  
muer les yeux ont une situation droite , au lieu qu’ils  
devroient être tournés ; vous n’y voyez pas la vraie  
origine des filets qui fortent de la bafe du *cerveau*pour compofer ces mêmes nerfs. Le pont de Varole  
pouvoir être mieux exprimé & plus distinctement :  
aussi les racines antérieures de la voute que vous voyez  
dans lafept & huitieme figure, ne font pas séparées ,  
comme ces figures le font paroître, mais elles fe tou-  
chent en-haut où elles font un angle aigu. La ligne  
marquée *G, G, G,* dans la feptieme figure, paroît une  
ligne continuée , encore que *ce* qui est représenté en-  
tre les racines de la voute n’ait point de connexion  
avec les extrémités. Dans la même figure la glande pi-  
néale tient à la substance du *cerveau* par deux cordons.  
Je ne parlerai point des figures de Véfale, de Casa  
serius, &c. car pussque les dernieres & les plus exactes  
font si éloignées de la perfection qu’elles pouvoient  
avoir, on s’imaginera bien quel état on doit faire des  
autres.

Je n’ai vu que trois figures de Varole, lesquelles ex-  
priment très-mal les plus belles remarques que persim-  
ne nous ait jamais données du *cerveau.* Je ne fai pas si  
les figures de la premiere édition , qui est celle de Pa-  
doue de l’année 1573. Pont meilleures que celles que  
j’ai vues, qui sont de Francfort 1591. & qui fe trou-  
vent aussi dans PAnatomie de Bauhin, Entre celles de  
Bartholin , il y en a trois qui représentent des dissec-  
tions faites felon la maniere de disséquer le *cerveau,*que M. Sylvius nous a donnée, où l’Auteur même  
avertit le Lecteur de quelques fautes. Mais fans m’ar-  
rêter à diverfes autres qui *se* trouvent dans ces figures  
en général, je dirai seulement qu’il n’y a gueres de fi-  
gures où l’on trouve la vraie situation de la glande, ni  
le vrai conduit du troisieme ventricule. Nous n’en  
avons point non plus qui nous exprime bien le plexus  
ou le lacis choroïde, ni qui nous y représente la rami-  
fication des veines contenues dans les concavités laté-  
rales, la distribution des artcres, le concours de plu-  
sieurs veines qui composte le quatrieme sinus, ni les  
corps glanduleux qui s’y trouvent en assez grande  
quantité.

Vous venez de voir, Messieurs, de quelle maniere s’est  
faite jufqu’aujourd’hui la dissection du *cerveau,* le peu  
de lumiere que l’on en a tiré, & comment les figures  
expriment peu fidelement les parties qu’elles devroient  
représenter. Jugez par-là quelle foi on doit ajouter aux  
explications faites fur de si mauvais fondemens. Il est  
encore arrivé que ceux qui ont entrepris de faire ces  
explications par je ne fai quel esprit, qui s’est rencon-  
tré en la plupart de ceux qui ont écrit des Arts, ont  
employé des termes fort obscurs , des métaphores &

CER 308

des comparaisons si peu propres , qu’elles embarras-  
fent prefque également llesprlt de ceux qui entendent  
la matiere & de ceux qui s’en veulent instruire. D’ail»  
leurs, la plupart de ces termes sont si bas & si indignes  
de la partie matérielle de l’homme la plus noble , que  
je silis aussi étonné du déréglcment de l'esiprit de celui  
qui les a employés le premier , que de la patience de  
tous les autres qui depuis si long-tems s’en siont tou-  
jours sierVis. Quelle nécessité y avoit-il d’employer les  
mots de *nates,* de *testes, d’anus,* de *vulva,* de *penis s*puisqu’ils ont si peu de rapport aux parties qu’ils signi-  
fient dans l’anatomie du *cerveau* ? En efl'et, ils leur  
Iessemblent si peu , que ce que l’un appelle *nates,* l’au-  
tre l’appelle *testes ,* &c.

Le troisieme ventricule est un terme fort équivoque. Les  
aneicns ont appelle ainsi une cavité sous *lcsornix* ou la  
voûte, laquelle voute ils croyent séparée de la basie du  
*cerveau,* & ils l'ont représentée comme posée fur trois  
piés , pour foutenir le corps du *cerveau* qui repose def-  
sils. Sylvius prend pour le troisieme ventricule un ca-  
nal qui *se* trouve dans la substance de la base du ccr-  
*veau,* entre l’entonnoir & le palsage qui va sous les  
deux paires postérieures des tubercules *do cerveau,vers*le quatrieme ventricule. Il y en a qui en disséquant sé-  
parent les corps de la deuxieme paire des tubercules, &  
prennent pour le troisieme ventricule l'esipace entier  
qui se trouve entre ces deux corps, ce qu’ils ont fait en  
les séparant; de forte que le troisieme ventricule est  
tantôt la fente qui est au dessus, & tantôt le canal de  
dellous ; & les autres veulent que ce foit l’espace d’en-  
tre le canal & la fente , fait par la rupture des corps que  
je viens de décrire. Voilà donc treis fortes de troisieme  
ventricule très-différentes, desquelles il n’y a que la se-  
conde qui fiait vraie dans le naturel. Car la premiere &  
la troisieme dépendent entierement de la préparation.  
On pouvoir ajouter une quatrieme signification , si on  
vouloir prendre la petite fente qui est fous la voute  
pour un passage des deux ventricules antérieurs dans  
le quatrieme ventricule. Mais elle est fort petite , &  
tellement remplie par les vaisseaux & les corps glan-  
duleux du lacis choroïde, que je doute fort qu’il y ait  
par-là quelque communication entre les ventricules  
antérieurs & les postérieurs, puifque le troisieme ven-  
tricule , Eelon l’appellation de M. Sylvius , est assez  
grand pour cela. Aussi la situation de ce canal de M.  
Sylvius est tellement propre à cet tssage , que si vous  
voulez que quelque chosie aille des ventricules laté-  
raux au quatrieme ventricule, rien n’y peut aller de-  
vant que l’entonnoir & ce canal en foient premiere-  
ment remplis.

Nous comptons deux glandes dans le *cerveau ,* encore  
que nous ne sachions pas si l.lune ou l’autre a quel-  
qu’autre chofe de commun avec les glandes, que la  
feule figure, laquelle encore étant bien examinée, ne  
fie trouvera pas tout-à-fait conforme à celle des glan-  
des. La glande supérieure oupinéale, neressemblepas  
à la pomme de pin dans tous les animaux, ni dans  
l’homme même. On appelle la glande inférieure pitui-  
taire, encore qu’on n’ait pas la moindre assurance que  
fen action foit fur la pituite.

Le plexus choroïde représente un lacis de vaisseaux : *ce-  
pendant* vous y voyez aisément les veines dictinctcs  
des arteres, & vous pouvez avec la même facilité con-  
duire la distribution des unes & des autres séparément.  
Le nom de voute vous fait concevoir une cavité voû-  
tée , laquelle pourtant ne s’y trouve en aucune façon  
quelconque, quand vous la cherchez comme il faut.  
Le corps calleux, felon PuEage commun , signifie la  
substance blanche du *cerveau* qu’on voit quand on en  
sépare les deux parties latérales : mais il est vrai que  
cette partie est entierement semblable au reste de la  
substance blanche du *cerveau ;* & ainsi llon ne voit  
point de raision de donner un nom particulier à une  
partie de cette substance. «

H n’y a que deux voies pour parvenir à la connoissance  
d’une machine; l’une que le Maître qui l'a composée

309 CER

nous en découvre l'artifice ; l’autre, de démonter juf-  
qu’aux moindres ressorts , & les examiner tous féparé-  
ment & enfiemble. Ce siont-là les Vrais moyens de con-  
noître l’artifice d’une machine, & néantmoins laplu-  
partontcru qu’ils PaVoient mieux deVÎné, qu’il n’é-  
toit aisé de le Voir en l’examinant de près par les siens.  
Ils fie simt contentés d’observer fils mouVemens, & si.ir  
ces seules observations ont bâti des Eystcmes qu’ils ont  
donnés .pour des Vérités , quand ils ont cru qu’ils pou-  
voient expliquer par-là tous les effets qui étoient Venus  
à leur ccnnoissance. Ils n’ont pas considéré qu’une mê-  
me chose peut être expliquée de différente maniere ,  
& qu’il n’y a que les siens qui nous puissent assurer, que  
l’idée que nous nous en flammes formée est conforme à  
la nature. Or le *cerveau* étant une machine, il ne faut  
pas que nous espérions d’en découVrir l’artifice par  
d’autres Voies que par celles dont on se fert pour trou-  
ver l'artifice des autres machines. Il ne reste donc qu’à  
faire ce qu’on seroit en toute autre machine , j’entens  
de démonter piece à piece tous fes ressorts, & considé-  
rer ce qu’ils peuVent faire féparément & ensemble.  
C’est en cette recherche qu’on peut dire aVec raison,  
- que le nombre de ceux qui y font paroître l'ardeur  
d’une Vraie curiosité est bien petit. La Chyrrfie a eu  
dans tous les siecles des particuliers & des Princes qui  
lui ont fait construire des laboratoires : mais peu de  
gens fe font appliqués aVec une pareille ardeur à l'Ana-  
tomie. On ne doit point attribuer cette négligence aux  
PrinCes parmi lefquels il s’en est trouvé plusieurs qui  
ont eu de la curiosité pour une fcience si importante,  
& qui ont fait dresser des magnifiques Théatres, qu’ils  
ont même quelquefois honorés de leur présence. Mais  
ceux qui font les dissections ont toujours Voulu paroî-  
tre consommés dans cette fcience; pas un d’eux n’a  
voulu confesser combien il restoit de choses à y appren-  
dre; & pour cacher leur ignorance , ils fe font con-  
tentés de faire les démonstrations de ce que les Anciens  
ont écrit.

Les Anatomistes auroient fujetde fe plaindre de moi, si  
je ne m’expliquoisici daVantage, pour faire Voir qu’ils  
n’ont pas tout le tort, dont il femble que je les accufe,  
lorfque je dis qu’ils ne s’appliquent pas assez aux re-  
cherches Anatomiques. Ceux qui s’y adonnent font  
d’ordinaire Medecins ou Chirurgiens ; ils font obligés  
les uns & les autres à Voir leurs malades, & dès qu’ils ont  
acquis quelque connoissance & quelque réputation, ils  
ne peuVent plus donner le tems nécelfaire aux recher-  
ches. Mais ils ne deVroient pas entreprendre de guérir  
un corps dont ils ne connoissent pas la structure ; c’est-  
à-dire, qu’ils ne deVroient pas fe haEarder à remonter  
une machine dont ils ne connoissent pas le? ressorts.  
Les autres qui ne Voyent point de malades, & qui n’ont  
\* point d’autre emploi que la profession de l'Anatomie  
dans les Ecoles , ne fe croient pas plus obligés à faire  
des recherches que les Medecins & les Chirurgiens.  
Car le but de leur profession est d’enseigner à ceux qui  
veulent pratiquer la Medecine ou la Chirurgie, la  
description que les Anciens nous ont laissée du corps  
humain ; & quand on a démontré clairement ce qui est  
dans leurs écrits, & que les autres l'ont distinctement  
compris, les uns & les autres pensent aVoir satisfait à  
leur deVoir. L’on a si mal marqué les bornes de ces  
deux professions , que la connoissance Véritable de la  
machine du corpshumain qui étoit la plus néeessaire,  
est négligée , comme n’étant pas du département de  
l’Anatomiste, du Medecin , ni du Chirurgien.

Le foin de faire des recherches qui nous apprennent laVé-  
rité , Veut un homme, tout entier , qui n’ait que cela à  
faire. Celui même qui fait profession d’Anatomie n’y  
estpas propre ; il.est obligé à des démonstrations publi-  
quesquil'empêchent de s’engager à cette application  
par des raisons que j’ai déja dltes, & par d’autres que je  
m’en vais encore Vous représenter.

I. Chaque partie pour être bien examinée, demande tant  
de tems & une telle application d’esprit, qu’il faut

CER 3 io

qu’on quitte tout autre ouVrage & toute autre pensée  
pour Vaquer à celle-là ; ce que la pratique ne permet  
pas aux Medecins ni aux Chirurgiens , non plus que  
les démonstrations Anatomiques à ceux qui en font  
profession. Il faut quelquefois des années entierespour  
découVrir ce qui peut enfuite être démontré aux autres  
dans l'espace d’une heure. Je ne doute pas que M. Pe-  
quet n’ait employé bien du tems aVant qu’il ait con-  
duit le chyle dti mefentere jusques dans la fouclaVÎe-  
re ; & je ne ferois peut-être pas cru, si je difois la peine  
que j’ai eue aVant que depouVoir montrer la Vraie in-  
fertion de ce même conduit de Pequet , dont Bils nous  
aVoit donné la figure ; au lieu qu’il ne faut maintenant  
que demi-heure ou une heure pour préparer & pour dé-  
montrer l’une & l’autre ensemble.

2. Encore que les Anatomistes ouVrent mille corps dans  
les Ecoles, c’est un pur hasard s’ilsy découVrent quel-  
que chose; ils font obligés de démontrer les parties  
selon les Anciens , & il saut même pour cela qu’ils fui-  
Vent une certaine méthode. Les recherches au contrai-  
re n’en admettent aucune, mais elles Veulent être *es-  
sayées* par toutes les manieres possibles. Il saut couper  
toutes les autres chostes pour démontrer celle qu’on  
demande; au contraire les recherches demandent qu’on  
ne coupe pas la moindre partie fans l’aVoir examinée  
auparaVant. Si on Ευϊνοΐι cette maniere dans les Ecoles,  
les spectateurs prendroient celui qui disseque pour un  
ignorant. Ils auroient rasson de *se* plaindre du tems qu’il  
leur auroit fait perdre , parce que fouVent après aVoir  
long-tems cherché, il ne trouVeroit pas ce qu’il aVoir  
entrepris de leur montrer. Vous Voyez bien par-là que  
ceux qui Ont professé l'Anatomie jufqu’à present, n’ont  
pas été obligés aux recherches, & que même ils n’au-  
roient pu y réussir ; de sorte que ce n’est pas leur faute  
si l'Anatomie n’a pas fait plus de prOgrès depuis tant  
de siecles.

Cettefcience, parlant en général, a donc été traitée aVec  
peudeEuccès, & les recherches du *cerveau* en.particu-  
lier ont encore moins réussi, n’ayant pas été entrepri-  
*ses* aVec toute la diligence nécessaire, à caisse des diffi-  
cultés attachées à la dissection de cette partie. Voyons  
maintenant en quoi elle consiste, & si quelques-uns de  
ceux qui s’y fiant exercés s’y siont pris comme la classe  
le mérite.

M. Bils s’est appliqué à l'Anatomie , fans étudier *ce*qu’ont écrit les Anciens; mais je ne doute point qu’i!  
n’eût poussé plus loin la connossance qu’il en a eue, si,  
après aVoir Vu ce que les Anciens aVoient fait de bon ,  
il eût employé son tems & fon ardeur à faire de nou-  
Velles recherches. IlfautaVouer que l'on Voit de si bel-  
les expériences dans les écrits de ceux qui nous ont pré-  
cédés, que nous aurions couru grand risque de les igno-  
rer, s’ils ne nous en eussent aVertis. Il s’est même ren-  
contré quelquefois , qu’ils nous ont dit des Vérités que  
ceux de notre tems n’ont pas reconnue®, pour ne les  
aVoir pas examinées aVec assez de précaution. Il est Vrai  
d’ailleurs que ce que les Anciens & les Modernes nous  
ont enseigné touchant le *cerveau,* est si plein de dispu-  
tes , que chaque Traité d’Anatomie siur cette partie ,  
est un recueil de disputes , de doutes & de controVer-  
sies. Mais cela n’empêche pas qu’on ne puisse beaucoup  
profiter de leur traVail, & même tirer de grands aVan-  
tages de leurs erreurs. Je parle des Auteurs qui ont  
traVaJllé eux-mêmes; car pour les autres qui n’ont tra-  
vaillé que fur les traVaux d’autrui , on ne les peut lire  
que par dÎVertissement, & il n’est pas toujours inutile  
de le faire : mais ils auroient eu bien plus de mérite , &  
leurs études auroient été d’un bien plus grand foula-  
gement pour ceux qui traVaillent, s’ils eussent fait urc  
récit exact de ce que les Anatomistes ont écrit du *cer-  
veau ,* ou s’ils eussent détaillé felon les lois de l’analy-  
se , toutes les manieres d’expliquer mécaniquement les  
actions animales , ou s’ils se fussent occupés à dresser  
un catalogue bien exact de toutes les propositions

311 CER

qu’ils y ont trouvées, entre lesquelles il auroit fallu  
distinguer soigneusement celles qui fiant fondées fur le  
fait &fur l'expérience , d’avec celles qui ne font que  
| des raisimnemens : mais il n’y a eu personne jufqu’à  
cette heure qui s’y Eoit pris de la sorte ; clest pourquoi  
il ne faut gueres s’arrêter qu’à ceux qui ont travaillé  
eux-mêmes.

La premiere chofe qu’on y doit considérer, est l’histoire  
des parties, dans laquelle il est nécessaire de détermi-  
ner ce qui est vrai & certain , pour le pouvoir distin-  
guer d’aveC les propositions qui siont fausses ou incer-  
taines. Ce n’est pas même assez de s’en pouvoir éclaircir  
soi-rBême,ilfautquel'évidencedeladémonstration obli-  
ge tôtis les autres à en demeurer d’accord ; autrement le  
nombre des controverfes augmenteroit au lieu de di-  
minucr. Chaque Anatomiste qui s’est occupé à disse-  
quer le *cerveau,* démontre par expérience ce qu’il en  
dit. La mollesse de la fubstance lui est tellement obéif-  
sante , que fans y sianger les mains forment les parties  
felon que l’efprit fe l'est imaginé auparavant; & le  
spectateur voyant souvent deux expériences contrai-  
res fur une même partie *se* trouve bien empêché, ne  
sachant laquelle il doit recevoir pour vraie , & il nie à  
la fin quelquefois l'une & l'autre pour fe tirer de peine.

- Clest pourquoi pour prévenir cet inconvénient , il est  
absolument nécessaire, comme je l'ai dit, de chercher  
dans les dissections une certitude convaincante. J’avoue  
bien que cela est difficile, mais je connois aussi qu’il  
n’est pas tout-à-fait impossible. Ne croyez pas , Mcf-  
sieurs, fur ce que je viens de dire, que je tienne qu’il  
n’y a rien d’assuré dans l’anatomie , & que tous ceux  
qui l'exercent, nous forment uniquement les parties à  
leur plaisir , fans qu’on les en puisse convaincre. Vous  
pourrez douter à la vérité si les parties qu’on vous mon-  
tre séparées, n’ont pas été jointes auparavant; mais il  
feroit impossible de vous les faire voir jointes les unes  
avec les autres, si elles ne i’avoientété naturellement.  
Pour fortir nettement de ce doute, & pour s’assurer si  
les parties qu’on vous montre n’ont pas été jointes en-  
semble, il ne faut que les examiner en l'état où elles  
*se* trouvent naturellement fans les forcer, mais laisser  
faire à ceux que l’on veut convaincre , tout leur possi-  
ble pour les démontrer jointes. On peut parvenir à la  
même certitude dans les autres circonstances , & parti-  
culiercment lorfqu’il s’agit de la situation des parties,  
pourVti que l’on ne touche rien fans PaVoir examiné  
auparavant, & même qu’à chaque moment on exprime  
ce qu’on touche. Pour cet effet il ne faut pas feule-  
ment être attentif à la partie à laquelle on est occupé,  
mais il faut aussi faire réflexion fur toutes les Opéra-  
fions que Plon a faites avant d’y parvenir , lefquelles  
peuvent avoir causé quelque changement dans cette mê-  
me partie. Car en maniant les parties extérieures , vous  
changez fouvent les intérieures , fans vous en apperce-  
voir ; & quand vous venez à les découvrir, vous croyez  
qu’elles font telles quelles vous paroissent, & vous ne  
vous souvenez pas que vous avez vous-même fait chan-  
ger leur situation & leur union avec les autres parties.  
Je vous en rapporterai ici un exemple dans une quef-  
tion anatomique la plus fameuse decesiecle. Ceux qui  
nient la continuation de la glande pinéale avec la fubse  
tance du *cerveau)* l'attachement de la voute avec la  
bafe du *cerveau s* ne parleroient pas d’une choEe de fait  
avec tant d’assurance, s’ils ne croyoient s’en être éclair-  
cis par des expériences faites avec toute l'attention né-  
cessaire. 11 faut que dans leurs expériences ils n’aient  
pas considéré les changements qui arrivent, quand on a  
ôté le dehors, & qu’en le faisant on déchire les atta-  
ches qui joignent le crane à la dure-mere : & j’ai vu en  
levant la partie supérieure du crane, que le milieu de  
la dure mere y étoit encore attachée, lors même que je  
Pavois assez ouverte pour passer trois doigts entre les  
parties du crane séparées. Comment cette élevation de  
la dure-mere sie pourroit-elle faire, fans que les par-  
ties supérieures qui y semt attachées souffrissent par  
cette violence ? La glande pinéale tient au quatrieme

CER 312

sinus qui est attaché au *sinus falcis ;* de Corte que vous  
ne sauriez tant foit peu élever la dure-mere en cet en-  
droit-là, sans forcer la glande pinéale. Le même sinus  
de la faulx reçoit toutes les veines qui passent entre la  
voute & la bafe du *cerveau,* & tiennent ces deux par-  
ties jOÎntes enfemble. Il y a une connexion assez ferme  
entre la partie supérieure du *cerveau* & la dure-mere,  
parle moyen des rênes, & quand vous élevez la dure-  
mere , la fubstance supérieure du *cerveau* qui'y est atta-  
chée obéit en même-tems , & le quatrieme sinus étant  
tiré en-haut, fait que la connexion qui est entre la voute  
& la bafe se rompt. Je m’y sitis trompé bien des fois  
au commencement, & je ne pouvois comprendre pour-  
quoi ces attachemens n’étoient pas toujours sensibles.  
Mais voyant après dans les chevaux, les moutons &  
les chats, où la partie de la dure-mere qui sépare le  
petit *cerveau* d’avec le grand, est endurcie en os, que  
je rompois beaucoup de parties intérieures, en faisant  
l’éVidsion de cette partie osseuse, je commençai à re-  
connoître la caufe de cette erreur, & j’ai appris que ce  
n’étoit pas une opération de peu de conséquence que  
de bien séparer le crane. On fait toujours une fection  
circulaire dans le crane humain pour en ôter le fegmenP  
supérieur; mais si on faifoit une autre fection dans ce  
segment perpendiculaire à la premiere, on Pôteroit  
plus aisément fans forcer beaucoup le *cerveau.* Car il  
faut avouer que le ciseau, la fcie & les tenailles ne fe  
laissent jamais manier fans force & fans concussion ou  
ébranlement. On pourroit faire faire une petite fcie  
tout-à-fait circulaire, qui ne cauferoit pas un grand  
ébranlement, principalement si on la faifoit tourner sim  
un axe préparé d’une certaine maniere, & posée entre  
deux colonnes pointues. Cette même Fcie pourroit *ser-  
vir* à exécuter divers autres desseins, que l’on peut  
.avoir dans la séparation du crane; mais si on avoit quel-  
que liqueur qui pût dissoudre les os en peu de tems ou  
les amollir, on ne pourroit rien souhaiter de plus  
commode, & ce seroit la meilleure de toutes les ma-  
nieres de séparer le crane.

Ce n’est pas assez d’avoir à tout moment une attention  
exacte, il y faut ajouter le changement des manieres de  
disséquer, qui font comme autant de preuves de la vérité  
de votre opération, & qui peuvent également vous con-  
tenter vous-même, & convaincre les autres.

Cela paroîtra bien étrange à ceux qui croyent qu’il y a des  
lois arrêtées, felon lesquelles on doit faire la dissec-  
tion de chaque partie, & qui tiennent que les adminis-  
trations anatomiques données par les Anciens, doivent  
être entierement obfervees, fans qu’il y ait rien à chan-  
ger ni à ajouter. J’avouerai bien que les Anciens nous  
auroient pu donner des regles inviolables de la dissec-  
tion de chaque partie, s’ils en avoient eu une connoise  
sance parfaite : mais comme ils y ont été aussi peu éclai-  
rés que ceux de notre siecle, & en dÎVerfes particularités  
encore moins que nous, ils ont été aussi incapables que  
nous le fommes de prefcrire la vraie maniere de la  
dissection, dans laquelle il n’y aura rien de constant ni  
d’arrêté ,. jusqu’à ce qu’on ait fait un plus grand nom-  
bre de découvertes.

Il faut pourtant bien, me dira-t’on, fe servir de quelque  
méthode pour dissequer les parties selon qu’elles sirnt  
connues jusqu’à cette heure ; j’en demeurerai aisément  
d’accord , il est bon de fê servir de la méthode des An-  
ciens faute d’une meilleure, mais non pas comme d’tl-  
ne chofe assurée. La principale caIsse qui a entretenu  
beaucoup d’Anatomistes dans leurs erreurs, & qui les  
a empêchés d’aller plus loin que les Anciensdansleurs  
dissections, a été qu’ils ont cru qu’il ne restoit rien da-  
vantage à rechercher par les Modernes ; & comme ils  
ont pris les regles anciennes de la dissection pour des  
lois inviolables, ils n’ont fait autre chofe toute leur  
vie que de démontrer les même parties par une même  
méthode ; au lieu que l’anatomie ne *se* doit assujettir à  
aucune regle, & changer autant de fois qu’elle com4  
mence de dissections. D’où elle tire ce profit, que si  
elle ne découvre pas toujours quelque chofe de nou-

513 CER

veau, elle reconnoît au moins si elle s’est trompée dans  
ce qu’elle a vu auparavant, prineipalement quand il  
y a quelque dispute ; car elle doit alors laisser aux spec-  
tateurs la liberté de prescrire les lois de la dissection.

Il est vrai que cette maniere de dissection n’est pas de  
grande parade, & qu’on ne peut pas faire le Eavant  
dans le tems que l'on avoue fon ignorance; pour moi,  
j’aime mieux avouer la mienne, que de débiter avee  
autorité des opinions dont la fausseté fera démontrée  
quelque tems après par d’autres. Nous avons vu de  
grands Anatomistes qui font tombés dans cet inconvé-  
nient, & nous en voyons encore d’autres qui s’imagi -  
nent queje monde aura plus de foi pour leur opiniâ-  
treté, que pour ses propres yeux. Je laisse cet amour-  
propre à ceux, qui s’en repaissent ; je tâche de fuivre  
les lois de la Philofophie, qui nous enfeignent à cher-  
cher la vérité en doutant de fa certitude, & à ne s’en  
contenter pas , avant qu’on *se foit* confirmé par l’évi-  
dence de la démonstration. Je ne puis vous donner des  
preuves plus manifestes de la nécessité du changement  
des dissections, que les deux suivantes.

C’est une expérience très-assurée, que quand on a soufflé  
dans le commencement de la fente qui est fous la vou-  
te, on trouve la voute séparée de la basie, & une cavité  
assez considérable entre deux, de même qu’on fait  
quand on ôte de force le crane, comme j’ai dit ci-  
dessus. Cela est tellement manifeste, que ceux qui tra-  
vaillent & ceux qui assistent à cette opération, croyent  
qu’il ne fe peut rien faire de plus certain : si l’on com-  
mence à en douter il n’y a point d’autre moyen pour  
fe délivrer de ce doute, que de chercher à démontrer  
cette caVÎté par d’autres voies. Car si elle y est naturel-  
lement, vous la trouverez toujours de même, de quel-  
que maniere que vous la cherchiez : mais si par quel-  
qu’autre forte de dissection vous trouyez qu’elle n’y est  
pas, & que les parties entre lesquelles cette cavité *se*doit rencontrer, font attachées ensemble, sans efpace  
entre deux, vous devez dès-lors être convaincu de  
l’erreur de lapremiere démonstration, & vous verrez  
clairement que la soree de l'air que l'on avoit faufilé  
dedans, vous avoit causé cette apparence. Si l'on fait  
la dissection du *cerveau* humain à la maniere de Varo-  
le & de Willis, après l'avoir ôté du crane, vous verrez  
d’ordinaire les corps de la deuxieme paire des tuber-  
cules séparés au milieu de la fubstance blanche , qui  
est devant la glande, & qui fera le plus souvent rom-  
pue. Quand on fait la même dissection en laissant le *cer-  
veau darIS* le crane, on voit l’un & l'autre tout entier ,  
& il est aisé de remarquer alors en faifant comparai-  
fon entre ces deux fections, que la caufe de la premiere  
erreur a été la pesanteur des parties latérales qui rom-  
pent celles du milieu.

Après que l'on auroit fait un plan véritable & très-exact  
des parties du *cerveau,* découvert les erreurs avec leurs  
caufes, & arrêté la vraie maniere de démontrer cespar-  
ties, en tssant de toutes les précautions nécessaires, il  
faudroit encore tâcher d’exprimer ce que l'on auroit  
connu par des figures justes & fidelcs; car il vaudroit  
mieux n’en avoir point, que d’en avoir de fausses ou  
d’imparfaites. On fe sert du portrait quand l'original  
est éloigné, afin de s’en consterner ainsi la mémoire : il  
y en a même qui ne voyent jamais ces parties qu’en  
peinture ; l’aversion qu’ils ont pour le siang les empê-  
che de contenter leur curiosité, par l'inspection dessif-  
jets & du naturel, tellement que si les figures ne siont  
pas telles qu’elles doivent être, elles donnent de fausses  
- idées à ceux qui s’en sentent pour apprendre l'Anato-  
mie , & embarrassent les autres qui ne s’en fervent que  
pour aider leur mémoire.

C’est pourquoi il faut employer tous les moyens possibles  
pour en avoir d’exactes ; à quoi un bon Dessinateur est  
aussi nécessaire qu’un bon Anatomiste. Il faut aussi une  
application & une étude toute particuliere pour bien  
prendre fes mefures, & voir de quelle maniere fe doit  
faire la dissection, & comment il faut ordonner les par-

C. E R /314  
ties , afin qu’on exprime distinctement tout ce qui est  
à voir dans le *cerveau s* où il fe rencontre une dissiculté  
qui est particuliere à cette partie lorsqu’on en veut fai-  
re le dessein; car pour les autres parties , il sifffit deles  
préparer une fois pour en achever la figure. Le *cerveau*au contraire étant préparé, s’afla-isse avant que l'on en  
ait tiré le dessein ; de forte qu’il faut delsiner d’après  
plusieurs *cerveaux* pour achever une feule figure ; ce  
qui n’ayant peut-être pas été considéré , pourroit bien  
être caufe qu’il n’y a point de figures dans l’Aanato-  
mie plus imparfaites que celles du *cerveau.*

Je n’ai rien dit jufqu’ici de hissage des parties , ni des  
actions qu’on appelle animales, parce qu’il est im-  
possible d’expliquer les mouvemens qui fe font par  
une machine, si l’on ne sait l’artifice de fes parties.  
Les perfonnes raisonnables doivent trouver ces Anato-  
mistes affirmatifs fort plaisons, lorsqu’après avoir dise  
couru fur Fustige des parties dont ils ne connoissent  
pas la structure , ils apportent pour raifon des listages  
qu’ils leur attribuent, que Dieu & la nature ne font  
rien en vain. Mais ils fe trompent dans l'application  
qu’ils font ici de cette maxime générale ; & ce que  
Dieu , felon la témérité de leur jugement, a destiné à  
une fin, fe trouve par la fuite avoir été fait pour une  
autre. Il vaut donc mieux confesser encore ici fon  
ignorance , être plus retenu à décider, & n’entrepren-  
dre pas si légerement d’expliquer sur de simples conjec-  
tures une chofe si difficile.

Ce que j’ai dit jufqu’à cette heure n’est encore que la  
moindre partie de ce que je crois qu’on doit faire pour  
avoir quelque connoissanCe du *cerveaux* car il faudroit  
pour cela disséquer & examiner autant de têtes qu’il y  
a de différentes especes d’animaux & de différens états  
dans chaque efpece. Dans les fœtus des animaux on  
voit comment le *cerveau* fe forme ; & ce que l'on n’au-  
roit point vu dans le *cerveau* fain & en fon entier, on  
le verra dans les *cerveaux* qui ont été changés par  
quelque maladie.

Dans les animaux vivans , il y a à considérer toutes les  
chofes qui peuvent casser quelque altération aux ac-  
tions du *cerveau,* foit qu’elles viennent du dehors  
comme les liqueurs, les blefiures, les médicamens;  
foit que les caissesEoient internes, commesimtles ma-  
ladies dont la Medecine compte un grand nombre. II  
y a encore cette rasson de travailler sur le *cerveau* des  
animaux, que nous les traitons comme il nous plaît.  
On y fait le trépan & toutes les autres opérations de  
la Chirurgie, pour y apprendre les manieres de les  
faire ; pourquoi ne pas faire ces mêmes opérations  
pour voir si le *cerveau* a quelque mouvement, & si en  
appliquant certaines drogues à la dure-mere, à la silbsi-  
tancé du *cerveau* ou aux ventricules, on n’en pourra  
pas apprendre quelques esters partieuliers ?

On pourroit aussi faire divers essais fans ouvrir le crane,  
appliquer dessus extérieurement différentes drogues,  
en mêler d’autres aux alimens, faire des injections dans  
les vaisseaux, & apprendre par-là ce qui peut troubler  
les actions animales, & ce qui est plus propre à les re-  
mettre quand elles font troublées.

Le *cerveau* est différent dans les différentes especes d’ani-  
maux, ce qui est une nouvelle raifon de les examiner  
tous : le *cerveau* des oiEeaux & des poissons est fort  
différent de celui de l'homme ; & dans les animaux qui  
l'ont le plus approchant du nôtre, je n’en ai pas vu un  
feul où je n’aye trouvé quelque différence fort mani-  
feste.

Or, cette différence, quelle qu’elle puisse être, donne  
toujours quelque lumiere aux recherches ; elle nous  
peut apprendre ce qui est abfolument néceflaire. Il y a  
des animaux où les fibres *se* voyent plus aisément que  
dans l'homme ; les parties qui dans l'homme fiont mê-  
lées & jointes ensemble , se trouvent par fois distinctes  
& féparées dans d’autres animaux ; dans d’autres encore  
on trouve la substance plus ou moins stolide , la gran-  
deur inégale, & la situation différente.

Je ne m’étendrai pas davantage, parce que je Puis persiaa-

3 I 5 CER

dé que tout le monde avouera fans difficulté , que nous  
devons à la dissection des animaux prefque toutes les  
nouvelles découvertes de ce siecle, & qu’il y a des par-  
ties qu’on n’auroit jamais reconnues dans le *cerveau* de  
l’homme, si on ne les avoit remarquées dans celui des  
animaux.

Ce que nous avons vu jusqu’ici, Messieurs , de l’insuffi-  
sance des Eystemes du *cerveau,* des défauts de la mé-  
thode que l'on a siiivie pour le disséquer & pour le  
connoître , de l’infinité des recherches qu’il faudroit  
faire sur les hommes, fur les animaux, & cela dans  
tous les diflérens états où il les faudroit examiner ; le  
peu de lumiere que nous trouvons dans les écrits de  
ceux qui nous ont précédés, & tous ces égards qu’il  
faut aVoir en travaillant fur des pieces si délicates,  
doit bien détromper ceux qui s’en tiennent à ce qu’ils  
trouvent dans les lÎVres des Anciens. Nous ferons tou-  
jours dans une misérable ignorance , si nous nous con-  
tentons du peu de lumiere qu’ils nous ont lassé , & si  
les hommes les plus propres à faire ces recherches ne  
joignent leurs travaux, leur industrie & leurs études  
pourparVcnir à quelque connoissance de la vérité , qui  
doit être le principal but de ceux qui raifonnent & qui  
étudient de bonne foi. *Anatomie* cso WINsLow.

A\vant que de passer à l'examen du *cerveau* en tant qu’a-  
liment &que remede, je fuis bien aife de faire obfer-  
ver que le fujet de mon discours est cette fubstance  
molle & blanchâtre qui est renfermée dans le crane, &  
ressemble en quelque forte à la moelle ; & que je com-  
prens fous le nom général.de *Cerveau,* tant sa partie  
antérieure appellée par les Anatomistes , *cerebrum,*cerveau proprement dit, que la postérieure à qui on  
donne le nom de *cerebellum ,* ου *cervelet.* Une chofe  
qui mérite encore d’être observée , est que les Auteurs  
qui ne *se* mettent pas trop en peine des termes anato-  
miques, donnent le nom de *cerebellum* au *cerveau* & au  
cervelet joints ensemble, lorsqu’ils parlent du *cerveau*des petits animaux, desoifcaux, par exemple, & des  
cochons de lait.

Athenée, *Lib. II. cap.* 24. dit que les Anciens s’abste-  
noient de manger la cervelle des animaux par un motif  
de religion, à cause qu’elle est située dans la tête qui est  
le siége de prefque tous les sens. Et Plutarque, *Sympos.*8. *Probl.* 9. met le *cerveau* au nombre des alirnens  
dont on ne voulut point isser d’abord , mais que l’on  
reehercha dans la suite avqp le plus d’empressement à  
caufe de leur délicatesse. Bulenger, *de Conviviis, L. II.  
cap.* 24. dit que l'on estimoit beaucoup le cerVelet des  
oifeaux nettoyé de ses fibres & tiré par le cou. Api-  
cius , qui se rendit-si fameux dans l’art de satisfaire  
l’appétit, *Lib. II. cap.* 1. où il traite des Saucisses, y  
fait entrer le *cervelet* cuit des animaux ; & , *L.tb. VII.  
cap.* 2. il donne le détail de ceux qui entrent dans la  
composition de plusieurs mets.

Aujourd’hui même , la cervelle de veau , de chevreau &  
de lievre, est recherchée des perfonnes les plus déli-  
cates: cependant les Medecins en condamnent l'usage,  
la regardant comme un aliment pituiteux, de mauvais  
*soc,* de difficile digestion , nuisible à l’estomac & pro-  
pre à exciter desnaufées, quoiqu’il y en ait quipréten-  
dent qu’elle nourrit beaucoup quand elle est bien Cuite.  
Il vaut donc mieux s’en abstenir tout-à-fait, à moins  
qu’on n’ait l'estomac bon , ou les assaifonner avec des  
épices pour en faciliter la digestion. Il y a dans le *cer-  
veau* des animaux une humidité grasse & onctueuse qui  
empêche l'estomac de pouvoir le digérer, d’où il fuit  
que le *cerveau* d’un animal est d’autant meilleur, qfi’il  
est plus *sec ; & C’est ce* qui rend le cervelet des osseaux  
préférable aux autres, & celui des osseaux terrestres à  
celui des oiEeaux aquatiques. 11 passe pour engendrer  
un simg louable , & pour exciter à l’amour. Vitellius,  
ce fameux glouton, fe fit fervir un plat de cervelles de  
phaifan & de paons, dont les Historiens n’ont pas dé-  
daigné de faire mention dans la vie de cet Empereur;  
& Héliogabale disiribua six cent têtes d’autruches à *ses*hôtes pour qu’ils en mangeassent le *cerveau,*

CER 316

On mange aujourd’hui ceux des poules & des chapons;  
& quelques-uns recommandent celui du moineau,  
comme très-propre pour exciter à l’amour. *Ludovici  
Nonrelel Diaeteelcon, Lib. II. c.* 36.

Averrhoes& Rasis assurent, que le *cerveau* des animaux  
est beaucoup plus propre que toute autre substance à  
fortifier celui de l’homme , à caufe que les substances  
similaires fe fortifient les unes les autres. De-là vient  
que Forestus, dans fes *Obscrv. Med. Lib. IX. OIs.* 32.  
*Schol.* ordonne à ceux qui ont reçu un coup à la tête qui  
a été suivi d’une hémorrhagie par le nez & par les oreil-  
les, de manger de la cerVelle de poule & de petits co-  
chons châtrés. Les Auteurs attribuent disserentes ver-  
tus médÎCinales au *cerveau* des divers animaux.

La *cervelle*, par exemple, cuite & triturée , passe pour hâ-  
ter , lorfqu’on la mange, la pousse des dents ; & quel-  
ques-uns assurent qu’elle est bonne pour les tremble-  
mens. Diofcoride assure que la *cervelle* d’un coq prise  
dans du vin , est un remede efficace contre la mossure  
des bêtes venimeuses , & qu’elle arrête les hémesrha-  
gics des membranes du *cerveau.* La *cervelle* du cha-  
meau étant desséehée & avalée dans du Vinaigre, guérit  
l'épilepsie, à ce que rapporte Galien. Celle de la be-  
lette passe pour produire le même effet; & quelques-  
uns prétendent que celle des hirondelles mêlée avec du  
miel, guérit les cataractes. La *cervelle* de brebis pré-  
parée de la même maniere , hâte d’une façon extraor-  
dinaire la sortie des dents aux enfans, à ce que dit Paul  
Eginete, dans le troisieme chapitre de fon septieme  
Livre. Suivant Jofeph Lanzonius, le *cerveau* du chat  
est regardé comme un poison , parce qu’il caufe des  
vertiges , des engourdissemens, & quelquefois la rage.

On a parlé des vertus particulicres des *cerveaux* des dif-  
férens animaux fous les noms respectifs de ces ani-  
maux même. Je vais examiner ici l’usage & les vertus  
médicinales de celui de l'homme. SyÎVant Etmuller ,  
*le cerveau* humain est un spécifique infaillible dans  
l'apoplexie & l’épilepsie. Quand on le soumet à la  
distilation , il donne une grande quantité d’eau &  
d’huile.

Mais comme il a une odeur empyreumatlque quand ost  
le di stile par la retorte , il vaut beaucoup mieux en fiai-  
re la distilation d’abord au bain-marie , & exprimer  
enfiuite l’huile du résidu. Cette huile est un excellent  
analeptique , & l'eau que l’on Obtient de cette manie-  
re est fortement recommandée par Bartholetus contre  
la perte de la mémoire , à cause de la qualité anOdyne  
& céphalique qu’elle possede. C’est ce qui fait qu’étant  
mêlée aVec l'huile, elle est un remede excellent pour  
les contractions des tendens & des nerfs. Cette eau  
Vaut cneore beaucoup mieux, quand on la distile avee  
des fleurs aromatiques & céphaliques. Le *cerveau* hu-  
main ne donne pour l’ordinaire qu’une petite quantité  
d’esprit. Mais étant coupé par morceaux & gardé pen-  
dant quelque tems , fon huile he résout en conséquence  
du mouVement de putréfaction qui aVoit déja commen-  
cé ,& lorfqulon le fournet à la distilation & qu’on la  
repete ensuite après y aVoir ajouté de l’esprit de lis des  
Vallées , il donne un esprit huileux & urineux d’une  
efficacité singuliere dans l’épilepsie & contre la perte  
de la mémoire. On Voit par-là d’où Vient que Schroder  
donne le nom d’eau anti épileptique, ( *aqita antepielep-  
tica)* à celle que l'on tire du *cerveau* humain par la  
distilation aVec l’eau de lis des Vallées , delaVande, de  
prime-vere & le νϊη de MalVoisie, & pourquoi ce mê-  
me Auteur qualifie du nom d’anti-épileptique excel-  
lent l’huile distilée par la retorte au feu de fable de la  
fubstance du *cerveau* aVec du sed commun; cet Auteur  
donne encore le titre d’eau d’or , ( *aqua aurea* ) à Pesa  
prit retiré du *cerveau* d’un jeune homme mort d’une  
mort Violente, y comprisses membranes, Eesarteres,  
ses Veines & même la moelle épinicre, agitées enEem-  
ble aVec les eaux céphaliques de tilleul, de pivoine, de  
bétoine , de cériies noires, de laVande & de lis des  
vallées.On doitles mettre en infusion pendant quelque  
tems, les soumettre à des distilations réitérées, & ajou-

317 CER

ter à ces eaux le Eel qu’on aura tiré par élexiVÎation du  
*caput mortuum* calciné. Sa dose pour l’épilepsie est, siui-  
vant Hartman, d’un siCrupule jusiqu’à quatre. Le *cer-  
veau* humain étant fournis à l’analyste chymique donne  
de même que les substances animales que l'on traite  
de la même maniere, des produits qui possedent les  
mêmes vertus que les autres stels volatils urineux.  
Je laisse à d’autres le film de déterminer fi l’opinion que  
l'on a des vertus anti-épileptiques du *cerveau* n’eft point  
fondée sur 1a fuperstition plutôt que fur l’expérience,  
& si elle ne vient point de la croyance où l’on est que  
les esiprits s’engendrent dans le *cerveau.*

CEREFACT1O ; ce mot paroît signifier la même chosie  
que *ceraelo.*

CEREFOLIUM ; le même que *chaeresolium ->* cerfeuil.  
Voyez *Chaerefolium.*

CEREIBA *Brafielensibus*, Marcgraw. *Mangue feu man-  
gées prima spedes,* Pifon. *Arbor Brasilianafoliis sali-  
cis, in quibus sal concreseit ustoribus tetrapetalis,* Raii.

C’est un petit arbre du Brésil semblable au saule. Il a cela  
de remarquable que loTque le Toleil donne fur fies  
feuilles il s’y amasse un fel qui fe dissout en rosée pen-  
dant la nuit ou lorsipl’il y a du brouillard. On ne lui  
attribue aucune vertu médicinale.

CEREIBUNA, *Mangue,* 2. *Species ,* Pisim. C’est une  
seconde espece de la plante précédente, qui n’est d’au-  
cun usage en Medecine.

CERELÆUM, κηρέλαιον , le même que *ceratum* ; mais  
dans quelques Auteurs modernes il signifie l’huile de  
la cire, ou le heure de cire, *butyrum cerae s* que nous  
avons décrit à l’Article *Cera.* Galien distingue le cérat  
*& le cerelaeum,* & nous apprend que le *cerelaeum* ou *Va-  
copon* sont les plus liquides de toutes les compositions  
de cette esipece, & après elles les cérats.

GEREVISIA, *Biere',* boisson faite avec l’orge.

CEREUS, *Cierge* ou *flambeau du Pérou.* Sa racine est  
vÎVace , petite en comparaison de la plante & très-fi-  
breuse. La plante n’a point de feuilles, elle est garnie  
de plquans & anguleufe. Les angles des aîles font at-  
tachés à des épines qui partant du centre comme des  
rayons, forment une efpece d’étoile. La partie interne  
de la tige est Iigneufe ; celle de dehors est blanche,  
fonguesse & couverte d’une membrane semblable à dtl  
cuir. Le calyce est long, écailleux , & *sa* partie fupé-  
rieure est garnie de longs rayons qui entourent le siom-  
met de l'ovaire. La fleur qui flort de l'extrémité du  
fruit est composée d’un grand nombre de pétales , qui  
s’élargissent à mesiure qu’ils s’éloignent de leur bafe ;  
elle est ornée de plusieurs étamines & d’un très-beau  
pistil. L’ovairc qui est à l’extrémité du pédicule forme  
le corps du calyce. il est muni d’un tube & fe change  
en un fruit femblable à celui dtl poirier fauvage, char-  
nu , couvert d’une membrane velue & vifqueufe lequel  
contient un nombre infini de femences.

Boerhaave en compte treize différentes especes/

1. *Cereus , erectus , alsissimus, Syrintstmensis,* Parla Bat.  
116. *Spinis sciscis 7* H. R. D.

*z. Cereus, erectus , altissemus, Syrinamensis ,Far\t.* Bat.  
116. *Spinis albis,* H. R, D.

*Z-Cereus, maximus,fructu spinose, rubro,* Dadusi Par.  
Bat. 113.

4. *Cereus, erectus, fructu rubro, non spinoso,* Parla Bat.  
n4-

5. *Cereus, erectus, fructu rubro , non spinoso s lanuginosus,  
lanugine flavescente,* Par. Bat. 11 τε

6. *Cereus, erectus, crassissimus, maxime angulosas, spinis  
albis, pluribus, longissimis, lanugineflavâ* , H. R. D.

7. *Cereus, erectus .gracilis ,spinosissimus, spinisflavis, po-  
lygoniis , lanugine alba pallescente.*

CER 318

8. *Cereus, erectus,graciliorasepinosiissimusasepmisalbis,po^  
lygon us,* H. R. D.

9. *Cer dis -, erectus, quadrangulus , costis alarum inflar  
assurgentibus*, Ind. 181.

10. *Cereus aseandens, minor, trigonus i articulatussfruc^  
tusuavissimo ,* Par. Bat. 118.

11. *Cereus,scandens, minor, polygonus, articulatus*, Par>  
Bat. 120.

12. *Cereus, minimus> articulatus,polygonus, spinosus ,* H.  
R. D.

13. *Cereus , erectus , polygonus, spinosus , per intervalla  
compressius quasi In articulos,* H. R. D. **BOERHAAVE ,***Index alter Plantarum s Vel. I.*

M. de Jussieu a donné une defcription fort étendue de cet-  
te plante dans les Mémoires de l’Académie Royale  
des Sciences, Année 1716.

CERIFICATIO , le même que *ceratioi*CERINTHE, *Melinet.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles font d’un verd bleuâtre ; sa fleur est à une  
feule feuille, en cloche, tubuletsse , découpée , ayant  
fes bords tantôt ouverts & tantôt fermés. Le calyce  
contient un pistil trétagone qui fe change en un fruit  
qui consiste en deux coques divisées en detlx loges  
qui renferment pour l’ordinaire une femence oblon-  
gue. BOERHAAVE , *Index Alter.*

Boerhaave en compte huit especes différentes.

1. *Cerinthe quorundam major, versicolore flore ,* J. Β. 3.  
602. Tourn. Inst. 80. Boerh. Ind. A. 195. *Cerinthe*ὀ  
Offic. *Cerinthe major,* Ger. 431. Emac. 538. Raii H.

1. 506. *Cerinthe major flore luteo et rubro -,* Parla Theat.  
520. *Cerinthe veteribus, cerinthe quorundam,* Chab.  
520. *Cerinthe,feu cynoglossetm montanum majus,* C. B,  
Pin. 258. Hist. Oxon. 3. 445.

Dale dit qu’on ne sait rien de certain touchant les vertus  
de cette plante.

2. *Cerinthe, quorundam s major nflore ex rubro purpuras.-  
centsm* J. B. 3. 603. Clusi H. 168.

3. *Cerinthe, quorundam, major, spinoso folio , flavo flore ,*J. B. 3. 602.

4. *Cerinthe , quorundam, rninor nflavoflore* , J. B. 3. 603;  
Cltss H. 168.

5. *Cerinthe nflore versicolore ex luteo et albo. a.  
é. Cerinthe nflore versicolore ex albo et rubro1. A,*

7. *Cerinthenflore versicolore ex albo et purpureo, a.*,8. *Cerinthe, folio non maculato, viridi.* C. B. P. 258.

CERINTHOIDES, *espece demelineso*

Voici *ses* caracteres,

Ses feuilles font d’un verd bleuâtre & lisses; le calyce  
est d:'une feule piece, tubuleux, pentagone & divisé  
en cinq lobes ; les fleurs sont petites , tubuleufles, dé-  
coupées en cinq parties , non radiées. Ses semences  
sirnt lisses.

*Cerinthoides, argenteaesiorepulchrè.caeruleos bugloissem ma-  
rinum incanum nflore caeruleo*, H. L. T. 135- *Çynoglose  
sum, maritimum, procumbens, laeve, purpuro-caeruleurn v*Flor. 2. 62. *Cynoglossetm , procumbens, glaucophyllum ,  
maritimum, nostras, floribus purpuro-caeruleis éfeminfa  
bus laevibus* , PÎuk. T. 172. Fig. 3. *Cynoglosseum , peren-  
ne , maritimum, procumbens , foliis glaucis, breviori-  
bus ,* M. H. 3.450. *Echium marinum^* Phytol. Brit.  
Raii Synop. 120. H. BOERHAAYE , *Index Alter Plan-  
tarum.*

CERIO, maladie de la tête appellée *favu/.* V. *Acbor.*

319 CER

CERION, κηρίον, *Rayon de miel.* Hippocrate dans plu-  
sieurs endroits recommande la décoction des *rayons de  
miel* avec de l’eau, comme une boiflon convenable dans  
les fievres. *Cerion* signifie aussi cette maladie de la tête  
que les Latins appellent*savus.* Voyez *Achor. Certa*ou *Ceriae s* fiant encore des vers plats qui s’engendrent  
dans les intestins.

CERITUS ou CERRITUS, *Fou , Fanatique ;* ce mot  
vient de la Déesse Cerès qui passoit pour affecter les  
hommes de cette maladie. Ce-mot peut encore être tra-  
duit par , qui s’est ennivré avec de la biere.

CERNUA , ὸρφὸς , est une efpece de poisson dont Ga-  
lien fait mention. On ignore quel il est, quoique quel-  
ques-uns prétendent que c’est le *Russe* des Anglais.

CEROBER, *Eau.* **RULAND.**

CEROMA, χἢρωμα, *Cérat.* Voyez *Ceratum.*

CERONEUM , *Cérat.* **BLANCARD.**

CEROPISSUS , κηρόπισσος, emplâtre faite avec de la  
poix & de la cire.

C’est avec cette forte d’emplâtre que les Anciens fai-  
foient leurs *Dropaces.* Ils en mettoient ordinairement  
une certaine quantité silr du linge ou de la peau, l’ap-  
pliquoientfur quelque partie du corps & l’ôtoient en-  
fuite , ce qu’ils réitéroient plusieurs sois à dessein d’at-  
tirer au dehors les humeurs ou les fiscs qui servent à  
nourrir les parties, ou d’ouvrir les pores. Pour rendre  
cette emplâtre plus efficace , ils y employoient quel-  
quefois des drogues acrimonieuses ; par exemple , de  
îa pariétaire d’Efpagne, du poivre, du Pel ou du S0U-  
fre en poudre. Ils s’en Eervoient aussi pour faire tom-  
berle poil ou l’arracher.

CEROTUM. Le même que *Ceratum.*

CERRUS. Le même qu’Ægisops. Voyez ce mot.

CERVARIA. Nom du *Seseli Ætlelopicum.* B *l* a ν-

**C A R D.**

CERVICALIS, qui appartient au cou. On donne ce  
nom auxarteres de la partie antérieure du cou,

CE VICARIA , *Gantelée. Noyez Campanula.*

CERVICULÆ SPIRITUS. C’est, suivant Ruland ,  
l’esprit de l'os du cœur de cerf.

CERVIX , le *Cou,* cette partie du corps qui est située  
entre la tête & la poitrine. On donne figurément ce  
nom à plusieurs autres parties. On dit, par exemple,  
le cou de la vessie, le cou de l’utérus.

Le *cou* en général est divifé en gorge ou partie antérieu-  
re, & en chignon ou partie postérieure, & en parties  
latérales. La gorge commence par une éminence, & fe  
termine par une fossette. Le chignon commence par  
une fossette, appellée le creux de la nuque , qui s’efsa-  
ce en descendant. Le *cou* Renferme le larynx & une por-  
tion de la trachée-artere, le pharynx & une portion de  
l’œsophage , les mufcles peauciers , les sterno-mastoï-  
diens, les sterne-hyoïdiens, les thyro - hyodiens, les  
omo-hyoïdiens, les fplenius , les complexus , les musc  
des vertébraux qui couvrent les fept premieres verté-  
bres, & la portion de la moelle épiniere qui y répond.

Les arteres qui vont au *cous* font

Les arteres carotides en général.  
Les carotides externes.

Les carotides internes.  
Les arteres vertébrales.  
Les arteres cervicales.

Les veines qui rapportent du *cou,* sont

Les veines jugulaires en général.

Les jugulaires externes.  
Les jugulaires internes.  
Les veines cervicales.  
Les veines vertébrales.

**Les nerfs** qui fe distribuent au *cou,* sont

CER 320

Les petits nerfs sympathiques, ou de la portion dure de  
l’un & de l'autre nerf auditif.

Les nerfs sympathiques moyens, ou de la huitieme pai-  
re de la moelle allongée.

Les nerfs accessoires de la huitieme paire.

Les nerfs sous-occipitaux, ou de la dixieme paire.

Les fept paires cervicales.

Les grands nerfs fympathiques, communément dits nerfs  
intercostaux. WINSLow, *Anatomie.*

Nous allons maintenant examiner deux chofes , l’une ,  
est le *cou* tortu , & la feconde, les plaies de cette  
partie.

On voit plusieurs persimnes dont le cou est courbé de tel-  
le Eorte, qu’il leur fait pancher la tête du côté droit ou  
du côté gauche ( voy. *Pl. I. du II. volesig.12.* ) Tulpius  
appelle cette maladie, peut-être à l'imitation du *Stes  
capite obstipo* d’Horace, *Caput obstipum ,* & d’autres lui  
ont depuis donné ce nom. Ce défaut peut venir de naisi  
fanceou de quelque accident. Dans le premier cas, il  
est presque impossible d’y remédier , à caufe que les  
vertebres du *cou* font ou naturellement courbées, ou  
font devenues tellement difformes par la longueur du  
tems, qtlson ne fauroit prefque plus les remettre dans  
leur état naturel. Et c’est ce qui fait que nous avons  
d’autant plus de raifon d’être simples de ces cures extra-  
ordinaires que Tulpius, Meekren , & Roonhuyfen  
assurent avoir faites sur des jeunes perfonnes de deuze,  
quinze, dix-huit & même de vingt-trois ans, qui étoient  
venues au monde avec le *cou* tortu, sans qu’un si long  
espace de tems y ait apporté aucun obstacle. Lorsique  
ce défaut ne vient point de naissance, il est pour lors  
oceasionné, ou par une brûlure & par le trop grand re-  
tirement de la peau de l’un ou de l’autre côté , ou par  
la contraction spasinodique violente d’un des muscles  
mastoïdiens *(Pl. I. du II.volesig.* 12. *Α.* X.)qui *se* desse-  
che & s’endurcit peu à peu ; ou du trop grand relâche-  
ment de quelqu’un de ces mufeles , qui fait qu’il est  
extremement difficile d’empêcher que le mufcle anta-  
goniste qui est le plus fort ne tire la tête & le *cou* du  
côté oppofé ; ou enfin, fuivantRoonhuyfen , ce défaut  
peut venir de quelque ligament contre nature qui tire  
la tête en bas. Dans l’un ou dans l’autre de ces cas, on  
ne doit point absolument desespérer de la guérison du  
malade, scirtout s’il est jeune, & que la maladie ne foit  
point trop invétérée.

Voici la méthode que l’on doit sclivre dans la cure.

Quand la maladie est récente, & occasionnée par des hu-  
meurs corrompues ou superflues, appellées communé-  
ment fluxions ou catarrhes, la chaleur & les sudorifi-  
ques légers apportent pour l'ordinaire beaucoup de sou-  
lagement. Lorsqu’elle provient d’autres catsses ,parti-  
culieremcnt de la contraction d’un mtsscle , ou du re-  
tirement de la peau ensi-iite d’une brûlure, il faut tâ-  
cher par le fréquent ufage des fomentations & des lini-  
.mens , des huiles & des emplâtres émolliens de ramol-  
lir & de relâcher peu à peu les parties contractées , &  
contenir la tête du côté oppofé par le moyen d’un ban-  
dage convenable. Nuck & Solingen recommandent l’u-  
silge d’un instrument ( *Pl. I. du IL volesig.* 1. ) très-pro-  
pre pour cet estet. H consiste en un arc d’acier *(BB )*accompagné d’une bande ou collier très-simple *(A.)*On met ce collier autour du *cou* du malade , & on le  
siuspend par le moyen d’une corde que llon passe dans  
Panneau plusieurs fois par jour pendant un quart  
d’heure, ou plus, fuivant que *fes* forces peuvent le per-  
mettre. Si ces remedes ne réussissent point, ce qui arri-  
ve tres-fouvent, ainsi que Tulpius & Roonhuysien Paso  
Purent, ou que la maladie foit trop invétérée, il faut en  
venir à l’opération.

Lors donc que la maladie vient du retirement de la peau  
enfuite d’une brûlure, il faut faire une, deux ou un  
plus

521 CER

plus grand nombre d’incisions dans l’endroit où la peau  
est contractée, en prenant garde de ne point ouvrir la  
Veine jugulaire. On remplira ces incisions aVec de la  
charpie pour dilater la peau , & on les pansiera aVec  
quelque onguent digestif, de même que les autres  
plaies. Mais il faut aVoir foin à chaque panfement de  
tirer la tête du côtéoppofé par le moyen d’un banda-  
ge , jufqu’à ce que les plaies s’étant remplies de nou-  
velle chair, la peau s’allonge , & que la tête ait repris  
fa situation naturelle.

Supposié que ce défaut proVÎenne de la trop grande con-  
traction d’un des mufcles mastoïdiens, ou. *d* \* quelque  
ligament contre nature, on y fera aVec le bistouri une  
incision tranfverfale près de la clavicule ou du sternum,  
en éVltant aVec foin les veines & les arteres qui ont  
quelque grosseur considérable , dont l’ouverture ne  
manqueroitpas d’occasionner une hémorrhagie dange-  
reufe. Pour arrêter le fang, il faut remplir immédiate-  
ment la plaie aVec de la charpie, & la cicatrifer peu à  
peu par Ie moyen de quelque onguent digestif, ou avec  
l’huile d’hypericum , ou le baume de Copaü, que  
Roonhuyfen préfère à tout autre.

Tulpius, Meekren & Roonhuyfen , rapportent les hisi-  
toiresde certains cas qui fe fiant présentés à eux, dans  
lesquels, après aVoir coupé le ligament ou tendon con-  
tre nature, la tête a acquis tout d’un coup & aVec une  
vitesse incroyable sia situation naturelle. Il me paroît  
nécessaire dans le cours de la cure, quoique cette cir-  
constance ait échapé aux Auteurs dont nous venons  
de parler, de contenir la tête aVec un bandage, jusiqu’à  
ce que la plaie sioit fermée, & que le *cou* ait repris la si-  
tuation qu’il doit avoir. Ceux qui desirent un plus  
grand nombre dlobsierVations fur ce fujet, peuvent con-  
sulter Tulpius, furtout, *Lib. IV. cap.* 58. Meekren,  
eÆp.33. & Roonhuysien, *Obs.erv.* 22.&23.

11 est sorprenant que les Chirurgiens François les plus  
modernes, ne disent rien de cette maladie, ni des  
moyens dont on peut *se* sentir pour y remédier.

Voici, suivant Sharp, la maniere dont *se* fait cette opé-  
ration.

L’opératlon nécessaire pour remettre le *cou* qui est de tra-  
vers dans fa situation naturelle, n’eft pas commune, &  
on ne doit y avoir recours que dans les cas où la ma-  
ladie ne vient que de la contraction du mufcle mastoï-  
de, car il ne ferViroit à rien de séparer ce mufcle, si  
tous les autres étoient dans le même état, surtout lorsi-  
que la maladie vient d’enfance, parce que les verte-  
bres ayant pris une mauvaife situation , il est impossi-  
ble de pouvoir jamais y remédier & de redresser la tête.

Suppcsé que les circonstances soient favorables, voici  
comment on s’y prendra pour faire l’opération.

Après avoir ccuché le malade fur une table, on fera une  
incision tranfVerfale dans la peau & la graisse, un peu  
plus large que le mufcle à un tiers environ de *sa* lon-  
gueur, à commencer de la clavicule ; après quoi on  
détachera le muscle & on le coupera aVec le bistouri.  
Les gros vailleaux du *cou* sirnt situés sious ce muscle,  
mais je crois qu’on ne court point rifque de les osten-  
fer lorsqu’on est instruit de leur situation. L’incision  
étant faite, on remplira la plaie avec de la charpie pour  
empêcher les extrémités du mufcle de *se* réunir. Pour  
cet effet il saut les séparer l'une de l'autre autant qu’il  
est possible par le moyen d’un bandage propre à con-  
tenir la tête, jufqu’à ce que la cure sioit acheVée , ce  
qui arriVe pour l’ordinaire au bout d’un mois. Skarf ,  
*Chirurgie.*

*Des plaies du cou.*

Les plaies du *cou* n’étant ni moins incummodes, ni moins  
dangereuses que celles de la poitrine & du bas-Ventre,  
on a lieu d’etre surpris que quelques Auteurs de Chi-  
rurgie ne disent rien dans leurs écrits de ces sortes de  
*Tome III.*

CER 3^2

plaies, ou n’en traitent que d’une maniere sort super-  
ficielle.

Les plaies du *cou* peuvent être fort différentes entre el-  
les : quelques unes n’affectent que la peau & la chair ,  
& fiant par conséquent les moins incommcdes & les  
moins dangeretsses : mais les plus terribles & celles qui  
passent avec rasson pour incurables, fiant celles qui ose  
fenEent quelqu’une dès plus grosses veines & arteres ,  
par exemple, les veines jugulaires & vertébrales, ou  
les carotides , ou la trachée-artere , l’ossophage , la  
moelle épiniere , les nerfs qui passent par le *cou s* com-  
me la paire vague, les nerfs intercostaux & diaphrag-  
matiques , ou qui affectent plusieurs de ces parties à  
la fois.

On peut découvrir la nature des plaies du *cou* , aussi-  
bien que les parties offensées, ou parla vue feule, ou  
en examinant l’endroit de la plaie par le fecours de  
PAnatomie, ou en observant les Eymptcmes qui en.  
résifltent. Le prognostic sijivra aisément & naturelle-  
ment de ce diagnostic ; car lorsqu’on sera une fois ins-  
truit de l’état de la plaie , on n’aura point de peine à  
en prédire l’événement. Lors donc qu’il n’y a que la  
peau & la chair d’ostensées , on n’a aucune fuite-fâ-  
cheuse à craindre : mais quand les autres parties du *cou*le font aussi, on a tout lieu de craindre pour la vie du  
malade, parce que ces parties font absolument nécef-  
faires à *sa* conservation , quoique dans cette circonse  
tance même , il ne foit pas impossible de venir à bout  
de guérir la plaie, lorsqu’elle est peu considérable.

Les plaies des arteres de cette partie ne *se* guériffent prese  
que jamais , ou du moins que très-rarement ; dans ce  
cas l’hémorrhagie tue le malade avant que le Chirur-  
gien ait pu le siecourir; car il est extremement difficile  
de *se* rendre maître du siang, tant à causie de la groffeur  
des arteres, que parce qu’il est impossible de pouvoir  
faire une ligature assez forte pour arrêter l’hémorrha-  
gie.

Les plaies de la jugulaire externe n’ont rien de dange-  
reux quand on y remédie à tems ; car outre qu’on peut  
fe rendre maître du simg par une légère compression ,  
comme on le voit dans les saignées que l’on fait à cet-  
te partie , les plaies de cette veine fe ferment & se  
conglutinent, pour ainsi dire, d’elles-mêmes. Au con-  
traire celles des jugulaires internes siont extremement  
dangereuses, tant à caufe de leur grosseur extraordi-  
naire, qui excede ordinairement celle du doigt, qu’à  
cause de la profondeur de leur situation qui fait qu’on  
ne fauroit les lier qu’avec beaucoup de difficulté.  
Quelques Chirurgiens perfuadés par la force de ces  
raifons n’ont point hésité à déclarer toutes les plaies  
des jugulaires internes incurables, mais je ne siiurois  
convenir avec eux qu’elles le soient toujours. Je silis au  
contraire persiladé que lorsiple ces plaies fiant petites  
& que le Chirurgien a soin d’y remédier aVant que l’hé-  
morrhagie ait entierement abattu le malade , il n’est  
pas impossible delui EauVer la vie. J’enseignerai plus  
bas la maniere dont on doit traiter ces sortes de plaies.

Tous ceux qui ont écrit de la Chirurgie conviennent una-  
nimement que les plaies de la trachée-artere sont in-  
curables & abfolument mortelles, & tant s’en faut que  
je m’oppose à leur fentiment, que je prétens au con-  
traire en établir la certitude , en prouvant qulellés sont  
toujours telles dans les cas où la trachée-artere est tout-  
à-fait coupée, ou blessée en dedans du thorax, ou com2  
me il arrive pour l’ordinairelorfque les carotides &  
les jugulaires sirnt entierement coupées. Lors au con-\*  
traire qu’elle n’est blessée que dans *sa* partie antérieu-  
re, & que les vaisseaux dont nous venons de parler ne  
font point endommagés , on peut y apporter du terne-  
de, ainsi que Plon peut s’en convaincre par les exem-  
ples qui *se* présenteront dans le cours de ces observa-  
tions, & par ceux que l'on rencontre partout.

Le malade est dans une situation extremement dangereu-  
se lorsque la plaie de Possophage est considérable, ou  
qu’il est entierement coupé, tant à causie que le passage  
des alimens est intercepté, qu’à caisse que cette partie

323 CER

ne sauroit être blessée fans que quelqu’un des nerfs &  
des arteres voisines ne le soient aussi, outre que le trai-  
tement de ces sortes de plaies est ordinairement très-  
difficile & très-incommode au Chirurgien. LorEque  
l’oesophage est seul offensé, & que la plaie est petite,  
je ne doute point qu’on ne puisse quelquefois venir à  
bout de la guérir.

Toutes les plaies de la moelle épiniere font extreme-  
ment dangereuses , furtout quand elles fiant voisines  
du *cou.* Il n’est donc pas étonnant que peu de persionnes  
en échappent. On n’aura pas de peine à en compren-  
dre la cause *si llon tait* attention que la plupart des  
nerfs qui sont absolument nécessaires aux fonctions vi-  
tales procedent de cette partie ; que les veines & les  
arteres vertébrales ne peuVent presque éVÎter d’être  
blessées en même tems, & que la situation de ces fortes  
de plaies les snet hors d’état d’être pansées comme il  
o^tut, & empêche le Chirurgien d’y appliquer les re-  
medes convenables pour en arrêter l'hémorrhagie &  
pour les déterger. Les plaies des gros nerfs du *cou* ne  
font pas moins à craindre , puifqu’ils ne fauroient être  
offensés , sans que les parties les plus importantes de  
la poitrine & du bas-ventre auxquelles ils fe rendent,  
ne foient entierement privées de tout sentiment & de  
tout mouvement.

Le traitement des plaies du *cou* varie silivant leur diffé-  
rente nature. Quand elles n’aflèctent que la peau & les  
chairs , il doit être le même que celui des plaies ordi-  
naires qui fiant peu considérables. Lorsque la jugulaire  
externe est blessée, il suffit pour l'ordinaire d’y appli-  
quer des compresses épaisses & de les assurer avec un  
bandage, comme on le pratique après l'ouverture de  
cette veine.

supposé que l’on vienne à ouvrir la jugulaire interne,  
mais légerement, ce que l’on connoît par le peu de  
fang qui en l'ort, il l'era aisé d’arrêter l’hémorrhagie  
en introduisant dans la plaie un plumasseau de charpie,  
ou en mettant dessus une vesse de loup que l'on assurera  
par le moyen de quelques compresses & d’un bandage  
proportionné à la situation de la partie. Comme l’hé-  
morrhagie d’une veine est beaucoup plus facile à arrê-  
terque celle d’une artere, il ne s’agit dans le cas dont  
nous parlons que de comprimer avec foin le vaisseau  
qu’on a eu le malheur d’ouvrir, ce qui suffit d’ordi-  
naire pour le fermer en peu de tems. Il arrive quel-  
quefois que le panfement ne produit aucun effet, &  
pour lors on doit ordonner à un aide de comprimer le  
vaiffeau avec le doigt, ou avec un nouvel instrument  
de Chirurgie repréfenté dans la *Planche V. du premier  
Volume s Fig. 2 .* ou tel autre femblable, jufqtl’àce que  
I’hémorrhagie foit tout-à-fait arrêtée. Il est quelque-  
fois befoin de continuer cette pression pendant un jour  
ou deux. On doitobferverla même méthode à l’égard  
des veines vertébrales. Le fang une fois arrêté, il ne  
faut ôter l'appareil qu’au bout de trois jours , & appli-  
quer pour lors fur la plaie quelque baume vulnéraire  
& une emplâtre pour la consolider.

Lorsque la plaie de la jugulaire interne est considérable,  
le malade meurt pour l’ordinaire d’une hémorhagie en  
très-peu de tems. Mais supposé que le Chirurgien arri-  
ve à tems pour le secourir, je lui conseille d’appliquer  
immédiatement des compresses fur la plaie, de les com-  
primer avec le doigt, & d’aggrandir essuite la plaie  
par une incision longitudinale pour pouvoir lier le  
vaisseau avec le secours d’une aiguille courbe. Après  
quoi il remplira la plaie de plumasseaux,& la passera de  
la maniere que nous avons dit ci-dessus. Quoique par  
cette méthode le cours du siartg foit entierement inter-  
rompu dans ce vaisseau, on peut néantmoins siauver la  
vie au malade , comme j’en ai été convaincu par un  
grandnombred’expériences que j’ai faites fur des chiens  
qui n’ont pas laissé de vivre sans aucun inconvénient  
considérable après la ligature de la veine jugulaire in-  
terne. Il vaut donc mieux risquer un remede incertain  
que de n’en employer aucun.

Les plaies de l’artere carotide sont beaucoup plus dange-

CER 324

reuses que celles de la veine jugulaire interne ; je crois  
cependant que le Chirurgien peut cn tenter la cure par  
la même méthode, supposé qu’il fiait appelle à tems.  
La cure de ces sortes de plaies réussit beaucoup mieux  
dans la partie supérieure & moyenne de l’artere que  
dans l'inférieure. Si le tronc de l’artere n’est point cou-  
pé, mais seulement une ou deux de *ses* branches qui  
font près de la tête, on remplira la plaie avec de la  
charpie trempée dans quelque liqueur styptique. On la  
couvrira de plusieurs compresses de disterente grandeur  
que l'on assurera par le moyen d’un bandage , & llon  
ordonnera à un Aide de comprimer la partie avec fes  
mains pendant quelque tems. J’ai arrêté par cette mé-  
thode un jet de fang prefque aussi gros que le doigt,  
qui fortuit d’une brandie de l’artere carotide que j’a-  
vois eu le malheur d’ouvrir en extirpant des glandes  
parotides ou fous-maxillaires enflées, skirrhetsses, &  
d’une grosseur considérable. Mais il faut avoir foin  
dans ce cas de n’ôter l’appareil qu’au bout de trois ou  
quatre jours, pour prévenir l’hémorrhagie qui ne man-  
que pas de furvenir quand on néglige cette précaution,  
comme je l’ai moi-même éprouvé.

A l'égard du traitement des plaies de la trachée artere,  
le principal foin du Chirurgien , après qu’il aura net-  
toylé la plaæ , doit être de réunir les parties avec une  
emplâtre agglutinative ; ou lorfque la plaie est consi-  
dérable,par le moyen de deux points de stature.

Il le pansi^ra ensuite avec quelque baume vulnéraire, des  
emplâtres agglutinatives & des compresses, qu’il assu-  
rera avec un bandage, en ordonnant au malade de te-  
nir toujours la tête panchée en devant. Par cette mé-  
thode la plaie *se fermera* peu à peu, furtout si elle a été  
faite avec un instrument pointu ou tranchant. Lorse  
qu’un morceau de la partie antérieure de la trachée-  
artere a été emporté par une balle , la future est hors  
de sasson, & l’expérience mla appris que ces fortes de  
plaies *se* guérissent plutôt par l’usage de quelque on-  
guent digestif ou d’un baume vulnéraire que par tout  
autre moyen , pourvu qu’on ait soin de tenir la tête  
panchée sim le devant. Lorsque la trachée-artere est en-  
tierement coupée & Ea partie inférieure tellement con-  
tractée qu’on ne peut plus la réunir à la partie Eupé.  
rieure , le cas est *désespéré 8e* le malade ne peut éviter  
la mort.

Quand l'osfophage est blessé, la plus grande partie dé ce  
qu’on mange ou de ce qu’on boit fort par la plaie; le  
hoquet & le vomissement surviennent fouvent dans cet  
accident: mais la mort est inévitable quand il est tout-  
à-fait coupé. Lorsqu’il n’est blessé que dans un endroit,  
le mieux que llon puisse faire est de panser la plaie  
avec quelque baume vulnéraire , & de tâcher d’en réu-  
nir les levres par le moyen d’une emplâtre agglutina-  
tive, en confeillant au malade d’obEerver une étroite  
abstinence pendant quelques jours , ou tout au moins  
de manger fort peu , & de fuppléer au défaut denour-  
riture par des clysteres nourrissans préparés avec de boft  
bouillon & du lait. Supposé que les befoins de la natu-  
re l'obligent à manger , il aura foin de laver la plaie  
aussi-tôt après , de peur qu’il n'y reste quelques parcel-  
les d’aliment dont la corruption ne manqueroit pas  
d’occasionner de très-fâcheux fymptomes ; après quoi  
on bandera de nouVeau la plaie & on la traitera com-  
me auparaVant, juEqu’à ce qu’elle fiait tout-à-fait con-  
folidée.

Si quelque partie de la moelle épiniere Vient à être blef-  
fée f la méthode la plus sûre est de panfer la plaie avec  
du baume du Pérou, ou aVec de l’essence de myrrhe &  
d’ambre, ou de l’efpri t de mastic, ou tel autre remede  
femblable que l'on mêlera aVec du miel rosilt pour Pap-  
pliquer chaudement après l’a Voir étendu l'urdela char-  
pie. On doit en laisser l’éVenement à Dieu & à la bon-  
té du tempérament du malade ; les plaies de ces parties  
*se* guérissent quelquefois quand elles font légerefl , au  
lieu qu’elles caufent infailliblement la mort lorfqu’el-  
les font considérables.

Les plaies des gros nerfs du *cou* font toujours fulcies d’u-

325 CER

ne prompte mort : mais quand elles font légeses on  
peut espérer de les guérir par la méthode que nous  
aVons indiquée pour celles de la moelle épiniere.  
FiEISTER , *Chirurgie.*

CERUMEN, *Cire des oreilles.*

Le *cerumen* ou *marmorata aurium* des Latins , & le κυ-  
ψελὶς, le κυψέλη &lc ώτων pèncçdes Grecs, repondent  
à ce que nous appellons en François *rire des oreilles,*qui est cet exerément naturel qui s’amasse dans le con-  
duit auditif, & fort des glandes de ces parties a tra-  
vers la membrane qui les tapisse. Il est d’abord fluide :  
maisils’épaissit dans la fuite, deVient plus solide,plus  
vifqueux, de la consistante de la terre glaife & d’un  
gout amer. Quelques-uns le mettent au nombre des  
remedes, surtout Cette espece que l’on tire de l'oreille  
humaine , que l'on emploie intérieurement & exté-  
rieurement. Paul Eginete dans le troisieme Chapitre  
de fon sieptieme LiVre, nous apprend que la *dre des  
orellles* guérit les CreVasses de la peau qui fe forment  
auteur de la racine des ongles; & Pline dans le qua-  
trieme Chapitre de fon VÎngt-huitieme LiVre, assure  
qu’elle guérit la morfure de l’homme. Van-Helmont  
rapporte qu’elle est d’un grand fecours dans les piquu-  
res des nerfs. Etmuller dit que cette obferVation fe  
trouVe confirmée par l’expérience ; il reCommande la  
*cire de soreille* humaine comme un excellent vulnérai-  
re, foit feule ou mêlée aVec le baume de soufre ou ce-  
lui du Pérou , pour les blessures faites depuis peu  
aVec un instrument aigu dans des parties nerVeufes. Il  
assure encore qu’étant mêlée aVec de l'huile exprimée  
de noix, elle est excellente pour déterger les plaies.

Prenez *dre d’oreilles, deux onces,*

*sucre de Saturne, une dragme. ,*

Faltes-en un Uniment aVec une quantité fuffifante d’hui-  
le exprimée de noix.

I 1

Ce même Auteur assure que cette *cire* lorsqu’elle est cui-  
te aVec l'huile tirée des noix par expression, est un ex-  
cellent baume vulnéraire pour la cure des plaies ré-  
ccntes.

Agricola dans fa *Chirurgia parva,* nous donne la corn-  
position d’un onguent qui guérit en peu de tems d’une  
maniere furprenante les inflammations , les tumeurs  
des jointures & les abfcès;

La voici.

Prenez *dre d’oreilles , trois gros,  
fucre de Saturne , deux gros ,  
huile exprimée de noisettes, une quantité suffisante'*

Mêlez ces drogues; *8e* supposé qu’elles demandent une  
consistance plus forte, faites-les épaissir fur le  
feu.

On prétend qu’une demi-dragme de cire *d’oreilles* prisie  
dans quelque liqueur conVenable, est un spécifique  
peur la colique. On lit dans les *Ephem. N. C. Vol. II.*qu’un vieil *Imprimeur* qui aVoit porté des lunettes  
pendant très-long-tems, vint à bout de s’en passer &  
d’augmenter fil vue en oignant les angles internes des  
yeux & des paupieres avec de la *cire d’oreilles.* Serenus  
Samonicus recommande la *dre des oreilles* du bétail  
pour la cure des furoncles. L’amertume de cette *dre*& fa consistance qui la fait paroître composée de *dre &*d’huile, donnent lieu de croire qu’elle possede une qua-  
lité favoneufe , abstergente & détersive ; & qu’clle est  
par conséquent d’une nature vulnéraire. Je vais finir  
par un passage de Pauli dans fa Dissertation *de Medica-  
mentis e corpore humano desumptis.* Bien , dit-il, que  
Ton ne puisse rien objecter contre ce remede , il y en a  
cependant plusieurs autres beaucoup moins dégoutans  
& aussi efficaces qui fatisfont aux mêmes intentions.

CER 326

Tels font le blanc de baleine pour la colique , & les  
baumes du Pérou & de Copaü pour la guérifon des  
plaies , fans parler de plusieurs autres que les Medecins  
les plus habiles emploient avec beaucoup de succès.  
Voyez *Auris.*

CERUSIANA; nom d’un médicament composé dont  
Galien donne la description dans sim Traité *de Compose  
Medicam. S. Loc\ L. V II. c.* 5.

CERUSSA, ψιμμύθιον, Dloscorid. *Certisset et sandix,*Offic. *Cerasia,* Àldrov. Musi Metall. 164. Worm. 13 r.  
Charlt. Foss 54. Matth. 1351. *Plumbum album > qui"  
bus.dam. Cer use.* DaLe,

La *cerufe* est rafraîchissante, bonne pour empêcher la  
transpiration, pour ramollir, remplir & atténuer. Elle  
dissipe les excroissances & cicatrife les plaies, & de-là  
vient qu’on l'emploie dans les cérats, les emplâtres &  
les trochifques : mais elle est du nombre des chofesqui  
possedent une qualité mortelle prifes intérieurement.

. DIOSCORIDE , *Lib. V. cap.* 103.

On ne l'emploie qu’à l’extérieur , car elle est un poifori  
prife intérieurement. Voyez *Plumbum.*

CERUSSEA URINA , *urine blanche* dans laquelle iI  
paroît qu’on a dissous de la cerufe. Paracesse la regar-  
de comme un signe de mort ou d’une obstruction con-  
sidérable dans le foie.

CERVUS, *Cerf*

Le *cervus* des Latins & Ι’ἔλαφος des Grecs font la même  
chofe que ce que nous appellons *cerf* en François,  
qui est le mâle de la biche. Il est inutile de donner  
la description d’un animal aussi connu , & de nous  
arrêter à fon histoire naturelle. Nous n’examinerons  
done ici que les alimens & les remedes qu’on en tire.  
Quelques perfonnes estiment beaucoup *ses* cornichons,  
ou cornes nouvellement forties, qu’on appelle vulgai-  
rement tête ou crude *cerf.* On les prépare de différen-  
tes manieres : on les sait bouillir, par exemple , &  
d’autres fois on les fait frire après les avoir cnupéspar  
morceaux. Pierre Castellan, dans fa κρεωφαγία, *Lib. II.  
cap.* 3. assure qu’on attribue à ces cornichons une effi-  
cacité extraordinaire contre toutes fortes de poisimss  
& ne leur refisse point une qualité alexipharmaque,  
bien qu’il nie qu’on doive les regarder comme un ali-  
ment, à caufe qu’ils ne nourrissent pas plus que les  
autres cartilages. Melchior Sebizius, dans si^n *Ma-  
nuale ,* a donc rasson de dire, que ceux-là *se* trompent  
qui les regardent comme un aliment salutaire, puisque  
ces cornes naissantes font gluantes, grossieres, épaisses,  
visqueufes & terrestres ; leur gout & leur odeur ap-  
proche en quelque forte de ceux des champignons.

La chair de cet animal passe pour approcher beaucoup de  
celle du bœuf ; & Celfe , dans le dix-huitieme chapi-  
tre de fon fecond Livre, assure qu’elle est extremement  
nourrissante. Suivant Hippocrate, dans fon fecond Li-  
vre de la dicte, la chair du *ceri* desseche, ne passe pas  
aisément par les felles , & provoque l'urine. Dans  
preEque tout S011 Livre *de Morbo sacro,* il la met au  
rang de celles qui excitent des maladies violentes dans  
les intestins. Pline, dans le trente-deuxieme chapitre  
de sim huitieme Livre, nous apprend que la chair du  
*ceri* prévient les fievres au lieu de les faire naître. « Je  
« commis, dit-il, une femme de distinction, qui s’é-  
« tant habituée à en manger tous les jours à dîner, est  
« parvenue à un âge très-avancé fans avoir jamais eu  
« aucune attaque de fievre. On croit que cet effet est  
« beaucoup plus certain , lorfque l'animal n’a été tué  
« que par une seule blessure. » Jean Bruyerinus, dans  
l'on Traité *de Re Cibaria , Lib. XIII. ctp.* 23. réfuté  
cette opinion de Pline, & assure que la chair du *cerf* est  
non-feulement dure & de mauvais fuc, mais encore  
qu’elle fe digere diffieilement & engendre de la bile  
noire ; ce qui fait qu’elle difpofe le corps de ceux qui  
en mangent à des fievres violentes , & à plusieurs au -  
tres maladies terribles ; ce qui doit engager ceux qui  
font jaloux de leur santé à en ufer rarement, Simeort

*JHyf* CER

Sethi assure que la chair du *cerf* engendre des mauvais  
fucs, *se* digere difficilement & produit la mélancolie;  
& il défend spécialement d’en ufer pendant l’été, à  
caufe que cet animal fe nourrit pour l’ordinaire de vi-  
peres & de serpens; ce qui rend *sa* chair venimeuse &  
préjudiciable au tempérament. Mais Melchior Sebi-  
zius , dans sim Traité *de Alimentorum facultatibus,*prétend que ce sentiment est démenti par l'expérience ,  
& que la chair du *cerl* est meilleure en été qu’en hÎVer,  
paree qu’il est mieux nourri dans la premiere l'asson que  
dans la dcrnicre, & qu’on peut en tsser en toute l'ureté.  
Les personnes de qualité qui aiment la chasse,mangent  
souvent de la chair decer/, ainsi que de celle du daim,elle  
est beaucoup plus humectante,plus tendre,plus délicate,  
plus facilcà digérer, d’un gout plus agréable & moins  
mal-saine. La meilleure chair après celles dont on  
vient de parler , est celle du faon qui a atteint l'âge de  
trois ans. Les parties du daim les plus estimées par les  
perfonnes délicates, font celles de derriere. La chair  
du daim qu’on a châtré avant la sortie des cornes, est  
beaucoup meilleure, parce qu’elle est plus tempérée  
tant à l'égard de la chaleur que de la sccheresse. Quel-  
ques-uns préferent les faons qui tetcnt encore à ceux  
qui font plus vieux. Sebizius, dans sim Traité *de Ali-  
mentorum facultatibus -,* dit que l’on apprête la chair  
du *cerf* de plusieurs manieres ; qu’on la siait bouillir  
ou rôtir; qu’on en siait des pâtés, ou qu’on la mec à  
l’étuvée. Pour me sierVir des termes de Castellan , dans  
fa κρεωφαγήα , je ne siaurois approuver le caprice de  
quelques personnes de distinction qui reeherchent par  
friandise les faons qui sont encore dans le ventre de  
leurs meres; car la viscosité de leur chair eft si grande ,  
qu’on ne fauroit en manger fans en être dégouté, outre  
que les fucs dont elle abonde sont si crus, qu’elle ne  
peut se digérer ni *se* convertir en un aliment salutaire.  
La chair du *cerf* que l'on tue aux mois d’Août & de  
Septembre que cet animal est en rut, est désagréable &  
d’une odeur forte, approchante de celle de lachevre,  
comme Aristote l’a obfervé depuis long-tems. Lorfque  
le *cerl* est vieux la chair n’en vaut rien , parce qu’elle  
est feche , de difficile digestion , qu’elle caufe des obse  
tructions, engendre de la bile noire, & diEpoEe le  
corps aux fievres. Comme elle *se* digere difficilement,  
elle dérange l’estomac de ceux qui font d’un tempéra-  
ment foible, & caisse plusieurs défordres dans leurs in-  
testins. Je ne fiai siur quoi Hippocrate fonde ce qu’il dit  
de la vertu qu’a la chair de cet animal d’exciter l'u-  
rine.

Si l'on fait attention que le *cerf* ne *se* nourrit que de végé-  
taux & d’eau, on comprendra fans peine que *sa* chair  
ne peut être extremement alcalescente, à moins qu’el-  
le ne devienne telle par la chaleur & l'exercice. 11 s’en-  
fuit donc que le *cerf* que l'on tue au fusil, est beaucoup  
moins alcalefcent que celui que l'on force. Il est re-  
marquable que le Légifiateur des. Juifs ordonne de  
couper la gorge au *cerf pour* qu’il faigne suffisamment,  
à dessein l'ans doute de diminuer le penchant qu’a sa  
chair à la putréfaction alcaline après qu’il a fait beau-  
eoup d’exercice.

On tire un grand nombre de préparations médicinales de  
cet animal; & on lit dans tousses Auteurs anciens, que  
prefque toutes fes parties Eont efficaces contre le venin.  
Quelques Modernes en ont excepté la queue, dont  
l’extrémité passe pour venimeuse, & qui lorsqu’on en  
mange , excite, selon eux , les plus cruelsfymptomes,  
des douleurs d’entrailles insupportables, desEyncopes  
fréquentes qui caufent en peu de tems la mort au ma-  
lade , à moins qu’on ne le fasse vomir promptement, &  
qu’on ne lui donne de la thériaque avec des abforbans.  
Cette opinion fur la nature venimeuse de la queue du  
*cerf* paroît deVoir sim origine à une erreur des An-  
ciens, qui croyoient que la bile de cet animal est logée  
dans cette partie. Etmuller, dans *ses Opera Medica,  
T. I.* croit que toutes les parties du *cerj* font estimées  
avec rasson alexipharmaques & diaphoniques, & que  
toutes leurs préparations possedent les mêmes qualités.

CER 328

Musitanus assure la même choste en termes exprès dans  
fa *Pyretologia* ; & Cardan assure que les larmes épaissies  
du *cerl* font efficaces contre le venin quand on les porte  
si.ir S01.

Agricola dit la même chose des dents du *cerf:* mais d’au-  
tres attribuent cette vertu à la corne d’un de *ses* piés  
droits. SuÎVant Sextus, Philosophe de la Secte Plato-  
nique , il ne faut que l'e vétir de peau de *cerfpour*être  
à l’épreuve du poifon. On assure aussi dans *icTheatrurn  
fympatheticum* , que l’os de cœur de *cerf* est un préEer-  
< vatifcontre les bêtes venimeuses. Bariccllus, dans S011  
*Hert. Génial.* est du même sentiment. Elien & Mi-  
zaldus assurent que les sc?rpens n’approchent jamais de  
l'endroit où il y a de la graisse de *cerj* ; & Dioscoride ,  
dans le soixante-neuvieme chapitre de sim second Li-  
vre, nous apprend que ceux qui s’oignent de la même  
substance, n’ont point à craindre la morfure de ces ani-  
maux. Ce même Auteur assure encore dans le cinquan-  
te-deuxieme chapitre du même Livre, que la fumée de  
la corne *deceri* bannit les ferpens. Il dit dans le tren-  
te-neuvieme chapitre du Livre que nous venons de  
citer, que ceux qui Eont mordus d'une vipete, reçoi-  
vent du foulagement du pénis du *cerf* pilé & pris dans  
du vin. Guainerius, après avoir ordonné le bézoard &  
les préparations de thériaque , veut que l'on bande for-  
tement l'endroit qui a été piqué ou mordu par un ani-  
xmal venimeux avec une bande de peau de *cerf* ; car,  
dit-il, cette peau est d’une efficacité singuliere contre  
le venin.

Je ne déciderai point si ce qu’on rapporte de l’inimitié  
qui fubsiste entre le *cerf* & le serpent est véritable ou  
fabuleux , ou si le *cerf,* dont la vie est de longue durée,  
a la vertu , lorfqu’on s’en nourrit, de prolonger la vie  
& de prévenir les maladies, puifque ces deux Opinions  
ne font point encore confirmées par l’expérience. C’est  
pourquoi, sans m’arrêter à grossir cet article de diffé-  
rentes conjectures , & de ce que les Savans ont avancé  
Eur ce fujet , je me bornerai à examiner ici les parties  
du cerf qui passent pour posséder quelque vertu médi-  
cinale , fans m’arrêter à leurs qualités alexipharmaques  
dont j’ai déja parlé.

Mais il est bon d’obferver, pour mieux comprendre ce  
qui suit, que les stucs du *cerf,* de même que ceux des  
autres animaux, ont du penchant à la putréfaction al-  
caline, & que cette putréfaction augmente fans cesse à  
catsse du grand exereice que font ces animaux.

A l’égard des vertus médicinales que l’on attribue à la  
queue du *cerf,* XenOphon, dans le cinquieme chapitre  
du dix-neuvieme Livre de fes Géoponiques , nous ap-  
prend, que si l'on oint les testicules & les parties natu-  
relles de quelque animal que ce foit avec de la poudre  
de queue de *cerj*, calcinée & broyée avec du νΐη, elle  
excite en lui des desirs amoureux, que l'on appasse en  
oignant ces mêmes parties aVec de l’huile. On produit  
de semblables effets dans l’homme par la même mé-  
thode. Rieger croit que non-seulement la queue , mais  
encore toute autre partie du cerf ou autre animale  
quand elle n’est point calcinée jusqu’à être tout-à-fait  
dépouillée de son huile, peut par S011 acrimonie irritet  
les fibres, & caufier ces dégrés de rigidité nécessaires  
pous l’érection , tandis qu’en même-tems le vin , passa  
qualité irritante, Contribue au même effet. La queue  
de cet animal ne fe trouve point dans les boutiques.

Johnston dans fon *Historia. Nat;malis de Quadrupedibus,*nous apprend que Rhasis recummande le cerveau du  
*cerfpour* les douleurs de ficiatique & des côtés, aussi-  
bien que pour la cure des fractures. Comme il est d’une  
nature grasse & huileufe, il peut être propre, employé  
extérieurement,pour ramollir les parties. .Mais comme  
on a une grande quantité de ces remedes émolliens, 011  
ne *conserve* point le cerveau de cet animal dans les  
boutiques.

Pline nous apprend dans le quatorzierrte Chapitre de son  
trente-huitiemc Livre , que la prefure du faon cuite  
avec des lentilles & de la poirée, est d une tltilité ad-  
mirable dans quelques maladies des intestins. On la

*suq* C E R

recommande aussi pour modérer l’écoulement excessif  
des regles, & pour» resioudre le sang coagulé. Scribo-  
nius Largus , dans son Traité *de Medicamentorum  
Compositione*, la recommande pour l’épilepsie.

Elle n’est aujourd’hui d’aucun ufage en Medecine ; & sia  
qualité acre, irritante sait qu’on ne la peut employer  
Purement que dans les cas, oh elle peut produire quel-  
ques bons effets par *sa* Vertu resolutive.

Ceux qui attribuent des Vertus médicinales à toutes les  
parties du *cerf,* mettent sion cœur au nombre des cor-  
diaux les plus efficaces & les plus renommés. On em-  
ploie cependant tres-rarement sies préparations, parce  
qu’on peut aVoir plus aisément d’autres remedes de pa-  
reilles Vertus.

L’os de cœur de *cerf* est d’un plus grand usage en Med.e-  
cine que le cœur même. Certe substance, silicant V e-  
sclle, n’est autre choie que les tendons des mufcles du  
cœur qui siont situés à l'origine de l'aorte & de la Veine  
- poulmOnaire, qui dans les Vieux *cerfr*, acquicrrentd’a-  
bord une dureté cartilagineuse & ensilite osseissc. Cet  
os parOlt proprement être situé entre les Valvules de la  
veine Cave, & l'origine de l'aorte Vers le milieu de la  
cloision. Quelques-uns assurent que dans les *cerfs* ηθυ-  
vellement tués , cette substance est molle & flexible  
comme un cartilage ; mais qu’étant exposée quelque-  
tems à Pair, elle prend la dureté & le tissu d’un os. Ces  
os doÎVentêtre d’un très-beau blanc & de grosseur mé-  
diocre, de peur de ne pouVoir plus les distinguer de  
ceux que l’on lire des Vieux bœufs, aVec lesquels on ne  
les mêle que trep souvent.On recommande cet os com-  
meproprepour résister au Venin & pour prolonger la  
vie. On assure qu’en conséquence de sta qualité alexi-  
pharmaque , il procure un prompt soulagement aux  
pleurétiques qui ont filin d’en tsser souvent pendant le  
cours de leur maladie. La rasson qu’on en donne , est,  
qu’il contient une grande quantité de Eel Volatil, par  
le moyen duquel il leve les obstructionsd.es petits vass-  
Îeaux de la pleure. Il passe communément pour être  
extremement prcpre dans les maladies du cœur , ce qui  
fait qu’on l’employe dans les remedes Cordiaux & con-  
fortatifs. On le recommande généralement comme un  
spécifique contre l'avortement, étant donné aVec quel-  
ques grains de kermès dans un Véhicule conVenable.  
Ôn le donne communément en poudre à la dose de  
demi-dragme. Hildanus croit qu’il est beaucoup meil-  
leur lorsqu’il est calciné que quand i! ne l'est pas. On  
l’ordonne extérieurement en qualité d’amulete , dans  
les hémorrhagies Vlolentcs , on en met aussi dans la  
boisson du malade, ou on lui en souffle dans le nez  
après l'avoir réduit en poudre. Comme l'on trouVe ces  
Eortcs d’os non-seulement dans les *cerfs,* mais quelque-  
fois encore dans les bœufs, & dans d’autres animaux:  
Etmuller reVoque en doute les Vertus particulières  
qu’on lui attribue; & croit qu’elles doivent leur ori-  
gineà la fausse supposition qu’on a faite, que le cœur  
possédoit des Vertus supérieures à celles des autres par-  
ties, à caufe qu’il est le siége du principe de la Vie.  
Stahl dans sim *Ars sanandi cum expectatione ,satyra  
Harveana*, obsierVe très-bien que l'os du cœur de *cerf*ne differe des autres os de cet animal, qu’en ce qu’il  
est seul. On peut donc aVancer aVec rasson quesesver-  
tus médicinales ne sont point au-dessus de celles des os  
& des cartilages des autres animaux. Ëtafit-réduit en  
poudre, il peut, en conséquence de sa qualité absior-  
.hante, détruire les acidités de l’estomac & des intesi-  
tins; & même à cet égard , salivant LudoVici, tant s’en  
faut qu’il foit au-dessus des yeux d’écreVÎsses, ou de la  
corne de *cerj*calcinée , qu’il leur est au contraire fort  
inférieur dans plusieurs cas. Ceux qui préparent des  
gelées aVec cet os, obtiennent une fubstance qui posse-  
de les mêmes Vertus que les gelées des os du *cerl* ou  
des autres animaux. Lorsqu’on y ajoute d’autres ingré-  
diens, on peut juger des effets de la gelée par la natu-  
re de ces ingrédiens. On peut Voir dans la Pharmaco-  
pée de bchroder, la méthode de préparer une gelée  
avec l'os de cœur deccr/.Les malades ne souffrent donc

CER 3 39

point de l’effet du remede, lorfque les Apothicaires  
substituent à l'os de cœur de *cerf* la trachée d’tm bœuf  
dans leurs compositions, ce qui, suivant Matthiolesiur  
Diosicoride, *Lib. II. cap.* 52. leur est assez ordinaire,  
ou lorsqu’ils employeur à Ea place les os que l'on trou-  
Ve dans le cœur des bœisss, comme le font la plupart  
des Apothicaires ,au rapport d’Hildanus ; ou lorsqu’ils  
*fe* servent d’un os fléxible, qui *se* trouVe dans la tête  
des brebis, comme le pratiquent les Venitiens ,à ce  
que dlt Amatus sifr Diofcoride.,

On a déja remarqué ci-cleVant que la peau du *cerl* est effi-  
cace contre le posson. On la recommande aussi contre  
les suffocations de matrice. Jocl assure qu’une ceinture  
faite dè la peau d’un cerf qu’on a tué pendant qu’il s’ac-  
couploit aVec fa femelle, possede des propriétés singu-  
lieres. On prétend qu’étant appliquée fur les reins,  
elle est un remede infaillible pour hâter la fOrtie du  
fœtus. Burrhus , salivant Etmuller , recommande des  
bas de cette même peau contre la goute ; & lui-même  
en fit faire un juste-au-eorps pour un Prince. Les rapu-  
res qu’on enleVe de cette peau aVec la pierre de ponce,  
broyées aVec du Vinaigre, pailent pour être un Uniment  
excellent pour les éresipeles. On assure que ces mêmes  
rapures font un remede pour l'écoulement involontai-  
re d’urine , lorsqu’on en met dans le lit. Je ne Vois au-  
cune raifon des effets siIrprenans qu’on attribue à cette  
peau, & je n’ol'e point assurer qu’ils répondent à l’at-  
tente du malade, puisque je si.fi s persi.iadé que l'opi-  
nion qu’on a de fes vertus doit sim origine à la fausse  
persuasion ou l’on est que toutes les parties du *cerj* font  
d’une utilité singuliere dans la Medecine, & dans la  
cure d’un grand nombre de maladies. κ

Le penis de *cerfr* suivant Etmuller, est d’un ufage sin-  
gulier en Medecine : mais l'animal doit être tué dans  
le tems du coït; car par ce moyen il excite beaucoup  
mieux la siéCrétion de la siemence , quand on en don-  
ne une dragme en poudre dans un œuf poché ou dans  
de bon vin. Solenander nous apprend aussi qu’ll excité  
puissamment à l’amour. Lorfque le *cerf* est tué dans le  
tems du coït *s* sim penis est plutôt nuisible qu’utile  
dans la dyssenterie ; quand on le. tue dans un autre  
tems , il est un remede excellent contre les dyssentcries  
& les pleuresies, lorsqu’on le donne en poudre on ra-  
pé. La dofe en est depuis demi - dragme jusiqu’à une  
dragme entiere dans quelque eau appropriée a ces ma-  
ladies, en y ajoutant quelque peu de laudanum ; ou  
bien on fait bouillir les rapures , & Ι’Οη en donne la  
décoction au malade ; ou on en prépare une gelée qui  
a la vertu de provoquer la sueur. Elles sont d’tme uti-  
lité singuliere dans les maladies dont nous venons dé  
parler, lorfqu’on en rcitere la dose, & ôn les employé  
aVec succès dans les électuaires antidyssentériques. Le  
penis de cet animal. siiicant Bartholin , dans fes *Hise  
toriae Anatomicae\* Cent. 6. Hist.* 50. est extremement  
propre pour la colique & pour les maladies hystériques.  
Ce penis pulvérisé & mêlé avec du vin, excite la sé-  
crétion de la femence, lorsqu’on en oint les testicules.  
D’autres en recommandent l'ustage contre la difficulté  
d’uriner, pour le pissement de sang, pour la peste &  
pour faciliter l’accouchement. Etant donné dans du  
vin , il eft estimé propre contre les morfures des bêtes  
venimeufes. Welschius. dans *ses Hecatosteae, Observ.  
y’i.* rapporte qu’un Medecin, qu’il ne nomme point,  
avoit trouvé le fecret de guérir les dyssenteries, & les  
hémorrhagies avec Japoudre Eeule du pcnis & des *tesi-*ticules du *cerf,* mêlée avec un peu de fucre commun ;  
ou du silcre candi rouge, qui reçoit sa couleur du Ean-  
dal qu’on emploie dans *sa* préparation. Je crois que l'on  
peut ajouter foi à ce que rapporte cet Auteur , pourvu  
que ce qu’il dit foit fondé fur fa propre expérience &  
lson point fur le récit d’autrui. Mais la raison me per-  
fuade que l’on ne doit attendre d’autres vertus du pe-  
nis de *cerf* que celles qui proviennent de la qualité dese  
siccative absorbante de *sa* poudre , ou de la nature mu-  
cilagineufe & gélatineufe de fa décoction ; de forte

J que je soupçonne que plusieurs effets que l’on croit

33ΐ CER

communément qu’il produit ne viennent que des  
substances que l.lon mêle aVec , comme le vin, & les  
œufs pochés , qui fiant très-prOpres pour exciter à  
l’amour. Il est Vraisscmblable que plusieurs Vertus que  
l’on attribue au penis du *cerf,* doivent leur origine à  
l'opinion mal fondée dans laquelle étoient les Anciens,  
que toutes les parties du *cerf* aVoient plusieurs proprié-  
tés médicinales. Α l'égard de la Vertu qu’on lui attri-  
bue d'exciter la sécrétion de la semence, je crois qu’el-  
le n’a d’autre fondement que le naturel chaud & lubri-  
que de cet animal.

Les larmes du *cerf,* ou les ordures qui s’amassent dans le  
grand angle de fon œil, & qui ressemblent à la cire  
endurcie des oreilles, & dont l'odeur est rance comme  
celle de la fueur de l’animal, possedent une qualité  
dessiCcative , corrnborante, astringente & diaphoré-  
tique. On les estime propres contre le venin & les ma-  
ladies contagieufes, pour faciliter l’accouchement, &  
pour chasser le fœtus qui est mort dans la matrice. On  
en ordonne trois ou quatre grains pour dofe.

François Joel assure qu’un demi-fcrupule de cette subf-  
tance pris dans de bon νϊη , suffit pour chasser toutes  
fortes de venins par la sueur. Avenzoar fameux Mede-  
cin Arabe, dans fon *Abhomeron Lib. I. Tract.* 13. c. 6,  
nous apprend qu’il a guéri une jaunisse occasionnée  
par le poifon , en donnant au malade le poids de trois  
grains d’orge, de cette fubstance dans cinq dragmes  
d’eau de citrouille. On prétend qu’étant portée en for-  
me d’amulete, & souvent flairée , elle est une panaeée  
ou remede universel contre lespoifons Elle n’est plus  
d’ufage aujourd’hui dans la Medecine, & Ludovici,  
dans Ea *Pharmacopée,* assure que *ses* vertus ne sirnt  
point assez considérables, pour rendre un remede aussi  
dégoutant préférable à d’autres beaucoup plus agréa-  
bles que l’on peut avoir plus aisément,

Voici, salivant Avenzoar, silr quoi siont fondées les vertus  
qu’en attribue aux larmes du *cerf* « De toutes les esc  
« peces de Bézoard, il n’y en a point de plus naturel  
« & de plus utile que celui, qui dans quelques parties  
« de l'Orient, fe forme près des yeux du *cerf* de la ma-  
« nicre suivante. Les *cerfo* de ce pays mangent quel-  
α quefois des Eerpens pour *se* proeurer des forces; &  
« avant que d’en avoir reçu du dommage, ils vont fe  
« plonger dans les rivieres jufqu’à la bouche, & cela  
« par un instinct qui leur est naturel. Ils se gardent bien  
« de boire, sachant que cela leur cauferoit infaillible-  
a ment la mort. Us restent cependant dans l'eau jufqu’à  
« ce que leurs yeux commencent à jetter des larmes  
« qui s’épaississant peu-à-peu Eous les paupieres , de-  
« Viennent à la fin aussi grosses qu’une chataigne ou une  
« noisette. Quand ils s’apperçoÎVent que le Venin est  
a entierement dissipé, ils sortent de Peau, Ces larmes,  
« après s’être endurcies, *se* détachent par le frotemcnt  
« insensible, & ceux qui les trouVent les estiment fort  
«au-dessus de tous les autres bezoards. » On Voit  
par-là d’où Vient que ces larmes font appellées par  
quelques-uns *pierre* ou *bezoard* de *cerf* Scaliger ,  
dans fes *Exercitationes,* rapporte une autre fable, &  
attribue ces larmes à la longue Vie de cet animal. Voici  
ses termes. « AVant, dit-il, que le *ceri* ait atteint cent  
« ans, il ne jette aucunes larmes : mais quand il est par-  
« Venu à cet âge, il fe forme dans les angles de fes  
« yeux une fubstance qui tient aux os , & qui est plus  
« dure que la corne. Sa partie la plus éminente est  
« ronde , extremement luisante, de couleur jaune, &  
« parsemée de petites Veines noirâtres. On ne peut  
a presque point la siiisir, tant elle est glissante, & fe  
« retire comme si elle aVoit du mouVement. Elle est  
a un remede efficace contre le poision , & on la donne  
« aVec siuccès dans un peu de νϊη à ceux qui font atta-  
« qués de la peste, & elle excite une siieur si abondan-  
« te, qu’on croiroit que le corps est en danger d’être  
« dissous, s. Je laiiIU à d’autres à deVÎner quelle est la  
pierre que ce fameux Auteur décrit dans ce passage. Je

CE R 332

me contenterai d’obferver , que quelques perfonnes  
célebres par leur Eavoir, ont adopté l’une & l'autre des  
opinions précedentes touchant la production de cette  
pærrc. Mais Scribonius Largus, dans l'on Traité *de  
Medicam’naorum Compositione,* paroît avoir mieux ren-  
contré , lorsqu’il donne le nom de larmes aux ordures  
que l'on trouVe dans l’angle des yeux du *cerf*, qui est  
contigu à la face, après qu’on l'a pris. Il rapporte que  
les Chasseurs de Sicile ont foin de les ramasser, à cause  
de la Vertu qu’elles possedent contre la morfure des  
ferpens. Hardcrus a découVert dans le *cerf* une glande  
lacrymale particuliere qui ne fe trouVe point dans les  
autres animaux.

Cette glande n’a aucune communication aVec la glande  
innominée, ni aVec la caroncule lacrymale qui si? trou-  
Vent 'toutes deux dans le *cerf.* Elle est située dans la  
partie inférieure de l'orbite , & contient un grand nom-  
bre de vaisseaux. Elle rend par un conduit excrétoire  
qui lui est particulier une lymphe d’autant plus abon-  
dante, qu’elle est plus grosse que la glande innominée  
& la glande lacrymale ordinaire. Il croit que cette lym-  
phe épaissie donne cette fubstance qu’on appelle com-  
munément *larmes de cerf.* Voyez *les Actes de Leypsic  
pour l’année* 1694. Ce que je viens de dire ne conclut  
rien contre les Auteurs qui assurent que les larmes de  
l’homme aussi-bien que celles du *cerfo* peuvent quel-  
quelquefois fe pétrifier ; ces accidens font contre le  
cours ordinaire de la nature ; je ne parle ici que des  
larmes ordinaires du *cerfo* ou deces ordures endurcies  
qui ressemblent à la cire des oreilles.

Quelques-uns préferent la moelle ducerso ou cette silbse  
tance molle & grasse contenue dans les cavités des os,  
à celle des autres animaux, pour appaifer les douleurs,  
& guérir les ulceres malins. Diofcoride rapporte qu’elle  
met Ceux qui s’en frottent à l'abri du poifon ; & Ovide,  
dans sim *Art d’aimer,* dit qulon l'employoit autrefois  
dans le fard. Cette moelle devient en vieil lissa-ntjrancej,  
âcre, inflammatoire, corrosive & caustique; mais  
quand elle est nouVelle , elle est d’une nature douee &  
oléagineufe , qui la rend propre pour ramollir lespar-  
ties endurcies , & humecter celles qui font sieches. Ont  
voit par-là dans quelles Occasions elle peut être pro-  
pre,soiten forme de liniment, de potion ou de lave;  
ment dans les tranchées des intestins. Galien , pour  
proVoquer lcs.regles , ordonne de l'enfermer dans uri  
nouet, & de l'introduire dans le vagin , aVec un fil pouf  
ρουνοΪΓ le retirer, à caufe sans doute que ce remede  
par sa qualité émOlliente, peut être extremement utile  
dans le cas où llorifice de l'utérus est resserré, desse-  
ché, ou endurci contre nature; carpar ce moyen les  
humeurs qui sont prêtes à sortir, trouvent beaucoup  
moins de résistance. Hippocrate dans sion premier Li-  
vre des *Maladies des Femmes,* ordonne pour cet effet  
d’oindre llorifice de la matrice avec de la moelle d’oie  
ou de *cerf,* mêlée avec de l’onguent rosiat & du lait  
de femme. Comme les fubstances émollientes & ano-  
dynes font extremement salutaires aux ulceres qui siont  
trop secs, ou qui abondent en une acrimonie corro-  
sive, il est visible pourquoi Hippocrate, dans le Livre  
que nous venons de citer, place la moelle de *cerj* au  
nombre des remedes propres pour les ulceres qui fur-  
viennent à l'orifice de la matrice. Ce que je viens de  
dire ne peut me servir à expliquer d’où vient que ceux  
qui *se* frottent de cette moelle sont à l'épreuve du poi-  
fon. Si nous étions assez simples pour croire que les ver-  
tus médicinales de plusieurs fubstances dépendent des  
causes fabuleuses que l'on employe pour leur explica-  
tion , nous pourrons recourir à l'inimitié qui silbsiste  
entre le cer/& le l'erpent, pour rendre rasson de cephé-  
nomene surprenant. A l'égard de sim ufage pour em-  
bellir la peau , je crois qu’elle convient dans les cas où  
les autres substances médullaires siont propres ; je veux  
dire, quand il s’agit de dissiper la secherefle ou. les ger-  
çures de la peau. Si l'on a donné la préférence à la moelle  
de la biche plutôt qu’à celle du *ceri,* c’est parce qulon  
nepermettoit point aux femmes qui laprenoient, en

333 CER

qualité de remede, de *se* servir de la derniere. La moeï-  
le du *cerf ne se* trotiVe que dans un petit nembre de bou-  
tiques, ce qui n’est pas un grand mal, puisqu’on peut  
avoir plus aisément celle des animaux,que llon tue tous  
les jours,dans les cuisines. Cette moelle fe digere très-  
difficilement, & devient extrêmement nuisible quand  
on en mange avec excès : mais elle nourrit beaucoup  
les persionnes qui ont la force de la digérer.

Quant aux vertus médicinales des *elaphopila,* ou poils  
que l’on trouve dans l’estomac, & quelquefois dans les  
Intestins du *cerf,* voyez l'article *ssegagropilae.* Jsobfer-  
verai feulement que cette substance est formée des  
poils que cet animal aVale en fe léchant, & que ces  
poils deviennent compactes & folides eh *se* mêlant  
avec les filamens des végétaux qui lui servent de nour-  
riture, & avec les fucs renfermés dans fon estomac.

On prétend que les poumons du *cerfse* digerent aisément  
& qu’ils sirnt un remede admirable dans plusieurs cas,  
furtoutquand l’animal est jeune. Si llon en croit Pline,  
dans le 12 & le 17. chapitre de fon XXVIII. Livre,  
les poumons & l’œsophage du *cerf* séchés à la fumée,  
pilés avec du miel, ou pris tous les jours dans du vin,  
sont un remede d’une efficacité surprenante contre la  
phthisie & la toux. La feule raision que l’on puisse ren-  
dre de cet effet est, que le *cersa* surtout quand il est  
jeune, sait voir par sim agllité, la bonté & la bonne  
disposition de sies poumons. Les vertus que llon attri-  
bue de plus à cette partie, n’ont pas un meilleur fon-  
dement, si llon en croit Johnsion, dans S011 Histoire  
naturelle des animaux à quatre piés.

On affure que le siang du *cerf* desséché guérit les ulceres  
des intestins , & les cours de ventre invétérés, quand  
en en met dans les lavemens ; & qu’étant bû dans du  
vin, il résiste à toutes sortes de passons. On le re-  
commande aussi contre la toux & la pleurésie: *sa* dosie  
est depuis demi-sCrupule jufqu’à une dragme. Cepen-  
dant malgré tous les élog es qu’on lui donne , il ne pof-  
fede point d’autres vertus que celles du siang des au-  
tres animaux.

A l’égard de ce que nous dit Diofcoride, que la graisse I  
du *cerf*'éloigneles serpens de ceux qui s’en font frot-  
tés, ce sentiment ne paroît fondé que sur l’opinion que  
l’on a que toutes les parties de cet animal possedent une  
qualité alexipharmaque. On assure que cette graisse est  
bonne pour ramollir les tumeurs , pour confolider les  
plaies , pour guérir les engelures, & pour appaifer les  
douleurs, fans en excepter celles de la goute. Elle est  
encore estimée bonne pour les descentes , les excoria-  
tions du périnée, les taches de rousseur & les ulceres  
du visage. On l’emploie avec Euccès dans les lavemens  
destinés à guérir les cours de ventre & la dyssenterie :  
l’huile distilée de cette graisse passe pour appasser les  
douleurs de la goute, lorfqu’on en frotte la partie  
tous les jours, suivant Hoffman , dans sa *ClavisSchro-  
der,* lorsiqu’on l’étend sim un linge , & qu’on l'appli-  
que silr les gencives, ellcappasse le mal de dents d’u-  
ne maniere surprenante, & en fait sortir les vers qui  
occasionnent les douleurs.

« Etmuller assure que la grasse dtl crrfestun remede ex-  
« Cellent pour consolider les excoriations superficicl-  
« les. Pour les chûtes du fondement, on en oint chau-  
« dement la partie & on en applique dessus. Elle est en-  
« core un remede admirable pour *Vintertrigo* , ou écor-  
« chure qu’on fe sait par le frotement d’une partie con-  
<x tre l'autre ; comme aussi pour les crevasses que le froid  
« caufe aux piés & aux mains ; car il n’y a point de  
« graisse qui possede une nature plus pénétrante & plus  
« réfolutive. Le Docteur Nester fassoit tomber une  
«goutte de graisse de cerf dans l’tlrine de ceux qu’il  
« croioit en danger: si cette goutte *se* précipitoit au  
« fond , il regardoit le cas comme *désespéré ,* au lieu  
« que si elle furnageoit , il en tiroit un prognostic pour  
« la guérifon du malade.

Hippocrate dans *son Livre de Morb. Mulier*. ordonne de  
tremper un floccon de laine dans de la graisse de *cerf*fondue, & de l’introduire dans le vagin des femmes

CER 334  
qui font en couche , lorsque les vuidanges ne sortent  
point. Il recommande encore, dans le même Livre,  
cette graisse dans les pessaires pour les ulcérations de  
l’utérus ; & lorfqu’on a ufé de pessaires aeres pendant  
quelque tems pour provoquer le flux menstruel, il  
veut qu’on les laisse , & que l'on applique flur la partie  
de la graisse de *cerf* dissoute dans du vin. Il fuit de ce  
qu’on vient de dire, que llon peut employer avec suc-  
cès la graisse de *cerf* tant intérieurement qu’extérieure-  
menr , de même que les autres substances d’une natu-  
re douce & huileuse, dans les cas qui demandent des  
fubstances émollientes , humectantes & propres pour  
corriger l’acrimonie.

A l’égard de la cheville du pié du *cerf,* ou petit os quar-  
ré qui avance au-dessus du stabot; quelques-uns en sont  
grand cas en poudre contre la dyssenterie, la coltque&  
le calcul : mais je crois que ceux-là ont raisim qui avan-  
cent qu’il ne differe point en vertus des os des autres  
animaux.

Les parties du *cerflos* plus renommées en Medecinesont  
les cornes, dont les Auteurs parlent en ces termes.

Dioscuride , *Lib. II. cap.* 63. dit que le vinaigre dans le-  
quel on a sait bouillir de la corne de *cerf crue,* appaise  
les douleurs que causte la sortie des dents, quand on en  
frotte les gencives. Le vinaigre feul est un remede ex-  
cellent pour dissiper les douleurs : mais ce n’est que l’ex-  
périence qui peut nous assurer qu’il reçoit une augmen-  
tation de vertus de la corne de *cerf.* Pline nous ap-  
prend dans le trente-deuxieme Chapitre de fon hui-  
tieme Livre , que l'odeur de la corne de *cerf* allumée  
est très-falutaire aux Epileptiques. On fe fert quelque-  
fois des rapures de corne *deceri* que l’on brûle ent.ms  
de peste, pour corriger & purifier Pair : mais elles font  
peu propres à cet esset , puifqu’au lieu de résister à la  
corruption putrésactive de l’atmofphere , ce qui est ab-  
solument nécessaire dans ce tems-là, elles paroissent  
plutôt l’augmenter par leur nature alcalescente. Ces  
rapures réduites en poudre , que llon appelle corne de  
cerf préparée , sont, suivant Etmuller , extremement  
propres dans plusieurs cas , surtout quand il est besoin  
d’absorber les acides des premieres voies, & de procu-  
rer une transpiration insensible. Mais leur vertu dia-  
phorétique n’a d’autres garans que ceux qui croyent  
que toutes les parties du *cerf* possedent une qualité  
alexipharmaque. Cette persuasion fait que les paysans  
qui font attaqués de fievres malignes préparent eux-  
mêmes une poudre avec les rapures des cornes de *cerf,*macérées & trempées daiis une lessiVe de tri lle de ma-  
rais, préparée avec sim eau & du fiel, qu’ils font sécher  
ensi.iite. Les malades recouvrent la santé par PuEagede  
cette poudre , bien moins à caufe des vertus de la corne  
de *cerf,* que par celles de la lessive. Willis, *de Morse'S  
Caste,* nous apprend qu’il compofoit pour le même ef-  
fet une poudre avec la impure de corne de *cerf,* la ra-  
cine de fuccifa , la tormentille , les feuilles de trefle  
de marais & le nitre, qu’il prife beaucoup à caufe de  
fa vertu anti-acide : mais la nature mucilagineuse, gé-  
latineisse & ténace de la corne de *cerf,* même quand elle  
est réduite en poudre, la rend de difficile digestion  
pour ceux qui ont l’estomac foible, & sans cette qua-  
lité ténace , elle feroit beaucoup plus abforbante qu’eI-  
le ne l’est en effet. On a donc imaginé plusieurs autres  
préparations dé la corne de *cerf,* qui fe trouvent dans  
les boutiques , pour que les Medecins ne fussent point  
réduits à la nécessité de l’employer crue. Ces prépara-  
tions font de deux efpeces ; on les obtient par le moyen  
du feu ou fans fon fecours. La préparation par le feu ,  
appellée corne de *cerf* calcinée , n’est autre cnofe que  
de la corne de *cerf* ordinaire , que llon calcine jufqu’à  
ce qu’elle devienne blanehe, spongietsse, friable, & fa-  
cile à réduire en poudre. On la lévige enfuite fur uri  
marbre , en verfant dessus de tems à autre quelque  
eau convenable , comme celle de rosie; & après qu’eile  
' est feche , on la garde ou en forme de poudre, ou fous

335 CER

celle detrochisques: on l’appelle aussi quelquefois par  
excellence, corne de *cerj*'préparée. On obtient la mê-  
me si-lbstance en faifant calciner jufqu’à blancheur le  
*Caput Mortuum* qui reste après la distilation de lles-  
prit, de l'huile & du Eel volatil de corne de *cerf.* Hil-  
danus dans sim Traité de la Gangrene , blame à ce su-  
jet la négligence ou plutôt l'ignorance de quelques  
Apothicaires ; qui au lieu de calciner la corne de *cerf*dans un creusiet ,’ou autres Vaisseaux conVenables , se  
contentent de la brûler si.ir les charbons ardehs. Cette  
méthode est aussi nuisible &.préjudiciable au malade,  
qulelle est facile & commode pour l'Apothicaire ; car  
le charbon contient en lui une Vapeur maligne & pes-  
tilentielle, qui peut fe communiquer fort aisément à  
la corne de *cerf,* tandis elle brûle & qu’elle fe mêle  
aVeC fes cendres. La méthode que donne Dioscoride  
est donc préférable à la premiere ; car il ordonne d’èn-  
sermer la corne de *cerf* dans un Vaisseau de terre grosi  
fier , lutté aVec de la terre glaife, & de la faire calci -  
ner dans un four, jufqu’à ce qu’elle foit devenueblan-  
che, On recommande généralement la corne de *cerf*calcinée pour résister à la putréfaction , pour arrêter le  
cours de véntre & les hémorrhagies , pour tuer les  
vers & pour exciter la transpiration : on l’ordonne  
aussi,pour exciter les regles , pour guérir la jaunisse ,  
pour le crachement de fang, les ulceres & les fluxions  
sur les y eux,dans les dentifrices, & contre les douleurs  
de la vessie, conjointement avec la gomme adraganth.  
Quelques-uns rejettent absolument la corne de *cericaï-*cinée , assurant que par la calcination elle est réduite  
à une terre inactive & dépouillée de toutes ses vertus  
médleinales. Etmullerdans sim premier Volume nous  
dit « qulelle n’est purement qu’une terre morte qui ne  
« produit aucun effet , soit en qualité d’alexipharma-  
« que , ou de diaphorétique , si ce n’est peut-être par  
« accident , en absorbant les acides des premieres  
« voyes , en les rendant inactifs, ou en les changeant,  
« & en prévenant par ces moyens leur effet fur les par-  
« ties du1 corps. Mais dans les diarrhées & dans le re-  
« lâchement des intestins elle produit de très bons ef-  
« sets , parce qu’elle abforbe l’humidité , ce qui fait  
« qlt’on peut la donner avec fuccès dans les maladies  
« aiguës aceompagnées du cours de ventre, d’hémor-  
α rhagies , du vomissement &du *Cholera morbus,* aussi  
« bien que dans le cas où l’acide domine dans les in-  
« testins; car elle abforbe efficacement les acidités &  
« les autres humeurs acres». On la donne encoreuti-  
lementpour chasser les Vers des intestins, surtout aux  
enfans.

Le Docteur Michaëlis préparoit une poudre contre la  
dyssenterie , en faifant calciner dans un creufet de la  
corne de *cerj* aVec de l'antimoine , qu’il léYigeoit en-  
suite. Hartman s’est souvent ferVÎ de la corne dé *cerf*calcinée avec l’antimoine dans la dyssenterie épidémi-  
que : mais il y ajoutoit de l’or pour donner apparem-  
ment plus de dignité à ce remede. Musitanus , dans sa  
*Pyretolygsa* , nous apprend , que la corne de *cerss* cal-  
cinée n’est qu’une chaux morte , & croit que la vertu  
qulelle a quelquefois d’exciter la fueur, ne vient que  
de la qualité des eaux avec lesquelles on la donne , de  
celle de chardon benit , par exemple , & des hardes  
dont on a foin de couvrir le malade. Clauderus, *in  
Ephem. N-, U D.* 2. *a* 4. & Morley, *In Collecta Leyd.*assurent que la corne de *cerj* calcinée ne possede point  
d’autres vertus que celles qui lui sont communes avec  
les autres substances absorbantes, telles que les yeux  
d’écrevisses & le corail.

Forestus assure néantmoins dans *ses Observat. Med. Lib.  
V.I. Obs.* 4. *Schol.* que rien n’est plus salutaire que la  
corne de *cerf* calcinée dans certaines fievres malignes  
épidémiques, accompagnées du cours de ventre & d’u-  
ne grande quantité devers; il y joint cependant quel-  
ques claflès d’absiarbans, qu’il assure pofléder la même  
efficacité dans la cure de ces maladies. Je suis per.fuadé  
que dans la calcination des cornes & autres parties du-  
res des animaux, il lu fait une consommation de la

CER 336

partie phlegmati que, une expulsion de l'humidité &  
une évaporation du l'el volatil. Ces corps, l'union de  
leurs .parties une fois rompue, deviennent friables, &  
fe dépouillent de Peau, de Phuile & du fel qu’ils con-  
tenoient ; d’où il fuit que la corne de *ce ri* ancinée ne  
possede aucune vertu , qu’on ne trouve pareillement  
dans les autres fubstances Eeches, terrestres & absor-  
bantes. De-là vient que Welfchius dans fes *Curationes  
propriae,* n’approuVe.point ce remede dans toutes sor-  
tes de cas, parce qu’il peut produire de très-mauvais  
effets, à catsse de la qualité dessiccative. Une preuve  
que la corne de *cerf* calcinée n’est qu’un corps pure-  
ment terrestre dépouillé de fils particules stalines &  
huileuses, c’est qu’on obtient une pareille substance  
du *caput mortuum,* quand on le calcine après en avoir  
tiré l’efprit, le Eel Volatil & Phuile. C’est donc aVec  
raifon qu’Hoflrnan dans *ses Acta Laboratorii Altdorflo  
ni,* après avoir dit que Martin Ruland employoit la  
corne de *cerj* calcinée dans ses décoctions, ajoute : « on  
« peut suivre cette méthode, supposé que le malade Ee  
« contente d’une décoction aussi insipide que celle que  
« le fameux Sereta dans le Traité qu’il a donné fur une  
« des fleVres malignes qui regnent dans les Camps ,  
« prépare en délayant une dragme d’antimoine diapho-  
« rétique dans de Peau de fontaine , à dessein de désal-  
« térer & d’appaifer la chaleur fébri le. » On Voit par ce  
qui précede d’où Vient que Scribonius Largus dans fon  
Traité *de Medicamentorum compositione ,* donne de si  
grands éloges à un remede composé de copeaux de  
corne de *cerf* calcinés dans un Vaisseau de terre bien  
fermé jufqu’à blancheur, & mêlés ensitite aVec du pose  
vre blanc & de la myrrhe, po”r appasser & pour pré-  
venir les douleurs du colon. Car si cette maladie est  
' produite par une catsse froide, une mucosité Vifqueufe  
ou un acide surabondant, ce remede ne peut qu’être  
extremement falutaire , en conséquence des qualités  
absorbantes qui résident dans la corne de *cerf* calcinée,  
& des qualités irritantes, résolutives & fortifiantes qui  
résilltent de l’addition de la myrrhe & du poiVre. Mais  
je ne comprends point silr quoi les anciens fe font fon-\*. '  
dés, quand ils ont attribué à la corne de *cerf* calcinée  
une qualité atténuante. Que c’ait été leur opinion, c’est  
ce qui est éVÎdent par un passage du premier Livre  
d’Hippocrate de *Morsi Mulier s* où il ordonne aux  
femmes qui ne peuvent point concevoir à caufe de la  
graisse & de l’épaisseur de l’orifice de l’utérus , un to-  
pique composé de corne de cerf calcinée, & d’une dou-  
ble quantité de farine d’orge , mêlés aVec du vin. Si  
Fon recommande la corne de *ceri* calcinée en qualité  
de dentifrice, c’est parce qulelle est une fubstance ter-  
restre fort rude, furtout quand on n’a pas foin de la  
léViger , ce qui fait qu’elle nettoye les dents. Elle pa-  
roît convenir dans ces efpeces de jaunisses où le duodé-  
num estobstruépar des matieres acides , qui ledisten-  
dant trop fortement, bouchent le conduit biliaire com-  
mun à l'endroit où il aboutit dans cet intestin. Les en-  
fans sirnt fort fujets à cette maladie , & on la guérit  
aVec la corne de *cerf* calcinée ou tel autre remede ab-  
forbant, furtout quand on y ajoute des fels résolutifs.  
Quoique François Joel assure qulelle est bonne pour  
toutes fortes de hoquets indifféremment, elle n’a ce-  
pendant d’efficacité que dans les cas où la maladie pro-  
vient d’une matiere acre irritante , qui adhere à la par-  
tie la plus nerVetsse de l'estomac, où sim orifice Eupé-  
rieur communique aVec le diaphragme. La corne de  
*cerf* préparée seins feu , que l’on appelle encore corne  
de *ceri* philosophiquement préparée - *se* fait en fufpen-  
dant par un fil de la corne de *cerf coupée* par morceaux  
dans le col d’un alembic pendant que l’on distile de  
l’esprit de vin ou quelque eau cordiale, telle que celle  
de chardon béni ou de chardon ordinaire, afin que par  
ce moyen elle foit pénétrée, & rendue blanche & fria-  
ble par les vapeurs qui s’élevent. Après l’avoir sait sé-  
cher on la garde en cet état, ou on la réduit en trochisi  
ques avec quelque eau convenable. Cette préparation  
paria vapeur des liqueurs que l’on fait distiler, estap,  
pellé.

337 CER

pellée dans les *Collect. Leyd.* fumigation de la corne de  
*cerf* Cette espece de calcination sut découVerte fortui-  
tement à Drefde en Saxe, Vers le milieu du dernier  
siecle, par un nommé Gaspard Pantzerus, Apothicaire  
natif de Prisse, qui ayant Voulu mettre en digestion  
quelque remede, introduisit un morceau de corne de  
*ceri dans* le bec de l’alembic : mais lorfqu’il Vint à le  
retirer, il le trouVa presque aussi mouquedtl fromage.  
On la prépare encore en la faisant bouillir dans une  
quantité fuffifante d’eau commune, jufqu’à ce qu’elle  
soit devenue molle, friable, & que sim enVeloppe ex-  
térieure puisse se détacher aVec un couteau, après quoi  
on fait sécher la fubstance bland qui est dans le mi-  
lieu , & on la garde pour l'usage. Hoflican dans fes  
*Acta Laboratorü Altdorfensis ,* conseille d’imprégner  
l’eau dans laquelle on la fait bou.llir aVec quelque fel  
alcali, pour qu’elle *se* ramollisse plutôt. Il obferVe en-  
core que cette corne ainsi préparée prend une couleur  
rougeâtre, quand on la fait bouillir aVec de l’eau de  
fleur de chaux dans un Vaisseau bien fermé, La corne  
*de cerf* ainsi préparée fans feu fert au même usage que  
celle qui est calcinée: mais quelques-uns la préferent  
à cette derniere , & la donnent en moindres dosies ,  
dans la croyance où ils font qu’elle possede de plus  
grandes Vertus. Quand elle est ainsi préparée elle pof-  
fede les mêmes qualités abforbantes & dessiccatÎVes ,  
& l’on peut l'employer dans les mêmes cas que celle  
qui est calcinée: mais elle est un peu moins abforban-  
te, parce qu’elle retient toujours quelque peu de fa  
fubstance gélatineufe, Schulzius dans Ees *Praelect.* nous  
dit, « que plusieurs Medecins n’attribuent que peu ou  
« point de Vertus à cette préparation , puisqu’elle est  
« dépouillée de fil partie gélatineuse , d’où fes Vertus  
a dépendent. Mais une preuVe que *sa* substance géla-  
« tineisse n’est point entierement détruite , c’est qu’en  
«mettant de *sa* poudre dans de l’eau, elle la rend  
« aussi - tôt mucilagineuse & incapable de *se* garder  
« long-tems. Quelques Medecins fameux la recom-  
« mandent encore à caufe de *sa* qualité tempérante ,  
a anti-spasinodique & diaphonique, &l'employent  
« ttès-fouVent dans ces différentes intentions. Mais en-  
« tre autres un certain Medecin, *Eph. N. C. D.* 2. *a, 6.*« attribue à ce remede la Vertu de guérir efficacement  
« les fleVres malignes. » On peut soupçonner aVec rai-  
fon que la Eueur critique qui fait cesser la fievre mali-  
gne, puisse être excitée feulement par l’eau de char-  
don-béni avec laquelle on prend la corne de *cerf*Quelques-uns donnent encore le nom de corne *de cerf*philosophiquement préparée à celle que l'on calcine  
avec de la poussiere de brique : mais elle n’est autre  
chose que de la corne de *ceri* calcinée. Je ne m’arrête-  
rai point ici aux différentes préparations de la corne  
de *cerj*que l'on trouve dans les Dispensaires , ni aux  
différentes critiques qu’on en a fait; mais je ferai ob-  
*server* au Lecteur que toutes ces préparations dépouil-  
lcnt la corne de *cerf* de fon fel volatil, & ne laissent  
qu’une poudre terrestre abforbante.

Les déeoctions des rapures de corne de *cerf* dans l’eau  
commune peuvent être utiles quand il s’agit de corri-  
ger l'acrimonie des humeurs, d’humecter les parties  
desséehées & d’appaifer la foif : mais elles conviennent  
beaueoup plus dans les maladies qui proviennent des  
acidités, que dans celles qui ont pour caufe l'alcales-  
cence des sues. Ces décoctions doivent être foibies  
pour ceux qui sont d’lm tempérament délicat, & un  
peu plus fortes pour ceux qui font plus robustes; car  
elles font d’une nature gélatineufe & difficiles à digé-  
rer. Hoflican dans le VÎngt-troisieme Chapitre de *ses  
Offi Parai,* nous dit : « Que ceux qui croyent que la  
« corne de cerf guérit les fievres malignes & pestilen-  
«tielles,en mettent dans la boisson du malade, ou  
« la font bouillir dans de l’eau d’orge, à laquelle ils  
« attribuent une qualité diurétique. Mais , dit-il, je  
« voudrois . en siiVoir si pour cet effet on doit em-  
*a* ployer ?rne de *cerf* crue oti calcinée. Tous les  
« Medec lovent la derniere, si l'on en excepte

CER 338

a Saxonia , qui fe déclare en faveur de celle qui est  
« crue, à caufe qu’elle retient les propriétés de la cor-  
« ne de *cerf,* que la calcination détruit. Il y a des silbsi-  
« tances que l'on calcine à dessein de les rendre plus  
« douces, comme l'airain & la cadmie, & d’autres que  
« l'on soumet à la calcination pour les rendre plus  
« acres, & de ce nombre est la corne de *cerf-* Ceux qui  
« ne veulent point croire qu’elle acquiert en *se* calci-  
« nant une qualité acre, peuvent *sc* convaincre de cet-  
« re vérité en en mettant quelque peu dans une plaie.  
« Afin donc que l’eau d’orge acquiere une qualité dese  
« siccative, ils employent la corne *de cerf* calcinée dans  
« sa composition. Je suis persiuadé que l’évacuation de  
« l’urine n’est point augmentée par la corne de *cerj -,*« mais par l’eau qui relâche les reins , surtout quand  
« on en boit une grande quantité. »

11 sieroit trop ennuyeux de rapporter loi toutes les diffé-  
rentes méthodes dont on se sert dans les cuisines ou  
dans les boutiques pour préparer les gelées de corne  
de *cerf*

Voici ce que dit Etmuller des vertus particulieres de ces  
siortes de préparations.

a La gelée que l'on tire de la corne de *cerf* en la faisant  
« bouillir , n’est autre chose que la quinteffence ou fisc  
« qui sert de nourriture au *ceri.* Elle possede des ver-  
« tus alexipharmaques & anti-fébriles, quand on en  
« fait dissoudre demi once, ou entre six dragmes & une  
« once, dans demi-pinte ou une pinte de biere douce <  
« ou dans quelque liqueur dont on use pour boisson or-  
« dinaire. Elle est encore un remede aussi bon que fa-  
« cile à préparer contre la chaleur & la malignité  
« des fievres & autres maladies semblables ; comme  
« aussi pour évacuer les matieres peccantes qui séjour-  
« ncnt dans le corps. Elle est aussi d’une nature analcp-  
« tique tempérée, propre pour corriger l’acrimonie des  
« stucs, pour appaister l’efferVescence qui en résillte, &  
« modérer la chaleur naturelle. De-là vient que rien  
« n’est plus ordinaire aux Medecins , dans les fievres  
« continues , que de donner des fortes dofes de gelée  
« de corne de ccrso tant dans les juleps altérans & alexi-  
« pharmaques, que dans la boisson ordinaire du mala-  
« de ; car cette gelée n’est autre chofe qu’un fel volatile  
« concentré par un mucilage spermatique. On ladon-  
« ne simple , pour llufage des hectiques & des phthisi-  
« ques , pour hâter l’éruption de la petite vérole, du  
« pourpre & des fieyres pétéchiales ; ou bien on l’ar-  
« rosie avec du vinaigre distilé, ou on la rend acide aVec  
« le S.1C de citron ; & fous cette forme, elle est beau-  
« coup plus propre dans les cas où il y a une chaleur  
« contre nature, & une ébullition de toute la masse du  
« sang. »

Il est bon d’obferVer que la gelée de corne de *cerf* n’est  
autre chofe que sa décoction épaissie au point qu’étant  
exposée à Pair, elle acquiere une consistance capable  
d’être coupée aVec un couteau; qu’elle est richement  
imprégnée de la substance dont la corne est originaire-  
ment formée , & qu’elle contient par confisquent des  
parties propres pour nourrir la persemne qui en ufe,  
pour lubrifier les fibres qui font trop feches, & pour  
corriger la trop grande fluidité des liqueurs. C’est en  
conféquence de sa qualité gluante qu’elle produit  
quelquefois de si bons effets dans les diarrhées & les  
dyssenteries. Mais on fe fouViendra qu’elle nuit à ceux  
qui ont l’estomac foible par certe même qualité, quand  
on en use aVec excès; c’est pourquoi on doit la donner  
au malade sous une forme liquide, comme celle des  
décoctions. En fecond lieu, il faut observer que la na-  
ture alcalefcente la rend propre pour les maladies où  
il est befoin de corriger une acrimonie acide. Comme  
un grand nombre de malades qui ont la fleVre, & qui  
font attaqués de la phthisie, fouflrent beaucoup de  
PlalcalefCcnCe des fucs, il est beaucoup plus fûr de leur  
donner de la gelée de corne de *cerj* acidulée. Au con-

339 CER

traire , dans les maladies qui proviennent de l’acide,  
on doit mêler cette même gelée avec des aromates.

De-là vient que Welfchius , dans Ces *Curationes propriae ,*ordonne toujours à ceux qui ont la fieVre, cette gelée  
préparée avec le fuc de limon. Ce que je viens de dire  
l'uffit, je crois, pour déterminer les usages de la gelée  
de corne de *cerf* dans la Medecine : mais je crois en  
même-tems que fes vertus alexipharmaques ou analep-  
tiques ne font point au-dessus de celles que llon peut  
attribuer à juste titre aux gelées préparées avec les par-  
ties des autres animaux. Je ne voudrois point non plus,  
pour établir les vertus alexipharmaques & diaphoréti-  
ques de cette gelée,recourir à un efprit urineux& à un  
fel volatil qui s’y trouvent concentrés; car on peut par  
la distilation les obtenir de la gelée aussi-bien que de la  
corne crue, stans que je conclue de-là qu’il y a quelque  
matiere qui agit sim notre corps par la vertu des fubsi  
tances que l'on tire de la gelée par la violence du feu  
dans les vaisseaux qui font en ufage dans la Chymie.  
Lorsqu’on ajoute d’autres substances à cette gelée, on  
doit aussi avoir égard à leur nature & à leurs qualités,  
pour pouvoir rendre raifon des effets qu’elles produi-  
sent généralement. Par exemple , on peut assurer que  
la gelée de corne de *cerf* dans laquelle on a pilé des  
amandes douces pour en composter une espece d’émul-  
sion, est extremement nourrissante , & propre peur  
corriger toutes sortes d’acrimonies, en conséquence de  
l’huile balseimique que contiennent les amandes lorse  
qu’elles fiant nouvelles.

Comme les Compilateurs des Dispensaires de Londres  
ne font aucune mention de l’eau distilée de corne de  
*cerf,* & que quelques Medecins en font un grand ufa-  
ge, je vais donner les différentes méthodes de la pré-  
parer , telles qu’on les trouve dans quelques-uns des  
Dispenfaires les plus célebrcs. Celui de Brandebourg  
& celui de Paris la préparent en faifant distiler les cor-  
nichons du *cerf.* Etmuller assure , a que cette eau est  
« un remede excellent contre les palpitations de cœur,  
« & un véhicule très commode pour donner aux enfans  
« & aux adultes des remedes alexipharmaques dans les  
a fievres & les autres maladies d’une nature maligne.  
« Elle est propre pour hâter l’éruption de la petite vé-  
α role & de la rougeole, & pour guérir l’épilepsie, foit  
«feule ou mêlée avec d’autres remedes convenables.  
« On la donne avec silccès aux femmes qui font en  
« couche, quand elles scmt attaquées de la fievre pour-  
« prée , aussi-bien que dans le flux immodéré des vui-  
« danges, dans les dyssenteries & le ficorbut. » D’au-  
tres la recommandent aussi pour hâter la sertie du fœ-  
tus. Mais elle ne paroît pas posséder d’autres Vertus  
que celles de l'eau commune ; car , comme Zwelfer  
l’observe, ces cornichons, de même que toutes les par-  
ties des autres animaux, ne donnent qu’une eau élé-  
mentaire qui ne possede aucune Vertu , & qui malgré  
son odeur empyreumatique , n’en est pas plus cfficaee.  
L’*Aqua cornu Cervi è tenellis cum vino* , du Dispen-  
faire de Brandebourg, reçoit, outre ces cornichons ,  
des remedes irritans & alexipharmaques, des citrons  
entiers, des astringens & d’autres substances, qui neste  
dépouillent point de leurs Vertus dans la distilation qui  
fe fait aVec le νΐη & l'eau de germendrée. Elle passe  
pour être alexipharmaque & cordiale ; qualités aux-  
quelles elle a beaucoup plus droit de prétendre que  
l’eau précédente, moins à cause de la corne *de cerf,*que des ingrédiens aromatiques , fpiritueux & chauds  
qui entrent dans fa composition.

Schulzius, dans fes *Praelectiones*, en porte ce jugement:  
« Ces deux eaux n’ont d’autres vertus que celles que  
« le préjugé leur attribue, quoique quelques partifans  
« de l’Antiquité fassent grand cas de ces fortes de corn-  
« positions : mais on doit leur laisser la liberté d’aug-  
« menter autant qu’ils voudront la classe des cordiaux  
a & des alexipharmaques. La dosie de l'eau simple peut  
a être de quelques onces : mais il n’en faut qu’une de  
« celle qui est préparée avec du vin. » Ces eaux ne  
font plus d’tssage aujourd’hui, parce qu’on a découvert

\* CER 340

des compositions pour le moins aussi bonnes , & beau-  
coup plus aifées à préparer. On peut cependant les  
employer en qualité de véhicules.

*L’Aqua typhorum Cervi ,* de la Pharmacopée de Straf-  
bourg , est distilée avec le vin feul. Cette préparation  
est estimée par quelques-uns alexipharmaque, & bonne  
pour les fievres chaudes & malignes. On peut en don-  
ner quelques cuillerées pour dosie. Ce qui monte dans  
Palembic ne paroît être que de l’efprit devin simple,  
comme il est aifé de s’en assurer par fes vertus & par fes  
prepriétés. *Ls’Aqua cornu Cervi citrata, IValdsehmi-  
dii,* de la Pharmacopée de Strasbourg, fe prépare avec  
des raclures de cornes de *cerl,* distilées avec des citrons  
entiers, & quelques eaux distilées de végétaux ; appel-  
lées communément alexipharmaques ou cordiales, &  
de l'eau d’oseille. Cette préparation passe pour analep-  
tique, & propre pour modérer la chaleur : on lui attri-  
bue aussi une qualité alexipharmaque. On peut en  
donner une cuillerée à la fois, ou la mêler avec d’autres  
liqueurs convenables. Il fuit de ce qu’on vient de dire,  
que les vertus que ces eaux possedent, de quelque na-  
ture qu’elles foient, sont dues aux eaux dont on sie siert  
dans la distilation , & non point à la corne de *cerf*

Passons maintenant à l’esiprit, au siel, & à l’huile de corne  
de *cerf*

Boerhaave, que je vais suivre, a jugé à propos, pour  
éviter les répétitions inutiles, de donner dans un seul  
article la méthode de tirer des sels volatils alcalis de  
toutes les silbstances animales, parmi lesquelles la cor-  
ne de *cerj Osic* la. plus en tssage. Il prend pour exemple  
la corne du pié decheVal : mais il est Son de remarquer  
qu’il est indifférent en Medecine de sie servir des cornes  
du daim ou du *cerf.*

*Prenez* les rognures des scibots d’un cheval qui est au  
verd, saites-en macérer une quantité suffisante  
dans del'eau ; & après les avoir suit sécher, rem-  
plissez-en une cornue de verre jusqu’au col, que  
vous placerez au feu de fable, après y avoir adapté  
un large récipient, &en avoir lutté les jointures  
avec de la pâte de farine de graine de lin. Disti-  
lez d’abord à un feu assez doux , que vous aug-  
menterez par dégrés. Il fortira d’abord une li-  
queur limpide fous la forme de rofée : continuez  
le même dégré de chaleur tant que cette liqueur  
s’élevera ; verfez-la enfuite, & mettez-la à part.  
Remettez de nouveau le récipient, & augmentez  
le feu jufqu’à ce qu’il commenee à paroître des  
vapeurs blanches, aussi-tôt il s’élevera un esprit  
gras en forme de veines huileufes : entretenez ce  
même dégré de feu, & il s’élevera une matiere  
saline. Augmentez encore le feu , & avec cet ef-  
prit huileux vous aurez un fel volatil alcali, qui  
formera de petites masses avec l'huile. Continuez  
ce feu jusqu’à ce qu’il ne monte plus rien ; pouf-  
fez-le au plus haut dégré de violence ; & faifant  
enfin un grand feu de suppression, il s’élevera un  
Eel volatil un peu plus fixe , avec une huile rouge  
fort épaisse ; le fédimcnt fe fondra pour lors , & se  
changera en une masse qui s’élevera jufqu’au cou  
du vaisseau. Cessez l'opération , & ôtez le réci-  
pient avant que la cornue foit entierement refroi-  
die, parce qtl’autrement la plus grande partie du  
fel retomberoit dans la retorte. Mettez le pro-  
duit à part dans un vaisseau bien bouché ; car il cst  
extremement volatil. Le *caput mortuum* est très-  
acre , léger, spongieux, fétide & amer; & quand  
on le calcine à un feu ouvert, il donne une petite  
quantité de terre blanche, insipide, extremement  
pure.

Si llon rompt par morceaux de la corne de *cerf* après l'a-  
voir gardée pendant plusieurs années, & qu’on la met-  
te fur un fourneau dans une cucurbite de fer, à laquel-

341 CER'

le on aura adapté un alemble de terre à deux becs, dont  
thacun aboutisse à un large récipient, & que l'on en  
fasse la distilation avec les mêmes dégrés de feu, on en  
tirera à peu près les mêmes matieres ; favoir , un esprit  
alcali gras & huileux, un fel volatil, un huile légere ,  
un Eel un peu plus fixe, & une huile épaisse & groffiere.  
Il restera un charbon noir & stolide qui ne fe dissout pas  
aisément au feu, mais qui demeure friable ; & qui étant  
réduit en poudre & pris à jeun, est un remede excellent  
pour tuer les vers.

Les os récens des animaux dépouillés de leur graisse au-  
tant qu’il est possible & ménagés de même , donnent  
les mêmes fubstances, excepté qu’elles contiennent un  
peu plus d’huile fétide qui infecte tout ce qu’elle tou-  
che. Il en est de même des cornes, des ongles, des fa-  
bots , du poil & de la foie.

*R E M A R QU E S.*

Le plus ou le moins d’eau que l'on tire de tous ces corps ,  
même de ceux qui l'ont les plus fecs, montre combien  
ce fluide peut adhérer intimement aux autres princi-  
pes des animaux, & *se* convertir avec eux en un corps  
extremement dur & sec, cnEorte qu’elle demeure fixée  
pendant plusieurs années , jusqu’à ce qu’elle foit de  
nouveau mise en liberté par le moyen du feu. C’est ce  
qui paroît furtout lorljoue l’efprit fluide vient à fe *sé-  
parer* de fon fel volatil & de sim huile; car pour lors  
on retire une quantité considérable d’eau fétide. Il fuit  
de-là que les corps les moins odorans peuvent par la  
feule force du feu acquérir un grand nombre de de-  
grés & d’efpeces d’odeurs fétides ; tandis que chacu-  
he de leurs parties a une odeur particuliere qu’elle con-  
fcrve opiniâtrément pendant un sort long-tems. La  
même chofe a lieu à l'égard des différens gouts qui  
naissent d’un corps insipide ; car l’eau, l’efpnt, le fel  
& l'huile, ont chacun leur faVeur particuliere. On tire  
aussi d’un corps folide différens fluides dont a bcau-  
coup de peine à former de nouveau une masse concré-  
te. On tire encore plusieurs principes volatils des corps  
fixes , fans qu’il reste d’une si grande malle qu’un peu  
de terre ferme & fixe. Comme l'on obtient les mêmes  
principes tant des folides que des fluides , quoique les  
premiers donnent toujours plus de terre, on voit par-  
là la nature commune des deux , & que les folides font  
composiés de fluides ; mais les plus gros os calcinés  
jusqu’à une parfaite blancheur par le moyen d’un feu  
violent, retiennent toujours la même grofleur & la mê-  
me figure : & lorsqu’on les cxpoise à l'action dtl seu  
dans un vaisseau sermé, ils ne donnent ni eau , ni fel,  
ni eEprit, ni huile , mais ils s’émietent ; néantmoins  
ils reprennent leur ténacité lorsqu’on les trempe dans  
l’eau & dans l’huile. Si l'on fait bouillir long - tems  
des cornes, des os, ou autres parties semblables, dans  
Peau en la changeant souvent & en mettant à part les  
premieres décoctions , jufqu’à ce que l'eau demeure  
\* claire ; & que l'on fasse épaissir toutes ces décoctions  
fans le Eecours du feu en une masse épaisse, approchan-  
te de la corne ; cette masse ainsi préparée avec de la  
corne de *cerf, de* l’ivoire, des os ou de la viande, don-  
nera par la distilation les mêmes principes. Mais la tna-  
ticre osseufe qui reste après la décoction , donne d’au-  
tant moins de fel.d’huile& d’esprit,qu’on en a tiré plus  
de gelée par la cuisson ; d’où il paroît que toute la ma-  
tierefaline, fpiritueufe & huilasse, ne proVÎent que  
des fucs ; & que la plus folide est une pure terre qui  
n’a presi^ue point de cohérence, & qui après aVoir souf-  
fert la plus grande violence du feu ne contient point  
de fel fixe, mais donne toujours, après aVoir été calci-  
née à blancheur , une efpece de cendres propres pour  
la coupelle. J’ai trouic après plusieurs opérations, que  
ces os étant traités dans la machine de Papin , ils *res-  
tent* presique entierement terrestres après la cuisson ;  
ce qui m’a fait connoître qu’il est difficile d’apperce-  
voirquelque différence fensible dans ces productions,  
quelque foit le fujet animal, si ce n’est à l’égard de  
l’huile qui est beaucoup plus abondante dans une par-

CER 342

tie que dans l’autre. L’huile dans la distilation acquiert  
une odeur fétide insupportable , qui donne à tout ce  
qu’elle touche un gout & une odeur qui ne fe perd ja-  
mais. D’où il suit que plus les substances fissides qui  
donnent ces produits font insectes & désagréables ;  
plus elles contiennent d’huile. De-là Vient que la cor-  
ne de *cerf,* qui est moins huileuse, denne une huile &  
un esprit moins dégoutans que les os de bœuf, qui font  
pleins de moelle ; mais , à cela près, on a de la peine à  
les distinguer; car tous ccs esprits & tous ces fels , pu-  
rifiés de leur huile, deVÎennent la même chofe , & je  
n’ai jamais pu déçotiVrir la moindre différence entre  
les productions de différens animaux; lesabotdu che-  
Val, les cornes de bœuf & de *cerf,* l'ÎVoire , l’écaille  
de tortue, le poil & la fcie, donnent tous les mêmes  
produits. Peu importe donc de quel fujet on les retire,  
si ce n’est à l'égard de l’huile , comme on l'a dit ci-dese  
fus. Je ne me fuis jamais apperçu que l’efprit de sang  
humain, la corne de *cerf,* l’ongle de cheVal, gu la Eoie  
crue , différassent en autre choEe que dans leur huile.  
Je fai que \zan - Helmont présure l’esprit de sang hu-  
main à tout autre , pour la cure de l’épilépsie ; & en  
Angleterre on présure les gouttes de Goddard , disti-  
lées de la foie crue , aux autres de la même efpece.  
Mais j’ai obsiervé depuis long-tems qu’il est difficile  
d’appercevoir ces différences dans la pratique de la  
Medecine. Il est éVÎdent que llon peut obtenir toute la  
matiere capable de donner ces principes par la distila-  
tion , en faisant dissoudre les folides animaux dans l’eau  
bouillante , & que ce qui reste apres l'ébullition n’en  
donnera que très-peu. Toute la matiere qui donne les  
eEprirs , les fels & les huiles , est donc cachée dans ces  
décoctions insipides & stans odeur, & tous ces sels des  
animaux ne sauroient deVenir alcalins ou Volatils quel-  
que long-tems qu’on les fît bouillir. Il est certain en-  
core que l’air , la pluie & le soleil dépouillent à la fin  
les os de toute la matiere animale qui donneroit dans  
la distilation de l’eau , des huiles , des fels & des ese  
prits ; & l’on trouVe que les Vieux os qui font devenus  
parfaitement blancs ne donnent aucun de ces principes  
quand on lesdistile, mais feulement une simple terre,  
la putréfaction ayant emporté les autres. C’est une ex-  
périence fort agréable que de faire bouil.irun mufcle,  
ou, par exemple, un cœur de bœufdans plusieurs eaux,  
jusqu’à ce que l’eau reste aussi claire que lorsqu’on l'a  
misie; de l’exprimer ensuite aVec la main & de le faire  
bouilli r de notlVeau dans de l'eau fraîche, après l'avoir  
dépouillé de fa membrane extérieure, pour que lâgraise  
fe fe fonde & fe détache en bouillant ; carpar ce moyen  
on a à la fin un mufcle parfaitement folide, *sec 8c* in-  
corruptible, dont on apperçoit toutes les fibres; fiur-  
tout quand on a eu fioin d’injecter auparaVant les Vaif-  
feaux coronaires aVec de l'eau chaude, pour emporter  
le fiang qui peut aVoir resté dans les Veines & les arte-  
res ; car il ne reste qu’un simple fquelete de musela.

*Rectification des sels alcalis , des huiles et\* des esprits  
animaux.*

*Prenez* le produit entier Ylu procédé que nous Venons de  
décrire, mettez-le dans un grand Vaisseau de Ver-  
re, adaptez-y un grand chapiteau, dont Vous cou-  
perez le cou à l'endroit le plus large, pour que le  
fel puisse aifément passer dans le récipient ; car  
autrement il s’y arrêteroit, fermeroit le paisage,  
& feroit casser le chapiteau aVec Violence, Met-  
tez le Vaisseau au bain de stable, en entretenant  
une chaleur de cent cinquante degrés. Il s’éleVe-  
ta un esprit alcalin , gras & Volatil aVec un Eel  
blanc & concret. Lorsqu’il ne montera plus rien,  
changez le réeipient, & mettez cette liqueur  
avec fon fiel Volatil à part. Si le fel, en l'agitant,  
ne *se* dissout point dans l'on esprit, c’est une pretl-  
ve que l’efjorit qu’on a mis à part, est aussi sort &  
aussi riche qu’on puisse l'avoir. Gardez - le donc  
pour l’ufagç dans un Vaisseau bien fermé fous le

Y ij

343 CER

nom d’efjorit de corne de *cerf,* d’esprit de sang  
humain, &c. Et le fel qui ne peut se dissoudre  
dans cet eEprit Eous le titre de fel volatil husteux  
de corne de *cerf,* ou de tel autre sujet dont on  
l’aura tiré.

Poussez le résidu par le degré de feu qui rend l’eau bouil-  
Jante, & il s’élevera un autre esprit beaueoup  
moins fort que le premier , fur lequel nagera une  
huile légere, & quelque peu de sict volatil; entre-  
tenez le même degré de chaleur jusqu’à ce qu’il  
ne monte plus rien ; & mettez à part cette liqueur  
aqueuse, huileuse & faline, il restera au fond du  
vaisseau une huile épaisse & fétide.

On obtient donc par ces moyens , des fubstances dont  
nous avons parlé ci-dessus, une eau qui d’abord n’est  
ni huileuse ni saline, comme on la vu au commence-  
ment dtl procédé; enfuite un eEprit alcali huileux : en  
troisieme lieu, un siel volatil huileux : quatriemement,  
une huile volatile avec un alcali huileux un peu plus  
fixe, & une eau fétide; enfin, une huile plus fixe que  
celle qu’on eût pû féparer par une chaleur de deux  
cens trente degrés.

En distilant de nouveau le premier esprit dans un fecond  
vaisseau à une chaleur de cent degrés, on obtient un  
fel plus pur sous une forme prefque folide. Et si l’on  
continue cette opération jufqu’à ce que ce fel sublimé  
commence àEe dissoudre par la liqueur qui le fuit , il  
restera au fond du vaisseau un fluide aqueux flur la sur-  
face duquel flottera une huile : si bien donc que ces esc  
prits font compofés d’une eau extremement légere,  
d’une huile & d’un fel unis ensemble, ce qui fait qu’ils  
*se* refolvent de nouveau en ces trois. Cet esprit est donc  
une lessive volatile favoneufe, dont on peut féparer  
Peau & l’huile de telle forte par une nouvelle distila-  
tion , que l’eau demeure insipide, quoique fétide , &  
l’huileprefque fans aucun mélange; tout le SH s’étant  
féparé avec l’huile la plus volatile : cela peut servir à  
nous Eaire connoître la nature de ces esprits. Mais le  
Bel ainsi siéparé par cette sublimation de sim eEprit, est  
toujours huileux, quoiqu’il le fiait moins que le pre-  
mier, ce qui fait qu’il est plus blanc ; à cauise qu’à cha-  
que rectification il dépofe une huile jaune & quelque-  
fois rouge qui lui donnoit fa couleur. On voit par-là  
que les fels des animaux étant une fois rendus volatils  
& alcalins par la putréfaction, ou par la force du feu  
dans la distilation, ils deviennent beaucoup plus *vo-  
latils que* Peau la plus pure & l’huile la plus volatile;  
& que l’eau ainsi restée feule manifeste l’huile qu’elle  
cachoit auparavant, à cause qu’elle compose avec fon  
alcali une efpece de favon qui fe dissout dans l’eau; &  
dont l’alcali étantféparé, l’huile ne demeure pas plus  
long-tems mêlée avec Peau, mais flotte à part.

*Versez* l’huile qui restera apres la dépuration des esprits  
fur le résidu dont nous avons parlé ci-dessus, afin  
quelle fe mêle avec. Versez de l’eau chaude  
Pur le mélange, & agitez-le, afin que le fiel qui a  
pu se fixer avec l’huilefie dissolve dans l’eau ; par  
ce moyen Pacreté caustique de l’huile *se* dissipera,  
& Phuile elle - même deviendra beaucoup plus  
douce. Versez cette eau sialine pour pouvoir en  
séparer ensuite le fiel par la sublimation. Mettez  
cette huile dans un vaisseau de verre, & dépouil-  
lez - la de sim humidité aqueuse par la chaleur  
de l’eau bouillante, jufqu’à ce qu’il ne s’en éleve  
plus. Mettez les huiles dans uneretorte, &disti-  
lez-les à une chaleur douce dans un grand réci-  
pient , en augmentant successivement le feu au  
plus haut dégré, jufqulà ce qu’il ne monte plus  
rien : & par ce moyen Phuile deviendra plus claire,  
& plus limpide, quoique toujours fétide : il *res-  
tera* une terre noire au fond de la retorte ; & si l’on  
remet l’huile dedans, & qu’on la distile une fie-  
conde fois fur ces feces, elle deviendra de nou- !

CER 344

veau plus pure, plus limpide, plus claire & moins  
fétide, & laissera beaucoup plus de terre, ce qui  
arrive dans un grand nombre de cohobations.

Mais j’ai eu de la peine à finir cette opération ; j’ai essayé  
avec beaucoup de patience de préparer le remede dia-  
phorétique huileux que Van-Helmont prefcrit dans  
l'on *Aurora Medicinae,* où il ordonne de purifier ces  
huiles par la distilation, jufqu’à ce qu’elles ne laissent  
aucune terre après elles. Je distilai donc l’huile de corne  
de *cerf* de la maniere que j’ai dit ci-dessus, & je la co-  
hobai plusieurs sois, mais il me resta toujOurs une ma-  
tiere noire féculente; si bien qu’à la fin je perdis une  
partie de l'huile, & obtins une grande quantité de ter-  
re, qui devint toujours plus abondante au fond de la  
retorte. Mais j’eus par ce moyen une huile extremement  
pénétrante qui n’étoit point défagréable; ce qui me  
sait croire que Van-Helmont n’a jamais poussé fon ex-  
périence jufqu’à la fin, de la maniere qu’il l’enseigne,  
& que M. Boyle est beaucoup plus véridique, lorsqu’il  
assure dans son Traité fur la transinutation des princi-  
pes chymiques, qu’après un grand nombre de cohoba-  
tiens presque toutes ces huiles Ie conVertissent en terre,  
& perdent par dégrés cette acrimonie qui reste dans  
l’huile après qu’on en a séparé le Eel. Après quinze co-  
hobations, ces huiles deviendront claires, transparen-  
tes, pénétrantes, & presqu’aussi volatiles que l’esprit,  
d’un gout & d’tme odeur pénétrante, & s’insinueront  
avec force dans toutes les parties du corps. Elles sont  
anodynes, l'omniferes, & résolutives , bonnes dans les  
fievres & amies des nerfs, elles guérissent les fievres  
intermittentes, lorsqu’on a foin de s’en frotter l’épine  
du dos avant le retour de l’accès. Leur dofe est depuis  
vingt gouttes jufqu’à trente. Ces huiles font donc ré-  
duites en une grande quantité de terre, & en une très-  
petite de véritable huile : & alors la plus grande partie  
de ces huiles animales acquiert à peu près la même na-  
ture; essorte qu’on ne peut plus les distinguer l’une  
de l’autre; si-bien que toutes les huiles distilées des  
animaux , après qu’elles fiant entierement dépouillées  
de leurs autres principes , ne paroissent qu’une seule &  
même choste, quelque foit l’animal dont on les a ti-  
rées. Voyez *Anelmal,*

On purifie les scds volatils des animaux de plusieurs ma-  
nieres, pour les rendre à la fin purs & fans mélange.

1° *Prenez* une grande cucurbite deverre, & mettez-yles  
fels volatils que vous voulez rectifier ; adaptcz-y  
un chapiteau avec sim récipient, & faites-en la  
distilation au feu de fable; le sel s’élèvera dans  
le chapiteau au cou de la retorte ; continuez l'o-  
pération, jusi^u’à ce qu’il ne monte plus rien. Met-  
tez le SH à part dans un vaisseau bien fermé ; iI  
restera dans la retorte une huile & une fubstance  
fétide.

Par cette méthode il monte toujours quelque peu d’huile  
avec le fel. Mais on peut l’en séparer par la silblima-  
tion, & rendre par ce moyen le l.el plus pur. Le l.el de  
l’urine, du blanc d’œufs, du fang,des cornes & des  
os paroissent par-là une même chofe ; car je les ai ren-  
dus tels par des sublimations réitérées, que j’avois  
peine à les distinguer; & leur différence est d’autant  
moins fensible qu’on réitere plus souvent les si.iblima-  
tions. Il paroît par-là que toute la différence de ces fels  
volatils ne vient que de l’huile empyreumatlque avec  
laquelle ils font unis, & qu’on les rend tout-à-fait  
semblables , lorsiqu’on les en a une fois dépouillés.  
Mais le sel que l’on a blanchi par cette opération, jau-  
nit en vieillissant ; & l’huile qui étoit cachée se mani-  
feste par-là de nouveau. C’est ce qui nuit aux Chy-  
mistes qui préparent du fel de cornes de *cerf* pour les  
vendre, puifqu’on ne l’estime qu’à proportion de sa  
blancheur. C’est ce qui m’a fait préférer la méthode  
fuiVante à toute autre.

345 CER

2° *Mettez* le sel que vous aVez obtenu par la fubllma-  
tion préeédente dans une cucurbite de verre fort  
haute, aVec quatre fois autant de craie chau-  
de, pure & feche réduite en poudre très-fine,  
enforte que tout le fiel en foit couVert ; adap-  
tez - y un alembic , qui sera d’autant meil-  
leur, qu’il fiera plus grand & fon col plus ou-  
vert; luttez-y un réCÎpient, & faites-en la disti-  
lation à la chaleur feule de l’eau tiede. Tout le  
SH montera fous une forme blanche, pure, alca-  
line & volatile, l’huile demeurera attachée à la  
craie, qui fans changer la nature du fel, fert à le  
séparer de fon huile, & à le rendre plus pur.

Les fcls que l’on a ainsi préparés peuvent fe garder long-  
tems fans changer, furtout lorsqu’on a eu foin avant la  
sublimation de les bien broyer aVec la craie. Mais en  
les broyant ainsi , on en perd une grande partie qui s’é-  
vapore, & le restant fe dissout d’abord en attirant l'hu-  
midité de l'air.

Enfin, si après aVoir ainsi épuré le siel par le moyen de la  
craie, on le mêle aVec autant d’esprit de l'el marin qu’il  
en faut pour le l'oûler parfaitement, que l'on dissolue  
le fel ammoniac qui en proVÎendra dans l'eau, & qu’a-  
près llaVoir filtré, on le fasse crystallifer, & que l’on  
distile ce fel avec un alcali fixe , on aura un fel alcali  
blanc, pur & folide, beaucoup plus naturel que tous  
ceux que l'on peut aVoir, & entierement dépouillé  
d’huile. LorEqu’on a une fois réduit les sels alcalis *vo-*latils, huileux, à leur plus grande pureté par ces trois  
méthodes, on n’apperçoit aueune différenceentr’eux,  
sole qu’ils *se* soient engendrés d’eux-memes dans le  
fu:et , ou qu’ils aient été produits par la putréfaction,  
ou par le feu; & on les obtient exactement fous la  
meme forme des oifeaux, des animaux terrestres, &  
amphibies, des poissons , des reptiles, des animaux  
qui Vicent fous terre, des Végétaux alcaleEcens & de  
la fille; car comme toutes ces substances, quand elles  
font dépouillées de leur eEprit & de leur huile , don-  
nentlamême espece de Ecl ammoniacal, quand on les  
mêle *avec* l'esprit de Eel marin, de même ce SH ammo-  
niacal étant ensisite résout par des alcalis fixes, donne  
le même Tel alcali & le même esprit de Eel ammoniac.  
Il n’y a donc qu’un seul alcali Volatil pur dans la nature :  
mais la différence qu’on y remarque, dépend toujours  
du mélange dequelqu’autre principe., surtout de l'huile  
ayec laquelle il est uni, & qui est très-différente dans  
les différens sujets, quoique la principale différence  
des huiles ne Vienne que d’une très-petite quantité d’ef-  
prit. On Voit par-là que l'eau, la terre, & le Eel des  
animaux, quand on les réduit par les moyens que nous  
Venons d’indiquer, à leur plus grande simplicité, siont  
exactement les mêmes, leur différence ne dépendant  
que de l'huile aVec laquelle ils sont unis ; car on ne dise  
tingue l’huile que par par sim esprit, & quand *ce* der-  
nier en est une fois entierement séparé, les huiles el-  
les- mêmes deViennent tout-à-fait femblables. C’est  
donc cette esprit qui constitue la Vraie différence que  
l'on remarque dans les animaux; & il est le dernier &  
le plus simple produit d’une analyfe chymique. Lorf-  
qu’on Veut passer plus ayant, on court rifque de per-  
dre fon sujet, dont les parties sirnt disposées à sleVa-  
porer; car lorfque les principes fiant ainsi purifiés, il  
n’y a pas grande liaision entr’eux; quoique par les dif-  
férentes maniercs dont ils siont unis, ils forment une  
prodigieufe Variété de mixtes.

*R E MA R QU E S.*

Voici quelles font les Vertus & les propriétés chymiques  
de ce SA alcali pur & Volatil.

1° Il fermente aVec tous les acides dont on a connoissan-  
ce, aussi fort & aussi long-tems qu’un l.el alcali fixe. Il  
s unit fortement aVec l’acide , & forme un fiel com-  
posé qui tient de la nature de ce dernier. Lorsqu’il en

CER 346

est parfaitement foûlé, sim poids augmente environ  
de se, selon l’acide qu’on a employé. On peut Voir  
par-là quelle est la proportion requiste pour établir l'é-  
quilibre entre un acide & un alcali, & la quantité de  
l’un & de l’autre que l'on peut estpérer d’obtenir de la  
résolution de ces fels composés. Le point de la Eatura-  
tion une fois obtenu, on ne doit point estimer l'ac-  
tion de ce fel qui en réfulte par l'acide ou l’alcali  
qu’on a employé dans fa composition, mais par la na-  
ture nouVelle que ce fel composé a acquis. 11 est donc  
aisé de réfuter l’erreur de ceux qui s’imaginent que  
les Vertus des fels Composés font telles qu’elles paroise  
fent dans les parties produites par la séparation.

20 Ce sel, mis en action par la chaleur du corps, s’en-  
flamme, brûle & caisse une eflcarre sphacéleisse, & dé-  
trust par ce moyen toutes les parties du corps humain  
flur lelquelles on l'applique , comme si le mouVement  
que la chaleur y a produit, influoit soir la partie. Si l'on  
met, par exemple, un scrupule de sel Volatil pur do  
corne de *ce ri* Isor la peau , & par-dessus une emplâtre  
il y cause en un demi-quart d’heure un charbon noir,  
comme si on y avoit appliqué un bouton de fer rouge:  
la couleur, la douleur, la chaleur & la dureté de la  
peau sont les mêmes qu’elles le feroient dans ce cas; &  
il résout les humeurs en une liqueur fanieufe.

3°. Il est le corps le plus mobile que l'on commisse,  
& il furpasse même l'alcohol du vin en Volatilité ;  
car si l’on met de l'eau, de l'esprit de νΐη & de ce  
Eel dans une cucurbite de Verre fort haute , & qu’après  
y aVoiradapté un chapiteau, on l'expofe à un petit de-  
gré de Chaleur , le fel montera long-tems ayant l'alco-  
hol, celui-ci s’éleVera enfuite , & ileau le Enivra aVec  
beaucoup plus de difficulté. Ce Eel s’échape de tous les  
endroits qui l'échauffent, & lorsqu’on en met Eur la  
main , il s’évapore fans l’endommager , *sa* réaction  
Eur le corps dont il reçoit de la chaleur n’étant pas fore  
considérable ; par où il diffère des fels fixes alcalis qui  
s’attachent par leur propre poids. Mais lorfque ces  
sels alcalis Volatils l'ont reçus dans les Vaisseaux du  
corps, & y fiant mis en mouVement par la Chaleur Vi-  
tale & l'action des fluides qui y cireulent, ils agissent  
par leur qualité acre , irritante & corrosiVe , surtout sim  
les fibres les plus sensibles & les plus déliées du siyste-  
me nerveux , dont ils augmentent le mouVement; &  
atténuant les humeurs en même tems, ils excitent la  
transpiration , la sileur, l’urine & la sediVe. Ils siont  
Εουνεηί utiles quand on reçoit leurs exhalassions Vola-  
tiles aVedlair parle nez; car ils irritent la membra-  
ne pituitaire des narines , la bouche, la gorge &  
les poumons , & dissolvent par cette irritation le phleg-v  
me viEqueux qui peut s’y être attaché, pourvû qu’on  
en uEe avec préCaution,

4°. Ces Tels produisent donc de très-bons effets dans les  
maladies aquetsses , aeides & austeres des humeurs ,  
dans l’engourdissement du *sy* sterne nerVeux,& lemou-  
vement désordonné des esprits qui *se* jettent involon-  
tassement dans des muEcles partlculiers : c’est ce qui  
les rend propres pour la cure des maladies hypaeon-  
driaques , hystériques, épileptiques & spasinodiques.  
Etant délayés dans l’eati & reçus en Eorme de vapeurs  
dans le vagin , ils passent pour un des remedes les plus  
efficaces pour exciter les regles , pourVû qu’on les em-  
ploie aVec précaution. Mais ils sirnt un poisian dans les  
maladies alcalines & putrides où les humeurs Eont dise  
foutes , & le corps déja trop agité. On peut aussi les  
appliquer extérieurement en forme de caustiques , pour  
oiiVrir des cauteres , pour extirper les Verrues, & pour  
emporter les excroissances des paupieres. La méthode  
d’employer ce Eel dans ces cas , est d’en mettre si-ir une  
petite pelotte de charpie que l'on applique Eur lapar-  
tie , de le cotiVrir aVec une emplâtre, & de l’y laisser  
jusqu’à ce qu’il ait produit sim effet. BOERHAAVE ,  
*Chymie.*

Quelques-uns regardent le SH yolatil de corne de *cersa*comme un remede presiiueuniVerEel dans l'épilepsie,  
l’apoplexie, la létargie , le vertige , en un mot dstn?

347 CER

toutes les maladies qui affectent le cerveau. On lui at-  
tribueles mêmes vertus dans la cure des affections hys-  
tériques , pour lever les obstructions des vifceres, pour  
dissiper les fievres , les maladies des reins & de la vef-  
sie , pour guérir la pefte & pour remédier aux mau-  
tais effets du poifon. On ne l’estime pas moins effi-  
cace pour rendre le ventre libre lorsqu’il est constipé ,  
&pour le faire rentrer dans l'état où il doit être lorf-  
qu’il tombe dans l’extrémité oppofée ; comme aussi  
pour exciter les regles , & pour en modérer le cours  
quand il est excessif. Mœbius, au rapport d’Etmuller,  
assure que le fel volatil de corne de *cerf* employé à  
« propos, excite non-feulement la sueur,mais enco-  
« re le vomissement ». On le donne intérieurement  
mêlé avec d’autres substances, sitit en forme de poudre,  
de pilule , ou de potions. On le tire par le nez, après  
l’avoir enfermé dans une petite bouteille, dont le gou-  
lot est très étroit, pour lever les obstructions caufées  
par une lymphe vifqueufe ; on l’employe de la même  
maniere pour faire revenir les Apoplectiques , les Epi-  
leptiques & les Hystériques. Si les vertus de ce re-  
mede étoient telles qu’on le prétend , & s’il étoit pro-  
pre indifféremment pour toutes les maladies dont on a  
parlé ; on n’auroit prefque point besoin d’aucun autre  
remede dans les boutiques , si Pon en excepte ceux  
qui Pont rafraîchissans & émolliens , aussi bien que les  
topiques; puifque le fiel volatil de corne de cesu produi-  
roit tous les effets qu’on pourroit attendre des au-  
tres»

« L’esprit rectifié de corne de *cerf* est, à ce que dit Et-  
« muller , sort en tssage dans la cure des fievres & des  
« maladies aiguës malignes, pour exciter la fueur &  
« guérir l’épilepsie : il pénetre dans toute la substance  
« du corps , en corrige la malignité par *sa* qualité ale-  
« xipharmaque , & la chasse par la transpiration. Il  
« corrige la mauvaisie qualité des acides, & hâte Pé-  
« ruption des pustules de la petite vérole & des fie-  
« vrespétéchiales. Quelques-uns le regardent comme  
« un remede universel, & en effet rien n’est plus pro-  
« pre dans le fort des maladies malignes ». Ludovi-  
cisdans fa *Pharmacopées’cstimc* un alexipharmaque ex-  
tremement pénétrant dans la plupart des maladies ma-  
lignes,& un excellent céphalique dans celles qui tien-  
nent de la léthargie & du vertige , lorsqu’on le flaire.  
Schulzius dans fles *Praelectiones*, dit qu’on le donne in-  
térieurement depuis dix gouttes jusqu’à trente, & que  
les paysans en prennent quelquefois une dragme dans  
de Peau de vie. Il possede une qualité apéritive , anti-  
spasinodique & anodyne. Joint à un régime convena-  
ble, il est extremement diaphorétlque; autrement il est  
diurétique. Il est dit dans les *Eph. Nat. Curios. Dec.* 3. *a*1.0.9. que Pon guérit avec ce Pel une fievre maligne  
épidémique qui succéda à un hiver modérément chaud  
& pluvieux , après avoir inutilement tenté tous les au-  
tres remedes; & que les malades , aussi-tôt après en  
avoir ufé, furent délivrés du délire & des mouvemens  
convulsifs , dont cette maladie étoit accompagnée.

Spleissius nous apprend qu’il produisit un effet surpre-  
nant Eur une femme , à qui un mauVais régime avoit  
caufé une indigestion , un dégout, des inquiétudes ,  
& un grand abbatement des forces. Etant tombée à la  
fin dans une défaillance qui faifoit défefpérer de fa vie,  
on lui donna , fans qu’elle s’en apperçût, demi-drag-  
me d’esprit de corne de *cerf* qui la fit revenir aussi-tôt,  
& lui fit vomir un vers qui lui eût infailliblement  
causé la mort. Hoffman, dans fes *Acta Laboratorii  
Altdorsensis-,* en recommande Tissage en forme de li-  
niment dans la cure des ulceres malins, phagédéni-  
ques & chancreux. Il ordonne aussi de le mêler avec  
quelque décoction convenable pour l’injecter dans les  
fistules par le moyen d’une féringue.

Sydenham recommande, deux, trois, ou quatre gouttes  
d’esprit de corne de *cerf* dans une cuillerée ou deux  
d’eau de cerifes noires, ou dans quelque julep conve-

CER 34.8

nable, cinq ou six fois réitérées, comme un remede  
excellent contre les fievres, auxquelles les enfans font  
. fujets lors de la sortie des dents. Mais on peut en  
donner aux adultes quatre-vingt gouttes & plus , fui-  
vant le but qu’on Ee propose.

Je ne dirai rien de plus des vertus que Pon attribue au  
Pel & à l’efprit de corne de *cerf ,* auxquels certaines  
pcrsiannes donnent des éloges extravagans,parce que ce  
que j’en ai dit ci-dessus d’après Boerhaave,est plus que  
suffisant : mais je suis persuadé quo plusieurs personnes  
d’un tempérament délicat, fe portent un très-grand  
préjudice , en faisant un trop-grand tssage des gouttes  
préparées avec l’efprit de corne de *cerf* ; car cette  
coutume prépare la voie à des maladies nerveufes très-  
dangereufes, dont la mort est toujours la stulte. Il n’est  
pas nouveau de voir les remedes les plus efficaces ,  
deVenir nuisibles par le mauvais usiage qu’on en fait.  
Mais lorfstue l’efprit ou le Eel de corne de *cerf* sirnt  
falsifiés , ce qui est assez ordinaire, leur usage peut  
avoir des fuites encore plus funestes. Quincy, dont  
l’autorité Eur tout ce qui concerne la Pharmacie, est  
d’un très-grand poids , obEerve que ces sixtes de pré-  
parations aVoicnt été jusqu’ici à la tête des remedes  
nervins ;. mais que les fophistications despuelques Chy-  
mistes les ont jette enfin dans le mépris, & les ont  
fait bannir de la pratique de la hdlédccine. Pour don-  
ner à cet esprit cette odeur pénétrante qui lui manque  
pour le rendre recommandable , les Chymistes ont  
trouVé le fiecret d’employer la chaux & les fiels vola-  
tils urineux ; ils ont même été assez hardis pour l’a-  
vouer & pour lui donner place dans leur Catalogue ,  
fous le nom de *Spiritus cornu Cervi cum calce ,* d’esprit  
de comede *cerf* avec la chaux. Cette pratique est au-  
jourd’hui poussée si loin , qu’ils ont entierement rejet-  
té la corne de *cerf,* pour lui substituer l’urine & la  
chaux , avec lesquelles ils compostent tin esprit dont  
l’odeur est extremement pénétrante , & auquel ils  
donnent la couleur & l’odeur avec quelques gouttes  
d’huile fétide de corne de *cerf-* après quoi ils ne fe  
font point fcrupule de le vendre pour du véritable esc  
prit de corne de *cerf* ; ou sans cette huile , pour de  
l’esprit de Eel ammoniac , de sorte qu’ils donnent pour  
huit ou dix Eous, ce qui vaudroit huit ou dix fois da-  
vantage , si le remede étoit tel qu’il devroit l’être.  
Mais il est aifé de reconnoître cette fuperCherie à l’o-  
deur rance, urineufe de cet efprit fophistiqué , & par  
la blancheur qu’il communique au vaisseau dans le-  
quel on l’a gardé long-tems. Le sel volatil que l’on  
vend dans nos boutiques pour celui de corne de *cerf,*ne vaut pas mieux , & est plutôt un caustique qu’un  
cordial, tant est grande la quantité de chaux & de fel  
urineux qu’on y met , au lieu que celui que l’on ra-  
masse dans la distillation au sommet & dans le col du  
récipient, est un véritable sel animal volatil , adouci  
par une telle portion d’huile extremement fubtilisile ,  
qu’il est aussi agréable qu’efficace dans les usages qu’on  
en fait. Mais il est rare qu’on en trouve , ou qu’on  
l’emploie , à moins que le Medecin ne prenne lapei-  
ne de le voir compoher , ou qu’il ne foit sûr de la probi-  
té de celui à qui il le demande.

A l’égard du Eel de corne de *cerf,* la dose en est depuis  
trois jusqu’à douze , quinze ou vingt grains. Pvlais on  
commet de grandes erreurs dans l’administration de  
ce remede , car on le donne stous des formes qui lui  
font perdre stes vertus , ou qui le dépouillent destavo-  
latilité avant que le malade Fait pris. Il est aussi diffi-  
cile à assujetir dans les pilules que les autres Pels vola-  
tils, & il en rend la masse dix fois plus grosse qu’elle  
ne l’étoit auparavant. 11 raréfie les bols de la même  
maniere , & s’évapore aussitôt ; & quand on le donne  
en poudre , ce qui est assez fréquent, il ne vaut pas  
mieux au bout de quelque tems que la craie , eu de  
la chaux en poudre. La meilleure forme pour lui con-  
ferver fes vertus est, de le dissoudre dans quelque véhi-  
cule convenable,

349 C E R

*Lifluor cornu Cervi fuccinatus t*

L’esprit de corne de *cerj* fucciné.

Pour préparer ce remede, il faut faire dissoudre quantités  
égales de fel volatil de corne de *cerf 8e* de fuccin  
dans de l’esprit rectifié de corne de *cerf,* jufqu’à  
ce que la liqueur en foit soûlée. On les mettra  
essuite en digestion à une chaleur douce dans un  
vaisseau de verre bien fermé , jufqu’à ce que les  
drogues soient intimement unies. Après quoi on  
en fera la distilation au feu de fable dans une re-  
torte dont on aura Eoin de lutter parfaitement les.  
jointures, & on les cohobera enfuite plusieurs  
fois.Le Dispensiaire de Brandebourg emploie qua-  
tre onees d’efprit de corne de *cerf sur* une de fiel  
volatil de corne de *cerf* & de snccin. Le fel volatil  
monte avec l'esprit & constitue la *liqueur fucci-  
née* de corne de *cerf*

*Le caput mortuum* qui reste étant calciné à blancheur est  
d’un double ul'age ; car premierement il absiarbe effi-  
cacement les acides qui l'ont logés dans les premieres  
voies, & excite par ce moyen une fueur quoique d’une  
maniere fort éloignée. Secondement , il est quelque  
peu astringent, ce qui fait qu’on peut le donner avec  
fuccès dans les maladies aiguës accompagnées du cours  
de ventre.

Le Docteur Michaelis célebre Medecin de Leipsic, est  
le premier qui ait mis cette liqueur en ufage; & Et-  
muller nous apprend que *sa* réputation est fondée fur  
un millier d’expériences qu’on en a faites fur des per-  
fonnes de tout âge & de tout fexe. Le même Auteur  
la recommande à la dofe de vingt ou trente gouttes  
pour guérir les catarrhes par la transpiration , & assure  
qu’elle est un excellent analeptique, furtout quand on  
la donne auxenfans, à dessein de corriger les acidités  
& d’inctser ou atténuer les crudités visqueuses. Hoff-  
man dans *seS Acta Laboratorti Altdorfensis,* nous ap-  
prend qu’elle est extremement salutaire dans l’épilep-  
sie, l’apoplexie, les maladies léthargiques , l’asthme  
convulsif & autres maladies spasimodiques, furtout dans  
celles qui affligent les enfans. Konigius ditqtv'Etmul-  
ler a éprouvé l’effet de cette liqueur dans plusieurs ma-  
ladies de la lymphe , & que lui-même s’en est siervi avec  
fuccès dans celles de la tête , surtout à l'égard des ma-  
lades d’un tempérament chaud.

Voici ce qu’en dit Faginus dans fils Notes silr le Disipen-  
fisse de Brandebourg.

« On attribue communément un grand nombre de vertus  
« admirables à cette liqueur, surtout dans les maladies  
« catarrhesses & dans celles qui tirent leur origine d’u-  
α ne surabondance de mucosité ou de sérosité, à causie  
a de *sa* qualité resiolutive, disicussive & fortifiante. El-  
α le n’est pas non plus à méprifer quand on la donne  
« avec ces indications , pourvu qu’on le fasse à propos  
a & qulon choisisse plutôt des malades d’une constitu-  
«tion phlegmatique que d’un tempérament fanguin.  
« Elle est propre pour appaifer les douleurs spafmodi-  
α ques , pour incifer & résoudre les conjections de simg  
« particulieres, surtout celles qui font invétérées; car  
a nous lssons dans les *Annales Phys. Med. Wractflav.  
stAnn.* 1722. *MÆebruar. Classe* 4. *Articl.* 17. qu’on  
« est venu à bout de guérir avee ce steul remede une  
«migraine invétérée & opiniâtre. Mais dans ces sortes  
« de cas on doit en tsser avec beaueoup de précaution ,  
« de peur qu’elle n’occasionne des Eymptomes aussi *sa-*« cheux, ou peut-être pires que la premiere maladie ,  
« comme on en trouVe un exemple dans les mêmes An-  
« nales *Ann.* 1724. M. *Aug. Classe* 2. » Pourvu donc  
qu’on en sse aVec les précautions qulon Vient de dire ,  
je crois aVec Sehulzius dans fies *Praelectiones*, qu’elle est  
un diaphorétlque excellent, un puissant diurétique , &

CER\* 350

en même tems un anti-spasinodique admirable & un  
remede extremement propre peur appaister les moisse-  
mens conVulsifs & épileptiques auxquels les enfans  
font fujets. Une ou deux gouttes suffisent à ceux-ci.  
On peut en donner depuis trois jusqu’à six gouttes aux  
jeunes gens, & depuis Vingt jusqu’à trente aux adultes.  
Si pour compoEer l’esprit succiné de corne de *cerj* on  
fait dissoudre, fuÎVant la méthode des Compilateurs  
du Dispenfaire d’Ausbourg, une partie de fel fucciné  
de corne de *cerf* dans trois parties d’eau de cerifes noi-  
res, on aura un remede qui possedera les mêmes Vertus  
& qu’on pourra donner en plus forte dofe, parce qu’iI  
est plusfoible & plus délayé; en recherchant la com-  
position de ce remede, il est éVÎdent qu’il y entre deux  
fortes de fels Volatils unis ensemble, du fel alcali de  
corne de *cerj Se* du Eel acide de sijccin. D’où Konigius  
- conclut que la liqueur sifccinée de corne de *cerj* est d’u-

ne nature ammoniacale ; car le Tel ammoniac est com-  
posé d’un fel Volatil alcali & de la partie acide du *sel*commun; & comme , filmant lui , le Euccin est une  
production de la mer , il conclut que l'on peut prépa-  
rer silr le champ une liqueur de cette espeee, en mê-  
lant llesprit Volatil de corne de *cerf* bien déphlegmé ,  
afin qulon n’ait pas befioinde l’animer aVec le fiel νο-  
latil de corne de *cerf,* aVec de l’efprit de fiel commun ,  
car il en résultera une efferVescence qui produira une  
liqueur analogue à la nature d’un fel ammoniacal. Cet-  
te liqueur est d’une efficacité admirable, non-seule-  
ment dans les maladies des enfans, mais encore dans  
les douleurs néphrétiques. Si l’on mêle encore de l’ef-  
prit ou du fel Volatil de corne de *cerf avec* de l’esprit  
de nitre , & quelque peu d’essence thériacale ou d’ef-  
prit bézoardique, on aura un remede extremement effi-  
cace dans les maladies aiguës & dans les inflammations  
internes. Mais j’attens que l’expérience ait confirmé  
le fentiment de cet Auteur aVant de me résoudre à y  
acquieEcer. D’ailleurs on peut douter aVec rasson que  
le fuccin selit une production de la mer.

CES

CESTREUS , κεστρεύς, *le mulet.*

CESTRITES VINUM, κεστρἐνης ὀίνος, *vin* imprégné  
aVec de la bétoine. Dloscoride , *Lib. V. cap.* 54. donne  
la méthode de le préparer. On peut connoître ses Ver- -  
tus par celles de la bétoine.

CESTRUM, κέστρον, *bétotntk*

CET

CETACEUS ; on appelle ainsi les gros poissons qui au  
lieu de frayer, mettent bas un animal parfait ; ou  
ceux qui comme les animaux viVÎpares, ont des pou-  
mons , engendrent, s’accouplent, font des petits & les  
nourrissent de leur lait.

CETE otl CETUS. Voyez *Balaena.*CETERACH. Voyez *Asplenium.*

C E V

CEVADILLA, Offic. Monard. 343. *Cevadilla Hispa-  
norum,* Ind. Med. 33. *Cevadillasive hordeolum causti-  
cum Americanum,* Parla Theat. 1625. *Hordeum cause  
ticum, C.B.* Pin. 23. Theat. 467. Raii Hist. 2. 1246.  
*Ytzenimpatli rseu canis interfector vel hordeolum* , Her-  
nand. 307. *Petit orge.*

Ray nous apprend d’après Monard, que la femence de  
cette plante est si caustique & si brûlante , qulon peut  
l'employer dans la gangrene & les ulceres putrides, au  
lieu de cautere actuel ou de sublimé corrosif. Cette  
femence étant réduite en poudre tue les Vers qui s’en-  
gendrent quelquefois dans les ulceres & les déterge,  
Dale dit que l’on fe fert de la capside qui renferme la *se-*

*mence.* On l’apporte du Mexique.

CEVILLUS ou *Ludus Paracelse t* est une pierre dont

3 51 C H A

il est parlé dans Paracelsie & Van-Hclmont. Voyez *Lu-  
. dus.*

C H A

CHAA , plante dont les feuilles font ce que nous appel-  
lons thé.

CHACEF, *Pot de terre.* **RULAND.**

CFIÆROPHYLLUM, *Cerfeuil.* Ses caracteres font à  
tous égards les mêmes que ceux du *myrrhis*, excepté  
que fes femences ne font point striées.

Boerhaave en compte quatre especes.

I. *Chaerophyllumsativum,* C. B. Pin. 152. Raii Hist. 1.  
430. Tourn. Inst. 314. Elem. Bot. 264. Boerh. Ind.  
A. 70. Buxb. 63. *Chaerophyllon,* J. B. 3. 75. Chab. 393.  
*Cerefelium vulgares* Park. Parad. 494. Ger. 882. Ce-  
*refoliumvulgaresativum,* Ger. Emac. 1338. *Cerefelium  
sativum,* Mor.Umb. 46. Hist. Oxon. 3. 303. *Cerefo-  
Hum officinarumsive chaerophyllon, Tournefortii>* Rupp.  
Flor. Jeu. 228.

Frederic Hoffrnan assure que le *cerfeuil* est ben pour ré-  
soudre le sang coagulé , & qu’on l’emploie avec fac-  
cès dans les bouillons pour faciliter l’expectoration  
dans l'asthme; qu’il est vulnéraire, réfolutif, diuréti-  
que & emménagogue.

C’est une petite plante fort basse dent les fleurs sont dis-  
posées en parafol. Ses feuillessimt ailées, plus petites  
& plus minces que celles du persil. Sa tige qui est grêle  
& canelée, n’a pas plus d’un pié de haut, elle est cou-  
verte des mêmes feuilles, excepté qu’elles font plus  
petites, & porte à ion fommet des fleurs disposées en  
parafai, composées de cinq pétales blancs , dÎVÎsés en  
deux , auxquelles succedent des femences oblongu.es ,  
lisses, convexes, dont le siommet est plus pointu que  
la bafe, Sla racine est petite & meurt tous les ans. On  
le feme dans les jardins.

Le *cerfeuil* tient beaucoup de la nature du persil ; il est  
apéritif & atténuant, bon pour la pierre & la gravelle ,  
pour exciter les regles & l’urine. On s’en *sert* plus  
dans les falades qu’en Medecine. MILLER , *Bot. Os.*

2. *Chaerophyllumscylvestre perenne, cicutaefolio*, Tourn. Inst.  
3 14. Elem. Bot. 264. Boerh. Ind. A. 70. *Cicutariavul-  
garis,* Offic. J. B. 3. 71. Chab. 404. Raii Hist. 1.429.  
Synop. 3. 207. *Cicutaria alba Aélerc.* Bot. 1.29. Phyt.  
Brit. 28. Mer. Pin, 26. *Cicutaria alba Lugdunensis,*Ger. Emac. 1038. *Cerejoliutn sclvestre,* Dill. Cat. Giss.  
51. Rupp. Flor. Jen. 228. Ricin, lrr. Peut. *Cerefelium  
fylvestre perenne seminibus laevibus nigris,* Mot. Umb.  
46. Hist. Oxon. 3. 303. *Chaerophyllumscylvestre*Buxb.

64. *AIyrrlels fylvestris ,* Park. Theat. 935. *Myrrlelsjyl-  
vestris seminibus laevibus s* C. B. Pin, 160.

Tragus perfuadé que c’étoit le *myrrhis* de Diofcoride,  
en conseille l’ufage dans la suppression des regles :  
mais Jean Bauhin rapporte des histoires fâcheuses de  
deux familles, qui aVoient mangé les racines de cette  
plante à la place de celles de panais. TqURneforT.

Les racines de cette plante font un poifon , elles cassent  
une difficulté de refpiration , l’engourdissement & la  
folie. Clest peut-être cette racine que l'on confond  
Fouvent en Angleterre avec le panais, & que le menu  
peuple appelle communément *madnips.*

3. *Chaerophyllum , palustre, latifolium ustore albo. Myrrhis ,  
palustris, latifolia alba ,* T. 3 1 5.

4. *Chaerophyllum, palustres latifolium,florrealbo. Myrrhis,  
palustris, latifolias ritsera*, T. 315. BoeRHaavE *,Index  
alter Plantarum.*

CHAFAR ALPINI, espece de melon d’Egypte.

CFIAITA, χαίτα ; clest proprement la crinicre d’un  
animal a quatre piés : mais Ruffus d’Ephele s’en fert  
pour exprimer les cheveux de derriere la tête.

CHA 351

CHALASIS , χάλασις , de χαλάω , *relâcher s relâche-  
ment.*

CHALASTICOS , χαλαστικὸς , *chalastique ; chalasteca  
medicamenta* font des remedes qui ont la vertu de relâ-  
cher les parties tendues & douloureufes. Ils disterent  
fort peu des émolliens.

CHALAZA , χάλαζα, *chalazion* , χάλαζιον , signifie  
proprement un grain de grêle , *orgeolet,* maladie de  
l'œil, ou plus exactement de fes paupieres. Les Natu-  
ralistes donnent aussi ce nom à un efpece de plexus fi-  
breux & reticulaire par le moyen duquel le blanc & le  
jaune de l'œuf font unis enfemble. Les Auteurs Grecs  
ont distingué & donné dés noms diflérens à une maladie  
des paupieres qui paroît être la même, c’est cette tu-  
meur contre nature qui y survient. Lorsqu’elle ressem-  
ble à un grain d’orge ils l’appellent *crithe,* mais quand  
elle a l’apparence d’un grain de grêle dur , ils la nom-  
ment *Uthiasis.*

*L’orgeolet* est une tumeur plus ou moins étendue, qui naît  
en différens endroits des paupieres. On le nomme com-  
munément orgueilleux. Lorfqu’il est petit il n’attaque  
que l’extrémité des paupieres entre les cils ou sort près ;  
lorsqu’au contraire il a plus de Volume il s’étend vers  
le milieu de la paupiere. C \s tumeurs font pour l'or-  
dinaire accompagnées d'inflammations dans leur corn-  
mencemcnt; & lorsqu’elles ne supputent point, cette  
infiammation cesse , la matiere qui les caisson s’endur-  
cit & les fait dégénérer en loupes , qui Eont quelque-  
fois molles & quelquefois très-dures. Quoiqu’elles ne  
foient pas incommodes , attendu qu’elles sont sans dou-  
leur, il n’y a cependant perllonne qui ne souhaite en  
être déliVré. Cette maladie est sujette à des Variations,  
car il arrÎVe quelquefois qu’elle difparoît pour quelque  
tems, & revient eniuite quelques jours après. Quanta  
la gtlérifon de cette maladie, elle est différente fuÎVant  
les circonstances qui l’accompagnent. S’il y a inflam-  
mation, un peu de pomme cuite appliquée en forme  
d’emplâtre ou de cataplasme, la fait bien-tôt éVanouir  
& fouVent même fait difparoître la tumeur. Si elle  
vient à fe durcir on y appliquera l'emplâtre Diabota-  
num ou celle de l'Abbé de Grace. Voyez *Emplastrum.*

Si elle ne fe réfout point par ces moyens, il faut l’ouvrir  
aVec la pointe de la lancette. Rarement y trouVe-t’on  
de la matiere, car ce n’est fouVent qu’une efpece de  
chair dure que l'on doit confumer aVec le caustique li-  
quide ; on y met essuite l’emplâtre de l'Abbé de Gra-  
ce, & on la touche plusieurs fois aVec le caustique pour  
acheVer de la confumer. Il faut prendre garde de ne  
pas trop mettre de caustique à la fois crainte de percer la  
paupiere, &de confumer ce qui est sain au-delà de la  
e tumeur,

Si *sorgeolet se* trouVe placé à la paupiere inférieure, il  
est ordinairement en-dedans plus qu’en dehors; c’est  
pourquoi en renVerfant la paupiere, on l'apperçoitai-  
sément. On le guérira en le confumant aVee la pierre  
infernale, si l’on n’aime mieux l’emporter de la ma-  
niere fuiVante.

La paupiere étant renversée , on passera au traVers la tu-  
meur une aiguille courbe enfilée de foie. L’aiguille  
étant pastée , ^Opérateur prendra d’une main les deux  
extrémités de la l'oie pour éleVer la tumeur, tandis que  
de l'autre il incifera aVec une lancette la membrane  
qui recouVre la tumeur vers le bord de la paupiere ; il  
quittera ensi-iite la lancette pour prendre des ciseaux  
droits dont il introduira une branche dans la plaie, &  
dirigera l’autre du côté du globe de l'œil pour Couper  
la tumeur le plus près de l'a bal'e qu’il pourra. La plaie  
qu’on fait fe guérit ordinairement en huit jours , en y  
mettant le Collyre fait avec dix parties d’eau fur une  
d’esiprit de vin. Il y a encore d’autres petites tumeurs  
qui Viennent fur les bords des paupieres & que l'on ap-  
pelle grêles, à raifon de leur blancheur & de leur dure-  
té. Leur Volume n’est pas toujours le même. Si elles  
sont grosses, on les sépare de la paupiere aVec une lan-  
cette, en faisant une incision à la peau qui les reeou-  
vre:

3 53 C H A

Vre ; après quoi on tire le corps aVec une petite curette.  
Mais les unes & les autres sortiront également d’elles-  
mêmes, si au lieu de l’incision on tOuche une fois ou  
deux la peau qui la recotiVre aVec la pierre infernale  
pour la confumesu

Il y a outre cela d’autres efpeces de tumeurs qui vien-  
nent aussi fur les bords des paupieres; on les nomme  
graVelle. Elles sont produites par une humeur endur-  
cie, qui *se* conVertit en petites pierres ou Eable, &  
leur guérison est la même que celle des tumeurs pré-  
cédentes. SaINT YVEs.

CHALBANE, χαλβάνη, *Galbanum.*CHALCANTHUM, *Vitriol.* Voyez *Vitriolum.*

CHALCEDONIUS, Offic. deLaet, 76. Gesn. deLap.

79. *Chalcedonius,* Βοεη 238. *Chalcedonius, alias Car-  
chedonius* , Charlt. Foss 34. *ChalcedoniusoscuCarcedo-  
nius,* Worm, 98. *Calcédoine* ; espece de pierre pré-  
cieuse.

Elle est estimée bonne contre les maladies occasionnées  
par une bile noire, comme la mélancolie, & la crainte  
des démons &desesprits. On prétend que celles qu’on  
nous apporte des Indes Orientales, quisiont médioere-  
ment transparentes & rayées de blanc, augmentent le  
lait lorsqu’on les porte pendues au cou. Quelques Au  
teurs pouffent la fuperstition au point de promettre la  
Victoire dans les combats à ceux qui portent star eux  
la pierre de calcédoine-

Sa Vertu paroîtconsister dans sa qualité absorbante, lorE  
qu’après llaVoir pulVérssée on la donne comme les au-  
tres poudres terrestres & absorbantes. Mais comme les  
Apothicaires ont d’autres substances qui possedent les  
mêmes Vertus, & qui Eontplus ailées à préparer, il est  
rare qu’on en fasse ufage.

*Chalcedonius* est encore le nom d’un remede dont Galien  
donne la description , & qu’il ordonne d’injecter dans  
les oreilles , dans les maladies inVétérées de cette par-  
tie. GaLIEN , *de Comp. Pharm.fecundum locos, Lib.III.  
cap.* I.

CHÀLCEION, χαλκῶον ; c’est, sulcant BoerhaaVe, la  
*PimpinellaJpinos.aaseeu sempervirens.*

CHALCIDICA LACERTA , est une espece de fer-  
pent à qui on a donné ce nom , parce qu’il a la couleur  
de la calcedoine. Sa morsture est suivie d’tme tumeur  
transparente, bordée de noir. Ρυ1νέπΕέ& bu dans du  
vin, il guérit la morsure qu’il a faite , à ce que rap-  
porte Paul Eginete, *Lib. VII.* On l'appelle encore  
*Seps.*

CHALCITIS, Offic. Matth. 1365. Worm. 26. Aldrov.  
Musi Metall. 340. Charlt. Foss. 11. Kentm. 15. *Cal-  
cite.*

Comme on trouve généralement le *mise, lesory, le chal-  
citis & le melanteria* dans les mêmes mines , & que  
les Auteurs ne les séparent point , je fuivrai leur  
exemple.

Le *chalcitis,* χαλάῖτις, des Grecs tire fon nom de χαλκὸς,  
*cuivre* ; & on le dépeint Communément Comme un ré-  
crément métallique de couleur d’airain , & traversé de  
veines longues & brillantes. Il *se* trouve dans les mê-  
mes mines que le*sory & le nsisy.* Il tient le milieu entre  
ces deux fubstanCes , non-feulement par rapport à fon  
tissu, mais encore par rapport à Ea consistance ; car,  
fuivant quelques-uns, le *sory* est plus fin, & le *misa*plus grossier; &, selon d’autres, le*sory* est plus gros-  
sier & le *mise* plus fin que le *chalcitis.* Suivant Galien,  
la couche inférieure est d’un tissu pierreux & de*sory :*au-dessus de celle-ci, est une couche de *chalcitis,* qui  
ressemble à une efflorefcence ; & la plus haute est de  
*mise ’* qui ressemble au verd-de-gris : mais par la fuite  
des tems, le *chalcitis se* change en *mises & lesory* en  
*chalcitis.* SuÎVant Pline, « on donne le nom de *chah*« citis à la pierre dont on tire l'airain. Elle dissere de  
« la cadmie, en ce qu’on la taille dans les rochers qui  
*Tome III.*

C H A 354

a font à découvert, au lieu qulon ne trouVe la demie-  
« re que dans ceux qui scmt Eous terre. Le *chalcitis*« devient friable , & prend un tissu mou , pareil à ec-  
« lui d’un amas de duVet. La cadmie differe eneore du  
*« chaldels* , en ce que celui-ci contient trois fortes de  
« substances, du cuÎVre, du misty & du story ; car il est  
« traVerEé par des Veines oblongues de cuÎVre. Le meil-  
« leur est celui qui a la couleur du miel, qui est parfe-  
« mé de petites Veines, qui est friable & non pierreux.  
« Il est d’autant plus estimé, qu’il est récent, parce  
« qu’en Vieillissant il fe change en*sory.* » Suivant Diosc  
« coride, *Lib. V. cap.* 11 5. « la meilleure espece dé  
*« chalcitis* est celle qui ressemble au curvre , qui est  
« friable , non pierreufe , récente, & traVerfée de vei-  
« nes longues & brillantes. Cette fubstance est d’une  
«nature chaude & détersiVe, & cicatrice les plaies.  
« Elle dissipe les humeurs épaisses & visquetsses qui  
a s’attachent aux yeux. En un mot, on la met au nom-  
« bre des remedes qui corrodent sans violence. Elle est  
« efficace contre l'érésipele & l’herpes. Mêlée avec le  
a suc de poireau , elle arrête les hémorrhagies. Sapou-  
« dre guérit les maladies des genciyes, les ulceres pha-  
« gédéniques , & l'enflure des amygdales. Elle détruit  
« les callosités & les rudesses des paupieres. Employée  
« en forme de collyre, elle guérit les fistules des yeux.  
« On prépare avec le *chalcitis* un remede à qui l’on don-  
« ne l'épithete de *psorelcon.* On prend pour cet ester  
« deux parties de *chalcitis* & une de cadmie,& l'on tri-  
α ture le tout avec du vinaigre : on l’enferme dans un  
a Vaisseau de terre, & on l’enterre,dans le fumier pen-  
« dant quarante jours au fort de la canicule, pour que  
« ce remede aequiere plus d’acreté. Le *chaldels* feul  
a acquiert une pareille acrimonie , étant préparé de la  
a même maniere. D’autres préparent ce remede ert  
« triturant parties égales de ces deux substances aVec  
« du Vin. On doit calciner le *chalcitis* dans un Vaisseau  
« de terre neuf, placé fur des charbons ardens. On a  
« coutume de calciner l’espece la plus molle de *chasu  
« citis -,* jufqu’à ce qu’elle ne laisse plus éehapper de  
«bulles, & qu’elle silit parfaitement sieche : mais on  
a peut retirer les autres efpeces du feu lorisqu’elles ont  
« pris une couleur pereille à celle du sang ou du mi-  
« nium. Il faut ôter lesfaletés qui paroissent fur fa fur-  
« face : on peut aussi le calciner fur la braife, jufqu’à ce  
«qu’il Eoit deVenu d’une couleur pâle; ou poEer le  
« Vaisseau Eur des charbons ardens , & remuer le *chaIn  
« citas,* jusqu’à ce qu’il s’enflamme & qu’il change de  
« Couleur. »

11 est évident que les Anciens mettoient le *chalcitis* aü  
nombre des remedes détersifs, dessiccatifs, acres, cause  
tiques & efcarotiques. Les différentes compositions  
' dans lesquelles Scribonius Largus rapporte qu’ils l’em-  
ployoient, Eont une preuVe suffisante de ce que j’aVan-  
ce. On Voit dans le Vingt-sixieme chapitre du siecond  
LiVre deVegece, que leurs Maréchaux l'appliquoient  
aux mêmes usiages. .Forestus, dans sies *Observat. Chi-  
rurg. Lib. VII. Obs.* 12. recommande le *chalcitis* pour  
dessécher les ulceres. Il entre aujourd’hui dans la thé-  
riaque d’Andromachus, & dans *Femplastrum diachal-  
citeos Galeni,* que l’on appelle aussi *diapalma.* Mais  
comme le *chalcitis* n’est pas connu de tout le monde ,  
les Modernes sie sierVent pour l'ordinaire du Vitriol  
blanc, calciné ou cru, ou du Vitriol de mars, que Sehul\*  
zius, dans sion *Blancardi Lexicon renovatum t* présure a  
tout autre pour la thériaque.

On a mis en question si le *chaldels* étoit un ingrédient  
conVenable pour la thériaque : pour moi, je crois qu’il  
n’est point nécefla-ire dans cette composition ; & tout  
le monde en tombera d’àccord , si l'on fait attention à  
la nature de cette fubstance. Matthiole, *ad Dios.com  
Lib. II. cap.* 78. paroît être le premier qui ait donné  
l’idée de *sa* Véritable origine dans le passage sulcant i  
«Tout le monde sait, dit-il, par expérience, que le  
a Vitriole de quelque eEpece qu’il soit, dégénere erî  
*« chaldels* par la suite dcs tems. » Car c’est une cEpete’

*yso,* C H A

de récrémentmétallique, appelle *atramentum rubrum,*engendré des pyrites ramollies dans l’eau, qui contient  
du fer pur ou mêlé avec dti cuivre , & qui fe dissout &  
se diVlEe continuellement de plus en plus jusip’àdeve-  
nir friable. Ce récrément est compofé de particules  
humides & aqueuses, & d’une moindre portion de fou-  
fre ou d’acide fulphureux, que de vitriol. Il dissere du  
fory & du mify par fa consistance & fa couleur : il est  
d’un gout acide, acre & astringent, d’ime odeur péné-  
trante & défagréable. Les Fondeurs en tirent souvent  
du cuivre, de la cadmie, du *pompholix,* du *spodium &*du *diphryges.*

*Le* meilleur *chalcitis ,* sifivant quelques-uns , doit être en  
morceaux d’un rouge fort vif : mais il importe peu  
pour l’usage de quelle couleur il foit ; car celui que l'on  
apporte en France de Saint Christophe, est, suivant  
Pomet , de couleur verdâtre , comme le vitriol, qui est  
à demi calciné. Il vaut mieux au contraire, à ce que  
prétend Henckel, nous attacher, après en avoir séparé  
par l'élixiviation le vitriol, à connoître fa nature , s’il  
tient du fer ou du cuivre, pour l’appliquer aux ufages  
pour lefquels il est le plus propre. Il paroît que ceux-là  
ont rasson qui appellent le *chalcitis* le colcothar, ou  
*caput mortuum* du vitriol, & qui le mettent au nombre  
des minéraux vitrioliques, ou des vitriols crus & im-  
purs. On voit aussi la rasson pour laquelle quelques-uns  
le regardent comme une efpece de vitriol, & d’où  
vient que Boerhaave l’appelle *vitriolum ritbrum -,* c’est  
parce qu’il est un composé de l’acide du hauste & de  
fer, mêlé peut-être avec quelque peu de cuivre. Mais  
comme il lui manque une forme crystalline , le nom de  
colcothar de vitriol lui convient beaucoup mieux que  
celui de vitriol entier & parfait.

On distingue le *misey* de la maniere fuivante.

Μίσυ *Dioscoridis, Mise ,* Offic. Matth. 1365. Worm. 26.  
Aldrov. Muf. Metall. 341. Charlt. Foss 11. Kentm.

1 5. DaLE.

Le meilleur *mise* vient de Chypre. Il est jaune , dur, bril-  
lant comme l’or quand on le brife.

Comme on le calcine de la même maniere que le *chalci-  
tis ,* il a aussi les mêmes vertus , excepté qu’il ne pro-  
duit point de *psoricon.* Quant à leurs qualités le *mifyÔc  
lu chalcitis* ne different l’un de l'autre que par leurden-  
sité & leur porosité. Le *mise* d’Egypte a beaucoup plus  
de force que celui de Chypre : mais il lui est inférieur  
quant à fes vertus ophthalmiques. DIosgORIde, *Lib.  
V. cap.* 117.

Geoffroy dit que le *mise* ne paroît être que l’est!orescence  
du *chalcitis.*

On distingue le *fory* comme il fuit.

Σῶρυ *Dios.coridis ,Sory* , Offic. Matth. 1365. Worm. 26.  
Aldrov. Muf Metall. 341. Charlt. Foss. 11. Kentm.

F. I 5. DaLE,

Quelques-uns confondent le *fory* avec la *melanteria* ; mais  
ils font de différente efpece quolqu’à peu près sembla-  
bles.Le*sory* a cependant l’odeur plus sorte, & caufe des  
nausées. On l'apporte d’Egypte, d’Afrique, d’Espa-  
gne & de Chypre : mais le plus estimé est celui d’Egyp-  
te, qui est de couleur noire lorsqu’on le brife , percé  
de plusieurs trous, un peu gros, astringent d’une odeur  
très-forte, & d’un gout qui fouleve l'estomac. Le*sory*qui étant brisé ne brille point comme le *mise,* est d’tme  
autre espece, & passe pour avoir moins de vertu.

Etant calciné, il a les mêmes vertus que le *mise & le chal-  
citis.* Mis dans le creux d’une dent, il en appaife les  
douleurs, & raffermit les gencives. Infusé dans du vin  
il foulage ceux qui ont la sciatique, & dissipe les pustu-  
lesde la peau lorsqu’on les en frotte avec de l'eau. On  
l’emploie dans les remedes pour noircir les cheveux.

CHA 356

Généralement parlant, cette drogue, de même que la  
plupart des autres , a beaucoup plus de force a' ant la  
calcination qu’après , si on en excepte le fel, la lie de  
Vin, le nitre, la chaux, & autres fubstances fembla-  
bles, qui ont peu d’efficacité quand elles font crues,  
mais qui acquierent plus de Vertus par la calcination.  
DfosCORIDB , *Lib. V. cap.* 119.

Geoffroy dit que le*sory* des Grecs est une fubstance fossi-  
le plus épaisse & plus compacte que le *chalcitis & le  
mise* ; qui étant frottée repand les mêmes étincelles  
que ce dernier, qui est spongieuse, ou percée de plu-  
sieurs trous , un peu grasse, de couleur noirâtre , d’un  
gout astringent, qui caufe des nausées, & est d’une  
odeur forte & puante. Cette description convient assez  
bien à une fubstance fossile, caustique , que les femmes  
Turques ont coutume d’employer pour faire tomber  
les poils du corps , & qu’elles appellent *rusma.*

Le *rusma ,* felon Bellonius, est un fossile semblable au  
mâche-fer, mais plus poli & de la même couleur que  
la poix brûlée , que l'on trouve dans quelques mines  
de la Galatie.

Voici la maniere de s’en fervir.

On réduit le *rusma* en une poussiere très-fine, & on y  
ajoute la moitié de fion poids de chaux vive. On  
les fait macérer enfemble dans l.leau dans un vaif-  
feau de terre. Lorsque les femmes font fur le  
point d’entrer dans le bain , elles frottent avec  
cette composition les endroits dont elles veulent  
faire tomber le poil, & elles l’y laissent attachée  
autant de tems qu’il en faut pour cuire un œuf.  
Enfuite elles examinent si les poils tombent: alors  
elles lavent la partie avec de l'eau chaude & de  
la pâte, & par cette lotion elles emportent les  
pods. Nos Barbiers font la même chofe aujour-  
d’huiavec l'orpiment & la chaux Vive. Geof-

F R o Y.

Voici comme on distingue la *melanteria.*

Μελαντηρία *Dioscoridis, melanteria,* Offic. Matth. 1365.  
Worm. 26. Aldrov. Miss. Metall. 341. Charlt. Foss.  
11. *Melanteria , atramentum nigrum ,* Offic. Schw.  
385. *Atramentum nigrum ,s.eusutoriumyGraecis melan-  
teria* , Kentm. fol. 14. DaLE.

On trouve une efpece de *melanteria* à l’entrée des mines  
de cuivre , sous la forme de fel concret, & une autre à  
la superficie du même lieu : mais celle-ci est terrestre.  
Il s’en rencontre une troisieme qui eft fossile dans la  
Cilicie & dans quelques autres contrées.

Celle qui a la couleur du foufre, qui est polie , pure,  
égale & qui *se* noircit fur le champ par le contact de  
l’eau, est la meilleure. Elle est caustique comme le  
*mise.* DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 118.

On trouve rarement aujourd’hui ces fortes de fossiles  
chez les Apothicaires , & il faudroit les chercher dans  
l'Ifle de Chypre , dans l’Asie mineure ou dansl’EgVp-  
te. Ils font brûlans, font des efcarres & font un peu  
astringens.

De toutes ces fubstances il n’y a que le *chalcitis* que l'on  
emploie présentement dans la thériaque d’Androma-  
que l’ancien; mais comme on le trouve rarement dans  
les boutiques, on lui substitue pour l’ordinaire le vi-  
triol calciné à rougeur, ou le colcothar. GboffRoY.

CHALCOS χαλκὸς , *Suivre.* Voyez *Æs.*

CHALCUS, χαλκους, poids d’environ deux grains. Le  
même *Osu Æreolum.*

CHALCUTE , *Cuivre brulé.* RULAND.

CHALEPOS χαλεπὸς , *difficile, dangereux.*

CH ALICRATON, mélange de vin & d’eau , ainsi ap-  
pelle de χαλὶς, vieujc mot qui signifie du vin pur, &  
χεράννυμι, *mèler.*

CALINOS, χαλινὸς, est la partie de la bride qui entre

357 C H A

dans la bouche du cheVale mais on se fert dé ce mot  
pour exprimer cette partie des joues qui aboutit de  
chaque côté aux angles de la bouche.

CHALYBS, est pfOprement de l'acler, mais il signifie  
du fer en MedeCÎne; car l’acier, c’est-à-dire le fer trem-  
pé n’est pas si propre que le fer pour les différens usia-  
ges auxquels on l'emploie. Sydenham même dit aVoir  
appris que la mine de fer est beaucoup plus efficace  
dans la cure des maladies que le fer même , ce que je  
n’ai pas de peine à croire. Ce que l’on appelle propre-  
ment *acier,* ne fert en Medecine qu’en tant qu’on en  
fait les instrumens de Chirurgie.

CHAMA, Offic. Charlt. Exer. 65. Bellon. de Aquat.  
*asi^.Ab altero tantum latere ferè naturaliter hiantibus,*List. Hist. Con ch. 3. n. 258. *Ch amas alio nomme gly-  
cymerides magna, hoc est, chama magna dulcis,* Bo-  
nan. 106. n. 59. *Chama glycymeris,* AldroV. de Exang.

473. P.,ondel. 2. 13. Jnnsi Exang. Tab. Ip.'Gefn. de  
Aquat. 71. *Pétoncle bâtard.*

On le trouve dans la Mediterranée. Diosicoride dit que le  
bOuillon de ce coquillage est laxatif & tient le Ventre  
libre : il ajoute qulon le prend ordinaircnient avec du  
vin.

CH AMÆ ACTE, de χαμαὶ, fur terre, & ἀκτη'*,sureau s  
hieble.* Vctyez *Samlrucus.*

CHAMÆBALANUS LEGUMINOSA, est le *lathy-  
rus , arvensis, repens, tuberosus.* Voyez Ticsuyrus.

CHAMÆBATOS, *ronce.* Le même que *rubus,repens,  
fructu caesio.* Voyez *Rubus.*

CHAMÆBUXUS, nom du *polygala , frutescens ,folio  
buxi-,flore maximo.* Voyez *Polygala.*

CHAMÆCEDRYS, **l’***Abrotanumfaemtna.* **BtANCARD.**

CHAMÆCERASUS, est un arbrisseau dont Voici les  
caracteres.

Son calyce est mince, long, étroit & composté de deux  
pétales, au milieu defquels est lloVaire. Sa fleur eft mo-  
nopétale , formée en tuyau , éVafé & découpé en deux  
leyres , dont la supérieure estdiVssée en plusieurs seg-  
mcns, & l’inférieure forme une espece de langue. Cet-  
te fleur pofe fur lloVaire & contient cinq étamines,  
LloVaire est quelquefois double fur le même pédicule,  
pousse un long tuyau entre chaque fleuron , & fe chan-  
ge à la fin en une baie charnue qui contient des *se-  
mences* plattes & arrondies. B o erk aa ve, *Index  
alter.*

BoerhaaVe en compte de trois especes.

1. *Chamaecerasus, Alpina ,fructu gemino s rubro , duobus  
punitis notato* , C. B. P. 451.

2. *Chamaecerasus, montana,frtictusingularit caeruleo.* C,  
Β.Ρ.451.

3. *Chamaecerasus, dumetorum, fructu gemino, rubro,* C.  
B.P.45I. **BOERHAAVE,** *Index ulter Plantarum ,  
Vel. II.*

On cultive toutes ces plantes dans les jardins,mais elles  
ne font d’aucun ufage en Medecine.

CH AM Æ CIS S U S , *Liere terrestre.* V oyez *Chamae-  
clema. /*

CH AMÆCISTUS. On donne ce nom à plusieurs espe-  
ces *d’helianthemurn.* Voyez *Heelarnhcmumi*

CHAMÆCLEMA, *Liere terestre,*

Voici fes caracteres.

Sa racine pénetre fort aVant dans la terre, & fes tiges  
pOtrssent un grand nombre de petits jets. Ses feuilles  
sont épaisses, sillonnées, arrondies & dentelées ; le cai-  
que droit, rond, fendu en deux , & la barbe en trois.

CHA 358

Les rleur§ naissent fur des pédicules branéhus des deux  
côtés des nœuds des tiges. BOERHAAVE, *Index alter.*

BoerhaaVe sait mention de quatre plantes qui portent ce  
nom.

1. *Chamaeclcma , vulgaris*, Boerh. Ind. A. 172. *Hedera  
terrestris, charnaecisseis ,* Offic. Merc. Bot. 1. 41. Phyt.  
Brit. 57. *Hedera terrestris*, Ger. 705. Emac. 856. Raii  
Hist. 1. 567. Mer. Pin. 60. *Hedera terrestris vulgariis*C. B. Pin. 306. Park. Theat. 676. Hist. Oxon. 3.409,  
*Chamaecissius rsive hedera terrestris,* J, B. 3. 855. Chab.  
649. Buxb. 64. *Chamaecissius,* Ricin. Rupp. Flor. Jen.  
188. *Caelamsneloa humiliorfoliorotundiori,* Tourn.InlU  
194. Elem. Bot. 163. Dill. Giss. 45. Raii Synop. 3,  
243. *Liere terrestre.*

Le *liere terrestre* a uh grand nombre de petites racines  
qui pénetrent fort aVant dans la terre, & d’oùfortent  
des tiges grêles, quarrées , qui prennent racine par des  
petites fibres. Ses feuilles naissent de deux en deuxop-  
postées l’une à l’autre, elles foflt rudes & Velues com-  
me les tiges , rondes, creufes du côté de la tige, & den-  
telées en leurs bords. Les fleurs naissent deux ou trois  
enfembledans les aisselles des feuilles, elles font for-  
mées en gueule, ou en tuyau découpé par le haut ert  
deux leVres, & chaque leVre en quatre parties, de cou-  
leur bleue. Elles font longues, creufes & portées sclr  
un calyce qui contient trois ou quatre petites femen-  
ces longuettes. Elle croît parmi les haies & aux lieux  
ombrageux, & fleurit au mois d’AVril. La plante en-  
tiere est d’tssage en Médecine.

Cette plante est estimée pectorale , & on l’emploie pour  
la toux, l’asthme & les autres maladies des pôumons.  
On la prend en infusion comme le thé, & on fait de  
fon *suc* un sirop très-salutaire. On en met souVent  
dans la biere douce pôur la clarifier. Elle est apériti-  
ve , & bonne pour le fcorbut, elle excite l’urine &  
dégage les uréteres. Quelques Auteurs recommandent  
de la faire infufer dans de l’eau-de-Vie , & donnent  
cette infusion comme très-bonne pour la colique»

On fait aVec fon fuc un sirop que le dernier Difpenfaire  
de Londres a rejetté, & que llon prépare en lassant cui-  
re fon fuc dépuré aVec du fucre. BoerhaaVe le reCom-  
mande pour la toux, le crachement & le pissement de  
**seing. MILLER ,** *Boa Office*

Pitcarn dit que le *liere terrestre* est au-dessus de tous les  
autres remedes pour la consomption.

Les feuilles du *liere terrestre* fontameres, un peu aroma-  
tiques & ne rougissent guere le papier bleLi ; ce qui  
fait croire que leur fel approche en quelque maniere  
du tartre Vitriolé. Ce fel est mêlé aVec fort peu de fel  
ammoniac, mais aVec beaucoup de foufre & de terre.  
Cette plante ne donne point de fel Volatil concret pat  
l’analyse chymique, mais un peu d’efprit urineux ;  
tout le reste qu’on en tire est acide , alcali, huile &  
terre, & ces deux dernieres parties s’y trouvent en *alu*fez grande quantité.

Le *liere terrestre* est fort apéritif, détersif & vulnéraire ;  
Camérarius & Céfalpin l’estiment beaucoup pour faire  
passer les urines & le calcul.

Simon Pauli faisiôit boire la poudre de cette herbe mêlée  
avec autant de fuc , & détrempée dans l’eau distilée du  
*liere terrestre.* D’ailleurs il confonde les ulceres : on  
l'emploie dans les bouillons & dans les tifanes que  
llon fait prendre aux phthisiques & à ceux qui rendent  
des urines purulentes. Lobel s’en fërvoit pour prévenir  
la goute & pour désobstruer les vifceres. On prépare  
l’extrait, la conferVe & le sirop des fleurs & des feuile  
les de cette plante. ToURNEfgRT, *Hist. des Plantes,*

*z. Chamaeclcma s minus»*

3. *Chamaeclema, minus,flore purpureo.*

4. *Chamaeclema, minus,folio variegato s aureo,*

CHAMÆCRISTA, est le nom de deux plantes dont  
Z ij

3 59 C H A

Ray parle après Breyn. La premiere croît dans le Bré-  
sil & est appellée *Chamaecrista Pavonis Brasiliana, si-  
liqua singulari.* La seconde à *Curacao* Eous le nom de  
*Chamaecrista Pavonis Americana siliqua multiplici.* On  
ne leur attribue aucune vertu médicinale.

CHAMÆCYPARYSSUS, est le nom de *saurons* fe-  
melle, *abrotanumfoemina.* Voyez *Abrotanum.*

CHAMÆDAPHNE, est le nom de la *laureole.* Sui-  
vant Boerhaave, *chamaedaphne* est le *laurus Alexandri-  
na,* qu’il prétend être une efpece de *ruseus.*

CHAMÆDROPS , dans Paul Eginete & Oribafe, est  
le même que *chamaedrys*, dont on peut voir l’Arti-  
cle.

CHAMÆDRYITES , χαμαιδρυίτης οινος , est du vin  
dans lequel on a fait infufer de la *germandrée,* appel-  
lée en Latin *chamaedrys.* DIOSCORIDE , *Lib.* V. c. 51.

CHAMÆDRYS, *Germandrée.*

Voici fes caracteres.

Elle est herbetsse ; stes feuilles ressemblent à celles du  
chêne, mais elles font petites & épaisses ; le calyce est  
tubuleux ; la fleur ne dssere en aucune maniere de cel-  
le du teucrium.

Boerhaave fait mention de neuf especes de *german-  
drL.*

I. *Chamaedrys, major, repens ,* C. B. P. 248. Dod. p.  
43. M. H. 3. 422.

2. *Chamaedrys, minor, repens*, C. B. P. 148. Hist. Oxon.  
3. 422. Tourn. Inst. 205. Boerh. Ind. A. 182. *Chamae-  
drys , Trissetgo*, Offic. *Chamaedrys j* Chab, 427. *Chamae-  
drys vulgaris*, Park. Theat. 104. Raii Hiss 1. 527.  
*Chamaedrys minor,* Ger. 530. Emac. 656. *Chamaedrys  
vulgo vera existimata,* J. B. 3.228. Elem. Bot. 173.

Les racines de la *germandrée* font traçantes & jettent de  
tout côté des tiges quadrangulaires velues , ayant à  
peine un pié de haut, fur lesquelles naissent des feuilles  
deux à deux, portées fur un pédicule fort court, lon-  
gues d’environ un pouce , larges de six lignes, divisées  
en plusieurs fegmens, approchantes de celles du chêne,  
quelque peu dures & bouchonnées, d’un verd gai par-  
dessus & blanches dessous. Ses fleurs naissent vers les  
fommcts des branches entre les feuille»; elles font ver-  
ticillées & purpurines, en gueule, & à la place du *cas-  
que* dont elles font privées, elles ont plusieurs étami-  
nes droites. Les femences naissent de quatre en quatre  
dans des calyces velus à cinq pointes. Elle ne croît que  
dans les jardins & fleurit aux mois de Juin & Juillet.  
On emploie en Medecine ses feuilles & fes sommi-  
tés.

La*germandrée* est une plante extremement chaude, pro-  
pre à lever les obstructions du foie, de la rate & des  
reins, bonne dans la jaunisse , Phydropisie & la réten-  
tion d’urine. Elle est un excellent emménagogue , &  
quelques-uns la recommandent comme un spécifique  
pour la goute, le rhumatssme & les douleurs dans les  
membres. MILLER , *Bot. Offic.*

Les feuilles de cette plante font ameres & aromatiques ;  
elles ne rougissent pas le papier bleu, ce qui fait.voir  
qu’elles contiennent des principes différens de ceux de  
la petite centaurée. Le fel de la *germandrée* ne dssere  
pas du fel naturel de la terre, qui est un mélange de fel  
marin, de nitre & de fel ammoniac. Il est acre, très-  
amer & fort apéritif: il y a apparence que celui qui fe  
trouve dans cette plante a perdu sim acrimonie par le  
mélange de beaucoup d’huile effentielle , qui rend la  
*germandrée* aromatique; elle est fébrifuge, stomacale,  
apéritive, diaphorétique. On fait infufer à froid pen-  
dant la nuit une poignée de ses feuilles dans un verre  
de νΐη blanc, aVec un demi-gros de fel végétal, & l’on  
fait boire l'infusion à jeun pour les pâles-couleurs. On  
prépare l’extrait des feuilles & des fleurs, dont on or-

C H A 360

donne un gros aVec une ou deux gouttes d’huile de ca-  
nelle; on fe fert des feuilles en infusion , comme de  
celles du thé, furtout pour la goute & pour la sciati-  
que. Elle entre dans la poudre du Prince de la Miran-  
dole , laquelle passe pour un grand spécifique pour  
, ces fiortes de maladies.

En Voici la composition.

Il faut faire sécher & mettre en poudre fort siibtile, éga-  
les parties de feuilles de *germandrée,* de chamæ-  
pitys , de petite centaurée, de racine de grande  
centaurée, d’aristoloche ronde & de gentiane : on  
mêle toutes ces poudres, on les garde dans un lieu  
fec & dans une boîte bien fermée , après les avoir  
passées par un tamis de foie. On en sait infuser un  
gros pendant la nuit dans un demi-verre de bon  
vin vieux, ou dans un bouillon dégraissé , il vaut  
mieux la prendre en fubstance, que de jetter le  
marc, & ne boire que la simple infusion.

On prétend qu’il saut *se* servir de cette poudre pendant  
un an , tous les jours, le sioir ou le matin, de deux jours  
l’un, OL1 au moins une fois la femaine : le malade ne  
prendra aucune nourriture que trois ou quatre heures  
après ce remede : il fera purgé par avis de sim Medecin  
dans le commencement des filmons, ou plus souvent s’il  
est nécessaire ; il évitera les ragouts, le laitage & les  
exerCÎces violens. Cette poudre est excellente aussi  
pour les fievres intermittentes, Phydropisie , & pour  
toutes les maladies où il y a de grandes obstructions  
dans les vifceres. On emploie la *germandrée* dans la  
thériaque de Venisie , dans 1’*Hiera Diacolocynthidos,*dans le sirop d’armoisie, dans le sirop hydragogue de  
M. Charas, dans le sirop apéritif & cachectique du mê-  
me Auteur, dans Phuile de feorpion composée, dans  
l’onguent *martiatum 8e* dans le mondificatif d’ache.  
ToURNEfoRT , *Hist. des Plantes.*

3. *Chamaedrys asoliis laeluelaels,* Lob. Obsi 209.

4. *Chamaedrys, folio pulchrè laciniato, majore> odorato i  
flore ritbeflo. b.*

*5. Chamaedrys, masorr, repens, flore albo,* C. B. P. 248.’  
Var.

6. *Chamaedrys -> Hispanica y tenuifolia, multiflora >* H, R;  
Par. T. 205. H.R.D.

7. *Chamaedrys, Hispanica , tenuifolia, latiori folio , multi-  
flora,* H. R. Par. H. R. D. BoERkaaVE, *Index alter  
Plantarum, Vol. I.*

*Chamaedrys palustris, allium redolens. Noyez Scordium.*

*Chamaedrys , smtelcosu , fylvestris ,| melisseae folio. Noyez  
Scordtum.*

*Chamaedrys frutescens.* Voyez *Teucrium.*

*Chamaedrysspuria angufloifolia. Noyez Veronica.  
Chamaedrysspuria latifolia.* Voyez *Veronica.*

CHAMÆFICUS, le *ficus humilis* , C. B. P. Voyez  
*Ficus.*

CHAMÆFILIX, est le*silix marina Anglica.* Ρλβκιν-

**SON,**

CHAMÆGENISTA , est le*genistella, herbacea,sive  
chamaesp artium ,* J. B.

CHAMÆIASME ALPINA, est *lu sedum alpinum,epi*Cluf. Ger. Emaculat.

CHAMÆIRIS , nom que l’on donne à plusieurs espe-  
ces d’iris. Voyez *Iris.*

CHAMÆ1TEA, est le *salix pumila angustifolia recta.*PaRKINsoN.

CHAMÆLÆA , *camelée.* C’est une plante qui a l’ap 1  
parence d’un arbrisseau & dont les feuilles ressemblent  
à celles de l’olivier. Son calyce est court, d’une seule  
pieee & dentelé en trois endroits. Sa fleur est à trois pé «j  
tales & fort de la base de l’ovaire, d’où s’élevent trois

361 - CHA

étamines qui oecupent l’espace que laissent entre eux  
les pétales. LloVaireest placé au fond du calyce, il est  
muni d’un long tuyau , de figure triangulaire, & con-  
siste lorfqu’il est mûr en trois baies qui renferment des  
femenees oblongues. BOERHAAVE, *Index alter.*

BûerhaaVe ne sait mention que d’une espece dé cette  
plante.

*Chamaelaea, tricoccos ,* C. B. P. 462. J. B. 1. 584. *Chamae-  
laea* ,Dod.p. 363. BOERHAAVE, *Index Plantarum y  
Vel. I.*

Ray nous apprend que les Vertus de la *camelée* font pref-  
que les mêmes que Celles de la lauréole : mais Comme  
on doute qu’elle ioit la Vraie *chamaelaea* des aneiens ,  
nous nous garderons bien de lui attribuer les vertus  
que Pline & Dioseoride donnent à cette plante. Jean  
Êauhin assure que le silc de toute la plante est aujour-  
d’hui fort en ufage , furtout à Montpellier, où , sui-  
vant Rondelet, les Apothicaires le gardent exprimé  
& épaissi, & qu’il l’a souvent donné depuis une drag-  
mcjusqu’à deux avee beaucoup de silecès seul, & plus  
EouVent eneore mêlé avec d’autres cathartiques hydra-  
gogues. Mais il s’en saut de beaucoup qu’il procure une  
évacuation aussi abondante de matiere peccante, ni  
qu’il opere avec tant de violence que la lauréole, le  
mezereon d’Allemagne & la gratiole. Quelquefois il  
n’opere que peu ou point du tout, à moins qu’on ne  
le mêle avec quelque purgatif doux & léger. Il ne cau-  
se ni tranchées, ni vomissement aux enfansà qui on le  
donne, il évacue feulement l’eau & la sérosité. Il n’y  
a rien de plus efficace que cette plante pour provoquer  
l’urine, lorsqu’on l’applique fur le pubis & le bas-Ven-  
tre des hydropiques. Rondelet l'a siouvent employée  
de cette maniere aVec siucces.

*Tathymelaea, laurifolio deciduo, sive laureolafaemsna^* est  
quelquefois appellée *chamaelaea.* Voyez *Thymelaea.*

On confondoit les noms de ces plantes du tems de Dipsi-  
coride.

CHAMÆLÆAGNUS. Nom du *Myrtus Brabantica ,*oti *Galle.* Voyez *Galles*

CH AMÆLAITESssiuuw , χαμαιλαίτης ὀίνος *Dios.corid.  
Lib. V. cap- 79.* Vin impregné de *Chamaelaea.* On ne  
fait quelle est la plante à qui Diofcoride donne ce  
nom.

CHAMÆLARIX, est le nom d’tme plante qui croît  
au Cap de bonne Efpérance. R au. *Hist» Plant.*

CHAMÆLEON. Offic. Charlt. Exer. 38. Caii de Ani-  
mal. 80. Gesii. de quad. Ονϊρ .3. Bellon.de Aquat. 55.  
ejufd. ObEerV. ed. Cluf 125. *Chamelaeon cinereus verus s*Aldro. de quad. Ονΐρ. 670. Jonf. de quad. 140. *Cha-  
maeleo.* Raii Synop. A. 276. *Cameleon.*

Le fiel, le cœur & l’animal même sont d’usage en Me-  
decine. Le fiel dissipe les Eufsusions. Marcellus Pline  
recommande le cœur pour les fieVres quartes, & Trale  
lien l’ordonne pour l’épilepsie & la goute. DaLE.

Dans la Botanique, le *chamaeleon albus* est le *CarInna,  
acauloss magno flore.* Voyez *Carlina,*

Le *Chamaeleon niger* est le *Carthamus, QU safran bâtard.*Voyez ce dernier.

CHAMÆLEUCE, suivant Blancard, est le *Tuissilago ,*ou Pas d’Afne.

CHAMÆLINUM, nom du *Linum Catharticum.* Le  
*Knaiüel, folio alpines , glabro , flosculis plurimis ,* est  
appelle par Tournefort, *Chamaelinum vulgare.*

CHAMÆMALUS, esipece de Pommier nain appelle  
par Gerard, *Pommier de Paradis,,*

CHAMÆMELUM, *CamomiL.*

**4**

Voici fies caracteres.

Sa racine est fibreufie, sion calyce écailleux & garni d’un

CHA 36:

grand nombre de feuilles. Ses fleurs font ordinaire-  
ment radiées, rarement nues, aVec des pétales radiés ,  
pour la plupart blancs & portés fur un difque jaune.  
Ses feuilles font découpées fort menu. Dans tout le  
teste elle ressemble à la pâquerette. BOERHAAVE, su-  
*dex alter.*

L’Auteur que nous Venons de citer, compte quatorze esc  
peces de *camomile.*

i. *Chamaemelum, vulgare AeucanthemUm Diosccridis. C.  
B. Pin.* 135. *Cod, Med.* 34. *Tourn. Inst.* 494. *Elem. Bot»*395. *Boerh. Ind. A.* 195. *Hist. Oxon.* 3. 35. *Dill- Cat«  
Ci fs.* 78. *Rupp.Flor. Jen.* 139. *Vais Bot. Par. r^.Cha-’  
rnaemelum vulgare->* Offic. Parla Theat. 85. *quod icona-  
tem*, Buxb. 65. *Chamaemelum-,* Ger. 615. *quoad etiam  
iconatem* , & Emac. 753. Raii Synop. 3. 189. *Chamae-  
melum vulgare amarum A.* B. 3. 116. Raii Hist. 1.  
355. *Chamaemelum majus foliis tenuissimis i caule ruben-’  
tes* Hort. Monsp, *Chamaemelum elatius,foliis obscure  
virentibus, semine nigro.* Pluk. & Almag. 97. *Anthe\*  
mis i sive Chamaemelum,* Chab. 362. *Chamomilla Oso  
susinarum)* Volk. flor. Nor. i00.

Cette plante croît dans les lieux incultes & parmi le blé,  
& fleurit au mois de Juin. On emploie ses fleurs & fes  
feuilles en Medecine. On croit qu’elle possede les  
mêmes vertus que la feconde espece de *camomile,*DaLE.

Cette plante est amere, aromatique, & rougit beaucoup  
le papier bleu. Il y a apparence qu’elle contient du fel  
ammoniac chargé de beaucoup d’acide, & enVeloppé  
d’une grande quantité de soufre & de terre. La *cerno-  
mileelc* apéritiVe, diurétique, adoucissante, fébrifuge ,  
Du tems de Diofcoride on Ee serVoit de la poudre de  
*ses* fleurs pour guérir les fieVres intermittentes. Rivieré  
llordonnoit dans les mêmes occasions ; & c’est encore  
à préfient le fébrifuge ordinaire des Ecossois & des Ir-  
landois. L’infusion des fommités de *camomile* & de  
melilot foulage fort ceux qui font tourmentés de lacof  
lique néphrétique, & de la rétention d’urine , elle ap-  
paife les grandes tranchées qui surVÎennent après l'ac-  
couchement.

Dans la pleurésie, Simon Paulli loue beaucoup le νϊη,  
où sies fleurs ont infusé pendant quelque tems ; mais  
tandis que l’on fait boire ce νΐη par cuillerées, il faut  
faire appliquer fur l’endroit où l'on fent la douleur, des  
Vessies de cochons remplies de la décoction de la même  
plante, & faire échauffer cette détection de tems en  
tems On l’employé aussi dans les laVernens, dans les  
fomentations, dans les cataplafmes, & dans les demi-  
bains où il fautadoucir & réfdudre; comme , par exem-  
ple, dans la goute, dans la feiatique, dans les hémor-  
rhoïdes. L’huile de *camomile* faite par l’infusion de  
cette plante, est fort utile dans les mêmes occasions^  
Pouf les rhumatifmes, on la mêle aVec parties égales  
d’huile de mille-pertuis & d’esprit de νϊη camphré,  
pour en faire un liniment que l’on couVre d:un linge  
bien Chaud, plié en quatre. T0URNEF0RT. *Hist. des  
Plantes,*

*i» Chamaemelum f nobile, five leucanthemum odoratiusu*C. B. P. 135. *Tourn. Inst.* 494. *Elem. Bot.* 395. *BoerIn  
Ind.* A. 109.1)11/. *Cat. Gisse* 78. *Ruppnflor. Jen. lsui  
Chamaemelum, Offic.* Ger. 616. EmaC.755. Mer- Pin\*  
25. Parla Parad. 289. *Chamaemelum pulgare* Mer.  
Bot. 1. 28 Phyt. Brit. 26. Parla Tssejll. 85. Pharnla  
Edimb. 6. *Chamaemelum OffecinarunPfe^ct.* Reg. Passi  
an. 1720. p. 317. *Chamaemelum nobile)* Dux 65. *Cha-  
maemelum odoratissimum repens flore simplici,* J. B. fa  
118. Raii Hist. i. 353. Synop. 3. 185. Hist. Oxon. 3.

3 5. *Chamaemelum Romanum aseeu chamaemelicm odoraelse  
simum repens flore simplici y* Chab. 362. *Chamaemelum  
vulgarius odoratum s* Schw. 47. *Chamomilla Roman#  
Ossidnarum 1* Buxb. 65.

363 C H A

La *camomille* qui est en tssage dans les Boutiques est pour  
l’ordinaire rampante, fes feuilles font minces, ailées,  
& divisées en un grand nombre de fegmens sort de-  
liés. Ses fleurs fortent des aisselles des feuilles, elles  
font portées fur des queues fort longues, & naissent  
dispersées çà & là. Elles font composées de pétales  
larges & blancs difposés autour d’un vaisseau séminal  
qui contient des petites femences applaties. Sa racine  
est fibreuse, & pénetrc fort avant dans la terre. Ses  
feuilles & fes fleurs ont une odeur forte, assez agréable  
& un gout très-amer. Elle vient dans les bruyeres, &  
fleurit aux mois de Juin & de Juillet. On cultive dans  
les Jardins une efpece de *Camomile* dont les fleurs font  
doubles, &que Pon employe préférablement à toute  
autre dans les boutiques à cause de leur beauté. Ce-  
pendant plusieurs perfonnes prétendent que les fleurs  
simples ont beaucoup plus de force & de vertu , parce  
qu’elles Ont plus de la partie dans laquelle réside toute  
la force de la plante.

La *camomile* possede un grand nombre de vertus. Elle est  
stomacale, hépatique , neuritique, émolliente & car-  
minative. Elle fortifie l’estomac & les intestins; elle  
est bonne pour la colique , la jaunisse, la pierre, la ré-  
tention d’urine , la fievre quarte, & les autres especes  
de fievres. On l’emploie dans les lavemens, les bains  
& les demi-bains pour le calcul & la rétention d’urine,  
tomme aussi dans les fomentations pour les inflamma-  
tions & les tumeurs. Appliquée chaudement fur les  
côtés, elle en fait cesser les douleurs. On employe fes  
fleurs & fes feuilles.

On trouve dans les boutiques l’eau simple, l’eau corn-  
posée, l'huile distilée, & l'huile par infusion , ou dé-  
coction de *camomile.* MILLER. *Bot. Offic.*

Morton parle de la *camomile* en ces termes à l’occasion  
desfievres intermittentes. «Le DocteurElisha Coysh  
« m’a fouvent assuré qu’il avoit trouvé les fleurs de *ca-  
« momile* pulvérisées & données à propos dans un véhi-  
« cule convenable,aussi efficaces pour la cure decesfor-  
« tes de fievres que le quinquina. Je ne déciderai point si  
« cet Auteur a rasson ou tort dans ce qu’il avance, car  
« je n’ai jamais fait ufage de ce remedesimple; ce que  
« j’en puis dire, c’est que j’ai guéri avec cette plante  
« mêlée avec quelques autres drogues,en deux jours de  
« tems, le fils de M. Bernard Avocat à Londres, d’un e  
« espece de fievre appellée hémitritée que llusiage conti-  
« nuédu quinquina njovoit pu dissiper. J’ai aussi délivré  
« par le même moyen une vieille femme de condition,  
« nommée Gumley, d’une fievre tierce qui avoit résisté  
« au quinquina. C’est avec ce remede que je guéris dans  
a le même tems la femme de M. Royston, Libraire du  
« Rol.quoiqu’elle eut près de 70 ans, d’une fiévre inter-  
« mittente qu’elle avoit depuis deux ans, qui fe chan-  
« geoit quelquefois en tierce, quelquefois en quarte, &  
« quelquefois en hémitritée, fans qu’elle foit revenue  
« depuis. Ce font-là les feuls malades de cette espece à  
a quij’aiordonnéla *camomile :* quant aux autres,ils n’ont  
« jamais employéle quinquina qu’ils ne s’en foientbien  
« trouvés. Je croirois donc me rendre resiponfable d’un  
« crime, si à dessein de faire des expériences, je mettois  
« la vie de mes malades en danger, & si je préférois un  
« remede incertain & peu connu à un autre dont on a  
« tant de fois éprouvé les effets. Comme je fuis cepcn-  
« dant bien aife de contenter les curieux, je vais donner  
« la formule de ce remede. C’est à eux à en faire l’essai,  
« & à voir si ce fébrifuge est aussi infaillible qu’on le  
« prétend si, comme cela m’est arrivé, on peut en  
« faire usiafi au défaut du quinquina. 2»

Voici comme on prépare cette poudre.

Prenez *fleurs de* camomile, *un scrupule, plus ou moins,  
suivant l’âge du malade->*

*anelmoine diaphorétique, -, de chacun, demioscru-  
. & sel* ά’*absinthe ,* J *pule.*

C H A 3 64

Faites-en une poudre que vous donnerez au malade dans  
un verre de petite biere ou dans quelque julep  
tempéré. On peut en faire un bol avec du sirop de  
giroflée mufquéc, ou des pilules avec le mueilage  
de gomme adraganth , & en donner au malade  
toutes les six heures pendant deux ou trois jours.  
**MORTON , Πυρετολογία.**

H n’y a point de simple dans la matiere médicale qui foit  
plus ami des intestins que les fleurs de *camomile.* Je  
m’en fuis fervi jufqtl’ici avec fuccès dans les lave-  
mens que j’ai ordonnés dans les maladies qui en indi-  
quoient l’usage, y ajoutant fuivant le befoin , de l’hui-  
le d’amandes, douces , & pour les malades dont les  
moyens étoient bornés, de l’huile de semence de lin  
ou de navet, ou lorsqu’il étoit besoin d’évacuer, une  
quantité suffisante de fel commun. Sa qualité irritante  
la met au-dessus de tous les extraits ou électuaires la-  
xatifs & purgatifs , dont on peut fort bien fe passer  
dans les lavemens. Les fleurs de cette plante, compo-  
fent un excellent cataplafme pour difcuter, ramollir  
& faire fuppurer les abfcès. Cuites dans du lait & en-  
fermées dans une vessie, feules ou avec des fleurs de  
flureau, de mauve, de mille-feuilles ou de fafran , elles  
appaifent les douleurs & ramollissent les tumeurs des  
parties fur lesquelles on les applique. L’expérience m’a  
appris que l'eau-de vie distilée des sommités de mille-  
feuilles, de fleurs de *camomile,* de femences d’anis &  
de cumin d’Ethiopie, a beaucoup plus d’efficacité pour  
dissiper les vents , que toutes les autres préparations  
carminatives & anti-spasinodiques dont on fait si grand  
cas. HoffMAN , *de Praestantia Remediorum Domestico-  
rum.*

Pour la méthode de préparer l’eau simple & composée de  
*camomile,* voyez *Aqua.*

Boerhaave représente l'eau simple de *camomille* préparée  
par des cohobations réitérées, comme efficace pour la  
guérison de la fievre tierce.

Le Dispensture de Londres prépare l’huile de *camomile*de la maniere suivante.

*Faites* infuser au foleil quatre onces de fleurs de *carmsu  
mile* pilées dans une livre d’huile d’olive: expri-  
mez-en l’huile , mettez-y des nouvelles fleurs &  
réitérez la même chofe plusieurs fois de fuite.

Cette huile passe pour être dsscussive & on l’emploie  
extérieurement en cette qualité.

La préparation de cette huile est quelque peu différente  
dans le Dispenfaire d’Edimbourg.

Prenez *de fleurs de camomile pilées, une livre,  
d’huile d’olives mures , trois pintes.*

Mettez-les dans un vaisseau de verre ou de terre vernif-  
*sée ;* bouchez-le bien & exposez-le pendant quin-  
ze jours à l’ardeur du soleil.

Ajoutez-y ensilite,

*de suc de camomile , quatre onces.*

Faites les bouillir à petit feu, jufqu’à ce que le suc soit  
tout-à-fait évaporé , & exprimez enfuite l’huile  
par le moyen de la presse.

Pour la maniere de retirer l’huile distilée de *camomile*voyez *Oleum.*

Boerhaave dit que l’huile essentielle de *camomile* rédui-  
te en forme de pilules avec un peu de mie de pain, &  
donnée deux heures avant les repas après une longue

365 C H A

abstinence, est un remede certain pour les vers.

3. *Chamaemelum, nobile, flore multiplici,* C. B. P. 135.  
*ChamaemelumflorepL.no,* Park. Theat. 85. Parad. 290.  
*Chamaemelum Anglicum flore multiplici* , Ger. 616.  
Emac. 755. *Chamaemelum repens odoratisseumum peremne  
flore multiplici* .J, B. 3. 119. Raii Hist. 1. 353. *Chamae-  
melum Romanum ,* Volk. 101. *Chamaemelum Romanum  
sive nobile,flore multiplici*, Chab. 362.

On cultive cette esipece dans les jardins, & elle possede  
les mêmes vertus que la précédente.

4. *Chamaemelum , leucanthemum, Hispanicum, magno flo-  
re,* C. B. P. 135. M. H. 3. 35. C. B. Pin. in Prodr.  
70. *a.*

5. *Chamaemelum , Clelum , vernum , folio crasseori, flore  
magno,* T. C. 37.

6. *Chamaemelum, inodorum,* C. B. P. 135.

7. *Chamaemelum, foetidum*, C. B. P. 135. Tourn. Inst.  
494. Boerh. Ind. A. 109. Dill. Cat. Giss I22. Raii  
fiynop. 92. Rupp, Flor. Jen. 139. *Cotula foetida*, Offic.  
Ger. 617. Emac. 757. Park. Theat. 86. Raii Hist. 355.  
*Chamaemelum caninum foetidum ,* Schw.47. *Chamaeme-  
lumfoeeldum, sive cotula jœelda,* J. B. 3. 120. Chab.

363. *Chamaemelum annuum praecox foetidum semine au-  
reo ,* Hist. Oxon. 3.36. *Maroute.*

Cette plante differe de la *camomile* en ce qu’elle est plus  
droite. Ses feuilles font plus fines & fes fleurs croissent  
en plus grand nombre aux fommets des tiges : elle est  
d’ailleurs annuelle & d’une odeur forte & défagréa-  
ble. Elle croît parmi le blé & aux lieux incultes, &  
fleurit aux mois de Mai & de Juin.

Cette plante est de peu d’ufage,quoique bien des Auteurs  
la recommandent pour les vapeurs & les accès hystéri-  
ques. Ray dit qu’on l’emploie pour les écrouelles.  
**MILLER ,** *Bot. Offic.*

Cette plante est acre & amere, elle fent le bitume &  
rougit fort peu le papier bleu, ce qui femble marquer  
qu’elle contient beaucoup plus d’huile fétide que la  
précédente. Les fomentations de *maroute* font fort  
bonnes dans les vapeurs, à ce que 'dit Tragus. On s’en  
fert à Paris pour appaifer les douleurs des hémorrhoï-  
des.

8. *Chamaemelum, marinum,* J. B. 3. 122.

9. *Chamaemelum, maritimum , Incanum s folio absinthii  
crasse.*

IO, *Chamaemelum, orientale , incanum , folio millefolii ,*T. Cor. 37. H.

11. *Chamaemelum, montanum -> folio absinthii, odore par-  
thenii* , H. C. H.

12. *Chamaemelum, Orientale,solio absinthii,T.* C. 37.

13. *Chamaemelum > luteumy capitulo aphyllo*, C. B. P. 23 5.  
M. H. 3. 35.

14. *Chamaemelum , maximum, Asiaticum, nudum, hit-  
misusum,solio crasse*. Ind. 36.

15. *Chamaemelum, Orientale Spoliis pinnatis,* T. Cor. 37.  
6. H.

16. *Chamaemelum , Æthiopicum , lanuginosum,* Breyn.  
Cent. 1. 33. M. H. 3. 36.

17. *Chamaemelum, Æthiopicum , lanuginosum, flore lu-  
teo , a.*

18. *Chamaemelum, nobile , sive leucanthemum odorarius ,  
nunquam florens.* **BOERHAAVE,** *Index alter Plantarum,  
Vol. I.*

CHAMÆMESPII.US, **c’est le** *crataegus, folio oblongo,  
serrato , utrimque virente.* **BOERHAAVE,** *Index alter,  
Part. II.*

Le *chamaemespilus Ges.neri* est le *mespilus , solio subrotun-  
do , fructu rubro. Ibid.*

CHAMÆ.MORUS , Offic. Ger. 1090. Emac. 1273.  
Raii Hist. 1. 654. Synop. 3. 260. *Vaccinia nubis ,* Ger.  
1630. Emac. 1420. *Chamaemorus Anglica }* Park.

C H A 3 66

Theat. Ϊ014. *Chamaemorus vaccinia nubis,* Ejusid. *Cam-  
bro-Britannica sive Lancastrense vaccin ium nub*is, E j issd.  
*Chamaerubusfolio ribes Anglica,* C. B. Pin. 480. Jonf.  
Dendr. 273. *Rubus Alpinus humilis Anglicus , vacci-  
nia nubis , id est, vulgo dictus*, Pluk. Almag. 325. *Ru-  
bus palustris humilis,* Tourn. Inst. 615. *Rubus Alpinus,  
foliis ribes,* Rupp. Flor. Jen. 11 5. *Rubro Idaeo minori  
asseris, chamaemorus,* J. B. 2. 62. Chab. 110. *Espece de  
ronce.*

»

C’est un arbrisseaû qui croît dans plusieurs endroits de  
l’Angleterre aux fommets des montagnes , dans les  
lieux où il y a beaucoup de fondrieres. Sa feuille est  
femblable à celle de la mauVe, du murier, ou plutôt,  
suivant Ray , à celle du groseilles Son fruit approche  
de la mure ou de la frambosse. Il est blanc & aigre  
aVant qu’il sioit mûr, mais il acquiert par la maturité  
une douceur mêlée d’acidité , & devient de couleur  
rouge jaunâtre.

Ray croit que le *chamaemorum Norwegiaum Clusiis* Park.  
10. est la même plante que la précédente. Son fruit est  
mûr dans les mois de juillet & d’Août.

Hoierus nous apprend que les habitans de la Norwege  
& de la Finlande préparent toutes les années aVec ce  
fruit un électuaire contre lefcorbut. Ils font cuire ces  
baies dans un Vaisseau de terre ou de cuiVre jufqu’à une  
consistance modérée , fans aucune liqueur , car le fruit  
est si charnu & si fucculent qu’il est inutile de l’arrofer  
aVec des liqueurs étrangeres. Quelques-uns cependant  
plus délicats que les autres , y ajoutent une efpece  
d’hydromel dont les peuples du Nord font beaucoup  
de cas. Ces baies étant cuites , ils les mettent dans des  
Vaisseaux convenables, & verfent dessus du heure fon-  
du pour empêcher que l’air ne les corrompe. Il n’y a  
perfonne qui n’ait de cet électuaire chez foi, tant on est  
persi!adé de son efficacité contre le scorbut. On auroit  
de la peine à croire le nombre de cures que l'on fait  
tous les jours par le moyen de ce remede, & il faut  
avouer que la cueillerée, dont on fait tant de cas chez  
nous, ni le beeabunga, ni la mente d’eau, ni le cref-  
fon des prés, ni les autres plantes de cette efpece que  
les Allemands exaltent si fort, ne méritent point d’en-  
trer en comparaifon aVec lui.

Quelques-uns guérissent ceux qui ont le fcorbut d’une  
maniere , qui bien que singuliere, ne laisse pas d’aVoir  
du Euccès. Ils expoEent les malades dans quelque Ifle  
voisine où le *chamaemorus* est abondant, & ne leur per-  
mettent de retourner chez eux que lorsqu’ils font par-  
faitement guéris. Les malades ainsi abandonnés à eux-  
mêmes, & toujours désirant Comme on peut croire, de  
recouVrer la sianté , siont obligés de *se* nourrir de ce  
fruit qui est le feul remede qui leur reste, tant pour  
conferVer leur Vie, que pour appaifer la Coif dont ils  
font tourmentés; de forte qu’en mangeant de ce fruit  
autant qu’il leur en faut pour pouvoir vicre, ils recou-  
vrent infailliblement la fauté en peu de jours. Comme  
cette méthode ne peut se pratiquer en hÎVer, ils ont  
recours à leur électuaire qui ne manque pas de produis  
re le même effet, quoiqu’ils ne s’assujettissent ni à la  
dofe, ni au régime. RaY , *Htst. Plant.*

Il y a une autre efpece de cette plante qui est appellée  
*chamarnorus altera Norwegica,* J. Β. Clusi Park.

CHAMÆNERION; nom de plusieurs especes de sey-  
*fimaelela ,* comme du *Lysimachia chamaenerion dicta,  
latifolia -,* C. B.

*Lysimachi a ch amenerion dicta, angustifolia,* C. Β.  
*Lysimachia chamaenerion dicta, Alpina ,* C. Β. Park.

CHAMÆORCHIS, est 1’*Orchis latifolia minor, sabu^.  
letorum Zelandiae et Bataviae.* **BOERHAAVE,** *Index A<  
Pars II. p.* 152.

CHAMÆPERICLYMENUM , est le *Charnaecerasép  
Alpsna, fructu gemino rubro, duobus punctis notato,*Boerh. Ind. A. Pars II.

! CHAMÆPEUCE. Dioscoride, *Libid.V.casu i27.* sait

*ssif* CHA

mention du χαμαιλεύκη, *chamaeleuce ,* que fes Traduc-  
teurs nomment *chamaepeuce,* Eans nous en apprendre  
la rasson. Le *camaeleuce* est le pas d’âne, en latin tunsi-  
*lago.*

CHAMÆPITUINUM VINUM , χαμαιπιτυίνος ὀίνος,  
Dloscoride, *Lib. V. cap.* 180. est du vin dans lequel  
on a Eait insuser les feuilles du *chamaepitys* après les  
avoir pilées. Il excite l’urine.

CHAMÆPITYS , Καμαιπίτυς, *Ivette.*

C’est une plante dont voici les caracteres :

Ses feuilles font étroites, & découpées en trois parties:  
le cafque de la fleur est remplacé par une petite dent ;  
la levre inférieure est divifée en trois parties, & le  
siegment du milieu en deux : l'es fleurs sortent des aisi-  
Eelles des feuilles ; elles font disposées par anneaux,  
mais peu nombreufes & clair-femées.

1. *Chamaepitys lutea vulgarisasivefolio trisido,* C. B. Pin.  
249. Tourn. Inst. 208. Elem. Bot. 177. Hist. Oxon. 3.  
424. Boerh. Ind. A. I83.Buxb. *6γ. Chamaepitys, iva  
arthritica,* Offic. *Chamaepitys, sive iva moschata,* Chab.  
430. *Chamaepitys mas,* Ger. 421. Emac. 525. Mer.Pin.  
26. *Chamaepitysj iva arthritica, sive mos.chatajNlurc.*Bot. 1. 28. Phyt. Brit. 27. *Chamaepitys Officinarum,*Rupp. Flor. Jen. 178. *Chamaepitys vulgaris ,* Parla  
Theat. 283. Raii Hist. 1. 573. Synop. 3. 244. *Chamaepi-  
tys vulgaris odorata ustore luteo*, J. B. 3. 295.

*Ls’ivette* pousse une racine longue, ligneufe & fibreufe,  
qui pénetre fort avant dans la terre, de laquelle for-  
tent plusieurs tiges, hautes de quatre ou cinq pouces,  
velues & rompantes. Les feuilles naissent opposées  
deux à deux ; & elles font si nombreufes, qu’on ne peut  
voir la tige : elles sirnt très - velues, & divisées à  
leurs Eommets en trois parties. Les fleurs sirnt jaunes &  
en gueule , mais elles n’ont que peu ou point de casique.  
Elles flottent des nœuds des tiges entre les aisselles des  
feuilles, & font portées siur des calyces arondis, dans  
chacun desiquels fiant contenues quatre semences. Tou-  
te la plante a une odeur résineuse très-forte , & les tiges  
ramassées enfembleavec les feuilles, ont la figure d’un  
petit pin.

Elle croît dans les terres en friche, & où il y a beaucoup  
de craie , & fleurit dans les mois de Juin & de Juil-  
let.

Les feuilles de l’staticinfufées , bues dans du vin pendant  
fept jours de fuite, guérissent la jaunisse ; & dans l’hy-  
dromel pendant quarante jours, la siciatique. On les  
ordonne aussi dans les maladies du soie, dans la sup-  
pression d’urine, & dans les maladies des reins ; elles  
appaisent les tranchées. Les Habitans d’Héraclée dans  
le Royaume du Pont, donnent cette plante en qualité  
d’antidote à ceux qui ont bu la décoction dlaConit. Sa  
décoction mêlée avec du polenta , fournit un cataplase  
me excellent pour les maladies dont nous venons de  
parler. Pulvérisée avec des figues & réduite en forme  
de pilules elle purge pas bas. Prille avec du miel, de la  
batiture du cuivre & de la résine , elle sert de purgatif.  
Réduite en forme de pessaire avec du miel, elle purge  
l’utérus : elle réfout les duretés des mamelles, elle con-  
folide les plaies & arrête les progrès de l'hernie, étant  
employéee avec du miel en forme de cataplafme.  
DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 175.

Ce même Auteur nous apprend qu’elle est appellée *ho-  
locyron , όλο'κυρον,* dans le Royaume du Pont, *Ionia,*Τωνία à Athenes, & *Siderites , σ-κΓ»ξΙτ>ις* dans PEubée.

*Lavette esc* chaude & sieche, bonne pour échauffer & for-  
tifier les nerfs, pour la paralysie , la goute, la sidatique,  
le rhumatssme, le scorbut , & toutes les douleurs des  
membres : elle est diurétique, elle leve les obstruc-  
tions de l'utérus, & excite les regles avec tant de for-  
ce , qu’on en défend l'ssa-ge aux femmes enceintes, de

CHA 368

**peur qu’elles n’accouchent avant le terme. MILLER ,***Bot. Osse*

Cette plante est amere, aromatique, & rougit un peu le  
papier bleu; ce qui fait conjecturer qu’elle contient du  
fel volatil aromatique huileux, chargé de beaucoup de  
foufre & deterre ; car par l'analyste Chymique , le *cha-  
maepitys* donne plusieurs liqueurs acides, un peu d’esprit  
urineux, beaucoup d’huile, & encore plus de terre.

Il n’est donc pas surprenant que cette plante rétablisse le  
cours ordinaire des esprits & des liqueurs dans les nerfs  
& dans les vaisseaux capillaires : c’est pourquoi elle  
est fort propre pour les maladies où le genre nerveux  
est attaqué. Elle est diurétique, elle provoque les  
regles & dissipe les caisses de la goute. On fait boire  
le vin où elle a infusé , ou on en fait de la tifane avec la  
germandrée. On fe fert du fuc *de chamaepitys* pour faire  
les pilules arthritiques de *Nicolaus Salernitanus.* ToUR-  
NEFORT , *Hist. des Plantes.*

2. *Chamaepitys moschatafoliisserratis an prima Dioscoridis 7*C. B. Pin. 244. Tourn. Inst. 208. Elem. Bot. 177.  
Boerh. ind. A. 183. Raii Hist. 1. 574. *Chamaepitys alte-  
ra* , Offic. *Chamaepitys moschata* , Cod.Med. 34. *Cha-  
maepityssive iva moschata Monspeliensium ,* J. B. 3. 425.  
*Chamaepitys , iva moschata Monspeliaca ,* Ger. 422.  
Emac. 525. *Chamaepitys anthyllis altera herbariorum,*Park. Theat. 282.

Cette espece est commune en France, & fleurit au mois  
de Juin : elle estd’ufage. DaLE.

Dale ajoute l’esipece qui fuit aux précédentes.

3. *Chamaepitys tertiaseu mas,* Offic. *Chamaepitys odoraelor*Park. Theat. 283. *Chamaepitys Incana exiguo folio ,* C.  
B. Pin. 249. *Chamaepitysfolio nonladniato* , J. B. 3.297.  
*Chamaepitys folio non lacirelato , seu tertia Dioscoridels  
Matthiolo,* Chab. 431. Raii Hist. 1. 574. *Chamaepitys  
tertia Dodonaei*, Ger. Emac. 532.

Elle est commune en Italie, où elle fleurit au mois de  
Juin.

Diofcoride dit que les deux dernieres especes possedent  
les mêmes vertus que la premiere, mais dans un moin-  
dre degré.

CH AMÆPLION, est le nom qu’Oribafe donne à *i’ery-  
simum.*

CHAMÆPYXOS; nom du *Pscudo-Chamaebuxus,*PARK.

CHAMÆRAPHANUM. La partie supérieure de la  
racine de l’ache est ainsi appellée par Paul Eginete ,  
*Lib. VII. c.* 1 o.

CHAMÆRIPHES ; nom du *Palma humilis dactyUse-  
ra , radice repente-, sebolseras folioflabelliformi, pedun-  
culo spinosa* **BOERHAAVE, festa.** *Pars II. p.* **169.**

CHAMÆRODODENDROS. Voyez *Ægolethron.*

CHAMÆROPS ; espece de palmier appellé *Palma cha-  
maerops Plinii.* **BOERHAAVE,** *Ind. A. Pars II. p.* 169.  
Voyez *Palma.*

CHAMÆRUBUS ; nom du *Rubus alpinus humilis,***BOERHAAVE,** *Index A. Pars II.ρ. 60.* Voyez *Rubus.*

CHAMÆSYCE ; nom que l'on donne à quelque csi-  
pece de tithymale. Voyez*Tithymalus.*

CHAMÆZELOS, χαμαίζηλος , stas, *affuisse.* Ηιρρο-

**CRATE.**

CHAMBAR. Le même que *magnesia.* RULAND.

CHAMBELECH, *Elixir.* RULAND.

CHAMBROCH, *treste.* **CASTELLI d’après** *Paracelse.*CHAMELÆA. Voyez *Chamaelaea.*

CHAMEUNIA, χαμευνήα , de χαμαὶ, sar *la terre, &*ἐυνὴ, lit; l'action de coucher siur la terre ou fur la dure.  
GaLIEN.

CFIAMPACAM, H.M. *An flos Indicus champacca dic-  
tus Bontii, an champe dicti flores Indici Garziae*, J. Β.

C’est

36 9 C H À

C’est un grand arbre qui croît dans les Indes Orientales,  
& qui porte deux fais l'année des fleurs extremement  
odorantes : mais il ne donne du fruit que long-tems  
après qulon l'a planté.

Sa racine étant desséchée, & son écorce pilée & mêlée  
aVec du lait épais appellé *dayr ,* sert à mûrir les abfcès  
& aies faire Venir à supputation. PulVernée & donnée  
dans de l’eau chaude , elle excite les regles & hâte  
l’accouchement. Ses fleurs étant pilées & cuites dans  
l’huile , composent un onguent pour les maux de tête ,  
les maladies des yeux & la goute. Elles produisent le  
même effet lorsqu’on les fait insisser dans l’huile au *so-*leil pendant quarante jours. L’eau distilée des fleurs  
a une odeur très-agréable, & ranime les eEprits. Ray  
croit que cet arbre *elcie champ acca* deBontius. RaY ,  
*Hist. Plant,* p. 1642.

CHANCRE. Entre les premiers Iymptcmes qui acom-  
pagnent le mal Vénérien , les *chancres* tiennent le pre-  
mierlieu; & Antoine Missa, entre les Anciens, nous  
fait entendre que ces tubercules qui paroissent quel-  
quesoisfurle gland ou fur le prépuce ou à l’un ou à  
l’autre, tirent leur origine de l’acrimonie des humeurs  
qui Eont remuées dans le coït, & des particules du vi  
rus quel qu’il foit contenues dans le cou de la matrice ,  
ou qui sortent de la Verge masculine.

Ces choses ainsi supposées, nous pouvons dire aVec cer-  
titude, qu’il y a une grande différence entre les *chan-  
cres* du frein & du prépuce, & ceux qui attaquent le  
gland & les autres parties du corps : car ces derniers  
ressemblent à des tubérosités entourées de bords durs &  
inégaux; mais les premiers ne s’éleVent point au-desi  
fus de la peau , ils font d’une fubstance d’où il siart,  
lorsqu’on la comprime aVec la main , ime matiere un  
peu dure, & ils ressemblent fort à ces petits ulceres qui  
viennent aux leVres inférieures, & qu’on appela des  
*chancres.* Tous ces noms font quelque peu disterens de  
ceux que les Grecs & les Latins leur ont donnés. Mais  
parce que ces deux especes de *chancres* ont une lubf-  
tance dure & rendent des humeurs acres, & qu’ils ont  
aussi beaucoup d’autres qualités propres aux *chancres,*nous fOmmes obligés de les comprendre fous ce même  
nom ; & la commune dénomination de *chancre* chez  
les Latins, & de *carcinome* chez les Grecs, nom ana-  
Iogique imposte dans ces derniers tems à ces ulceres,  
leur est légitimement due.

Si l’on s’étonne par hasard que la cure des *chancres* qui  
sont cachés dans les replis du frein & du prépuce, ait  
jetté les Auteurs dans de si grands embarras, on cessera  
de s’en étonner , quand on faura que leur nature &  
leurs accidens n’ont pas encore été examinés avee assez  
d’attention : ce qui fait que l'on n’en a encore ni de  
justes defcriptions, ni même, comme nous l'avons dé-  
jadit, de noms imposés qui leur conVÎennent.

Ce n’est pas ici le lieu de parler de la cure des *chancres ;*nous ne nous embarrasserons pour le présent que de  
Bavoir comment le Virus de la gonorrhée flirtant par la  
verge, produit un *chancre.* Or faisant réflexion & nous  
rappelant la dureté & les autres qualités du *chancre ,*nous nous sommes persuadés que les parties les plus  
voisines pouvoient.bien s’endurcir par PimpressiOn de  
la matiere acre d’une gonorrhée, foit en coagulant les  
Iiqueurs,ou en dissipant les plus fluides à la maniere  
d’un feu dévorant : de forte que nous croyons que ce  
virus a beaucoup d’affinité aVec l'huile caustique de  
vitriol ou d’origan, avec la pierre infernale ou aVec le  
feu même.

La feule coagulation ou dissipation des humeurs qui Eont  
répandues dans le frein ou dans le prépuce , ou dans les  
autres parties membraneufes du Voisinage, suffiront  
pour l’explication des *chancres* cachés dans ces parties :  
pour ce qui est des tubercules qui s’éleVent silr le gland,  
ils dépendent principalement de la coagulation de Ees  
liqueurs ou de leur interception.

Qn peut dire que la dureté des *chancres* est plutôt due à  
la coagulation des humeurs qu’à leur dissipation, ce  
*Tenne III.*

CHA *sepsi*qui est confirmé par l'usage d’un certain médicament  
rendu public depuis quelques années. Ces liqueurs  
étant facilement dissoutes par la Vertu de ce remede &  
sans causer de la douleur au malade, le *chancre* s’a-  
néantit siins aucune perte de substance ; au lieu que par  
ilessage des médicamens eEcarrotiques, la chair fecen-  
l'ume avéc beaucoup de douleur : ces circonstances ont  
p orté les Medecins à croire que les *chancres -,* par rap-  
port à leur catsse , ont des qualités approchantes de  
celles du feu. Cockburn veut ici parler du remede qu’il  
donne plus bas;

Comme les *chancres* sont causés par le virus acre de la  
gonorrhée qui irrite le prépuce & le gland , il s’enfuit  
que plus les glandes Eont tendres & délicates . plus el-  
les ont de facilité à en recevoir l'impression. Tel est le  
cas de ceux qui ont toujours leur gland couvert du pré-  
puce : car comme leur gland toujours couvert est d’u-  
ne substance plus molle & plus délicate , le virus qui  
s’y trouve arrêté a tout le tems de s’y étendre & de s’y  
fixer.

Il est aifié de comprendre comment un *chancre* peut *se*communiquer d’un sujet à un autre dans l’acte véné-  
rien. Le mercure doux nous fait assez connoître com-  
ment ils *se* forment; car s’il est donné à trop forte do-  
*se , &* s’il n’a pas été par une louable préparation suffi-  
samment dépouillé dcs pointes irritantes de fes Eels ,  
il ne manquera pas d’exciter silr la langue & à l’inté-  
rieur des joues des petits ulceres, semblables à ceux  
que le virus vénérien a coutume d’exciter soir le pré-  
puce.

11 suit que l’on peut déterminer par tout ce qui a été dit  
ci-devant, quels siant *lus chancres* qui dépendent de la  
gonorrhée & qui ne fiant que symptomatiques, & ceux  
qui n’en dépendent point du tout, & qui VÎennentori-  
ginairement du mal vénérien ; & cela en observant le  
tems de l'appantion du *chancre ,* & plusieurs autres  
circonstances, tant à l'égard de la gofiorrhée qu’a l'é-  
gard du tems du coït. Ces connoissauces sont si diffici-  
les, qu’elles ont souvent éehapé à la pénétration des  
Medecins les mieux versiés dans le traitement des maux  
vénériens de toute espece.

Tous les diVers *chancres* dont nous venons de parler, ont  
été bien connus au Sieur de Blegny, quoiqu’il n’aitpas  
pu nous marquer distinctement le caractere & les diflé-  
rences de chacun de ces *chancres.* « L’expérience , dit-  
a il, nous avertit qu’il y a eu bien de gens qui ont été  
« attaqués de douleurs, de gales, de verrues , & de  
*« chancres* au gland, au frein ou au prépuce, sans qu’ils  
a eussent contracté aucun mal vénérien. » Ce qu’il dit  
ici nous fait certainement entendre que chacun de ces  
petits ulceres a des signes particuliers , quipeuVent en  
distinguer les especes : mais il n’a désigné en aucun en-  
droit ces signes particuliers , que l’on peut néantmoins  
facilement tirer de notre théorie précédente. Οοοκ-  
BURN, *Traité de la Gonorrhée,*

M. Astruc dit que les *chancres* siont produits aussi - bien.  
par une vérole invétérée, que par un virus récent. Que  
les parties génitales ne sirnt pas les seules qui foient  
sujettes à ces maladies ; mais qu’il en Vient aussi en  
d’autres parties du corps, par où l’on aura reçu le Virus,  
comme dans les parties internes & externes de l’anus  
des Sodomites, aux mamelons des Nourrices qui allai-  
tent des enfans Véroles; dans les ensans qui tettentdes  
Nourrices infectées , & dans les Amans qui baisent  
lafciVement une Maîtresse mal faine , les leVres, le de-  
dans des joues , les genciVes & la langue, font attaqués  
de *chancres* Vénériens.

Il place le siége de ces sortes d’ulceres dans les glandes  
sébacées.

IlobEerve qu’il Vient rarement des *chancres* aux parties  
génitales lorsqu’on a sisin de les layer immédiatement  
après le coït aVec de l'eau , du vin ou de l'urine.

Lorsque ces ulceres font anguleux, c’est un signe de la  
malignité du virus , qui ronge plus promptement &

A a

371 CHA

plus puissamment les parties Voisines.

Toutes chosies étant égales d’ailleurs, il faut juger diffé-  
remment du caractere des *chancres >* fuiVant les places  
qu’ils occupent. 1° Ceux du prépuee dans les hommes  
font en général plus manVais que ceux du gland , & de  
même dans les femmes, ceux du clitoris & des caron-  
cules myrtiformes , font plus mauvais que ceux des  
grandes leVtes ou des nymphes. 20 Ceux du gland qui  
occupent le frein ou la couronne, font plus malins que  
ceux qui occupent la furface ou les côtés. 3°. Ceux qui  
font placés fur le bord du prépuce, le font aussi davan-  
tage que ceux qui font placés fur le milieu ou sur la  
racine de cette partie.

Il juge des différens degrés de malignité de ces ulceres ,  
parle plus ou le moins de sensibilité des parties qu’ils  
affectent.

Lcrsique les *chancres*sirnt fréquens & d’un mauVais carac-  
tere, ils enflamment les parties & causent le phymosis,  
le paraphymosis, la crystalline , le cancer du gland ,  
la gangrene & le sphacéle.

Quant au diagnostic de cette maladie , il dit que les *chan-  
cres* sont faciles à distinguer de ces excoriations super-  
ficielles qui arrÎVent quelquefois dans ces mêmes en-  
droits lorsqu’on habite aVec une femme dont les menf-  
trues font sort acres, & qui les a actuellement, ou les a  
eus depuis peu, ou par la grande acreté de l'humeur qui  
l'ort des glandes sébacées, & qui s’amasse fous le pré-  
puce dans les hommes qui négligent de *se* laVer ; car  
ces derniers n’intéressent la peau que superficiellement,  
s’étendent irrégulierement, n’ont point de callosité, &  
se dessèchent bien - tôt , ou d’eux-mêmes, ou par le  
moyen des lotions qu’on fait aVec le νΐη ou aVec l'infu-  
sion des herbes Vulnéraires dans cette meme liqueur.  
Il arrÎVe aussi, quoique plus rarement, des ulceres dans  
ces endroits, à la fuite d’une plaie, d’un abfcès, d’une  
érosion, de même que dans les autres parties du corps.  
Mais la différence de ces ulceres & des *chancres* véro-  
liques siaute auk yeux , en ce que ces sortes d’ulceres  
Pont larges , irréguliers , profonds , fans callosités à  
leurs circonférences, fans mucosité dans leur fond, en  
un mot, entierement semblables aux ulceres des autres  
parties, & par conséquent très-différens des *chancres.*

Il n’est pas aisé, à ce qu’il prétend, de distinguer les  
*chancres* qui simt produits par un virus récemment  
communiqué dans un commerce impur, de ceux qui  
viennent d’une Vérole inVétérée. Cependant, quand  
dans les hommes les *chancres* occupent le frein, & dans  
les femmes, les caroncules myrtiformes, les nymphes  
ou le clitoris , quand ils font nombreux, confluens &  
malins , quand ils parcourent rapidement leurs dicers  
périodes , il y a grande apparence qu’ils doÎVent leur  
naissance à un commerce récent ; parce que ceux qui  
dépendent de la vérole , n’affectent pas le frein du  
prépuce, ou les caroncules de la vulve & du vagin pré-  
férablement aux autres endroits des parties naturelles.

Il dit que l'on confond fouvent les *ch ancres* qui occupent  
l’extrémité du canal de l'urethre avec la gonorrhée ;  
d’autant plus qu’ils catssent à peu-près les mêmes symp-  
to mes,comme la dysi.irie,la douleur dans l’érection,l'é-  
coulement de pus,&c. On pourra cependantéviter cette  
méprise, si l’on fait attention , 1° que dans ces fortes  
de *chancres* il coule moins de pus que dans la gonor-  
rhée. 2° Que la douleur qui *S6* fait fentir durant l’érec-  
tion, n’a pas fon siége au périnée, comme dans la go-  
norrhée , mais à l'extrémité de la verge, 3° Que le  
malade indique lui-même ordinairement vers la ra-  
cine du gland, le siége de la douleur & par conséquent  
celui de la maladie. 4° Qu’on peut aisément recon-  
noître ces siortes d’ulceres, ou simplement en les tou-  
chant s’ils siont calleux, ou avec une sirnde, ou une  
bougie qu’on introduit dans l'uréthre.

Quant à la cure, Turner dit, que s’il n’y a qu’une simple  
excoriation du gland ou du prépuce, il si-lffit d’appli-  
quer dessus un plumasseau de diapompholyx; mais  
que s’il y a une ulcération, il faut en hâter la suppura-

CHA 372

tion, furtout s’il s’est déja formé une callosité ou un  
*chancre',* & que dans un pareil cas le précipité rouge  
de mercure dont on faupoudrera la partie & que llon  
cotiVrira d’un dicestif, est extremement convenable &  
O

propre à déterger, 11 ne faut point fe hâter de la defi'é-  
cher, juqu’à ce que le virus foit entierement évacué &  
currigé par l’ufage des remedes internes, de peur de  
faire rentrer le venin, qui dans ce cas ne manqueroit  
pas de fe faire jour à-travers un autre endroit, ce qui  
obligeroit à mettre en ufage les remedes qu’exige une  
vérole confirmée. Supposé que le précipité ne suffisse  
pas pour corriger la malignité du Virus Vénérien & pour  
furmonter les *chancres,* on peut les toucher aVec la  
solution de sublimé corrosif, ou y appliquer un plu-  
masseau imbibé de la même liqueur. Il est même nécesa  
faire dans certaines occasions de les frotter légerement  
aVec le beure d’antimoine , ou le caustique de lune.  
Mais fupposé que leur Virulence augmente toujours ,  
& qu’ils fassent des progrès, il n’y a pas de meilleur  
moyen pour faire une révulsion que de donner au ma-  
lade, après llaVoir purgé aVec les mercuriels, huit,  
neuf ou dix grains de turbith minéral ( à proportion  
de fon âge, de fes forces & de l’ufage plus ou moins  
grand qu’il a sait de ce remede) en forme de bol,  
ou dans la consissVe de rofes , & de le réitérer, s’il est  
nécessaire, à deux ou trois jours d’interValle , deux  
ou trois fois de fuite : ce qui réprimera la Violence du  
*chancre ,* le rendra plus doux & plus facile à traiter.

Je ne dois pas oublier, dit Turner, une méthode dont je  
me Euis sierVi aVec fuccès il y a quelques années, pour  
guérir ces ulcérations chancreuses, Toit siur le gland ou

. le prépuce des hommes, ou fur les grandes leVtes & le  
clitoris des femmes; qui est de les fumiger aVee du  
cinabre, que l'on jette fur une pêle chaude, ou fur un  
fer à repafler du linge, & dont on dirige la fumée par  
le moyen d’tm entonnoir ou d’une chaife percée, dont  
je me fers souVent pour cet effet, tout-au-tour des par-  
ties affectées. J’ordonne ce remede tous les jours, &  
quelquefois deux sois par jour, pendant une semaine;  
& j’emploie à chaque fois une dragme de cinabre,  
en observant que la pelle sim laquelle on le jette foit  
assez chaude pour l’allumer & le faire s’éleVer en su-  
mée; mais non point d’une rougeur à le faire consu-  
mer en flammes feulement. TURNER, *Syphilis.*

Cockburn dit, qu’au lieu de la mauvaise & trop lente  
cure des *chancres* par le moyen des esitarrotiques, il  
ne Veut pas différer daVantage à proposer une autre  
méthode plus prompte & plus facile , qui les détruit  
en très-peu de tems, fans prefqu’appréhender l’in-  
flammation & les Violentes douleurs, & fans expofer  
le malade à la perte de fubstance; joint à ce que ce  
remede n’a besoin du secours d’aucun autre, ni pour  
enleVer les *chancres,* ni pour reproduire la peau qui a  
été rongée. Ce bon effet est produit par un certain on-  
guent , dont la Vertu n’est pas seulement fondée fur le  
préjugé, mais fur des effets réels & fur une expérience  
qui ne s’est point démentie depuis vingt années ; l’ef-  
ficacité de cet onguent ayant répondu aux desirs de  
ceux qui s’en servent aujourd’hui, aussi-bien qu’à ceux  
de quelques amis auxquels on en fit part autrefois.

La maniere de le faire est courte & facile, & ce n’est  
qu’un topique pour appliquer fur le *chancre.*

*Prenez* une dofe de mercure cru telle qu’il vous plaira,  
& de la térébenthine à proportion, & faites-en  
un onguent.

II est à propos d’expliquer de quelle maniere ce remede a  
guéri d’autres ulceres facheux. Cette explication fera  
d’autant plus fatisfaifante, que l'sspece d’ulcere dont  
il s’agit est inconnu à tous les peuples de l’Europe, &  
que *sa* cure prouve en même-tems l'efficacité de cet  
onguent. L’histoire m’en a été communiquée par le  
Docteur Cockburn mon cousin, résident à la Jamalc  
que, dans les termes fuivans ;

373 CHA

« Je ne puis pas àvat ;er, dit-il , que je me Eois jamais  
« EerVÎ de votre Onguent pour guérir des *chancres ,*« mais bien de l’avoir employé pour d’autres ulceres  
a d’un caractere peu différent, & situés dans des parties  
« encore plus dangercufes. Un More qui me siervoit  
« étoit attaqué d’un certain ulcere, appelle en notre  
« Langue , *crab-yaws.* Cette forte d’ulcere vient or-  
« dinairement à la plante des piés, & a des bords si  
a durs & si calleux, qu’on ne peut les couper qu’avec  
« peine. On avoit coutume de les brûler avec un fer  
« ardent , après les avoir coupés *avec* un instrument  
« tranchant , ou d’y appliquer des poudres caustiques,  
« comme celles de verd-de-gris , ou de vitriol Ro-  
« main, fans en tirer le plus souvent aucun aVantage.  
« L’ulcere dont il s’agit fe manifesta à l'endroit de la  
« plante du pié où la peau étoit le plus calleuse. Après  
« avoir coupé les bords de lallcere, j’y appliquai de  
« votre onguent, toute la dureté s’évanouit en peu de  
« jours, & le pié de ce jeune homme fut bientôt réta-  
« bli dans fa mollesse & dans fon état ordinaire. »  
**CûCKBURN.**

M. Astruc prétend que le feul moyen de guérir les *chan-  
cres* qui viennent d’une vérole cachée, est de recourir  
fans délai aux frictions. Il regarde meme cette mé-  
thode comme la meilleure que l’on puisse employer  
dans le traitement de ceux qui viennent d’un com-  
merce récent. Mais comme les frictions sont ordinai-  
rement peur aux malades, & qu’ils ne regardent les  
*chancres* que comme un mal léger, on est obligé  
de fuivre une méthode plus courte ; je veux dire, d’em-  
ployer les saignées réitérées, les fomentations émol-  
lientes & anodynes , les mercuriels, en qualité d’alté-  
rans, soit en-dedans, foit en-dehors, jufqu’à ce que la  
falivation approche, car lorsqu’on en voit des mar-  
ques il faut l'arrêter aussi-tôt par un purgatif. Il con-  
feille enfuite l'usage des décoctions sudorifiques de  
Equine, de farse-paréille, de gayac & de fassafras avec  
l’antimoine.

Il recommande le même onguent que Cockburn pour les  
*chancres* qui font légers; mais il y ajoute la pierre ca-  
laminaire &le soufre.

Prenez *pierre calaminaire, demi-once,*

*[ de chacun un gros.*

*Gr mercure , \**

*térébenthine, ce qu’il en faut.*

Mêlez tout cela pour un onguent, y ajoutant un peu de  
fain-doux.

H veut, lorfque les *chancres* font obstinés, qu’on lestou-  
che légerement avec la pierre à cautere ou la pierre in-  
fernale ; ou , ce qui est encore mieux, qu’on y appli-  
que du prédpité rouge ou jaune en poudre , fur les-  
quels on a brûlé plusieurs sois de l'efprit de vin , &  
qu’on mêle aVec parties égales de cénsse pulVérisiée.  
On peut même employer le précipité blanc : mais  
comme il est plus corrosif, il faut non-feulement l’a-  
doucir, en faisant brûler par-dessus de l'esprit de νΐη ,  
mais le broyer encore dans un mortier de marbre aVec  
un jaune d’œuf durci & un peu de miel de Narbone,  
pour le réduire en forme d’onguent. Si ces remedes  
caustlques produifent une phlogofe trop forte , pour  
l’adoucir on fomentera la partie aVec le lait tiede, ou  
aVec la décoction de racines de guimauVe & de nénu-  
phar , ou aVec le mucilage des graines *depsollia/m Se* de  
lin, tiré par le moyen de l’eau rose, &c. ou bien on y  
appliquera la crême fraîche, le jaune d’œuf feule ou  
mêlé aVec l’huile de lis ; l'onguent blanc deRhasis,  
le cataplasine demie de pain ; *ce* qu’on réiterera fou-  
vent, pour tenir seins cesse la partie humectée & re-  
lâchée.

Si la chute de l’cfcarre est trop lente, on l’aidera parle  
moyen du heure frais, du jaune d’œuf, du digestif  
simple, de l’onguent *basilicum* mêlé avec l’huile d’œuf,

CHA 374

& de tons les autres anodyns, qui par leur qualité émole  
liente , faVorifent la supputation, &par conséquent la.  
séparation de llescarre.

Mais malgré l'estime que quelques-uns sont de eesreme-  
des , on ne laisse pa^de préférer communément à tous  
les autres l.longuent suivant , qui est compOsé d’une  
partie de précipité rouge bien lavé , & de six ou huit  
parties *dob a silicum,* bien mêlés enfemble dans un  
mortier de marbre. Cet onguent, quoique simple &  
facile à préparer , est néântmoins plus efficace & plus  
sûr que tous les autres remedes; car les parties balsa-  
miques du *basilicum* adoucissent tellement l'activité  
des parties mercurielles & eorrosiVes , qu’elles ne ron  
gent que légerement,& ne font qu’une efcarre superfi-  
cielle fans exciter de phlogofie; & en même-tems Pesa  
carre est tellement ramollie par l’onguent , qu’elle  
tombe bien-tôtsims augmentation considérable de l'ul-  
cere.

On évitera soigneusement les violens efcarotiques , tels  
que simt toutes les préparations arsénicales, le Eubiimé  
corrosif, l'huile glaciale de vitriol ; les eaux fortes ti-  
rées du nitre , du vitriol, de l'alun, du fel marin, par la  
distilation au feu de réverbere ; la seconde eau des Or-  
fevres , dont on s’est servi pour la dissolution de l'ar-  
gent, & où l'on a mis des lames de cuivre pour le faire  
précipiter , & quantité d’autres préparations fembla-  
blcsqui font de profondes efcarres& qui caufentde fâ-  
cheufes inflammations.

Si après la détersion & la mondification de l’ulcere, il  
reste quelques légères callosités , il vaut mieux les ré-  
foudre & les faire fbndre Insensiblement, en les frot-  
tant doucement quelques jours de sitite avec l'onguent  
Napolitain,que de les consiumerparuntrop long usiage  
des cathérétiques trop forts qui tourmenteroient inu-  
tilement le malade, & qui en aggrandissant l’ulcere,  
contribueroient à augmenter le mal.

Dès qu’il n’y aura plus ni mucosité, ni callosité, & que  
le tour de l’ulcere fera mou , uni & de couleur de ro-  
*se,* on aura grand foin de discontinuer les cathéréti-  
ques, qui par leur causticité ne feroient qu’entretenir  
& même dilater l’ulcere; & pour aider la formation  
des chairs , on employera uniquement les vulnérai-  
res, comme le baume *dé Arcaeus,* ou le simple *basili-  
cum.*

L’ulcere, dès qu’ll siera rempli , *se* cicatrisiera aifément  
par l’usage des mêmes remedes. On pourra néant-  
moins , si on le juge à propos, y mettre de la poudre de  
tuthie, de pompholyx, de cérufe & de térébenthine  
cuite ; ou le fomenter avec l'élixir de propriété de Pa-  
racelfe, que quelques-uns vantent beaucoup.

Que si , par la négligence du malade, par la trop grande  
violence des remedes qu’on aura employés , par quel-  
que faute dans le régime, par l.ufage des femmes, ou  
par quelque autre caufe que ce sioit, le mal vient à  
s’augmenter; si le prépuce ou le gland dans les hom-  
mes , les nymphes, les caroncules , ou le clitoris dans  
les femmes, s’entlamment & attirent de fàcheux fymp-  
tomes : il faut alors cesser l.ufage des esearotiqucs, &,  
seins employer des remedes curatifs, s’en tenir pour  
quelque tems aux feuls palliatifs.

On doit fe servir de la même méthode pour les *chancres*qui viennent à l’extrémité du conduit de l'urethre. H  
faut introduire dans ce canal, ou goutte à goutte, ou  
avec une petite seringue ou aVec un pinceau, les mêmes  
remedes, dans le même ordre & aVec les mêmes précau-  
tions, en réitérant cette manœuVre toutes les sois que la  
pente naturelle du canal, ou l'écoulement de l’urine,  
aura emporté ces remedes. Cependant il faut bien se  
garder,siaus prétexte de les retenir en place, debouchet  
l’urethreaVecune tente,comme font quelques Chirur-  
giens, parce qu’alorsla matiere Virulente qui coule des  
*chancres,* Ee trouvant retenue en-dedans, rongeroit les  
parties filmes & augmenteroitle mal.

Au reste, il faut pendant tout le traitement tenir la Verge  
releVée en-haut par le moyen d’un linge qu’on liera  
autour de la ceinture. Cette situation de la Verge seiv  
A a ii

375 C H A

dra le retour du fan? qui y circule plus aisié , & dimi-  
nuera le danger où elle est de s’enflammer ou de stetu-  
méfier. Quant au régime, il suffira qu’il sioit tempé-  
rant, humectant & modéré, à moins que la fieVre,  
l’inflammation ou quelque aufre fâcheux fymptome  
n’obligeât à l’ordonner plus léger. AsrRUC, *deMorL  
V.ener.*

Boerhaave décrit ainsi les *chancres* & les ulceres vé-  
nériens.

Lors , dit cet Auteur, qu’il paroît fur le gland ou fur  
le prépuee, un tache rouge qui fe change en un tu-  
bercule rempli d’une matiere blanchâtre, jaunâtre, de  
la consistance de crême nouvelle , qui ne s’attache  
point aux doigts, & qui étant feche, est d’une cou-  
leur qui tient tout le milieu entre le verd & le jaune ;  
la maladie ne présage rien de bon , la cure en est fort  
difficile, & le Medecin a fujet de s’allarmer. Ce tu-  
hercule est ce que l'on appelle pour l’ordinaire , un  
*chancre.* J’ai toujours observé qu’il a sim siége dans  
l'humeur onctueufe , qui dans une personne saine  
remplit ce tissu vésiculaire appelle par les Anciens,  
*Panniculus a ipesus,* & par les Modernes , *Membrane  
celInlaire. N Oyez Cellulosa membrana.*

Lors donc que ce venin contagieux qui s’est introduit  
parles pores de l'épiderme, s’est fait jour à travers la  
fubstance de la peau dans les cellules de la membrane  
adipeufe , & s’y est mêlé aVec cette malle onctueuse, il  
corrompt par fa qualité Vltulente cette huile ténace.On  
remarque , malgré laVÎsi-ositéde cette huile, qu’ll *fer-  
mente , &* que deVenant tous les jours j. lus acre & plus  
actif par la chaleur, le mouVement & la stagnation , il  
corrode & détruit la peau & l’épiderme dans le même  
tems qu’il répand tout autour & dessous fon Venin à  
traVersles cellules adipeufes. De-là vient que dans ces  
fortes de cas le pannicule adipeux est toujours beau-  
coup plus endommagé que la peau qui le couvre. Ce  
tubercule ainsi formé, augmente peu à peu avec ten-  
sion & douleur, s’ouVre dans la partie la plus éle-  
vée, & répand une matiere pareille à celle que j’ai  
décrite ci-dessus. On a beau l'essuyer, il s’en forme  
toujeurs de nouvelle , l’ulcere répand fans cesse du  
pus, fans que Cette supputation oblige la partie affectée  
à *se* séparer de celle qui est Eaine. Au contraire, ce  
même Virus *se* répandant dans les parties Voisines,  
fournit toujours de nouveau pus ; & par-là les ulceres  
qui ont leur siége dans la membrane adipeusie , aug-  
mentcnt successiVement , corrompent peu à peu les  
tégumens communs , & laissent à décotlVert les musi-  
cles qu’ils renferment sitns les endommager, leur fur-  
face étant au contraire sort belle & d’un rouge très-  
vif. Les bords de ces fortes d’ulceres font couverts de  
la peau dans quelques endroits ; ils ne paroissent ja-  
mais enflés ni rcnVersés, mais contractés , & aussi unis  
que si on les aVoit polis, & d’une couleur pâle. La ma-  
tiere qui en sort est si différente de celle des autres abf-  
cès, que l'on peut du premier aberd , pour peu que  
l’on Eoit Versé dans cette maladie , la distinguer du pus  
& de la Eanie des autres ulceres , & de la lymphe des  
cancers ; car le pus qui Ee forme dans cette maladie  
reluit comme le suif fondu ; il ne file presque point ;  
fa couleur est d’un blanc siale particulier , & tire en mê-  
me-tems sim le Verd. Elle ne sait paroître aucune acri-  
monie, foit en cassant de la chaleur, de la douleur ou  
des picotemens , & ne s’étend pas plus loin que la  
membrane cellulaire qu’elle résout en une masse pu-  
tride, mais sans aucune douleur considérable.

Quand cette espece d’ulcere Vient à fe fermer de lui-mê-  
me, la peau de la partie demeure attachée auxmuf-  
cles qui font dessous ; il reste une caVÎté, les mufcles  
demeurent immobiles & la peau tendue, & d’une cou-  
leur rougeâtre très-lÎVÎde : les tégumens font très-secs  
& très-tendus; aueune matiere ne fauroit tranfpirer à  
traVers, & leur tension est si grande qu’ils paroissent  
luifans. Cette cure , que l'on a tort de regarder Comme

CHA 376

telle, n’est pas plutôt aeheVée, qu’il paroît un nouVel  
ulcerc dans quelque partie Voisine, qui tient la même  
route & laisse après lui les mêmes marques- Quelque-  
fois ces ulceres Virulens paroissent fur plusieurs en-  
droits du corps à la fois, & les confument à la fin. J’ai  
vu un jeune Gentilhomme dont le dos étoit couVert  
par-ci par-là d’ulceres de cette efpece , aussi larges que  
la paume de la main , tandis que dans quelques endroits  
la peau d’entre les ulceres étoit entierc , & paroissoit  
aVoir été coupee par bandes; de siarte qu’après que la  
cure fut finie , les cicatrices rendoient la peau extremc-  
ment diflorme & hideufe. JlobferVai dans ce malade  
que les mufcles qui étoient à décotlVert conserVoient  
toujours une couleur très-VÎVe ; & je trouVai, après une  
exacte recherche , que les ulceres nlaVoient pas pénétré  
dans les chairs, nlaVoient pas étendu leur action au-delà  
de la tunique adipeuEe, & nlaVoient détruit autrement  
la peau qu’en rongeant les Vaisseaux qui sont dessous,  
l’empêchant par-là de receVoir de nourriture nouvelle.  
Ce cas me fit connoître le génie particulier de cette  
maladie ; c’est-là que je la Vis sous la forme sous la-  
quelle elle parut en Europe pour la premiere sois, &  
tout-à-fait conforme aux descriptions que les Auteurs  
de cetcms là nous en ont laissées. Je découvris aussi la  
rasson pour laquelle on lui donna d’abord le nom de  
pustules Espagnoles, *variolae Hispanicae* : mais je m’ap-  
perçus en même-tems de la différence qu’il y a entre  
cette maladie, telle qu’elle parut alors, & celle qui est  
si commune aujourd’hui dans toute l'Europe.

Lorsqu’on entreprend la cure de ces sortes d’ulceres aVec  
les remedes dont on a éprouic l'efficacité dans ceux  
d’une autre esipece , on perd inutilement sim tems &  
fes peines, à moins qu’on ne sépare tout d’tm coup  
aVec le bistouri, un cautere actuel ou des corrosifs, la  
chair efl'ectée des parties faines. Dans ce cas même,  
après que par des topiques on a formé une efcarre fur  
l.ulcere ; le Virus qui reste dessous déploie fa Violence ,  
fe répand de plus en plus, fait fentir fa maligne influen-  
ce aux parties Voisines & caufe souvent une Vérole ex-  
tremement maligne. Cela étant on ne sauroit s’empê-  
cher de condamner la coutume qu’ont quelques moder-  
nes de toucher ces petits ulceres aVec la pierre infernale,  
l’eau dÎVine de Fernel.l'eau de VÎtriol.le précipité & au-  
tres topiques de même nature, dont les Charlatans qui  
cherchent plus leur intérêt que celui des malades, ra-  
content de si grandes merVeilles. Car ces siortes de to-  
piques produisent une esitarre que la Vérole accompa-  
gne très-souVent, comme je l’ai plusieurs fois obferic,  
La meilleure méthode que l'on puisse employer dans  
le traitement de ces fortes d’ulceres, est d’usilr de fo-  
mentations saVoneuses , émollientes & aquetsses, qui  
les tiennent ouVerts aussi long-tems qu’il est possible,  
mous & capables de transpiration, pour faciliter l’issue  
de la matiere Virulente qui s’est portée Vers cet en-  
droit , par les orifices des Vaisseaux qui fe trouVent ou-  
Verts. Ce moyen est se Psus sûr & le plus efficace dont  
on puisse fe ferVÎr pour consolider ces ulceres malins ,  
comme j’en ai souvent été conVaincu par ma propre  
expérience, après aVoir inutilement employé plusieurs  
autres remedes. On admettra sians peine cette pratique  
si l'on fait attention qu’il n’y a point de meilleur pré-  
ferVatif pour préVenir la Vérole , que d’entretenir le  
plus long-tems que l’on peut par des moyens conicna-  
bles lléCoulement d’une gonorrhée Virulente; & qu’au  
contraire rien n’est plus capable de la caufer que d’ar-  
rêter cet écoulement mal-à-propos.

Je crois aVoir fuffifamment expliqué la nature de cette  
maladie telle qu’elle est dans fon origine, aussi-bien  
que la méthode de la guérir, & qui ne consiste qu’à  
éVacuer entierement les particules Virulentes qui fe  
trouvent enVeloppées dans la masse huileufe. Cela est  
fort facile à faire lorfqu’elle est récente & qu’elle n’af.  
secte qu’une feule partie : mais lorsqu’elle est inVété-  
rée, que le Virus s’est repandu dans toute l'habitude,&  
a affecté les parties internes qui sont hors de la portée

377 C H A

des fomentations, la chose devient beaucoup plus dif-  
ficile.

11 est maintenant nécessaire d’examiner ces ulceres lorf-  
qu’ils fe forment fur une partie qui n’est point couver-  
te de la peau. Comme ces parties font sort nombreu-  
ses dans le corps humain , je n’entreprendrai point de  
les examiner chacune en particulier dans cet état, ce  
qui sourniroit assez de matériaux pour un gros volume :  
je me contenterai pour le préfent de fuppofer que le  
gland de la verge, est affecté d’un pareil ulcere. Le  
gonflement de cette partie dans Porgafme vénérien ,  
occasionne l’érection & le rétrécissement des marne-  
lons nerveux & les rend fusiceptibles du sientiment le  
plus vif Cette partie est composée du corps spongieux  
de Purethre, qui s’étend depuis le cou de la vessie juf-  
qu’au bout de la verge; de-là il remonte sur les extré-  
mités des deux corps caverneux de la verge où il finit,  
& forme une espece de rebord appelle la couronne du  
gland. La fubstance propre du gland est donc princi-  
palement composée de la même fubstance que l’ure-  
thre. Le Eang artériel qui *se* porte en abondance dans  
cette partie, ne pouVant retourner par les veines à cau-  
se de l’action des mufdes érecteurs qui font attachés à  
Ia partie bulbeuse de Purethre au-dessous du cou de la  
vessie, cette partie *se* gonfle & fe distend même au point  
de s’ouvrir quelquefois. Cette tension si violente ne  
survient qu’un peu avant l'éjaculation ; de forte que le  
gland est pour lors extremement enflammé : mais après  
que la semence est sortie la verge devient lâche & mol-  
le ; & comme dans cet instant elle est extremement  
fpongietsse, elle attire aisément dans ses vaisseaux qui  
se trouvent vuides , toutes les particules pénétrantes  
qui font appliquées silr *sa* surface. On voit donc la rai-  
Eon pour laquelle cette partie est si souvent affectée  
du virus vénérien ; pourquoi la partie fongueuse du  
gland est souvent si fort gonflée de la fanie que nous  
avons déCtite plus haut, jufqu’à sortir de ses pores pour  
peu qu’on la presse ; pourquoi les ulceres qui *se* forment  
dans ce corps spongieux , en rongent la fubstance , la  
font dégénérer en pus & font tomber le gland en mor-  
tification, tandis que le reste de la verge reste dans fon  
entier. Enfin on apperçoit Clairement une communi-  
cation qui s’étend par le moyen du corps spongieux de  
l’urethre depuis le bout de la Verge juEqulau-dessous du  
cou de la Vessie ; & puiEque ce n’est qu’un seul & même  
corps cellulaire qui occupe tout ce trajet, & que les  
surfaces de ces cellules font enduites d’une humeur  
grasse & onctuetsse qui les entretient dans un état capa-  
ble de dilatation, il est aisé de conceVoir que le Virus  
qui s’y introduit fait d’abord de grands progrès.

Outre le corps fpongieux de Purethre, il y a encore un  
nombre infini de mamelons nerVeux qui contribuent à  
la composition du gland. Ils forment plusieurs rangs ré-  
guliers fur la furface du corps spongieux, & constituent  
Ia silrface du gland de telle forte, que les extrémités  
des nerfs qui font les principaux organes du plaisir &  
de la douleur, siont posées les unes siur les autres & liées  
par la membrane mince qui couVre le gland. Lors donc  
que ce dernier est découVert, ces mamelons ne trou-  
vantplus rien qui les arrête slaVancent en-dehors, &  
toute la siirface de cette partie paroît dentelée & Velue.  
De plus, chacun de ces mamelons est etweloppé dans  
une gaine cellulaire extremement déliée. Lors donc  
que le Virus Vénérien après s’être frayé un chemin à  
traVers la membrane externe du gland est Venu à bout  
de détruire les tégumens propres de ces nerfs, ces ma-  
melons restent à découVert. Mais quelle douleur infup-  
portable ne ressent-on point alors? Elle est si Vice, que  
de tous les fymptomes qui accompagnent la maladie  
vénérienne, il n’y en a aucun que l’on fouffre aVec  
plus de peine. Si donc Pacreté du Virus Vient à détruire  
ce léger tissu cellulaire , les mamelons netrouVantplus  
de résistance bourgeonneront & formeront des poi-  
reaux Vénériens. Ce fâcheux fymptome *se* manifeste  
Purtout Eur la couronne du gland où les mamelons  
font les plus nombreux. Jlai vu avec horreur le gland

C H À 378

défiguré au peint de ressembler à un hérisson, & le pré-  
puce tout-à fait privé de mouvement par ces excroise  
fiances. Il est même fouvent arriVé dans ce cas que par  
un mauVais traitement , comme pour avoir écorché  
par des topiques acres , la substance nue, sensible &  
mamelonesse du gland , tout le corps de la verge est  
devenu extraordinairement enflammé & sanglant, & a  
été affecté d’tm priapisinc extremement douloureux. 11  
s’enfuit donc que les remedes les plus sûrs que l'on  
puisse employer contre ce fâcheux accident, Eont les  
topiques émolliens, humectans, laxatifs & anodyns ,  
& ceux qui attirent le virus dehors. Ouest même tou-  
jours obligé de recourir à ces remedes, quoiqu’un peu  
tard, lorfque lessymptomes occasionnés par l’applica-  
tion des corrosifs siont un peu appassés. Le lait & la gui-  
mauve ont souvent fait dans ce cas ce que je n’avois pu  
faire avec le mercure , & je me fuis servi avec succès  
de l'onguent de guimauve, après avoir éprouvé le peu  
d’effet de l’onguent d’Egypte & des mercuriels.

La derniere partie qui contribue à la formation du gland \*  
est cette membrane déliée qui l'enveloppe & dont nous  
avons parlé ci-deffus. Elle n’est qu’une expansion min-  
ce de la peau qui tapisse la surface interne du prépuce,  
elle passe par-dessus la couronne du gland, & *sert* d’en-  
veloppe à ce dernier. Elle couvre aussi la furface ex-  
terne du prépuce & des tégumens de la verge dont elle  
forme l'épiderme. Par ce moyen il y a une fympathie  
entre l'épiderme de la verge & la surface du gland. De-  
là Vient qu’il est fouVent arriVé que les ulceres VÎrulens  
de la Verge ont infecté le gland , & que les maladies de  
celui-ci fe font communiquées aux parties externes de  
la Verge. On Voit donc ici un exemple du mécanisine  
surprenant par le moyen duquel la nature produit tant  
de différens maux aVec le\*même Virus, toujours mêlé  
aVec les humeurs huileuses, mais dont la violence *se*fait Eentir dans différentes parties du corps.

Supposé que le virus ne *se* Eoit communiqué que depuis  
peu à une partie couverte de peau , on la fomentera  
long-tems avec du vin chaud, du miel & du fel mêlés  
enfemble, on enVeloppera la partie dans un linge  
mouillé dans la même fomentation, & on l’entretien-  
dra toujours dans une chaleur égale.

Si le virus a sait un long séjour dans la partie avant qu’on  
ait appelle le Medecin, après avoir fomenté la partie  
comme ci-devant, on y appliquera un vésicatoire pré-  
paré avec des cantharides, fur lequel on mettra des lin-  
ges trempés dans la même liqueur. Après que la vésicu-  
le formée par le Vésicatoire aura crevé, on en entre-  
tiendra lléVacuation aVec l'onguent doré ou basilicum ,  
aVec une petite quantité de précipité rouge, fur lequel  
on appliquera une compresse trempée dans la fomen-  
tation précédente. On continuera ce panEement douze  
jours ou plus ; & si le malade a la précaution en même  
tems de s’abstenir des alimens gras & de tout ce qui  
est d’une nature chaude & irritante, il peut être sûr  
de sa guérison.

Si le Virus est récemment communiqué, & que la partie  
qu’il affecte ne foit point couVerte , par exemple , la  
surface interne du prépuee & le gland dans les hom-  
mes, les grandes leVres & les caroncules myrtiformes  
dans les femmes ; en fuppofant que l’une des deux par-  
ties que nous ayons nommées les premieres foit affec-  
tée , on trempera la Verge après aVoir retiré le prépu-  
ce en arriere, dans une fomentation pareille à la pré-  
cédente, ou dans quelque chofe semblable. Les bains  
ne fauroient être dans ces fortes de cas d’une nature  
trop émolliente, car le point le plus important de la  
cure consiste à relâcher tellement les pores de la partie  
que le Virus puisse sic faire un passage au traVers. On doit  
donc entretenir ces parties dans une transpiration con-  
tinuclle au moyen de topiques chauds, humectans &  
émolliens. On doit même ufer de ces remedes lorfque  
la partie infectée est ulcérée ; car tant qu’on facilite un  
écoulement à la matiere morbifique, on ne doit pas  
craindre qu’elle fe porte eu dedans; on guérit par ce  
moyen la maladie présente,& llon prévient celles qu’el-

379 CH A

le eût pu occasionner dans Ia suite. Les purgatifs hy-  
dragogues souvent réitérés concourent également au  
même but ; & rien n’est plus estleaCe, en appllcation ex-  
térieure, qu’un baume émollient Composé detérében-»  
thine, d’un jaune d’œuf & de mercure cru. En un mot  
on peut être sûr par cette méthode de guérir radicale-  
ment cette maladie, qui lorsqu’elle est négligée caisse  
prcEque toujours une vérole des plus malignes.

On ne doit point être sclrpris que je propoEe une métho-  
de aussi simple, fans donner au malade le moindre grain  
de mercure , malgré l'opinion où siont tous les Mede-  
cins que le mercure seul peut la surmonter, & qu’on  
ne peut *se* dispenser de l'employer dans *sa cure.* Je prie  
mon Lecteur de *se* souvenir de la supposition que j’ai  
faite jusqu’ici, que le virus s’étoit récemment commu-  
niqué, qu’il n’y a qu’une partie externe affectée , &  
que le foyer de la maladie ne réside que dans un léger  
ulcere. Tant que le cas est tel que je Viens de dire , )’o-  
fe promettre une cure parfaite à ceux qui useront de  
1a méthode que je Viens de ptefcrire, & je fuis assuré  
qu’elle suffit. Je neEaurois donc m’accommoder de la  
coutume qu’ont quelquesMedeeins de prescrire le mer-  
cure à tous ceux qui siont attaqués de quelque maladie  
vénérienne , car outre qu’il afloiblit le tempérament,  
il ne produit souvent aucun effet.

Comme les femmes qui ont la vérole, font pour la plu-  
part aflèctées de ces fortes d’ulceres dans les caVÎtés  
mucilagineuses des parties naturelles, rien n’est plus  
utile, tant que la maladie siibsiste dans l’état que nous  
avons décrit, que de fomenter & de bassiner la partie  
avec des liqueurs émollientes, rel.chantes, détersiVes  
& anti-feptiqucs. Le Vinaigre , le νϊη, le miel & le fel  
possedent les deux dernieres qualités, & je choisirois  
pour les deuxpremieres.toutes les herbes émollientes.  
J’ai eu l’aVantage de guérir par cette méthode un grand  
nombre de femmes de cette maladie : mais il est Vrai  
qu’elle étoit récente , & qu’elle n’étoit accompagnée  
d’aucun autre fymptome. BoeRhaaVE, *Préface de l’A-  
phrodismcus.*

CHANNA, χάννος , χάννη, est une espece de poisson de  
mer semblable à la perche , mais dont la chair, à ce  
qulon dit, est un peu plus dure. Il y a une autre espece  
de poisson pareil à celui-ci appelle *cannadella,* ou plu-  
tôt *channadella* , & qui est Connu à Marseille , en Pro-  
vence sous le nom de *channa.* CasTELLI.

CHANTERELLA , *Flava, gelatinosa. Fungus gelatt-  
nus,* stauus. Vaill. 58.

C’est un champignon d’environ un pouce de haut & d’u-  
ne ligne ou deux d’épaisseur, qui croît pour l'ordinale  
re en grappes. Ses tiges l'ont un peu applaties& sillon-  
nées d’un côté, & leur superficie en façon de chagrin.  
Sa tête est ordinairement angulaire aVec un enfonce-  
ment dans le milieu qui a la figure d’un nombril , &  
*ses* bords qui font renVerfés font découpés en trois ou  
quatre fegmens arrondis. La furface supérieure de la  
tête est jaune , mais plus lÎVide & plus Eale que les  
tiges. Lorsqu’il fe pourrit il *se* change en une gelée  
verdâtre.

Sous le nom de *chanterella,* je comprends ces champi-  
gnons dont la tête est solide, je Veux dire, ni laminée,  
ni poreuse ; ni treillissée , sans plquansy & qui ne Ee  
change point en poussiere en mûrissant. T ο υ R ν ε-

**F** o **R T.**

CHAOMANTIA , parmi les Alchymistes est l’art de  
prédire llaVenir par le moyen des obserVations que l'on  
fait l'ur Pair.

CHAOS, dans le stile de Paracelse, signifie *l’air.* Il a  
encore plusieurs autres significations parmi les Al-  
chymistes dont la connoissance est très-peu impor-  
tante.

CH AOSDA , épithete que Paracelsie donne à la peste.  
CHAOVA,nom que les Egyptiens donnent au caflé.

Voyez *Coffeée,*

CHA 380

CHARA , *Lustre* ou *Girandole d’eau i* ést une esipece de  
plante que M. Vaillant déerit parmi plusieurs autres  
dans les Mémoires de l’Académie des Sciences , an-  
née 1719. en ces termes:

« Les fleurs de cette plante naissent silr les feuilles de fes  
a efpeces. Chaque fleur est incomplete , réguliere ,  
« monopétale & androgyne. Elle porte flur le sommet  
« d’un oVaire, où par *ses* découpures elle forme une  
«couronne antique. Par-là cet oVaire deVÎent une  
« capside couronnée, laquelle est folidé & monofper-  
« me. Les feuilles font simples, fans queue & difpo-  
« fées en rayons qui accolent la tige d’efpace en efpa-  
α ce. Celles d’où naissent les fleurs font toujours dé-  
« coupées de maniere que les fegmens d’un côté fiant  
« directement opposés à ceux de l’autre, pour former  
« conjointement comme des mors de pincettes , dans  
a chaeun defquels un oVaire fe trouVe engagé. »

M. Vaillant en distingue neuf especes, mais on ne leur  
attribue aucune Vertu médicinale. Elles étoient toutes  
auparaVant appellées du nom d’*Equiscta.*

CHARABE ou CARABE, *Ambre.* Vovez *Ambra.*CHAR ACIAS , de χαῥαξ, *boulevard, bastion',* épithe-  
te que l'on donne à quelques plantes qui ont befoin de  
fupport, comme la Vigne.Elle est ordinairement jointe  
à l’*Arondo Vaélatoria*, & Dioscoride la donne au *TF  
thymalus mas , Lib. IV. cap.* 165.

CHARACTA, poids api ellé *Carat.* Voyez *Carata.*

CHARACTER , *Caractere ,* en terme de Botanique ,  
est cet assemblage de marques qui serVent à distinguer  
un genre, ou une espece de plantes de toute autre.

En Chymie c’est une marque qui désigne quelque chose  
de particulier. J’ai donné les principales *ustlanche VI.  
8e VII.*

*Character* signifie aussi quelquefois une disposition héré-  
ditaire à quelque maladie particuliere.

CHARADRIUS , χαράδρ/ος, est une espece dsoifeau,  
dont le regard , à ce que rapporte Ælien , guérit une  
perfonne de la jaunisse. On l’appelle encore *Galgulus  
& Heaiicula.*

CHARAMAIS, nom que les Turcs & les Perflans don-  
nent à *VAmbela.* Voyez ce dernier mot.

CH ARANTIA. *La Balsamina mas* ou *Momordica.*CHARCEDONTUS LAPIS. Le même que *Ch alcedo'  
nius lap:s.*

CHARIEN, χάριεν, est le nom d’une plante dont la ra-  
cine étant appliquée pendant quelque-tems sturle nom-  
bril fait fortir le fœtus qui est mort dans la matrice. Je  
ne faurois dire précisément quelle est cette plante.  
Quelques Auteurs prétendent que c’est le *TithymaluS  
characias.*

CHARISTOLOCHIA, un des noms de l’armoise ap<  
pellée en Latin *Artemisia.*

CHARME ou CHARMIS, nom d’un antidote dont  
parle Galien, *Lib. I. de Antidot. cap.* 4.

CHARONIUS, χαρώνειος, *Caronienne* ; épithete que  
l’on donne à quelques grottes que l’on trouVe en Italie  
& dans quelques autres parties du monde , dans les-  
quelles l'air est tellement chargé de Vapeurs Venimeu-  
sics, que les animaux ne sauraient y VÎVre un seul insi-  
ta nt.

CHARTA VIRGINEA, nom de*FAmnios.*

CHASME, χάσμη ou χασμὸς, *bâillement.* Hippocrate  
nous apprend, *Fpidem. Lib. II.* que Ia respiration long-  
tems retenue guérit le *ba'ellement.* Il Veut dire, je crois,  
que l’on doit prendre *sa* respiration peu à peu.

CHATE. Le concombre d’Egypte, appelle par Boer-  
*haave, Cucumis, Ægyptius, rotundifolius^* Voyez C«-  
*cumis.*

CHAULIODONTA , χαυλιοδόντα. On donnece nom  
aux animaux , à qui les dents fartent de la bouche , à  
catsse de leur longueur. Tels fiant le sanglier & l'élé-  
phant.

CfiAUNOS, χαυνός, *mon -, lâche,* qui cede à la pression  
des doigts *,fongueux,* Hippocrate donne ce nom aux

381 C H Ε

tumeurs & aux os , & quelquefois à l’urine pour signi-  
fier qu’elle est aqueufe , claire, fans nuages ou fédi-  
ment ; & peut-être aussi à celle dans laquelle il paroît  
une efpece de nuage spongieux.

C H E

CHEDROPA, χέδροπά, toutes fortes de légumes.

CHEILOCACE, χειλοκάκη , de χειλος, *levre,* & κακὸν ,  
*mal* ; littéralement *mal de levres* enflure des leVres à la-  
quelle les habitans des pays Septentrionaux, surtout les  
enfans simt sujets,

CHEILOS, χειλος, *levre.*

CHEIMETLON , χείμετλον, de χέὶμα, *hiver, engelure.  
Noyez Pernio.*

CHEÎMIA, χειμίη ,*froid aserisseon.*

CHEIMON, χειμών, *hiver OU eau froide.*

CHEIR, χώρ, *la main.* Voyez *Brachium.*

CHEIRAPSIA, χειραψία, de χεὶρ, *la main* , & ἄπέΐομαι,  
*toucher s l’action de grator.* CœLIUs AURELIANUS.

CHE1RI, CHEYR1 ou KEIRI , *violette jaune.* C’est  
*le Leucoiiim, luteum , vulgare*. Voyez *Leucoium.*

CHEIRIATER, χειριάτρος, de χεὶρ , *la main ,* ι’ατρὸς ,  
*Medeelun , Chirurgien.*

CHEIRISMA , χεόρισμα ou χειρισμὸς , *i’action de toucher  
quelque chose,* ou *opération manuelle.*

CHEIRIXIS , χείριξις , *Chirurgie en général -,* ou le trai-  
tement de quelque maladie que ce Eoit, lequel com-  
prend toutes les opérations nécessaires pour la guérisim  
du malade.

CHEIRONOMIA , χειρονομίη, exercice dont parle Hip-  
pocrate dans fen Traité *de Victus Ratione, Lib. II.* le-  
quel consistoit dans certains gestes des mains & des  
bras.

CHEIZI, dans le langage de ParacelEc , lorfqu’il traite  
\* des minéraux , signifie *visoargent* ; mais relativement  
aux Végétaux , il signifie leurs fleurs. Quelques-uns  
veulent que ce foit l'or potable ; d’autres llantlmoine,  
RULAND.

CHELA, χηλή, a plusieurs significations dans la Mede-  
cine;car il signifie une sionde crochue dont on fie siert  
pour extraire les polypes du nez. Il en est parlé dans  
Hippocrate, *Lib. II. de Morbis s* dans Rufius Ephe-  
sius, *cap.* 4. χηλαὶ, *Chelae* signifie les extrémités des cils  
qui fie touchent les unes les autres lorsqu’on ferme les  
yeux. Mais la plus fréquente signification de *chelae* est  
griffes, pattes, surtout celles des écrevisses. *Chelae si-*gnifie encore des fentes qui Viennent aux talons , aux  
pieds ou aux parties naturelles.

CHELIDON , χελιδών, *Hirondelle.* Voyez *Hirundo.*On donne ce nom au creux que forme le pli du bras.

CHELIDON 1UM MAJUS, *Eclaire, Chelidoine* ou *Po-  
logne.*

Voici fes caracteres.

Le calyce de la fleur est compofé de deux feuilles qui  
tombent en très-peu de tems. Sa fleur est à quatre péta-  
lcs disposés en croix & de peu de durée.Ces pétales font  
dispofés autour de la base de l’oVaire, d’où fortent  
aussi un grand nombre d’étamines. Le pistil fe change  
en une silique à deux panneaux, mais à une feule ca-  
vité , laquelle contient un grand nombre de semences  
rondes. Cette plante repand en quelqu’endroit qu’on  
la coupe un fisc acre de couleur de safran.

BoerhaaVe fait mention de cinq différentes especes de  
cette plante.

I. CllELIDONIUM, *majus, vulgare,* Park. Theat. 6ι 6. C.  
B. Pin. 144. Hist. Oxon. 2. 257. Dill. Cat. Giss 56.  
Tourn. Inst. 231. Elem. Bot. 198. Buxb. 68. Boerh.  
Ind. A. 305. Mer. Pin. 26. *Chelidonium majus,* Offic.  
Ger.911. Émac. I096. Chab. 484. Merc. Bot. 1. 28.  
Phyt. Brit. 27. Raii Hist. 1. 858. *Chelidonias* J. B. 3.

CHE 382

4§i. *Chelidonium,sive Chelidonia*, Rupp. Flor. .Ien. 56,  
*Papaver corniculatum luteum Chelidonia dictum,* Raii  
Synop. 3. 309. *Eclaire.*

La racine de cette *éclaire* est sort épaisse à sa tête, divisée  
en plusieurs brandies qui pénetrent fort aVant dans la  
terre , & d’où fortent des feuilles ailées d’un verd  
bleuâtre, dÎVifées pour l'ordinaire en cinq parties , à  
petl près comme celles de la colombine, mais plus lon-  
gues & plus larges à leurs extrémités. Ses tiges croise  
fient à la hauteur d’un pié, ou plus, noueufes, & gar-  
nies de feuilles alternes. Ses fleurs font disposées en  
bouquet & portées siir des pédicules longs de trois ou  
quatre pouces. Elles font à quatre pétales jaunes ren-  
fermés dans un calyce compofé de deux parties creu-  
ses. Après qu’elles Eont tombées , ce qui arrÎVe en très-  
peu de tems , il leur sijcccde des siliques longues rem-  
plies de petites semences noires, luisantes & arrondies.  
Cette plante répand , en quelque endroit qu’on la cou-  
pe, un suc acre, amer, de couleur de safran. Elle croît  
dans les lieux incultes & parmi les décombres, fur  
les murailles & les édifiees , & fleurit au mois de  
Mai.

L’*éclaire* est apéritÎVe & détersiVe , bonne pour leVef les  
obstructions de la rate & du foie, & d’un grand ufage  
dans la jaunisse & le scorbut. Quelques-uns l’estiment  
cordiale & un excellent antidote contre la peste. On  
en met quelque peu dans l’eau admirable ( *aqua mira-  
bilis.* ) On l’emploie intérieurement pour le mal des  
yeux, pour dessécher le rhume, & dissiper les taches  
de la peau, les dartres, & la teigne. MILLER, *Bot.,  
Offic.*

Dioscoride rapporte que l'on croyoit de fon tems que  
les hirondelles, par l’application de cette herbe, rc-  
donnoient la Vue à leurs petits, à qui l'on aVoit creVe  
les yeux. Aristote l’a cru de même ; mais Celfe a eu  
rasson de refuter cette erreur : l’expérience suit Voir  
que dans moins d’une heure de tems un animal Voit  
fort clair, quoiqu’on lui ait percé la cornée, jusqu’à  
faire fortir plusieurs gouttes de l'humeur aqueuEe. *Dé-  
claire* est amere , acre & brûlante , surtout la racine ,  
qui donne plus de silc orangé que les autres parties de  
la plante. Elle ne rougit que légerement le papier  
bleu, & sent comme les œufscouVÎs , ce qui faitcroi-\*  
re que S011 fisc est, pour ainsi dire , phagédénique, sem-  
blable en quelque maniere à la liqueur qui resillte du  
mélange de la solution du sublimé & de l’eau de chaux,  
ou approchant du lait qui a bouilli aVec quelque Eel  
acre.

La *chelidoine* par l'analyse chymique , donne assez de ce  
sel, tant fixe que Volatil ; mais il y est enVeloppé de  
beaucoup de fioufre & de terre.

Cette plante prise intérieurement est fort apéritÎVe ; Pin-  
fusion d’une pincée des feuilles macérées à froid pen-  
dant la nuit dans un Verre de petit lait, aVec un gros  
de crême de tartre est un bon remede pour la jaunisse  
& pour les pâles couleurs : quelques-uns y ajoutent  
une once de sirop de chicorée.

Pour l'hydropisie, on fait influer pendant Vingt quatre  
heures une once de racine *T éclaire,* & demi-oilee de  
teinture de Mars dans une chopine de Vin blanc : on  
paste l'infusion par un linge & l'on en fait prendre trois  
onces deux fois par jour.

La préparation scsiVante est très-bonne pour les Vapeurs  
& pour la maladie du poumon, qu’on appelle con-  
fomption d’Angleterre.

Il faut mettre en digestion pendant huit jours , douze Île  
vres de toute la plante pilée légerement , trois  
douzaines d’écreVsses de riviere dépecées , deux  
liVres de miel, luter l’alembic, & distiler ces ma\*  
tieres au bain-marie.

L’eau qu’en en tire est excellente pour les vapeurs, bue  
depuis dteux onces jufqu’à quatre î elle abbat l'ihflaftf

383 CHE

mation des yeux & desseche les ulceres de ces parties ,  
ainsi que le fuc *d’éclaire* modéré aVec du lait : on l.lap-  
plique sans lait fur les taies pour les ronger. Julien  
Paulmier, fameux Medecin de la faculté de Paris,  
faifoit grand cas du scie de la racine de cette plante  
dans la peste. L’herbe pilée guérit les blessures des  
cheVaux : quelques-uns y ajoutent les feuilles du paVot  
cornu. TgURNEfoRT, *Hist. des Pelantes.*

2. C’HELIDONUM , *majus,foliis quernis ustore lacelelato,* M.  
H. 2. 257.

3. ClIELIDON IUM , *majus, foliis et flore minuFissimè laelt-  
riiatis,* H, R. Par. 49.

Cette espeee , à ce que prétend BoerhaaVe , est *FOthonna*de Diofcoride. Voyez ρά/ridzzzus *Flos.*

4. CHELIDONIUM, *maximum , canadCnse ,*Corn, 212.

5. CHELIDONIUM , *maius, vulgare* , C. B. Pin. I44. BOER-  
HAAVE , *Index alter Plantarum,* Vol. I.

OllELIDONIUM MINUS. *Petite ChelidoinC.*

Sa racine est glanduleuste & annuelle. Ses feuilles font  
arrondies , les tiges couchées fur terre pour la plus  
grande partie, & portent à leurs sommets un plaeenta  
dont la base est entourée d’un calyce composté de trois  
.feuilles, quelquefois de quatre, mais rarement de cinq,  
qui tombent en très-peu de tems. Sa fleur est en rofe ,  
compostée de cinq pétales ou plus , qui sortent du fond  
du placenta au dedans du calyce , aVec un grand nom-  
bre d’étamines qui fortent du même endroit entre les  
pétales & l’oVaire. Le placenta contient un oVaire  
sphérique, dont chaque œuf ou cellule est munie d’u-  
ne gaine croehue, aVec un fommet fongueux. BOER-  
HAAVE , *Index alter.*

BoerhaaVe fait mention de quatre especes de petite  
*éclaire.*

ï. CHELIDONIUM , *minus.* Offic, Ger. 669. Emac. 816.  
Chab. 484. Park.Theat. 617. Raii Hist. 579. Synop.  
3. 246. Mer. Pin. 26. Boerh. Ind. A. 29. *Chelidonium  
minus, sive serophularia msnor* , Merc. Bot, 1. 28.  
Phyt. Brit. 27. *Chelidonia rotundifolia minor,* C. B.  
Pin. 309. *Scrophuelaria minor sive Chelidonium minus  
vulgo dictum ,* J. B. 3. 468. *Ficaria,* Dill. Car. Giss.  
39. *Ficaria vulgaris s* Rupp. Flor. Jen. 127. Buxb.  
11 o. *Ranunculus vernus rotundifolius minor s* Tourn.  
Inst. 286. *Ranunculus praecox rotundifolius radice gra-  
nulosa ,* Hist. Oxon. 2.446. *Ranunculus Chelidonides  
rotundifolius praecox radice granulata ,* Pluk. Almag.  
314. *Ranunculus rotundifolius minor,* Hort. Monsp,  
169. *Petite ScrophuLelre.*

La racine de cette plante est composée de plusieurs pe-  
tites fibres blanchâtres qui pénetrent fort avant dans  
la terre , & auxquelles sont attachés des tubercules  
arrondis, approchans de la tumeur des vaisseaux hé-  
morrhoïdaux, ce qui lui a fait donner par les Anglais  
le nom de *Pilewort'}* car les hémorrhoïdes font appel-  
lées *Piles* en Anglois. Ses feuilles ont des queues fort  
longues, elles font lisses , luisantes , semblables à cel-  
les du liere , mais plus petites, plus arrondies, & d’un  
tissu moins serré , couvertes quelquefois de petites  
taches blanches. Ses fleurs font portées sisr des pé-  
dicules fort longs qui penchent vers la terre & fur  
chaeun desquels sirnt une ou deux feuilles plus angu-  
leufes, plus pointues & plus petites que les autres.  
Elles font composées de huit ou neuf pétales, étroits  
& pointus, d’une belle couleur dorée , avec quelques  
étamines jaunes dans le milieu qui entourent une tête  
verdâtre , composée de petites semences nues.

Cette plante croît dans les prés , les lieux humides & le  
long des haies, & fleurit au mois d’Avril.

CHE 384

Cette plante est estimée bonne pour les hémorrhoï-  
des , dont elle appaise les douleurs , diminue l'en-  
flure & arrête l’écoulement lorsqu’on en tsse intérieu-  
rcment.

Quelques-uns les frottent avec un onguent fait avec fes  
racines & fes feuilles pilées. On la recommande pour  
la jaunisse & le fcorbut, furtout pour celui de la bou-  
che, pour fortifier les gencives & conserver les dents.  
**MILLER,** *Bot. Offe*

Elle pafié aussi pour un excellent remede pour les des-  
centes des enfans, fiait qu’on l’emploie intérieurement  
ou extérieurement.

2. CHELIDONIUM *, minus ,folio anguloso , maculoso.*

3. CkELIDoNIUM , *minus , flore pleno.* Camerar. Hort.  
40.

4. CHEI.IDONIUM, *minas s folio majori , anguloso.* BOER-  
HAAVE , *Index alter Plantarum,* Vol. I. p. 209.

CHELIDONIUS. *Lapis s Pierre d’hirondelle,* est une  
pierre que l'on trouVe, à ce qu’on prétend , dans l’esto-  
mac des jeunes hirondelles. DioEcoride, *Lib. II. c. 60.*nous apprend que si l'on otlVre l'estomac de ces ani-  
maux on y trouvera quelques pierres.

*Prenez-en* , dit-il, deux, l'unede différentes couleurs, &  
l’autre d’une sieule, & enfermez-les aVant qu’el-  
les aient touché la terre, dans un morceau de  
peau de génisse ou de cerf. Si Vous les attachez  
autour du bras ou du cou des persionnes sujettes à  
l’épilepsie. Vous les guérirez infailliblement de  
cette maladie.

Les circonstances fuperstitieufes dont ce remede doit être  
accompagné, rendent fon efficacité suspecte. Car en  
premier lieu, les jeunes hirondelles doÎVent être de  
la premiere couvée, ce qu’il est fort difficile de con-  
noître. Secondement, ces pierres doÎVent être tirées de  
l’estomac de ces animaux dans le tems que la lune  
est dans fon plein. Troisiemement, elles ne doÎVent  
jamais aVoir touché la terre. Je ne fache pas qu’on ait  
jamais fait des expériences pour s’assurer de la Vertu  
de ces *pierres,* & je ne crois pas que la chofe en Vaille  
la peine.

CHELONE , χελώνη, *Tortue,* C’est aussi la partie d’un  
instrument de Chirurgie , dont il est parlé dans Ori-  
baEe, *de Machinamentis,cap.* 4. et 5. Voyez *Testudo.*

CkELûNE , est une plante à qui M. Tournefort donne ce  
nom dans les Mémoires de l'Academie des Siences,  
année 1706, à casse de sta ressemblance aVec l'écaille  
d’une *tortue.*

Voici l'es caracteres.

Son calyce est court, Verd & écailleux, *sa* fleur monopé-  
tale & à deux leVtes, & scm caflque qui ressemble à l’é-  
caille d’une *tortue*, a l'on sommet fendu en deux, aVec  
une barbe découpée en trois parties, qui s’étend au-  
delà du casque. De la partie interne & inférieure de la  
fleur s’éleVent quatre étamines dont les fommets ont  
la figure d’un testicule. L’oVaire croît fur le placenta  
dans le fond du calyce au-dedans de la fleur; il est  
garni d’un long tube, & fe change en un fruit tout-à-  
fait ressemblant à celui de la gantelée, rond , oblong,  
partagé en deux loges, & rempli de femences dont les  
bordsfont garnis de petites franges foliées. ΒοεεηλΑ-  
νε , *Index alter , Part. I. pag.* 240.

BoerhaaVe ne fait mention que d’une espece de cette  
plante, qui est,

*Chelone, acadiensis, flore albo.* B0ERHAAVE, *Index alter  
Plantarum , Vol. I.*

CHELONIUM, χελώνιον, la partie convexe du dos,  
située immédiatement au-dessous du cou.

CHELONITES,

385 C H Ë

CHELONITES, *Lapis,* nom du *Lapis B/fonttes.*

CHELYS , κέλυς la *Poitrine,* ainsi nommee à cause de  
sa ressemblance avec le dos d’une tOrtue.

CHELYSCION, κελύσκιον mot dérivé du précédent,  
qui signifie une espece *deTouxseche.*

CH EM A, κήμή C’est, suivant Blanca'rd, *Lex. renov.  
Se* Lem. *Phar.* le nom d’une certaine mesure dont il  
est quelquefois parlé dans les Auteurs Grecs , & que  
l'on croit contenir environ la valeur de deux petites  
cuillerées. On doit obferVerque les Athéniensavoient  
deux *chemas,* dont l'un pcssoit trois gros, & l’autre  
deux. Ce dernier est équivalent à la trentieme par-  
tie d’un cotyso, ou chopine. Il y a apparence qu’on  
entend par *chema ,* une mesure qui contient autant  
qu’un certain coquillage appelle *chama.* On ne faureit  
déterminer au juste le poids de cette mefure, à caufe  
des différentes pesanteurs spécifiques des substances.  
Le mot de *cuillerée* est employé aujourd’hui dans un  
sens vagué & indéterminé, si-irtout à l'égard des silbf-  
tances dont le plus ou le moins est indiflérent dans l’u-  
sage qu’on en fait.

CHEM IA , χημεία , *Chymie.*

Suidas définit la *chymie* , ὴ τῦ ἀργύρου καὶ χρυσῦκατασκευἢ ,  
la préparation de l'argent & de l'or. Le mot κατασκευἢ  
ne paroît signifier autre chofe que la séparation de l’or  
& de l’argent de leurs mines. Suidas ajoute que l’Em-  
pereur Dioclétien fit brûler tous les Livres qui trai-  
toient de la *Chymie*, de peur que les Egyptiens deve-  
nus riches par le moyen de cet art, ne fussent tentés  
de fe révolter.

11 paroît d’abord étrange qu’un pays aussi plat que l’E-  
gypte, & qui n’a jamais abondé en mines de métaux,  
ait été aussi célebre par le favoir de fes Habitans dans  
Part de les traiter. Mais si l'on fait attention aux ri-  
chesses prodigietsses des anciens Egyptiens, on aura  
peut-être lieu de soupçonner qu’elles ne venoient pas  
toutes de la fertilité de leur pays. Il est assez vraissem-  
blable que ce Peuple commerçoit avec les Habitans des  
régions méditerranées de l’Afrique, où l’on trouvoit  
des mines ou de la poudre d’or, ou peut-être d’argent ;  
& que des raifons de politique l’obligerent à laisser  
ignorer ce commerce aux autres Nations»4lomme les  
Prêtres possédoient tout le favoir aussi bien que toutes  
les richesses du Pays, c’étoient aussi eux fans doute qui  
étoient les fondeurs & les rafineurs de ces mines, &  
il y a toute apparence que l’intérêt de leur Nation,  
aussi-bien que le leur propre, les obligcoit à réferver  
pour eux la méthode dont ils se fervoient pour cet ef-  
fet. De-là vient que tout ce qu’ils éctivoient fur cette  
matiere, étoit enVeloppé d’allégories & couvert d’obse  
curités , pour que perfonne ne pût en penétrer le  
fens,

11 est même probable qu’ils fe vantoient de pouvoir con-  
vertir les métaux qu’ils employoient dans leurs pso-  
cédés, en or véritable, pour mieux cacher la foürce  
de leurs richesses. Il est donc arrÎVé dans la fuite des  
tems, que les favans entre les mains desquels leurs 011-  
vrages l'ont tombés, n’ayant pu ert comprendre le *vé-*ritable sens, ni les déchiflrer, ont pris leurs allégories  
à la lettre, & *se* sont imaginés qu’il y avoit réellement  
une méthode pour convertir les métaux en or. Cette  
idée ayant une fois prévalu, il étoit naturel que l’ava-  
rice des hommes ne négligeât rien pour découvrir les  
principes d’un art qu’ils croyoient perdu. Cette er-  
reur a, felon toute apparence, été la source des recher-  
ches que l'on a faites fur la tranfmutation des métaux ;  
car je ne faurois croire que cet art ait jamais existé, la  
tranfmutation d’ün métal en un autre étant, je crois,  
aussi impossible que de convertir un chardon en un *ce-  
dre.* Il est cependant fort heureux pour la Médecine  
que les hommes aient donné dans cette erreur, parce  
que les expériences qulelle les a obligés de faire ont  
donné occasion à la découverte de plusieurs remedes  
importans.

L’ortographe du mot *chymie,* quoique la chose ne foit  
pas fort importante d’elle-même, nsa pas laissé d’être

*Tome III.*

C H E 386

le sujet de plusieurs controverses, qui ne méritent point  
notre attention. Je remarquerai feulement que la déri-  
vation de ce mot est tout-à-fait incertaine.

Aiant déja parlé dans ma Préface de la maniere dont la  
*chymie* s’est introduite dans la Medecine, il ne me  
reste plus qu’à marquer fon utilité & fes défauts, fes  
ufages & fes abus , & à donner un catalogue des prin-  
cipaux Auteurs qui ont écrit fur cet art. Je satisferai  
au premier point en rapportant la fubstance d’un dss-  
cours que BoerhaaVe a composé sur ce sujet. Quant à  
ceux qui font curieux d’être instruits des controver-  
*ses* qui regardent l’antiquité de la *chymie,* ils peuvent  
consillter Borrichius & Conryngius, *de Hermetica Me-  
dicina.* Voyez *encore notre Préface.*

Plusieurs persionnes, aussi recommandables par leur sa-  
voir que pat leur probité, rejettent la *chymie* comme  
un art sujet à une infinité d’erreurs , de peu d’utilité ,  
capable de consumer la fortune d’un homme, & de le  
réduire à la dernieremilserejen un mot,comme la perte  
& la ruine d’un efprit raisonnable. Ceux au contraire  
quife fentent de l'inclination pour cet art, & qui ont  
été convaincus par les expériences, croyent qu’on ne  
peut donner trop de louanges à la *chymie.* Mais leur  
autorité est de peu de poids auprès de Juges éclalrés,  
qui favent que les louanges de ces derniers font aussi  
outrées, que les reproehes des premiers font mal fou-  
dés. Comme je Euis fort éloigné de leur ressembler,  
après avoir reconnu les erreurs qui fe sont introduites  
dans cét art, je tâcherai de prouver que l'industrie de  
ceux qui s’y appliquent, est feule capable de les dis-  
siper.

A l'égard de l'enthousiafme des Chymistes, &des sables;  
qu’ils ont débitées au siljet de leur art, on peut assigner  
dans la nature des chofes, certaines causes des fictions  
auxquelles ont été adonnés ceux qui l’ont les premiers  
cultivé. La *chymie* étoit autrefois entre les mains des  
ouvriers des mines & des fondeurs de métaux, gens  
tout-à-fait ignorans dans les Arts Libéraux, dénués de  
tout commerce avec les Savans, condamnés à passer  
leur vie dans les ténebres , & à la conferver au moyen  
d’une nourriture pesante & grossiere.

Représentons-nous ces hommes exposés tous les jours a  
mille dangers, toujours dans la crainte de ce qui peut  
leur arriver, & passant leur vie dans le chagrin, dans le  
trouble & dans la frayeur que leur inspirent les fré-  
quens tremblemens de terre, les torrens qui defeendent  
des montagnes, les météores & les embrafemens des  
exhalaisons fulphureuses & grossieres , le retentisse-  
ment des cavernes & les mugissemensfouterreins; éloi-  
gnés des perfonnes capables de les rassurer & de dissiper  
le trouble de leur efprit, on comprendra fans peine  
qu’ils doivent être portés à ajouter soi aux contes fu-  
perstitieux & aux fables que l'on a inventées, autant  
pour effrayer que pour amtsser l'esprit, &qui enaug-  
mentant leur mélancolie , nourrissent extremement  
leur crédulité. Il est donc nécessaire que ceux qui choi-  
sissent de tels maîtres pour guides dans quelqu’art que  
ée l'oit , aient une fermeté d’efprit extraordinaire,  
pour fe garantir des erreurs dont ils font imbus. Car  
c’est l’ordinaire de ceux qui s’adonnent à un art de se  
laisser séduire par l’autorité d’un Maître, d’une fable  
qui a passé des uns aux autres par tradition.

La multiplicité des exemples qui s’oflrent tous les jours  
né rend cette Vérité que trop fensible, quoiqu’ils soient  
en état dans toute autre occasion de distinguer la Vérité  
du mensonge , & la fictlon de la réalité.

Ce quia encore augmenté le mal dont nous nous plaignons  
est, que desMedecins célebres méprisant Galien,les  
Péripatéticiens & les Arabes s’adonnerent entiere-  
ment à la *Chymie.* Car s’étant apperçus que les pre-  
miers ne les entretenoient pour l’ordinaire d’autres  
choEes que de mots , & les Chymistes d’expériences ;  
que les premiers n’étoient munis que de notions géné-  
rales & de spédllations formées dans leur cerVeau , &  
que les derniers leur donnoient des preuves fensibles  
de leur Art par des effets extérieurs ; frappés de cette  
Bb

387 C H E

différence, ils si? jetterent aveuglément dans leurs opi-  
nions , & embrasserent tous les raisonnemens de ceux  
qui les amufoient si agréablement. C’est-là ce qui fit  
revivre toutes ces notions absurdes desMages desChal-  
déens & des Persans , aussi-bien que l'opinion flatetsse  
de Pythagore siur la transinigration des Ames. Quel-  
ques-uns soutinrent avec Epicure que l'Ame étoit un  
composé de corpuscules que leur petitesse rend impcr-  
ceptibles ; d’autres imaginerent avec Platon des Dé-  
mons qui existent partout. Quelques-uns cultiveront  
PArt magique de Zoroastre ; & l'on vit les plus fameux  
Chymistes enseigner comme vraies toutes les fictions  
ingénieuses des Poetes , au sistet des Faunes, des Saty-  
res, des Génies , des Nymphes, des Pygmées, des  
Demi-Dieux , & Divinités des bois, des Montagnes ,  
des Eaux, de l’Air , & des lieux souterrcinsi. Et ils se-  
merent dans Uefprit de leurs disciples la croyanee des  
Fortiléges , des charmes & des enchantemens, des vai-  
nes conjectures & des fausses prédictions des Astrolo-  
gtles, des Amuletes portés par lesNations barbares,  
desTalifmans ? des Génies confinés dans les métaux,  
& des efprits introduits par enchantemens dans les  
corps folides.

Il n’est pas surprenant, vu ce que nous venons de dire ,  
que ces perfonnes aient enfin violé ce qu’il y a de plus  
sacré, & qu’ils aient regardé le Pentateuque de Misse,  
les écrits de Salomon , & les révélations de faint Jean,  
comme autant de Traités Eur la Pierre-Philosophale.  
H n’y a rien qu’ils n’aient perverti par leurs Corn-  
mentaires, Allégories ,’ Emblemes, Types & Céré-  
monies ; & l’on auroit peine à trouver dans PEcriture  
un Eeul passage, si clair qu’il foit , dont ils n’aient  
perverti le siens, le sanatisinc les ayant porté au point  
de changer l’histoire des faits & des miracles opérés  
pour la confirmation de l’Evangile, en des préceptes  
& des maximes d’Alchymie. Je ne doute peint qu’en  
voyant ces chofes , on ne foit rempli d’indignation ,  
& qu’après aVoir condamné un Art établi silr des prin-  
cipes aussi faux, on ne souhaite eneore de le voir ex-  
terminé. Mais j’espere que quiconque écoutera la véri-  
té de part & d’autre fans partialité, reconnoîtra fans  
peine que les Chymistes eux-mêmes condamnent tou-  
tes ces abEurdités , bien loin de les défendre, & cela  
par des argumens & des preuves que la *Chymie* leur  
fournit. Je n’ai point dessein d’entrer ici dans aucun dé-  
taiifur cette matiere: mais je ne puis m’empêCher de  
parler d’un fameux Chymiste du treiziéme siécle, je  
veux dire de Roger Bacon : cet homme extraordinai-  
re favoit si bien assujettir la Nature fous lesreglesde  
PArt , qu’il exéCtitoit des chofes beaucoup plus sur-  
prenantes que les prodiges qulon attribue aux Magi-  
ciens. Il prouve par des expériences qu’un homme insi  
fruit des lois qu’observe la Nature, est en état de pro-  
duire des esicts qu’il leur est impossible d’imiter avec  
leurs charmes , leurs fortiléges & leurs prestiges. Il  
expose avec autant de facilité que de candeur,la silperse  
tition , l’erreur & le fanatifme du siecle où il vivoit. Il  
fait voir avec beaucoup de jugement la différence qu’il  
y a entre les Mysteres qui ont la Religion pour fonde-  
ment, & les chimeres & les inventions ridicules des  
cerveaux dérangés , entre les principes corruptibles  
du corps , & l’origine céleste de l'ame, entre Dieu &  
la Nature. Peut-on s’empêcher d’admirer cet homme,  
& d’avoir de la vénération pour lui ? Un autre Chy-  
miste de la même Nation , est le célebre Boyle, que  
sesfuccès dans cet Art mettent audessus de tous ceux  
qui ont paru jufqu’aujourd’hui. Il employa fa vie à  
interroger la nature, *8c* à faire des expériences ,& par  
une générosité qu’on ne peut assez admirer; il com-  
muniqua au Public , fans aucune vue d’intérêt, les dé-  
couvertes qu’il avoit faites lui-même avec beaucoup de  
peine , de danger & de dépenfe.

*II me paroit que M. Boerhaave a pousseses éloges un peu  
trop loin , d.ans ce qu’il dit ici du caractere de M.  
Boyle s car on* s’*appercevra sans peine asi Ton veut se*

C H E 388  
*donner celle de parcourir ses Ouvrages, qu’encore quell  
communique certaines choses , il en indique un plus grand  
nombre d’autres , dont il sait voir la néceissité rsans nous  
dire la maniere dont il faut P y prendre pour réussir.  
Personne né ignore qu’il a dérobé aux yeux du Public  
quelques-unes dx Jes plus importantes découvertes s et  
qu’il les auro:t meme laisse ignorer aux Ouvriers qu’il  
employoit , s il eut pu se passer de leur secours.*

Les changcmens qui arrivent dans les corps font une sui-  
te du mouvement qui est répandu dans tout le sisteme  
corporel, *èc* qui 1 agite. Il îaut donc commencer par  
rechercher les caisses de ce mouvement , ce oui peut le  
produire, le détourner, ou le faire cesser dans les corps.  
Or c’est ce qu’il est impossible de faire fans le fecours  
des expériences, & ians l'obfervation des effets qui fe  
manifestent aux fens. Rien n’est plus digne de nos  
foins que d'observer avec attention les mouvemens qui  
réfultent de l'action des corps qui sirnt voisins les uns  
des autres, de l’application des corps les uns sur les au-  
tres, & de leur éloignement ensiuite , tandis que parle  
moyen du feu on excite dans chaque corps un mouve-  
ment convenable, ce qui est la meilleure méthode dont  
on puisse fe servir pour découvrir les propriétés des  
corps. Tout cela est llotiVrage de la Chymie, qui à  
cet égard est d’une très-grande utilité dans la Medecine,  
puisqu’il n'y a po.nt d’Art plus propre pour découvrir  
les fecrets de la Nature, quoiqu’il faille avouer en mê-  
me tems qu’il a été la fource d’une infinité d’erreurs.  
La jrincspale de ces erreurs, est qu’aussitôt que les  
Chymistes ont eu découvert par le fecours des expé-  
riences , l'action qui étoit propre à un corps particu-  
lier, ils ont regardé cette propriété comme universelle,  
& avancé hardiment qu’elle étoit la même dans tous les  
corps. Les Chymistes ont imité en cela les ΡΙιϋοΕο-  
phes , qui ayant remarqué une attraction mutuelle en-  
tre l'aiman & le fer, en ont attribué une pareille à tous  
les autres corps. C’est à cette mauvaise maniere de rai-  
Eonner que les doctrines des fermens, des esservescen-  
ces, des felsopposila, de soufre échauffant, defermen-  
tation, de putréfaction, de génération , de tranfmuta-  
tion , de précipitation , doivent leur universalité, aussi  
bien qu’une infinité d’autres qui en sont la suite.  
Quel changement la Medecine d'efluya-t’elle pas après  
qu’on eût déeouVert ce petit nombre d’actions ? On  
n’en admit point d’autres pour expliquer les lois de la  
Nature , & l'on rejcttatout ce qui ne pouvoir s’accor-  
der avec elles; en peu de tems cette notion prévalut si  
fort, que l’on enferma toutes les actions de la Nature  
dans les limites étroites de cette maniere d’agir, &si  
la Chymie n’eût elle-même mis des bornes à cette fa-  
çon licentieufe de raisonner, on eût réduit toute la  
MedeClne fous la dépendance d’un petit nombre de  
lois que les Chymistes avoient établies. Mais dès que  
la Chymie commença à se perfectionner, à essayer les  
mêmes méthodes fur différens corps , & à les varier fur  
le même , on apperçut une si grande dssérence dans les  
fubstances,aussi-bien que dans les produits des cpéra-  
tions , qu’on ne put plusse résoudre à restraindre dans  
les bornes de quelques exemples la vaste & incompré-  
hensible nature des choEes. On fut alors conVaincu  
qu’il y a dans les corps une variété de qualités , qu’on  
ne connoissoit point auparavant, mais dont l’efficacité  
est surprenante ,& qui Eont la cause des mouvemens  
particuliers , qui ne laissent pas d’être souvent fort  
considérables.

Eclaircssons ce que je viens de dire par un exemple : si  
l’on enferme dans un vaisseau des végétaux qui slai-  
grissent d’eux-mêmes , la chaleur feule de l’air les met-  
tra en mouvement ; & si ce mouvement continue peu-  
dant quelque-tems , il changera une partie de l’huile  
naturelle en esiprits volatils propres à *se* mêler avec  
l’eau & à s’enflammer. Ces mêmes végétaux, par un  
mouvement peu différent du premier, changeront la  
même partie de leur huile en des esiprits acides, qui  
sie mêleront bien avec l’eau, mais qui éteindront le feu.

389 CHÈ

Les Chymistes donnent à ces deux actions le nom de  
*fermentation* , à caisse du Changement remarquable qui  
sclrVlent dans les principes. Jusqu’ici on n’a rien à leur  
objecter : mais ils tombent enfuite dans un faux rai-  
sonnement , lorsqu’ils aVaneent qu’il ne peut y aVoir  
de Vrai Changement que par la Vertu d’un ferment, &  
aucun fans fermentation. Après s’être ainsi égarés, *sa-  
tisfaits* de leur nouVelle découVerte , ils en prennent  
occasion de fe former l’idée d’un ferment unÏVerfel ,  
& d’une Vertu si étendue , que la plus petite defespar-  
ties Venant à fe mêler aVec le ferment propre de qud-  
que corps que ce foit, suffit pour l’imprégner de telle  
maniere qu’il deVÎenne capable d’assimiler & de con-  
Vertir les fermens de tous les autres corps en *sa* propre  
nature. Ainsi une seule expérience leur siaffit pour  
connoître , à ce qu’ils prétendent, la nature d’une in-  
finité de chofes. Qu’on ne s’imagine point que cela n’a  
lieu que dans le cas dont nous parlons ; car il n’y a au-  
cun fujet, si important qu’il foit, fur lequel ils ne  
raisionnent de la même maniere. De-là Vient qu’il y a  
chez eux un si grand nombre de Sectes qui sie forment  
chaeune une doctrine unÎVerfelle qui lui est particu-  
liere , & qu’ils bâtissent fur leurs propres expériences;  
de-là Vient encore qu’on a de la peine à en trotiVer deux  
qui s’accordent Eur le même principe, & que ceuxd’en-  
tre eux qui ont le plus de littérature , rejettant la doc-  
trine de leurs Eeoles , & souhaitant de décotiVrir  
quelque chofe d’assuré , après s’être appliqués à la  
*Chymie* , restent dans le doute & dans l'incertitude, &  
ne EaVent parmi un grand nombre d’opinions qui s’of  
frent à eux, laquelle il leur conVÎent d’embrasser , pour  
l’explication des Phénomenes qu’elle présente.

La *Chymie* gémit de fe Voir réduite dans cet état : mais  
elle ne manque point de ressources ni de moyens pour  
s’en tirer. Aucune Science n’est Venue à S01I Eecours,  
& elle a été forcée de traVaillcr feule à *sa* délÎVrance,  
Cet état ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui fe-  
ront attention , que le mélange d’un corps aVee diffé-  
rens autres , produit toujours de nouVelles apparences,  
des actions différentes, des effets dissemblables qu’il est  
impossible d’assujettir Eous la même loi. On a été con-  
vaincu par les découVertes qui ont été faites par les  
Chymistes,qu’ellesdemandentun grand nombred’ob-  
fervations,un examen fcrupuleux, & d’être comparées  
aVec jugement les unes aVee les autres, pour pouVoir  
établirun moyen unÏVerfel dlexpllcation auquel toutes  
les actions de la nature foient assujetties; Qu’il n’y a  
rien de plus capable de jetter dans l'erreur , que de ju-  
ger d ’une ehofe par la ressemblance qu’elle a aVee une  
autre ; & que comme il est ordinaire à ceux qui com-  
mencent.de déduire les caisses de tous les éVenemens  
d'un seul mode ou d’une seule propriété, de même  
ceux qui ont atteint un âge mur, & qui font instruits  
par l'expérience, si.iÎVent en tout les regles de la Vérita-  
ble prudence, laquelle dicte aux Chymistes de ne  
point *se* hâter , d’agir avec beaucoup de précaution,  
& d’examiner aVec toute l’attention & toute la cir-  
conspection possible Chaque partleularité , aVant de dé-  
cider si.ir ee qui regarde les choEes naturelles. C’est  
d’après ees regles que la *Chymie.,* en Corrigeant les er-  
reurs , en embellissant la Vérité & en détruifant les  
abus, estdeVenue une des Sciences les plus utiles, les  
plus Certaines & les plus eélebres. J’en appelle , pour  
confirmer la Vérité de ce que jlaVance, au témoignage  
de ceux qui Voudront comparer Homberg *avec* Tache-  
nius, Boyle aVec Van-Helmont , & les écrits des  
Chvmistes Vulgaires aVee les *Miscellanea* d’Alle-  
mag"e , & les Mémoires de l'Académie Royale des  
Sci< "ces.

La Ple sique a tant de rapport à la Medecine , que les er-  
reurs des Chvmistes dans la premiere influent siir la  
derniere , & corrompent non-seulement la théorie,  
mais encOre la partie de cet Art qui regarde la prati-  
que. Que l’on me permette de découVririei la fource  
de toutes ces erreurs. Les Chymistes, au moyen d’un  
feu artificiel, de vaisseaux & d’instrumens, excitent

CHË 39Ô

différentes sortes de mouVemens , par lesquels les  
corps étant mêlés ou séparés en différentes manieres,  
prennent disterentes formes, d’où procedent de nou-  
Velles propriétés qui étoient auparaVant inconnues.  
Lors donc que l'on Vient à soumettre ees Corps à l’a-  
nalyEe *chymique,* on y déeouVre differentes eEpeces de  
mouVemens , qu’aucun autre Art ne Eauroit produire,  
& que la nature abandonnée à elle-même n’eût jamais  
présentés aux Eens. L’Artiste *se* réjouit aVec ration de  
sa déeouVerte : mais le plaisir du succès séduit l’esprit  
de PinVenteur ; il ofe aVanecr , & soutient à la fin com-  
me unechofie Certaine , que la même choEe a lieu dans  
la nature & dans le Corps humain ; & que ce que l’on  
n’a pu obtenir que par des moyens pénibles & labo-  
rieux, doit résulter du mouVement tranquille du corps  
humain , & y être entretenu par ce même mouve-  
ment ; enfin , que tout ce qui existe Eur la terre, dans  
Peau & dans Pair,en est également muni. Cela a été la  
source d’une infinité d’erreurs, & de la croyance dans  
laquelle on a été , que les fiels acres, alcalis , fixes &  
ignés dominent dans les animaux & dans les Végétaux;  
que des fiels Volatils, extremement acres & alcalis, im-  
pregnent les humeurs les plus douces du corps humain  
aussi-bien que ses parties les plus Eolides, & *se* logent  
dans les dents & même dans le lait. D’autres fois les  
acides ont été en réputation; & l’on a cru qu’ils exise-  
toient non-seulement dans les fossiles &les Végétaux,  
mais encore dans l’homme, en telle quantité , qu’ils  
le détruifoient parleur acrimonie corrosiVe. On a donc  
fait du corps humain un laboratoire de Chymiste ,ou  
un théatre fur lequel tous les disterens effets de la *Chy-  
mie >* les chocs, les esserVefcences , la paix, la généra-  
tion, la destruction & les différens effets des fels oppo-  
*sés,* ont été représentés chacun à leur tour. C’est de  
ces principes qu’on a déduit la catsse de toutes les ma-  
ladies, & tiré les indications curatiVes d’une maniere  
trop ridicule pour mériter qu’on s’y arrête, quoiqu’ap-  
. puyée de l'autorité de Sylvius de la Boe & de Tache-  
nius. Ce seroit du tems perdu que de rapporter toutes  
les erreurs & toutes les rêVeries que les Chymistes ont  
débitées tant sur la théorie, que Eur la pratique de leur  
art. Quoi de plus extraVagant que le caractere qu’ils  
attribuent à l'antimoine de guérir toutes les maladies,  
par la rasson qu’étant fondu aVec l'or, il détruit tou-  
tes les impuretés & les métaux grossiers aVec lefquels  
il est mêlé ? Quoi de plus abfurde & de plus oppofé à  
l’expérience que les propriétés qu’attribue Paracelse à  
fon remede Eecret, par le EeCours duquel il *se promet-  
tait* une Vie aussi longue que celle de Mathssa-lem ?  
Quoi de plus ridicule que les extraVagances des Freres  
de la Rofe-Croix ? Quoi de plus imaginaire & de plus  
Insensé que la liqueur propofée par Van-Helmont, &  
préparée, à ce qu’il dit, aVec le cedre immortel du Li-  
ban, laquelle enrichit tellement les humeurs Vitales  
par *ses* Vertus salutaires, qu’en purgeant toutes lesim-  
puretés, & silppléant aux besoins du corps par une  
nouVelle recrue d’esprits,elle conEerVe un homme pen-  
. dant plusieurs âges dans toute la Vigueur de la jeunesse.

Je ne dis rien de la pierre de Butler, qu’il siuffisoit de  
toucher du bout de la langue pour être guéri des mala-  
dies les plus obstinées ; ni de l'Artephius attirant à lui  
par une Vertu électrique les esprits Vitaux d’un jeune  
corps , entretenant perpétuellement le feu Vital par  
fes exhalaisons médicinales , & le rendant immortei  
comme le feu des Vestales; & de plusieurs autres rê-  
vcries qui ont été débitées par les Chymistes. Ce-  
pendant ces choses , toutes absiurdcs & incroyables  
qu’elles sont, occupent l’attention de plusieurs person-  
nes , qui, quoique sensiées d’ailleurs, sacrifient leurs  
biens, leur réputation , leur santé & leur ame à lare-  
cherche de ces fiortes de secrets : & cet entêtement est  
si général, qu’il n’y a plus d’espérance d’y remédier.  
La *Chymie* a pourtant fourni à la fin les moyens de re-  
médier aux maux qu’elle a caufés. LibaVÎus, Boyle,.  
Bohnius & un grand nombre d’autres, après d’exactes  
recherdles, ont enfin prouic par la *Chymie* feule, que

B b ij

39ΐ C H E

les préparations de l’art different entierement de celles  
de la nature, & par conséquent que les instrumens  
dont *se* Eert la nature & ceux qu’emploie sp *Chymie ,*ne doÎVent point être regardés comme les mêmes; car  
la nature n’agit point dans l’homme par les moyens  
dont la *Chymie* Ee Eert pour Venir à bout de *ses* desseins ;  
ce qui fait qu’on ne doit rien conclurre de l’une au fu-  
jet de l'autre fans une parfaite éVÎdence. Il fuit de-là  
que la *Chymie* produit fouVent des effets qu’on n’a ja-  
mais décotlVerts dans le corps humain , ni dans aucune  
autre partie de la matiere, & qu’il faut être infenfé  
pour inférer de ce qu’un corps est propre à purifier  
les métaux, qu’il puifle rendre un homme tout-à-sait  
exempt de maladies. Tout le monde est conVainCti  
que la *Chymie* ne peut imiter les moyens dont la nature  
fe Eert pour fournir les matieres qui caufent les mala-  
dies , & que la Vie & la fauté dépendent de causes si  
différentes , si embrouillées & si difficiles à découVrir ,  
que cet Art est hors d’état d’effectuer ce qu’il promet  
sllr ce sujet. Heureufement ces erreurs & une infinité  
d’autres ont été corrigées & chassées hors de la Mede-  
cine ; & l'on ne peut que fie féciliter du bon état dans  
lequel est aujourd’hui la Chymie en Europe ; car elle  
n’est plus un Art trompeur, mais une Science extre-  
mement utile dans la Physique & dans la Medecine.  
Je nlaVance rien qui ne foit appuyé de l'autorité dufa-  
meux Bacon & du célebre Boyle, aussi-bien que du  
témoignage d’un Homme dans lequel il femble que la  
nature ait fixé les limites de la sagacité humaine ; c’est  
ducélebre Newton dont je Veux parler, lequel fie sert  
de la Chymie pour démontrer les lois, l'action & les  
forces des Corps , & pour les faire servir à l’explication  
des phénomenes ; Ce qui prouVe que sans le secours de  
cet Art, ce grand Homme auroit eu peine à découVrir,  
malgré toute *sa* pénétration , la nature & les propriétés  
des corps simples.

*Auteurs Chysusses, y compris les Alchymistes et les  
Métallurgistes.*

Nous avons une liste de plusieurs manuscrits grecs sur la  
*Chymie ,* que l’on trouVe dans la Bibliotheque de l’Em-  
pereur à Vienne , dans celle du Roi de France à Paris,  
dans celle d’Elisabeth à Breflau, dans celle du Duc de  
Saxe-Gotha, dans celle de l'Efcurial,& dans la Bi-  
bllotheque *Bodleiana (* de Boyle. )

LeDoctcur Shawsdans *sa* traduction de la *Chymie* dcBoer-  
haaVe , a donné par forme de notes un Catalogue de  
ces Ecrits, que le Lecteur peut confulter, à moins  
qu’il n’aime mieux parCourir la Bibliotheque Greque  
de Fabricius, qui fait mention de ces Auteurs. Je d'en  
parlerai point, paree qu’on nesauroitles aVoir : mais {  
cela ne m’empêchera pas d’inférer ici le jugement qu’a  
porté Reiltesius fur cette collection de la Bibliotheque  
du Duc de Saxe-Gotha.

*Jugement de Retnesius fur la collection des Manuscrits grecs  
chymiques que l’on trouve dans la Bibliotheque de Saxe-  
Gotha s A. D*. 1634.

La copie manuscrite greque qui a été transcrite en 1632.  
d’une autre que l’on trouVe dans la Bibliotheque  
d’Ausbourg, contient différens Traités , dont quel-  
ques-uns portent le nom de leurs Véritables Auteurs ;  
d’autres fiant attribués à des perfonnes qui ne les ont  
jamais connus, & d’autres enfin ne font qu’une col-

C H Ë 392

lection de différens OtlVrages. Ils traitent tous de ce  
qu’on appelle Art divin de la Pierre Philosophale, ou  
grand Magistere, c’est-à-dire, des moyens de transi-  
former les métaux imparfaits en or & en argent, des  
différentes efpeces de Vaisseaux & de fourneaux, aussi-  
bien que des différentes opérations qui font en ufage  
dans la *Chymie.* On y trouVe aussi un petit Traité fur  
les poids & les mesi.lres , fur la maniere de préparer le  
*polenta avec* l'orge, de faire la biere , fur les différens  
dégrés de feu, des couleurs, & fur plusieurs autres  
opérations qui appartiennent à la *Chymie.* Comme on  
a toujours traité cet Art d’une maniere allégorique;  
qu’on l’a enVeloppé fous des énigmes & des paraboles,  
que Zosime appelle λοξὰς γραχὰς, « écrits figurés , » &  
Etienne αλληγορικὰς, «allégoriques, & exprimés par  
a certains caracteres & signes.»On y a ajouté unLéxicon  
qui donne la signification de ces mots qui ont plusieurs  
sens dans les Auteurs Grecs , aussi-bien que l'expli-  
cation des signes & des caracteres qu’on y emploie.

On y trouVe aussi une copie manufcrite tirée d’une autre ,  
qui existe quelque part en Italie , & qui est citée par  
Robertus Valensis, dans son LiVre *de la vérité et  
l’antiquité de la Chymie, Sc* par Gefner dans fa Bibllia-  
theque ; ou de celle qui est dans la Bibliotheque du  
Roy de France , qui est çitée par Ifaae Cafaubon, fur  
les Annales de Baronius , & par Saumaife, dans fes  
*Exercitationes Plinianae ,* dont les citations répondent  
mot pour mot au manufcrit. Iean Dee, Medecin à  
Londres, qui dédia fon *Monas Hieroglyphicaa* l'Em-  
pereur Maximilien en 1564. passe pour aVoir eu une  
copie manufcrite de la Physique de Démocrite, aVec  
les noms deSynesius , Pelagius &Stephanus, laquelle  
a été traduite en Latin par Pizimentius , & imprimée à  
Cologne en 1574. aVec les *Memorabilia* de Mizaldusi  
La plupart de ces écrits ont été traduits en Latin , &  
inférés ( *a )* dans le *Theatrum Chymicum, le Turba  
Philosophorum, F Aureum Vellus Sc* autres LiVtes de cet-  
te espece.

Quoique la Physique & la Magie de Démocrite soient  
citées par Hermolaus Barbarus fur Diofcoride, l’Epî-  
tre de Pfellus au Patriarche Xiphilin par Mylius dans  
fa *Basilica Philosophica,* & les OtlVrages de Zosime,  
la pratique de Stephanus & quelques autres pieces de  
même nature par d’autres Auteurs, je ne siache point  
cependant qu’on les ait imprimés en Grec,quoiqu’ils le  
méritent, à caufe qu’ils contiennent un grand nombre  
de chosies curieuses siur l’antiquité , & nous instruisent  
de l'origine de la *Chymie.* Les autres écrits ne consis-  
tent qu’en quelques Eragmens fort obfCurs incapables  
de contribuer en rien à l'avancement de cet Art. On  
peut dire en général de tous ces OtlVrages qu’ils ont  
été composés par des Moines & autres perfonnes *sa-*vantes, d’abord à Alexandrie, & quelque tems après à  
Constantinople, où ils furent recueillis en un feul corps  
& tranfportés de-là en Italie par les Grecs qui aban-  
donnerent Constantinople lorEque cette Ville fut prife  
par les Turcs en 1454. & enfuite en France où ils fu-  
rent placés dans la Bibliotheque Royale.

AVant que de parler des Auteurs dont les noms *se* trou-  
vent dans cette Collection, il faut obferVer que quel-  
ques-uns d’eux étoient Payens,& d’autres Chrétiens *(b).*Qu’ils vécurent d’abord à Athenes , enfuite à Alexan-  
drie d’Egypte où les Philosophes étoient plus estimés  
qu’à Athenes même. Car long-tems avant & Eous le  
regne de l'Empereur Dioclétien, il y avoit en Egypte  
&en Perste des Juifs, des Chrétiens & des Payens qui

*(a)* Fabricius prétend qulon n’en a inséré qu’un petit nOmbre  
dans ces COlleâlons, & même qulon n’y en rrcuye aucun.

(su Comme il paroît que le COrnpilateur νΐνοϊί après l’Empe-  
reur Héraclius, qu’ii étoit Chrétien, qu’il a pris dans différens  
Auteurs ce qui lui a plu, & ajouté plusieurs chOÎ'es de son chef ;  
ni les citatlons, ni les marques de Chriftianifme , ni les dates  
que llon trouve dans cette Colleétion ne peuvent nOus servir à  
déterminer au juste l’âge Ou la religlen de ceux cleni on trouve

les nssins à la tête de ces extraits. Ccmme ni HércdOte, ni Cle-  
ment Alexandrin , ni les autres Auteurs qui traitent des fciences  
qui étOÎent cultiVées en Egypte, ni Pline ne font aucune men-  
tien de la Chymie ; je fuis entierement perfuadé aVec Ccnryn-  
gius & Reinefius, quOÎqulen dise Borrichius, que les Auteurs  
dent les nûms sont cités dans cette Οοΐΐεάΐοη ne sont pas plus  
anciens que TlleOdOÎè & Dioclétien. FAERIcsus.

393 C H E

traVailloient à la pierre philosophale , comme nous  
l’apprend Suidas au mot χημεία, *chemia.* On est même  
assuré qu’Héliodore dont on trouVe le nom à la tête  
d’un de tes Traités , étoit originaire d’Alexandrie, &  
qu’il fut mis par ses parens Hermias & Ædesia, aVec  
fon frere Ammonius, auprès de Proclus, le plus grand  
Philosophe de fon tcms , qui VÎVoit long-tems après  
Theodofe. Il peut même fe faire que ce Philofophe  
qui étoit adonné à la *Chymie* & y aVoit fait des progrès,  
ait dédié quelque OuVrage de cette nature à Théodofe  
le Grand , que cet Empereur l’ait gouté de même que  
plusieurs de fes Courtifans, & entre autres Eugenius,  
à qui l'on attribue un des Procédés qu’il contient. Les  
noms d’Archelaus , d’Hicrotheus & de Théophraste  
font tous imaginaires, & la Poésie est toute de Stepha-  
nus. Il est certain encore que cet Héliodore dont nous  
venons de parler étoit Payen & attaché à la Secte de  
Platon, au lieu que l’Auteur de ces vers est Chrétien ;  
Pappus, à qui l'on attribue un des Procédés, étoit un  
Philofophe d’Alexandrie , Auteur d’une Collection  
Mathématique, qui vivoit Eous l’Empereur Théo-  
dose.

Quant à Synesius dont nous avons les Scoliessi-u\* la Phy-  
sique de Démocrite , & les *Mystica* de Diosicorus Prê-  
tre du grand Serapis : il est vrai qu’il y a eu sious Théo-  
dose un Synesius qui avoit étudié à Athenes & à Ale-  
xandrie, qui fut fait Evêque de Cyrene dans la Libye  
l’an 410. de J. C. & dont les Ouvrages ont été publiés  
en 1633. à Paris avec des notes, par le P. Petau. Mais  
ce Synesius ne peut être l’Auteur des *Scolies* qui con-  
tiennent des erreurs puériles touchant Ostanes & Dé-  
mocrite, dont nous parlerons plus bas; au lieu que  
Synesius étoit un homme extremement Pavant, comme  
il paroît par ses écrits dans lesquels on ne trouve pas  
la moindre trace de *Chymie,* ni le moindre mot au sis-  
jet de sim amité avec Dloscorus. Zosime, Philosophe  
d’Alexandrie, écricoit vers le même tems, &sesÔu-  
vrages Eont entremêlés de divers dssCours abrégés ,  
qu’on ne peut lui attribuer avec justice, car il y est fiait  
mention de plusieurs choses qui étoient inconnues aux  
anciens Medecins Grecs , & qui n’ont été nommées &  
misies en tssage que par les Perses & les Arabes, com-  
me par exemple, βελιλέγ, νάτηφ, Αένακαρ & autres sem-  
blables. On ne siluroit douter que ce Zosime ne sent le  
même que l’Historien de ce nom; car quoique dans  
fon Traité à Théosebien il fisse mention de la création,  
de l’incarnation & de la passion , il ne laisse pas d’ac-  
commoder les spéculations des Platoniciens & les sa-  
bles des anciens Egyptiens qu’il aVoit trouvées dans  
Pœmander & Trisinegiste à fon art, & d’appliquer la  
vision Prophétique d’Ezéchiel au siujet de la résurrec-  
tion à Ees Procédés Chymiques. Suidas fait mention  
de ZOsime, qu’il appelle le Philofophe d’Alexandrie ,  
& dit qu’il a écrit χημευτικὰ. Photius dans *sa* Bibliothe-  
que, parle de Ees λόγοι χημευτικοὶ. Il est appelle dans  
quelques endroits de ce mantsscrit , peut-être du lieu  
de *sa* naissance, Panapolita.

Olympiodore, dont on trouve le Traité dans ce manuse  
crit, a écrit après Zosime , & Saumaise *se* trompe lors-  
qu’il le place parmi les Auteurs Grecs des derniers sie-  
cles, car il ne dit pas un mot de Stephanus, qui vivoit  
vers l’an 620. de J. C. & qui étoit trés-savant dans la  
*Chymie;* au lieu qu’il parle Peuvent de Zosime & de  
Synesius qui vivoit quelque tems auparavant; c’est  
l’ordinaire des Auteurs qui écrivent siur ces siortes de  
fujets, de citer tous ceux qui les ont précédés dans le  
même art. Je crois que cet Olympiodore est le même  
que celui qui étoit natif de Thebes en Egypte, qui  
écrÎVÎt l’Histoire de fon tems depuis l’an 400. de J. C.

C H Ë 394

jusqu’à l’an 425. & la dédia à Théodofe le jeune. Π  
cite à la page 182. Hermès, ἐν τῆκυρανίδι βίβλῳ , qui  
est le même que la Physique d’Hermès citée parZosi-  
me, *Lib. IX. de Chemia ad Theoseb.* Maintenant le noni  
*byranidum* signifie un volume compilé de plusieurs au-  
tres; & comme les Persians & les Arabes avoient com-  
posé ce Livre de plusieurs Traités magiques , tant de  
leur Nation que desautres;ils l'appelloient *curanonsdO*même que l'Alcoran est appelle par les Grecs des pre-  
mierssiecles del’Egire κουρανίον, c’est-à-dire,Collection  
de Préceptes Divins. Suidas nous apprend de plus que  
Dioclétien ne fie contenta pas d’abolir l'ancienne ma-  
niere de supputer le tems qui étoit en ufage chez les  
Egyptiens, mais qu’il fit encore brûler tous leurs Li-  
vres qui traitoient de l’art de faire l'or, pour leur ôter  
tous les moyens de fe révolter, qu’il en ufa de même à  
l’égard de ceux des Persians qui traitoient de l’*Alchsomie,*qui dans ce tems-là étoit fort cultivée chez eux, & qui  
les mettoit en état de fe révolter fouvent contre les  
Romains.

Stephanus étoit Chrétien, puisqu’il cite les Evangiles &  
les Epîtres de Saint Paul , & vivoit Eous l’Èmpire  
d’Héraclius. Il n’y a point de partie dans toute la Col-  
lection dans laquelle la doctrine des anciens sent mieux  
expliquée.

Quant à Démocrite, dont le nom est souvent cité dans  
cette Collection où llon trouve aussi plusieurs de *ses*Traités en entier, comme celui silr la couleur du pour-  
pre, siur la maniere de faire l’or, l'argent & les pier-  
res precieufes, c’est une opinion qui n’est pas moins  
folle pour être ancienne, qu’il est le même que le Phi-  
losophe d’Abdere, qui vivoit du tems de la monar-  
chie des PerEes.

Le faux Synesius ledit en termes exprès, & on trouve la  
même chofe dans la chronique Greque d’Eufebe *(a).*Mais Scaliger croit que cette Histoire n’est point d’Eu-  
febe , mais d’un certain Panadorus Moine Egyptien ;  
qui vivoit fous-l’Empereur Arcadius , dont Syncellus  
qui tranfcrivit *sa* Chronographie vers l’an 732. fait un  
extrait qui a été inséré dans cette Collection. Il y a tou-  
te apparence en effet qu’Etssebe n’en est point l'Au-  
teur, car Saint Jerome n’y trouve rien de semblable ;  
& que ce conte a été forgé par un Egyptien qui a cru  
faire honneur à fa Nation en publiant que les plusfa-  
meux des Sages de la Grece s’étoient fait initier dans  
ces mystcres.Cet Ostanes, comme il paroît par un frag-  
ment de la page 66. étoit Chrétien, & par conséquent  
le Démocrite à qui l'on attribue ces Ouvrages ne peut  
être celui d’Abdere. On dira peut-être, & je fuis affez  
de ce sentiment, que ce fragment n’est point d’Osta-  
nes, car il paroît par le style que le Livre dont nous ve-  
nons de parler ne peut être l'Ouvrage d’un Philofophe  
aussi ancien. Cette piece est néantmoins fort ancienne  
& l'OuVrage d’un Auteur qui étoit parfaitement inf-  
truit de la nature des minéraux, & très-versé dans la  
Medecine. Peut-être que le Démocrite qu’on prétend  
avoir été initié par Ostanes aux mysteres de l'Alchy-  
mie dans le tems de Sapor, appelle Sophar, dans la  
Collection , page 85. & avant Constantin le Grand ,  
est quelqu’un de ce nom qui vint en Perfe à dessein dé  
s’instruire de cet Art. Or on fait que 5apor vivoit l’an  
270. de J. C. d’où l'on peut conjecturer que le Dérno-  
crite que l'on dit avoir vécu l'an 300. de Notre-sei-  
gneur, étoit le troisieme de ce nom qui eût voyagé en  
Egypte. 11 peut *se* faire aussi que ce que rapportent Sy~  
nesius & d’autres Auteurs d’Ostanes &de Démocrite,  
foit purement fabuleux, & que ces pieces appartien-  
nent à d’autres qui pour donner plus de réputation à  
leurs Ouvrages, les auront publié fous le nom des Phi-

(æ) Démocrite d’Abdere set initié aux mystères des Egyptiens  
par Oftanes le Mede, que le Rûi de Perfe ayoît enVOyé en Egyp-  
*te* pour présider aux Offices que lson cclébroit dans le Temple  
de Memphis avec d’autres Pretres & d’autres Philosophes , par-  
mi lefquels étoient Pammenes & Marie, Juive de naissance. Il

a écrit fur l’or, l’argent, les pierres précieufes & la pOurpre ,  
d’une maniere figurée. Oftanes loue Démocrite & Marié d’a-  
Voir caché leur art fous une multitude d’énigmes, & blâme  
Pammenes d’avoir été trop franc & trop ouvert dans les écrits,  
*Chronicon SynceUi»*

*Ai* CHE

lofephes qui étoient les plus fameux par leurs ccnnoil  
fances dans les fciences occultes. Il n’est même pas fur  
prenant que dans un siecleaussi peu éclairé, on ait at  
tribué ces écrits atI fameux Démocrite d’Abdere, puil  
que la même chnse est arrÎVée dans le tems de Pline  
comme on le Voit, *Lib. XXIV. cap. \y. et L. XXX  
c.* I. Laerce dans la Vie de Démocrite , Aulu-Gelle , Z  
X. *cap.* 12. & Columelle, *Lib. VII. de B, R,* nous ap  
prennent que les Mémoires de Bolus Mendesius, *de R  
pecuaria,* ont été attribués à Démocrite, fous le non  
duquel plusieurs personnes publioient leurs rêVeries  
La mêmechoEe est arrÎVée à Hermès Trifmegiste ; &  
les Poetes qui vécurent six ou sept cens ans après Séne-  
que, publioient leurs Vers fous sim nom.

On deit porter le même jugement de Cléopatre que ces  
Auteurs distent aVoir été femme d’un des Ptoloméès ,  
&queStephanus fait parler aVec Ortanes; car commeni  
peut-on attribuer à cctte Reine ou aux anciens Auteurs  
Geoponiques un Ouvrage dans lequel il est parlé des  
trente pieces d’argent que Judas reçut pour prix de fa  
- trahison , & de la maladie dont Job fut affligé pendant  
fept ans & demi ?

Michel Pfellus qui νΐνοΐί à Constantinople en 1080,  
passe pour aVoir été un des Grecs le plus faVant de  
l'on tems. Il étoit fort adonné aux arts & aux siences oc-  
cultesssur lesquelles il a composé une infinité de Li-  
vres qui font aujourd’hui enseVelis dans la poussiere  
des Bibliothèques.

L’Auteur du Lexicon doit être mis au nombre des Au-  
teurs modernes qui vivoientil y a deux cens cinquante  
ans.

J’ai SUÎVÎ jufqu’ici Reinesius ; je Vais maintenant parler  
des Auteurs, dont les ouVrages font plus connus , en  
faisant d abord obserVer au Lecteur que la plupart des  
circonstances dont cet Auteur fait mention , semblent  
faVoriser ce que j’ai aVancé au commencement de cet  
article au sujet de l'origine de la connoillance de la  
tranfmutation des métaux.

1. Οεβεκ , appelle l'Arabe , quoique Grec de nation ,  
fuÎVant Léon l’Afriquain, abandonna le Christianif-  
me pour fe faire Mahométan. Il νΐνοϊί dans le fep-  
tieme siecle , & a écrit en Arabe.

Il paroît être le premier qui ait réformé & perfectionné  
*la chymie.* Son Histoire est fort obfcure : Le mot Ge-  
ber signifie un grand homme & un Roi, ce qui a fait  
croire à bien des gens qu’il étoit Prince & Arabe de  
nation , à caufe que fes OuVrages font écrits en Lan-  
gue Arabe. Mais on ne fait au juste ni ce qu’il étoit,  
ni en quel tems il a Vécu,

Ceux qui prétendent qu’il a traVaillé le premier à la re-  
cherche d’un remede uniVerstel, *se* fondent sur certai-  
nes expressions que l'on trouVe dans fes Ouvrages , les-  
quelles siont plus que suffisantes pour faire croire au  
Lecteur ignorant qu’il en a eu connoisia-nce. Telle est  
celle-ci, *l’Or ainsi préparé guérit la lepre et toutes for-  
tes de maladies.* Mais il faut obferVer que dans fon lan-  
gage les métaux les plus bas font les lépreux , & l’or  
ceux qui se portent bien. Lors donc qu’il *dit Spe vou-  
drais guérir six lépreux,* il n’entend autre choEe sinon  
qu’il Voudroit les conVertir en un or capable de sioute-  
nir l'épreuVe de l’antimoine. Comme il n’a jamais été  
Medecin, il est plus que probable qu’il n’a jamais νου-  
lu parler d’un remede uniVersiel. Depuis cet Auteur  
jusiquatl douzieme siecle, on ne trouVe aucun Chy-  
miste qui ait fait quelque bruit.

Golius , Professeur des Langues Orientales dans l'Uni-  
Versité de Leyde, est le premier qui ait fait présent des  
OuVrages de Geber en manuscrit à la Bibliotheque P11-  
blique. 11 les traduisit en Latin, & les publia à Leyde  
*in-folio , 8c* enfuite ic-40, siaus le titre de *Lapis Phelo-  
sophorum.* Ces OuVrages contiennent plusieurs choses  
utiles & curieuses si-ir la nature, la purification, la fu-  
sion & la malléabilité des métaux, aVec plusieurs hif-  
toires excellentes des fiels & des eaux sortes. On fait

CHE 396

passer plusieurs de ces expériences pour des découVer-  
tes modernes. L’exactitude desies opérations est tout-à-  
fait surprenante, si l'on en excepte celles qui ont rap-  
port à la pierre philofophale.

Voici quels font *scs* OuVrages.

*De Alchemia, vel Chymia, aut de investigatione Perfectio-  
ns Metallorum.*

*De summa Perfectione Metallorum.*

*De Clamitate Alchymiae.*

*De Lapide Philosophico.*

*De Testamento.*

*De Epitaphio.*

*De invenienda Arte Auri et Argenti-* BoERHaaVe.

Le Docteur Shaw y ajoute ,

*G:b ri super Artem Alchymiae, Libri VI.* ou. Six LÎVres  
de Geber sclr l'Alchymie. Cet OuVrage existe en ma-  
nuscrit dans la Bibliotheque de Boyle, à qui il a été  
donné par M. Elie Ashmole.

*De Alchymia Libri III. Argent.* 1529.^0/.

*Geberi summa perfectionis magisterii in sua natura. Venet.*1 542 , 8°. *Norib.* 1 545,4°. c. *Fig. arg.* 1 598 , 8S.

Les OuVrages de Geber ont aussi été publiés en Anglais  
par Richard Russe!. *Lugd. Bat.* 1668 , i/;-8°.

On peut mettre après lui Αυιοεννε , qui VÎVoit dans le  
onzieme siecle, & qui , comme Soranus nous l'ap-  
prend , a comj *osé* un Livre siur l'Alchymie ; mais 011  
a un plus grand nombre de pieces sious S011 nom, *sa-  
voir :*

*Abohali* f id est) *AvicennaeLiber de Rebus Alchymiis (eld  
est)* Livre d’Abohali ou d’AVÎcenne sur l'Alchymie.  
Il existe en mantsscrit dans la Bibliotheque de Boyle à  
qui M. *Kenelm Digby* l'a donné, aVec une autre copie  
qui y a été misie parM. Elie Ashmole.

*Tractatus de Tinctura Metallorum. Francfort*, 1550,7/7-4°,  
*Chemicus Liber, Porta Elementorum dictus. Basil. ipfa,  
in* 8°.

*Mineralia , seu de Congellatione et Congluelnaelone Lapi-  
dum.* Il a été imprimé aVec le *Summa perfectionis ma-  
sse sterii in sua natura* de Geber, & plusieurs autres pie-  
ces siur le même sijjet. *Vonet* 1 542 , iw-8°. On 1 a aussi  
insieré dans le *Theat. Chym.* Tom. IV. p. 986 , & dans  
*la Bibl. Chym. de Manget ,* Tom. I. p. 636.

MoRIFNUs natif de Rome se retira à Jérusalem pour y  
Vivre en Hermite. 11 a écrit fur la Transinutation des  
Métaux, & il passe pour un des meilleurs Auteurs qui  
nous restent. Ses OuVrages ont été traduits de l'Arabe  
en Latin en 1182, silicant BoerhaaVe.

Le Docteur Shaw fait aussi mention des deux OuVrages  
fuÎVans :

*Liber de Compositione Alchemiae.* On le trouVe dans la *BF  
bliotheque Cbymique de Manget.* Tom. I. p. 509.

*Liber de Distinctione Mercuriel Aquarum.* Il existe en ma-  
nuferit dans la Bibliotheque de Boyle, à qui. M. Elie  
Ashmole l'a donné.

L’Auteur qui parut après, est ALBERTUs BOLSTADIUS,  
furnommé Grotus, & connu pour l’ordinaire fous le  
nom *d’Albert le Grand.* Il a écrit plus de Vingt νοΐυ-  
mes *in-folio.* On prétend qu’il étoit si stupide & si pe-  
siant dans sia jeunesse, que ses compagnons d’étude en  
faisioient leur jouet ordinaire. A lafin,nepouVantplus  
résister à leurs railleries, il prit l'étrange résolution de  
se précipiter des murs du CouVent en-bas. Comme il  
étoit sijr le point de le faire, la Vierge s’apparut à lui  
fur la muraille, & lui donna ce siiVoir & cette habileté  
qui l’ont rendu si fameux dans la luite. 11 entra dans  
l'Ordre des Dominicains , & fut reçu Docteur à Paris  
en 1236. Ilenfeigna enfuite à Cologne, où il eutTho-

397 CH Ê

inas d’Aquin pour Disciple. Il quitta un EVêché pour ]  
rentrer dans fon Munastere à Cologne en 1263 , où il  
mourut en 1280, à l’âge de soixante-quinze ans.

Le Pcre Labbe dit dans sim Eloge , qu’il écriVÎt soixante  
Volumes, dont la plupart existent aujourd’hui ou en  
manufCrit, ou en imprimé. Petr. Jammy a donné une  
Edition de la plus grande partie de fes OuVrages en  
Vingt-un Volumes *in-sol. Lugdun.* 1651.

Fabrlcius a donné le Catalogue des Titres des Chapitres  
contenus dans chaque Volume, p. II3»&c. Onl'aac-  
culé de magie ; maisTritheme, Pic de la Mirandole &  
Naudé l’ont laVé de ce reproChe. La correspondance  
qu’il entretenoit aVec les Mineurs répandus dans toute  
l’Allemagne, lui acquirent des connoissances extraor-  
dinaires dans la Métallurgie. On célebre *sa Fête* dans  
les Eglises de Cologne & de Ratisbone.

Scs OllVrages silr l’Alchymie font :

*De Mineralibus et Rebits Metallicis y* Lib. V. *Oppenhemel.*1518, *in-asi. Argent.* 1541, ic-8°.

*IctHum floris de Spinis Avulsum.*

*Speculum Alchemiae s de Compositione Lapidis,* &c.

On a ertcore de lui un petit Traité silr l’Alchymie , inti-  
tulé *de Alchymia Libellus,* imprimé à *Basse* en 1516.

Après Albert parut Τηομas ü’AqUIN , Religieux de l’Or-  
dre de S. Dominique, qui naquit en 1234 de la Famille  
des Comtes d’Aquin. Il mourut dans sim Voyage au fe-

, cond Concile de Lyon, où il aVoit été appelle par le  
Pape Urbain IV, dans le Monastère de Fossa NloVa,  
près deTerracine en 1214.

Les OuVrages qu’il a composés fur la *Chymism* font :

*Secreta Alchemiae magnalia de Corporibus souper coelestibus,  
& quod in rebus inferioribus inveniantur , quoque modo  
extrahantur.*

*De Lapide Minerali, Arelmali et Plantait.*

*Thesaurus Alchemiae sccreelssemus, quem dedit fratri suo  
Reinaldo-.*

Ony a ajûuté le *Traité fur la Lumiere*, de Jean de la Ro-  
quetaillade, & la Clavleule, & *F Apertorium* de Raym.  
Lulle, publiés par Dan. Bronchusius, aVec une Préface  
par J. Heurnius. *Lugd. Bat.* 1 598. ic-8°. On les trouVe  
dans le *Theat. Chym.* Tom. 3. p. 277.

*Aurora, sive Aurea Hora.*

*Commentarium super Turbam Philosophorum breviorem -,  
ut dicitur.* Ces Ouvrages ont été inférés dans la seconde  
Déeade de l’*HAnton. Chym. Philosophica,* recuelllie  
par Joseph Rhenanus. *Francos.* 1628. ic-8°.

RqgER BACON , Anglais, Religieux de Westminster,  
mais résident à Oxford, étoit Contemporain de cet Au-  
teur. Ilexcelloit dans l’Alchymie, la *Chyntie,* les Mé-  
caniques, la Métaphysique, la Magie Naturelle, la  
Physique & les Mathématiques. Il mourut à Oxford  
en 1284 , & sut enfeveli dans le Couvent des Francise  
cains. Ceux de ses Ouvrages qui font venus jufqu’à  
nous, siant écrits d’un style clair, aisé & concis.

Il a été sims contredit le plus grand homme de son tems,  
& peut-être qu’on pourroit le mettre en parallele avec  
les Auteurs les plus célebres qui ont paru apres lui. Il  
est étonnant, vu l’ignorance du siecle où il vivoit,  
qu’il ait pu acquérir des connoissances aussi universel-  
les silr toutes fortes desiljets. Ses OuVrages sont écrits  
aVec tant d’élégance, de précision, de force , & con-  
tiennent des obfervations si justes & si exactes fur la  
Nature , qu’il n’a point d’égal parmi les Chymistes  
anciens.

Il a compost; plusieurs Traités, dont quelques-uns font  
perdus ou cachés dans les Bibliotheques de quelques  
Particuliers. Ceux qui regardent la *Chyrnie,* consistent  
en deux petites Pieces, qu’il compofa à Oxford , &  
Γῥαοη a imprimées, & en quelques manufcrits que l’on

C H È 3

Voit dans la Bibliothèque publique de Leyde, où ils  
ont été transportés d Angleterre parmi les Manufcrits  
de Vossius. 11 entreprend de montrer dans ces derniers  
comment on peut conVertir les métaux imparfaits en  
parfaits, il adopte le fentiment de Geber , qui prétend  
que le mercure est la bafe , & le soufre le ciment de  
tous les ir taux; il sait Voir que c’est par la dépura-  
tion successive de la matiere mercurielle & l'accession  
d’un foufre subtil que la nature produit l’or; & que si  
durant le proeédé il interVÎent une troisieme matiere  
outre le mercure & le foufre,ilse ferme un métal meins  
parfait, de forte que qui pourroit imiter la méthode  
dont *se* Eert la nature, viendroit à bout de conVertir  
les métaux en or.

Il sembleroit, en comparant plusieurs ObsicrVations de Ba-  
con aVec les Expériences que M. Homberg a faites,  
par ordre du Due d’Orleans, Régent de France, que ce  
dernier auroit publié comme nouVelles plusieurs cho-  
ses que l’on trouVe décrites dans les Ouvrages de Ba-  
ton. Par exemple, celui-ci dit expressément que le S0U-  
fre pur, lorsqu’il est uni aVec le mercure, produit l’or .

& c’est sur ce principe que M. Homberg a fait pour la  
production de l'or, le grand nombre d’expériences que  
l’on trouVe rapportées dans les *Mémoires de l’Acadé-  
mie Royale des Sciences.*

Il ne montre pas moins de pénétration & de force *d’es-  
prit* dans les autres OuVrages qu’il a compostés si.ir la  
Physique. 11 fait Voir dans son Traité des *Ouvrages  
socrets de* l’*Art et de la Nature,* qu’une perfenne qui,  
feroit parfaitement instruite de la maniere dont la Na-  
ture agit dans fes Opérations , pourroit non-seule-  
ment l’égaler , mais encere la furpasser. Il montre  
avec beaucoup de fagacité dans celui où il traite de *VI-  
nutilité de la Magie* , quelle a .été l'origine de cette  
Science , & la fausseté de fes principes. L’admiration ,  
la mere de la Magie , & la fille de l'ignoranee a enfanté  
toutes les chimeres dont une imagination déréglée est  
capable: les hommes ne pénétrant point la caufe des  
effets dont ils étoient témoins, ont eu recours au Dé-  
mon, perfuadésqti’il n’y aVoit que la Magie ou quel-  
que puissance surnaturelle qui fût en état de les produi-  
re. Cet Auteur judicieux détruit aVec beaucoup de S0-  
lidité ce fubterfuge ordinaire de l'ignorance , & fait  
Voir, que la Magie n’existe point, à moins qu’on n’en-  
tende par ce mot, la connoissance des propriétés des  
corps & des moyens qu’ernploye la Nature, par llap-  
plication defquels on peut produire plusieurs ehofes  
beaucoup plus surprenantes que celles que la Alagie a  
jamais opérées.

Voilà le but que cet Auteur s’est proposté dans Ees écrits;  
Poutroit-on croire qu’un homme qui a détruit aVec  
tant de force les folles prétentions de ceux qui ajoutent  
foi à la Magie , eût été lui-même traité de Magicien ;  
& emprifonné comme tel ? c’est-là cependant la ré-  
compense qu’il a eue de Ees traVaux,

Ses OuVrages ont été imprimés *in-8°. & in-ii.* flous le  
titre de *Frater Rogerius Baco , de Secretis Artis et Na-  
turae, Sein-folio* à Londres. On s’apperçoit en lisant  
les écrits de ce Religieux aVec attention , que la plu-  
part des plus belles découvertes du siècle passé & du nô-  
tre , ne lui ont point été inconnues.

Il a certainement connu la poudre à canon : Il dit que  
l'on peut imiter par art le Tonnerre & les Eclairs j  
car le sioufre , le nitre & le charbon , qui féparés nepro-  
duifent aucun effet fensible , éclatent aVec grand bruit  
lorfqulon les mêle dans une proportion conVenable ;  
qulon les enferme dans un lieu étroit, & qulon y met  
le fcu. On ne peut certainement décrire la poudre à ca-  
non aVec plus de précision , cependant on n’a pas laissé  
d’attribuer la gloire de cette découVerte à Bartholt  
Schwartz. Il sait aussi mention d’une espece de soli  
inextinguible artificiel; ce qui montre qu’il a connu le  
Phofphore. On ne fauroit douter non-plus, qu’il ssaii  
eti connoissancede la raréfaction de Pair, & de la struç-  
ture de la Machine Pneumatique.

399 C H E

*Catalogue des Ouvrages du Moine Bacon,*

*Tractatus duo de Chemia.*

*Speculum Alchemiae.*

*Thesaurum Chymicum.*

*De Secretis Artis atque Naturae operibus, et de nuellitate  
Magiae.*

*Specula Mathematica.*

*Medulla Alchemiae* , in-8°. Ann. 1608.

*De Arte Chemia scripta»  
Breviarium de Dono Del.  
Verbum ab breviatum de Leone viridi.*

*Secretum Secretorum Naturae, de laude lapidis Philoso-  
phorum.*

*Tractatus trium verborum.*

*Epistola de modo miscendi.*

*Epistola sccreelssema de ponderibus.*

*Speculum Secretorum.*

*Opus majus, ad Clom. IV.*

*Rog. Baconis Epistolaesiesccretis Operibus Arels et Natu-  
rae , et de nuditate Magiae. Opera Joh. Dee Londin.è  
pluribus exemplaribus castigata olim , et adscnsum in-  
tegrum restituta. Nunc vero* à *quodam veritatis ama-  
tore in gratiam verae scientiae emissa , cum notis quibuf-  
dam, partim ipsius Joh. Dee Londin. partim edentis ,  
cum responsione ad, Iratres Rosaceae crucis illustres.*Hamb. 1618. ic-8°.

On trouve dans fils Ouvrages plusieurs fametsses décou-  
vertes dans les Mécaniques, la Magie naturelle, &  
plusieurs autres Arts , que l.lon a fauilement attribuées  
aux Auteurs modernes , & regardées sians aucun fon-  
dement, comme lleflet de la Magie criminelle.

GEôR GE RIPLEY , Anglais & Chanoine de Bridlington,  
vivoit fous le regne d’Edouard IV , à qui il dédia en  
1577. sion Ouvrage intitulé *The twelve Gates, les dou-  
ze Portes.* Tous sies Livres siont bons chacun dans leur  
genre, mais écrits d’une maniere plus allégorique que  
celle de Bacon , qu’il a cependant imitée. Comme il  
n’étoit point Medecin, il n’a donné aucune prépara-  
tion qui ait rapport à cette Science ; mais il traite fort  
au long de la Cure des Métaux, c’est-à-dire, de leur pu-  
rification & de leur maturation. 11 a suivi fort serupu-  
leufcment les principes de Geber & de Bacon ;& a sou-  
tenu par exemple , que le Mercure est la matiere uni-  
verfelle de tous les Métaux, & qu’étant exposé au feu  
avec du foufre très-pur, il fe convertit en or ; mais que  
si l’un des deux devient malade ou lépreux, c’est à-  
dire , fouillé de quelque impureté, il sesorme au lieu  
d’or , quelqu’autre métal plus bas. Il ajoute que le  
mercure & Ie foufre fuffssent pour la formation detous  
les métaux, & que l'on peut en tirer un remede ou  
métal univerfel pour toutes fortes de maladies , ce que  
quelques-uns ont entendu mal-à-propos d’tm remede  
univerfel pour toutes les maladies. On dit que Ripley,  
envoya plusieurs années de stlite cent mille livres par  
an, aux Chevaliers de Rhodes , pour les mettre en état  
de *se* défendre contre les Turcs.

Ses Ouvrages siont,

*Duodecim Portae.*

*Medulla Chymica.*

Un Manuscrit sur l’AIchymie, composé en vers , que  
l’on garde dans la Bibliothéque deLeyde. Ses Ouvra-  
ges ont été imprimés enfemble à Casse!, ic-8°. 1649.

*De Mercurio Phylosophorum* ; ou Piéce silr le Mercure  
des Philosophes : & *Commentarium Hermesiel Philoso-  
phi ,* aujourd’hui en Manuscrit dans la Biblothéque de  
Leyde.

*Pupilla Oculi*, avec une Préface. On trouve cet Ouvrage  
en Manufcrit dans la Bibliothéque de Boyle à qui M.  
Elie Ashmole l’a donné.

*De regimine ignium Philosophorum , et qui b usa am proba-'*

C H E [400]  
*elssimis experimentis* ; c’est à-dire, du ménagement des  
feux des Philosophes , avec quelques expériences très-  
constatées. On le trouve en Mansscrit dans la même  
Bibliothéque.

Cet Auteur a été fuivi d’ARNAUD DE VhIeNEUve, Fran-  
çois de Nation , Eurnommé de *Ville-neuve*, du lieu de  
sa naissance. Il étoit fort Eavant dans la Philofophie ,  
dans la Medecine , dans la Chymie & dans l'Alchy-  
mie. Van-Helmont,un de fesplus grands partisans,  
lui attribue l’honneur d’avoir introduit le premier la  
*Chymie* dans la Medecine. Comme il alloit à Rosse  
par ordre de Frederic Roi de Sicile, peur y guérir le  
Pape Clément V. Il fit naufrage Eur *sa* route & fut  
enterré à Genes en 1313. Les Espagnols veulent qu’il  
foit né en Catalogne II est certain qu’il exerça la Me^-  
decine à Barcelone, ce qui lui fit donner le surnom  
de *Catalanus.* On Pa soupçonné de Magie,

Ses Ouvrages font,

*\**

*Rosarium.*

*Testamentum novum pr acti cum.*

*De Alchem’a.*

*Semita Semitarum.*

*Risa Novella.*

*Epistola ad Papam Pium.*

*Novus Splendor s vel Lumen,  
Flos Florum.*

*De Furno Philosophico»*

*De Secretis Naturae,*

*De nova compositione Lapidis vitae Phylosophorum<,  
De principiis naturalibus , ad Clementem Papam.  
Opus in arte majore.*

On a aussi de lui.

*Speculum Alchemiae , quo Artis Chymicae Mysteria} etiam  
socreelssema, luculenter enodantur et explicantur.*

Cet Ouvrage a été publié par Jer. Megiferus , *Francos.*1602. *in* 8°. ensiliteavec ses autres Traités *dO Chymie,*par le même Editeur, *Francos.* 1603. su~8°.

*Opera, unâ cum ipsius vitâ , â Symphor. Campegio dese  
cripta ; ax tractatus de Lapide Philosophorum.* 1530.  
ic-8°.

*Opera , cum Nie. Tawcelli Annotationibus. Bas.* 1585.  
*in-fol.*

*Thesaurus Thesaurorum t* le Tréfilr des Trésors,confier-  
vé en Manuscrit dans la Bibliotheque de Boyle, à qui  
M. Elie Ashmole l’a donné.

*Tract, de Solutione Dubiorum in Alchenela :* de la Solution  
des doutes dans l'Alchymie. M. Kenelm Digby l'a  
donné en Mantsscrit à la même Bibliotheque.

RaYMOND laULLE , Espagnol, disciple d’Arnaud de ViI-  
le-neuve nâquit à Barcelone en 1235 , & mourut en  
Afrique en 13 1 5. Il est le premier qui dans fon Trai-  
té intitulé *de Qanaa Essentia }* ait parlé d’un remede  
universel pour toutes les maladies , & de la Pierre Phi-  
losophale.

D’autres assurent que cet Auteur nâquit dans l’ifle  
de Maïorque ou de Minorque, & qu’il sortoit de l'il-  
lustre famille des Lulles de Barcelone.

Les Auteurs qui ont vécu dans le même tems que lui ,  
en parlent comme d’une perfonne extremement ver-  
fée dans la Logique , & cela paroît en effet par la plu-  
part de ses écrlts. Il eut l'adresse d’introduire Un nou-  
vel Art tranfcendant, que l'on appelle l’*Art de Luise s*par le moyen duquel un homme pouvoir dssputer un  
jour entier sur quelque topique que ce fut , l'ans en-  
tendre un mot de la matiere. S’étant apperçu à la fin  
de la futilité de fon Art, il quitta la fuperfluité stéri-  
le des mots pour s’attacher aux choses.

Il n’eut pas plutôt commencé à s’attacher à la *Chymie,*qu’il prêcha une autre forte de doctrine, savoir qu’on  
ne peut acquérir cet An que par l’expérience, & qu’on  
ne